



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Revue des cours et conférences

P Fr 331.5

Rec. Oct. 1896



Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

MRS. ANNE E. P. SEVER,

OF BOSTON,

WIDOW OF COL. JAMES WARREN SEVER,

(Class of 1817)

16apr - 10aug, 1896

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

Quatrième Année — Deuxième Série

Mar.
(~~Avril~~-Juillet 1896)

Librairie LECÈNE, OUDIN & C^{ie}, Éditeurs

15, rue de Cluny, PARIS

QUATRIÈME ANNÉE

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

*Paraissant le jeudi de chaque semaine, pendant la durée des Cours et Conférences
(de Novembre à Juillet)*

En une brochure de 48 pages de texte in-8° carré, sous couv. imprimée

ABONNEMENT, un an

France : 20 fr., payables 15 francs
comptant et le surplus le 15 mai 1896.

Étranger (Union postale). 23 fr.

LE NUMÉRO : 60 centimes

EN VENTE :

La Deuxième et la Troisième Année de la **Revue**, chaque année,
brochée. 15 fr.

La Première Année est épuisée.

Le succès des trois années qui viennent de s'écouler, en répandant la **Revue des Cours et Conférences** non seulement en France, mais dans le monde entier, nous dispense d'insister sur son utilité, sur le double but que nous nous sommes proposé en entreprenant cette publication, à savoir de venir en aide aux candidats à la licence et à l'agrégation d'une part, et, d'autre part, de faire connaître au public lettré les principaux cours du Collège de France, de la Sorbonne, des Facultés de province et de l'étranger. Comme par le passé, nous publierons, cette année, des cours *in extenso* de littérature française, latine et grecque, de philosophie, d'histoire, et les conférences faites au théâtre de l'Odéon. A cela viendront se joindre des résumés de leçons des Facultés des Lettres de Paris et de province, des sujets de devoirs avec des indications bibliographiques très étendues, des comptes rendus des principales thèses soutenues en Sorbonne.

Mais il est une modification que nous tenons à signaler particulièrement, qui nous a été demandée par nos lecteurs et que nous nous empressons de leur accorder : c'est la fusion du **Bulletin** et de la **Revue**, ou, plus simplement, l'adjonction de seize pages au format primitif de la **Revue**.

Cette innovation nous permettra, tout en continuant la préparation aux examens, plus spécialement réservée jusqu'ici au **Bulletin**, de consacrer un plus grand nombre de pages aux littératures étrangères et à la géographie. Nous répondrons ainsi, croyons-nous, aux vœux exprimés par la majorité de nos correspondants.

Le prix de l'abonnement est porté à 20 francs, payables en une ou plusieurs fois ; le prix du numéro est fixé à 0 fr. 60 cent.

Le public appréciera aisément les différents changements que nous allons faire, et nous sommes convaincus qu'il voudra bien nous récompenser de nos efforts en nous conservant son estime et sa faveur.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

Paraissant le Jeudi

LITTÉRATURE LATINE

COURS DE M. GASTON BOISSIER

(Collège de France.)

Etat de l'empire romain à la mort d'Auguste.

Jusqu'ici nous n'avons fait que suivre pas à pas le prologue des *Annales* ; nous nous sommes bornés à le commenter et à le développer, et encore n'y avons-nous étudié que deux passages ; mais, quand on veut regarder Tacite de près, on est amené à faire de grands développements. Tacite est comme Montesquieu : « Il abrège tout, parce qu'il voit tout. » Il a cependant omis quelque chose, et cette omission surprend d'autant plus qu'il n'a eu garde de la commettre dans le prologue des *Histoires*. Nous ne trouvons pas au début des *Annales* l'étude que nous y attendions sur la situation de l'empire à la mort d'Auguste. Au premier livre des *Histoires* Tacite tient à montrer l'état du monde au moment où commence son récit : « Ceterum, antequam destinata componam, repetendum videtur, qualis status urbis, quæ mens exercituum, quis habitus provinciarum, quid in toto terrarum orbe validum, quid ægrum fuerit : ut non modo casus eventusque rerum, qui plerumque fortuiti sunt, sed ratio etiam causæque noscantur. — Mais, avant d'entrer dans ces grands récits, il convient d'exposer la situation de Rome, l'esprit des armées, l'état des provinces, celui du monde entier, et quelles parties de ce grand corps étaient saines ou languissantes ; afin que, ne se bornant pas à connaître le dénouement et le succès des affaires, qui sont souvent l'œuvre

du hasard, on en découvre la marche et les ressorts cachés. » Si Tacite nous trace ce tableau, c'est qu'il le juge indispensable. A la mort de Néron, la situation était extrêmement grave et tragique; ce fut un moment véritablement critique dans l'histoire de Rome, et l'empire fut presque sur le point de se désagréger; heureusement, les causes qui devaient en hâter la ruine n'étaient pas encore mûres, et l'énergie de Vespasien put réparer le mal. Mais, durant cette période de troubles, un fait des plus graves s'était produit; le secret de l'empire avait été divulgué, on avait appris qu'on pouvait faire un empereur ailleurs qu'à Rome, puisque Galba avait été proclamé par les légions d'Espagne: « *Evulgato imperii arcano, posse principem alibi quam Romæ fieri* » (*Hist. I. IV.*) Jusque-là les provinces n'avaient pour ainsi dire pas compté; Rome, à elle seule, constituait l'Empire; mais peu à peu les provinces prirent de l'importance, au point que, cinquante ans après la mort de Néron, l'empire passe aux mains de l'espagnol Adrien. On comprend donc que Tacite ait été forcé, au commencement des *Histoires*, de présenter un tableau de l'empire, afin de nous faire mieux comprendre comment il parvint à sortir des circonstances critiques qui avaient un moment mis son existence en danger. Pour les *Annales*, Tacite n'a pas fait ainsi. A-t-il cru que la mort d'Auguste n'était pas une de ces circonstances solennelles, à l'occasion desquelles l'historien jette les yeux autour de lui pour voir ce qui va se passer? Non sans doute, et cependant il ne l'a pas fait.

Ce n'était pas le manque de documents qui pouvait l'embarasser. Auguste lui-même s'était chargé de les lui fournir. Déjà malade et sentant sa fin prochaine, il avait songé à préparer l'aspect sous lequel il voulait apparaître à la postérité: il avait donc déposé chez les Vestales quatre écrits importants où se marque le souci de la gloire posthume. Le premier de ces écrits était son testament, écrit dans la forme ordinaire des testaments chez les Romains. Il y instituait comme héritiers Tibère et Livie, qu'il adoptait et qui devenait sa fille; une autre partie de sa fortune devait revenir à ses petits-enfants, Germanicus et Drusus; il y avait aussi des legs à quelques grands seigneurs; enfin le peuple n'était pas oublié. Le deuxième écrit contenait le règlement de ses funérailles, édictait les précautions et les mesures à prendre. Rome n'était asservie que de fraîche date; c'était encore une époque de *crudi servitii*; il était donc naturel qu'on pût redouter quelques troubles. Le troisième écrit avait pour titre: *Index rerum a me gestarum*. Auguste y racontait sa vie en abrégé; c'est ce document qui a été trouvé gravé dans l'ancienne capitale de la

Galatie, Ancyre (aujourd'hui Angora, en Asie Mineure). Comment cette pièce se trouvait-elle aussi loin de Rome ? C'est que, dans tous les pays où l'on éleva un temple à Auguste, on eut le souci d'y graver son testament politique. Or à Ancyre on le grava d'abord en latin, puis on le traduisit en grec ; sur l'une des faces du temple se trouve la version latine et sur l'autre la version grecque. Cette inscription, un des plus beaux restes de l'épigraphie romaine, avait été aperçue et remarquée de très bonne heure ; et depuis trois cents ans on l'avait même traduite plusieurs fois ; mais ces traductions étaient toutes plus ou moins inexactes et fragmentaires. C'est à un érudit français, M. Perrot, envoyé en mission par l'empereur Napoléon III, qu'on doit la restitution presque totale de cette intéressante inscription. Elle nous montre bien de quelle manière Auguste voulait être connu de la postérité : il y arrange les choses à sa façon, c'est-à-dire à son avantage ; mais il y a dans ce document un air de grandeur, de dignité, de majesté, qui fait concevoir une haute opinion du prince qui l'écrivit. Auguste a bien atteint le but qu'il se proposait. En dernier lieu vient le *Breviarium imperii*. C'est un abrégé de l'état de l'empire, qui contient tous les renseignements possibles sur l'emplacement des armées, le nombre des soldats, l'administration des provinces, tout ce qui concerne le gouvernement en général. Tacite eût pu en faire son profit ; il semble qu'il n'y ait pas songé. Pouvons-nous refaire ce qu'il a négligé ?

C'est une tâche difficile, et, si nous l'entreprenons, nous ne ferons assurément pas ce que Tacite eût fait à notre place. Nous serons tentés d'attribuer à l'état des provinces plus d'importance que Tacite ne leur en a donné. Elles ont joué un rôle que les historiens ne voyaient pas très bien et ne pouvaient guère juger à cette époque ; ils étaient tentés de s'enfermer dans Rome, de ne voir que le Prince et le Sénat ; cependant la vie était répandue partout. Il en a été des historiens latins comme des historiens français qui se sont trop souvent enfermés dans l'histoire de la cour sans tenir compte du peuple et de la vie nationale. Indépendamment de la vie centrale telle qu'elle était à Rome, les provinces avaient chacune leur vie particulière très intense, et l'on verra par la suite quelle importance acquit cette vie provinciale. Apartir du ^{II}e siècle, Rome ne vit plus que parce qu'elle est sans cesse alimentée par la province. Or Tacite n'en dit qu'un mot en passant. Après avoir montré ce qui fit la force de l'Empire, il ajoute que les provinces n'étaient pas contraires au nouvel état de choses ; car elles redoutaient le pouvoir du Sénat et du peuple à cause des rivalités des grands et de l'avidité des magistrats ; elles ne pouvaient compter

sur le secours trop faible des lois, dont la violence, l'intrigue et la corruption rendaient l'action impossible : « Neque provinciæ illum rerum statum abnuebant, suspecto senatus populi imperio ob certamina potentium et avaritiam magistratuum, invalido legum auxilio, quæ vi, ambitu, postremo pecunia turbabantur. » Tacite aurait dit avec plus de justesse que les provinces accueillirent l'empire avec ardeur. S'il y a eu une opposition à Rome contre les empereurs, il n'y en eut jamais dans les provinces. Elles n'aimaient pas la république; elles redoutaient les proconsuls que leur envoyait le Sénat. Il n'y avait pas bien longtemps que la plupart d'entre elles avaient été définitivement soumises; on voulait jouir à Rome de ce qu'on avait conquis; on appelait les provinces *prædia populi romani*, les domaines du peuple romain, et de ces domaines on tirait le plus de profit qu'on pouvait pour s'enrichir. C'était d'ailleurs, pour la noblesse, le seul moyen de se refaire un peu. Les magistratures s'achetaient toutes, et coûtaient fort cher aux candidats. Le peuple vendait ses suffrages au plus offrant. Lorsque Juvénal nous dit, *Sat. X*, 77 : « *Ex quo suffragia nulli vendimus* », il veut nous faire entendre : depuis la chute de la république et la perte de la liberté. Pour obtenir son second consulat, Jules César eut l'idée de faire un nouveau forum; les frais d'expropriation pour acquérir l'emplacement nécessaire ne s'élevèrent pas à moins de vingt-cinq millions. Pour obtenir les magistratures, il fallait donc faire d'énormes dépenses : aussi, une fois proconsul, on se rattrapait dans son gouvernement, au détriment des provinciaux. S'il arrivait qu'on dépassât par trop les bornes de la modération et qu'on fût accusé à Rome par ses victimes, qu'avait-on à craindre? On était jugé par des gens qui comptaient bien, à l'occasion, faire la même chose que vous et qui étaient par conséquent tout disposés à vous absoudre. C'est contre de pareilles mœurs politiques que Cicéron s'élève courageusement. Dans l'admirable lettre sur le gouvernement des provinces qu'il adresse à son frère Quintus, propréteur en Asie, il proclame le droit qu'ont les provinces d'être bien administrées, et déclare que le devoir d'un bon gouverneur est de s'appliquer au bien et au profit de ceux qu'il gouverne. Tout changea sous l'empire; ce qui ne veut pas dire que le régime fût meilleur; mais il y avait des raisons d'intérêt qui favorisèrent le changement. Et d'abord les provinces parlaient le latin comme on le parlait à Rome, elles étaient remplies de colons romains; l'assimilation se faisait peu à peu; on ne pouvait plus traiter ces provinces comme des pays étrangers. Puis, sous l'empire, les empereurs étaient propriétaires des provinces comme

de tout le reste, et ils avaient intérêt à ce que le fermier, à qui ils confiaient la gestion d'un de leurs domaines, n'y volât pas au détriment de son maître. Aussi ce ne furent pas les bons empereurs, mais les plus mauvais qui assurèrent le meilleur gouvernement aux provinces. Elles avaient donc tout avantage à défendre l'Empire. A l'arrivée d'Auguste au souverain pouvoir, elles étaient dans un état lamentable. La Gaule, l'Espagne, l'Afrique venaient à peine d'être vaincues, et elles ne s'étaient pas encore relevées de l'état d'épuisement où la guerre les avait laissées. De plus, vingt ans de discordes civiles avaient fatigué le monde entier, mais surtout la Grèce et l'Orient. Les pays qui n'avaient pas supporté directement le poids de la guerre avaient été écrasés d'impôts ; en certaines provinces, on les avait payés douze et quinze fois en une année. Pour se rendre compte des ruines que la guerre avait faites en Grèce, il faut lire la lettre que Servius Sulpicius adresse à Cicéron pour le consoler de la perte de sa fille : « Quæ res mihi non mediocrem consolationem attulerit volo tibi commemorare, si forte eadem res tibi dolorem minuere possit. Ex Asia rediens, cum ab Ægina Megaram versus navigarem, cœpi regiones circumcirca prospicere : post me erat Ægina, ante me Megara, dextra Piræus, sinistra Corinthus, quæ oppida quodam tempore florentissima fuerunt, nunc prostrata et diruta ante oculos jacent. Cœpi egomet mecum sic cogitare : « Hem ! nos homunculi indignamur, si quis nostrum interiit aut occisus est, quorum vita brevior esse debet, quum uno loco tot oppidorum cadavera projecta jacent ! » Ainsi la Grèce était alors dans l'état où elle se trouvait encore il y a cinquante ans. Mais, après une époque de tristesse et d'amertume, il y a de ces élans vigoureux qui amènent un renouveau et qui viennent justement du souvenir des maux qu'on a soufferts et dont on est délivré. Strabon, qui traverse la Gaule à cette époque, dit que de toutes parts on défriche, qu'on cultive partout : c'est le point de départ d'une prospérité inouïe pour cette province.

A la mort d'Auguste, le monde avait oublié les blessures des guerres précédentes, et nous ne pouvons douter qu'il n'y ait eu une grande prospérité. Sans doute il y a bien des luttes à soutenir aux frontières ; mais le bassin de la Méditerranée jouit du bonheur et du calme le plus complet. Dans tous les pays que Rome a gouvernés, on trouve des souvenirs merveilleux de la domination romaine. En Afrique, aux confins mêmes du désert, on est étonné de voir les ruines d'amphithéâtres presque aussi grands que le Colysée ; en Arabie, ce sont des villes presque entièrement conservées avec leurs églises et les palais des proconsuls. Or tous ces monuments ont été construits avec les seules ressources de ces

villes ; l'Etat n'intervient que quand il s'agit de travaux d'utilité générale, tels que routes, ponts, etc. Souvent ce sont de riches magistrats qui offrent ces édifices à leurs concitoyens. Tout prouve donc l'extrême prospérité des provinces à cette époque. Elles ne regrettent pas les libertés républicaines, car la république n'était la liberté que pour Rome. Les Romains seuls pouvaient voter, nommer leurs consuls ; les habitants des villes éloignées se souciaient peu des élections du forum, et ce ne fut pas en supprimant les comices que l'empire risqua de les choquer. Les Orientaux ont donné de leur reconnaissance pour Rome de si chaleureux témoignages qu'ils nous font presque douter de leur sincérité, qu'ils nous inspirent tout au moins beaucoup de méfiance. Cependant ils n'étaient pas fâchés, au fond, de se dire amis des Romains ; ils se mettaient à genoux devant eux et ils se disaient intérieurement : « Nous valons mieux qu'eux » ; et du reste les Romains ne faisaient aucune difficulté pour reconnaître la supériorité intellectuelle des Grecs, ils se mettaient à leur école. Polybe, Denis d'Halicarnasse pouvaient donc dire à leurs concitoyens : « A quoi bon en vouloir aux Romains ? Ce sont vos disciples ; pourquoi vous fâcheriez-vous contre eux ? Vous triompherez d'eux à votre tour. » Horace ne tient pas un autre langage :

Græcia capta ferum victorem cepit.

(Ep. II, 1, 156.)

Puis il faut reconnaître tous les soins que mirent les Romains à faire oublier leur domination aux Grecs. Cette domination acceptée avec tant d'ardeur en Orient et en Grèce devait l'être à plus forte raison en Occident, dans des pays à demi sauvages, où elle apportait la civilisation. Les Occidentaux lui surent gré de l'immense bienfait dont elle les combla.

Les provinces jouissaient d'une grande liberté. Rome avait laissé subsister partout le régime municipal, et c'était plus que n'en demandaient ces gens-là. Elle n'intervenait que lorsqu'elle voyait des villes se ruiner. Elle y envoyait alors un officier, un tribun militaire, qui remettait de l'ordre dans les finances et ne quittait la ville qu'après lui avoir rendu tous les services qu'elle pouvait attendre de son intervention.

Les provinces regrettèrent-elles la perte de leur nationalité ? Elles n'y tenaient guère. Cette nationalité d'ailleurs existait-elle ? La nationalité gauloise, par exemple, c'est Rome qui l'a créée ; et cependant ce souci d'une race commune, Rome ne l'a jamais connu. C'est grâce au culte de l'empereur à Lyon que la nation gauloise a repris conscience d'elle-même et qu'après la dispari-

tion de l'empire il y a eu une Gaule assez solidement unie pour ne pas se laisser entamer par l'invasion germanique.

Ainsi les provinces n'avaient qu'à gagner à l'établissement de l'empire. Elles le sentaient bien dès le temps d'Auguste. Horace, célébrant les bienfaits du prince, s'écrie :

Tutus bos etenim rura perambulat ;
Nutrit rura Ceres almaque Faustina ;
Pacatum volitant per mare navitæ. (Od. IV. v. 17, 19.)

Suétone, dans le commentaire qu'il donne de ces vers, raconte que, Auguste étant en villégiature à Pouzzoles, un navire d'Alexandrie aborda dans le port. Les matelots, ayant appris que le prince se trouvait dans le voisinage, allèrent lui rendre visite en chantant un hymne à sa louange, où ils disaient : « C'est par toi que nous naviguons en paix. »

Ainsi l'état des provinces était très prospère, et cette prospérité alla grandissant jusqu'aux Antonins. La fin de cette dynastie marque une date critique dans l'histoire de Rome ; les troubles recommencent pour ne plus cesser ; c'est à peine s'il y aura une accalmie sous les Sévères ; après eux, l'empire s'acheminera promptement vers la décadence.

Voilà ce que Tacite eût pu dire ; mais il n'en jugeait pas comme nous, et d'ailleurs il ne connaissait pas la vie intime des provinces aussi bien que nous la connaissons, grâce aux nombreuses inscriptions qui ont été relevées, déchiffrées et classées dans le *Corpus Inscriptionum latinarum*. Si Tacite en était venu à une étude approfondie de l'Italie, il n'aurait pas porté sur elle un jugement aussi favorable. A mesure que les provinces grandissent, l'Italie décroît. Elle était encore très belle, très cultivée dans les années qui précèdent l'établissement de l'Empire. Varron dit qu'il n'y a pas de pays aussi fertile dans toute son étendue, et il cite les blés de Capoue, le vin de Falerne, l'huile de Vénafre. Mais ce n'était pas vrai de l'Italie tout entière. Elle commence à se dépeupler par suite de la disparition de la petite propriété devant la grande (*latifundia*). Les paysans, possesseurs d'un petit domaine, s'endettaient de plus en plus, sans jamais pouvoir se libérer de leur dette, et finissaient par abandonner leurs terres à leurs riches voisins. C'est ainsi que peu à peu la grande propriété envahit l'Italie entière. Le petit propriétaire évincé s'en allait à la ville avec la pensée qu'il y vivrait sans rien faire et, en effet, l'Etat amusait et nourrissait la populace des villes, seul moyen qu'il eût de s'attirer sa faveur et d'assurer la sécurité publique. Si Tacite y avait regardé de plus près, l'Italie aurait donc été peinte sous des couleurs plus sombres ; il en eût été de même du tableau de Rome.

La décadence y était manifeste. Ce n'était pas qu'elle fût moins peuplée. Bien loin de là : elle comptait plus d'un million d'habitants venus de partout, du monde entier. Tous les blessés de la vie y accouraient, surtout du sud de l'Asie. La ville se remplit d'une racaille exotique, que les vrais Romains traitaient avec le plus hautain mépris. Dans cette foule bigarrée on parlait plus grec que latin, et ce fait explique la rapidité avec laquelle le christianisme, venu d'Orient à Rome en passant par la Grèce, se répandit dans les classes inférieures de la société. Tout ce monde vivait en grande partie de charités ; plus de la moitié des habitants, c'est-à-dire plus de cinq cent mille personnes étaient inscrites sur les *Tables alimentaires* et prenaient part aux distributions de blé et de vivres de toutes sortes. On ne s'étonnera pas de ne trouver dans cette populace aucun sentiment de la liberté ou de la dignité du nom romain. Brutus se faisait une grande illusion quand il croyait qu'il n'y avait que César entre Rome et la liberté. Lorsqu'il eut mis à mort le tyran, il appela le peuple à lui, et son appel demeura sans réponse. Ce fut l'amertume profonde qu'il ressentit alors qui le détermina à quitter Rome pour l'Asie. Lorsque Tibère supprima les comices, qui n'étaient déjà plus que l'ombre des anciennes assemblées de la république, tout le monde en fut enchanté ; c'était un dérangement de moins. Bien mieux encore : lors du siège du Capitole entre les partisans de Vitellius et ceux de Vespasien renfermés dans la citadelle, le peuple regarda le combat comme un spectacle, battant des mains aux beaux coups qu'échangeaient les deux partis.

Le peuple n'existait donc plus ? Et les grands seigneurs ? C'est surtout leur histoire que Tacite a racontée. Il éprouve une tristesse profonde à voir l'abaissement où ils sont descendus, et il s'abstient de tout dire par compassion pour ceux qui restent, par égard pour les ancêtres. Les patriciens sont perdus d'honneur et de fortune, comme l'aristocratie française à la veille de la Révolution, pour qui la confiscation fut un moyen de liquider comme un autre. La bassesse des grands seigneurs romains est la même à l'égard des empereurs que celle des nobles français à l'égard de Louis XIV et de Louis XV. Bussy-Rabutin écrit à M^{me} de Sévigné : « Je me mettrai tellement à genoux aux pieds du roi que je finirai bien par arriver jusqu'à sa poche. » De même les grands seigneurs romains viennent au milieu du Sénat demander l'aumône à Tibère qui les repousse avec dureté.

Le tableau que Tacite aurait pu tracer de l'état de l'Empire à la mort d'Auguste nous aurait montré les provinces en pleine prospérité, l'Italie et Rome au contraire en pleine décadence. Si

Tacite n'a pas dit ce qu'il en était au juste, il l'a jusqu'à un certain point senti. C'est ce qui explique l'amertume de son œuvre, aussi bien que l'amertume de Tite Live dans les livres de son *Histoire* qui se rapportent à son temps.

F. A.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE MODERNE

COURS DE M. EMILE BOUTROUX

(Sorbonne)

La Philosophie de Kant.

LES IDÉES TRANSCENDENTES.

Il résulte de la dernière leçon que l'illusion dont nous sommes dupes au point de vue métaphysique consiste à transformer un besoin de l'esprit et une activité purement interne de la raison en chose existant en dehors de nous. Deux questions se présentent dès lors à notre examen : 1^o que se forme-t-il dans notre esprit grâce à l'exercice de cette activité ? 2^o par quelles opérations arrivons-nous à réaliser ces phénomènes purement internes sous forme de choses existant en soi ? Ce qui se forme dans notre esprit, ce sont des concepts d'une nature spéciale ; et les opérations par lesquelles nous transformons ces concepts en choses sont ce que Kant dénoncera comme raisonnements dialectiques. Nous étudierons aujourd'hui les *concepts de la raison pure*.

I

La question que nous nous posons est-elle artificielle, ou nous est-elle imposée par certaines formes données de la connaissance humaine ?

Les problèmes traités dans l'*Esthétique* et l'*Analytique transcendentales* nous étaient posés par l'existence des mathématiques et de la physique pures. C'est l'existence de la métaphysique qui provoque nos recherches actuelles. C'est un fait qu'il existe une science, ou une prétendue science, du moi, du monde, de Dieu, considérés comme des réalités indépendantes de nos représentations. Ces objets dépassent, par définition même, toute expérience, non seulement actuelle, mais possible. La connais-

sance que nous nous en attribuons tient du concept, mais n'est pas un simple concept. En effet, les catégories de l'entendement, qui sont de purs concepts, peuvent être réalisées dans l'expérience : telle la causalité. Mais le concept de Dieu ne peut pas être donné dans l'expérience. Les concepts proprement dits sont de pures formes. Au contraire, les objets dont nous nous occupons en ce moment ont une forme et une matière ; ce sont des composés de concept proprement dit et de quelque chose d'analogue à l'intuition. Ils représentent des choses, des réalités, des êtres.

Quel nom convient-il de leur donner ? Kant désire, à ce sujet, remettre en honneur le mot « idée » dans un sens analogue à celui où l'employait Platon. L'idée, pour le sublime philosophe, n'était pas l'objet d'une intuition sensible, mais ce n'était pas non plus un simple concept de l'entendement, une simple notion de rapport. C'était une réalité complète, déterminée, achevée, et en même temps inaccessible à toute expérience. Et ces choses suprasensibles, selon Platon, ont un rôle actif, une efficace. Que cela soit juste, c'est ce qui n'est pas douteux en ce qui concerne les idées pratiques de devoir, de justice, de liberté. Dans l'ordre scientifique même, quand il s'agit d'expliquer des objets tels qu'une plante, un animal, ou encore l'ordre de l'univers, on est obligé de recourir à des idées irréalisables sous leur forme propre, mais modèles actifs des réalités sensibles.

Les idées, ceseront, pour Kant, des concepts déterminés, propres à la raison et distinguant cette faculté de l'entendement comme de la sensibilité. Nous allons nous demander s'il existe effectivement de tels concepts et quels ils sont.

Ne suffit-il pas de constater l'existence de ces idées au moyen de l'expérience dite psychologique ? Une telle constatation varierait avec les individus, serait superficielle, illusoire peut-être, incapable de fonder la science de ces idées. Le problème est plus difficile : connaître scientifiquement quelles sont les idées, ce n'est pas simplement en constater l'existence, c'est démontrer qu'elles sont telles, en tel nombre et dans tels rapports entre elles. La détermination doit être une déduction métaphysique. Qu'est-ce à dire ?

L'*Analytique* a institué une recherche laborieuse pour déterminer les catégories ; analogue est le problème qui se pose maintenant. Pour découvrir les catégories, Kant a pris pour principe la table logique des jugements. Il s'est demandé quelles modifications il fallait faire subir aux lois logiques du jugement, pour les rendre applicables non plus aux simples possibilités, mais aux existences, pour leur assurer un usage concret. La logique en

elle-même est une simple forme acceptant toute matière qu'on y jette, illusoire ou réelle ; elle l'élabore mécaniquement, sans en modifier la nature. Les catégories, ce sont les formes logiques combinées avec la notion générale d'existence. La méthode qu'a suivie l'*Analytique* pour déterminer les catégories est celle qu'il faut reprendre, *mutatis mutandis*.

L'existence dont il était question dans l'*Analytique*, c'est simplement l'existence objective, l'objectivité pure et simple. Ici, il s'agit de l'existence absolue, de l'objectivité transcendente. Dès lors, la partie de la logique qu'il nous faut considérer, ce n'est plus la théorie du jugement, c'est celle du raisonnement qui, faisant rentrer les lois moins générales dans de plus générales, cherche à ramener les choses à l'unité, le relatif à l'absolu. Le syllogisme nous fournira donc notre fil conducteur.

Le problème à résoudre, c'est l'application des lois de la syllogistique à la notion d'existence absolue. En déterminant les lois du raisonnement de manière à les adapter à cet objet, nous obtiendrons les idées que nous cherchons.

En quoi consiste essentiellement le syllogisme ? A rattacher une proposition particulière à une proposition générale comme à sa condition. Dans tout raisonnement, je conçois une règle au moyen de l'entendement, puis je subsume une connaissance sous la condition de la règle au moyen de l'imagination. Enfin je détermine ma connaissance par le prédicat de la règle au moyen de l'imagination. Enfin, je détermine ma connaissance par le prédicat de la règle au moyen de la raison. Soit le syllogisme : tous les hommes sont mortels ; Caius est homme, donc Caius est mortel. — Sous la condition de la mortalité, qui est l'humanité, je subsume cette connaissance que Caius est homme. Pour que la démonstration existe, il faut que je puisse dire : tous les hommes sont mortels. Or, à cette universalité logique correspond, dans la synthèse des intuitions, la totalité. Si la conclusion doit avoir une vérité absolue et non pas seulement conditionnelle, il faut que la totalité des conditions soit donnée. Voilà l'objet que nous cherchons, le type des idées de la raison pure. C'est l'*inconditionné* comme *totalité des conditions* du conditionné donné.

Combien y a-t-il d'idées ?

Il y a trois espèces de syllogismes : le syllogisme catégorique, le syllogisme hypothétique, le syllogisme disjonctif.

Le syllogisme catégorique est le syllogisme dont la majeure est une affirmation simple, le syllogisme hypothétique part d'un jugement hypothétique ; le syllogisme disjonctif part d'un jugement disjonctif tel que : l'homme est mortel ou immortel.

Le syllogisme catégorique tend, par voie de prosyllogismes, à un sujet qui ne soit plus prédicat. La logique n'a pas besoin d'un sujet relatif. Mais, si vous considérez l'enchaînement des conditions dans la réalité, vous n'aurez de série effective que si vous avez un sujet absolu. Une première idée est donc celle du sujet absolu.

Le syllogisme hypothétique poursuit, par voie de prosyllogismes, une supposition qui ne suppose rien avant elle. Peu importe à la logique que cet idéal soit réalisé. Mais, dans la réalité, il faut qu'il y ait en effet un inconditionné, que la série des choses dépendant les unes des autres, forme une totalité. De là, une seconde idée, celle de la synthèse totale des membres d'une série, ou de cause absolue.

Enfin, le syllogisme disjonctif poursuit, par voie de prosyllogismes, l'agrégat complet des membres de la division. Transportée de la logique dans la métaphysique, la disjonction devient opposition et solidarité de termes aussi réels les uns que les autres, d'où une troisième idée, celle de la synthèse totale des parties dans un système, ou de raison absolue.

C'est ainsi que la logique nous sert de fil conducteur, mais nous ne pouvons la suivre purement et simplement. La logique procède à la fois par prosyllogismes et par épi-syllogismes, c'est-à-dire qu'elle remonte du conditionné à la condition et descend de la condition au conditionné, et cela sans fin, dans les deux sens.

Mais, si de la considération du possible nous passons à celle de l'être, nous trouverons que la raison n'exige pas du tout que la série soit complète du côté du conditionné : nous pouvons nous représenter une série d'effets se continuant indéfiniment. Mais la raison exige que la série soit complète *a parte ante*, du côté des conditions. La raison, en ce qui concerne l'existence, exige la totalité par rapport à la régression, non à la progression. C'est en ce sens qu'elle requiert un sujet absolu, une cause absolue, et un fondement ou raison absolue de la solidarité des choses. Mais ces termes sont encore bien abstraits. Nous n'avons pas encore rejoint les concepts, donnés par la raison commune, de Dieu, du moi, du monde. L'achèvement de la déduction va nous y conduire.

Nous n'avons fait appel jusqu'ici qu'à l'idée générale d'existence absolue. Mais ce n'est pas un absolu quelconque que nous cherchons, c'est l'absolu par rapport à ce qui nous est donné, et ce qui nous est donné, ce sont nos représentations. Nous cherchons donc l'absolu en fonction de la représentation. Or, que sera le sujet absolu par rapport à nos représentations, sinon le moi comme

substance ? Que sera la cause absolue par rapport à nos représentations, sinon la totalité des membres de la série des phénomènes ou le monde comme chose en soi ? Enfin que sera, déterminée en fonction de la représentation, l'idée du fondement un et commun de toutes les existences, sinon Dieu, comme être et personne suprême ? C'est ainsi que se construisent naturellement et nécessairement dans notre esprit, en vertu des lois mêmes de la logique générale, nos idées du moi, du monde et de Dieu.

II

Cette doctrine paraît bien artificielle et bien arbitraire. Pourquoi le sujet ne serait-il pas l'atome aussi bien que le moi ? Pourquoi le fondement commun ne serait-il pas la matière aussi bien que Dieu ?

Remarquons d'abord que rien ne saurait être plus conforme à l'ensemble du système que la déduction qui nous occupe. Kant n'admet pas la doctrine de l'innéité, qui lui paraît impropre à expliquer la nécessité objective que nous attribuons à nos concepts. Il veut démontrer les principes de la connaissance, et les points essentiels de sa démonstration sont les suivants : les principes de notre connaissance n'ont pas une valeur absolue ; ils ont cependant une valeur, une universalité véritables, parce que les lois que nous appliquons aux existences sont, au fond, des adaptations des lois générales de la logique, lesquelles jouissent d'une universalité absolue.

C'est ce rapport à la logique générale qui fonde l'autorité de la logique transcendente. Détachée de ce fonds de toute pensée, elle est sans base et sans légitimité.

Le détail de la doctrine est remarquable par sa conséquence avec les autres parties du système. Le premier moment de la démonstration aboutit aux concepts de substance absolue, cause absolue et fondement absolu de la communauté des choses. Or le concept de la substance déterminé par l'Analytique, schématisé par la permanence, se traduit naturellement en celui de sujet. La théorie de la causalité a fait de la succession réglée la condition de réalisation de cette catégorie. Il y a donc un rapport entre la causalité kantienne et la relation de conditionné à condition dans une série.

La déduction du troisième concept, surtout, paraît artificielle. Dans le syllogisme disjonctif il y a un rapport d'exclusion mutuelle, tandis que dans l'inconditionné de communauté tous les membres coexistent. Mais c'est là une suite du passage de l'ordre logique pur et simple à l'ordre transcendantal. La négation, sur le terrain

de l'existence, devient une opposition de termes aussi réels l'un que l'autre. C'est ce que Kant exposait dès 1763 dans sa *Tentative d'introduire dans la philosophie le concept des quantités négatives*.

Mais substance, dira-t-on, ce n'est pas encore sujet, ce n'est pas moi. On peut répondre que Kant, avec Descartes, avec les modernes, estime que la seule chose qui nous soit donnée immédiatement ce sont nos représentations, et qu'ainsi la substance, pour nous, c'est le sujet de nos idées, c'est-à-dire le moi. Et pourquoi le concept du monde est-il identifié avec celui d'une série totale de conditions ? C'est que Kant considère le monde dans la manière dont nous le connaissons. Or, nous ne le connaissons que comme série, parce que les perceptions externes ne nous arrivent qu'à travers les perceptions internes, et que celles-ci ont dans le temps leur forme nécessaire. Mais pourquoi Dieu est-il identifié avec le principe de la communauté des existences ? Dès 1753, dans sa *Nouvelle explication des premiers principes de la connaissance métaphysique*, Kant voyait en Dieu le principe de l'action et de la réaction mutuelle des choses. Une substance créée ne peut, par elle-même, agir sur une autre. Or le nexus des substances entre elles est véritable. Extrinsèque à leur égard, il a son principe en Dieu. Toute la théorie des idées est donc conséquente aux travaux antérieurs de Kant. Il est remarquable de voir comme Kant, dans la période critique, utilise ses études de la période antécritique.

Nous ne saurions nier, toutefois, le caractère systématique de ses définitions. Car, pour concevoir Dieu, le moi, le monde, il est certain que nous faisons appel à des idées que la déduction kantienne en exclut, comme les idées de finalité, d'activité, de volonté. Kant n'aboutit pas aux idées du moi, de Dieu et du monde, telles qu'elles sont effectivement dans notre esprit, mais à la conception de ces trois objets que comportait son système.

III

Au point de vue historique, cette théorie marque une phase nouvelle et très importante dans l'histoire du problème de l'absolu. Considérez les idées de Platon : elles préexistent au *vous*, à l'intelligence ; elles subsistent en elles-mêmes, achevées, éternelles. L'intelligence n'a qu'à les contempler, elle ne contribue pas à les former. Ce sont les êtres dont les objets, que nous voyons en ce monde, sont les ombres. Elles sont l'être absolu lui-même.

Chez Descartes, on ne sait trop, en ce qui concerne les idées supérieures, si elles sont simplement données ou si elles sont

formées par le travail de l'esprit ; elles sont l'un et l'autre ; la doctrine cartésienne de l'innéité est fuyante. Certaines idées sont des natures éternelles et immuables, par conséquent antérieures à l'esprit humain. Mais où éclate la différence entre Descartes et Platon, c'est dans la nécessité d'une opération spéciale, intuition de l'entendement ou déduction, pour passer de l'essence à l'existence.

Chez Locke, les idées métaphysiques n'ont en elles-mêmes aucune consistance, elles sont les produits d'une fabrication artificielle opérée par l'esprit humain, les effets d'un travail d'assemblage et de séparation, purement volontaire et arbitraire. Tandis que, chez Descartes, toute idée véritable comporte une possibilité d'existence substantielle ; chez Locke, il n'y a pas de raison pour croire qu'à une idée métaphysique correspond une réalité, et l'on ne voit pas comment il a pu assigner une portée transcendante à l'idée de cause.

La doctrine de Kant, qui retient de Platon le concept d'idée, mais en séparant l'idée de l'existence, est une synthèse originale des doctrines de Descartes et de Locke.

Comme Locke, il admet un travail de l'esprit, mais il ne veut pas que ce travail soit arbitraire et sans valeur. Comme Descartes, il voit dans les idées des objets liés intimement à la nature de la raison et par là même ayant leur vérité et leur réalité. Il les fait résulter d'un travail de l'esprit déterminé par les lois et les conditions de la raison humaine. Et il diffère de Descartes en ce qu'il ne voit qu'une illusion transcendente dans la tendance que nous avons à les ériger en réalités.

Cette dernière thèse vient de ce qu'il place encore la vérité objective dans la conformité des idées avec des choses. En abolissant les choses, les successeurs de Kant trouveront le moyen, sur la voie qu'il a tracée, de faire du travail de l'esprit la condition suffisante de toute connaissance.

IV

Que vaut en elle-même la doctrine de Kant sur les idées transcendentes ? Le principe est cette idée, que notre connaissance est une synthèse de la logique générale et des conditions de la connaissance concrète. Et cette idée est très solide et féconde.

Mais, selon Kant, les synthèses fondamentales sont entièrement *a priori*. L'esprit les forme pour lui-même, à lui tout seul, du dedans, par son activité interne. C'est là le point contestable. La doctrine de Kant repose sur une séparation de la connaissance

et de l'existence. Il pose la connaissance avant l'existence, comme quelque chose qui se suffit, et se demande ensuite si de la connaissance on peut aller à l'être. Or, il parait bien que cette séparation soit légitime et nécessaire dans la science proprement dite, mais peut-être le vice de la métaphysique de Kant est-il d'avoir été construite sur le modèle de la science. Kant reproche aux dogmatistes d'avoir pris pour patron la science mathématique. Mais lui-même a eu constamment présent à l'esprit l'exemple de la science de Newton conçue comme une physique entièrement *a priori*.

Pour former des idées telles que l'idée du moi, du monde et de Dieu, l'esprit humain ne se suffit pas. Ces idées sont le fruit d'une collaboration de l'esprit humain et des choses, où l'esprit apporte ses lois, mais aussi sa souplesse, sa faculté d'adaptation, au besoin l'abnégation, l'humilité, qui sont nécessaires dans la vie intellectuelle comme dans la vie morale. Cette participation des choses s'imposera toujours à l'homme, et ainsi ses concepts de l'absolu ne seront jamais achevés.

Nous n'avons pas, comme le veut Kant, à chercher l'être en dehors de nos concepts, comme si ceux-ci y étaient étrangers. L'être n'est pas si loin. *In illo vivimus, movemur et sumus*. Nos idées naturelles et données, c'est l'être même, tel que nous l'apercevons, et c'est la science qui est l'abstraction. La métaphysique part des concepts vivants, et, à l'inverse de la science, elle cherche à prendre conscience de ce qu'ils renferment d'être et de réalité. Elle ne les adopte donc pas indifféremment. Elle les critique. Ce travail consiste à les confronter avec les résultats des sciences positives et avec les lois générales de l'esprit. Elle retiendra ceux qui résisteront à cet examen ; elle tiendra les autres pour de simples phénomènes subjectifs et relatifs. Elle dira, d'une manière générale, le mouvement de l'être, action et pensée, vers la connaissance, et non de la connaissance vers l'être.

M. L.

ERRATA

Dans le précédent numéro :

P. 784, lire B. Zeller, lire *Richelieu et les ministres de Louis XIII*.

P. 785, ligne 9, lire : la royauté a d'abord le dessous.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

COURS DE M. DROZ

(Faculté des Lettres de Besançon)

Taine. — Histoire de la littérature anglaise.

LA CRITIQUE CONTEMPORAINE.

Parmi les articles qui furent écrits sur l'*Histoire de la littérature anglaise* au moment de sa publication, il y en a quatre dont je vous recommande la lecture pour des mérites divers. Celui de Sainte-Beuve figure au tome VIII des *Nouveaux Lundis*. Il est d'une grande bienveillance, comme tout ce que Sainte-Beuve a écrit sur Taine, accrue encore ici d'une sympathie nouvelle par laquelle Sainte-Beuve voulait racheter à l'égard de son jeune ami, autant qu'il était en lui, l'injustice de l'Académie française qui lui avait refusé un prix, sur les exhortations enflammées de Mgr Dupanloup et de M. de Falloux, malgré le patronage de Guizot (v. Monod., p. 110).

C'est, tout compte fait, dit Sainte-Beuve, un grand livre. Il a soulevé bien des objections que l'auteur aurait prévenues, s'il avait intitulé son ouvrage : *Histoire de la race et de la civilisation anglaises par la littérature*.

Les rhétoriciens et les philosophes orthodoxes (entendez, par exemple, Caro : v. *l'Idée de Dieu*, ch. iv) « ont tous vu dans la méthode de l'auteur je ne sais quelle menace apportée à la morale, au libre arbitre, à la responsabilité humaine, et ils ont poussé les hauts cris. » Il est bien certain néanmoins que nous subissons l'influence de la race, du milieu et du moment, et ce n'est pas d'aujourd'hui que cette influence est constatée. Hippocrate et Montesquieu, pour ne citer qu'eux, avaient bien vu les effets du climat sur l'homme. Mais cet effet, comme les deux autres, ne peut être connu et apprécié que d'une manière très générale ; aussi Taine « a beau démêler avec adresse la complication d'événements et d'aventures particulières dans lesquelles la vie d'un individu est engagée et comme engrenée, il lui échappe encore quelque chose, il lui échappe le plus vif de l'homme, ce qui fait que de vingt hommes ou de cent ou de mille soumis en apparence presque aux mêmes conditions intrinsèques ou extérieures, pas un

ne se ressemble et qu'il en est un seul qui excelle avec originalité. Enfin l'étincelle même du génie en ce qu'elle a d'essentiel, il ne l'a pas atteinte, et il ne nous la montre pas dans son analyse ; il n'a fait que nous étaler et nous déduire, brin à brin, fibre à fibre, cellule par cellule, l'étoffe, le parenchyme (comme vous voudrez l'appeler) dans lequel cette âme, cette vie, cette étincelle, une fois qu'elle y est entrée, se joue, se diversifie librement (ou comme librement) et triomphe. » Qu'est-ce que cela prouve ? Que le problème est insoluble peut-être dans sa précision dernière ; mais, malgré tout, Taine « a fait avancer grandement l'analyse littéraire, et celui qui après lui étudiera un grand écrivain étranger ne s'y prendra plus désormais de la même manière, ni aussi à son aise qu'il l'aurait fait à la veille de son livre. »

Puis Sainte-Beuve fait l'histoire intellectuelle de Taine, et il en vient obliquement à sa méthode à propos de la *Princesse de Clèves*, qui est à la fois le produit et le signe de la civilisation du siècle de Louis XIV, à en croire l'article sur *Madame de la Fayette*. Il aurait pu déjà objecter au peintre que son portrait de *Madame de la Fayette* est très différent du modèle, comme vous pourrez le voir dans l'excellente étude de M. Hémon (1). Mais il s'en tient à l'examen de la thèse, et, dans un passage que j'ai eu déjà l'occasion de vous citer, il refuse au temps de *Madame de la Fayette* l'honneur d'être exprimé par le roman de la *Princesse de Clèves*, parce qu'« il n'y avait qu'une âme au xvii^e siècle pour faire la *Princesse de Clèves* ; autrement il en serait sorti des quantités ». En somme, conclut-il, il reste toujours quelque chose qui échappe à des recherches comme celles de Taine, « cette chose qui s'appelle l'individualité du talent, du génie. » Pour Taine, le poète est une résultante, un corridor où le vent passe, un simple foyer réflecteur ; mais non, « il a son miroir à lui, sa monade individuelle unique. Il a son nœud et son organe, à travers lequel tout ce qui passe se transforme, et qui, en renvoyant, combine et crée. Mais le poète ne crée qu'avec ce qu'il reçoit ; c'est en ce point, je pense, ajoute Sainte-Beuve, que je redeviens tout à fait d'accord avec M. Taine. » Si nous essayons de réduire en formules ce développement, il me semble que nous devons en dégager ces trois lois : 1^o une société et un homme subissent des influences extérieures et en portent la marque, loi pour Sainte-Beuve comme pour Taine ; 2^o une société est composée d'individus différents, et parmi ces différences, les plus profondes sont celles qui caractérisent le talent et le génie ; 3^o le génie reçoit du milieu sa

(1) Hémon, *Etudes littéraires et morales*, la Vraie *Madame de la Fayette*, p. 87.

matière, en quoi son œuvre est commune ; mais il lui donne une forme personnelle, en quoi son œuvre est originale et unique.

Puis Sainte-Beuve touche en passant à la théorie de la faculté maîtresse, à propos de Shakespeare, que Taine croit avoir figuré et expliqué par la formule : *imagination complète*. Sainte-Beuve ne s'attarde pas à discuter ; il dit bonnement que ces sortes de considérations demeurent toujours pour lui purement conjecturales. Et il passe. Il se montre bien, comme Taine disait de lui après sa mort, le critique qui « a peur des affirmations trop vastes et trop précises ; il craindrait de froisser la vérité en l'enfermant dans des formules. » Crainte salutaire ! Sainte-Beuve examine ensuite le livre, et s'échappe en instituant une discussion, qui finit par un portrait, sur Alexandre Pope, que Taine dédaigne et qu'il aime.

Pendant que j'en suis à Sainte-Beuve, permettez moi de vous rapporter brièvement l'essentiel d'un article des *Nouveaux Lundis* (tome IX, 7 novembre 1864), un peu postérieur, étranger à l'*Histoire de la littérature anglaise*, mais où le maître critique revient sur les mêmes idées et pense toujours au livre de Taine. L'occasion ou le sujet en était l'*Essai de critique naturelle*, de M. Emile Deschanel. « L'idée, dit-il, est graduellement venue, de ne plus s'en tenir exclusivement à ce qu'on appelait la critique du goût, de creuser plus avant qu'on n'avait fait encore dans le sens de la critique historique, et aussi d'y joindre tout ce que pourrait fournir d'éléments ou d'inductions la critique dite naturelle ou physiologique. » Et que ce dernier mot n'effraye pas ; qu'il ne fasse pas crier au matérialisme. Quelles que soient les liaisons nécessaires que l'on puisse découvrir, restera toujours « ce principal ressort, ce moteur inconnu, le centre et le foyer de l'inspiration supérieure ou de la volonté, la monade inexprimable ».

« Il fut un temps où la notice de Suard sur La Rochefoucauld était le chef-d'œuvre et le *nec plus ultra* du genre ; on a bien fait de ne pas se tenir à ce goût-là, si vite contenté, si promptement dégoûté », puis on est entré dans la voie où la critique s'enfonce maintenant, par le livre de M^{me} de Staël sur la littérature ; « on a fait un pas de plus sous la Restauration, depuis 1824 surtout et la création du *Globe*, qui n'a pas été sans influence sur les belles leçons de M. Villemain dans les années qui ont suivi ; aujourd'hui on essaie de faire un pas de plus, et toutes les fois qu'on le peut, d'interroger directement, d'examiner l'individu dans son éducation, dans sa culture, dans sa vie, dans ses origines. » Sainte-Beuve cite parmi les critiques qui se sont

exercés dans ce genre, Michelet, Renan, Taine, Eugène Véron, et il ajoute : « J'y suis moi-même entré depuis bien des années, et en affichant si peu d'intention systématique que beaucoup de mes lecteurs ou de mes critiques ont supposé que j'allais purement au hasard et selon ma fantaisie. » (De là les articles fameux sur *Chateaubriand*, suscités par une étude de Rigault, où Sainte-Beuve était traité d'amuseur public : *N. Lundis*, III.)

Il semble tout simple, à propos d'un auteur, « d'étudier et de noter les influences du sang, de la parenté, de la famille, de la race, du sol, du climat... ; ce qui est nouveau, c'est, lorsqu'on le peut et autant qu'on le peut, de démêler attentivement ces diverses influences, d'en relever la trace ou d'en suivre les reflets à travers les œuvres, et d'y joindre toutes les indications puisées dans la vie, dans la destinée, dans le caractère, l'humeur, la complexion et le tempérament de l'écrivain. » Rapprochez maintenant cette proposition *ce qui est nouveau* de la phrase citée plus haut sur le devoir qui s'imposera à quiconque, après Taine, étudiera « un grand écrivain étranger », de s'y prendre désormais d'une autre manière et moins à l'aise qu'on ne l'aurait fait à la veille du livre, et vous aurez, je crois, en pressant les mots, le fin fond de l'opinion de Sainte-Beuve sur la méthode de Taine. Taine a ramassé un corps de doctrine et systématisé la pratique de Sainte-Beuve ; ce qu'avant lui Sainte-Beuve avait fait par réflexion, et non par instinct, mais sans avoir jamais mis en commandements les règles de sa méthode, Taine l'a analysé, réduit en principes, promulgué en lois, il a appris à tout le monde les devoirs de la critique ; dorénavant chacun est averti de son devoir et de ses droits ; le critique a son chemin ou ses chemins tracés ; il faudra qu'il explore toutes les voies, et jusqu'aux dernières ramifications des sentiers. Vais-je trop loin en interprétant ainsi sa pensée ? c'est ce que nous faisons depuis quelque temps pour les écrivains français ; M. Taine nous a imposé le devoir de le faire pour les étrangers aussi. — Et Sainte-Beuve montre les avantages qu'offrirait, selon lui, cette méthode pour former des groupes d'écrivains, et pour « répandre enfin dans cette infinie variété de la biographie littéraire quelque chose de la vue lumineuse et de l'ordre qui préside à la distribution des familles naturelles en botanique et en zoographie. »

On lui a objecté que le goût de chacun est juge. « Sans doute, il est certaines beautés, naturelles, simples, éternelles, de ces grands peintres du cœur humain, qui ont été senties de tout temps ; mais, dans les intervalles, et pour l'ensemble de l'œuvre, que de restrictions, que de méprises, que de blâmes ou d'admira-

lions à côté, avant que la critique historique fût venue pour éclairer les époques, les mœurs, le procédé de composition et de formation, tout le fonds et les alentours de la société au sein de laquelle se produisirent ces grands monuments littéraires ! » Il ne croit pas cependant que la critique littéraire puisse devenir une science positive ; il pense au contraire qu'elle restera toujours « un art et un art très délicat dans la main de ceux qui sauront s'en servir ; mais cet art profitera et a déjà profité de toutes les indications de la science et de toutes les acquisitions de l'histoire. » Et Sainte-Beuve, faisant un retour sur le passé, dit avec un soupir : « Mais où est le temps où on lisait un livre avec plaisir et pour son plaisir ? » Hélas ! cet heureux temps n'est plus.

L'article ou plutôt les deux articles de Scherer se trouvent au tome IV de ses *Etudes critiques*. Malgré l'admiration que vous me connaissez pour Scherer, j'expédierai très vite l'analyse de cette étude, parce qu'elle s'applique au livre beaucoup plutôt qu'à la méthode, tandis qu'à nous, selon l'objet de ce cours, c'est la méthode qui importe, et non pas le livre. — Scherer analyse la préface, et il ajoute : « Cette déduction me paraît pécher en deux points : elle altère la notion de l'histoire, et elle ne répond pas complètement à l'histoire littéraire telle que M. Taine lui-même l'a écrite. » 1^o Son histoire n'est qu'une philosophie de l'histoire ; son histoire littéraire est l'histoire philosophique d'une race ou d'une civilisation, histoire faite à l'aide des ouvrages littéraires, traités non pas « comme des produits de l'art d'écrire, mais comme des documents historiques ». 2^o Néanmoins Taine est tombé souvent dans l'histoire littéraire commune, sans prendre garde à cette contradiction, qui saute aux yeux ; car « ou la race rend compte de tout, même des caractères individuels, et alors il aurait fallu signaler dans ces caractères le produit des causes générales, ou bien le génie d'un homme est un fait que nous sommes impuissants à expliquer, qu'il faut accepter sans prétendre en déterminer la loi, et alors il convient de le négliger dans un traité qui, par-dessous les œuvres littéraires, se propose uniquement de chercher la psychologie d'un peuple. »

Et quand Taine en vient aux individus, il n'abandonne pas ses préoccupations systématiques ; il en change seulement, et il cherche à expliquer l'homme par sa faculté maîtresse, Tite-Live, Shakespeare, Milton. Procédé tout à fait contraire au premier : « L'un consiste à remonter des créations poétiques d'un peuple

aux dispositions naturelles qui caractérisent ce peuple ; l'autre consiste au contraire à tirer logiquement (oui, mais après une étude expérimentale d'analyse) les qualités d'un écrivain de son aptitude prédominante. Ce sont, à vrai dire, deux méthodes opposées, qui n'ont de commun que le goût de l'auteur pour les opérations abstraites, et qui ont justement le défaut de se superposer ici l'une à l'autre, sans se tenir ni se subordonner. » Ici la pensée de Scherer ne me paraît pas avoir son habituelle sûreté.

D'ailleurs Taine ne se conforme même pas à son programme dans l'accomplissement de la première de ces tâches ; au lieu de consulter l'un après l'autre tous les ouvrages d'une époque pour faire le tableau de cette époque, il commence par raconter, décrire, juger, et l'histoire littéraire n'arrive plus ensuite que pour fournir des exemples à l'appui. Il donne ainsi lieu de le soupçonner ; car on sait que « l'esprit de l'homme et le fait sont deux choses qui tendent nécessairement à se rapprocher, mais qui ne coïncident jamais de tout point. La réalité déborde toujours nos conceptions », tandis que la coïncidence est parfaite chez Taine. Chez Taine, historien et philosophe, il n'y a pas trace de « l'espèce de guerre sourde que se sont faite en tout temps la philosophie et l'histoire, celui qui cherche à ramener les faits à des lois, et celui qui au contraire s'applique à suivre hommes et choses à travers les éternelles surprises de l'accident. M. Taine a voulu être à la fois historien et philosophe ; il a fait preuve dans son travail de qualités qui se trouvent bien rarement réunies, mais il n'est pas parvenu à déguiser ce que son entreprise avait de nécessairement suspect, d'autres diraient de radicalement impossible. »

Dans le second article, Scherer revient sur la contradiction de la philosophie générale et de l'histoire individualiste dans l'ouvrage de Taine. Il lui reproche certaines omissions ; il explique tout autrement que lui l'évolution de la poésie anglaise dans les temps contemporains ; et, après avoir jugé au vrai, selon son sentiment, Byron qu'il trouve surfait par Taine, il termine par une appréciation du style de Taine où se mêlent l'éloge et le blâme ; il lui reproche surtout d'être violent et forcé.

Il faudrait revoir, après ces deux articles de Scherer, une répétition et un renforcement des mêmes critiques dans l'article du même Scherer sur la *Méthode de M. Taine*, écrit à l'occasion de la seconde préface des *Essais de critique et d'histoire*, en avril 1866. Et je rappelle ici que cette préface des *Essais*, celle qui figure dans les éditions actuelles, est postérieure de deux ans et demi à l'introduction que nous allons étudier. Je n'ai pas cru devoir en

séparer l'étude de l'examen du livre auquel elle est attachée, sans me dissimuler l'inconvénient de brouiller ainsi les temps. Je m'efforcerai de ne pas répéter les arguments que j'ai déjà fait valoir, et je m'appliquerai surtout dans cette Introduction aux opinions ou doctrines qui peuvent paraître originales dans l'œuvre de Taine, par rapport à ses autres livres ou à ses autres déclarations.

Vous trouverez l'article de Philarète Chasles au tome II de ses *Mémoires*. Vous savez que Philarète Chasles connaissait admirablement l'anglais, et qu'il était très au courant de la littérature anglaise ; il est un des rares Français que Taine avait pu consulter avec fruit pour la préparation de son histoire et citer dans son livre. Esprit toujours personnel, souvent original, plume habile et personnelle encore, il est de ceux que l'on s'étonne parfois de n'avoir pas vu monter au premier rang. — Traitant de l'*Histoire* de Taine, il admire d'abord, dans un style singulièrement souple et précis, tout ce que l'auteur y a fait entrer, et « dans cette tentative hardie, qui confond l'histoire naturelle avec l'histoire de l'esprit, dans ce tableau physiologique et anatomique de la société anglaise, considérée comme créatrice intellectuelle », il reconnaît l'œuvre d'une forte plume et d'un puissant esprit. Mais l'entreprise lui paraît à la fois si multiple et si contraire à la nature des choses que le plus grand génie, le plus grand érudit et le plus grand écrivain, réunissant leurs forces, n'eussent pu la mener à bien.

Il est douteux, en effet, que l'analyse scientifique puisse s'appliquer avec une rigueur parfaite « aux éléments constitutifs de l'œuvre intellectuelle, au sentiment, à l'idée, à l'image, au rythme, à la couleur, au goût, à la grâce, à la forme impalpable, à l'exquise beauté ». Permis au physicien et au chimiste de se rendre maître d'un millionième de vibration lumineuse ou de dégager du sein de la matière le plus subtil des gaz impondérables. Mais la même réussite est refusée à propos d'un vers d'Homère, d'une scène de Molière et d'un caractère de Shakespeare. — Précisez cette critique, et retenez-la.

Chacun de ces problèmes dans une circonstance unique est déjà insoluble. Mais songez que les problèmes qui touchent aux grands hommes sont dix, trente, mille, vingt mille, « dont la chaîne immense et infinie se joue de tous les efforts du philosophe. Le naturaliste ne résume pas ; il dissèque. Il ne conclut pas ; il expose. Il n'a jamais fini. » Ajoutez que quand il pourrait finir, toute sa science ne donnera jamais la notion de l'être vivant qu'il

aura étudié membre par membre, cellule par cellule, atome par atome. C'est, Messieurs, ce qu'entendait dire notre compatriote jurassien, le grand peintre Théodore Rousseau, un jour qu'il jetait cette protestation indignée à un conservateur de la forêt de Fontainebleau, devant un bûcheron qui abattait un chêne : « Sachez, Monsieur, qu'avec un chêne on peut faire un million de lattes, mais avec un million de lattes, vous ne ferez jamais un chêne. » Et quand l'être vivant est un homme, quand l'homme est un génie, quand le génie est un Shakespeare, et combien de Shakespeare dans le seul William ! Tâchez d'accommoder tout cela, de réconcilier ces contrastes, de sauver ces dissonances. « C'est fort difficile. Conjecturez, je le veux bien. Mais de ce calcul de probabilités infinies, de nébuleuses à demi éclairées, après tout très contestables, ne déduisez pas une équation, ne la donnez pas pour définitivement prouvée. »

Puis Chasles démontre par des exemples que la race, le milieu et le moment peuvent avoir leur influence, mais non toute-puissante ni universelle, puisque dans le même temps, en Angleterre comme en France, nous voyons des esprits si différents, Swift, Pope, Dryden, Bolingbroke, de Foë, Chateaubriand et de Maistre, Cottin et Staël, Béranger donnant à déjeuner à Lamennais, Victor Hugo chez Royer-Collard.

D'ailleurs l'histoire secrète des génies nous les montre fils de la liberté, non de la nécessité. « La fatalité de Shakespeare eût été d'écrire brutalement et pédantesquement, comme son rival Ben Jonson ; celle de Voltaire, fils du notaire Arouet et simple bourgeois, d'imiter Lagrange-Chancel ou Grécourt. Rien ne l'empêchait d'ailleurs de rester bourgeois et notaire. Même observation dans l'ordre moral.... Ces langes, ces enveloppes du génie, que vous avez prises pour la condition unique de son développement, doivent être rejetées par lui avec force, avec une héroïque et sublime colère. Sans cet effort, Bacon, Descartes, Molière, Shakespeare n'existeraient plus ; tous se font jour par effraction ; l'asservissement aux milieux donne les races nulles, bouddhistes, mortes ou endormies, et impuissantes. »

Enfin Chasles reprend Taine sur le mépris qu'il affiche pour la littérature morale sous ses diverses formes. Il pense, et avec raison selon moi, que les sublimes intérêts de l'art et de la métaphysique sont beaucoup moins considérables que l'intérêt de la société.

L'essai écrit par M. Montégut à l'occasion de la littérature anglaise porte le titre de : *Caractères généraux de la littérature anglaise*, et se trouve dans les *Essais sur la littérature anglaise* du

même auteur. Comme vous le savez, M. Montégut vient de mourir. J'aurai, j'espère, l'occasion de vous parler de lui un autre jour ; mais il faut dire au moins dès maintenant que sa mort est une grande perte pour la critique et la littérature françaises, sans que cependant on puisse souscrire à ce jugement exprimé sur sa tombe, qu'il a presque été l'égal de Sainte-Beuve. Ce trait passe les bornes permises, même dans une oraison funèbre, même à un disciple et un ami. — Le début renferme un témoignage de satisfaction, qui, adressé directement à Taine, revient tout droit à M. Montégut : « L'auteur ne s'est pas trompé une seule fois sur la valeur des écrivains qu'il avait à juger, non plus que sur le rang qu'il devait leur assigner. — Avec une légitime assurance dans l'infailibilité de ses sentiments... » La suite est plus sérieuse.

Taine par ses opinions a encouru le reproche de matérialisme. M. Montégut, qui n'est pas matérialiste, déclare qu'à quelques différences près, très tranchées, il est vrai, il a soutenu les mêmes doctrines depuis qu'il tient une plume. Comme Taine il croit que l'histoire est un problème de psychologie, que l'homme extérieur et visible n'est que la représentation imparfaite et laborieuse de l'homme intérieur et moral, et que les littératures et les arts « ne sont que des traductions incorrectement belles et des commentaires infidèlement véridiques de cet homme invisible. » Comme Taine il croit que l'homme extérieur et l'homme intérieur varient selon la race, le milieu, le moment, et cela lui semble aussi simple que de reconnaître à l'espace trois dimensions. « Reste à s'entendre sur l'importance relative de ces différences de race, de milieu et de temps, sur les modifications qu'elles font subir à l'homme intérieur, et par suite au génie qui essaye de l'interpréter, et c'est ici que les difficultés commencent. » Mais il faut répéter que sur le fond il n'y en a pas. Race, milieu, moment, ces trois forces agissent toujours sur l'homme. Il n'y a pas à se récrier en parlant de matérialisme, d'attentat à la liberté morale. Ne savons-nous pas tous que le rhumatisme est héréditaire, que grande est l'influence de l'éducation, qu'un événement subit peut modifier nos déterminations antérieures ? « Changez les noms de ces trois forces, et appliquez leur action, non plus à une civilisation tout entière, mais à un seul individu, et les mêmes personnages qui s'insurgent et crient au paradoxe, vont prétendre que vous les accablez de *truismes*, ou vérités trop vraies. »

Maintenant, contre Taine, Montégut pose en principe : 1° que l'homme intérieur ou moral préexiste à cette action des forces de temps, de milieu et de race, tandis que Taine croit qu'il est le

produit plutôt que le principe de ses propres actes : 2° qu'il n'y a qu'un seul et même type d'homme moral pour toutes les races, et que les différences que l'on constate entre les génies des divers peuples ne constituent pas des types originaux, mais seulement des modifications d'un même original unique.

Ainsi Taine, après avoir déterminé pourquoi le protestantisme est devenu la religion des races germaniques, arrive de déduction en déduction à certaines dispositions générales propres à la race, et nous dit : « Là, s'arrête la recherche ; on est tombé sur quelque disposition primitive, sur quelque trait propre à toutes les conceptions d'une race, sur quelque particularité inséparable de toutes les démarches de son esprit et de son cœur. Mais non, il faut pousser la recherche plus loin ; car au delà de cette disposition, qui a poussé les Germains au protestantisme, il y en a une autre, plus générale encore, qui est l'instinct religieux commun à tout le genre humain. Le fond de l'âme humaine n'est pas dans les dispositions particulières à la race, mais dans l'instinct universel dont l'instinct de race n'est qu'une première modification. »

Les grandes influences n'expliquent donc pas tout l'homme moral ; mais elles expliquent à merveille « ses manifestations extérieures, les attitudes de son âme (méditez ceci), les atmosphères qu'il traverse, les formes qu'il est contraint de donner à ses pensées, les limites qu'il rencontre, les couleurs qui se répandent sur ses sentiments. Ce sont ces influences qui déterminent l'originalité des civilisations, et quiconque ne les admet pas ne comprendra jamais rien à la poésie de l'histoire des littératures et des religions ».

Même observation sur l'homme de génie. L'action des grandes influences explique bien la forme et la couleur, tout ce qui est le corps du génie, mais n'explique ni son essence, ni sa présence (faites attention encore à cet argument, qui me paraît le plus remarquable de cette discussion plus délicate d'ailleurs dans la forme que neuve ou efficace par le fond). « L'apparition d'un homme de génie est toujours un véritable miracle ; seulement ce miracle vient d'ordinaire si bien à temps que nous le considérons comme un fait naturel. « On dit qu'il vient quand les circonstances l'exigent, comme si chaque minute n'avait pas besoin de l'homme de génie, et comme si l'homme de génie ne manquait pas souvent aux circonstances. Au moyen âge, les circonstances étaient admirables pour qu'il nous vint un grand poète épique [je ne sais ; je crois que la pensée était peut-être encore trop dans l'enfance], et ce grand poète épique ne nous est pas venu. »

D'ailleurs ces trois forces ne sont pas de même espèce. Celle du

milieu et celle du moment ou des circonstances environnantes, « sont des forces morales qui ont leur origine dans l'homme, de sorte que nous avons cette consolation, de nous dire qu'en fin de compte, nous ne sommes contraints dominés et tyrannisés que par nous-mêmes (ici je cite textuellement, car l'argument me paraît ruineux ; c'est le même dont Taine s'est servi dans la Préface des *Essais* pour démontrer qu'il n'encourait pas le reproche de nier la liberté humaine ; nous y avons répondu). C'est notre propre force qui réagit sur nous, notre ancienne liberté qui réagit sur notre liberté plus récente. Qu'est-ce, en effet, que cette force du moment ou des circonstances, sinon l'agrégation de millions de faits moraux, tous émanés de l'homme [remarquez que l'homme n'existe pas, qu'il n'y a que des hommes et que la thèse de M. Montégut est de démontrer la liberté de l'homme par l'esclavage des hommes]. Qu'est-ce que cette force du milieu ou de la société, sinon la création même de l'homme des temps passés ? » A la vérité, outre la société, le milieu comprend la nature ambiante, le climat, mais le climat se transforme sous la main de l'homme, et l'auteur du chant fameux sur la bataille de Brunanburgh chercherait en vain « l'horreur des grandes forêts sombres... la solitude des grèves désolées,... l'aigle vorace, et le loup ». Je ne vois pas pourquoi M. Montégut ne raisonnerait pas de même façon sur la race. Il la met à part, non sans montrer que sa fatalité, comme celle de la nature, est à chaque instant altérée et rongée par le milieu et les circonstances. « La vérité est que la race ne se conserve réellement pure que dans l'état de barbarie. » Maintenant il est incontestable que dans le peuple, dont Taine explique l'histoire par la littérature, la race a eu une force particulière. Elle s'est formée, développée, civilisée elle-même, tandis que les Gaulois ont été transformés par Rome. On objectera la conquête normande. La vérité là-dessus est que « la conquête normande a été, non pas la mère, mais la sage-femme de la civilisation anglaise. La mère véritable est la barbarie germanique. »

Voilà ce que les principaux critiques ont écrit à propos de *l'Histoire de la littérature anglaise*. J'aurais voulu, je n'ai pas pu, trouver d'article spécialement écrit par quelque adversaire déterminé de la philosophie de Taine. Voyez cependant, dans le chapitre déjà cité de *l'Idée de Dieu* de Caro, la partie qui touche à la *Littérature anglaise* de Taine ; voyez encore, si cela vous agréé, le chapitre de M. de Margerie, œuvre de polémiste plutôt que de critique, où la défense de la chevalerie, attaquée par Taine, la justification du catholicisme, accusé par Taine d'une certaine indiffé-

rence à la morale, tiennent la place qu'on voudrait voir occupée par un examen précis et suivi des principes de la méthode. Notez bien que ce jugement n'est pas une critique ; M. de Margerie a fait ce qu'il voulait faire, et il a eu raison ; mais nous, nous cherchons et nous faisons autre chose. Nous trouverons à prendre dans la *Critique scientifique* d'Emile Hennequin, qui, dans une discussion en apparence rebattue sur l'influence de la race, du milieu et du moment, a serré de plus près la question et a su apporter des arguments nouveaux. Il faut citer enfin M. Brunetière, qui dans le premier volume de l'*Evolution des genres*, a consacré un chapitre à Taine. Du même, vous ferez bien de voir deux articles très intéressants, l'un sur le génie dans l'art, à propos de la thèse de M. Séailles, dans le tome II d'*Histoire et Littérature*, l'autre intitulé la *Critique scientifique*, à propos du livre d'Emile Hennequin, dans le premier volume des *Questions de critique*.

Voilà nos lectures résumées, nos maîtres grands ou petits consultés, nos dettes reconnues. Nous allons maintenant procéder pour notre propre compte à l'examen de l'*Introduction à l'Histoire de la littérature anglaise*.

THÉÂTRE NATIONAL DE L'ODÉON

CONFÉRENCE DE M. GUSTAVE LARROUMET

Théâtre de Casimir Delavigne. — Les Enfants d'Edouard.

QUATORZIÈME CONFÉRENCE.

MESDAMES, MESSIEURS,

L'ancienne Grèce a possédé, dans la légende des Atrides, un fonds dramatique toujours repris et renouvelé, auquel se rattachent les noms d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Ce que la légende a fourni aux Grecs, tout un siècle de l'histoire d'Angleterre l'a fourni à nos voisins d'outre-Manche. Ils ont eu, dans un espace de 75 ans, les plus beaux crimes, les plus beaux types de scélérats, les tragédies les plus abominables que l'imagination puisse rêver. Il est probable que les Grecs, assez inventeurs, assez ingénieux, ont ajouté à la vérité, lorsqu'ils nous ont représenté Clytemnestre, Hermione et les filles de Léda hurlant à qui mieux mieux sous la Porte des Lions sur les infortunes de leur famille.

En Angleterre, les chroniqueurs n'ont eu qu'à prendre dans les deux familles de York et de Lancastre, dans la guerre des *Deux Roses*, dans ces luttes symboliques où le blanc et le rouge rivalisaient pour la couronne, ils n'ont eu qu'à y puiser pour écrire les annales les plus effroyables, les plus terrifiantes. Leur grand poète, Shakespeare, n'a eu qu'à dramatiser ces événements, à les mettre en pièces de théâtre, à les couper en actes et en scènes avec une profondeur psychologique et une faculté d'évocation qui n'ont jamais été égales.

La pièce que vous allez voir représenter, *Les Enfants d'Edouard*, se rattache à une des dernières pièces de Shakespeare, inspirée par cette histoire de la guerre des *Deux Roses* et de la rivalité des deux familles d'York et de Lancastre. Les *Enfants d'Edouard* de Casimir Delavigne sont empruntés au troisième acte de *Richard III* de Shakespeare. Il est assez curieux de voir comment le talent, l'instinct dramatique, la faculté d'adaptation et de transformation de Casimir Delavigne se sont attaqués au drame shakespearien pour en tirer une pièce très intéressante, la plus voisine, en son genre, d'un chef-d'œuvre, et que vous allez applaudir.

Il y a, Mesdames et Messieurs, dans le *Werther* de Goethe, dans une des pièces qui ont ouvert la période romantique, un passage souvent cité, qui est une merveille de rhétorique, une merveille de poétique, et qui renferme deux de ces vérités éternelles sur lesquelles la critique n'a qu'à revenir pour en tirer de nouvelles applications. Goethe compare le génie à un fleuve, à un torrent descendu des montagnes et qui ravage la plaine en la fécondant. Cette plaine est occupée par des choses très utiles, par des prairies, par des carrés de choux et de betteraves, par de petits jardins plantés de tulipes, que des bourgeois très attentifs cultivent avec soin, le dimanche. Lorsque ces bons bourgeois, ces bons cultivateurs voient arriver ce torrent, qui descend de la montagne et qui se répand en nappes limoneuses et fertilisantes sur toute la surface de la plaine, ils sont d'abord très inquiets : ils se disent que leurs petites cultures vont être submergées ; puis ils reprennent courage. Comme ils sont nombreux, comme ils sont patients, ils élèvent des digues et pratiquent des saignées. Peu à peu, à travers la forêt vierge, qui a poussé sur les ruines que le fleuve avait laissées sur son passage, nous voyons repaître les prairies, les petits jardins, les tulipes et les carrés de choux et de betteraves soigneusement cultivés. — Shakespeare est ce torrent ; il est ce fleuve. Casimir Delavigne est un de ces bons bourgeois très industriels, très patients, très laborieux, qui, dans la plaine ainsi fécondée par le fleuve, tracent et culti-

vent leurs petits jardinets. C'est un de ces jardins dans lequel vous allez vous promener tout à l'heure. Casimir s'est contenté de tailler un petit lopin dans l'immense forêt laissée par Shakespeare.

Un des amis de Casimir Delavigne était en peinture exactement ce que lui-même était en art dramatique. Cet ami lui avait donné l'exemple au Salon de 1831 en exposant un tableau que vous connaissez bien et qui représentait les *Enfants d'Edouard*. Ce tableau était signé de Paul Delaroche. Pour sa génération, Delaroche était un grand peintre ; aujourd'hui c'est seulement un de ces noms qui honorent l'histoire de l'art français. Delaroche, homme de talent par excellence, choisissait très soigneusement son sujet, l'étudiait à fond et le pénétrait avec un sens profond de l'histoire, avec une faculté d'arrangement et un art de disposition qui de certaines de ses toiles font des chefs-d'œuvre définitifs. Rappelez-vous l'*Assassinat du duc de Guise par Henri III*. Delaroche est, avant tout, un talent français, un talent maîtrisant sa fougue ou plutôt ayant peu de chose à faire pour la maîtriser. C'est juste le contraire de ce qu'étaient, à la même époque, deux hommes de génie, l'un dans la peinture et l'autre dans le drame, Victor Hugo et Delacroix. Eh ! bien, aussi exactement que Victor Hugo et Delacroix se correspondent l'un à l'autre, aussi exactement Casimir Delavigne correspond à Delaroche. Or, en lisant Shakespeare, Delaroche, peintre d'histoire, aimant les grands sujets, avait noté cette mort des enfants d'Edouard et l'avait choisie comme sujet de tableau. Il en était résulté cette toile, longtemps exposée au musée du Luxembourg. Peut-être ne l'y avez-vous pas vue, mais vous avez pu admirer partout la gravure qui en a été faite, car elle a été reproduite à l'infini par des graveurs distingués. Certainement, il vous est arrivé, Mesdames et Messieurs, dans votre enfance, soit chez vous, soit chez des amis de votre famille, de voir cette lithographie à la manière noire ou cette gravure représentant, avec un art merveilleux de mise en scène, deux enfants royaux très beaux, très blonds, assis sur un lit, ce lit qui va être tout à l'heure leur tombeau, sur lequel ils vont être poignardés, étouffés, comme l'avait été Desdémone par Othello dans le même Shakespeare. Ces deux enfants attendent la mort. Tout dans la composition concourt à produire un effet de lugubre attente et de terreur. Un petit chien est à côté d'eux ; effrayé, il aboie. Derrière la porte entr'ouverte on devine la présence des meurtriers. Du côté même où aboie le chien, on aperçoit, entre les dernières marches de l'escalier et la porte, un rayon de lumière venant du dehors ; c'est par là que monteront Tyrrel, Glocester et leurs deux sicaires. La porte va s'ouvrir, et les deux enfants vont être égorgés. Si

cette toile n'est pas un chef-d'œuvre de peinture, c'est certainement un chef-d'œuvre de composition. Cela avait beaucoup frappé Casimir Delavigne. Il s'était dit que ces deux enfants, fils de race royale, que ces deux roses blanches issues d'une même tige, que ces deux derniers rejetons de la maison d'York pouvaient fournir matière à un drame intéressant. Il a recouru pour cela à Shakespeare, et il en a tiré *Les Enfants d'Edouard*.

Qu'est-ce que Delavigne a trouvé dans Shakespeare ? Il a trouvé un des chefs-d'œuvre les plus effrayants et les plus profonds de l'esprit humain, une peinture, une analyse, une étude psychologique du crime, que rien n'égale. Vous pouvez grouper toutes les figures qui, dans notre théâtre ou dans le théâtre grec, représentent la laideur morale et la laideur physique, l'envie et la cruauté, et les fondre en une seule personne pour en faire comme un épouvantail pour la nature humaine, et une accusation portée contre le ciel : vous ne trouverez rien qui ressemble à la figure de Gloucester dans le *Richard III*. Shakespeare introduit Gloucester au moment où toutes les querelles et où tous les crimes que cette guerre des deux familles d'York et de Lancastre a provoqués, sont sur le point de s'apaiser par saturation pour ainsi dire et par lassitude des partis. Gloucester est frère d'Edouard IV, de cet Edouard malade, languissant, épuisé par ses crimes, par ses fatigues, par ses débauches. Edouard IV n'a qu'une inquiétude, c'est de voir son frère Clarence, jeune, beau, brave et qui peut être pour ses enfants à lui Edouard un rival dangereux. Edouard se rend compte que ses jours sont comptés et qu'il va mourir. Il voudrait se débarrasser de Clarence. Il s'ouvre de son dessein à son frère Gloucester. C'est à ce moment que commence le drame de Shakespeare. Gloucester paraît sur la scène ; il est dépositaire du secret d'Edouard et il attend Clarence que des soldats conduisent à la Tour de Londres. C'est sur Gloucester que le rideau se lève. Dès le premier moment, nous voyons à quel effroyable personnage nous avons affaire. Voici la première scène du drame de Shakespeare : « Donc voici l'hiver de notre disgrâce changé en glorieux été par ce soleil d'York ; voici tous les nuages qui pesaient sur notre maison ensevelis dans le sein profond de l'océan ! Donc voici nos tempes ceintes de victorieuses guirlandes, nos armes ébréchées pendues en trophée, nos alarmes sinistres changées en gaies réunions, nos marches terribles en délicieuses mesures ! La guerre au hideux visage a déridé son front, et désormais au lieu de monter des coursiers caparaçonnés pour effrayer les âmes des ennemis tremblants, elle gambade allègrement dans la chambre d'une femme sous le charme lascif du luth. »

Puis, tout de suite, nous voyons Gloucester envieux, ambitieux, disgracié de la nature, horriblement laid, boiteux, bossu. Il se peint lui-même : « Mais moi qui ne suis pas formé pour ces jeux folâtres, ni pour faire les yeux doux à un miroir amoureux, moi qui suis rudement taillé et qui n'ai pas la majesté de l'amour pour me pavaner devant une nymphe aux coquettes allures, moi en qui est tronquée toute noble proportion, moi que la nature décevante a frustré de ses attraits, moi qu'elle a envoyé avant le temps dans le monde des vivants, difforme, inachevé, tout au plus à moitié fini, tellement estropié et contrefait que les chiens aboient quand je m'arrête près d'eux... ! Eh bien, moi, dans cette molle et languissante époque de paix, je n'ai d'autre plaisir, pour passer les heures, que d'épier mon ombre au soleil et de décrire ma propre difformité. Aussi, puisque je ne puis être l'amant qui charmera ces tant beaux parleurs, je suis déterminé à être un scélérat et à être le trouble-fête de ces jours frivoles. J'ai, par des inductions dangereuses, par des prophéties, par des calomnies, par des rêves d'homme ivre, fait le complot de créer entre mon frère Clarence et le roi une haine mortelle, et, pour peu que le roi Edouard soit aussi honnête et aussi loyal que je suis subtil, fourbe et traître, la victoire n'est pas douteuse. »

Après ce monologue, après nous avoir ainsi fait les honneurs de sa personne physique et morale, qui est fort belle comme vous le voyez, Gloucester se met à l'œuvre. Il commence par circonvenir son frère Clarence ; mais à peine la porte de la Tour s'est-elle refermée derrière lui qu'il s'abouche avec des sicaires et qu'il le fait tuer. Il est dans la satisfaction de ce nouveau crime lorsque la reine Anne, dont il a tué le mari, le père et le beau-père, les jours précédents, vient à passer. Elle conduit à sa dernière demeure, dans la sépulture royale de Westminster, son mari, le roi Henri. Gloucester s'approche d'elle ; il oblige les porteurs à déposer le cadavre, et il commence vis-à-vis de la reine une scène de séduction devant son mari mort. La reine résiste d'abord ; elle le maudit ; mais telle est, — et c'est ici qu'une de ces fenêtres ouvertes par Shakespeare sur les profondeurs de l'âme humaine commence à s'éclairer, — telle est la fascination du pouvoir sur celui qui l'a une fois connu que cette femme consent à devenir la femme de cet homme couvert du sang de toute sa famille, de ce meurtrier aussi hideux au physique qu'au moral. Gloucester, de son côté, lui offre sa main par ambition. Ce meurtrier hideux est un homme spirituel, insinuant, brave, qui a déjà fait ses preuves dans bien des circonstances, et peut aspirer au trône. La reine Anne, qui n'est pas une mauvaise femme cepen-

dant, finit ainsi par promettre par-dessus le corps de son mari de devenir sa femme. Clarence est tué, et en avant pour de nouveaux crimes ! Les deux enfants qui vont agoniser ici, dans le drame de Casimir Delavigne, sont mis sous la tutelle de Gloucester. Il s'agit de s'en débarrasser, car ils sont embarrassants. Ils sont très intelligents tous les deux. On voit l'un, le jeune duc d'York, faire assaut avec Gloucester de raillerie, d'ironie, et lui montrer qu'il n'est pas dupe de sa fausse protection de tuteur officiel. C'est alors que vous entendrez dans la bouche de Gloucester ce vers :

Quand ils ont tant d'esprit, les enfants vivent peu.

Au moment où Gloucester se prépare à accomplir ce troisième crime, — les deux premiers ayant rempli le premier acte, — arrive la reine Marguerite, qui est l'épouse de Clarence, et qui est comme l'Hécube de cette lamentable famille. Comme l'Hécube grecque, elle fait éclater le cri de la conscience, le cri du sang, sur tous ces crimes au-dessus desquels s'est élevée cette puissance désormais chancelante. Elle annonce et promet à Gloucester le châtimement qui l'attend. Gloucester passe outre. Il veut à tout prix se débarrasser des deux enfants qui le gênent. Il fait venir Tyrrel et lui ordonne d'aller les égorger. En effet, nous apprenons, au cours du troisième acte, que les deux enfants ont été égorgés. C'est le point central du drame, celui dont Casimir Delavigne s'est emparé. De même que vous retrouverez le portrait de Gloucester fait par lui-même, traduit en vers par Casimir Delavigne, de même vous allez voir développés les récits, les songes et les propos du Tyrrel shakespearien. Voici comment s'exprime Tyrrel dans Shakespeare : « L'acte de tyrannie et de sang est accompli... le forfait le plus noir, le plus lamentable massacre, dont cette terre ait jamais été coupable ! Dighton et Forrest, que j'avais subornés pour faire cette besogne d'impitoyable boucherie, des scélérats incarnés, des chiens sanguinaires, attendris par une douce compassion, fondaient en larmes comme deux enfants au triste récit de leur mort : « Oh ! disait Dighton, ils étaient couchés ainsi, les charmants petits ! Ainsi, ainsi, disait Forrest, les innocents s'enlaçaient l'un l'autre de leurs bras d'albâtre ; leurs lèvres étaient quatre roses rouges sur la même tige, se baisant toutes dans l'épanouissement de leur beauté. Un livre de prières était posé sur leur oreiller. A cette vue, dit Forrest, j'ai presque changé d'idée. Oh ! mais le démon !... » Ici le scélérat s'arrêtait, quand Dighton a continué : « Nous avons étouffé le chef-d'œuvre le plus charmant que depuis la création ait jamais formé la nature. » Puis tous deux sont partis avec une telle conscience et de tels remords qu'ils ne pouvaient

plus parler ; je les ai quittés pour venir porter cette nouvelle au roi sanglant. Faites de moi maintenant ce que vous voudrez. »

Le personnage de Tyrrel, qui va remplir une grande partie du drame français, est dessiné ici par des traits de génie. Mais le drame shakespeareien ne fait que passer ; il repart aussitôt. Voilà la reine Elisabeth privée de son mari et de ses deux enfants, assassinés tous les trois par Gloucester. Shakespeare reprend sa thèse, à savoir qu'il n'y a rien de corrupteur comme la puissance, qu'il n'y a rien qui soit capable de mener au crime comme l'attrait du pouvoir. Les trois reines qui ont été dépossédées de leur couronne sont là, au pied de la Tour, se lamentant. Au milieu est la reine Elisabeth, la mère des deux enfants, celle qui ne veut pas être consolée, comme jadis la Rachel biblique de Laban. Gloucester s'est débarrassé de la reine Anne, dont il s'est servi comme d'un marchepied pour monter jusqu'au trône. Il s'adresse maintenant à la reine Elisabeth, pendant qu'on entend les plaintifs gémissements de la reine Marguerite, l'Hécube de la famille. « Il vous reste une fille, lui dit-il, je l'aime ; je vous demande sa main. » La reine d'abord l'accable d'injures. Mais l'attrait de la couronne est tel, même sur cette malheureuse Elisabeth, privée de ses enfants, qu'elle aussi consent enfin au mariage de la fille qui lui reste, avec Gloucester. Celui-ci est au comble de ses vœux : il a atteint le but de son ambition ; il ne lui reste plus rien à désirer. Mais le vengeur de Dieu est déjà dans la coulisse. Au moment où le quatrième acte se termine, on lui annonce que, sur le champ de bataille, sur la bruyère, ont apparu les enseignes d'une armée venue de France, celle du comte de Richmond, le futur Henri VII. C'est à ce moment qu'il s'écriera : « Un cheval ! un cheval ! mon royaume pour un cheval ! » Il se battra en héros, et le drame de Shakespeare se terminera sur la ruine définitive de la maison d'York par la mort de ces deux enfants, par l'écrasement de ces deux dernières roses blanches.

Comment s'y est pris Casimir Delavigne pour traiter un pareil sujet ? Vous allez le voir tout à l'heure. Il a tout concentré sur un incident de la pièce, sur le troisième acte, qui nous montre la préparation du meurtre des enfants. Au lever du rideau, vous êtes en présence d'une scène de famille charmante. Le jeune duc d'York est là au milieu des femmes de sa mère, et notamment auprès d'une dame d'honneur nommée Lucie, qui l'a élevé. On lui fait sa toilette ; on lui essaie les ornements du sacre ; il attend son frère et le moment où l'on doit le mener à Londres pour le couronnement. L'enfant est espiègle, il est gai, il plaisante sa mère. Il inquiette Gloucester, dont l'ambition ici n'est pas encore née. Gloucester

n'a la pensée de s'emparer du trône, dans Casimir Delavigne, qu'en voyant la faiblesse des deux enfants. Le Gloucester français est presque un honnête homme, qui n'accomplit le meurtre qu'à la fin, et qui n'en accomplit qu'un, tandis que celui de Shakespeare est chargé de crimes. Gloucester, en voyant ce jeune duc d'York, si inquiétant par la pénétration de son esprit, par l'amour de sa mère, par son dévouement à son frère, conçoit la pensée de les supprimer tous deux ; mais il ne va pas encore jusqu'à leur souhaiter la mort. Il a l'intention de les enfermer loin du trône, dans une retraite religieuse, de les confier, comme dit le poète, à des « pontifes sacrés », c'est-à-dire d'employer ce moyen qui a si souvent réussi dans l'histoire de France, et qui consiste à reléguer dans un couvent de jeunes princes embarrassants. C'est là une façon de museler leur ambition.

Nous voyons ensuite apparaître Buckingham, l'âme damnée de Gloucester. Buckingham n'est pas mauvais au fond, tandis que Gloucester est une nature complètement perverse, qui roule vers le crime. Le Buckingham français rend compte à Gloucester des intrigues qu'il a ourdies dans Londres, afin de lui ménager l'appui du lord-maire, des aldermens et de trois ou quatre corporations. C'est dans ce compte rendu de Buckingham que se trouvent ces vers étonnants, devant lesquels il ne faut cependant pas sourire, car ils ont été l'idéal poétique de la bourgeoisie française à un moment donné. Ce sont là des choses qui, comme les pendules en acajou ou en albâtre, sont aujourd'hui démodées et qui ont fait place à d'autres choses qui ne leur sont peut-être pas supérieures. Voici comment s'exprime Buckingham :

Mon horreur pour le peuple est chose assez notoire,
Et vous voyez d'ici mon illustre auditoire :
Le lord-maire d'abord enflé d'un tel orgueil
Qu'à peine il tenait dans son large fauteuil ;
Des graves aldermens la majesté robuste
Et ce que la cité contient de plus auguste.
En figure de banque, avec leur front plissé
Où l'on voit que la veille un total a passé ;
Leur bouche, où vient errer, dans sa béatitude,
Ce sourire engageant dont ils ont l'habitude.
Aussi, j'ai laissé là l'urbanité des cours.
Une odeur de comptoir parfumait mon discours ;
Le sentiment banal qui boursoufflait mes phrases
Jetais ces braves gens dans de telles extases,
Qu'en douleur de boutique on n'a jamais vu mieux
Que les gros pleurs bourgeois qui tombaient de leurs yeux.
Enfin je me suis fait plus charmant, plus vulgaire
Que tous les aldermens, la cité, le lord-maire,
Et j'ai tant descendu dans le cours des débats,
Qu'il fallait bien, milord, nous rencontrer en bas ;

Tout le monde était peuple. Ils ont signé ce titre
 Qui vous rend de l'Etat le souverain arbitre ;
 Vous êtes protecteur du royaume et du roi.
 Ils ont crié pour vous ; ils ont crié pour moi ;
 Je ne sais plus pour qui leur poitrine s'exerce ;
 Mais je suis confondu des poumons du commerce.

C'est là que se termine à peu près la composition du rôle de Buckingham en ce qui concerne l'appui qu'il prête aux projets de Gloucester. A partir de ce moment, son ambition déçue va faire de cet ambitieux perfide un très brave homme. Gloucester lui a promis de le récompenser des services rendus ; mais il n'est pas pressé d'acquitter sa dette ; il renvoie Buckingham. Celui-ci, retourné comme un gant, devient l'allié des fils de la reine Elisabeth contre Gloucester. C'est le nœud du drame. Sur ces entrefaites arrive Edouard V, qui est plus inquiétant encore que son frère le duc d'York. Celui-là veut régner ; il veut exercer toutes les attributions du pouvoir, tous les devoirs et tous les droits d'un roi. Gloucester se dit que décidément il ne s'en débarrassera qu'au moyen d'un crime. Il fait appeler Tyrrel, un ancien forçat ; il lui achète en quelque sorte son âme et sa main ; il met à sa disposition tout l'or qu'il désire ; il lui donne le gouvernement de la Tour de Londres et lui fournit tous les moyens de satisfaire ses vices. Dès lors le crime ne tardera pas à s'accomplir. Cependant, sur les conseils de Buckingham, la reine, se méfiant de l'ambition de Gloucester, est allée se réfugier à Westminster. Elle a laissé le jeune roi au pouvoir de Gloucester, mais elle et son autre fils sont dans le *Saint-Denis* de la monarchie anglaise, et là aucune violence ne peut les atteindre. Il s'agit de les en faire sortir ; c'est à quoi s'emploie Gloucester : il finit par les attirer à la Tour. A partir de ce moment, les deux enfants sont dans sa main. Le drame de sang va commencer. La reine est séparée de ses enfants. Gloucester est maître de la situation par Tyrrel.

Au troisième acte, vous êtes en présence des *Enfants d'Edouard* de Paul Delaroche. La mise en scène est l'exacte reproduction du tableau. Vous y voyez les deux enfants étendus sur leur lit. L'un d'eux, le plus jeune, le plus gai, le duc d'York, s'efforce de rasséréner l'âme de son frère. Ils parlent de leur mère qui vient chaque soir au pied de la Tour pour essayer de les apercevoir. Ils la regrettent, ils la pleurent ; mais ils ont confiance ; ils se disent que le jour du couronnement approche, lorsque survient Tyrrel, leur géolier et leur bourreau. Ce Tyrrel a eu un enfant, Tomy, qui est mort en bas âge. C'est même en partie la mort de cet enfant qui l'a précipité dans l'existence de désordres et de vices qu'il a menée jusqu'alors. Ces deux enfants

lui rappellent son Tomy. Aussi adoucit-il pour eux la rigueur des instructions qu'il a reçues. Il leur accorde même quelques douceurs ; il leur permet notamment de se mettre à la fenêtre pour voir leur mère. Il leur promet même d'introduire une fois leur mère près d'eux. Gloucester, qui se méfie de ces dispositions de Tyrrel, qui trouve son bourreau beaucoup moins âpre dans l'exercice de sa consigne qu'il n'avait pensé, le prend par son faible : il lui donne le moyen de s'enivrer. A la suite d'une orgie, Tyrrel est décidé au crime ; sous l'influence du vin, du jeu, tous ses vices se sont réveillés. A partir de ce moment, les enfants sont perdus. Non seulement Tyrrel les abandonne, mais, malgré les lamentations de la reine Elisabeth, malgré les souvenirs de son enfant un moment revenu, une imprudence de l'un des deux enfants qui le brave, et une sorte d'accès de sauvagerie le décident au crime ; les deux meurtriers sont introduits ; les deux enfants sont égorgés sur leur lit : le drame est fini.

Vous voyez combien, comparé à l'action touffue de Shakespeare, ce drame est simple. Si je l'ai analysé ainsi en détail, c'est pour vous bien montrer la très grande habileté de Casimir Delavigne et les ressorts nouveaux qu'il a fait agir. Il n'est pas juste de dire que les *Enfants d'Edouard* sont une pâle répétition, un pâle reflet des fantômes sanglants que Shakespeare nous fait apparaître dans le lointain de l'histoire d'Angleterre ; c'est autre chose, c'est une pièce très habile, faite par un homme de beaucoup de talent. Si Delavigne a emprunté à un homme de génie, au plus grand poète de la poésie universelle depuis Homère, un sujet comme celui-là, ce n'était pas dans l'intention de rivaliser avec lui. Il fallait autre chose ; cette autre chose, Casimir Delavigne l'a parfaitement faite. Shakespeare nous a donné le drame de l'ambition ; Casimir Delavigne nous donne un drame dans lequel entrent en proportion égale trois éléments : d'abord l'ambition de Gloucester, qui n'est plus par conséquent que le tiers de la pièce ; ce personnage est ainsi diminué des deux tiers. Ne vous attendez pas à retrouver l'abominable bandit que Shakespeare a déchainé à travers l'histoire. C'est un ambitieux que sa rancune contre la nature humaine, par suite de sa difformité physique, et son amour du pouvoir portent à tuer deux enfants, qui sont beaux et qui lui ferment l'accès du trône. A ces sentiments, conservés de Shakespeare, Casimir Delavigne a joint l'amour fraternel et l'amour maternel. Avec ces trois éléments vous avez tous les ressorts de la tragédie.

Remarquez aussi, Mesdames et Messieurs, que nous avons ici une nouveauté. Cette tragédie, en effet, ne renferme pas d'amour.

Dans les pièces de Victor Hugo et dans celles d'Alexandre Dumas, vous avez toujours des intrigues amoureuses. Rappelez-vous toutes les pièces du répertoire que vous avez vu jouer ; rappelez-vous *Marino Faliero* de ce même Casimir Delavigne ; dans toutes vous avez de l'amour ; partout c'est un couple amoureux qui est le pivot du drame. Ici, au contraire, il n'est pas question d'amour. Casimir Delavigne pouvait très bien emprunter à Shakespeare une de ces deux reines épousées par Gloucester. Il s'en est passé ; il n'a pas voulu traiter un sujet trop facile ; il a préféré faire quelque chose de vraiment neuf, en concentrant tout l'intérêt de la pièce sur l'amour fraternel de ces deux enfants, que couve l'amour maternel de la reine Elisabeth. Nous assistons, depuis le commencement jusqu'à la dernière scène, où les deux enfants meurent dans les bras l'un de l'autre, à un développement unique au théâtre. Je ne trouve rien de comparable à cela dans l'histoire du théâtre universel. Il y a bien dans l'antiquité le couple d'Electre et d'Oreste, qui représentent aussi l'amour fraternel ; mais ces jeunes gens n'ont pas été élevés ensemble, et ils se retrouvent à un moment où tous les deux sont arrivés à l'âge d'homme. Oreste n'a connu sa sœur que lorsqu'elle était toute jeune, tout enfant. A son retour de l'exil, il est un homme et il se trouve en présence d'une femme. Ils ne se livrent pas tous les deux à des récriminations stériles sur le passé ; il ne s'agit pas de rattraper le temps perdu de leur enfance ; ils ne songent qu'à une chose : venger leur père Agamemmon et tuer Clytemnestre. Ici, au contraire, quels sont les sentiments qui vont remplir l'âme de ces deux enfants de race royale ? Est-ce la rivalité du pouvoir ? Non ; c'est la rivalité de l'amour fraternel. Nous allons assister à ces épanchements qui prennent leur source dans la communauté du sang ; nous allons voir cette rivalité se manifester dans ce qu'il y a de plus pur au monde, dans l'âme de l'enfant. C'est là un charmant sujet, et Casimir Delavigne n'est pas resté au-dessous de son sujet. Ces deux figures des enfants d'Edouard sont uniques dans la littérature. Rien d'aussi pur, rien d'aussi humain ne nous a été présenté dans aucune pièce. Il y a là un véritable enrichissement du drame en France. Vous savez combien, d'ordinaire, les auteurs dramatiques sont gauches quand ils introduisent des enfants sur la scène, sauf Molière qui, une fois, dans une scène du *Malade imaginaire*, a jeté sur les sentiments de l'âme de l'enfant la même lumière qu'il a jetée ailleurs sur des âmes d'hommes et de femmes. Vous vous rappelez la scène de la petite Louison. Mais, en dehors de Molière, l'enfant n'est qu'un instrument. Même les plus habiles, comme

Alexandre Dumas, qui, à plusieurs reprises, a introduit les enfants sur la scène, les auteurs dramatiques n'ont jamais employé les enfants comme ressort dramatique. Il résulte de ce fait que, toutes les fois que nous voyons apparaître des enfants sur la scène, nous sommes agacés. D'autant plus qu'ils sont inquiétants ; ce sont des enfants prodiges. On a envie d'invoquer en leur faveur la loi sur la protection de l'enfance. Il y a des drames dans lesquels tout le succès escompté repose sur la tête d'un enfant ; il s'est trouvé que ces drames, pourtant très habilement faits, joués avec talent, n'ont pas rempli l'attente qu'on en avait conçue. C'est ce qui est arrivé ici même, sur le théâtre où nous sommes, pour *Une page d'amour* de M. Emile Zola. Au contraire, *Les Enfants d'Edouard* sont vrais, sont vivants. La preuve en est qu'ils sont restés au répertoire depuis 1833, date de leur première représentation. Les deux rôles de Richard et du jeune duc d'York ont toujours trouvé des interprètes à leur hauteur. Il faut, en effet, qu'on n'ait pas besoin d'attendre qu'il se rencontre un interprète de génie, quand on veut faire représenter une pièce de théâtre. Le talent est chose courante, tandis que le génie est chose rare ! Il faut que les personnages se prêtent également au génie et au talent. Tant mieux quand on a des comédiens de génie ; mais il faut que toutes les pièces d'un répertoire se prêtent à des interprètes d'un talent moyen. Les rôles de ces deux enfants seront joués ici non seulement d'une façon suffisante, mais d'une façon distinguée. Néanmoins vous n'aurez pas de peine à reconnaître qu'un homme de théâtre les a revêtus de la forme la plus capable de produire l'émotion et la pitié. Je ne dis pas, Mesdames et Messieurs, que cette forme soit parfaite, et c'est ici que nous retrouvons, malheureusement, l'éternelle infériorité de cet excellent Casimir Delavigne, qui n'était pas un grand poète. De même que, comparés à une toile parfois inégale, mais superbe, de Delacroix, *Les Enfants d'Edouard* de Delaroche ne sont qu'une œuvre extrêmement distinguée ; de même, si vous voulez rapprocher cette pièce si bien faite, où il y a des parties de génie dans la conception, de la langue d'*Hernani* et même des *Burgraves*, quelle infériorité vous constatez pour Casimir Delavigne ! Il faut le prendre pour ce qu'il est : c'est-à-dire pour un homme de théâtre de premier ordre, et pour un poète moyen. Je vous ai lu la tirade de Buckingham pour montrer sur quoi évolue la pièce et quel en est le pivot. Vous avez entendu également le Gloucester de Shakespeare parlant de sa propre laideur. Vous avez très bien vu que, pour Shakespeare, c'est la revanche que Gloucester va prendre sur la nature humaine qui est le commencement de tous ses crimes. Jugez maintenant

comme tout s'est affaibli dans Casimir Delavigne. Je n'ai point l'intention d'écraser ce pauvre Casimir Delavigne sous la comparaison, mais seulement de vous montrer comme tout chez lui est réduit, transposé au point de vue de la forme et mis très habilement à la hauteur de ses moyens à lui, Casimir Delavigne. Voici, par exemple, ce que dit Gloucester en regardant le roi Edouard endormi :

La frêle créature !

Belle pourtant, bien belle... ô marâtre nature !
 En comblant tous les miens, tu fis de leur beauté
 Un sarcasme vivant pour ma difformité.
 Eh bien ! marâtre, eh bien ! j'ai détruit ton ouvrage
 Demande-les aux vers qui rongent leur visage ;
 La mort, la pâle mort décomposa ces traits
 Où d'un œil complaisant jadis tu t'admirais.
 Qui doit survivre à tous ? Moi, l'œuvre de ta haine,
 Moi, modèle achevé de la laideur humaine ;
 Encor deux fronts charmants à couvrir d'un linceul
 Et tu ne pourras plus t'admirer qu'en moi seul.

Il y a là sans doute une méchanceté de Titan. Sans traduire en vers les horribles sentiments qu'a peints Shakespeare, Delavigne nous montre cependant d'une façon suffisante, mais sans lyrisme, la rancune de Gloucester contre la nature humaine et son dessein de se débarrasser de sa famille, pour qu'il n'y ait plus, autour de lui, des êtres jeunes, beaux et vigoureux, capables de lui rappeler ce qu'il n'est pas et ce qu'il aurait pu être.

Partout, dans ces deux rôles d'enfants, il y avait matière à des couplets de poésie lyrique. Supposez-les traités par un Victor Hugo ou par un Alfred de Musset. Evoquez le souvenir des *Contemplations* ou bien du théâtre en vers de Musset, et demandez-vous alors ce que serait, par exemple, le rôle du jeune duc d'York. A un moment, le jeune duc se compare à un papillon. « De même, dit-il, qu'un papillon voltige de fleur en fleur... » Un grand poète eût fait de ce couplet quelque chose de merveilleux. Casimir Delavigne s'est contenté d'une simple indication. Le poète des *Messéniennes* ne pouvait pas aller plus loin.

Cette infériorité est amplement compensée par une supériorité incontestable au point de vue scénique. C'est la revanche de Casimir Delavigne. Lorsqu'on rencontre au théâtre un de ces merveilleux artistes et auteurs dramatiques à la fois qui s'appellent Corneille ou Racine, c'est tant mieux. Les Anglais ont eu cet avantage avec Shakespeare ; et les Grecs, avec ceux que je vous ai nommés en commençant. Mais il y a eu aussi des hommes de théâtre de premier ordre qui n'étaient pas artistes du tout, qui n'étaient qu'hommes de théâtre. L'un d'eux est Scribe, dont vous avez

applaudi le *Verre d'eau* jeudi dernier. Aujourd'hui vous êtes en présence d'une œuvre du même genre ; vous êtes en présence d'un homme qui n'est qu'à demi poète, mais qui est un homme de théâtre de premier ordre. Vous êtes en présence d'un de ces chefs-d'œuvre moyen, restreint, équilibré, comme le génie français en compte beaucoup. Le génie français, en effet, est lui-même moyen, tempéré, égal dans ses proportions, assez analogue à l'art grec. Nos plus grands poètes, ceux qui se sont élevés le plus haut, l'ont fait en vertu du rythme de la convenance complète : tel Racine. Nos auteurs dramatiques de second ordre, qui ont marqué dans leur art, ont conservé ces qualités moyennes de l'esprit français. Ils ont même ajouté quelque chose de nouveau à leur art : tel Casimir Delavigne, qui a fait le premier de l'amour fraternel un moyen dramatique, et c'est même pour ce motif que les *Enfants d'Edouard* ont trouvé une place dans l'histoire du théâtre que nous parcourons ensemble. Déjà, avec *Marino Faliero*, et avec *Louis XI*, vous avez pu replacer Casimir Delavigne à son rang. Je suis convaincu que vous achèverez de l'y maintenir et que les *Enfants d'Edouard* retrouveront auprès de vous le succès qu'ils ont remporté lors de leur apparition. Nous avons, nous Français, un avantage que quelques pays ne possèdent pas. Nous avons des hommes de talent qui continuent la production des hommes de génie, ou qui continuent, si vous aimez mieux, la chaîne. Vous êtes en présence d'un de ces hommes. Ne ménagez pas aujourd'hui vos applaudissements à Casimir Delavigne, tout en observant les rangs. Maintenons cet honorable poète moyen et bourgeois à grande distance de Shakespeare et à notable distance de Corneille, de Racine et même de Voltaire ; mais reconnaissons qu'il doit conserver sa place dans notre histoire dramatique et que cette place est de premier ordre. Casimir Delavigne est un poète de second ordre qui a été un homme de théâtre de premier ordre.

SUJETS DE LEÇONS

(Sorbonne)

AGRÉGATION DES LETTRES.

I. — Auteurs grecs (poètes).

Athènes dans *Œdipe à Colone*.

Caractère d'*Œdipe* dans *Œdipe à Colone*.

Caractère d'*Antigone* dans *Œdipe à Colone*.

Edipe à Colone et la théorie de la tragédie dans Aristote.

(Voir la préface de Wilamovitz-Molendorf, à son édition de l'*Héraclès* d'Euripide.)

— La composition des *Phéniciennes*.

Caractères de l'émotion tragique dans les *Phéniciennes*.

Le prologue des *Phéniciennes*.

— La thèse politique dans les *Chevaliers* d'Aristophane.

Le caractère de Cléon.

Le personnage de Démos.

— La peinture de la passion dans la *Magicienne* de Théocrite.

Le sentiment de la nature dans les *Thalysies*.

Le combat d'Héraclès enfant dans l'*Ἡρακλισιχός* de Théocrite et dans les *Néméennes* de Pindare.

La forme de l'idylle dans Théocrite.

II. — Auteurs latins.

Etudier la composition du *Rudens*.

Etudier le caractère de Démonès ; le rapprocher des autres caractères de vieillards dans Plaute.

Etudier dans Plaute l'art du dialogue.

Le pittoresque dans le *Rudens*.

Exposer et apprécier les jugements des anciens sur Plaute.

Le caractère populaire des comédies de Plaute.

L'élément grec et l'élément latin dans le *Rudens*.

Le caractère de Palestra.

— Les odes philosophiques d'Horace (1^{er} livre).

Les odes politiques (*id.*).

La mythologie dans les *Odes* d'Horace (*id.*).

— Les préfaces de Salluste.

Dans quelle intention Salluste a-t-il écrit *Jugurtha* ?

Les discours dans *Jugurtha*.

Les paysages dans *Jugurtha*.

Etudier la lutte de Jugurtha contre ses frères.

Etudier le récit de la première campagne de Métellus (§§ 44-61).

Etudier le discours de Marius (§ 85).

— La langue et le style du *Dialogue des Orateurs* comparé aux autres œuvres de Tacite.

De l'attribution du *Dialogue des Orateurs* à Tacite.

Les caractères des interlocuteurs du *Dialogue*.

Le sujet du *Dialogue*.

La querelle des anciens et des modernes dans le *Dialogue*.

La question de la décadence dans le *Dialogue*.

La déclamation et les déclamateurs (*id.*).

— Cicéron et les orateurs néo-attiques.

Rapports de l'*Orator* avec le *De Oratore* et le *Brutus*.

Du rôle de la philosophie dans l'éducation oratoire d'après Cicéron.

La théorie de l'élocution dans l'*Orator*.

Etudier la façon dont Cicéron parle de lui-même dans l'*Orator*.

— Cœlius : sa vie et son caractère.

Le procès de Cœlius.

Les procédés d'avocat dans le *Pro Cœlio*.

AUTRES SUJETS SUR LE *Rudens* :

Montrer que Démonès, tout en rappelant les autres vieillards des comédies de Plaute, s'en distingue par un air de noblesse qui le rapproche des personnages de Térence, et que ce caractère particulier doit être attribué sans doute à l'influence de la pièce grecque de Diphile.

(Voir la thèse latine de M. Boissier : *Quomodo Plautus græcos poetas transtulerit*, page 43.)

La vie populaire dans le *Rudens*.

La question de droit dans le *Rudens*.

Exposer brièvement ce qu'est devenu le chœur dans la comédie grecque après Aristophane ; étudier l'usage que Plaute en a fait dans le *Rudens*.

Étudier le caractère de Palestra en le comparant à ceux des autres jeunes femmes de même condition, que Plaute a fait paraître sur la scène, notamment à la Planésium du *Curculio* (et aussi à la *Casina*).

(Voir la thèse de Benoist : *De personis muliebribus apud Plautum*, p. 36.)

Que sait-on de la comédie de Diphile qui a servi de modèle à Plaute ? Quels sont les morceaux que le poète latin semble avoir développés pour se conformer aux goûts de son public ?

(Voir les *Græcorum comicorum fragmenta* de Meincke, et Denis, *La comédie grecque*.)

Exposer les règles qu'Aristote, dans sa *Poétique*, donne de la reconnaissance (ἀναγνώρισις). Montrer quel parti Plaute en a tiré, notamment dans le *Rudens* et dans l'*Epidicus* (acte IV, scène 1).

(Voir la thèse latine de Boissier, p. 22.)

SUJETS SUR LES *Bucoliques* :

Les bergers dans Théocrite et dans Virgile.

Que s'est proposé Virgile dans la 4^e *Eglogue* ?

Que s'est proposé Virgile dans la 6^e *Eglogue* ?

Les règles du chant amébée dans les *Bucoliques*.

En quoi Virgile s'est-il inspiré de Théocrite dans la 5^e *Eglogue* ? En quoi a-t-il fait œuvre originale ?

La 10^e *Eglogue* appartient-elle au genre bucolique ?

Le sentiment de la nature et la campagne dans Théocrite et dans Virgile.

Les idées politiques de Virgile dans les *Bucoliques*.

Faut-il donner des *Bucoliques* une interprétation allégorique ?

La légende de Daphnis dans Théocrite et dans Virgile.

.*.*

SUJETS SUR LUCRÈCE (*De natura rerum*, livre V) .

Quelle est la place du 5^e livre dans le poème de Lucrèce ?

Les origines de la société d'après le 5^e livre.

- Les origines du langage (*id.*).
- Les origines de la religion (*id.*).
- Les origines de l'Etat (*id.*).
- L'art de la description dans le 5^e livre.
- L'argumentation dans le 5^e livre.
- Comment Lucrèce rend son argumentation poétique.
- Les hypothèses de Lucrèce et la science contemporaine.
- Comparer la description des arts dans le 5^e livre de Lucrèce à celle de Sophocle dans *Antigone* (vers 1336 et suivants).
- Sentiments de Lucrèce sur son temps.
- Lucrèce a-t-il raison de se plaindre de la pauvreté de sa langue et de la nouveauté de son sujet ?

III. — Auteurs français.

LA BRUYÈRE, *De la Chaire*.

- L'éloquence de la chaire en 1688.
- Le chapitre *De la Chaire* et les *Dialogues* de Fénelon sur l'éloquence.
- La Bruyère et Voltaire juges de l'éloquence de la chaire au xvii^e siècle.
- Le chapitre *De la Chaire* et l'*Essai* de Maury.
- Les théories de La Bruyère et celles de Rollin (*Traité des Etudes*).
- La Bruyère juge de Bossuet et de Bourdaloue.
- Le chapitre *De la Chaire* et la *Lettre à l'Académie*.
- Théorie du sermon d'après La Bruyère.
- Influence de Bossuet sur la composition du chapitre *De la Chaire*.
- Place du chapitre *De la Chaire* dans l'œuvre de La Bruyère.
- La Bruyère a-t-il raison de regretter que l'éloquence de la chaire soit devenue un genre constitué ?
- L'oraison funèbre au xvii^e siècle mérite-t-elle le reproche que lui adresse La Bruyère d'avoir corrompu l'éloquence de la chaire ?
- Dégager l'opinion personnelle d'après son parallèle, sans conclusion nette entre la chaire et le barreau.
- Discuter la théorie de La Bruyère sur le discours parlé et le discours écrit.
- Comparer les conseils que donne La Bruyère sur la rhétorique du sermon (n^o 29) avec la tendance générale du xvii^e siècle à la concentration par la simplicité et l'unité.
- Le chapitre *De la Chaire* et la prédication au xvii^e siècle.
- Silhouettes et portraits dans le chapitre *De la Chaire*.
- Caractère et sentiments de La Bruyère d'après le chapitre *De la Chaire*.
- Les clefs du chapitre *De la Chaire*.
- Reconstituer le plan probable du chapitre *De la chaire*.

BOSSUET, *Sermon sur la Providence* :

- Comparer les deux *Sermons sur la Providence* de Bossuet (1656, Dijon ; 1662, au Louvre).
- Bossuet avocat de la Providence dans ses divers ouvrages.

L'optimisme de Bossuet et celui de Rousseau (principalement dans la 123^e lettre).

Le *Sermon sur la Providence* et l'*Histoire universelle*.

Le *Sermon sur la Providence* considéré au point de vue philosophique, comme méditation sur la destinée humaine.

Les théories politiques et sociales de Bossuet d'après le *Sermon sur la Providence*.

La logique et la passion dans le *Sermon sur la Providence*.

La notion de la Providence dans Bossuet et dans Voltaire. Bossuet et Bourdaloue auteurs de sermons sur la Providence. Bossuet et Massillon auteurs de sermons sur la Providence. Le *Sermon sur la Providence* et les théories de La Bruyère et de Fénelon.

De l'emploi des textes sacrés dans le *Sermon sur la Providence*.

L'idée de la Providence dans saint Augustin et dans Bossuet.

Bossuet et Louis XIV d'après le *Sermon sur la Providence*.

Les variantes du *Sermon sur la Providence*.

Bossuet correcteur de ses œuvres antérieures d'après le *Sermon sur la Providence*.

Place du sermon de 1662 dans le Carême du Louvre.

BOSSUET, *Oraison funèbre d'Henriette de France* :

L'histoire et la politique dans l'*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*.

L'*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre* et celle de *Madame*.

Bossuet et les protestants d'après l'*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*.

Henriette de France dans l'*Oraison funèbre* et dans l'histoire.

Charles I^{er} et Cromwell dans l'*Oraison funèbre* et dans l'histoire.

L'*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre* considérée comme un chapitre du *Discours sur l'histoire universelle*.

Bossuet et Senault, auteurs d'une *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*.

CORNEILLE, *Horace* :

La scène française du *Cid* à *Horace*.

Corneille et Tite-Live : l'histoire et la fantaisie dans *Horace*.

Horace et le commentaire de Voltaire.

Le vieil *Horace* et don Diègue.

Horace et les règles dites d'Aristote.

Caractère et rôle de Camille.

Caractère et rôle du jeune *Horace*.

Caractère et rôle de Curiace.

Le roi Tulle, don Fernand et Prusias.

Les personnages sacrifiés ; Sabine et Valère.

Examen critique de l'*Examen d'Horace* par Corneille.

Horace et les tragédies romaines de Voltaire.

La couleur locale dans *Horace*.

Corneille et Vaugelas : les variantes d'*Horace* (1640-1682)

* *

RACINE, *Mithridate* :Racine et Plutarque : l'histoire et la fantaisie dans *Mithridate*.*Mithridate* et la règle des unités.Chercher dans *Mithridate* les traces des leçons de Corneille (comparaison avec *Sertorius*, *Rodogune*, *Nicomède*).La couleur locale dans *Mithridate*.

Caractère et rôle de Monime.

La jalousie dans le théâtre de Racine, et en particulier dans *Mithridate*.*Mithridate*, *Othello* et *Zaïre*.*Mithridate* et *l'Avare*.Le dénouement de *Mithridate*.

* *

RABELAIS, *Gargantua* (chapitres 23-24, 28-33) ; *Pantagruel* (chap. 8).

Rabelais éducateur.

Analyse critique de la *lettre de Gargantua à Pantagruel*.Rhétorique de Rabelais d'après la *harangue de Gallet*.

Le pédantisme dans Rabelais.

L'esprit moderne dans Rabelais,

Rabelais et Montaigne « instituteurs » des enfants.

Les théories de Rabelais éducateur et celles de Rousseau.

* *

MOLIÈRE, *Critique de l'Ecole des Femmes*, *Impromptu de Versailles* :Théories dramatiques de Molière d'après la *Critique* et l'*Impromptu*.Molière juge et partie dans sa propre cause ; critique de la *Critique*.

Molière et Montfleury auteurs et chefs de troupe.

Molière et Boursault auteurs de comédies littéraires.

Le rôle des femmes dans les *Précieuses* et dans la *Critique*.Le dialogue dans la *Critique*.Molière chef de troupe d'après la *Critique* et l'*Impromptu*.

Lysidas, avocat de Molière.

Molière et Louis XIV.

Etudier dans l'*Impromptu* le génie d'invention de Molière.Comparer la *Critique* et l'*Impromptu* au point de vue dramatique.

Les ennemis et les vengeurs de Molière.

La *Critique* et les droits de la morale.Quels renseignements fournit l'*Impromptu* sur le caractère, le tour d'esprit et les sentiments de Molière ?

Discuter l'opinion de Molière sur la comédie et la tragédie.

Rapprocher les idées de Molière et celles de Shakespeare sur la déclamation dramatique.

De la peinture des comédiens par la comédie.

En quoi la *Critique* et l'*Impromptu*, pièces de circonstance, intéressent-elles la postérité ?

* *

PASCAL, *Pensées*, articles IX-XV (édition Havet) :

Le pessimisme de Pascal : jusqu'où il va, où il s'arrête, comment il se transforme.

L'orgueil chrétien dans Pascal : remarques quelquefois étranges que cet orgueil a inspirées et qui s'expliquent par lui.

Ce que la science de son temps a fourni de preuves ou posé d'objections à Pascal, et ce qui reste dans les *Pensées* de préoccupations scientifiques.

Pascal a été proclamé le plus grand poète du XVIII^e siècle. Expliquer et surtout préciser cette opinion.

* *

ALFRED DE VIGNY, les *Destinées* (*la Maison du Berger, la Mort du Loup, la Bouteille à la mer*) :

Tracer l'histoire du poème philosophique en France depuis Ronsard jusqu'à Vigny.

Marquer l'originalité de la poésie philosophique de Vigny dans le lyrisme romantique.

Dégager la philosophie des *Destinées*.

Définir le symbolisme, son but, ses moyens et sa valeur poétique d'après les *Destinées* (comparer Vigny et Maurice Scève).

Rapports de la pensée de Vigny avec la philosophie de son temps.

Comparer la définition que Vigny donne des *Destinées* à celle de la mythologie antique (Eschyle, *Prométhée* ; Lucrèce, *De natura rerum*) et à celle du dogme chrétien.

Rapprocher la *Maison du Berger*, comme expression lyrique du romantisme, de la *Tristesse d'Olympio* de Hugo, du *Lac* de Lamartine et du *Souvenir* de Musset.

La *Colère de Samson* et les *Nuits* de Musset : infériorité et supériorité réciproques des deux poètes.

Du stoïcisme dans la *Mort du Loup* : déterminer la part que l'idée chrétienne ajoute à la doctrine païenne.

En quoi le *Mont des Oliviers* est-il une œuvre unique dans la poésie et l'exégèse françaises (Vigny, Musset, Renan) ?

Marquer l'excellence et les infériorités de l'art de Vigny d'après la *Bouteille à la mer* et le *Mont des Oliviers*.

Rapports de la pensée et de la forme dans Vigny.

La philosophie de Vigny et celle de Victor Hugo, de Lamartine, de Musset, de Baudelaire.

AGRÉGATION DE GRAMMAIRE.

MOLIÈRE, le *Misanthrope* :

Molière, Fénelon et Rousseau.

Molière et Fabre d'Eglantine (*le Philinte de Molière*).

Vicissitudes du misanthrope au théâtre : l'*Alceste* de Molière et le Timon d'Athènes de Shakespeare.

Le *Misanthrope* et le *Grondeur* : Alceste et M. Grichard.

L'élément comique dans le *Misanthrope*.

Le dénouement du *Misanthrope* et les dénouements de Molière.
Caractère et rôle de Célimène.

Les coquettes et les prudes dans la comédie classique : Célimène
et Arsinoé.

Les jeunes veuves dans la comédie.

Caractère et rôle de Philinte : les optimistes au théâtre.

Les marquis dans le *Misanthrope* et dans le théâtre de Molière.

Oronte, Trissotin et Damis (*Métromanie*).

Théories littéraires de Molière d'après le *Misanthrope*.

Etude littéraire de la scène du sonnet.

Les portraits dans la littérature du xvii^e siècle.

Molière peintre du monde et des mœurs mondaines dans le *Misanthrope*.

Le *Misanthrope* et les « unités ».

Portée morale du *Misanthrope*.

Philosophie de Molière d'après le *Misanthrope*.

AUTRES SUJETS

— Jean-Jacques Rousseau et le xvii^e siècle : ce qu'il en a compris, ce qu'il n'en a pas compris ; raisons de son intelligence et de son inintelligence à cet égard, et conséquences.

— Les ennemis du théâtre ; à quelle place parmi eux se range Rousseau ?

— Donner les raisons de l'évolution de notre théâtre tragique vers le drame, à partir de la préface de *Cromwell* jusqu'aux *Burgraves*.

— Rapprocher la *Précélence du langage françois* d'Henri Estienne du *Discours sur l'universalité de la langue française* de Rivarol.

E. M.

SOUTENANCES DE THÈSES

Le vendredi 31 janvier 1896, M. JACQUES-ÉMILE THOUVEREZ, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé de philosophie au lycée de Bourg, a soutenu devant la Faculté des lettres de Paris ses thèses pour le doctorat sur les sujets suivants :

THÈSE LATINE. — *De quali et quanto in logice formali.*

THÈSE FRANÇAISE. — *Le réalisme métaphysique.*

M. Thouverez a été déclaré digne d'obtenir le grade de docteur, avec mention honorable.

Le mercredi 5 février 1896, M. l'abbé EDMOND BELLON, professeur de rhétorique au petit séminaire de Notre-Dame-des-Champs, a soutenu devant la Faculté des lettres de Paris ses thèses pour le doctorat sur les sujets suivants :

THÈSE LATINE. — *De Sannozarii vita et operibus.*

THÈSE FRANÇAISE. — *Bossuet, directeur de conscience.*

M. l'abbé Bellon a été déclaré digne d'obtenir le grade de docteur.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

Librairie LECÉNE, OUDIN & C^{ie}, Éditeurs

15, rue de Cluny, PARIS

Vient de paraître

DANS LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

La Religion

DES

Contemporains

PAR

L'Abbé L.-Cl. DELFOUR

Un volume in-18 jésus, broché. **3 50**

Journal des Débats, du 23 décembre 1895.

En dépit de son titre, qui semblerait indiquer encore un nouvel essai de vague psychologie sociale sur la question de savoir si le monde va vers le néo-christianisme, le néo-mysticisme, le néo-matérialisme ou toute autre doctrine quelconque, ce livre, intitulé *la Religion des contemporains*, n'est qu'un volume d'études littéraires, écrites dans un esprit rigoureusement orthodoxe, par un prêtre, M. l'abbé L.-Cl. Delfour, mais écrites sans violence sectaire, sans arrière-pensée de polémique, sans précisément que derrière l'écrivain apparaisse jamais l'ecclésiastique militant et passionné. M. l'abbé Delfour a examiné successivement diverses œuvres de nos littérateurs célèbres : il n'a voulu être que critique et moraliste ; s'il ne l'a point été d'une manière absolue, c'est que, pas plus qu'aucun de nous, il n'a pu complètement s'abstraire des influences caractéristiques que font subir à tout homme son éducation, sa profession et le milieu où il vit. Et si c'est là un défaut, on peut affirmer que nul n'en demeure exempt.

Dans l'espèce, d'ailleurs, il nous semble bien que la situation spéciale de M. l'abbé Delfour constitue justement le principal intérêt et le mérite supérieur de son œuvre. Quand nous lisons les articles qu'il consacre à MM. Anatole France, Jules Lemaitre, Paul Bourget, Emile Faguet et Edouard Rod, nous n'y trouvons point seulement des aperçus souvent heureux sur les plus éminents représentants de notre littérature moderne, mais aussi, et surtout, une image exacte de la véritable âme catholique, dévoilée en une série de pages où tout jugement équivalait presque à une confidence.

MAURICE SPRONCK.

TABLE DES MATIÈRES

Les fantaisies théologiques de M. Anatole France. — L'idée religieuse de la haute critique, à propos de la « Fin du Paganisme ». — « Les Rois et Sérenus » de M. Jules Lemaitre. — Lourdes (les pèlerinages). — Le « Lourdes » de M. Zola. — L'enseignement classique et la formation religieuse de la jeunesse. — Le sens de la vie moderne, d'après Elisabeth Browning. — Ame sainte. — Le christianisme de M. Paul Bourget. — « Outre-Mer ». — M. Maurice Barrès. — Un poète anarchiste (Shelley). — M. Emile Faguet. — Arvède Barine. — M. de Vogüé. — M. Edouard Rod. — M. Brunetière critique et philosophe. — Le mysticisme de Mme Séverine. — M. de Hérédia. — Le prêtre dans la littérature contemporaine, à propos de la *Petite Paroisse* de M. Alphonse Daudet. — La conversion de M. Huysmans.

AVIS IMPORTANT

Depuis longtemps nos lecteurs et abonnés nous demandent de les tenir au courant des différentes occasions qui peuvent se présenter pour l'acquisition ou l'échange des livres anciens et modernes (*Ouvrages de bibliothèque, de littérature, d'histoire et de géographie, d'économie sociale et politique, de jurisprudence, Monographies, Thèses, etc.*).

Nous sommes désireux de donner satisfaction à nos clients et nous les informons que nous venons de créer pour leur usage un

Service spécial de Renseignements

Nous répondrons à toutes les demandes qui nous seront adressées : **PAR LETTRE**, si un timbre est joint à la demande ; **PAR LA PETITE CORRESPONDANCE**, en tout autre cas.

Cette petite correspondance figurera sur la couverture de la *Revue*.

Nous signalerons les occasions qui nous seront proposées soit pour la vente, soit pour l'échange des livres anciens et modernes, et nous apporterons au bon fonctionnement de ce nouveau service tous nos soins et la plus grande régularité.

Prière d'adresser les demandes de renseignements aux bureaux de la Revue, 15, rue de Cluny.

QUATRIÈME ANNÉE.
2^e Série

N° 19.

26 MARS 1896.

Année Scolaire 1895-1896

REVUE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

QUATRIÈME ANNÉE

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur en chef : N. FILOZ.

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

SOMMAIRE

EMILE FAGUET.....	Le chevalier de Méré. — Sa vie (<i>Sorbonne</i>).
A. BELJAME.....	Pope et son groupe littéraire (<i>Sorbonne</i>).
PETIT DE JULLEVILLE.....	Les origines de la Renaissance en France : Nicolas Oresme (<i>Sorbonne</i>).
G. LAFAYE.....	Hannibal dans les Alpes, d'après Polybe et Tite Live (<i>Sorbonne</i>).
DEJOB.	Victor Hugo. — <i>Ruy-Blas</i> (<i>Sorbonne</i>).
SUJET PROPOSÉ.....	Préparation à la licence.
SOUTENANCES DE THÈSES.	

PARIS

LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE DE CLUNY, 15

1896

AVIS IMPORTANT

Depuis longtemps nos lecteurs et abonnés nous demandent de les tenir au courant des différentes occasions qui peuvent se présenter pour l'acquisition ou l'échange des livres anciens et modernes (*Ouvrages de bibliothèque, de littérature, d'histoire et de géographie, d'économiesociale et politique, de jurisprudence, Monographies, Thèses, etc.*).

Nous sommes désireux de donner satisfaction à nos clients et nous les informons que nous venons de créer pour leur usage un

Service spécial de Renseignements

Nous répondrons à toutes les demandes qui nous seront adressées : **PAR LETTRE**, si un timbre est joint à la demande ; **PAR LA PETITE CORRESPONDANCE**, en tout autre cas.

Cette petite correspondance figurera sur la couverture de la *Revue*.

Nous signalerons les occasions qui nous seront proposées soit pour la vente, soit pour l'échange des livres anciens et modernes, et nous apporterons au bon fonctionnement de ce nouveau service tous nos soins et la plus grande régularité.

Prière d'adresser les demandes de renseignements aux bureaux de la Revue, 15, rue de Cluny.

Voir à la page 3 de la couverture la réponse aux demandes nous avons déjà reçues.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

Paraissant le Jeudi

LITTÉRATURE FRANÇAISE

COURS DE M. ÉMILE FAGUET

(*Sorbonne*)

Le chevalier de Méré.

SA VIE.

Nous allons parler d'un homme assez peu connu, qui n'a pas laissé cependant d'avoir une très grande place dans la société polie, littéraire et scientifique du XVII^e siècle. C'est un homme véritablement considérable. Il y a ainsi des gens dont l'importance sociale dépasse de beaucoup la valeur intellectuelle. Nous nous occupons de poésie française, et le chevalier de Méré n'a pas écrit un seul vers; mais il est si important comme maître et chef des précieux, puis comme précieux didactique, — c'est-à-dire ayant donné les formules et le code de l'esprit précieux, — qu'il ne pouvait pas ne pas avoir sa place dans une étude de la littérature précieuse.

Georges Brossin, chevalier de Méré, est né probablement à Baussais, près de Niort, dans le Poitou. On croit qu'il est né en 1640: c'est la date que les biographes les plus rapprochés, Bayle par exemple, ont donnée, sans jamais l'affirmer avec certitude. Peut-être l'ont-ils un peu trop reculée; car il servait en Barbarie, où il fut blessé, en 1664: il aurait donc eu alors 54 ans. Sans doute il n'y a là rien d'impossible (les gentilshommes du temps servaient presque vieux); mais le fait est étonnant de la part du chevalier de Méré, plus mondain que militaire. en somme. Ce

n'est pas tout à fait dans le caractère du personnage. Il serait donc né plutôt vers 1620.

On ne sait absolument rien de son enfance, de ses études et de son adolescence. Il n'en parle jamais, d'abord parce qu'il n'est pas dans ses habitudes de faire ces confidences, tant aimées depuis ; ensuite parce qu'il vit trop dans l'actualité pour nous dire beaucoup de choses sur son enfance. C'est tout au plus si l'on trouve dans une lettre à M^{me} de Lesdiguières un petit souvenir, et encore plus intellectuel en quelque sorte que personnel. — Etant très enfant, il fut présenté à un gentilhomme de son pays qui vivait en solitaire. Il lui demanda en riant ce qui pouvait bien l'occuper tout le jour. « Mon enfant, répondit le gentilhomme, vous aimez à rire d'un air honnête, et je vous en sais bon gré ; mais il faut mettre du sens et de la conduite dans cette jeune tête et n'avoir devant les yeux que le véritable honneur. Vous me demandez à quoi je passe ma vie, et je veux bien vous le dire, comme si vous aviez déjà l'esprit fait. Je tâche d'être habile, et j'entends par là de bien employer ce qui dépend de moi pour vivre tranquillement. On vieillit en peu de temps, et, quand on vient sur l'âge, il se faut tenir à ce qu'on possède, et s'en bien servir, mais il ne faut pas attendre à se rendre habile dans une saison qu'on en tire si peu d'avantage ; on s'y doit étudier dès l'enfance, et vous ne sauriez commencer de trop bonne heure. » Le passage est assez joli, et il est amusant à citer en tête de la vie du chevalier de Méré, qui commence ainsi par la fable du *Vieillard et des trois jeunes hommes*. Si quelqu'un a mis à profit ces maximes de philosophe épicurien, c'est bien lui.

Il a beaucoup voyagé. Il parle dans ses lettres de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Espagne, même de l'Amérique : il alla en Amérique dans le temps où la jeune d'Aubigné (la future M^{me} de Maintenon) faisait aussi la traversée. Il connaît la France de son temps comme pas un ; il y a en lui, en même temps qu'un mondain, un touriste et un dilettante. A Paris, il vit assez peu à la cour, extrêmement dans le monde poli. Son action d'éclat a été en Barbarie, où il fut blessé, comme nous le rappelions plus haut, à la prise de Gigérie, en 1664 ; il eut alors, comme dit Alceste, « son nom dans la gazette », accompagné des plus grands éloges.

Il eut pour ami, de très bonne heure, le grand Balzac. Ils étaient voisins : Méré était poitevin, Balzac charentais. Méré eut occasion d'aller le voir, ou, pour mieux dire, de faire un pèlerinage chez M. Louis Grêz de Balzac. La présentation eut une certaine solennité, ainsi que nous le voyons d'après une lettre du chevalier. « Monsieur le chevalier, lui dit Balzac après leur première con-

versation, vous avez le goût bon, et vous dites des choses nouvelles, qui me surprennent agréablement. Je vous demande votre amitié. — Monsieur, répondit le chevalier, mon amitié vous était acquise par vos écrits; mais elle s'augmente merveilleusement par cet entretien dont je suis charmé. La vôtre me sera toujours précieuse. Je m'en vanterai partout, et, si j'avais les bonnes grâces de ces belles dames dont vous me croyez enchanté, je me m'en tiendrais pas si glorieux. »

A la vérité, les conversations entre ces deux hommes n'étaient pas toujours aussi solennelles. Le chevalier écrit dans une autre lettre : « Vous voulez, Monsieur, que nos lettres soient aussi libres que nos entretiens, et qu'en nous écrivant nous pensions être encore à discourir de tout ce qui nous venait dans l'esprit au bord de votre belle Charente, où, nous roulant sur l'herbe et sur les fleurs, vous étiez d'avis que nous fissions impunément des solécismes. » Cela indique à quel point M. de Balzac a aimé le chevalier de Méré : pour qu'il fit des solécismes, il fallait que ce fût devant un ami.

Le chevalier de Méré a été aussi l'ami de Costar, cette espèce de professeur *in partibus* que tous les gens du temps consultaient comme un oracle sur les questions de littérature latine. Méré lui faisait des objections sur le bon goût des anciens. — Il eut aussi avec Ménage une de ces amitiés un peu gourmées que les précieux ont toujours ensemble, mais néanmoins sincère.

Il connut Voiture; mais ils ne purent rester bons amis : « corsaires à corsaires..... » Précieux et précieux ne peuvent longtemps s'entendre. Voiture n'aimait pas beaucoup Méré, et Méré trouvait Voiture insupportable. « Voiture, écrit Méré, dont nous lisons des choses d'un tour merveilleusement fin et brillant, en écrivait assez qui n'étaient pas de cette nature, et *deux ou trois lettres que je lui rebutai nous mirent fort mal ensemble.* » Ce qui veut dire : « Je ne trouvais pas toujours ses lettres bonnes : j'eus le mauvais goût, parce que j'avais le goût bon, de le lui faire remarquer. » De là naquit entre eux un froid, et leur réconciliation apparente ne fut pas sincère. « Nous nous embrassâmes, comme dit Lesage, et depuis nous sommes ennemis mortels. »

Milton, un autre ami du chevalier de Méré, était un bel esprit assez versé dans les sciences, amateur aussi de beau langage et de belles manières. Il avait fait un *Traité de l'honnêteté* (1), qui se trouva égaré dans un livre de Saint-Evremond, sans qu'il sût comment. Milton ne s'était pas occupé de cet ouvrage, de sorte

(1) C'est-à-dire des usages mondains.

qu'on peut le croire ou de Saint-Evremond ou de Méré. Quoi qu'il en soit, Milton et Méré n'ont jamais cessé d'être très grands amis.

Le chevalier de Méré a connu également des savants : Huyghens; Fermat, avec lequel il a été en correspondance, assez espacée du reste (cet homme fait toutes choses comme par boutades et par délasement). — Mais sa plus illustre amitié, c'est sans contredit celle de Pascal. Ils se connurent par l'intermédiaire de Milton et du duc de Roannez, très grand ami de Pascal et compagnon de ses plaisirs de jeunesse. D'ailleurs le duc de Roannez était poitevin lui-même et possédait des terres en Poitou. Voici comment commencèrent les relations du chevalier de Méré avec Pascal (1) : « Je fis un voyage, écrit le chevalier, avec le D. D. R. (2) et M. M. (3) Le duc de R. avait amené un mathématicien *qui n'avait ni goût ni sentiment*; il admirait l'esprit et l'éloquence de du Vair! » Là-dessus on se moque du mathématicien, sans cependant faire un éclat; celui-ci le sent, reste trois ou quatre jours silencieux, écoutant et interrogeant; puis, au bout de ce temps, « il ne disait rien qui ne fût bon et que nous n'eussions voulu dire, et, sans mentir, c'était être revenu de loin. Depuis ce voyage *il ne songea plus aux mathématiques, qui l'avaient toujours occupé, et ce fut là comme son abjuration.* » La comédie est piquante. On voit ces beaux seigneurs amenant ce géomètre qui n'a pas beaucoup de vie parisienne, et qui a encore le goût suranné : il admire du Vair, en quoi du reste il a parfaitement raison, car du Vair est le Bossuet du xvi^e siècle. Mais ces Messieurs n'aiment pas le xvi^e siècle, comme ces gens qui de nos jours ne peuvent entendre parler de Victor Hugo ou de Lamartine sans tomber en syncope. De son côté, Pascal reste silencieux; il a vite fait le tour de ces gentilshommes et il est bientôt au courant de leur langue, si bien qu'ils s'écrient : « Comme nous l'avons formé! » Méré n'a pas, en somme, un très beau rôle en cette affaire; cependant Pascal, nous le verrons, l'a pris au sérieux et n'a pas laissé de subir son influence. Il en est de même de l'action qu'exercent sur nous les mauvais livres; on en peut dire ce que Pascal disait de Montaigne : « J'en tire tout ce que j'y mets. »

Quant aux amis de l'autre sexe, il y en a trois qui ont un nom historique. — La première amie de Méré, la plus constante, et aussi la plus soumise, c'est la duchesse de Lesdiguières, Madeleine de Ragny, fille de la sœur du père de Gondi (par conséquent cou-

(1) Pascal n'est pas nommé dans cette lettre, mais l'allusion est transparente.

(2) Duc de Roannez.

(3) Monsieur Mitton.

sine germaine du cardinal de Retz), avait joué un rôle pendant la Fronde. Mariée en 1632, elle mourut en 1656. Elle était très lettrée, curieuse surtout de littérature espagnole et italienne. Elle avait en Méré comme un professeur libre et un directeur laïque : elle lui demandait des consultations sur toutes sortes d'auteurs ; Méré lui expliquait sommairement Virgile, Horace, Démosthène et même Archimède ; il commentait en son honneur la *Jérusalem délivrée*, en insistant sur les amours de Renaud et d'Armide. « Je me tiens toujours bien glorieux, disait-il, d'avoir une si charmante élève ; aussi, quand je lis les plus excellents auteurs comme Homère, Platon, Xénophon, Démosthène, Cicéron, Térence, Virgile, l'Arioste, le Tasse, ou même quelque bizarre Espagnol, quand je lis ces auteurs et que je rencontre quelque endroit qui me touche sensiblement, je ne me réjouis pas tant de l'avoir trouvé pour le plaisir qui m'en revient que pour vous en faire part en le mettant dans notre langue. » Il lui envoyait des contes allégoriques écrits dans la manière des Grecs : il traduisait pour elle la *Matrone d'Ephèse*, d'après Apulée. Ce fut entre eux un commerce aimable où ils se plaisaient autant l'un que l'autre.

Mais la grande amitié de Méré, c'est M^{me} de Maintenon. Il l'avait connue tout enfant, à Niort. Puis il l'accompagna, ou la rencontra, dans le voyage qu'elle fit en Amérique pour des affaires financières qui ne servirent qu'à la ruiner. Elle faillit mourir pendant la traversée ; le canon qui devait saluer son cadavre jeté à la mer était déjà chargé, mais elle réchappa (1). Méré la vit aussi plus tard en France, avant ses fiançailles avec Scarron, et il n'est pas douteux qu'il l'aima : le ton dont il lui parle dans ses lettres est trop pénétré, et contraste trop avec le ton délibéré qui lui est habituel, lorsqu'il parle des femmes, pour qu'il n'y ait ici qu'une galanterie vulgaire. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas épousée ? S'il est né en 1610, il avait 25 ans de plus qu'elle. Il est vrai que Scarron était dans le même cas ; mais cela ne prouve pas que Méré ait été aussi disposé à passer là-dessus. La vraie raison, sans doute, c'est cette humeur indépendante qui le poussait à rechercher les hommages et les intrigues discrètes sans s'engager. Peut-être aussi était-il chevalier de Malte ; dès lors la question serait tranchée. Voici ce qu'on lisait dans la *Gazette* du 28 août 1664, après le détail du débarquement et de la prise de Gigérie : « Le lendemain, les Maures, qui s'étaient retirés sur les hauteurs, vinrent assaillir une garde avancée ; le duc de Beaufort, accouru au bruit de l'es-

(1) Les courtisans lui disaient plus tard : « Ce n'est pas pour rien que l'on revient de si loin. »

carmouche, s'étant mis à la tête des Gardes, et le comte de Gadagne à la tête de Malte, repoussèrent les assaillants.... Tous les officiers des Gardes qui étaient en ce poste et ceux qui survivraient, tant de leur corps que de celui de Malte, s'y comportèrent très dignement.... Les chevaliers de Méré et de Chastenay y furent blessés des premiers. » On peut en conclure que Méré était ou officier des Gardes ou chevalier de Malte : la seconde hypothèse est aussi plausible que la première, d'après la teneur du bulletin. D'autre part, si l'on s'en rapporte à sa généalogie, il était « fils du sieur de Méré, chevalier des ordres du Roi, attaché à la maison de Condé, et de Madame de Méré, fille de Messire Paul de la Tour Landry, comte de Châteauroux, chevalier des ordres du Roi. » Peut-être est-ce parce qu'il était chevalier de Malte qu'il se donnait le titre de chevalier.

Il arrive le plus souvent que, lorsqu'on n'épouse pas une jeune fille, on la fait épouser à un de ses amis : c'est ce que fit Méré. Il présenta M^{lle} d'Aubigné à Scarron, qui plut à la jeune fille par son esprit et l'épousa peu de temps après (en 1632). Cette année-là, ou l'année suivante, voici le portrait célèbre que Méré traçait de sa jeune écolière, qu'il appelle la *jeune Indienne* (1), dans une lettre à M^{me} de Lesdiguières : « Vous voulez que je vous parle de cette jeune Indienne, que vous appelez mon écolière ; et je vous dirai, Madame, que c'est une des rares personnes que je connais qui méritent autant qu'on lui donne de bonnes leçons. Je souhaiterais fort qu'elle fût aussi votre écolière et qu'elle eût devant ses yeux ce qu'on ne peut lui montrer en votre absence que par une faible idée..... Outre qu'elle est fort belle et d'une beauté qui plaît toujours, elle est douce, reconnaissante, secrète, fidèle, modeste, intelligente, et pour comble d'agréments elle n'use de son esprit que pour divertir et pour se faire aimer. Et ce que j'admire d'une si belle personne, c'est que tous les galants ne sont bien reçus auprès d'elle qu'autant qu'ils sont honnêtes gens, et, suivant cette règle, il me semble qu'elle n'est pas en grand danger. Encore que les mieux faits de la cour et les plus puissants dans les finances l'attaquent de tous côtés, telle que je la connais elle soutiendra bien des assauts avant que de se rendre... Elle s'attache trop à son devoir malgré tous ceux qui tâchent de l'en corriger. Je m'aperçus qu'elle avait cet horrible défaut dernièrement que son mari, qui ne peut se tourner d'un côté de son lit sur l'autre, se mit en fantaisie d'aller aux Indes pour se guérir. Je vis l'heure qu'il allait partir, et cette jeune femme qui se devait plaire en

(1) A cause de son voyage en Amérique.

France était prête de l'accompagner et de voir encore une fois l'Amérique. Je trouve par là qu'une grande reine qui juge si bien de tout ne l'avait pourtant pas bien connue, quand elle dit à ce malade que sa femme était le meuble le plus inutile de sa maison. »

Lorsque, une dizaine d'années après, M^{me} Scarron devint veuve, les relations avec Méré cessèrent à peu près absolument. On dira peut-être qu'elle ne tenait pas à voir les anciens amis de son mari. Cela est vrai jusqu'à un certain point ; rappelons-nous cependant qu'elle recueillit et plaça à Saint-Cyr deux petites-nièces de Scarron, et des petites-nièces naturelles (1) : c'était ne pas reculer devant les souvenirs du passé, ou tout au moins ne pas en avoir peur. Si elle cessa de voir Méré, la faute en est peut-être aussi bien à Méré qu'à elle.

Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent sur le chemin de la vieillesse : lui, devenu vieux gentilhomme, et elle à peu près reine de France. C'est alors qu'il lui écrivit une lettre bizarre qui a fait croire qu'il était devenu un peu fou. C'était en 1680 : Méré avait donc 63 ou 70 ans. On a vu dans cette lettre, bien à tort, une demande en mariage quelque peu tardive : s'il y a là de la maladresse, ce n'est pas cette maladresse décisive qu'on suppose assez légèrement. Mais la main est bien lourde ; qu'on en juge ! « Du temps que j'avais l'honneur de vous approcher, je m'apercevais que vous saviez toujours distinguer le vrai mérite parmi de certaines choses brillantes qui ne dépendent que de la fortune ; et cela me fait espérer que vous ne désapprouverez pas la liberté que je prends de vous écrire. Je pense avoir été le premier qui vous aie donné de bonnes leçons, et je puis dire sans vous flatter que jamais enfance ne m'a paru si aimable que la vôtre, tant pour les charmes de votre personne que pour avoir le meilleur cœur du monde et l'esprit le plus éclairé. Je me souviens que je vous instruisais à vous rendre aimable, et que dès lors vous ne l'étiez que trop pour moi. Aussi, Madame, en quelque lieu que je sois, je ne fais rien avec tant de plaisir que de parler de vous, et je ne sais si c'est par estime ou par inclination, ou même par intérêt, que je vous mets au-dessus des autres. Si cela vous paraît peu vraisemblable à cause que vous m'avez beaucoup négligé, je vous apprends qu'entre vos merveilleuses qualités qui font tant de bruit, vous en avez une que je regarde comme un enchantement : c'est que les gens de bon goût qui vous ont bien connue ne vous sauraient quitter, de quelque adresse que vous usiez pour vous

(1) Elles étaient filles légitimes d'un neveu naturel de Scarron.

en défaire, et j'en suis un fidèle témoin. Ceci me remet dans l'esprit un sentiment où je vous ai vue et dont vous devriez vous désabuser. Car il n'est pas vrai qu'on se lasse de tout à continuer, et la défiance que vous avez de pouvoir conserver celui qui vous aurait plu pour le mariage est très mal fondée. Qu'elle ne vous en détourne pas sur ma parole. Je vous jure que de tant de belles personnes que j'ai pratiquées, vous êtes celle qui le devez le moins craindre, et je vous conseille d'en prendre le hasard. Car, encore que votre abord gagne aisément ceux qui vous voient, vos traits les plus piquants ne se montrent pas si vite, et plus on aura goûté de vos bonnes grâces, plus on en sera charmé. Ne dirait-on pas que je vous veux disposer à recevoir les services d'un galant homme ? Mais je n'en sache pas de si digne de vous que moi, et je sens bien que, si la fantaisie de me prendre vous était venue, je me laisserais vaincre, et que je vous aimerais toujours (1). Il me semble, Madame, que, si vous étiez un peu plus enjouée et qu'on pût espérer de vous plaire en badinant, vous en seriez plus heureuse. Aussi bien le monde est si peu de chose, que c'est être bien fou que d'être si sage. Mais, sérieusement, celui que vous auriez choisi ne serait-il pas au plus haut point du bonheur qu'on puisse désirer, de passer sa vie auprès de la plus agréable personne du monde ?.... Il est pourtant vrai qu'on trouve en votre procédé je ne sais quoi à redire, et je ne crains pas de vous en avertir, parce que vous aimez la franchise et la sincérité. On s'imagine donc que vos anciens amis ne tiennent pas en votre bienveillance une place fort assurée. Cependant vous témoignez assez que vous êtes bonne et bienfaisante, tout le monde en demeure d'accord ; mais les critiques de la cour observent que vous ne favoriserez que des gens qui ne vous en sauraient être très obligés, parce qu'ils sont déjà si élevés que ce que vous ajoutez à leur fortune est presque insensé. Je souhaiterais, pour le comble de votre gloire, que vos bontés s'épandissent sur quelques personnes dont le mérite est moins en vue. On m'a dit que M. de Villette, qui n'a rien ni de fou ni d'étourdi que d'être toujours huguenot, vous avait parlé d'un très honnête homme qu'on appelle M. de Vieux-Fourneaux. Vous jugez bien, Madame, que, pour quoi que ce pût être, je ne voudrais perdre si peu d'estime qui me reste auprès de vous. Mais, si vous avez encore quelque créance en moi, je vous jure qu'il serait difficile d'exprimer tout ce qu'il a de bon. Je suis persuadé qu'on ne lui saurait commettre rien de bon ni d'exquis dont il ne soit

(1) Ici le badinage est tellement pesant qu'on se demande s'il n'y a rien là de sérieux.

capable, ou du moins qu'il ne le puisse devenir du jour au lendemain. Comme je le vois souvent, je lui ai dit tout ce que je savais, et plutôt à Dieu, Madame, avoir aussi bien réussi à vous instruire. Car toujours m'en reviendrait-il cet avantage, que vous seriez bien aise que je fusse éperdûment comme je suis, votre très humble et très obéissant serviteur. » — Ce n'est pas là, on le voit, une lettre de demande en mariage, mais une lettre mal faite de recommandation. Si c'était une lettre d'amour, il n'y aurait rien sur ce M. de Vieux-Fourneaux que Méré veut placer ; seulement il ne connaît plus les usages. D'ailleurs il recommande son protégé à tout le monde, à M. de Villette, à M. de Vieuville. Ici il s'achemine à son but très longuement et par bien des détours, comme le campagnard du *Repas ridicule*.

Dans cette vie si occupée, Méré écrivait, entre temps, des traités sur la manière d'être « honnête homme », c'est-à-dire galant homme. Ils sont assez courts, et n'ont guère plus de 50 pages. C'est le *Discours de l'esprit*, le *Discours de la conversation*, le *Discours des agréments*, le *Discours de la Justesse*, la *Conversation de M. de Clérambault*.

Il se retira vers 1675, ne plaisant plus et le sentant bien, dans son château de Baussais, où il s'ennuya mortellement et recommença à vivre la vie de sa jeunesse. Là il écrivit de nouveaux traités : le *Discours de l'honnêteté*, le *Discours de la délicatesse*, le *Discours du commerce du monde*, le *Discours de l'éloquence*. Tous ces ouvrages sont parfaitement ennuyeux. — Ce qu'il a fait de mieux ce sont ses *Lettres*. Elles ne sont ni très nombreuses, ni très fines, ni très légères, comme celles de Voiture ; mais elles respirent une bonne grâce vraie, elles sont pleines de cœur, très haut placé, et de délicatesse. Il avait envoyé un jour un petit cadeau à M^{me} de Lesdiguières ; selon les usages du temps, M^{me} de Lesdiguières devait le rendre en expliquant pourquoi elle le rendait. Voici en quels termes elle motiva son refus : « Je ne suis pas bien aise qu'on me donne, et je vous renvoie vos gants, vos éventails et vos essences, qui sont d'une excellente odeur. Je souhaiterais aussi de me pouvoir défaire d'une chose de plus grand prix que vous m'avez envoyée, et peut-être sans y penser. Mais votre billet m'a tant plu, que je retiens malgré moi cette manière insinuante que vous avez à rendre agréable ce qui vient de vous. C'est ce qui m'empêche de recevoir vos présents, parce que je ne sais pas encore si je vous dois aimer. Et puis, si cela m'arrivait, je voudrais que vous n'en fussiez obligé qu'à la connaissance que j'ai du mérite. » La réponse de Méré est moins jolie comme tour, mais plus agréable comme ton : « Quelque difficile que vous

soyez, Madame, à recevoir des présents, si l'on vous en faisait d'aussi bonne grâce que vous les savez refuser, vous auriez bien de la peine à vous empêcher de les prendre. Vous avez rebuté le mien d'une manière si galante et si délicate qu'encore qu'elle m'ait fait rougir, elle n'a pas laissé de me charmer. Et le billet que vous me faites l'honneur de m'en écrire vaut mieux que tout ce qu'on vous pourrait offrir. Même ce que vous me dites pour adoucir votre refus, que vous ne savez pas encore si vous me devez aimer, paraît de si bon air, qu'on peut juger que vous êtes la plus aimable personne du monde. Et que serait-ce donc, Madame, si vous accordiez quelque grâce, puisque vous plaisez tant lorsque vous en refusez ? »

C'est là son ton ordinaire. Mais c'est surtout sur les lettres d'une importance historique et littéraire qu'il convient d'insister, sans oublier les traités de ce « maître des cérémonies » du XVII^e siècle.

E. M.

LITTÉRATURE ANGLAISE

COURS DE M. A. BELJAME

(Sorbonne)

Pope et son groupe littéraire.

IV.

Vous avez vu que Pope a été un poète précoce. Vous vous rappelez que, dès que sa famille se fut retirée à Windsor, — il avait alors douze ans, — un de ses premiers plaisirs avait été de traduire en vers nombre de poètes antiques et aussi d'anciens poètes anglais. Son père, qui semble avoir été un homme de goût, lisait ces essais et lui donnait des conseils : « Vos rimes ne valent rien », lui disait-il parfois : « These are not good rhymes. » Cette précocité, Pope s'en vanta et s'en para à plaisir. « Je bégayais en vers », dit-il. Ses biographes ont à l'envi relevé cette vanité et ils ont méticuleusement examiné si les pièces que Pope déclarait avoir composées à l'âge de 16 ou 17 ans n'avaient pas été écrites par lui alors qu'il était plus âgé. Ils n'en contribuent pas moins à confirmer les déclarations de Pope en suivant, dans les éditions qu'ils donnent de ses œuvres, l'ordre qu'il avait indiqué. La vérité est

qu'entre la date de la production et celle de la publication des poésies de Pope, des modifications si importantes y étaient introduites, que c'est la date de la publication que l'on peut seule considérer comme la véritable. C'est donc l'ordre de la publication que nous suivrons.

La première œuvre que Pope publia fut les *Pastorales*, qui parurent en 1709 dans les *Miscellanées* de l'éditeur Tonson. L'influence de Walsh y règne. On se souvient qu'il avait surtout recommandé à notre poète d'être « correct ». Qu'est-ce que Walsh et Pope entendaient par ce mot ? Il est une lettre de Pope qui nous donne quelques renseignements à ce sujet. Nous avons cette lettre deux fois : une fois dans la correspondance de Henry Cromwell ; une autre fois dans la correspondance de Pope qu'il publia lui-même ; elle est alors adressée à Walsh. Elle est surtout composée de petits détails. Pope s'y élève contre l'hiatus ; il y proscriit l'emploi des explétifs, tels par exemple que l'auxiliaire *do, did, does*, que les poètes se permettaient souvent d'introduire dans leurs vers lorsqu'il y manquait un pied ; il élève des objections contre l'emploi du vers monosyllabique, blâme la répétition trop fréquente des mêmes rimes, et n'admet l'alexandrin que « lorsqu'il ne contient pas un seul mot inutile. Enfin il revient à plusieurs reprises avec insistance sur cette idée que le vers doit être « harmonieux ». Il constate en outre, dans le vers anglais, une pause après la cinquième, la quatrième, ou la sixième syllabe ; mais par pause il entend sans doute plutôt une césure qu'un arrêt motivé par le sens.

C'est sur cette lettre que l'on s'appuie pour affirmer que l'influence de Walsh a surtout consisté à rendre Pope correct dans « l'emploi des mots et la facture des vers » : cette affirmation n'est pas exacte. Il y avait certainement là autre chose qu'une question de forme. Pope par exemple demandait à Walsh : « Peut-on emprunter aux anciens ? Et dans quelles limites doivent s'exercer de tels emprunts ? » Et Walsh lui répondait qu'on pouvait emprunter aux anciens, à la condition qu'on eût des pensées naturelles, et que les emprunts fussent mêlés au reste, au point, pour ainsi dire, de s'y fondre. Tandis que Pope écrivait ses *Pastorales*, il soumettait ses doutes à Walsh et lui demandait des conseils en modifiant ses vers d'après les observations du critique. C'est ainsi que Pope avait commencé sa première pastorale par ces vers :

First in these fields I sing the sylvan strains
Nor blush to sport in Windsor's peaceful plains

Walsh lui fait remarquer l'allitération désagréable que cause la répétition de la lettre *s* dans le premier vers, de la lettre *p*

dans le suivant. Il lui propose de remplacer *sing* par *try*, ce qui aurait en outre l'avantage d'être plus modeste ; de remplacer *peaceful* par un autre adjectif, et entre ceux que lui soumet Pope, il choisit *happy*. Enfin voici comment les deux vers paraissent :

First in these fields I *try* the sylvan strains
Nor blush to sport on Windsor blissful plains.

Plus loin, il écrit les deux vers suivants :

The lovely Chloris beckons from the plain
Then hides in shades from her deluded swain.

« *Hides* sans *herself*, observe Walsh, n'est pas de bon anglais. *From her deluded swain* est inutile ». Pope change ses vers et les lui renvoie ainsi :

The wanton Chloris beckons from the plain,
Then, hid in shades, eludes her eager swain.

Walsh trouve *eludes* « properer than *deluded* ». « Eager, dit-il, is very well » ; mais il blâme *wanton* qu'il trouve équivoque. Voici enfin la dernière version de ces vers, et comme ils ont été imprimés :

Me gentle Delia beckons from the plain,
Then, hid in shades, eludes her eager swain.

Pour le début de sa seconde pastorale, Pope hésite entre trois vers qu'il soumet à Walsh :

A shepherd's boy, he seeks no better namet,
A shepherd's boy, who sung for love not fame,
A shepherd's boy, who fed an amorous flame.

Walsh préfère le premier. « It is, dit-il, in Spenser's way. »

Dans la troisième pastorale, Pope avait écrit :

And the brown év'ning lengthen'd ev'ry shade.

« It is not the evening, but the sun being low that lengthens the shades, » remarque Walsh. Et Pope corrige très heureusement :

And the low sun had lengthen'd ev'ry shade.

On voit par ces exemples que la collaboration de Pope et de Walsh ne consistait pas seulement dans la recherche des mots, mais aussi dans le souci du naturel des pensées et de la vérité de l'observation. Dans ses *Pastorales*, Pope ne se montre pas encore un poète. Il voit les scènes champêtres, non pas telles qu'il les a sous les yeux, mais à travers les *Eglogues* de Virgile. Il peuple la Tamise de Naïades, et fait porter des offrandes à Cérès par des bergers de Windsor. Ce sont là des choses qui peuvent nous faire sourire aujourd'hui, mais qui étaient fort bien admises à l'époque où Pope, qui ne songeait guère alors à être un réformateur et qui faisait des vers dans la forme à la mode, composait ses

Pastorales. On ne peut guère, d'ailleurs faire un reproche aux poètes de tels anachronismes. Victor Hugo, qui, dans la préface des *Odes et Ballades*, défend Milton d'avoir mis de l'artillerie dans l'Enfer, relève, dans l'*Ode sur la prise de Namur*, le « canon tiré par dix mille vaillants Alcides », et il en raille fort Boileau. Mais, si l'on tourne la page, on trouve dès la première ode le vers suivant :

Le poète armé de sa lyre.

Il est probable pourtant que Victor Hugo n'avait dans son ameublement aucun instrument de cette sorte. Sur ces reproches, comme aussi sur celui qu'on fit à Pope d'employer certaines expressions vagues comme de nommer un troupeau « *fleecy care* », il est inutile d'insister.

Les *Pastorales* sont au nombre des quatre qui portent chacune le nom d'une des quatre saisons : *Spring, Summer, Autumn* et *Winter*. Elles ont le grand mérite d'être courtes et faciles à lire. La première, dont le sous-titre est *Damon*, est imitée de Virgile : c'est une lutte de poésie entre les bergers Daphnis et Strephon. Ils choisissent Damon pour juge, et chantent tour à tour. Damon les couronne tous deux.

La seconde pastorale : *l'Été* ou *Alexis*, également imitée de Virgile, est la plainte amoureuse d'un berger. On peut y remarquer, en plusieurs endroits, une observation vraie.

La troisième pastorale : *l'Automne*, est de beaucoup la meilleure, Pope s'y montre un versificateur de premier ordre. En voici un passage extrêmement heureux :

Go, gentle gales, and bear my sighs along !
For her, the feathered choirs neglect their song ;
For her, the limes their pleasing shades deny ;
For her the lilies hang their heads and die,
Ye flowers that droop, forsaken by the spring,
Ye birds that, left by summer, cease to sing ;
Ye trees that fade when autumn heats remove,
Say, is not absence death to those who love ?

Go, gentle gales and bear my sighs amay !
Cursed be the fields that cause my Delia's stay ;
Fade every blossom, wither every tree,
Die every flower, and perish all but she,
What have I said ? where'er my Delia flies,
Let spring attend and sudden flowers arise ;
Let opening roses knotted oaks adorn,
And liquid amber drop from every thorn,

Go, gentle gales and bear my sighs along !
The birds shall cease to tune their evening song,
The winds to breathe, the roaving woods to move
And streams to murmur, e'er I cease to love.

Not bubbling fountains to the thirsty swain,
 Not balmy sleep to labourers faint with pain,
 Not showers to larks, nor sunshine to the bee
 Are half so charming as thy sight to me.

La quatrième pastorale est intitulée : *L'Hiver ou Daphné*. Elle contient aussi des choses fort heureuses, entre autres ces gracieux refrains :

Fair Daphne's dead, and love is now no more !
 Dair Daphne's dead, and beauty is no more !
 Fair Daphne's dead, and pleasure is no more ! etc.

Je ne m'arrêterai pas plus longtemps aux *Pastorales*. Mais, à côté d'elles, il y a quelque chose de plus intéressant qu'elles-mêmes : c'est la façon dont elles furent publiées. Elles parurent, comme je vous l'ai dit, dans les *Miscellanées* de Tonson, qui étaient une sorte de revue poétique ; c'était la première publication de ce genre en Angleterre, et avec elle apparaît un personnage nouveau, et qui devra acquérir par la suite une importance considérable : ce personnage, c'est l'éditeur, le *publisher*. Jusqu'à l'époque où nous sommes arrivés, l'éditeur avait très peu d'importance. Les auteurs n'avaient pas besoin d'intermédiaires pour répandre leurs œuvres dans le cercle assez restreint alors du public littéraire ; mais, lorsque ce cercle s'élargit, l'éditeur acquit une importance qui a toujours été en s'agrandissant. Tonson avait fondé les *Miscellanées* en 1684 sur le conseil de Dryden. Cette publication avait obtenu un très grand succès, et l'éditeur avait mis au jour en 1685 les *Silvæ*, et en 1693 l'*Examen Poeticum* qui formaient les second et troisième volumes des *Miscellanées*. Il tenta ensuite une nouvelle édition du *Paradis perdu*, puis une traduction de Juvénal et de Perse, la traduction de Virgile par Dryden, les *Fables* de Dryden. Après la mort de Dryden, Tonson s'adressa à Pope, prenant les devants et sans attendre ses sollicitations. Il lui écrivit, en 1708, une lettre lui demandant de vouloir bien lui confier la publication de ses *Pastorales*. Le poète y consentit ; le volume des *Miscellanées* ne parut cependant, pour des raisons commerciales, que trois années plus tard. Pope aura un grand avantage sur Dryden, celui d'avoir deux éditeurs : Tonson et Lintot. C'est sans doute en grande partie à cette circonstance, aux avantages matériels qu'elle lui procurait, qu'il dut de n'être pas entraîné, comme la plupart des écrivains de son temps, par la politique, mais de pouvoir conserver son indépendance et sa personnalité.

C.

LANGUE ET LITTÉRATURE DU MOYEN AGE

COURS DE M. PETIT DE JULLEVILLE

(Sorbonne)

Les Origines de la Renaissance en France : Nicolas Oresme.

La Renaissance, comme on l'a déjà vu d'après les précédentes études, est un retour à l'esprit et au goût de l'antiquité ; c'est à ce point de vue principalement que nous avons étudié jusqu'à présent cette période de notre histoire littéraire ; mais la Renaissance est quelque chose de plus large, de plus varié, de plus étendu qu'un mouvement poétique et artistique : c'est encore une façon nouvelle ou renouvelée d'envisager la vie humaine, avec un esprit plus rationnel, une méthode plus scientifique. Il ne faut donc pas se figurer seulement la Renaissance comme un art et une poésie, mais encore comme une science et une philosophie ; il nous appartient de le montrer et nous le verrons précisément à propos de Nicolas Oresme et de son *Traictié de la première invention des monnoies*, livre se recommandant par ce fait que c'est le plus ancien ouvrage où cette question si importante ait été traitée en français d'une façon scientifique et rationnelle. Oresme d'ailleurs n'a pas seulement auprès de nous ce titre de gloire, mais il est encore le traducteur d'Aristote et en cela mérite toute notre admiration pour sa grande intelligence de la philosophie et la largeur de son esprit.

Que sait-on de la vie de ce curieux personnage ? Nicolas Oresme naquit en Basse-Normandie. Où et quand ? Ce sont des détails qui nous échappent : comme nous l'avons déjà remarqué, le moyen âge a montré pour ce genre de faits un dédain, une indifférence n'ayant d'égale que notre curiosité un peu excessive pour ce genre de choses. Oresme était en 1348 au collège de Navarre, et devait avoir par conséquent entre vingt et trente ans : en plaçant donc sa naissance entre 1318 et 1328, il y aura assurément peu de chance d'erreur. — Qu'était-ce que ce collège de Navarre ? Il avait été fondé par Jeanne de Navarre, épouse de Philippe le Bel, vers 1304, sur l'emplacement actuel de notre Ecole Polytechnique ; il ne faudrait pas assimiler ce collège de Navarre avec les autres établissements appelés « collèges », où les enfants sont réunis pour recevoir l'éducation en commun : tel ne

fut pas son caractère, tel ne fut pas son objet. Il s'agit tout simplement d'une maison où les jeunes gens recevaient l'hospitalité commune, un traitement varié et, malgré cela, continuaient leurs études à la Grande Université de Paris. L'Institut Thiers peut donner aujourd'hui une idée de cette ingénieuse création. Le collège de Navarre ne comptait pas moins de 70 boursiers : 20 théologiens, 30 *artiens* ou artistes, dépendant des Facultés actuelles des lettres et des sciences, 20 grammairiens, plus méprisés que les autres boursiers ; à leur tête se trouvait un grand maître, comme pour les théologiens, un maître ès arts et un sous-maitre ou un maître ès grammaire et un sous-maitre. Les chiffres des émoluments de chacun d'eux nous ont été conservés, et nous en reproduisons la liste qui est fort curieuse.

Grand maître de théologie	20 sous
Boursiers théologiens	8 sous
Maître ès arts	12 sous
Sous-maitre	8 sous
Boursiers <i>artiens</i>	6 sous
Maître de grammaire	8 sous
Sous-maitre	6 sous
Boursiers grammairiens	4 sous

Mais que valait donc le *sou* au *xiv^e* siècle ? Voilà une question à laquelle il est très difficile de répondre. Car, au *xiv^e* siècle, les mutations ou falsifications sont un accident et une faute journalière de tous les gouvernements ; on peut dire que, vers l'année 1304, le marc d'argent contenait 58 sous, ou encore que le sou valait 4 grammes et, en langage moderne, 86 centimes comme valeur intrinsèque. C'est le premier terme de notre comparaison ; mais quelle était donc la puissance de ce métal précieux ? A quelle proportion peut-on évaluer l'avisement de ce métal, qui fut si considérable ? Si on tient compte du froment et du pain, choses dont la relation tend à peu varier, l'avisement peut s'exprimer de la façon suivante : un même poids vaut aujourd'hui 10 fois moins ; en multipliant par 10, nous aurons donc le chiffre exact, c'est-à-dire, si on veut bien effectuer le calcul, on trouvera les chiffres suivants :

Boursier grammairien	34 fr. 40 par semaine	ou 1788 fr. 80 par an
Boursier « artien »	51 fr. 60	id. ou 2683 fr. 20 par an
Boursier théologien	68 fr. 80	id. ou 3577 fr. 60 par an

A la tête se trouve le grand maître de théologie avec 20 sous ou 172 fr., c'est-à-dire un traitement de 8.944 fr. : la relation reste à peu près la même aujourd'hui ; mais il ne faut pas oublier dans tous ces calculs que ces chiffres s'appliquent à l'année

1304, à un moment où règne la « monnaie forte », en d'autres termes : la monnaie honnête. Dès le lendemain de la falsification, le nombre énorme de sous va amener un bouleversement et c'est en vain que l'on cherchera alors à appliquer une méthode plus honnête. — Oresme fut donc grand maître et professeur de théologie au collège de Navarre, avec les appointements que nous venons de déterminer, du 4 octobre 1356 au 4 décembre 1361 ; il fut ensuite nommé doyen de l'église de Rouen, où il séjourna de 1361 à 1377 ; il eût bien voulu cumuler les fonctions, mais il perdit son procès : les statuts de Navarre s'y opposaient absolument. Pendant qu'il exerça ainsi l'office de doyen, il ne séjourna pas continuellement à Rouen : en 1363, nous le trouvons à Avignon prêchant, la veille de Noël, devant Urbain V. Ce sermon mérite d'être signalé par la hardiesse avec laquelle il s'attaque aux abus régnant dans la discipline ecclésiastique. Ce sermon eut d'ailleurs une histoire et une destinée ; il fut exhumé cent cinquante ans plus tard par les protestants et transformé en un pamphlet. Du reste, si sa hardiesse était extrême à l'endroit de la discipline, Oresme n'en était pas moins très respectueux à l'égard de l'illustre pape. Cette hardiesse, nous la rencontrerons dans tous ses ouvrages, et c'est ce qui nous permet de le considérer comme un homme fort en avance sur son temps.

Bientôt Oresme devint le favori de Charles V, de ce très sage roi qui n'eut qu'une faiblesse : celle de croire aux règles de l'astrologie judiciaire. Oresme d'ailleurs essaya de déraciner ce funeste préjugé de l'esprit de son roi, et il écrivit cinq traités contre la Divination ; des extraits de ce grand ouvrage latin furent rassemblés par lui dans un sixième traité composé en français. « Mon intention, y disait-il dans la préface, à l'aide de Dieu est monstrier en ce livret par expérience, auteurs et par raison humaine que fole chose, mauvaïse et périlleuse temporelement est mettre son entente à vouloir savoir ou diviner les aventures et les fortunes à venir ou les choses occultes par astrologie, par nigromance, geomance ou par quelzconques tels arts, se on les doit appeler arts. Mesmement (*surtout*) telle chose est périlleuse à personnes d'estat, comme sont princes et seigneurs, auxquels appartient le gouvernement public et pour ce ay-je composé ce livret en français afin que gens laïcs le puissent entendre »... et plus loin il écrivait : « Tels Divinations sont aussi comme une espèce d'idolâtrie, et est voulenté et folie et presumption que nature humaine veuille savoir ce qui appartient à Dieu tant seulement ». Ce langage était sans doute très sage, et profondément religieux, mais la religion elle-

même trouvait cette croyance tellement enracinée qu'il semble qu'elle n'osait pas la combattre. Oresme, lui, va chercher à l'abattre par des raisons solides, et on ne peut, en lisant son argumentation, s'empêcher de penser aux lignes qu'écrira plus tard Arnauld dans le premier discours de la *Logique de Port-Royal*. Il se moque d'ailleurs avec tant d'esprit de ces « pronostications », et il se plait si spirituellement à rapporter les croyances populaires : « Si un homme est nez sous le signe du mouton, il sera libéral parce que le mouton se laisse ôter sa laine » ! Le nom de Louis XIII, du reste, ne devait-il pas venir de semblables croyances, et ce surnom de « Juste » n'a-t-il pas un étroit rapport avec sa naissance sous le signe de la Balance ? Au milieu du xvii^e siècle, c'est-à-dire au moment où l'astrologie judiciaire cessera d'être admise officiellement, quand naîtra Louis XIV, ne tirera-t-on pas l'horoscope du nouveau-né, et, en 1661, quand Louis XIV eut le dauphin, le roi sans doute refusa de laisser tirer l'horoscope, mais des horoscopes privés ne furent-ils point tirés ? Il est donc fort curieux de voir Oresme s'occuper le premier de cette intéressante question, et l'aborder avec un esprit véritablement scientifique.

Oresme fit ensuite trois traités de théologie, un livre sur les *Deux natures de Jésus-Christ*, et divers autres opuscules, notamment le *De malis venturis super Ecclesiam*. Dans ce traité datant de 1363, il prédit avec précision le grand schisme d'Occident qui n'allait pas tarder à éclater ; on a dès lors voulu voir en Oresme un devin remarquable, on lui a supposé le don de prophétie, et on a même parlé d'une annonce de la Réforme et de Luther, c'est-à-dire d'événements du xvi^e siècle. Oresme ne serait plus alors un sage, mais un prophète qui aurait passé sur un siècle. C'est grandement exagéré : Oresme a prédit simplement le schisme, en termes du reste fort mystiques et fort symboliques, ne permettant pas de s'appliquer à une année plutôt qu'à une autre.

Oresme a encore écrit un *Traité de la sphère* où il fait preuve d'une méthode sérieuse, d'un remarquable esprit de suite et d'un talent scientifique, marquant véritablement une étape dans cette période où les livres de géographie et de cosmographie commencent à apparaître.

Son *Traité sur l'origine et la nature des monnaies* fut traduit par lui-même en français : c'est un ouvrage admirable qui mérite de nous occuper un instant, car il prouve aux économistes trop absolus et trop convaincus que le moyen âge n'a pas eu que des rêveries sur cet important sujet. En cela encore, Oresme dépasse son siècle d'une façon surprenante.

La traduction d'Aristote parut à partir de l'année 1370 : en 1370, la *Morale*, en 1371, la *Politique* et l'*Economique*, en 1377, le *Traité du monde*. Le 16 novembre 1377, Oresme fut nommé évêque de Lisieux ; en 1378, le 11 juillet, il mourut dans son diocèse qu'il n'avait point quitté pendant les dernières années de son existence. C'est tout ce que l'on sait de ce personnage : bien des dignités, bien des fonctions lui ont été attribuées ; on a même vu en lui le précepteur de Charles V. Pour cela on s'appuyait sur un texte dénommant Oresme « instructeur du roi Charles V » ; or Oresme fut écolier au collège de Navarre en 1356 et il est fort probable qu'à cette date, Charles V n'avait plus besoin d'un précepteur. Par « instructeur » il faut donc voir simplement une allusion à l'office didactique qu'il remplit auprès du roi, aux conseils, aux « instructions », c'est-à-dire aux avertissements qu'il lui fournit sans cesse.

II

Connaissant la vie d'Oresme, nous allons nous arrêter quelques instants sur le *Traité des monnaies*. Ce livre fait grand honneur à Oresme, car ce fut le premier ouvrage écrit en français sur une question abandonnée depuis l'antiquité et pourtant bien d'actualité au moment où Oresme composa son ouvrage. La monarchie française, en effet, depuis Philippe le Bel, voyait croître sa puissance, ses charges et ses dépenses ; mais ses ressources, ses revenus et ses recettes n'avaient pas augmenté, tant s'en faut. La situation financière avait mis la royauté dans un embarras extrême, et le besoin d'argent se faisait de plus en plus sentir. Il ne restait plus comme suprême ressource que l'altération des monnaies : Philippe le Bel y eut recours. Ses conseillers le préviennent bien du danger qu'il y avait à prendre pareil expédient, et son sage *légitiste* l'avertit prudemment que ses sujets vont être « plus ruinés par l'altération des monnaies que par toutes les guerres » ; discrètement, il fait remarquer que les auteurs de ces misères doivent bien y réfléchir et penser qu'un jour « ils doivent mourir ». Mais qu'importait au roi ? Il ne voyait que les énormes bénéfices du présent. Il se trompait d'ailleurs, et était victime d'une grosse erreur économique : le roi payait en fausse monnaie, sans doute, mais on payait aussi en revanche les impôts en écus avariés ; le résultat était une perte sèche, et un trouble énorme s'ensuivait. De 1351 à 1360, la livre tournois ne changea pas moins de 71 fois de valeur ; pendant la seule année 1358, le cours fut modifié 16 fois, et pendant l'année 1360, 47 fois. Le

roi agissait à sa guise, faisait la hausse et la baisse suivant les besoins du moment. Dans le *Recueil des Ordonnances* (t. III, p. 555) nous trouvons un document très précis sur ce sujet : « Ja soit écrit le roi ce que à nous seul et pour le tout de nostre droit royal, par tout nostre royaume appartiegne de faire teles monnoyes comme il nous plait et de leur donner cours » Et le 24 mars 1350, il dit à ses officiers : « Sur le serment que vous avez du roi, tenez cette chose secrète le mieulx que vous pourrez ».

Toutes les transactions quotidiennes, tout le commerce étaient empêchés et rendus impossibles par ce système monétaire. Charles V allait réagir ; Oresme choisit donc ce moment pour écrire son *Traité des monnaies*, pour essayer de peindre les désordres et réfuter ce sophisme véritablement trop hardi : que l'argent appartenait au roi. « Il semble à aucun, dit-il, que aucun roy ou prince puisse de sa propre autorité, de droit et privilège, franchement muer les monnoyes en son royaume courans et en ordonner à sa volonté et plaisir, et avec ce sur icelles prendre gaing et émolument tel et autant qu'il lui plaist. A aucuns autres semble le contraire et que telle auctorité ne luy a oncques esté octroyée ». Oresme étudiera donc la question, et donnera son avis « principalement selon philosophie et raison d'Aristote » ; il soumet donc son opinion à l'appréciation des plus grands et des plus illustres esprits qu'il y eut dans la science. C'est peu original, dira-t-on : comme tous ceux de son temps, n'invoque-t-il point Aristote et ne va-t-il pas lui aussi jurer perpétuellement par ce quasi dieu du moyen âge ? Non, s'il invoque ici Aristote, ce n'est pas à ses idées qu'il fait appel, mais à sa méthode, à son esprit : il ne lui demande ni le syllogisme, ni la métaphysique, mais un tour général d'esprit ; il veut lire et comprendre le philosophe grec avec le sentiment du réel et du positif. — L'altération des monnaies, dit Oresme, rend le commerce impossible ; mais qu'est-ce d'abord que la monnaie ? Sa définition est originale et précise : « Pecune... est instrument artificiel trouvé pour les naturelles richesses plus facilement permuter... pour ce doncques que monnoie est l'instrument pour permuter les richesses naturelles aux uns aux autres,... il fut expédient que tel instrument fut apte et convenable à traictier et manier legierement des mains, legier à porter ». Oresme passe ensuite à la discussion de deux curieuses questions : le signe conventionnel qui doit figurer sur la monnaie et la propriété de la monnaie. Pour ce qui est du premier problème, il dit qu'il fut « anciennement raisonnablement ordonné que à chascun ne fut licite de faire monnoie ou de imprimer la figure ou imaigne à son propre or et argent, mais fut ordonné que les caractères et

nombres qui se imprimeroient dedens la monnoie se feroient par une personne publique et députée par plusieurs de la communauté ». D'autre part, la monnaie est, dit-il, un instrument d'échange, par conséquent celui qui la reçoit en est parfaitement le maître, c'est « la vraie possession de celui ou ceux auxquels furent telles et semblables richesses naturelles ». On lui opposait le fameux texte de l'Evangile : « Rendez à César ce qui appartient à César » ; mais, s'écrie-t-il bien vite, tout denier ne peut pas appartenir au roi, et par là on ne peut assurément désigner que l'impôt dû à Sa Majesté. « Se aucun, dit-il avec véhémence, donne son pain ou labeur de son propre corps pour pécune, quand il reçoit icelle par telle manière, certes elle est *purement sienne*, pareillement comme estoit son pain ou le labeur de son corps, lesquelz estoient en sa libre et franche puissance de le faire ou de le donner », et il ajoute qu'on ne doit pas dire « appartenir le denier à César mais pour ce qu'il estoit soubzscript de son ymaige, pour ce qu'il estoit tribut appartenant à César ». Par ce régime, en effet, le roi attirerait bien vite à lui « induement les pecunes et substances de ses subjects », et il pourrait véritablement faire un marché de l'or et de l'argent. Ainsi Oresme se montre novateur dans la manière d'interpréter le texte. Il est un chrétien convaincu, mais il y a pour lui autre chose que la foi, il y a encore la raison ; la foi doit souvent s'adresser à la raison, et ce texte en particulier doit être examiné avec la raison. Il en vient à des termes d'une violence extrême, et tous les traits qu'il lance semblent retomber sur la mémoire du roi Jean. Il va jusqu'à comparer le roi à un marchand « qui mettroit prix en tout le froment de son royaume, puis l'achèterait, et après peu de temps le revendrait pour plus chier » ; il assimile encore le monarque à un marchand qui vendrait « en trichant », et il termine par cette apostrophe singulièrement hardie, étant donnée l'époque où elle a été écrite : « Si ung prince mue en poix et en composition, il est veu ostensiblement estre menteur... et porter tesmoignaigne faulx ; et encores est prevaricateur et deppiteur de celluy loyal commandement de Dieu ou quel est dit : tu ne prendras point le nom de Dieu en vain ».

Ensuite, Oresme semble partager l'opinion de son temps sur le prêt à intérêt ; il est d'accord avec les théologiens, avec Aristote qui avait dit : on prête une chèvre ; si, pendant l'année, elle a un petit chevreau, en rendant la chèvre, on aura le chevreau ; mais une pièce d'or ne peut en produire une seconde, l'intérêt n'est donc pas possible. — Sophisme dès longtemps réfuté, puisqu'avec la pièce d'or on peut acheter une chèvre, et qu'emprunter

la chèvre ou la valeur, c'est la même chose. Mais Oresme ne pouvait, à son époque, attaquer une opinion si autorisée; il condamne donc le prêt, mais, en le condamnant, il donne des raisons légitimes et compare ingénieusement la faute du prêt à intérêt et celle de l'altération des monnaies. Mais, auprès de l'altération des monnaies, c'est une peccadille : « L'usurier donne sa pecune à celui qui la reçoit volontairement et de son bon gré, et qui d'elle, par après, se peut aider et secourir à sa nécessité, et ce qu'il baille à autrui, oultre et par-dessus ce qu'il a reçu est de certain contract entre eux et dont ils sont contents; mais le prince, par mutacion prent de fait et non volontairement la pecune de ses subjectz, car il défend la consommation de sa première monnoie qui mieulx vaut et laquelle ung chacun mieulx voudroit avoir que mauvaise ». — Et il termine alors par d'extraordinaires menaces, déclarant que les mutations sont contre l'honneur du roi, et « préjudicient à la succession royalle comme à ses enfants », et plus loin « afin que je descende à choses plus especiales, comme ainsi fut, que ja Dieu ne plaise que les frans courages des François fussent si abastardis que volontairement fussent faiz serfs, pour ce la servitude à eux imposée ne pourroit longuement durer ». Il montre que ce serait exposer le royaume à « grant descriement et honte, et qu'ils le préparoient à sa fin »; la « sequelle » des rois n'apprit jamais à tyranniser, jamais le peuple gallican ne fut habitué à une servile subjection, et pour ce, « se la royalle sequelle de la France delinque (s'écarte) de sa première vertu, sans nul doute, elle perdra son royaume et sera translatée en autre main ». Jamais pareil régime ne sera tolérable en France, jamais « telle fraude et si j'ose dire larcin ne se pourroit conseiller à des hommes qui ne fussent en leurs pensées et intencions corrompus et püst à toutes fraudes et perversités tyranniques, » et il faut empêcher le prince « de ploier et encliner comme puis peu de temps en ça avons assez veü ».

C'est sur cette menace que se termine ce traité, dont la traduction était dédiée au roi de France. On a bien souvent répété avec M^{me} de Staël : « En France, c'est le despotisme qui est récent, c'est la liberté qui est ancienne », et de cela, nous avons un exemple de plus avec Oresme. Au milieu des contradictions, des désordres, il est curieux de rencontrer ainsi des preuves de franchise, de liberté comme celles que nous venons de mentionner. A une autre époque, l'écrivain eût pu être disgracié, pendu; non seulement il ne fut pas pendu, mais encore il fut nommé évêque. Et cela fait à la fois grand honneur au roi, qui fut assez sage pour écouter les conseils d'un homme intelligent, et à l'écrivain qui fut assez

audacieux pour les donner. D'après la description de l'état des monnaies, on voit que des mesures réparatrices ne furent point tentées dès la première année du règne ; le roi était d'ailleurs hésitant et voulait sonder un peu sa popularité. Il avait, du reste, besoin de relever son crédit auprès du peuple : il avait si mal lutté contre Charles le Mauvais ; ses combats contre les Anglais avaient été si peu brillants ; la situation était tellement difficile ! Allait-on trouver le roi « sage » tant rêvé ou un autre Jean le Bon ? Telle était la question qui inquiétait les esprits. Pour y répondre, Charles V allait attendre quelque temps ; il ne donna point dès le début des signes de son dessein, car Oresme n'eût pas manqué d'en parler. Tout l'honneur des tentatives nouvelles revient donc à notre écrivain, et on ne peut, en parcourant le livre dont nous nous sommes occupés aujourd'hui avant d'aborder la grande traduction d'Aristote, s'empêcher de dire : quel service a dû rendre ce conseil ! De quel courage cet écrivain n'a-t-il pas fait preuve, en osant parler avec autant de franchise et si audacieusement en face d'un roi très jeune, d'un roi dont le caractère était inconnu de tous, sans le savoir assez modéré pour écouter de pareils conseils, ni assez sensé pour les pratiquer et pour les suivre !

F. R.

NOTA. — Pour les citations, nous renvoyons à l'*Essai sur la vie et les ouvrages de Nicole Oresme*, par François Meunier. Paris, Lahure, 1857, in-8°.

L'édition mise à profit est le *Traité de la première invention des monnaies*, par N. Oresme, texte français et latin d'après les mss. de la Bibl. Imp°. — Publié et annoté par M. Wolowski. Paris, Guillaumin, 1864, in-8°. (Cf. pages II, XX, XXI, XVII, LII, LXXXIII.)

LITTÉRATURE LATINE

CONFÉRENCE DE M. G. LAFAYE

(Sorbonne)

Hannibal dans les Alpes, d'après Polybe et Tite Live.

Polybe (III, 50-56) et Tite Live (XXI, 32-37) nous ont laissé chacun un récit du passage des Alpes par Hannibal, et il est intéressant d'établir sur ce point une comparaison entre les deux

historiens. Mais, pour faciliter et éclairer cette étude, il est bon d'en élargir un peu le champ, et d'examiner d'abord quel a été l'ordre de marche du général carthaginois.

Sur ce sujet, bien fait pour piquer la curiosité, les opinions sont très divergentes. Un grand nombre de savants modernes ont tenté de résoudre ce problème difficile. Citons, entre autres, le colonel Hennebert (1), qui a étudié l'histoire ancienne au point de vue de l'art militaire, et dont le témoignage, appuyé sur sa science de tacticien, est très intéressant à suivre et à discuter ; son ouvrage, qui gagnerait sans doute à être resserré, présente aussi cet avantage de réunir tous les textes relatifs à la question. On ne saurait signaler tous les autres mémoires sur cet épisode du passage des Alpes, car on en compterait actuellement plus de cent cinquante.

Sur la question essentielle de savoir en quel endroit précis Hannibal a franchi les Alpes, toutes les opinions émises dans ces travaux savants peuvent se ramener à quatre ou cinq. Si nous suivons l'ordre géographique, nous voyons, en effet, que le passage a pu s'effectuer au Grand Saint-Bernard, au Petit Saint-Bernard, au mont Cenis, au mont Viso, ou encore, comme le pense le colonel Hennebert, au mont Genève ; mais le plus grand nombre penche pour le Petit Saint-Bernard. Cette incertitude provient de ce que les historiens anciens ont été très avares de renseignements. Polybe, dans son récit, mentionne les Allobroges, peuplade gauloise qui occupait la région située au nord de l'Isère. Hannibal, qui les rencontra, dit-il, sur son chemin, après avoir remonté le Rhône et traversé l'Isère, poursuivit sa marche dans ce pays que les anciens appelaient l'Ile, parce qu'il est étroitement enserré entre des fleuves, sauf du côté des Alpes : or, dans cette partie de la chaîne, le seul passage praticable pour se rendre en Italie est celui du Petit Saint-Bernard, à quelque distance du Mont-Blanc. Cet ordre de marche, s'il n'est point certain, est du moins parfaitement logique, et d'accord avec les rares indications données par les historiens. Le colonel Hennebert suppose qu'Hannibal, au lieu de traverser les Alpes en cet endroit, redescendit vers le sud en les longeant jusqu'au mont Genève ; mais les raisons de tactique sur lesquelles s'appuie cet avis sont-elles bien concluantes ? Napoléon I^{er}, qui a parlé à différentes reprises de ce passage des Alpes par le grand général carthaginois, a chaque fois exprimé une opinion différente au sujet du point précis où il s'effectua. Après être remonté si haut vers le nord, revenir ainsi

(1) *Histoire d'Hannibal*, 3 vol. Imprimerie Nationale, 1877 (avec atlas).

au sud en traversant l'Arc, la haute Durance, dans des régions accidentées et sauvages, n'était-ce pas pour Hannibal accumuler à plaisir les difficultés ? S'il s'était avancé jusqu'au delà de l'Isère, c'était, nous dit-on, pour échapper à la poursuite du corps d'armée que les Romains avaient posté au sud de la Durance : tout cela semble bien subtil, et peu probable. Aussi les savants modernes tiennent-ils généralement pour l'opinion que Tite Live nous présente aussi comme la plus répandue de son temps. Il est d'ailleurs douteux qu'on arrive jamais à serrer la vérité de plus près qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

Ce qui nous intéresse surtout, c'est la comparaison entre Polybe et Tite Live. Nous devons donc chercher non seulement en quoi ils diffèrent l'un de l'autre, mais aussi pour quelle raison ils diffèrent, et quel a été le dessein de chacun d'eux.

Les sources de la tradition des guerres puniques, et en particulier de cet épisode, étaient dans des historiens grecs. A la fin du III^e siècle (219), époque où eut lieu l'expédition d'Hannibal, les Grecs étaient fort indécis. Témoins du grand conflit entre Carthage et Rome, ils hésitaient à manifester leur sympathie trop exclusivement à l'une ou l'autre des deux rivales, avant de connaître l'issue du conflit ; ils étaient prêts à rechercher, en lui offrant leurs services, les faveurs du peuple victorieux ; mais, en attendant, ils se réservaient. C'est pourquoi on voit des Grecs dans le camp carthaginois comme dans les grandes maisons de Rome, ici clients d'Hannibal, là de Scipion. Habiles, insinuants, ils mettaient leurs talents indifféremment au service de qui les payait. Nous savons qu'Hannibal eut autour de lui des Grecs qui étaient chargés d'écrire l'histoire de ses campagnes : lui-même connaissait leur langue ; il l'avait apprise de l'un d'eux, Sosylos de Laconie, qui en même temps écrivait en sept livres τὰ περὶ Ἀννιβᾶν ; nous connaissons encore le nom de deux autres historiographes qui ont vécu à côté du général carthaginois, qui ont partagé ses fatigues et ses dangers, qui l'ont vu à l'œuvre, et ont pris, au jour le jour, des notes pour l'ouvrage qu'ils préparaient : Chœreas, et Silénos de Kalacté, qui paraît avoir fait plus d'impression que tous les autres sur les écrivains postérieurs. On cite aussi un certain Xénophon, auteur d'une *Histoire d'Hannibal* ; mais il n'est pas sûr qu'il ait été contemporain de son héros.

Quels caractères présentait l'œuvre de ces écrivains ? D'abord un caractère merveilleux et poétique : nous savons en effet que leurs récits étaient mêlés d'un grand nombre de fables. Timée de Tauromenium, rhéteur bien plutôt qu'historien, semble avoir été le premier auteur de ces changements fâcheux introduits dans

un genre jusque-là si plein de dignité et de noblesse. Sosylos et ses confrères racontaient que l'altitude des Alpes était fabuleuse, *fabulosa altitudo*, comme dit Florus; Silius Italicus, qui se fait l'écho de toutes les fables du temps, compare cette hauteur à la profondeur du chemin qui mène de la surface de la terre aux Enfers; mieux encore: les Alpes sont une barrière infranchissable, parce qu'elles supportent, comme Atlas, la voûte céleste: *supposita cælo saxa*. C'étaient là des fantaisies et des légendes, mais elles étaient tenaces et faisaient un grand effet: aussi des savants, qui se piquaient d'exactitude et de critique, s'ils n'allaient pas jusqu'à ces exagérations, attribuaient cependant aux Alpes une altitude telle qu'il eût été en réalité impossible de les franchir, surtout avec une armée et des bagages. Calculée d'après Strabon, leur hauteur serait de quatre fois la hauteur véritable du Mont-Blanc!

C'étaient encore les historiographes d'Hannibal qui racontaient que sur ces montagnes on ne connaissait pas l'été, qu'on n'y rencontrait aucune espèce de végétation, que l'homme ne pouvait point y vivre. Notons d'ailleurs que les populations des deux versants étaient également intéressées à entretenir ces traditions fabuleuses, la plus sûre garantie pour elles contre les invasions.

Au fond, si les admirateurs et les historiens d'Hannibal rivalisaient ainsi de zèle pour amplifier et multiplier les légendes autour de son nom, ce n'était pas seulement par goût du merveilleux, mais parce qu'ils croyaient grandir par là leur héros. Ils le présentaient comme un homme providentiel, envoyé par les dieux pour châtier Rome, en sorte que son génie n'était pour rien dans les grandes choses qu'il avait accomplies. La flatterie était grossière; mais Hannibal était intéressé à ce que les choses fussent ainsi présentées, et il laissait volontiers répandre dans son armée et chez les ennemis cette idée, que les dieux lui avaient souvent manifesté dans sa carrière l'intérêt qu'ils lui portaient. Dans Tite Live même il y a trace de ces légendes si soigneusement recueillies par les historiens grecs, par exemple quand il rapporte (XXI, 22) le songe du héros aux bords de l'Ebre.

« Là, on raconte qu'il vit en songe un jeune homme d'une forme divine, qui se disait envoyé de Jupiter pour le guider en Italie et qui lui recommanda de le suivre sans jamais détourner les yeux. Saisi de stupeur, Hannibal le suivit d'abord sans regarder près de lui, ni derrière. Mais, par une curiosité trop naturelle à l'homme, il se prit ensuite à chercher en lui-même quel pouvait être l'objet dont la vue lui était interdite et ne put surmonter son désir :

alors il vit derrière lui un serpent d'une grandeur prodigieuse s'avancant au milieu d'un vaste amas d'arbres et d'arbrisseaux brisés ; puis il crut entendre un coup de tonnerre suivi d'un violent orage. Ayant demandé ce que signifiaient ce monstre et ce prodige, une voix lui répondit que c'était la dévastation de l'Italie ; mais qu'il continuât sa route sans faire d'autre question et qu'il respectât le secret des destins ».

Aussi, après qu'Hannibal fut arrivé en Italie, personne ne douta que ce passage des Alpes n'eût été un véritable prodige. C'est ce que reconnaît Pline l'Ancien (XXXVI, 1, 2) : « Nos aïeux, dit-il, regardaient presque comme un prodige le passage des Alpes par Hannibal. — In portento prope majores habuere Alpes ab Hannibale exsuperatas. »

Pline dit *presque, prope*, mais l'opinion commune n'admettait pas cette restriction. Enfin, pour achever de flatter Hannibal, on le compara à un héros mythologique, à Hercule, qui passait pour avoir, entre autres grands travaux accomplis dans l'Occident, frayé le premier une route à travers les Alpes. Cet exploit n'avait pas été renouvelé depuis. Aussi Hannibal entretint soigneusement cette légende, comme le prouve ce passage du discours que, dans Tite Live, Scipion adresse à ses soldats effrayés de voir déboucher l'armée carthaginoise dans la vallée du Pô : « *Experiri juvat utrum Hannibal hic sit æmulus itinerum Herculis, ut ipse fert, ... an servus populi romani.* — Nous pourrions voir si cet Hannibal marche, comme il le dit, sur les traces d'Hercule, ou si ce n'est pas plutôt un esclave du peuple romain » (XXI, 41, 7). Silius Italicus a repris ce rapprochement (*Punica*, III, 196).

Ainsi les écrivains grecs, si bien placés pour bien voir, et qui auraient pu donner des renseignements si exacts et si précis, avaient défiguré l'histoire et la géographie par leurs embellissements de rhéteurs, par leurs descriptions poétiques et merveilleuses. Un autre caractère de leurs ouvrages semble avoir été la prolixité. Cicéron (*de Divinatione*) dit de Silénos : « *Diligentissime res Hannibalis persecutus est* : il a raconté avec beaucoup de soin l'histoire d'Hannibal ». On peut, il est vrai, douter de la valeur de ce témoignage : il n'est cependant pas en contradiction avec ce que nous venons de dire de ces historiens : Silénos avait pu, tout en étant crédule et mensonger, raconter beaucoup de choses en détail. Il y avait donc beaucoup à prendre dans ces auteurs, pour qui aurait su faire un choix, et éliminer toutes les fables accumulées à dessein.

Il est probable qu'Hannibal devait largement récompenser le zèle de ces historiens, suivant la coutume générale alors en Orient,

où tous les monarques avaient auprès d'eux des savants chargés de raconter jour par jour l'histoire de leur règne. Ainsi le général carthaginois avait dans son camp, comme les Antiochus, les Attale, les Ptolémée, à leur cour, une sorte de petite académie, dont les membres n'avaient garde de dire autre chose que ce qu'il voulait leur faire dire. Il ne leur répugnait donc nullement de louer leur protecteur aux dépens de la vérité, et ils avaient plus de souci d'amuser le lecteur que de l'instruire (1).

Tout autre est le cas de Polybe. Prisonnier des Romains, il avait été émerveillé par leur puissance, séduit par les caresses des Scipions, et il était devenu l'admirateur de ses maîtres. C'est dans ces dispositions qu'il écrivit son *Histoire générale* ; mais c'était aussi un esprit élevé et indépendant. Du reste, à ce moment, Hannibal était mort : il n'y avait aucun intérêt à le rabaisser, et Polybe comprenait parfaitement que diminuer la gloire du grand adversaire de Rome, c'eût été diminuer celle de Rome elle-même.

Hannibal était mort en 183 av. J.-C. Il avait franchi les Alpes sans doute au mois d'octobre de l'année 219. Or Polybe écrivit son *Histoire générale* entre 146 et 127 : il est donc vraisemblable que la composition du troisième livre, qui nous occupe, doit se placer vers l'an 140, c'est-à-dire quatre-vingts ans environ après le passage des Alpes, quarante après la mort d'Annibal. Les guerres puniques étaient alors terminées, et Carthage vaincue venait d'être impitoyablement détruite, en 146. Donc l'apaisement était complet ; Polybe pouvait garder toute son indépendance et rester fidèle à son système. On sait que pour lui l'historien doit entièrement bannir le merveilleux de ses ouvrages, car la volonté et le génie des hommes sont les seuls agents dont il doive tenir compte ; d'autre part, comme lui-même avait conduit des armées et composé des ouvrages sur la tactique, il s'intéressait particulièrement aux opérations militaires et au talent des capitaines.

Il était très bien informé : il écrivait peu de temps après les événements, et il connaissait parfaitement les lieux. Grâce aux facilités que lui offrait sa situation à Rome, notamment ses relations avec les Scipions, il avait pu parcourir tout l'Occident : « Jen'ai pas craint, dit-il (III, 39), de braver les fatigues et les périls, dans de longs voyages en Afrique, en Espagne, en Gaule, et sur cette mer extérieure qui baigne ces contrées, afin de relever les

(1) De ces historiographes d'Hannibal il nous reste, outre les noms, quelques fragments que l'on trouvera dans les *Historicorum Græcorum fragmenta* de G. Müller : éditeur Didot.

erreurs de mes prédécesseurs... » C'est ainsi qu'il avait visité les Alpes, entre 151 et 154. Il avait aussi consulté les documents authentiques. Il avait vu (ch. 33) à Licinium, sur une table d'airain, la liste, qui ressemble à un dénombrement épique, des peuples qui avaient fourni des contingents à l'armée d'Hannibal. Il n'avait donc rien négligé pour faire une enquête sérieuse, aidé d'ailleurs par son esprit particulièrement sagace et pénétrant. Aussi écrit-il dans un esprit tout à fait opposé à celui de ses devanciers : il juge fastidieuses, dangereuses même, toutes les fables, toutes les descriptions poétiques dont ils ont à plaisir, et si maladroitement, chargé leurs ouvrages. Nulle part on ne saisit mieux l'esprit de son livre, et le principe dont il est parti, que dans ce passage, où il exprime si clairement son dédain pour Chœreas et Sosylos, comme s'il sentait qu'on attend de lui quelque chose qu'il ne veut pas donner (ch. 20). « Ces anecdotes sont aussi dénuées de vérité que de vraisemblance... Mais c'est assez parler de toutes ces ridicules imaginations d'un Sosylos et d'un Chœreas : de telles fables n'ont ni la valeur ni la dignité de l'histoire ; ce n'est que le bavardage insignifiant d'une boutique de barbier. »

Comment donc s'est-il distingué d'eux dans le récit du passage des Alpes ? D'abord en écartant absolument tout ce qu'on avait raconté de l'intervention des dieux (ch. 43). A quoi fait-il allusion dans ce passage ? Nous ne le savons pas bien. Chose singulière, Silius Italicus ne nous raconte rien qui puisse nous l'expliquer : il y a bien dans son poème une intervention divine, mais en faveur des Romains : Vénus, voyant la race d'Enée menacée, va se plaindre à Jupiter, qui la rassure. Ce n'était assurément pas dans ce sens que Sosylos ou Chœreas avaient imaginé la légende qui fait dire à Polybe : « Comme ils ne peuvent trouver une issue à leurs fables, ils font intervenir les dieux et les fils de dieux dans l'histoire, qui d'ordinaire ne s'appuie que sur les faits ;... ils nous dépeignent les lieux tellement déserts, que, sans la rencontre de quelque divinité ou de quelque héros venus tout exprès pour dire la route à Hannibal, ses soldats égarés auraient péri sans aucun doute... » Il s'agit ici de quelque divinité carthaginoise, ou favorable à Carthage, probablement de Melkarth, l'Hercule punique, à qui Hannibal avait été sacrifier à Cadix avant son départ. Ces accusations sont plus nettement encore exprimées au chapitre suivant. Polybe s'indigne de voir Hannibal, un des plus grands capitaines qui aient existé, représenté comme un homme sans génie, presque comme un fou qui se jette sans réfléchir au milieu des obstacles : « Comment imaginer un général plus insensé qu'Hannibal, qui, à la tête de troupes considérables, ne sait, s'il faut en

croire nos historiens, ni les lieux qu'il doit traverser, ni où il va, et court s'engager dans une entreprise absolument impossible?... Leurs développements sur les déserts, sur les précipices des Alpes révèlent encore leur fausseté. Ils ne savaient donc pas que les Gaulois, maintes et maintes fois avant l'arrivée d'Hannibal, avaient franchi les Alpes?... Ainsi, pour eux, même nécessité que pour les poètes dramatiques ; dans la plupart de nos pièces de théâtre les dénouements ont besoin de l'intervention de quelque dieu, parce que les auteurs choisissent des fables en dehors du vrai et de la raison. » Polybe au contraire s'attache à faire ressortir le génie et la prudence d'Hannibal, qui, avant de s'engager dans les Alpes, avait fait faire des reconnaissances, étudié sa route et préparé ses opérations.

Ajoutons à cela la déclaration que notre historien fait au chapitre 57 à propos des descriptions géographiques qu'il a supprimées. Il sent bien qu'il trompe l'attente du lecteur, et il éprouve le besoin de s'en expliquer : « Peut-être nous demandera-t-on pourquoi, après avoir détaillé la géographie de l'Afrique et de l'Espagne, nous n'avons rien dit des colonnes d'Hercule, de la mer extérieure, des îles Britanniques... de tout ce que bon nombre d'historiens ont longuement raconté, en se contredisant plus d'une fois. Nous répondrons à cela que, si nous avons laissé de côté ces questions, ce n'est pas que nous les regardions comme étrangères à l'histoire ; mais d'abord nous avons craint d'interrompre notre récit par de continuelles digressions ; et ensuite nous avons cru bon de ne pas parler de ces curiosités en quelques lignes détachées, mais d'en traiter séparément en temps et lieu, avec toute l'exactitude dont nous sommes capable... Demander d'ailleurs à l'histoire de pareilles excursions à propos de tout pays, c'est s'exposer au sort de ces hommes friands, qui, goûtant à tous les plats, ne jouissent pas dans le moment même de ces mets si variés, et n'y trouvent qu'une nourriture d'un effet nuisible... »

Polybe a fait en somme une œuvre utile, où il faut louer la sagacité, la pénétration, l'esprit philosophique, que l'on est en droit d'attendre de la part d'un historien sérieux. Mais il a été trop loin : il a exagéré son système, ce qui le rend trop souvent sec et vague, dans les moments mêmes où l'on s'attendrait à voir l'intérêt des faits communiquer à son récit de l'animation et de la couleur. Ailleurs, il semble qu'il y ait de sa part comme une gageure pour ne pas citer de noms géographiques, là où ils auraient le plus d'utilité. Sur le trajet que suivit Hannibal du Rhône à Turin, il ne nous donne aucun détail qui puisse fixer nos idées ; à peine nomme-t-il les Allobroges, ce qui est insuffisant. Qu'a fait Hanni-

bal en quittant leur territoire ? Quelles peuplades a-t-il rencontrées ? Il laisse sans réponse toutes ces questions : c'est vraiment trop de sobriété. Il dit avoir vu les Alpes : si malgré tout il n'avait pas pu se faire une opinion certaine sur le col qu'avait franchi Hannibal, au moins aurait-il pu, dans un chapitre, discuter la question. Cela était nécessaire non pas seulement au point de vue de l'art, mais aussi au point de vue particulier auquel il s'était placé en écrivant son histoire ; tacticien, il voulait faire ressortir aux yeux de ses lecteurs le génie des grands capitaines : il devait s'attacher à préciser de son mieux l'ordre de marche d'Hannibal.

Entre Polybe et Tite Live se placent plusieurs historiens qui avaient aussi raconté le passage des Alpes. Nous ne les connaissons pas tous, mais nous avons quelques détails sur le principal d'entre eux, Cœlius Antipater (1) ; il écrivait quelques années après Polybe. Son ouvrage, *Belli Punici alterius historia*, parut probablement vers l'an 110. Il avait lu non seulement Polybe, mais aussi les historiens que Polybe avait attaqués et réfutés ; d'après Cicéron, il avait même pris pour modèle Silénos, ce qui ne nous donnerait pas de lui une bien haute idée. Il est regrettable cependant que nous n'ayons pas conservé son œuvre : il était moins avare de descriptions et de détails que Polybe ; il faisait la géographie des Alpes et cherchait à déterminer le lieu du passage. Ainsi de tous les témoignages relatifs à cette question, le plus important est celui que Tite Live rapporte d'après Antipater (XXI, 38) : « On croit communément qu'Hannibal a franchi les Alpes dans cette partie qu'on appelle Alpes Pœnines en souvenir même des Carthaginois (*Pœni*) ; Cœlius Antipater pense qu'il les traversa au *Jugum Cremonis*. » Nous voyons par là qu'il y avait une opinion commune à Rome sur le point précis où Hannibal avait franchi les Alpes, et que Cœlius Antipater avait discuté cette question intéressante. Quant au nom de *Jugum Cremonis*, nous ne savons pas au juste ce qu'il désignait : d'après Weissenborn, ce serait la partie des Alpes située entre le Mont-Blanc et le Petit Saint-Bernard.

Nous pouvons maintenant, en le comparant à ses devanciers, mieux comprendre Tite Live, et mieux apprécier cette partie de son œuvre où il raconte le passage des Alpes par Hannibal.

Sans aucun doute, il avait lu tous les écrivains que nous venons de passer en revue. Il nomme Silénos (XXVI, 49) ; nous

(1) Cf. Cicéron, *de Divinatione*, I, 24, 26, etc., et les *Fragmenta Historicorum*, édition Peter.

venons de voir qu'à l'occasion il cite et discute les témoignages d'Antipater. Il a même lu des historiens plus anciens que ce dernier, entre autres Cincius Alimentus, contemporain d'Hannibal, qui avait été fait prisonnier par les Carthaginois, et qui avait écrit, en grec, une histoire de la guerre punique, sans doute pleine d'intérêt à cause des souvenirs personnels qu'il y avait mis en œuvre. Tite Live le nomme (XXI, 38) à propos du dénombrement des troupes d'Hannibal. Ainsi l'ouvrage de Polybe n'était pas indispensable à Tite Live qui eût facilement trouvé la matière de son XXI^e livre soit chez les historiographes grecs d'Hannibal, Silénos et autres, soit chez les plus anciens écrivains romains.

Polybe a été très goûté des Romains. Cela s'explique facilement : il avait été l'ami des Scipions, il avait exalté la grandeur romaine, il était un historien politique par excellence ; à tous ces titres il devait leur être cher : Brutus avait fait de son ouvrage un *Epitome* qu'il relisait encore la veille de Pharsale. Tite Live parle de lui (XXX, 45, XXXIII, 10) en ces termes : « Haudquaquam spernendus auctor », c'est un historien qui n'est pas à dédaigner ; — ou encore : « Non incertum auctorem, cum omnium Romanarum rerum, tum præcipue in Græcia gestarum : — il a raconté avec beaucoup de précision les affaires de Rome, et surtout ce qui concerne la Grèce. » Ces éloges ont paru bien froids, et on a accusé leur auteur d'ingratitude. Il est certain que, si l'on compare pour le fond le livre III de l'*Histoire générale* et le livre XXI des *Décades*, on est frappé des ressemblances qu'ils présentent, et tenté de croire que tout chez l'historien romain vient directement de son prédécesseur grec.

Mais il faut noter que ces témoignages de Tite Live se rencontrent, pour la première fois seulement, au livre XXX ; auparavant il ne fait jamais mention de Polybe. Cela nous porte à penser que Tite Live a commencé à suivre Polybe seulement à partir du moment où celui-ci raconte l'histoire qui fut pour lui de l'histoire contemporaine, c'est-à-dire à partir de l'intervention de Rome dans les affaires de la Macédoine : alors il le lit avec goût et le suit fidèlement. Mais, en composant les trois premières *Décades*, l'a-t-il consulté et utilisé ? On en peut douter, et les critiques modernes ont des raisons de croire que, dans cette partie de son travail, il l'a à peu près complètement laissé de côté. Quoi qu'il en soit, il faut constater qu'il lui est bien supérieur dans la partie de son ouvrage qui nous intéresse en ce moment.

D'abord au point de vue de l'art (1). Il a rétabli ce que Polybe

(1) V. Taine *Essai sur Tite Live*, p. 226.

avait volontairement écarté, par exemple la description pittoresque des lieux, essentielle ici pour faire comprendre les craintes des soldats d'Hannibal, leurs fatigues, leurs tribulations de toutes sortes et aussi le mérite de l'entreprise et la gloire du succès. Puis il nous montre les sentiments de la foule autour du chef : Polybe n'avait vu qu'un homme de génie, Hannibal, et avait concentré sur lui tout l'intérêt, sans s'inquiéter de faire le tableau de son armée. Mais Tite Live ne perd pas une occasion de faire ressortir l'effroi des soldats pendant la route, leur joie après le triomphe, leur confiance dans leur chef. Polybe écrit pour des lecteurs érudits et philosophes : il raisonne sur les faits, s'intéresse uniquement aux motifs des actions humaines, sans se soucier des lecteurs qui ne peuvent le comprendre, et il n'y a rien chez lui qui puisse se comparer à ce tableau admirable que fait Tite Live des sentiments qui agiterent l'armée carthaginoise en présence des Alpes (ch. 32).

C'est qu'un autre mérite de Tite Live est de se transporter par l'imagination au milieu même des scènes qu'il dépeint, de se mettre dans la situation d'esprit des personnages, et de rendre ainsi l'action présente. C'est là un don des grands maîtres, celui qui leur permet de faire sur nous une forte impression : ce don, l'historien grec ne l'a pas : il resserre, il condense son récit, et ne sait pas, comme son émule romain, trouver et rendre ces détails qui donnent aux narrations un caractère si frappant de vérité. On peut, à ce point de vue, remarquer le passage (ch. 36) où Tite Live raconte qu'à un certain moment l'armée carthaginoise rencontre sur sa route un obstacle imprévu. Les cavaliers qui venaient à l'arrière sont brusquement arrêtés ; on s'interroge : c'est une roche énorme qui barre le chemin. Hannibal arrive, s'informe, va s'assurer lui-même du fait et donner des ordres. Cette petite scène est peut-être imaginée, mais elle est vraisemblable et concourt admirablement à l'intérêt général.

Tite Live ajoute aussi les discours, et ce procédé traditionnel chez les anciens a ici cet intérêt particulier qu'il lui permet de rappeler les légendes sans en prendre lui-même la responsabilité. Nous avons vu comment Polybe s'irrite contre les historiens qui présentent ce passage des Alpes comme un miracle ; oublie-t-on, dit-il, que les Gaulois avaient déjà maintes et maintes fois franchi ces montagnes ? Ce propos, cette critique, qu'il prend ainsi à son compte, Tite Live la place dans la bouche d'un acteur du drame : c'est Scipion qui, s'adressant à ses soldats pour les rassurer, rapporte la légende et la combat (ch. 41). L'argument si froid chez Polybe est devenu vivant. Enfin Tite Live, malgré l'avis de Po-

lybe, ne craint pas de rappeler les prodiges qui ont précédé ou accompagné la marche d'Hannibal (ch. 22, le *songe* d'Hannibal, etc.). Il sait bien que cela a une grande importance, que ce sont là des éléments essentiels du drame, à cause de l'impression qu'ils firent sur les esprits. Hannibal était très superstitieux ; ses soldats, comme les Romains eux-mêmes, l'étaient plus encore. Et puis n'était-ce pas un moyen de préparer la victoire que de montrer par des prodiges de quoi l'on était capable ? Les Alpes, que la légende disait infranchissables, Hannibal les franchissait avec l'aide des dieux : il combattait le merveilleux par le merveilleux... Ainsi l'historien latin a été bien inspiré en respectant cette partie de l'épisode ; en accueillant le merveilleux dans son récit, il s'est rapproché de la vérité plus que l'historien grec.

On peut même aller plus loin : Tite Live est supérieur à Polybe au point de vue de l'exactitude et de la précision du récit : il nous apprend bien des choses que nous ne saurions pas si nous étions réduits à l'ouvrage de son devancier, et nous donne sur l'ordre de marche d'Hannibal des détails qui nous le rendent bien plus facile à suivre : il nous dit que l'armée carthaginoise a passé chez les *Tricores*, chez les *Voconces*, chez les *Tricastins*, qu'elle a traversé la Durance, et ce sont des points de repère très utiles pour la question de topographie. Il a fait, en somme, tout son possible pour élucider cette question si obscure, et, s'il n'est pas arrivé à un résultat plus précis, c'est que les éléments d'information manquaient déjà de son temps. Il a du moins le mérite d'avoir tenté ce que Polybe avait négligé. Il nous donne parfois aussi des détails curieux. Il raconte par exemple qu'Hannibal fit éclater, en y répandant du vinaigre, une roche qui entravait sa marche : il n'y a pas un mot de cela dans Polybe, qui se contente d'écrire (ch. 55) qu'« Hannibal ouvrit à grand'peine une route à travers le roc ». Est-ce à dire que le fait rapporté par Tite-Live soit une légende ? Ce n'est pas sûr, et en tout cas il a bien fait de nous dire ce qu'on en savait de son temps. Le colonel Hennebert montre que ce n'est point un fait unique dans l'histoire ancienne : on a des exemples de brèches faites dans des murailles par l'action combinée du feu et d'un acide dont nous ne connaissons pas la nature, mais qui était sans doute analogue à l'*acetum* employé par Hannibal.

Nous pouvons donc conclure que Tite Live, plus complet que son devancier, produit par son art une impression supérieure. Mais ce n'est pas en vain que l'écrivain philosophe l'a précédé. Si Polybe n'avait jamais écrit, Tite Live, réduit à Silénos, aurait sans doute multiplié les légendes inutiles et fastidieuses. Averti

par Polybe, il ne rapporte des fables que là où elles sont essentielles, sans y croire lui-même, sans compromettre sa réputation d'historien digne de foi, *gravis*. Il faut donc savoir gré à Polybe de l'influence bienfaisante qu'il a exercée, sinon par son talent d'écrivain, du moins par la prudence et la pénétration de son esprit, sur Tite-Live, et peut-être sur tous les historiens latins.

F. B.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

COURS DE M. DEJOB

(Sorbonne)

Victor Hugo. — Ruy-Blas.

Cromwell est de 1827. En 1838, Hugo, alors à l'apogée de son talent, donne *Ruy-Blas*. Dans l'intervalle, comme il est en pleine possession de ses moyens, il a fixé sa poétique. Elle porte sur deux points principaux, qu'il convient d'examiner : la conception dramatique et la conception morale. Le premier point comprend deux articles. 1° Pour Hugo, sans qu'il le dise d'ailleurs, le drame le plus intéressant est celui dont la matière est *inventée* par l'auteur. L'auteur pourra choisir des personnages historiques, leur conserver même leur vrai caractère ; mais il doit les placer dans une intrigue sortie de son imagination. 2° Cette intrigue, pour produire tout l'effet possible sur le spectateur, doit être surprenante, sortir de l'ordre commun. Notons que sur ce point Hugo, s'il est en désaccord avec Racine, s'accorde avec Corneille. Rien de plus simple que les sujets de Racine. Titus, par exemple, fils d'un empereur, est épris de Bérénice, reine de Judée. Son père meurt ; il réfléchit à son amour, comprend sa responsabilité nouvelle ; il se dit que Rome méprise les rois et les reines d'Orient ; il ne peut se décider à un mariage qui serait impopulaire. C'est un spectacle douloureux que ce déchirement de deux âmes ; mais il ne fait pas qu'on se récrie, tant le sujet a le caractère habituel de la réalité. De même pour *Athalie* : une reine criminelle est sur le trône ; Joad, défenseur de la foi juive, conspire contre elle et la punit. Sur une donnée si simple, le génie de l'auteur se déploie ; mais le sujet est ordinaire.

Au contraire, chez Corneille, le Cid est obligé de provoquer le comte qui est le père de sa fiancée, et Chimène est obligée de demander la tête de son amant. Horace et son beau-frère, Félix et son gendre sont placés dans des circonstances extraordinaires. Donc Hugo suit l'exemple de Corneille.

Sur l'autre article, qui concerne l'invention du sujet, Hugo est en désaccord avec Corneille et avec Shakespeare, aussi bien qu'avec Racine. Shakespeare, en effet, comme nos classiques, accepte les données historiques, les légendes, les croyances populaires : c'est qu'à prendre des sujets tout faits, un auteur a deux avantages : il a d'abord plus de chances de vaincre l'incrédulité, la froideur du public cultivé ; ensuite il a plus de chances pour que, dans la peinture des caractères, il ne s'écarte pas de la vraisemblance. Les actions de tout homme ont une cause ; en partant de faits acquis et en en recherchant la cause, on remonte jusqu'au caractère. Mais Hugo travaille pour la foule et ne pense pas au public éclairé ; il croit qu'elle sera entraînée par l'enthousiasme et qu'elle ne pourra résister aux beautés qu'il aura semées pour elle dans la pièce. Pour la vérité, il ne la dédaigne pas, puisque le drame doit nous l'offrir, suivant lui, plus entière. Mais il n'en a pas le sens : entre des événements possibles et des événements impossibles, entre un caractère constant et un autre dont les traits sont incohérents, il ne sait choisir. Il n'a pas vu qu'il y a péril à inventer de toutes pièces, et que, si on éblouit ainsi son public, on risque, si l'on n'est pas un profond psychologue, de manquer à la vraisemblance.

Ainsi, une fois sa poétique constituée, il sera entendu qu'il faut *inventer* et faire *surprenant*. Hugo y avait déjà pensé : un conspirateur si maladroit qu'il se prenne dans ses propres filets (le Rochester de *Cromwell*), voilà une donnée qui plaira plus tard à Hugo. Mais son *Cromwell* sent le vaudeville. Or, plus tard, Hugo verra que, dans le drame, le comique ne doit pas être au premier plan. Le sujet d'*Hernani* est frappant ; mais aussi le dénouement est mal rattaché à l'action. Dans les deux premiers tiers de la pièce, Hernani et Carlos se disputent une femme. Carlos, devenu empereur, la marie à Hernani. Puis, à la fin, le drame se déplace : la lutte n'est plus entre l'empereur et Hernani ; le vieillard, à qui Hernani avait acheté le droit de frapper l'empereur, vient réclamer l'exécution de sa promesse, et Hernani se donne la mort. Voilà un genre de surprise qui n'est pas dans la logique de la pièce. Et dans la suite Hugo se contentera davantage. Lucrece Borgia, aimant son fils, déconsidérée devant lui, par lui, demande sa tête, l'obtient, lui verse du poison, le sauve, l'empoisonne.

sonne enfin sans le savoir, et est tuée par lui. Nous vivons là dans un autre monde, mais où tout se tient en apparence. C'est un sujet de cette nature que Victor Hugo a traité dans *Ruy-Blas*.

Un laquais s'éprend d'une reine ; il est rapproché d'elle par un grand seigneur méchant, don Salluste, qui ourdit une vengeance infernale, après avoir été disgracié. Ruy-Blas obtient l'amour de la reine, devient ministre, sauve l'Espagne, travaille à son insu à un piège où la reine tombe, et ne peut l'en tirer qu'en frappant don Salluste et en s'empoisonnant aux pieds de la femme qu'il aime. Voilà un thème dramatique en accord avec l'idéal de Victor Hugo. Il y va déployer une adresse prestigieuse pour en masquer les invraisemblances.

Ces invraisemblances sont nombreuses. Quelle destinée extraordinaire que celle d'un valet devenant un Richelieu ! Nous admettons que Dieu dispense à son gré la vertu et le talent : on peut avoir de l'esprit, de la finesse, du tact, dans toutes les conditions. La créature la plus infime peut même lire dans vos yeux et vous conduire à son gré. Mais, pour conduire l'Etat, il faut des connaissances et une pratique que n'acquerra jamais en dix mois le laquais le plus spirituel. On citera l'exemple de du Tillot, ce valet qui fut, dans le duché de Parme, un ministre intelligent. Les cours d'Espagne et de France insistèrent même pour qu'on le maintint à son poste malgré les cabales montées contre lui. Mais Parme était un petit duché : l'Espagne de Ruy-Blas est immense ; le soleil ne s'y couche pas. Puis du Tillot n'est pas arrivé d'un bond au premier rang : il a passé par des fonctions intermédiaires où il a pu développer son talent, qui consistait, du reste, à appliquer des réformes qu'on essayait alors dans tous les pays, à Naples, à Milan, en Espagne, en Portugal, sauf en France, et trente ans seulement avant 1789. Donc, je comprends la situation et l'histoire de du Tillot : je ne m'explique pas celle de Ruy-Blas.

Deuxième difficulté : il faut, d'après Hugo, du grotesque dans la pièce. Or, ici, où peut-on bien le chercher ? Dans *Cromwell*, l'introduction de cet élément n'offrait pas de difficulté : le personnage principal est un hypocrite, les puritains sont des fous, les cavaliers des dissipateurs et des étourdis (pour Hugo, bien entendu). Il n'y a, pour amuser, qu'à les faire agir suivant leur caractère. Ici, les personnages sont graves : don Salluste, Ruy-Blas, la reine ne prêtent pas au ridicule. Il était donc difficile de rendre la pièce comique.

Comment Hugo va-t-il cacher les invraisemblances du sujet et introduire du comique ? Pour le premier point, il ne dira pas

seulement que Ruy-Blas a des facultés exceptionnelles ; il inventera des circonstances qui feront croire à la vraisemblance de sa carrière. Nous apprendrons par une conversation que Ruy-Blas, enfant du peuple, orphelin, a été élevé par charité dans un collège. Il y a fait des études brillantes sans doute. De plus, il a mené une vie de rêverie, où il formait des projets pour le relèvement de l'Espagne, attristé qu'il était de la honte et de la misère où languissait son pays. Il se disait : « Je sauverais l'Espagne si j'en avais le moyen. » Puis son plaisir était de voir sortir les duchesses du palais. C'est là qu'il aura vu la reine pour la première fois.

D'autre part, ce valet, prédestiné à la charge de premier ministre par son patriotisme, l'est aussi à l'amour d'une grande dame, car elle rêve cet amour, avant de le sentir. Ruy-Blas vit sous une reine qui s'ennuie et qui souffre. D'Allemagne, on l'a transportée en Espagne ; accoutumée aux mœurs patriarcales de son pays, on l'a soumise brusquement à une froide et méticuleuse étiquette. Son cœur est affectueux, mais elle ne vit pas : le roi, son mari, est une *ombre d'homme*. Il sait que ses ministres le pillent ; il vient les écouter et n'a pas le courage de les renvoyer. Il laisse faire, chasse beaucoup, et, voulant donner de ses nouvelles à sa femme, il lui écrit : *Madame, il fait grand vent, et j'ai tué six loups*.

La reine délaissée reçoit un jour des fleurs. Celui qui les apporte escalade une grille, au péril de sa vie. Un jour, elle aperçoit des traces de sang sur la muraille ; à côté se trouvent une lettre, des fleurs et un morceau de dentelle ensanglanté. La reine rêve à cet inconnu qui ne demande rien, et le contraste naît de lui-même dans son esprit entre la conduite de Ruy-Blas et celle de son mari. Si donc, d'un côté, Ruy-Blas est digne de son poste et a des droits à l'affection de la reine, je vois aussi comment l'affection de la reine est préparée.

Pour le comique à introduire dans la pièce, Hugo va inventer un personnage qui ne sera pas chargé d'en faire oublier les péripéties, mais qui sera étroitement lié à l'action. Si on le supprime, l'action disparaît. Don César de Bazan est amusant par sa verve ; il est, de plus, nécessaire. C'est sur lui que don Salluste se repose d'abord de sa vengeance ; et, quand César refusera de s'y prêter, il s'y prêtera sans le savoir. Il est cousin de don Salluste ; mais, comme il a des mœurs légères, il est tombé assez bas ; d'abord ami, protégé de voleurs, il est devenu voleur lui-même. Don Salluste le lui reproche et lui dit : « Je veux vous rendre à votre ancienne position ; mais aidez-moi : il me faut une émeute à

Madrid pour me venger d'une femme. » Don César refuse sa collaboration; on ne se venge pas *tortueusement* d'une femme. Mais il ressemble à Ruy-Blas et connaît ce dernier. Don Salluste a entendu la conversation où Ruy-Blas a fait part à César de ses sentiments pour la reine; il imagine de supprimer pour longtemps César, de lui substituer Ruy-Blas, et Ruy-Blas éperdu s'entendra ordonner *de plaire à cette femme et d'être son amant*. » Supprimez don César, et Ruy-Blas ne peut être introduit à la cour. Grâce à l'ordre donné par don Salluste de vendre don César à des corsaires, voilà une position ménagée à Ruy-Blas. Mais César s'échappe. Péripétie : l'action est suspendue à sa personne. Il a le désir de se venger; il va parler, il apprendra ou devinera ce que projette don Salluste. Il fera connaître et déjouera ses plans. Hugo tire spirituellement parti de ce retour. Don César agit de telle façon que, tandis qu'il croit contrecarrer Salluste, les projets de Ruy-Blas sont entravés et la reine compromise. En effet, Ruy-Blas a été contraint au début d'écrire ce billet : « Je suis dans un grand péril, et ma reine seule peut me sauver. » C'est pour la maîtresse de don Salluste que Ruy-Blas avait cru écrire. Or, don Salluste le lui laisse deviner, le mot est destiné à la reine. Ruy-Blas doit aller au rendez-vous qu'il donne et causer ainsi le déshonneur de la reine. Ruy-Blas envoie don Guritan dire à la reine de ne pas croire au billet. Don Guritan se présente au palais en même temps que Don César qui le tue après une querelle. Non avertie, la reine viendra, et sans le dénouement, elle serait perdue. Le personnage de don César est essentiel à l'action; de ce côté la pièce porte la marque d'une singulière adresse de contexture.

Dans le détail, la même qualité se retrouve. Hugo a trouvé le secret de faire savoir à un homme et à une femme qui s'aiment leur passion réciproque, sans que ni l'un ni l'autre en parlent. La reine ne dira pas à Ruy-Blas : « Je vous aime », et Ruy-Blas ne lui fera pas d'aveu; on lui fournira pourtant le plus clair des indices, une dentelle ensanglantée. Introduit dans le palais, Ruy-Blas apporte à la reine une lettre du roi; tout à coup, il a une émotion et risque de défaillir. Une femme propose de lui faire respirer des sels; la reine, en tirant un flacon, fait sortir un morceau de dentelle qu'elle gardait sur son cœur. Ruy-Blas reconnaît ce gage muet de sa passion, et la reine, dans cet instant, voit la manchette de Ruy-Blas, d'où la dentelle a été arrachée. Voilà les deux personnages qui, avant tout aveu, ont recueilli des symptômes décisifs de leur amour mutuel.

Dans une autre scène, une même cause produit des effets

contraires : la surveillance exercée sur la reine nous fait sourire et nous fait pitié. Elle a le désir de sortir ; la *camerera mayor* lui dit : « Le grand d'Espagne qui a droit à la clef n'est point ici pour ouvrir. » Elle veut jouer au lansquenet : elle ne peut jouer qu'avec le roi ou les parents du roi. Elle voudrait inviter une de ses femmes : elle ne peut dîner qu'avec un parent du roi. Elle essaie de se mettre à la croisée : elle ne le peut. L'étiquette, même en Espagne, n'était pas tyrannique à ce point ; mais à la scène on n'a pas le temps de réfléchir ; ces détails nous amusent, et cependant, comme ils font souffrir la pauvre femme, ils excitent notre pitié. On pourrait relever encore ailleurs l'habileté de Hugo à entremêler des scènes de rire et de larmes, son étonnante adresse à prévoir les objections qu'appellent les invraisemblances de la pièce, et à glisser une réponse bonne ou mauvaise.

Est-ce de l'art ? Non. L'art consiste à montrer des événements vraisemblables et non pas à pallier des invraisemblances. Il y a la même différence entre cette sorte de savoir-faire et l'art véritable qu'entre un raisonnement spécieux et un raisonnement juste, entre un édifice solide et un édifice paraissant solide. Voyez par exemple : la reine, surveillée de si près, sort de nuit et se rend à un rendez-vous ! Les seuls actes qu'elle pourrait se permettre seraient les plus scabreux, les plus inconvenants ? Au deuxième acte, la suivante dit : « J'ai une clef, Madame ; nous nous dédommagerons de la reclusion qu'on nous impose. » Mais, pour s'échapper d'un palais peuplé de duègnes, de majordomes, il ne suffit pas d'avoir une clef ; il faut être invisible, sinon on sera arrêté dès les premiers pas et respectueusement reconduit.

De même, on peut douter des capacités de Ruy-Blas. On peut être bon élève et remporter un prix d'honneur ; après quelques années de rêveries politiques en compagnie de ses camarades, pourrait-on prendre en main les affaires de la France, moins embrouillées pourtant que celles de l'Espagne d'alors ? Evidemment non. Et le rapide avancement de don César ? « Il a la protection de la reine, » dit Hugo. Mais si la reine est surveillée et mortifiée, comme il le dit, presque inconnue du roi, exilée dans son palais, comment peut-elle forcer la main à tout le monde, prendre le pouvoir d'une maîtresse flattée ? Ce n'est pas sérieux.

Autre remarque. Tout le monde se trompe sur Ruy-Blas : on le prend pour don César. « Il lui ressemble, » dit Hugo. C'est possible, et de telles méprises se sont produites parfois. Don César est demeuré dix ans loin de la cour et on peut admettre qu'il n'ait plus les traits du César d'autrefois. Mais l'illusion durera cinq minutes, pas plus, car le faux César va se trahir. Des personnages

vous tendent la main ; vous êtes un laquais, vous êtes demeuré longtemps aux portes des palais : vous saluerez les uns, ceux que vous reconnaîtrez ; mais les autres ? Et quand ils parleront des souvenirs communs que vous devez avoir avec eux, de ce qu'ils ont fait avec vous ? Vous répondrez par le silence et l'embarras.

Donc c'est dans sa constitution, son fond même, que la pièce est invraisemblable. Dès lors, cette adresse infinie que déploie Hugo, à quoi sert-elle ? Mais c'est surtout à la lecture que les défauts du drame deviennent choquants. Le mouvement y étant très rapide, un homme qui ne serait pas naïf peut s'y tromper. Voici au contraire qui blesse à la scène même tout spectateur délicat : la conception morale de l'auteur.

On admettait jusqu'alors que la première qualité d'une héroïne était la pureté. On lui en donnait d'autres : un Corneille, un Racine ne dédaignaient pas d'accorder aux leurs la naissance, la beauté, l'esprit ou la tendresse. Mais ils leur donnaient d'abord le souci de la pudeur. Hugo, à ses débuts, accepte cet usage. Francis Cromwell est espiègle ; mais sa conduite, aussi bien que son langage, est irréprochable. Dona Sol reçoit clandestinement Hernani, mais elle a de la fierté et le respect de soi. Puis Hugo s'est dit : cette manière a fait son temps, elle est froide. Il admet avec les romantiques que nous sommes tous non pas faibles, mais si foncièrement corrompus que la tentation n'a qu'à se présenter : nous sommes vaincus d'avance. A partir de 1830, on admet que la passion et le vice doivent se mêler dans une héroïne pour exciter l'intérêt. Le mélange peut se faire de différentes façons, mais il y faut les deux éléments. Parfois la passion prétend racheter le vice : Marion Delorme, éprise de Didier, devient héroïque ; Lucrèce Borgia, incestueuse et criminelle, est la plus dévouée des mères. Ailleurs, une jeune fille, aimée chastement par un homme honnête, l'aime à son tour, mais par vanité se laisse séduire aux manières d'un grand seigneur : c'est la Jeanne de *Marie Tudor*. Dans la même pièce, nous voyons une reine qui a plusieurs amants, dont un misérable qu'elle connaît pour porter un nom usurpé ; elle le charge de dignités, étale sa liaison avec lui, l'invective, le condamne à mort pour l'avoir trompée, essaie de lui substituer un innocent qui sera décapité à sa place, si bien que cet homme sera sauvé si on n'y met bon ordre. Et quand l'auteur accorde à une héroïne la pureté de l'âme, du moins le corps est-il profané : telle est la Blanche du *Roi s'amuse*.

Dans le drame que nous étudions, si nous jugeons la reine, l'appellerons-nous, comme le fait Ruy-Blas, un *ange* ? Elle ne commet

pas d'adultère dans la pièce, il est vrai ; mais elle montre de l'imprudence et une fausse pudeur. Hugo semble vouloir nous persuader qu'on peut côtoyer l'abîme, les yeux fermés, sans y tomber. La reine garde et relit la lettre de l'inconnu. Quand elle a vu celui qui l'aime, elle a pour lui la plus indécente des attentions. On vient de dire à Ruy-Blas : « Vous serez au service de la reine ; quand le roi viendra, vous serez chargé de lui ouvrir la porte de la chambre où couche la souveraine. » La reine dit alors tout haut : « Vous savez que le roi chasse en ce moment et ne viendra pas cette nuit. » Enfin, par prudence, il la fuit : elle le cherche. Elle vient dans le petit réduit voisin de la salle des ministres ; là elle est témoin du courage et des connaissances de Ruy-Blas ; elle le félicite : il ne peut retenir une déclaration. Que va-t-elle faire ? Elle va lui dire : « Sortez, ou je sors ! » ou bien elle le priera de ne pas continuer ? Pas du tout ; elle l'engage à poursuivre et elle le tutoie. Il vient de dire : « Pardonnez ! » Elle répond :

Oh ! parle, ravis-moi !
Jamais on ne m'a dit ces choses-là ; j'écoute.
Ton âme en me parlant me bouleverse toute.
J'ai besoin de tes yeux j'ai besoin de ta voix.
Oh ! c'est moi qui souffrais ! Si tu savais ! Cent fois,
Cent fois, depuis six mois que ton regard m'évite...
Mais non, je ne dois pas dire cela si vite...

Mesurez l'illusion que peuvent produire sur des cœurs neufs des vers semblables tombant de si haut, et demandez-vous quel est le plus enviable, celui qui n'écrit pas une pièce comme *Ruy-Blas* ou celui qui l'écrit ?

Elle continue :

Va, tu me sembles bien le vrai roi, le vrai maître...

Et voici la fausse ingénue qui perce :

Je te dis tout cela sans suite, à ma façon,
Mais tu dois cependant voir que j'ai bien raison.

RUY-BLAS (*tombant à genoux*).

Madame...

LA REINE (*gravement*).

Don César, je vous donne mon âme...
Reine pour tous, pour vous je ne suis qu'une femme,
Par l'amour, par le cœur, duc, je vous appartiens ;
J'ai foi dans votre honneur pour respecter le mien.

Etrange naïveté ! Etrange imprudence !

Quand vous m'appellerez, je viendrai ; je suis prête.

Ce vers semble fait pour préparer le V^e acte. Car elle *viendra*. Comparez maintenant le rôle non à la Junie, non à l'Aricie, mais à la Phèdre de Racine ; vous apprécierez la retenue de ce dernier ; il n'aurait pas mis après la tirade de la reine une indication comme celle-ci : *Elle baise Ruy-Blas au front*.

L'insuffisance de délicatesse se marque encore par la nature de l'esprit répandu dans cette pièce ; l'esprit y est très réel, mais c'est de l'esprit bouffon. Ainsi, dans le rôle de don César au IV^e acte, si certains mots sont piquants, la scène où César reçoit le laquais chargé d'argent est vulgaire.

Heureusement quelques beautés rachètent ces défauts. Il faut relever un passage spirituel du dialogue de César avec don Salluste au I^{er} acte :

Mon cousin, tenez, trêve aux reproches.
Je suis un grand seigneur, c'est vrai, l'un de vos proches...

Toute la tirade est écrite avec une élégance qui ira désormais s'affaiblissant chez Hugo. A noter encore l'apostrophe de Ruy-Blas aux ministres :

Bon appétit, Messieurs ! O ministres intègres
Conseillers vertueux ! Voilà votre façon
De servir, serviteurs qui pilliez la maison, etc. !

(Acte III, sc. n.)

Le passage est admirable par l'énergie.

C'est une très belle scène que celle où Ruy-Blas est torturé par don Salluste, qui revient d'exil. « Quoi ? lui dit don Salluste, vous exilez un de vos parents ? Pour une peccadille, vous chassez de la cour un gentilhomme ? » Ruy-Blas répond : « Il dilapide le trésor. » Salluste le persifle en le traitant comme un laquais : « Fermez donc cette fenêtre ; ramassez mon mouchoir, et vous allez exécuter mes ordres ». Il laisse deviner qu'il machine un guet-apens. Ruy-Blas supplie alors qu'on le laisse tranquille :

O mon Dieu ! Voilà donc les choses qui se font !
Bâtir une machine effroyable dans l'ombre,
L'armer hideusement de rouages sans nombre,
Puis sous la meule, afin de voir comment elle est,
Jeter une livrée, une chose, un valet, etc.

(Acte III, sc. v.)

Signalons la belle scène de la fin, où la reine et Ruy-Blas sont surpris ensemble. Don Salluste dit :

Madame de Neubourg n'est plus reine d'Espagne.

« Signez ce papier ; sinon, vous allez être jetée dans un couvent. Si vous obéissez, vous partez en Portugal avec Ruy-Blas, et

vous pourrez vivre tranquillement. » Fureur des deux amants. Salluste raille :

Allons ! Qu'est-ce qu'une couronne ?

Vous gagnez le bonheur si vous perdez le trône.

Il se démasque dans ce vers ironique :

Et vous l'aurez fait duc afin d'être duchesse.

Mais Ruy-Blas s'empare de l'épée de don Salluste ; et comme ce dernier, se sentant perdu, lui propose un combat singulier, son adversaire s'écrie :

Un duel ! si donc ! Je suis un de tes gens, à toi,

Valetaille de rouge et de galons vêtue,

Un maraud qu'on châtie et qu'on fouette. — et qui tue.

Dans cette pièce, si nous en croyons la *Préface*, il y a ce qu'on n'a jamais mis dans aucune œuvre dramatique. La foule y trouve une intrigue, les femmes de la passion, les penseurs des caractères, les historiens la peinture d'une époque. Elle renferme encore un symbole de morale et de littérature. Pour ce qui est des caractères, nous ne dirons qu'un mot. Ni la reine ni Ruy-Blas ne sont des caractères ; ce sont des rôles. Don Salluste nous est représenté à la fois comme un ambitieux déçu, brûlant du désir de se venger et comme un grand seigneur sceptique. Ces traits s'accordent-ils ? Admettons que don Salluste aïeu à souffrir de la part de la reine. Mais un gentilhomme ne saurait ressentir pour elle cette haine féroce qui le possède. Le sentiment monarchique est encore bien trop vif dans les cœurs. Un don Salluste, dans la réalité, aurait cherché à se venger sur des personnes de l'entourage de la reine, mais ne se serait pas attaqué à elle. La Bruyère et Saint-Simon nous offrent des exemples de haine bien vive, mais pas pour une reine.

Et si don Salluste a ce ressentiment au cœur, il ne peut avoir de la méchanceté de luxe ; il ne peut pas mortifier à plaisir Ruy-Blas. Supposons qu'il soit hautain et étourdi, il raillera Ruy-Blas ; mais, s'il avait besoin de lui, il ne lui reprocherait pas une peccadille. Le « ramassez mon mouchoir » est théâtral, car il attire notre pitié sur un homme du peuple ; mais le mot est invraisemblable.

Dans son drame, Hugo a-t-il respecté la vérité historique ? L'avidité des seigneurs, la nullité du roi sont fidèlement représentées. Mais il ne nous a pas offert un tableau d'ensemble des malheurs de l'Espagne. Nous assistons à une lutte qui s'engage entre quelques personnages à propos d'intérêts privés. On nous montre un homme offensé qui veut se venger, et deux amants

séparés. « Ruy-Blas, dit Hugo, représente le peuple espagnol. » C'est une erreur. Le peuple en Espagne est jaloux de son honneur ; on sait comment il résista aux envahisseurs envoyés par Napoléon. Et dernièrement encore, quand l'Allemagne a mis le pied aux Carolines, l'Espagne n'a-t-elle pas fait preuve de dignité ? Ce peuple met sa gloire à se faire respecter de l'étranger. Mais il se soucie fort peu de la façon dont on le gouverne.

Ce qui reste, c'est que le sujet est attachant, et que, s'il manque de décence et de vérité, on y admire une éloquence qui ne faiblit pas, des paroles pleines de feu. Ce genre de mérite, tout d'abord requis au théâtre, y suffit à la représentation, parce que cela produit un grand effet. Réduire à ce mérite Hugo aurait été une concession douloureuse, il y a cinquante ans, alors qu'on ne reconnaissait pas Racine ou Corneille pour les maîtres de notre art dramatique. De nos jours, il ne nous coûte pas de saluer simplement un auteur de deuxième ordre dans un homme capable d'écrire des drames qui font un pareil effet à la scène.

On peut se demander d'où proviennent les défauts que nous avons relevés et où la morale est intéressée.

Hugo n'y tombe certainement pas par un calcul de scandale, car, dans l'ensemble, sa poésie n'est ni indécente, ni sensuelle ; ses poésies lyriques sont réservées par l'expression, et les tableaux voluptueux s'y rencontrent plus rarement que chez beaucoup de poètes. Le mal vient d'abord d'une fausse philanthropie ; l'auteur a tellement pitié de notre faiblesse qu'il la confond avec la vertu. Et puis, Hugo manque de tact dans la découverte de la vraisemblance, de profondeur et de finesse dans la peinture des caractères, et ne connaît pas toute l'étendue de la morale. En résumé, on ne peut le ranger parmi les auteurs dramatiques de premier ordre ; mais il frappe vivement la foule et par certains côtés charme aussi les connaisseurs.

A. S.

SUJET PROPOSÉ

(Faculté des lettres de Paris.)

Préparation à la Licence.

DISSERTATION FRANÇAISE

« Le travail du corps délivre des peines de l'esprit, et c'est ce qui rend les pauvres heureux ». (*La Rochefoucauld.*)

A. — La Rochefoucauld ne prétend pas que le travail manuel nous console dans toutes nos douleurs ; mais il veut dire que des gens comme les artisans et les laboureurs ont beaucoup plus de chances qu'un homme d'une autre classe d'échapper à certaines peines : ces peines sont proprement celles que l'esprit nous forge, qui sont bien réelles et souvent très vives, mais ne sont pas du lot universel, car elles résultent de la culture, de l'éducation, et sont propres à un monde spécial.

Ce serait en effet une erreur de soutenir que parce qu'on est journalier ou paysan on doit souffrir moins et moins longtemps. Assurément l'oisiveté peut favoriser la sensibilité : mais comme il y a dans toutes les classes de la société des cœurs endurcis, il y a aussi dans toutes, des âmes tendres et sensibles ; et dans toutes il y a des pertes également dommageables, sources de douleurs aussi vives, auxquelles on ne peut se soustraire sans honte, et que le temps seul a le droit d'adoucir. Ainsi il peut y avoir sur ce point différence entre les hommes d'une même classe, il n'y en a pas *a priori* entre les diverses classes l'une par rapport à l'autre.

B. — Il s'agit donc pour La Rochefoucauld de peines particulières à un monde spécial, celui où il vivait. Quelles sont-elles ?

a. — Il y en a d'abord une à laquelle lui-même n'a pas pensé : le journalier échappe au doute philosophique et religieux, et aux souffrances qu'il engendre. Mais La Rochefoucauld n'a pas vu combien il avait raison sur ce point, parce que ni lui ni son siècle n'ont connu ce doute. Pascal est une exception, et encore a-t-il deviné le doute chez les autres sans le ressentir lui-même. Il y avait à cette époque des croyants légers, même des athées ; mais il n'y avait pas d'hésitants : cela tient à ce que le caractère était très décidé, et qu'on prenait aussi vite son parti entre deux doctrines qu'entre deux actes à accomplir.

b. — Mais, dans la pensée de La Rochefoucauld, les pauvres échappent à des souffrances que lui-même avait bien connues : d'abord celles qui résultent de l'ambition et de l'amour-propre. L'auteur des *Maximes* savait ce qu'il en coûte de loger en soi de pareils hôtes. Il est ordinaire en effet que les hommes pourvus de tous les avantages de la naissance, de la fortune et du talent soient avides d'y ajouter encore : il leur faut toujours de plus grosses pensions, de plus grands titres ; ils veulent briller

comme écrivains, comme gens du monde, comme courtisans. Mais leurs ambitions rivales se font sans cesse obstacle ; et comme ils vivent perpétuellement en compagnie, ils souffrent plus vivement de leurs déceptions et des succès d'autrui ; mais, malgré les blessures de leur amour-propre, ils sont obligés d'être polis et affectueux avec des personnes détestées, de vivre bon gré mal gré dans un échange continu de services, dans un commerce d'apparente amitié. C'est donc en connaissance de cause que La Rochefoucauld, qui eut tant d'ambitions et tant de déceptions, estime heureux l'homme que sa condition met à l'abri de ces souffrances. C'est le cas du journalier, du paysan ; non que le travail manuel ait pour résultat d'abêtir ceux qui le pratiquent ! Ce serait une erreur de le croire, et la philanthropie basée sur cette idée est aveugle et mal entendue. Il y a partout des esprits racornis et des sots ; mais sous tous les habits il y a des esprits très fins, très observateurs, très gais : le travail manuel, s'il ne comporte pas toujours l'intervention de l'intelligence, du moins la laisse toujours libre de s'exercer. Mais l'homme qui doit chaque jour gagner son pain devient, en général, pratique et modeste : laissé à lui-même, il accepte assez volontiers sa condition ; sauf de rares exceptions, il sent que les moyens de s'élever lui manquent, et se résigne ; l'envie ne dure pas dans son cœur et ne le tourmente pas.

C. — Une autre souffrance qu'avait connue La Rochefoucauld, c'est l'amour. Mais les paysans, les ouvriers ne connaissent guère que le désir ou le sentiment plus noble de l'affection conjugale : l'amour proprement dit est rare chez eux. C'est bien un sentiment naturel ; mais il ne peut guère se développer que chez les personnes cultivées, parce qu'il est mêlé de chimères : la personne aimée semble l'abrégé des merveilles de la nature, le chef-d'œuvre incomparable de la création. Sous cette forme l'amour convient surtout aux esprits fins et délicats, capables de créer ou au moins de goûter la poésie.

C. — Il faut noter ici que dans la pensée de La Rochefoucauld il s'agit du travail du corps nécessité par la condition où nous sommes, et non pas de celui que certaines personnes s'imposent par fantaisie, pour quelque temps : ce dernier, qui fatigue et rebute vite, ne saurait être une consolation. Mais le véritable travail du corps est celui en vue duquel nous avons été élevés, qui nous fait vivre, et absorbe par suite toutes nos pensées.

D. — Quant à la conclusion de La Rochefoucauld, ce n'est point une erreur de dire que les pauvres sont heureux, mais c'en est une de croire qu'il y ait une classe particulièrement destinée par Dieu au bonheur : le bonheur est une chose individuelle, qui dépend non pas de la classe de la société à laquelle on appartient, mais des qualités personnelles que l'on a.

Les pauvres en particulier ont-ils donc plus de chances d'être heureux que les riches ? Il y a lieu ici de distinguer deux sortes de pauvres trop souvent confondus : d'abord la classe des nécessiteux, des hommes qui vivent dans le dénûment le plus complet, et qui restent évidemment très malheureux, même affranchis de toutes les souffrances de l'homme cultivé. Appliqué à ceux-là, le mot de La Rochefoucauld serait d'un mons-

trueux égoïsme. Mais il y a aussi la classe bien plus nombreuse des hommes qui ont la santé, un gagne-pain, quelques économies, et que l'on appelle néanmoins pauvres : sur ceux-là il n'y a pas lieu de s'apitoyer, car ils peuvent, autant que les riches, avoir la gaité et la sécurité d'esprit.

Il serait donc faux de dire d'une façon absolue que les pauvres sont heureux, puisque les indigents ne le sont en aucune façon ; quant aux pauvres qui ne sont pas indigents, ils ne sont pas nécessairement heureux ; mais il faut reconnaître que certaines souffrances n'existent pas pour eux, et c'est une compensation à la privation des plaisirs que le riche seul peut se procurer.

SOUTENANCES DE THÈSES

Le 12 février 1896, M. HENRI LION, ancien élève de la Faculté des Lettres de Paris, agrégé des lettres, professeur au Lycée Janson de Sailly, a soutenu devant la Faculté des Lettres de Paris ses thèses pour le doctorat sur les sujets suivants :

THÈSE LATINE. — *Plinii Minoris epistolae quid ad pueros educandos aptum praebeant.*

THÈSE FRANÇAISE. — *Les tragédies et les théories dramatiques de Voltaire.*

M. Lion a été déclaré digne d'obtenir le grade de docteur avec *mention honorable*.

Le 21 février 1896, M. PAUL MASQUERAY, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Bordeaux, a soutenu devant la Faculté des Lettres de Paris ses thèses pour le doctorat sur les sujets suivants :

THÈSE LATINE. — *De tragica ambiguitate apud Euripidem.*

THÈSE FRANÇAISE. — *Théorie des formes lyriques de la tragédie grecque.*

M. Masqueray a été déclaré digne d'obtenir le grade de docteur avec *mention très honorable*.

Le 28 février 1896, M. RENÉ WORMS, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé de philosophie, docteur en Droit, a soutenu devant la Faculté des Lettres de Paris ses thèses pour le doctorat sur les sujets suivants :

THÈSE LATINE. — *De natura et methodo Sociologiae.*

THÈSE FRANÇAISE. — *Organisme et Société.*

M. Worms a été déclaré digne d'obtenir le grade de docteur avec *mention honorable*.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

Service de Renseignements

Notre appel a été entendu, et nous avons déjà reçu quelques demandes auxquelles nous nous empressons de répondre : nous nous tenons à la disposition de nos correspondants.

CH..., à Lyon. — Vous nous demandez s'il existe un ouvrage sur la langue hébraïque. Il y en a un très curieux de *Fabre d'Olivet*. Cet ouvrage, intitulé *La langue hébraïque restituée et le véritable sens des mots hébreux rétabli et prouvé par leur analyse radicale*, contient : 1° une dissertation introductive sur l'origine de la parole ; 2° une grammaire hébraïque ; 3° une série de racines hébraïques ; 4° un discours préliminaire ; 5° une traduction en français des 10 premiers chapitres du Sépher, contenant la Cosmogonie de Moïse. Cet ouvrage, édité à Paris en 1816, forme 2 volumes in-4° brochés. Il est très rare et coûte 40 francs. Nous pouvons disposer de quelques exemplaires.

S..., à Nancy. — L'ouvrage de *Robert* sur les *Fables inédites des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles*, et les *Fables de La Fontaine*, a été publié en 1825 chez Cabin. Il forme deux volumes in-8° avec 1 portrait de La Fontaine sur acier, 90 gravures en taille-douce et 4 fac-simile, prix broché, 16 francs.

G..., à Limoges. — Nous ignorons s'il existe une histoire de la vicomté de Limoges. Nous allons chercher.

M..., à Pau. — Vous trouverez une très intéressante étude sur Alexandre Dumas fils dans le volume que nous avons publié sous ce titre : le *Théâtre d'hier*, par M. Parigot, professeur de rhétorique au Lycée Janson-de-Sailly. L'Académie a couronné cet ouvrage.

A..., à Orléans. — Nous connaissons un ouvrage de *Récréations philologiques*, par *F. Génin*. C'est un Recueil de notes destiné à servir à l'histoire des mots de la langue française. Il a été publié en 1838 et forme 2 volumes in-12, assez rares. Nous pouvons vous les procurer au prix de 5 francs les 2 volumes.

UN PROFESSEUR, à Bordeaux. — 1° M. *Tissot*, ancien professeur de philosophie à l'Faculté des Lettres de Dijon, est bien celui qui a traduit la *Raison pure* de Kant. Cette traduction est introuvable. — M. *Tissot* a publié, en 1843, chez Ladrangé, un ouvrage intitulé : *Anthropologie spéculative générale*, 2 vol. in-8°. Est-ce celui-là que vous désirez ? Nous chercherons à vous le procurer, dès que nous connaîtrons votre réponse.

2° *Léist* était médecin en chef de la 3^e section des aliénés à l'hôpital de la Salpêtrière, et membre de l'Institut. Il a publié en 1846 un curieux volume : l'*Amulette de Pascal, pour servir à l'histoire des hallucinations*. Ce livre est très rare, mais nous pourrions peut-être en avoir quelques exemplaires. Nous vous aviserons.

UN RHÉTORICIEN, à Toulouse. — Oui, nous avons les *Causeries et méditations historiques et littéraires* de *Ch. Magnin*, en 2 vol. in-8° publiés en 1843, par Benjamin Duprat. Nous pouvons vous les fournir moyennant le prix de 5 francs les 2 volumes.

AVIS. — Dans le prix des différents ouvrages que nous indiquons plus haut, le port n'est pas compris.

Comme ce port varie suivant l'importance des commandes qui nous seront faites, il nous est impossible d'en prévoir à l'avance le montant.

A réception de la commande, nous aviserons nos clients de ce que coûtera le port de chaque envoi.

Librairie LECÈNE, OUDIN & C^{ie}, Éditeurs

15, rue de Cluny, PARIS

La Société de Géographie commerciale vient de décerner une Médaille d'Or à cet Ouvrage.

En vente.

L'Europe Politique

GOUVERNEMENT — PARLEMENT — PRESSE

PAR

Léon SENTUPÉRY

Ancien Chef de Cabinet du Sous-Secrétaire d'État au Ministère de la Justice et des Cultes,
Ancien Sous-Chef de Bureau au Ministère de l'Intérieur, Membre de la Société de Législation comparée.

Prix de l'ouvrage complet, br. 24 fr.

L'ouvrage est complet en trois forts volumes in-8°, contenant plus de 2200 pages.

Les trois volumes sont en vente.

La publication est mise à jour jusqu'en octobre 1895, à l'aide d'un **Supplément**, qui forme une brochure in-8°. 2 fr.

L'ouvrage se vend également par fascicules séparés, et comprend **huit fascicules**:

FASCICULE I. — Allemagne. — Autriche-Hongrie. — Belgique. — Bulgarie. — Danemark. — Espagne. — Grande-Bretagne. — Grèce. — Italie.

FASCICULE VI. — Luxembourg. — Monaco. — Monténégro. — Pays-Bas. — Portugal. — Roumanie. — Russie. — Saint-Marin. — Saint-Siège. — Serbie. — Suède et Norvège. — Suisse. — Turquie.

Le prix de chaque fascicule broché est de 3 fr., sauf pour le fascicule VIII, dont le prix est de 6 fr.

Cet ouvrage est une sorte de **Manuel pratique de politique extérieure**, où sont méthodiquement classés et présentés, sur un plan uniforme pour chacun des Etats d'Europe, des renseignements rigoureusement exacts et de courts aperçus concernant le *Gouvernement*, le *Parlement* et la *Presse*.

Ce livre, qui présente un **ensemble considérable de renseignements concis**, exacts et pratiques, s'adresse à tous ceux qui, par profession ou par goût, s'intéressent à la politique étrangère, à la situation et à l'organisation des pays voisins : *hommes politiques, diplomates, consuls, officiers, journalistes, fonctionnaires, grandes administrations, élèves de l'Ecole de Sciences politiques, des Ecoles supérieures et des Facultés*, etc., etc.

QUATRIÈME ANNÉE.
9^e Série

N^o 20.

2 AVRIL 1896.

Année Scolaire 1895-1896

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

QUATRIÈME ANNÉE

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur en chef : N. FILOZ.

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

SOMMAIRE

ÉMILE BOUTROUX.....	Les paralogismes de la <i>Raison pure</i> (Sorbonne).
CHARLES SEIGNOBOS.....	La monarchie française de 1642 à 1660 (Sorbonne).
E. DROZ....	Examen critique de l' <i>Introduction à l'histoire de la littérature anglaise</i> . — L'idée, le but et les moyens de l'histoire (Faculté des lettres de Besançon).
JOSEPH TEXTE.....	Les premiers vulgarisateurs de la littérature allemande en France (Faculté des lettres de Lyon).
SUJETS PROPOSÉS.....	Préparation à la Licence ès lettres.

PARIS

LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE DE CLUNY, 15

1896

Service de Renseignements

C. à Limoges. — Il existe une histoire des Vicomtes et de la Vicomté de Limoges par Marvaud. Cet ouvrage publié chez Desmoulins, à Paris, en 1873, forme 2 vol. in-8° sur papier vergé. Nous pouvons vous le fournir à 4. 50.

UN PROFESSEUR, à Bordeaux. — *L'Anthropologie spéculative générale* de Tissot vaut 5 francs (2 vol. in-8° brochés).

Quant au livre de Lélut : *l'Amulette de Pascal pour servir à l'histoire des hallucinations*, il forme 1 vol. in-8° publié en 1846. Nous en avons trouvé quelques exemplaires que nous pouvons vous fournir au prix de 3. 50 l'exemplaire. L'ouvrage est rare.

X. à Avignon. — 1° M. Paul Meyer a publié une traduction du *Roman de Flamenca* d'après le manuscrit unique de Carcassonne. Cette traduction est accompagnée d'un glossaire 1 vol. in-8° édité à Paris chez Franck en 1865 ; prix br. 10 fr. (*très rare*). Nous en avons quelques exemplaires.

2° L'ouvrage de Tobler sur le *Vers français ancien et moderne* a été traduit par Breul et Sudre, avec préface de Gaston Paris. Il forme un vol. in-8° dont le prix broché est de 3. 50.

C... à Rennes. — Oui, Lemière a publié une étude sur les Celtes et les Gaulois. — Nous chercherons le volume qui a paru il y a 15 ou 16 ans.

CH. B. à Limoges. — Nous vous répondrons dans le prochain numéro.

S. G. — Adressez-vous à M. Aulard, rédacteur en chef de la *Révolution Française*, 1, place de l'École, Paris. Il pourra probablement vous donner le renseignement.

OUVRAGES RÉCEMMENT PARUS

Les Annales de Tacite, tome I, par MM. LÉOPOLD CONSTANS et PAUL GIRBAL, 1 vol. in-12, br. (Delagrave, éditeur).

Ce volume, qui comprend les six premiers livres des *Annales*, rendra d'utiles services aux candidats à la licence et aux diverses agrégations. Le texte, conforme, dans l'ensemble, au texte de Halm, est tenu au courant des derniers travaux sur Tacite. Des notes explicatives, grammaticales et historiques complètent heureusement cette édition que nous ne saurions trop recommander aux étudiants.

Manuel d'antiquités romaines par L. DELVAUX, Liège, 1 vol. in-12, 2,50

Nous recommandons à nos lecteurs l'ouvrage que vient de publier M. L. Delvaux, Docteur en philosophie et lettres : *Manuel d'antiquités romaines, mis en rapport avec les cours de latin des établissements d'enseignement moyen*. L'auteur donne des renseignements aussi précis qu'exact non seulement sur l'administration militaire, politique ou judiciaire des Romains, mais encore sur leur vie intime. Après avoir indiqué l'évolution des institutions romaines sous la royauté, la république et l'empire, il décrit Rome et ses monuments, les habitations, les vêtements, les cérémonies religieuses (mariages, funérailles, etc.), les fêtes, les spectacles ; il s'occupe du commerce, de la famille, des esclaves, des relations de société, enfin de la vie intellectuelle à Rome. On trouvera donc dans cet ouvrage, réunies de manière à former un tableau de la civilisation romaine, les indications qui sont dispersées dans les dictionnaires d'antiquités et n'ont entre elles aucune coordination.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

Paraissant le Jeudi

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE MODERNE

COURS DE M. EMILE BOUTROUX

(Sorbonne)

La philosophie de Kant.

LES PARALOGISMES DE LA RAISON PURE.

Il résulte du livre I^{er} de la *Dialectique transcendantale* qu'il y a dans l'esprit humain, indépendamment des formes de la sensibilité et des catégories de l'entendement, d'autres concepts, également *a priori*, qu'il convient de rapporter à la raison, comme à une faculté distincte, spéciale, *sui generis* : ce sont les *idées transcendantes*. Elles consistent dans l'exigence de l'absolue totalité des conditions du conditionné donné dans l'expérience. Il y a trois sortes d'idées transcendantes. Les premières concernent le rapport de nos représentations au sujet qui les supporte ; elles exigent un sujet absolu. Les secondes concernent le rapport de nos représentations aux conditions objectives des phénomènes ; elles exigent que le monde de l'expérience soit un absolu. Les troisièmes concernent le rapport de nos représentations à toutes les choses en général, et exigent l'unité absolue des conditions objectives de toute existence.

Ces idées sont fondées, en ce sens qu'elles reposent sur la nature et les lois de la raison : c'est ce qu'a démontré la déduction métaphysique. Mais ces idées prétendent à représenter des réalités existant en dehors de nous. C'est ainsi que nous sommes portés à

concevoir le monde comme existant indépendamment de notre perception, Dieu comme l'auteur du monde, et nous-mêmes comme des substances dont la pensée ne serait qu'un attribut. Or, l'esprit humain a-t-il le droit d'affirmer que les idées transcendantales répondent ainsi à des êtres ? C'est la question qui se pose maintenant. C'est le problème central de la *Dialectique transcendante*, l'objet du second livre, de beaucoup le plus étendu, et dont le premier n'a été que l'introduction.

En quoi consiste au juste ce problème ? Les idées ne sont ni des intuitions ni des concepts proprement dits. Ce ne sont pas des concepts, car ce ne sont pas de pures généralités, des règles, des abstractions comportant une infinité de réalisations analogues. Les idées représentent des êtres, des individus. Pourtant, ce ne sont pas non plus des intuitions, pour nous du moins, car elles ont pour contenir une totalité achevée, et nos intuitions ne portent que sur des tous partiels. Que sont-elles donc et que signifie ce problème : concevoir les idées transcendantales comme représentant des réalités ?

Les idées ne sont ni des concepts ni des intuitions. Donc elles ne représentent rien de réel. Pour qu'elles eussent une valeur objective, il faudrait qu'elles fussent à la fois intuition et concept, car ce n'est que par l'union de ces deux éléments que nous connaissons des objets. Et comme l'intuition que nous avons étudiée jusqu'ici, l'intuition sensible, est impuissante à les saisir, il faudrait que nous puissions les appréhender au moyen d'une intuition intellectuelle, allant du tout aux parties et non des parties au tout. Jamais, en allant des parties au tout, on ne peut arriver à une totalité déterminée comme telle. Il faut que la totalité soit donnée, pour qu'elle soit déterminée, et elle ne peut être donnée qu'à un entendement intuitif. Mais notre entendement n'a pas cette propriété. Il n'opère que discursivement, en reliant les unes aux autres des intuitions sensibles nécessairement limitées. Donc nos idées transcendantales sont sans objet.

Il n'en est pas moins vrai qu'il existe des sciences telles que la psychologie, la théologie et la cosmologie rationnelles, qui prétendent ériger nos idées transcendantales en réalités. Nous sommes ici en présence d'une illusion qui renaît à propos de chaque objet et qu'il faut analyser sous toutes ses formes si l'on veut, non pas la détruire, ce qui est impossible, mais en démontrer le caractère subjectif.

Kant va donc étudier un à un les arguments classiques de la métaphysique. En fait, Kant se référera surtout à l'enseignement qu'il a reçu, aux doctrines soutenues autour de lui. Le dogma-

tisme qu'il critiquera, ce sera principalement celui de Wolf, de Baumgarten, de Mendelssohn, de Reimar. Il voit d'ailleurs dans les doctrines précises et claires de ces habiles dialecticiens la forme la plus parfaite sous laquelle on puisse présenter le dogmatisme.

Mais Kant ne peut pas s'en tenir au point de vue historique pour déterminer les doctrines qu'il se propose de critiquer. Il estime qu'une simple exposition empirique serait sans ordre, surabondante ou incomplète, et insuffisante à donner aux arguments leur vrai sens et toute leur valeur. Il va donc soumettre les arguments des philosophes à sa déduction, les définir et les classer d'après les principes qui les dominent, en constituer le système définitif. Il débute par la *psychologie rationnelle*.

I

La psychologie rationnelle est cette partie de la métaphysique qui prétend connaître la nature absolue de l'âme, dépasser la connaissance de ses états, de ses fonctions, de son activité, et atteindre ce qu'elle est en soi, abstraction faite du point de vue de sa propre perception interne.

La critique de cette science a, aux yeux de Kant, une importance capitale. Ce serait, dit-il dans la seconde édition (Barni II, 12), une grande pierre d'achoppement pour notre *Critique*, la seule en réalité qu'elle ait à redouter, si l'on pouvait prouver *a priori* que tous les êtres pensants sont en soi des substances simples, et que par conséquent ils ont conscience de leur existence comme séparée de toute matière. Car on prouverait ainsi que l'homme peut faire au moins un pas en dehors du monde sensible. Et dès lors qui pourrait lui interdire d'étendre de plus en plus ses conquêtes dans le champ du suprasensible ?

Cette partie de la critique est une de celles que Kant a remaniées dans la seconde édition. Les deux éditions coïncident-elles ici quant au fond ? C'est notamment à propos de ce chapitre des *Paralogismes de la raison pure* que Schopenhauer a accusé Kant de palinodie et d'hypocrisie. Il constate, dans la seconde édition, l'absence d'un passage considérable de la première, et en revanche il y trouve des pages qui sont, selon lui, en contradiction complète avec l'ensemble de l'ouvrage. Le second texte comparé au premier serait comme un amputé à qui on aurait mis une jambe de bois.

Le point sur lequel porte le débat, c'est la déclaration idéaliste faite dans la première édition. Selon Schopenhauer, Kuno

Fischer et quelques autres, Kant dans la première édition serait essentiellement idéaliste et ne ferait jouer aucun rôle à la chose en soi, tandis que, dans la seconde édition, il aurait réintégré la chose en soi comme cause des phénomènes par une porte de derrière.

A notre avis, dans la première édition, la chose en soi n'est pas absente, elle est le fondement nécessaire du divers de l'intuition ; et, dans la seconde, comme dans la première, elle reste inconnaissable. Certes, des textes de la première édition (1) disent que, si l'on supprime la représentation, toute réalité extérieure disparaît du même coup. Mais la seconde édition ne répugne nullement à cette proposition. Si l'on supprime la représentation, il n'y a plus rien dans l'espace ; donc, il n'y a plus d'objet extérieur, d'objet empirique. Mais la réalité transcendante demeure, et cela, dans la première édition comme dans la seconde (2). C'est de l'expression de réalité extérieure que vient la confusion. Celle qu'abolit, dans la première édition même, la suppression de la représentation, n'est que la réalité empirique. En réalité, la différence des deux éditions ne porte que sur la forme, plus concise, plus nette dans la seconde édition.

II

Quel est le problème général de la psychologie rationnelle, et quelle est la critique générale à laquelle elle donne lieu ?

Le point de départ nécessaire de toute psychologie rationnelle, c'est, selon Kant, le *cogito* de Descartes. En effet, « je pense » : c'est là, de l'âme, tout ce qui nous est donné. Tout autre point de départ serait imaginaire. Le problème ne peut donc consister en définitive qu'à établir en un sens transcendantal, le *cogito, ergo sum* de Descartes. Toute la psychologie rationnelle n'est qu'une série de variations sur ce thème unique.

Il s'agit, partant du *cogito*, d'y relier l'idée d'existence : *sum*, — d'arriver à poser la pensée non pas comme un simple phénomène, mais comme quelque chose qui existe en soi. Il faut donc trouver un moyen terme entre ces deux termes *cogito* et *sum*. Quel sera ce trait d'union ? Ce sera nécessairement, à travers les différences de forme, celui qui figure chez Descartes : la pensée accompagne nécessairement toutes mes représentations. Il est donc impossible d'éliminer la pensée, elle subsiste alors même que je doute de

(1) Edit. Kehrbach, p. 314, 318.

(2) V. édit. Kehrbach, p. 306, 310, 320-321, 324, 402, 403, 432, 445.

tout. Or, ce qui ne peut être connu comme n'existant pas, doit nécessairement exister.

Cet argument présente un vice radical. En effet, nous voulons affirmer que notre pensée possède une réalité objective. Or, qu'est-ce que l'objectivité ? C'est l'application de telle ou telle des catégories à une intuition. Donc objectivité suppose intuition. Mais pouvons-nous dire que le *cogito* en contienne une, que nous ayons l'intuition de nous-mêmes, comme sujets pensants ? Selon Kant, c'est impossible. Nous percevons bien notre pensée unie aux objets auxquels elle s'applique, mais non séparée de tout objet. Il n'y a pas d'intuition du *moi*, et ainsi l'application des catégories au *moi* est une opération purement logique sans valeur objective.

Il suit de là que ce moyen terme : la pensée, est pris en deux sens différents dans le principe et dans l'application qu'on en fait. Le raisonnement consiste essentiellement dans le syllogisme suivant : — Ce qui pense est. Or *je pense*. Donc je suis. Le syllogisme paraît rigoureux. Mais quand je dis : ce qui pense est, je veux dire : ce qui *en soi* pense, ce qui, non seulement pour soi, mais absolument est un être pensant. Dans la mineure, je pense veut dire : je me *connais comme pensant*, je suis, pour moi, un être pensant. Donc la conclusion est illégitime, car le syllogisme a quatre termes. C'est le sophisme appelé *quaternio terminorum*.

Ce vice radical est exposé par Kant dans les termes suivants : Il y a, dit-il, un paralogisme qui domine tous les procédés de la psychologie rationnelle. Il est représenté par le syllogisme suivant : ce qui ne peut être pensé que comme sujet, n'existe non plus que comme sujet et est une substance ; or un être pensant ne peut être pensé que comme sujet ; donc un être pensant n'existe que comme sujet et est une substance. Dans la majeure, « ce qui est nécessairement pensé comme sujet » signifie ce qui est nécessairement sujet, non seulement au point de vue du concept, mais encore au point de vue de l'intuition, ce qui ne peut être donné que comme sujet, non seulement pour moi, mais pour tout esprit, non seulement vu du dedans, mais encore vu du dehors. Mais, dans la mineure, quand je dis : un être pensant ne peut être pensé que comme sujet, je veux dire : ne peut se penser lui-même que comme sujet. Il ne s'agit ici que d'un sujet logique, que d'une forme nécessaire de mes représentations. Dans la majeure, il est question d'une unité en soi ; dans la mineure, il n'est question que de l'une des catégories, de leur principe commun, en lui-même tout à fait vide.

Tel est le type de tous les raisonnements de la psychologie

rationnelle et de toutes les réfutations que ces raisonnements comportent.

III

Comment se développe cette prétendue science ? Il s'agit d'appliquer au moi, au « je pense », les catégories susceptibles de le déterminer comme réalité objective. Ces catégories nous fourniront l'idée : 1° d'âme substance, 2° d'âme réelle ou simple, 3° d'âme une dans le temps ou identique ; 4° d'âme possédant une existence distincte de celle des choses matérielles.

Comment essaye-t-on d'établir que le moi ou âme pensante possède ces quatre qualités ?

1° Comment prouve-t-on que l'âme pensante est sujet absolu ou substance ? On raisonne ainsi : ce qui est sujet absolu est une substance ; or le moi est sujet absolu, donc le moi est une substance.

Mais le mot « sujet absolu » n'a pas le même sens dans les deux prémisses. Dans la majeure, il s'agit d'un sujet absolu, qui serait tel à tous les points de vue, au regard de l'intuition comme du concept, d'un sujet-objet en un mot. Mais, dans la mineure, il n'est question que du sujet déterminant du rapport qui constitue le jugement. C'est le moi, comme sujet latent de toutes mes propositions. Il n'y a là qu'un sujet logique, et je n'ai pas le droit de l'ériger en substance.

Mais, dira-t-on, je puis du moins considérer comme substance l'ensemble de mes états de conscience en tant qu'ils sont liés entre eux nécessairement. Pourquoi le moi, en ce sens, ne serait-il pas une substance au même titre que les corps ? Reasonner ainsi serait oublier la condition de l'application de la catégorie de substance. Les catégories ne s'appliquent pas directement aux intuitions. Chaque catégorie veut un signal, qui indique que c'est bien elle qu'il faut appliquer, et non telle autre. A chaque catégorie correspond un schème comme indication de son légitime emploi. Or, quel est le schème de la substance ? Quel caractère doivent présenter des phénomènes pour qu'on puisse à bon droit les subsumer sous le concept de substance ? Ce caractère est la permanence dans le temps. Et permanence implique simultanéité. Il faut que de deux phénomènes donnés comme simultanés, l'un subsiste, tandis que l'autre disparaît pour être remplacé par un nouveau phénomène venant coexister avec le premier. Mais le temps à lui seul n'admet pas que deux phénomènes soient simultanés ; ce n'est que dans l'espace que cette condition peut être

réalisée. Il n'y a que ce qui est dans l'espace qui puisse être affecté du schème de la permanence, et, par suite, être posé comme substance. Or, pour Kant, les phénomènes psychiques ne sont donnés que dans le temps et nullement dans l'espace. Ils ne comportent donc aucune permanence. La conséquence, c'est qu'il n'y a point de psychologie scientifique possible; la psychologie ne peut être que descriptive.

2° L'âme peut-elle être connue comme simple ? Le syllogisme, à cet égard, est le suivant : — Un être dont l'action suppose un sujet simple est lui-même une substance simple ; or l'âme est un être dont l'action suppose un sujet simple ; donc l'âme est une substance simple.

Quelle est l'action de l'âme ? La pensée. Or la pensée, c'est là un argument classique, ne peut s'expliquer que par un sujet simple ; un être composé devrait, pour penser, ramener ses représentations à l'unité, ce qu'il ne peut faire en tant que composé.

C'est ici l'Achille des raisonnements de la psychologie pure. Mais le vice y est le même que dans l'argument précédent. Le mot « simple » n'a pas le même sens dans la majeure et dans la mineure. Dans la majeure il s'agit d'une chose simple, d'un être aperçu comme simple dans l'intuition. Dans la mineure, il s'agit de la simplicité effectivement requise pour nos pensées, c'est-à-dire tout simplement d'un être s'apparaissant à lui-même comme sujet simple. Il suffit, pour que nous pensions, que nous nous considérions comme un sujet simple ; il n'est pas nécessaire que nous le soyons réellement.

En vain, selon Kant, on torturera le concept de *sujet simple*, on n'en tirera pas celui de *substance simple*. Toute pensée sans doute est simple par un côté ; mais elle est multiple par un autre. C'est toujours la pensée de quelque chose, c'est-à-dire d'un objet où il y a du divers. Où trouver l'intuition d'un sujet simple comme tel ? Il est inutile d'invoquer l'expérience, qui ne nous donne ce sujet que dans son rapport avec l'objet. Il faudrait ici une intuition intellectuelle, qui nous fait défaut.

Kant ajoute qu'à spéculer sur la nature de la substance que suppose la pensée, on se découvre et fait le jeu de l'adversaire, car il n'est nullement évident qu'une substance composée ne puisse pas penser aussi bien qu'une substance simple. Du moment qu'il ne s'agit plus de sujet, mais de substance, rien n'empêche qu'une substance composée ne possède la pensée comme attribut. Il y a ici, très certainement, un souvenir de Locke et de sa célèbre théorie, d'après laquelle il est concevable que Dieu ait donné à

quelques amas de matière, convenablement disposés, la puissance de percevoir et de penser. Pourquoi Dieu ne pourrait-il pas ajouter cette faculté à la matière, aussi bien qu'à l'esprit? Ce doute élevé par Locke semble planer sur toute la critique kantienne de la psychologie rationnelle.

3^o L'identité et la personnalité de l'âme se démontrent ainsi : ce qui a conscience de l'identité numérique de son moi en différents temps est une substance identique, c'est-à-dire une personne. Or l'âme a cette conscience; donc le moi est une substance identique et une personne.

La réponse de Kant est analogue aux précédentes. La conscience, la mémoire, ne nous garantissent nullement la permanence d'une substance. Ce qui subsiste, c'est notre moi, permanence logique d'une fonction, non permanence métaphysique et absolue d'une chose. Et l'on peut concevoir que des substances non permanentes présentent cette permanence logique. Il suffit pour cela que des substances qui se succèdent se transmettent intégralement les unes aux autres un même état de conscience. L'identité d'état pourrait ainsi être obtenue à travers le changement du substratum.

4^o Enfin la psychologie rationnelle démontre que l'âme se suffit, existe indépendamment des corps et peut, par conséquent, lui survivre; c'est là plus spécialement le fondement métaphysique des démonstrations de l'immortalité de l'âme.

Ce qui est perçu immédiatement a une existence distincte de celle de l'être qui n'est connu que médiatement. Or l'âme se perçoit directement elle-même, tandis que le corps n'est perçu que médiatement, par l'intermédiaire de l'âme; donc l'âme est distincte du corps.

La psychologie rationnelle conclut ici du mode de connaissance au mode d'existence : une chose peut être connue sans qu'intervienne l'idée de l'autre; on en conclut qu'elle peut exister sans l'autre.

Mais la confusion est toujours la même. Je connais mon moi comme distinct du non-moi. Mais cette connaissance suppose-t-elle que le moi existe effectivement comme distinct du non-moi? Ne se peut-il pas, au contraire, que cette connaissance même ne soit possible que par le concours de l'âme et des choses extérieures, et qu'elle exige que je sois, non seulement une âme, mais un homme composé d'une âme et d'un corps? Nous retrouvons ici l'analogie de l'argument renouvelé de Locke au sujet de la simplicité. Descartes peut bien supposer qu'il n'a pas de corps;

mais peut-être a-t-il besoin de son corps pour faire cette supposition. Nous n'avons pas besoin de faire des hypothèses sur la nature transcendante de l'âme, pour nous expliquer que dans ses représentations elle se distingue de son corps. Il nous suffit de comprendre la différence du sujet et de l'objet.

Voyons d'ailleurs ce qui arrive si l'on suppose que l'âme et le corps sont des substances distinctes, dont la première peut exister sans la seconde.

Si l'âme et les choses matérielles sont ainsi séparables, l'existence de ces dernières est pour l'âme forcément douteuse. A considérer les choses de ce point de vue, on tombe nécessairement, soit dans l'idéalisme empirique des cartésiens, pour qui l'existence de la matière ne peut qu'être conclue par un raisonnement imparfait, soit dans l'idéalisme dogmatique de Berkeley, qui juge contradictoire la notion de matière, soit dans l'idéalisme sceptique de Hume, qui fort raisonnablement révoque en doute l'existence de la matière parce qu'il la tient pour indémontrable.

Puis comment expliquer les rapports des deux ordres de substances que l'on admet ? La philosophie issue de Descartes s'est épuisée en vains efforts pour résoudre ce problème. Ni l'influx physique, ni l'harmonie préétablie, ni l'assistance surnaturelle ne sont démontrables.

Or tous ces problèmes tombent si l'on admet le point de vue de l'idéalisme transcendantal.

L'idéalisme transcendantal, en même temps qu'il refuse à l'homme la connaissance des choses en soi, lui assure celle de la réalité empirique des phénomènes, car il tient le sujet et l'objet pour rigoureusement solidaires, et prouve que la perception du moi suppose celle de la matière comme substance. Or de quelle autre réalité que de la réalité empirique peut-il être question quand il s'agit des phénomènes extérieurs ? Et, en ce qui concerne le rapport de l'âme et du corps, le problème de la communication des substances est remplacé, dans l'idéalisme transcendantal, par celui de la coexistence, au sein d'un même sujet, de représentations qui s'extériorisent dans l'espace, et de représentations qui ne prennent que la forme du temps. La racine de ce fait nous est sans doute inaccessible. Mais il n'offre, en lui-même, rien que d'intelligible.

Kant résume toute son argumentation dans cette formule que donne la seconde édition : le jugement, *je suis*, thème de la psychologie rationnelle, peut être considéré, soit comme analytique, soit comme synthétique. Analytique, il est légitime ; mais du *je* qui nous est donné et qui n'est que le « *je pense* »

accompagnant toute représentation, le fonds commun de toutes les catégories, il n'affirme qu'une existence logique, l'existence d'une forme vide.

Ou bien l'on donne au mot *sum* un sens transcendantal. On veut qu'il désigne l'existence d'une chose en soi, d'un objet absolu. Alors le jugement est synthétique, et, comme tout jugement synthétique, il exige un point d'appui, une intuition où deux termes soient donnés ensemble. Cette intuition, où est-elle ?

Est-ce à dire que toute la psychologie rationnelle soit vaine ? Non, ainsi qu'il résulte de la critique même à laquelle elle donne lieu. Cette critique, en effet, engendre des conséquences soit négatives, soit positives, qui donnent satisfaction aux besoins de l'âme auxquels devait répondre la psychologie rationnelle.

La critique, en somme, ne nous prive de rien, car ce ne sont pas sur des arguments subtils comme ceux de la psychologie d'école qu'est fondée la croyance de l'humanité à la personnalité humaine et à la vie future. Les preuves qui en réalité s'imposent à l'esprit, et qui sont d'ordre moral, ne sont nullement atteintes par le renversement des preuves métaphysiques.

La critique de la psychologie rationnelle abolit cette psychologie comme science, mais la maintient comme discipline, marquant à la raison spéculative, sur ce terrain, une borne infranchissable. Et cette discipline est pour nous du plus haut intérêt. Certes, nous ne pouvons pas démontrer que l'âme soit immortelle; mais le matérialisme ne démontrera pas davantage qu'elle ne l'est pas. Le matérialisme n'est pas moins illégitime que le pneumatisme mystique ou fanatique.

La critique a en outre une véritable utilité positive. En effet, elle laisse subsister le « je suis » en tant que *sum* représente l'existence en général d'une substance ou d'un sujet. Les prédicats posés par la psychologie rationnelle subsistent, non pas dans leur sens concret, mais dans le sens universel des catégories, applicables, en elles-mêmes, à des choses en soi aussi bien qu'à des phénomènes. Nous ne pouvons pas, dans les conditions où se trouve placée notre raison théorique, appliquer ces catégories à notre moi. Mais, si, dans un autre domaine, la raison réclamait la personnalité et l'immortalité du moi, la critique a montré que ces affirmations n'auraient rien de contradictoire. Un commandement de la raison pratique, par exemple, pourrait suppléer, en un sens, l'intuition absente. C'est ainsi que la critique, d'une manière générale, en même temps qu'elle rabat les prétentions d'une science présumptueuse, se trouve, par une sorte d'harmonie providentielle, préparer les voies à la morale et à la religion. M. L.

SCIENCES HISTORIQUES

COURS DE M. CHARLES SEIGNOBOS

(Sorbonne.)

Histoire de l'Europe au XVII^e et au XVIII^e siècle.

LA MONARCHIE FRANÇAISE DE 1642 A 1660.

Bibliographie.

On trouvera la bibliographie dans :

MONOD. — *Bibliographie de l'Histoire de France*.
et dansA. DEBIDOUR. — La Fronde, dans l'*Histoire générale*, t. VI, p. 52, (bibliographie de la Fronde en province).

— DOCUMENTS. — Ils sont très abondants. Ce sont des mémoires, des journaux, des pamphlets, des papiers officiels et des relations d'ambassadeurs. Les mémoires les plus instructifs sont ceux de :

M^{me} DE MOTTEVILLE. — *Mémoires*, édit. 1864 (très bien renseignés sur la cour).OMER TALON. — *Mémoires* (dans la collection Michaud), très bien renseignés sur le monde du Parlement.RETZ. — *Mémoires* (peu sûrs, très littéraires).M^{me} DE LA GUITTE. — *Mémoires* (donne l'état d'esprit de la petite noblesse et de la bourgeoisie.)

Les pièces de circonstance sont très abondantes et ont une grande réputation, surtout les *Mazarinades*, chansons et pamphlets contre Mazarin ; on en trouvera un recueil dans Moreau. Elles sont du reste fort peu instructives, et sont, pour la plupart, l'œuvre de gens obscurs qui écrivaient à tant la rame ; ce qui explique leur énorme quantité, c'est que la censure a été supprimée de fait pendant la Fronde. La cour a eu aussi ses pamphlétaires : les Renaudot s'étaient partagés, le père était avec la cour, le fils avec les Frondeurs.

Les relations des étrangers sont mal connues ; celles des ambassadeurs vénitiens sont encore inédites ; on pourra consulter celles de l'ambassadeur de Suède, Grotius.

Les documents les plus sûrs sont les papiers d'Etat :

Lettres du cardinal Mazarin, éditées par M. CHÉRUEL dans la Collection des *Documents inédits*.

Cette dernière publication ne comprend pas les très intéressants carnets de Mazarin, dont Cousin le premier a signalé l'importance : on en trouvera des extraits assez détaillés dans les histoires de M. Chéruel.

Pour la fin du ministère, on consultera les papiers de Colbert, publiés dans la *Collection des Documents inédits*.

Dans la même collection :

Journal de d'Ormesson.

Dans la Collection de la *Société d'Histoire de France* :

Registres de l'Hôtel de Ville pendant la Fronde.

HISTOIRES. — La première histoire importante est celle du

MARQUIS DE SAINT-AULAIRE. — *Histoire de la Fronde*. — Il a le premier donné à la Fronde le caractère d'un mouvement libéral pour établir la monarchie constitutionnelle, ce qui est un anachronisme ; il s'est surtout inspiré de Retz.

BAZIN. — *Histoire de France sous le ministère du cardinal de Mazarin*, 1846. — Il a mieux compris la Fronde que Saint-Aulaire ; il est exact, mais affecte de ne pas donner de références.

Le travail d'ensemble sur l'administration de Mazarin a été l'œuvre toute la vie de M. Chéruel, qui en a donné une narration très détaillée dans le style noble et terne de Mignet. Elle a été publiée en 7 volumes, divisés en deux séries :

CHÉRUEL. — *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV*.

— *Histoire de France sous le ministère de Mazarin* (1879-1883).

L'histoire de cette période, abondant en anecdotes curieuses, a attiré les amateurs de détails de mœurs comme Alexandre Dumas, Cousin, qui a publié une série d'études littéraires sur la jeunesse de M^{me} de Longueville, la duchesse de Chevreuse, la jeunesse de Mazarin, etc.

Pour les dernières années, on pourra consulter :

COMTE DE COSNAC. — *Mazarin et Colbert*, 2 vol., 1892 (détails intéressants sur les malversations de Mazarin et sur sa famille).

L'histoire de l'administration de Mazarin comprend 18 ans, de 1642 à 1661, mais les dernières années n'ont d'intérêt qu'au point de vue de la diplomatie ; les événements importants pour l'histoire intérieure sont concentrés dans les dix premières années qui sont remplies de luttes et d'agitations intérieures. Pour bien les comprendre, il importe de connaître l'état du royaume, tel que Mazarin l'a reçu en 1642 : ce sera la première partie de notre étude.

I

Les difficultés du ministère de Mazarin s'expliquent toutes par ce fait que, succédant à Richelieu, il a eu à liquider les difficultés amoncelées par son prédécesseur. Richelieu n'avait fait, en effet, qu'écarter les difficultés sans les résoudre ; il n'avait réglé ni la façon d'exercer l'autorité royale, ni les droits des grands, ni ceux du Parlement ; il n'avait pas non plus dressé un budget régulier, ni terminé la guerre étrangère.

L'autorité du roi continuait à résider tout entière en la personne du roi, même quand le roi, comme il arriva à la mort de Louis XIII, n'avait que quatre ans et demi. Louis XIII, pour écarter sa femme, Anne d'Autriche, des affaires, avait décidé par son testament qu'elle ne pourrait prendre de décisions que d'après l'avis du conseil, et il avait forcé le Parlement d'enregistrer ce testament. Mais il n'avait pas changé la loi fondamentale du royaume par laquelle l'autorité est exercée au nom du roi et découle tout entière de lui. Les régents qu'il avait institués ne gouvernaient pas de plein droit, mais par sa volonté royale. Lui mort, c'était la volonté du petit roi — tout enfant qu'il était — qui faisait loi, et il avait le droit de déléguer son autorité à qui il voulait : c'est ce qu'on lui fit faire dans le *lit de justice* du 18 mai 1643. Le Parlement était au grand complet : les ducs et pairs, les grands officiers, les Cours souveraines en robe rouge étaient à leurs places : à 9 heures 1/2, le roi arriva à la Sainte-Chapelle, trois présidents et six conseillers allèrent à sa rencontre : habillé de violet, il était porté dans les bras du duc de Chevreuse, le grand chambellan : devant lui marchaient le roi d'armes et deux hérauts. On le déposa sur un trône de trois degrés, surmonté d'un dais de velours violet : la reine mère, le duc d'Orléans, les princes de Condé, de Conti, les ducs et pairs se placèrent à sa droite, sa gouvernante et l'évêque de Beauvais à sa gauche, le grand chambellan à ses pieds. Le capitaine des gardes réclama le silence, la reine et la gouvernante mirent le roi debout pour prononcer la formule d'usage : « qu'il était venu pour témoigner au Parlement sa bonne volonté et que M. le chancelier dirait le reste. » D'Ormesson raconte « que Sa M. se rassit plaisamment sans vouloir rien dire ». La reine se leva à son tour pour témoigner au Parlement qu'en toute occasion elle serait bien aise de le servir, puis Gaston d'Orléans et Condé proposèrent de donner à la reine l'autorité suprême. Le chancelier monta les degrés, s'agenouilla devant le roi, revint à sa place et fit une harangue sur les vertus de la reine, concluant à l'annulation des clauses de la déclaration royale qui limitaient son pouvoir. Il recueillit les suffrages, puis lut l'arrêt : « Le roi, séant en son lit de justice, en la présence et par l'avis du duc d'Orléans, son oncle, et de son cousin, le prince de Condé, et autres princes... a déclaré la reine, sa mère, régente de France, conformément à la volonté du défunt roi, pour avoir soin de son éducation..., et de l'administration libre, absolue, entière des affaires de son royaume pendant sa minorité ; veut et entend Sa M. que le duc d'Orléans soit lieutenant de toutes les provinces du roy, sous l'autorité de ladite dame reine, demeurant au pou-

voir de ladite dame de faire choix de personnes de probité et d'expérience en tel nombre qu'elle jugera à propos. »

Ainsi, aucune règle ne prévaut contre la volonté du roi, même mineur : le pouvoir du ministre dépend uniquement du caprice du roi. Mazarin aura donc à travailler avant tout à se maintenir dans la faveur royale, malgré les efforts contraires des grands qui prétendent, par leur naissance, être tout désignés pour diriger le gouvernement.

Ces grands, que Richelieu passe pour avoir décimés, nous les retrouvons en 1643 aussi nombreux qu'en 1610, et tout aussi puissants. Ce sont d'abord les princes du sang : la reine, Gaston d'Orléans, Condé et ses deux fils ; puis les princes du sang illégitimes, le duc de Longueville, descendant du bâtard d'Orléans Dunois ; Vendôme, Beaufort, bâtards d'Henri IV ; les princes de Lorraine : Guise, d'Harcourt, Elbeuf, le duc de Chevreuse, ou plutôt la duchesse de Chevreuse ; les princes étrangers : Bouillon, Turenne, les Gonzague-Nevers ; enfin quelques grands seigneurs : le prince de Marsillac, qui sera plus tard le duc de la Rochefoucauld, la Trémoille, etc. Tous ces grands sont aussi puissants, parce que Richelieu n'a rien changé au système des gouverneurs : ceux-ci sont toujours les maîtres de leurs gouvernements, et des places fortes qui s'y trouvent. Longueville domine ainsi la Normandie, et Condé la Guyenne.

Le troisième adversaire que rencontrera Mazarin sera le Parlement qui a conservé son organisation et ses prétentions : Richelieu n'a pas accepté ses remontrances, mais il ne lui a pas enlevé le droit d'en faire. On connaît le mécanisme des édits. Quand le roi veut donner un ordre exécutoire pour l'avenir, ordonnance, édit, déclaration, après l'avoir fait délibérer en Conseil, il le signe ; un secrétaire d'Etat contresigne et le garde des sceaux le fait enregistrer à la Chancellerie. Une fois toutes ces formalités accomplies, il est envoyé aux Parlements qui doivent l'appliquer. L'usage s'est établi que le Parlement a le droit d'examiner l'édit avant de le porter sur ses registres. S'il l'approuve, le greffier écrit au bas : « Lu, publié et enregistré, ouy ce requérant et consentant le procureur du Roy à Paris en Parlement », sinon, le greffier écrit : « Vu par la cour du Parlement l'Edit, et tout considéré la cour dit qu'elle ne peut procéder à l'enregistrement dudit Edit », sans indiquer de motifs pour cette fois. Si le roi tient à l'édit, il envoie des *lettres de jussion*, et la Cour, si elle ne cède pas, répond en décidant de faire des remontrances. Le roi prend jour pour les entendre. S'il les rejette, il envoie de nouvelles *lettres de jussion* : « Nous vous commandons que, sans

vous arrêter à vos remontrances proposées, que nous tenons pour entendues, vous ayez à procéder à l'enregistrement sans y apporter aucune modification ni restriction... Autrement, vous nous obligeriez de nous faire obéir par des voies plus sûres, que vous pouvez dès maintenant éviter en satisfaisant à notre volonté ». Ces lettres contiennent des explications qui décident souvent la Cour à enregistrer l'édit. Si elle n'enregistre pas, alors a lieu la cérémonie du *lit de justice*. Le roi va en personne à la Cour, fait recueillir quelques avis pour la forme, puis le Chancelier requiert l'enregistrement.

Ainsi les Parlements ont le droit d'examiner les actes du roi, mais ne peuvent lui opposer une résistance indéfinie. Toutefois, ils ont l'avantage de former un corps indépendant, et la publicité de leurs remontrances leur donne une grande force morale sur l'opinion. Les Parlements, en outre, sans résister ouvertement à un *lit de justice*, peuvent, même après avoir enregistré l'ordonnance, ne pas l'appliquer, comme il arriva pour la *grande ordonnance* de Marillac, sous Louis XIII.

Quant aux finances, elles ont été effroyablement embrouillées par Richelieu. Les dépenses sont énormes et mal contrôlées : sur les 89 millions qui entrent à l'épargne, 40 millions seulement ont un emploi connu, le reste a été dépensé sur le vu d'une ordonnance au comptant, et échappe ainsi à tout contrôle. Richelieu a bouleversé tout le système des recettes, qui comprennent les tailles, les ventes d'offices et les emprunts.

Régulièrement les tailles doivent être fixées chaque année par le conseil qui détermine la somme à payer par chaque généralité. Dans chaque généralité, un bureau très nombreux, composé de receveurs, de trésoriers, de contrôleurs, est chargé à la fois de répartir, de recevoir l'argent, de payer et de juger les contestations relatives aux tailles : c'est ce bureau qui répartit les tailles entre les élections. Dans chaque election se trouve un bureau analogue qui répartit l'impôt entre les paroisses, où deux ou quatre collecteurs à leur tour font la répartition entre les habitants. Ce mécanisme paraît très régulier ; en réalité, il est lent et incommode. Richelieu s'en est passé, il a envoyé des intendants dans chaque généralité pour présider le bureau : les anciens membres refusèrent de siéger sous la présidence de l'intendant qu'ils considèrent comme un usurpateur : celui-ci fit la besogne tout seul, et plus vite que le bureau ne la faisait. Les choses se passèrent de même dans les élections, où les intendants envoyèrent des commis, appelés sub-délegués. A la fin du règne de Louis XIII, à partir de 1640, le Conseil prit l'habitude d'envoyer directement à l'intendant la

commission des tailles. Mais les Cours des aides ne cessèrent pas de protester contre cette intrusion des intendants qui enlevaient leurs pouvoirs aux officiers de finances. En même temps qu'il désorganisait le mécanisme légal des tailles, Richelieu les porta au delà de ce que le peuple pouvait supporter. Aussi les émeutes se multiplièrent-elles sous son ministère.

Pour les ventes d'offices, Richelieu en a tellement usé qu'on n'en trouve plus à créer. Les budgets de l'avenir sont grevés par les gages de ces officiers inutiles ; la bourgeoisie, pour qui les offices sont de bons placements à 10 et 12 0/0, s'y porte de plus en plus et se transforme peu à peu en une caste de fonctionnaires indépendants. Pour employer ceux qu'il a créés, Richelieu a décidé que les officiers siègeraient à tour de rôle pendant six mois : or, pendant qu'ils ne siègent pas, ils ne touchent pas d'épices : d'où mécontentement des anciens officiers.

Les rentes, sous Richelieu, ont été portées de 2 à 20 millions ; elles sont assignées sur les revenus les plus sûrs : le don du clergé, les fermes des aides, les tailles. Richelieu a commencé à ne plus les payer.

Ainsi, à la mort de Richelieu, la situation était pire qu'à son entrée au ministère. Mazarin aura à lutter contre les mêmes ennemis que lui, et il aura de plus la guerre de Trente Ans à terminer et des troupes de mercenaires à entretenir de tous côtés, en Allemagne, aux Pays-Bas, en Catalogne.

II

Mazarin a mis dix ans à liquider toutes ces difficultés. Sa position était encore moins forte que celle de Richelieu ; ce n'est pas un gentilhomme, il est de petite naissance et de plus étranger. Il n'a pas affaire à un roi majeur, mais à un roi mineur et à une femme, la reine mère : il s'est trouvé que la reine s'est attachée très étroitement à lui, mais c'est un hasard qui aurait pu ne pas se produire. De plus, Richelieu n'a jamais eu à combattre ses ennemis que séparément, tandis que les adversaires de Mazarin se sont tous ligüés contre lui. Enfin il arrive à un moment où l'on est fatigué du gouvernement par les ministres. Le Parlement déclare, le 26 janvier 1649, qu'il « est toujours honteux au prince et dommageable aux sujets qu'un particulier prenne trop de part à ses affections et à son autorité, celles-là devant être communiquées à tous, et celle-ci n'appartenant qu'à lui seul. »

Mazarin est essentiellement une créature de Richelieu. On

trouvera l'histoire de sa jeunesse dans Cousin : c'est un Napolitain, qui, devenu capitaine du pape, a été employé par lui dans les affaires de Mantoue, où il a gagné la confiance de Richelieu. Il a pris la robe, s'est fait envoyer comme nonce à Paris, puis a passé au service de la France. Il a été naturalisé en 1639, a été chargé de plusieurs missions en Italie et a enfin été désigné par Richelieu à Louis XIII pour le remplacer.

Il ne ressemble pas à Richelieu : celui-ci était insolent et vindicatif, Mazarin n'est pas le moins du monde orgueilleux ; il s'efface le plus qu'il peut, il n'a pas de rancune et ne connaît pas la cruauté : ce qui est rare à cette époque. Il a la grande qualité de l'homme d'Etat : la souplesse. On lui reproche l'amour du jeu, une cupidité insatiable, son ton patelin, sa fourberie : ses *Carnets* le montrent en effet occupé sans cesse à duper les gens. Il paraît très dévoué au roi et à la raison d'Etat. Sa mauvaise réputation vient en grande partie de ce qu'il a eu contre lui les écrivains : Retz, la Rochefoucauld, etc., qui l'ont tourné en ridicule.

La lutte de Mazarin contre ses adversaires est très compliquée, parce qu'ils agissent tous ensemble, et que chacun d'eux a ses prétentions et sa politique particulière. Nous montrerons les caractères différents de ces adversaires, et nous énumérerons les phases de la lutte en les classant d'après les sortes d'adversaires auxquels Mazarin a affaire.

D'abord la cour. Mazarin n'était en 1643 que le favori du dernier roi, qui l'avait pris comme ministre à la mort de Richelieu. Ce n'était pas une recommandation pour la reine qui avait été dans l'opposition pendant le règne de son mari : aussi les favoris d'Anne d'Autriche, qui avaient été persécutés pour elle par Richelieu, s'attendaient-ils à remplacer Mazarin au ministère. Ce parti de la reine, qu'on désigna sous le nom de *Cabale des Importants*, avait pour chef Beaufort, et son candidat au ministère était l'évêque de Beauvais. Ils étaient tellement sûrs d'être appelés au pouvoir, que Madame de Chevreuse, l'âme du parti, intriguait déjà pour faire la paix avec l'Espagne et déclarer la guerre au Parlement anglais. Cependant Anne garda Mazarin et le nomma chef du conseil, en l'absence des princes. Les Importants crurent d'abord qu'elle voulait se mettre au courant, puis, voyant qu'elle ne se pressait pas de le renvoyer, ils résolurent d'aider la reine à se débarrasser de Mazarin et organisèrent un complot pour l'enlever, ou même, s'il en était besoin, pour l'assassiner. Mazarin déjoua leur complot, et réussit à convaincre la reine de la nécessité de rompre avec eux : sur l'ordre de la régente, Beaufort fut arrêté et conduit à Vincennes.

Désormais Mazarin est affermi au ministère par la faveur de la reine. Il vient se loger, en face du Palais-Royal, rue Neuve-des-Petits-Champs, puis la reine, en 1644, lui donne un appartement au Palais même. Il est le favori en titre d'Anne d'Autriche. On a dit qu'il l'avait épousée ; la question est controversée. Mazarin pouvait-il épouser la reine ? Était-il prêtre ou non ? Les érudits sont partagés. Ce qui est certain, c'est que la reine a été passionnément éprise de Mazarin jusqu'à sa mort.

De 1643 à 1648, Mazarin n'a eu à réprimer que des émeutes excitées par les impôts, comme Richelieu en avait eu à réprimer, en Dauphiné, en Poitou, en Saintonge, à Montpellier. Ce ne sont que des émeutes locales sans importance.

En 1648 commence la Fronde ; c'est un mot contemporain : on comparait les conseillers du Parlement, qui, après avoir fait beaucoup de tapage, se taisaient quand les princes venaient en séance, aux gamins qui jouaient à la fronde malgré les édits dans les fossés de Paris et qui se sauvaient à l'arrivée des archers. L'occasion de la Fronde est bien exposée par Omer Talon dans ses *Réflexions générales sur l'état présent des affaires suivant mon petit sens*. Elle fut amenée par une question fiscale. Le gouvernement, toujours à court d'argent, avait commencé par épuiser les expédients les plus faciles : il avait augmenté les tailles en province, vendu des offices en province, engagé les recettes des années à venir à des traitants, qui les affermaient en bloc et se les partageaient ensuite entre eux par *partis* : d'où le nom de partisans donné à ces traitants.

Mazarin, absorbé par les guerres et les négociations, n'avait pas le temps de s'occuper des finances. Des deux surintendants, l'un, d'Avaux, avait été envoyé au congrès de Westphalie comme plénipotentiaire ; l'autre, Bailleul, était un incapable. Mazarin chargea du soin de trouver de l'argent un de ses favoris personnels, l'Italien Particelli d'Emery, qui n'eut d'abord que le titre de contrôleur et ne fut nommé surintendant qu'en 1649. Particelli voulut tirer de l'argent de Paris, qui avait été épargné jusque-là, et il appliqua le système de perception des aides aux tailles, qu'il afferma aussi à des partisans. Ces deux mesures irritèrent les Parisiens, surtout les officiers de justice et de finances.

Ces mécontents étaient dangereux parce qu'ils entouraient la cour, qui résidait au cœur de Paris, au Palais-Royal. Les rues étaient étroites et tortueuses ; la Ligue avait donné aux Parisiens l'expérience de la guerre des rues ; la Fronde emprunta à la Ligue ses barricades, défendues par des tonneaux remplis de sable et reliés les uns aux autres ; enfin, la cour n'avait à sa dis-

position aucune autre force militaire que les gardes du corps.

Ce qui complique beaucoup cette histoire, c'est que les résistances intérieures sont liées aux opérations de la guerre étrangère, et qu'on ne peut séparer les unes des autres. C'est la situation du gouvernement vis-à-vis des ennemis du dehors qui décide les partis à avancer ou à reculer.

Jusqu'en 1643, Mazarin n'a affaire qu'à une agitation assez restreinte, excitée par l'*Edit du toisé*. Particelli avait voulu imposer d'une certaine somme les maisons construites sur ce que nous appellerions aujourd'hui la zone militaire. Les intéressés réclameront vivement ; mais l'agitation s'arrêta brusquement à la nouvelle de la victoire de Nordlingen. Elle recommence en 1648. Particelli a voulu établir un octroi à Paris : cet octroi gêne surtout les riches bourgeois parisiens, qui font venir leurs provisions de leurs domaines de la banlieue. La plupart de ces riches bourgeois sont des membres du Parlement, des officiers de finances qui sont touchés aussi par l'extension du système des traitants. Ce sont des gens honnêtes et considérés, tandis que les traitants, que l'on accuse Particelli et son patron, Mazarin, de favoriser, sont très impopulaires : on s'indigne de leurs fortunes rapides, des magnifiques hôtels que les Lambert, les Rambouillet, les Feydeau se font construire à Paris, du luxe insolent qu'ils étalent. Leur impopularité rejaillit sur Mazarin, qui voit se liguier contre lui tout le monde : le bas peuple, les grands et les corps constitués.

L'initiative de la résistance est prise par les officiers de justice, membres des quatre cours souveraines : la Chambre des comptes, la cour des Aides, le grand Conseil et le Parlement. De ces quatre corps, le plus important est le Parlement, formé lui-même de trois chambres, la Grand'Chambre, les Enquêtes et les Requêtes. La Grand'Chambre est composée des magistrats les plus âgés et les plus avancés en dignité : ce sont des gens pacifiques et de sens rassis, qui ont payé leurs charges très cher. Les Requêtes, qui comptent 70 membres, font à peine partie du Parlement et sont même en lutte avec lui : ils siègent comme rapporteurs au conseil du Roi. Les Enquêtes forment la partie la plus remuante du Parlement. Ce sont des jeunes gens, qui débutent dans la carrière judiciaire en entrant aux Enquêtes, dont les charges sont d'un prix relativement peu élevé. Omer Talon parle de ces jeunes écervelés en termes méprisants : ce sont eux, cependant, qui ont mené la résistance, parce qu'ils sont les plus remuants et les plus nombreux.

La résistance du Parlement a commencé à propos des édits fiscaux : on les a retirés, et, à la fin de 1647, tout paraissait calmé.

La vraie lutte a éclaté à propos de la création de douze nouvelles charges de maîtres des requêtes et du renouvellement de la paulette.

Les magistrats avaient le droit de désigner leur successeur, à la condition que cette désignation eût lieu au moins 40 jours avant leur mort. La paulette était un droit annuel, fixé au soixantième du prix d'achat de la charge, dont le paiement dispensait les magistrats du délai de 40 jours : il avait été établi par Henri IV et seulement pour une durée de 9 ans ; il avait été renouvelé depuis plusieurs fois pour de nouvelles périodes de neuf ans. Les magistrats tenaient beaucoup à la paulette : aussi le gouvernement voulut-il profiter du renouvellement de la paulette, qui tombait en 1648, pour leur retenir en échange 4 années de gages. Pour diviser les cours souveraines, il avait exempté de cette retenue le Parlement : ce n'était pas d'ailleurs une grande concession qu'il faisait là : les gages des membres du Parlement étaient restés ce qu'ils étaient au moyen âge, 375 livres par an. Mais tous les membres des Cours souveraines étaient apparentés, ou du moins étaient très liés, les uns aux autres, et le Parlement résolut de se solidariser avec les autres Cours souveraines. Elles décidèrent de se réunir et d'envoyer des délégués de chaque Cour à la Chambre Saint-Louis : il y avait eu déjà des assemblées de toutes les Cours souveraines, mais cette fois le gouvernement en prit ombrage et la reine défendit l'assemblée. Elle fut constituée malgré cette défense. La reine protesta : les négociations entre la reine et l'assemblée de la Chambre Saint-Louis durèrent plus d'un mois ; les gens du roi allaient et venaient sans cesse du Parlement au Palais-Royal. Enfin, brusquement, le Parlement abandonna le terrain des petites affaires fiscales et mit en question l'organisation financière tout entière.

Cette attitude audacieuse s'explique tout naturellement par la situation embarrassée de la cour à ce moment. Beaufort s'est évadé de Vincennes, Gaston d'Orléans s'est tourné du côté du Parlement et les Espagnols sont arrivés jusqu'à Courtray. D'autre part, la Cour commence à avoir peur du Parlement : c'est le moment où le Parlement d'Angleterre se saisit de Charles I^{er} et le met en accusation.

Le Parlement donc change de ton, et l'assemblée de la Chambre Saint-Louis entreprend la réforme de l'Etat. Il s'agit avant tout de détruire les créations de Richelieu : elle demande au roi : 1^o de diminuer les tailles ; 2^o de rendre la levée des tailles aux élus et aux bureaux des finances ; 3^o d'annuler les traités passés avec les partisans ; 4^o de créer une chambre de justice pour les pour-

suivre ; 5^e de ne plus créer d'impôt par édit non vérifié en Parlement. Accessoirement, elle demande qu'aucun officier ne puisse être troublé dans sa charge par lettre de cachet et qu'aucun sujet ne soit arrêté sans être remis dans les 24 heures à ses juges. C'est cet article, introduit dans l'acte sur la proposition de Broussel, un brave homme honnête et candide, qui lui donne une couleur libérale qu'il n'a pas. La Fronde est née en réalité d'une affaire fiscale qui n'intéressait que les Parisiens, et encore les riches bourgeois et les officiers au Parlement seulement.

Ce qui a donné au Parlement des moyens d'action, c'est que le gouvernement, ayant épuisé les ressources financières anciennes, a dû en créer de nouvelles ; or, si le Parlement n'avait pas le vote de l'impôt une fois établi, il avait le droit de vérifier les édits qui ordonnaient la levée de nouveaux impôts. Il est sorti de son droit, lorsqu'il s'est mis à rendre des arrêts sur l'ensemble de l'organisation, mais la transition s'est faite insensiblement par les assemblées de la Chambre Saint-Louis.

C'est cette usurpation du Parlement qui a fait éclater la Fronde. Ce n'est pas une révolte contre le roi, mais contre le *Mazarin*. Mademoiselle dit dans ses *Mémoires* : « Contre le roi, je ne vis jamais personne qui avouât d'en avoir été. » L'armée de la Fronde s'intitule elle-même : « armée pour le service du roi et de la ville », et sur ses étendards on voit ces mots : *querimus regem nostrum*. Toutefois, la Fronde ne ressemble pas aux soulèvements provinciaux que Richelieu et Mazarin avaient eus jusque-là à réprimer. C'est une révolte parisienne ; or Paris est depuis Henri IV la résidence du roi et de la cour ; une émeute dans Paris peut mettre le roi au pouvoir des mécontents. De plus, Mazarin a affaire pendant la Fronde à une coalition de tous ses adversaires et il a à soutenir en même temps à l'extérieur une guerre lourde et difficile. Enfin la Fronde est aussi caractérisée par le rôle qu'y jouent les femmes, qui sont importantes par l'influence qu'elles exercent sur leurs amants, de grands seigneurs légers et sans esprit politique.

Il ne faut pas non plus oublier que nous sommes à la fin de la guerre de Trente Ans. Les armées sont des bandes d'aventuriers payés très irrégulièrement, qui ont pris l'habitude de remplacer la solde par le pillage, et qui vivent en brigands sur le pays qu'ils occupent. Comme on n'a plus besoin d'eux en Allemagne, puisque la paix vient d'être signée, ils refluent vers la France, par la Lorraine. Ils arrivent par bandes de l'est, ravageant tout sur leur passage. Aussi cette guerre est-elle extrêmement pénible pour le peuple. On peut consulter à cet égard les *Mémoires* de Madame de

La Guille et le livre de M. Feillet : *la Misère au temps de la Fronde*.

La Fronde a duré quatre ans, avec des péripéties très brusques, parce que les mécontents n'arrivent jamais à opérer longtemps de concert ; la politique de Mazarin consiste à les détacher un à un. On trouvera les détails de la lutte dans tous les manuels, je me contente ici d'indiquer les phases principales.

D'août 1648 au milieu de 1649, Mazarin a contre lui tous les mécontents : le Parlement, le duc d'Orléans, les grands, sauf Condé, qui commande l'armée royale. Les opérations sont concentrées autour de Paris, jusqu'au mois de mars 1649 où la peur de l'intervention espagnole amène les Parisiens à signer la paix de Rueil. Le Parlement se réconcilie avec Mazarin qui n'a plus à réprimer que quelques soulèvements locaux en Normandie, en Provence, à Bordeaux. Tout est fini au milieu de 1649.

De la fin de 1649 à décembre 1650, les partis sont intervertis : cette fois, Mazarin a pour lui Retz, à qui il a promis le chapeau de cardinal, le Parlement, le duc d'Orléans, et il a contre lui Condé et ses parents Conti et Longueville. Il les fait arrêter : c'est le signal de soulèvements, non à Paris, qui reste tranquille, mais en province. M^{me} de Longueville fait soulever la Normandie ; la princesse de Condé, la Guyenne ; Tavannes, la Bourgogne ; la Rochefoucauld, le Limousin ; la Tremoille, l'Anjou, et Turenne, à la tête d'une armée espagnole, s'avance jusqu'à Rethel, où il est battu. Mazarin va soumettre successivement les provinces révoltées, mais il a bien soin d'emmener avec lui la cour et le petit roi, dont la présence légitime son pouvoir.

De décembre 1650 à février 1651, le duc d'Orléans et le Parlement, qui s'étaient tenus tranquilles jusque-là, passent du côté des mécontents. Le Parlement force la reine à libérer les princes et à renvoyer Mazarin : le 7 février il rend un arrêt excluant tous les étrangers ou autres qui auront prêté serment à d'autres princes que le roi, puis le lendemain il rend un arrêt de bannissement contre Mazarin en particulier. Enfin, pour empêcher la cour de quitter Paris, comme elle a fait en janvier 1649, le peuple cerne le Palais-Royal. Mazarin s'exile.

De février 1651 à la fin de 1653, les coalisés victorieux se divisent : le clergé se brouille avec le Parlement ; le Parlement avec les grands, qui réclament les Etats généraux. Ces Etats ont été convoqués, les cahiers ont même été rédigés, mais ils ne se sont jamais réunis. La reine détache Condé des mécontents, puis, pour s'en débarrasser, l'accuse de trahison avec l'Espagne : il a peur et s'enfuit en Guyenne. Abandonné par le Parlement, il s'entend

avec les Espagnols, qui envahissent la Flandre, tandis que la Provence, l'Anjou, la Guyenne se soulèvent. La reine va soumettre le centre et le sud-ouest : à Poitiers elle est rejointe par Mazarin qui lui amène une armée de mercenaires qu'il a levée à ses frais. Le Parlement hésite, le duc d'Orléans s'entend avec Condé et rappelle les régiments de Flandre. Condé va les chercher et marche contre l'armée royale, commandée par Turenne. Les opérations ont lieu entre Seine et Loire. Condé, battu à Bléneau, est repoussé jusque sur Paris, où l'intervention de Mademoiselle le sauve à la bataille de la porte Saint-Antoine. Il entre dans Paris en maître, laisse massacrer les partisans de Mazarin et s'entend avec les Espagnols et le duc de Lorraine. Puis tout s'apaise subitement sans qu'on sache bien pourquoi : les troupes de Condé fondent si bien qu'il reste bientôt seul ; les Parisiens se tournent contre lui, il est obligé de quitter Paris, où Mazarin, qui s'est éloigné pour la seconde fois, rentre en triomphe le 2 février 1653. Il se concilie tout à fait la faveur des Parisiens en ordonnant de payer de nouveau les rentes et en donnant de magnifiques fêtes au peuple.

Reste la Guyenne. Le centre du mouvement, Bordeaux, où s'est organisé une sorte de gouvernement démocratique, l'*Ormée*, est bloqué et se rend. Condé se retire en Espagne : ce n'est plus désormais qu'un général espagnol (juillet 1653).

A partir de ce moment, toutes les résistances sont brisées à l'intérieur. Une dernière tentative du Parlement pour discuter les édits est brutalement réprimée : on connaît la scène, que Voltaire, le premier, a racontée dans son *Siècle de Louis XIV*. Le *Journal d'un bourgeois de Paris*, maître d'hôtel du roi, en donne une version un peu différente. Louis XIV était à Vincennes, quand il apprend que le Parlement discute ses édits un à un. Le chancelier déclare n'en avoir eu aucune communication. Louis fait convoquer un *lit de justice* et arrive en justaucorps rouge et chapeau gris. Au lieu de faire parler le chancelier, il prend lui-même la parole : « Chacun sait, s'écrie-t-il, combien vos assemblées ont excité de troubles dans mon Etat et combien de dangereux effets elles ont produits. J'ai appris que vous prétendiez encore les continuer sous prétexte de délibérer sur les édits qui naguère ont été lus et publiés en ma présence. Je suis venu ici tout exprès pour en défendre la continuation à vous (et il montrait du doigt Messieurs des Enquêtes), et à vous, Monsieur le Président, ajouta-t-il en le montrant du doigt, de les souffrir ni de les accorder, quelque instance qu'en puissent faire les Enquêtes. » Après quoi Sa Majesté s'étant levée promptement, sans qu'aucun de la Compagnie ait

dit une seule parole, elle s'en retourna au Louvre et de là à Vincennes, où le cardinal l'attendait (13 avril 1655). »

Quant à la population de Paris, elle ne bouge plus, elle est complètement réconciliée avec le cardinal : la municipalité donne une grande fête en son honneur à l'hôtel de ville. Mazarin s'est aussi réconcilié avec les grands ; il donne ses nièces en mariage au duc de la Meilleraye, au duc de Vendôme, au duc de Bouillon ; il s'attache Turenne comme général.

Il meurt en 1659, laissant à Louis XIV une succession beaucoup plus claire qu'il ne l'avait reçue de Richelieu. Il paraît, d'après Louis XIV, qui le rapporte dans ses *Mémoires*, qu'il lui aurait donné le conseil de ne pas prendre de premier ministre : « Je devais prendre garde que chacun soit persuadé que je suis le maître et qu'on ne doit attendre les grâces que de moi seul. »

C. P.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

COURS DE M. DROZ

(Faculté des Lettres de Besançon.)

Examen critique de l'Introduction à l'Histoire de la Littérature anglaise.

L'IDÉE, LE BUT ET LES MOYENS DE L'HISTOIRE.

Dans une série de leçons je vais examiner avec vous cette *Introduction* paragraphe par paragraphe, principe par principe, conséquence par conséquence. Plusieurs leçons sur une introduction de cinquante pages, vous trouverez peut-être que c'est beaucoup. Le goût du jour n'est pas là, en effet, et je ne sais s'il ne faudrait pas remonter au XVII^e siècle dans notre littérature pour trouver des exemples de ces analyses suivies et de ces critiques corps à corps. Peu importe d'ailleurs ; l'analyse des idées a son prix, et il est bon de ne pas tout à fait la désapprendre. Et au surplus, nous aurons l'occasion d'étudier un à un des principes essentiels en critique, et dont tout le monde parle volontiers sans trop les avoir éprouvés ; de plus les exemples que cite Taine à

l'appui de sa théorie nous promèneront, ou à peu près, dans toutes les régions de notre littérature, si bien que, sans sortir de mes attributions, j'espère vous donner dans ces leçons une instruction variée et utile.

L'histoire, dit Taine, s'est transformée du jour où l'on s'est aperçu qu'une œuvre littéraire n'est pas un simple jeu d'imagination, « mais une copie des mœurs environnantes et le signe d'un état d'esprit ». On en a conclu que, grâce aux œuvres littéraires, on pouvait retrouver la façon dont les hommes ont pensé et ont senti il y a des siècles. « On l'a essayé et on y a réussi. »

Taine part souvent, comme d'un principe accordé, d'une proposition sujette à revision et qui demande à être interprétée. Il est certain que, dans l'œuvre littéraire, l'imagination met en œuvre les perceptions et qu'elle ne feint que d'après la réalité; mais, dans le produit qu'elle élabore, quelle est la part de la réalité, et quelle est celle de la fiction? Où s'arrête la vérité, où commence la poésie? Et, en admettant que le discernement soit possible, la vérité du poème est-elle toute la vérité de la réalité? N'y aurait-il pas injustice à prendre pour une lacune dans la pensée d'une nation ce qui pourrait n'être qu'une omission dans les vers d'un poète, et ne commettons-nous pas souvent de telles injustices dans l'appréciation d'un esprit, que des témoignages extérieurs à son œuvre nous font connaître plus complet que nous ne l'avions cru en déduisant son *idée* de ses seuls écrits? J'ai essayé de déterminer avec vous la mesure dans laquelle une littérature peut être regardée comme l'expression d'une société civilisée, et notre examen s'est terminé sur des difficultés nombreuses. Si nous remontons aux époques primitives, où une civilisation nous est présentée dans un, dans deux poèmes, comme c'est le cas par exemple pour l'*Iliade* et l'*Odyssée*, vous sentirez-vous l'esprit bien tranquille sur la fidélité du portrait? D'abord quel était le peintre? Où exerçait-il son art? Quand vivait-il? Et voilà qu'on trouve dans ces deux poèmes deux portraits assez différents, et que l'on conclut à l'existence d'un peintre distinct pour chacun des deux? Et bientôt on trouve des portraits différents dans l'un et dans l'autre; ce n'est plus un peintre que l'on suppose, non plus deux, mais une multitude, et l'œuvre devient celle, non plus d'un homme ou de deux, mais de tout un peuple. A la bonne heure, dira-t-on, ce peuple fait son portrait. Mais voilà justement ce dont je ne suis pas sûr. Qu'est-ce que les alluvions apportées par les générations successives laissent voir du sol primitif? Quelle altération les nouveaux éléments ont-ils apportée aux anciens et quelle modification en ont-ils reçue?

Nous avons un poème du XII^e siècle qui, sous le nom de *Floovent*, chante un fils de Clovis, Chlodovinc, qui est donc de la fin de V^e ou de la première partie du VI^e siècle ; ce poème remet en œuvre les traditions chantées dès les temps contemporains. J'ai bien peur cependant que les mœurs du VI^e siècle n'y soient aussi défigurées que le nom même du héros ; et, si nous n'avions pas les vieilles romances espagnoles, je m'en rapporterais difficilement à Lope de Vega sur Bernard de Carpio, dont les romances elles-mêmes ne me donnent pas un portrait exact (1). Quelle histoire peut-on fonder sur un poème, quand la chronologie du poème est inconnue, quand le dessein du poète est inconnu, quand sa capacité de conformer son art à son dessein est inconnue, quand ses sources sont inconnues ? Est-ce à dire qu'il n'y a rien à tirer d'un poème en de semblables conditions ? Non pas ; mais je voudrais que, si on y puisait quelques connaissances, on les entourât de beaucoup de doutes. Et si l'on me dit que, même au cas où y serait fondue l'histoire de plusieurs siècles, même au cas où le poète aurait fait du roman, c'est toujours une même race qui s'y présente tant par les réalités de son existence que par la forme de son imagination, que par conséquent il nous offre même dans la fiction une histoire un peu confuse, mais généralement exacte, je demande s'il est bien sûr qu'on n'y retrouve pas l'infiltration d'une autre race. La poésie en Grèce a d'abord été religieuse, et, plus le temps s'avance, plus il semble acquis à la science que la religion grecque, crue longtemps autochtone, a subi l'influence des religions orientales par l'intermédiaire des Phéniciens ; d'où une influence sémitique dérivée sur la poésie aussi. Mais arrêtons-nous là ; pour le moment il s'agit de savoir si l'examen d'une littérature nous permet de connaître les façons de penser et de sentir d'hommes qui vivaient il y a plusieurs siècles. Nous pouvons répondre en gros que oui, mais que cette connaissance est de valeur variable, selon les circonstances variables de l'histoire des peuples et des littératures. Il ne faut pas dire avec une aussi pleine satisfaction que Taine : « On l'a essayé et on y a réussi. » Mais on a lieu de croire qu'on a précisé par delà les anciennes histoires les façons de penser et de sentir des peuples du passé.

Et il est bien vrai que ces façons de penser et de sentir ont dans le développement des faits historiques une importance capitale, et que notre siècle a mieux compris que les précédents l'utilité ou la nécessité de les étudier ; mais il ne faut pas croire avec une

(1) Voir sur le *Cid* la vérité historique rétablie par Reinhard Dozy ; cf. Renan, *Mélanges d'histoire*, article sur l'Espagne musulmane.

assurance aussi entière que Taine que depuis notre temps l'histoire a été complètement métamorphosée, qu'on en a vu changer l'objet, la méthode, les instruments, la conception des lois et des causes. L'objet est toujours de nous apprendre sur le passé ce qui nous en intéresse (et il est certain que les objets de notre intérêt ont changé), comme aussi de nous instruire par les exemples d'autrefois. Sa méthode est plus sévère, mais l'antiquité a eu ses Thucydide et ses Polybe, comme nous avons nos Velléius Paterculus et nos Procope. Les instruments ont nécessairement changé, en même temps que l'objet de l'intérêt humain, et l'histoire des sociétés a d'autres sources que l'histoire des États. Quant à la conception des causes et des lois, je dirai qu'elle a été reculée plutôt que changée; nous voulons remonter plus haut dans la chaîne des causes, et rechercher les causes des causes où ils s'étaient arrêtés. Caro, avec une ironie contenue, en appelle à Bossuet, historien sans méthode, à Montesquieu, théoricien sans théorie, qui n'ont pas soupçonné le grand secret de l'histoire de Rome, tel que Taine l'a découvert (1): « Tempérament des Romains : esprit sec et net, effet de la structure primitive du cerveau ; circonstance persévérante : nécessité de songer à son intérêt et d'agir en corps ; résultat : faculté égoïste et politique. Cette faculté explique tout, la société, le gouvernement, l'art de combattre, de négocier et d'administrer, les affections privées, la religion, la science. » Le philosophe spiritualiste a raison de sourire, si on nous offre cette formule comme la cause et la preuve d'un triomphe sur l'histoire telle que l'ont écrite les maîtres anciens ; mais c'est une curiosité très noble et très scientifique de prendre par exemple pour point de départ le résultat des recherches d'un Montesquieu, et d'essayer de faire quelques pas en avant dans les profondeurs des causes originelles, autant que nous pouvons y atteindre. Suivant le mot de Royer-Collard, nous devons toujours travailler à dériver l'ignorance qu'est notre science d'une source plus haute. Si un historien se fait illusion sur le degré de sa marche en avant et la vérité de sa découverte, son effort n'en est pas moins par lui-même un progrès, qui atteste aussi un progrès de la science. C'est une tendance également fâcheuse et une égale erreur de croire que les anciens ne nous ont rien laissé à perfectionner, et que nos perfectionnements sont une création. Ici Caro paraît être dans l'un de ces deux cas, et Taine est certainement dans l'autre.

1. — *Les documents historiques ne sont que les indices au moyen*

(1) Caro, *l'Idée de Dieu*, p. 193.

desquels il faut reconstruire l'individu visible. « Notre première remarque, quand nous lisons un livre, c'est qu'il ne s'est pas fait tout seul. » A quoi M. Brunetière répond (1) : « Quand nous lisons un poème ou un roman, l'*Iliade* ou *Gil Blas*, notre première observation n'est pas du tout, comme le dit M. Taine, que ce poème ou ce roman ne se sont pas faits tout seuls ; elle est pour nous intéresser à ce qu'ils nous font connaître de nous-mêmes, et, si vous le voulez, à ce qu'ils nous apprennent sur les contemporains de Lesage ou d'Homère ; mais la curiosité qui nous vient la dernière, c'est celle de savoir comment Job avait le nez fait, et si Valmiki fut heureux en ménage. Il y a trop de *romantisme* encore dans cette façon d'entendre la critique. » Cette critique de M. Brunetière a dû donner satisfaction à Taine, sauf le ton ; car Taine, qui d'ailleurs s'était assez mal exprimé, et s'est fait prendre au mot, ne voulait rien dire d'autre que ce qu'a dit M. Brunetière de l'*Iliade* et de *Gil Blas*, s'il est vrai (et le style n'est guère plus heureux ici) que notre première observation à propos du poème ou du roman est pour nous intéresser à ce qu'ils nous apprennent sur les contemporains de Lesage ou d'Homère. Tout ce que demande Taine, ou plutôt (car telle n'est pas sa façon) ce qu'il veut, c'est qu'on reconnaisse que l'œuvre d'art n'enferme pas en soi son existence et sa valeur ; elle n'est pour lui qu'un signe, et son prix est en raison de sa signification. L'ancienne école cherchait dans l'œuvre d'art un intérêt, et pour trancher le mot, du plaisir ; Taine y cherche une instruction. C'est son droit, et c'est le droit de quiconque prend son plaisir principal dans l'histoire ; et à ceux-là il est loisible de regarder les *Femmes savantes* de Molière comme une contribution d'une importance capitale à l'histoire de l'instruction des jeunes filles en France ; d'autres y considéreront de préférence les mérites divers du dramaturge et de l'écrivain ; d'autres tout bonnement se laisseront prendre à la rate ou aux entrailles ; ils riront avec pitié de Philamète, avec dégoût de Trissotin, avec bienveillance de Chrysale ; avec Clitandre ils aimeront Henriette ; de tous leurs vœux ils pousseront au mariage ; enfin ils s'émerveilleront « comme des brutes » sur le stratagème innocent d'Ariste pour unir les deux jeunes gens. De ces points de vue, lequel est le bon ? Ils sont excellents tous les trois, selon vos goûts et vos desseins. Mais Taine n'a jamais connu ou reconnu d'autres goûts et d'autres desseins que les siens. M. Bourget a écrit (2) sur cette idée de

(1) Brunetière, *l'Evolution des genres*, t. I, p. 263.

(2) *Essais de psychologie contemporaine*, t. I, p. 226.

l'œuvre d'art *signe* quelques pages intéressantes par la pensée, impatientantes par la mièvrerie d'un portrait de femme inutilement introduit là (inutilement, si l'on considère le sujet traité, mais très utilement, si l'on considère l'avantage de se ménager des admiratrices ; si M. Bourget est devenu l'auteur favori du beau sexe, on ne peut pas dire qu'il y a ménagé sa peine). Il accorde Taine le droit de considérer les œuvres comme *significatives* pourvu qu'on lui reconnaisse le droit de les considérer comme *suggestives*. Ainsi font, dit-il, les poètes et les amoureux ; — les amoureux, je pense, plus encore que les poètes, qui jalourent qui cherchent des sujets, des tons, des notes, qui font en somme un métier (1). Je ne sais si la seconde formule de M. Bourget, *suggestives*, est bien heureuse, et si elle embrasse tous les cas ; j'aime mieux ce qu'il dit plus loin, que « ces stances délicieuses, pour la jeune femme qui s'en grise le cœur, ... ne sont pas un effet. Elles sont une cause. Les conditions où elles ont été produites lui importent peu. Elle ne se soucie pas de la cornue où s'est distillé le filtre magique, pourvu que cette magie opère que la lecture se résolve en une exaltation exquise et troublante. » Répétons simplement qu'on peut chercher dans les livres une instruction ou un plaisir, disons que, parmi les divers genres d'instruction qu'ils donnent, il y a l'instruction historique, et que la pente du siècle paraît être inclinée de ce côté. Mais ce n'est qu'un goût comme l'autre et non pas un devoir. Taine dit : « Pourquoi étudiez-vous la coquille, sinon pour vous figurer l'animal ? » Et je lui réponds : parlez pour vous ; si la coquille est belle, il me suffit. Maintenant, quand j'aurai considéré longtemps, bien longtemps cette belle coquille, mon admiration s'usera ; et peut-être un jour la curiosité me viendra-t-elle de connaître l'ancien habitant. C'est le cas de notre siècle, qui, venu trop tard ou trop tôt pour se rassasier d'admiration, se retranche sur la curiosité. Mais il est à croire que, s'il se levait des moissons de poètes et si nous n'avions qu'à étendre la main pour cueillir des gerbes de chefs-d'œuvre, nous abandonnerions avec joie notre laborieuse curiosité pour nous livrer au facile et transportant plaisir d'admirer.

Mais admettons le point de vue de Taine, en réservant la légitimité des autres points de vue. L'histoire qui traite des choses n'est que le commencement de l'histoire. Etablissez la filiation

(1) Taine est amusant là-dessus : « On se trompe lorsqu'on étudie le document comme s'il était seul. C'est traiter les choses en simple érudit et tomber dans une illusion de bibliothèque. »

des dogmes, la classification des poèmes (je ne suis pas sûr de comprendre), le progrès des constitutions (c'est par exemple l'histoire telle que la comprenait le XVIII^e siècle et telle que Voltaire l'a traitée dans l'*Essai sur les mœurs*), ou la transformation des idiomes, vous n'aurez fait que de déblayer le terrain ; la véritable histoire ne commence que quand elle voit et fait voir les hommes, distincts et complets, « comme celui que tout à l'heure nous avons quitté dans la rue. » Vous tournez « les jolis feuillets satinés d'un poème moderne » ; sachez ce qu'il y a dessous, un homme comme Musset, Hugo, Lamartine ou Heine (tous les quatre dans le même paquet, tous les quatre répondant au même signalement, et quel signalement !) : un homme « ayant fait ses classes et voyagé, avec un habit noir et des gants, bien vu des dames et faisant le soir cinquante saluts et une vingtaine de bons mots dans le monde, lisant les journaux le matin, ordinairement logé dans un second étage, point trop gai parce qu'il a des nerfs, surtout parce que dans cette épaisse démocratie où nous étouffons, le discrédit des dignités officielles a exagéré ses prétentions en rehaussant son importance, et que la finesse de ses sensations habituelles lui donne quelque envie de se croire Dieu. » Consultez Balzac là-dessus ; je le consulte, et je trouve que ce portrait peut être celui de la Palférine autant ou plus que celui de Nathan ou de Coriolis, et sur le discrédit des dignités officielles, il me confesse que, dans ses jours de grand orgueil, il aimait à s'appeler un maréchal de la littérature. Consultez encore, si vous voulez, les aquarelles d'Eugène Lami ; j'avoue que je les connais peu, mais j'imagine qu'à moins d'écrire le mot poète sur les chapeaux, elles nous offrent des poètes une image semblable à celle du monde où ils vivaient. — J'ai tort, je l'avoue, de me laisser aller à discuter ainsi une opinion de détail ; mais il est impossible de lire de suite une page de Taine sans être mis de mauvaise humeur par quelque atteinte à la vérité, par quelque affirmation aussi assurée que hasardeuse. Je ne veux pas qu'on me fasse connaître des hommes comme Hugo, Musset, Heine, par un signalement général ; je ne veux pas que l'on croie avoir une idée suffisante des poètes du XVIII^e siècle, parce qu'on aura sous les yeux le portrait de Racine, leur prétendu type, figé encore dans quelque attitude unique. Groupez les hommes du commun ; ne nous donnez d'eux tous qu'une représentation commune ; mais apprenez du bon sens et de la langue qu'il faut distinguer les hommes distingués ; profitez de la leçon que vous nous donniez tout à l'heure, et que vous avez déjà oubliée si vous ne l'avez pas contredite, toujours extrême en tout :

« Rien n'existe que par l'individu ; c'est l'individu lui-même qu'il faut connaître. » Jusqu'à la fin de sa vie, Taine a été en proie à cette idée des groupes. Il s'en exprime avec une sorte d'émotion reconnaissante dans son discours de réception à l'Académie française : « Par bonheur, autrefois comme aujourd'hui, dans la société il y avait des groupes, et dans chaque groupe des hommes semblables entre eux... ; dès que l'on en voit un, on voit tous les autres ; en toute science nous étudions chaque classe d'objets sur des échantillons choisis. » Oui ; aussi quand votre science prétend s'appliquer aux individus, elle ne nous éclaire pas. On pourrait continuer longtemps à ce sujet ; mais il faut se borner. J'ai tenu seulement à montrer comment Taine joint en exemple à une proposition générale juste une application fausse ou peu satisfaisante ; et comme cette application est un article d'une méthode chère à Taine, comme cette méthode a gâté une grande partie de sa critique, j'ai cru devoir consacrer une attention particulière au premier exemple de ce genre qui s'est présenté à nous.

Je rappelle que cette proposition était relative à l'histoire véritable qui exige la connaissance de l'homme complet s'agitant dans son milieu, et je répète que cette proposition, inutilement exclusive (l'histoire *véritab*le), est vraie en somme, ou tout au moins que la notion, dont elle proclame la nécessité, est très avantageuse et très souhaitable. Puisque l'histoire est destinée à satisfaire notre curiosité du passé, plus l'instruction qu'elle nous donne sur un peuple sera semblable à l'instruction que nous donne un voyage, plus l'histoire sera parfaite ; et on ne peut rien lui demander de plus que de nous faire *voir*, en même temps qu'elle nous fait *savoir*. « Il n'y a d'autre moyen pour connaître à peu près les actions d'autrefois que de voir à peu près les hommes d'autrefois. »

Ceci, continue Taine, est le premier pas en histoire. On l'a fait en Europe à la renaissance de l'imagination avec Lessing et Walter Scott. Ce jugement et les termes qui l'énoncent supposent donc qu'avant Lessing et Walter Scott, l'histoire n'avait pas encore fait un pas. Cette appréciation peut paraître sévère, et peut-être est-il euperflu de la discuter, si elle se réfute d'elle-même par son exagération. Il n'en est pas moins vrai que l'homme historique extérieur apparaît pour la première fois distinctement et complètement dessiné et peint, sinon dans je ne sais quelle œuvre de Lessing, du moins dans les romans de Walter Scott ; et encore si ces romans de Walter Scott commencent en 1814 par *Waverley*, les *Martyrs* de Chateaubriand, qui sont de 1809, nous mettent en avance sur l'Angleterre par la représentation vivante des Francs de Mérovée (Fénelon). On sait qu'Augustin Thierry

rapportait à Chateaubriand et aux *Martyrs* l'honneur d'avoir éveillé sa vocation historique, sans cependant nier sa dette de reconnaissance envers Walter Scott, son second maître. Citer ces noms, et après eux le grand nom de Michelet, suffit. L'histoire, telle qu'ils l'ont comprise, et pour nous en tenir au seul physique, est une résurrection des corps, une évocation des physionomies, une peinture illuminée et haute en couleur de tout ce qu'il y avait dans le passé qui pouvait frapper les yeux des contemporains (1). Voilà le fait ; il a été jugé de diverses façons. Certains ont pensé que l'histoire n'avait pas à être un roman vrai, à la façon de Walter Scott (Taine, article sur *Guizot*), et que l'histoire politique ou philosophique n'a pas à s'embarrasser de ce bric-à-brac d'antiquaire, même si elle pouvait parvenir à l'animer. Mais Taine a répondu ailleurs que chez nous l'imagination veut être satisfaite, en même temps que l'esprit, et que même l'esprit ne comprendra bien les choses spirituelles que si nous voyons d'un regard net les choses matérielles liées dans le temps et dans l'espace aux choses spirituelles. C'est ce qu'il explique au cours du paragraphe suivant, où il montre que la connaissance du physique, dans l'histoire des peuples ou des individus, est, non moins qu'une satisfaction donnée à l'imagination, un besoin et un devoir du philosophe.

II. *L'homme corporel et visible n'est qu'un indice au moyen duquel on doit étudier l'homme invisible et intérieur.* L'historien n'étudie nullement le physique de l'homme pour le physique lui-même. L'homme extérieur, dans son corps, dans ses habits, dans sa maison, dans ses repas, n'est rien moins qu'un effet parfois et un indice toujours de l'homme invisible et intérieur. Tous ses dehors sont des projections qui partent d'un centre commun, où est l'homme véritable, et ce centre, c'est le groupe de facultés et de sentiments qui (*dans le texte* que) produit le reste. C'est ce monde souterrain qui est le second objet, l'objet propre de l'historien, monde infini d'ailleurs ; car chaque action visible est portée, soulevée, produite par une suite infinie de raisonnements, de sensations anciennes et récentes. — Jusqu'ici je n'ai qu'une observation à faire, qui a sa gravité, mais en dehors des problèmes de critique qui nous occupent. Ce groupe de sentiments et de facultés qui produit les actions de l'homme extérieur a été en partie produit par l'homme extérieur et même par des causes fami-

(1) Voir les *Mémoires* d'Alexandre Dumas sur l'effet d'évocation que produisaient en lui les ouvrages d'Augustin Thierry, et les *Souvenirs* de Renan sur l'effet tout semblable qu'exerçait sur lui la lecture de Michelet ; dès que le professeur avait ouvert l'*Histoire de France*, Renan ne pouvait plus prendre une note.

lières, mais extérieures à l'homme extérieur. Si l'âme dirige les actions du corps, si elle en est le chef, elle en est aussi l'œuvre, et cette influence réciproque, cette pénétration mutuelle, sont de tous les moments, l'âme étant dominée et façonnée par le corps dans les temps de barbarie, et la civilisation amenant la suprématie de l'âme. Bien des choses que fait l'homme sont exigées par le besoin du corps, puis réclamées par les goûts qui suivent les besoins ; ni la sobriété des méridionaux n'est à l'origine, voire maintenant, le signe d'une vertu, ni l'ivrognerie des races du nord un signe de vice, et s'il faut croire avec Taine que l'imagination rêveuse et la tristesse des races germaniques tiennent à la nécessité où le climat les a mises de rester enfermées pendant de longs mois de l'année, il faut donc déplacer le centre qu'il assigne à tout le reste, et tantôt le transporter de l'homme aux choses, tantôt des choses à l'homme. C'est d'ailleurs ce qu'il a fait, étudiant ici l'action du milieu et du moment, comme il dit, là, l'action de la race et de la faculté maîtresse.

Taine a pris soin de nous dire que ce monde souterrain, où l'historien doit pénétrer en explorateur, est infini, et il a dit vrai. Il a bien mesuré la difficulté ; mais, en même temps, selon son habitude, il s'est fait illusion sur les forces de l'homme pour en triompher. Quand son éducation critique est suffisante, l'historien est capable, dit-il, de démêler sous chaque trait d'un tableau, sous chaque phrase d'un écrit, le sentiment particulier d'où l'ornement, le trait, la phrase sont sortis. Oui, quand son éducation critique est suffisante ; mais quand l'est-elle ? Taine croit sans doute la sienne achevée ; tout pour lui est signe, et sous chaque signe, il croit retrouver la chose signifiée. Dans un proverbe il découvre le caractère d'une race. « Autant d'imaginaires que de races ; voyez la définition de l'homme heureux dans les proverbes. Le Français dit : il est né coiffé. — La frisure, l'élégance, le monde, et les agréments du monde. » L'inconvénient est que la coiffure en question est la coiffe fétale, « frisure et élégance » dégoûtantes. Et voilà sur quoi un écrivain philosophe prétend juger une race, et se fait juger lui-même (après plus d'une bourde de ce genre (1). Il juge le caractère anglais sur un mot : « même fond de raideur dans les relations des proches. Un jeune homme dit familièrement en parlant de son père, *my governor*. En effet, de par la loi et les mœurs, il est le gouverneur de

(1) Ici la bourde est double. Car, ainsi que m'en avertit notre omniscient bibliothécaire, le Dr Prieur, ce proverbe existe aussi en Angleterre. V. *David Copperfield*, ch. I : « I was born with a caul ». Et cette coiffe, qui n'est pas une coiffure, se détache, et on la vend au prix de cinquante guinées.

la maison (1). » Scherer s'est moqué du philosophe qui aurait dû apprendre des observateurs que la puissance paternelle est plus forte chez nous, quoique les fils en France n'appellent pas leurs pères : mon gouverneur. Et nous, à notre tour, de ce que les élèves de nos collèges appellent leur chef *patron*, n'allons pas conclure qu'on y travaille toujours comme dans une usine. Il en est des choses comme des gens ; avec de la ténacité et quelque ingéniosité, on leur fait dire ce qu'on veut et signifier ce qu'on en attend. Oui, tout peut être signe ; mais cette abondance même des signes rend infinie aussi la difficulté de les interpréter tous.

Mais enfin, que le critique fasse bien ou mal sa tâche, sa tâche est de pénétrer sous un texte et de voir derrière les mots toutes les pensées, tous les sentiments de l'écrivain. De l'œuvre littéraire examinée il fait la *psychologie*. La merveille de cet art ou de ce talent est de s'exercer ainsi sur l'art tout entier d'un peuple, et de reproduire en soi par ce moyen toute la suite de ses émotions et de ses pensées, si bien qu'on puisse arriver par l'imagination à vivre un moment de sa vie et à produire presque une de ses œuvres. C'est le cas de Goethe, assure Taine, dans son *Iphigénie en Tauride*. N'en croyez rien ; l'*Iphigénie en Tauride* de Goethe est à peu près aussi grecque que l'*Iphigénie en Aulide* de Racine, malgré ce que Taine a pu en écrire ici et dans l'*Essai sur Sainte Odile* (2). « Ne soyons pas trompés par le titre, dit justement M. Mézières (*Goethe*, t. I, p. 275), et ne prenons pas *Iphigénie* pour une œuvre grecque ; en général il n'y a de grec dans l'*Iphigénie* que l'harmonie et la proportion du style ; l'antiquité n'y reparait véritablement que dans une évocation puissante des souvenirs les plus tragiques de la mythologie païenne. »

Mais nous avons sur Goethe un témoin plus compétent encore que M. Mézières. C'est Goethe lui-même. Voici ce qu'il écrivait en 1827 sur son *Iphigénie* :

Was der Dichter diesem Bande
Glaubend, hoffend anvertraut,
Werd' im Kreise deutscher Lande
Durch des Künstlers Wirken laut !
So im Handeln, so im Sprechen
Liebevoll verkünd' es weit :
Alle menschlichen Gebrechen
Sühnet reine Menschlichkeit.

N'est-ce pas du pur XVIII^e siècle, du Rousseau et du Herder ?

(1) Thomas Graindorge, p. 303 ; *Notes sur l'Angleterre*, p. 120.

(2) Et aussi dans l'*Etude sur les Beaux-Arts en France* (*Essais*, p. 385-386) et dans la *Philosophie de l'Art*, t. I, p. 29.

Voyez au surplus une confession complète de Goëthe sur l'inexactitude historique des caractères d'*Iphigénie* dans les conversations avec Eckermann (1).

Ne nous faisons donc pas trop d'illusions sur le degré d'exactitude où peut parvenir cette « divination précise et prouvée », comme l'appelle Taine, avec sa confiance habituelle ; mais avouons que cette divination, telle quelle, a de nos jours renouvelé l'histoire. C'est ce que Taine avait déjà expliqué dans l'article sur M. de Sacy (18 nov. 58, *Derniers Essais*) ; c'est ce que Renan avait expliqué un peu auparavant dans l'article écrit sur Augustin Thierry après sa mort (1856). Mais ici encore il faut restreindre la part d'invention que les deux grands écrivains attribuent à notre siècle.

Le XVIII^e siècle ne considérait l'homme que sous une seule espèce, nous assure Taine, et il voyait comme semblables un Grec, un Barbare, un Papou. Il a fallu la venue de Herder, Ottfried Müller et Goëthe, pour qu'on distinguât ce qui devait être distingué. Nos pères étaient si bêtes, et nous avons tant d'esprit ! Cependant elle n'est ni de Herder, ni de Goëthe, ni d'Ottfried Müller la phrase que je vais vous citer, mais tout simplement de Voltaire : « Ils ne peuvent se faire une idée des temps héroïques ou patriarcaux ; ils s'imaginent que la nature a été au fond de l'Asie ce qu'elle est dans la paroisse de Saint-André des Arts ou des Arcs, et dans la cour du Palais (2). » Et bien avant lui, lors de la querelle des Anciens et des Modernes entre Boileau et Perrault, sans parler de Madame Dacier dans les préfaces de ses traductions, Huet avait su fort bien démêler et dire que les nations n'avaient pas toutes le même esprit et que, suivant les races, la forme de l'imagination et le goût varient. Comment maintenant ce même Voltaire, qui exprime une idée si juste et si nette sur la question, a-t-il représenté sous des traits indistincts Grecs, Guèbres, Français, Chinois ? C'est qu'à vrai dire la nationalité de ses héros lui importait aussi peu qu'au peintre le choix d'un cadre à son tableau. Voilà ce qu'avec un peu de finesse ou d'attention on

(1) Trad Délerot, t. I, p. 300. J'extrait la petite pièce de Goëthe d'un recueil intitulé *Deutsche Dichtung im Liede* (Berlin, 1880). L'auteur, M. J. Imelmann, un des professeurs les plus distingués de l'enseignement secondaire en Allemagne, y fait en quelque sorte une histoire de la poésie allemande avec les témoignages des poètes allemands. Vous y trouverez un choix de morceaux souvent beaux, toujours utiles. Je vous recommande d'acquérir ce livre : il vous tiendra lieu, autant qu'il est possible, d'une petite bibliothèque allemande, que vous n'aurez pas toujours le loisir de feuilleter. — Voyez encore *Iphigénie de Goëthe*, le *Racine* de Mesnard, t. IV, p. 7-8.

(2) *Lettre du traducteur du Cantique des cantiques*.

aurait pu démêler sans peine. Mais quoi ! le premier devoir est de tracer entre les différents âges une démarcation profonde. Et comme il faut commencer quelque part, on retranche par exemple Goethe du XVIII^e siècle, auquel il tient par des nœuds si forts.

Pour montrer avec quelle sûreté, quelle justesse, quelle profondeur on peut découvrir une âme sous ses actions et sous ses œuvres, Taine cite comme modèles Carlyle dans sa *Vie de Cromwell*, et Sainte-Beuve dans son *Port-Royal*. Et il termine ce paragraphe en exaltant Sainte-Beuve : « Tel est le second pas ; nous sommes en train de l'achever. Il est l'œuvre propre de la critique contemporaine. Personne ne l'a fait aussi juste et aussi grand que Sainte-Beuve. A cet égard nous sommes tous ses élèves ; sa méthode renouvelle aujourd'hui dans les livres et jusque dans les journaux toute la critique littéraire, philosophique et religieuse. » Vous savez mon admiration pour Sainte-Beuve. Eh bien ! ici, il faut que je rabatte de l'éloge adressé au *Port-Royal*, œuvre merveilleuse, œuvre incomparable, mais qui atteste d'une manière décisive par ses mérites supérieurs l'impossibilité où est le psychologue le plus fin et le plus profond de faire la psychologie d'autres âmes que la sienne (et encore !). *Port-Royal* n'est pas un ouvrage un, et la psychologie des jansénistes français n'y est pas une. Dans les premiers livres, et en particulier dans le premier, ce n'est que grandeur et héroïsme ; dans les livres suivants, Sainte-Beuve laisse entrevoir les petitesse et les misères ; il laisse même entrevoir qu'il en a vu plus qu'il n'en montre. Je n'ai plus le temps de vous expliquer au long les causes de cette disparité dans le livre ; en deux mots, Sainte-Beuve l'avait commencé mystique, et il l'a fini rationaliste. Vous trouverez cette histoire contée au long dans le livre de M. Levallois sur *Sainte-Beuve* (p. 83). Nos histoires du passé sont toujours aussi l'histoire de nos passions, et ce mélange par une nécessité inévitable en altère toujours la vérité. Travaillons donc à faire la psychologie des individus et des peuples ; mais ne nous abusons pas sur la certitude des vues où nous arrivons ; ce sont toujours les vues de nos yeux, au XIX^e siècle comme auparavant, et Kant, sans parler d'autres, aurait dû nous édifier sur ce que valent les vues de nos yeux. Sans compter que celui qui veut connaître l'humanité n'a pas le temps d'apprendre à connaître les hommes, et que celui qui a appris à connaître les hommes ne tentera jamais d'écrire l'histoire de l'humanité.

LITTÉRATURE COMPARÉE

COURS DE M. JOSEPH TEXTE

*(Faculté des Lettres de Lyon)***Les premiers vulgarisateurs de la littérature allemande en France.**

Avant le milieu du XVIII^e siècle, la France avait presque tout ignoré de l'Allemagne. Très peu d'écrivains français avaient franchi le Rhin avec l'intention de s'instruire de l'état intellectuel de nos voisins. Ceux qui s'y risquaient se gardaient d'apprendre la langue allemande. Voltaire, par exemple, écrivait à d'Argental (28 novembre 1750) : « N'allez pas croire que j'apprenne sérieusement la langue tudesque ; je me borne prudemment à savoir ce qu'il en faut pour parler à mes gens et à mes chevaux. »

D'autre part, l'Allemagne n'avait pas pris conscience de son unité politique et morale. Le sentiment de la patrie allemande n'existait pas, et Leibniz affirme que beaucoup de gens regardaient les devoirs envers la patrie comme « des chimères inventées par les païens ». Cet état de choses avait un retentissement sur l'activité intellectuelle de la nation, et, bien des années encore après Leibniz, Goethe, parlant à Eckermann, opposera notre merveilleuse « centralisation » littéraire à l'éparpillement des hommes de talent dans sa patrie : « Tous les hommes de talent, toutes les bonnes têtes sont parsemés à travers toute l'Allemagne, tous séparés les uns des autres par cinquante, par cent lieues, et le contact personnel, l'échange personnel des pensées sont des raretés..... Imaginez-vous maintenant une ville comme Paris, où les meilleures têtes d'un grand empire sont toutes réunies dans un même espace, et par des relations, des luttes, par l'émulation de chaque jour s'instruisent et s'élèvent mutuellement... »

Malgré ce gros obstacle au relèvement de la littérature nationale, tout le monde sait qu'un réveil littéraire s'était produit en Allemagne pendant la première moitié du XVIII^e siècle, avant la *Messiede* de Klopstock, dont les premiers chants paraissent en 1748, et qui ouvre une ère nouvelle. — Assurément Gottsched et son groupe recommandent avant tout « la lecture des vieux Romains et des Français modernes. » Mais les Suisses, Bodmer et Breitinger, combattent cet asservissement à l'influence

française et lui opposent les modèles anglais. Et d'autre part, en Allemagne même, l'école saxonne, avec Gellert et le *Journal de Brême*, ou le groupe des poètes de Halle, avec Gleim, Uz, Ramler ou Kleist, témoignent que la poésie allemande fait d'honorables efforts pour prendre conscience d'elle-même. Bref, on peut dire qu'il existe dès lors une littérature allemande, médiocre dans l'ensemble, il est vrai; et nous sommes autorisés à nous demander si quelques écrivains français ont essayé de nous la faire connaître.

I

Ce fut vers 1750 que les premiers échos de ce mouvement nous arrivèrent — et le premier intermédiaire entre l'Allemagne et nous est Melchior Grimm (1).

Il était né à Ratisbonne, en 1723, et était fils d'un pasteur. Dès son adolescence, il avait témoigné une vive admiration pour Gottsched, qu'il considérait naïvement comme l'homme providentiel qui devait doter l'Allemagne d'une littérature nationale. Dès l'âge de dix-huit ans, nous le trouvons en correspondance avec lui. Il lui demande des livres qu'il ne peut trouver chez les libraires de Ratisbonne. Il lui réclame le portrait de M^{me} Gottsched, collaboratrice illustre de son illustre mari (2). Il lui écrit en termes débordants : « Je tiens pour sot et vil celui qui ne reconnaît pas que l'Allemagne vous doit, à vous uniquement, le développement de la langue, de la poésie et de son éloquence, et j'espère vivre assez pour voir l'Allemagne dépasser l'étranger dans toutes ces branches de la littérature. Et c'est au grand Gottsched qu'on le devra, car c'est par ses glorieux efforts que le bon goût a été réhabilité dans notre patrie. »

Peu après, il se rend à Leipzig et y fait la connaissance personnelle du grand homme. A son exemple, il écrit une tragédie de *Banise*, d'ailleurs médiocre, qui fut jouée en 1747 à Strasbourg et à Francfort, et à laquelle Frédéric II prit le plus vif plaisir : car, quand Grimm lui fut présenté, il lui en récita par cœur tout le début.

En 1748, Grimm accompagne à Paris un jeune noble et y devient secrétaire du comte de Prise. Il se lie avec Diderot, Rousseau, Helvétius, Marmontel et Klupfel, chapelain du prince de Saxe-Gotha et ami de J.-J. Rousseau. Ces amis se réunissent

(1) Voir le livre que lui a consacré Ed. Scherer.

(2) Voir le livre de M. Ehrhard sur *les Comédies de Molière en Allemagne* (1888.)

régulièrement, et, dans ces réunions — c'est Rousseau qui nous l'apprend — « on plaisantait Grimm sur ses germanismes ». Mais bientôt Grimm se débrouille, et le moment approche où Voltaire va dire de lui : « De quoi s'avise donc ce bohémien d'avoir plus d'esprit que nous ? » Allemand, il se donne pour première tâche de faire connaître son pays aux Français, et, en 1750, adresse de curieuses notes sur l'Allemagne à l'*Almanach des Spectacles*.

Il écrit avec une assurance imperturbable : « Le théâtre allemand est pour le moins aussi ancien, et, jusqu'au temps du grand Corneille et de Molière, aussi brillant et plus fécond que le théâtre français. » Suit un éloge pompeux de Gottsched et de M^{me} Gottsched. C'était assez bien débiter. Par malheur, le mauvais caractère de Gottsched faillit tout gâter, et, ce pseudo-grand poète ayant attaqué vivement Voltaire et la Fontaine, le *Mercur* lui répondit sur un ton assez vif.

Grimm ne se décourage pas, et, la même année, il adresse au *Mercur* deux lettres sur la littérature allemande. Il accorde aux lecteurs français que l'Allemagne manque de goût ; mais elle a, dit-il, « le génie avec lequel tout se fait et auquel rien ne peut suppléer », — affirmation bien aventureuse à l'époque où il écrit : car de la *Messiad*e, qui aurait pu justifier à la rigueur cette appréciation, il ne dit mot. Mais la critique allemande lui a su gré d'avoir ajouté ces paroles vraiment prophétiques : « Depuis environ trente ans l'Allemagne est devenue une volière de petits oiseaux qui n'attendent que la saison pour chanter. Peut-être ce temps glorieux pour les muses de ma patrie n'est-il pas éloigné ! »

C'était là une prédiction hasardée — puisque Lessing n'avait encore que vingt et un ans, Wieland dix-sept, et que Goëthe venait de naître. Mais, heureusement pour Grimm, l'avenir lui donna raison.

Ces deux lettres, quoique gâtées par un style pédantesque — Grimm parle couramment de la « lyre d'Horace » et de la « trompette de Virgile » — attirèrent l'attention et provoquèrent même une sorte de scandale. Nous en avons un témoignage dans les *Mémoires* de M^{me} d'Épinay, où l'on peut lire ces lignes caractéristiques : « Duclos n'est pas aussi favorablement prévenu pour M. Grimm. Il prétend qu'il n'a de mérite que l'enthousiasme de la musique, et de talent que celui de faire valoir par-dessus tout les monstrueuses beautés de la littérature de son pays. »

Grimm était donc un apôtre assez fervent de la littérature allemande. L'homme sur qui son influence fut surtout sensible à cet égard, c'est son intime ami, Diderot. Nul doute que Grimm n'ait inspiré à Diderot son respect significatif des Allemands et de ce

pays où, comme Diderot l'écrira à propos de Lessing, « le génie a pris la grande route de la nature ». Par Diderot, Grimm a donné le branle à la « germanomanie » d'un petit groupe d'écrivains au XVIII^e siècle. C'est ainsi qu'un disciple avoué de Diderot, Baculard d'Arnaud — correspondant de Frédéric II, membre de l'Académie de Berlin, secrétaire de la légation de Dresde — entrera en correspondance avec Gottsched (un critique allemand a récemment publié ces lettres de Gottsched à d'Arnaud) et manifestera bruyamment son enthousiasme pour un pays « où les ailes du génie ne sont point rognées par les ciseaux timides du bel esprit ». Dans un de ses romans, Baculard s'écrie avec émotion : « Il n'y a point de pays où il existe plus d'hommes... Ces villes sont le séjour du vrai, du simple, de ce que les Anglais ont nommé *good nature*... Le moment où les Allemands se soumettront à la servitude de l'imitation sera le premier pas vers leur décadence. »

De même, Sébastien Mercier — autre disciple de Diderot — s'éprendra des Allemands. « Le fond de leur théâtre, écrit-il, est admirable... S'ils le perfectionnent, comme il y a grande apparence, ils ne tarderont pas à l'emporter sur nous. » Et Mercier essaiera de traduire la *Jeanne d'Arc* de Schiller, et il sera, pendant la Révolution, l'un des coryphées du poète des *Brigands*.

Grimm avait donné l'éveil. Mais il ne tarda pas à se lasser du rôle qu'il avait assumé et se francisa de plus en plus. Quand parurent les grands écrivains allemands de la seconde moitié du siècle, il leur fut plutôt hostile.

D'autres reprirent cette tâche de vulgarisateurs, et, en 1752, parut à Leyde un livre intitulé : *Progrès des Allemands dans les sciences, les belles-lettres et les arts, particulièrement dans la poésie, l'éloquence et le théâtre*. L'auteur était un Allemand, le baron de Bielfeld, — jurisconsulte et traducteur de Montesquieu, — et il dédiait son livre à l'Académie de Berlin. C'est une sorte de manuel compact d'histoire littéraire, avec de nombreuses et copieuses citations. Opitz, Haller, Hagedorn, Gellert, Gleim, M^{me} Karschin, etc., ont chacun leur chapitre. L'auteur traduit intégralement le *Codrus* de Cronegk, les *Sœurs amies* de Gellert, le *Triomphe des bonnes femmes* d'Elie Schlegel, et cette *Sara Sampson*, de Lessing, qui allait bientôt être jouée, non sans succès, chez nous. En tête du livre, Bielfeld a mis une carte de l'Allemagne littéraire, qui englobe la Suisse, le Tyrol et l'Autriche jusqu'à Vienne, mais sur laquelle on ne voit pas figurer Königsberg, qui a cependant donné naissance, en 1724, à Emmanuel Kant. Une curieuse gravure nous montre des cygnes nageant au pied d'un rocher du haut duquel bondit Pégase. Au-

dessous, cette devise : *Alunt cynnos et flumina nostra*. — Le livre de Bielfeld est pétri de bonnes intentions. Mais où le public français aurait-il pris le temps de lire sept à huit cents pages sur la littérature allemande ? Aussi le correspondant allemand du *Journal étranger* constate-t-il que ce savant livre « n'a pas eu l'avantage de passer le Rhin ».

Bien plus efficace fut la propagande de ce *Journal étranger* — que dirigèrent tour à tour, de 1754 à 1762, des hommes comme l'abbé Prévost, Fréron, Arnaud ou le spirituel Suard, et dont le but avoué était de « naturaliser la raison chez tous les peuples », c'est-à-dire de travailler à l'avènement des Etats-Unis de l'Europe littéraire. Le *Journal étranger* a des correspondants à Göttingue, à Leipzig, à Dresde — et ces correspondants sont des hommes de valeur : Hagedorn, frère du poète, le mathématicien Kastner, le philosophe Nicolai. Il entretient ses lecteurs, assez abondamment et agréablement, de Winckelmann, de Klist, de Klopstock, de Lessing, d'autres encore. Quoique l'Angleterre tienne de beaucoup, aux yeux de ses rédacteurs, le premier rang en Europe après la France, il parle de l'Allemagne avec sympathie et intérêt, et affirme que ce pays « n'aura bientôt rien à envier aux autres nations de l'Europe. » — Et la *Gazette littéraire*, qui lui succéda, ne fut ni moins informée ni moins élogieuse.

II

Quel fut le résultat de cette première propagande faite chez nous en faveur de l'Allemagne ? Ce fut, si l'on excepte les noms de second ordre, de nous faire connaître surtout trois écrivains allemands : les poètes Gellert, Haller et Gessner. Avec ceux-là, les seuls noms qui attirèrent vraiment l'attention des Français furent ceux du philosophe Wolff et du critique Gottsched. Mais la renommée de ces derniers ne fut pas comparable à celle des premiers.

Wolff, disciple de Leibniz, avait acquis une popularité dans le parti philosophique à cause de la persécution que lui avait attirée son discours, prononcé à l'université de Halle, sur la *Morale des Chinois*. Banni de Halle, par l'influence des piétistes, s'était vu célèbre du jour au lendemain en Europe, et était devenu, au témoignage de Hegel, « l'instituteur de l'Allemagne ». Dès 1743, Voltaire le complimente en vers latins. Quand Frédéric II le réintègre dans sa chaire, Voltaire lui écrit :

Et toi dont la vertu brilla, persécutée,

Reviens, il n'est plus rien qu'un philosophe craigne.

Socrate est sur le trône, et la vérité règne.

M^{me} du Châtelet étudie sa philosophie, et Formey la vulgarise.

Quant à Gottsched, ce Wolff de la littérature, il a des amis en France, et correspond avec Fontenelle, Moncrif ou Voltaire. On traduit son *Caton mourant*, sa *Grammaire allemande*, ses *Principes de philosophie*. La *Bibliothèque raisonnée des savants de l'Europe* raconte sa querelle avec les Suisses, et Formey publie un *Eloge de M^{me} Gottsched*, suivi du *Triomphe de la philosophie*, dont elle est l'auteur.

Mais ni Wolff ni Gottsched ne nous apportent rien d'original.

Avec Gellert, avec Haller, avec Gessner, le public français commence au contraire à se faire une idée assez précise d'une des formes — non pas la plus originale — du génie allemand. — Gellert, correspondant du *Journal étranger*, est présenté aux lecteurs français par Boulanger de Rivry, traducteur de ses *Fables*, comme « le prince de la poésie germanique. » Sa pieuse bonhomie, sa sentimentalité fade, sa gravité prédicante — qui lui avaient assuré en Allemagne une grande influence — lui font chez nous la réputation d'une âme sensible et pieuse. On le traduit presque tout entier, et on aime de lui ce qu'on aime de son maître Richardson (car sa *Comtesse suédoise* n'est qu'une imitation de *Clarisse Harlowe*) — avec le génie en moins.

Albert de Haller et Gessner sont plus originaux, surtout le premier. L'un est Bernois, l'autre Zurichois. Tous deux commencent cette invasion de la littérature française par les Suisses, qui va se continuer par Rousseau, pour aboutir à M^{me} de Staël, à Sismondi ou à Benjamin Constant. Tous deux sont comme un commentaire vivant et anticipé de ces paroles du livre de l'*Allemagne* : « La tendance naturelle des esprits en Allemagne est de considérer la poésie comme une sorte de don prophétique, précurseur des dons divins. »

Le grave et savant Albert de Haller s'était formé à l'école des Anglais, et Fréron l'appelait, non sans quelque apparence de justesse, « le Pope de l'Allemagne ». Mais les deux poèmes des *Alpes* et de *l'Origine du mal* témoignent d'une sensibilité plus profonde et plus religieuse que celle de Pope. Surtout, ils font honneur à son talent descriptif. Avant Rousseau, Haller invente le paysage alpestre, et c'est en songeant à lui — et à Thompson — que Saint-Lambert écrira : « Les Anglais et les Allemands ont créé le genre de la poésie descriptive. » — Ses *Poésies*, traduites par son compatriote Tschanner en 1750, eurent trois éditions, et M^{me} de Boccage célébra en vers le grand savant devenu poète :

O toi, que la France a connu
 Comme un philosophe sublime,
 Mais que notre esprit prévenu
 Croyait ennemi de la rime,
 Tu fus le premier des Germains
 Qui, marchant sur les pas d'Horace,
 Nous appris, par tes sons divins,
 Que ces fils du Dieu de la Thrace
 Cultivent les fleurs du Parnasse.

Haller eut des disciples en France. Le conseiller Trudaine ap-
 prit l'allemand tout exprès pour le lire. Condorcet prononça
 son éloge, et écrivit : « Les nations européennes virent avec
 étonnement la poésie allemande, inconnue jusqu'alors, leur offrir
 des chefs-d'œuvre dignes d'exciter la jalousie des peuples qui
 depuis plusieurs siècles se disputaient l'empire des lettres. Heu-
 reuse d'être née plus tard, elle réunissait, dès ses premiers pas,
 cette profondeur de philosophie qui caractérise les siècles éclairés,
 et ces richesses d'imagination, apanage heureux des premiers
 âges de la poésie. »

Roucher, dans ses *Mois*, traduit, non sans succès, quelques
 passages des poèmes des *Alpes*. Il essaie de peindre, après Hal-
 ler,

Les forêts de sapins au lugubre feuillage.

Il décrit

les hautes pyramides
 Dont le bleuâtre éclat, au soleil s'enflammant,
 Change ces pics glacés en murs de diamant.

Il tente de lutter avec la liberté, qui lui paraît hardie, du poète
 suisse, et s'excuse d'être obligé de créer, pour rendre ces au-
 daces, des mots comme *s'aviver*, *bleuir*, *tempétueux*. Car, dit-il,
 « les poètes anglais et allemands n'ont pas besoin de deman-
 der grâce, comme je le fais ici, pour les mots anciens ou étran-
 gers qu'ils emploient ».

La fortune de Salomon Gessner — le poète et libraire zurichois
 — fut plus grande encore. Haller, qui le croirait ? semblait trop
 hardi, et Dorat écrivait : « L'essai de poésies suisses de Haller
 déconcerte nos idées, pulvérise nos bons mots (*sic*) et nous fait
 passer d'un mépris mal fondé à une ivresse qui pêche aussi par
 l'excès. » — Gessner, fade et langoureux, passe pour « le Théocrite
 helvétique ». Son poème de *Daphnis* fut traduit en 1756, sa *Mort*
d'Abel en 1759, ses *Idylles et poèmes champêtres* en 1762 ; Turgot
 collabora à l'une de ces traductions. Berquin compléta l'œuvre de
 Hubert et de Turgot. Grimm appela Gessner « un poète divin ».
 Diderot l'imita dans les *Pères malheureux*. M^{lle} de Lespinasse

souhaita à son amant « la douceur de Gessner jointe à l'énergie de Jean-Jacques. » L'*Almanach des Muses* en parla en termes émus et proclama qu'il avait « l'âme sublime et tendre de Fénelon ». On lit dans le *Journal des Savants* de juillet 1776 : « Les ouvrages de M. Gessner ramènent l'homme à toute sa bonté naturelle : la vertu n'y est point prêchée, elle est inspirée ; elle n'est pas seulement peinte, elle est sentie ; on la respire à chaque page, à chaque ligne, on en respire tout le charme. »

Mais Gessner eut des admirateurs plus illustres que Berquin ou même que Florian. M. Becq de Fouquières a bien montré, dans ses *Lettres critiques sur André Chénier*, tout ce que Chénier doit au poète suisse. C'est du Gessner — entre autres passages — que ces jolis vers :

Ma Muse fuit les champs abreuvés de carnage,
Et ses pieds innocents ne se poseront pas
Où la cendre des morts gémirait sous ses pas.
Elle pâlit d'entendre et le cri des batailles
Et les assauts tonnans qui frappent les murailles ;
Et le sang qui jaillit sous les pointes d'airain
Souillerait la blancheur de sa robe de lin.

Et c'est du Gessner aussi que le *Lévite d'Ephraïm*, de J.-J. Rousseau — ce *Lévite* que son auteur déclarait préférer à tous ses autres ouvrages. Dès qu'il avait eu entre les mains les poésies de Gessner, que Huber lui avait envoyées, il avait écrit à ce dernier : « Votre ami Gessner est un homme selon mon cœur. » Quelques années après, dans une heure de profond abattement, pour se consoler des persécutions dont il se croyait l'objet, il composa, dans la manière de Gessner, son *Lévite d'Ephraïm*, et y peignait en ces termes, dignes de son modèle, la vie de deux jeunes amants : « Là, coulant une douce vie, si chère aux cœurs tendres et simples, il goûtait dans sa retraite les charmes d'un amour partagé ; là, sur un sistre d'or fait pour chanter les louanges du Très-Haut, il chantait souvent les charmes de sa jeune épouse... Combien de fois il la mena sous l'ombrage, dans les vallons de Sichem, cueillir des roses champêtres et goûter le frais au bord des rois-seaux. Tantôt il cherchait dans les creux des rochers des rayons d'un miel doré dont elle faisait ses délices ; tantôt dans le feuillage des oliviers il tendait aux oiseaux des pièges trompeurs et lui apportait une tourterelle craintive qu'elle baisait en la flat-tant... » — Ce rêve d'une vie pastorale, qu'a chantée Gessner, avait charmé Rousseau, comme il a séduit tous ses contemporains.

Assurément rien de tout cela n'était bien original. Du moins, on se plaisait à attribuer aux Allemands, comme aux Suisses une

profonde et naïve sensibilité, dont on leur savait gré. Gessner ou Haller, c'étaient autant de précurseurs de Jean-Jacques — et ils bénéficiaient de son influence. Le temps était passé où Voltaire écrivait dédaigneusement dans son *Temple du goût* (1733) :

O vous, messieurs les beaux esprits,
Si vous voulez être choisis
Du dieu de la double montagne,
Et que toujours dans vos écrits
Le dieu du Goût vous accompagne,
Faites tous vos vers à Paris
Et n'allez point en Allemagne.

Vers 1750 ou 1760, on n'allait pas encore beaucoup en Allemagne; mais on commençait à parler des Allemands avec quelque sympathie et même, dans certains cercles, avec une nuance de respect.

B.

SUJETS PROPOSÉS

PRÉPARATION A LA LICENCE ÈS LETTRES

DISSERTATIONS FRANÇAISES

Montrer que la lecture est, à elle seule, insuffisante pour former l'esprit d'un jeune homme.

Discuter ces deux vers d'un poète ancien :

Nulli te facias nimis sodalem :
Gaudebis minus, at minus dolebis.

Vous commenterez cette parole de la Rochefoucauld : « Le travail du corps délivre des peines de l'esprit, et c'est ce qui rend les pauvres heureux. »

Qu'est-ce qu'un honnête homme doit penser du paradoxe ?

M. DEJOB.

..

On a parfois comparé Corneille à Descartes comme penseur. L'auteur de *Don Sanche* semble-t-il mériter ce titre ?

Etudier cette pensée du père Rapin (*Réflexions sur l'éloquence de ce temps*, 1670) : « Il faut moins de génie dans l'éloquence pour inventer les choses que pour les arranger. »

Etudier cette pensée du Père Senault, général de l'Oratoire : « Il est

plus facile de blâmer que de louer ; nous sommes ingénieux dans les invectives et stériles dans les panégyriques. »

Peut-on tirer d'une étude de la *Critique de l'Ecole des Femmes* et de l'*Impromptu de Versailles* quelques indications sur le caractère de Molière ?

M. GAZIER.

..

Apprécier la déclaration que fait Molière dans l'*Impromptu de Versailles* (Sc. iv) (1) et déterminer, d'après l'ensemble de ses pièces, dans quelle mesure il s'y est conformé.

Rapprocher les idées de Molière et de Shakespeare sur la déclamation dramatique.

M. LARROUMET.

..

La Fontaine, peintre des animaux.

La Fontaine, défenseur des animaux.

La rythmique de la Fontaine.

En quoi consiste précisément la poésie de la Fontaine ?

La philosophie de la Fontaine.

La morale de la Fontaine en général et particulièrement comparée à celle de Molière.

L'influence de Boileau a-t-elle été plus grande sur ses contemporains que sur ses successeurs ?

Quelle idée Boileau se faisait-il de son rôle de moraliste ?

De l'influence bonne ou mauvaise, ou bonne et mauvaise, de l'esprit polémique de Boileau sur son esprit didactique.

Qu'est-ce qui a survécu de nos jours des leçons et des préceptes de Boileau ?

Boileau peintre de portraits.

Molière théoricien littéraire et critique.

Pourquoi Boileau a-t-il aimé Racine, qui, à tant d'égards, lui ressemble peu et est peu conforme à ses théories ?

Bossuet sermonnaire comparé à Bourdaloue et à quelques autres prédicateurs de son temps.

Le romanesque dans Corneille et l'influence des romans du temps sur Corneille.

La Bruyère moraliste se distingue-t-il des moralistes, ses contemporains et successeurs, ou ne fait-il que les exprimer d'une manière nouvelle ?

Comment la Bruyère renouvelle-t-il les lieux communs inévitables en morale ou les esquive-t-il ?

La Bruyère, la Rochefoucauld et Bourdaloue, peintres de leur temps.

Comment Chateaubriand comprend-il la littérature du xviii^e siècle ?

(1) « Il (Molière) disait que rien ne lui donnait du déplaisir, comme d'être accusé de regarder quelqu'un dans les portraits qu'il fait... »

Comment Chateaubriand comprend-il l'antiquité?

La renaissance du goût antique à la fin du XVIII^e siècle (Chénier et son groupe) a-t-elle eu son influence sur Chateaubriand et par suite sur le Romantisme ?

M. FAGUET.

DISSERTATIONS LATINES.

Qua arte Cicero in oratione illa quam *de Signis* scripsit effecerit ut eos ipsos iudices traheret in suam sententiam quos noverat studiis in Verrem maxime inclinare.

Demonstrabitis Horatium in *Epistola ad Sisones*, quam supremis annis suis edidit, sale etiamtum usum esse satirico, ut ea vitia carperet, quibus corruptas litteras arbitrabatur.

Explicabitis quibus virtutibus Cicero arbitraretur se Hortensio et Cæsari et ceteris oratoribus, qui eadem ætate vixerunt, præstitisse, quamvis in *Bruto* quemque eorum laudibus ornaverit exquisitissimis

Quid sit de exitu *Aululariæ* existimandum ?

Ea conferetis quæ Polybius et Titus Livius de Hannibale Alpium juga transcendente narraverunt, ut appareat quantum artis in illam partem operis sui romanus scriptor insumperit. (*Polybe*, III, 50-56 ; *Tite-Live* XXI, 32-37.)

An Tacitus id sibi proposuerit, ut, laudata Germanorum virtute, Romanis morum pudorem injiceret et imminenti periculi metum ?

Passerem Catulli cum illis versiculis conferetis quibus Græci argumenta tractaverunt fere similia, et quæ sit laus poetæ latini propria ostendetis. (Catulle, II et III. — *Anthologie palatine. Coll. Didot*, livre VII, Epig. sepulc. 189-216.)

Confitetur Horatius epicis poetis semper datam esse hanc veniam, ut naturam locorum, quibus rem agi finxerunt, uberius describerent, sed ita tamen ut opus simplex maneret et unum. Ostendetis Vergilium descriptis inferis ab ea lege non discedere.

M. LAFAYE.

THÈMES GRECS

Fénelon, *Dialogues des Morts*, XVIII, vers le milieu ; depuis « Socrate. — Non, je ne vous conseillerai jamais... » jusqu'à « La philanthropie est une vertu douce. »

Ibid., suite du thème précédent, jusqu'à « Les vices sont les maladies de l'âme... »

J.-J. Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* ; (I^{re} partie) depuis « Le corps de l'homme sauvage étant le seul instrument qu'il connaisse... » jusqu'à « Hobbes prétend que l'homme... »

J.-J. Rousseau, *Discours sur le rétablissement des sciences et des arts*, depuis : « Il semble, aux précautions qu'on prend... » jusqu'à « Voilà donc les hommes merveilleux... »

Ibid., depuis : « Les anciennes républiques de la Grèce... » jusqu'à : « Guerriers intrépides... »

Montesquieu, *Esprit des Lois*, l. X, ch. xiv ; depuis : « Dans le commencement de son entreprise... » jusqu'à : « Le passage du Granique... »

Ibid., depuis : « C'est ainsi qu'il fit ses conquêtes... » jusqu'à : « Rien n'a affermit plus une conquête... »

Ibid., l. IV ; ch. viii ; depuis : « On était donc fort embarrassé dans les républiques grecques. » jusqu'à : « Je suppose qu'il y ait. »

Ibid., l. XXI, ch. vii ; depuis : « Les premiers Grecs étaient tous pirates... » jusqu'à : « Vous diriez que Xénophon. . »

SUJETS DE LITTÉRATURE GRECQUE

proposés par M. HAUETTE

aux candidats à la licence ès lettres qui désirent présenter un mémoire.

- I. Homère dans l'éducation littéraire des Grecs.
- II. La légende d'Hélène dans la littérature grecque.
- III. La poésie et les arts à Sparte.
- IV. Polycrate, tyran de Samos, et la littérature de son temps (Résurrection de l'esprit ionien au vie siècle). — Anacréon, Ibicos.
- V. Du rôle qu'a joué la Sicile dans l'histoire de la littérature grecque.
- VI. Comparer les idées religieuses d'Eschyle et de Sophocle.
- VII. Comparer le rôle du chœur dans Eschyle et dans Sophocle.
- VIII. De la représentation de la douleur physique sur la scène grecque.
- IX. La religion d'Aristophane.
- X. La satire politique dans Aristophane.
- XI. La critique littéraire dans Aristophane.
- XII. L'oraison funèbre à Athènes.
- XIII. Relever et apprécier dans Eschine et dans Démosthène les attaques personnelles et les injures que s'adressent mutuellement les deux orateurs.
- XIV. Etude historique, littéraire et morale sur les *Caractères* de Théophraste.
- XV. Apprécier dans Polybe la science et l'art de l'historien.

F. A.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

Librairie LECÈNE, OUDIN & C^{ie}, Éditeurs

15, rue de Chuny, PARIS

En Vente

COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

LE CARDINAL DE RETZ

PAR

CH. NORMAND

Professeur agrégé d'histoire au Lycée Condorcet, Docteur ès lettres

Un volume in-8°, contenant plusieurs illustrations du Musée de Versailles,
broché. 1 50
LE MÊME, relié toile tr. rouges. 2 50

On lit dans le dernier numéro de la *Revue historique*, n° 120 :

« Les *Mémoires* de Retz ne sont pas toujours fort divertissants à lire, mais ils renferment d'admirables morceaux qu'il est facile d'en détacher et qui suffisent à faire connaître l'auteur et son temps. C'est ce travail que vient d'exécuter avec un plein succès M. Charles NORMAND, dont nous avons déjà mentionné ici avec de grands éloges un ouvrage du même genre sur Monluc. Il a enchâssé les extraits des *Mémoires* dans une biographie précise, alerte, élégante, où il a fait œuvre à la fois de moraliste et d'historien. Qu'on lise en particulier les pages où il expose les origines de la Fronde, que lamentèrent, que soutinrent furieusement pendant les premières semaines les petits bourgeois, les rentiers parisiens ; ce rôle révolutionnaire de la portion cependant la plus conservatrice du peuple qui fit les Barricades n'avait pas encore été indiqué aussi nettement. Il appartenait à l'historien de la bourgeoisie française au xvii^e siècle de le mettre en pleine lumière. Les lecteurs très pressés trouveront un double profit à faire connaissance avec Retz dans cette excellente analyse. »

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

MONLUC

Un volume in-8°, illustré, broché. 1 50
Relié toile tranches rouges. 2 50

Librairie LECÈNE, OUDIN & C^{ie}, Éditeurs

15, rue de Cluny, PARIS

La Société de Géographie commerciale vient de décerner une Médaille d'Or à cet Ouvrage.

En vente.

L'Europe Politique

GOUVERNEMENT — PARLEMENT — PRESSE

PAR

Léon SENTUPÉRY

Ancien Chef de Cabinet du Sous-Secrétaire d'État au Ministère de la Justice et des Cultes,
Ancien Sous-Chef de Bureau au Ministère de l'Intérieur, Membre de la Société de Législation comparée.

Prix de l'ouvrage complet, br. 24 fr.

L'ouvrage est complet en trois forts volumes in-8°, contenant plus 2200 pages.

Les trois volumes sont en vente.

La publication est mise à jour jusqu'en octobre 1895, à l'aide d'un **Supplément**, qui forme une brochure in-8°. 2

L'ouvrage se vend également par fascicules séparés, et comprend **huit fascicules**.

FASCICULE I. — Allemagne. — Andorre.
FASCICULE II. — Autriche-Hongrie. — Belgique.
FASCICULE III. — Bulgarie. — Danemark. — Espagne.
FASCICULE IV. — Grande-Bretagne.
FASCICULE V. — Grèce. — Italie.

FASCICULE VI. — Luxembourg. — Monaco. — Monténégro. — Pays-Bas. — Portugal.
FASCICULE VII. — Roumanie. — Russie.
FASCICULE VIII. — Saint-Marin. — Saint-Siège. — Serbie. — Suède et Norvège. — Suisse. — Turquie.

Le prix de chaque fascicule broché est de 3 fr., sauf pour le fascicule VIII, dont le prix est de 6 fr.

Cet ouvrage est une sorte de **Manuel pratique de politique extérieure**, où sont méthodiquement classés et présentés, sur un plan uniforme pour chacun des Etats d'Europe, des renseignements rigoureusement exacts et de courts aperçus concernant le *Gouvernement*, le *Parlement* et la *Presse*.

Ce livre, qui présente un **ensemble considérable de renseignements concis**, exacts et pratiques, s'adresse à tous ceux qui, par profession ou par goût, s'intéressent à la politique étrangère, à la situation et à l'organisation des pays voisins : *hommes politiques, diplomates, consuls, officiels, journalistes, fonctionnaires, grandes administrations, élèves de l'École des Sciences politiques, des Ecoles supérieures et des Facultés*, etc., etc.

Année Scolaire 1895-1896

REVUE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

QUATRIÈME ANNÉE

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur en chef : **N. FILOZ.**

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

SOMMAIRE

GASTON BOISSIER.....	L'armée romaine. — Révolte des légions de Pannonie (<i>Collège de France</i>).
ÉMILE FAGUET.....	Le chevalier de Méré. — Le critique et le moraliste (<i>Sorbonne</i>).
ALFRED CROISSET.....	Les <i>Caractères</i> de Théophraste (<i>Sorbonne</i>).
A. BELJAME.....	Pope et son groupe littéraire (<i>Sorbonne</i>).
G. LABROUMET.....	Théâtre de Népomucène Lemer cier. — <i>Pinto</i> ou la <i>Journée d'une Conspiration</i> . (<i>Conférence de l'Odéon</i>).
SUJET DE DEVOIR.	
SOUTENANCES DE THÈSES.	

PARIS

LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE DE CLUNY, 15

1896

Service de Renseignements

AVIS. — Nous rappelons que, dans le prix des différents ouvrages que nous signalons, le port n'est pas compris.

Nous prions ceux de nos abonnés qui nous font une commande de vouloir bien joindre le montant de l'envoi en un mandat postal.

L. V. à Pont à Mousson. — Vous trouverez un exposé complet du mouvement préraphaélite en Angleterre dans l'ouvrage de M. Robert de la Sizeranne, intitulé : *La Peinture anglaise contemporaine*, 1 vol. in-16. Envoyez-nous 3.50, et nous vous ferons parvenir cet ouvrage, si vous le désirez.

TR. à Toulon — L'ouvrage de Lacroix sur *Shakespeare et le théâtre français*, publié en 1861 à Bruxelles, est complètement épuisé.

UN ÉTUDIANT LIBRE. — 1° Nous pouvons vous procurer au prix de 5 francs, non franco, une traduction française de l'*Octavius* de Minucius Felix, par Antoine Péricaud, avec le texte en regard, 1 vol. in-8° broché, 1823, Lyon, imprimerie Z. Durand. L'édition est rare.

2° Nous avons les *Notions élémentaires de Grammaire comparée*, 8° édition, 1880, 1 vol. in-12, épuisé. Le prix du volume cartonné est de 4 fr. non franco.

Envoyez-nous, pour recevoir les deux ouvrages ci-dessus, 9 fr. 60 centimes et nous vous expédierons en colis postal gare.

S... à Pau. — Oui, nous connaissons une *traduction en vers basques des Fables* de La Fontaine par J.-B. Archu. C'est un vol. in-8° publié chez Jeannet à Paris, en 1843. Le prix est de 5 fr. broché.

X... à Blois. — Nous savons qu'il existe un ouvrage d'Enjubault sur l'*Art céramique et Bernard Palissy*. En attendant nous vous recommandons le livre de M. Dupuy, inspecteur général, sur *Bernard Palissy*. Notre maison a publié cet ouvrage dans le format in-18 Jésus à 3 fr. 50.

TR... à Brest. — Nous avons encore quelques exemplaires du livre de Magnin : *Causeries et méditations historiques et littéraires*, 2 vol. in-8° 1843, prix broché, 5 fr. les 2 volumes.

C. à Rennes. — L'étude de Lemièrre sur les *Celttes et les Gaulois* forme 1 vol. in-8° Jésus de plus de 600 pages publié en 1881 à 10 francs. Nous pouvons vous le fournir à 4.50, non franco de port. Nous avons quelques exemplaires.

AVIS. — Un de nos abonnés nous demande si les œuvres de Jacques Peletier du Mans sont dans le commerce. Jacques Peletier, poète de la Renaissance, a publié en 1545 une traduction de l'*Art poétique* d'Horace, en 1547 des *Œuvres poétiques* ; en 1570 une traduction de deux chants de l'*Odyssée* ; en 1559 un *Dialogue de l'orthographe* ; en 1555, un *Art poétique* ; en 1573 *La Savoie*. Nous serons reconnaissants à nos abonnés de nous dire s'ils connaissent une édition complète de ce poète.

P. D. à Toulouse. — Nous n'avons pas en ce moment l'ouvrage que vous nous demandez. On le trouve assez difficilement d'occasion. Nous chercherons.

CH. B. à Limoges. — En réponse à votre demande, nous vous informons que la valeur des ouvrages que vous nous signalez est la suivante : 1° de 8 à 10 fr. — 2° 10 fr. — 3° de 8 à 10 fr. — 4°, 5° et 6°, 10 fr.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

Paraissant le Jeudi

LITTÉRATURE LATINE

COURS DE M. GASTON BOISSIER.

(Collège de France)

L'Armée Romaine. — Révolte des légions de Pannonie.

Nous allons suivre le récit de Tacite pas à pas en lui donnant le commentaire qu'il réclame. Jusqu'à présent toutes les leçons ont roulé sur le Prologue et ç'a été pour nous une occasion de connaître en quel état se trouvait le monde romain à la mort d'Auguste. Je devrais commencer maintenant par montrer comment s'opère la transition entre les deux règnes ; cependant je ne le ferai pas. La manière dont Tibère conduisit les événements et ménagea les esprits, fait partie du caractère même de ce prince, et je remets à plus tard l'étude de ce caractère, qui gagnera à ne pas être morcelée.

Le nouveau règne, qui dure 23 ans, est peu agité, si bien que Tacite perd courage à le raconter ; c'est une longue énumération de massacres et de condamnations à mort, de crimes dont les procédés ne varient pas. Cependant il faut faire une exception pour deux événements qui ont eu une grande influence sur la personne du prince : 1° la révolte des légions, qui met en lumière Germanicus dont la gloire porte ombrage et cause même quelque effroi au soupçonneux Tibère ; 2° la fortune et la mort de Séjan. En dehors de ces deux événements, il n'y en a pas d'autres dans ce long règne. Tibère a pendant vingt-trois ans fait marcher l'empire de manière à ménager les intérêts extérieurs et à ne pas susciter d'affaires.

Parlons de ces deux événements qui ont grandement influé sur le caractère de Tibère, et d'abord de la révolte des légions de Pannonie et de Germanie. Pour bien les comprendre il faut rappeler quelle était alors la situation de l'armée. Il s'est opéré à cette époque un grand changement qui explique comment la révolte a pu naître.

L'armée de la République était une armée de citoyens. Combattre pour son pays était, pour le Romain, la première des fonctions civiques. Il n'y avait à jouir des droits de citoyen que ceux qui pouvaient être soldats, et réciproquement ne pouvaient être soldats que ceux qui possédaient les droits de citoyen ; la masse du peuple, l'infime populace, les prolétaires, qui ne payaient pas d'impôts et ne votaient pas, n'étaient pas admis dans les armées romaines. La période de temps où le citoyen était astreint au service militaire s'étendait de dix-sept à soixante ans. Jusqu'à quarante-six ans il faisait partie de l'armée active ; puis, à cet âge, il entrait dans la réserve. Après soixante ans il était libéré, mais en même temps il perdait son droit de suffrage. Le citoyen qui, passé cet âge, voulait voter, était arrêté par les magistrats au passage du pont qui conduisait à l'urne et ne laissait accès qu'à une seule personne à la fois : on le précipitait du haut de ce passage sur le sol du Forum ; il faisait partie de ceux qu'on appelait pour cette raison, *de pontani*. Mais cela changea vite et on ne tarda pas à apporter des tempéraments au système. Camille établit qu'on donnerait une solde au citoyen sous les armes. Plus tard, Marius laissa entrer dans l'armée des prolétaires : c'était déjà beaucoup plus grave. Tant que dura la République, l'armée ne fut jamais permanente : les troupes étaient levées pour la durée de la guerre, et, la guerre finie, chacun rentrait dans sa demeure. Plus tard, quand on commença à faire la guerre loin de l'Italie, on resta sous les enseignes pendant toute la durée de la campagne ; c'est ainsi qu'on fit en Orient dans la guerre contre Mithridate ; mais jamais il n'y eut de soldats de métier. Il n'y avait pas non plus de général de métier. Un Romain devait être tout à la fois : il devait être orateur éloquent, administrateur habile, bon soldat. Le *civis romanus*, qui se destinait aux grandes fonctions, faisait tous les métiers à la fois. Ce beau faisceau de qualités finit par se rompre ; mais ce fut seulement vers la fin de la République qu'on en vint à se spécialiser, encore la fiction veut-elle qu'on soit bon à tout. Cicéron lui-même dirige une expédition contre les Parthes, mais il a soin de s'entourer de gens qui connaissent l'art de la guerre. Jusqu'à la fin de la République, il n'y a en réalité ni gradés ni officiers. Lorsque la campagne, pour

laquelle ils ont été appelés, est terminée, les officiers rentrent chez eux: L'année d'après, ils peuvent être rappelés au service comme simples soldats ; ils ont seulement plus de chances que les autres d'être nommés centurions ou tribuns.

A la tête de la légion il y a six tribuns militaires qui exercent le commandement, deux par deux, à tour de rôle et pendant deux mois. Cette organisation nous paraît étrange à nous autres qui ne concevons le commandement que comme unitaire. Un certain nombre de ces tribuns étaient nommés par le peuple, *tribuni militum a populo* ; les autres étaient choisis par le général. C'est aussi le général qui nomme les centurions, et ils n'obtiennent ce grade que pour un temps seulement. Il y a encore d'autres particularités curieuses. L'armée reflète la cité ; or cette cité présente un double caractère: c'est une république et une république aristocratique. L'aristocratie s'est fait dans la constitution de l'armée une part considérable. Les grands seigneurs y font leur service dans une sorte de compagnie d'élite, dans la cohorte du général. Ils apprennent ainsi la science militaire, puis ils viennent briguer auprès du peuple les fonctions de tribun. C'est une campagne politique qu'il faut faire pour obtenir ce grade. Ainsi le grand principe que le pouvoir vient du peuple a produit ses fruits dans l'armée comme ailleurs.

La discipline est très grande dans les troupes romaines, et cependant on remarque en elles une très grande indépendance ; la discipline, toute rigoureuse qu'elle est, n'a rien d'automatique. Chose étrange, les soldats obéissent, et cependant le général ne leur impose pas sa volonté, il use de persuasion ; aussi doit-il être bon orateur. A côté du *prætorium* il y avait un autel, et de l'autre côté, une tribune, et la fonction la plus importante du général, c'était de parler aux soldats. Avant d'ordonner on essayait de convaincre ; il s'établissait ainsi une sorte de familiarité entre les chefs et les soldats. Ce qu'on voulait obtenir d'eux ce n'était pas l'obéissance absolue, passive, mais une obéissance volontaire. Il y a là contradiction dans les termes; obéissance et volonté sont deux choses qui s'opposent l'une à l'autre. C'est une des raisons nombreuses pour lesquelles l'armée romaine nous paraît avoir été facile à vaincre ; mais, quand on la compare aux armées auxquelles elle pouvait avoir affaire, elle est bien supérieure. Ce qui fait sa force, c'est avant tout l'ardent patriotisme qui l'anime, et il en est ainsi jusqu'à l'époque des guerres civiles. L'armée, qui se transforme déjà sous Marius, est toute différente, à l'époque de César, de ce qu'elle était dans le principe. Il y a dès lors sous les armes plus d'un million d'hommes et les armées sont devenues

permanentes. L'armée de César dure sans être licenciée depuis son entrée en Gaule jusqu'après la bataille d'Actium, c'est-à-dire pendant plus de 25 ans. Pendant ces longues années de service, les soldats prennent des habitudes de pillage et de luxe qu'ils ne peuvent abandonner plus tard, lorsqu'on veut en faire des laboureurs ; ils ne peuvent supporter une vie sédentaire ; ils éprouvent le besoin d'aller batailler et courir les aventures. La grande habileté d'Aguste fut de se rendre maître de cette armée indisciplinée et d'en faire une armée régulière et permanente. Le soldat, qui s'engageait vers dix-huit ou vingt ans, resta au moins trente ans au service. Ce fut le grand changement d'où provinrent tous les autres. Il y eut des grades et des grades fixes. Le soldat pouvait s'élever par degrés du rang de simple légionnaire jusqu'à celui de centurion primipilaire ; mais il n'allait pas plus loin, car l'armée avait gardé son caractère aristocratique. L'empire a beaucoup profité de cela. Quand le soldat avait pu atteindre le grade de primipilaire, il prenait sa retraite et devenait alors un excellent officier de finances, et, quand il y avait quelque part dans l'empire une ville incapable de gérer convenablement ses deniers, on y envoyait le centurion retraité pour y rétablir les choses en bon état. Les hautes fonctions militaires étaient réservées à l'aristocratie. Tous ceux qui voulaient entrer dans les charges publiques devaient accomplir tout d'abord au moins une année de service ; mais cette année on la faisait toujours dans une compagnie d'élite, dans la cohorte prétorienne ; puis on était nommé tribun militaire. Le changement opéré dans l'armée et qui amena la permanence provoqua aussi un changement considérable dans le mode de recrutement. Jusque-là on avait levé l'armée parmi ceux qui devaient le service ; à partir de ce moment, on se contenta des *voluntarii* ; quand ils ne se présentaient pas en assez grand nombre, alors seulement on avait recours au système des levées (*dilectus*). L'Italie finit même par être complètement exemptée du service militaire.

Autrefois les légions étaient licenciées après la campagne ; elles devinrent fixes. Elles se rajeunissaient par l'arrivée de nouvelles recrues, mais elles demeuraient toujours. Elles prirent alors des numéros fixes auxquels elles joignirent un surnom ; l'une s'appelait *Pia*, l'autre *Vindex*, une autre *Antoniana*, etc. Elles tenaient beaucoup à ces numéros et à ces surnoms.

Autre changement d'une grande importance : l'armée romaine finit par s'établir à poste fixe. Les mêmes légions séjournent désormais dans les mêmes pays. Elles campent toujours au même endroit. L'intérieur de l'empire n'a pas de garnison. En Gaule,

une seule garnison de douze cents hommes, à Lyon, suffit à maintenir la province sous la domination romaine : les légions sont réparties le long des frontières, toutes prêtes à combattre l'ennemi.

Avec l'empereur Sévère, nouveau changement. On ne pouvait exiger que des hommes, qui entraient au service à vingt ans et ne le quittaient qu'à cinquante, ne se fissent une famille, et ils s'en faisaient une. Autour des camps d'hiver et d'été, presque toujours s'étendait une ville. Ce n'étaient d'abord que des cabanes, où l'on vendait des vivres ; peu à peu cela finissait par devenir un municipe. De très grandes villes se fondèrent ainsi. Les soldats y avaient presque tous une femme ou une concubine, et, quand ils avaient fini leur temps, ils se retiraient auprès d'elle et reconnaissaient leurs enfants. A partir de Septime Sévère, le soldat romain fut marié ; il ne vint plus au camp que pour y faire l'exercice. A Lambessa, en Afrique, pendant près de quatre siècles, a campé la troisième légion *Augusta*, qui suffit à maintenir la tranquillité dans toute la province. Cette situation nouvelle faite aux légionnaires amena la formation d'une caste. Les enfants des soldats se destinèrent eux-mêmes à la carrière militaire. Mais ce sont là des changements très postérieurs à l'époque où nous sommes arrivés.

Les armées permanentes ont fort embarrassé Auguste. Ce fut à cause d'elles que son budget resta toujours en déficit. Il n'eut pourtant jamais plus de six cent mille hommes sous les armes, et l'on trouvera que c'est peu, si l'on songe qu'il fallait défendre le monde entier. Mais ces soldats se rappelaient les années si fructueuses des guerres civiles ; les dons multipliés de l'empereur ne les satisfaisaient pas ; quand ils prenaient, eux-mêmes à leur guise, ils en avaient bien davantage, et ils n'eussent demandé qu'à recommencer. Ils sentaient bien l'état de faiblesse et d'amollissement où l'empire était tombé ; ils se rendaient bien compte qu'il n'y avait plus de force que chez eux. Il y avait à craindre que l'empire ne devint une monarchie militaire. Auguste et ses successeurs surent prévenir cette éventualité, et, à ce titre, ils ont droit à quelque reconnaissance. Ce ne fut qu'à partir de Sévère que cette transformation s'opéra ; mais il y eut auparavant des tentatives. A la mort d'Auguste, l'armée voulut devenir maîtresse, comme elle le voudra également à la mort de Néron, et elle y serait parvenue, si Vespasien n'eut su l'en empêcher.

Quelles raisons de mécontentement pouvait, à la mort d'Auguste, exciter l'armée à reprendre le pouvoir ? Elle avait été blessée par la création de la garde impériale : c'est ce qui arrive en tous pays. Auguste avait créé des cohortes prétoriennes. Le nom indique

l'origine de l'institution. Chaque général avait autour de lui une élite de jeunes gens nobles qui lui servaient plutôt d'aides de camp qu'ils ne faisaient de service actif. L'empereur s'entoura, lui aussi, d'une garde composée en majorité d'Italiens. Elle comprit neuf cohortes de mille hommes chacune, et, de plus, une petite cavalerie. Ces troupes étaient casernées à Rome, tout d'abord, dans des corps de garde isolés. Séjan eut, le premier, l'idée de réunir ces fractions séparées et de les placer dans les *castra prætoria*, où la garnison romaine fait encore aujourd'hui ses manœuvres. Cette création du prince fit naître dans le reste de l'armée une jalousie qui n'attendit pour éclater qu'une occasion favorable. Cette occasion, ce fut la mort d'Auguste ; la révolte éclata sur deux points à la fois, en Pannonie et en Germanie. Les populations d'au-delà des Alpes faisaient de fréquentes irruptions dans l'empire ; Auguste les repoussa jusque dans la presqu'île des Balkans, ajoutant l'Autriche et la Bavière à l'empire et lui donnant le Danube pour limite. Les légions de Pannonie, chargées de garder de ce côté les frontières de l'empire, comptaient environ de vingt à vingt-cinq mille hommes. Le général, Junius Blésus, à la nouvelle de la mort d'Auguste et de l'avènement de Tibère, suspendit les exercices pendant quelques jours, en signe de deuil ou de réjouissance. Ce fut une faute. Les soldats se mirent à causer entre eux, à échanger des réflexions amères sur leur destinée. L'un d'eux, un Romain (on dirait de nos jours un Parisien), Percennius, aventurier qui avait couru le monde et qui s'était engagé après s'être vu réduit à la dernière extrémité, qui avait été chef de clique et avait gardé de son passage au théâtre le goût de la cabale, se mit la tête du mouvement qui se préparait. Allant de l'un à l'autre, il fit sentir à chacun de ses camarades, dans des entretiens particuliers, les misères de leur condition, l'exploitation dont ils étaient victimes. « C'était une assez longue et assez honteuse lâcheté de courber, trente ou quarante ans, sous le poids du service, des corps usés par l'âge ou mutilés par les blessures. » Ils n'étaient même pas libres après avoir reçu leur congé ; il leur fallait rester au camp et endurer les mêmes fatigues sous un autre nom. C'est à peine s'ils recevaient après tout cela une maigre récompense ; on ne leur donnait, comme fonds de terre, que la fange des marais ou des rochers incultes. Le service en lui-même était pénible et infructueux ; « dix as par jour, voilà le prix qu'on estimait l'âme et le corps d'un soldat ; là-dessus il devait se fournir d'armes, d'habits, de tentes ; — il ne parle pas de la nourriture, on devait leur fournir le blé ; les dix as étaient pour le reste ; — se racheter de la cruauté des centurions, payer les moindres dispen-

ses. » Ces dernières plaintes étaient fondées ; il y avait là un véritable abus, dont souffraient les armées romaines. A ce tableau un peu sombre il opposait celui de la vie agréable des prétoriens à Rome, loin de l'ennemi, à l'abri du danger, recevant comme solde deux deniers chacun par jour, et sûrs d'obtenir leur retraite au bout de seize années de service. Il fallait demander les mêmes avantages. « Le seul remède était qu'on ne devint soldat qu'à des conditions fixes : un denier par jour, le congé au bout de la seizième année ; passé ce terme, plus d'obligation de rester sous les drapeaux, et, dans le camp même, la récompense argent comptant. » Pour obtenir plus facilement ce qu'ils demandaient, les soldats, entraînés par Percennius et quelques autres meneurs, voulaient réunir les trois légions en une seule ; Junius Blésus les en détourna et consentit à laisser partir pour Rome son fils, porteur de leurs vœux. Le calme semblait donc rétabli ; mais les manipules envoyés en détachements dans les environs se mirent en révolte ouverte ; leur colère tomba sur les centurions et surtout sur ceux qui, comme le préfet du camp, Aufidiénus Rufus, avaient été *gregarii milites*, et qui se montraient d'autant plus durs à imposer les charges aux autres qu'ils les avaient supportées. Les soldats avaient donné à l'un de ces officiers subalternes le surnom de « Encore une », parce que, après avoir rompu sur le dos d'un soldat sa verge de sarment, il criait d'une voix retentissante qu'on lui en donnât encore une, et après celle-là une troisième. Quand ces troupes rentrèrent au camp, Blésus fit saisir les mutins et les fit conduire en prison ; mais il ne put les y garder ; leurs camarades les délivrèrent. Alors se produisit un incident curieux. Pendant que les coupables sortaient de prison, un certain Vibulénus, monté sur les épaules de ses compagnons et devant le tribunal de Blésus, s'écria au milieu de la multitude émue et attentive : « Amis, vous venez de rendre la jouissance de la lumière et de l'air à ces innocentes et malheureuses victimes ; mais mon frère, qui lui rendra la vie ? Et moi, qui me rendra mon frère ? Il était envoyé vers vous par l'armée de Germanie, pour traiter de nos intérêts communs ; et, la nuit dernière, ce tyran l'a fait égorger par les gladiateurs qu'il entretient et qu'il arme pour être les bourreaux des soldats. Réponds-moi, Blésus : où as-tu jeté le cadavre de mon frère ? A la guerre même, on ne refuse pas la sépulture à un ennemi. Laisse-moi rassasier ma douleur de baisers et de larmes, ensuite commande qu'on m'égorge à mon tour ; pourvu que ces braves amis rendent les derniers devoirs à deux infortunés, dont tout le crime est d'avoir défendu la cause des légions. » (Ann., I, xxii.) Ce Vibulénus avait dû beaucoup écouter les avo-

cats sur le forum, et son discours s'en ressent; on y retrouve le souvenir des artifices du barreau. Quand on y regarda de plus près, on s'aperçut que ce Vibulénus n'avait jamais eu de frère. Cependant la situation devenait grave. Tibère se décida à envoyer son fils Drusus avec deux cohortes, la cavalerie prétorienne et la garde germanique. Lorsqu'il arriva en Pannonie, il fut très mal reçu. Tibère lui avait remis une lettre dans laquelle il promettait quelques réformes de détail; mais, pour le reste, il voulait, disait-il, remettre l'affaire au Sénat. Ce n'était pas le moyen de calmer les esprits. Drusus se vit attaqué à coups de pierres, fut grièvement blessé et ne se retira de la bagarre qu'après avoir failli périr. Les choses en étaient là, lorsque, pendant la nuit, se produisit une éclipse de lune; les soldats, esprits grossiers et superstitieux, crurent que le ciel, indigné de leur conduite, leur donnait tous les torts. Ils commencèrent à se repentir, à venir à résipiscence, et châtièrent eux-mêmes les meneurs. Drusus se contenta d'envoyer les légions dans leurs quartiers d'hiver, et la révolte fut terminée. Nous verrons, la prochaine fois, comment Germanicus vint à bout de la révolte des légions de Germanie.

T. A.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

COURS DE M. ÉMILE FAGUET

(Sorbonne)

Le chevalier de Méré.

II. — LE CRITIQUE ET LE MORALISTE.

Le chevalier de Méré peut être étudié comme moraliste et comme critique. Comme il a été le représentant de son monde et de son époque, et qu'il a eu une certaine influence sur l'époque qui a suivi, cela mérite de nous arrêter un instant.

C'est un moraliste; car il s'est occupé des mœurs de son temps, ne fût-ce que pour les régenter. On trouve déjà chez lui cette mode des portraits qui fut plus tard si répandue et devint une espèce de

maine (1). Ce sont tout à fait les réflexions d'un mondain qui s'étudie avant tout à avoir les façons d'un homme du monde, tant qu'il est dans un salon, mais qui, rentré chez lui, prend des notes et trace des croquis. En voici quelques exemples : « On voit des gens qui sont si hagards que tout ce qu'on dit les surprend ; on leur est suspect, et je prends garde qu'on ne les trouve pas à dire en leur absence. » — « On en voit d'autres qui s'empressent beaucoup, qui voudraient que tout fût pour eux, qui ne parlent jamais qu'à l'oreille, qui changent souvent de place, et qui vont de tous côtés pour dire quelque chose de bien mystérieux, et le plus souvent ce n'est rien (2). » — « On en voit d'autres qui parlent tout haut, mais par énigmes, pour n'être entendus que d'un personnage ou de deux ; qui n'ont besoin que d'un mot, parce que la chose leur est connue, et tous ceux qui n'en sont pas informés n'y peuvent rien comprendre. Ces gens-là font souhaiter les bois et la solitude. » On pourrait trouver dans Méré une dizaine de portraits semblables.

Mais ce qu'il a été surtout, et ce qu'il a voulu être, c'est le professeur de mondanité, de bienséance, et presque de maintien, des hommes de son temps. C'est un moraliste dogmatique ; à vrai dire, il n'est guère que cela. Il était, en effet, l'homme du monde qui ramène toutes ses idées au type et au caractère de l'homme du monde ; et toute sa législation s'applique à l'homme du monde. Il ressemble un peu à ce personnage d'une comédie de Meilhac qui ne songe, à tous les moments de la vie, qu'à son cercle et à ce qu'on y dira de lui. De même le chevalier de Méré se demande sans cesse : « Ce que je fais est-il d'un honnête homme ? » C'est qu'il n'y a rien pour lui de plus grand au monde que l'honnête homme : il est supérieur à l'humanité tout entière. Il écrit à M^{me} de Mesme : « Notre amitié serait si belle et si rare qu'elle causerait de l'envie et de l'admiration. Ne vous imaginez pas que je fusse indigne de cet honneur, quoique je ne sois rien dans le monde, et, pourvu que je fusse honnête homme autant que je l'ai recherché,

(1) Cf. la scène des portraits dans le *Misanthrope*.

(2) Cf. *Misanthrope*, acte II, scène v :

C'est de la tête aux pieds un homme tout mystère,
Qui vous jette, en passant, un coup d'œil égaré,
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde ;
A force de façons il assomme le monde ;
Sans cesse, il a tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien ;
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.

vous ne devriez mettre au-dessus de moi que fort peu de gens. » Même admiration et même extase dans une autre lettre : « Vous ne songez pas qu'il est bien rare de rencontrer un honnête homme. J'ai un ami qui ferait le voyage des Indes pour en voir un seulement. Peut-être qu'il est trop difficile. Mais il m'assure toujours que ce n'est qu'une pure idée et qu'on n'en voit que l'ombre et l'apparence. Quoi qu'il en soit, plus on approche de cette idée, plus on a de mérite ; et les meilleurs esprits des siècles passés demeurent d'accord que c'est en cela principalement que la félicité consiste, et je crois qu'ils en jugent bien. » Comme Méré regardait tous les hommes à travers ces verres-là, il y a vu aussi les auteurs anciens, et il s'est imaginé qu'ils n'avaient pas, eux non plus, d'autre idéal que le parfait honnête homme.

Que faut-il donc pour réaliser ce type divin ? — D'abord, il faut être né tel. Voici le portrait que trace Méré du maréchal de Clérambault : « A la réserve de quelque histoire ou de quelque relation, et d'un petit nombre de livres qu'il a lus, il ne sait que le monde et ne laisse pas d'entendre tout ce qu'on lui dit. Il arrive même assez souvent qu'il enchérit sur des choses qu'il ne vient que d'apprendre, et qu'il va plus loin qu'on ne le saurait mener. » Autrement dit, quand on est du monde, on est comme les marquis de Molière, qui savent tout sans avoir jamais rien appris.

Un autre trait essentiel de l'homme du monde, c'est qu'il aura une supériorité naturelle qui le mettra au-dessus de ce qu'on fait et de ce qu'on dit, et même au-dessus de ce qu'il dit lui-même. « Les gens du monde sont quelquefois obligés de se mêler de tout, et même de ce qu'ils savent le moins. Quand cela leur arrive, ils ne s'y doivent pas conduire comme les artisans de profession, qui n'ont guère pour but que de finir leur ouvrage ; car un galant homme doit moins songer à se perfectionner dans les choses qu'il entreprend qu'à s'en acquitter en galant homme. »

L'art de la conversation rentre encore dans ce portrait idéal. C'est ici l'objet des préoccupations constantes du chevalier de Méré, qui en a bien saisi l'esprit et qui en a tracé quelques règles. L'esprit de la conversation suppose qu'on est un peu psychologue et moraliste ; car il consiste beaucoup plus à savoir ce qui se passe dans le cœur des autres que ce qui se passe en soi-même. « Il faut observer tout ce qui se passe dans le cœur et dans l'esprit des personnes qu'on entretient, et s'accoutumer de bonne heure à connaître les sentiments et les pensées par des signes presque imperceptibles... Cet art semble avoir un peu de sorcellerie. » Non, ce n'est pas de la sorcellerie qu'il faut, mais simplement de la pénétration et de l'agilité d'esprit : c'est là la première qualité

du charmant causeur. — A la vérité, cela ne laisse pas de pouvoir s'apprendre : il y faut même des maîtres, et naturellement Méré songe à lui. « S'il y a quelque chose où le soin de s'instruire sous les meilleurs maîtres soit nécessaire, c'est la conversation... Il y a un petit nombre de personnes qui s'y prennent si bien à toutes les actions de la vie et qui parlent de si bon air, que, pour se rendre honnête homme et de bonne compagnie, il vaudrait mieux les observer et les entretenir de temps en temps que de vieillir à la cour ; car, pour ne s'y pas tromper, il est bon de se souvenir que cette cour, qu'on prend pour modèle, est une affluence de toutes sortes de gens : que les uns ne font qu'y passer, que les autres n'en sont que depuis peu, et que la plupart, quoiqu'ils y soient nés, ne sont pas à imiter. » Aussi Méré a-t-il toujours en vue les salons de Paris ; au contraire, il ne manque pas une occasion de lancer contre la cour des épigrammes.

Donc, la conversation peut s'enseigner. Méré l'enseigne en effet, tout au long, avec des minuties qui nous renseignent exactement sur l'état des esprits à cette époque. Ainsi, selon lui, il faut éviter ces façons de parler qui laissent deviner d'avance ce qu'on va dire : par exemple, « *la part que je prends à votre déplaisir* ». « J'ai vu parier en ouvrant une lettre de consolation que cela s'y trouverait, et une dame fort triste qui l'avait reçue ne put s'empêcher d'en rire. » — De plus, il faut éviter les équivoques, si aimées de Voiture et de Benserade. « Voiture les aimait, Benserade en a égayé ses vers... C'est la mode..; mais il est toujours bon d'en connaître le peu de valeur, ce qu'on y trouve de bon ne pouvant se mettre dans aucune autre langue. » — Quant aux turlupinades, ce sont *les bons mots de la vieille cour*. C'est ce que dira plus tard Boileau :

Toutefois à la cour les turlupins restèrent.

De même il faut fuir les métaphores recherchées, qui sont encore un des éléments de l'esprit précieux. Méré nous prémunit contre elles, sans les proscrire absolument, parce que « les personnes du monde en usent ». Mais il ne faut pas dire par exemple : « *Nous étions de la même barque* », pour dire : « Nous étions du même parti. » De nos jours on emploie quelquefois la même métaphore ; mais elle n'est rien moins que recherchée, et elle a un tout autre sens.

En quoi consiste le *bel air* ? D'abord, dans une certaine grâce naturelle, dans un procédé à la fois simple et distingué que Méré tâche de définir : « Cela consiste en je ne sais quel procédé qui dépend beaucoup moins d'avoir d'excellentes qualités

que de n'en pas avoir de mauvaises, comme de n'être incommode à personne..... Car, pour être bien dans le monde, il n'est pas nécessaire d'avoir rien d'exquis ; cela même pourrait nuire en plusieurs rencontres, parce que, lorsqu'on excelle, il arrive toujours qu'on efface beaucoup de gens et qu'on s'attire l'envie ; mais la médiocrité ne choque personne. » Cette analyse est vraiment assez délicate, et ne manque pas de finesse. — Du reste, il y a plusieurs sortes de bienséances : la vraie et la fausse. Sans en avoir donné nulle part une définition, Méré nous en donne un bien joli exemple dans l'anecdote de Saint-Surin : « Un de ses amis le trouva dans le palais comme il achetait je ne sais quoi, et lui voulut donner un laquais pour porter ce qu'il avait acheté. « J'aurais honte de porter cela si c'était un larcin ; mais, comme je l'ai payé beaucoup plus cher qu'il ne vaut, je n'y sens aucune pudeur. » Méré ajoute alors l'exemple de Jésus-Christ, qu'on n'attendait certes pas ici ; Jésus-Christ s'est montré excellent professeur de bienséance, quand il a dit : « Si l'on vous appelle à un festin, n'y prenez pas la première place, mais la dernière, afin que le maître de la maison vous appelle à la première. » Méré est tellement convaincu, que rien ne lui semble déplacé en cette matière.

Ces petits préceptes sur des détails de bienséance tournent parfois à la civilité puérile et honnête. Ainsi il ne faut pas dire *je*, il faut dire *on*. Rien d'impatientant comme *je* ; c'est occuper le monde de sa personne. Au contraire, *on* est très usité à cette époque, et Molière l'a mis dans la bouche de Bélise, qui est la plus vieille des femmes savantes : « *On s'en meurt chez nous* (1). » Remarquons cependant qu'il peut résulter une amphibologie de cet emploi de *on* ; par exemple, il ne faut pas dire « *on* croit » pour « *je* crois. »

Tel est le but du chevalier de Méré : dresser le plus parfait homme du monde qu'il est possible. Malheureusement (et c'est ici qu'il devient étroit), il juge tout à cette lumière, il se place à ce point de vue pour parler de toutes choses ; et il ne s'abstient pas de parler de toutes choses. Par exemple, il jugera tous les grands hommes par rapport au monde, et cela le rend un peu ridicule. Ainsi César a été un homme du monde charmant, un séduisant causeur ; cependant il y a quelque chose à dire : « Un de nos faiseurs de romans n'a pas fait difficulté d'écrire que César était peu cavalier... Ce reproche n'est pas si mal fondé, et sans examiner ce que c'est que d'être cavalier dans la sorte que nous

(1) Noter qu'il y a deux archaïsmes dans cette phrase : *on* et *s'en meurt*.

l'entendons, on l'est toujours plus à la cour d'un prince que dans une république. Il me semble aussi que les mœurs des villes et leurs façons de faire ne sont pas nobles : vous savez que le grand monde ne les peut souffrir. » Le chevalier de Méré, dans cette phrase, trouve moyen d'attaquer à la fois ce qui restait d'austérité républicaine à Rome au temps de César, et les mœurs bourgeoises des villes qui ne sont pas Paris. — Pour ce qui est d'Auguste, son jugement n'est pas moins imprévu (1) : « Pour Auguste, qu'on dirait que vous exaltez à l'envi des flatteurs de son temps, je n'apprends rien de lui qui ne me choque et ne me le rende haïssable, et le seul traitement qu'en reçut la reine d'Egypte m'obligerait de le mettre à côté de Néron. » Ainsi voilà Auguste mis à côté de Néron, non pas pour ses proscriptions, mais pour un manque de galanterie. Quant à Scipion, « il avait de grandes vertus, et je le mettrais au nombre des plus grands hommes ; mais, sans mentir, la manière dure, inflexible et cruelle, dont il usa contre Massinissa et contre cette belle princesse qu'il avait épousée, me fait beaucoup rabattre de son mérite, et je ne saurais m'empêcher de lui en vouloir du mal. » Même en lisant ces choses *cum grano salis*, suivant le conseil de Renan, on en veut un peu à Méré de n'avoir jamais pu se débarrasser de cette manière de juger.

Comme critique, le chevalier de Méré a inventé, ou tout au moins consacré, l'expression *avoir le goût bon*. Il confond, d'ailleurs, le goût avec le jugement ; c'est, selon lui, le discernement exact, délicat et rapide des choses minutieuses, surtout de celles qui ne tombent pas sous l'intelligence. « Il me semble que l'esprit consiste à comprendre les choses, à les savoir considérer à toutes sortes d'égards, à juger nettement de ce qu'elles sont et de leur valeur, à discerner ce que l'une a de commun avec l'autre et ce qui l'en distingue, et à savoir prendre les bonnes voies pour découvrir les plus cachées... L'imagination contrefait l'esprit, mais elle n'en a que l'apparence (2). Néanmoins la plupart y sont trompés, et c'est ce qui leur fait dire qu'on a beaucoup d'esprit et peu de jugement. » — Ce goût bon demande, comme les bonnes manières, un bon naturel, mais aussi beaucoup de soin et d'étude, une longue expérience et de grandes réflexions : « Ce n'est pas que personne l'ait naturellement bon, et tout ce qu'on peut espérer pour ce regard, c'est d'y avoir de la disposition et le naturel tourné ; car le bon goût ne vient que d'une connaissance

(1) Lettre à Balzac.

(2) « Il y a beaucoup d'esprit dans le monde précieux, mais un esprit qui tient trop à l'imagination. » (La Bruyère.)

exquise, et juste à juger du bien et du mal pour toutes sortes de bienséances et d'agréments, et qui que ce soit ne peut avoir cette connaissance bien parfaite sans se l'être acquise avec beaucoup de soins et de réflexions (1). »

Mais alors, dira-t-on, ce précieux est l'ennemi des précieux ? — C'est presque vrai, et c'est là son titre de gloire. Quoique précieux, il repousse la plus mauvaise partie du précieux, à savoir les équivoques, les turlupinades, les manières recherchées, même les maximes : « Les maximes qu'on aime dans les écrits ne sont pas de si bon effet dans les entretiens. » — « Je me souviens d'un conseiller au Parlement, fort bon juge et mari d'une fort belle femme, qui se sépara de lui parce qu'il ne l'entretenait que par maximes. » Or on sait que les maximes étaient alors fort à la mode ; elles étaient, en particulier, le jeu favori de la Rochefoucauld, M^{me} de Sablé et M. Esprit : on fait une maxime, on l'envoie à un de ses amis qui la renvoie corrigée, on la retouche sans cesse jusqu'à ce qu'elle soit parfaite. Voilà la mode contre laquelle Méré proteste presque à l'avance.

Mais il proteste surtout contre le défaut de justesse dans l'esprit, tel que le comprenait Voiture. Il a fait là-dessus tout un traité, le *Traité de la justesse de l'esprit*, qui est né d'une conversation entre M^{me} de Sablé, M^{me} de Clérambault et Méré. M^{me} de Sablé raffolait de Voiture : « Mon Dieu, disait-elle, qu'il avait l'esprit juste, qu'il pensait juste, qu'il parlait et qu'il écrivait juste ! Il riait même si juste et si à propos, qu'à le voir rire je devinais ce qu'on avait dit. » Cela déplut à Méré, qui s'engagea à relever dans les œuvres de Voiture toutes les fautes contre la justesse d'esprit et la propriété de la langue. Ainsi, Voiture écrivait à M^{lle} Paulet : « Puisque cette obligation mérite des grâces infinies, je vous prie de vouloir employer *les vôtres* pour la reconnaître. » Méré remarque que *grâces*, voulant dire remerciements, n'a plus aucun sens dans *les vôtres*. — Voiture écrivait à M^{me} de Montausier : « Puisque l'honneur que vous me faites de m'aimer est la première considération qui m'a donné quelque part en ses bonnes grâces, je vous supplie de m'aider à lui rendre *celles* que je lui dois. » Même observation : *grâces* est employé deux fois en des sens différents. — Voiture écrivait : « C'est un gentilhomme de condition, et lequel a toutes les autres qualités qui font un honnête homme. » Il faut dire : « C'est un homme de condition, et qui d'ailleurs a toutes les qualités qui font l'honnête homme. » — « Il ne vous doit point déplaire

(1) Cf. Pascal, *Pensées*, article VII, fragments 24 et 28, (édition Havet).

qu'on vous parle d'amour de si loin. « Qu'importe que ce soit de loin ou de près ? » remarque Méré. — « Je suis arrivé à Nancy, dit Voiture, si maigre et si défait qu'on en met en terre qui ne le sont pas tant depuis quelques jours *que j'y suis*. » Que veut dire ce *que j'y suis*, observe Méré : cela veut-il dire « depuis que je suis en terre » ? — Il y a évidemment du mauvais vouloir dans sa critique ; mais il a raison de soutenir qu'on n'évite jamais assez l'équivoque.

Il fait des remarques bizarres sur les écrivains anciens. Il leur reproche de n'avoir pas été assez galants ni assez aimables. « Je lis quelquefois Démosthène et Cicéron et, quand cela m'arrive, si j'ose dire ce qui se passe en moi, les choses de mauvais air qui me rebutent de ces grands hommes sont en plus grand nombre que celles que je suis bien aise d'y voir... Cicéron n'estimait que deux sortes d'éloquence : « la populaire qui demande l'applaudissement des sots et des ignorants, et celle autre qui cherche la mêlée et le combat pour faire du fracas devant les juges. Serait-il possible qu'un homme qui s'est mis cela dans l'esprit eût la parfaite idée de ce qu'il y a de plus rare et de plus exquis dans l'éloquence ? » Et ailleurs : « Virgile écrivait plus en poète qu'en galant homme, et pour les choses qui regardent le commerce du monde il ne connaissait pas les bienséances... Enée aborde la reine de Carthage de si mauvais air, qu'il y a de quoi s'étonner qu'elle en devienne amoureuse, et de la manière aussi qu'il prend congé d'elle, il me semble qu'elle devait bien se consoler de son absence (1)... »

Mais Méré éprouve surtout une antipathie profonde pour les sciences mathématiques. Cet homme, si expert en mathématiques, qui correspondait avec Fermat et Huyghens, avait contre elles une sorte de haine, d'autant plus violente qu'elle était affectée. C'était là un des plus grands périls de cette vie mondaine, de mépriser tout ce qui n'a pas sa place dans une conversation élégante. Méré n'a pas évité cet écueil. « Ce qu'enseignent les mathématiques est comme indubitable, et plutôt à Dieu que nous pussions apprendre aussi sûrement tout ce que nous voudrions savoir ! Il est bon de prendre l'esprit de cette science à cause de quelque adresse et de quelque justesse qu'elle peut donner. Mais il ne faut pas s'y engager trop avant. Elle retire les gens du commerce de la vie ; elle rend trop spéculatif, et, pour rencontrer ce qu'on y cherche et même pour le faire comprendre, il faut aller par de longs raisonnements de ligne en ligne ou de figure en

(1) Il est certain qu'Enée quittant Didon fait, en effet, un assez piteux personnage.

figure, et, quand on l'a trouvé, on reconnaît le plus souvent que l'on s'en fût bien passé. Outre que cette méthode est lassante, et que jamais ce n'a été le langage d'aucune cour du monde, il me semble que tout ce qu'on dit de beau et de nécessaire saute aux yeux quand on le dit bien (1). » Voilà un détestable conseil donné à l'esprit humain.

Or ce conseil, il s'est permis (et ici il est tout à fait ridicule) de le donner à Pascal. Il s'est persuadé qu'il l'avait détourné des mathématiques. « Vous souvenez-vous de m'avoir dit une fois que vous n'étiez plus si persuadé de l'excellence des mathématiques (2) ? Vous m'écrivez à cette heure que je vous en ai tout à fait désabusé, et que je vous ai découvert des choses que vous n'eussiez jamais vues si vous ne m'eussiez connu (3). Je ne sais pourtant, Monsieur, si vous m'êtes si obligé que vous pensez. Il vous reste encore une habitude, que vous avez prise en cette science, à ne juger de quoi que ce soit que par vos démonstrations, qui le plus souvent sont fausses. Ces longs raisonnements tirés de ligne en ligne (4) vous empêchent d'entrer d'abord en des connaissances plus hautes qui ne trompent jamais... ; vos nombres ni le raisonnement artificiel ne font pas connaître ce que les choses sont ; il faut les étudier par une autre voie ; mais vous demeurez toujours dans les erreurs où les fausses démonstrations de la géométrie vous ont jeté. » Voilà l'excès où Méré est tombé par un trop grand amour des choses qui sont à la portée d'un esprit seulement juste, et qui ne veut pas réfléchir. Il s'est attiré ainsi cette terrible réflexion de Leibnitz, qui avait eu connaissance de cette lettre : « J'ai presque ri des airs que M. le chevalier de Méré s'est donné dans sa lettre à M. Pascal... Mais je vois que le chevalier savait que ce grand génie avait ses inégalités, qui le rendaient quelquefois trop susceptible aux impressions des spiritualistes outrés et qui le dégoûtaient même par intervalles des connaissances solides... M. de Méré en profitait pour parler de haut en bas à M. Pascal. Il semble qu'il se moque un peu, comme font les gens du monde qui ont beaucoup d'esprit et un savoir médiocre. Ils voudraient nous persuader que ce qu'ils n'entendent pas assez est peu de chose. Il aurait fallu l'envoyer à l'école chez M. Roberval (5). » La critique est dure, mais méritée.

(1) *Conversation de M. de Clérambault et de M. de Méré.*

(2) Pascal l'avait dit sans doute par politesse, ou peut-être par ironie.

(3) Pascal a tiré, en effet, du chevalier de Méré plus qu'il ne contenait : nous le verrons plus loin.

(4) Méré se répète : il avait dit la même chose à M. de Clérambault.

(5) Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, t. III, p. 94.

Reste à indiquer, sinon l'influence, du moins le retentissement assez grand de Méré à travers toute la génération qui a suivi. On trouve sa trace un peu partout, de 1660 à 1680. On voit par les critiques du temps (Bouhours, Daniel, Bayle) qu'il passe alors pour le grand professeur de bon goût. Et ce goût se retrouve jusque chez les grands classiques, soit qu'ils s'inspirent de lui, soit (et cela même prouve qu'ils l'ont lu) qu'ils se moquent de lui. Nous avons vu que le portrait du diseur de riens, dans le *Misanthrope*, est imité de Méré, avec quelque chose de plus scénique. — Molière ne s'est-il pas souvenu, dans un autre portrait (1), du portrait que Méré a tracé de lui-même ? « J'aime tout ; mais je n'admire presque rien, et ce qui m'étonne le plus, c'est qu'étant si peu capable de rien faire, je sois si peu content de ce que font les meilleurs ouvriers. Et, sans mentir, c'est un grand malheur dont je ne vois point la cause, si ce n'est peut-être qu'il y a dans la nature un génie assez rare qui se mêle de juger de toutes choses sans s'attacher à pas une ; et je m'imagine que j'ai quelque étincelle de ce génie qui m'empêche de me fier à quoi que ce soit et qui, malgré moi, s'ingère à me dégoûter de ce qui plaît à la plupart des hommes. » Ce sera plus tard le portrait d'Arsène, dans *La Bruyère* (2).

Mais c'est surtout sur Pascal que Méré a eu une extraordinaire influence. Une anecdote assez authentique veut que ce soit Méré qui, à partir de la quatrième provinciale, ait engagé Pascal à abandonner la question de la grâce pour porter le débat sur le terrain de la pure morale. Si le fait est vrai, c'est un coup de génie de la part de Méré ; mais Pascal en serait arrivé là par le cours naturel de la bataille. Ce n'en est pas moins pour Méré un grand honneur d'avoir eu cette idée-là. Il a aussi inspiré à Pascal sa fameuse distinction entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse : « Lorsqu'on a l'esprit vif et les yeux fins, on remarque à la mine et à l'air des personnes qu'on voit quantité de choses qui peuvent beaucoup servir ; et, si vous demandiez, selon votre coutume, à celui qui sait profiter de ces sortes d'observations, sur quels principes elles sont fondées, peut-être vous dirait-il qu'il n'en sait rien et que ce ne sont des preuves que pour lui. » Pascal est parti de là et s'est dit : « Voilà un homme du monde qui est stupéfait de ma manière de raisonner, et il en a une qui a sa valeur. C'est donc qu'il y a deux sortes d'esprits impénétrables les uns aux autres, ceux qui partent de principes dont ils se

(1) Rien ne touche son goût, tant il est difficile. (*Misanthrope*, II, v.)

(2) On peut y joindre le Pocourante de *Candide*.

rendent parfaitement compte à eux-mêmes, et ceux qui partent de principes communs et presque grossiers. » Et voilà comment il a tiré une classification des esprits très profonde d'une observation assez superficielle du chevalier de Méré (1).

Dans la même lettre, Méré se moque d'une manie de Pascal qui consistait à chercher l'infini dans la petitesse : « Je vous demande encore si vous comprenez qu'en la cent millième partie d'un grain de pavot il pût y avoir un monde non seulement comme celui-ci, mais encore comme tous ceux qu'Epicure a songés... Pensez aussi qu'en cet univers de si peu d'étendue il se trouverait des géomètres de votre sentiment *qui feraient un monde aussi petit au prix du leur que l'est celui que vous formez en comparaison du nôtre, et que ces diminutions n'auraient pas de fin.* » C'est là la source de l'étonnant passage de Pascal sur l'infinitement petit (2) ; et, s'il y a dans Pascal une certaine outrance et une certaine fougue d'argumentation, c'est précisément qu'il répond à quelqu'un qui s'est moqué de lui.

Enfin Méré a eu une très grande influence sur un très grand homme qui était dans sa manière, sinon dans sa mesure : la Rochefoucauld. Le chevalier de Méré, qui n'aimait pas les maximes, en a laissé quelques-unes qui ne sont pas éloignées de valoir celles du grand moraliste, celles-ci par exemple : « On n'est plus du monde quand on commence à le bien connaître ; au moins le voyage est bien avancé devant que l'on sache le meilleur chemin. » — « Ceux qui ont le cœur droit ont le sens de même, pour peu qu'ils en aient ; et prenez garde que de certaines gens qui ont tant de plis et de replis dans le cœur n'ont jamais l'esprit juste : il y a toujours quelque faux jour qui leur donne de fausses vues. » — « Celui qui croit que le personnage qu'il joue lui sied mal ne le saurait bien jouer, et qui se défie d'avoir de la grâce ne l'a jamais bonne. » — « Pour bien faire une chose, il ne suffit pas de la savoir, il faut s'y plaire, et ne s'en pas ennuyer. » — « La plupart des gens avancés en âge aiment bien à dire qu'ils ne sont plus bons à rien, pour insinuer que leur jeunesse était quelque chose de rare (3). »

Tel est cet homme d'esprit qui a eu, malgré tout, sa valeur personnelle, et qui certainement méritait d'être un peu étudié.

E. M.

(1) Cf. *Pensées*, article VII, fragments 2^e et 2 bis (*ibid.*).

(2) *Ibid.*, article I, fragment 1.

(3) Cf. La Rochefoucauld, *Maxime* 93 : « Les vieillards aiment à donner de bons préceptes, pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples. »

LITTÉRATURE GRECQUE

COURS DE M. ALFRED CROISSET

(Sorbonne)

Les Caractères de Théophraste.

Il y a un ouvrage de Théophraste qui présente un intérêt particulier : ce sont les *Caractères*, traduits par La Bruyère avec une exactitude très approximative, comme c'était l'habitude au *xvii^e* siècle, puis imités par lui dans un ouvrage qui est un des chefs-d'œuvre de la langue française.

Quelques questions critiques se posent tout d'abord. — Qu'étaient les *Caractères* dans la pensée de Théophraste ? Il est difficile de le dire. Nous trouvons dans Diogène Laërce une énumération très longue des ouvrages de Théophraste, et, dans le nombre, celui-ci mentionné sous ce titre : Ἡθικοὶ χαρακτήρες (*Caractères moraux*). Mais le nombre de ces caractères varie suivant les manuscrits : il y en a 31 dans le *Palatinus*, 15 seulement dans le manuscrit de Paris. De plus, on s'aperçoit bien vite, en les consultant, que nous avons un texte fort mal établi dès l'antiquité même. Il présente des lacunes nombreuses, des pensées obscures, des mots qui n'ont aucun sens, et en outre des additions évidentes d'un lecteur qui a consigné là ses réflexions, en général assez banales. Il arrive aussi que certaines conclusions finales qui terminent un caractère ne se rapportent pas bien au caractère lui-même. Enfin certains caractères se répètent deux fois sous un autre titre.

Il y a donc là la trace d'un très grand désordre. Était-ce vraiment un ouvrage distinct, ou n'avons-nous sous les yeux qu'un extrait, un arrangement fait à une époque postérieure d'un ouvrage perdu ? — Cette question, bien évidemment, ne se posait pas au *xvii^e* siècle. On voit, par la préface de La Bruyère, que les *Caractères* de Théophraste étaient pour lui un ouvrage régulièrement publié, analogue à ceux de son temps. On reconnaît ici le siècle qui, en lisant l'*Iliade* et l'*Odyssee*, ne se préoccupait pas des difficultés de texte, qui aujourd'hui nous arrêtent. On prenait le texte de Théophraste tel que les manuscrits le donnent. L'opinion de La Bruyère n'a donc aucune valeur.

De nos jours, deux savants surtout se sont occupés de la ques-

tion : M. Dielz, professeur à Berlin, auteur des *Doxographi græci*; et M. Gombertz, professeur à Vienne. — Pour M. Dielz, nous n'avons du livre de Théophraste que des extraits. L'ouvrage complet était, si l'on se réfère à la liste de Diogène Laërce, soit le *περὶ παθῶν*, soit le *περὶ ἀνθρώπων*, soit plutôt le *περὶ χωμψδίας*. Casaubon, à la fin du xvi^e siècle, s'était déjà demandé si nous n'avions pas des restes de ce dernier traité; Christ a repris cette thèse. D'après lui, nous aurions des études faites non par l'observation directe, mais par imitation du théâtre. On sait que, suivant la tradition, Ménandre aurait été l'élève de Théophraste, lequel de son côté aurait pris Ménandre pour modèle.

Selon M. Gombertz, les *Caractères* seraient plutôt un ouvrage inachevé, analogue à ceux d'Aristote; il appartiendrait à ce genre de recueils de notes non rédigées que les Grecs appelaient *ὑπομνήματα*, conservés dans l'école et publiés avec des modifications.

Entre ces deux hypothèses, il est impossible de se décider. On voit toujours comment la question se pose. Mais il est intéressant de se demander dans quelle mesure nous avons là des portraits empruntés à la comédie, ainsi que le veulent Casaubon et Christ. Si leur conjecture était fondée, nous pourrions jusqu'à un certain point reconstituer le théâtre de Ménandre et de ses contemporains; mais, ici non plus, nous ne pouvons arriver à des solutions certaines. Ce qui a pu faire croire que la comédie a inspiré les portraits de Théophraste, c'est que, suivant une remarque déjà faite par La Bruyère, il étudie ses personnages non du dedans, mais du dehors; il cherche non les mobiles intérieurs qui les font agir, mais les manifestations extérieures par lesquelles se traduisent leurs travers. On est tenté de se dire que ce n'est pas là l'ouvrage d'un moraliste, qu'il est fait bien plutôt au point de vue du drame. Remarquons cependant que, dans la *Rhétorique* d'Aristote, où sont peints les différents âges, certains traits ressemblent à ceux des *Caractères*; et pourtant c'est dans la vie réelle qu'Aristote les a pris pour les résumer avec sa supériorité habituelle. Donc, même en admettant que nous ayons ici des extraits d'un traité sur la comédie, il ne faut pas en conclure que le fond en soit emprunté à la comédie contemporaine: sans doute Théophraste a moins voulu chercher des éléments dans la comédie que lui en fournir.

Arrivons maintenant à l'étude des *Caractères* eux-mêmes. — Ils sont précédés d'une préface, d'un *προοίμιον* très court, traduit aussi par La Bruyère. C'est une lettre que Théophraste adresse à son ami Polyclès pour lui annoncer ce qu'il veut faire: une descrip-

tion des vertus et des vices. C'est là qu'il dit qu'il vient d'atteindre l'âge de 98 ans. Cette préface est suspecte, quoiqu'on l'ait défendue et qu'on la défende encore ; c'est un des morceaux les plus incohérents qu'on puisse trouver. Le grec en est correct et facile, mais la suite des idées manque absolument. De plus l'auteur fait des promesses qu'il ne réalisera pas, lorsqu'il dit qu'il étudiera les vertus et les vices : nous n'avons là qu'une étude des vices, celle des vertus est absente. Enfin cet âge de 98 ans est infirmé par le témoignage de Diogène Laërce, qui fait mourir Théophraste beaucoup plus tôt.

Les 31 caractères qui font suite à la préface sont disposés sans beaucoup d'ordre. Ce qui frappe à première vue, c'est l'extraordinaire variété des nuances morales qui y sont distinguées, et qui sont souvent très voisines. Par exemple, on trouve au début des analyses de l'εἰρωνεία (dissimulation), de la κολάκεια (flatterie), de l'ἀρέσκεια (complaisance) : la κολάκεια diffère de l'ἀρέσκεια en ce qu'elle est sans bonhomie, plus mêlée d'intérêt personnel. Puis l'auteur décrit la μέγαλοπρέπεια (désir de paraître) (1), la μικροφροσύνη (défaut qui consiste à attacher de l'importance aux choses qui n'en valent pas la peine, toujours avec le désir de paraître), l'ἀλαζόνεια (fanfaronnade), l'ὑπερηφανία (orgueil) : tous ceux qui sont affligés de ces défauts ont l'ambition d'augmenter leur importance, d'agrandir leur *moi* de façon ou d'autre. Il y a dans ces distinctions une grande finesse, et parfois une subtilité qui est bien grecque et surtout bien aristotélicienne.

Cette observation si ténue s'enferme en même temps dans un domaine un peu étroit : elle s'en tient uniquement aux travers qui viennent du fond même de la nature de chacun, et non des circonstances, de la condition ou du métier : en d'autres termes, elle ne s'occupe que des travers *moraux*. Ce caractère moral se retrouve dans les fragments de Ménandre que nous avons conservés. Ainsi Ménandre faisait le portrait de l'ἄπιστος (homme sans foi), du δεισιδαιμόνων (superstitieux), du δύσκολος (caractère difficile), que Théophraste a également décrits. Mais Ménandre n'en reste pas là : il étudie aussi les vices qui, tout en venant de la nature, sont favorisés par un certain genre de vie ou un certain concours de circonstances. C'est ainsi qu'il peint le soldat de fortune, le parasite. Chez Théophraste, au contraire, ce sont des travers purement psychologiques, ce qui pourrait servir à prouver qu'il n'a pas emprunté ses caractères à la comédie. C'est un moraliste à la façon d'Aristote, qui décompose

(1) C'est ce que La Bruyère appelle le *faste*.

les mobiles essentiels de l'âme humaine sans s'occuper de ce qui les modifie.

De plus, l'ouvrage de Théophraste se distingue par un caractère purement descriptif et plastique ; et La Bruyère l'a relevé dans sa préface. La Bruyère, lui, tâche de partir du fond même de l'âme pour suivre en nous les développements d'un vice : Théophraste part plutôt des manifestations extérieures de ce vice, en laissant à deviner au lecteur de quel fond tout cela provient. D'ailleurs, il y a souvent chez La Bruyère lui-même quelque chose du procédé habituel de Théophraste ; mais il ne l'a pas moins bien vu. Ce caractère descriptif ne vient pas, lui non plus, de l'imitation de la comédie, mais bien plutôt d'un tour d'esprit instinctif et naturel chez Théophraste. C'est un *descripteur* qui voit avant tout les gestes, les attitudes ; c'est par des petits faits et par le détail amusant qu'il nous fait pénétrer dans l'intelligence de ce qu'il étudie.

Ajoutons que cette étude est bien nouvelle dans la littérature grecque. — Sans doute, avant Théophraste, on a beaucoup étudié les caractères ; mais jamais, même dans la grande période classique, on ne l'a fait avec cette minutie savante qui suit une passion, en quelque sorte, heure par heure, et qui se retrouvera plus tard chez Apollonios de Rhodes.

Quelle est la valeur littéraire de cette œuvre ? — Le style, d'abord, autant qu'on peut en juger selon l'état actuel du texte, est très franchement attique et de la meilleure langue. Cicéron, dans le *De Oratore*, le juge incidemment en ces termes : *Quis Theophrasto dulcior* ? On se rend compte, en le lisant, et une fois qu'on a éliminé les scories, de ce que Cicéron veut dire. Ce sont de petites phrases nettes, courtes, du langage le plus familier comme le fond lui-même, et sans une ombre d'affectation. — Quant à la composition de chaque caractère, elle nous échappe un peu plus à cause des lacunes et des additions qui s'y trouvent ; cependant on voit bien ce que Théophraste a voulu faire. Il n'a pas voulu, comme La Bruyère, nous présenter une série de petits tableaux achevés et très variés de forme (tantôt des portraits, tantôt des romans, tantôt des scènes dramatiques), mais composer une œuvre scientifique à la façon d'Aristote. Comme Aristote, il commence chaque étude par une définition ; il commence par dire ce que c'est que la dissimulation, ou l'orgueil, ou la flatterie. Arrivé au corps même du développement, il l'annonce par une formule, toujours la même : l'homme qui est atteint de ce défaut est un homme qui fait ceci..., ou cela.... τοιοῦτός ἐστιν οἷος..., puis une série de phrases à l'infinitif dépendant toutes de

ce τοιοῦτος οἶος. Quant à l'ordre dans lequel ces phrases se suivent, il est loin d'être apparent ; il n'y a pas trace de composition appréciable. De même les portraits de Ménalque, de Théodecte, d'Onuphre sont composés d'une série de traits qui se succèdent sans qu'aucune raison ait porté La Bruyère à les placer au début ou à la fin. Théophraste, en savant qu'il est, tient évidemment beaucoup plus à l'exactitude de chacun de ces faits pris à part qu'à leur organisation en un tout vivant, ce que Platon appelait ζῶον ἐν ὅλῳ. A cette époque, la préoccupation artistique disparaît ou s'affaiblit, même chez les poètes : à plus forte raison chez un savant et un philosophe.

Il n'y a rien à dire des conclusions morales que Théophraste met à la fin de chaque portrait. Elles n'offrent aucun intérêt ; elles sont de la même banalité et de la même platitude que les moralités d'Esope.

Tout cela n'empêche pas les *Caractères* d'être quelque chose de vivant, d'amusant, de *vécu*, comme nous disons aujourd'hui. Il n'y a pas cette recherche heureuse, cette *curiosa felicitas* que Quintilien trouvait dans Horace et qui est aussi la caractéristique de La Bruyère. Si l'amusement sort des études de Théophraste, ce n'est que par surcroît et comme par hasard : ce qu'il veut avant tout, nous l'avons vu, c'est faire des analyses, ou, comme on disait au xvii^e siècle, des *anatomies* exactes : quant à l'esprit, il ne s'en soucie pas. Aussi, s'il y a chez lui quelques portraits agréables, il est rare qu'ils soient beaucoup plus qu'agréables, qu'ils aient cette finesse ou cette grâce mélangée de certains fragments de son contemporain Ménandre. Ménandre ajoute son âme à celle de ses personnages, avec son indulgence douce et sa poésie gracieuse ; Théophraste, lui, étudie ses types comme des plantes ou des arbustes : il les décompose sans en faire la synthèse. Il importe de s'en souvenir pour n'être pas injuste et pour ne pas éprouver de mécomptes en le lisant. — Cependant il y a dans quelques portraits, imités par La Bruyère, un certain genre de mérite qui n'est pas à dédaigner. Voyez par exemple le portrait de l'ἀναισθητός, de l'homme distrait ou *stupid*, comme on disait au xvii^e siècle : « La distraction est une certaine lenteur de l'âme dans les discours et dans les actions. Le distrait est un homme qui, ayant fait un calcul avec des jetons, demande au voisin quel est le résultat ; qui, le jour où il doit se rendre au tribunal pour répondre à une accusation, l'oublie et s'en va à la campagne ; qui, au théâtre, la représentation finie, reste le dernier de tous, s'étant endormi ; qui, ayant pris lui-même un objet pour le mettre de côté, le cherche aussitôt après sans pouvoir le

retrouver ; qui, apprenant qu'un de ses amis est mort, et invité à se rendre aux obsèques, prend un air de circonstance, verse des larmes, puis s'écrie comme dans un rêve : « Bonne chance !... » Tout cela est sobre, précis et bien observé. — On sait que l'imitation de La Bruyère, le portrait de Ménalque, n'est pas un des mieux réussis : il est plaisant, mais trop surchargé, et même un peu inquiétant pour ce qui touche à la vérité de l'observation. De là se dégage une impression d'excès et de décousu que Théophraste a mieux évitée dans sa brièveté.

On peut établir un autre rapprochement entre le *περὶ ἀκρίβειας* de Théophraste et le Théodecte de La Bruyère. Ici l'écrivain français l'emporte sur l'écrivain grec : nous n'entendons pas, chez ce dernier, « Théodecte de l'antichambre », sa voix n'arrive pas jusqu'à nous ; mais c'est bien le même personnage : « Le manque d'à-propos est une habitude de manquer en toute circonstance l'occasion juste. L'homme qui a ce défaut est un homme qui, entrant chez un ami qui vient de s'endormir, se met à lui raconter des choses insignifiantes... ; qui arrive pour témoigner dans une affaire au moment où elle est déjà plaidée ; qui, à force d'obliger ses enfants à se livrer aux exercices physiques, finit par les rendre malades... »

Tout cela, on le voit, quoique aristotélicien par l'objet et par la méthode, méritait de servir de modèle à un écrivain beaucoup plus artiste. Néanmoins le caractère moral prédomine, et nous retrouverons ce même caractère en abordant les grandes écoles morales de ce temps, le stoïcisme et l'épicurisme.

E. M.

LITTÉRATURE ANGLAISE

COURS DE M. A. BELJAME

(Sorbonne)

Pope et son groupe littéraire.

V

En suivant l'ordre de la publication des œuvres de Pope, qui est celui que nous avons adopté, et le seul qui soit possible, car aucun de ses poèmes n'a été publié dans la forme première où

il avait été composé, nous trouvons, après les *Pastorales*, l'*Essai sur la critique*. Il parut en 1711, sans nom d'auteur, chez Lintot, le coreligionnaire de Pope. Le poète était alors âgé de vingt-trois ans ; et ce n'est pas à cet âge que l'on apporte des idées bien neuves ni des réformes importantes. Dans l'*Essay on criticism*, Pope, et il ne s'en cache pas, a fait plutôt œuvre d'imitateur. Horace et Boileau ont été ses principaux modèles. Il présentait d'ailleurs ce poème de la façon la plus modeste. Le mot *essay* avait encore, au moment où Pope écrivait, le sens que Locke lui donnait, lorsqu'il publiait son *Essai sur l'entendement humain*, c'est-à-dire son sens d'origine : il signifiait bien réellement un essai, une tentative. *An essay on criticism* est donc simplement un essai sur la critique et non un art poétique. C'est un poème de 740 vers seulement, qui se divise en trois parties (non pas en trois chants). Ces trois parties correspondent à une division assez simple du sujet. Dans la première, Pope établit, ce qui est son point de départ nécessaire, l'importance de la critique. Dans la seconde, il recherche ce qui peut empêcher de bien critiquer. Dans la troisième, il indique les qualités nécessaires à un bon critique. Il développe d'une façon très simple et très unie combien la bonne critique est rare, et comment on peut espérer d'y atteindre. Il faut pour cela, dit-il, suivre la nature, mais la nature « methodized with art » et s'en rapporter aux anciens. Il recommande aussi la franchise, la modération, la politesse ; il cite enfin comme modèles Aristote, Horace, Denys d'Halycarnasse, Quintilien, Longin, Boileau, Wash, Roscommon et le duc de Buckinghamshire. Ces deux derniers étaient chacun l'auteur d'un *Essai sur la poésie*. On a accusé Pope d'avoir été un courtisan du duc de Buckinghamshire, et d'avoir été bien plutôt attiré par sa noblesse que par ses qualités littéraires ; mais cette attaque n'est pas plus fondée que les autres.

Ce duc de Buckinghamshire, lorsqu'il n'était encore que le comte de Malbury, avait été le protecteur de Dryden. Il l'avait fait nommer *poète lauréat* ; Dryden cependant lui dut aussi pas mal de désagréments. D'abord, lorsque la politique de Malbury n'était pas en faveur, la pension du poète n'était pas payée. Mais ce fut surtout en une circonstance qu'il eut peu à se louer de l'amitié du comte. Celui-ci était le rival de Rochester et l'avait provoqué en duel. Rochester s'y étant dérobé en déclarant qu'il était malade, Malbury, dans un de ses poèmes, l'attaqua violemment. Rochester fit semblant de croire que Dryden était l'auteur du passage où il était malmené et le fit rouer de coups par des gens qu'il apostâ à ce dessein dans la rue. Malbury ne défendit nulle-

ment son protégé ; il se contenta plus tard de faire, dans son *Essai sur la poésie*, une allusion à des vers pour lesquels Dryden avait été battu, quoiqu'il y eût été absolument étranger.

Eh bien ! le duc de Buckinghamshire, dans ses relations avec Pope, de courtiisé devint courtisan. Ce fut lui qui adressa des vers à Pope ; ce fut lui qui s'inclina devant Pope, et non, ainsi qu'on l'a prétendu, Pope qui s'inclina devant lui.

L'*Essai sur la critique* n'offre, ainsi que je vous l'ai dit, rien de bien nouveau. Les idées que Pope y développe sont des idées qui avaient cours autour de lui : la nature doit être prise pour guide, et c'est dans l'étude des anciens (que lui-même connaissait fort peu, d'ailleurs) que nous pouvons trouver à asseoir notre goût. Ce petit essai est, pour ainsi dire, un manuel de critique dogmatique, un résumé d'opinions qui venaient de France, qu'en Angleterre Dryden avait déjà soutenues et qui étaient aussi celles d'Addison. Vous voyez que sur le fond il n'y a guère à insister, bien qu'on n'ait pas manqué de le faire. Warburton, entre autres, a publié sur l'*Essay on criticism* un commentaire fort ennuyeux, qu'on a réimprimé et publié avec presque toutes les éditions de Pope, et où il essaie de prouver que ce poème est admirable. L'*Essay* ne suit guère de plan déterminé ; ce sont surtout des morceaux réunis ensemble, et se tenant, d'ailleurs, fort bien ; c'est un résumé facile et fort heureux de ce qui se disait et se pensait parmi l'élite intellectuelle de l'époque. On y trouve cependant une maturité qu'on chercherait en vain dans les *Pastorales*, œuvre très jeune et où l'on sent à chaque instant l'imitation.

C'est à la *forme* de ce poème qu'il faut nous arrêter, et c'est ce qu'on y trouve de plus remarquable. Presque tous les vers en sont devenus célèbres et servent de matière à des citations. Il existe une catégorie de livres qui, avec l'intention de servir la littérature, arrivent bien souvent à un résultat tout opposé : je veux dire les *Morceaux choisis*. Dans tous les recueils de ce genre, on trouve des fragments de l'*Essai sur la critique*. Le résultat est qu'on en a les oreilles rebattues : lorsqu'on les lit ensuite dans le texte, ils lassent comme des choses trop connues, et lorsqu'on vient à en parler, ils semblent des citations fastidieuses. J'essayerai de vous en lire des passages moins connus. Chemin faisant, nous ferons les observations qu'ils nécessiteront. Un des plus heureux est celui qui a trait à l'harmonie imitative. Le voici :

But most by numbers judge a poet's song,
And smooth or rough, whith them is right or wrong
In the bright muse though thousand charms conspire

Her voice is all these tuneful fools admire ;
 Who haunt Parnassus but to please their ear,
 Not for the doctrine, but the music there.
 These equal syllables alone require,
 Though oft the ear the open vowels tire ;
 While expletives their feeble aid do join ;
 And ten low words oft creep in one dull line :
 While they ring round the same unvaried chimes,
 With sure returns of still expected rhymes ;
 Where'er you find, the cooling western breeze,"
 Un the next line, it „ whispers through the trees ; "
 If crystal streams „ with pleasing murmurs creep, "
 The reader's threatened (not in vain) with „ sleep : "
 Ten, at the last and only couplet fraught
 With some unmeaning thing they call a thought,
 A needless Alexandrine ends the song
 That, like a wounded snake, drags its slow length along.
 Leave such to tune their own dull rhymes, and know
 What's roundly smooth or languishingly slow ;
 And praise the easy vigour of a line,
 Where Denham's strength, and Waller's sweetness join.
 True ease in writing comes from art, not chance,
 As those move easiest who have learned to dance.
 'Tis not enough no harshness gives offence,
 The sound must seem an echo to the sense :
 Soft is the strain when Zephyr gently blows,
 And the smooth stream in smoother numbers flows ;
 But when loud surges lash the sounding shore,
 The hoarse, rough verse should like the torrent roar ;
 When Ajax strives some rock's vast weight to throw
 The line too labours, and the words move slow ;
 Not so, when swift Camilla scours the plain,
 Flies o'er th'unbending corn, and skims along the main.

Ce passage, vous le voyez, est extrêmement harmonieux et d'un art tout à fait remarquable. Même je ne sais pas si l'art ne s'y montre pas un peu trop. Il arrive quelquefois à la virtuosité et touche même par moments à l'enfantillage, comme lorsque, faisant un vers sur le hiatus, l'auteur juge nécessaire d'en mettre trois dans le vers. On remarquera un passage imité de Boileau sur les rimes banales et attendues.

Je veux répondre à certaines critiques qu'on a faites à Pope sur ce passage, critiques injustifiées, à mon avis. Par exemple, on a relevé qu'il contenait deux alexandrins, quoique Pope en proscrivit l'emploi. Ce sont les suivants :

That, like a wounded snake, drags its slow length along
 et
 Flies o'er th'unbending corn, and skims along the main.

Et l'on a dit qu'ils n'étaient pas placés là dans un dessein

arrêté, parce, que le premier dépeint une démarche lente; le second, au contraire, une allure très vive. Mais il est facile de voir qu'ils ne sont pas construits de la même façon, que, justement, leur mouvement est différent, et que chacun d'eux est merveilleusement approprié à ce qu'il décrit. On a attaqué encore cette fin de vers : *but the music there*. On a dit que *there* était une cheville, que c'était un mot inutile, mis uniquement là pour la rime. Ce reproche n'est pas moins injustifié que le précédent. La preuve que *there* n'est pas un mot inutile, c'est qu'il faudrait le rendre dans une traduction ; on traduirait « the music there » par : « la musique qu'on y entend. »

Je veux vous lire encore deux autres passages :

*A little learning is a dangerous thing ;
 Drink deep, or taste not the Pierian spring :
 There shallow draughts intoxicate the brain,
 And drinking largely sobers us again.
 Fired at first sight with what the Muse imparts,
 In fearless youth we tempt the heights of arts,
 While from the bounded level of our mind
 Short views we take, nor see the lengths behind ;
 But more advanced, behold with strange surprise
 New distant scenes of endless science rise !
 So pleased at first the tow'ring Alps we try,
 Mount o'er the vales, and seem to tread the sky,
 Th'eternal snows appear already past,
 And the first clouds and mountains seem the last ;
 But, those attained, we tremble to survey
 The growing labours of the lengthened way,
 Th'increasing prospects tires our wand'ring eyes,
 Hills peep o'er hills, and Alps on Alps arise !*

Ce passage et le suivant sont d'un rare bonheur d'expression, et d'un bonheur d'expression d'autant plus remarquable qu'on n'y trouve pas la moindre recherche de l'effet. Pope n'y emploie que les mots et les tours de phrase les plus simples. Voici l'autre passage :

*Some beauties yet no precepts can declare,
 For there's a happiness as well as care.
 Music resembles poetry, in each
 Are nameless graces which no methods teach.
 And which a master-hand alone can reach.
 If, where the rules not far enough extend,
 (Since rules were made but to promote their end)
 Some lucky licence answer to the full
 The intent proposed, that licence is a rule.
 Thus Pegasus, a nearer way to take,
 May boldly deviate from the common track ;
 From vulgar bounds with brave disorder part,
 And snatch a grace beyond the reach of art,*

Which without passing through the judgment, gains
 The heart, and all its end at once attains.
 In prospects thus, some objects please our eyes,
 Wich out of nature's common order rise,
 The shapeless rock, or hanging precipice.
 Great wits sometimes may gloriously offend,
 And rise to faults true critics dare not mend
 But tho' the ancients thus their rules invade,
 (As kings dispense with laws themselves have made)
 Moderns, beware! or if you must offend
 Against the precept, ne'er transgress its end ;
 Let it be seldom and compelled by need ;
 And have, at least, their precedent to plead.
 The critic else proceeds without remorse,
 Seizes your fame, and puts his laws in force.

Vous aurez sans doute remarqué le grand nombre de rejets que contient ce morceau et le mouvement qui y règne.

L'école qui a suivi celle de Pope, et en particulier de Quinecy, qui lui oppose sans cesse Shakespeare, a attaqué violemment sa grammaire. « Cet auteur, a-t-on dit, dont la plus grande ambition était d'être *correct*, ne l'a même pas été. » Cette fois encore, je donnerai tort aux détracteurs de Pope. Les constructions qu'ils lui ont reproché, ils auraient pu les retrouver dans ce Shakespeare même qu'ils invoquaient contre lui. On a attaqué aussi, et sans plus de justice, son rythme et surtout ses rimes. On lui a reproché *trente et une* rimes fausses. Or, sur ce nombre, il en est seulement *dix* que l'on ne puisse retrouver soit dans Milton, soit dans Tennyson. Et, pour les dix rimes qui restent, toutes sont dans la tradition du rythme et le sentiment de la poésie anglaise. L'Anglais ne supporte pas la rime riche, la rime avec consonne d'appui ; il n'admet pas la répétition de rimes semblables et identiques. Parmi les rimes qu'on reproche à Pope, on pourrait dire, avec raison, que, pour beaucoup, la prononciation, qui a changé, faisait semblables deux sons qui de nos jours diffèrent. Mais ce plaidoyer serait inutile. Bien loin de blâmer Pope d'avoir fait usage de telles rimes, il faut au contraire l'en louer, car elles sont absolument dans le sentiment de la poésie anglaise ; elles sont une *nécessité* de cette poésie.

THÉÂTRE NATIONAL DE L'ODÉON

CONFÉRENCE DE M. GUSTAVE LARROUMET

Théâtre de Népomucène Lemercier. — *Pinto* ou la Journée d'une Conspiration.

QUINZIÈME ET DERNIÈRE CONFÉRENCE.

MESDAMES, MESSIEURS,

Vous allez assister à la représentation de *Pinto* ou la *Journée d'une Conspiration*, comédie historique en cinq actes de Népomucène Lemercier. La pièce n'a pas été représentée depuis 1834. Elle reparait devant le public après un très long espace. Né en 1771, l'auteur est mort en 1840. Son existence s'est donc partagée entre la fin du XVIII^e siècle et le commencement du XIX^e. Aussi nul écrivain plus que lui ne porte la marque d'une époque de transition. *Pinto* est de 1801 (1^{er} germinal an VIII), sous le Consulat, trois ans avant l'Empire, c'est-à-dire que la pièce vint à un moment décisif de l'histoire, à un moment où la littérature française allait se renouveler, où une école était morte, où notre société, bouleversée de fond en comble, cherchait de nouvelles conditions d'existence. C'est vous dire tout l'intérêt que présentait une tentative comme celle de *Pinto*, dont le but avoué était de créer un nouveau théâtre pour de nouveaux événements et pour de nouvelles conditions de la vie.

Joignez à cela que l'auteur fut incontestablement un homme de génie, gauche, incomplet, comme estropié. Pour tous ces motifs, Lemercier et *Pinto*, l'homme et l'œuvre, sont, je ne dis pas les meilleurs et les plus parfaits, mais les plus originaux, les plus complexes et les plus curieux des auteurs et des pièces qui ont défilé devant vous au cours de ces matinées. Je voudrais, en vous présentant l'une et l'autre, démêler ces différents éléments d'intérêt.

Lemercier s'appelait Népomucène. C'est un de ces malheurs dont on n'est pas responsable, mais qui pèsent sur toute la vie, et même durent après la mort, lorsqu'on arrive à la postérité. Malgré ce vocable fâcheux, gardez-vous de prendre notre auteur pour un de ces fades écrivains, dont les noms semblaient prédes-

tinés à couronner les œuvres. Il n'est pas, mais du tout, de la même race que Luce de Lancival, Ecouchard-Lebrun, Collin d'Harleville, Fabre d'Eglantine, ou Baour-Lormian, troubadours ou pompiers, dont les œuvres exhalent aujourd'hui un si mortel ennui. Lemercier était un homme, un vrai, qui, en d'autres temps et avec moins de gênes, se serait fait une place parmi les grands écrivains.

Ce premier malheur fut immédiatement suivi d'un second, beaucoup plus grave. L'enfant qui avait eu un parrain cruel, eut une nourrice barbare. Il était au berceau, lorsqu'elle le laissa tomber ; il se fit à la tête une blessure si grave qu'une paralysie du côté droit se déclara immédiatement et dura toute sa vie. Lemercier semblait donc condamné à mener une existence languissante. Telle était la force originelle de son âme, qu'il parvint à triompher de son infirmité à force de courage et d'énergie. Il a été, en effet, un des hommes les plus braves et les plus hardis de son temps. Il a tenu tête, comme vous le verrez tout à l'heure, à Napoléon I^{er}. Le beau rôle était de son côté. Il y a des gens pour lesquels la nature s'est montrée ingrate et qui semblent, à force d'énergie, vouloir triompher de cette injustice naturelle. Lemercier est du nombre. Il a voulu nager, monter à cheval. Il sut tirer le pistolet et manier les chevaux les plus fougues.

Entre tous les témoignages que nous avons à ce sujet, en voici un, le plus autorisé et le mieux informé, celui du poète Ducis qu'une étroite amitié unissait à Lemercier, et qui, dans sa candeur pompeuse de bonhomme, se connaissait en héroïsme. Ducis écrivait dans une lettre à sa sœur : « Je pars demain matin pour Paris avec mon jeune et charmant ami Lemercier. Je l'aime avec une profonde et tendre affection et je l'admire comme un être extraordinaire. Au sortir de l'enfance, pour guérir son jeune corps, dont la moitié a été frappée de paralysie, il a passé par toutes les tortures. C'est sur la roue de ses douleurs qu'il a appris à mépriser toutes les infortunes et à braver tous les méchants. Il a trempé son âme dans le courage de la patience. Il a monté de supplice en supplice dans la sphère supérieure qu'il habite. Il a étudié son corps en souffrant, comme une chose qui lui était étrangère. La partie vivante et la partie morte de ce corps d'Antinoüs, qui cache les muscles d'Hercule, il en tient les rênes dans ses mains ; il les conduit, ces deux parties de son moi physique, avec sagesse et fermeté. La douleur l'a rendu aussi médecin. Il me semble que son âme tout entière existe dans la partie vivante avec des redoublements d'esprit, de raison, de saga-

citée, et une étendue de vue, une audace de conception, qui en fait pour moi un phénomène charmant, tandis que la partie non vivante en fait pour moi un phénomène qui m'attendrit et le héros de la douleur qui m'étonne. C'est tout cela qui m'explique les grandes passions qu'il a inspirées et senties ; car les femmes sont supérieures pour voir et adorer tous ces prodiges, surtout quand ils se rassemblent dans une figure pleine de charme où toutes ces puissances jouent à la fois et s'embellissent et se doublent par leur mélange. »

Malgré l'emphase du vieux tragique, reconnaissant envers l'ami qui le conseillait, corrigeait ses pièces et en dirigeait pour lui les répétitions, tout cela est vrai au pied de la lettre. Le doyen de notre littérature dramatique, qui, lui aussi, a connu et aimé Lemerrier, M. Ernest Legouvé, a écrit sur lui la plus intéressante notice et m'a fait l'honneur de causer longuement avec moi de Lemerrier. Il dit dans sa notice : « Lord Byron, comme on le sait, était pied bot. Cette difformité a joué un grand rôle dans sa vie. Comme tous les hommes de combat, il a éprouvé le besoin de lutter contre cette injustice de la nature et de la [convaincre d'impuissance. Il voulut mieux nager, mieux boxer, mieux monter à cheval que les hommes pourvus de membres complets et parfaits. Quand il traversa le détroit d'Abydos à la nage, ce n'était pas seulement une prouesse de nageur, c'était un défi de pied bot. Ainsi s'explique en partie la violence avec laquelle N. Lemerrier se précipita dans tous les exercices physiques, dans les romanesques aventures de courage et d'amour. Ses témérités et ses passions étaient des protestations. La nature l'avait encore plus maltraité que lord Byron ; eh bien ! l'escrime, l'équitation, les vaillantises de toutes sortes n'avaient ni fatigues, ni périls qu'il ne se fit un jeu de braver. »

Aussi, sous le Directoire et le Consulat, l'époque de notre histoire où l'on fut le plus galant et le plus brave, Lemerrier était-il renommé parmi les plus braves et les plus galants. De sa bravoure, voici un trait, que rapporte M. Legouvé, et qui a bien la marque du temps. Le joli sujet d'aquarelle pour un Flameng ou un Caïn ! Lemerrier est au Théâtre-Français. Arrive un jeune officier, beau et fat, brillant et bête comme le sabre qu'il traîne derrière ses talons éperonnés. Il se plante devant Lemerrier, et de son large dos lui cache la scène : « Monsieur, fait doucement Lemerrier, vous m'empêchez de voir. » L'officier se retourne, toise son interlocuteur, ne répond rien et ne se dérange pas : « Monsieur, reprend le poète avec douceur, je vous ordonne de vous retirer de devant moi. » Cette fois, l'officier daigne parler

et, le sang aux joues : « Vous m'ordonnez ! fait-il. Savez-vous à qui vous parlez ? A un homme qui a rapporté les drapeaux de l'armée d'Italie ! — C'est bien possible, réplique Lemer cier. Un âne a bien porté des reliques. » De là provocation et duel. L'officier eut le bras cassé.

L'infirme qui parlait et agissait de la sorte était, lorsque M. Legouvé eut avec lui sa première entrevue, « un homme d'une soixantaine d'années, petit de taille, mais d'une figure encore charmante, avec ses cheveux d'un gris d'argent soigneusement ondulés sur les tempes. Son front partagé au milieu par la mèche napoléonienne, était tout couvert d'un léger réseau de petites veines frémissantes, comme sur le cou des chevaux de race ; ses yeux bleus, grands, humides, avaient un éclat d'escarboucle ; son nez recourbé en bec d'aigle, retombait sur une bouche remarquablement petite, aux lèvres minces, mobiles, contractiles, prêtes à lancer un trait mordant, ou à se détendre en un sourire plein de finesse, le tout enveloppé d'une grâce, d'une courtoisie, qui rappelait les manières de l'ancienne société française où il avait beaucoup vécu. » J'ai eu sous les yeux le beau médaillon que David d'Angers a modelé d'après Lemer cier, et je n'y vois qu'un trait de plus à faire entrer dans le portrait à la plume de M. Legouvé. Lemer cier, outre son nez caractéristique, avait une mâchoire qui dénotait une énergie singulière. Joignez à cela qu'il était fort élégant dans sa mise et choisissait ses cravates avec un soin particulier. L'enfant si cruellement blessé était devenu un des hommes les plus séduisants de son temps. Il resta jusqu'au bout un beau vieillard, remarquablement vert, avec ce je ne sais quoi d'attendri que causait sa vue.

Dans le monde, son esprit était fameux. Talleyrand, lorsqu'on l'appelait le plus brillant causeur de Paris, répondait : « Ce n'est pas moi qui mérite ce nom ; c'est Lemer cier. » Il fréquentait beaucoup chez la charmante M^{lle} Contat, qui créa Suzanne du *Mariage de Figaro*. Dans son salon, où elle était « entourée d'hommes aussi honorables que spirituels », Lemer cier plaisait beaucoup, dit Arnault, « soit par le charme de son esprit, soit par la singularité de ses doctrines. » L'auteur des *Souvenirs d'un sexagénaire* ajoute : « Ses propositions nous semblaient tant soit peu hétérodoxes, mais il les défendait d'une manière si piquante, mais il en supportait la critique avec tant de bonne grâce, qu'on eût été presque fâché de le convertir et de lui faire abjurer des systèmes qui fournissaient un aliment perpétuel à la conversation la plus amusante. » Ces théories de Lemer cier étaient, en effet, contraires à la tradition, et, appliquées dans ses pièces,

elles provoquaient ces résistances furieuses que toute tentative originale, toute secousse imprimée aux habitudes prises, toute recherche de vérité neuve, toute irrévérence envers les vieilles conventions soulèvent au théâtre, le plus routinier des genres, chez les directeurs, les acteurs, le public et les critiques.

Enfant prodige, Lemer cier avait débuté à dix-sept ans par une tragédie antique, *Méléagre*, coulée dans le vieux moule, si usé depuis cent ans. Cette expérience lui avait montré combien la manière française de représenter l'antiquité était fausse et incolore. Il voulait revenir à la simplicité, à l'énergie, à la couleur grecques. Sans timidité, avec respect, il se plaçait en face d'Eschyle et essayait de hausser son âme à la hauteur de ce colossal génie. Il y réussissait dans un *Agamemnon* où se trouvaient des scènes d'une grande beauté, infiniment supérieures, non seulement à tout ce qu'a produit la littérature tragique de l'Empire, mais aux plus remarquables inspirations de Voltaire. Le critique Geoffroy se mit dans une colère furieuse. Disciple de La Harpe, qui ne voulait à aucun prix de l'horreur grecque, il trouva la nouvelle tragédie « atroce et dégoûtante ». Lemer cier tint bon, et jusqu'au bout, avec des succès divers, il tendit à la vérité. Dans *Ophis*, il s'efforçait d'être égyptien. A travers toute une série de pièces : *Clovis*, *la Démence de Charles VI*, *Frédégonde et Branchaut*, *Charlemagne*, *Baudoin*, *Saint Louis en Egypte*, il tentait d'imposer à la tragédie française le sens et le respect de l'histoire. Il reprenait la tentative de *Zaire*, de *Tancredè* et d'*Adélaïde du Guesclin*, pour la pousser plus avant et créer une tragédie nationale. Il était temps, disait-il, d'appliquer l'art tragique « aux faits et aux mœurs de notre pays, comme les Grecs l'avaient appliqué aux traditions de leur patrie, et de peindre, non les héros de l'histoire ancienne ou étrangère, mais ceux de la nôtre. » Il respectait l'unité d'action, essentielle au théâtre, ou l'unité d'intérêt, mais pour l'unité de temps et l'unité de lieu, il ne les trouvait nullement indispensables. Lemer cier déclara par gageure qu'il ferait une tragédie où l'unité de lieu serait rigoureusement observée. Il fit *Christophe Colomb*. La scène se passait, en effet, à l'avant d'un navire. Ceci nous fait penser à *l'Africaine*. Lemer cier gagna le pari, puisque le navire qui portait Christophe Colomb avait passé pendant la durée de l'action de l'ancien monde dans le nouveau, et comme la scène était le pont du navire, le lieu n'avait pas changé.

C'était là du romantisme avant le romantisme, et en 1829, l'auteur de la préface de *Cromwell* ne dira pas autre chose. Malheureusement bien des choses manquaient à Lemer cier pour

donner à ses théories l'indispensable consécration du succès.

D'abord l'égalité de l'inspiration et le don du style. Tantôt excellent, tantôt détestable, privé de tact et de goût, sublime et trivial, il s'élevait d'un coup d'ailes aux sommets d'où se découvrent les vastes horizons, ce que Alfred de Vigny appelle « les grands pays muets », puis il retombait dans les bas-fonds de la médiocrité. Il semble entendre à certains moments Eschyle et à d'autres Campistron. Lemercier, en outre, n'a pas la langue qu'il lui faudrait pour des conceptions théâtrales nouvelles. Il emploie la langue du XVIII^e siècle, cette langue si pure, si limpide, cette langue que Voltaire a hachée et a remplacée par des phrases courtes, sifflantes. La langue de Lemercier est comme un ruisseau qui a coulé trop longtemps sur les cailloux, et qui est peu profond, incolore et sans saveur. Il aurait fallu à Lemercier le génie de l'invention avec ce que possédaient Corneille et Victor Hugo. Il se servait pour habiller ses conceptions de formes usées. Il était inquiet et confus. Son ami Ducis, qui le connaissait bien, lui écrivait : « Avec votre prodigieuse richesse dans les idées, avec votre sagacité et la finesse de vos aperçus, avec cette audace du génie qui fait les braves sur les terribles champs de bataille de Melpomène, il ne vous reste plus que de laisser toutes ces acquisitions, toute cette puissance se reposer, s'éclaircir et se mettre en place et harmonie. » Cette liqueur bouillonnante et fumeuse ne parvint que rarement à se reposer et à s'éclaircir.

Puis, Lemercier faisait trop de choses. Outre la tragédie nationale, il voulait créer la comédie historique. De là *Pinto*, ou la *Journée d'une Conspiration*, l'*Ostracisme*, *Christophe Colomb*. Il voulait créer la comédie, politique et sociale; de là, le *Tartuffe révolutionnaire*. Il voulait, comme pour la tragédie, ramener la comédie à ses origines, et, dans *Plaute* ou la *Comédie latine*, il se proposait « d'offrir la source d'où elle est née et l'esprit de son créateur ». Il abordait des sujets terribles, comme la *Panhypocrisie* ou la *Comédie infernale du XVI^e siècle*, l'*Atlantiade* ou la *Théogonie newtonienne*, la *Mérovéide* ou les *Champs Catalauniques*. Avec cela un déluge ininterrompu de petits poèmes et d'écrits de circonstance, sans parler d'un cours de littérature générale en quatre volumes.

Devant tout cela, critiques et public étaient ahuris et hurlants. Lemercier, intraitable et serein, luttait, indifférent aux échecs. Nous sommes en face d'un génie incomplet qui parfois balbutie et patauge, et parfois ressemble à l'éclair qui sillonne la nue. En effet, dans cette production chaotique, les parties admi-

rables abondent. Quelques-uns le reconnaissent, comme Charles Nodier, qui disait de la *Panhypocrisiade* : « Il y a dans cette œuvre tout ce qu'il fallait de ridicule pour gâter toutes les épopées de tous les siècles, et, à côté de tout cela, tout ce qu'il fallait d'inspiration pour fonder une grande réputation littéraire. » Il ajoutait : « C'est quelquefois Rabelais, Aristophane, Lucien, à travers le parodiste de Chapelain. » Il avait raison : Lemercier est parfois l'égal de ces génies.

Il rappelle aussi Dante et Shakespeare, que, seul en son temps, il acceptait tout entiers, sans faux goût ni fausse délicatesse. C'est qu'il était de leur famille. Il le sentait et ne craignait pas de le laisser entendre. Il écrivait directement à l'auteur de la *Divine Comédie* : « Impérissable Dante, où recevras-tu ma lettre ? Quels lieux habites-tu depuis que tu n'es plus dans ce monde vicieux, où de jour en jour nous sentons que ton génie vengeur nous manque ?... Je t'adresse cet écrit dans ces régions inconnues, séjour ouvert par l'immortalité aux âmes sublimes d'Homère, de Lucrèce, de Virgile, d'Arioste, de Camoëns, de Tasse, de Milton, de Klopstock et de Voltaire. » Ce dernier est de trop, mais le poème ainsi adressé était en partie de son destinataire. Remarquons en passant qu'il est imprudent d'envoyer des lettres pareilles, car elles risquent de ne pas arriver à leur adresse.

À côté de divagations illisibles, les vers exquis ou forts abondent. On dirait Victor Hugo, lorsqu'il est apocalyptique, moins la sûreté constante de la facture chez l'auteur des *Quatre vents de l'esprit*. Le malheur, en effet, est que, dans quatre vers de Lemercier, il y en ait généralement deux de faibles. Il se sert, comme je vous l'ai dit, d'un mauvais instrument : la langue fatiguée du XVIII^e siècle. Il lui faudrait une forme neuve, hardie, colorée, et il s'en tient à celle de Delille. Elle revêt une pensée trop forte. Sur ce corps robuste, la mince étoffe craque à chaque instant. Lemercier aurait dû créer sa langue, comme firent les romantiques. Il ne pouvait ni ne voulait. Cet homme de toutes les hardiesses dans la pensée avait dans le style toutes les timidités de son temps.

Aussi, renié par ses contemporains, il reniait ses successeurs, ceux qu'il aurait pu déclarer pour ses enfants. Il ne voulait rien avoir de commun avec Chateaubriand et Victor Hugo. Membre de l'Académie française, il votait obstinément contre la nouvelle école. Il déclarait que, lui vivant, il lui barrerait toujours la porte. Or, on n'arrête pas une génération qui arrive. Elle est la jeunesse, elle est l'avenir. Lemercier eut pour successeur à l'Académie le chef de l'école romantique, Victor Hugo, qui lui rendit

pleine justice dans son discours de réception, superbe étude, où, vraiment, il parlait de lui comme d'un ancêtre. Lemercier, lui, lorsqu'on lui disait qu'il était le père des romantiques, les traitait « d'enfants trouvés ».

Tels furent, à grands traits, l'homme et le poète dans Népomucène Lemercier. Il y avait chez lui la moitié au moins d'un grand écrivain. Rappelez-vous ces monstres dont parle la Fable. Fils de la terre primitive, moitié hommes et moitié bêtes, leur front est sublime et leur regard hardi ; mais leur croupe est encore de l'animal. Lourde et rampante, elle les arrête et les retient. N'y eut-il point chez Lemercier un triste mystère de physiologie ? Je vous ai dit l'accident d'enfance qui l'avait frappé. Son génie ressemblait à son corps. Un médecin eût sans doute trouvé chez lui une intelligence d'hémiplégique, à moitié vigoureuse, à moitié atrophiée.

Parfois cependant, la partie vivante de Lemercier suffisait sinon à des chefs-d'œuvre, du moins à des œuvres de premier ordre. Tels *Agamemnon* et *Plaute*. Tel surtout *Pinto*, qui est l'objet de cette matinée. Vous allez être en présence d'une œuvre complète, intéressante d'un bout à l'autre, sans analogue dans le passé, animée d'un souffle puissant, féconde si elle n'avait pas été empêchée de produire ce qu'elle avait dans ses flancs. Un des critiques de Lemercier, Charles Labitte, ne craint pas de dire que de *Pinto* « aurait daté la rénovation de la scène française, s'il n'eût été coupé court à ses hardiesses par la régularité de l'Empire ». Ce grand éloge est mérité.

J'ai eu entre les mains l'édition originale de *Pinto* et aussi le manuscrit très curieux qui se trouve aux archives de la Comédie-Française. *Pinto* a comme sous-titre la *Journée d'une conspiration*, et est qualifié de *comédie historique*. Lemercier, à vrai dire, ne savait pas bien exactement ce qu'il avait fait. Inadvertance ou parti pris, les premiers feuillets de l'édition originale de *Pinto* portent alternativement, de page en page, le titre courant de « drame » et celui de « comédie ». La pièce est l'un et l'autre. Elle agite les plus graves intérêts, la conquête d'une couronne et l'indépendance d'un peuple, et l'un des personnages, le ministre Vasconcellos, est égorgé dans la coulisse. Vous le verrez, traqué comme une bête fauve, décharger ses pistolets sur la meute des conspirateurs et sauter par la fenêtre au bas de laquelle les piques sont dressées pour le recevoir. Par là c'est un drame. C'est aussi une comédie, car le ton est presque toujours comique. Vous verrez une dame d'honneur, M^{me} Dolmar, espiègle et rieuse, bondissante et bruyante comme un grelot sur un tambour de

basque, traverser l'action en fusée, brouiller et débrouiller à l'étourdi la trame du complot, se coucher par jeu dans le lit de la duchesse de Bragance, et enfermer dans une armoire un muet, qui, à son tour, y enferme Vasconcellos. Vous entendrez la querelle d'un capitaine brutal et d'un moine paillard ; vous verrez un poltron qui fait le brave et que la peur oblige à se montrer héroïque ; un archevêque bredouillant, et plus optimiste que jamais, au moment où va réussir la conspiration qui ruine son parti ; vous entendrez un juif parler français avec l'accent germanique, sous prétexte que l'action se passe en Portugal.

Ne retrouvez-vous pas dans tout cela de vieilles connaissances, que le drame romantique, voire le mélodrame, vous ont rendues familières, depuis Victor Hugo et Alexandre Dumas père jusqu'à M. d'Ennery et Anicet Bourgeois ? Don Carlos dans son armoire au début d'*Hernani*, Casilda et don César de Bazan dans *Ruy Blas*, Gorenflot de la *Reine Margot*, Poulain de la *Sorcière des Etats de Blois*, le juif de *Marie Tudor*, les courtisans ridicules et odieux d'un peu partout seraient à l'aise dans *Pinto*, comme chez eux. Le héros de la pièce, brave et gai, habile et agile, est le frère aîné de tous les héros de drame. Il est un peu laquais et beaucoup patriote, comme Ruy Blas. Le ministre Vasconcellos, pris à son propre piège, est non seulement un premier crayon de don Salluste, mais de tous les troisièmes rôles, les traîtres. Je me contente d'indiquer les principales de ces analogies ; vous en rencontrerez bien d'autres au cours de la représentation.

Après réflexion toutefois, Lemer cier s'est rendu compte de son dessein et il nous le dit lui-même, en 1828, dans la préface de ses *Comédies historiques*. — « Voici quelle occasion fit naître ce nouveau genre de composition théâtrale... Dans un cercle de personnes amies de la littérature et des beaux-arts... j'entendis affirmer que le *Mariage de Figaro* était la dernière innovation possible après tant de productions variées qu'avait fournies la fécondité des auteurs dramatiques. On assurait que les ouvrages futurs rentre raient nécessairement dans les mêmes moules, et qu'on ne saurait plus rien créer de nouveau, sans s'écarter défectueusement des règles étroites de l'art. Quoique jeune encore, mais ayant déjà donné au théâtre plusieurs pièces soumises aux formes classiques, j'osai m'élever contre le sentiment général et soutenir, contre la banalité de cette opinion, que l'imitation de la nature en tous ses modes était inépuisable et infinie. On combattit vivement mon avis ; je le défendis avec chaleur, et, dans le feu de la discussion... on me défia de prouver le système que j'avais par une composition entièrement neuve. Poussé à bout, j'acceptai la gageure assez

étourdissement et m'engageai même à lire bientôt un ouvrage dramatique... formé d'éléments inconnus au théâtre. »

Le résultat de cette gageure fut *Pinto*, écrit en vingt-deux jours. Lemercier avait reconnu que la « perfection de la comédie domestique de mœurs, de caractères ou d'intrigue et que les extensions du drame comprenaient toutes les formes imaginables » ; d'autre part, il avait constaté « que la tragi-comédie ou comédie héroïque contenait le type des passions élevées et du noble langage qui les exprime, ainsi que la tragédie dont le spectacle représente, conformément à sa beauté idéale, les vertus et les crimes des rois et des héros ». Mais, en même temps, il s'était aperçu « qu'en dépouillant ces éminents personnages du faux appareil qui les couvre, et qu'en appliquant à leurs vices et à leurs actions perverses la force du ridicule, il en résulterait un genre vrai, moral, instructif, qui apprendrait au peuple à démasquer la basse politique, et lui montrerait les grands en déshabillé, et, pour ainsi dire, mis à nu sous le fouet de la satire ». Il concluait avec assurance : « Mon problème résolu m'inspira la comédie historique de *Pinto*, qui lui servit de preuve évidente. Examinez la date de cette création, et vous verrez que jamais l'histoire n'avait été traitée de cette manière au théâtre, et qu'aucune pièce de ce genre n'y avait encore paru ; car on aurait tort de lui comparer quelques drames antérieurs où le langage noble et le familier sont unis, où les situations risibles et pathétiques se confondent. Aucun de ceux-là ne sont uniquement dirigés vers le but satirique, ni précisément écrits du ton de la franche comédie qui n'admet que le ridicule. »

Voilà bien des choses. Cependant toutes sont dans *Pinto*.

Jusqu'à Lemercier, la tragédie se réservait les grandes infortunes ; et la comédie, les vices ridicules. Même dans les tentatives qui mêlaient les deux genres, on évitait de faire rire aux dépens des grands personnages, si l'on ne craignait plus d'émouvoir au profit des petits. Lemercier avait vu comment une grande royauté peut tomber d'une chute terrible, et, à quelques égards, ridicule. Les grands événements sont souvent obtenus par de petits moyens. Les grandes catastrophes historiques peuvent être ridicules. Qu'y a-t-il de plus ridicule que la chute de l'ancienne monarchie française, qui durait depuis dix siècles et qui servait de parure aux grands siècles ? Vous savez que Louis XVI et sa cour avaient prêté à rire et à pleurer. Louis XVI était un brave homme de roi, mais ridicule à certains moments. Le jour où l'émeute éclata, il n'avait qu'une chose à faire, c'était de monter à cheval et de charger sur elle. Il ne l'a pas fait parce que c'était un bonhomme de roi et parce qu'il était trop gros. Lorsque les Suisses se faisaient

égorger sur les marches des Tuileries, il envoie l'ordre d'empêcher toute effusion de sang et il va se mettre, ce roi de droit divin, sous la protection des journalistes de l'Assemblée nationale et s'enfermer dans la loge du logographe. Les journées de la Révolution avaient montré comment les plus grandes catastrophes sont provoquées souvent par de petites causes : si le général Henriot ne s'était pas grisé le 9 thermidor, Robespierre n'aurait pas été renversé. En effet, ce jour-là, Henriot, abominablement gris, tomba de cheval, il ne put pas donner d'ordres ; il fut enlevé comme une outre pleine de vin et jeté par une fenêtre de l'hôtel de ville.

Les petits côtés ne sont qu'une part de l'histoire, mais ils en sont une part. La comédie historique met ces petits côtés en lumière, elle n'omet pas les grands, mais elle les présente avec gaieté. Combinez ces deux éléments, en accordant plus ou moins à l'un ou à l'autre, et vous aurez la poétique non seulement de *Pinto*, mais de toutes les comédies historiques.

Lemercier veut nous donner une leçon de moralité très haute en faisant rire aux dépens des grands. En effet, est-ce que l'égoïsme se subordonnant tout n'existe pas chez les grands ? Est-ce qu'ils n'ont pas été souvent des oppresseurs et des êtres mal-faisants !

Ainsi Lemercier est dans son droit en réclamant le titre d'inventeur, « si précieux en toutes choses ». Tous ceux qui ont abordé après lui la comédie ou le drame historiques, sont ses obligés. A cette heure, deux des plus grands succès de notre temps, *Madame Sans-Gêne* et *Thermidor* relèvent de *Pinto*. Mais sur *Thermidor*, je reviendrai tout à l'heure.

Pinto, comédie historique, est empruntée non seulement à l'histoire, mais aussi à un historien, que l'auteur ne nomme pas, mais que ses contemporains ont nommé pour lui. S'ils ne l'eussent pas fait, il eût été facile de le découvrir, car Lemercier l'a suivi pas à pas, très fidèlement. Cet historien est l'abbé Vertot, l'auteur, entre autres ouvrages, des *Révolutions de Portugal*. Vertot n'est plus à la mode et les rénovateurs des études historiques, en ce siècle, l'ont sévèrement traité. Aujourd'hui qu'il ne gêne plus personne, nous pouvons lui rendre justice. J'ai lu les *Révolutions de Portugal* à propos de *Pinto*, et j'y ai pris plaisir. Vertot écrit une langue excellente. S'il manque tout à fait de critique et de couleur locale, il a de l'action et de la vie. Il raconte la révolution qui, en 1640, délivra le Portugal du joug de l'Espagne, et fit le duc de Bragance roi d'un pays indépendant. A cette date, le Portugal est gouverné, au nom de l'Espagne, par une vice-reine qui n'a de l'autorité que l'apparence. Le vrai mat-

tre du pays est le ministre Vasconcellos, âme damnée du premier ministre d'Espagne, le duc d'Olivarès. Vasconcellos est un Portugais traître à son pays. Il l'écrase d'impôts, met toutes les charges aux mains des Espagnols, ruine la noblesse, et la fait décimer sur les champs de bataille. La haine de cette oppression couve sourdement et n'attend qu'une occasion pour éclater. Le peuple et les grands mettent leur espoir dans le duc de Bragance. Celui-ci est un prince d'une humeur douce et agréable, mais un peu paresseux ; il hait les Espagnols, « mais non pas jusqu'à se donner beaucoup de peine pour se venger de leur injustice ; il a de l'ambition et il ne désespère pas de monter sur le trône de ses ancêtres, mais il se contente de ne pas perdre de vue ce dernier, sans hasarder mal à propos, pour une couronne fort incertaine, une vie agréable et une fortune toute faite. » En attendant, il mène joyeuse vie dans son château de Villaviciosa. Ce ne sont que parties de chasses et fêtes. Il faut secouer cette apathie. C'est à quoi s'emploient de tout leur cœur et de toute leur habileté la duchesse sa femme et son intendant, Pinto Ribeiro. Le moment est venu, en effet, de prendre un parti, car Olivarès et Vasconcellos redoutent que le duc ne devienne le chef d'un complot. Ils songent d'abord à le faire arrêter par l'amiral espagnol, Lopez Ozorio, puis, le coup ayant manqué, à le faire venir en Espagne pour l'y garder. Le duc se tient d'autant plus sur ses gardes que la duchesse et Pinto ne cessent de l'avertir et de l'exciter à prendre un parti. La duchesse a l'âme haute et énergique, « elle est née avec une forte inclination pour tout ce qui paraît grand, et cette inclination est peu à peu devenue une passion démesurée pour la gloire ». Pinto est « un homme actif, vigilant, consommé dans les affaires et qui a une passion violente pour l'élévation du duc ». Il prend sur lui de convoquer les conjurés, les présente au duc, et, malgré les hésitations de celui-ci, le parti est arrêté : le palais royal sera attaqué, Vasconcellos tué, la vice-reine arrêtée, le duc de Bragance proclamé roi de Portugal.

Ce plan s'exécute de point en point, et cette exécution forme le sujet de *Pinto*. La pièce, en effet, n'est que la mise en œuvre dramatique du récit de Vertot. Lemer cier lui emprunte tous ses personnages, non seulement les principaux, mais les comparses ; l'archevêque de Bragues, aveuglement dévoué à la vice-reine, lourd, confiant et bredouillant ; les conjurés Mello, Mendocce et Almada, le poltron Alvare, le juif Lemos. Il n'introduit de son chef que M^{me} Dolmar, la dame d'honneur, Flora Catharina, la fille du duc de Bragance, le capitaine Fabricio, le cordelier Santonello et le muet Pietro. Encore Vertot lui fournissait-il l'indication de

tous ces personnages, sauf le rôle de M^{me} Dolmar. Comme intrigue, il se contente d'imaginer un projet de mariage entre Pinto et M^{me} Dolmar, d'un côté, et, de l'autre, une passion de l'amiral Lopez pour la duchesse de Bragance. Ces deux combinaisons lui fournissent les incidents et les jeux de scène dont il a besoin. Tout le reste, faits, caractères, mœurs, vient de Vertot.

La pièce ainsi conçue parut devant le public le 1^{er} germinal an VIII, et voici le compte rendu de la représentation. Il nous est offert par Geoffroy, le fondateur de la critique dramatique en ce siècle, l'oncle de notre oncle Sarcey. Geoffroy est extrêmement dur pour *Pinto*. Il dit que c'est « un drame historique, comédie, tragédie, c'est-à-dire composé bizarre, assemblage monstrueux de toutes les parties qui constituent ces divers genres. » Il signale sans bienveillance l'imitation de Vertot. « Les caractères, la plupart des situations et des scènes traduites par Lemer cier se trouvent conçus et exprimés d'une manière plus dramatique peut-être dans l'excellent ouvrage de Vertot sur les *Révolutions de Portugal*. » Il en relève une autre plus importante : « On a vu en Pinto un Figaro révolutionnaire (tout est d'accord sur cette expression), consacrant à l'intrigue politique le talent, l'imagination et la présence d'esprit que l'ancien barbier de Séville apportait à l'intrigue amoureuse, aux tracasseries domestiques, aux brouilleries conjugales ; mêmes moyens, des caractères à peu près semblables, but pareil, marche égale des deux ouvrages. »

Que vaut le résultat de cette double imitation et de cette fusion des genres ?

« On a vu, dans le plan de *Pinto* et dans la manière dont le sujet est traité, moins une innovation, qu'un pas rétrograde dans l'art dramatique ; et on s'est étonné de voir un si funeste exemple donné par un des hommes les plus faits pour imiter les bons modèles et pour en servir lui-même. Le danger parut extrême, car les hommes de lettres, les vrais amis de Lemer cier, le reconnu rent et n'eurent à cet égard qu'une voix qui proscrivit *Pinto*. » Pauvre *Pinto* ! Il eut aussi contre lui des politiciens, ceux de droite et ceux de gauche : « Abandonné de ceux dont tôt ou tard le jugement fait loi, restait à *Pinto* le secours des hommes qui, reportant tout à leurs idées politiques, ne vont chercher au spectacle que des applications, des allusions qui flattent leurs goûts, leurs préjugés, leur manière de voir. Ceux-là furent encore les ennemis du malheureux secrétaire et se réunirent pour l'accabler. Les ennemis de la Révolution furent blessés de voir mettre à nu la faiblesse, l'impéritie et la nullité de quelques cours ; les autres, de

voir détruire le prisme brillant à travers lequel nos yeux se sont accoutumés à regarder les événements politiques. Les révolutionnaires s'indignèrent de se voir démasqués, les royalistes de se voir avilis : ils firent chorus. « Qui diable, eût dit Basile, y résisterait ? »

Voici enfin pour le sort et l'interprétation de la pièce : « Opiniâtrément sifflé à son éternelle première représentation, *Pinto* s'est un peu relevé à la seconde. Aux suivantes on annonça des changements dans le cinquième acte ; ces changements se réduisaient à rien ou presque rien. Les sifflets reprirent le dessus. *Pinto* n'a pas reparu depuis, et, sans doute, il a vécu. Il n'est pas un acteur qui, dans cet ouvrage, n'ait mérité des éloges particuliers. Talma y a déployé un talent qu'on était loin de lui soupçonner (Geoffroy était l'ennemi de Talma). Il s'y est montré à ce point comédien qu'il lui conseillerait actuellement de jouer *Figaro* ne serait l'avis ni d'un ennemi, ni d'un fou. »

La pièce resta cependant sur l'affiche jusqu'à la septième représentation et elle avait le plus grand succès, à ce moment-là. J'ai eu la curiosité de savoir pourquoi la pièce fut arrêtée en plein succès. Voici ce que j'ai découvert. La censure s'exerça ainsi que la critique contre ce pauvre *Pinto*. Lemercier, qui avait eu maille à partir avec elle, s'en explique avec colère. Je ne crois pas que de tous les anathèmes qu'a soulevés cette odieuse Anastasie, il y en ait de comparables à ceux de Lemercier pour le dédain, l'âpreté et la rancune. Ecoutez-le : « La hauteur de mes vues dans l'invention du genre de la *Comédie historique*, la puissance qu'il exercerait plus universellement que tout autre sur les esprits, l'utilité qu'il aurait pour l'instruction morale du vulgaire, et le châtiment que, par sa réussite, le rire infligerait aux intrigants civils, ecclésiastiques et militaires, aux grands et petits factieux, ou parvenus ou assis au pouvoir, enfin à tous les fourbes qui se jouent des hommes et des empires, l'ont d'avance proscrit dans les obscurs comités des cabales qu'une noire malice engendra toujours et partout à ma suite, et dans les bureaux de la censure mutilatrice, lâche recéleuse des vols qu'on me fait, quand ses ciseaux n'achèvent pas d'énervier les plus mâles enfants de ma muse interdite. »

Lemercier était un de ces auteurs entiers et ardents qui ruent à la critique comme les chevaux de sang ruent à l'éperon. Il réclama vivement : « On s'est efforcé de comparer *Pinto* à *Figaro*. Le barbier parle sans cesse, très spirituellement, pour obtenir une dot. *Pinto* dit peu de chose et donne un royaume à son maître. Quels rapports trouve-t-on entre ma comédie et celle du célèbre Beau-

marchais ? » Pinto dit peu de chose ! Ce n'est pas, j'en suis sûr, l'avis de l'acteur qui va interpréter le rôle devant vous. Mais il parle tout le temps, Pinto ! Et vous vous apercevrez vite qu'il emprunte la langue de Figaro : même vivacité, même accent vibrant, même coupe du dialogue, mêmes monologues. C'est aussi le même caractère, confiant, content de lui, hardi, toujours « supérieur aux événements ». De même pour les autres personnages : le duc de Bragance, c'est le comte Almaviva ; la duchesse, c'est la comtesse ; M^{me} Dolmar, c'est Suzanne ; Vasconcellos, c'est Bartholo ; l'archevêque de Bragues, c'est Brid'oison ; Santonello, c'est Basile avec des analogies plus ou moins franches, des modifications plus ou moins dissimulées.

Où Lemercier a raison, c'est de dire que, dans le *Mariage de Figaro*, il s'agit d'une dot, et, dans *Pinto*, d'un royaume. Cette seule différence constitue l'originalité de sa pièce et l'exécution du programme qu'elle affichait. Lemercier voulait appliquer aux événements publics les ressorts que la comédie appliquait aux événements privés, et montrer la part des petites causes dans les grands événements. Il y a réussi, et par là, il a créé la comédie historique.

Geoffroy et le public étaient encore dans le vrai lorsqu'ils voyaient dans Pinto un personnage de comédie, comme celui de la comédie de Beaumarchais. Lemercier, lui, voulait que ce fût un premier rôle. Aussi le confia-t-il à Talma ; puis, sous la Restauration, lorsque Pinto fut sur le point d'être repris au Théâtre-Français, à défaut de Talma bonapartiste et mal en cour, il songeait à Michelot. En 1831, le personnage était repris par Bocage. Mais il se trouva que le génie tragique de Talma eut assez de souplesse pour se plier à la comédie, car il joua franchement le rôle en comique, au rapport de Geoffroy et de la tradition théâtrale, comme il eût joué Figaro, s'il eût suivi le conseil de Geoffroy. Aujourd'hui, vous verrez Pinto joué par un comique. Et, pour que l'analogie entre le *Mariage* et *Pinto* ressorte pleinement à vos yeux, vous retrouverez à peu près dans *Pinto* la distribution que vous avez applaudie l'an dernier dans le *Mariage de Figaro*.

Les anathèmes de Lemercier contre la censure, que je vous citais tout à l'heure, étaient écrits en 1828. Comme vous allez le voir, après la censure consulaire et impériale, Lemercier avait eu à subir la censure bourbonnienne ; il devra passer encore par la censure orléaniste. Sa rancune est donc particulièrement motivée. Oserai-je dire que, parfois, la censure est accusée de crimes qu'elle n'a pas commis, qu'elle montre plus d'obéissance que d'initiative, qu'elle se borne à exécuter des ordres venus de haut ? Cela s'est vu.

Pour *Pinto*, le grand censeur avait été Bonaparte, et il s'était montré d'autant plus sévère que, après avoir eu Lemerrier pour ami, il s'était brouillé avec lui. Rien de tel qu'une amitié rompue pour faire une haine solide. Or, l'amitié du général et du poète avait été longtemps fort étroite. Lemerrier était, sous le Directoire, du cercle de Barras, de M^{me} Tallien et de Joséphine. Celle-ci hésitait à accepter la main du petit aventurier Corse, qui n'avait encore que la cape et l'épée : « Ma chère amie, croyez-moi, lui avait dit Lemerrier, épousez Vendémiaire. » Après le mariage, il était admis dans l'intimité de la Malmaison, et, le soir, Bonaparte se faisait raconter par lui l'histoire de France. Au départ pour l'Égypte, le général avait voulu emmener le poète.

Le 18 brumaire les brouilla. Lemerrier avait été légitimiste avant 1789 ; la Révolution avait fait de lui un républicain ; il se retrouva légitimiste en 1814. Mais, s'il fut bonapartiste un moment, il ne fut jamais impérialiste. *Pinto*, comme nous allons le voir, commença la brouille. Elle alla toujours s'aggravant, avec courage chez Lemerrier, avec d'assez mesquines taquineries chez Napoléon. Ils se voyaient encore, malgré *Pinto*, au moment où l'empire fut proclamé. Lemerrier dit à Bonaparte : « Soyez roi, empereur, ce que vous voudrez ; vous faites le lit des Bourbons ; vous n'y coucherez pas. » Il avait reçu une des premières croix de la Légion d'honneur. L'empire proclamé, il la renvoya avec une lettre restée fameuse : « Bonaparte, car le nom que vous vous êtes fait est plus mémorable que le titre qu'on vous fait... Je suis profondément affligé de ce qu'ayant pu vous placer dans l'histoire au rang des fondateurs, vous préféreriez être imitateur. »

Un jour, en 1812, à une réception de l'Institut aux Tuileries Napoléon aperçoit Lemerrier confondu dans la foule de ses confrères. Il va droit à lui et lui dit : « Eh bien ! Lemerrier, quand nous ferez-vous une belle tragédie ? — Sire, répond le poète, j'attends. »

Toute sa fortune consistait dans une propriété, rue de Rivoli. Il est exproprié et on lui fait attendre neuf ans le paiement de son indemnité. Plutôt que de solliciter l'empereur, il se condamne pendant ce temps à une gêne étroite. Son ancienne amie, M^{me} Tallien, « Thermidorine », qui n'avait jamais péché par excès d'austérité, dans aucun genre, lui reprochait d'avoir manqué sa carrière : « Je suis, lui répondait Lemerrier, comme les autres fous de ce monde ; la liberté est ma coquine. »

Pinto ne pouvait plaire à Bonaparte, sur le point de relever le trône : les hésitations du duc de Bragance devant une couronne étaient d'un mauvais exemple. Il songeait à rétablir le culte ca-

tholique, et un rôle comme celui de l'archevêque de Bragues, sot et ridicule, présentait sous un jour fâcheux un dignitaire de l'Eglise ; d'autant plus que l'acteur chargé du rôle, le bon vieux Vanhove, d'origine belge, le jouait avec un accent particulièrement comique.

J'ai vu, comme je vous l'ai déjà dit, le manuscrit de *Pinto* aux archives de la Comédie-Française. Tout le rôle de l'archevêque est sabré de larges coupures, faites sans doute entre la première représentation et la seconde. A la troisième, le personnage est supprimé ; il reparait le 28 germinal ; mais c'est la dernière, après sept représentations. Le Premier Consul avait donné des ordres pour que des congés fussent accordés aux acteurs, ce qui, tout naturellement et en douceur, retirait la pièce de l'affiche.

En 1814, Lemer cier demanda la reprise de *Pinto*. Elle est accordée sous réserves. Je relève la note suivante, sur un exemplaire conservé aux archives de la Comédie-Française : « Vu à la direction générale de la police du royaume conformément à la décision de Son Excellence en date de ce jour, à la charge de remplacer l'archevêque de Bragues par un commandeur et le cordelier Santonello par un familier de l'Inquisition, et de supprimer les passages indiqués aux pages.

Paris, 22 décembre 1814.

Le secrétaire général,
SAULNIER.

Ces suppressions, très nombreuses, portent naturellement sur les passages qui ont trait aux choses religieuses. Lemer cier s'y conforma et établit une distribution de sa main. La reprise n'eut pas lieu.

Le 19 novembre 1834, *Pinto* reparaissait sur la scène de la Porte-Saint-Martin. Le principal rôle était joué par Bocage, qui avait des opinions très républicaines. Il en faisait grand bruit et les affichait en toute occasion, parfois hors de propos. On demandait à son directeur, Harel, homme d'esprit : « Pourquoi laissez-vous partir Bocage ? C'est un acteur éminent, son autorité sur le public est incontestable. » — « Que voulez-vous, répondait Harel, il me demande la république ; je ne puis pas la lui donner ! » Il y a dans la pièce un : « A bas Philippe ! » Philippe, c'est le roi d'Espagne. Mais le roi de France, en 1834, c'était aussi Philippe. Bocage ne pouvait manquer cette occasion de manifester. Ecoutez-le : « J'arrive au passage, je prononce ces mots : « A bas Philippe ! » de telle façon que j'enflamme tous les spectateurs. Le lendemain, on défendit la pièce. M. Thiers exigea des coupures. La première fois



que *Pinto*, ainsi mutilé, fut joué de nouveau, la curiosité publique avait été excitée ; il n'y avait plus une seule femme dans les loges (beau résultat !). La salle était comble et on n'y voyait que des habits noirs. A la place des mots retranchés et à côté je mis des gestes, je glissai des allusions qui firent plus d'effet encore que les mots n'en avaient produit. » Voilà ce qui s'appelle servir une pièce, bien tenir un rôle, et surtout, subordonner l'acteur au personnage.

En vous racontant cette histoire de *Pinto*, je songe à *Thermidor*, à M. Sardou, à M. Coquelin. Vraiment les analogies sont si nombreuses, que je ne puis les relever toutes ; elles sont d'une actualité si voisine de nous, que je vous laisse le soin de les constater vous-mêmes. A l'époque où *Thermidor* occupait beaucoup la censure, le gouvernement et la presse, la pièce de Lemer cier et son histoire se trouvaient dans le portefeuille officiel. Lorsque *Thermidor* arriva devant la Chambre, ils n'eurent pas l'occasion d'en sortir. Aujourd'hui, qui se souvient encore de l'interdiction de *Thermidor* ? Je me contente de dire que *Thermidor* est une comédie historique, obtenue par les moyens dont Lemer cier s'est servi le premier, c'est-à-dire les grands événements observés de la coulisse. Labussière surtout, le héros de M. Sardou, c'est *Pinto* ; d'autant plus que lui aussi parle beaucoup.

Je suis sûr que tout à l'heure la pièce ne soulèvera d'incidents d'aucun genre. Vous vous trouverez en présence d'une œuvre très intéressante, très curieuse. Vous n'y verrez pas — car ce n'est pas cela qu'il faut aller chercher au théâtre, — la politique ni dans un sens ni dans l'autre. La politique, en effet, gâte les meilleures choses. Lemer cier avait peut-être eu le tort, en écrivant sa pièce, de donner aux censeurs l'indication des points sur lesquels devaient porter leurs attaques et leurs coupures. De même, s'il avait été fait moins de bruit autour de *Thermidor* au moment de son apparition, peut-être la pièce, au lieu d'être interdite pendant quatre années, aurait-elle eu une existence très unie et très simple.

Sujet de Devoir

(Sorbonne)

PRÉPARATION A LA LICENCE

DISSERTATION FRANÇAISE.

Comparer les idées de Molière et de Shakespeare sur la déclamation dramatique.

(Molière. *Impromptu de Versailles*. — Shakespeare : *Hamlet* : acte II, sc. 2)

PLAN.

- 1° — Exposé des deux opinions.
- 2° — Identité des deux théories qui recommandent en dernière analyse l'imitation de la nature.
- 3° — Que Molière et Shakespeare par leur génie d'auteurs et leur talent d'acteurs sont également naturalistes.
- 4° — Différences du temps, du genre et des deux hommes.
- 5° — Part de la vérité et de la convention dans l'imitation théâtrale.

SOUTENANCES DE THÈSES

Le 4 mars 1896, M. MAURICE EMMANUEL, lauréat du Conservatoire, a soutenu devant la Faculté des Lettres de Paris les deux thèses suivantes pour le doctorat :

THÈSE LATINE : *De saltationis disciplinu apud Græcos*.

THÈSE FRANÇAISE : *Essai sur l'orchestique grecque*.

M. Emmanuel a été déclaré digne d'obtenir le grade de docteur avec mention très honorable.

Le 13 mars 1896, M. MAURICE GRAMMONT, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Montpellier, a soutenu devant la Faculté des Lettres de Paris les deux thèses suivantes pour le doctorat :

THÈSE LATINE : *De liquidis sonantibus indicationes aliquot*.

THÈSE FRANÇAISE : *La dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes*.

M. Grammont a été déclaré digne d'obtenir le grade de docteur avec mention honorable.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

Librairie LECÈNE, OUDIN & C^e, Éditeurs

15, rue de Cluny, PARIS

En Vente

COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

RABELAIS

PAR

Emile GEBHART

Professeur à la Faculté des Lettres de Paris, Membre de l'Institut.

Un volume in-8°, illustré, broché. 1 50

LE MÊME, relié toile tr. rouges. 2 50

On lit dans la *Revue des Deux-Mondes* :

Si quelques-uns de nos lecteurs croyaient peut-être connaître ce livre, ils se tromperaient, et en en donnant une nouvelle édition, M. Gebhart l'a presque entièrement refait. Deux chapitres de « critique générale » — qu'à la vérité nous regretterions si l'auteur n'en avait développé le contenu dans ses belles études sur la Renaissance — y ont été remplacés par un chapitre essentiel sur « la part de moyen âge qui demeure dans Rabelais » ; et de l'éloquence toujours un peu tendue du style académique, le ton en a été habilement ramené à l'aisance du style de la causerie. On ne saurait mieux parler de Rabelais, avec moins d'exagération ni cependant plus de sympathie. M. Gebhart n'est pas de ceux qui ne voient dans Rabelais qu'un « auteur simplement plaisant » ; mais il n'est pas non plus de ceux qui voient dans son éclat de rire énorme un des « gouffres de l'esprit. » Et comme on ne saurait mieux sentir ce qu'il y a de gaieté pour ainsi dire physique dans l'imagination de Rabelais, de raison dans sa bouffonnerie et d'invention perpétuelle dans son style, tout cela fait de cette étude l'une des plus complètes, des plus « ressemblantes » et des plus littéraires que l'on ait consacrées à Rabelais.

MONTAIGNE

PAR

Max. LANUSSE

Professeur agrégé de l'Université, Docteur ès lettres

Un volume in-8°, illustré, broché. 1 50

Relié toile tranches rouges. 2 50

On lit dans la *Vie contemporaine* :

Notre vieille littérature française vous attire-t-elle plus que la grecque, en dépit des projets récents de M. le ministre de l'Instruction publique pour rajeunir, parmi nous, l'étude de la langue de Démosthène ? Prenez le *Montaigne* de M. Maxime Lanusse, qui s'ajoute à l'excellente série des Classiques populaires de la maison Lecène et Oudin. Comme le constate l'auteur dans son avant-propos, Montaigne est un de ces écrivains qui ont le privilège de n'avoir rien perdu, avec le temps, de leur jeunesse. J'ajouterai même qu'il semble, plus qu'aucun autre, un homme de notre époque, et qu'il a des titres tout spéciaux à notre sympathie. Aussi les travaux sur ses œuvres et sur sa vie se multiplient-ils. Celui de Maxime Lanusse mérite d'être classé parmi les plus distingués, et il pourrait presque dispenser de lire les autres.

Librairie LECÈNE, OUDIN & C^{ie}, Éditeurs

15, rue de Cluny, PARIS

La Société de Géographie commerciale vient de décerner une Médaille d'Or à cet Ouvrage.

En vente.

L'Europe Politique

GOUVERNEMENT — PARLEMENT — PRESSE

PAR

Léon SENTUPÉRY

Ancien Chef de Cabinet du Sous-Secrétaire d'État au Ministère de la Justice et des Cultes.
Ancien Sous-Chef de Bureau au Ministère de l'Intérieur, Membre de la Société de Législation comparée.

Prix de l'ouvrage complet, br. 24 fr.

L'ouvrage est complet en trois forts volumes in-8°, contenant plus de 2200 pages.

Les trois volumes sont en vente.

La publication est mise à jour jusqu'en octobre 1893, à l'aide d'un **Supplément**, qui forme une brochure in-8°. 2 fr.

L'ouvrage se vend également par fascicules séparés, et comprend **huit fascicules**:

FASCICULE I. — Allemagne. — Andorre.

FASCICULE II. — Autriche-Hongrie. — Belgique.

FASCICULE III. — Bulgarie. — Danemark. — Espagne.

FASCICULE IV. — Grande-Bretagne.

FASCICULE V. — Grèce. — Italie.

FASCICULE VI. — Luxembourg. — Monaco. — Monténégro. — Pays-Bas. — Portugal.

FASCICULE VII. — Roumanie. — Russie.

FASCICULE VIII. — Saint-Marin. — Saint-Siège. — Serbie. — Suède et Norvège. — Suisse. — Turquie.

Le prix de chaque fascicule broché est de 3 fr., sauf pour le fascicule VIII, dont le prix est de 6 fr.

Cet ouvrage est une sorte de **Manuel pratique de politique extérieure**, où sont méthodiquement classés et présentés, sur un plan uniforme pour chacun des États d'Europe, des renseignements rigoureusement exacts et de courts aperçus concernant le *Gouvernement*, le *Parlement* et la *Presse*.

Ce livre, qui présente un **ensemble considérable de renseignements concis**, exacts et pratiques, s'adresse à tous ceux qui, par profession ou par goût, s'intéressent à la politique étrangère, à la situation et à l'organisation des pays voisins: *hommes politiques, diplomates, consuls, officiers, journalistes, fonctionnaires, grandes administrations, élèves de l'Ecole des Sciences politiques, des Ecoles supérieures et des Facultés*, etc., etc.

QUATRIÈME ANNÉE.
3^e Série

N^o 22.

16 AVRIL 1896.

Année Scolaire 1895-1896

REVUE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

QUATRIÈME ANNÉE

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur en chef : N. FILOZ.

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

SOMMAIRE

ÉMILE BOUTROUX.....	La philosophie de Kant. — Examen de la critique de la psychologie rationnelle (<i>Sorbonne</i>).
PETIT DE JULLEVILLE.....	Les origines de la Renaissance en France. — Nicolas Oresme (<i>Sorbonne</i>).
JOSEPH TEXTE.....	stock, Wieland et Lessing en France XVIII ^e siècle (<i>Faculté des Lettres de on</i>).
E. DROZ.....	laine. — Introduction à l' <i>Histoire de la littérature anglaise</i> . — La recherche des causes générales en histoire (<i>Faculté des Lettres de Besançon</i>).
CH. SEIGNOBOS.....	Les Provinces-Unies au XVII ^e siècle (<i>Sorbonne</i>).
SUJET PROPOSÉ.....	Dissertation française pour la Licence (<i>Sorbonne</i>).
SOUTENANCE DE THÈSES.	

PARIS

LECENE, OUDIN ET C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE DE CLUNY, 15

1896

Service de Renseignements

AVIS. — Nous rappelons que, dans le prix des différents ouvrages que nous signalons, le port n'est pas compris.

Nous prions ceux de nos abonnés qui nous font une commande de vouloir bien joindre le montant de l'envoi en un mandat-postal.

J. G. à *Couhé-Vérac* (Vienne). — 1° Nous allons chercher l'ouvrage « Philosophie de Clermont » que vous nous demandez. Nous ne le connaissons pas. — 2° Nous pouvons vous procurer l'*Ontologie* de Mgr Hugonin, en 3 vol. in-8°, 1856-1857, au prix de 10 fr. l'exemplaire broché. Ajoutez pour le port le prix d'un colis postal 0.60 c. en gare, 0.85 c. à domicile.

M. l'abbé O. à *Paris*. — L'ouvrage de Lemare se compose de 3 volumes : 1 vol. *Cours de langue latine* ; 2 vol. *Cours de langue française*. Nous pouvons vous procurer le *Cours de langue latine*, 4^e édit., 1831, moyennant le prix de 5 fr. l'exemplaire relié.

J... à *Orléans*. — Nous avons publié un ouvrage sur *Ibsen* de M. Ehrhard, professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. C'est l'étude la plus complète qui ait paru sur cet auteur. 1 vol. in-18 jésus broché, 3.50.

S. à *Bordeaux*. — Oui, nous avons l'ouvrage de Ch. d'Héricault sur *l'origine de l'épopée française et sur son histoire au moyen âge* ; 1 vol. in-8°, chez Franck, 1859, broché 3 fr.

AVIS AUX AMATEURS

Nous pouvons procurer en ce moment une collection très curieuse des *Pamphlets* de la fin de l'Empire, des *Cent Jours* et de la *Restauration*, en 41 volumes, dans lesquels sont classés méthodiquement les discours, mémoires, documents politiques, procès, biographies, histoires secrètes, pièces de vers, comédies, chansons, publiés en 1814, 1815, 1816 et 1817. Ce recueil est **excessivement rare** et nous répondrons par lettre aux offres qui nous seront faites.

TRAVAUX D'IMPRESSION

Nous rappelons à nos abonnés et à nos lecteurs que nous sommes en mesure d'exécuter dans d'excellentes conditions, tous les travaux d'impression qu'ils auraient l'intention de nous confier.

Nous leur offrons en même temps d'éditer ces travaux et de mettre à leur disposition les puissants moyens de publicité que nous possédons.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

Paraissant le Jeudi

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE MODERNE

COURS DE M. EMILE BOUTROUX

(Sorbonne)

La Philosophie de Kant.

EXAMEN DE LA CRITIQUE DE LA PSYCHOLOGIE RATIONNELLE.

I

Avant d'examiner si la réfutation de Kant est concluante, voyons dans quelle mesure il a conservé aux arguments qu'il critiquait leur forme historique et authentique. Kant reproduit-il fidèlement les arguments de la psychologie rationnelle classique ? Selon lui, cette argumentation peut se résumer ainsi : la psychologie rationnelle, c'est-à-dire la prétention de connaître notre âme telle qu'elle est en elle-même, a pour point de départ nécessaire le *cogito* de Descartes, le « je pense », conçu comme quelque chose de donné, comme un fait dominant tous les faits de la vie intérieure.

Quel doit être le point d'arrivée ? Quel but se propose-t-on d'atteindre ? On veut arriver à montrer dans l'âme quelque chose d'inconditionné, de premier en soi, par rapport à tous les phénomènes de la vie psychique.

Enfin comment s'accomplira le passage du point de départ au point d'arrivée ? Au moyen d'un raisonnement ; plus précisément, d'un syllogisme.

Ce résumé de la marche suivie par la psychologie rationnelle

est-il exact ? Est-ce bien ainsi que se présente la métaphysique de l'âme chez ses principaux avocats ?

Considérons d'abord la philosophie contemporaine de Kant : celle de Wolff, Mendelssohn, Reimarus, Knutzen, qui paraissent être les auteurs présents à la pensée de Kant. A ce point de vue, nous ne saurions dire que Kant soit en défaut. Il reproduit surtout la méthode de Wolff. Ce philosophe, en effet, n'admet plus, comme Leibniz, que la pensée et l'être soient donnés ensemble et qu'il n'y ait point de substance sans perception et appétition. Pour lui perception et substance ne s'impliquent plus réciproquement ; un raisonnement est donc nécessaire pour réunir la pensée et l'être. Partant du fait de la conscience, Wolff en tire d'abord l'existence de l'âme. Puis il prouve que de l'union de perception et d'aperception, qui fait de l'âme une essence pensante, on doit conclure que l'âme est incorporelle et simple, par conséquent une substance primitive. Il doit donc exister dans l'âme une faculté de se modifier constamment. Il appartient à la psychologie rationnelle de dériver des changements de cette *vis representativa* toutes les facultés de l'âme comme modifications de cette faculté fondamentale.

L'exposition de Kant ne trahit pas la psychologie wolffienne. Mais si, au lieu de considérer les contemporains de Kant, nous remontons à Descartes, l'auteur même du *cogito, ergo sum*, trouverons-nous de même que la doctrine du philosophe est fidèlement reproduite ? La chose est moins évidente.

Dans les syllogismes que Kant attribue à la psychologie rationnelle, le *cogito* est un fait qui ne contient en lui-même aucune existence transcendente. Cette existence n'y doit être liée que par un raisonnement. Or est-ce là le cas du *cogito* cartésien ? Si nous analysons, notamment, d'après la fin de la deuxième *méditation*, la nature du *cogito* de Descartes, nous verrons qu'elle est moins simple que ne le suppose Kant. Après qu'il a révoqué en doute toutes ses connaissances, Descartes considère qu'une chose ne peut être supprimée en pensée : la puissance de suspendre son jugement, en d'autres termes, son libre arbitre. Le *cogito* est l'affirmation de cette puissance qui subsiste malgré tout ; le *cogito* enferme à la fois une opération de l'entendement et une opération de la volonté. Il y a donc déjà de l'être dans le *cogito*, car l'être, chez Descartes, est représenté par la volonté. Le problème, dès lors, ne consistera pas à aller d'un simple fait à une substance, mais à s'élever de ce qui ne renferme encore qu'un minimum d'être à un être permanent et déterminé.

Quel sera le point où tendra le *cogito* de Descartes ? Sera-ce

l'attribution à l'âme d'une substantialité absolue comme celle que définit Kant ? Il ne le semble pas. « Peut-être bien, dit Descartes, que, si je cessais de penser, je cesserais aussi d'être. » L'âme de Descartes doit penser toujours. C'est un paradoxe. Mais ce paradoxe signifie que Descartes ne consent pas à séparer la pensée et l'existence. L'âme, si elle doit être substance, doit penser sans relâche. Il ne s'agit donc pas ici d'une substantialité vis-à-vis de laquelle la pensée ne serait qu'une manière d'être.

Enfin le rapport entre *cogito* et *sum* sera-t-il établi par un syllogisme ? Descartes n'admet pas qu'on interprète ainsi sa doctrine. La forme syllogistique que peut revêtir le *cogito* n'est conçue qu'après coup. En lui-même il est connu par une pure intuition de l'esprit, par un acte rigoureusement un, par lequel *sum* et *cogito* sont saisis comme s'appartenant. Le syllogisme, pour Descartes, n'est pas instrument de découverte, mais d'enseignement. Les mathématiques raisonnent, et cela par analyse et synthèse, non par syllogismes, bien qu'ici encore les démonstrations, une fois trouvées, puissent être présentées sous forme syllogistique. Rien donc, dans le *cogito* cartésien, de la subsumption qu'y veut voir Kant. L'intuition cartésienne lie entre eux des termes coordonnés.

Si du dogmatisme cartésien nous passons au dogmatisme antique, nous le trouverons encore plus différent du tableau que nous fait Kant de la psychologie dogmatique. Loin de partir de la pensée séparée de l'être pour essayer de démontrer que cette pensée est substance, la philosophie antique fait marcher de pair la pensée et l'existence. C'est l'être même, selon elle, qui nous est donné. Réciproquement la raison d'Aristote, en tant que faculté de connaître les principes, est par là même, elle aussi, immédiatement principe et réalité absolue. Chez Leibniz lui-même, imbu de l'esprit classique, la pensée et l'être sont intimement unis. L'existence n'est autre chose que le déploiement des virtualités qui constituent le possible. Il y a passage insensible du possible à l'être comme de l'ellipse au cercle.

II

L'exposition que fait Kant de la philosophie dogmatique est donc loin de convenir également à toutes les doctrines qu'il fait rentrer dans cette philosophie. Faut-il en conclure que sa réfutation n'est valable que pour la philosophie de Wolff et que, contre Descartes ou Leibniz, elle ne porte que peu ou point ?

En ce qui concerne Descartes, remarquons que sa doctrine

prêtait à l'ambiguïté. Le *cogito* participe du phénomène et de l'être. Où est-il au juste ? Certains textes permettraient de le considérer comme pur phénomène ; d'autres, de le traiter comme exprimant déjà une existence. Il est certain que l'acte de libre arbitre qui s'y trouve impliqué dépasse la simple réalité d'un phénomène, car la liberté, pour Descartes, est univoque en Dieu et en l'homme. Pourtant, qu'est-ce que *cogito*, sinon l'élément commun à toutes les connaissances que rejette le doute méthodique ?

Il en est de même en ce qui concerne le point d'arrivée. Descartes se propose sans doute avant tout d'établir l'indépendance réciproque du monde de la pensée et du monde de l'étendue, de telle sorte qu'on ne fasse plus appel à des propriétés corporelles pour expliquer les choses de l'âme, ni à des qualités occultes, analogues à celles de l'âme, pour expliquer les phénomènes physiques. Il n'en est pas moins vrai que, la liaison de *cogito* et de *sum* une fois accomplie par l'intuition, il en dégage cette majeure : pour penser il faut être, — laquelle semble poser logiquement la substance avant la pensée. Enfin, s'il nie que le procédé suivi pour lier *cogito* à l'existence soit le syllogisme, ne peut-on pas distinguer ici entre le mode de connaissance pour nous et le mode de liaison intrinsèque des choses, et dire que, dans le *cogito*, *ergo sum*, il y a, au fond, un syllogisme, puisque la réflexion en dégage un raisonnement de cette nature ?

Pour ce qui est de Leibniz, sans doute il a constamment rapproché et rendu solidaires l'un de l'autre le possible et l'être, le mécanisme et le dynamisme, la perception et l'appétition, la cause efficiente et la cause finale, la nécessité géométrique et la nécessité morale ; mais c'est là justement ce qui fait et fit aux yeux de Kant l'obscurité de son système. Nous voyons bien qu'il ne veut rien sacrifier, rien amoindrir, ni les mathématiques ni la métaphysique ; mais comment établit-il le rapport entre ces deux termes ? Sur ce point les interprètes ne peuvent se mettre d'accord. Aujourd'hui encore, les uns le tirent du côté du mathématisme, du déterminisme mécanique, du panthéisme ; les autres, du côté de la métaphysique, du spiritualisme, de l'individualisme, voire du mysticisme moral et religieux.

Enfin, pour la philosophie ancienne, certes la pensée et l'être ne sont qu'une seule et même chose : τὸ γὰρ αὐτὸ νοεῖν ἐστίν τε καὶ εἶναι, disait Parménide. Mais ce point de vue, maintenu chez les Platon et les Aristote, au moins pour les formes les plus hautes de la pensée, est précisément ce que la plupart des modernes considèrent comme le πρῶτον ψεῦδος de la philosophie antique. En

vertu de ce principe, les anciens se croyaient autorisés à déterminer *a priori* les lois constitutives de la nature, et à spéculer sur Dieu et les causes premières.

Kant a voulu dégager et définir la marche suivie par l'esprit humain pour arriver à cette doctrine de l'être saisi dans la pensée. Il admet que ce qui nous est donné en réalité, ce n'est que la pensée-phénomène, et que nous en faisons, par un raisonnement bâtarde, la pensée-être, la pensée-substance. Il faut convenir que cette interprétation de l'origine du dogmatisme a été généralement adoptée par les modernes, tant par ceux qui prétendent le maintenir que par ceux qui le repoussent. Dans notre enseignement classique, c'est, aujourd'hui même, sur ce terrain que l'on se place. On place au début ce qu'on appelle les faits psychologiques, et l'on relègue à la fin, dans un chapitre distinct, les questions relatives à l'âme, à la réalité du monde extérieur, aux existences.

Contre une psychologie rationnelle constituée dans de pareilles conditions, les arguments de Kant sont très solides. Il s'agit, en effet, quand on veut passer du moi à l'âme-substance, de faire un saut qui n'a pas d'analogue dans la connaissance proprement scientifique. Il est clair que la garantie que l'expérience confère à nos principes de substance et de cause, quand nous nous en servons pour lier un phénomène à un phénomène, ne peut plus être invoquée quand on se propose de passer du phénomène à l'être. Nous donnons ici à ces mots, substance et cause, un sens tout autre que celui qu'ils ont dans nos raisonnements scientifiques. Ainsi ce point de départ, *cogito*, fût-il accordé, on ne voit pas comment d'un *cogito* phénoménal on peut passer à un moi-substance.

Mais il y a plus : le progrès de la psychologie expérimentale a ébranlé même la base de l'argumentation dogmatique. On partait de l'identité de conscience comme d'un fait incontestable ; le moi, à tout le moins, paraissait donné. Mais la psychologie contemporaine conteste avec force l'existence de ce fait. Le moi paraît se morceler, se dédoubler, s'aliéner ; son identité n'apparaît plus que comme un accident très fragile. Que vaut le raisonnement, si le point de départ même est si litigieux ?

III

Mais la question est de savoir s'il faut nécessairement interpréter la psychologie rationnelle ainsi que l'a fait Kant, et que le font, de nos jours même, de nombreux philosophes. Est-il juste de dire, avec Locke, avec Berkeley, avec Hume : l'entendement ne

peut partir que de ses idées, de ses impressions, car c'est la seule chose qui lui soit immédiatement donnée ? Si l'on accorde ce principe, il est difficile de repousser les conséquences qu'en tire Kant, et l'on devra, sous peine de se contredire, aboutir soit au phénoménisme, soit au mysticisme, comme il arrive en effet chez ceux qui se placent à ce point de vue. Mais ce point de vue s'impose-t-il à la métaphysique ? Il semble qu'il y ait là une confusion, et que l'on place la métaphysique sur un terrain qui n'est pas le sien, mais celui de la science positive. Le défaut de Kant ne serait-il pas d'avoir été comme obsédé par l'idée de la perfection de la science newtonienne, d'avoir modelé la philosophie sur cette science ? La science sépare le phénomène de l'être ; c'est la condition de son existence et de son progrès. Elle dépouille de plus en plus son objet de tout élément métaphysique. Déjà Descartes l'a orientée dans ce sens ; elle devient singulièrement difficile à cet égard, et chaque jour relègue au rang de simples véhicules, ou même d'*impedimenta*, des éléments que l'on prenait pour des données d'expérience, malgré leur caractère plus ou moins métaphysique. La physique a-t-elle besoin de l'idée d'atomisme ou peut-elle s'en passer ? Le professeur Ostwald, de Würzburg, tout récemment, soutenait la négative, et ses contradicteurs mêmes ne soutenaient pas précisément que la lumière et la chaleur fussent effectivement des mouvements, mais simplement que cette conception est commode, et qu'on ne voit pas actuellement comment on pourrait s'en passer. Eux-mêmes ne voient guère là qu'une représentation symbolique de la cause inconnue des phénomènes et conviennent que tout l'effort de la science se porte vers la connaissance des lois, non des causes généralisatrices.

La science se fait donc par une séparation de plus en plus complète du connaître et de l'être. S'ensuit-il que la métaphysique doive partir, elle aussi, du fait rigoureusement vidé de tout contenu ontologique, pour s'élever, de là, à la différence de la science, non plus aux lois de ce fait, mais aux causes suprasensibles qui le produisent ?

Assigner à la métaphysique une telle marche, c'est peut-être en nier la légitimité. Car des faits on ne peut tirer que des lois, non des causes véritables, et, s'il n'y a pas d'autre point de départ légitime que le pur phénomène, il n'y a pas d'autre connaissance valable que la science. La science, pourtant, nous suffit-elle ? Le besoin métaphysique subsiste malgré tout, comme le dit si bien Kant, et un je ne sais quoi nous empêche d'admettre que l'être se réduise pour nous à ses rapports de grandeur et de position. Faut-il accorder à Kant que la conscience elle-même n'atteint

que des phénomènes ? C'est la question que se sont posée ceux qui ont entrepris un examen méthodique de la critique. Kant lui-même n'avait-il pas dit que la négation de cette doctrine était la principale pierre d'achoppement que la critique eût à redouter ? On trouve cette question traitée avec profondeur dans un article de M. Ravaisson intitulé : *Philosophie contemporaine*, et publié dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} novembre 1840. L'auteur montre que la conscience, en rentrant en elle-même, dépasse la sphère des phénomènes où l'on prétend l'enfermer, et trouve successivement l'effort, la tendance, la volonté, le désir et, finalement, l'amour.

La séparation de l'idée et de l'être n'est pas donnée, elle est notre œuvre. La science la poursuit avec méthode et sans merci. C'est une condition de son succès. Mais elle n'a pas le pouvoir d'abolir ce qu'elle laisse de côté. Elle écarte le dedans des choses, parce que cet élément ne correspond pas à sa manière de connaître. Il appartient à la métaphysique de revenir au vrai point de vue de la nature, de reconstituer l'être que dissout la science. Et elle n'a pas, pour cela, à faire appel à quelque opération spéciale, telle qu'une intuition intellectuelle sans rapport avec notre expérience. L'être n'est pas loin de nous ; il nous pénètre : « *In illo vivimus, movemur et sumus* ».

Mais il s'agit de savoir quelle est la proportion d'être qui appartient à chaque chose. Il nous importe peu qu'il y ait de l'être partout où il y a quelque phénomène, comme il y a de l'espace partout où il y a des corps. Nous voulons savoir quelles sont les déterminations de l'être qui, comme telles, méritent le nom d'êtres. Et, pour résoudre cette question, il ne suffit pas de revenir à l'ancienne métaphysique sans tenir compte de la critique. Certes la raison a une haute dignité et se retrouve dans tous nos jugements. Cela ne suffit pas à prouver qu'elle est un principe et une substance.

Mais, si l'on ne peut dire que la pensée suppose une substance pensante, si le raisonnement est illégitime qui remonte de la pensée à l'être, n'est-il pas permis d'admettre que la pensée est elle-même productrice d'être et de substantialité ? Ne voyons-nous pas, à la lumière des sciences positives, comme l'être d'un état primordial d'indétermination, analogue à celui que concevait Parménide, passe à un état d'hétérogénéité et de spécificité croissantes ? Avec le temps se sont formés des types permanents, lois physiques, lois d'évolution, règnes, genres, espèces, variétés, de plus en plus déterminés. Au sein de l'humanité elle-même, les nations, les groupes sociaux acquièrent une individualité et une

existence propre. Et quelle est l'origine de cette spécification de l'être ? C'est la permanence et le progrès de la fonction. La fonction crée l'organe encore plus qu'elle ne le suppose ; il faut certes une matière préexistante ; mais de cette matière on pouvait faire différents usages. La fonction détermine son substratum et lui donne des propriétés nouvelles. Dans un cerveau lésé, une partie en supplée une autre. Ce principe général, que la fonction tend à se perpétuer en se créant un organe, pourquoi ne l'appliquons-nous pas à la pensée aussi bien qu'aux fonctions inférieures ?

Si donc la pensée ne prouve pas encore la substance pensante, elle peut la créer. Descartes a bien vu que la continuité de la pensée a un rapport avec la substantialité de l'âme. Si elle n'est pas donnée, il dépend de nous de la réaliser d'une façon croissante, et, par là, d'accroître l'être même de notre âme. Toute notre dignité consiste en la pensée. C'est de là qu'il nous faut nous relever, c'est par là que nous nous donnerons l'être. Le seul salut pour l'âme, dit Platon, c'est de devenir la meilleure et la plus sage possible. Car, dans son voyage vers l'Adès, elle n'emporte avec elle que son instruction et sa culture, c'est-à-dire l'être qu'elle a su créer par sa science et par sa vertu.

M. L.

LANGUE ET LITTÉRATURE DU MOYEN AGE

COURS DE M. PETIT DE JULLEVILLE

(Sorbonne)

Les origines de la Renaissance en France.

Nicolas Oresme

(Suite).

On sait ce qu'était au moyen âge Aristote dans l'école et dans la science ; il apparaissait comme le maître suprême, il était plus qu'un homme et presque un dieu ; son autorité était mise en balance avec celle des Livres saints ; et pourtant, entre le philosophe péripatéticien et le christianisme, il y avait une séparation profonde. Le moyen âge ne le vit pas ; et ce qui excuse cette idola-

trie pour le philosophe grec, c'est que le moyen âge demandait à Aristote une méthode philosophique générale, un procédé, beaucoup plus que le sens et la portée de sa philosophie. Une méthode, c'est une clef à l'aide de laquelle on ouvre toutes les issues; la même philosophie peut ainsi servir à démontrer des doctrines absolument contradictoires. M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans sa *Traduction d'Aristote*, montre comment, tandis que la plus grande partie de l'œuvre fut presque oubliée ou négligée, ce fut exclusivement la logique qui prévalut dans les écoles grecques et latines, régna sur le moyen âge, dès le xi^e siècle, et suscita la querelle du nominalisme, d'où devaient sortir Abeillard et la scolastique. Comment cette philosophie commença-t-elle à se répandre? Les Arabes les premiers l'importèrent-ils en France? Ou bien les écrits d'Aristote furent-ils connus par les ouvrages des bibliothèques? De quelque façon que ces œuvres fussent répandues (car la question de leur dispersion est presque insoluble), elles arrivèrent bien vite à attirer l'attention de l'Occident lettré; l'Eglise s'inquiéta bientôt de ces doctrines qui tendaient à contredire les dogmes; des arrêts furent rendus par les principaux conciles; mais déjà l'autorité d'Aristote était trop solidement assise, et l'Eglise, qui a régné en maîtresse sur le moyen âge, n'a connu qu'un seul vainqueur, ou plutôt qu'un seul ennemi, avec lequel il fallut bien rapidement transiger, c'est Aristote. Aristote règne sur la scolastique, il remplit l'œuvre entière de saint Thomas; l'Université ne jure que par Aristote. La Renaissance elle-même, renversant l'édifice du moyen âge, subit Aristote, et c'est en vain que Ramus essaie de lutter et soutient la campagne contre lui: il y perd ses forces et sa vie. La Réforme elle-même n'hésiterait-elle pas en face de lui, et Mélanchton ne voudra-t-il pas faire prévaloir l'autorité du vieil Aristote? — Les Jésuites enfin apparaissent comme péripatéticiens et disciples d'Aristote, et cette étrange autorité durera ainsi jusqu'à Descartes. A la veille même du *Discours sur la Méthode*, le Parlement de Paris rendait encore un arrêt, punissant de la peine de mort l'auteur de tout écrit dirigé contre la philosophie d'Aristote. — Ramus avait pourtant en termes précis montré l'opposition radicale du philosophe et du christianisme. « Dieu, écrivait-il, n'est ni créateur, ni providence; il meut le monde éternel, comme l'aimant meut le fer; il n'a ni amour, ni bienveillance, ni charité; qu'est-ce donc que cette théologie athée, sinon une espèce de gigantomachie contre Dieu? Théologiens, délivrez le christianisme de cette peste; proposez à la jeunesse le pur Evangile du Christ; ne souffrez pas plus longtemps que la criminelle maladie de l'athéisme soit entretenue par

des opinions auxquelles vous prêtez un appui inconsidéré. Les impies se prévalent que vous alléguez sans cesse dans vos chaires l'autorité d'Aristote. Mettez fin à leurs discours ; faites que, désormais, ni dans les écoles, ni dans les sermons, on ne cite l'autorité de ce philosophe païen et athée, mais celle de Moïse et de Christ (1). » Assurément, ce danger, le moyen âge l'a vu et l'a connu ; assurément, il a essayé de concilier Aristote et le christianisme. Notre héros donc, Nicolas Oresme, chrétien sincère, futur évêque, grand théologien, crut ne manquer à aucun de ses devoirs en traduisant les livres les plus importants. Cette traduction ne manquait point d'importance, car jusqu'alors l'œuvre du philosophe n'avait été connue qu'en latin ; elle avait été confinée dans l'ombre de l'école. C'était une matière à discussion sans écho, un arsenal d'argumentations pour appuyer des doctrines inconnues. Au *xiv^e* siècle n'avait-on pas écrit trois livres sur le *Gouvernement des Rois* ; et ces livres n'étaient-ils pas directement inspirés d'Aristote ? Ainsi les savants avaient lu Aristote, mais l'ensemble de la nation était bien loin d'en avoir fait autant. Traduit en français, au contraire, le livre et la philosophie vont pouvoir se répandre partout ; c'est une sorte de levain par lequel tout l'esprit scientifique va se trouver soulevé ou transformé. Oresme, lui, ne voit ni d'aussi haut, ni d'aussi loin ; c'est un esprit passionné, et, s'il se risque à composer une traduction d'Aristote, c'est avant tout pour méditer le philosophe. D'ailleurs, ne se trouvait-il pas vivre à la cour d'un prince goûtant fort l'antiquité ? On sait que Charles V est le premier de nos rois qui ait aimé parcourir les ouvrages des temps passés et qui ait cherché dans la lecture autre chose qu'une distraction, qui, en un mot, ait voulu s'instruire. Les témoignages des contemporains à ce sujet sont des plus précis : Jean Corbechon n'écrivait-il pas : « Cest désir de sapience, prince très débonnaire, a Dieu fichié et planté et enraciné en vostre cuer très fermement dès votre jeunesse, si comme il appert manifestement en la grant et copieuse multitude de livres de diverses sciences que vous avez assemblez chacun jour par vostre ferme diligence, esquels livres vous puisez la profonde cause de sapience au gré de vostre vif entendement, pour la espandre aux conseils et aux jugemens, au proufit du peuple que Dieu vous a commis pour gouverner » ? Et ailleurs, l'auteur du *Songe du Vergier* ne donnait-il pas aussi une preuve

(1) Le plaidoyer de Ramus contre Aristote se trouve dans la thèse de M. Waddington sur *La vie, les écrits et la philosophie de Ramus* ; il est cité à la page 359.

de cet amour de la lecture : « Quant tu te peux retraire de la cure de la grant pensée que tu prens pour ton peuple et la chose publique, là secrètement lis ou faire lire aucune bonne escriture ou doctrine (1)? »

Christine de Pisan elle-même ne donnait-elle pas de précieux renseignements sur la curiosité du roi Charles V ? « Pour ce que peut-estre n'avoit le latin pour la force des termes soubtilz, si en usaige comme la langue françoise, fist de théologie translater plusieurs livres de saint Augustin et autres doctrines par sages théologiens ». Charles V ne pouvait donc qu'encourager Oresme, et c'est ainsi que, d'une part, le désir de connaître du roi, la juste passion d'Oresme pour le philosophe antique, d'autre part, amenèrent la traduction d'Aristote : la *Morale* et l'*Ethique* parurent en 1370, la *Politique* et les *Economiques* en 1371. Les récompenses accordées pour ce beau travail nese firent pas attendre, et nous lisons dans les *Comptes des Rois*, sous la signature de Chanteprime : « Le roy a donné 100 livres à Nicolas Oresme, lequel lui a translaté de latin en françois les *Ethiques* et la *Politique*. m. ccc. lxxj. » et, en marge, on lit l'inscription latine suivante : « Dictus magister habuit alios denarios pro dictâ causâ, prout in computo presenti videtur ». Ce n'est du reste pas la seule mention que nous en trouvions, et plus loin, est cette autre formule : « Et Nicolas Oresme, doyen de l'église Notre-Dame de Rouen, pour avoir écrit et translaté en françois un livre appelé *Politiques*, par le commandement du roy, l'an m. ccc. lxx (2). » et la somme manque. Quoi qu'il en soit, la récompense devait être fort belle. Si nous cherchons à connaître la valeur de l'argent en 1370, nous aurons une idée de la munificence royale : le marc d'argent valait 5 livres 16 sous, et la livre devait donc équivaloir, en 1370, à 9 francs 50 ; en considérant que l'avilissement des métaux précieux, à cette date, était tel que l'on pouvait dire : le même poids vaut aujourd'hui 10 fois moins, — on arrivera au chiffre de 95 fr. pour une livre ; et en supposant que les deux traductions aient été payées au prix commun de 100 livres, Oresme bénéficia de 19000 fr., valeur actuelle tant intrinsèque que relative. Ce serait peu, sans doute, s'il s'agissait de l'œuvre entière d'Aristote ; mais c'est énorme, étant donné que la *Politique* et la *Morale* représentent à peine la 20^e partie de son œuvre. La *Morale* et la *Politique* furent imprimées, l'une « sur le Pont Notre-

(1) Ces deux citations se trouvent dans le *Discours sur l'état des Lettres au XIV^e siècle*, par J.-V. Leclerc, dont nous avons parlé dans la première leçon, édition grand in-8°, tome I, page 184.

(2) Sur ces donations, voir Meunier, *Nicolas Oresme*.

Dame, à l'ymaige Saint-Jehan l'Evangeliste », chez Verard, le 8 septembre 1488, l'autre en août 1489. Ces éditions renferment beaucoup de fautes ; la Bibliothèque nationale possède neuf manuscrits de la *Politique* d'Aristote, dont cinq renferment à leur suite l'*Economique* du même auteur ; on trouvera la liste et l'appréciation de ces divers manuscrits dans un article de M. Léopold Delisle, duquel il ressort que le meilleur manuscrit est à la bibliothèque d'Avranches ; ce n'est d'ailleurs vraisemblablement pas un original, mais une copie (1).

Connaissant maintenant l'importance du livre, les circonstances qui ont amené son éclosion, nous pouvons nous demander comment Oresme s'y est pris pour mener à bonne fin son entreprise. On sait qu'Oresme ignorait totalement le grec ; et d'ailleurs combien ils étaient rares, au moyen âge, ceux qui connaissaient la langue de l'antique Hellas ! Ne citait-on pas comme un prodige ce Guillaume Filiâtre qui connaissait le grec ? C'est donc pour le moyen âge une science non avenue, et si les Dominicains y appliquent un petit nombre de leurs religieux, c'est beaucoup moins pour la prédication que pour l'étude. L'Université ignore franchement le grec, et, doit-on le dire ? cette langue apparaît comme légèrement suspecte. C'en'est qu'en 1438 qu'on verra créer la première chaire de grec, et ce sera Tiphernas qui l'occupera. N'est-ce pas l'époque où un envoyé de Michel Paléologue, venu à Lyon, ne put trouver personne pour le comprendre ? Il est donc sûr qu'Oresme ne traduisit point sur le texte grec ; mais n'avait-il point à sa disposition les œuvres latines de Grosse-Tête et de Moerbeke, un Anglais et un Flamand ? Assurément, ces traductions étaient faibles, car ils ne comprenaient pas Aristote, et ces savants eux-mêmes connaissaient mal le grec. Bien des fois, ils s'aidèrent des secours de complaisants byzantins, mais le résultat fut des plus médiocres : sur une traduction médiocre, que pouvait donc faire Oresme ? Des fautes, des erreurs, des inexactitudes ; on connaît le proverbe : « Traduction, demi-trahison ». Lorsqu'il s'agit d'Oresme, qui fit une traduction sur une autre traduction, la trahison ne pouvait être que complète. Les nuances échappent, les inexactitudes abondent, et pourtant on est obligé de reconnaître, avec M. Barthélemy Saint-Hilaire, que le travail est admirable. Oresme a trop mis du sien, mais il nous faut tenir compte de la difficulté et dès lors nous admirerons son ingéniosité. Pour bien comprendre l'œuvre, il nous faut la connaître. Il commence le pro-

(1) Delisle. Bibliothèque de l'Ecole des Chartes (1869, p. 604) et Cabinet des Mss. (1868, I, p. 41).

logue par une invocation au roi : « En la confiance de l'aide de N.-S. Jhesu Christ, du commandement de très noble et excellent prince, Charles, V^m du nom, par la grâce de Dieu roy de France, je propose translater de latin en français aucuns livres, lesquelz fist Aristote le souverain philosophe qui fut docteur et conseiller de grant roi Alexandre et duquel la doctrine pour la valeur et l'excellence d'elle a esté multipliée et en grant réputation vers les sages, presque par tout le monde. » C'est la morale « le livre de bonnes meurs, le livre de vertus, auquel il enseigne selon raison et nature à bien faire et estre hounouré en cest monde » ; c'est cette science par laquelle on apprend à « estre bon homme » qu'il traduira d'abord, puis viendront les « Politiques », « art et science de gouverner royaumes et cités et toutes communautés » ; c'est d'ailleurs la partie de l'œuvre d'Aristote qu'il admire le plus, et il ne peut s'empêcher de s'extasier devant le philosophe antique : « Si me semble que nous devons beneïr et loër le roy du ciel qui a son peuple pourveu de tel roy terrien, plain de si grant sagesse, et qui, avec les autres grâces que il li a données, il li a inspiré si noble volenté que il met sa cure et son entente à si bonnes sciences ». Il insiste d'ailleurs fréquemment sur la nécessité qu'il y a pour les princes à connaître cet intéressant ouvrage : « Et est possible, nous dit-il, que se ou temps passé, aucuns princes et leurs conseilliers eussent appris et advisé aucunes choses qui y sont contenues, ils les eussent mises à effect, comme il est vraysemblable, les dominations ou principes en eussent plus duré et en meilleur estat... L'estude de tels livres engendre ou embast ou accroist es cuers de ceulx qui y entendent affection et amour du bien public qui est la meilleure qui puisse estre en prince et en conseillers après l'amour de Dieu ». Ce passage est important, car il y faut voir une idée de la Renaissance. Pour Oresme, la sagesse et la vertu se peuvent enseigner, et la morale est avant tout une science. Le gouvernement des hommes n'est pas affaire de force ou de bon sens, mais demande principalement la logique et la réflexion. N'est-ce pas là une idée de la Renaissance ? Le moyen âge avait retiré la science, à l'abri de la mêlée, dans l'ombre du monastère ; la Renaissance au contraire se mêle à la lutte. Il y a là un contraste marqué, et Oresme réalise véritablement la seconde condition. — Il ne se dissimule, du reste, pas la difficulté de son œuvre ; il en sent l'imperfection et il n'hésite pas à écrire « une science qui est forte, quant est de soy, ne peut pas estre bailliée en termes legiers à entendre, mès y convient souvent user de termes ou de mots propres en la science qui ne sont pas communelment entendus ne cogneus de chacun, meismement

quant elle n'a autre fois esté traitée et exercée en tel langage, et telle est cette science en regart du françois. Par quoi je doy estre excusé en partie, si je ne parle en ceste matière si proprement, si clerement, et si adornément, comme il fust mestier ». Il allègue ensuite Cicéron et demande que tous les livres grecs soient écrits en français ; il ajoute une comparaison des plus curieuses et des plus originales : « Il est ainsi que pour le temps de lorsque grec estoit en regart de latin quant aux Romains, si comme est maintenant latin en regart de françois quant à nous. Et estoient pour ce temps les estudiens instruis en grec et à Rome et ailleurs, et les sciences communément bailliées en grec ; et en ce pays, le langage commun et maternel, c'estoit latin. » C'est textuellement, en 1370, la comparaison qui sera présentée comme toute nouvelle en 1549 par Joachim du Bellay ; il disait à ses contemporains : vous êtes dans la même situation à l'égard des Grecs et des Latins, que les Latins à l'égard des Grecs. Rome, en effet, était puissante par la politique et par les armes ; mais elle n'avait pas pour elle une littérature et une poésie remarquables. Les eût-elles possédées, si, à cette époque, elle n'avait réussi à greffer la science et la poésie grecques sur le tronc sauvage et stérile de sa langue indigène ? Telles sont les idées de du Bellay, que nous trouvons exprimées, chose curieuse, cent quatre-vingts ans plus tôt dans le prologue de Nicolas Oresme. Dans ce même prologue, l'auteur loue avec un culte si absolu le philosophe grec que l'on voit bien que, pour Oresme, Aristote résume en lui la science et la pensée humaines. Écoutons plutôt l'auteur de la traduction des *Politiques*. « Ce livre est de la meilleure science mondaine qui puisse estre et fut fait par le plus sage philosophe qui oncques fust, dont il soit mémoire, et à grant diligence et en son parfait age, et comme le principal et final de ses œuvres, et pour ce par l'espace de mil et vj. ans, et plus en toutes loys et sectes et par tout le monde a esté plus accepté et en plus grande auctorité que quelconques autre escripture de polices (1) mondaines et aussi comme un livre de loys presque naturelles, universeles et perpetuelles, et ce par quoy toutes autres loys particulières, locales ou temporeles sont ordonnées, modérées, interprétées, corrigées et sur ce fondées ». En somme, Aristote, c'est la vérité, la sagesse ; le reste n'existe que relativement à lui ; c'est une sorte de contre-épreuve, c'est comme la justice humaine vis-à-vis de la justice divine. Une pareille idolâtrie retarde l'esprit scientifique, et, cependant, Oresme n'est pas un pur homme d'autorité, un homme du moyen âge. C'est

(1) Écrit politique.

un homme de la Renaissance ; mais la Renaissance a donné aussi dans le même travers, elle s'est inféodée complètement à l'esprit des Grecs et des Latins et n'a fait que substituer une autorité à une autre. N'est-ce pas, d'ailleurs, une idée chère à l'humanité que de croire acquérir la liberté en changeant de maître ? Ce zèle ne nuit point à Oresme, puisqu'il fut bientôt nommé évêque de Lisieux, « et ainsi, à l'aide de Dieu, je ay accompli le livre du Ciel et du Monde à commandement de très excellent prince, Charles cinquième de cest nom, par la grâce de Dieu roy de France, lequelen ce faisant, m'a fait évesque de Lisieux, et pour animer, exciter et esmouvoir les cœurs des jeunes hommes, qui ont subtilz et noblez engins et désir de science, afin que ils estudient à dire encontre et à moy reprendre, pour amour et affection de vérités, je ose dire et me fay fort que n'est homme qui onques veist plus bel ni meilleurs livres de philosophie naturel ne en ébreu, ne engrec, ne en latin, ne en françois ». Il y a là un désir d'être combattu, un appel à la discussion, marquant vraiment l'apparition de l'esprit scientifique.

Si, après avoir parcouru les prologues, nous considérons la glose, nous verrons qu'elle occupe une place énorme ; la variété des réflexions que l'on y rencontre est digne d'être signalée. Tantôt on trouve une citation des Écritures ; tantôt une allusion au roi Arthur. Abordant les problèmes contemporains, il railera les Ordres mendiants et les comparera à ces « contemplatifs qui avoient coutume de laborer leurs corps ». Oresme, étant Normand, ne manquera pas non plus de parler de la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant, et il trouvera cette prise de possession fort légitime. On voit la confusion qui doit régner dans l'écrit d'Oresme, et c'est en cela qu'il se rapproche du moyen âge, car ce n'est que plus tard qu'apparaîtront les genres, et qu'on connaîtra la convenance de tons.

Il nous reste à dire quelques mots de la langue. Comme nous l'avons vu, Oresme a connu la difficulté de son sujet, et il a bien compris qu'« en tout art et en toute science sont plusieurs termes ou mots », propres à cette science. Ainsi que nous l'avons vu pour Bersuire, Oresme les a exposés et mis en table avec des définitions. Bien des mots furent introduits par lui : c'est *anarchie*, par exemple, qu'il définit : « quant s'en franchist aucuns serfs et met en grans offices. » — *Barraux* est un mot très curieux, disparu de la langue, et désignant « qui fait œuvres serviles ou déshonnêtes, et à la fin serviles et pour gaing » ; les uns, d'après lui, y sont « enclins par nature », les autres sont entraînés malgré eux « pour mauvaise accoutumance et par leur misère ou par infortune. » Le

mot *démagogie* date aussi de cette époque et s'applique à celui qui « par adulation ou flatterie mène le commun peuple à sa volonté et qui les esmeut à rébellion contre les princes ou prince, et tel fut ung en Flandre appelé Jacques Artevelt, et est dit de δῆμος en grec et qui est menu peuple et de γῶγος qui est meuvement ». Ce mot, si curieusement expliqué par Oresme, eut une singulière fortune : disparu au x^e siècle, il ne se retrouve qu'au xvii^e siècle, et Bossuet, dans les *Variations*, emploiera ce terme, en parlant de certains orateurs « qui se rendoient tout puissant avec le populaire en le flattant ». Dès lors, le mot reçut asile en France, et, en 1762, on le trouve dans le *Dictionnaire de l'Académie*. La définition de *démocratie* laisse apparaître sa prédilection marquée pour la monarchie. *Idiots* « ne sont pas gens simplement folz et sans usage de raison, mais sont simples gens sans savoir malice, si comme sont aucuns laboureurs de terres ». N'est-ce pas dans ce sens que l'on put dire « le livre des idiots », c'est-à-dire le livre des simples, et La Fontaine ne disait-il point dans ce sens :

Pauvres gens idiots, couple ignorant et rustre ?

L'expression « *un sophisme politique* » lui appartient en propre. L'on emploie ce terme, dit-il, « quant l'on fait aucune ordonnance laquelle de prime face appert bonne ou l'en la fait apparoir bonne par fausses couleurs et néantmoins elle est mauvaise et préjudiciable à la communauté et au bien public ». N'est-il pas enfin jusqu'au terme de *spéculation* auquel il donne une physionomie toute particulière : « la pensée et considération des choses appartenant aux sciences naturelles et mathématiques ou semblables » ? Voilà la spéculation qui se confond donc pour lui avec l'observation. Ne critiquons pas les anachronismes auxquels il a trop souvent recours pour faire comprendre sa pensée, comme lorsqu'il compare les prytanes aux « primiciers, chéveciers ou chantres » ; comme lorsqu'il établit un rapprochement entre les Dionysiaques et les mascarades de Paris, « où on se met en diverses figures », et admirons sincèrement la facilité de sa langue. Son mérite est d'autant plus grand que, jusqu'à quarante ans, il parle en latin, il pense en latin, son éducation est latine, et le français est à vrai dire la langue de son deuxième âge. Aussi, dans cette seconde manière, conservera-t-il des traces de la première : son style restera latin, le tour sera calqué sur la syntaxe latine, il traduira Aristote sur le texte latin, ou plutôt il ne traduira pas, il transposera. En somme, Oresme se trouve amené à esquisser l'œuvre que Calvin devait achever en 1535, la création d'une langue fort différente du français usuel, d'une langue calquée

sur le latin, et dont la forme procède de cette idée que le français n'est que du latin modifié.

De là ses qualités et ses défauts : il aura la vigueur, la fermeté, la force, la clarté, la science de la période complexe ; mais, en revanche, on trouvera souvent sécheresse et monotonie ; comparé à Froissart, « cet écrivain de race ou de génie », il lui reste bien inférieur, mais il a pourtant son mérite. Nous devons louer fort son style ferme et vigoureux, précisément par le voisinage du modèle latin ; critiquer quelques passages monotones, « un peu tristes », comme dira plus tard Bossuet, et il restera comme jugement définitif qu'Oresme n'en a pas moins rendu un très grand et signalé service à ses successeurs, qu'il a augmenté considérablement la puissance de la langue, et fait voir qu'elle était propre à exprimer les merveilles de la philosophie et de la science (1).

F. R.

LITTÉRATURE COMPARÉE

COURS DE M. JOSEPH TEXTE

(*Faculté des lettres de Lyon.*)

Klopstock, Wieland et Lessing en France, au XVIII^e siècle.

Dans la seconde moitié du xviii^e siècle, le nombre des traductions et adaptations de l'allemand est considérable chez nous. On traduit pêle-mêle la plupart des écrivains allemands contemporains, de Rabener à Wieland, de Cronegk à Lessing, d'Ewald de Kleist à Klopstock ou à Goethe. On ferait une bibliothèque avec ces adaptations et imitations — le plus souvent fantaisistes. Leur nombre a fait illusion à certains historiens, et leur a inspiré une admiration peut-être exagérée pour la critique du xviii^e siècle, merveilleusement informée, à les entendre, de tout ce qui se passait de l'autre côté du Rhin. En fait, on a beaucoup traduit au

(1) Les citations de cette leçon sont empruntées au livre déjà cité de M. Meunier, p. 88 et seq., 101, 107, 111 ; les autres ont été relevées sur les deux éditions princeps de la Bibliothèque Nationale, et contrôlées par le ms. français n° 9106 de la même Bibliothèque.

xviii^e siècle. Mais on a traduit indiscretement, sans attribuer le plus souvent à chaque écrivain le rang qui lui convient. Malgré le grand nombre des études consacrées, dans le *Journal étranger*, par exemple, ou dans l'*Année littéraire*, aux choses d'Allemagne, il ne paraît pas que les contemporains de Rousseau ou de Diderot aient eu une idée précise du mouvement littéraire chez nos voisins. Ils n'ont pas vu, par exemple, la portée des premières œuvres de Klopstock, de Lessing. Ils ont ignoré Herder et Kant. Ils ont mis Gessner fort au-dessus de Schiller. Ils ont brouillé les rangs et confondu les œuvres de talent avec les livres de génie. S'ils ont su beaucoup de détails assez précis sur les écrivains allemands du jour, ils n'ont pas su faire le départ — et cela est très remarquable — entre les écrivains de l'ancienne école et ceux qui, à partir de 1748, renouvellent entièrement la poésie germanique. Klopstock, Wieland ou Lessing, bien que leurs noms aient été connus et même célèbres chez nous, n'ont pas eu, par suite, l'influence à laquelle ils auraient pu légitimement prétendre.

I

Le premier, le chantre de la *Messiad*e, est le premier des grands poètes allemands modernes. Non seulement il essaie de doter son pays d'une épopée nationale, mais il tente de créer un théâtre religieux et une poésie lyrique. — Assurément, il fit aux contemporains l'effet d'un homme de génie, et Bodmer lui écrivait : « Si Homère et Virgile sont à ma droite, j'ai vos écrits à ma gauche, afin de pouvoir les feuilleter sans cesse ». Assurément aussi, l'œuvre de Klopstock, si inférieure soit-elle aux ambitions de l'auteur, a un caractère vraiment protestant et germanique.

Ce fut Bodmer qui, le premier, l'introduisit en France, en faisant insérer dans le *Journal helvétique* de décembre 1748 — l'année même des véritables débuts de Klopstock — « un échantillon d'un poème allemand, tiré de la lettre d'un gentilhomme allemand » et qui s'appelait la *Messiad*e. Ce fragment semble avoir passé presque inaperçu chez nous. Vers le même temps, un compatriote de Bodmer, le bernois Tschanner, traduit le poème, ou du moins la partie publiée, et demande à Maupertuis et à Voltaire de présenter son œuvre à Frédéric II. Ceux-ci refusèrent, semble-t-il, et la tentative de Tschanner n'eut pas de suite. Il eût été piquant de voir Voltaire se faire l'introducteur de Klopstock en France, lui qui professait le mépris que l'on sait pour le modèle préféré de Klopstock, pour Ossian, et pour « sa sublime éloquence hébraïque », qu'il traitait de galimatias !

Dans l'*Année littéraire* de 1755, Fréron s'intéresse au poème du *Messie* et le compare — à propos d'une certaine *Christiade* d'un certain abbé de la Baume — au *Paradis reconquis*. Peu après (1760-1761), le *Journal étranger* recommande l'œuvre de Klopstock en termes emphatiques : « C'est la poésie d'Homère asservie à celle des prophètes. » — Et, à ce propos, il est curieux de noter l'abus que les critiques de ce temps font du nom d'Homère. Grimm lui compare Ossian; Diderot, Richardson; un troisième, Klopstock. Que d'Homères ! En vérité il semble qu'on ne se fit plus une idée très nette de l'*Iliade*... — Bientôt le *Journal étranger* analyse et traduit en partie les six premiers chants, et Turgot, toujours curieux des œuvres étrangères, traduit le début du poème.

Cependant la *Messie*, dans l'ensemble, restait sans traducteurs, au grand chagrin de Klopstock. Enfin, en 1769, d'Antelmy, professeur à l'Ecole royale militaire, la traduit avec son collègue Juncker, et, trois ans après, il publie une deuxième édition de la traduction.

Le succès fut médiocre. Fréron met la *Messie* au-dessous de la *Jérusalem délivrée* et du *Paradis perdu* — ce qui est fort juste, mais ce qui ne répondait pas sans doute aux espérances de son auteur. Un voyageur allemand, de passage à Paris, constate qu'au jugement des Français, « sa manière est noire et sombre. Il peut être sublime ; mais il est trop abstrait. Il s'est formé sur les Anglais. » En fait, Klopstock parut un assez bon élève de Milton, dont la fortune avait commencé chez nous dès 1729, avec la traduction de Dupré de Saint-Maur, et que Rousseau, notamment, appelait « le divin Milton ».

Klopstock eut d'ailleurs la mauvaise fortune de ne rencontrer en France que des traducteurs très médiocres, depuis le pasteur Petitpierre jusqu'à Madame la baronne de Kurzrock. C'est à peine si ces traducteurs écrivent une langue correcte. Il faut arriver à la Révolution pour voir Klopstock vraiment goûté chez nous. A ce moment, des émigrés français, le marquis de la Tresne, Chénedollé, Camille Jordan, lui font une sorte de cour et l'entourent d'un pieux respect. Delille essaie de le traduire, mais y renonce en s'écriant : « C'est trop élevé pour moi ». Mirabeau le plagie — comme l'a montré M. A. Chuquet (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1894) — dans les lettres adressées à Sophie. C'est du Klopstock, et textuellement, que cette page : « J'ai eu le spectacle de la mort de ma mère expirante. Je ne connais rien de si douloureux. Les yeux d'un mourant se ternissent, ils sont fixes et ne voient plus rien; la face de la terre et des cieux s'éclipse pour lui dans une nuit profonde, il n'entend plus la voix des hommes,

ni les tendres gémissements de l'amitié ; lui-même il ne peut parler ; sa langue tremblotante peut à peine bégayer un adieu plein de trouble ; bientôt il respire plus profondément ; une sueur froide coule le long de sa face ; son cœur bat lentement ; son cœur ne bat plus ; il meurt... »

Outre la *Messiede*, on traduisit, au siècle dernier, les drames lyriques de Klopstock. En 1761, le *Journal étranger* analyse la *Mort d'Adam*, et, l'année suivante, l'abbé Roman la traduit. Roman écrit, en tête de sa traduction : « Les Allemands ont longtemps flotté, pour ainsi dire, entre le théâtre britannique et le théâtre français. Tantôt entraînés par les beautés fortes mais irrégulières des Anglais, tantôt séduits par l'élégance, la justesse et la correction de nos drames, ils n'ont pas eu la force de se fixer... Mais l'auteur de la *Mort d'Adam* a pris son essor loin des uns et des autres, il s'est ouvert une route nouvelle... C'est un drame vraiment original, qui sera vraisemblablement sans imitateurs, comme il a été sans modèle. »

Fréron eut beau observer que la *Mort d'Adam* manquait des qualités dramatiques. Poinssinet, l'abbé de Saint-Ener, n'en essayèrent pas moins de l'imiter ; M^{me} de Genlis en tira une tragédie pour les jeunes filles, Villemain d'Abancourt l'arrangea pour les enfants. Klopstock devint une manière d'auteur pédagogique. La *Bataille d'Hermann* fut traduite deux fois, en 1773 et en 1799. André Chénier mit en vers l'ode de *Hermann et Thusnelda*, et Chénedollé écrivit, dans son poème de *l'Invention* :

Mais le temps, ô Klopstock, sur tes pages divines,
N'osera déployer son bras dévastateur.
Dans ce dernier jour même où le monde en ruines
Verra planer sur lui l'ange exterminateur,
Urim, sur ses ailes dorées,
Doit, vers les voûtes azurées,
Porter tes vers, ravis au trépas envieux ;
Là, chantés dans le sein des sacrés édifices,
Ils feront encor les délices
Des chœurs innombrables des cieux.

Ainsi, pour les hommes de la fin du xviii^e siècle, Klopstock fut un grand nom. L'Assemblée nationale ne fit que consacrer l'opinion générale en le nommant, par décret du 26 août, citoyen français, et Bonaparte était bien dans la tradition du xviii^e siècle en se faisant lire, devant Saint-Jean-d'Acre, le drame biblique de la *Mort d'Adam*.

II

Il n'en est pas moins vrai que notre xviii^e siècle, philosophe et peu lyrique, est, au fond, très loin du pieux et majestueux poète.

Il est beaucoup plus près, assurément, malgré les apparences, de ce « prodigieux raisonneur » de Lessing, dont l'œuvre doit beaucoup à l'imitation de nos écrivains, soit à Bayle et à Voltaire pour les théories, soit à Destouches ou à Diderot pour les drames.

De l'œuvre critique et de l'œuvre poétique de Lessing, nous estimons aujourd'hui que la première est supérieure à la seconde. Mais le XVIII^e siècle n'en a pas jugé ainsi, et il a surtout goûté de Lessing ses drames bourgeois. Dès 1757, le *Journal étranger* — qui avait pour correspondant un ami de Lessing, Nicolai — mentionne le nom de l'auteur de *Miss Sara Sampson*. Ce drame, imité de Richardson et du *Marchand de Londres* de Lillo, bénéficie chez nous du succès qu'avaient rencontré ses modèles. Le 15 décembre 1761, cette pièce fut jouée à Saint-Germain chez le duc d'Ayen, et le *Journal étranger* écrivit (l'article est presque certainement de Diderot) : « Il se peut que l'art ait encore des progrès à faire chez les Allemands, mais le génie y a pris la grand'route de la nature, et l'on ne saurait trop les exhorter à la suivre. »

De toutes les pièces de Lessing, *Sara Sampson*, quoique assez peu originale, fut la plus goûtée parmi nous. *Minna de Barnhelm*, comédie plus purement allemande, fut traduite en 1772 avec le sous-titre : *ou les aventures des militaires*. Rochon de Chabannes en tira la pièce des *Amants généreux*, qui eut du succès. *Emilia Galotti*, traduite dans le *Nouveau théâtre allemand*, excita les sarcasmes de La Harpe. *Nathan le Sage*, traduit dans le même recueil, inspira une pièce à M. J. Chénier, une autre à Cubières de Palmezeaux. Mais ce beau plaidoyer pour la tolérance n'obtint cependant pas le succès qu'il eût mérité.

En même temps que nous arrivaient les drames de Lessing, les traducteurs nous faisaient connaître ses théories dramatiques. En 1785, Junker donna la *Dramaturgie*, « ouvrage intéressant », qui excita une certaine curiosité. Lessing y attaquait, on sait avec quelle violence, nos auteurs nationaux. Mais cela même n'était pas pour déplaire à un siècle qui commençait, avec Rousseau, à se détacher singulièrement de nos classiques. Cependant Lessing avait osé écrire, en songeant à l'Allemagne : « La France non plus n'a pas encore de théâtre. » L'audace parut un peu forte, et le *Mercur* s'en prit, très justement, à « l'aveugle partialité » de l'auteur.

En fait, Lessing ne faisait guère que répéter les critiques qu'avaient faites de nos auteurs classiques certains écrivains français. L'influence de Diderot, celle de Rousseau avaient, — il importe de ne pas l'oublier, — fait leur chemin en Allemagne. On s'étonne de la partialité de certains jugements de Lessing ou de Herder. Par exemple, Herder, visitant Paris, dira de la société

française : « Tout ce qui est du goût dans les arts et le luxe est à Paris comme dans son centre ; mais, comme le goût ne donne qu'une légère idée de la beauté, que le luxe n'en est que l'apparence et est souvent destiné à en dissimuler l'absence, *la France ne peut jamais rassasier complètement, et j'en suis cordialement fatigué.* » On s'étonne ou on se scandalise de ce jugement. Mais, avant Herder, Rousseau n'avait-il pas exprimé le même dégoût des salons de Paris ? N'avait-il pas écrit, lui aussi : « Qui a vu dix Français les a tous vus » ? L'Europe ne faisait ici que croire sur parole le plus illustre de nos écrivains,

La partie la plus neuve de l'œuvre critique de Lessing, sa théorie des beaux-arts, exprimée dans le *Laocoon*, avait peut-être eu, elle aussi, son point de départ dans des écrivains français, l'abbé Dubos ou le comte de Caylus. Mais Lessing avait créé ici toute une théorie de l'esthétique, vraiment originale et féconde. Cependant le *Laocoon*, quoique signalé en 1766 par le *Journal encyclopédique*, n'eut aucune action chez nous. L'illustre compatriote de Lessing, Winckelmann, fut plus heureux, et son *Histoire de l'art*, deux fois traduite au siècle dernier, ne fut peut-être pas sans influence sur André Chénier.

Le grand reproche que le xvm^e siècle fit à Lessing, ce fut le reproche de pédantisme. On lui eût pardonné de rabaisser Corneille ou La Fontaine. On ne lui pardonna pas de donner à ses critiques une forme si lourde et si sèche. Dorat, qui a imité ses fables, s'écrie impatienté : « Eh ! que signifie tout ce radotage pédantesque sur les mystères du goût et les finesses du sentiment ? » Les contemporains de Dorat n'ont pas soupçonné ce que cette rudesse du génie de Lessing cache de vigueur et de véritable originalité. Il leur a produit surtout l'effet d'un pédant, et a beaucoup contribué à assurer à tous ses compatriotes une réputation analogue parmi nous.

III.

De tous les écrivains allemands de ce temps, le plus français, à coup sûr, c'est Wieland, le « Voltaire allemand », comme on l'a souvent appelé, le poète charmant et spirituel qui a tiré *Obéron* de notre *Huon de Bordeaux*.

Wieland avait commencé, il est vrai, par partager l'enthousiasme des « Klopstockiens » pour la poésie nuageuse et mélancolique. Mais il n'avait pas tardé à se ressaisir et par revenir aux modèles classiques et français, vers lesquels le portaient ses prédilections secrètes. Il écrivait, en 1762, à un ami : « Platon a fait

place à Horace, Young à Chaulieu, l'harmonie des sphères aux ariettes de Galuppi, le nectar des dieux au tokai des Hongrois. » Dès lors il resta fidèle à ce nouvel idéal, et fut suspect à tous les jeunes lyriques de la nouvelle école.

Or, par une ironie de la destinée, la France du XVIII^e siècle a refusé de voir en Wieland ce qu'il voulait être, un partisan décidé de l'influence française en philosophie et en littérature, un écrivain imbu de nos qualités nationales, de clarté, de souplesse et de finesse. Elle s'est obstinée à en faire un poète sensible et larmoyant, une sorte de Gessner plus spirituel. Son *Obéron*, plusieurs fois traduit, ne paraît pas avoir eu de succès. En revanche, son *Hymne à Dieu*, sa *Sympathie des âmes*, ses écrits de jeunesse trouvèrent des enthousiastes. On l'accusa même d'être trop sentimental. Diderot lui reproche « trop de roses, de jasmins, de bouquets, et pas assez d'idées et de finesse ». En revanche, il lui accorde « de la naïveté » — ce qui est paradoxal, — « de la volupté, de la vérité et de la grâce », — ce qui peut se soutenir. De même, ses romans, notamment le charmant *Agathon* (qui peut-être a inspiré le *Voyage du jeune Anacharsis*), obtinrent un succès de larmes. Un des imitateurs d'*Agathon* écrit bravement : « A l'aspect du vieillard célèbre qui écrit sur l'autel des Grâces et qu'elles se plaisent à couronner — c'est Wieland, — je m'avance d'un pas timide, et je dépose *Philoclès*, — c'est son roman — sur la dernière marche de l'autel. » On n'est pas plus ingénu.

En 1768, Dorat met en vers *Selim et Selima*, histoire de deux amants dont l'un est aveugle et recouvre la vue par un miracle. Il a su mettre dans son imitation quelque chose de cette « volupté » dont parlait Diderot, et il a écrit quelques jolies pages descriptives :

Mais insensiblement les ombres s'épaississent ;
Le crépuscule éteint et confond les couleurs.
Les vallons, les vergers, les coteaux s'obscurcissent ;
C'est à leurs parfums seuls qu'on reconnaît les fleurs,
Et la nuit qui s'approche, en déployant ses voiles,
Sème, autour de son char, l'or mouvant des étoiles.

Mais surtout il a mis en tête de sa traduction un très curieux morceau de critique, intitulé *Idée de la pensée allemande*, qui exprime nettement « l'idéal germanique », tel que le concevaient et voulaient le concevoir à tout prix les contemporains de Dorat.

Après avoir constaté la vogue récente et incroyable des productions anglaises, et déploré « le mélange monstrueux » qui a altéré l'esprit français, Dorat constate que le tour de l'Allemagne est venu. « Nous regardions, dit-il spirituellement, les Allemands

comme des espèces d'automates, faits pour végéter sous des puissances électorales. » Mais tout a bien changé. Nous connaissons, nous aimons leurs écrivains. Assurément, on peut leur reprocher de la trivialité, de la bassesse, des peintures trop fidèles de la réalité. Un poète allemand qui décrit un ruisseau « compte les cailloux sur lesquels il roule son onde », et dénombre « les feuilles vacillantes des tilleuls qui l'ombragent ». Il oublie que la poésie est « un choix raisonné d'images prises dans la nature ». Il parle, sans assez de scrupule, des poules, des oies, des lapins et du « barbet à long poil ». Est-ce que Kleist n'a pas osé peindre « la colombe qui se gratte le cou de sa patte pourprine » ?

En revanche, les Allemands ont des qualités inestimables. Ils osent être eux-mêmes, étant « plus philosophes que courtisans ». Ils se recueillent dévotement avant de prendre la plume. Ils sont lyriques et émus. Leurs poèmes sont « des hymnes sacrées », et leur vertu s'oppose, comme un exemple, à notre frivolité. Rien n'est plus curieux que la page où Dorat nous peint, sous les plus aimables couleurs, la vie des gens de lettres en Allemagne : « Un poète, sur les bords du Rhin, est, en quelque sorte, l'homme de la nature. Il ne respire que pour l'étudier ; il ne l'étudie que pour la peindre. *Il ne connaît ni le fiel de la haine, ni les manèges de l'ambition, ni les fureurs de la jalousie* ; il n'écrit point seulement pour exister dans le souvenir des hommes ; il écrit pour les rendre meilleurs, pour leur présenter sans cesse l'image sacrée de la vertu, serrer les liens qui les unissent, changer leurs devoirs en plaisirs, et les disposer à ces passions douces qui ont souvent réconcilié le sage avec la vie. » L'Allemagne de Dorat est une Arcadie. Faut-il s'étonner qu'il ait ajouté, dès 1768 : « O Germanie, nos, beaux jours sont évanouis, les tiens commencent ! ».

De plus en plus, l'idéal de Dorat sera celui de ses contemporains, et ils ne voudront savoir de l'Allemagne que ce qui flattera l'idée qu'ils s'en font.

B.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

COURS DE M. E. DROZ

(Faculté des Lettres de Besançon).

Taine. — Introduction à l'histoire de la littérature anglaise.

LA RECHERCHE DES CAUSES GÉNÉRALES EN HISTOIRE.

III. — *Les états et les opérations de l'homme intérieur et invisible ont pour causes certaines façons générales de penser et de sentir.* — Mais quand on aura fait la psychologie d'un homme ou de plusieurs hommes, quand on aura démêlé sous leurs écrits, dans les idées qu'ils expriment, dans le style qu'ils emploient (d'autres ajouteraient : dans leur écriture), quand on aura deviné non seulement dans leurs œuvres d'art, mais dans leur costume et leur ameublement, les traits principaux et même le détail de leur caractère, on n'aura fait encore qu'un carnet de remarques, et un carnet de remarques n'est pas une psychologie. — Cette observation est juste ; mais elle vient un peu tard, après que Taine a abusé du nom de cette science dans le paragraphe précédent. On ne devrait pas dire, comme il l'a dit, si la psychologie est une science, que le critique doit faire la psychologie d'un homme ou d'un groupe d'hommes ; il n'y a pas de science de l'individu, et M. Bourget a eu tort d'intituler ses études sur quelques écrivains très inégaux : *Essais de psychologie contemporaine*. Affaire de mots, dira-t-on ; querelle de puriste ou de pédant. Non pas ; c'est l'emploi abusif de ces dénominations scientifiques qui a précipité la critique littéraire, et peut-être en général les sciences morales, dans certaines aventures périlleuses, jusqu'au jour où le ridicule d'une de ces aventures a ramené un grand nombre d'esprits au bon sens. Que si l'on veut dans l'histoire d'un homme considérer de préférence l'enchaînement de ses sentiments et de ses pensées, on dira qu'on écrit un essai de biographie psychologique ; c'est ce qu'a fait dans ces derniers temps M. Séailles pour Léonard de Vinci et pour Renan, et c'est ce qui paraît très légitime.

La psychologie d'un individu n'est donc qu'une collection de faits, et la vraie psychologie ne se constitue que par la recherche

des causes. Et ici la science psychologique a le même objet que les sciences physiques ; que les faits soient dans le domaine de la matière ou dans le domaine de l'âme, il n'importe : « ils ont toujours des causes ; il y en a pour l'ambition, pour le courage, pour la véracité, comme pour la digestion, pour le mouvement musculaire, pour la chaleur animale. Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre et toute donnée complexe naît par la rencontre d'autres données plus simples dont elle dépend. » Je rappelle par curiosité que cette phrase, qui a excité tant de colères et suscité tant de déclamations, n'est qu'une répétition d'une phrase antérieure de cinq ans ; dans la première, d'ailleurs, Taine ne prend pas cette doctrine à son compte, toutefois il ne la répudie pas : « Pour lui (Articles sur Balzac) la vertu est un produit, comme le vin ou le vinaigre, excellent à la vérité... mais qui se fabrique comme les autres, par une série connue d'opérations fixes, avec un effet mesurable et certain. Ordinairement, elle n'est que la transformation ou le développement d'une passion ou d'une habitude... Les vices contribuent à la faire. » Remarquez que la comparaison fameuse de la vertu et du vice avec le sucre et le vitriol peut encore à la rigueur être interprétée dans un sens édifiant, si l'on prétend qu'ils sont produits par le libre arbitre ; mais l'idée de Taine est bien, dès la première heure, qu'ils sont des composés mécaniquement produits, de la même façon que le sucre et le vitriol, sans l'intervention d'un agent spécial qui s'insère ou s'insinue dans la chaîne des causes. J'ai dit que ce déterminisme me paraissait la vérité, et qu'en tout cas nous devons en accepter l'idée pour juger Taine d'après ses propres principes. Soit donc admis que les qualités morales, composées de données simples, naîtront infailliblement par la rencontre des données simples qui les constituent, comme un sel naît infailliblement quand on met en présence un acide et une base. Il n'y a là, c'est du moins ainsi que j'en juge, aucune difficulté. Le problème me paraît très bien posé, et il me semble en lui-même susceptible de solution. Mais est-ce nous qui pourrions trouver cette solution (1) ? Taine n'en doute pas. J'en doute, non pas dans tous les cas, mais dans un grand nombre, pour des raisons générales, qui

(1) Laplace, *Œuvres complètes*, éd. de 1847, t. VII, Introd., p. 6 : « Nous devons envisager l'état présent de l'univers comme l'effet de son état antérieur et comme la cause de celui qui va suivre. Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux des plus légers atomes. Rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir, comme le passé, serait présent à ses yeux. »

ne me paraissent que trop appuyées par les résultats où aboutissent les recherches de Taine. Ces raisons générales sont, vous vous le rappelez, la complexité des choses morales, la difficulté de l'observation, la difficulté ou l'impossibilité de la vérification. « Cherchons donc les données simples pour les qualités morales, comme on les cherche pour les qualités physiques ». Cherchons, soit, mais préparons-nous à contrôler sérieusement l'hypothèse de nos solutions.

Taine propose comme exemple la musique religieuse des protestants. Il s'agit de découvrir la cause qui l'a déterminée et rendue telle qu'elle est. Ce problème est un de ceux qui ne me paraissent pas trop au-dessus de nos moyens. Voyons comment Taine a prétendu le résoudre. Ce nous sera une occasion de nous rendre compte de son « éducation critique ». Cette cause, c'est « l'idée générale du vrai culte extérieur que l'homme doit à Dieu ». La cause de cette cause est « l'idée de la conduite humaine tout entière, intérieure et extérieure, prières, actions, dispositions de tout genre, auxquelles l'homme est tenu vis-à-vis de Dieu ». La cause de cette seconde cause est « l'idée de la perfection morale, telle qu'elle se rencontre dans le Dieu parfait », juge impeccable et rigoureux surveillant des âmes. Ces idées ou plutôt ces jugements sur l'âme protestante sont développés et expliqués dans le chapitre du livre qui est intitulé la *Renaissance chrétienne*. Vous y verrez que la Réforme est une renaissance appropriée au génie des peuples germains, plus préoccupés de morale que les autres, plus remués par la conscience, plus touchés par la noblesse intérieure, pénétrés de « l'idée germanique du devoir ». Vous y apprendrez que Luther, moine irréprochable, fut quatorze jours sans boire, ni manger, ni dormir, les yeux fixés sur le texte de saint Paul, voyant le juge et ses mains inévitables, et que pareille tragédie « s'est agitée dans toutes les âmes protestantes », « tragédie éternelle de la conscience » (remarquez bien ces mots), dont le dénouement est une nouvelle religion. Il paraît que ces graves et monotones mélodies (c'est ainsi que Taine qualifie la musique religieuse protestante) ont été inspirées par cette « conception mattresse, qui consiste à ériger le devoir en roi absolu de la vie humaine et à prosterner tous les modèles idéaux aux pieds du modèle moral ». C'est là une disposition primitive, un trait propre à toutes les sensations, à toutes les conceptions d'un siècle ou d'un peuple, une particularité inséparable de toutes les démarches de son esprit et de son cœur, c'est une de ces causes générales, qui « sont les religions, les philosophies, les industries,

les formes de société et de famille ». Je le veux bien ; mais tenons-nous-en à la musique religieuse protestante, et à sa cause, telle que Taine l'a découverte, et telle que nous l'avons rapportée. Cette cause d'ailleurs n'est pas le dernier terme de la recherche du philosophe ; on en peut trouver la cause à son tour, et cette cause est dans la race. Mais il est inutile pour le moment de remonter jusque-là.

M. de Margerie a été justement stupéfié par l'analyse historique qui sert de preuve à cette explication. « Quoi ! dit-il, le Dieu juste, le juge infaillible des actions visibles est un Dieu nouveau, créé par la Réforme ? » Quoi ! c'est la Réforme qui a découvert la corruption de notre nature par le péché originel, et Jésus-Christ nécessaire au salut ? Serait-ce par hasard Luther qui a composé le *Dies iræ* :

... Judex est venturus
Cuncta stricte discussurus.
— Judex ergo cum sedebit,
Quidquid latet, apparebit,
Nil inultum remanebit.

En effet, et si les idées que ces vers expriment, sont, selon Taine, les productrices de la musique religieuse protestante, si la musique catholique qu'elles inspirent est différente de la musique protestante, il en faudrait conclure que ces idées ne sont pas à elles seules causes, en musique religieuse, puisque de part et d'autre elles donneraient lieu à des musiques différentes. Je ne suis pas compétent, par malheur, au sujet de ces différences. Cependant, ces graves et monotones mélodies, je les ai entendues dans mon enfance, lorsqu'on chantait encore dans les temples protestants les *Psaumes de David*, traduits par Marot, avec une musique du xvi^e siècle ; on me dit qu'aujourd'hui on ne les chante plus. Je suis sûr qu'en gravité et en monotonie ces airs égalaient au moins ceux des Allemands et des Anglais, bien que l'auteur fût un latin, incapable par conséquent d'être pénétré par « l'idée toute germanique du devoir ». Ce latin, espagnol de nation, français de langue, était né dans un des pays de langue française le plus catholique, dans notre Franche-Comté ; c'était un huguenot authentique, par les sentiments et par l'action ; il fut tué à Lyon en 1572 par les massacreurs catholiques, qui tenaient à honneur de célébrer en province aussi pieusement que les Parisiens la fête de saint Barthélemy. C'est notre compatriote (Bisontin, dit-on) Goudimel. Par quel miracle fut-il ainsi constitué en Germain, pensa-t-il en Germain, musiqua-t-il en Germain ? Il n'y a pas là de mystère pour les gens du commun, qui pensent qu'en outre de l'unité

psychologique humaine, l'originalité individuelle suffit à tout expliquer, quitte à être expliquée elle-même, c'est-à-dire qui s'attendent toujours à des anomalies dans l'ordre moral, parce qu'ils ne prétendent pas en connaître la norme. Mais voici qui est plus fort et qui va contredire directement l'explication de Taine : Goudimel, ce musicien des *Psaumes* de Marot et de Bèze, homme de pensées et de sentiments particuliers antilatins et anticatholiques en sa qualité de protestant néophyte, s'en va vers 1540 dans la capitale du monde catholique. Depuis longtemps l'Eglise souffrait et se plaignait de la musique qu'on lui faisait ; le huguenot ouvre une école, où il a comme élèves Palestrina et Nanini, et ce huguenot devient par là le fondateur de la musique catholique. Mais cette musique est dès la première heure plus vive que l'autre ! Oui, c'est qu'elle est faite par des Italiens et destinée à être entendue d'Italiens, qui ont le tempérament moins flegmatique et les sens plus subtils. Ils ont modifié et perfectionné selon leur nature la musique protestante de Goudimel ; mais, dès la première heure, quand la foi se fut ranimée chez eux, ils ont trouvé dans cette musique protestante la satisfaction de leur religion et de leur piété catholiques. Foi sérieuse en Italie, foi sérieuse en Angleterre, ces causes paraissent expliquer suffisamment les ressemblances et les différences des deux musiques. Taine a compliqué inutilement la solution du problème de considérations particulières, la plupart du temps trop exclusives. Comme Montégut le lui reprochait, il a trop distingué les races, et n'a pas assez considéré l'homme universel. Du reste, il s'est réfuté lui-même, lorsqu'il a nommé « tragédie éternelle du cœur humain » cette tragédie qui s'est passée dans l'âme de Luther, et aussi, nous assure-t-il, dans l'âme de tous les protestants. Ces mêmes angoisses ont troublé le cœur de Luther, de la mère Angélique, de Rancé et du pauvre La Fontaine à son lit de mort. « Hier, comme je revenais de l'Académie, il me prit au milieu de la rue du Chantre une si grande faiblesse, que je crus véritablement mourir. O mon cher, mourir n'est rien ; mais songes-tu que je vais comparaitre devant Dieu ? Tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi. » A ce moment, notre cher La Fontaine était germain et protestant.

Taine semble donc s'être trompé dans son explication, en alléguant des causes trop particulières. Ailleurs, ce sont les causes particulières qu'il oublie, entraîné par ses idées systématiques. Cette conception maîtresse, comme il l'appelle, du culte extérieur que l'homme doit à Dieu, a tout réglé dans la liturgie anglaise. « C'est elle qui a modelé l'architecture du temple, abattu les sta-

tues, écarté les tableaux, détruit les ornements, écourté les cérémonies, enfermé les assistants dans de hauts bancs qui leur bouchent la vue, et gouverné les mille détails des décorations, des postures et de tous les dehors. » Les statues et les tableaux de sainteté, s'ils avaient été faits conformément à la piété anglaise, n'auraient pas été une cause de scandale dans un temple anglais, et il n'était pas nécessaire d'une nécessité logique qu'on les en éloignât ; c'est une cause historique qui les a rendus odieux, et cette cause réside dans un des commandements de Moïse, qui proscriit les images en haine de l'idolâtrie. Était-il plus nécessaire que l'architecture gothique, que Goethe se plaisait à nommer l'architecture allemande (bien à tort, on le sait), déplût par elle-même aux protestants ? Je ne sais, et je ne le pense pas. Il me paraît probable que la conception mattresse qui a modelé l'architecture du temple protestant est tout simplement la volonté de ne pas faire comme ces idolâtres de papistes. C'est une cause extérieure qui s'ajoute à la cause intérieure. — Voilà autant d'erreurs de Taine que nous relevons. Qui pourrait dire combien nous en avons commis à notre tour, au moins par omission ? Les causes possibles d'un même effet peuvent être en grand nombre. Dans le problème assez simple que nous venons d'examiner, nous ne sommes pas sûrs d'avoir trouvé toutes les causes. Et maintenant, si nous voulons évaluer l'instruction que Taine nous a donnée sur les causes de la musique protestante, nous y trouvons une part louable sur la gravité et la profondeur de la foi protestante, historiquement considérée dans un certain temps ; et cela est de tout le monde, a été dit par tout le monde, est su de tout le monde. Le reste, et ce reste est de Taine, est une généralisation inacceptable (tous les protestants également pénétrés), une particularisation inacceptable (la piété germanique, l'idée germanique du devoir), un emploi visiblement erroné de la logique pour expliquer par une seule cause des effets imputables à des causes diverses. Cette psychologie est scientifique ou plutôt philosophique dans son objet et dans son dessein ; elle demeure incertaine dans ses résultats, sans que l'on entrevoie le jour où elle pourra parvenir à des résultats scientifiquement démontrés et universellement adoptés, sauf ceux, très généraux, que depuis longtemps la sagesse des nations a reconnus. Mais ici comme ailleurs, Taine s'imagine qu'il a fait la découverte d'une vérité aussi incontestable que nouvelle, et, plein de cette assurance, il continue son développement par un *donc* qui ne se justifie guère.

IV. *Principales formes de pensées et de sentiments. Leurs effets historiques.* — « Il y a donc un système dans les sentiments et les

idées humaines, et ce système a pour moteur premier certains traits généraux, certains caractères d'esprit et de cœur, communs aux hommes d'une race, d'un siècle et d'un pays. » C'est pour être autorisé à répondre *non* à cette affirmation, ou à demander d'autres preuves, que j'ai discuté longuement un exemple particulier, allégué par Taine dans le précédent paragraphe. Vous avez pu croire que je m'attardais à une digression, parce que Taine n'avait pas fait connaître d'avance le parti qu'il prétendait tirer de son exemple. Il démontrait sa thèse avant de la poser, et c'est pourquoi je la réfutais avant de la contredire. Non que cette thèse soit fausse de tout point ; elle ne l'est que par exagération ; mais c'est beaucoup déjà. Je n'admets pas qu'il y ait *un* système dans les sentiments et dans les idées humaines ; j'admets fort bien qu'on y trouve *des* systèmes. Ce n'est pas un chaos de phénomènes indépendants, liés seulement les uns aux autres par leur issue d'une source commune ou leur existence dans un milieu commun ; ce n'est pas non plus une série développée d'identités qui se ramènent toutes à une donnée première, une suite d'effets produits par une cause unique. Taine se contredit dans les termes comme dans la pensée quand il écrit que nos actions ont pour moteur premier certains traits généraux ; car, ou ces traits sont réductibles les uns aux autres, et il eût fallu en faire connaître le point de jonction, ou ils sont irréductibles, et il y a, non pas un moteur premier, mais des moteurs premiers. Il y a plusieurs moteurs dans chaque homme, il y en a plusieurs dans chaque race (autant que l'on peut considérer d'ensemble une race), il y en a plusieurs dans chaque individu. C'est ce que j'ai essayé, l'an dernier, de vous faire voir à propos de la faculté maîtresse ; la théorie de la faculté maîtresse n'était qu'un cas de la théorie générale exprimée ici par Taine. Voici maintenant cette théorie générale dans toute son extension.

Si l'on veut saisir l'ensemble des variétés historiques, il faut considérer une âme humaine en général, avec ses deux ou trois facultés fondamentales, et dans cet abrégé on apercevra les principales formes qu'elle peut présenter. Au point de départ, dans l'homme il y a des images ou représentations des objets, « c'est-à-dire ce qui flotte intérieurement devant lui, subsiste quelque temps, s'efface et revient, lorsqu'il a contemplé tel arbre, tel animal, bref une chose sensible. Ceci est la matière du reste, et le développement de cette matière est double, spéculatif ou pratique, selon que ces représentations aboutissent à une *conception générale* ou à une *résolution active*. Voilà tout l'homme en raccourci, et c'est dans cette enceinte bornée que les diversités hu-

maines se rencontrent, tantôt au sein de la matière primordiale, tantôt dans le double développement primordial. » La fin de ce passage n'est pas très claire ; la suite de la discussion vous la débrouillera, j'espère. Je prie qu'on excuse mon incompetence de discuter cette philosophie ; mais il me semble que le bon sens suffit à en apercevoir les fautes et les lacunes. « Au point de départ », je ne sais pas ce qu'il y a dans l'homme, mais à coup sûr avant les images il y a les sensations, et se hasarderait-on à penser que, parmi les sensations coutumières de l'homme, les plus violentes sont les sensations intérieures, qui sont des besoins et non des perceptions, la faim de la nourriture et une autre faim dont vous comprenez l'objet ? Assurément, à ces besoins et à la satisfaction de ces besoins, qui ont été sans conteste possible dans l'état primitif de l'humanité, les moteurs principaux de l'activité animale, certaines images peuvent être liées, mais ce ne sont pas des images visuelles à l'origine. Aujourd'hui nous avons transformé ces besoins en plaisirs, et une certaine esthétique s'y mêle ; Taine a lui-même analysé le genre de plaisir que nous donne, et le besoin ou plutôt le désir que crée en nous l'image d'un fruit appétissant. Il est probable que chez l'homme des temps anciens, si une image lui était perceptible concurremment avec la sensation intense du besoin, c'était l'hallucination sensitive de ses organes satisfaits par l'absorption et le séjour dans son estomac d'une nourriture abondante ; de même dans l'autre cas. Retenez donc que l'image n'est pas un moteur premier, et qu'il faut entendre par image la représentation non pas seulement des objets, mais de nos sensations et de nos perceptions. Cette réserve faite, reprenons l'analyse de Taine, avec les termes que Taine emploie.

Il vous a dit que l'image est la matière du reste, et que le développement de cette matière se fait de deux façons, selon qu'elle donne lieu à des idées ou à des résolutions actives. C'est ce qu'il va expliquer dans deux développements successifs où il montre comment notre intelligence tout entière et par conséquent notre philosophie ou « conception générale » se forment telles ou telles selon que la matière première, c'est-à-dire la représentation des images, est telle ou telle dans notre nature, et ensuite comment, sous la même influence et par la même cause, se caractérise notre volonté.

Suivant que la représentation des objets est nette ou confuse, complète ou superficielle, violente ou tranquille, toutes les opérations et tout le train courant de la machine humaine sont transformés, et selon le développement ultérieur de la représentation, tout le développement humain varie. — Ici encore l'analyse de

Taine est incomplète. Des deux éléments qui entrent en jeu pour élaborer la matière (qu'il appelle première) fournie par les représentations des objets, il en oublie un, qui est la sensibilité. Il ne sort pas de la représentation elle-même, quand il la considère comme nette ou confuse, comme complète ou fragmentaire; mais, quand il nous la montre, ce sont ses propres termes, violente et accompagnée d'impulsions ou tranquille et entourée de calme, comment ce langage même (si peu scientifique dans l'expression de la seconde alternative) peut-il ne pas l'avertir qu'il ajoute à l'agent primitif, conformément à la vérité des choses, un second agent non moins primitif, dont il conviendrait d'évaluer au mieux la puissance par rapport à celui du premier? Ne peut-on pas concevoir deux hommes, chez qui les représentations des choses, au moins visuelles, seraient également nettes « et comme découpées à l'emporte-pièce », tandis qu'un tempérament différent, ou, si l'on veut, une sensibilité différente, mettrait des différences profondes dans leur conduite ultérieure, malgré l'identité de la prétendue matière première? La nécessité de cette rectification apparaît encore mieux dans le développement où Taine établit les divers modes d'action des peuples ou des individus selon les espèces diverses de leurs représentations. Là il ne parle plus d'images, mais d'« impressions », plus de netteté ou d'exactitude, mais de vivacité. Ce sont là deux ordres d'idées et de choses différents, et cette langue inconsistante atteste une science peu solide, dont les principes incomplets communiqueront leur insuffisance, en la multipliant, aux résultats où elle parviendra. Sous prétexte d'unification progressive, c'est toujours le même procédé de simplification par voie de suppression.

Les exemples qui suivent et qui sont destinés à montrer comment la condition des représentations primitives détermine le caractère de la conception générale, ces exemples n'éclaircissent rien, parce que Taine oublie de faire ce qu'il avait promis, parce qu'au lieu de monter par une étude historique de l'élément premier à la conception finale, il descend par voie logique de la conception générale à des conceptions moins générales, mais très éloignées encore dans leur mode et dans le temps de leur origine de la représentation première. « Si, dit-il, la conception générale à laquelle elle aboutit est une simple notation sèche, à la façon chinoise, la langue devient une sorte d'algèbre, la religion et la poésie s'atténuent, la philosophie se réduit à une sorte de bon sens moral et pratique, la science à un recueil de recettes, de classifications, de mnémotechnies utilitaires, l'esprit tout entier prend un tour positiviste. » Autrement dit (et cette traduction, un peu libre,

n'est point inexacte), si vous êtes sec en tout, vous serez sec partout ; et il y a d'autant plus de naïveté à énoncer ce résultat qu'on n'est arrivé à conclure que l'esprit chinois est sec en tout qu'après s'être assuré qu'il est sec partout. Mais nous attendions, et on nous avait fait espérer toute autre chose que ce tautologisme, mal dissimulé par l'apparence d'un raisonnement et par la couleur particulière de certains faits. Qu'est l'image ou la représentation originelle des choses chez les Chinois ? Quel est le rapport de cette représentation originelle chez les Chinois avec leur conception générale ? Voilà ce qu'il fallait nous expliquer et ce qu'on ne nous explique pas, bien qu'on s'y fût engagé. Il y a peut-être encore une faute ou une erreur plus grave au fond de tous ces exemples, c'est que Taine, au lieu de considérer cette conception générale comme une conception finale, la prépose dans le temps, comme une cause efficiente générale, à d'autres conceptions moins générales, indices du même esprit, mais qui sont les composants et non pas les effets de cette conception générale. C'est une application de la même idée qui inspire dans le *La Fontaine* les pages, acceptables là dans leur fond, sur la souveraineté du but, et, dans le dernier chapitre des *Philosophes français*, le passage où la nutrition est présentée comme la cause de tous les phénomènes qui se passent dans le système digestif, idée d'un positiviste, mâtiné d'hégélien, et qui se donne l'air d'un cause-finalier. — Je n'examinerai pas les autres exemples où sont passés en revue les Aryens et les Sémites, malgré l'instruction qu'on y peut rencontrer, parce qu'il s'y trouve les mêmes fautes de méthode ou de raisonnement. Il faut cependant prendre garde à un passage du même développement où Taine exprime des idées qui reviennent souvent dans sa critique, même dans son histoire, et qui y ont une grande importance, sur certaines formes d'esprit : « C'est dans cet intervalle entre la représentation particulière et la conception universelle que se trouvent les germes des plus grandes différences (et je crois qu'ici Taine ne dit pas ce qu'il veut dire ; mais ne prenons pas ce superlatif relatif et mettons de très grandes différences). Quelques races, par exemple les classiques (quelle est cette ethnographie ?), passent de la première à la seconde par une échelle graduée d'idées régulièrement classées et de plus en plus générales (c'est la forme de l'esprit français, et c'est en général ce que Taine appelle tantôt l'esprit classique, tantôt l'esprit oratoire, qu'il a tantôt loué parce qu'il procède comme les sciences par files régulières d'idées, « avec progression, à la façon des naturalistes, selon les règles des idéologues, bref oratoirement », tantôt rabaisé et maudit, comme un obstacle au

vol de la pensée, comme cette raison qui déraisonne à force de raisonner, comme la cause de la Révolution, comme l'inspirateur des jacobins et comme l'instrument de leurs pires fureurs) ; d'autres, par exemple les germaniques, opèrent la même traversée par bonds, sans uniformité, après des tâtonnements prolongés et vagues ; quelques-uns, comme les Romains et les Anglais, s'arrêtent aux premiers échelons ; d'autres, comme les Indous et les Allemands, montent jusqu'aux derniers (1). » Ceci évidemment en vertu de leur nature, et du mode selon lequel ils passent de la représentation primitive à la conception générale.

Voilà ce que Taine écrit en 1863, au moment où il est encore tout chaud et tout fumeux de Hegel. Onze ans plus tard, le 4 mars 1874, il parle en d'autres termes de la philosophie allemande et de ses « immenses ballons dégonflés » ; il parle en d'autres termes de la philosophie anglaise, qui prend l'empire dans le monde pensant. Est-ce que dans l'intervalle de ces onze années la forme d'esprit des Anglais avait changé, ou les résultats des mêmes formes d'esprit, ou les opinions du philosophe ? Le ballon de Hegel avait-il perdu du gaz, ou le philosophe gagné de la clairvoyance ? Pauvre science, soumise aux variations du génie d'un homme, et qui conclut en forme de ce qu'un peuple a fait à ce qu'il doit faire, quitte à être démentie le lendemain par l'événement ! Science bien peu solide, savant bien assuré, et bien naïf dans son assurance ! Géomètre des âmes, qui, à chaque moment, dément par des solutions nouvelles les solutions qu'il avait données aux problèmes de sa critique, sans que ces contradictions lui donnent quelque méfiance de son esprit, de ses principes, de sa méthode.

Le passage où Taine montre ensuite comment le mode de nos images influe sur le mode de notre volonté ou de nos résolutions, est plus satisfaisant, si on admet la correction faite tout à l'heure, à savoir que le mode de nos images ne détermine pas à lui seul notre activité ; il y a l'action de nos images sur nous ; il y a antérieurement une prédisposition à être affectés de telle ou telle façon par les images. Phidias et Alcibiade roulent dans leurs esprits une image également nette d'un beau visage virginal ; mais, en vertu de leurs tempéraments divers, ils concevront à propos de cette même image des résolutions différentes. Cette analyse ainsi complétée, nous n'avons qu'à concéder à Taine que, dans le passage de la représentation à l'acte, il y a des différences élémentaires d'une grande importance, selon que l'impression est vive, comme chez

(1) *Derniers Essais de critique*, Articles sur Ribot, Bain, Herbert Spencer

les peuples du midi, ou faible et peu profonde (Taine dit « terne »), comme chez les peuples du nord, « selon qu'elle aboutit à l'action dès le premier instant, comme chez les barbares, ou tardivement chez les peuples civilisés (ceci un peu trop évident), selon qu'elle est capable ou non d'accroissements, d'inégalité, de persistance et d'attaches ». Il n'est pas douteux qu'entre autres et avec d'autres cette différence primordiale embrasse et détermine toute la suite d'une civilisation, comme une formule d'algèbre contient d'avance toute la courbe dont elle est la loi. Seulement cette différence primordiale ne peut être ni évaluée avec rigueur, ni par conséquent notée avec exactitude; et d'autre part, Taine, qui ne connaissait tout à l'heure qu'une autre disposition primordiale en outre de celle-ci, parle maintenant non plus de cette autre, mais des autres (p. xxii), de sorte que le problème se complique de nouvelles incertitudes, et qu'il faut le poser ainsi : dégager l'inconnue d'une équation, à l'aide de quantités à peu près connues, en nombre à peu près déterminé. — Et quand nous lisons chez Taine que la moindre altération dans les facteurs amène des altérations gigantesques dans les produits, ce qui tombe sous le sens, on se demande comment, sachant et sentant cela, il a osé poser la formule d'où l'on peut déduire toute une civilisation. L'intelligence humaine est inégale à une telle tâche.

La loi ainsi découverte ne s'accomplit pas toujours jusqu'au bout; Taine prévient à ce sujet les objections. Mais ce n'est pas que la loi soit fausse, c'est qu'elle n'a pas agi seule. Ainsi la race aryenne, en se transportant d'Asie dans diverses contrées de l'Europe, a eu par le changement de climat toute l'économie de son intelligence altérée, et toute l'organisation de la société. La loi agit avec constance, et n'agit avec constance que dans des conditions identiques. Mais, malgré des modifications qui s'expliquent scientifiquement par des causes bien observées, le mécanisme de l'histoire est toujours le même. « Toujours on rencontre pour ressort primitif quelque disposition très générale de l'esprit et de l'âme, soit innée et attachée naturellement à la race, soit acquise et produite par quelque circonstance appliquée à la race, (cette modification à la disposition *naturelle* de la race serait-elle donc *sur-naturelle* ?), en sorte que l'on peut considérer le mouvement total de chaque civilisation distincte comme l'effet d'une force permanente qui à chaque instant varie son œuvre en modifiant les circonstances où elle agit. » Il faut maintenant rechercher comment et sous l'influence de quelles causes se constitue cette « disposition très générale de l'esprit et de l'âme ».

SCIENCES HISTORIQUES

COURS DE M. CHARLES SEIGNOBOS

(Sorbonne)

Histoire générale des XVII^e et XVIII^e siècles.

LES PROVINCES-UNIES.

On trouvera la bibliographie dans :

WADDINGTON A. — *La république des Provinces-Unies, la France et les Pays-Bas espagnols, de 1630 à 1650*. T. I, Paris, 1895.

Et une bibliographie sommaire dans l'*Histoire générale* publiée par MM. LAVISSE ET RAMBAUD, tome VI, à la page 498, à la suite de l'article sur les Provinces-Unies de M. Waddington.

DOCUMENTS. — Une grande partie des documents sont en hollandais, par conséquent peu accessibles. Ce ne sont pas, comme pour les pays voisins, des mémoires contemporains, mais deux histoires officielles de chacun des deux partis :

VAN AITZEMA. — *Histoire... de 1621 à 1669* (publiée de 1657 à 1671), 15 vol. in-4°.

GROEN-VAN PRINSTERER. — *Archives... de la maison d'Orange-Nassau*, (2^e série), publiées de 1857 à 1862.

En outre, des relations d'étrangers :

D'ESTRADES. — *Lettres, mémoires et négociations, depuis 1637*, 9 vol., Londres, 1743.

DU MAURIER. — *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande*, 1680.

WICQUEFORT. — *Histoire des Provinces-Unies de 1648 à 1667*, 4 vol. in-8, 1861.

BASNAGE J. — *Annales des Provinces-Unies (1646-1678)*, publiées en 1719.

La plus importante de ces relations est celle de

WILLIAM TEMPLE. — *L'état présent des Provinces-Unies*, in-16, 2 vol., Paris, 1674.

HISTOIRES. — Parmi les livres hollandais, nous citerons seulement WAGENAER J. — *Vaderlandsche historie...* 21 vol., 1749-1759 (très exacte).

Parmi les ouvrages allemands, anglais et français, nous citerons d'abord trois études sur de Witt :

DE LA COUR. — *L'intérêt de la Hollande, 1662*, republiée en 1709 sous le nom de *Mémoires de Jean de Witt* : c'est l'ouvrage d'un publiciste, ami de Jean de Witt.

GEDDES J. — *History of the administration of John of Witt*. I, 1879.

LEFÈVRE PONTALIS. — *Vingt années de république parlementaire... Jean de*

Witt, 2 vol., 1884 (excellent ouvrage sur Jean de Witt et son temps).
En allemand :

WENZELBURGER. — *Gesch. der Nederlande*, 2 vol. 1886 (le t. II s'arrête à 1648).

TREITSCHKE. — *Historische und politische Aufsätze*, t. III, 1870 (donne une idée excellente de la République au XVII^e siècle).

Il y a en outre une quantité considérable de livres hollandais sur les colonies, sur Amsterdam, etc..

Après les quatre grandes monarchies, nous allons passer à un petit Etat, de territoire très exigu, mais qui a joué le rôle de grande puissance, la République des Provinces-Unies.

Nous étudierons : 1^o l'organisation de la République au moment où elle a été reconnue officiellement en 1609 ; 2^o les partis en présence à l'intérieur de la République, et 3^o leurs luttes pendant la seconde moitié du siècle.

I

L'Union s'est constituée pendant la révolte des provinces contre le roid'Espagne, et elle a gardé, après sa reconnaissance officielle, sa constitution primitive.

Le nom de « Provinces-Unies » est très exact : la République n'est pas un état fédéral, mais une fédération d'Etats souverains, ligüés pour la défense commune ; la seule différence entre cette ligue et une ligue ordinaire, c'est qu'elle est perpétuelle. Il nous faut donc considérer d'abord chacun des Etats en particulier, pour examiner ensuite l'organisation centrale : la « Généralité » et le pouvoir des stathouders.

Il y a 7 Etats dans l'Union : ce sont les sept anciennes provinces espagnoles qui ont fait l'Union primitivement. Leur nombre ne s'est pas augmenté, bien que le territoire de la République se soit notablement agrandi par la conquête. Les pays enlevés à l'Espagne après la conclusion de la Ligue, comme la Drenthe, le quatrième quartier de Gueldre, Bréda, Bois-le-Duc, Maëstricht, ne sont pas entrés dans l'Union et sont restés ses sujets.

Les sept provinces ont gardé la constitution intérieure qu'elles avaient avant la révolte, avec cette seule différence que, l'ancien souverain, le roi d'Espagne, ayant été dépossédé sans être remplacé par un autre prince, la province est devenue souveraine. Chacune de ces provinces ayant une constitution particulière, il faut absolument les examiner une à une ; tout au plus peut-on les grouper en deux masses : d'un côté les provinces maritimes : la Hollande et la Zélande ; — de

l'autre toutes les autres provinces : le duché de Gueldre, l'Over-Yssel, Groningue, Utrecht, la Frise.

Le duché de Gueldre est divisé en quatre quartiers, dont trois seulement font partie de l'Union. Chacun de ces trois quartiers envoie aux Etats de Gueldre un député pour la noblesse et un pour les villes : chaque quartier a voix égale ; les décisions en matière de finances doivent être prises à l'unanimité.

L'Over-Yssel est un pays de nobles, maîtres de leurs paysans. Les 70 nobles de la province siègent tous aux Etats avec les députés des trois villes ; la majorité est formée par 47 nobles et une ville.

Dans la province de Groningue, il faut distinguer la ville et la campagne, qui est divisée en trois quartiers : la ville a une voix aux Etats et la campagne une aussi ; elles n'arrivent jamais à s'entendre.

A Utrecht, le Landtag est formé de trois Etats : la noblesse, les villes, le clergé représenté par cinq membres du chapitre protestant d'Utrecht élus par les deux autres Etats. Chacun des Etats a une voix.

La Frise a une constitution originale, parce qu'elle est habitée à la fois par des nobles et par des paysans propriétaires : chacun des 30 districts de la campagne a un député, qui est élu par les nobles et les paysans réunis, ce qui choque beaucoup les gens des autres provinces. Aux 30 députés de la campagne se joignent les 11 députés des 11 villes. En matière d'argent, il faut l'unanimité des 30 députés des districts et des 11 députés des villes, d'où le dicton, pour désigner quelque chose de parfait : « Das ist wie 30 und 11. »

Dans ces cinq provinces, la vie politique est très faible, sauf peut-être dans la Frise ; la constitution n'a pas changé depuis le xvi^e siècle : il n'en est pas de même dans les provinces maritimes.

La Hollande a complètement changé d'aspect : les villes se sont développées à tel point qu'on compte 2 bourgeois pour un paysan : il ne reste plus que sept nobles qui n'ont ensemble qu'une voix aux Etats. Les 18 anciennes villes ont chacune une voix : les villes nouvelles n'ont aucun droit politique, non plus que les paysans ; elles ne comptent même pas comme villes. « La Haye, dit-on, est le plus beau village de l'Europe. » Les 18 villes sont toutes égales, forment comme de petits Etats autonomes : elles ont chacune un conseil, des bourgmestres, qui forment une sorte de collège exécutif, des échevins pour rendre la justice, une milice, formée à la fois de compagnies bourgeoises et de

mercenaires. Elles ont le droit de lever de l'argent, de régler leur police, leur commerce, leurs affaires d'Eglise, comme elles l'entendent. A Amsterdam, le conseil ou Sénat est formé de 36 bourgeois, recrutés par cooptation et inamovibles ; il lève l'argent, élit les quatre bourgmestres et les neuf échevins. Dans aucune de ces villes le gouvernement n'est démocratique : partout il est aux mains des anciennes familles. Les magistrats se recrutent par cooptation, quelquefois ils sont choisis par le stathouder sur une liste de candidats désignés.

En Zélande, il y a six villes et seulement un noble ; mais ce noble est le prince d'Orange, qui est le grand propriétaire de la province et de qui dépendent trois des villes : ce qui lui donne la majorité aux Etats.

Dans aucune des sept provinces, l'assemblée des Etats n'est souveraine : partout les députés sont liés par leurs instructions ; ils ne peuvent rien décider sans en référer à leurs commettants, et en matière d'argent les décisions ne sont valables qu'à l'unanimité.

Le pouvoir fédéral, la « Généralité », se compose d'une assemblée délibérante, les Etats généraux, et d'un Conseil d'Etat de douze membres. Ce Conseil d'Etat est un débris du gouvernement institué par Leicester, pendant son règne éphémère ; il décidait primitivement les affaires courantes de paix et de guerre : on s'en est défié et on l'a réduit à n'être plus qu'une sorte de Comité consultatif ; il nomme l'état-major et prépare le projet de budget.

Le véritable pouvoir appartient aux Etats généraux : c'est l'assemblée des députés des sept provinces réunis à la Haye. Il y a une quarantaine de députés, dont une vingtaine à peine siègent régulièrement ; d'ailleurs, quel que soit le nombre de ses députés, chaque province n'a qu'une voix.

Les membres des Etats généraux sont qualifiés de *Hauts et puissants seigneurs*, ils marchent en tête dans les cérémonies, ils reçoivent les ambassadeurs. C'est la plus haute autorité officielle de l'Union. En fait, ils n'ont qu'une souveraineté apparente ; ils ne peuvent prendre de décision qu'à l'unanimité : au XVIII^e siècle, la ratification d'un traité avec l'Empereur fut longtemps arrêtée par l'opposition d'un seul député, celui de Briel ; on n'arriva à le gagner qu'en le nommant lieutenant-colonel. Il n'y a aucune espèce de constitution fédérale, au sens où nous l'entendons aujourd'hui : on se règle sur les coutumes du temps des ducs et sur l'acte de l'Union. Chaque province est restée souveraine ; il n'y a ni tribunal fédéral, ni diplomatie fédérale : chaque province a le

droit d'avoir sa diplomatie particulière. En somme, les Etats généraux sont un congrès de délégués de puissances souveraines qui ne peuvent rien décider sans en référer à leurs commettants. Avec ce système il est impossible d'obtenir une décision pratique ; on ne s'en tire qu'en violant le droit : la paix de 1648 a été conclue malgré la Zélande et Utrecht ; la guerre de 1657 avec le Portugal a été déclarée malgré la Zélande et la Gueldre ; Jean de Witt a fait la triple alliance sans consulter les Etats généraux.

Quant aux moyens d'action de ce pouvoir fédéral, ils sont très faibles. Le trésor fédéral est alimenté par les impôts des pays conquis et par les deux taxes établies à l'époque de la révolte : l'une était payée par les navires, en échange de la protection que leur accordaient les vaisseaux de guerre de l'Union ; l'autre était payée par les négociants, pour être autorisés à faire du commerce avec l'étranger. Ces deux taxes, transformées après la guerre en douanes d'entrée et de sortie, furent destinées à l'entretien de la marine fédérale. Mais elles sont loin d'être suffisantes, surtout en temps de guerre ; on demande alors aux Provinces une contribution volontaire, établie d'après un matricule invariable : d'où le nom de contribution matriculaire. La Hollande, d'après ce matricule, paie 57,10 0/0 de la contribution totale ; l'Over-Yssel ne paie que 3,7 0/0.

Il n'y a pas de forces militaires fédérales proprement dites. La flotte est répartie en cinq amirautés dont 3 en Hollande ; l'armée est au service à la fois de l'Union et des provinces. Chaque régiment prête deux serments : l'un à la Généralité, l'autre aux Etats de la province ; s'il est en garnison, il en prête un troisième au gouverneur de la ville. Les soldats sont des étrangers ; seuls dans toute l'Europe, ils sont payés régulièrement : c'est ce qui fait la supériorité de l'armée des Provinces-Unies. L'armée est surveillée très étroitement : les généraux sont accompagnés en campagne par des députés des Etats généraux, qui ont le droit de s'opposer à telle ou telle opération ; parfois les Etats viennent en corps au camp ; enfin les députés de la province, où ont lieu les opérations, se tiennent en permanence auprès de l'armée. Un jour, le stathouder Frédéric-Henri ne pouvait obtenir des députés l'autorisation d'engager la bataille, il les pria d'aller demander conseil à La Haye ; aussitôt qu'ils furent partis, il fit sonner l'alarme et commencer l'attaque.

En dehors des provinces souveraines et de la Généralité, il y a une troisième force dans la République, qui n'est pas subordonnée aux autres, mais coordonnée : c'est le stathouder ou plus exactement les stathouders, car il y a un stathouder pour

chaque province. Ces stathouders sont choisis dans la famille d'Orange-Nassau. Ces princes souverains se sont mis au service de l'Union contre le roi d'Espagne : les provinces leur ont conféré l'ancien titre de stathouder, qui veut dire lieutenant. Le stathouder était autrefois le lieutenant du roi dans chaque province ; après la révolte, le stathouder est devenu le lieutenant du souverain qui a remplacé le roi, c'est-à-dire de la province, et non de la Généralité. Il n'y a pas, en effet, de stathouder de l'Union, chaque province élit son stathouder ; mais, comme il n'y a pas assez de princes dans la famille d'Orange-Nassau pour fournir des stathouders à toutes les provinces, plusieurs provinces choisissent le même : en général les cinq provinces de l'Ouest prennent comme stathouder le chef de la branche d'Orange, qui a ses domaines en Zélande ; la Frise prend le sien dans la branche de Nassau.

Le stathouder est le capitaine-général des troupes de la province, il surveille la justice ; dans plusieurs villes, il choisit les magistrats sur une liste de candidats. La délimitation de ses pouvoirs et de ceux des Etats de la province n'est pas nette. En théorie, ces derniers sont souverains, ils se réservent un droit de contrôle sur le stathouder et envoient des députés à son camp pour le surveiller ; mais celui-ci, en sa qualité de prince, méprise ces bourgeois et leur obéit mal.

La République des Provinces-Unies, dans son ensemble, est donc une fédération d'Etats disparates et désunis, flanquée d'une monarchie manquée. Fondée en vue de la défense commune, l'Union s'est perpétuée, parce que les provinces, également menacées par les grandes monarchies voisines, ont senti le besoin d'une diplomatie commune pour les opposer les unes aux autres et les tenir en échec. La diplomatie a fait la grandeur des Provinces-Unies. Ses diplomates ont été les maîtres de la diplomatie moderne, les créateurs du droit international. Les premiers qui aient écrit sur le droit des gens sont des Hollandais : Grotius, Wicquefort, Spinosa, etc.

C'est sous ce régime incohérent que s'est formé, pendant la guerre de Trente Ans, le peuple le plus riche de l'Europe. Toutefois, quand on parle de la richesse des Provinces-Unies, c'est surtout à la Hollande qu'on pense : les autres provinces, sauf peut-être la Zélande, sont loin d'être aussi prospères.

La province de Hollande a été peuplée par des émigrés protestants, venus surtout des pays flamands restés à l'Espagne. Ces émigrés se sont établis dans les anciennes villes ou en ont fondé de nouvelles : Haarlem, Leyde, Rotterdam ; ils ont trans-

porté en Hollande leurs industries : constructions navales, tabacs, raffineries de sucre, drogueries, brasseries, moulins à vent, etc. La Hollande est devenue ainsi le pays le plus industriel de l'Europe.

En outre elle a profité de la décadence des anciennes marines de la Hanse, du Portugal, d'Anvers. Anvers a été ruinée par la fermeture de l'Escaut par les Zélandais ; tout son commerce s'est transporté à Amsterdam, qui est devenue le plus grand port de l'Europe. Amsterdam fait le commerce avec la Prusse, la Suède, la mer Blanche, les Echelles du Levant, des blés de la Pologne, du bois et du vin du Rhin, etc. ; elle fait la pêche du hareng dans la mer du Nord. L'affluence des capitaux y a fait baisser l'intérêt de l'argent à 3, même à 2 0/0 ; la grande banque d'Amsterdam a 300 millions de gulden en caisse. La population urbaine en Hollande s'est tellement accrue qu'elle forme les $\frac{2}{3}$ de la population totale : proportion inconnue jusqu'alors en Europe. La richesse générale amène le développement de la culture maraîchère ; c'est le temps de la vogue des tulipes, qui font l'objet d'une spéculation inouïe. En 1638, on paye des oignons de tulipes jusqu'à 3.000 gulden : ce qui indique une concentration énorme de capitaux.

La guerre avec l'Espagne, qui fit la richesse de la Hollande en ruinant les provinces belges, lui donna aussi l'occasion de devenir une grande puissance coloniale. Elle permit aux Hollandais de mettre la main sur les anciennes colonies des Portugais, mal défendues par les Espagnols. Ce ne fut pas la Généralité qui se chargea de l'entreprise, ni même la province de Hollande, mais deux compagnies, fondées par de riches bourgeois hollandais.

La province de Hollande se contenta de leur donner le monopole du commerce. La première de ces compagnies, fondée en 1603, est devenue le modèle de toutes celles qui furent fondées à son imitation par les autres Etats européens. Elle enleva aux Portugais les îles de la Sonde, qui furent placées sous la direction d'un gouverneur général résidant à Batavia. La seconde compagnie, la Compagnie des Indes-Orientales, fondée en 1621, s'empara du Brésil (1636) qu'elle garda jusqu'au retour de cette colonie au Portugal en 1654 ; il ne lui resta que Curaçao et Saint-Eustache, dont elle fit des centres de contrebande. Ces Compagnies, créées avec des capitaux hollandais, enrichirent encore les Hollandais, qui devinrent les plus grands marins et les plus grands commerçants de l'Europe : les étrangers, qui ne connaissaient que les Hollandais des peuples de l'Union, prirent l'ha-

bitude de donner le nom de Hollande à la République tout entière.

La Hollande est aussi un pays de grande activité intellectuelle. Il y a bien une religion d'Etat, et l'exercice public du culte catholique est légalement interdit, mais la tolérance est en fait assez grande : il n'y a pas d'inquisition ; la liberté intérieure de conscience est entière. Les conseils des villes qui, comme tous les souverains de cette époque, règlent les questions religieuses, sont formés de commerçants, assez indifférents en matière de religion, et par conséquent tolérants. La presse même est libre en fait, si elle ne l'est pas en droit. Malgré les nombreuses ordonnances contre les libelles, il est toujours possible de trouver une ville où les imprimer, les autorités fermant les yeux presque partout sur les infractions à ces ordonnances, pour ne pas contrarier le commerce de l'imprimerie, une grande source de profits pour les villes de Hollande.

II

La constitution intérieure des Provinces-Unies ne se maintient que par l'équilibre des forces qui s'y trouvent en présence. Au fond, il n'y a que deux forces dans l'Union : la province de Hollande et la maison d'Orange-Nassau. Chacun de ces deux partis suit une politique opposée, à l'intérieur comme à l'extérieur, et l'histoire de la République est l'histoire des luttes entre ces deux partis.

Le parti de la Hollande a pour lui les membres des conseils des villes de Hollande, c'est-à-dire l'aristocratie bourgeoise : ils ont intérêt à ce qu'on ne change rien à la constitution qui leur donne la toute-puissance dans les villes et dans les Etats de la Province. Quant au peuple de Hollande, il serait plutôt favorable au parti d'Orange ; parmi les villes même, Harlem, pour des raisons particulières, est du parti des stathouders. En somme, le parti de la Hollande, représenté par les Etats de cette province, est un parti particulariste ; il veut conserver l'autonomie de chaque province, parce qu'il sait bien que, si les Etats généraux devenaient souverains, la Hollande y serait écrasée par la coalition des autres provinces, toutes jalouses d'elles. En religion, ils sont assez tièdes, ils réclament le maintien du système de la religion d'Etat, dans lequel les pasteurs sont subordonnés aux conseils des villes, ce qui permet à ces derniers d'imposer silence aux pasteurs, quand leurs disputes troublent l'ordre. En matière étrangère, ils sont partisans de la paix dans l'intérêt de leur commerce.

Le parti d'Orange comprend toutes les autres provinces, sauf la ville d'Utrecht. Elles se sont tournées du côté du stathouder, les unes par jalousie de la Hollande, les autres — comme la Zélande — par déférence pour le premier noble du pays, le prince d'Orange. En outre des Etats de ces provinces, les princes d'Orange ont partout pour eux le bas peuple, même en Hollande. En religion, les Orangistes sont calvinistes et intolérants. A l'intérieur, ils veulent renforcer le pouvoir central, et pour cela ils demandent la réforme de la constitution ; ils veulent aussi renforcer l'armée, qui fait la force des stathouders. A l'extérieur, ils sont partisans de la guerre, qui permettra d'utiliser l'armée et donnera aux stathouders du prestige. Ainsi les deux partis se divisent nettement sur toutes les questions : politique intérieure, extérieure, religieuse. Dans la Révolution d'Angleterre, comme les Oranges, alliés des Stuarts, avaient pris parti pour eux, le parti hollandais s'est tourné du côté du Parlement.

Les forces des deux partis sont très inégalement groupées. La province de Hollande seule est plus peuplée que les six autres réunies ; mais en Hollande le parti hollandais n'a pour lui que la haute bourgeoisie ; les marins, les artisans, les soldats, les pasteurs sont orangistes. Ainsi l'aristocratie hollandaise a contre elle tous les autres habitants de l'Union, groupés autour de la famille d'Orange ; mais elle a pour elle la richesse, l'expérience du gouvernement, la tradition ; c'est pourquoi elle a pu résister et dominer si longtemps l'Union tout entière.

III

Aussi longtemps que l'Union eut à lutter contre le roi d'Espagne, le conflit entre les deux partis fut peu apparent. Avec la conclusion de la paix commença la lutte ouverte (1648).

Les Orangistes étaient très mécontents de la paix que la Hollande avait fait conclure malgré l'opposition d'Utrecht et de la Zélande. Le prince d'Orange, Guillaume II, est un jeune prince de 23 ans, belliqueux et fier. Sa femme, Marie Stuart, ne peut supporter que son mari reste l'officier d'une république, et le pousse à sortir de cette situation subalterne. Guillaume est très puissant dans l'Union, il est le stathouder de six provinces sur sept : la Frise seule a pris comme stathouder son cousin, Frédéric de Nassau. Guillaume voudrait devenir prince absolu : il compte, pour réussir, sur l'appui de Mazarin.

Le conflit commence sur la question de l'armée. La Hollande, qui a un déficit annuel de 8.000 gulden, ne veut pas garder en

pleine paix une armée de 60.000 hommes, qui lui coûte très cher à entretenir. Elle abaisse l'effectif à 36.000 hommes, puis demande aux Etats généraux l'autorisation de licencié encore 55 compagnies d'étrangers, en tout 7.000 hommes. On ne s'entend pas sur le nombre des compagnies ; les Etats n'autorisent le licenciement que de 29 compagnies. Le stathouder, de son côté, veut garder les étrangers ; la discussion traîne ; la Hollande, pour en finir, fixe le jour du licenciement au mois de juin 1650. Guillaume profite de l'occasion pour tenter un coup d'Etat. Il promet aux députés des Etats des charges militaires pour leurs fils ; sa femme, l'orgueilleuse Marie Stuart, s'abaisse jusqu'à faire des visites aux femmes des bourgeois ; enfin, quand il s'est acquis la bienveillance de la plupart des députés, il présente ses griefs contre la Hollande aux Etats, qui l'autorisent « à prendre toutes les mesures nécessaires au maintien de l'ordre et de la paix, et en particulier au maintien de l'Union ». On affectait, en effet, de regarder le licenciement des troupes hollandaises comme contraire à l'acte d'Union. Les Hollandais, prétendant au contraire avoir agi en vertu de leur droit, présentent à leur tour des plaintes aux Etats. Puis, comme Guillaume s'en va faire des tournées menaçantes dans les villes de la Hollande en compagnie de six députés des Etats, les Etats de la province déclarent qu'il ne peut être reçu dans les villes sans leur agrément. Le conflit devient aigu. Guillaume tente un coup de main sur Amsterdam, le centre de la résistance, et arrête à La Haye six députés des Etats de Hollande. Son coup de main manque, mais, pour obtenir de Guillaume qu'il relâche leurs députés, les villes cèdent. Guillaume est sur le point d'arriver à son but, quand il meurt subitement.

(A suivre.)

C P.

SUJET PROPOSÉ

(Sorbonne.)

DISSERTATION FRANÇAISE (Licence)

Qu'est-ce qu'un honnête homme doit penser des paradoxes ?

A. — Le paradoxe est une opinion contraire à l'opinion générale ; mais il y a des cas où l'opinion générale est erronée, et où le paradoxe devient légitime et même glorieux. Notons qu'on en rencontre de tels non seulement dans l'ordre d'idées des sciences, mais encore dans celui de la morale, car elle aussi est une science : ses principes ne changent pas, mais plus on va, plus on pousse loin les déductions que l'on en tire ; il y a des vérités morales que les anciens n'ont pas soupçonnées, et des vertus de l'avenir dont nous ne nous doutons pas.

B. — Parmi les paradoxes faux ou immoraux, il y en a d'ailleurs auxquels on ne doit pas s'arrêter, car ils se réfutent d'eux-mêmes, étant émis par des personnes qui n'ont aucune qualité pour traiter la question dont il s'agit. — Pour qu'un paradoxe ait le droit de s'imposer à notre discussion, il faut aussi qu'il ne soit pas plus banal que la plus commune des vérités : il y a des erreurs si chères à l'humanité qu'elles persistent malgré tout ; on n'en a jamais fini avec elles ; aussi est-on toujours en droit de ne point lutter contre elles, car cela est inutile, sauf pour garantir les esprits faibles de l'influence pernicieuse qu'elles pourraient exercer sur eux.

C. — Mais il y a une catégorie de paradoxes qui sont le plus souvent illicites et blâmables, et que l'honnête homme doit combattre et condamner : ceux auxquels ne croit pas celui qui les émet.

a. — Le paradoxe immoral a quelquefois pour excuse d'avoir dupé son auteur ; mais le paradoxe par jeu doit être jugé sévèrement. (Il faut faire exception en faveur de ceux qui ne peuvent tromper personne : il n'y a rien de blâmable à s'attaquer par hasard à une vérité invincible ; par façon de plaisanterie ou pour faire ressortir une erreur en l'exagérant, le public amusé applaudit, et comprend parfaitement ce qu'on veut lui dire.) Mais on n'a pas le droit d'émettre un paradoxe dès qu'il offre la moindre chance d'erreur pour les auditeurs : car ce n'est alors qu'une sorte d'intrigue, de ruse de la part d'un homme qui veut faire croire aux autres qu'il leur est supérieur et qui, pour affirmer son originalité, mettre sa marque sur quelque chose, se rabat sur de nouvelles erreurs, ou obscurcit de vieilles vérités. Assurément il faut de l'esprit pour abuser les autres sur soi-même : un sot ne parvient pas à occuper longtemps le public. Néanmoins celui qui appuie sa réputation sur le paradoxe est un petit esprit. Avec un peu de grâce, de finesse, de malice, on est sûr de se faire suivre en soutenant que Corneille n'eut aucun génie : mais pour captiver le lecteur en écrivant à la gloire du grand poète, pour redire d'une façon intéressante ce que tout le monde sait, il faut bien du talent. Ainsi le paradoxe est souvent une intrigue pour obtenir non pas

la fortune ou le pouvoir, mais la considération, la renommée ; et à ce titre il est condamnable, car toute intrigue est l'emploi de moyens perfides.

b. — Le paradoxe par plaisir est encore blâmable parce qu'il égare l'opinion publique. Les hommes de lettres s'imaginent volontiers que le bon sens public est indestructible et se laissent aller à toutes sortes de plaisanteries, pensant que leurs lecteurs auront assez de jugement pour ne pas en être dupes. Ils se trompent : ils jugent du gros des esprits par la petite coterie à laquelle ils appartiennent : tout le monde n'est pas très fin. Un auteur doit donc avoir une probité perpétuelle ; ses écrits vont, directement ou indirectement, beaucoup plus loin qu'il ne pense : et il se trouvera toujours assez de gens pour colporter et faire croire ce qu'il aura lancé. Voltaire et les hommes de son temps ne se gênaient point dans leurs écrits, pensant que leur règne n'arriverait jamais : s'ils avaient prévu la popularité et l'influence que devaient avoir un jour leurs œuvres lues sans discernement, ils auraient été infiniment plus circonspects. — C'est pour la même raison qu'il faut condamner cette méthode qui consiste à enseigner le vrai par le faux, à exagérer, à outrer une idée juste jusqu'au moment où elle devient évidemment erronée, pour la rendre plus frappante. Si on fausse la vérité, la foule l'acceptera telle, et vivra non de cette vérité qu'on aura voulu lui inspirer, mais du mensonge sous lequel on la lui aura présentée.

c. — Enfin un autre inconvénient de l'habitude du paradoxe par plaisir, c'est de diminuer l'autorité de celui qui l'émet. Sans doute cet homme peut avoir des admirateurs et faire école, mais il n'agit que sur les esprits et non sur les cœurs : il n'a que la misérable ambition d'amuser, d'éblouir ; il n'est que prestidigitateur. L'honnête homme au contraire doit être sérieux, faire sentir en lui non seulement du talent, mais une âme, un cœur, et aussi une énergie capable de s'imposer aux autres, de les discipliner et de les dompter : ces qualités sont incompatibles avec la manie de briller et le jeu du paradoxe.

d. — Donc, — en dehors du paradoxe sincère qui peut être légitime et même honorable, — le paradoxe par jeu est condamnable, même lorsqu'il ne s'attaque pas au patrimoine intellectuel et moral d'un peuple ou de l'humanité.

SOUTENANCE DE THÈSES.

Le 20 mars 1896, M. JEAN GUIRAUD, ancien élève de l'Ecole Française de Rome, professeur agrégé d'histoire au Lycée de Marseille, a soutenu devant la Faculté des Lettres de Paris les deux thèses suivantes pour le doctorat : THÈSE LATINE : *De Prulianensi monasterio ordinis Prædicatorum incunabilis* (1206-1340). — THÈSE FRANÇAISE : *L'Etat pontifical après le grand schisme*. — M. Guiraud a été déclaré digne d'obtenir le grade de docteur avec mention honorable.

(Nous donnerons prochainement un résumé de ces thèses et un compte-rendu de la soutenance.)

N. D. L. R.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

Librairie LECÈNE, OUDIN & C^o, Éditeurs
15, rue de Cluny, PARIS

En Vente

COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

RABELAIS

PAR

Emile GEBHART

Professeur à la Faculté des Lettres de Paris, Membre de l'Institut.

Un volume in-8°, illustré, broché. 1 50
Le même, relié toile tr. rouges. 2 50

On lit dans la *Revue des Deux-Mondes* :

« Si quelques-uns de nos lecteurs croyaient peut-être connaître ce livre, ils se tromperaient, et en en donnant une nouvelle édition, M. Gebhart l'a presque entièrement refait. Deux chapitres de « critique générale » — qu'à la vérité nous regretterions si l'auteur n'en avait développé le contenu dans ses belles études sur la Renaissance — y ont été remplacés par un chapitre essentiel sur « la part de moyen âge qui demeure dans Rabelais » ; et de l'éloquence toujours un peu tendue du style académique, le ton en a été habilement ramené à l'aisance du style de la causerie. On ne saurait mieux parler de Rabelais, avec moins d'exagération ni cependant plus de sympathie. M. Gebhart n'est pas de ceux qui ne voient dans Rabelais qu'un « auteur simplement plaisant » ; mais il n'est pas non plus de ceux qui voient dans son éclat de rire énorme un des « gouffres de l'esprit. » Et comme on ne saurait mieux sentir ce qu'il y a de gaieté pour ainsi dire physique dans l'imagination de Rabelais, de raison dans sa bouffonnerie et d'invention perpétuelle dans son style, tout cela fait de cette étude l'une des plus complètes, des plus « ressemblantes » et des plus littéraires que l'on ait consacrées à Rabelais. »

MONTAIGNE

PAR

Max. LANUSSE

Professeur agrégé de l'Université, Docteur ès lettres

Un volume in-8°, illustré, broché. 1 50
Relié toile tranches rouges. 2 50

On lit dans la *Vie contemporaine* :

« Notre vieille littérature française vous attire-t-elle plus que la grecque, en dépit des projets récents de M. le ministre de l'Instruction publique pour rajeunir, parmi nous, l'étude de la langue de Démosthène ? Prenez le *Montaigne* de M. Maxime Lanusse, qui s'ajoute à l'excellente série des *Classiques populaires* de la maison Lecène et Oudin. Comme le constate l'auteur dans son avant-propos, Montaigne est un de ces écrivains qui ont le privilège de n'avoir rien perdu, avec le temps, de leur jeunesse. J'ajouterai même qu'il semble, plus qu'aucun autre, un homme de notre époque, et qu'il a des titres tout spéciaux à notre sympathie. Aussi les travaux sur ses œuvres et sur sa vie se multiplient-ils. Celui de Maxime Lanusse mérite d'être classé parmi les plus distingués, et il pourrait presque dispenser de lire les autres. »

Librairie LECÈNE, OUDIN & C^o, Éditeurs

15, rue de Cluny, PARIS

La Société de Géographie commerciale vient de décerner une Médaille d'Or à cet Ouvrage.

En vente.

L'Europe Politique

GOVERNEMENT — PARLEMENT — PRESSE

PAR

Léon SENTUPÉRY

Ancien Chef de Cabinet du Sous-Secrétaire d'État au Ministère de la Justice et des Cultes,
Ancien Sous-Chef de Bureau au Ministère de l'Intérieur, Membre de la Société de Législation comparée.

Prix de l'ouvrage complet, br. 24 fr.

L'ouvrage est complet en trois forts volumes in-8°, contenant plus de 2200 pages.

Les trois volumes sont en vente.

La publication est mise à jour jusqu'en octobre 1895, à l'aide d'un **Supplément**, qui forme une brochure in-8°. 2 fr.

L'ouvrage se vend également par fascicules séparés, et comprend **huit fascicules**:

FASCICULE I. — Allemagne. — An-
dorre.

FASCICULE II. — Autriche-Hongrie.
— Belgique.

FASCICULE III. — Bulgarie. — Da-
nemark. — Espagne.

FASCICULE IV. — Grande-Bretagne.

FASCICULE V. — Grèce. — Italie.

FASCICULE VI. — Luxembourg. —
Monaco. — Monténégro. — Pays-
Bas. — Portugal.

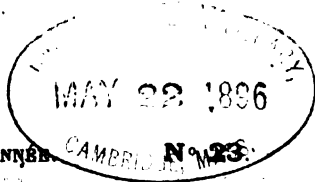
FASCICULE VII. — Roumanie. —
Russie.

FASCICULE VIII. — Saint-Marin. —
Saint-Siège. — Serbie. — Suède et
Norvège. — Suisse. — Turquie.

Le prix de chaque fascicule broché est de 3 fr., sauf pour le fascicule VIII,
dont le prix est de 6 fr.

Cet ouvrage est une sorte de **Manuel pratique de politique exté-
rieure**, où sont méthodiquement classés et présentés, sur un plan uniforme
pour chacun des États d'Europe, des renseignements rigoureusement exacts
et de courts aperçus concernant le *Gouvernement*, le *Parlement* et la *Presse*.

Ce livre, qui présente un **ensemble considérable de renseigne-
ments concis**, exacts et pratiques, s'adresse à tous ceux qui, par profession
ou par goût, s'intéressent à la politique étrangère, à la situation et à l'organi-
sation des pays voisins: *hommes politiques, diplomates, consuls, officiers,
journalistes, fonctionnaires, grandes administrations, élèves de l'Ecole des
Sciences politiques, des Ecoles supérieures et des Facultés*, etc., etc.



QUATRIÈME ANNÉE
2^e Série

N° 23

23 AVRIL 1896.

Année Scolaire 1895-1896

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

QUATRIÈME ANNÉE

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur en chef : N. FILOZ.

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

SOMMAIRE

ÉMILE BOUTROUX.....	L'Antinomie de la <i>Raison pure</i> (Sorbonne).
ALFRED CROISSET.....	Le stoïcisme. — Zénon (Sorbonne).
ÉMILE FAGUET.....	Montausier et la <i>Guirlande de Julie</i> (Sorbonne).
DEJOB.....	Blaise de Montluc (Sorbonne).
CH. SEIGNOBOS.....	Les Provinces-Unies au XVII ^e siècle (Sorbonne).
EN SORBONNE.....	Soutenance des thèses de M. Jean Guiraud.
SUJET PROPOSÉ.....	Dissertation française pour la Licence (Sorbonne).

PARIS

LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE DE CLUNY, 15

1896

Service de Renseignements

AVIS. — Nous rappelons que, dans le prix des différents ouvrages que nous signalons, le port n'est pas compris.

Nous prions ceux de nos abonnés qui nous font une commande de vouloir bien joindre le montant de l'envoi en un mandat postal.

C... à *Lyon*. — Nous avons le *Cours Complet de rhétorique* d'Amar, divisé en cinq livres. Paris, Langlois, 1811, in-8° cart., 4 francs.

J... à *Bordeaux*. — Les *Lettres sur l'Angleterre* de Louis Blanc ont été publiées chez Lacroix en 1866, en 2 vol. in-8°. Nous pouvons vous fournir l'ouvrage moyennant le prix de 10 francs.

S. à *Lille*. — L'ouvrage de l'abbé Bourgade, *Passage du Coran à l'Evangile*, faisant suite aux *Soirées de Carthage et à la Clef du Coran*, a paru chez Didot en 1855, en un vol. in-8°; nous pouvons vous le fournir à 3 fr.

E. B. *Sartat*. — Nous ne connaissons pas l'ouvrage que vous nous demandez. Nous nous sommes adressé sans succès à la librairie Maisonneuve. Tous nos regrets.

D'A... à *Toulouse*. — Voici les renseignements sur la *Fondation Thiers*, rond-point Bugeaud, 5, à Paris :

Il a été créé en 1893, sous le nom de *Fondation Thiers*, un établissement où sont reçus et entretenus, pendant trois années consécutives, quinze jeunes gens, peu favorisés par la fortune, qui voudront consacrer ces trois années à l'achèvement de leurs études déjà bien commencées.

Les principales conditions, auxquelles les candidats doivent satisfaire, sont les suivantes : être Français; âgés de moins de 20 ans, célibataires, avoir rempli les prescriptions de la loi militaire, être docteurs ou, au moins, licenciés dans une des Facultés, ou pourvus d'un diplôme reconnu équivalent à la licence par le Conseil d'administration, ou enfin, avoir remporté un des prix de l'Institut sur un sujet mis au concours.

Les pensionnaires sont logés, nourris, éclairés, chauffés, blanchis, et reçoivent chaque année une pension tant pour leurs frais d'entretien que pour les voyages qu'ils désiraient entreprendre dans l'intérêt de leurs études.

Le conseil d'administration est composé de M. Hauréau, président, et de MM. Gréard, Ancoc et Picot, membres de l'Académie des Sciences morales et politiques.

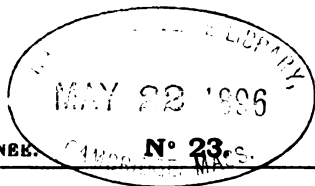
AVIS AUX AMATEURS

Nous pouvons procurer en ce moment une collection très curieuse des *Pamphlets de la fin de l'Empire*, des *Cent Jours* et de la *Restauration*, en 11 volumes, dans lesquels sont classés méthodiquement les discours, mémoires, documents politiques, procès, biographies, histoires secrètes, pièces de vers, comédies, chansons, publiés en 1814, 1815, 1816 et 1817. Ce recueil est excessivement rare et nous répondrons par lettre aux offres qui nous seront faites.

TRAVAUX D'IMPRESSION

Nous rappelons à nos abonnés et à nos lecteurs que nous sommes en mesure d'exécuter dans d'excellentes conditions tous les travaux d'impression qu'ils auraient l'intention de nous confier.

Nous leur offrons en même temps d'éditer ces travaux et de mettre à leur disposition les puissants moyens de publicité que nous possédons.



QUATRIÈME ANNÉE.

N° 23

23 AVRIL 1896

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

Paraissant le Jeudi

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE MODERNE

COURS DE M. EMILE BOUTROUX

(Sorbonne.)

La philosophie de Kant.

L'ANTINOMIE DE LA RAISON PURE.

La doctrine que nous allons étudier a exercé une grande influence sur le développement de la pensée philosophique après Kant, surtout en Allemagne. Elle se rattache à des recherches dialectiques inaugurées dès le v^e siècle avant J.-C. par Zénon d'Elée. Elles présentent au plus haut point un intérêt général. Il s'agit de savoir si, quand elle s'interroge sur la réalité et la nature intrinsèque du monde qui nous entoure, la raison humaine peut arriver à se satisfaire ou si elle s'engage nécessairement dans des contradictions insolubles. Là peut-être se trouve le nœud de toute spéculation métaphysique. La contradiction des opinions fut de tout temps la source principale du scepticisme. Comment persister dans les recherches métaphysiques s'il est véritablement démontré qu'en ces matières on peut également prouver le pour et le contre?

Une étude de l'antinomie kantienne a pour premier objet de déterminer à un point de vue strictement historique la manière dont Kant pose et démontre les thèses et antithèses de la cosmologie rationnelle. Il arrive souvent que, s'en tenant à l'idée générale et la développant suivant ses idées personnelles, on modifie plus ou moins le caractère des démonstrations kantiennes. C'est ainsi que l'on fera jouer, dans cette question, un rôle considérable à l'idée

de nombre infini, alors que Kant dit, dans les remarques sur la première thèse, qu'il a évité à dessein de se servir du concept de l'infinité d'une grandeur ou d'une multitude donnée. Ou bien encore on dira que les thèses sont posées au nom du seul principe de contradiction, au nom de la pure logique, tandis que les antithèses sont conçues au point de vue de l'expérience. Mais Kant dit, dans la section relative à l'intérêt de la raison dans le conflit, que les affirmations de la thèse prennent pour fondement, indépendamment du mode d'explication empirique, certains principes intellectuels, de telle sorte que la maxime n'en est pas simple.

Comment se présente, selon Kant, le problème de la cosmologie rationnelle ? De la même manière que celui de la psychologie rationnelle. Il s'agit ici encore d'une idée qui est engendrée par la raison et à laquelle nous sommes portés à attribuer l'objectivité. Nous avons vu comment, en poursuivant la totalité des conditions de la représentation par rapport à leur sujet, la raison forme l'idée d'un sujet pensant absolument un, et comment nous sommes conduits à concevoir ce sujet comme existant véritablement en soi. C'est d'une manière analogue que la raison se forme l'idée du monde.

Exigeant que la série des phénomènes repose sur un inconditionné, elle pose l'unité absolue de la série des conditions du phénomène. Cette unité est ce que nous appelons monde.

Nous avons à nous demander à son sujet : 1° quel est le système des idées cosmologiques ; 2° quels sont les raisonnements que forme la raison pour ériger ces idées en réalités.

1

Pour déterminer les idées cosmologiques, nous devons partir des catégories. Ce sont celles-ci, et non de prétendus concepts de la raison qui nous fourniront les idées cherchées. Car la raison ne peut être considérée comme étant, à elle seule, une source de connaissance : elle n'engendre, à proprement parler, aucun concept, elle ne fait qu'affranchir le concept de l'entendement des limitations inhérentes à une expérience possible. Etant donné un conditionné, elle exige la totalité absolue du côté des conditions, et fait ainsi d'une catégorie une idée.

Si les catégories sont le point de départ nécessaire, elles ne peuvent pas être employées indistinctement pour former les idées. Le conditionné dont il s'agit ici est essentiellement une série. Les seules catégories applicables sont donc celles où la synthèse

constitue une série, et une série de conditions subordonnées entre elles.

Enfin l'inconditionné n'étant requis que du côté des conditions, non des conditionnés, la seule synthèse dont les idées cosmologiques expriment la totalité est la synthèse régressive, non la synthèse progressive.

Ceci posé, nous prendrons d'abord les deux quanta originaires de toute intuition pour nous, le temps et l'espace. Les phénomènes qui sont dans le temps forment immédiatement une série. Pour l'espace en lui-même, il n'est pas une série, mais un agrégat. Mais, si nous le considérons dans la manière dont nous l'appréhendons, nous trouvons que la synthèse de ses parties que nous accomplissons à cet égard est successive, par conséquent a lieu dans le temps et forme une série. Et, comme chaque espace ajouté à un autre est la condition qui le limite, la progression de l'espace, au point de vue de la limitation, est une régression. D'où suit l'existence d'une idée relative à la grandeur du monde dans l'espace.

En ce qui concerne la qualité ou réalité du monde dans l'espace, la raison poursuit l'inconditionné dans la division du composé, c'est-à-dire la division complète, qui seule rend entièrement compte du composé.

Viennent en troisième lieu les catégories de relation. Ici, je ne puis faire appel ni à la catégorie de substance, ni à celle de réciprocité, qui ne conviennent pas à une série, mais celle de causalité implique, chez Kant, rapport de succession entre des termes, par conséquent, peut être appliquée au monde comme série.

Enfin les catégories de la modalité sont la possibilité et l'impossibilité, l'existence et la non-existence, la nécessité et la contingence. Seuls ici le contingent et le nécessaire peuvent être considérés comme constituant une série. La raison cherche donc, à ce point de vue, à fonder le contingent sur la nécessité absolue.

II

Quel est le problème qui se pose maintenant devant nous?

Celui de concevoir les idées cosmologiques, non seulement comme des constructions de l'esprit, mais comme des expressions de la réalité. Il s'agit de poser comme existant réellement la quantité, la qualité, la causalité et la nécessité du monde, de voir ce que deviennent les idées quand nous entreprenons de leur attribuer l'objectivité. Une telle objectivité est-elle intelligible? Nous avons pu établir la réalité des phénomènes, le réalisme

empirique. Pourrons-nous de même démontrer la réalité du monde comme tout, le réalisme transcendantal ?

Nous pouvons prévoir les difficultés que rencontrera cette prétention de la raison à concevoir le monde même, et non pas seulement les phénomènes, comme existant objectivement. Nous avons ici affaire à deux facultés distinctes, la raison et l'entendement. La raison exige l'absolu, le tout, l'achèvement de la régression. L'entendement a pour fonction d'objectiver les phénomènes en rattachant un conditionné phénoménal à une condition également phénoménale. L'entendement, qui est notre faculté objectivante, pourra-t-il remplir la tâche que lui assigne la raison, arriver à concevoir l'inconditionné même comme réalité objective ? Il est clair qu'il y a disproportion entre les deux facultés. De même que Descartes avait vu une disproportion radicale entre notre volonté infinie et notre entendement fini, de même Kant ne voit pas de commune mesure entre notre raison qui veut se reposer dans l'inconditionné et notre entendement qui ne peut dépasser le conditionné. D'avance nous prévoyons que l'entendement ne pourra satisfaire la raison, que, chargé d'une tâche qui le dépasse, fait pour connaître les phénomènes, et employé à poursuivre l'absolu, il s'abîmera dans la contradiction. La racine des antinomies, c'est l'antinomie de l'entendement et de la raison, constitutifs l'un comme l'autre de notre intelligence.

Comment se manifestera cette antinomie radicale ? Les concepts que l'entendement fournira sous l'empire de l'injonction qui lui est faite, seront tantôt trop grands pour lui, s'ils satisfont la raison, tantôt trop petits pour la raison, s'ils satisfont l'entendement. La raison demande la totalité des conditions, un tout achevé, se suffisant, et à cet objet l'entendement ne peut atteindre. L'entendement relie indéfiniment un conditionné à une condition, et un tel objet ne remplit jamais l'attente de la raison. Pour essayer de concilier cette double exigence, l'entendement placera l'inconditionné tantôt dans un premier nombre de la série, de manière à imiter l'achèvement de l'objet conçu par la raison, tantôt dans l'ensemble de la série, conçue comme sans fin, de manière à respecter la loi de conditionnement propre à l'entendement. Mais, dans le premier cas, il se fera violence, en admettant une condition inconditionnée ; dans le second, il donnera arbitrairement pour une explication complète ce qui ne pourra que demeurer une explication relative et provisoire.

III

Considérons maintenant le détail des antinomies.

Les thèses sont visiblement dominées par la préoccupation des conditions de l'être, par l'idée du point d'appui nécessaire aux phénomènes pour qu'ils acquièrent une véritable réalité, par l'ἀναγκη, στήναι d'Aristote. Dans les antithèses domine l'idée de l'explicabilité empirique nécessaire de toute donnée de l'expérience. Aux yeux de Kant, les arguments relatifs aux thèses ont véritablement autant de force que les arguments relatifs aux antithèses.

PREMIÈRE ANTINOMIE. — Thèse. — Le monde a un commencement dans le temps, et est limité dans l'espace.

Antithèse. — Le monde n'a ni commencement dans le temps, ni limite dans l'espace, mais il est infini dans le temps comme dans l'espace.

L'idée directrice de la thèse est, avons-nous dit, la conception du monde comme réel. Je dois considérer comme réelle l'existence dont j'ai conscience actuellement. Or, supposez que le monde n'ait pas un commencement dans le temps. Alors l'existence actuelle a été précédée par une série infinie de phénomènes, laquelle est actuellement achevée. Mais il est contradictoire qu'une série infinie soit finie, close. Le moment actuel ne peut donc être considéré comme entièrement déterminé, ainsi qu'il serait nécessaire pour que la réalité transcendente en fût établie. Si le monde n'a pas eu de commencement, peut-on dire, la série des phénomènes n'aboutira jamais au moment actuel. Supposez un coureur qui part de l'infini : il n'arrivera jamais à un point donné, car, si vous admettez qu'il y va arriver, je n'ai qu'à supposer qu'il est parti d'un point plus éloigné, pour montrer qu'il n'y arrivera pas, et ainsi de suite à l'infini.

Kant fait remarquer, au sujet de cette preuve, qu'elle n'invoque pas l'impossibilité d'une grandeur infinie donnée. Elle n'a que faire du concept d'un maximum. Elle ne considère le tout que dans son rapport à une unité que l'on peut prendre telle que l'on veut. Mais l'espace n'est-il pas donné ? Les parties de l'espace ne sont-elles pas simultanées ? Il faut considérer que nous parlons, non de l'espace, mais du monde comme totalité. Ce monde ne peut faire pour nous l'objet d'une intuition. Le monde comme totalité n'est concevable par une synthèse successive complète de ses parties. Or, si le monde est infini en étendue, il faudra un temps infini pour faire cette synthèse, et nous retompons dans la difficulté relative à la durée infinie du monde dans le passé.

Telle est la démonstration de la thèse. En vertu du principe de contradiction, nous devrions pouvoir conclure à la fausseté de l'antithèse. Mais il se trouve que celle-ci se démontre aussi rigoureusement que la thèse.

La démonstration sera, ici encore, une *reductio ad absurdum* de la proposition contradictoire.

Supposez que le monde ait un commencement dans le temps. Alors, avant qu'il commençât, il existait un temps vide. Mais un pareil temps est parfaitement homogène. Or, dans un tel milieu, il n'y a pas de raison pour qu'un phénomène se produise à un moment plutôt qu'à un autre, et ainsi le monde ne commencera jamais. Le temps, en soi, d'ailleurs, ne peut pas être considéré comme quelque chose de réel. Le temps n'est que la forme vide des phénomènes : séparé d'eux, il n'est rien. Dans ce temps qui n'est rien, nous ne pouvons trouver la raison de l'apparition des choses.

Le rapport d'un monde fini à l'espace présente une difficulté analogue. Un tel monde sera limité par l'espace vide, c'est-à-dire par un non-être, c'est-à-dire par rien ; il ne sera pas limité. L'espace ne saurait être une limite : une limite doit être quelque chose de matériel et l'espace n'est rien, séparé des phénomènes dont il est la forme. Il n'y a de rapport de limitation concevable qu'entre choses de même nature, entre phénomènes et phénomènes situés dans l'espace les uns comme les autres.

DEUXIÈME ANTINOMIE. — Pouvons-nous concevoir sans contradiction le monde comme réel dans les éléments qui le composent ?

Thèse. — Toute substance composée est composée de parties simples, et il n'existe rien qui ne soit simple ou composé de parties simples.

Antithèse. — Nul composé n'est composé de parties simples, et il n'existe rien de simple dans l'univers.

Dans la thèse, il s'agit essentiellement d'assurer la réalité du composé ou de la matière. Supposez que la matière soit divisée, c'est-à-dire composée à l'infini. Qu'est-ce, dans une substance composée, que la composition ? Est-ce une partie intégrante de la substance ? Evidemment, non. La composition est, à l'égard de la substance, un accident, quelque chose d'extrinsèque : les substances conserveront leur réalité si elles sont dissociées. Donc supposez que, d'une substance composée à l'infini, on supprime toute composition : il ne restera rien. C'est ainsi que l'espace disparaît totalement si l'on en retranche la composition, la synthèse des parties. Que si vous niez qu'il en soit ainsi de la matière, c'est que vous admettez qu'en elle la composition a un

terme, et qu'elle est composée de parties simples. Et comme tout ce qui n'est pas simple est composé, il suit immédiatement de ce qui précède que tout, dans la nature, est simple ou composé de parties simples.

L'antithèse insiste sur ce point qu'il s'agit, dans notre assertion sur la réalité de la matière, du monde de l'expérience ; toute substance composée est nécessairement donnée dans l'espace (autrement elle n'appartiendrait pas à notre monde), et les éléments en sont également dans l'espace. Or supposez que la matière soit composée de parties simples : ces parties sont dans l'espace. Si elles sont dans l'espace, elles sont nécessairement divisibles, comme l'espace qu'elles occupent. Elles ne sont donc pas simples, et la conception d'un composé donné dans l'expérience et composé de parties simples est contradictoire.

Mais, dira-t-on, il faut distinguer entre le point mathématique et le point physique. Certes, le point mathématique n'est simple que parce qu'il est abstrait. Mais le point physique peut être à la fois simple et réel. C'est là, dit Kant, une conception que la critique renverse. Physique, le point doit être phénoménal, et, phénoménal, il est soumis aux conditions de la sensibilité qui exige, non seulement des éléments en général, mais des éléments situés dans l'espace comme dans leur forme constitutive. Un monde intelligible peut se composer de monades leibnitiennes ; un monde phénoménal se compose de parties étendues et divisibles, composées elles-mêmes de parties analogues, et ainsi à l'infini.

TROISIÈME ANTINOMIE. — Quelle est la nature du monde, au point de vue de la causalité ?

Thèse. — Il doit nécessairement exister dans le monde, outre les causes naturelles, une causalité libre.

Antithèse. — Il n'existe dans le monde que des causes naturelles ; une causalité libre est chose impossible.

La thèse montre la nécessité d'admettre une causalité libre pour pouvoir considérer le monde, non comme une chose abstraite, un possible, mais comme quelque chose qui existe réellement. Cela seul existe qui est complètement déterminé ; tant qu'une chose est incomplètement déterminée, elle n'est qu'un possible. Mais s'il n'y a que des causes naturelles dans l'univers, alors jamais un phénomène ne peut être considéré comme complètement déterminé. En effet, soit le phénomène A que je me propose d'expliquer. Il suppose comme cause une condition antérieure B, et, dans l'hypothèse, il en est ainsi à l'infini. Il suit de là qu'en expliquant A par B, je ne donne qu'une explication partielle, et ainsi de suite à l'infini ; jamais je n'arrive à l'expli-

cation totale. Je viole ainsi la loi de la nature qui veut que rien n'arrive sans une cause suffisamment déterminée *a priori*. Il faut que la série des causes soit complète, c'est-à-dire achevée, c'est-à-dire finie. Il faut qu'à l'origine il y ait une cause dont l'action ne soit déterminée par rien d'antérieur, une cause capable de poser spontanément le commencement d'une série de phénomènes, une causalité libre. Résultant d'une telle cause, la série phénoménale des causes et des effets est pleinement déterminée et véritablement existante.

Dirons-nous qu'il y a dans la conception d'une telle causalité quelque chose d'étrange ? Mais il doit nous suffire que la nécessité d'admettre une liberté soit prouvée, sans qu'il nous soit nécessaire de comprendre comment la liberté est possible. La science doit souvent se contenter d'établir l'existence des choses sans en comprendre le comment. Comprenons-nous le comment de la causalité naturelle, qui lie entre eux, d'une manière nécessaire, des termes hétérogènes, irréductibles l'un à l'autre ? Si la causalité naturelle n'est pas plus compréhensible que la liberté, comment l'opposer à la causalité libre ? Or, une fois que l'on a admis une spontanéité originelle présidant à toute la série des phénomènes, rien n'empêche d'admettre qu'il puisse y avoir d'autres spontanéités, commençant des séries particulières. Tout être intelligent peut être conçu comme doué d'une telle spontanéité.

L'antithèse répond, en se plaçant au point de vue de l'unité de l'expérience, que causalité libre et causalité naturelle sont termes contradictoires, incompatibles absolument. La causalité naturelle produit un enchaînement continu entre tous les phénomènes, tandis que la causalité libre vient créer des hiatus.

C'est la causalité naturelle qui engendre l'objectivité empirique des phénomènes. Nous n'avons, en définitive, qu'un moyen de distinguer le monde du rêve de celui de la réalité, (le rêve pouvant certes avoir autant de vivacité que les images des choses réelles), c'est de remarquer que le monde des rêves n'a pas la même cohérence que le monde réel. Or, par l'admission de la causalité libre, nous détruisons cette cohérence, nous supprimons le critérium de la réalité. Il se peut que la série infinie des causes naturelles soit une chose incompréhensible, elle ne l'est pas plus qu'une spontanéité libre commençant une série, au mépris de la loi de l'expérience.

QUATRIÈME ANTINOMIE. — Quelle est la nature du monde au point de vue de l'existence ?

Thèse. — Il existe dans le monde, soit comme sa partie, soit comme sa cause, un être nécessaire.

Antithèse. — Nulle part, ni dans le monde ni hors du monde, il n'existe un être nécessaire, cause de ce monde.

Tout changement, dit la thèse, est soumis à une condition qui le précède dans le temps et dont il est l'effet nécessaire. Mais tout conditionné suppose, quant à son existence, une série complète de conditions, de manière à reposer sur le nécessaire. Il faut donc qu'il y ait un être nécessaire. Et il faut que cet être appartienne au monde sensible pour qu'il puisse déterminer la série des changements en la précédant dans le temps ; situé hors du temps, il ne pourrait fonder l'existence du contingent.

Pour l'antithèse, l'argumentation est analogue à celle qui combattait la liberté. Supposez que cet être nécessaire soit une partie du monde, alors il rompt l'unité du système des phénomènes. Supposez qu'il soit la série entière : les parties du monde étant contingentes, il est inconcevable que leur somme soit nécessaire. Et, quant à supposer un être nécessaire hors du monde, du moment qu'il commencerait d'agir, il admettrait en lui-même un commencement, il serait dans le temps, donc dans le monde, ce qui est contraire à l'hypothèse.

IV

Quelle est l'originalité de cette argumentation en ce qui concerne le développement historique de la philosophie de Kant lui-même ? De longue date, Kant a opposé la mathématique et la philosophie transcendente. Dans la *Monadologie physique*, il disait qu'il serait plus facile d'unir des griffons à des chevaux que la philosophie transcendente à la géométrie. Dans la *Recherche sur l'évidence des principes de la théologie naturelle et de la morale* (1764), il donne une théorie complète de l'opposition de la philosophie et des mathématiques. Cette antithèse est évidemment le point de départ historique des antinomies.

L'idée maîtresse, c'est qu'il ne faut pas reléguer la géométrie dans le domaine de l'abstrait, sous prétexte que ses concepts de continu et d'infiniment petit sont impénétrables à la raison, et que, d'autre part, le droit de la métaphysique à chercher l'absolu subsiste, en face de la synthèse sans fin des mathématiques.

Mais, avant la *Critique*, il ne s'agissait que de maintenir la légitimité des deux points de vue, malgré leur opposition apparente ou réelle. Kant ne cherchait pas à les concilier, à les ramener à l'unité. Le problème de leur conciliation est celui qu'il se pose dans la *Critique*. L'*Esthétique* et l'*Analytique transcendentales* ont opéré la conciliation en ce qui concerne la connaissance empiri-

que. La question est maintenant de savoir si la conciliation est encore possible quand il s'agit de la connaissance des choses en soi. La théorie des antinomies résout la question par la négative. Elle constitue bien quelque chose de nouveau par rapport aux travaux antérieurs à la *Critique*.

La méthode suivie est également nouvelle, originale. Précédemment Kant se bornait à déterminer, par l'observation de la métaphysique traditionnelle et de la géométrie, les principes qui président à ces sciences. Maintenant, il part de l'idée d'un monde en soi, réalisé soit d'après les principes de la métaphysique, soit d'après les principes de la géométrie ou de l'expérience, et confronte entre elles les assertions qui suivent de ces données. Il les démontre les unes et les autres, d'une manière apagogique, par l'absurdité de leur contradictoire, laquelle est précisément la thèse de l'autre partie ; seule la quatrième thèse est démontrée directement, mais il n'y a là qu'une différence de forme.

Au point de vue des résultats, précédemment il n'avait présenté qu'une opposition simple entre la géométrie et la métaphysique. Maintenant il établit entre elles une véritable contradiction dans la nature même de notre faculté de connaître.

En présence de ce résultat, quelle marche suivra la *Critique* ?

Trois partis sont possibles. On peut renoncer à résoudre cette contradiction : ce sera le scepticisme, solution paresseuse.

On peut ériger cette contradiction en loi des existences, soutenir que chaque fois que l'on voudra dépasser le possible et atteindre à des choses en soi, on devra admettre, comme substance de ces choses, une nature contradictoire : c'est le parti que prendra Hegel.

Kant ne songe pas à cette solution, qui renverserait le principe de contradiction, et il ne peut s'endormir dans le scepticisme. Pour lui, toute contradiction est un problème qui se pose et qui exige de nouvelles recherches. Nous sommes en présence de deux thèses contradictoires : le principe de contradiction veut que si A est vrai, non-A soit faux, et que, si A est faux, non-A soit vrai. Or ici les deux termes de l'alternative sont également faux. C'est peut-être que la question qu'il s'agissait de résoudre a été mal posée ; c'est peut-être que nous ne devons pas chercher à concevoir comme absolu un monde constitué par une série de phénomènes.

M. L.

LITTÉRATURE GRECQUE

COURS DE M. ALFRED CROISSET

(Sorbonne)

Le stoïcisme ; Zénon.

Nous voici arrivés aux écoles véritablement originales, et qui ont apporté dans la pensée grecque des idées tout à fait nouvelles : le stoïcisme et l'épicurisme. Ce qui explique l'influence énorme qu'elles ont exercée sur les siècles suivants, c'est l'importance de plus en plus grande qu'elles accordent à la morale. Pour Platon et pour Aristote, la philosophie n'était pas autre chose que l'ensemble de la science, qu'une explication rationnelle et systématique des choses : au III^e siècle, au contraire, la philosophie devient avant tout la maîtresse de la conduite, elle se fait de plus en plus pratique. — En outre, la morale platonicienne était encore, en grande partie, une morale sociale et collective ; c'est dans la cité surtout que Platon cherche le vrai caractère de la justice, et la *Politique* est une des œuvres capitales d'Aristote. Dans les écoles nouvelles, nous ne trouvons plus qu'une morale individuelle où l'on considère bien plutôt l'homme isolé et qui se suffit à lui-même (αὐτάρκης) que l'homme en société : l'individu, dans ces systèmes, n'ayant d'autre but ici-bas que l'accomplissement de sa destinée personnelle.

Cette prédominance de la morale apparaît très manifestement dans les deux écoles dont nous allons nous occuper. — On sait que Zénon, comme Xénocrate, distingue trois parties dans la philosophie : la *dialectique*, ou science de la méthode ; la *physique*, ou science de l'être ; l'*éthique*, ou morale, application à la vie des préceptes tirés de la dialectique et de la physique. Sans doute, cette division avait déjà été faite avant Zénon ; mais, tandis que la dialectique et la physique avaient jadis une importance par elles-mêmes, elles ne sont plus maintenant qu'une préparation à la morale. En effet, la morale consiste à vivre selon la nature (ὁμολογουμένως τῇ φύσει) : donc il est indispensable de connaître la nature, et l'on ne peut la connaître que par la dialectique. Mais la morale reste au premier plan, et les discussions purement métaphysiques sont dédaignées. Diogène Laërce cite, à ce propos, un joli mot d'Ariston de Chios, un contemporain de Zénon. Il disait

spirituellement, en parlant des doctrines antérieures : « Tous ces systèmes ressemblent à des toiles d'araignées. Ces toiles font grand honneur aux petites bêtes qui les fabriquent, mais elles n'ont jamais pris que des mouches. De même ces systèmes font grand honneur aux esprits qui les inventent ; mais la réalité se moque d'eux, et passe à travers les mailles du filet. »

Même caractère dans l'épicurisme, et plus accentué encore. La physique épicurienne se réduit aux principes que Lucrèce a mis en admirables vers dans son *De natura rerum* ; en réalité (et Lucrèce lui-même le déclare), elle n'a qu'un objet : débarrasser l'homme des terreurs superstitieuses qui le rendent malheureux. La physique ne sert donc, ici encore, qu'à établir les règles de la vie pratique. Elle a si peu d'importance par elle-même, qu'elle est demeurée invariable à travers toutes les évolutions du système : établie une fois pour toutes d'après Démocrite, on n'y a plus touché. Elle est simplement un manuel que l'on consulte, une préface de la vraie doctrine.

Cela posé, abordons l'étude particulière du stoïcisme. On sait quelle place éminente il a occupée dans l'histoire de l'esprit humain : arrivé en cent ans à peine à constituer définitivement son système moral, il fut de bonne heure, après un déclin passager, en très grand honneur à Rome, et régna souverainement sur les âmes dans tout le monde ancien jusqu'à l'apparition du christianisme. Il présente un double intérêt, et par la grandeur des doctrines qu'il a apportées au monde, et par la valeur des hommes qui l'ont fondé. Nous étudierons plus tard les doctrines ; occupons-nous dès maintenant des hommes. La plupart d'entre eux sont des personnages intéressants, originaux, et Diogène Laërce en compte une dizaine sur lesquels il conviendrait de s'arrêter ; mais il y en a quatre qui dominent tous les autres de très haut : Zénon, le fondateur de l'école ; Cléanthe, qui en est en quelque sorte le second fondateur, et qui a marqué toute la secte de son empreinte ; Ariston de Chios, que nous avons déjà mentionné, et qui a puissamment contribué à diriger le stoïcisme dans le sens de la morale pure ; enfin Chrysippe, le premier écrivain de l'école, disputeur intarissable, espèce de saint Thomas du stoïcisme.

Malgré leur originalité, malgré leurs différences profondes, tous ces philosophes ont plusieurs traits communs : 1° en voyant leur biographie (1), on s'aperçoit que ce sont presque des étrangers. Ils sont bien de race grecque, nés dans des villes grecques ; mais, tandis qu'auparavant les principaux philosophes étaient

(1) Diogène Laërce, *Vies des philosophes*, livre VII.

d'Athènes (1), ou tout au moins de la Grèce propre (2), quelques-uns seulement des côtes de l'Asie-Mineure, ceux-ci sont originaires de cités hellénisées au milieu de populations à demibarbares : Zénon est né à Cittium, dans l'île de Chypre ; Chrysippe, à Tarse, en Cilicie ; Cléanthe, à Assos, en Cilicie également ; un autre est né en Mysie,

2° Leur naissance influe sur le tour même de leur esprit. Ils ont tous une manière de vivre spéciale, un caractère très entier, une humeur maussade et tranchante, un mépris affecté pour leurs contemporains. On raconte que Zénon, quand il arriva à Athènes, était un peu αἰδύμενος, c'est-à-dire avait encore un certain sentiment de la pudeur, fort étranger aux cyniques ; mais son maître entreprit bien vite de le corriger de ce défaut, et, pour l'endurcir, lui donna un plat de purée de lentilles à porter, en plein jour, à l'endroit le plus fréquenté d'Athènes. Tous les stoïciens s'inspirent de ces principes : Cléanthe ne craint pas de se livrer au travail manuel ; le jour il puise de l'eau pour les jardiniers, et il travaille la nuit. Zénon le donnait comme exemple à ses disciples : « Voyez Cléanthe, disait-il ; avec son travail il pourrait entretenir un autre philosophe, quand il y a tant de riches qui ne peuvent même pas s'entretenir eux-mêmes ! »

3° Tous ces philosophes ont le dédain du style ; et voilà encore où se reconnaît le Grec qui n'est pas d'une race pure. Le dédain des rhéteurs se trouvait déjà dans Platon ; mais à l'idéal de la rhétorique il substituait l'idéal dialectique, qu'il jugeait très supérieur à l'autre. Ce que les stoïciens méprisent, au contraire, ce sont certaines délicatesses de forme auxquelles tous les Grecs jusque-là s'étaient montrés sensibles. Il ne s'agit pas, pour eux, de bien écrire ; il s'agit de bien penser pour bien vivre : le style n'est qu'une puérilité. Ce dédain apparaît non seulement dans leurs théories, mais aussi dans leurs exemples : sauf peut-être Cléanthe en quelques endroits, aucun d'eux n'est un écrivain. Il est permis d'en conclure qu'ils n'ont fait, comme il arrive toujours, que projeter leurs défauts dans leur système et les ériger en préceptes : venant de la Cilicie ou de la Mysie, ils méprisent les grâces que la nature leur a refusées. Aussi ne recherchent-ils ni la phrase ornée des rhéteurs, ni la phrase mollement ondoiyante de Platon ; leurs phrases à eux sont brèves, concises (3) ; elles expriment le plus d'idées dans le moins de mots possible, elles

(1) Platon, Xénocrate, Speusippe.

(2) Aristote, né à Stagire.

(3) Aussi les appelait-on βραχύλογοι, nom donné jadis aux Lacédémoniens.

affectent la forme de sentences. C'est là une faiblesse au point de vue de la forme, mais une grande force au point de vue de l'action. On se rend compte, en lisant Cicéron (à qui pourtant cette brièveté et cette sécheresse sont très désagréables), de l'influence qu'ont exercée ces maximes sur son esprit. C'est au stoïcisme que Sénèque doit son goût des sentences, goût qui persiste encore à notre époque.

4. Enfin ces stoïciens sont remarquables par le sérieux de leur vie. Ils tendent de plus en plus à vivre à part, à s'enfermer en présence de leur doctrine et à l'appliquer consciencieusement, à toutes les heures. Bien entendu, ils restent, dans une certaine mesure, fidèles à la tradition : jamais il n'y a de rupture complète avec le passé, et nous verrons que le fondateur même de l'école est un grand liseur, qu'il a beaucoup emprunté aux autres doctrines. Néanmoins la tradition grecque se mêle en eux à une part d'originalité très grande.

Le premier de ces hommes, c'est naturellement Zénon. Il naquit à Cittium (1), vieille colonie phénicienne de l'île de Chypre, vers 335. Suivant les uns, il aurait vécu 72 ans ; suivant d'autres, 80 ; quelques-uns même le font vivre 98 ans : c'est dire que la date de sa mort est inconnue. Il vint à Athènes vers l'âge de 20 ans, et, chose curieuse, il y vint en commerçant, avec une cargaison qu'il voulait vendre (2). Il fit de bonnes affaires, et c'est par hasard, en courant les boutiques d'Athènes (les boutiques de barbiers surtout), qu'il entendit parler philosophie ; il lia, peu après, connaissance avec Cratès, devint philosophe à son tour, et, après avoir été, pendant vingt ans environ, disciple de l'Académie, il commença d'enseigner lui-même dans la *Στοὰ ποικίλη* (3). Comme Platon et comme Aristote, il donnait ses leçons en se promenant ; seulement il n'avait d'ordinaire avec lui que deux ou trois disciples, afin de mieux enfoncer dans leur esprit ces maximes stoïciennes si pleines de sens.

En même temps, Zénon écrivait. Ses écrits sont peu nombreux, si on les compare à ceux de ses disciples. Il avait composé des traités dont les titres rappelaient ceux des ouvrages antérieurs : *De la nature* (περὶ φύσεως), *De l'ensemble des choses* (περὶ τοῦ ὅλου), *De la nature de l'homme* (περὶ ἀνθρώπων φύσεως), etc... Nous trouvons, dans le nombre, un *περὶ πολιτείας* qui nous surprend au

(1) Aussi l'appelle-t-on Zénon de Cittium, pour le distinguer de Zénon d'Elée, l'auteur des sophismes célèbres.

(2) Cela s'explique par son origine phénicienne.

(3) C'était un portique orné de peintures et un des endroits les plus fréquentés d'Athènes.

premier abord, étant donné l'indifférence des stoïciens pour les questions sociales. Mais on voit que, dans ce traité, Zénon commençait précisément par détruire, en quelque sorte, son sujet dès le début. La véritable parenté, y disait-il, c'est celle qui résulte de la communauté de sagesse ; les parentés naturelles ou sociales sont artificielles : la seule cité véritable est la cité des esprits, à quelque famille ou à quelque pays qu'ils appartiennent, et elle consiste uniquement dans une communauté de possession de la vérité.

Autre ouvrage dont le titre nous étonne : *Problèmes ou Recherches* (ζητήματα) sur Homère et sur les poètes. Quelle place les poètes peuvent-ils tenir dans une philosophie qui est si peu poétique et si peu grecque, c'est-à-dire si peu religieuse ? Zénon a-t-il voulu combattre Homère, comme Platon ? Pas le moins du monde. Pour les stoïciens, Homère et les poètes ont dit la vérité, mais seulement sous forme de symboles : il s'agit d'interpréter ces symboles, pour découvrir sous cette enveloppe la vraie pensée des poètes et, comme disent les stoïciens, leurs *sous-entendus* (ὑπόνοια). Nous voyons ainsi, dans l'*Hymne à Zeus* de Cléanthe, — qui sans cela nous paraîtrait inexplicable, — comment l'auteur s'attache à garder les formes mêmes du langage populaire en développant des idées abstraites : c'est qu'il ne rejette pas, comme Platon, les fables racontées par les poètes, il les accepte au contraire ; mais il les interprète. Son interprétation, d'ailleurs, est purement dogmatique, et non historique : le sens de l'évolution existait à peine dans l'antiquité. Au fond, le stoïcien ne cherche dans la poésie que ce qu'il y a mis lui-même : il arrive, grâce à des prodiges de subtilité dialectique, à découvrir dans les traditions poétiques et religieuses ses vérités à lui, qu'il s'approprie.

Quant aux idées de Zénon sur le style, elles sont fort nettes. Diogène Laërce nous rapporte à ce sujet des anecdotes caractéristiques. Zénon disait (1), par exemple, que les discours bien faits et exempts de solécismes ressemblent à la monnaie d'Alexandrie, qui, tout en ayant l'air d'être de très bon aloi, était en réalité trop légère : de même les beaux discours ont une belle apparence, et cependant, si on les pèse, ils ont moins de prix que ces vieilles drachmes d'Athènes, qui sont grossières sans doute, mais pèsent leur poids. On n'est pas surpris qu'avec de tels principes Ariston de Chios, qui avait la parole élégante, ait fait, pour ainsi dire, scandale dans l'école : Zénon le sillographe, l'ennemi

(1) Diog. Laërce, *ibid.* VII, 18.

juré des philosophes, l'appelle « Ariston le beau parleur » (αἰμύλος); Zénon, plus dur, le qualifie de bavard (λάλος). Il a, d'ailleurs, sur l'éloquence en général, des idées fort arrêtées (1): « L'homme qui dispute, disait-il, doit avoir, comme le comédien, une belle et forte voix. Cependant, qu'il n'ouvre pas trop la bouche. L'homme qui ouvre trop la bouche promet toujours plus qu'il ne peut tenir; il jette de grands mots, mais ce sont des chimères. Quand une chose est vraiment bien dite, il ne doit pas rester aux auditeurs le temps d'en admirer la forme. » Ces règles, en elles-mêmes, ont un côté de justesse et de grandeur qu'il ne faut pas méconnaître. Pascal, d'ailleurs, dit à peu près la même chose quand il oppose la fausse éloquence à la vraie, ou quand il compare dédaigneusement la poésie à une reine de village (2). Et cependant, nous sentons bien que ce n'est pas chez lui un vrai mépris de la beauté littéraire, car nous n'oublions pas qu'il a écrit les *Provinciales* et les *Pensées*, si merveilleuses de forme. Il n'en est pas de même de Zénon: nous savons qu'il profitait de sa théorie pour se permettre un style très négligé, et qu'il appliquait ses règles, justes en soi, dans le sens de la suppression même de l'art d'écrire.

Avec cela, il lui arrive souvent d'être spirituel, comme à tous les stoïciens. Diogène Laërce nous a laissé un grand nombre d'*apophthegmes* attribués aux philosophes de l'école, à Cléanthe surtout, qui cependant passe pour avoir été le moins littéraire de tous; mais Zénon en a aussi sa part. Certains mots devenus communs aujourd'hui, et passés en proverbes, sont de lui (3). « Qu'est-ce qu'un ami? » lui demandait-on un jour. — Un autre moi-même, répondit-il (ἄλλος ἐγώ). » — « Il n'est rien, disait-il encore, qui nous fasse autant défaut que le temps: μηδενὸς ἑμᾶς οὕτως εἶναι ἐνδεεῖς ὥς χρόνου. » — Un jour, il fouettait un esclave qui l'avait volé. L'esclave, qui lui avait souvent entendu dire que l'homme agit toujours en vertu de sa destinée (c'est-à-dire qu'il n'est pas libre): « C'est ma destinée, s'écria-t-il, qui a voulu que je vole. — C'était aussi dans ta destinée, répliqua Zénon, d'être fouetté jusqu'au sang (4). » Enfin il y a de jolies définitions de lui, celle-ci par exemple: « La sagesse est la fleur de la beauté: « ἡ σωφροσύνη τοῦ κάλλους ἄνθος ἐστίν. »

Le rôle de Zénon dans la fondation du stoïcisme est très con-

(1) Diog. Laërce, *ibid.* 20.

(2) *Pensées*, article VII, édition Havet.

(3) Diog. Laërce, *ibid.* 23.

(4) Δούλον ἐπὶ χλοπῇ ἑμπατίγου· τοῦ δ' εἰπόντος, « εἴμαρτό μοι κλέψαι », « καὶ θαρσύναι », ἔφη. *Ibid.*

sidérable. Il a tracé les grandes lignes du système, et ses successeurs n'auront qu'à les compléter ; quelquefois même, en voulant perfectionner, ils n'arriveront qu'à subtiliser. C'est que les idées fondamentales du stoïcisme (nécessité d'une vie conforme à la nature, pénétration du monde par l'intelligence divine, détermination de tous les actes humains) sont déjà dans Zénon. Après lui, la dialectique et la physique se développeront suivant une évolution régulière ; la morale s'enrichira de la question des cas de conscience, dont Cicéron s'occupe longuement dans le *De officiis* ; mais, si Zénon laisse beaucoup à faire, il a l'honneur d'avoir établi les grands principes de la doctrine, sur lesquels on ne pourra plus travailler après lui qu'avec subtilité et raffinement.

E. M.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

COURS DE M. ÉMILE FAGUET

(Sorbonne)

Montausier et la « Guirlande de Julie. »

Nous étudierons Montausier avec la *Guirlande de Julie*, parce que, d'une part, Montausier n'est poète à aucun degré, et n'a d'importance dans l'histoire littéraire que par la place qu'il a tenue dans la société précieuse ; et que, d'autre part, la *Guirlande de Julie* est plutôt un événement de l'histoire générale que de l'histoire littéraire. C'est pourquoi nous avons cru devoir réunir les deux, qui, séparés, n'offriraient pas une matière suffisante : d'ailleurs ils s'appellent l'un l'autre et sont intimement liés l'un à l'autre.

Charles de Sainte-Maure de Montausier était d'une très ancienne famille de Touraine (1). Il naquit probablement à Paris, le 6 octobre 1610. Il était frère de ce marquis de Montausier qui fut, avant lui, un soupirant de Julie d'Angennes, mais un soupirant un peu factice : il voulait avant tout se créer une sorte d'*alibi*. En tout cas, il fut soupirant de Julie de 1627 à 1631. Il mourut, d'ailleurs, assez jeune, dans une campagne en Italie : « Une seconde cam-

(1) Sainte-Maure est entre Tours et Châtellerault.

pagne en Italie ne fut pas moins glorieuse au jeune maréchal de camp ; mais un pressentiment secret l'avertit qu'elle lui serait funeste. En partant, il dit à M^{lle} de Rambouillet qu'il y serait tué, et que son frère, plus heureux que lui, l'épouserait (1). » C'est en effet ce qui arriva. Le comte de Montausier, devenu marquis par la mort de son frère, fut, en 1631, un assidu de l'hôtel de Rambouillet.

Il fut soldat lui aussi, très énergique et très valeureux, et cela jusqu'à l'âge de 35 ans, où il se maria. Il fit toutes les campagnes du temps, et il suffit de lire les papiers qui nous ont été conservés, et notamment les lettres de Chapelain, pour y trouver des allusions à ses exploits. « Monsieur, il faut que les coups que vous avez rués au combat de Mulhausen aient été bien rudes, puisqu'ils ont retenti jusqu'ici, et que le bruit qu'ils ont fait a longtemps empêché que l'on entendit parler d'autre chose. Je fus des premiers qui en ouïssent le son, et le portai partout ensuite. Madame votre mère, qui en avait eu quelque vent, en eut la confirmation certaine par moi, et la seule princesse Julie fut celle de toutes vos amies qui ne l'apprit point de moi. Au contraire, elle m'en voulut bien donner avis par un billet dont je vous envoie la copie... Au reste, jamais homme ne fut si bien récompensé de ses hauts faits que vous, puisque la grande Arthénice et son illustre fille vous en témoignent toutes deux leur joie avec autant d'esprit et de bonté qu'on en saurait souhaiter (2). »

Montausier fut ainsi très rapidement amené au premier grade. Il devint maréchal de camp (3) à 28 ans, au siège de Brisach. Chapelain en parle dans une lettre sur les divertissements de l'hôtel de Rambouillet, où il célèbre par avance la prise de la ville (4).

Dans l'intervalle de ses campagnes, il menait à l'hôtel de Rambouillet la vie qu'y menaient tous les assidus de la maison. Il fit sa cour à Julie d'Angennes pendant 15 ans, de 1631 à 1645. C'est un motif religieux qui le fit hésiter si longtemps, et non pas, comme on l'a dit, un excès de galanterie ridicule. Il était protestant ; mais il se dit à la fin que Julie « valait bien une messe »,

(1) Livet, *Précieux et Précieuses*, p. 40.

(2) Lettre du 7 novembre 1638.

(3) C'était un grade intermédiaire entre colonel et général.

(4) Lettre du 20 décembre 1638. — On connaît le mot de Richelieu au Père Joseph mourant : « Père Joseph, Brisach est pris : il ne faut pas mourir. » Or le Père Joseph est mort le jour même de la prise de Brisach, et Richelieu ne pouvait l'avoir encore apprise. — Mais la victoire était déjà considérée comme sûre ; le mot peut donc être authentique, et la lettre de Chapelain, à laquelle nous faisons allusion, confirme cette manière de voir.

et il abjura. Le mariage eut lieu en 1645 : il avait 35 ans, et Julie en avait 38. Tous les littérateurs d'alors célébrèrent cette union, qui passa pour l'union la plus parfaite. Tallemant appelle Montausier « *uxorius* », « né pour le mariage », mot qui par malheur n'a pas d'équivalent en français. Cela, d'ailleurs, ne l'empêcha pas d'avoir des attentions pour M^{lle} Pelloquin, fille suivante de M^{me} de Montausier, aimée aussi de Chapelain : ce qui est également fâcheux pour la renommée de ces deux hommes, les plus austères du siècle. Ce n'en fut pas moins une union très élégante.

Pour ce qui est du caractère, Montausier était courageux, distingué, mais surtout rigide, tenace, et d'une volonté de fer. Aussi se poussa-t-il rapidement dans la carrière des honneurs. On en fit un gouverneur d'Alsace, de Saintonge et de Normandie, puis un duc et pair en 1664 ; enfin, en 1668, on l'appela au poste pour lequel il semblait tout désigné, en le nommant gouverneur du Dauphin : situation de tout premier ordre qui le mit immédiatement en vue, et où il resta une quinzaine d'années. — Il mourut le 17 mai 1690, et Fléchier prononça son oraison funèbre.

Le duc de Montausier se faisait remarquer par une sévérité et une austérité excessives. On redoutait beaucoup son goût difficile et surtout ses boutades. En effet, ses jugements les plus droits sont gâtés par des brutalités de langage vraiment singulières. Chose étonnante, il était la douceur même dans son cercle d'amis : il y avait là Chapelain, Lalanne, Scudéri, Balzac, Conrart, même La Mesnardière. Mais, envers ses ennemis (et il en avait), c'était l'acharnement même. M^{me} de Choisy disait de lui que « c'était un fagot d'orties qui piquait, de quelque côté qu'on le prit ». Ainsi il ne pouvait pas souffrir Voiture, dont la tournure d'esprit lui déplaisait au dernier point, et dont il détestait sans doute aussi la condition de parvenu. Il abhorrait également Boileau, et presque autant Molière : « Ces gens-là, disait-il, devraient, la tête en bas, rimer dans la rivière. » Une légende veut qu'il ait assisté à la première représentation du *Misanthrope* et qu'il ait été enchanté de se retrouver dans Alceste : l'anecdote est peu authentique, mais elle est vraisemblable et répond bien au caractère de Montausier.

Ses boutades sont plus authentiques. Ainsi, rencontrant Corneille après l'insuccès de *Tite et Bérénice* : « Monsieur, lui dit-il, j'ai vu le temps que je faisais d'assez bons vers : depuis que je suis vieux, je ne fais rien qui vaille. Il faut laisser cela aux jeunes gens... » Corneille fut sans doute médiocrement flatté de ce compliment à rebours, avec lequel Montausier croyait le consoler. Tallemant l'appelle, non sans raison, « disputeur ».

De même il s'est montré très dur dans l'éducation du Dauphin :

il l'a littéralement roué de coups. Sans doute les châtimens physiques étaient dans la tradition du temps ; mais Montausier poussa l'orthodoxie en cette matière un peu plus loin qu'il n'eût fallu. Sa dureté fut telle que, même devenu homme, le Dauphin ne pouvait pas le rencontrer sans être saisi d'un tremblement nerveux. — Du reste, il s'occupa avec beaucoup de soin de l'éducation de son élève. C'est lui qui fit faire la collection *Ad usum Delphini* des auteurs anciens, expurgés et commentés avec la plus grande diligence. Il avait lui-même préparé un livre sur l'*Education d'un grand prince* : il avait écrit des *Méditations* sur les devoirs de sa charge qu'il donna à rédiger à l'avocat Rou. Rou s'acquitta consciencieusement de sa besogne, et ses *Mémoires* indiquent les grandes lignes du plan de Montausier. Il y a de fort bonnes choses à tirer de ces réflexions, bien qu'elles ne constituent pas un livre définitif ; ceci, par exemple : « S'il (le Dauphin) se met bien dans l'esprit que les auteurs des soulèvements et des rébellions, et les personnes puissantes qui y sont entrées (1), sont principalement et même uniquement ceux qu'il faut châtier, mais non pas tous les complices, et cela pour l'exemple seulement, parce que ce sont toujours les premiers qui sont cause du mal, les peuples étant comme la mer et eux comme les vents, celle-ci demeurant toujours tranquille si ceux-là ne remuent. »

Il est vrai que Montausier fut attaqué de son temps dans son rôle d'éducateur. On le voit par l'*Apologie* qu'il envoya au roi. « Le reproche le plus universel, dit-il, c'est qu'on fait étudier le Dauphin, ... qu'il est nécessaire qu'un prince soit honnête homme, mais qu'il ne lui convient pas même d'être savant. » Montausier combat victorieusement cette hérésie : « M. le Dauphin, donnant quelques heures à ses livres et le reste à la cour, il apprend également les sciences par l'étude, et le monde par l'usage : enfin rien ne peut tant l'aider à être honnête homme que le soin que l'on prend pour l'empêcher d'être ignorant. » Montausier plaidait une cause déjà gagnée ; le roi n'avait pas même écouté ses rétracteurs.

Il protégea les lettres et les sciences. Ses principaux protégés furent Hévelius, l'astronome qui s'occupait de cométographie, et Heinsius, le philologue hollandais, qui lui dédia toutes ses éditions. — Ajoutons que le duc de Montausier possédait une magnifique Bibliothèque pour laquelle il n'épargnait rien. C'est lui qui appelle les livres *des docteurs muets*.

Comme écrivain, il faut distinguer l'homme de cour et l'homme

(1) Ceci est une allusion évidente au cardinal de Retz.

austère, le précieux et le pédagogue. Les papiers de Conrart, mine inépuisable et encore à peu près inexplorée (1), renferment une foule de choses qui sont de Montausier. Les œuvres en vers sont en général faibles ; les titres indiquent suffisamment ce qu'elles contiennent : *Amour naissant*, *Amant idolâtre*, *Amour sans espérance*, *Désirs incertains*, *Mauvaise nuit*, *Étrange effet de la jalousie*, *Jalousie extravagante*, *Pitié secourable*, *Colère injuste*, *Innocence dangereuse*, *Il faut être bien traité pour être discret*, *On ne peut être aimé en aimant*, *A des rossignols qu'il entendait chanter*, *Absence est un mauvais remède pour son mal*, *Amant jaloux prêt à partir*. C'est un Oronte, un petit poète précieux de salon qui cherche toujours quelque chose d'inattendu. « Ses titres ont toujours quelque chose de rare. » Il y a pourtant des pièces gracieuses, par exemple *A des rossignols qu'il entendait chanter*. Ce n'est qu'une romance, et pas d'un très beau style, mais elle est charmante et d'un joli tour :

Rossignols, dont la douce voix
Trouble le silence des bois

Où je demeure,
Vous êtes heureux en amour,
Vous chantez la nuit et le jour,
Et moi je pleure.

Du mal qu'il vous fait ressentir
Vous faites partout retentir
Votre demeure,

Et moi, sans oser librement
Faire connaître mon tourment,
Tout seul je pleure.

Lorsque vous devenez jaloux,
Donnant air à votre courroux,
Rien n'en demeure ;
Et moi, quand je crains un rival,
Ma bouche riant de mon mal,
Mon cœur en pleure.

Le destin, pour vous sans rigueur,
Vous permet d'être où votre cœur
Fait sa demeure ;
Et moi, loin des divins appas
Sans qui ma vie est un trépas,
Toujours je pleure.

La chute je pleure est très bien trouvée ; mais elle se répète un peu trop.

(1) Conrart, en effet, « compilait, compilait, compilait » : les passages qu'il faisait retrancher des livres comme secrétaire du roi chargé de la délivrance des privilèges, les pièces inédites qui couraient de main en main, il transcrivait tout.

Voici un sonnet tout à fait dans le goût d'Oronte. Il a pour titre
Désirs incertains :

La douleur me rend le teint blême
Quand on me traite rudement ;
Mon inquiétude est extrême
Quand on me traite doucement ;
Tantôt ami, tantôt amant,
Je ne me connais pas moi-même,
Et je ne sais pas seulement
Si je souhaite que l'on m'aime.
Souvent je suis las de souffrir,
Et souvent je crains de guérir,
Tant mon incertitude est grande.
Faisant tous les jours mille vœux,
Je ne sais ce que je demande :
Amour, dis-moi ce que je veux.

Montausier était meilleur lorsqu'il s'avisait de faire des traductions. Il avait traduit les *Satires* de Perse et la 10^e *Satire* de Juvénal (traduction imprimée par erreur dans une édition des œuvres de Bossuet, ce qui a soulevé récemment un débat d'où il est résulté que Bossuet n'avait jamais fait de vers). Voici un fragment traduit de Perse, qui, comme on sait, est un auteur très difficile :

Que les soins des mortels sont frivoles et vains !
J'en ris, mais qui lira ce qui sort de mes mains ?
Deux ou trois seulement, et peut-être personne.
Certes, j'en suis honteux et ce malheur m'étonne.
Pourrais-je sans dépit me voir si maltraité
Que l'on me préférât un poète crotté !
Mais regardons cela comme une bagatelle.
Quoi ! lorsque nous voyons le peuple sans cervelle
Condamner sottement quelque chose de bien,
Faut-il que notre goût s'accorde avec le sien ?
Ne pesons pas l'honneur à sa fausse balance
Et, satisfait de nous, méprisons sa croyance.

Cela est du pur classique.

Mais l'œuvre magistrale de Montausier, qui se trouve également dans les papiers de Conrart, c'est le portrait du cardinal de Retz, publié pour la première fois tout récemment (1) Ce portrait est tout à fait dans la manière brutale et méchante de Montausier ; mais l'ironie y est « prolongée et forlongée », selon l'expression de Saint-Simon ; et d'ailleurs on dirait déjà du Saint-Simon lui-même, avec quelque chose de moins âpre peut-être, mais d'aussi

(1) *Revue d'histoire littéraire de la France*, 15 janvier 1895, p. 98 et suivantes.

pénétrant. Le morceau est long, mais il vaut la peine d'être cité : « M. le coadjuteur de Paris, qui est docteur de Sorbonne et qui, par conséquent, sait bien ce qu'il faut faire, dit que c'est offenser Dieu que de ne pas se servir des dons qu'il nous fait, et que c'est se rendre indigne de ses grâces que de ne les pas recevoir. Comme M. l'archevêque, son oncle, ne fait presque point sa charge, tantôt son incapacité et tantôt ses plaisirs l'en empêchant, ce jeune prélat n'a pu souffrir de voir le troupeau, qui lui doit être un jour commis, errer sans garde et sans conduite. Il en prend le soin et travaille incessamment à sa conservation, sans se lasser de veiller, de courir, d'écrire et de prêcher. Voyant principalement que ce pauvre peuple négligeait la grâce que Dieu lui avait faite de le faire naître libre, il n'a rien épargné pour lui faire secouer le joug de la servitude sous laquelle il gémissait. Ce qui n'a pas été une entreprise peu difficile, car les Parisiens étaient si simples et, pour se servir du nom qu'on leur donne, si badauds, qu'ils s'imaginaient vivre en pleine liberté et croyaient que le changement ne les pourrait rendre que malheureux (suit le discours des Parisiens)... Voilà les discours à peu près que tenait ce peuple endormi, qui savait si peu distinguer les choses qu'il croyait être heureux lorsqu'il était le plus malheureux du monde, puisqu'il vivait dans la solitude. Le plus grand de ses maux, c'était qu'il ne les sentait pas, et qu'il était en une si profonde léthargie que les plus savants médecins désespéraient de sa guérison. Mais M. le coadjuteur, qui a toujours eu de bons desseins dans l'esprit, qui maintient que les grands hommes ne doivent marcher que par des précipices et qui n'a jamais songé qu'à se tirer du commun par des voies extraordinaires, animé en cette occasion par l'amour ardent qu'il a pour son peuple et par la charité que tous les chrétiens doivent avoir, mais principalement ceux à qui, comme à lui, la charge des âmes est commise, se résolut d'entreprendre cette cure. Il ne pouvait voir sans soupirer qu'un homme seul et même un enfant commandât à tant de milliers d'hommes. Sa piété lui représentait devant les yeux, comme un objet désagréable à Dieu, une femme gouvernant l'Etat, jugeant bien que, puisque le ministère des choses sacrées est interdit à ce sexe, celui des choses politiques ne lui peut être permis.

« Le zèle de la maison de Dieu, dont il brûle nuit et jour, le faisait mourir de regret, quand il croyait distribuer des bénéfices à des personnes qu'il en jugeait si peu dignes, au lieu de ne les tenir que du Saint-Esprit seul, sans en avoir d'obligation à personne, comme lui, qui ne devait pas sa coadjutorerie à la reine, quoiqu'elle l'en eût pourvu, mais à Dieu qui ne s'était servi d'elle que

comme il se sert des autres causes secondes pour exécuter ses volontés.

« Il était touché de pitié, considérant la contrainte où la peur tenait ceux qui aiment à parler librement et à dire ce qu'ils pensent sans respect de personne. On n'eût osé décrier le gouvernement, parler contre la dignité royale, dire librement que la reine fait l'amour, mépriser ses commandements, choquer ceux qu'elle aime, mépriser ceux à qui elle met l'autorité entre les mains, faire des intrigues contre les ministres, porter le peuple à ne rien payer, le convier à se soulever contre ceux qui lèvent les droits du roi, ni avoir la moindre correspondance en Flandre ou en Espagne, sans courir fortune d'être banni ou mis en prison. Une infinité de pauvres gens qui ne vivent que des libelles qu'ils crient par les rues, n'en eussent osé porter de diffamatoires sans être aussitôt condamnés au fouet ou aux galères. Les chanteurs du Pont-Neuf étaient sujets aux mêmes accidents s'ils s'émancipaient seulement à offenser la moindre personne du monde, ce qui diminuait fort le divertissement des écouteurs et le profit des chanteurs.

« Ces choses et mille autres de cette nature touchèrent tellement de compassion M. le Coadjuteur, que son cœur généreux forma aussitôt le dessein d'interrompre le cours de tant de misères, quoi qu'il lui en pût arriver.

« L'impatience d'exécuter ce beau dessein ne lui laissait point de repos ; il y songeait en dormant et en veillant ; il cherchait sans cesse le moyen de le faire réussir, mais il en trouvait si peu que, la plupart du temps, il ne savait où il en était. Sa rêverie était telle que bien souvent il ne connaissait pas ses meilleurs amis ; et l'on eût dit qu'il était fou, ce que beaucoup de gens croient encore à l'heure qu'il est. Mais ce qu'on disait de lui ne le touchait en aucune façon ; et, voulant, à quelque prix que ce fût, faire éclore le dessein qu'il avait conçu dans son esprit, dès sa première jeunesse, de faire un jour un parti dans l'Etat, tout ce qui le pouvait avancer lui semblait bon, et tout ce qui le pouvait retarder lui semblait mauvais. La louange et le blâme lui étaient égaux pourvu qu'ils allassent à ses fins, témoignant principalement la grandeur de son courage à mettre sous ses pieds la réputation et l'estime des gens de bien, qui est une vanité dont les esprits les plus solides ont eu de la peine à se défendre... »

Enfin Montausier a été l'éditeur de la *Guirlande de Julie* (1),

(1) Une *Guirlande* est un recueil de pièces de vers en l'honneur d'une dame.

dont il a eu la première idée et à laquelle il a collaboré. C'est une imitation des guirlandes italiennes, par exemple la *Ghirlanda della contessa Angela Bianca Beccaria* (Genève, 1895), la *Ghirlanda di frondi, fiori e frutti del signor Alcide inflammati per l'illustrissima signora Zenobia Reina Beccaria Farona, gentildonna di Pavia* (Pavie, 1896). La *Guirlande de Julie* fut préparée en 1641 par les soins de Montausier, et elle fut offerte à Julie le jour de sa fête (22 mai), ou peut-être le jour de l'an 1642. Elle comprenait 90 feuillets, dont chacun contenait une fleur et un madrigal : chaque fleur prend la parole pour faire l'éloge de Julie. Montausier s'était adressé pour ces madrigaux à tous les poètes de l'hôtel de Rambouillet, Voiture excepté. Il le détestait, comme nous l'avons vu plus haut (1) ; il profita de ce que Voiture voyageait alors en Espagne pour se passer de son concours. Tous les madrigaux qui furent envoyés ne furent pas conservés : Montausier s'était réservé le droit de choisir. Voici les noms des poètes qui contribuèrent à la *Guirlande* : Montausier, avec 16 madrigaux et la Dédicace ; Malleville, avec neuf madrigaux (il en avait présenté treize) ; Scudéry, avec cinq madrigaux, sur douze qu'il avait faits ; Corneille (six madrigaux) ; G. Colletet (quatre) ; Ph. Habert (trois) ; Arnauld de Pomponne, le futur ministre, fils d'Arnauld d'Andilly (trois) ; Arnauld d'Andilly, frère du précédent (deux) ; Desmarets de Saint-Sorlin (deux) ; Habert de Cérizy (deux) ; Pinchesne (deux) ; Chapelain (un) ; Godeau (un) ; Arnauld d'Andilly le père (un) ; Gombaud (un) ; Tallemant (un) ; Arnauld de Corbeville (un) ; Henri Habert (un) ; le marquis de Rambouillet, père de Julie (un).

La Dédicace n'est pas ce qu'il y a de meilleur, mais elle explique bien le sens du recueil. C'est Zéphire qui parle à Julie :

Recevez, ô nymphe adorable,
Dont les cœurs reçoivent les lois,
Cette couronne plus durable
Que celles que l'on met sur les têtes des rois.
Les fleurs dont ma main la compose
Font honte à ces fleurs d'or qui sont au firmament
L'eau dont Permesse les arrose
Leur donne une fraîcheur qui dure incessamment,
Et tous les jours ma belle Flore,
Qui me chérit et que j'adore,
Me reproche avecque courroux
Que mes soupirs jamais pour elle
N'ont fait naître de fleur si belle
Que j'en ai fait naître pour vous.

(1) Tallemant rapporte ce mot de lui, à la fois haineux et méprisant : « Nos chiens n'ont jamais chassé ensemble. »

Les autres madrigaux de Montausier sont moins bons. —
Voici la *Rose* :

Assise en majesté sur un trône d'épines,
Je porte le sceptre des fleurs,
Qui cèdent à l'éclat de mes grâces divines
Quand l'aurore au matin m'arrose de ses pleurs.
Mais, beauté que le monde adore
Et qui sais doucement ravir,
J'estime beaucoup plus l'honneur de vous servir
Que celui de régner dans l'empire de Flore.

Le morceau est bien écrit, sans rien de saillant.

L'*Angélique* :

Recevez mon service, adorable Julie,
Seule que la nature a fait naître accomplie.
Ah ! que j'estimerais mon destin glorieux,
Si votre belle main sur vos cheveux m'applique !
Je suis favorite des cieux,
Je porte le nom d'Angélique ;
Mais je n'ignore pas qu'au jugement de tous
Je le suis beaucoup moins que vous.

L'*Angélique* de Malleville, comme nous le verrons, est très supérieure à celle-ci.

L'*Héliotrope* :

A ce coup, les destins ont exaucé mes vœux ;
Leur bonté me permet de parer les cheveux
De l'incomparable Julie ;
Pour elle, Apollon, je t'oublie,
Je n'adore plus que ses yeux ;
C'est avecque leurs traits qu'Amour me fait la guerre :
Je quitte le soleil des cieux
Pour suivre celui de la terre.

Le défaut de ces pièces, c'est que la chute en est toujours prévue ; or le madrigal doit surprendre pour être bon, car c'est un genre où il faut être décidément précieux.

Citons quelques-uns des madrigaux attribués à Corneille (1). Ce sont des sonnets sur le *Lys*, la *Tulipe*, l'*Hyacinthe* (2) :

D'un éternel bonheur ma disgrâce est suivie ;
Je n'ai plus rien en moi qui marque mon ennui.
Autrefois un Soleil me fit perdre la vie,
Mais un autre Soleil me la rend aujourd'hui.

(1) Ce qui a fait douter de leur attribution, c'est qu'ils ne sont signés que d'un C. Ils pourraient être aussi bien de Conrart ; et on le souhaiterait pour Corneille, car ils sont bien faibles.

(2) Pour comprendre cette pièce, il faut savoir qu'Hyacinthe était un prince lacédémonien d'une grande beauté ; Apollon, qui l'aimait, le tua par mégarde en jouant au disque. Il le changea en la fleur qui porte ce nom.

Voici le *Narcisse* de M. Habert de Cérizy :

Quand je vois vos beaux yeux si brillants et si doux
 Qui n'ont plus désormais rien à prendre que vous,
 Leur éclat m'est suspect et pour vous j'appréhende.
 Souvent ce riche don est chèrement vendu ;
 Je sais que ma beauté ne fut jamais si grande,
 Et pourtant chacun sait comme elle m'a perdu.

Cela n'est pas fade ; c'est un madrigal encore, mais relevé par un ton légèrement épigrammatique.

Mentionnons encore la *Tulipe* de Godeau, que nous citerons plus tard ; la *Violette* de Desmarets de Saint-Sorlin, qui fut si célèbre au xvii^e siècle :

Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe,
 Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour ;
 Mais, si sur votre front je puis me voir un jour,
 La plus humble des pleurs sera la plus superbe.

Le madrigal n'est ni très fin ni très élégant, mais il est ample, majestueux et sonore.

Mais les meilleurs madrigaux du recueil sont ceux de Malleville, de Pinchesne et de Scudéry. Ceux de Pinchesne, à la vérité, pourraient bien être de son oncle Voiture, à qui, nous l'avons vu, Montausier n'avait rien demandé. Il serait triste que les seuls bons vers qu'ait écrits Pinchesne ne fussent pas de lui.

Voici l'*Angélique* de Malleville :

Quand toutes les fleurs prennent place
 Sur l'ivoire de votre front,
 Il faut par raison que je fasse
 Ce que par audace elles font ;
 Et, certes, si la voix publique
 Me nomme partout Angélique
 Et me donne tant de renom,
 Je réponds mal à ses louanges
 Et ne mérite plus mon nom
 Si je ne couronne les anges.

La *Violette*, du même :

De tant de fleurs, par qui la France
 Peut les yeux et l'âme ravir,
 Une seule ne me devance
 Au justesoin de te servir
 Que si la rose en son partage
 Fait gloire de quelque avantage
 Que le ciel daigna lui donner ;
 Elle a tort d'en être plus fière :
 J'ai l'honneur d'être la première
 Qui naisse pour te couronner (1).

(1) La violette est la première fleur qui apparaît au printemps.

Les *Lys*, de Pinchesne :

Je puis mettre, entre les louanges
Qui me rendent si glorieux,
D'avoir fleuri devant les cieux,
Cultivé de la main des anges ;
Mais, de pouvoir vous couronner,
Madame, c'est y retourner.

Même titre :

Que j'ai de gloire, à cette fois
Que j'outrage ces belles tresses :
Je ne couronnais que les rois,
Et je couronne les déesses.

Le plus joli madrigal de toute la *Guirlande* est le *Pavot* de Scudéry. Ce poète avait des moments de folie, mais il avait aussi quelquefois infiniment de talent :

Accordez-moi le privilège
D'approcher de ce front de neige,
Et, si je suis placé, comme il est à propos,
Auprès de ces soleils que le soleil seconde (1),
Je leur donnerai le repos
Qu'ils dérobent à tout le monde.

E. M.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

CONFÉRENCE DE M. DEJOB

(Sorbonne)

Blaise de Montluc (2).

Un des hommes du xvi^e siècle qu'il est le plus intéressant d'étudier et de comparer avec Agrippa d'Aubigné est Blaise de Montluc, maréchal de France, auteur des *Commentaires* (1502?-1577).

Ce personnage nous est, en un sens, moins sympathique que l'auteur des *Tragiques* et de l'*Histoire universelle*. Il ne possède point en effet la même variété d'aptitudes, la même richesse de dons. Il a, comme tous ces hommes de la Renaissance, l'esprit

(1) C'est-à-dire, « après lesquels le soleil vient au second rang. »

(2) Nous recommandons la lecture du très intéressant ouvrage sur *Montluc* publié par M. CHARLES NORMAND, dans la *Collection des classiques populaires*, chez Lecène, Oudin et Cie. 4 vol. in-8° br. 4 fr. 50.

assez facile : ainsi, si ses relations avec les reîtres ne lui ont pas appris l'allemand, il est cependant arrivé, dans ses campagnes, à parler fort couramment l'italien et l'espagnol. Mais ce n'est ni un homme de lettres ni un savant : il est absolument étranger et indifférent au mouvement intellectuel et aux préoccupations littéraires de son temps. Il cite volontiers des dictons populaires, mais il ne parle de Ronsard en aucun endroit. De plus, il appartient à celui des deux partis de cette époque qui plaît le moins, ayant la responsabilité de la Saint-Barthélemy, tandis qu'une certaine faveur s'attache aux protestants persécutés. Il se signala d'ailleurs dans la guerre qu'il fit à ces derniers par une cruauté tranchant même sur la rudesse du temps, et qui le fit qualifier de « boucher royaliste. »

Mais il a joué un rôle bien plus en vue que celui d'Agrippa d'Aubigné : et, s'il est par certains côtés inférieur à celui-ci, comme homme de guerre il lui est bien supérieur. Il a pris à toutes les guerres de son temps, en Italie, en France, une part brillante : et, tandis que l'histoire du xvi^e siècle fait à peine mention d'Agrippa d'Aubigné, elle doit à chaque ligne rappeler le nom de Montluc. Assurément il étale un peu sa compétence militaire, et dit volontiers aux capitaines qui le linont : apprenez, par mon exemple, de quelle manière vous devez vous conduire. Mais il peut, sans que l'histoire le contredise, se rendre ce témoignage qu'il n'a jamais été ni défait ni surpris partout où il a commandé en chef. Bossuet admirait fort ce mot de Mercy : « Il est permis à un général d'être vaincu, mais non pas d'être surpris, parce qu'il ne dépend que de sa prudence et de sa vigilance de ne point se laisser surprendre, tandis que la victoire dépend en partie de l'obéissance et du courage de ses soldats. » Montluc n'aurait pas admis cette restriction : pour lui, le général fait du soldat tout ce qu'il veut, et peut, en quelque sorte, en refondre l'âme : aussi fut-il, de son temps, un capitaine excellent et comme infailible. De pareilles qualités font que l'on trouve, à la lecture des *Commentaires*, le plaisir que l'on éprouve toujours à être en compagnie d'une personne qui sait son métier : savoir son métier, cela n'est pas forcément avoir du génie ou un talent supérieur, mais cela suppose d'abord une très longue pratique, et ensuite l'art d'avoir su mettre à profit ce dont on a été témoin, et visille utilement : on peut alors se promettre de faire à coup sûr, non pas toujours de belles choses, mais toujours des choses utiles.

La compétence militaire de Blaise de Montluc lui venait d'abord de ce qu'il aimait son métier. On n'en peut dire autant d'Agrippa d'Aubigné : celui-ci fut assurément un bon soldat et un bon of-

ficier, qui fit plus que son devoir, qui alla même au-devant, puisqu'il quitta avant l'âge, à 15 ans, la maison paternelle pour prendre les armes. Mais il n'aimait pas la guerre pour elle-même, et, s'il combattit si longtemps avec tant d'ardeur, c'était pour défendre le parti auquel il était dévoué. Montluc au contraire pense que, si la chicane n'existait pas et si les lois, en la favorisant, n'avaient pas créé et légitimé la noblesse de robe, les gentilshommes devraient se consacrer exclusivement à la guerre. Ce n'est pas seulement un devoir à remplir, c'est la nature et la tradition qui lui ont mis l'épée au côté, et il était par tempérament si disposé à s'en servir, « qu'au temps de ma jeunesse », dit-il, « les jours de paix m'étaient des années. »

Il était brave, d'une bravoure dont il croyait que jamais un militaire n'est dispensé de donner la preuve. Il pensait que le courage n'est pas seulement un moyen d'attirer d'abord l'attention sur soi, et de monter en grade : mais qu'il est nécessaire d'entretenir l'opinion de sa bravoure, non seulement quand on est jeune, mais même quand on est parvenu aux commandements suprêmes. A de certains moments un général doit être soldat, et prêcher d'exemple. Ainsi fit-il au siège de Rabastens en 1570. Il avait alors, étant né vers 1502, environ 50 ans avant d'Aubigné, 68 ans. Remarquant que les canonniers, placés dans un endroit intenable, avaient pris peur : « Il n'est fonction que de noblesse (il n'est ouvrage bien fait que par les nobles) », dit-il, en se tournant vers ses officiers, et, prenant une fascine, il alla lui-même la placer devant les hommes. Peu après il commandait l'assaut : comme les colonnes hésitaient, il se mit lui-même à leur tête et, marchant en avant, reçut par le visage cette arquebusade qui l'obligea depuis lors à porter un masque. C'était la septième qu'il recevait, sans compter les blessures à l'arme blanche. Malgré cela, une fois rétabli, il sortit encore de sa retraite à la prière de Catherine de Médicis pour se rendre devant une place assiégée.

Mais son courage, égal à celui de d'Aubigné, en diffère en ce qu'il est infiniment plus prudent. D'Aubigné va se mettre lui-même entre les mains de ses ennemis. Montluc, aussi hardi à l'occasion qu'il peut être nécessaire, ne l'est jamais plus qu'il ne faut. Il dit, en trente endroits, qu'un général doit ménager la vie de ses soldats, mais encore tenir à la sienne propre, et ne s'aventurer jamais inutilement. Et l'on voit, en effet, que les traits de hardiesse aventureuse sont chez lui des traits de prudence. Lors de son invasion en Provence, Charles-Quint tirait sa subsistance de quelques moulins, que les Français parvinrent à détruire, sauf un seul, particulièrement gardé par l'ennemi. Montluc conçoit le

projet de le détruire aussi : et, pour y parvenir, il n'emmena qu'un très petit nombre d'hommes, non pour faire preuve d'audace, mais pour échapper plus facilement à la surveillance des Impériaux. Toutes les fois qu'il tente ainsi un coup de main, il prend toutes les précautions nécessaires, suppute le temps qu'il faudra au corps attaqué pour avertir le gros de l'armée, et n'hésite pas à faire, au retour, un long circuit pour tromper la poursuite d'un ennemi supérieur : il vaut mieux être las, dit-il, que pris ou mort. Pendant les guerres d'Italie, quand Pietro Strozzi, notre allié, jugea nécessaire de reculer devant le duc de Marignan, Montluc le supplia d'opérer son mouvement à la faveur de la nuit, démontrant qu'il fallait répudier toute fausse honte, que, dans une retraite, la position désavantageuse, l'encombrement, affaiblissent le courage des soldats, tandis que celui des ennemis augmente d'autant. Il l'engagea enfin, si, par l'effet d'un courage mal entendu, il ne pouvait prendre sur lui de faire une retraite nocturne, à se battre sur place de pied ferme : il sauverait ainsi son honneur tel qu'il l'entendait, et, sans plus de pertes, obtiendrait peut-être le succès : « Combatés, de par Dieu, à bon escient, et ainsi vous jouerez à boule veue, comme on dict. »

Ces talents militaires de Montluc éclatèrent particulièrement en deux circonstances : à Cérises en 1544, où on peut lui attribuer le gain de la bataille livrée sur son conseil, et à Sienne.

Dans le siège qu'il soutint dans cette ville en 1554, toutes les circonstances étaient contre lui. Il se trouvait bloqué dans une ville où il venait d'arriver depuis quelques jours seulement, où il ne connaissait par conséquent personne, et n'était connu de personne. Il était, de plus, malade de deux maladies dont chacune était mortelle, une fièvre continue et la dysenterie, si bien que pendant trois jours, dit-il, « il n'entroît personne dans ma chambre que les prestres, pour avoir soin de mon âme, car le corps estoit abandonné des médecins ». Enfin il lui fallait ménager le souci que les Siennois avaient de leur indépendance : ils étaient bien résolus à se défendre avec acharnement. Déjà, avant son arrivée, les dames s'étaient enrégimentées en trois bataillons, commandés par des personnes de la plus haute noblesse, et, armées du pic et de la pelle, travaillaient aux fortifications. Aussi les troupes françaises avaient-elles été bien accueillies : mais les habitants entendaient néanmoins garder leur liberté vis-à-vis de leurs alliés comme de leurs ennemis, et ne point changer de mattres. Aussi, avant de commander une mesure, Montluc devait-il prendre soin de la soumettre au conseil des magistrats, qui délibéraient et votaient ensuite sans lui. Nommé par eux,

dans un extrême péril, dictateur pour un mois, il abdiqua au jour fixé son autorité provisoire.

De toutes ces difficultés il se tira avec une parfaite habileté. Il rassura d'abord tout le monde sur sa santé, et réussit en effet à se guérir. Il estimait bien heureux pour lui qu'un remplaçant, qu'on lui avait déjà désigné, n'eût pas pu entrer dans la ville : car il serait mort, s'il n'avait pas été nécessaire qu'il vécût. Il avait remarqué le fâcheux effet produit sur les habitants quand on le voyait, à cause du froid, tout « embéguiné » de fourrures. Sur son passage, raconte-t-il, les peureux, « car en une ville il y a d'ungs et d'aultres », et les femmes disaient : « Que ferons-nous si notre gouverneur meurt ? Nous sommes perdue.... Il n'est possible qu'il en échappe ! » Pour leur rendre courage, il procéda d'abord à une riche toilette, qu'il nous décrit dans le détail, puis il essaya de réparer sur son visage les outrages de la maladie. « Or, avois-je encore deux petits flacons de vin grec, et m'en froetis ung peu les mains, puis m'en lavay fort le vizaige jusques à ce qu'il eust prinz ung peu de couleur roge, et en beuz, avec ung petit morceau de pain trois doigts, puis me regarday au miroir. Je vous jure que je me cognoissois pas moy-même et me sembloict que j'estois encore en Piémont, amoureux comme j'avois esté : je ne me peux contenir de rire, me semblant que tout à coup Dieu m'avoit donné tout ung autre vizaige... Et je bravois par la salle plus que quatorze et n'eusse pas eu la puissance de thuer ung polet, car j'estois si foible que rien plus. »

Il sait aussi donner en confiance en lui par son talent de changer une circonstance défavorable en une preuve de sa capacité. N'ayant pu obtenir de Strozzi qu'il fasse sa retraite de nuit, il assemble les magistrats de Siennese, et les avertit qu'ils aient à s'attendre à une défaite de ce général : cela « pour les asseurer, afin que la nouvelle venant tout à coup ne mist une espouvante générale par toute la ville. » Il conjure ainsi l'abattement des assiégés d'autant mieux qu'il leur donne plus de confiance dans sa perspicacité. A un moment l'ennemi, pressé par Charles-Quint d'en finir, résolut de battre la place avec vingt-cinq ou trente pièces venues de Florence. Montluc rendit le courage aux habitants terrifiés et organisa des surveillances de nuit pour épier les ingénieurs ennemis, et lui permettre de prendre des mesures de défense particulières sur les points qu'ils avaient observés.

La garnison était en partie française, en partie allemande et italienne. Il sait si bien ménager tout le monde qu'il obtient progressivement diminution de la ration de pain : on en avait à la fin si peu qu'il fallait faire des sorties pour cueillir dans les fossés

quelques mauves, qui composaient une nourriture mortelle. Mais les Allemands souffraient plus que les autres de la privation de nourriture : il comprend qu'il vaut mieux se priver de leur courage, et pour qu'ils ne puissent pas se refuser à une sortie évidemment périlleuse, il leur fait donner par Strozzi l'ordre de se retirer. Il obtint ainsi quelque répit. Mais cela ne suffit bientôt plus : la ville souffrait horriblement de la famine. « En cheminant on tombait mort ». Il obtint alors qu'on renvoyât parmi les bouches inutiles toutes les petites gens, les gens de service. Les malheureux expulsés périrent pour les trois quarts entre les fossés et le camp des assiégeants qui ne voulaient point les laisser passer. Mais « ce sont, dit Montluc, les lois de la guerre : il faut estre cruel bien souvent pour venir à bout de son ennemy. » Et il recommande ce procédé aux gouverneurs de villes assiégées. « Estouppés les oreilles aux cris... : si j'eusse creu mon courage je l'eusse fait trois mois plustost : peult estre que j'eusse sauvé la ville ; cent fois je m'en suis repenti. »

Il réussit ainsi à tenir plus de neuf mois. Le jour où il accorda que la ville n'en pouvait plus, il refusa de signer la capitulation. Le duc de Marignan dut se contenter de la signature des Siennois. Mais, dans la capitulation, une clause exceptait de la vie sauve les révoltés, c'est-à-dire les bannis, réfugiés politique de Florence d'Allemagne, d'Angleterre même. Montluc prit leur défense, et tint aux magistrats de Sienne un ingénieux discours pour leur montrer qu'eux aussi étaient mis en danger par les termes de la convention et pouvaient être considérés comme révoltés. Sur la demande formelle des Siennois la clause d'exception fut effacée. Quant à Montluc et à ses soldats, ils sortirent de la ville avec les honneurs de la guerre. Le duc de Marignan s'était d'ailleurs toujours montré très courtois avec Montluc. Il avait laissé passer pour lui le vin grec, les médicaments, et lui avait même envoyé, la veille de Noël, quelques pièces de gibier et du vin fin « pour faire lendemain la feste ». Il est vrai que, tout en le « caressant avec ses presens », il lui préparait « ung aultre festin », un assaut pour la nuit même.

Tel fut Montluc homme de guerre. En dehors de ses talents militaires, ce n'était pas une grande âme : il lui manquait pour cela des qualités, et il avait de graves défauts. Mais il y eut cependant dans son caractère quelques-uns des traits auxquels se reconnaissent les grands hommes.

Il est d'abord religieux, d'une religion qui ne cherche pas les raisons de sa foi, qui ne connaît ni sa théologie, ni la théologie d'autrui, mais qui est réelle et sincère. On le voit envoyer d'Italie

un gentilhomme à Notre-Dame de Lorette pour accomplir un vœu en son nom. Il énumère volontiers les succès qu'il a remportés, mais ne veut pas que l'on croie « qu'il attribue la bonne issue et en donne la louange à autrui qu'à Dieu ». Puis la guerre est pour lui l'école de vertus nombreuses dont il semble qu'un militaire pourrait se passer. Il estime que l'amour du vin et du jeu, l'envie, l'avarice, la colère sont des défauts impardonnables chez un jeune homme qui veut devenir un bon capitaine, et il montre très bien combien il lui en coûtera, s'il ne sait point s'en débarrasser. S'il est avare, il volera sur la solde de ses hommes, payera mal ses mercenaires, et n'aura jamais auprès de lui « un soldat qui vaille, car tous les bons hommes vous fuiront, disant que vous aimés plus tost un escu qu'un vaillant homme. » S'il est colère, il offensera des gens qui sont hommes comme lui, qui comme lui souffrent de l'outrage, et qui, tenant souvent sa vie entre leurs mains, peuvent avoir souvent le désir et l'occasion de se venger. Enfin s'il est jaloux du courage de ses subordonnés, il passera sous silence leurs belles actions ou s'en attribuera le mérite : par là il les découragera. Et Montluc déclare que, pour lui, il a obtenu de ses hommes tout ce qu'il a voulu, parce que, s'il a eu quelque vivacité, il a toujours rendu justice à tout le monde, et il n'était point intéressé. Il se trouve ainsi que cet homme, d'une si rude nature et qui a tant de choses à se reprocher, a peut-être le mérite d'avoir épuré le cœur de ses soldats et amélioré leur caractère.

Nous avons dit aussi qu'il aimait son métier ; mais ce n'était pas à cause de ses avantages immédiats, parce qu'il permet de s'élever au-dessus des autres et flatte notre égoïsme. Montluc aime la guerre d'abord parce qu'elle procure la gloire : il entend inscrire son nom dans la mémoire de la postérité. Lui, qui ne savait de latin qu'« autant qu'il en faut pour dire son *Pater* », il cite César et Tite-Live, et espère qu'on mettra son nom à côté de celui des grands capitaines d'autrefois. Car ce n'est pas d'occuper l'esprit de ses contemporains qu'il se soucie. C'est le propre des âmes communes de ne rechercher que des éloges qui satisfassent notre vanité, parce que nous pourrions nous-mêmes les lire ou les entendre, et de tenir pour indifférents ceux dont l'écho flatteur ne saurait parvenir à notre oreille. Mais l'amour de la gloire, telle que la donne et la consacre la postérité, est une forme plus haute de l'amour-propre, et ne va point sans la générosité des sentiments.

En second lieu Montluc aime son métier parce que c'est le service du roi : et ce mot de roi, dans les idées du temps, est syno-

nyme de patrie, et de tout ce que nous entendons par là. Triompher des ennemis du roi, assurer et étendre sa puissance, voilà à quoi sert la guerre. Sans doute Montluc aperçoit les défauts des princes qu'il sert : et, bien que sa reconnaissance exagère parfois leurs qualités, et le pousse, par exemple, à nommer Henri II le meilleur de nos rois, il sait au besoin signaler les imperfections et les vices de leur gouvernement : ainsi il dit que la guerre serait infiniment moins dure, si le roi payait plus exactement ses soldats. Mais, tout en sachant au besoin juger leurs actes, il leur reste, autant que quiconque, fidèle et dévoué. Il a consacré à leur service toute son existence, et leur a donné trois de ses fils qui moururent avant lui sous les armes, le second entre autres dans cette expédition mal connue qui fut tentée sur l'île de Madère.

C'est ce dévouement de Montluc pour ses rois qui explique sa haine contre les huguenots. Il leur a fait beaucoup de mal, mais il déclare qu'il aurait voulu leur en faire davantage encore. Il n'est pourtant point fanatique : et, s'il tient, avec toute son époque, que l'erreur est damnable, il ne s'arrête pas à cette idée, et ce n'est pas elle qui le fait agir. Ce qu'il combat en eux, c'est leur désobéissance au roi qu'ils ne veulent pas reconnaître pour leur maître et contre lequel ils s'arment, provoquant toutes sortes de désordres. La justification relative de Montluc est là ; et on voit bien, dans le récit très franc qu'il fait de sa conduite à leur égard, de quelle nature est le motif qui le détermine. Il veut empêcher les bouleversements que peut causer la politique des huguenots, fervents royalistes s'ils sentent la royauté pencher de leur côté, mais, dans le cas contraire, insinuant que la volonté du peuple peut limiter le pouvoir des rois, et qu'au besoin on pourrait se passer d'eux. « Quel roy ? répondaient un jour certains d'entre eux à un gentilhomme catholique, « nous sommes les roys, nous ; et à cestuy-là que vous dictes, nous luy donrrons des verges, et luy donrrons mestier pour luy faire apprendre à gagner sa vye comme les autres ». Et Montluc, qui rapporte avec la même sincérité l'horreur que lui inspiraient ces propos, et le châtiment exemplaire qu'il en tira, ajoute : « Je crevois de despit... de raige je saultay au collet de ce Verdier, et luy dis : « O meschant pail-lard, as-tu bien ausé soiller ta meschante langue contre la majesté de ton roy?... » Il les livra au bourreau qui l'accompagnait, et cette exécution, « la première que je feys au sortir de ma maison, sans sentence ny escripture, car en ces choses j'ay ouy dire qu'il fault commencer par l'exécution... *ferma la bouche à plusieurs séditeux, qui n'osoient parler du roy qu'avec respect.* »

En réalité, si sa conduite est cruelle, sa nature ne l'est pas. Il

ne se réjouit pas à voir souffrir : on le voit alléger autant qu'il peut le fardeau de la guerre pour le paysan. Mais il a la main lourde pour les ennemis, et les huguenots se sont mis dans le cas d'être considérés par lui comme les pires ennemis. A Rabastens, tandis qu'on l'emporte à demi-mort, il recommande à ses officiers de bien veiller à ce qu'on égorge tout, et dans son livre il donne aux capitaines le conseil de faire tout massacrer dans les villes qui auront résisté à leur canon : c'est le moyen d'abrégier la guerre. Car il ne fait pas le mal sans nécessité, c'est à-dire quand il croit qu'on peut s'en passer. Il donne toujours l'ordre à ses officiers d'empêcher qu'on outrage les femmes. Et ce qui justifie parfaitement à ses yeux sa cruauté, c'est qu'elle porte ses fruits : c'est ainsi que, dans la Guyenne déchirée par des luttes incessantes entre les deux partis, ayant pris des mesures de rigueur : « J'amenai, dit-il, très promptement tout le monde à se fréquenter. »

Il faut noter aussi qu'il a d'un honnête homme la sensibilité extrême à toutes les imputations contre son désintéressement. Les protestants disaient volontiers qu'il s'était enrichi en pressurant et en pillant. Il répond en vingt endroits à cette accusation, avec l'accent de la plus grande sincérité : « Il ne les fault pas croire, ce sont mes ennemys. » Il ajoute : il y a certaines choses que j'avoue et dont je suis fier ; il y en a d'autres que je sollicite qu'on examine de près. J'ai fait piller, il est vrai, les biens des protestants qui faisaient mine de rester chez eux dans les temps de lutte, pour attendre le moment favorable pour égorger leurs adversaires sans défiance ; mais je suis incapable de m'enrichir par le pillage. — Il fait le détail de sa fortune : après cinquante ans de guerres, elle consiste en trois métairies et un moulin, le tout vaut bien quatorze à quinze mille francs, et, s'il l'affermait, lui rapportait tout au plus 4500 livres (1). Enfin il n'a jamais volé sur la solde de ses hommes. Et il sollicite du roi une enquête sur tous ces points. Comme il ne fut évidemment pas sans ennemis et sans envieux, il fut desservi à la cour. Un jour il reçut de Charles IX une lettre fort blessante, dans laquelle le roi lui disait : depuis trois ans vous ne faites rien qui vaille. Il écrivit immédiatement au prince une lettre de justification, et, dans ses *Commentaires*, qui ne devaient paraître qu'après sa mort, il lui adresse de longues remontrances. Malgré cela il ne se plaint point que les rois aient été injustes à son égard, et il recommande à ses

(1) C'était évidemment peu, même pour l'époque, où l'on voit d'autres capitaines arriver à 60.000 livres de rente ou davantage.

compagnons de bien se persuader que, s'ils servent leurs maîtres fidèlement, ceux-ci ne les laisseront pas mourir dans la misère. « Si vous avés faict service au Roy, vous avés observé le commandement de Dieu..., et quant aux récompenses des biens, il fault que cella procède de sa bonne volonté, et non les avoir par reproches et importunités. » Pour lui, il est content de son sort : quoique perclus de tous ses membres, sauf du bras droit, il trouve que la vie lui a été bonne, puisqu'elle a fait de lui, cadet de Gascogne, un maréchal de France, et qu'il est par les dignités et les exploits en compagnie des plus grands et des plus glorieux personnages.

Le livre de Montluc, les *Commentaires*, est déparé à nos yeux par certains défauts. D'abord l'art de la guerre, tel qu'il était quand Montluc y a excellé, nous parait aujourd'hui bien mesquin, et nous souffrons de voir un maréchal de France nous raconter si minutieusement des exploits de chef de parti que l'histoire enregistre à peine en une ligne. On voit qu'il n'a point idée de ce que c'est qu'un plan de campagne ; tout au plus comprend-il un plan de bataille. Si l'on compare les récits de batailles dans Tite-Live et dans les *Commentaires*, la différence est sensible, et l'on reconnaît que la force et l'étendue d'esprit sont du côté des anciens. Il faut dire qu'au temps de Montluc les plus grosses armées n'étaient que de quinze à vingt mille hommes ; il est aussi malaisé de développer ses facultés militaires à la tête d'un aussi petit nombre de soldats que d'être très éloquent devant un petit nombre d'auditeurs.

Les *Commentaires* sont pourtant plus intéressants que l'*Histoire universelle* d'Agrippa d'Aubigné : si, par exemple, on compare le récit animé de la bataille de Cérisoles dans Montluc à n'importe quel récit de bataille dans l'*Histoire universelle*, Montluc a tout avantage. Cela tient, il est vrai, à ce qu'il n'a pas conçu l'histoire de façon aussi haute que d'Aubigné ; il n'a pas daigné ou peut-être osé prendre le titre d'historien : il n'embrasse pas tout l'ensemble des événements de l'époque, il ne raconte que ce qu'il a fait ou vu. Aussi, tandis que le talent d'Agrippa d'Aubigné a été insuffisant pour imprimer la vie à son œuvre, Blaise de Montluc, merveilleusement servi par sa mémoire, a retracé les événements auxquels il avait pris part avec toute la passion qui l'animait alors. Il lui est ainsi facile de mettre de l'unité dans son livre, car cette unité est en lui-même.

Mais, si son étroitesse de conception l'a bien servi à ce point de vue, elle lui a nuit en ce sens qu'elle est aussi une étroitesse d'informations et par suite une étroitesse de vues. Il connaît

moins les choses, et les comprend moins. Ainsi il ne paraît avoir connu le protestantisme que du jour où il fut appelé à le combattre, et, s'il parle des huguenots, c'est, dit-il, un terme que l'on applique aux protestants, mais il ne sait pas pourquoi. Il a écarté de son récit tout ce qui n'a pas trait aux guerres, et encore aux seules guerres auxquelles il a pris part. Le reste lui est indifférent ou étranger. Son intelligence en souffre un peu. Il croit, par exemple, fermement que le roi pourrait, s'il le voulait, supprimer la chicane. Ailleurs il se mêle de lui donner des conseils de politique, et lui dit : si l'on forme une ligue contre vous, formez-en une autre vous-même, à laquelle vous obligerez tout le monde à se rallier. C'est la déplorable méthode qu'appliquera plus tard Henri III, ne faisant point attention que, si le roi a le pouvoir de contraindre ses sujets, il a meilleur compte à agir directement contre ses ennemis, et que, s'il n'a plus ce pouvoir, il échouera dans sa tentative et y perdra son dernier prestige.

Mais on ne saurait méconnaître chez Montluc de l'esprit et souvent de l'éloquence, moins assurément qu'Agrippa d'Aubigné n'en a su mettre dans ses écrits : celui-ci, même dans son *Histoire universelle*, qui n'est pas son meilleur ouvrage, a fait preuve de plus de talent littéraire. Mais Blaise de Montluc était bien doué, et certains passages de son livre sont, à juste titre, célèbres : tel ce récit fameux de la délibération dans laquelle son chaleureux discours décida le roi à livrer la bataille de Cérisoles.

Néanmoins on se convainc, en le lisant, que, pour qu'un homme développe tout son talent, il ne suffit pas qu'il sache bien son métier et possède de grandes qualités, il faut encore qu'il étende ses idées au delà, et sache acquérir une philosophie de la vie.

F. B.

SCIENCES HISTORIQUES

COURS DE M. CHARLES SEIGNOBOS

(Sorbonne)

Histoire générale des XVII^e et XVIII^e siècles.

LES PROVINCES-UNIES.

(Suite et fin.)

Il ne reste plus de la maison d'Orange-Nassau que le stathouder de Frise, Frédéric de Nassau, qui vient de se compromettre en prenant part à la tentative de son cousin, et le fils posthume de Guillaume, celui qui sera plus tard Guillaume III. Le parti hollandais reprend immédiatement le dessus. Désormais c'est lui qui dirige les affaires de la République, et il gardera le pouvoir pendant 23 ans, jusqu'en 1672.

Les Etats généraux restent toujours l'autorité suprême de l'Union, mais les Hollandais y ont l'influence prépondérante. Ils détiennent la capitale fédérale, La Haye, et ils achètent les députés des autres provinces aux Etats en leur distribuant les places lucratives dont ils disposent. A cela il faut ajouter que les Etats ne formaient pas un mécanisme bien pratique ; ils se réunissaient quatre fois l'an à La Haye, mais les sessions se passaient en cérémonies, et les affaires traînaient en longueur : chaque province déclarait qu'elle ne voterait qu'après telle autre. Les députés de Hollande profitèrent de cette situation. Avant chaque session, ils se réunissaient et décidaient d'avance la conduite à tenir ; ils arrivaient ainsi en séance avec une décision toute prête sur chaque question, et les autres provinces, incapables d'aucune initiative, prirent l'habitude d'attendre la décision des Hollandais et de se régler sur eux. En apparence, les provinces restaient toutes égales, chacune présidait à son tour pendant une semaine, mais, en réalité, c'était la Hollande qui dirigeait tout, parce qu'elle avait l'avantage d'avoir étudié et décidé les affaires avant de venir en séance. La Hollande avait aux Etats généraux de l'Union la même influence que les commissions dans nos assemblées parlementaires contemporaines.

Le chef du gouvernement hollandais est le Grand Pension-

naire. Officiellement, c'est un personnage subalterne, un scribe et un juriste à la fois : il renseigne les « Seigneurs Etats » sur le droit, et leur sert de greffier. Comme signe de sa condition subalterne, il ne vient dans les cérémonies qu'après les députés ; il n'a que quatre pièces à sa disposition, et il n'a sous lui qu'un personnel très restreint : un secrétaire, un directeur des affaires étrangères et quatre commis aux écritures. En fait, il dirige les Etats de Hollande pour la même raison que ceux-ci dirigent les Etats généraux. C'est lui qui prépare les affaires pour les Etats. Il est nommé pour cinq ans, et réside à La Haye, où il doit rester jour et nuit. Il assiste à chaque séance des Etats de Hollande, dirige la discussion, recueille les voix, proclame le vote et formule la résolution. En dehors des séances, il prépare les projets de résolutions, et tient la correspondance. Il est ainsi le chef du gouvernement de la province de Hollande.

Aux Etats généraux, il fait partie de toutes les commissions ; il prend la parole dans les délibérations au nom de la Hollande. Comme la Hollande est chargée de presque toute la diplomatie, c'est lui qui dirige les affaires étrangères de la République, qui traite avec les ambassadeurs, qui reçoit la correspondance diplomatique. Ainsi, parce que le Grand Pensionnaire est le conseiller et le secrétaire des Etats de Hollande, il est devenu le chef du gouvernement de la Hollande ; et, comme c'est la Hollande qui dirige l'Union, il est devenu également le chef du gouvernement de l'Union.

Le plus connu des Grands Pensionnaires, et aussi le plus caractéristique est Jean de Witt. Il commença par être Pensionnaire du conseil de ville de Dordrecht, puis il devint Grand Pensionnaire des Etats de Hollande. C'est un homme de vie très simple, il a 10.000 gulden de fortune personnelle, et ne reçoit que 3.000 gulden de traitement ; son cocher lui sert de jardinier et de commissionnaire. « Il est très studieux, écrit d'Estrades ; tandis que la plupart des gens du pays ont une grande paresse ; il n'y a que lui qui sache entièrement le secret des affaires, parce qu'elles lui passent toutes par les mains. » Il répondit, un jour, à un ambassadeur qui l'interrogeait sur son genre de vie, « qu'il mangeait et buvait avec modération, qu'il se couchait le soir sans penser à ses affaires, et se levait le matin de bonne heure, se mettant au travail sans interruption et ne s'occupant jamais que d'une seule chose à la fois. » Il classait par mois les lettres reçues et les minutes de celles qu'il envoyait : sa correspondance, écrite presque tout entière en français, est conservée aux Archives, où elle forme 40 volumes.

Witt gouverna de 1650 à 1672. Il diminua la dette, qui s'élevait à 153 millions de gulden, en abaissant l'intérêt à payer de 5 à 4 0/0, et il ne fit pas de nouveaux emprunts, malgré les deux guerres qu'il eut à soutenir contre l'Angleterre.

A l'intérieur, il eut à lutter contre les Orangistes qui s'agitaient fréquemment, surtout pendant les guerres contre l'Angleterre. C'était, un jour, les compagnies bourgeoises qui prenaient le drapeau orange; un autre jour, c'étaient les pasteurs qui prêchaient contre le gouvernement et pour le prince, ou bien c'étaient les marins et les soldats qui refusaient de s'enrôler au nom des Etats. La Hollande travaillait par contre à affermir sa souveraineté et celle des Etats généraux. En 1663, les Etats de Hollande ordonnèrent aux pasteurs de prier d'abord pour les Etats de Hollande, « leurs seuls et légitimes souverains », puis pour les Etats des autres provinces, leurs alliées, et les députés qui les représentaient à l'Assemblée de la Confédération (mars-avril 1663).

En même temps, le parti hollandais prenait des mesures contre la famille d'Orange. On peut distinguer deux périodes dans cette lutte des Etats de Hollande contre la famille d'Orange.

Dans la première période, le petit prince d'Orange est encore un enfant, et son oncle, Charles Stuart, est exilé d'Angleterre. La Hollande profite de cette situation pour attaquer directement la maison d'Orange et l'exclure à jamais du pouvoir. Elle est aidée en cela par Cromwell qui exige, pour faire la paix avec l'Union, que la famille d'Orange soit déclarée exclue de toutes les charges de la République. Il était bien difficile de faire passer cette clause dans un traité public : des envoyés de la Hollande obtiennent de Cromwell qu'il signe le traité sans cette clause, sous la réserve qu'il ne l'exécutera que si les Etats de Hollande votent un acte d'exclusion. Witt fait approuver le traité par les Etats généraux ; puis, réunissant à part les Etats de Hollande, il leur fait jurer le secret, et leur communique les lettres des envoyés. Les députés de Haarlem et de Leyde refusent de voter l'exclusion ; Witt demande que la résolution soit prise à la majorité et non à l'unanimité, comme la coutume l'exige, et, malgré les protestations de la minorité, la résolution passe par 14 voix contre quatre et une abstention. Par cet acte, les Etats de Hollande s'engageaient à ne donner aucun pouvoir civil ou militaire au prince d'Orange, et à refuser leur consentement à sa nomination comme capitaine général de l'Union, si elle était proposée. Cette résolution souleva des protestations de la part des autres provinces, qui accusèrent la Hollande d'avoir fait une négociation particulière. La Hollande répondit par une justification de sa conduite

en latin : la *Déduction des Etats de Hollande*. Ils y exposent leurs efforts pour éviter l'acte d'exclusion, qui est d'ailleurs, disent-ils, un acte loyal et nécessaire pour la paix ; c'est en outre un acte de sagesse pour garantir la liberté ; tous les peuples qui ont favorisé une famille princière n'ont pas tardé à être asservis par elle ; d'ailleurs la maison d'Orange a été suffisamment payée, et la déduction énumère tout ce que la République lui a donné.

Les autres provinces n'ont pas su s'entendre. Les unes se sont soumises de peur de la guerre anglaise ; d'autres, parce qu'elles étaient occupées chez elles par des dissensions intérieures ; d'autres encore se sont laissé corrompre par la Hollande. « La Hollande, en effet, est maîtresse, dit Thurloë, de beaucoup de charges qui lui concilient les votes ; elle nomme à beaucoup d'ambassades, de commandements de troupes ; elle peut disposer de provinces entières, et a des appâts pour attirer à elles les renards qui en savent flairer le profit. »

La seconde période commence au moment où Guillaume sort de l'enfance ; son oncle Charles est devenu roi d'Angleterre ; les Etats de Hollande n'osent plus le combattre ouvertement. Le jeune prince a été élevé par son oncle Frédéric de Nassau, qui lui a formé une cour complète, avec un premier écuyer, un premier gentilhomme, un maître d'hôtel et des officiers des troupes de La Haye. Witt veut faire de lui « l'enfant de la République », sans toutefois lui rendre ses charges : les Etats nomment des commissaires pour surveiller son éducation ; mais les conseillers privés du prince ne veulent pas leur livrer les clefs du palais des princes d'Orange. Les Etats finissent par renoncer à la tutelle et essaient de détruire le stathoudérat lui-même.

Witt gagne le pensionnaire de Zélande, qui décide les Etats de sa province à promettre de ne pas choisir de stathouder sans s'être entendu avec la Hollande, et de ne pas demander le rétablissement de Guillaume III avant ses 18 ans. Déjà l'ambassadeur de France écrit : « Je vois bien à présent que pour longtemps c'est une maison détruite. » Mais, à mesure que Guillaume avance en âge, son parti augmente. En Hollande, le peuple se déclare pour lui : à Leyde, le tambour qui annonce la levée au nom des Etats est jeté à l'eau. L'amiral Trump est orangiste. Un pasteur prêche sur le texte d'Osée : « Je retournerai auprès de mon premier mari, car il était meilleur que le second » ; un autre, à La Haye, prêche sur l'ingratitude et attaque Witt. Guillaume se rend à La Haye à la fête des corporations de son quartier, il est acclamé doyen de l'Association par le peuple. Lui-même se conduit en prince souverain : un jour, son carrosse rencontre celui de

l'ambassadeur de France, d'Estrades. Guillaume veut passer le premier, le cocher de l'ambassadeur lui barre le passage, le peuple s'attroupe et se dispute avec l'escorte de d'Estrades. Witt, averti, accourt et envoie chercher la princesse douairière qui décide son petit-fils à descendre pour laisser passer l'ambassadeur.

En 1667, les Etats, malgré Witt, votent l'*Edict perpétuel*, qui déclare la charge de stathouder supprimée et ses pouvoirs répartis entre les Etats, les nobles et les régences des villes. Pendant qu'on le vote, Vivien, cousin de Witt, Pensionnaire de Dordrecht, coupe une reliure avec un canif : « Je fais l'expérience, dit-il à ses voisins, de ce que peut l'acier sur un parchemin. » Les autres provinces, sauf Utrecht, protestent et déclarent qu'elles ne donneront ni charges civiles, ni charges militaires, tant que Guillaume n'aura pas été nommé capitaine et amiral-général sans conditions. Witt arrive à les calmer, et elles s'engagent par l'*Acte d'harmonie* à rendre incompatible la charge de stathouder de province avec celle de capitaine général de l'Union.

L'équilibre entre les deux partis s'est maintenu jusqu'à la guerre de 1672. Le parti hollandais ne se soutenait que par l'alliance de la France. Ce n'était pas un parti militaire, il se défait au contraire de l'armée, qu'il laissa se désorganiser peu à peu. Elle n'avait plus de chef unique depuis la mort de Guillaume II ; chaque arme avait son chef autonome ; l'infanterie n'avait même plus de chef commun depuis la mort de Broderode, le dernier feld-maréchal qu'on n'avait pas remplacé ; chaque colonel était indépendant. Les troupes, déjà fort affaiblies, avaient été désorganisées par le licenciement des soldats étrangers, des Anglais en 1665, et des Français en 1667.

La guerre avec la France amena l'effondrement du parti hollandais. Jean de Witt demanda bien aussitôt qu'on mit en état les fortifications, qu'on reformât l'armée et qu'on nommât un capitaine général ; mais les Etats furent trop lents à se décider, et Louis XIV, profitant de la sécheresse, passa le Rhin et occupa quatre provinces. A cette nouvelle, le parti orangiste se souleva, demandant qu'on donnât à Guillaume la charge de stathouder et qu'on remplaçât dans les conseils de ville des Hollandais par des orangistes. Le mouvement partit de Ter-Weere, petite ville de Zélande, et se propagea dans les autres provinces. En Hollande même, à Dordrecht, les habitants, persuadés que le conseil voulait livrer la ville à Louis XIV, exigèrent qu'on leur ouvrit le magasin d'armes ; le conseil de ville, effrayé, fit annoncer qu'il envoyait une délégation à Guillaume. Il arriva, en effet ; les conseillers l'invitèrent à visiter les fortifications ; mais la foule mit en

joue l'un des bourgmestres et menaça de les massacrer tous, s'ils ne proclamaient Guillaume stathouder. Le secrétaire du conseil rédigea au plus vite une résolution dans ce sens, qu'on porta au Pensionnaire Vivien, le cousin de Witt, alors malade. Il refusa de signer ; puis, sur les prières de sa femme, il signa, mais en faisant suivre son nom des deux lettres V. C. (vi coactus) ; sa femme les effaça ; il demanda procès-verbal de sa protestation. Des émeutes du même genre éclatèrent à Rotterdam, à Delft, à Harlem, etc. A La Haye, Witt fut assailli par quatre assassins qui le frappèrent de leurs couteaux et le laissèrent pour mort. Les États de Hollande, livrés à eux-mêmes par cet accident, cédèrent sur tous les points. Ils donnèrent à Guillaume le commandement absolu de l'armée, votèrent l'abrogation de l'Edit perpétuel, le rétablissement du stathoudérat. Le 8 juillet, les États généraux reconnurent Guillaume comme capitaine et amiral-général des Provinces-Unies à vie, avec le libre usage de son commandement.

Au mois d'août, Witt et son frère furent massacrés à La Haye, et les États de Hollande donnèrent à Guillaume le droit de changer les conseils de ville : 600 régents furent destitués, et l'ancienne aristocratie hollandaise, dépossédée des conseils de ville, fut remplacée par une nouvelle aristocratie orangiste.

A partir de ce moment jusqu'à sa mort, en 1702, Guillaume ne rencontra plus aucune résistance. Il était plus puissant qu'aucun stathouder ne l'avait été avant lui, et son pouvoir avait été rendu héréditaire : on disait de lui, après son avènement au trône d'Angleterre, qu'il était roi en Hollande et stathouder en Angleterre. Il était le chef de l'armée, il dirigeait à son gré la politique extérieure de la République, qu'il entraîna dans les coalitions qu'il forma contre Louis XIV ; à l'intérieur, il nommait aux conseils de ville ; enfin il avait le pouvoir d'un roi.

Mais ce ne fut qu'un changement provisoire, un simple changement de personnel : la constitution resta la même. Les 600 régents nommés par Guillaume n'ont changé le caractère de la politique hollandaise que pour un temps ; ils ont bientôt formé une nouvelle aristocratie bourgeoise qui adopta la même politique que l'ancienne. Guillaume étant mort sans héritier, l'hérédité du stathoudérat est demeurée sans effet ; la charge même est restée vacante ; la Frise seule a conservé un stathouder. On est donc revenu à la situation d'avant 1672 : le Grand Pensionnaire de Hollande est redevenu le chef du gouvernement jusqu'en 1747, où une parodie de la révolution de 1672 a rétabli le stathoudérat.

Mais la Hollande, à partir de 1672, n'a plus joué aucun rôle en

Europe. Grande puissance sans territoire, elle n'était forte que parce que les grands Etats, France, Angleterre, Empire, étaient faibles. Elle a perdu toute importance quand ces grands Etats se sont fortifiés dans la seconde moitié du xvi^e siècle.

C. P.

EN SORBONNE

M. Jean Guiraud, ancien élève de l'école normale supérieure et de l'école française de Rome, professeur au lycée de Marseille, a soutenu en Sorbonne, le vendredi 20 mars, les deux thèses suivantes :

THÈSE LATINE : *De Prulianensi monasterio ordinis Prædicatorum incunabulis. (Du monastère de Prouille, berceau de l'Ordre des dominicains. 1206-1340).*

THÈSE FRANÇAISE : *L'Etat pontifical après le Grand Schisme.*

M. Guiraud a bien voulu nous résumer en quelques lignes ses deux thèses.

Thèse latine.

« Fondé par saint Dominique pour les hérétiques convertis (1206), le prieuré de Prouille s'est développé dans le cours du xiii^e et du xiv^e siècle. La première partie de la thèse décrit les accroissements territoriaux du monastère ; elle énumère les différentes chartes de donations qui furent concédées aux religieuses dominicaines de 1206 à 1340, et il ressort de cette enquête que, fondé tout d'abord par les Croisés du Nord, par Simon de Montfort et Foulques de Toulouse, le monastère ne tarda pas à jouir d'un grand crédit, même auprès des populations indigènes.

La seconde partie de la thèse analyse l'enquête qui fut faite dans le monastère et dans ses dépendances au point de vue temporel par le prieur provincial Pierre Gui (1340), et étudie les bâtiments du monastère et de ses dépendances rurales : les granges. A Prouille étaient juxtaposés deux couvents : l'un, celui des femmes, où l'on se livrait dans la plus stricte clôture à la vie contemplative ; l'autre, celui des religieuses, où l'on veillait aux intérêts spirituels et temporels du monastère, et où se fabriquait dans des officines tout ce qui était nécessaire à la vie de chaque jour. Les granges, gouvernées par un donat ou frère lai, étaient les centres des différentes exploitations agricoles relevant du monastère ; c'est là que les fermiers et les tenanciers venaient acquitter leurs censives. Très prospère en 1340, le monastère décline pendant la guerre de Cent Ans. Nous en avons une preuve dans l'enquête royale de 1425, qui est analysée dans la thèse. »

La thèse latine soulève peu de discussions. Etablis sur des documents précis et contemporains des faits, les résultats de la thèse n'étaient pas contestables ; aussi est-ce sur la méthode et sur de minutieuses questions de bibliographie que la Faculté a présenté quelques observations.

MM. Seignobos et Langlois critiquent le peu d'unité de la thèse qui leur semble manquer de conclusion, être plutôt une préface qu'un travail complet. Et, en effet, M. Guiraud nous apprend qu'il a l'intention de compléter sa thèse, de donner un ouvrage qui traitera de l'état économique du monastère de Prouille et des personnes vivant sous sa dépendance, de la valeur des denrées, des procédés d'exploitation, des propriétés, et qui, lui, sans doute, formera un tout.

Thèse française.

« La thèse française, comme la thèse latine, se divise en deux parties.

Dans la première sont énumérées les causes qui ont amené la dissolution du pouvoir temporel des papes à la suite du Grand Schisme : élection simultanée de deux papes, révoltes des villes et des seigneurs, progrès de la tyrannie, développement de la puissance des condottieri, abolition presque complète de la propriété ecclésiastique, convoitises des grandes familles romaines, népotisme : telles sont les raisons multiples qui ont constitué sur les ruines de l'autorité pontificale de nombreuses tyrannies féodales ou vicariales. Ces raisons sont énumérées d'après des documents d'archives. On voit les Orsini maîtres en Sabine, les Colonna en Campagne, les Caetani en Maritime, tous fortement établis sur les voies menant à Rome et enserrant entre leurs domaines la papauté affaiblie. Sont énumérées ensuite les villes qui avaient conservé l'esprit municipal et profité du Schisme pour se constituer en communes à peu près indépendantes.

Seconde partie de la thèse.

L'indépendance de la papauté ne pouvait être reconquise que si ces tyrannies et ces communes étaient soumises à l'autorité pontificale. Les papes du x^e siècle le comprenaient si bien que, pendant tout ce siècle, malgré de grandes divergences entre leur caractère et leur politique, ils se consacrèrent tous à la reconstitution du pouvoir temporel : ils y réussirent sous Jules II. Alors, les communes une fois vaincues et les familles féodales soumises ou même détruites, le pape régna en maître sur ses Etats jusqu'alors presque toujours en révolte. »

Dans sa thèse française, M. Giraud s'appuyait sur des faits présentés d'après des documents officiels et le plus souvent inédits. Il était donc difficile de discuter. Aussi a-t-on remonté aux origines du pouvoir temporel ; on a cherché à en préciser les vicissitudes, on a abordé des problèmes de numismatique aussi inextricables qu'étrangers au sujet ; on a même parlé de Louis-Philippe avant de remonter à Pépin le Bref.

Des questions intéressantes ont cependant été posées.

M. le Doyen (*M. Himly*) demande à M. Guiraud pourquoi il parle, dans sa thèse, de l'état politique du Saint-Siège au *XV^e siècle*. Avant le Grand Schisme tout était-il donc pour le mieux dans le monde pontifical ?

L'état politique du Saint-Siège, tel que je l'ai décrit, répond M. Guiraud, n'est pas particulier au x^e siècle. Depuis l'origine du pouvoir temporel, l'histoire de l'état pontifical se réduit à une suite d'alternances de puissance et de faiblesse. A la vérité, même avant le Grand Schisme, l'autorité du Saint-Siège était tombée très bas. Mais cette époque doit être choisie parce qu'elle est le point culminant de la lutte de la papauté

contre ses adversaires, parce que, après le Grand Schisme, des faits aussi graves ne devaient plus se reproduire.

M. Himly donne la conclusion en disant que, depuis le début du pouvoir temporel, la papauté a été comme elle fut pendant le Grand Schisme, c'est-à-dire toujours incertaine et bien faible. Le Grand Schisme n'est donc pas un fait isolé, c'est une période identique aux périodes précédentes, dont il ne faut pas trop le séparer.

M. Gebhart adresse à M. Guiraud plusieurs questions auxquelles M. Guiraud répond de la façon suivante.

Pendant tout le moyen âge, le pape s'est trouvé à Rome en face de quatre ou cinq puissances qui ont essayé tour à tour d'empiéter sur ses attributions : l'empereur, la noblesse romaine, les communes, le collège des cardinaux. L'empire, il est vrai, cessera la lutte avant le ^{xv}^e siècle, le collège des cardinaux ne formera plus qu'un avec la papauté, mais les communes et les chefs de l'aristocratie romaine resteront toujours prêts à combattre. De là ces alternatives de puissance et de faiblesse, suivant que le pape réussit à soumettre ses adversaires ou qu'il est vaincu par eux.

L'aristocratie romaine est toute-puissante à Rome, où il règne le plus grand désordre : les grandes familles, les Orsini, les Colonna, les Caetani, les Conti sont en lutte continuelle. Les cardinaux ont aussi une grande puissance : ils sortent dans Rome à cheval, en casque et en cuirasse, escortés d'un état-major ; ils ont une petite armée. Le pape est à la merci de l'aristocratie, prisonnier pour ainsi dire dans Rome, souvent chassé et quelquefois brutalement ; son autorité est toujours méconnue.

Si l'on veut chercher les causes de cette faiblesse de la papauté, si l'on se demande pourquoi le pape ne peut pas rester maître dans ses Etats, on en trouvera la raison dans les deux faits suivants :

1° L'élection au Saint-Siège est faite par les cardinaux qui, vivant à Rome, ont des intérêts communs avec les chefs de l'aristocratie, de telle sorte que le pape est l'élu d'un parti qui le soutient, auquel il est attaché.

2° Les partis étant en lutte continuelle et successivement vainqueurs et vaincus, les papes se succèdent, cherchant à faire triompher tour à tour des intérêts divers. Il n'y a pas d'unité de dessein, de là la faiblesse constante du Saint-Siège : le pape est à la merci des partis parce qu'il s'identifie avec l'un d'eux, au lieu de s'élever au-dessus de tous.

MM. Luchaire et Denis font quelques remarques bibliographiques, critiquent certains détails de composition, et constatent que, comme la thèse latine, la thèse française est déchiquetée, trop menue, ne forme pas un ensemble se suffisant à lui-même et, comme pour la thèse latine, M. Guiraud dit qu'il n'a donné qu'une partie, les premiers chapitres d'un travail beaucoup plus complet qu'il se propose de publier plus tard.

En somme, les thèses de M. Guiraud sont intéressantes (la thèse française surtout), et puisque M. Guiraud ne nous a donné que le commencement, et comme la préface de deux ouvrages qu'il doit « publier plus tard », nous devons souhaiter que ce plus tard soit bientôt.

M. Guiraud a été reçu docteur avec mention honorable.

J. L.

SUJET PROPOSÉ

(Sorbonne.)

PRÉPARATION A LA LICENCE.

DISSERTATION FRANÇAISE.

Apprécier la déclaration que fait Molière dans l'*Impromptu de Versailles* (sc. 3) par la bouche de Brécourt, sur son « dessein de peindre les mœurs sans vouloir toucher aux personnes », et déterminer de quelle manière il s'y est conformé.

PLAN

I. — Ancienneté de la discussion soulevée dans l'*Impromptu*. De tout temps les auteurs comiques ont eu à se défendre contre l'accusation de satire personnelle. Elle tient donc de l'essence même de la comédie.

II. — La comédie repose sur l'observation : elle emprunte donc à la réalité. Tantôt elle la serre de près, tantôt elle s'élève au-dessus d'elle. Dans le premier cas, elle soulève des réclamations, dans le deuxième, elle est moins exposée aux attaques.

III. — Molière a suivi alternativement ces deux méthodes d'après les sujets, l'état des mœurs, le moment, etc. Il a tracé les caractères généraux avec des traits personnels ; souvent ceux-ci sont reconnaissables ; ils le sont d'autant moins que l'œuvre est plus élevée.

IV. — Dates, revue des pièces : famille, confréries, noblesse, bourgeoisie, le Roi... Ainsi, comme tous les avocats dans leur propre cause, Molière se défend avec un mélange de faux et de vrai.

V. — Conclusion. — La postérité est indifférente aux réclamations des intéressés, elle ne s'attache qu'aux résultats. Au point de vue personnel, il n'y a là qu'une question d'habileté et de prudence.

Le Gérant : E. FROMANTIN.



Catalogue de Livres

Enseignement Secondaire

POUR

DISTRIBUTIONS DE PRIX

A L'USAGE DES

LYCÉES ET COLLÈGES DE GARÇONS ET DE JEUNES FILLES

ET DE

l'Enseignement secondaire libre

Pour nous conformer aux instructions de M. le Ministre de l'Instruction publique, nous avons exclusivement fait figurer dans ce Catalogue les ouvrages soumis, au préalable, aux différentes Commissions consultatives du Ministère et approuvés par elles.

SIGNES CONVENTIONNELS

I. P. Signifie approuvé par le Ministère de l'Instruction publique.

V. P. — approuvé par la Ville de Paris pour les distributions de prix dans les Collèges municipaux.

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

Seizième siècle, par **Emile Faguet**, chargé de cours à la Sorbonne. — *Etudes littéraires*. — Commynes. — Clément Marot. — Rabelais. — Calvin. — Ronsard. — Du Bellay. — D'Aubigné. — Montaigne. — Un vol. in-18 jésus, 6^e édition, broché. — **I. P.** **3 50**

Dix-septième siècle, par le même. — *Etudes littéraires et dramatiques*. — Corneille. — Pascal. — Molière. — La Rochefoucauld. — La Fontaine. — Racine. — Boileau. — Bossuet. — M^{me} de Sévigné. — Fénelon. — M^{me} de Malesherbes. — La Bruyère. — Saint-Simon. — Un vol. in-18 jésus, 12^e édit., br. — **I. P.** — **V. P.** **3 50**

Dix-huitième siècle, par le même. — *Etudes littéraires*. — Pierre Bayle. — Fontenelle. — Lesage. — Marivaux. — Montesquieu. — Voltaire. — Diderot. — J.-J. Rousseau. — Buffon. — Mirabeau. — André Chénier. — Un vol. in-18 jésus, 12^e édition, br. — **I. P.** **3 50**

Librairie LECÈNE, OUDIN & C^{ie}, Éditeurs

15, rue de Cluny, PARIS

Dix-neuvième siècle, par le même. — *Etudes littéraires*. — Chateaubriand. — Lamartine. — Alfred de Vigny. — Victor Hugo. — A. de Musset. — Th. Gautier. — P. Mérimée. — George Sand. — Balzac. — Un vol. in-18 jésus, 12^e édition, broché. — I. P. 3 50

Ouvrages couronnés par l'Académie Française.

Politiques et Moralistes du dix-neuvième siècle, par le même. — PREMIÈRE SÉRIE. — Joseph de Maistre. — De Bonald. — Mme de Staël. — Benjamin Constant. — Royer-Collard. — Guizot. — Un vol. in-18 jésus, 5^e éd., br. — I. P. 3 50

Hommes et Livres, *Etudes morales et littéraires*, par G. Lanson, maître de conférences suppléant à l'Ecole normale supérieure, docteur ès lettres. Un vol. in-18 jésus, br. I. P. 3 50

Bernard Palissy, *l'homme, l'artiste, le savant, l'écrivain*, par Ernest Dupuy, inspecteur général de l'Enseignement secondaire. — Un vol. in-18 jésus, br. — I. P. 3 50

Les Grands Maîtres de la Littérature russe, Gogol, Tourguènev, Tolstoï, par le même. Un vol. in-18 jésus, 2^e édition, br. — I. P. 3 50

Victor Hugo. — *L'homme et le poète*, par le même. — Un vol. in-18 jésus, 2^e édition, br. — I. P. 3 50

Aristophane et l'ancienne Comédie attique, par A. Couat, recteur de l'Académie de Bordeaux. — LE GOUVERNEMENT. — LA RELIGION. — L'ÉDUCATION. — LES MŒURS. — Un vol. in-18 jésus, 2^e édition, br. — I. P. 3 50
Couronné par l'Académie française.

Les Africains, *étude sur la littérature latine d'Afrique*, par Paul Monceaux, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, professeur de rhétorique au lycée Henri IV, docteur ès lettres. — LE GÉNIE AFRICAIN. — LES PATIENS. — Un très fort vol. in-18 jésus, br. — I. P. 3 50

Dante, son temps, son œuvre, son génie, étude littéraire et critique, par John A. Symonds, traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par M^{lle} G. Augis, agrégée de l'Université. — Un vol. in-18 jésus, br. — I. P. 3 50

Shakespeare et les Tragiques grecs, par Paul Stapfer, doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux. — Un vol. in-18, br. — I. P. 3 50

Cet ouvrage contient une série d'études sur Antigone, Roméo et Juliette, Œdipe le roi Lear, les Euménides, Macbeth, Hamlet, Oreste.

Couronné par l'Académie Française

(A suivre.)

QUATRIÈME ANNÉE.
2^e Série

MAY 22 1896

N^o 24. MARS.

30 AVRIL 1896.

Année Scolaire 1895-1896

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique
QUATRIÈME ANNÉE

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur en chef : **N. FILOZ.**

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

SOMMAIRE

G. BOISSIER.....	Germanicus et la révolte des légions dans Tacite (<i>Collège de France</i>).
A. BELJAME.....	Pope et son groupe littéraire (<i>Sorbonne</i>).
GABRIEL SÉAILLES.....	La philosophie de M. Renouvier. — La science totale (<i>Sorbonne</i>).
CH. SEIGNOBOS.....	La Suède au XVIII ^e siècle (<i>Sorbonne</i>).
DROZ	Taine. — Les trois forces primordiales. — La race (<i>Sorbonne</i>).
SUJETS PROPOSÉS.....	Faculté des Lettres de Nancy.
SOUTENANCES DE THÈSES.	

PARIS

LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE DE CLUNY, 15

1896

Service de Renseignements

AB... à Amiens. — Nous possédons une édition très curieuse de l'*Anthologie française*, ou chansons choisies depuis le XIII^e siècle jusqu'au XVIII^e. 3 vol. in-8° veau éraillé, 1765 ; prix 25 fr.

Z... à Rouen. — La *Grammaire grecque élémentaire* de Bailly est rare. Nous pouvons vous en procurer un exemplaire publié chez Durand, Paris, 1873, 1 vol. in-8° br. 15 francs.

S... à Montpellier. — Oui, nous connaissons l'ouvrage de Barante, le *Parlement et la Fronde* — *La Vie de Mathieu Molé*. Il a été édité en 1859 par Didier en 1 vol. in-8° broché ; prix 5 fr. Nous pouvons vous le fournir.

Avis. — Nous avons en ce moment un très bel exemplaire des *Évangiles* selon saint Mathieu, saint Marc, saint Luc, saint Jean, traduction de Le Maître de Sacy, publié chez Dubochet, à Paris, en 1837.

Ce très beau volume est orné de vignettes et d'ornements à la manière des manuscrits du moyen âge et de la Renaissance par Th. Fragonard. 1 vol. gr. in-8°, frontispice et titre en or et en couleurs, 1/2 reliure avec coins verts, filets, tr. dorées, 20 francs.

OUVRAGE RÉCEMMENT PARU

Histoire abrégée de la littérature anglaise, par J.-J. JUSSEMAND, 1 vol. in-12 br. 2 fr. 50 (Paris, Ch. Delagrave, éditeur).

Un des défauts les plus fréquents des histoires de la littérature, c'est d'être ou trop volumineuses ou incomplètes. Ce n'est pas le reproche que l'on fera à l'œuvre de M. Jusserand. Son livre qui n'a que 268 pages, est un des résumés les plus complets qui existent de l'Histoire de la littérature anglaise. Tandis que le chapitre 1^{er} nous parle en effet des races primitives, des Celtes, des invasions romaine et anglo-saxonne, le dernier contient les noms de Thackeray, Georges Eliot et Tennyson. Le tableau est donc absolument complet.

AVIS AUX AMATEURS

Nous pouvons procurer en ce moment une collection très curieuse des *Pamphlets* de la fin de l'Empire, des *Cent Jours* et de la *Restauration*, en 11 volumes, dans lesquels sont classés méthodiquement les discours, mémoires, documents politiques, procès, biographies, histoires secrètes, pièces de vers, comédies, chansons, publiés en 1814, 1815, 1816 et 1817. Ce recueil est **excessivement rare** et nous répondrons par lettre aux offres qui nous seront faites.

TRAVAUX D'IMPRESSION

Nous rappelons à nos abonnés et à nos lecteurs que nous sommes en mesure d'exécuter dans d'excellentes conditions tous les travaux d'impression qu'ils auraient l'intention de nous confier.

Nous leur offrons en même temps d'éditer ces travaux et de mettre à leur disposition les puissants moyens de publicité que nous possédons.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

Paraissant le Jeudi

LITTÉRATURE LATINE

COURS DE M. GASTON BOISSIER

(Collège de France.)

Germanicus et la révolte des Légions dans Tacite.

Avant d'étudier le rôle de Germanicus dans la révolte des légions, il convient de rappeler brièvement ses origines, et d'indiquer quelle place il occupait alors dans la famille impériale, aussi bien que dans l'esprit des contemporains.

La préoccupation la plus constante, et le vœu le moins souvent réalisé des fondateurs de dynastie, est d'avoir des héritiers dignes de leur nom et de leur puissance, et d'être assurés de ne pas emporter, en disparaissant, ce qui fait le plus ferme soutien du nouvel édifice. Ce désir de se perpétuer dans un successeur reconnu et honoré à l'avance par le monde romain, Auguste l'éprouva vivement. Cependant il devait léguer l'empire à un homme qui ne portait pas son nom, pour lequel il ne pouvait avoir ni affection, ni sympathie, à l'héritier de la race orgueilleuse des Claude.

Auguste se maria trois fois. De son second mariage avec Scribonia, il eut un enfant qui devait, plus heureux que les autres, échapper à la mort. On prétend, à ce sujet, que la quatrième églogue de Virgile, où l'on a voulu voir la prophétie de la naissance merveilleuse du Christ, se rapportait en réalité à la grossesse de Scribonia. Mais cet enfant si désiré fut une fille, Julie, qui allait, par ses dérèglements, faire le désespoir de l'empereur.

Bientôt Auguste s'éprit éperdûment de Livie, femme de Tibé-

rius Claudius Nero. Il l'obligea à divorcer, quoiqu'elle fût à ce moment enceinte. Elle avait eu déjà de Claudius Nero un premier enfant, Tiberius. Le second fut Drusus. Renvoyé d'abord par Auguste à son père, il revint au palais impérial après la mort de Nero, et fut ensuite adopté comme héritier légitime de l'empire, ainsi que son frère aîné Tibère.

Dans l'intervalle, en effet, Auguste avait perdu ses deux petits-fils, le fils de Julie, Caius, et Lucius César. Julie avait eu trois autres enfants de son mariage avec Agrippa, dont deux filles, Julie la jeune, et Agrippine, la première de ce nom, qui devait épouser Germanicus. Quant au fils plus jeune d'Agrippa et de Julie, Agrippa Posthumus, il mourut de la main d'assassins gagés dans une île éloignée, où il avait été confiné par l'influence de Livie. Ainsi l'empire échut, après la mort d'Auguste, à son beau-fils adoptif, le soupçonneux Tibère.

Des deux frères, Tibère et Drusus, Auguste avait toujours préféré le cadet. Tibère manquait de brillant ; et son extérieur n'avait rien de ce qui peut plaire et séduire. Drusus au contraire gagnait tous les cœurs. Son affabilité et ses qualités physiques n'étaient pas son seul titre à la faveur du peuple. Le bruit se répandit bientôt qu'il avait le dessein de rétablir un jour l'ancienne république, et, suivant Suétone, il écrivit même à Auguste, pour le décider à abandonner le pouvoir suprême, une lettre que Tibère communiqua secrètement à l'empereur. Il est peu douteux qu'on se fit alors aucune illusion sur cette chimère, le rétablissement de la république. Mais les favoris de l'opinion étaient toujours tenus par elle pour des opposants. Il était de bon ton de faire de l'opposition, à mots plus ou moins couverts, dans les salons mondains ; et frouder le pouvoir était d'ailleurs leur principale et presque unique occupation.

Quoi qu'il en soit, Drusus fut un excellent général. Ravager et subjuguier la Germanie semble avoir été l'objet de toute sa vie. Ce fut dans une de ces expéditions qu'il trouva la mort, en l'an X. Il eut, en effet, le bonheur, de mourir encore jeune, car c'est un bonheur pour les princes, dont la faveur populaire a exalté le mérite et les bienfaits à venir, que de ne pas être exposés à faillir à ces glorieuses promesses. Si l'on en croit les biographes, Drusus mourut dans des circonstances assez merveilleuses : étant engagé au milieu des forêts de l'Elbe, il rencontra une femme de stature extraordinaire, habillée à la façon des barbares, et d'apparence étrange, qui lui ordonna de s'arrêter, en lui déclarant que le terme de ses succès était proche. Peut-être était-ce une de ces prêtresses si en honneur parmi les Germains, qui les excitaient à

la résistance contre l'étranger. Bientôt Drusus succomba, à la suite d'une chute de cheval où il eut la cuisse brisée. Ses funérailles eurent lieu à Rome, et Auguste composa lui-même son oraison funèbre et son épitaphe.

On voit quel héritage d'espérances déçues et de souvenirs glorieux allait recueillir Germanicus, fils de Drusus. Lui-même ne démentit point la renommée. Il convient d'esquisser ici rapidement sa physionomie, comme homme de pensée et comme homme d'action. Un des traits les plus saillants de son génie, c'est d'abord son très vif amour pour les lettres. Il possédait non seulement les connaissances générales indispensables alors à l'honnête homme, mais aussi certains talents spéciaux. Il avait traduit en vers latins des fragments des *Phénomènes* d'Aratos, d'un caractère technique très marqué. Il avait aussi traduit plusieurs comédies grecques. Enfin, et surtout, il était un orateur brillant. Son goût pour l'éloquence lui fit garder l'habitude de composer des discours même après avoir obtenu les honneurs du triomphe. *Orabat causas etiam triumphalis* (Suétone).

Aussi est-on tenté de croire que ce fut surtout un contemplatif, plus familier avec les spéculations du cabinet qu'habitué aux exigences de l'action. Sans doute de tels hommes ne sont pas incapables d'affronter une situation périlleuse, de s'en tirer souvent avec honneur. On pourrait citer ici l'exemple que donnera plus tard Marc-Aurèle, « philosophe couronné », qui sut conduire avec un grand courage et beaucoup d'habileté des guerres périlleuses. Il faut toutefois distinguer entre ces hommes qui se mêlent à l'action par nécessité, et ceux qui ne pourraient vivre sans elle, entre ces généraux qui font la guerre par devoir et avec conscience, et ceux qui s'y plongent par passion et avec amour. Bref, Germanicus était un chef habile et dévoué, plutôt qu'un homme de guerre, plein d'entrain, de furie, aimant les combats pour eux-mêmes, comme une belle œuvre d'art, comme un thème à improvisations brillantes et animées, une source de vraies et uniques joies.

Il était inévitable que Tibère prit en haine Germanicus. D'abord il était loin, lui, Tibère, de posséder la popularité qui s'attachait aux exploits de Germanicus, et au souvenir de son père Drusus. De plus — et ceci est caractéristique — il ne faisait et n'a jamais rien fait pour la rechercher. Le moindre souci de cet empereur, froid, prudent, sans enthousiasme, fut toujours celui de gagner la renommée par des démonstrations simulées. Tibère toutefois ne pouvait s'empêcher, quelle que fût son apparente indifférence, de considérer comme dangereux celui auquel s'adressaient

tous les hommages du peuple. Enfin il avait été forcé par Auguste de faire une situation privilégiée à Germanicus, en adoptant pour héritier de l'empire ce fils de Drusus, son neveu, au détriment de son propre fils.

Les soupçons de Tibère étaient-ils fondés ? Avait-il raison de craindre dans Germanicus un rival prêt à hâter sa succession à l'empire ? Nous pouvons répondre non, sans hésitation. Germanicus, en effet — et ceci est un dernier trait de son caractère — était, avant tout, soit manque d'initiative et d'audace, soit plutôt honnêteté foncière, l'opposé d'un factieux. Quand on lui offrirait l'empire, il le refuserait. Il ne se croit jamais au-dessus de la loi d'obéissance qui le soumet à la majesté suprême de l'empereur, et il fait rigoureusement respecter cette loi. Il est impossible de ne pas rapprocher ce trait de celui que nous avons noté plus haut : le penchant de Germanicus pour la spéculation plutôt que pour l'action.

Toutefois Germanicus avait auprès de lui quelqu'un que Tibère pouvait bien autrement redouter : sa femme, la première Agrippine, dernière fille de Julie, et petite-fille d'Auguste. Fièvre de sa naissance et de la faveur croissante que le peuple témoignait à elle et à son époux, elle ne pouvait non plus vivre en bonne intelligence avec Livie, la mère de l'empereur. Des discussions continuelles les mettaient aux prises. Tacite nous a conservé l'expression de ces dissentiments (*muliebres offensiones, novercales stimuli*), qui avaient le don d'exaspérer Tibère. En Allemagne — où dans ces derniers temps toute une suite de travaux ont eu pour résultat final une sorte de réhabilitation et même d'apothéose pour certains empereurs, en particulier Tibère et Néron, issus de la gens Claudia — on a voulu expliquer ces divisions intestines de la famille impériale par une haine héréditaire entre les deux branches distinctes de cette famille, les Claudii et les Julii. Mais Germanicus, devenu le chef des Julii par son union avec Agrippine, petite-fille d'Auguste, était lui-même un Claudius, ce qui n'empêchait pas sa femme de l'aimer tendrement. Ce n'est donc pas par la rivalité entre les Claudii et les Julii qu'il faut expliquer les divisions entre Tibère et Livie d'une part, et Agrippine de l'autre, mais par des griefs d'un caractère tout particulier et personnel.

Quoi qu'il en soit, on peut juger, maintenant que nous avons mis dans tout son jour la personne de Germanicus, ses origines, la noblesse de son caractère, la faveur dont il jouit, son talent de général, quelle dut être l'inquiétude de Tibère, lorsqu'à son avènement à l'empire, il apprit la révolte des huit légions de Germanie

(80.000 hommes environ), ne songeant qu'à contester le nouveau pouvoir, ayant à leur tête, et pour les contenir, un prince héritier du trône, conseillé par une femme pleine de courage et d'ambition.

La révolte des légions de Germanie présente un caractère particulier, dû à la composition de ces légions. La défaite de Varus avait fait perdre à l'empire trois légions, entièrement massacrées dans les forêts de Germanie, et dont les numéros d'ordre, de funeste mémoire, ne furent attribués à aucune légion nouvelle. Il fallait cependant compléter les cadres. On fit une levée dans cette plèbe romaine, si différente alors de la vaillante et rude plèbe des anciens temps, composée de citoyens de toute origine et de toutes mœurs. Cette levée fut détestable, au témoignage de Tacite (*vernacula multitudo, lasciviæ sueta, laborum intolerans*), et, mêlée au reste de l'armée, devint un foyer de corruption et de révolte (*implere ceterorum rudes animos*, Ann. xxxi). Une des différences qu'il y eut en effet entre la révolte de Pannonie, qui eut lieu à ce moment même, et pour les mêmes causes, et la révolte de la Germanie inférieure, c'est que dans un cas il y eut des meneurs et des chefs avérés, dans l'autre point. D'un commun accord, tous les soldats de l'armée de la Germanie inférieure se portèrent contre les officiers, ce qui était le début ordinaire dans les séditions militaires, les jetèrent au fleuve et les remplacèrent par élection immédiate. Un seul, Cassius Chéréa, le même qui devait tuer plus tard Caligula, s'ouvrit un passage par la force au milieu des séditeux. (Ann. I, xxxi-xxxii.)

Germanicus, alors occupé à activer la rentrée de l'impôt en Gaule, revint en toute hâte à l'armée de Germanie. Il voulut haranguer les soldats et les rappeler à leur fidélité au serment : les soldats n'eurent d'autre réponse que de lui offrir l'empire. Il faut voir tout ce tableau dans Tacite (I, xxxv) : d'une part, Germanicus déclarant qu'il mourra plutôt que de trahir Tibère ; du côté opposé, tous les rebelles massés en un troupeau, répondant à ce refus par des cris de mort. Quelques-uns se détachent du groupe, s'avancent, menaçants : l'un d'eux, Calusidius, ose défier son général, et lui tend son glaive, en s'écriant : « Prends celui-ci : il coupera mieux (*strictum obtulit gladium, addito acutiorem esse*). Enfin les amis de Germanicus peurent à grand'peine l'arracher à la foule, et le conduire dans sa tente.

Le seul moyen de conciliation que l'on trouva — et il était habile — fut d'imaginer une lettre du nouvel empereur, Tibère, qui accordait aux soldats toutes les largesses habituelles d'un avènement : congés, exemption de corvées pour les vétérans, distribution des legs en numéraire de l'empereur défunt. Les sol-

daté réclamèrent sur-le-champ cet argent. Germanicus n'hésita pas à le prendre sur son trésor particulier, et la révolte sembla apaisée. Malheureusement, tandis que l'armée était en marche vers Cologne, on rencontra les envoyés de Tibère, chargés de faire prêter serment aux légions. Les soldats se persuadent que ces députés du Sénat viennent pour leur arracher tout ce qu'ils ont obtenu par leur révolte : ils se précipitent sur la légation, et surtout sur Munatius Plancus, personnage consulaire, qu'ils accusaient d'avoir inspiré le message du Sénat. Il eut grand-peine à échapper au massacre.

La révolte avait atteint sa plus grande fureur. C'est alors que se passa la dernière scène, d'un caractère tragique et touchant, qui devait ramener cette multitude. On vit sortir du camp un long cortège de femmes ; au milieu d'elles Agrippine, la petite-fille d'Auguste, chérie de l'armée pour son mari d'abord, et aussi pour ses nobles qualités de courage et de vertu conjugale. Enfin les rebelles ne purent retenir leur émotion, quand ils virent partir avec Agrippine le fils de leur général, l'arrière-petit-fils d'Auguste, élevé dans le camp, au milieu des soldats, dont il portait le costume, et qui l'appelaient affectueusement « la petite botte » (Caligula). Agrippine, Caligula : c'était la fortune de Rome, c'était Rome elle-même qui s'en allait, ne se jugeant plus en sûreté au milieu des siens, les déclarant déchus et indignes. Les soldats se précipitent au-devant d'Agrippine : ils protestent de leur affection, de leur fidélité : ils supplient Germanicus. Celui-ci alors prononce le discours célèbre qui devait tout terminer, qui du moins termine tout dans Tacite.

Nous remarquerons surtout dans ce discours l'imitation qui y apparaît du discours de Scipion à ses soldats révoltés, dans Tite-Live (xxviii, 27 et sqq.). Cette imitation est surtout saillante dans les deux passages essentiels du discours de Tacite : l'exorde et la péroraison. Dans les deux discours, les morceaux analogues sont dictés par des circonstances d'une similitude frappante. Huit mille soldats romains, en garnison à Lucrone, en Espagne, amollis par une longue oisiveté, avaient profité d'une grave maladie de Scipion, pour se relâcher de la discipline, et s'habituer au pillage, la tentation habituelle des vainqueurs en pays conquis. Bientôt le bruit de la mort de Scipion se répandit : les rebelles l'acceptent à la légère, destituent tous leurs officiers, et mettent à leur tête deux soldats, d'un grade infime : Atrius Umber, Albius Calenus.

Scipion cependant se portait à merveille. Il apprit la sédition : comment la punir ? Nouvellement arrivé en Espagne, ce jeune général ne voulait pas se montrer trop sévère ; d'autre part, il ne

fallait pas donner l'éveil aux rebelles. Scipion usa d'un ingénieux stratagème. Il fit semblant d'ignorer tout, et fit appeler l'armée de Sucrone à Carthagène, pour y recevoir sa solde, en retard de quelques semaines, et pour y tenir garnison, disait-il, en remplacement de la garnison actuelle. Les soldats franchissent les portes : ils voient, en effet, sortir à l'opposé, leurs prédécesseurs : ils se rassurent, et arrivent jusqu'au forum. Tout à coup, ils se trouvent enveloppés par l'armée de Carthagène, revenue subitement sur ses positions : ils sont cernés, et n'ont plus qu'à écouter le discours de leur général : « Je n'avais jamais imaginé que la parole pourrait un jour me manquer, pour m'adresser à mon armée... Comment, en effet, vous nommerai-je ? Je l'ignore. Citoyens ? Mais vous avez renié votre patrie. Soldats ? Mais vous avez rompu la religion du serment. Ennemis ? Votre corps, votre visage, votre équipement me font reconnaître des citoyens ; vos actes, vos paroles, vos projets, votre âme, me font voir des ennemis. » On sait combien les citoyens romains, dans la vie civile, aimaient à être appelés par leur nom, lorsqu'ils rencontraient un haut personnage : cet amour de l'appellation exacte était encore bien plus vif chez les soldats, qui considéraient comme seul digne d'eux le nom de camarades (*commilitones*) ou de soldats, et comme profondément injurieux ceux de citoyens, ou de *quirites*. Aussi le début de Scipion devait-il produire un grand effet. L'imitation de Tacite n'est pas moins heureuse. « Quel nom donner à ce troupeau ? Vous appellerai-je soldats, vous qui employez vos retranchements et vos armes à cerner votre général. Citoyens ? Vous qui repoussez si violemment l'autorité du Sénat. Le privilège même des ennemis, le caractère sacré de députés, le droit des gens, vous l'avez violé ! »

Dans un beau mouvement oratoire, Scipion faisait honte à ses soldats d'avoir cru que la mort de leur général pouvait justifier l'oubli de leurs devoirs. Et la Patrie ! s'écriait-il. « Eh bien, fussé-je mort, la république expirerait-elle avec moi ? Avec moi l'empire romain s'effondrerait-il ? » Tacite a repris ce passage. Toutefois, il ne fait plus mention de la Patrie, mais de l'empereur, qui désormais l'incarne et la personnifie. Il rappelle d'abord aux soldats les victoires auxquelles les a conduits Tibère. Puis il s'adresse à l'âme divinisée d'Auguste : « Puisse, dit-il, divin Auguste, ton âme, reçue au séjour céleste, les purifier de cette souillure ! » Enfin Germanicus termine en adjurant les rebelles, ébranlés et repentants, de se séparer de leurs meneurs, et leur promet à ce prix un pardon immédiat.

Tel est ce discours, dont l'effet fut si puissant que les soldats,

faisant justice eux-mêmes, massacrèrent les factieux. Il devint nécessaire de quitter ce champ de la révolte qui rappelait à tous d'odieus souvenirs. Germanicus lança alors son armée dans une campagne contre la Germanie.

R. L.

LITTÉRATURE ANGLAISE

COURS DE M. A. BELJAME

(Sorbonne)

Pope et son groupe littéraire.

VI

Le succès de l'*Essai sur la critique* ne fut pas très rapide. Les mille exemplaires qui composaient la première édition s'écoulaient avec une grande lenteur, lorsque Pope eut l'idée (qui eût sans doute été aujourd'hui la première qui lui serait venue) d'envoyer son livre aux personnes les plus distinguées de la littérature de son temps. Alors on parla de l'*Essai*, qui rencontra des détracteurs et des défenseurs passionnés.

Il fut tout d'abord attaqué très violemment par John Dennis, dont on faisait suivre le nom de l'épithète « le critique ». C'était le fils d'un commerçant de la ville de Londres. Il avait fait des études classiques très distinguées, puis avait été chassé de l'Université de Cambridge pour avoir tenté de donner un coup d'épée à l'un de ses condisciples, manière, a-t-on dit, « d'entrer hardiment dans la vie... des autres. » A la suite de cet accident, Dennis fit, selon la coutume qui existait alors, son « tour d'Europe ». Revenu à Londres, il se lia avec Wycherley, Dryden et la plupart des écrivains célèbres de l'époque. Il essaya de vivre de sa plume, et écrivit d'abord des comédies où l'on trouve des passages extrêmement libres, comme dans l'épilogue de *A Plot and no Plot*, qui était récité, ce qui ajoutait encore à son indécence, par une femme. C'était le genre qui réussissait alors le mieux auprès du public. Dennis sema aussi ses pièces d'allusions politiques. Il appartenait au parti *whig*, et, avec ses comédies, il écrivit des vers à la louange des grands personnages de son parti. Il

composa un poème sur la mort de la reine Anne, à la fin duquel il se félicitait de l'avènement du roi Georges ; il en composa deux autres à la gloire du duc de Marlborough. Cela lui valut une place à la Douane, qui lui rapportait cent vingt livres par an. Mais il ne sut pas conserver cette situation. Il la céda à un autre en s'en réservant les annuités pour un nombre d'années qu'il pensa être celui qui lui restait à vivre. Mais ses prévisions furent trompées ; il vécut plus longtemps que sa rente, et, sur la fin de sa vie, il fut obligé d'avoir recours à la charité de ceux-là mêmes qu'il avait le plus violemment attaqués.

Sa vieillesse fut extrêmement malheureuse. Plusieurs anecdotes en font foi ; celle-ci entre autres : accablé de dettes et traqué par ses créanciers, il s'était réfugié dans un des asiles, qui existaient alors, où l'on était à l'abri des poursuites du genre de celles qu'il avait à redouter. Un samedi soir, ennuyé de cette réclusion, il en sortit avant l'heure de minuit, qui était l'heure où l'on ne pouvait plus opérer de contrainte par corps, pour aller passer quelque temps dans un café. Il aperçut là un personnage qui lui parut suspect et qui l'observait, lui semblait-il, avec une insistance particulière. Il se fit alors tout petit, et passa dans d'inexprimables angoisses les quelques instants qui le séparaient de minuit. Puis, quand la pendule eut sonné le douzième coup, il se leva et s'approchant de celui qu'il prenait, à tort d'ailleurs, pour l'un de ses persécuteurs : « Monsieur, lui dit-il, recors ou non, je me soucie de vous comme de cela. »

Dennis était l'un des critiques et l'un des pamphlétaires les plus acerbes de son temps. D'abord, il était d'un caractère très violent ; ensuite il se trouvait dans la nécessité de montrer qu'il savait mordre, afin de faire estimer davantage ses services. Hogarth l'a représenté avec une perruque s'envolant dans toutes les directions, et avec une pipe dont il tire, comme certain personnage de Washington Irving, « short angry puffs ». Ses essais dramatiques n'avaient eu aucun succès, l'on a même dit plaisamment de lui qu'il était un véritable modèle pour les auteurs dramatiques, leur indiquant, dans ses critiques, comment il faut faire, et leur montrant, dans ses pièces, comment il ne faut pas faire. Pope, dans son *Essai*, se permit quelques allusions à son théâtre. Il écrivit les quatre vers suivants :

T'were well might critics still this freedom take,
But Appius reddens at each word you speak
And stares, tremendous, with a threatening eye
Like some fierce tyrant in old tapestry.

Appius était cette fameuse pièce de Dennis, dont je vous ai parlé

dans ma première leçon, et pour laquelle il avait imaginé un nouveau moyen de représenter le tonnerre. L'adjectif *tremendous* était une épithète particulière au critique.

L'attaque, on le voit, était assez bénigne. Dennis cependant s'en offensa vivement. C'était sans doute parce qu'il sentait le bien fondé des railleries de Pope; peut-être aussi parce que rabaisser ses vers, c'était le menacer dans ses moyens d'existence. En juin 1711, il publia un violent pamphlet, où il se plaignait, très faussement, d'attaques *clandestines* dirigées contre sa personne. La première de ces plaintes n'est nullement fondée: l'*Essai sur la critique* avait, il est vrai, été publié sans nom d'auteur, mais tout le monde savait que c'était l'ouvrage de Pope. Et quant aux attaques personnelles dont il avait été, disait-il, la victime, vous avez vu qu'elles étaient assez à fleur de peau pour qu'il pût ne pas s'en blesser. Néanmoins, ce personnage, qui admettait si peu qu'on s'attaquât aux personnes, déclancha contre Pope une véritable bordée d'injures. Pope n'y répondit pas tout de suite, et dans une lettre adressée à l'un de ses amis, il paraît surtout touché des critiques que Dennis avait formulées sur ses vers. Il tint même grand compte de ses observations, et fit plusieurs corrections d'après elles.

Si Pope était ainsi attaqué par Dennis, il était par contre très vivement loué par Addison, qui consacra un article à l'*Essai sur la critique*, dans le numéro du 20 décembre 1711 du *Spectateur*. Addison est une personnalité que vous connaissez tous. Il est cependant nécessaire d'en dire quelques mots. Ce que l'on connaît surtout en lui, c'est l'écrivain, l'auteur de *Caton* et, en collaboration avec Steele, du *Babillard* et du *Spectateur*. Mais il existe dans cette figure un autre côté, le côté politique.

Addison était le fils d'un membre distingué de l'Eglise anglicane. Il fit ses études à l'Université d'Oxford, où il fut un élève extrêmement brillant et où il laissa un souvenir dont on retrouve encore des traces aujourd'hui. Il songea un moment à entrer dans les ordres, mais les circonstances le firent changer de voie. Son talent avait été remarqué par Montague et Somers, qui lui fournirent les moyens de voyager et de visiter la France et l'Italie. A son retour, il leur adressa des vers et, de ce moment, s'attacha à leur parti. A la mort de Guillaume III, les whigs perdirent le pouvoir, mais la politique extérieure leur fit conserver quelque influence. Addison écrivit sur la campagne du duc de Marlborough un poème, ou plutôt, suivant ses propres termes, une « gazette rimée » qui lui valut une place dans les Contributions. En peu de temps il arriva à être secrétaire d'Etat et membre du Parlement

Irlandais; et il acquit une popularité telle qu'en 1710, lors de l'échec du parti whig, il fut un des rares membres de ce parti qui furent réélus, et qu'il passa sans la moindre difficulté. « S'il lui prenait envie, disait Swift, d'être roi d'Angleterre, il serait nommé à l'unanimité. »

Ce ne fut pas Addison qui eut la première idée des journaux auxquels son nom est resté attaché; ce fut son collaborateur Steele, qui avait été son camarade à l'Université d'Oxford. Steele avait été soldat, homme de lettres, auteur dramatique et politique, appartenant comme Addison au parti whig. Après l'échec de ce parti aux élections, il fit paraître un journal qu'il intitula *The Tatler*, le *Babillard*. La nécessité d'une publication de cet ordre se faisait alors très vivement sentir. Déjà Defoe en avait tenté une similaire. Il avait fait paraître la *Revue des Affaires de France*. C'était un journal principalement politique, mais qui traitait cependant quelquefois des questions de morale et de littérature. Steele, dans le *Tatler*, renversa la proportion; il accorda à la philosophie et aux lettres la place la plus importante. Addison ne collabora pas à ce journal dès sa fondation, mais seulement quelque temps après. Il eut alors l'idée de transformer le *Tatler* et en fit quelque chose de beaucoup plus vaste et beaucoup plus important. Le 1^{er} mars 1711 parut le *Spectateur*, qui était cette fois un journal *quotidien* et uniquement littéraire. Cependant, quoique le *Spectateur* ne traitât pas les questions de politique pure, ses rédacteurs n'en demeuraient pas moins très attachés à leur parti. C'est surtout dans les questions de personne, que leurs opinions whigs très arrêtées se faisaient jour. Ainsi, dans l'article qu'il consacra à Pope, Addison inséra quelques mots en faveur de Dennis qui appartenait à son parti.

Pope fut extrêmement flatté de l'approbation et des éloges d'Addison. Il avait alors vingt-quatre ans, Addison en avait quarante et jouissait d'une autorité très considérable. Le jeune poète, qui connaissait Steele, crut ou fit semblant de croire que l'article était de lui et lui écrivit pour l'en remercier. Steele lui répondit pour déclinier ses remerciements et lui fit faire la connaissance de l'auteur. Les relations entre Addison et Pope furent d'ailleurs de courte durée. La politique contribua sans doute pour beaucoup à les séparer, et vous savez, d'autre part, quelle était la susceptibilité de Pope.

En 1712, parut la *Miscellany* de l'éditeur Lintot. La collaboration de Pope s'y composait des traductions des *Métamorphoses* d'Ovide et de la *Thébaïde* de Stace, d'une *Ode au silence*, d'une *Épître à une demoiselle avec des vers de Voiture*, et enfin du poème *The Rape of the Lock*, sous sa première forme, c'est-à-dire sans son appareil

d'imagination. De ces publications, la seule qui fût vraiment remarquable était *The Rape of the Lock*, qui, même sans les heureuses additions que Pope y fit plus tard, est un charmant poème. Nous l'étudierons à part. Les traductions étaient d'excellents exercices de versification non inférieurs aux *Pastorales*. C'est tout ce qu'on en peut dire.

Addison loua beaucoup la *Miscellany*, mais il accorda de bien plus grands éloges à des œuvres de Tickell et de Philippes, whigs tous deux, qu'à ceux de Pope.

Comme je vous l'ai dit, cette *Miscellany*, que l'on nomme *Miscellany de Pope*, avait été publiée, non plus comme la première, par Tonson, mais par Lintot. C'est là un fait sur lequel j'insiste, parce qu'il est extrêmement important. Tonson avait eu pour unique auteur Dryden, qui, de son côté, n'avait pas d'autre éditeur, et était, pour ainsi dire, à sa merci. Leurs relations avaient d'ailleurs été souvent fort tendues. Dryden écrivait un jour à son éditeur que l'argent qu'il lui envoyait n'avait pas le poids. Une autre fois, lui adressant des notes pour sa traduction de Virgile, il lui disait qu'il les avait faites les plus courtes possibles pour lui permettre de faire des économies sur le papier. Cependant, quelle que fût l'aigreur qui régnait dans leurs relations, ils ne pouvaient pas se passer l'un de l'autre. Pope eut le bonheur de trouver une situation bien plus favorable. Il bénéficia de la rivalité qui existait entre les deux éditeurs, Tonson et Lintot. C'était une rivalité acharnée. Tonson publiait une édition des drames de Shakespeare, Lintot sur-le-champ faisait paraître une édition des poèmes ; Tonson donnait l'*Iliade* de Pope, Lintot donnait celle de Tickell. Il en résulta même une aventure assez amusante. Tous deux, sachant que Young avait un poème en portefeuille, lui écrivirent pour lui faire des offres de service. Young, leur répondant à tous deux, se trompa dans la suscription. Lintot reçut la lettre destinée à Tonson et qui débutait en ces termes : « Ce Bernard Lintot est un si grand gredin que, etc. »

Pope était, à ce moment, attiré dans un milieu politique. La politique et la littérature étaient alors deux choses assez étroitement mêlées dans la société. D'un côté les littérateurs étaient obligés pour vivre de faire de la politique ; de l'autre les hommes qui étaient au pouvoir s'intéressaient très vivement aux lettrés. Ce pouvaient être des opinions très sincères qui portaient les écrivains vers l'un ou l'autre des deux partis qui se partageaient alors les esprits, mais ils étaient cependant obligés d'y chercher leur intérêt personnel. Ceux qui étaient déjà embrigadés étaient naturellement portés à essayer de trouver, dans leurs amis littéraires, des recrues

pour leur parti politique. C'est ainsi qu'Addison tenta de faire de Pope un whig. Celui-ci parut un instant se laisser entraîner, puis il se dirigea un moment du côté opposé; mais ce fut toujours fort légèrement qu'il pencha pour un parti ou pour un autre. Enfin il se retira définitivement de toute espèce de politique.

S'il l'a pu, c'est parce que deux éditeurs se disputaient ses écrits, et lui fournissaient ainsi le moyen de vivre sans être obligé de se plier à certaines nécessités, comme, par exemple, ce Dennis qui l'avait attaqué de si violente et si injuste façon. C.

PHILOSOPHIE

COURS DE M. GABRIEL SÉAILLES.

(Sorbonne.)

La Philosophie de M. Renouvier.

LA SCIENCE TOTALE.

Par sa théorie des catégories, M. Renouvier s'efforce d'éviter les conséquences funestes de la loi du nombre. Une poussière de phénomènes séparés, sans continuité, supprimerait l'unité du monde et nous réduirait à une poussière d'idées. Mais le phénoménisme de M. Renouvier n'est pas un empirisme; les cadres de l'expérience sont donnés *a priori*. Avec l'ordre, avec les relations constantes, nous est rendue la stabilité nécessaire à l'intelligence des choses: des phénomènes se compose un monde réel dont la connaissance est possible. Mais de cette connaissance il faut établir non seulement la possibilité, mais aussi la portée et les limites. La tâche de la philosophie critique, telle que Kant l'a établie, n'est pas seulement de donner la raison des principes de la science, mais encore de libérer l'esprit humain des problèmes vains. Les catégories qui relient les phénomènes donnés nous permettent-elles de comprendre dans un système de rapports définis l'univers tout entier? La science rêvée par les philosophes, la science universelle qui ne s'arrêterait qu'aux premiers principes et qu'à la fin dernière des choses, la synthèse intelligible

enveloppant le monde, est-elle possible? Tel est le problème qu'examine maintenant M. Renouvier.

I

M. Renouvier est amené à se demander quelles sont les limites qui résultent pour la connaissance de la nature même des principes qui la fondent. Cette science totale, selon Kant, nous ne pouvons l'essayer sans tomber dans des antinomies. M. Renouvier s'accorde avec lui sur cette impossibilité, mais il nie qu'elle résulte d'une contradiction inhérente à l'esprit et à ses lois.

Sans doute chaque catégorie se présente sous la forme d'une synthèse de deux termes qui s'excluent, mais elle n'affirme pas leur identité, elle n'a rien de commun avec le processus dialectique de la logique hégélienne, elle ne revient pas à placer la contradiction à la racine même de la pensée. Prenons la catégorie de nombre, elle s'exprime dans cette formule : unité, pluralité, totalité. Le tout est la synthèse de l'un et du multiple. Est-ce à dire qu'on puisse tirer de cette formule que le tout est un (sans pluralité), puis que le tout est plusieurs (sans unité), par suite que l'un et le multiple sont identiques? Si le sens de la synthèse était cette négation du principe d'identité, comme les catégories sont les principes constitutifs, les conditions propres de l'expérience, ce ne serait pas seulement la science totale, mais toutes les sciences particulières qui seraient supprimées.

Mais, « pour qu'il y ait vraiment contradiction, il faut que les termes opposés, rapportés à un seul et même sujet, sous un seul et même rapport, donnent lieu à des propositions contradictoires ». Or, ce n'est nullement le cas des catégories. Les termes antithétiques, en effet, n'y sont pas donnés comme des termes séparés l'un de l'autre, ayant un sens absolu ; ils sont corrélatifs, s'impliquent et se supposent et n'ont d'existence que dans la synthèse qui les unit. L'unité isolée n'a pas de sens, elle n'en a un que par la pluralité : de même l'unité et la pluralité ne se déterminent que dans la totalité qui est leur synthèse. Dès lors isoler l'un et le plusieurs comme ayant leur valeur propre, puis dire le tout est un, le tout est plusieurs, donc l'un est plusieurs, c'est là réaliser des abstractions vaines.

Les catégories n'expriment nullement par leur synthèse l'identité des termes opposés qu'elles unissent, car ces termes n'existent pas en dehors de leur relation de l'un à l'autre et ne sont jamais donnés que dans l'unité que forme la synthèse qui les unit.

Donc les catégories ne rendent pas la science impossible, en imposant cette contradiction comme fond de l'esprit humain.

Mais on ne peut pas non plus dire qu'elles donnent la science totale. La représentation ne consiste pas seulement dans ces rapports généraux qui l'ordonnent ; elle comprend en outre les phénomènes donnés dans leur multiplicité, une matière, tel nombre de phénomènes, telle étendue, telle durée, et les changements, les causes, les fins, les consciences, que vous ne tirerez pas de cette forme purement abstraite. L'analyse des lois primitives de la pensée et de leurs corollaires, le développement du contenu abstrait des catégories, ne donnerait pas la science totale : il y manquerait ce que nous appelons le monde : « On n'arrivera qu'à dessiner le squelette de la représentation. Cet ensemble de formes sans vie, immobile, inapte à donner les fonctions particulières, sera le système des règles du savoir, non le tableau de l'esprit et de la nature. »

La loi d'universalité, qui rappelle la raison de la *Critique de la raison pure*, nous amène à concevoir le monde, c'est-à-dire une synthèse totale de tous les phénomènes, de tous les rapports donnés, passés, présents, futurs, qui ne laisse rien en dehors d'elle. Mais, si nous concevons le monde, pourrions-nous en faire la science ? Ici encore, à considérer les catégories non plus en elles-mêmes, mais dans leur application aux phénomènes, il semble que nous trouvions un premier obstacle à cette science universelle, à cette synthèse totale, dans une contradiction nécessaire à laquelle nous amène la loi d'universalité. Si, en effet, nous obéissons, pour définir la science totale, aux suggestions de l'expérience, nous sommes amenés à étendre l'infini en tous sens ; si au contraire nous nous bornons à développer l'idée même du monde comme d'un tout réel, nous sommes amenés, si loin que nous étendions ces limites, à les fixer et les définir.

C'est que, dans l'expérience, aucune relation ne nous est donnée qui ne soit enveloppée dans une relation plus grande ; aucune étendue, aucun nombre, qui ne soit compris dans une étendue, dans un nombre plus grand. Le monde par définition est le Tout-Etre, il ne laisse rien en dehors de lui, il n'est pas dans un temps, dans un lieu, puisque, par hypothèse, il embrasse tous les temps, tous les lieux, et que vous ne pouvez concevoir en dehors de lui un rapport qu'aussitôt il ne l'enveloppe et ne le comprenne. Dès lors, si nous essayons de nous représenter le monde comme fini, en vertu d'une loi de l'imagination, ce monde va nous apparaître comme enveloppé dans une étendue, dans des relations qui l'embrasseront ; mais notre concept du monde voudra contenir

ce rapport enveloppant, et ainsi de suite, à l'infini. Il n'y a pas d'arrêt dans les causes qui se succèdent les unes aux autres, et cette loi de notre expérience ne nous permet de concevoir le monde que comme une expérience analogue à la nôtre, mais indéfiniment prolongée dans le passé, dans l'avenir, sans terme original ni final. Nous retrouvons là les antithèses des antinomies de Kant.

Mais, d'autre part, si nous nous attachons à l'idée même de ce Tout-Etre, par cela même que nous le supposons donné, il faut qu'il soit fini, limité. « Il y aurait contradiction à ce que la synthèse fût, et ne fût pas déterminée (1). » Par cela même que le monde est un tout, il est fini, il est tel nombre, telle durée, telle étendue, il enveloppe un nombre de changements définis, il a son origine dans plusieurs causes premières posées sans antécédents, il est ramassé dans un certain nombre de consciences. Ce sont là les thèses des antinomies kantienues.

M. Renouvier n'admet pas qu'il y ait de véritables antinomies, d'égale valeur, entre lesquelles le choix tout à la fois s'impose et ne saurait être fait. Selon lui, l'infini est une apparence que la dialectique supprime, et qui résulte naturellement de ce que, dans l'expérience, toute relation qui nous est donnée est enveloppée dans d'autres plus grandes. Mais cette illusion de l'infini ne peut être assimilée à une loi nécessaire de la pensée, qui impliquerait l'existence réelle d'un infini donné. D'ailleurs, si nous pouvons nous rendre compte de la manière dont se produit le concept de l'infini, montrer qu'elle n'est qu'une habitude de notre imagination, nous verrons qu'il est chassé de l'esprit et des choses par le principe de contradiction dont il est la pure négation, et qui, nous l'avons vu, impose la loi du nombre. « La conception du tout périt et les phénomènes flottent sans fondement, si l'infini, dont le vrai nom est contradiction, s'établit dans la science. »

Notre expérience n'épuise pas le monde, le monde est plus vaste qu'elle. Mais de ce que nous ne pouvons atteindre les limites du monde, nous n'avons pas le droit de conclure qu'elles ne peuvent exister.

Mais, si l'on peut se libérer des lois de l'expérience, on ne peut se libérer du principe de contradiction. Les antinomies de Kant sont de fausses antinomies, puisque l'esprit n'est pas condamné à osciller sans cesse de l'une à l'autre, et qu'il doit choisir. La thèse du fini est seule vraie. L'argumentation de M. Renouvier met en balance une proposition contradictoire avec une

(1) Premier essai, t. III, p. 18.

proposition simplement incompréhensible et dont « la contradiction est contradictoire en soi » (1).

II

Jusqu'ici, donc, la synthèse totale reste possible, beaucoup plus que pour Kant : il semble, en effet, que, déterminé sous tous les rapports, fini en tous sens, le monde soit rapproché des proportions de l'esprit. Mais, selon M. Renouvier, pour n'être pas contradictoire, la synthèse totale ne nous est pas moins interdite, par cette condition de toute science d'être nécessairement limitée.

D'abord notre connaissance est essentiellement relative : un premier obstacle sort de cette relativité même. En effet, la connaissance consiste à établir des rapports entre des phénomènes donnés. Dès lors, quand il s'agit du Tout-Être, du monde, c'est-à-dire de l'ensemble par hypothèse de tous les phénomènes, de tous les rapports réels, aucun terme ne reste en dehors de lui, et, par suite, on ne peut lui appliquer les catégories, on ne saurait établir aucune relation entre ce monde et quelque chose qui ne soit pas lui ; il est contradictoire de faire de lui le premier terme d'un rapport dont le second terme manquerait nécessairement.

Mais le Tout-Être est soumis aux catégories il est constitué par les relations qu'il enveloppe, il a telle étendue, telle durée, il est un certain nombre de phénomènes, il comprend un certain nombre de causes, de fins, et se représente dans un certain nombre de consciences. Ne pourrions-nous dominer cet ensemble de relations, ramener à l'unité, sous les diverses catégories, ces rapports multiples, mais en nombre fini, qui constituent par leur ensemble ce monde un, cette synthèse totale vers laquelle nous nous efforçons pour lui égaler notre pensée ? Le problème ainsi ne serait plus contradictoire : il s'agirait, par exemple, étant donné que le monde comprend un certain nombre de phénomènes, de formuler ce nombre.

Mais, en examinant les diverses catégories, nous allons voir que l'espoir de la science totale est un espoir vain, que la science est essentiellement limitée, et ne pourra jamais envelopper dans une intelligibilité complète tous les rapports du monde, quoique le nombre en soit limité et donné.

Dans toute cette partie de son œuvre, nous le voyons, M. Renouvier essaye de ruiner la métaphysique, la théorie nécessaire de la vérité, c'est-à-dire la théorie rationaliste, qui veut imposer la

(1) Premier essai, t. III, p. 29-30.

vérité suprême à l'esprit. Le monde de toutes parts déborde l'expérience.

Prenons d'abord les catégories inférieures, la catégorie du nombre. Nous savons, en vertu même du principe de contradiction, que le monde répond à un nombre défini, puisque le système de M. Renouvier s'oppose à la réalisation du nombre infini actuel. La limite existe, est-ce à dire que nous puissions l'atteindre? Pouvons-nous donner la formule de ce nombre? Est-il possible de le déduire de la seule catégorie du nombre? Non certes, cette catégorie, en tant que loi générale de la représentation, est indéterminée, indéfinie, elle n'est que la possibilité de concevoir toujours un nombre plus grand que tout nombre assigné. Forme prête, loi de formation pour tous les nombres possibles, elle n'implique pas un nombre auquel il serait nécessaire de s'arrêter.

L'expérience nous donnera-t-elle ce que l'analyse de la catégorie nous refuse? Nous savons assez que cette addition des phénomènes réels serait une vaine tentative. Nous n'avons même pas les éléments nécessaires de cette addition. Définir un phénomène, arriver à l'isoler de tous ceux auxquels il est mêlé, c'est déjà un problème bien difficile; nous ne parviendrons jamais à compter tous les rapports, tous les phénomènes qui sont donnés dans les phénomènes.

Il resterait une troisième méthode pour déterminer la mesure du nombre universel, si elle dépendait d'une loi supérieure à la loi du nombre d'où il serait possible de la déduire. Mais la loi du nombre est une catégorie, une loi irréductible qui ne peut, par hypothèse, être ramenée à une loi plus haute.

Le même raisonnement s'applique mot pour mot aux catégories de l'étendue et de la durée.

Passons aux catégories supérieures; le même échec nous attend. Il est impossible de définir le monde comme une espèce. L'espèce résulte de la synthèse du genre et de la différence, mais comment trouverons-nous, en dehors du monde, un genre permettant de le définir comme espèce, un genre qui lui soit extérieur et l'enveloppe? Pour tourner la difficulté, les philosophes qui tentent la synthèse totale sous la catégorie de qualité ramènent le monde, qui enveloppe tous les genres, toutes les différences, à quelque genre, à quelque différence unique : le mouvement ou l'esprit — c'est-à-dire qu'ils suppriment, en dernière analyse, les espèces, sous prétexte de les ramener à l'unité.

La synthèse totale est-elle possible sous la catégorie du devenir? Il faudrait connaître et comparer l'état du Tout-Être à deux

moments successifs. Mais nous venons de voir que le monde nous échappait sous les catégories du nombre, de l'espace et de l'espèce, et le problème serait d'établir les rapports de deux séries dont nous n'avons pas les termes.

Pouvons-nous du moins déterminer le commencement, le premier terme du devenir? Qu'il existe, c'est ce dont nous ne pouvons douter, par suite de cette loi d'universalité qui, jointe à la loi du nombre, nous interdit la régression à l'infini. « Si le devenir n'avait pas commencé, ou il ne serait point, ou le nombre des termes actualisés serait sans nombre. La première hypothèse renverse l'expérience et la seconde le principe de contradiction (1). »

Mais ce premier terme, pouvons-nous, — ce qui serait supposé par la synthèse totale, prise encore d'une façon toute partielle —, pouvons-nous en déterminer la nature? Il est en dehors de l'expérience, puisqu'il la limite, il n'est pas compris dans une expérience antérieure. Le devenir, c'est la synthèse du rapport et du non-rapport. Or, ici, ce premier terme, vous ne pouvez pas, par cela même qu'il est premier, le mettre en rapport avec un autre qui serait avant lui. Donc il est en dehors du champ des catégories, et vous êtes forcé de l'admettre tout en ne pouvant pas l'entendre.

Vous ne pouvez même pas vous prononcer sur l'unité ou la pluralité de ces phénomènes originels, ne sachant rien sur eux, sinon qu'ils sont sans antécédents. Il vous est impossible de rien déduire de cette seule affirmation sur le nombre des rapports impliqués dans ce premier commencement.

Arrivant à la catégorie de cause, vous retrouverez les mêmes problèmes insolubles, si par elle vous essayez de définir la synthèse totale. Là encore vous êtes obligé de poser une ou plusieurs causes premières. Mais, dès que vous voulez comprendre, vous êtes arrêté par la nature même de la pensée. Direz-vous que la force première s'est produite elle-même? Mais c'est supposer un rapport antérieur au rapport que vous avez posé comme premier, c'est une contradiction. Direz-vous que cette force première a existé de tout temps? C'est la poser comme se succédant indéfiniment à elle-même, quoique sans changement, c'est revenir à la durée sans fin actuellement écoulée, c'est refuser sans cesse la limite, c'est rejeter avec la loi du nombre le principe de contradiction. « Il s'ensuit de cette analyse que la force première n'est déterminable de causalité, ni par relation à soi, ni par sim-

(1) Premier essai, t. III, p. 149.

ple succession à soi(1). » Parler de pure puissance, admettre une sorte de force indéterminée précédant les forces réelles, ce n'est qu'énoncer le problème insoluble qu'on croit résoudre : *De quoi et par quoi quelque chose ?*

Vous ne serez guère plus heureux en vous interrogeant sur le nombre de ces forces premières. Ne sachant rien que la nécessité d'un premier commencement des phénomènes, vous n'avez pas le droit de conclure qu'une seule force première est donnée. Trois hypothèses sont permises : une seule force ; plusieurs forces distinctes, mais reliées les unes aux autres suivant certaines lois ; plusieurs forces respectivement indépendantes. Cette dernière hypothèse peut être éliminée parce qu'elle suppose plusieurs mondes sans rapport ; or tous les mondes qui ne seraient pas notre monde ne nous intéressent pas. Mais entre les deux premières hypothèses vous ne pouvez choisir. L'harmonie relative de notre monde s'expliquerait aussi bien par l'accord de plusieurs forces coopérantes que par l'action d'une force unique.

A prendre les choses abstraitement, d'un point de vue tout théorique, il nous est impossible de décider s'il existe une loi de prédétermination des phénomènes, si tout a dépendu des premières données, de manière à pouvoir être préconnu par une intelligence assez clairvoyante, ou si au contraire il existe des futurs ambigus, incertains pour toute conscience, nécessairement ignorés, puisqu'ils pourraient ne point être.

Toutes les difficultés qui s'opposent à la synthèse totale se ramassent et se condensent en quelque sorte quand nous arrivons à la catégorie supérieure, dans le problème de la conscience du monde. Sans la conscience la représentation est inintelligible, puisque nous ne pouvons nous représenter aucun être que sous la loi de la personnalité. Mais, de ce que la loi de personnalité est, à ce titre, une catégorie, la synthèse totale, sans la loi de la personnalité, n'est pas pour cela moins soustraite à nos efforts.

Si nous nous représentons, à l'origine, plusieurs consciences, il n'est guère possible de s'en tenir à cette conception. Il faut admettre des rapports entre ces groupes de représentations, assemblés séparément sous la loi de personnalité, admettre un certain devenir de chacun d'eux en fonction des autres. Mais poser une pluralité dont les éléments sont fonctions les uns des autres, c'est poser un ordre enveloppant et antérieur au moins logiquement. Cet ordre, il est bien difficile de le concevoir existant ou

(1) Premier essai. t. III, p. 189.

donné, sans le concevoir aussi comme siégeant en une certaine représentation universelle propre à l'embrasser et peut-être à le constituer. « En un mot, l'idée de loi, ou de système de lois, introduit inévitablement, dans l'hypothèse de la pluralité, quelque chose qui approche beaucoup de l'hypothèse de l'unité. »

Nous essaierons pourtant vainement d'être plus heureux avec cette hypothèse d'une conscience unique enveloppant la totalité des phénomènes. Cette conscience d'abord ne répond plus à la seule notion que nous puissions nous faire de la conscience, puisque l'opposition du soi et du non-soi s'évanouit : il n'y a plus, en effet, de non-soi, puisque cette conscience est supposée le monde. C'est une pensée qui n'a rien à penser et qui ne répond nullement à l'idée que nous avons de la conscience.

Posons malgré tout comme donnée une conscience primitive unique. De cette unité il va falloir faire sortir la pluralité. Une première théorie est proposée, celle de l'*émanation*. Mais il n'y a là qu'une image sans valeur explicative aucune. Vouloir tirer de la seule unité la pluralité, c'est vouloir faire sortir l'autre du même ; c'est une contradiction dans les termes. L'unité n'existe pas en soi, c'est une notion corrélatrice de la pluralité ; ces deux termes n'ont de sens que dans la synthèse qui les unit ; il y a dès lors quelque chose d'absurde à vouloir déduire le plusieurs de l'un.

Serons-nous plus heureux avec la théorie de la création ? Elle suppose à l'origine une conscience personnelle qui d'abord existait seule et se suffisait. Dans cette conscience on place la représentation du monde que pose, qu'extériorise, à un moment donné, un acte de la volonté. Mais d'abord essayez de concevoir cette conscience première indépendamment de la création : vous ne pouvez la déterminer que par des abstractions qui ne répondent aucunement à ce qu'est la conscience dans votre expérience. Vous direz qu'elle est l'être, la puissance, la pensée de la pensée, l'amour de l'amour, ou encore, en usant de termes contradictoires, l'infinité actuelle, l'immutabilité dans le changement, etc. C'est toujours donc la conscience qui n'est point la conscience, la représentation qui nie toutes les lois de la représentation.

Réussirons-nous mieux à définir la relation de la conscience créatrice universelle avec le monde ? Ici M. Renouvier multiplie les difficultés. Cette relation implique que la conscience primitive se représente des consciences, et que, par cela seul, elle les distingue et projette hors d'elle, « que l'un qui est, passe ; que le tout autre, qui n'était pas, soit ». On ne rend pas intelligibles les choses par l'inintelligible.

Le monde une fois créé, comment la conscience primitive unique peut-elle tout à la fois continuer d'être le tout, ayant toute la puissance et toute la science, et cesser de l'être, se trouvant en contact avec d'autres choses et d'autres consciences? Une solution serait de dire que les êtres, et en particulier les êtres libres, ne diminuent pas le Créateur. Mais c'est ne laisser aucune réalité, c'est anéantir l'individualité, c'est anéantir la conscience humaine, la seule qui soit positivement connue. Admettre au contraire dans ces êtres une vraie limite à la conscience créatrice, c'est ne plus obtenir la synthèse totale dans une conscience unique, puisqu'il y a de l'inconnu pour elle. Donner enfin à Dieu cette conscience première, la connaissance de tout ce qui se fait, de tous les possibles et de tous les futurs dans l'avenir indéfini, c'est rétablir sous une forme nouvelle, dans la pensée divine, la contradiction du nombre infini actuel.

III

Ainsi donc, à prendre les choses au point de vue strictement logique, non seulement la synthèse totale est impossible sans la loi de personnalité; mais il n'est pas même permis de se prononcer sur l'unité ou sur la pluralité des consciences originaires. Tout en avouant cette impuissance. M. Renouvier, dans son *Traité de logique générale*, adopte l'hypothèse de la pluralité comme plus conforme tout à la fois et aux lois de la logique, et aux données de l'expérience. Nous le verrons pourtant plus tard dépasser cette espèce de polythéisme, et s'élever à son tour jusqu'à l'unité du Dieu créateur.

Le problème que pose M. Renouvier, dans cet examen des limites marquées à la connaissance humaine, n'est autre que celui que Kant pose et résout dans la *Dialectique transcendentale*. Mais Kant admet la raison comme une faculté distincte de l'entendement, il se place au point de vue de ses adversaires; il reconnaît, dans les idées de l'âme, du monde et de Dieu, des illusions qu'il justifie en les dissipant. La science totale de M. Renouvier n'a plus rien de commun avec la métaphysique. Pour lui, en vertu même des principes qu'il a posés, il ne s'agit pas de relier le fini à l'infini: l'infini est contradictoire; il ne s'agit pas de s'élever à l'absolu: tout est relatif; d'atteindre la substance: il n'existe que des phénomènes et des lois. Il s'agit d'examiner le problème qui se substitue dans l'hypothèse de la relativité de la connaissance, du phénoménisme pur, du monde fini, au problème mal posé des métaphysiciens.

La science totale ne peut être que la synthèse totale et unique des phénomènes donnés. En vertu de la loi d'universalité, nous concevons le monde, c'est-à-dire l'ensemble de tous les phénomènes, de tous les rapports réels; en vertu de la loi du nombre, nous savons que ces rapports sont en nombre fini.

Pouvons-nous définir la fonction universelle qui embrasserait les fonctions particulières, connaître le nombre du monde par exemple? En second lieu, à défaut de cette synthèse vraiment totale, pouvons-nous, limitant le problème, arriver à définir les premiers principes, les premières causes, les fins dernières du monde? Pouvons-nous nous prononcer sur la question de savoir s'il y a, à l'origine des choses, une ou plusieurs consciences, un ou plusieurs dieux, auxquels toute la réalité serait suspendue?

Que nous posions le problème dans toute son étendue, ou avec cette limitation, nous sommes condamnés à un échec résultant des conditions mêmes de la connaissance.

Le monde, il est vrai, est fini; la synthèse totale à ce titre est donnée; mais est-ce à dire que nous puissions l'atteindre? D'abord nous ne pouvons pas établir des rapports entre le monde, qui par hypothèse serait le Tout-Être, et quelque chose qui par hypothèse serait donné en dehors de tout. Pouvons-nous du moins embrasser dans une synthèse totale tout l'ensemble des rapports constituant le monde? Deux méthodes sont possibles. L'analyse des catégories, par cela seul qu'elles sont des formes de la pensée, ne peut nous donner le contenu de la connaissance. Pour l'expérience, elle est, pour ainsi dire, plus petite que le monde qui la déborde de toutes parts.

Essaierons-nous, limitant le problème, de nous interroger sur le problème des origines; la question des premières causes et des fins suprêmes du monde? Tout ce que nous pouvons savoir, c'est qu'il y a tel nombre répondant à l'ensemble des phénomènes. Mais nous ne pouvons, en vertu du principe de contradiction, définir ces premiers rapports donnés, poser ce nombre. Connaître, c'est établir un rapport entre deux termes; or, il n'y a plus de terme précédant le premier terme donné, ce qui est principe premier n'est plus susceptible d'entrer dans un principe premier.

Au terme, si nous réfléchissons que la conscience implique un rapport du soi au non-soi, et si nous remarquons que la multiplicité est un fait donné dans l'expérience, nous sommes amenés à poser, au point de départ des choses, une pluralité de conscience, sans nous dissimuler qu'il n'y a rien là qui nous approche, même de loin, de la solution du problème de la synthèse totale.

M. L.

SCIENCES HISTORIQUES

COURS DE M. CHARLES SEIGNOBOS

(Sorbonne.)

Histoire générale du XVII^e et du XVIII^e siècle.

LA SUÈDE.

Bibliographie.

Les documents et les ouvrages les plus importants sur la question sont en suédois et n'ont pas été traduits. Nous citerons les mémoires des diplomates qui ont résidé en Suède à cette époque, et les ouvrages principaux en français et en allemand.

CHANUT : *Mémoires de ce qui s'est passé en Suède de 1645 à 1655*, publiés en 1675.

DU MAURIER. — *Mémoires de Hambourg, etc... de Suède*. — La Haye, 1748.

CH. OGIER. — *Ephemerides sive iter danicum, suevicum*, Paris, 1656.

ARCKENHOLTZ. — *Mémoires concernant Christine, reine de Suède*. — 4 v. in-4^o, 1751-60.

E. GALLOIS. — *Lettres inédites de Feuquières*, 5 vol., 1845.

LIVRES :

A. CRONHOLM. — Il a écrit une histoire de la Suède sous Gustave-Adolphe de 1637-72, dont la partie relative à la guerre de Trente Ans a été traduite en allemand sous le titre de *Gustav Adolf in Deutschland*, 1875.

GEYER ET CARLSON. — *Geschichte Schwedens*. — Gotha, 5 vol. 1834-1875. C'est l'histoire de Suède la mieux faite que nous ayons. La partie relative à Gustave-Adolphe et à Christine, faite par Geyer, a été traduite en français sous ce titre :

GEYER : *Histoire de Suède*, 3 v., 1840-44. — Les tomes IV et V, plus récents, ont été faits par Carlson.

Il ne reste plus qu'un seul Etat à étudier pour avoir vu l'histoire intérieure des puissances dominantes dans la première moitié du XVII^e siècle. L'importance de la Suède n'est constituée ni par sa population ni par sa richesse, elle réside dans son organisation ; c'est le premier type de monarchie militaire, c'est sur son modèle que les Hohenzollern ont édifié leur gouvernement.

Nous diviserons cette étude en deux parties : la première s'étend jusqu'en 1632, c'est la période d'organisation du gouvernement ; la seconde comprend l'histoire des luttes pour le pouvoir.

I

Pour comprendre l'organisation de la monarchie suédoise, il faut se rendre compte des conditions exceptionnelles où elle s'est formée. Ce n'est pas une monarchie ancienne, traditionnelle. L'ancien royaume de Suède, comme celui de Norvège, a disparu à la fin du xiv^e siècle, fondu dans l'union de Calmar avec le Danemark. C'est le Danemark qui occupe le rôle important pendant le xv^e et le xvi^e siècle ; la Suède n'est qu'une province danoise gouvernée par l'aristocratie locale et les évêques, chaque seigneur est le roi de ses paysans, il n'y a plus ni gouvernement ni dynastie nationale.

La monarchie suédoise est nouvelle, elle a pris naissance au xvi^e siècle, et son origine est insurrectionnelle ; elle est l'œuvre de Gustave Wasa, gentilhomme suédois, qui a soulevé les paysans du nord, de la Dalécarlie, et s'est fait proclamer seigneur et capitaine des communes du royaume. Le nouveau roi n'avait pas de revenus ; c'est pour s'en créer qu'il introduisit la réforme luthérienne dans ses Etats et confisqua les biens du clergé.

Cette monarchie présente des caractères exceptionnels, elle est d'origine élective, alliée des paysans ; elle n'a pas de clergé et ses domaines sont peu considérables.

Cette royauté commençait à devenir héréditaire quand elle fut agitée par une crise ; le roi devenu catholique fut élu roi de Pologne. Une révolte éclata, et le pouvoir fut transféré à une branche cadette en 1593. La monarchie suédoise est donc née de deux révolutions, dans un pays détaché d'une monarchie scandinave universelle ; ce caractère précaire se marque dans l'état indéterminé de son territoire et de son gouvernement à l'avènement de Gustave-Adolphe.

Son territoire n'est pas celui de la Suède actuelle, mais seulement le nord et le centre, moins une province à l'est des montagnes ; il lui manque les provinces du sud, qui sont les plus fertiles ; il s'étend sur les deux rives du golfe de Bothnie, mais il ne touche pas au Sund.

Le régime officiel est encore vague. En 1611, à la mort de Charles IX, la Suède est restée pendant deux mois sans roi, c'est la diète qui a réglé le gouvernement ; elle le confia au duc Gustave-Adolphe, qui prit le titre de « roi élu et prince héréditaire des

Suédois, des Goths et des Vendes ». Dans la déclaration royale, il dit, suivant la coutume, qu'il ne ferait ni lois, ni traités, ni guerres, sans le consentement de la diète et des conseils. C'est seulement à partir de 1611 que le gouvernement fut organisé sous l'influence de Gustave-Adolphe et d'Oxenstiern.

Nous examinerons séparément l'organisation de la *nation*, celle du *gouvernement*, et les *forces* dont il dispose.

1° La *nation* est formée de quatre classes : les *nobles*, le *clergé*, la *bourgeoisie*, les *paysans*. Le *clergé* a perdu ses domaines et avec eux son indépendance ; la dîme elle-même lui est contestée et il n'est plus guère qu'un instrument du roi. — Les *bourgeois* sont peu nombreux, il n'y a pas d'industrie dans le pays (sauf les mines, qui appartiennent à la couronne) ; il n'y a pas non plus de commerce, il est tout entier entre les mains des Hanséates. Restent les *nobles* et les *paysans*. La différence entre ces deux classes est beaucoup moins grande que dans les pays de l'Europe occidentale. Il n'y a pas de limite tranchée entre le paysan libre et propriétaire, et le *ritter*. La société présente encore l'organisation qui a précédé le régime féodal. Tous les propriétaires doivent servir à leurs frais en temps de guerre ; ceux qui sont assez riches pour le faire à cheval sont les nobles, ceux qui servent dans l'infanterie demeurent paysans. Les paysans sont de deux sortes : les uns sont tenanciers sur les domaines des nobles et du roi, les autres sont propriétaires, et ces derniers seuls forment un Etat à la diète.

La noblesse était très nombreuse, puisqu'elle était formée de tous les propriétaires assez riches pour avoir un cheval, mais elle commençait à se diviser depuis qu'Eric XIV avait donné des titres de comte et de baron. La division est devenue officielle en 1626 par la création du *Ritterhaus* ou *maison des chevaliers*. C'est un bâtiment où les nobles tiendront leurs réunions, célébreront leurs noces et les autres solennités ; on y organisera une école pour leurs enfants. C'est là qu'aux jours de diète s'assemblera la chevalerie pour délibérer sur les projets de loi comme dans une Bourse. Toute la noblesse ancienne ou nouvelle, en Suède et en Finlande, doit être inscrite et distribuée par familles en trois classes :

1° Les seigneurs, *grafen* ou *freiherrn*, par ancienneté de dignité.

2° Ceux qui peuvent prouver qu'ils ont un ancêtre dans le conseil.

3° Ceux qui sont francs d'impôt et font le service militaire. Chaque famille a une voix dans la diète, elle élit son chef ; tous les autres membres doivent venir dans la salle, se tenir debout et écouter.

C'est donc une constitution aristocratique avec hiérarchie.

Les privilèges principaux des nobles sont l'exemption d'impôt, — le droit de siéger à la diète — et l'accès aux emplois. « C'est, dit Oxenstiern, le plus grand *jus* que nous ayons d'être *capaces munerum publicorum*, ce qui est un *jus onerosum*. »

Désormais il y a en Suède une noblesse héréditaire constituée, officiellement inscrite. Le *gouvernement* est constitué par le roi et la noblesse ; les trois ordres non nobles n'ont presque aucun pouvoir. Le roi est le chef de l'armée et du gouvernement, mais il n'est pas absolu ; la noblesse exerce sa part de gouvernement par deux organes : le *Conseil* et la *Diète*.

Le *Conseil* est formé de 24 membres (plus tard 40), il a pour objet la préparation de toutes les affaires de gouvernement. Audessous, à la tête de chaque service spécial, il y a un conseil dirigé par un des grands officiers du royaume ; ils sont au nombre de cinq. Le sénéchal dirige la justice avec le concours d'un tribunal suprême ; le maréchal a auprès de lui un conseil de guerre ; l'amiral, un conseil d'amirauté ; le maître du trésor administre les finances avec l'aide d'une cour des comptes ; le chancelier, le premier personnage du royaume après le roi, dirige les affaires étrangères. Gustave-Adolphe aurait voulu organiser un sixième conseil pour les affaires d'Eglise, un *consistorium* ; mais il voulait y faire entrer des laïques, et il ne put s'entendre avec le clergé.

Tous les membres de ces conseils sont des nobles qui sont dans la dépendance du roi ; mais, comme le roi s'engage à ne pas les révoquer, le gouvernement est en réalité dans la main des nobles.

La *Diète* est réunie sur la convocation du roi ; elle est formée de la réunion des quatre Etats, mais leur force est inégale et celle de la noblesse l'emporte sur celle des trois autres ordres. Le mode de représentation et la procédure des délibérations n'étaient pas réglés ; ce fut Gustave-Adolphe qui les fixa par le règlement de 1618. Le clergé est représenté par l'évêque et un chanoine de chaque diocèse ; les bourgeois, par le burgestre et un membre du conseil de la ville ; les paysans envoient un ou deux députés par chaque district judiciaire. Les membres des deux premières classes de la noblesse viennent en personne à la diète, ceux de la troisième classe sont représentés par le chef de la famille.

En apparence nous retrouvons en Suède le système anglais ; le gouvernement appartient au conseil comme en Angleterre et la diète a les mêmes droits que la Chambre. Mais il y a une grosse différence. La noblesse ne domine pas seulement dans la Diète, elle compose aussi les Conseils et, au lieu d'être des créatures du

roi, les conseillers sont les principaux de la noblesse. Le pouvoir est exercé en collaboration par le roi et l'aristocratie, mais cette participation n'est pas précaire ou apparente comme en Angleterre, elle est réelle et continue. Elle est très bien symbolisée par l'union de Gustave-Adolphe et d'Oxenstiern.

La monarchie suédoise est donc aristocratique, c'est une dyarchie, le roi et la haute noblesse se partagent le pouvoir.

Quelles sont les forces du gouvernement ? Il n'y a pas à tenir compte de la justice, elle est restée patriarcale. Il se passe des années sans procès. Oxenstiern interdit les procureurs parce qu'ils corrompent la justice. La force du roi réside dans son armée et dans ses revenus.

L'armée suédoise est tout à fait originale, elle est fondée sur un principe inconnu aux autres Etats : le service obligatoire pour tous. La Suède semble être en avance sur tous les autres pays, mais historiquement elle est plutôt en retard ; elle est restée au principe de Charlemagne : le roi est un chef de guerre national, et il a le droit de convoquer au service tous les hommes libres. Les nobles doivent le service à cheval, les autres servent à pied, les bourgeois et les ecclésiastiques en sont dispensés. Les paysans libres ou tenanciers de la couronne le doivent sans restriction ; pour les paysans tenanciers des nobles, on a admis une restriction : chaque noble peut exempter les domestiques de son domaine. Grâce à cette vieille organisation, le roi a les moyens de se créer une infanterie ; à une époque où les Etats n'ont que des mercenaires, il a les hommes pour rien.

C'est Gustave-Adolphe qui a organisé le *recrutement*. En 1627, il ordonne que le pasteur annonce en chaire aux paysans d'avoir à se réunir à une date fixée et donne la liste de tous les hommes valides au-dessus de 15 ans. Puis, en présence des 12 paysans assesseurs du tribunal, les commissaires royaux partagent les paysans libres en bandes de 10 et les autres en bandes de 20, puis ils en prennent un par bande. Les vagabonds sont tous enrôlés, et on prend le domestique de préférence à son maître, les pauvres de préférence aux riches. — C'est donc un recrutement non par classes, mais par réquisition ; le principe est de prendre les hommes les moins nécessaires. Le vice du système est son arbitraire.

Les bourgeois des villes forment le corps des matelots ; on les recrute d'après le même système ; mais peu à peu on lui substitua les contrats avec les provinces.

Sous Gustave-Adolphe, l'armée monte à 40.000 hommes de pied, et à 3.500 chevaux. Il faut entretenir cette armée ; les nobles

peuvent encore s'équiper ; mais c'est le pays qui entretient les fantassins ; il faut aussi payer l'artillerie, les mercenaires (cavaliers) et entretenir les officiers et les soldats. Il n'y a pas d'uniforme, les soldats portent le costume des paysans avec une peau de mouton. C'est en Suède qu'on fabrique les armes ; les mousquets mêmes sont l'œuvre des paysans, ainsi que les piques et les harnais. A Stockholm, il y a une fonderie de canons ; on y fait de la poudre et l'on compte alors 24 salpêtrières.

Administration financière. — L'administration financière est très simple ; il n'y a pas de cour, et le budget du royaume n'est, en réalité, que celui de l'armée.

Le roi, depuis Wasa, possède de grands domaines qui sont inscrits sur un cadastre. Chaque officier reçoit les revenus d'un domaine et chaque soldat reçoit une rente. C'est une institution originale dont Oxenstiern se montre très fier. Une partie du revenu des domaines inaliénables est donc ainsi immobilisée. Les domaines dont le roi peut disposer lui servent à témoigner aux généraux sa reconnaissance des services qu'ils lui ont rendus. Les rois de Suède, comme les Carolingiens, s'appauvrissent sans cesse. Oxenstiern exprime fort bien cet état dans une lettre écrite au Conseil en 1633. « Quand je cherche, dit-il, les vraies causes pourquoi les rois précédents ont fait si souvent des empiètements sur nos privilèges et ont opprimé nos sujets et ont même pris nos biens, je trouve que c'est moins l'envie des grands de nous opprimer que le besoin et la pauvreté, le manque de ressources pour défendre le royaume et soutenir sa réputation auprès des autres nations. »

Le revenu du roi et l'impôt ancien payé par les paysans ne suffisent pas à l'entretien de l'armée. Gustave-Adolphe s'est alors adressé aux Etats. Les subsides qu'ils ont accordés ne suffirent pas ; il fallut contracter des emprunts à 10 0/0 en Suède, à 6 0/0 en Hollande ; on vendit des domaines, et on établit de petites taxes sans l'avis de la Diète.

La noblesse accepte l'établissement de ces impôts ; mais elle a bien soin de stipuler qu'ils ne lui porteront pas préjudice. Oxenstiern voudrait tourner la difficulté en établissant des impôts indirects qui frapperaient tout le monde ; mais le pays est trop pauvre. On arrive forcément au déficit. « Tout le malheur de la Suède, dit Oxenstiern, vient de ce que les rois voudraient avoir d'après les besoins du royaume et que la noblesse ne veut rien donner. » L'armée doit donc se suffire à elle-même. En Allemagne, elle vit aux dépens du pays, et le gouvernement tire des subsides de ses alliés.

Tel est l'état de la Suède sous Gustave-Adolphe. Son gouvernement est une monarchie aristocratique et militaire ; les nobles dominant dans le Conseil, sans avoir le contrepoids du clergé. Le service militaire est la plus lourde charge du pays ; l'armée devient un élément constitutif de la société, et elle obtient d'être représentée aux Etats dès 1595, sous Charles IX. La guerre devient l'industrie principale de la Suède. Ce régime, dont on attribue l'invention aux Hohenzollern, c'est la Suède qui en a donné l'exemple. Gustave-Adolphe, Charles-Gustave et Charles XII sont les modèles de Frédéric-Guillaume.

II

Ces caractères se sont conservés pendant tout le xvii^e siècle ; mais, dès la mort de Gustave-Adolphe, se produisent des modifications importantes dans la société et dans le gouvernement.

Le territoire de la Suède s'est agrandi ; en Scandinavie elle conquiert sur le Danemark l'ouest et tout le sud de la presqu'île ; elle s'avance jusqu'au Sund. Sur la mer Baltique, elle s'est agrandie des provinces baltiques, de la Livonie et d'une partie de la Poméranie. Ce sont des provinces fertiles qui accroissent sa richesse.

La société s'est transformée. Les nobles suédois se sont enrichis par la guerre, soit par le pillage, soit par la générosité du roi. Dès lors la noblesse se divise en deux classes. Les seigneurs enrichis ont adopté les mœurs étrangères, et, de retour en Suède, ils mènent dans leurs châteaux ou à la cour une vie de fêtes. Le type de ces enrichis est Magnus Lagardie, d'origine française, le favori de Christine. En 1646, il part en ambassade à Paris avec 2 chambellans, 16 gentilshommes choisis par la reine, 30 gentilshommes volontaires, 8 gardes en livrée, 4 pages, 6 laquais avec une livrée noir et or, et 4 trompettes. Le reste de la noblesse forme une classe de plus en plus nombreuse qui entre en rivalité avec les membres de la haute noblesse. La rivalité entre les deux classes se manifeste surtout à partir de la Diète de 1668 ; dès lors la basse noblesse vote contre ceux qui ont des titres.

Le Conseil sous Gustave n'avait pas été définitivement constitué. Sous les deux minorités de Christine en 1632 et de Charles XI en 1660, on a confié la Régence aux cinq grands officiers ; mais, pour ne pas leur laisser le pouvoir absolu, on fut amené à définir les pouvoirs du Conseil ; les conseillers reçurent un pouvoir régulier. Ce règlement du Conseil, élaboré en 1634, n'est achevé qu'en 1660. Le Conseil doit être de 40 membres au plus, et si les régents

ne sont pas d'accord, ils doivent en référer au Conseil ; chaque conseiller a le droit de réclamer la réunion du Conseil. Comme ce corps est exclusivement composé des membres de la haute noblesse, c'est elle qui gouverne officiellement.

Tous ces changements ont transformé la vie politique et l'ont compliquée. Le gouvernement ne se fait plus par une entente entre le roi et son Conseil d'une part, et la noblesse de l'autre ; il est le résultat d'un équilibre instable entre le roi qui a pour lui les trois Etats non nobles et les soldats, la haute noblesse — et la petite noblesse. La lutte porte sur la possession du pouvoir ; mais deux questions politiques nouvelles, conséquence de la politique guerrière de Gustave-Adolphe et des fantaisies de Christine, viennent s'y ajouter.

Le roi n'a que ses domaines pour revenus ; or il les a distribués à ses généraux ; Christine, à ses favoris. Doit-il les reprendre (*reductio*) ? C'est la théorie du roi et des Etats ; mais la haute noblesse, qui a tiré profit de ces largesses, se refuse à rendre ce qu'elle a reçu.

A cette première question s'en rattache une autre. La Suède a pris l'habitude de faire la guerre et de recevoir des subsides du roi de France : doit-elle continuer ? Si le roi reprend ses domaines, il n'a plus besoin de faire la guerre pour vivre ; aussi le parti de la *reductio* est-il partisan de la paix, tandis que la haute noblesse demande la continuation de la guerre, qui lui garantirait la possession de ses domaines.

L'histoire de la Suède, au XVII^e siècle, est celle de la lutte entre les différents partis politiques pour la possession du pouvoir ; les alternatives dépendent surtout de l'état personnel du roi.

1^o 1632-1650. — Pendant la minorité de Christine, la haute noblesse gouverne et s'enrichit. Sous le gouvernement personnel de Christine, le régime continue et les favoris reçoivent des domaines. Les non nobles réclament la *reductio*, les paysans surtout, car la donation d'un domaine de la couronne à un noble change la condition des paysans qui, de sujets immédiats du roi, deviennent tenanciers d'un seigneur. La lutte commence aux Etats de 1650.

2^o 1650-1660. — Christine abdique brusquement. Charles X, son cousin, roi guerrier, réunit la Diète à la fin de 1654, et obtient la *reductio* d'un quart. Il ne recouvre que les domaines intangibles ; on crée un collège spécial pour faire cette opération, mais il est arrêté par l'absence du roi qui fait la guerre.

3^o 1660-73. — En 1660, sous la minorité de Charles XI, c'est le triomphe de l'aristocratie suédoise ; il n'est plus question d'opérer

la *reductio*, la distribution des domaines a même repris; la dette monte alors à 10 millions de thalers. Brusquement la guerre recommence, la brouille éclate dans le Conseil. Aux Etats de 1668, la 3^e classe de la noblesse, commence à se mettre en opposition déclarée avec les autres, mais la haute noblesse empêche la *reductio*.

4^e 1673-1682. — Charles XI majeur exige la *reductio*; en 1674, l'opération fait rentrer au Trésor 100.000 thalers de rente. A ce moment le Conseil se laisse pousser à la guerre avec le Brandebourg par l'ambassadeur français Feuquières. La Suède essuie une défaite et les Danois profitent du désarroi général pour envahir son territoire. Il se produit alors une réaction violente: les Etats ne se contentent pas de réclamer la *reductio* et la paix, ils demandent que l'on fasse passer en justice les membres du Conseil, et que l'on abandonne enfin l'alliance française. — En 1680, Charles XI opère avec le concours des Etats contre le Conseil qui est seul; on nomme une Commission de justice qui juge les membres du Conseil, et c'est alors qu'est établi définitivement le règlement de cette assemblée. En 1682, le roi se débarrasse des Etats en s'appuyant sur les Etats non nobles; il obtient une armée permanente et s'occupe seul de la *reductio*; dès lors les Etats ne sont plus convoqués.

5^e 1682-1718. — Charles XI est roi absolu; il en profite pour faire la *reductio* complète et il fait rentrer ainsi tous les domaines aliénés par ses prédécesseurs. Il peut se passer de subsides et vivre de ses revenus. Il observe la neutralité avec les Etats de l'Europe et il suit une politique pacifique. En Livonie, la *reductio* fut plus violente que dans les autres provinces; la noblesse fut proscrite et son député condamné.

Charles XII trouva, à son avènement, le pouvoir absolu organisé par son père. Grâce aux revenus de la couronne, il put recommencer la guerre. Après sa mort, la noblesse reprit le pouvoir.

E. H.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

COURS DE M. DROZ

(Faculté des Lettres de Besançon.)

Taine. — Introduction à l'histoire de la littérature anglaise.

LES TROIS FORCES PRIMORDIALES. — LA RACE.

V. — *Les trois forces primordiales ; la race.* — Nous connaissons le fonds commun de tous les hommes. Maintenant, comment se différencient-ils ? Sous quelles influences se caractérise chez eux cet état moral élémentaire, qui est le facteur des diverses civilisations ? Trois forces contribuent à le déterminer : la race, le milieu, le moment.

1° La race : « ce sont ces dispositions innées et héréditaires que l'homme apporte avec lui à la lumière, et qui ordinairement sont jointes à des différences marquées dans le tempérament et dans la structure des corps. Elles varient selon les peuples. » Comme il y a des variétés de taureaux et de chiens, braves ou timides, intelligentes ou stupides, il y a des variétés d'hommes, courageuses ou lâches, capables de conceptions et de créations supérieures, ou réduites aux idées et aux inventions rudimentaires, mieux faites pour certaines tâches particulières dont l'instinct leur est particulièrement dévolu, comme il y a des chiens de combat, de chasse, de garde. Il y a là une force distincte, et si puissante, que l'ancien peuple aryen, épars aujourd'hui depuis le Gange jusqu'aux Hébrides, représenté par des peuples de situations et de fortunes diverses, manifeste cependant l'ancienne origine commune par un caractère commun dans les langues, les religions, les littératures, les philosophies. Et il n'y a pas à s'étonner de la durée et de la solidité de ces caractères primordiaux d'une race ; ils ont mis des siècles à s'établir, peut-être même des myriades de siècles. Quand une race s'est accommodée à son milieu, c'est qu'elle a contracté un tempérament et un caractère qui lui correspond, et cette habitude devient une nature par l'action prolongée du milieu, par l'hérédité de plus en plus ancienne. « En sorte qu'à chaque moment on peut considérer le caractère d'un peuple comme le résumé de toutes ses actions et de toutes ses sensations précédentes, comme une quantité et comme un poids, non

pas infini, puisque toute chose dans la nature est bornée, mais disproportionné au reste, et presque impossible à soulever, puisque chaque minute d'un passé presque infini a contribué à l'alourdir, et que, pour emporter la balance, il faudrait accumuler dans l'autre plateau un nombre d'actions et de sensations encore plus grand. Telle est la première et la plus riche source de ces facultés maitresses d'où dérivent les événements historiques ; et l'on voit d'abord que, si elle est puissante, c'est qu'elle n'est pas une simple source, mais une sorte de lac et comme un profond réservoir où les autres sources, pendant une multitude de siècles, sont venues entasser leurs propres eaux. »

Remarquons d'abord la confusion, au début de ce paragraphe, de l'idée de race et de l'idée de peuple. Voyez la définition de la race, et la petite phrase qui suit : « Elles (ces dispositions innées et héréditaires) varient selon les peuples ». D'où nous tirerons, en remplaçant la définition par le défini, que la race varie selon les peuples. C'est, semble-t-il, chez un savant, une définition peu scientifique de la race ; l'anthropologie de Taine paraît courte ; soit qu'il entende la race des races communément appelées de ce nom, comme celles qu'il a énumérées plus haut, Aryens, Sémites, Mongols, soit qu'il l'entende des peuples, personne ne pensera à lui contester que les races, ou les peuples, si l'on se tient dans une très grande généralité d'idées, forment des types assez distincts les uns des autres, quant au corps et quant à l'âme. Observez cependant, que d'après lui, les plus grandes différences humaines (p. xxi) résultent de l'intervalle entre la représentation particulière et la conception universelle, et que, de ce point de vue, il a opposé comme essentiellement différentes les unes des autres, les races classiques, c'est-à-dire sans doute Grecs et Français, peut-être Romains, aux races germaniques, et que, dans les races germaniques, il a opposé les Allemands aux Anglais. Mais je ne veux pas me prévaloir d'un superlatif que Taine a jeté au hasard, comme il lui arrive très souvent, quoiqu'il ait repris de ce défaut ou de cette faute plusieurs écrivains, entre autres Macaulay.

Je reconnais donc qu'il y a un esprit de race (laissons les corps pour l'instant), et chez les divers peuples un esprit national, quitte à examiner le parti que l'on prétendra tirer de cette concession, ou plutôt de cet acquiescement. Et j'avoue à Taine que cet esprit doit avoir des racines extraordinairement profondes dans tous les individus d'une race, qui, pendant des milliers de siècles, aurait vécu dans le même milieu, développant son propre fonds, et incrustant en elle ses habitudes. Mais ce raisonnement, fondé sur une hypothèse, aboutit à une conclusion qui n'est vraie que

d'une vérité logique. On n'a jamais vu de race se perpétuer dans de telles conditions. Voyez à ce sujet la discussion d'Hennequin (p. 96), qui paraît décisive. On peut supposer, dit-il, que « dans une race homogène, stable et peu nombreuse, à force de mariages consanguins et de vie en commun, cette force (de la race) finirait par établir entre les divers membres du groupe une ressemblance constante et complète, qui permettrait de dériver les facultés morales d'un de ses individus de celles de tous, et réciproquement celles de tous de celles d'un seul individu. Ainsi, quand on découvrirait un monument artistique dont un homme appartenant à une communauté de ce genre serait l'auteur, l'analyse pourrait peut-être déduire de cette œuvre les caractères moraux des semblables et des frères de ce dernier. C'est là une hypothèse vraisemblable, il est vrai, mais une pure hypothèse. Il n'existe pas de race ayant ces caractères de pureté et d'homogénéité, ou du moins il n'en existe pas qui soit devenue une nation, qui ait fondé un état civilisé, produit un art, une littérature. » Ajoutons que cette hypothèse, que rien ne vérifie dans les faits, pourrait bien être impossible à réaliser, s'il est acquis que, dans un groupe d'hommes restreint, les mariages consanguins auraient pour effet inévitable d'abâtardir la race, sans compter que, pendant des myriades de siècles, le milieu physique où vivrait cette race devrait changer et la changer.

Puis Hennequin explique, d'après les observations de l'anthropologie, que, dès les temps les plus éloignés, les races sont mêlées et présentent des types divers, de sorte qu'il n'est pas de nations composées d'une seule race. Toutes sont formées de peuples conquis et de peuples conquérants, parfois de plusieurs peuples conquérants, qui se superposent les uns aux autres, après s'être grossis en route de nombreux éléments ethniques; ainsi Taine montrera que, dans une conquête aussi peu lointaine que celle de l'Angleterre par les Normands, les envahisseurs étaient accompagnés d'aventuriers de toute origine, venus jusque des Pyrénées, et jusque de la Flandre. Ajoutez maintenant à ces éléments divers les Bretons primitifs, dont encore on distingue deux types, des colons romains, des peuplades d'Angles, de Jutes, de Saxons, de Kymris, de Danois, de Norsses, de Scots, de Pictes, et vous aurez les composants connus d'un peuple qui se distingue entre tous par des caractères particuliers. Aussi y trouve-t-on « les types les plus différents, méridionaux et scandinaves, gens à tête d'Ibères et individus mongoloïdes ». Et notez que l'Angleterre est plus protégée que les pays continentaux contre les invasions de races diverses. — Et nous, peut-être êtes-vous curieux de savoir ce

que les derniers résultats de la science enseignent sur la race à laquelle nous appartenons. Béranger chantait autrefois :

En avant, serrons nos rangs,
Fils des Gaulois et des Francs.

Depuis, un chansonnier moins célèbre nous a appelés

Fils de Brennus, chef des Gaules.

Dans la suite, l'érudition est remontée plus haut, et a découvert que nous sommes des Celtes, et cette origine a paru confirmée par certains traits de notre caractère à des savants qui faisaient sans nul doute de la science pure et sans passion : ainsi un Allemand, citoyen d'une nation qui n'émigre pas, a vu que, selon nos origines, nous ne sommes pas attachés au sol de la patrie : « L'attachement au sol de la patrie est un sentiment propre à l'Italien et au Germain ; il manque au Celte ». Que sommes-nous donc ? Francs, Romains, Gaulois, Celtes ? M. d'Arbois de Jubainville pense⁽¹⁾, comme tout le monde, que nous avons subi des influences franques et romaines plutôt que nous n'avons été modifiés ethniquement par des éléments romains et francs ; il assure en outre que les Gaulois, et les Celtes conquis par les Gaulois, ont, dans notre ascendance, une importance peu considérable. « La vérité est que les Gaulois ne peuvent pas probablement compter même pour un vingtième parmi les facteurs physiques auxquels nous devons la vie matérielle, et on ne doit point parler d'eux quand on cherche de quelles sources intellectuelles dérive la vie morale de la nation. Des races obscures ont précédé les Celtes ou Gaulois sur notre sol, et ont été asservies par eux ; ces races mal connues nous ont donné presque tout le sang qui coule dans nos veines. » Et de ces races, M. d'Arbois de Jubainville cherche à démêler les origines, à étudier les mœurs, la religion, le caractère. Mais ces races elles-mêmes avaient assimilé sans doute des populations antérieurement fixées sur notre sol. Allez maintenant démêler les caractères originels de notre race, et commencez par dire, si vous l'osez, que nous appartenons à une race. Ajoutez que « nous sommes romains par la langue, grecs par la civilisation, juifs par la religion » (Renan, l'Islamisme et la science, *Discours et conférences*, p. 376).

Qu'importe, nous dit-on (G. Le Bon, *Les lois psychologiques de l'évolution des peuples*, ch. I, v) ? Il n'y a plus de races naturelles, mais il y a des races historiques, créées par les hasards des conquêtes, de l'immigration, de la politique, etc., et formées

1. Compte rendu de M. Albert Sorel, dans le *Temps* du 28 octobre 1895.

par conséquent du mélange d'individus d'espèces différentes. Soit. Remarquez que cette solution du problème de la race nie ou infirme l'idée de l'influence de la race proprement dite. Mais que la race soit de formation primaire ou secondaire, le problème reste le même pour nous. (V. Renan, *Histoire du peuple d'Israël*, t. I, p. 1 sqq.)

Je reviens à Hennequin. Si un peuple appartient à une race, il doit y avoir une ressemblance intime entre les fractions et les individus qui le composent. Or, il y a au contraire des différences profondes, parmi les Grecs, entre Eoliens, Doriens, Attiques, et parmi les Attiques, entre Périclès et Cléon. Dans l'antiquité, le Romain n'existait pas, il y avait *des* Romains, comme en ce moment il y a des différences profondes, parmi les Italiens, entre Piémontais et Napolitains (vous vous rappelez Stendhal distinguant en Italie, non seulement les mœurs diverses des divers Etats ou villes, mais des diverses rues : « A Rome, la largeur d'une place change les mœurs »). En Allemagne, les Poméraniens, au physique et au moral, ressemblent-ils aux Souabes ? Et y a-t-il dans la conduite d'une nation une teneur qui la présente toujours semblable à elle-même, c'est-à-dire fidèle à l'esprit permanent de sa race ? Pas davantage. « Par suite d'une profonde révolution théologique et morale, l'Angleterre cesse peu à peu d'être le pays rapace, rogue et violent qu'elle semblait encore il y a cinquante ans. » (Cela écrit avant l'affaire Jameson et d'autres du même genre.) L'Allemagne de M. de Bismarck ne ressemble pas à celle de Schleiermacher. — Quand même ces faits seraient vrais, ici la discussion d'Hennequin s'est égarée. Taine n'a pas prétendu que l'esprit de la race ne pouvait pas se modifier ; il est la donnée la plus ancienne et la plus solide ; mais d'autres forces s'exercent sur lui, le milieu et le moment, dont nous étudierons l'action tout à l'heure. Taine ne serait pas embarrassé d'expliquer par le milieu et le moment les différences que l'on constate entre les Eoliens et les Doriens du même temps, entre les Brandebourgeois et les Souabes, entre l'Allemagne de Herder et celle de Bismarck ; et il prouverait qu'à ces différences survit un fonds commun. Au contraire, au premier volume de *l'Evolution des genres*, M. Brunetière touche au vif de la question, quand il se demande si ces différences entre les races sont aussi profondes qu'on le prétend. Et il cite l'exemple singulièrement heureux du Juif portugais Spinoza, métaphysicien extraordinaire, alors que l'inaptitude métaphysique des Espagnols et des Portugais est ou paraît aussi radicale dans l'histoire que celle des Sémites. Il nous propose à nous Aryens, si nous voulons être désorientés par une lecture,

de prendre en main telles œuvres aryennes, comme les Védas ou le Bhagavata-Pourana, et, au contraire, si nous voulons nous trouver en pays de connaissance, de lire les odelettes ou les chansons de Thou-Fou et de Li-Taï-Pé, « qui sont pourtant des Chinois authentiques ». Et enfin, on s'est bien hasardé en assurant que le génie de Shakespeare ne pouvait fleurir que dans l'âme d'un Anglo-Saxon, s'il est vrai, comme on essaie maintenant de le démontrer en Angleterre, que le poète du roi Lear et d'Hamlet est un Celte (1).

Vous voyez que je prends mon bien ou plutôt votre bien où je le trouve, peu soucieux d'être original, si la vérité trouve son compte à ce que j'emprunte. J'ai mieux aimé d'ailleurs laisser la parole à d'autres, parce que je suis embarrassé pour trouver un terrain de discussion, Taine nous ayant parlé d'un esprit de race, auquel je crois comme lui, malgré les réserves faites tout à l'heure sur l'existence de races pures, mais ne nous ayant pas dit encore le parti qu'il compte tirer de cette constatation d'un esprit de race ou de nation, alors précisément que je redoute des déductions violentes tirées de cette donnée première. Je me suis demandé s'il ne faudrait pas attendre d'avoir discuté les idées générales de la préface, pour voir dans le livre le parti que Taine a tiré des caractères originaux de la race anglo-saxonne afin d'expliquer la civilisation anglaise par sa littérature. Mais non ; dès maintenant, et sans sortir de l'Introduction, je vous rappelle que, d'après Taine, cette « conception maîtresse, qui consiste à ériger le devoir en roi absolu et à prosterner tous les modèles idéaux au pied du modèle moral », est une disposition primitive, un trait propre à toutes les sensations, à toutes les conceptions du peuple anglais, une particularité inséparable de toutes les démarches de son esprit et de son cœur. Or, Montesquieu, qui a séjourné en Angleterre de 1729 à 1731, nous a laissé sur ce pays des notes dont voici l'une : « Point de religion en Angleterre ; quatre ou cinq de la Chambre des Communes vont à la messe ou au sermon de la Chambre, excepté dans les grandes occasions, où l'on arrive de bonne heure. Si quelqu'un parle de religion, tout le monde se met à rire. Un homme ayant dit, de mon temps : je crois cela comme article de foi, tout le monde se mit à rire. Il y a un comité pour considérer l'état de la religion : cela est regardé comme ridicule (2) ». Je n'ai nullement l'intention de nier que

(1) De M. Brunetière, voir encore l'*Oeuvre d'Augustin Thierry*, *Revue des Deux-Mondes*, 15 oct. 1895.

(2) Et remarquez qu'il est en somme alors l'admirateur de l'Angleterre. Voltaire dit encore, au chapitre xxii du *Siècle de Louis XIV* : « Il n'y en a guère

l'Angleterre soit une race religieuse. Au temps même où Montesquieu constatait dans ses hautes classes cette impiété générale, quelques jeunes gens, et parmi eux Jean Wesley, auquel devait s'adjoindre un peu plus tard Georges Whitefield, fondaient à Oxford ce méthodisme « qui a changé la face de l'Angleterre (1) », qui lui a donné sa littérature pudique et grave, son langage biblique, sa piété nationale. Pour que cette métamorphose fût possible, il fallait à coup sûr que quelque chose dans l'esprit de l'Angleterre s'y prêtât ; l'instinct religieux sommeillait, il n'était pas mort. Mais, et c'est ici que j'en voulais venir, si, dans un des peuples les plus religieux du monde, l'instinct religieux a pu subir une éclipse si profonde, en admettant que nous puissions déterminer avec exactitude les caractères originels d'une race, que pourrions-nous tirer de cette connaissance qui nous permette de prévoir avec quelque détail le développement de cette race, puisque tel caractère initial et fondamental peut se démentir ou même se contredire dans la suite des temps ? C'est là un accident, me dit-on, et de peu de durée. Je le veux bien ; mais plus il est rare, plus il viole les dispositions permanentes des Anglais, plus il est étranger à l'âme de la race, dont cependant il sort, et plus il rend chimérique votre prétention de connaître à l'avance l'histoire d'un peuple, grâce à la formule de sa race. Et si le peuple que l'on juge un des plus fixes de tous, se métamorphose un jour comme un Protée, que faudra-t-il attendre des autres, et quelle foi faudra-t-il avoir dans l'historien qui se fera fort de déterminer leur développement au moyen de leur *idée* ?

Ce n'est pas seulement d'ailleurs par l'impiété temporaire de 1730 que les Anglais d'alors démentent leur caractère national. Voici ce qu'est devenu chez eux à ce moment l'amour germanique du devoir : « L'argent est ici souverainement estimé ; l'honneur et la vertu, peu. » — C'est toujours Montesquieu qui parle. — Les Anglais ont encore pour caractère distinctif un amour indomptable de la liberté. « Les Anglais ne sont plus dignes de leur liberté. Ils la vendent au roi, et si le roi la leur redonnait, ils la lui revendraient encore. » Les Anglais sont connus encore pour leur amour profond et exclusif de la patrie. « Un ministre ne songe qu'à triompher de son adversaire dans la Chambre basse ; et, pourvu qu'il en vienne à bout, il vendrait l'Angleterre et toutes les puissances du monde. » Ce dernier jugement n'est qu'une opi-

aujourd'hui (de religion) dans la Grande-Bretagne, que le peu qu'il en faut pour distinguer les factions. »

(1) Scherer, *Mél. d'histoire relig.*, p. 207.

nion, mais assez d'accord avec les apparences au temps où écrit Montesquieu.

Ce n'est pas d'ailleurs dans le moral seulement que ces déviations de l'esprit de races s'observent, et vous pourrez voir, en étudiant dans le livre l'application de la méthode, les efforts infructueux que fait Taine pour concilier avec les principes de sa recherche la constatation d'un âge classique dans la littérature anglaise.

Rappellerons-nous la psychologie des races germaniques, telle que Taine l'avait établie ? En 1866, quelques mois avant Sadowa, quelques années avant la guerre de France, Taine déclarait les Allemands impropres à l'action. D'où nous concluons encore qu'une race peut n'être pas toujours semblable à elle-même (1), et aussi peut-être que, si l'on peut arriver à en déterminer les caractères généraux, toujours subsistants, mais non pas toujours dominants, à cette tâche conviendraient des observateurs mieux doués du sens de la réalité que le géomètre Taine, et plus disposés à céder devant l'avertissement des faits. Il y faudrait aussi une érudition plus informée. Ne voyez-vous pas tout ce qu'il y a de candide et inconsciente présomption dans le fait d'un homme qui prétend connaître toutes les races par le menu, comme s'il était leur cousin germain ? Aryens et subdivisions des Aryens, Sémites, Chinois, il sait leur signalement, la nature de leur esprit, les besoins de leur âme. Quand on a éprouvé qu'après des années de labeur et d'information, on ne parvient pas toujours à entrer dans le cœur d'un seul homme passionnément étudié, on hausse les épaules en pensant à ceux qui croient être entrés dans tous les cœurs de tous les hommes : souvent leur science n'est même pas vraie dans sa généralité, et, si elle est vraie, c'est qu'elle est générale au point d'être banale et sans profit.

Cette idée de l'importance de la race, comme beaucoup d'autres, vient sans doute à Taine de Renan, dont *l'Histoire générale des langues sémitiques* parut en 1855. Je ne sais si, comme le veut M. Brunetière, c'a été la tâche et l'effet principal de la critique de Renan d'introduire parmi nous cette notion de la race, avec une juste idée de la puissance propre qu'une race possède ; je crois

(1) M. Le Bon, dans le livre cité plus haut, soutient (ch. 2) que les caractères fondamentaux d'une race ne varient pas ; les caractères secondaires seuls varient. Il retrouve les mêmes Français dans les fidèles sujets des rois de France, dans les jacobins qui guillotinent Louis XVI, dans les esclaves prosternés de Napoléon. Eh bien, soit ; mais il faut avouer que les prévisions permises aux historiens par la notion du caractère de la race embrassent tant de possibles que, lui permettant tout, elles ne lui permettent rien.

qu'il a rendu à la pensée française des services plus considérables ; mais il n'est pas douteux que, sous des influences et pour des raisons diverses, il a toujours été singulièrement attentif à la psychologie des races, et il y a vu une des solutions des principaux problèmes de l'histoire (1). « Tous les progrès de la science moderne amènent à envisager chaque race comme enfermée dans un type qu'elle peut réaliser ou ne pas réaliser, mais dont elle ne sortira pas. Goethe et Kant étaient en germe dans les contemporains d'Arminius et de Witikind. » Voilà ce qu'il écrivait dans ses *Mélanges d'histoire* (p. 307). Il n'en était pas moins attentif, dès ce temps, aux contradictions que l'unité de la race pouvait rencontrer dans les faits. Il note, dans le même livre, p. 432, que, tandis que les Hébreux n'ont pas de grammaire, les Arabes, eux aussi Sémites, en ont une. « Voilà certes un fait étrange. » Il s'étonne, et cet étonnement est le commencement de la sagesse, même quand il ne doit pas avoir de suite. Taine n'a jamais douté, parce qu'il ne s'est jamais étonné.

Renan est un psychologue d'un esprit autrement fin et délié. Il a passé sa vie à travailler sur la race sémitique. — Je voudrais que les moins curieux d'entre vous eussent lu de Renan sur ce sujet un discours du 21 février 1862, qui figure dans les *Mélanges d'histoire*, et les trois conférences qui terminent le livre *Discours et conférences*. (V. Séailles, *Renan, la Psychologie du Sémite*.) L'exemple qu'il nous offre n'est pas de nature à nous donner plus de confiance dans les résultats où aboutissent les entreprises de ce genre, analyses subtiles auxquelles manquent parfois les matériaux de l'histoire, généralisations forcées auxquelles résistent nombre de faits particuliers. Le premier trait, d'après Renan, de la race sémitique, c'est le monothéisme. Sa gloire est « d'avoir atteint, dès ses premiers jours, la notion de la divinité que tous les autres peuples devaient adopter à son exemple et sur la foi de sa prédication. Cette race n'a jamais conçu le gouvernement de l'univers que comme une monarchie absolue ;... les grands et les aberrations du polythéisme lui sont toujours restées

(1) Comme vous avez pu le voir, j'aime à confronter Renan avec Taine. Ce n'est pas seulement parce que Renan est intéressant en lui-même, et par rapport à la littérature française ; c'est parce qu'il est une des influences qu'a profondément ressenties Taine (Taine, ici son élève, beaucoup plus que d'Augustin Thierry, quoi qu'en ait dit M. Brunetière dans l'*Oeuvre d'Augustin Thierry*) ; c'est surtout parce qu'ayant étudié une race avec tout le loisir et toute la diligence souhaitables, les déclarations ou aveux qu'il pourra faire sur la fin de sa carrière, à l'encontre des prétentions de Taine, auront presque la valeur d'une démonstration.

étrangères. On n'invente pas le monothéisme ». Voilà, n'est-ce pas ? qui est assez net.

Mais l'indication du fait ne suffit pas au philosophe ; il doit en chercher la cause, et ici Renan ne tarde pas à la trouver. « La nature tient peu de place dans les religions sémitiques : le désert est monothéiste ; sublime dans son immense uniformité, il révéla tout d'abord à l'homme l'idée de l'infini, mais non le sentiment de cette vie incessamment créatrice qu'une nature plus féconde a inspiré à d'autres races. — Voilà pourquoi l'Arabie a toujours été le boulevard du monothéisme le plus exalté (1). » Malheureusement, dès avant le temps où paraissait *l'Histoire des langues sémitiques*, les progrès de l'épigraphie révélaient, dit James Darmesteter, « que le monothéisme n'est qu'une exception chez les Sémites, qu'il est chez les Juifs un progrès tardif de la réflexion, chez les Arabes et les Syriens un apport des Juifs et des chrétiens ». N'admirez-vous pas maintenant l'aisance avec laquelle le philosophe avait expliqué le fait controuvé que lui avait fourni l'historien ? « Le désert est monothéiste. » Formule heureuse ! Pensée profonde ! En voici une autre, moins originale, mais qu'il y aurait plus de profit à méditer : la pensée humaine est beaucoup plus faible encore et plus ignorante qu'elle n'est curieuse et ambitieuse. Relisons l'histoire de la *Dent d'or* que Fontenelle a donc contée en vain ! Ce monothéisme des Sémites expliquait beaucoup de choses dans leur civilisation, l'absence d'épopées dans leurs littératures, le prophétisme, etc. — Et le monothéisme n'est plus là, et le prophétisme reste, et les épopées sont toujours absentes (2).

Le monothéisme n'est d'ailleurs qu'un trait ou une application d'un caractère très général de l'âme sémite, la simplicité. La race des Sémites « n'a jamais compris la civilisation dans le sens que nous donnons à ce mot ; on ne trouve dans son sein ni grands empires organisés, ni commerce, ni esprit public... etc. » Mais quoi ? Les Phéniciens ou Chananéens ne sont-ils pas Sémites ? Et « le caractère propre du Sémite est de n'avoir ni industrie, ni esprit politique, ni organisation municipale ; la navigation et la colonisation leur semblent antipathiques » (3). Ici on trouve tout le con-

(1) *Histoire des langues sémitiques*, ch. I.

(2) Voici, dans *l'Histoire du peuple d'Israël* (t. I, p. 8), la forme plus modeste et moins assurée qu'a prise l'affirmation de la première heure : « Dès les temps les plus anciens, le patriarche sémite eut une tendance secrète vers le monothéisme, ou du moins vers un culte simple et relativement raisonnable. » Voyez cependant (ibid., p. 32 sqq.) les raisons qu'il allègue pour maintenir une partie de sa thèse.

(3) *Hist. du peuple d'Israël*, t. I, p. 10 sqq., p. 184.

traire, civilisation industrielle, commerce sans rival, mythologie grossière. Que devient l'unité de la race ? Mais Tyr et Sidon sont des exceptions qui n'infirment pas la règle. Les Phéniciens parlent bien une langue sémitique, oui ; mais il n'est pas bien sûr qu'ils soient d'origine sémitique ; tenons-les pour une branche de la famille sémitico-couschite, formée par un fond de population couschite, « analogue à la race propre de l'Égypte, qui donna aux civilisations des bords du Tigre et du bas Euphrate leur physiologie industrielle, commerciale et matérialiste », et qu'aurait recouvert l'élément sémitique. Cette explication aura l'avantage d'abord de respecter notre idée de la race sémitique, puis de rendre compte encore d'autres exceptions. Ces exceptions, Messieurs, ne sont rien moins que la Babylonie et l'Assyrie, où Renan avait « trouvé avec étonnement, à côté d'une langue sémitique, une civilisation qui ne s'explique pas mieux par le caractère sémitique que par le caractère aryen ». Que dites-vous de cette psychologie du Sémitique, à laquelle résistent des empires et des civilisations sémitiques ? Si j'ajoute que, de l'aveu de Renan, il n'y a pas non plus de physiologie du Sémitique (ibid. p. 490), vous entrevoyez par cet exemple illustre ce que devient la question de la race et le parti à tirer des solutions qu'on lui donne.

Renan lui-même confesse encore qu'une race peut avoir des destinées contraires à ses promesses, et c'est dans ces constatations, dans l'aveu de ces constatations qu'éclate sa supériorité sur Taine. Il reconnaît dans le développement de certains peuples sémitiques des transformations opérées sous l'influence des autres peuples ; il note ce renversement du pour au contre, que présente le peuple juif, le plus fermé qu'il y eut jamais, quand il vivait chez lui, et devenu la nation la plus ouverte aux idées du dehors, si bien que, dans son exil, il n'exerce plus guère d'autre profession que celle qui lui était d'abord à peu près interdite. Et il faut citer, avant de conclure pour notre propre compte, la déclaration par laquelle Renan termine cet examen : « S'il est vrai de dire que les races ne changent point leurs inclinations essentielles, il faut avouer que ces inclinations aboutissent souvent à des effets tout contraires selon les milieux divers où elles s'appliquent. La bassesse et l'avilissement de l'Arabe livré au commerce et aux métiers manuels dans les villes de Barbarie, forment un singulier contraste avec la fierté naturelle du véritable Arabe, de l'Arabe du désert. » Qu'est-ce à dire, sinon qu'au-dessus de l'unité psychologique de la race, il y a ce que Renan appelle l'unité psychologique humaine, et que, selon les nécessités de la vie, ces instincts de race, prétendus irréductibles deviennent une matière molle et indéfiniment plastique ?

De la discussion qui précède, nous tirerons les propositions suivantes ;

1° Il n'y a pas de race pure. Il paraît démontré que les races les plus pures sont encore très mélangées.

2° En prenant ce mot de race dans un sens très large, on peut dire qu'il y a un esprit de race, ou un caractère national plus ou moins marqué chez tous les peuples, au moins civilisés.

3° Cet esprit de race, ou caractère national, alors même qu'il persiste au fond d'une nation, comme elle le prouve en certains cas par la teneur générale de son histoire, peut à certains moments subir des modifications profondes, et cela non seulement sous des pressions énormes, comme une invasion ou une conquête, mais dans des circonstances dont les prévisions humaines n'auraient jamais attendu de tels effets.

4° Il est donc prouvé par les faits qu'il y a une prétention insoutenable à vouloir tirer de la notion d'une race, par voie de déduction, l'histoire future de la race, comme on détermine par une formule tout le développement de la courbe qu'elle contient. Et la raison de cette différence est simple. Une formule se découvre et se livre tout entière ; son apparence contient tout son être, tandis que, même dans l'hypothèse pratiquement irréalisable d'une race homogène se développant dans un milieu homogène, l'âme de cette race ne pourrait être formulée exactement à aucun instant de son histoire, parce qu'une âme n'est connue que sur ce qu'elle montre d'elle-même et qu'elle ne montre jamais tout ce qu'elle est. Si nous rentrons maintenant dans les conditions réelles de l'activité humaine, même les moins inconstantes, des circonstances nouvelles font que l'âme, dont on croyait avoir une connaissance complète, emploie et met au jour des facultés, dont la virtualité, quoique antérieure, ne pouvait être antérieurement aperçue. Donc la notion, aussi parfaite que nous pouvons l'avoir, de l'esprit d'une race, ne nous permet de prévoir, au sujet de son développement, que des probabilités plus ou moins incertaines.

5° Taine ne s'est pas expliqué en détail sur la possibilité et les moyens de déterminer l'esprit d'une race à un moment donné. Quand ce moment se trouve en dehors des époques vraiment historiques, cette détermination est rendue bien difficile par l'ignorance où nous sommes sur la date, le but, l'origine des documents que l'on emploie. C'est ce que j'ai essayé de montrer au sujet des poèmes d'Homère ; c'est ce que l'on pourrait essayer encore au sujet des primitives poésies anglo-saxonnes où Taine a étudié la psychologie des Anglo-Saxons au temps de leur origine. Par une tentation irrésistible, l'historien est porté à

compléter et à colorer l'insuffisance des documents contemporains au moyen des connaissances que lui ont fournies sur le développement de la race des documents postérieurs. C'est ainsi que vous trouverez, dans la fameuse étude de Renan sur la poésie des races celtiques (*Essais de morale*), une comparaison entre Pérédur et Beowulf, où Renan juge le héros anglo-saxon bien moins favorablement que Taine, d'après les mêmes textes.

6° Il faut prendre garde d'expliquer par l'esprit de race des manifestations qui s'expliquent humainement, je veux dire par la condition d'homme. Un exemple de Taine vous éclaircira ma pensée. « Il y avait des hommes parmi eux (les Saxons), les Berserkirs, qui, dans la bataille, saisis par une sorte de folie, déchaînaient tout à coup une force surhumaine et ne sentaient plus les blessures. »

Et Taine nous explique, dans une note, que l'on donnait ce nom aux hommes qui combattaient sans cuirasse, probablement vêtus d'une simple blouse (1). Ces Berserkirs reviennent en maint endroit dans le livre, et parfois là où on ne les attendait pas : ainsi Taine nous les montre, dans une peinture des plus romantiques, debout sur une barque ouverte, sous un ciel fendu par la foudre, se livrant à la tempête dont ils avaient respiré la fureur ; tout ce fracas, toute cette couleur, tout ce haut langage à la Chateaubriand pour expliquer par l'instinct de la race un trait de l'enfance de lord Byron. Un jour que la nourrice de ce jeune fils des Berserkirs le grondait d'avoir sali une cotte neuve, le descendant des héros « saisit la cotte avec ses deux mains, la déchira du haut en bas, et se planta debout, fixe et morne, devant l'autre qui tempêtait, afin de la mieux braver ».

Et voilà la force de la race ! On va me reprocher de terminer par un trait peu sérieux une leçon sérieuse. J'ai tort peut-être ; mais j'ai fidèlement rapporté mon auteur, et si cette petite histoire ne vous apprend pas grand'chose sur le caractère de Byron, qui était un enfant mal élevé, comme il y en a tant dans les familles de toute origine et de toute condition, elle me paraît ouvrir un jour intéressant sur l'esprit de Taine. C'est dans une erreur semblable, plus excusable celle-là, que Renan est tombé, quand il a prétendu expliquer par une cause noble l'ivrognerie de ses compatriotes bretons : c'est, dit-il, l'âme celtique qui cherche dans la boisson le monde invisible.

7° Il est évident que, si la formule de la race ne nous donne pas une instruction suffisante pour prévoir le développement de

(1) *Histoire de la littérature anglaise*, t. I, p. 27 ; v. t. V, p. 247.

la race à tous les moments de son existence, elle laisse encore moins prévoir l'activité particulière des individus qui composent la race. Leçon que Taine avait donnée à Michelet (*Essais*, p. 109), mais dont lui-même, bien entendu, n'avait pas profité : « Les historiens devraient apprendre des naturalistes que ces lois sur les espèces, vraies lorsqu'on considère de grandes multitudes (vraies, nous avons vu dans quelle mesure), sont au plus haut point douteuses lorsqu'on considère des individus. »

J'ajoute dès maintenant que la considération de la race n'est pas nouvelle, qu'elle n'apparaît pas pour la première fois dans les écrits de Taine, et que des Grecs et des Latins jusqu'à Désiré Nisard, la critique populaire, aussi bien que la critique savante, ont su qu'il y avait un esprit béotien, un esprit attique, un esprit français. On savait cependant, aussi, dès ces temps-là, que Pindare était Béotien, que Théophraste n'était pas Athénien, que beaucoup de Français-Gaulois n'avaient pas l'esprit français. Mais il me répugne de prouver, en multipliant les exemples, un fait déjà prouvé et universellement reconnu. Lisez Hennequin, p. 103.

SUJETS PROPOSÉS

(Faculté des Lettres de Nancy)

HISTOIRE

Histoire ancienne. — La religion romaine avant l'introduction de l'Hellénisme.

L'introduction de l'Hellénisme à Rome et ses conséquences.

La fondation de l'Empire.

(Sujets proposés par M. Diehl.)

HISTOIRE DU MOYEN AGE. — Le rôle de Saint Bernard dans l'Eglise.

Jeanne d'Arc.

Politique extérieure de Maximilien.

(Sujets proposés par M. Pfister.)

HISTOIRE MODERNE. — Les finances et l'administration en France, de Charles VIII à Henri II.

Déterminer les causes de la décadence de l'Espagne à l'époque de Philippe II.

La question d'Orient de 1829 à 1878.

Les Etats-Unis au XIX^e siècle.

La Succession d'Espagne fut-elle le pivot de la politique de Louis XIV ?

(Sujets proposés par M. Pariset.)

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

1° On sait que La Fontaine n'aimait pas les enfants et n'a trouvé aucune poésie à l'enfance. Etant chez un parent en Limousin, il écrit à sa femme : « De vous dire quelle est la famille de ce parent et quel nombre d'enfants il a, c'est ce que je n'ai pas remarqué, mon humeur n'étant nullement de m'arrêter à ce petit peuple. » — Il dit encore, dans la fable des *Deux Pigeons* : « Fripon d'enfant, cet âge est sans pitié. » Vous supposerez que Victor Hugo, dans une préface en prose à son livre *L'Art d'être grand-père*, prend la défense des enfants contre La Fontaine.

2° Appliquer aux théories littéraires de Taine et à son œuvre de critique la pensée suivante, qui est de lui : « Un homme ne produit tout ce dont il est capable que lorsqu'ayant conçu quelque forme d'art, quelque méthode de science, bref quelque idée générale, il la trouve si belle qu'il la préfère à tout, notamment à lui-même, et l'adore comme une déesse qu'il est trop heureux de servir. » (Article sur *Mérimé*.)

3° « Les véritables grands artistes sont ceux qui imposent à l'humanité leur hallucination personnelle. » (Guy de Maupassant. Préface de *Pierre et Jean*.)

4° Dans la préface de la *Franciade*, Ronsard donne comme critérium de l'excellence des vers le procédé suivant : « Veux-tu savoir, lecteur, quand les vers sont bons et dignes de la réputation d'un excellent ouvrier ?... Suis le conseil d'Horace : il faut que tu les démembres et désassembles de leurs nombre, mesure et pieds, que tu les transportes, faisant les derniers mots les premiers et ceux du milieu les premiers. Si tu trouves après ton désassemblage de belles et excellentes paroles et phrases non vulgaires, qui te contraignent d'enlever ton esprit outre le parler commun, pense que tels vers sont bons et dignes d'un excellent poète. » Eprouvez-le sur une vingtaine de vers de Hugo, Racine, un parnassien, un décadent.

(Sujets proposés par M. Krantz.)

BIBLIOGRAPHIE

AUTEURS DE L'AGRÉGATION DES LETTRES ET DE L'AGRÉGATION
DE GRAMMAIRE.

ADDITION

LECHATELIER. — *Edition d'Horace* (Poussielgue, 1895).

LONGHAYE. — *Histoire de la littérature française au XVII^e siècle*, 4 vol. (Rétaux, 1895-1896.)

L. VEUILLLOT. — *Molière et Bourdaloue*. (Rétaux.)

SOUTENANCES DE THÈSES

Le 27 mars 1896, M. JULES PAYOT, ancien élève de la Faculté des Lettres de Paris, agrégé de philosophie, inspecteur d'Académie, a soutenu devant la Faculté des Lettres de Paris les deux thèses suivantes :

THÈSE LATINE : *Quid apud Millium Apencerumque de exteris rebus disserentes sit reprehendendum.*

THÈSE FRANÇAISE : *De la croyance.*

M. Payot a été déclaré digne d'obtenir le grade de docteur, avec *mention honorable*.

Le 22 avril 1896, M. PIERRE DE VAISSIÈRE, licencié en droit, archiviste aux Archives nationales, a soutenu devant la Faculté des Lettres de Paris les deux thèses suivantes :

THÈSE LATINE : *De Roberti Gaguini ministri generalis Ordinis Sanctæ Trinitatis vita et operibus* (1425 ?-1501).

THÈSE FRANÇAISE — *Charles de Marillac, ambassadeur et homme politique sous les règnes de François I, Henry II et François II* (1510-1560).

M. de Vaissière a été déclaré digne d'obtenir le grade de docteur, avec *mention honorable*.

ERRATUM

Page 262, ligne 21, lire : « Bossuet n'avait jamais fait ces vers », au lieu de : « Bossuet n'avait jamais fait de vers ».

❧

Le Gérant : E. FROMANTIN.



Catalogue de Livres

Enseignement Secondaire

POUR

DISTRIBUTIONS DE PRIX

A L'USAGE DES

LYCÉES ET COLLÈGES DE GARÇONS ET DE JEUNES FILLES

ET DE

l'Enseignement secondaire libre

Pour nous conformer aux instructions de M. le Ministre de l'Instruction publique, nous avons exclusivement fait figurer dans ce Catalogue les ouvrages soumis, au préalable, aux différentes Commissions consultatives du Ministère et approuvés par elles.

SIGNES CONVENTIONNELS

I. P. Signifie approuvé par le Ministère de l'Instruction publique.

V. P. — approuvé par la Ville de Paris pour les distributions de prix dans les Collèges municipaux.

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

Etudes sur le Seizième Siècle en France,

RABELAIS. — MONTAIGNE. — CALVIN, par **Pierre Gauthiez**, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, agrégé des lettres. —

Un vol. in-18 jésus, br. — **I. P.** — **V. P.** 3 50

Le Théâtre au Dix-Septième Siècle. —

LA COMÉDIE, par **Victor Fournel**. — Un vol. in-18 jésus, br. — **I. P.** 3 50

Ouvrage comprenant des études sur : La Comédie avant Molière. — Les Types de la Vieille Comédie. — Molière. — Les contemporains de Molière. — Les successeurs de Molière : Boursault, Barou, Brueys et Palaprat, Dufresny, Regnard, Dancourt.

Couronné par l'Académie française.

Corneille, études sur le théâtre classique, par **A. Liéby**, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, professeur agrégé des lettres. — 1 vol. in-18 jésus, br. — **I. P.** 3 50

Ce volume contient une série d'études sur le *Cid*, l'*Oronce*, *Cinna*, *Polyculte*, le *Menteur*.

Madame de Sévigné, par **R. Vallery-Radot**. — 1 vol. in-18 jésus, br. — I. P. — V. P. 3 50

La jeunesse de M^{me} de Sévigné. — Ses amis. — M^{me} de Sévigné, mère, belle-mère et grand-mère. — Publication de ses lettres.

Couronné par l'Académie française.

Bossuet, par **G. Lanson**, maître de conférences à l'Ecole Normale supérieure, docteur ès lettres. — Un très fort volume in-18 jésus, 3^e édition, broché. — I. P. 3 50

Diderot, *lectures choisies*, par **H. Parigot**, professeur de rhétorique au Lycée Janson-de-Sailly. — 1 vol. in-12, broché. — I. P. — V. P. 2 »

La Littérature française, sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789-1830, par **Maurice Albert**, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, professeur de rhétorique au Lycée Condorcet, docteur ès lettres. — Un volume in-18 jésus, 3^e édition, broché. — I. P. 3 50

Les études composant ce volume sont consacrées à Mirabeau, Camille Desmoulins, Mme Roland, André Chénier, Chateaubriand, Mme de Staël, Lamartine, Victor Hugo, A. de Vigny, Augustin Thierry, Thiers, Casimir Delavigne, A. Dumas, A. de Musset.

[Couronné par l'Académie française]

Le Règne de l'Enfant, par **Hippolyte Durand**, agrégé des lettres, inspecteur général honoraire de l'instruction publique. — Un volume in-18 jésus, broché. — I. P. 3 50

Cet ouvrage contient des études sur Victor Hugo, peintre d'enfants, poésie et réalité, excursion dans la littérature dramatique, conteurs et moralistes.

Homère. — L'Odyssée, ANALYSE ET EXTRAITS, par **A. Couat**, recteur de l'Académie de Bordeaux. — Un volume in-12, broché. — I. P. 2 »

Ce volume, orné d'une carte et de plusieurs gravures, contient en appendice un lexique des noms historiques et géographiques cités dans le texte.

Plutarque. — Les Grecs illustres, ANALYSE ET EXTRAITS, par **J. de Crozals**, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Grenoble. — Un vol. in-12, broché. — I. P. 2 »

Ce volume est orné de gravures et de cartes ; il contient en appendice un lexique des noms historiques et géographiques cités dans le texte.

QUATRIÈME ANNÉE.
2^e Série

N° 25.

7 MAI 1896.

Année Scolaire 1895-1896

REVUE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

QUATRIÈME ANNÉE

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur en chef : **N. FILOZ.**

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

SOMMAIRE

GASTON BOISSIER.....	Campagne en Germanie. — Mort de Germanicus (<i>Collège de France</i>).
ALFRED CROISSET.....	Le stoïcisme. — Cécanthe, Ariston, Chrysippe (<i>Sorbonne</i>).
EMILE FAGUET.....	Godeau. — Sa vie ; ses poésies religieuses (<i>Sorbonne</i>).
A. BELJAME.....	Pope et son groupe littéraire (<i>Sorbonne</i>).
PETIT DE JULLEVILLE.....	Rôle de Charles V dans la première Renaissance (<i>Sorbonne</i>).
CH. SEIGNOBOS.....	Histoire des rapports entre les Etats européens de 1600 à 1660 (<i>Sorbonne</i>).

PARIS

LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE DE CLUNY, 15

1896

LIVRES DE DISTRIBUTIONS DE PRIX
ENSEIGNEMENT SECONDAIRE
COLLECTION ILLUSTRÉE

DES

CLASSIQUES POPULAIRES

Dirigée par Emile FAGUET

CHARGÉ DE COURS A LA SORBONNE, DOCTEUR ÈS LETTRES

Chaque volume in-8° cavalier de 240 pages, contenant des illustrations, broché.	1 50
Le MÊME, relié toile souple, tranches rouges.	2 50
— relié demi-chagrin, tranches jaspées	3 50

Tous les ouvrages composant cette collection ont été honorés d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.

AVIS IMPORTANT

Cette collection comprend actuellement **49 volumes** consacrés tant aux littératures anciennes et étrangères qu'à la littérature française, du moyen âge à nos jours.

Dans le cas où on désirerait donner plus d'importance au prix offert et réunir deux ouvrages de cette collection, formant **un magnifique volume in-8° de 480 pages**, nous proposons les groupements suivants :

Homère et Virgile.
Hérodote et Plutarque.
Démosthène et Cicéron.
Dante et le Tasse.
Cervantès et Lesage.
Shakespeare et Goethe.
Les Chroniqueurs, 2 volumes.
La Poésie lyrique et le Théâtre
au moyen âge.
Ronsard et André Chénier.
La Fontaine et Florian.
Corneille et Racine.

Molière et Emile Augier.
Boileau et M^{me} de Sévigné.
Bossuet et Fénelon.
La Bruyère et Saint-Simon.
Montesquieu et Buffon.
J.-J. Rousseau et Bernardin de
Saint-Pierre.
Chateaubriand et Victor Hugo.
Victor Hugo et Lamartine.
Lamartine et A. de Musset.
Augustin Thierry et Michelet.
Thiers et Guizot.

On pourra évidemment faire d'autres combinaisons ; mais nous avons indiqué celles qui nous paraissent les plus méthodiques.

Le **prix** de chacun de ces volumes ainsi groupés est de :

Reliure anglaise, toile souple, tranches rouges.	4 25
Demi-chagrin, plats toile, tranches jaspées.	6 »

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

Paraissant le Jeudi

LITTÉRATURE LATINE

COURS DE M. GASTON BOISSIER

(Collège de France)

Campagne en Germanie. Mort de Germanicus.

Dans toute la seconde moitié du livre 1^{er} des *Annales*, Tacite va être un historien militaire. On fait à Tacite historien militaire plusieurs reproches. D'abord on l'accuse de vague dans le récit des faits et la description des lieux ; et on allègue, pour motiver ce reproche, la difficulté qu'éprouvent aujourd'hui les savants les mieux informés à retrouver les emplacements successifs des opérations qu'il rapporte. Mais il ne faut pas oublier quelle était la conception de l'histoire chez les anciens : on lui demandait moins encore des renseignements exacts et minutieux sur le détail des événements qu'un tableau d'ensemble, bien ordonné, éclairé d'une pleine lumière, et d'où se dégagerait une impression une et forte. Tacite sans doute n'était pas un soldat versé dans tous les secrets de la stratégie ; mais nous passons volontiers sur ces détails. Nous nous rappelons d'ailleurs que, même pour des faits militaires considérables, et qui ont été décrits avec une grande précision, la campagne autour d'Alésia, par exemple, chez César, il nous a été impossible de reconstituer, sur les lieux, le récit de l'historien. Enfin nous trouvons chez Tacite de beaux récits de bataille, des narrations pleines de grandeur et de vérité historique, et, comme les anciens, nous y tenons.

La défense contre la Germanie faisait depuis longtemps l'objet des préoccupations de Rome. César, le premier, avait passé le Rhin ; mais c'était seulement une reconnaissance. Toutefois il devint bientôt nécessaire de pousser plus avant, dans l'intérêt même et pour la conservation de la nouvelle conquête : la Gaule. Les Romains apportaient aux Gaulois, comme à tous ceux qu'ils avaient vaincus, deux dons qui justifiaient l'invasion de leur pays : la paix d'abord, et la civilisation. Mais l'un de ces dons devenait vite nuisible à l'autre. Très civilisée, — et on sait que la Gaule adopta avec de merveilleuses facilités la civilisation romaine, — la nation conquise était aussi inévitablement amollie : elle devenait alors une frontière nouvelle, qu'il fallait protéger à son tour contre les Barbares, comme autrefois l'on avait entamé en elle la barbarie. Ainsi s'explique le développement croissant et illimité de l'empire de Rome, dont les Romains ne furent pas longtemps sans être effrayés à leur tour.

Il fallait donc, pour la sécurité de l'Empire, lui chercher des frontières solides en Germanie. Auguste commença d'abord du côté des Alpes, et conquît jusqu'au Danube. Ce fut là sa plus belle œuvre militaire. Mais il alla plus loin, et conçut le projet d'étendre sa conquête jusqu'à l'Elbe, de sorte qu'en partant de l'Adriatique, l'empire aurait eu pour frontière une immense perpendiculaire, formée par la ligne du Danube d'abord, continuée par la ligne de l'Elbe, jusqu'à la mer du Nord. C'eût été là une frontière bien plus facile à défendre, et plus nettement tracée que celle qui existait alors et suivait le Rhin, de son embouchure jusqu'à sa source, pour descendre ensuite le cours supérieur du Danube. Mais, pour réaliser ce projet, il fallait précisément englober dans l'Empire cette partie de la Germanie en deçà de l'Elbe, qui s'étend comme un coin entre les cours supérieurs des deux fleuves, le Danube et le Rhin.

La conquête commença dès le principat d'Auguste. Mais elle commença par un désastre. En l'an 9, on apprit le massacre des légions de Varus. Rome hésita, sans reculer. Toutefois les trois dernières années d'Auguste furent attristées de l'incertitude des progrès de Rome sur la Germanie barbare et frémissante. Tibère et Drusus remportèrent quelques succès sérieux : on ne parvint cependant pas à s'établir solidement entre le Rhin et l'Elbe.

On n'y renonçait pas : et la preuve en est dans ce titre de *commandant général de l'armée de Germanie*, que porta à son tour Germanicus. Son autorité s'étendait sur huit légions romaines et sur les troupes auxiliaires ; il disposait ainsi de 100.000

hommes environ, et pouvait tenter un grand effort. Trois campagnes eurent lieu. La première, immédiatement après la mort d'Auguste, fut dirigée par Tibère, de septembre à novembre. Ce fut plutôt une promenade militaire. Les deux autres furent menées par Germanicus (15 et 16 après J.-C.).

Elles furent si sérieuses, ces campagnes à travers un pays inconnu aux légions romaines, sur un sol couvert de forêts impénétrables, de marais, de lacs, et dans des solitudes redoutables, où l'on ne pouvait ni prévoir la marche, ni imaginer le nombre des ennemis, que, malgré le désir de Tacite de grandir à nos yeux la valeur des troupes romaines, nous ne sommes pas fort rassurés sur l'issue de ces luttes contre les Barbares.

Germanicus, dans la première campagne, remporta de grands avantages dans sa marche en avant. Mais, comme il arrive toujours, les Barbares s'étaient retirés presque constamment devant lui, afin de l'attendre au retour. La retraite était dirigée par Germanicus pour quatre légions, et, pour les quatre autres, par un vieux soldat, plein d'expérience et d'opiniâtreté, Cécina. Les deux fractions de l'armée prirent une route différente. Germanicus, avec ses quatre légions, revint vers la mer, et les embarqua pour la Batavie romaine, à l'exception des cavaliers, qui longèrent la côte. Il arriva malheur à cette cavalerie, qui, suivant de trop près la côte, et peu habituée aux mouvements des mers du Nord, fut surprise par une marée très forte, et eût perdu presque tous ses chevaux et ses bagages, si la flotte n'était venue la secourir, au milieu d'un désordre inexprimable.

Le corps de Cécina revenait sur le Rhin par le centre de la Germanie. On se rappelait une chaussée construite sous Auguste à travers ces plaines boisées et marécageuses (les Longs Ponts), et on voulut la suivre. Mais elle était fort détériorée. Arminius se montra sur les derrières des légions, et les attaqua. Cécina dut faire halte, et s'établit à grand-peine sur une petite colline, manquant d'outils pour camper. Après les fatigues extrêmes de la journée, on passa une nuit abominable, sans vivres, à deux pas des Barbares. Mais l'énergie extraordinaire qu'avaient donnée au vieux Cécina ses quarante campagnes vint à bout des frayeurs paniques de ses légions. Pour empêcher ses soldats de quitter la colline qui faisait leur salut, il se coucha en travers de la porte du camp, puis les harangua, et leur persuada de tenir jusqu'au bout. Cependant Arminius aurait réduit les Romains par la famine, si les Barbares d'Inguiomer, sous les ordres duquel il commandait, impatients d'écraser l'armée romaine, ne se fussent précipités contre leurs retranchements.

Les Romains, avec l'avantage que donnent à des troupes régulières de fortes positions, les taillèrent en pièces, et s'échappèrent à travers les troupes barbares.

Cependant le bruit avait couru de la défaite de l'armée romaine. Les habitants de la rive gauche du Rhin, menacés d'une invasion barbare, voulurent faire détruire tous les ponts. C'était fermer la route aux Germains : c'était aussi condamner sans ressource les débris de l'expédition. Agrippine, restée sur le Rhin, sut alors s'opposer avec une fermeté extraordinaire à cette mesure, et eut bientôt la joie de recevoir tous les survivants des légions de Cécina. Sa réputation aux yeux de l'armée en fut si grandie, qu'elle parvint à Rome, jusqu'à Tibère.

Telle fut la première campagne, marquée par des victoires au début, mais aussi par un retour difficile et de sérieuses pertes. Ajoutons que, dans leur marche en avant, les légions avaient rencontré les traces du massacre de l'armée de Varus, et le champ de bataille où elle avait succombé. On pouvait voir encore les retranchements improvisés, derrière lesquels les Romains avaient essayé de se réfugier ; l'endroit où Varus, pour échapper aux Barbares, avait voulu se donner la mort. Des cadavres jonchaient la plaine ; et les têtes des centurions étaient encore clouées aux arbres comme de hideux trophées. Il faut lire ce récit si émouvant dans Tacite (*Ann.* I, 61-62.).

Le plan de la seconde campagne fut très différent. Germanicus voulut, non pas traverser la Germanie, mais la prendre à revers. Il fit, pour cela, embarquer son armée jusqu'à l'Elbe. L'armée n'aurait plus qu'à retourner ensuite, à travers les Barbares, jusqu'au Rhin. On lui épargnait la moitié de la route et du danger. Il fallait toutefois compter avec la mer. On sait combien les Romains avaient en horreur ces mers du Nord, pleines de dangers et de ténèbres ; c'étaient surtout les brouillards qui effrayaient leurs imaginations. Sur ces flots lourds, éclairés par un soleil pâle, de sinistres présages envahissaient sans cesse leur pensée. On peut consulter, sur cette frayeur de la mer, un curieux poème composé sur cette guerre par Pædo Albinovanus, poète dont Ovide fait l'éloge, et dont Sénèque nous dit qu'il était un causeur charmant, *fabulator elegantissimus*. Il nous en a conservé un fragment unique de 33 vers : on y voit l'impression effrayante que fit la mer sur les soldats de Germanicus :

..... fugit ipse dies orbemque relictum
Ultima perpetuis claudit natura tenebris.

(*Suasor* I, 15.)

Cette expédition ne fut pas très heureuse. Embarquées sur une flotte de près de 1.000 navires, les légions débarquèrent sur les rives de l'Elbe. Elles remportèrent d'abord plusieurs victoires honorables sur Arminius. Il est incontestable que toute armée régulière devait facilement triompher des Barbares. Mais, au retour, on eut à affronter les mêmes dangers : ceux d'une traversée qui ne fut pas heureuse cette fois. Plusieurs tempêtes dispersèrent la flotte, dont il ne revint que des débris.

Aussi Tibère prit-il bientôt le parti de rappeler Germanicus. Le parti militaire s'indigna de cette décision. On devait s'y attendre : n'était-ce pas renoncer à la conquête de la Germanie, se borner volontairement à la ligne insuffisante du Rhin ? Tibère toutefois avait des raisons sérieuses d'agir comme il le fit : et, quoique prise brusquement, sa résolution n'en était pas moins motivée. Ce n'était pas uniquement par jalousie qu'il rappelait le chef de l'armée de Germanie. C'était d'abord pour ne pas l'exposer davantage cette armée : ces deux campagnes n'avaient-elles pas suffisamment montré que la conquête n'était pas encore mûre ? De plus, peut-être Tibère pensait-il que la Germanie suffisait en grande partie pour se vaincre elle-même. En cela il ne se trompait pas. Les peuplades de la Germanie n'avaient jamais été parfaitement unies contre l'étranger. Leurs discordes furent beaucoup plus graves après les premiers succès. Des jalousies irrémédiables s'élevèrent entre les chefs. Tibère, avec son œil exercé et son expérience de général et de politique, avait compris que la dissolution de la Germanie commençait.

Cette dissolution nous est indiquée dans Tacite (*Ann.* I, 55, II, 45). Ségeste, chef germain, livre sa fille à Germanicus par dépit de son propre gendre Arminius. L'attitude de cette femme de l'illustre barbare fut calme et digne : elle se présenta au vainqueur, la tête haute, les bras croisés sur la poitrine : *compressis intra sinum manibus*. Germanicus la renvoya à Tibère, qui l'établit dans une ville d'Italie, où elle éleva le fils qu'elle avait eu d'Arminius. Malheureusement nous avons perdu la partie des *Annales* qui se rapportait à la destinée de ce fils.

Arminius avait aussi un frère qui servait dans l'armée romaine, Flavius, et qui n'avait pas ménagé son sang au service de sa nouvelle patrie. Il avait même perdu un œil dans ces campagnes. Arminius, un jour, demanda à voir son frère. L'entrevue eut lieu à travers le Weser. Malgré cet obstacle, les deux frères ennemis en seraient venus aux mains, et déjà étaient prêts à traverser le fleuve ; mais on arriva à temps pour les séparer.

Enfin ces rivalités de famille finirent par perdre Arminius lui-

même, le plus grand ennemi de Rome depuis Annibal. Tacite nous le dit : la trahison de ses proches (*dolo propinquorum*) le fit tomber au pouvoir des Romains. Le grand écrivain a eu un beau et profond sentiment de l'héroïsme de ce chef germain qui, avec des barbares indisciplinés, à peine armés, continuellement divisés, est mort à 35 ans, après avoir balancé pendant dix ans la fortune de Rome, et livré par les siens aux ennemis de leur liberté. On le chante encore, dit Tacite, parmi ces peuplades barbares (*caniturque adhuc apud barbaras gentes*), et ce mot n'a jamais cessé d'être vrai. L'Allemagne chante encore Hermann.

Après lui, et jusqu'au III^e siècle, les discordes des Germains les ont empêchés de menacer Rome. C'est seulement sous le principat de Marc-Aurèle qu'ils redeviendront redoutables. Et cependant nous ne devons pas nous dissimuler la gravité de l'acte par lequel Tibère déclarait que la guerre de Germanie était suspendue. Les contemporains eux-mêmes la comprirent ; et tel est le sens des manifestations qui eurent lieu autour du nom de Germanicus. Rome ne reculait pas ; du moins elle s'arrêtait, ce qui, pour Rome, était bien un recul. Elle ne s'étendrait plus désormais : elle avait atteint ses limites comme toutes les autres, cette puissance qui s'était si longtemps proclamée exceptionnelle. Rome, à son tour, arrivait à son apogée. Après l'apogée, la décadence.

Les talents de Germanicus furent employés par Tibère à apaiser les troubles d'Orient. Mais la vraie destinée du général romain était, pour tous les contemporains, de combattre sur une autre frontière. Quoi qu'il en soit, Germanicus eut du moins des satisfactions de lettré en gagnant l'Orient par Athènes, la Grèce et l'Égypte. Tacite nous rapporte même, dans un passage important, qu'il se rendit à Memphis, et s'y fit montrer par les prêtres des caractères d'une écriture étrange, gravés sur les restes d'anciens monuments. Ces caractères étaient des caractères hiéroglyphiques, et ces inscriptions existent encore, sur les mêmes débris antiques, à la place où Germanicus les avait contemplées. Cette constatation peut nous servir de preuve sérieuse de l'excellente façon dont s'informait Tacite.

C'était la fin de Germanicus. Il avait pour collègue, dans le gouvernement de l'Orient, Pison, son ennemi. Plancine, la femme de Pison, était d'un caractère difficile, et des querelles de femmes envenimèrent bientôt les relations entre Pison et Germanicus. Pison prenait plaisir à revenir sur tous les actes qu'avaient marqué le gouvernement de Germanicus. Une haine irréconciliable sépara bientôt ces deux hommes. Germanicus était

tombé malade, il se crut empoisonné par Cn. Pison, répéta hautement ces soupçons à sa femme Agrippine et à ses amies. Après une apparence de guérison, il eut bientôt une rechute, qui l'emporta. Agrippine ne douta pas un instant du crime de Pison, et fit tout pour l'en convaincre. Il faut avouer cependant qu'il n'y avait point de preuve formelle. Tacite lui-même le reconnaît. Germanicus eut du moins de magnifiques funérailles, en attendant d'être vengé. Toute l'Italie se rendit au-devant des cendres de Germanicus, en partie par sincère douleur, en partie pour faire pièce au jaloux Tibère. Agrippine, portant une urne précieuse qui contenait les restes de son mari, traversa en triomphe la péninsule, et fut reçue en véritable impératrice. Il faut lire ce magnifique récit dans Tacite, dont la langue, un peu abstraite ne peint peut-être pas chaque détail avec un relief vraiment précis, mais par son vague même nous ouvre, sur l'ensemble de la scène, de vastes horizons : *dies quo reliquæ...* (Ann. lib. III, ch. iv).

Tacite compare Germanicus, mort à 30 ans, en pleine gloire, à Alexandre. C'est aller trop loin. Il est à remarquer qu'Alexandre semble avoir causé à Rome une sorte de jalousie, dont on trouve des traces dans la plupart des historiens romains. Au moment où Alexandre fondait en Asie son empire, Rome était occupée dans sa lutte pénible contre les Sabins. Tite-Live, dans son histoire, se demande ce qui serait arrivé s'il s'était dirigé, non vers l'est, mais vers l'ouest. Sans vouloir répondre nous-mêmes à cette question, il nous est du moins permis de constater que les Fabius Maximus et les Papirius Cursor étaient peu à la mesure d'Alexandre. Ce génie civilisateur si grandiose ne peut être mis en parallèle avec aucun des héros pratiques et minutieux de la vieille Rome. La nouvelle Rome ne pouvait davantage lui comparer Germanicus. Sans doute, ce fils de Drusus avait donné de grandes espérances, et sa mort fut fort regrettable. Mais, après tout, qu'eût-il été? — Ce qu'il a été durant sa courte vie : un homme de talents et de vertus estimables.

R. L.

LITTÉRATURE GRECQUE

COURS DE M. ALFRED CROISSET

(Sorbonne)

Le stoïcisme.

CLÉANTHE, ARISTON, CHRYSIPPE.

Cléanthe, le successeur de Zénon, est un des personnages les plus originaux du stoïcisme, et il est aussi célèbre que Zénon lui-même. Il est connu surtout par un très bel *Hymne à Zeus*, que nous analyserons tout à l'heure ; mais il n'est pas moins intéressant par sa vie et par son caractère.

Lui aussi est un Grec du dehors, et qui arrive des parties lointaines du monde grec. Il est né à Assos, en Mysie, à une date qui n'est que très approximativement connue. D'après Diogène Laërce, qui a raconté sa vie, il vint à Athènes très pauvre, avec quatre drachmes seulement, c'est-à-dire quatre francs environ : ce qui, même en tenant compte du pouvoir plus grand de l'argent à cette époque, est loin de constituer une fortune. Pour vivre, il exerça un métier manuel : comme il était très robuste, il puisait de l'eau (1) pour les jardiniers pendant le jour, et la nuit il étudiait. On raconte (2) qu'Antigone, le futur roi de Macédoine, qui était devenu son disciple, lui demanda un jour pourquoi il passait ainsi tout son temps à puiser de l'eau. « Crois-tu, répondit Cléanthe, que je me borne à cela ? Je m'occupe aussi à bêcher, à arroser ? Ne suis-je pas prêt à tout faire dans l'intérêt de la philosophie ? » Voyant sa bonne volonté, Zénon lui persuada d'abandonner tous les jours une partie de son maigre salaire, une obole, pour entretenir un autre apprenti philosophe. Cléanthe le fit.

On nous le représente comme un esprit un peu lent (πονιχός) et mal doué (ἀφυσίχός). Timon avait écrit dans ses *Silles* : « Quel est cet homme qui, pareil au bœuf courant sur les flancs du troupeau, circule à travers la troupe des philosophes ? Ce personnage lourd et qui aime les vers, cet homme d'Assos sans énergie ? »

(1) On sait que l'eau est une denrée précieuse à Athènes.

(2) L'anecdote n'est pas absolument authentique ; mais elle est vraisemblable, Diogène Laërce puisant tous ses renseignements dans des biographies qui remontent aux contemporains.

Τίς δ' οὗτος κτίλος ὡς ἐπιπωλεῖται στίχας ἀνδρῶν ; (1)
 μωλύτης, ἐπέων λίθος Ἀσσιος, ὄλμος ἄτολμος. »

Tous ces traits conviennent bien à Cléanthe. Il aime les vers : ses œuvres poétiques en font foi. Il est étranger, ce qui n'était pas d'une mince importance aux yeux d'un Athénien de vieille roche comme Timon. Il est timide : on le voit par Diogène Laërce ; il avait conscience d'être gauche et hésitait toujours à se mettre en avant. En somme, il devait paraître assez ridicule à l'Athénien de ce temps-là, beau parleur et plein d'assurance. Aussi ses travers ont-ils, de bonne heure, couru les écoles ; il a servi à tous de plastron. Cependant, chose curieuse, il ne paraît pas s'en être ému ; quand on le plaisantait à ce sujet, il avait une façon de répondre qui démentait ses manières gauches. Il était de ces gens qui, sous une apparence balourde, cachent beaucoup de finesse, et qui, quand on les attaque, ont bec et ongles pour riposter.

Aussi sa vigueur un peu lourde lui avait-elle valu dans l'école le surnom de ὄνος (l'âne), qui n'avait d'ailleurs rien de désobligeant (2). Cléanthe s'en glorifiait : « Oui, un âne, disait-il, et voilà pourquoi je suis le seul homme capable de porter le bât de Zénon. » Il avouait de même sa timidité : « Oui, je suis timide, et cela m'évite bien des sottises. » — Très souvent il se blâmait lui-même, quand il parlait. Ariston lui demandant un jour à qui il en avait : « A un vieux bonhomme, dit-il en riant, qui a les cheveux blancs, mais peu de bon sens. » Il est impossible de faire de meilleure grâce les honneurs de sa personne. Un jour, au théâtre, on jouait une pièce qui contenait des vers contre les philosophes, et en particulier contre Cléanthe. Celui-ci les écouta sans broncher ; et comme autour de lui on était stupéfait : « Mais tous les jours, dit-il, on se moque d'Héraclès et de Dionysos, qui président à la comédie ; pourquoi ne se moquerait-on pas de Cléanthe, qui n'est ni Dionysos ni Héraclès ? » Un homme qui sait si bien reconnaître ses défauts et écarter des reproches mal fondés, est assurément un homme d'esprit.

Cléanthe avait composé beaucoup plus d'écrits que Zénon, mais moins cependant que les stoïciens qui vont suivre. Ce sont toujours les mêmes titres que nous avons vus déjà (*sur la nature, sur les vertus, sur les devoirs...*). Signalons pourtant des *Explications des doctrines d'Héraclite* (τῶν Ἡρακλείτου ἐξηγήσεις). Nous saisissons ici sur le fait une des sources de la doctrine stoïcienne :

(1) Vers imité de l'*Odyssée*.

(2) De même Bossuet avait été surnommé par ses condisciples « le bœuf » et en tirait vanité.

si Cléanthe a consacré un ouvrage à son maître Zénon, il en consacre un également à Héraclite. C'est bien, en effet, à ce vieux philosophe que le stoïcisme a emprunté la plus grande partie de sa physique ; n'attachant pas une extrême importance au système du monde, il l'a pris tout fait.

Cléanthe mourut volontairement (1). Comme il s'était blessé, l'appareil de sa blessure se détacha, et il ne voulut pas le laisser remettre. Il avait connu, disait-il, la mort de près durant sa maladie ; ce n'était pas chose terrible : mieux valait donc en finir tout de suite (2).

Il ne nous reste, de tous ses ouvrages, que des fragments en vers et en prose insignifiants. Heureusement Stobée nous a conservé son bel *Hymne à Zeus*, qui lui fait beaucoup d'honneur, et qu'il convient d'étudier en détail. Extérieurement, cet hymne dérive des traditions antérieures. Cléanthe, pas plus que Zénon, n'est un iconoclaste : il accepte les formes de la croyance religieuse, sauf à les interpréter. Il chante donc Zeus dans les mêmes termes et avec les mêmes formules qu'on trouve dans ces vieux hymnes attribués à Homère ou à Orphée. Ce qui change avec lui, c'est l'explication qu'il donne des choses : il trouve le moyen de faire entrer, dans cette invocation traditionnelle, et le système du monde et les théories morales du stoïcisme. En cela il ressemble à Lucrèce, qui, lorsqu'il invoque Vénus, en commençant son poème, ne voit en elle qu'une personnification de l'amour qui régit le monde.

Voici l'hymne de Cléanthe :

« O toi, le plus puissant des immortels, toi qu'on adore sous tant de noms (3), Zeus tout-puissant, maître de la nature (4), toi qui gouvernes toutes choses à l'aide de la Loi (5), salut : car il est juste que tous les mortels te célèbrent. C'est de toi que nous tirons notre naissance, c'est grâce à toi qu'il nous est donné de n'imiter

(1) Le suicide est une des maximes du stoïcisme : on croit que Zénon a péri de la sorte, et Cléanthe lui-même songeait depuis longtemps à se tuer. S'il différait sa résolution, c'était, disait-il, qu'il se voyait en bonne santé, capable encore de parler et d'écrire ; il aimait mieux attendre l'occasion favorable.

(2) La date de sa mort est inconnue, comme celle de sa naissance.

(3) On sait que les vieilles divinités sont d'autant plus honorées qu'elles ont plus d'attributs.

(4) Le mot *φύσις*, employé ici, ne se rencontre pas chez les vieux poètes.

(5) Encore une nouveauté : l'idée de la Loi n'existe pas chez les poètes primitifs, du moins d'une manière abstraite ; elle est simplement la volonté divine, le Destin, la Némésis.

que toi seul (1), à nous mortels, marchant ou rampant à la surface de la terre. C'est pourquoi je veux te chanter, et célébrer ta puissance. Tout ce monde (2) qui accomplit sa révolution autour de la terre, c'est à toi qu'il obéit, en quelque endroit que tu le mènes, et de son plein gré il se laisse conduire par toi (3) : tant est terrible la foudre que tu brandis dans ta droite, la foudre à deux pointes, la foudre immortelle, dont les coups font frémir de crainte la nature entière, et qui t'aide à diriger la *raison commune* (4). Elle pénètre toutes choses, se mêlant aux grandes et aux petites lumières du ciel (5) : tant tu es grand, roi suprême répandu dans l'univers entier (6) ! Rien de ce qui est sur la terre n'existe sans toi, ni dans le ciel ni sur la mer, sauf les crimes dont les méchants se rendent coupables dans leur ignorance (7) : tant il est vrai que tu accommodes en ce monde le bien avec le mal, si bien qu'au milieu de la diversité des choses il y a une raison unique qui les explique et qui les mène toutes, mais qui rejette les méchants. Ces malheureux, désirant (8) sans cesse le bien, ne peuvent le connaître et croient le trouver dans le plaisir ; et ainsi ils n'arrivent qu'au malheur et à la souffrance. Mais, ô Zeus, source de dons infinis, toi qui agites les sombres nuées et qui diriges la foudre, défends les hommes contre l'ignorance fatale, éloigne-la de leur âme comme un nuage que le vent dissipe, donne-leur de rencontrer la raison à laquelle toi-même tu obéis quand tu gouvernes toutes choses selon la justice. Honorés par toi, nous t'honorerons à notre tour, chantant tes œuvres infinies, comme il convient à la race mortelle ; car, pour les hommes comme pour les dieux, il n'y a pas d'honneur plus grand que de célébrer éternellement la loi universelle de toutes choses. »

Tel est cet hymne justement célèbre. Non qu'il y ait, dans le détail, des créations vraiment poétiques : Cléanthe n'est un inventeur ni de mots ni de rythmes, ce n'est pas un poète artiste. L'originalité de cet hymne, c'est l'addition aux vieilles formules

(1) Cette expression abstraite n'est qu'une traduction de la maxime fondamentale du stoïcisme : ζῆν ὁμολογουμένως τῇ φύσει.

(2) Le ciel.

(3) Idée de la suprématie de l'intelligence divine.

(4) Κοινὸς λόγος : c'est la loi qui régit les phénomènes particuliers. Héraclite l'appelle ξυνὸς λόγος.

(5) Le soleil et les étoiles.

(6) On reconnaît ici le panthéisme stoïcien.

(7) Pour les stoïciens, comme pour Platon, nul n'est méchant volontairement.

(8) D'après les stoïciens, l'homme est conduit par des impulsions (ὁρμαί), tantôt bonnes, tantôt mauvaises.

des idées stoïciennes, qui s'unissent étroitement à la forme traditionnelle pour lui communiquer une sorte de grandeur religieuse et comme une sérénité de raison, très nouvelles dans le monde grec. C'est donc à juste titre qu'on l'admire et qu'on le cite souvent, sans en bien voir peut-être le double caractère que nous avons signalé. C'est une œuvre foncièrement stoïcienne, et qui n'aurait pas pu naître avant l'apparition du stoïcisme. De plus, l'*Hymne à Zeus* est pour nous, dans le naufrage des écrits philosophiques de Cléanthe, son meilleur titre de gloire : il dénote, en définitive, un grand esprit.

Pour achever cette revue rapide des grands hommes du stoïcisme, nous en citerons deux encore : Ariston de Chios et Chrysippe.

Ariston de Chios est un véritable grec. Il fut, dit-on, l'élève de l'académicien Polémon, puis de Zénon. Timon n'avait pas manqué, selon son habitude, de lui décocher quelques plaisanteries : nous avons vu qu'il l'appelait αἰμόλος, c'est-à-dire « l'homme disert (1) ». En effet, Ariston n'est plus, comme Cléanthe, un esprit lourd ; c'est surtout un beau diseur. Il est de Chios, et cela suffit à lui donner tous les caractères de la race. — Un autre trait, qui sent aussi le grec, c'est son esprit ondoyant, ennemi des formules trop arrêtées. Il est à moitié hérétique dans le stoïcisme : Cléanthe et Zénon ne lui suffisent pas tout à fait, et on le voit enseigner à part au Cynosarge, comme pour montrer qu'il n'est pas leur disciple. Il a, au plus haut degré, cette liberté et cette mobilité d'opinions qui font que, de tout temps, la Grèce a été la terre classique des hérésies. Notons cependant qu'Ariston agit fortement dans le sens du stoïcisme en proclamant le premier la prédominance de la morale sur la physique (2). C'est, d'ailleurs, tout ce que nous connaissons sur Ariston ; nous ne savons rien de ses ouvrages ni de sa vie.

Chrysippe est le dernier des grands stoïciens de la première époque ; et sa physionomie est aussi très originale. Il est né à Tarse, en Cilicie, dans ce pays de montagnards ambitieux et opiniâtres, qui couraient le monde pour battre monnaie avec leur savoir (3). C'est une nature volontaire et batailleuse : il tranche profondément au milieu de ces gens de réflexion et de pure pratique morale dont nous avons parlé. Ayant une fortune suffisante, il passe ses journées à discuter, à disputer pour mieux dire. Il

(1) Voir la leçon précédente.

(2) C'est lui qui compare les systèmes du monde à des toiles d'araignée qui laissent passer la vérité à travers leurs fils.

(3) Voir la première leçon.

avait composé une quantité formidable d'écrits (Diogène Laërce les évalue à 750 au moins), ce qui s'explique par sa passion pour la dispute. Il a été en querelle, en effet, avec toutes les écoles de son temps. Or, par une coïncidence curieuse, il y avait alors un autre grand disputeur, l'académicien Arcésilas, celui qui fit dévier l'école de Platon vers le probabilisme. Ces deux hommes, que le hasard avait faits contemporains et également doués pour le combat, se donnèrent ainsi tous les jours à eux-mêmes, par la subtilité et l'ardeur de leur dialectique, des joies sans bornes et sans cesse renouvelées. Arcésilas était d'ailleurs le seul homme que Chrysippe redoutât quelquefois dans ce genre de lutte.

On trouvait tout dans ses innombrables écrits ; mais, dit Diogène Laërce, il ne fallait pas trop l'imiter pour le style. Ce compilateur professe un mépris surprenant pour la beauté de la forme. C'est, avant tout, un liseur ; et en cela il appartient bien à la période alexandrine. Un de ses contemporains demandait un jour : « Avez-vous lu la *Médée* de Chrysippe ? » En effet Chrysippe, en discutant sur un problème moral, avait cité la *Médée* d'Euripide presque tout entière. Voilà comment, avec une vie de durée moyenne, il parvint à composer cette énorme bibliothèque. C'est toujours le stoïcien sans doute, mais un peu altéré déjà : érudit, liseur et disputeur, il est le type de ces *Græculi*, si méprisés des Romains, qui vont se répandre de plus en plus dans le monde ancien.

Avec Chrysippe se termine la série des fondateurs. Après eux, on peut mentionner deux noms, ceux de Panétius et de Posidonius, qui nous amènent jusqu'aux confins de l'époque romaine (1). Posidonius mérite une mention, parce que lui aussi est bien le type de son temps : historien, érudit, géographe en même temps que philosophe, il possède ce savoir universel, cette *πολυμαθία* qui caractérise la période alexandrine. Quant à Panétius, que Cicéron a suivi de près dans son *De Officiis*, il est remarquable par un certain éclectisme : il mêle ensemble les doctrines platoniciennes, aristotéliciennes et stoïciennes ; s'il est stoïcien, c'est par hasard ou par accident. Sa curiosité le mène partout, et il rapporte de ses recherches des idées variées qu'il concilie tant bien que mal.

Après ces philosophes, c'en est fini pour l'invention des doctrines. Le stoïcisme, sans doute, va reprendre une nouvelle vie et devenir l'aliment moral du monde ; mais c'est seulement dans la période romaine qu'il se rajeunira, en dépouillant de plus en plus ce qu'il a de trop exclusivement grec, et en accentuant au

(1) Ils ont vécu à la fin du second siècle et au commencement du premier.

contraire ce qu'il y a en lui de généreux et d'héroïque. Ce sera toujours l'ancien stoïcisme, avec une empreinte romaine fortement marquée ; c'est sous cette forme qu'il deviendra la religion des Epictète, des Sénèque et des Marc-Aurèle.

E. M.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

COURS DE M. EMILE FAGUET

(Sorbonne)

Godeau

SA VIE ; SES POÉSIES RELIGIEUSES.

Avec Godeau, nous aurons épuisé le cercle intime de l'hôtel de Rambouillet. Les autres poètes que nous étudierons appartiennent encore à la société précieuse, mais non plus à cette société tout à fait particulière, ayant ses règles et ses dogmes précis, et mondaine autant que littéraire.

Antoine Godeau est né à Dreux en 1605, d'une bonne famille bourgeoise assez riche. Il vint à Paris avec l'intention d'entrer dans les ordres et de s'y attarder assez longtemps dans les titres inférieurs de la hiérarchie pour *courre* ensuite un évêché, comme on disait alors. Il était l'ami et le parent de Conrart, lequel a d'ailleurs été lié avec tout le monde littéraire de l'époque, dont il a été l'intermédiaire presque obligé. Godeau fut son protégé, et, grâce à lui, fut admis de très bonne heure à l'hôtel de Rambouillet (vers 1625-1628). C'était un petit homme très laid, aimant avec passion la vie de luxe et de plaisir, amusant avec cela et spirituel, d'une gentillesse un peu épigrammatique dans le goût du temps. Aussi sa jeunesse fut-elle assez dissipée et fort répandue. A l'hôtel de Rambouillet, il eut un plein succès ; il y réussit presque aussi bien que Voiture, et de manière à donner à celui-ci une certaine jalousie. Plaisantant lui-même de sa laideur et de sa petite taille, il s'était établi dans l'office de « nain de Julie », comme Scarron dans celui de « malade de la reine ». Il plaisait infiniment au cardinal de Richelieu, qui, à certains moments, avait besoin de

délassements et de distractions : cet homme étonnant, qui ne dormait pas, et pour qui la journée avait exactement vingt-quatre heures, avait des amuseurs attitrés, en particulier Boisrobert et Godeau, dont il aimait fort la drôlerie. Il prit fantaisie au cardinal de faire de cet abbé mondain un évêque (1636). Comme il n'avait reçu que les ordres mineurs, il fallut l'ordonner prêtre au plus vite : on l'ordonna, dit-on, huit jours seulement avant qu'il fût promu à l'épiscopat. On le nomma évêque en même temps à Grasse et à Vence (1). Godeau fut très perplexe : il fallait quitter cette brillante société de Paris, et aussi renoncer à ses ambitions littéraires, à l'espoir d'être, sinon le premier homme d'esprit du temps (il y avait Voiture), du moins le second. Mais, d'un autre côté, la fortune de Godeau avait bien diminué par suite de la vie prodigue qu'il menait à Paris ; peut-être avait-il besoin des revenus de ses deux évéchés, qui d'ailleurs n'étaient pas très considérables : Grasse rapportait 4.000 livres, Vence 6.000. Malheureusement, quelque temps après, parut un bref du Saint-Siège interdisant le cumul des bénéfices : Godeau dut opter, et naturellement il choisit Vence.

Chose qu'on n'aurait pas attendue de lui, il devint un très studieux, très pieux et très célèbre évêque. D'abord il résida, ce qui était alors fort rare. Bien entendu, il venait de temps en temps à Paris, ce qui était nécessaire pour l'administration même de son diocèse ; mais cela ne l'empêchait pas de s'occuper avec sollicitude de son troupeau. Il affectait même d'aimer ardemment la Provence, qu'il chante sur un ton dithyrambique :

O champs, ô champs de Grasse, ô fertiles collines,
 O rochers cultivés, ô sources argentines,
 O myrtes, ô jasmins, ô forêts d'orangers,
 Quand me pourrai-je unir au chœur de vos bergers ?
 O mes chères brebis, quand le verrai-je luire,
 Ce beau jour où je dois moi-même vous conduire ?
 Vous êtes mon amour, vous êtes mon désir ;
 Vous faites mon bonheur, et même mon plaisir :
 Soit que l'astre du jour commence sa carrière,
 Soit qu'au sein de la mer il cache sa lumière,
 Soit que dessus mes yeux l'enchanteur des travaux,
 Le paisible sommeil, verse ses doux pavots ;
 Soit que veillant je rêve au bord de ces fontaines,
 A l'ombre de ces bois ou dans ces grandes plaines,
 Mille fois je m'écrie : « O bergers, ô troupeaux,
 O champs, ô champs de Grasse, oh ! que vous êtes beaux !

(1) On raconte qu'à ce propos Richelieu se serait permis un mauvais jeu de mots. Godeau ayant paraphrasé le *Benedicite*, il lui aurait dit : « Vous m'avez donné le *Benedicite*, et je vous donne *grâces*. » Cela n'est pas invrai-

Il y a dans ce morceau un peu d'exagération sans doute, mais une grande sincérité.

On connaît très peu de détails sur la vie de Godeau comme évêque. Cependant nous avons ses lettres spirituelles et ses lettres de direction, qui sont très belles. Si elles n'ont pas cette onction de l'inimitable François de Sales, elles s'en rapprochent par leur ton de familiarité aimable et par la pénétration psychologique qui s'y révèle. On sent là l'homme qui a vécu dans le monde. Ces lettres sont adressées à M^{me} de Rambouillet et à deux de ses filles, M^{me} de Grignan et l'abbesse d'Yères. Cette dernière donna beaucoup de mal à son évêque par le désordre qu'elle avait introduit dans son couvent ; il fallut entamer des négociations délicates et difficiles, où Godeau se montra très avisé. Il faut en dire de même des lettres proprement dites de direction, trop peu connues, et qui pourtant seraient d'un immense secours pour étudier la vie morale au xvii^e siècle. Toutes les lettres de ce genre, non seulement celles de Godeau, mais aussi celles de Singlin, de Fénelon et de Bossuet (qui par parenthèse ne serait pas ici au premier rang), pourraient former la matière d'un livre des plus intéressants : et Godeau y aurait une excellente place.

Le *Mage de Sidon*, ainsi qu'on appelait Godeau dans les romans du temps, en particulier dans ceux de M^{lle} de Scudéry, mourut en 1672, un peu oublié. Ses mérites étaient passés de mode, et l'on ne voyait plus que ses défauts : l'école de 1660 le considère comme le dernier des beaux-esprits. Il était de l'Académie française depuis 1635.

Il avait énormément écrit. En prose, il a fait une *Vie* et un *Panégryrique de saint Augustin* ; une *Histoire de l'Eglise jusqu'à la fin du VIII^e siècle*, un peu superficielle, mais tout à fait nouvelle : Godeau est le premier qui ait écrit dans toute sa suite l'histoire ecclésiastique des huit premiers siècles, et par là il ouvre la voie à Tillemont et à Fleury. Il a fait en outre un *Eloge de saint François de Sales*, avec lequel il avait tant d'affinité ; des *Eloges historiques des empereurs* ; une *Version expliquée du Nouveau Testament*, une *Morale chrétienne*, qui est un peu un ouvrage de librairie, Godeau n'étant pas économe et ayant souvent besoin d'argent.

En vers, il a écrit le poème de *Saint Paul* ; les *Fastes de l'Eglise*, poème de plus de quinze mille vers, ridiculement composé, à la manière des *Fastes* d'Ovide : l'auteur met le calendrier en vers,

semblable de la part de Richelieu. Il se permit un jour, dit-on, de contrefaire le duc d'Epemon, et comme celui-ci prenait mal la plaisanterie : « Marais, dit-il, le bouffon du roi me contrefait tous les jours, et je ne me plains pas. »

faisant l'historique de chaque fête qu'il rencontre. Rien n'est plus éloigné de l'idée que nous nous faisons aujourd'hui de la poésie. — Enfin vient un poème plus court et beaucoup plus soigné, *l'Assomption de la Vierge* : sans compter les œuvres diverses, qui rempliraient trois ou quatre volumes.

Les idées littéraires de Godeau doivent nous retenir un instant ; car elles sont loin d'être méprisables, et surtout elles sont très nouvelles. Un peu parce qu'il était prêtre, un peu aussi parce qu'il avait longuement réfléchi sur l'art poétique, Godeau a osé, en 1646, c'est-à-dire avant Desmarets de Saint-Sorlin et bien avant Boileau, poser la question capitale de l'art chrétien mis en face de l'art païen. De son temps, on était absolument persuadé qu'il n'y a de beauté littéraire, d'élégance esthétique, d'art en un mot, que dans l'imitation des anciens. De là toute cette mythologie dont le *xvii^e* siècle a encombré et surchargé l'art littéraire, suivant en cela Ronsard, qui l'avait remise en honneur. Mais n'y a-t-il pas autant de beauté poétique dans le christianisme et dans ses traditions que dans le paganisme et ses légendes ? Cette question, que Boileau résout dans le sens du paganisme, et Chateaubriand dans le sens du christianisme, Godeau la pose le premier d'une façon très nette et très énergique dans le discours placé en tête des poésies chrétiennes, discours qui sans doute n'est qu'un plaidoyer *pro domo sua* ; mais n'entre-t-il pas une part d'intérêt dans les idées les plus fécondes ? Dans ce discours, nous trouvons des réflexions qui rappellent par avance celles du *Génie du christianisme* : « Nos pères ont renversé les autels des démons, qui n'étaient que de pierre, et nous leur en élèverons d'or et d'argent dans nos ouvrages ? Nous aurons tous les jours dans la bouche des faussetés que notre cœur désavoue ? Nous invoquerons pour Dieu ceux à qui nous ne voudrions pas ressembler ? Nous trouverons le nom de Jupiter plus auguste que celui de Jésus, et les adultères de l'un nous fourniront de plus belles pensées que les miracles de l'autre ? Nous admirerons les exploits fabuleux des héros, et nous négligerons les actions merveilleuses de nos martyrs, qui ont si généreusement triomphé, non pas de quelques peuples ni de quelques monstres, mais du Prince du monde, de la chair, du péché et de la mort?... Ceux qui prononcent si hardiment qu'il n'y a point de sujets agréables dans l'Ecriture, parlent d'un pays dont ils n'entendent pas la langue et où ils n'ont jamais abordé. Ils veulent faire des règles de leur ignorance... Je soutiens que les poètes grecs n'ont rien de si fort et de si magnifique que le livre de Job, les *Psaumes*, *Isaïe* n'égalent ou ne surpassent. »

Ces idées, Godeau ne les a pas seulement exprimées en prose et en belle prose, mais encore dans une Epître en vers à M. d'Andilly sur ses œuvres chrétiennes :

Poètes, c'est en vain que l'on veut vous réduire
A plaire à nos esprits plutôt qu'à les instruire;
Qu'aux solides beautés dont éclate votre art
On veut que vous mêliez le mensonge et le fard;
Que vos muses jamais ne paraissent si belles
Que quand, ne parlant plus en vierges immortelles,
On leur entend louer d'un effronté discours
Ou les fausses vertus ou les folles amours,
Et peindre avecque soin des douleurs et des peines
Qui sont également et honteuses et vaines:
Méprisez cette erreur, connaissez-vous un peu,
Et ne profanez pas cet admirable feu,
Ces divins mouvements, ce merveilleux génie
Que la nature avare à tant d'autres dénie;
Songez que vous avez entre vos doctes mains
Le trouble et le repos de l'esprit des humains,
Que vous pouvez jeter dans les plus fortes âmes
Ou de chastes froideurs ou des impures flammes,
Selon que d'un pudique ou d'un sale pinceau
De quelque passion vous faites le tableau;
Par la pompe des vers, le nombre, l'harmonie,
Votre art à son plaisir les courages manie,
Leur fait comme il lui plaît changer de passions,
Changeant ses mouvements et ses descriptions.
Maniez, conduisez, emportez nos courages;
Mais rendez-les meilleurs et faites-les plus sages:
Que dans votre douceur notre faible raison
Rencontre le remède, et non pas le poison.

Cette pièce ressemble un peu trop à un sermon, mais à un sermon bien conduit, contenant une idée juste, exprimée avec une singulière puissance.

Godeau a absolument conformé ses vers à ses doctrines littéraires. Il a écrit, en effet, infiniment peu de vers précieux et mondains, et au contraire infiniment de vers religieux. Son grand poème épique, c'est l'*Assomption de la Vierge*. Il est divisé en trois chants. Comme Virgile et Homère, il nous transporte dès le début *in medias res*, quitte à revenir ensuite au commencement par un récit ou par un discours. Le 1^{er} chant commence le jour même de la mort de Marie. Marie aspire à la tombe depuis la mort de Jésus; elle demande à Dieu de la réunir à son Fils. L'ange Gabriel vient lui annoncer que son vœu va être exaucé. Les apôtres arrivent: Marie leur apprend qu'elle va mourir, et elle cause avec eux assez longuement. Puis elle meurt, et on l'enterre. — Le 2^e chant se compose uniquement d'un discours de Jean sur la tombe de Marie, dont il raconte la vie modeste. — Le

3^e comprend l'Assomption elle-même : avant de s'élever vers le ciel, Marie annonce tout ce qui sera fait de grand en son nom, c'est-à-dire son règne. Le poète en profite pour faire allusion à des faits un peu modernes : institution de l'ordre des Carmélites ; vœu de Louis XIII consacrant son règne à Marie ; consécration faite par Godeau lui-même de son diocèse à Marie ; œuvre de saint François Xavier. — Cette composition est très bonne. La vie de Marie, ayant été assez effacée, ne commence en réalité qu'à sa mort ; le poète a donc parfaitement raison de commencer aussi par là. Peut-être lui faisons-nous un mérite de ce qui n'est chez lui qu'une obéissance fidèle à la tradition ; mais ici, ce qui est rare, cette fidélité coïncide avec le bon sens et la raison.

Le poème est écrit en strophes, comme la *Divine Comédie* de Dante. C'est une véritable hérésie. La strophe, pour nous, n'est supportable que pendant un temps limité. Quand nous lisons ces odes immenses de Ronsard qui sont de vrais poèmes épiques, nous trouvons étrange cette division en strophes fixes, qui produit à la longue une certaine monotonie. Mais, chez Godeau, la strophe est belle en soi, et surtout elle est admirablement choisie. Un poème écrit tout entier, par exemple, en tercets ou en strophes malherbiennes, qui se composent de dix vers de dix syllabes, causerait au lecteur une fatigue insupportable ; au lieu de cela, Godeau se sert non d'une grande strophe composée de dix vers, comme celle de Malherbe, mais d'alexandrins, de sorte que le mouvement lyrique en est ralenti et comme atténué. C'est l'ancienne strophe du *Chant royal* des xiv^e, xv^e et xvi^e siècles ; c'est aussi celle de la *Marseillaise de la paix*, de Lamartine. Cela, d'ailleurs, n'empêche pas que Godeau ne l'ait inventée, car il ne connaissait certainement ni le *chant royal* ni Ronsard (chez qui, du reste, on ne trouve pas de strophes semblables). De même il est bien certain que Lamartine n'a jamais lu l'*Assomption de la Vierge* de Godeau. En littérature, les mêmes choses sont inventées plusieurs fois.

Si l'on veut juger de l'ampleur et de la beauté de cette strophe, en voici une du début du poème. Godeau demande modestement pardon d'avoir osé aborder un si grand sujet :

Ainsi, quand sur un fleuve à la course rapide
 Quelqu'un a sans péril gouverné les vaisseaux,
 S'il se veut signaler sur l'empire liquide,
 Il tremble au seul aspect des abîmes des eaux.
 Chaque flot dans son âme élève mille craintes ;
 Cent morts devant ses yeux au lieu d'une sont peintes ;
 Il est bientôt surpris des calmes ou du vent ;
 Il trouve dans le ciel de nouvelles étoiles,
 Et voit la différence en l'usage des voiles
 D'un batelier timide et d'un nocher savant...

Le poète, lui aussi, est savant ; il conduit admirablement cette énorme strophe, et cela est bien nouveau après les petits vers grêles et étriqués de la littérature précieuse.

Si nous entrons dans le détail du poème, nous verrons que Godeau a tiré un parti excellent de la mort de Marie. Elle voit partout Jésus, tout le lui rappelle :

Pour son cœur amoureux il est en toutes choses :
Elle trouve dans l'or ses cheveux blondissants,
La beauté de son teint dans la beauté des roses,
Et l'éclat de ses yeux dans les astres brillants ;
Un innocent agneau que l'on immole au temple
De la mort sur la croix est pour elle un exemple
Qui dans son chaste sein renouvelle son deuil ;
Et lorsque le soleil couronné de lumière
Revient sur l'horizon commencer sa carrière ;
« Ainsi mon Fils, dit-elle, est sorti du cercueil. »

Il y a plus grand sans doute, mais non plus beau et plus gracieux dans l'expression d'un sentiment profond.

Marie exprime aux apôtres son ravissement à la pensée qu'elle va mourir :

Que ceux de qui l'esprit aime la servitude
Et qui de leur prison composent leur palais
S'étonnent à la mort, trouvent sa loi trop rude,
Et perdent, la voyant, le repos et la paix ;
Que ceux dont le mensonge anime les paroles,
Que ceux dont les plaisirs ont été les idoles
Craignent également l'enfer et le tombeau ;
Elle est lente pour moi, cette mort qui les gêne ;
La terre est mon cachot, le corps m'est une chaîne,
Et mon jour le dernier est mon jour le plus beau.

Quant à vous,

Je serai votre asile en vos longues traverses ;
Et lorsque les tyrans, de fureur animés,
Vous croiront abattus sous des peines diverses,
Eux-mêmes se verront vaincus et désarmés ;
Les prêtres, convaincus, vous quitteront les armes ;
Votre discours n'aura fard, ornement, ni charmes,
Et les plus éloquents n'y pourront repartir ;
Vous aurez dans les fers une liberté sainte ;
Vous juges tremblerez, vous paraîtrez sans crainte,
Et souvent d'un bourreau vous serez un martyr.

La seconde partie du poème est inférieure : d'abord à cause de la matière un peu infertile (Jean raconte la biographie de Marie : or Marie a surtout vécu d'une vie spirituelle) ; de plus, cette biographie est présentée sous forme de panégyrique et d'oraison funèbre. « Monseigneur », comme Godeau aimait qu'on l'appelât, n'est pas fâché de montrer qu'il est un bon sermonnaire. De

là une éloquence un peu trop académique, tout à fait dans le goût du temps. En commençant, Jean s'excuse, comme Bossuet, d'être inégal au sujet :

Deux divers mouvements d'une égale puissance
 Agitent mon esprit en ce funèbre lieu :
 L'un veut qu'à vos désirs rendant obéissance
 Je parle des vertus de la Mère de Dieu ;
 D'un doux ravissement ce beau sujet me touche ;
 Mais sitôt que l'amour semble m'ouvrir la bouche,
 Le respect et l'ennui me la viennent fermer,
 Et je crois qu'il vaut mieux qu'au plus docte des anges
 Laissant le juste soin de chanter ses louanges,
 J'aspire seulement à l'honneur de l'aimer.

Le dernier vers est fort joli ; mais c'est un vers de madrigal, très déplacé ici. C'est ainsi pourtant que Godeau parle le plus souvent, sauf dans quelques passages, où la grandeur du sujet lui arrache des vers vraiment éloquents. Par exemple, saint Jean développe cette idée qu'il y a eu deux Paradis, l'un dans l'Eden, et l'autre dans l'âme de Marie :

Dans l'âme de Marie, avec plus d'avantage,
 Dieu se bâtit lui-même un lieu de volupté.
 J'y trouve des vertus au parfait assemblage,
 Dont rien ne peut ternir l'aimable pureté ;
 L'esprit divin y règne avec un doux empire :
 Il l'agite, il le meut, il l'éclaire, il l'inspire ;
 Cet abîme de grâce est sans fond et sans bord ;
 Son exemple partout laisse une odeur divine,
 Et son pudique sein est l'auguste racine
 D'où sort comme une fleur le maître de la mort.

Ici nous sommes dans la grande poésie biblique. Nous savons, du reste, que Godeau s'était plongé avec passion dans la lecture de la *Bible*, et on ne s'y plonge pas sans être un peu poète.

La dernière partie (énumération des œuvres que Marie inspirera) est décidément mauvaise. Il y a cependant des strophes heureuses, par exemple sur les Carmélites :

Des sommets du Carmel il descendra des filles
 Qui, la prenant pour guide en ce mortel séjour
 Et peuplant l'univers de leurs saintes familles,
 Y sèmeront la grâce et le divin amour.
 Aux bords du lac Léman un berger mémorable (1),
 Qui verra ses brebis dans un temps déplorable
 Contre lui se changer en des loups furieux,
 A la Reine du ciel donnera des servantes
 Qu'aux secrets de la Croix elle rendra savantes,
 Et qui vivront en terre ainsi qu'on vit aux cieux.

(1) François de Sales.

La chute est très belle, comme il arrive presque toujours chez Godeau.

Une belle strophe encore sur saint François Xavier :

Ce héros, ennemi de la pompe du monde,
Travaillera d'un zèle ardent comme le tien.
Il courra des périls sur la terre et sur l'onde,
Mais son fidèle amour ne redoutera rien.
Ses veines de leur sang ne seront point avares ;
S'il faut avec du sang acheter ces barbares,
Des plus cruels tourments il n'aura point d'effroi ;
Aux discours il joindra les célestes prodiges,
Et, comme sur la terre il suivra tes vestiges,
Dans le céleste empire il sera près de toi.

Ainsi, voilà un poème presque ignoré qui fait le plus grand honneur non seulement à Godeau, mais à tout le xvii^e siècle, à qui on a si injustement reproché de n'avoir été ni épique ni lyrique.

E. M.

LITTÉRATURE ANGLAISE

COURS DE M. A. BELJAME

(Sorbonne)

Pope et son groupe littéraire

VII

Nous avons aujourd'hui à examiner le *Messiah* et *Windsor Forest*, poèmes qui parurent, le premier à la fin de 1712, le second au début de 1713. L'auteur était alors âgé de 24 ans.

Pope nous dit que l'idée d'écrire l'éplogue sacrée intitulée *Messiah* lui vint parce qu'il avait été frappé de nombreux rapports entre la quatrième églogue de Virgile (Pollion) et les prophéties d'Isaïe. C'est d'ailleurs une ressemblance que Pope n'a pas été seul à remarquer. Je n'ai pas besoin de vous rappeler le sujet de la quatrième églogue : Virgile y prédit la prochaine venue d'un enfant qui doit ramener sur cette terre l'âge d'or (*Saturnia regna*). Selon M. Benoist, il s'agirait là simplement d'un fils de Pollion ; mais, dès les premiers temps du christianisme, on s'était appuyé sur le vague où Virgile avait laissé sa prédiction, pour

prétendre que l'Enfant divin qui devait sauver le monde n'était autre que le Christ. C'est une opinion que l'on trouve notamment dans Lactance, et qui n'est pas au fond impossible à soutenir. Virgile, en effet, est vaguement teinté d'idées juives. Dans sa prédiction il s'appuyait sur les livres sybillins qui, ayant été détruits, avaient été reconstitués en partie avec des traditions orientales. Tout cela simplement pour indiquer que la rencontre d'Isaïe et de Virgile pourrait bien n'être pas absolument fortuite, et que l'idée de Pope n'était en aucune façon étrange. Maintenant, que devait-il résulter du développement poétique de cette idée, de la combinaison d'Isaïe avec Virgile, de l'Ancien Testament avec la poésie latine ? Pour nous, le poème de Pope est plutôt une mosaïque curieuse qu'autre chose ; mais, au temps où il écrivait, cela devait certainement sembler un poème ingénieux et du plus haut intérêt. De là la différence des jugements portés sur cette œuvre. Warton déclare que jamais Pope n'en a écrit de plus belle. D'un autre côté, Wordsworth la cite comme un modèle de cette fausse « diction poétique », à laquelle il a déclaré la guerre. Sans doute, il entendait parler d'un des passages comme le suivant, dont on peut opposer l'emphase à la simplicité si grande et si belle d'Isaïe.

Waste sandy valleys, once perplexed with thorn,
The spiry fir and shapely box adorn :
To leafless shrubs the flowering palms succeed,
And odorous myrtle to the noisome weed.
The lambs with wolves shall graze the verdant mead,
And boys in flowery bands the tiger lead ;
The steer and lion at one crib shall, meet,
And harmless serpents lick the pilgrim's feet.
The smiling infant in his hand shall take
The crested basilisk and speckled snake,
Pleased the green lustre of the scales survey.
And with their forked tongues shall innocently play.

Wordsworth préférerait sans doute, et nous préférons avec lui le texte même d'Isaïe dans l'admirable version de la bible anglaise, que Pope a du reste donnée en note, non pas, comme on serait porté à le croire aujourd'hui, parce qu'il avait honte de sa paraphrase et pour en demander pardon, mais pour faire toucher du doigt avec quel art il avait relevé et embelli des traits trop familiers, à ses yeux, et à ceux de son temps : « The wolf shall dwell with the lamb, and the leopard shall lie down with the kid, and the calf, and the young lion, and the fatling together : and a little child shall lead them. And the lion shall eat stram like the ox. And the sucking child shall play on the hole of the asp, and the weaned child shall put his hand on the den of the cockatrice. »

Les épithètes de Pope n'ont fait ici que dénaturer et affaiblir Isaïe.

Voici cependant un passage extrêmement heureux :

Hark ! a glad voice the lonely desert cheers :
 Prepare the way ! a God, a God appears :
 A God, a God ! the vocal hills reply,
 The rocks proclaim th'approaching Deity.
 Lo, earth receives Him from the bendig skies !
 Sink down, ye mountains ; and, ye valleys, rise ;
 With heads declined, ye cedars, homage pay ;
 Be smooth, ye rocks ; ye rapid floods, give way !
 The Saviour comes ! by ancient bards foretold :
 Hear Him, ye deaf : and all ye blind, behold !
 He from thick films shall purge the visual ray,
 And on the sightless eye-ball pour the day :
 Tis He th'obstructed paths of sound shall clear,
 And bid new music charm th' unfolding ear ;
 The dumb shall sing, the lame his crutch forego,
 And leap exulting like the bounding roe.
 No sigh, no murmur the wide world shall hear,
 From every face He wipes off every tear...
 As the good shepherd tends his fleecy care,
 Seeks freshest pasture and the purest air,
 Explores the lost, the wandering sheep directs,
 By day o'ersees them, and by night protects,
 The tender lambs he raises in his arms,
 Feeds from his hand, and in his bosom warms :
 Thus shall mankind his guardian care engage,
 The promised Father of the future age.
 No more shall nation against nation rise,
 Nor ardent warriors meet with hateful eyes,
 Nor fields with gleaming steel be covered o'er,
 The brazen trumpets kindle rage no more ;
 But useless lances into scythes shall bend.
 And the broad falchion in a plough-share end.
 Then palaces shall rise ; the joyful son
 Shall finish what his short-lived sire begun ;
 Their vines a shadow to their races shall yield,
 And the same hand that sowed, shall reap the field.

Il faut signaler là un mouvement excellent qui ne s'arrête pas un instant. On peut dire, en présence de tels passages, que Pope s'est trompé en mettant le *Messiah* dans les *Pastorales*, et que c'est bien plutôt un poème lyrique.

Ce poème de 108 vers, qui nous montre Pope, sous un jour nouveau, parut, pour la première fois, le 1^{er} mai 1712, dans le *Spectator* d'Addison, qui le présenta fort gracieusement à ses lecteurs.

Dans ces politesses d'Addison, n'y avait-il pas le désir et l'espérance, assez naturels chez un politique militant, d'attacher à son parti le jeune poète, dont les vers étaient publiés et loués dans

un journal rédigé par deux whigs ? Si cette espérance fut en effet formée, elle reçut rapidement une déception presque complète par l'apparition, en 1713, de *Windsor Forest*.

Windsor Forest est un poème pastoral, mais renferme une partie politique. Pope y fait l'éloge de la paix d'Utrecht dont le projet excitait alors une grande émotion en Angleterre. Elle promettait de mettre fin à la guerre de la succession d'Espagne, qui durait depuis dix années et où l'Angleterre avait eu des succès, mais au prix des plus grands sacrifices. Louis XIV avait proposé d'accéder aux désirs de l'Angleterre en reconnaissant la reine Anne et en démantelant la place forte de Dunkerque. Mais ces conditions n'avaient pas paru suffisantes au parti whig, qui avait insisté pour que le roi de France obligeât son petit-fils à renoncer au trône d'Espagne. Marlborough avait combiné un plan de campagne par lequel il devait pénétrer jusqu'au centre de la France et imposer ses conditions à Louis XIV. Lorsque ce plan fut mis au jour, ce fut un tolle général parmi les tories, qui voulaient enlever aux whigs la gloire des armes et désiraient en outre ne pas affaiblir le roi de France, soutien du légitimisme en Europe ; aussi s'empressèrent-ils d'accuser Marlborough de vouloir prolonger la guerre dans son propre intérêt. D'ailleurs la lassitude et le désir de la paix commençaient à gagner l'autre parti lui-même, et Tickell, poète whig, particulièrement choyé par Addison, écrivit, lui aussi, sur les espérances de la paix, un poème que signala le *Spectator*.

Pope n'était aucunement mêlé aux intrigues politiques, mais il ne faut pas oublier qu'il était catholique, et qu'il lui était bien difficile, comme tel, de ne pas pencher quelque peu vers les tories qui étaient jacobites, c'est-à-dire partisans d'un roi catholique. Pope, dans *Windsor Forest*, parut faire à ce parti des avances manifestes en louant la paix qu'ils allaient faire aboutir, et aussi en attaquant la Révolution de 1688 ; mais doit-on voir là, comme on l'a fait, un intérêt grossier, et n'est-il pas naturel qu'un catholique ait aspiré au triomphe d'une politique qui pouvait donner à ses coreligionnaires une situation plus favorable, et ait parlé sans enthousiasme d'une Révolution qui les avait mis hors la loi ?

Windsor Forest est dédiée à George Granville, qui avait été récemment créé pair d'Angleterre et fait lord Lansdowne. Nous allons, selon notre habitude, consacrer quelques moments à ce personnage, qui vient se mêler au groupe de Pope. George Granville avait été, à l'Université, un élève d'une précocité scolaire remarquable. A treize ans, il était licencié ès lettres. Il avait

donné des gages aux opinions tories, notamment par des poèmes en l'honneur de Marie de Modène et de Jacques II; puis il avait écrit des pièces de théâtre, telles que la comédie de *The She Gallant* qui était extrêmement licencieuse; mais il arrivait trop tard, et à un moment où ce genre de spectacle n'était plus accepté volontiers; il était aussi l'auteur d'un *Jew of Venice*, imité du *Marchand de Venise* de Shakespeare, dont il avait eu le mauvais goût de faire une farce. Les tories se l'étaient attaché en le nommant ministre de la guerre.

Avec *Windsor Forest*, il arriva à Pope la même mésaventure qu'à son dédicataire avec sa comédie. Ce poème était rempli d'un appareil mythologique qui commençait, lui aussi, à se démoder. Dans un article consacré au poème de Teckell, Addison présageait de nombreux poèmes sur la paix; il prévoyait, à cette occasion, un grand déploiement de mythologie et il blâmait par avance ce genre d'artifices. Pope devait d'ailleurs lui-même y renoncer bientôt.

Le poème de *Windsor Forest* fut inspiré à Pope par une œuvre de sir John Denham, parue en 1643, *Cooper's Hill*, poème consacré à célébrer la Tamise, ses beautés naturelles et les souvenirs historiques qu'elle rappelle. Ce sir John Denham occupe, dans la littérature anglaise, une place assez singulière; on a retenu de lui quatre vers: ce sont ceux-ci, sur la Tamise aux environs de Londres:

O could I flow like thee, and make my stream
My great example, as it is my theme!
Though deep, yet clear, thou gentle, yet not dull
Strong without rage, without a flowing full.

Voici brièvement le plan de l'œuvre de Pope. A la requête de Granville, il va chanter la forêt de Windsor, heureuse sous le règne d'une Stuart; et il rappelle qu'elle ne jouit pas toujours d'un pareil bonheur. Elle fut autrefois accaparée par des rois cruels; sous des rois plus bienveillants, on y voit renaitre la richesse, le bonheur et la liberté de la chasse. Là se place la brillante description de la mort du faisan, qui est, a-t-on pensé, un de ces passages dont Wordsworth veut parler, lorsqu'il dit que l'on rencontre, dans *Windsor Forest*, quelques-uns des rares traits de nature qu'on puisse trouver dans la poésie anglaise entre le *Paradis perdu* et les *Saisons* de Thomson. Le voici:

See! from the brake the whirring pheasant springs,
And mounts exulting on triumphant wings:
Short is his joy; he feels the fiery wound,
Flutters in blood, and panting beats the ground.

Ah ! what avail his glossy, varying dyes,
His purple crest, and scarlet-circled eyes.
The vivid green his shining plumes unfold,
His painted wings, and breast that flames with gold ?

Pourtant peut-être n'est-ce pas ce passage, trop préparé, qui arrêta Wordsworth, mais plutôt celui-ci, où l'on trouve une vue directe de la nature anglaise :

Here waving groves a chequered scene display,
And part admit, and part exclude the day ;...
There interspersed in lawns and opening glades.
Thin trees arise that shun each other's shades.
Here in full light the russet plains extend :
There wrapt in clouds the bluish hills ascend.
E'en the wild heath displays her purple dyes,
And 'midst the desert fruitful fields arise,
That crowned with tufted trees and springing corn,
Like verdant isles the sable waste adorn.

Ou le suivant, sur la rivière Loddon :

Oft in her glass the musing shepherd spies
The headlong mountains and the downward skies
The watery landscape of the pendant woods
And absent trees that tremble in the floods.

Après la chasse vient la pêche, puis la louange de Diane, l'épisode de la nymphe Lodona, dont les pleurs tombent dans la Tamise ; l'éloge de ce fleuve et des illustrations littéraires (Cowley, Denham, Surrey) et politiques (Edouard III, Henri VI, Edouard IV Charles I^{er}), qui ont vécu ou qui ont été ensevelis sur ses bords. Pope parle ensuite des guerres civiles, et fait une allusion peu aimable à la Révolution de 1688.

Enfin, la reine Anne paraît, la discorde cesse, la paix règne sur l'Angleterre et sur l'Europe. Le poème se termine par un éloge du commerce, que Pope voulut un moment sacrifier, à cause d'un développement semblable qui se trouvait dans l'œuvre de Tickell, mais qu'il laissa néanmoins subsister.

Telle est *Windsor Forest*. C'est une œuvre extrêmement intéressante, et qui mérite de n'être pas oubliée. On a prétendu que les éloges que lui a adressés Wordsworth n'étaient pas sincères ; on s'est probablement trompé. Wordsworth avait un caractère très droit ; il n'était nullement ironique, et, s'il accorda des louanges au poème de Pope, c'est qu'il y avait trouvé des traits qu'il jugeait sincèrement dignes d'être retenus.

On dit qu'Addison fut assez mécontent de la publication de *Windsor Forest*. C'est fort possible ; cependant, lorsqu'on s'occupe de politique on doit bien s'attendre à quelques déceptions. D'ail

leurs, en de telles occasions. Addison ne montrait pas sa mauvaise humeur. Sur le poème de Tickell, il écrivit que c'était une œuvre que « ses patrons » devraient récompenser ; puis il passa à la forme littéraire en négligeant le fond, et il loua le poète de n'avoir pas abusé de l'appareil mythologique. Peu à peu il ramena habilement Tickell au parti whig, et Tickell fut sous-secrétaire d'Etat. Il agit avec Pope d'une façon semblable. Il ne l'abandonna pas après *Windsor Forest*, mais redoubla au contraire de prévenances. Il est permis de croire que Pope ne se rendait pas bien compte encore qu'il était sollicité malgré lui par un double courant politique. Lorsqu'il s'en aperçut, il prit, comme vous le verrez, une décision qui est toute à son honneur.

C.

LANGUE ET LITTÉRATURE DU MOYEN AGE

COURS DE M. PETIT DE JULLEVILLE

(Sorbonne)

Rôle de Charles V dans la première Renaissance.

Pour compléter l'histoire de cette première Renaissance, il nous faut principalement esquisser la physionomie, caractériser l'influence d'un homme, qui fut vraiment le centre de cette Renaissance : nous voulons parler du roi Charles. Charles V fut, on le sait, surnommé le Sage ; et c'est là le plus beau surnom que l'on puisse attacher à un roi, plus rare et surtout plus majestueux que celui de « bon », prodigué souvent à tort aux héros de notre histoire. Il régna de 1364 à 1380 : ce fut trop peu pour le bonheur du royaume ; mais, dans le domaine des arts, des lettres, de la philosophie, des sciences, l'influence de Charles V survécut beaucoup à l'homme : avec lui ne finit pas la première Renaissance dont nous nous occupons ; elle continue avec Charles VI et se prolonge jusqu'en 1407. L'assassinat du duc d'Orléans fut ensuite la cause de la guerre civile, de l'invasion étrangère, et de la disparition de tous les arts de la paix.

C'est à l'âge de vingt-sept ans que Charles V avait commencé à diriger les Français : à cette date, depuis huit ans déjà, il avait été mêlé aux affaires de la France. En 1356, lorsque le roi était captif,

n'avait-on pas été forcé de le nommer roi de fait, et n'avait-il pas été appelé à lutter contre une situation fort difficile? Nous ne saurions le nier, il fut inférieur à son rôle dans la lutte contre la bourgeoisie, contre le roi de Navarre et contre la démagogie : les Etats Généraux, les Anglais, que leur victoire avait exaltés, mettaient la France dans une situation inextricable. Il essaya de réagir et d'user de ruse, pour ne pas dire de perfidie ; mais sa manœuvre tourna contre lui, car l'esprit de suite et la persévérance lui manquaient. Elle était donc bien grave, cette situation, et le roi avait vingt ans. Derrière lui, il n'avait qu'un détestable exemple : Jean le Bon, qui, malgré son surnom, avait été un mauvais roi, et avait laissé de funestes traditions gouvernementales. Malgré cela, Charles V eut quelque mérite. Pétrarque qui, en général, ne gâte pas les rois de France et qui, ne voyant que la terre italienne, traite les Valois de « Sicambres », n'hésite pas, en 1362, à dire que Charles V est « un jeune homme dont l'esprit montre déjà une espèce d'ardeur. » C'est le plus bel éloge que l'on puisse trouver de sa conduite. Le 8 avril 1364, le roi Jean mourait à Londres, où il subissait une captivité par trop dure, et dont on ignore d'ailleurs le vrai motif. Charles V devenait roi. Aussitôt il apparut comme un autre homme. La conscience du grand devoir qu'il avait à remplir suffit peut-être à cette transformation, et Christine de Pisan put dire qu'il fut « enluminé, de claire connaissance ». Peut-être fut-il un de ceux que la maladie épure, et faut-il attribuer ce changement à ce mal inconnu dont il souffrait et qui le rendit vieux avant l'âge ; quoi qu'il en soit, et bien que la médecine n'ait pas réussi à décrire de façon suffisamment claire le mal étrange dont il était victime, il vécut jusqu'à quarante ans. On dit que Charles le Mauvais l'avait empoisonné et que c'est à cela qu'il faut attribuer ce corps maigre, cet estomac délabré, ces continuels névralgies. Du reste, Charles V accepta son mal avec une résignation toute religieuse et réussit à triompher de la faiblesse de son corps. Il fut au contraire ferme de caractère, obéi, redouté, et réussit à reconquérir tout son royaume. Écoutons plutôt Froissart : « Li roys Charles de Franche qui pour che tamps regnoit, si com vous poès savoir par ses œuvres, fu durement sages et sontils et bien le montra, tant comme il vesqui ; car tou quois estant en ses cambres et en ses deduis, reconqueroit ce que si predecesseurs avoient perdu sur les camps, la teste armée et l'espée en main (1) ».

— Par antithèse, Charles V offre un spectacle tout nouveau : le moyen âge avait respecté et vénéré la science ; mais il la laissait

(1) *Froissart, Œuvres, édition Kervyn de Lettenhove, t. IX, p. 123.*

volontiers à l'abri des monastères et des universités; il semblerait que le savoir n'était pas un droit à l'action. Jusqu'alors, la philosophie même était une chose théorique, sans action pratique. On respecte le savoir, mais on ne lui demande ni la conduite de la société, ni l'ordre à suivre. Saint Louis, que l'on se complait à nous représenter comme une sorte de moine toujours prosterné en prières, ne fut-il pas aussi le héros de la Mansourah, et n'y apparut-il point comme « le plus bel homme d'armes de son temps », suivant l'expression de Joinville? Charles V était un roi d'un nouveau genre : il ne pouvait pas monter à cheval : il craignait de paraître à la bataille, il ne pouvait pas soulever une épée, et c'est pourtant lui qui reprendra la France. Il n'est plus du moyen âge, et, en proclamant la supériorité de l'intelligence sur le bras, il annonce l'esprit même de la Renaissance : nous allons en juger, en pénétrant un peu plus l'âme du personnage. Nous aurons pour cela souvent recours au livre de Christine de Pisan sur *les fais et bonnes mœurs*, composé en 1404 sur la demande de Philippe de Bourgogne. Christine avait reçu elle-même de Charles V des bienfaits signalés, et le roi s'était montré dévoué protecteur de cette famille. Le témoignage est donc suspect; cette femme n'est ni libre, ni impartiale, et, comme on le verra, le ton est trop souvent celui de l'apologie, à l'égard de Charles V, de Charles VI, de la reine, du duc d'Orléans, de tous ceux, en un mot, qu'il fallait ménager; mais, à côté du panégyrique, il y a aussi une page de vérité, et on peut hardiment y avoir recours. Pour ce qui est du portrait physique, le roi, dit-elle, « de corsage estoit hault et bien formé, droit et lé (*latus*, large) par les épaules et haingu par les flancs » ; son usage était séduisant, « un peu longuet » ; un grand front large « avait sourcilz enarchiez, les yeuls de belle forme, bien assis, chasteins en couleur, et arrestes en regart; haut non assez et bouche non trop petite, et tenues lèvres; assez barbu estoit et ot un peu les os des joes hauls, les poils ne blont ne noir, mais la chiere ot assez pâle ». Jamais on ne le vit en colère ; il sut toujours « maîtriser » son âme, cherchant dans la science et la philosophie ce merveilleux secret de prendre possession de soi-même. D'ailleurs il aime sincèrement le savoir ; seul il a cru du fond du cœur qu'un roi se rend plus sage par l'étude : « Tant que sapience sera honorée, il continuera en prospérité ». Bien des miniatures du temps nous le représentent du reste à Vincennes, se promenant avec quatre docteurs épris de science et de savoir. Sa vie fut réglée heure par heure, minute par minute : tous les jours revenaient les mêmes occupations, la prière, l'étude, le soin du gouvernement et les plaisirs modérés. Voilà donc l'homme, sa

physionomie et son milieu : en quoi eut-il une influence sur la Renaissance?

Il faut dire tout d'abord, pour expliquer bien des œuvres de cette période, que Charles V aimait fort la lecture. Jean Corbechon et l'auteur du *Songe du Vergier* nous en donnent des témoignages que nous avons reproduits dans notre dernière leçon ; ils nous le montrent se dérochant pour se donner à la lecture, et pour quoi lire ? Non pas les poèmes chevaleresques, mais les traités les plus austères des anciens ; et voilà ce qui était tout nouveau et ce qui fut peut-être unique, car on retrouvera difficilement dans notre histoire un roi apportant autant de sérieux à la lecture. Charles V fut donc un esprit pratique : « La subtilité de son entendement » grandit sans cesse ; dans sa jeunesse, il avait bien su le latin ; mais par la suite, il l'avait négligé. Les mots difficiles l'embarrassaient un peu : aussi, voulant à tout prix satisfaire sa curiosité littéraire, il les fit traduire en français, moins épris d'ailleurs « des mots que des choses », voulant avant tout dérober le trésor des notions possédées par les anciens sur toutes les connaissances humaines. Les traductions dont il est ainsi indirectement l'auteur sont nombreuses : la *Bible* fut traduite par Raoul de Presles, et il la lisait en français, d'un bout à l'autre, au moins une fois l'an. Les problèmes d'Aristote étaient connus de lui. Parmi les Latins, Lucain, Salluste, Cicéron, Valère Maxime, Tite-Live et surtout Végèce lui étaient familiers. La *Cité de Dieu* de saint Augustin avait trouvé dans la personne de Raoul de Presles un traducteur, et le *De Soliloquio* n'était pas non plus méconnu. — Charles V ne méprisait point les ouvrages des modernes : il aimait à parcourir le livre de Jean de Corbechon sur la *propriété des choses*, ne comprenant pas moins de 19 livres, les *Gloses sur les papes* de Pierre de Narbonne, l'ouvrage de Pétrarque sur la *Bonne et la mauvaise fortune*, les *Tables alphonsines* ; les traités d'agriculture avaient pour lui un très grand intérêt. Mais on ne saurait trop insister sur l'importance qu'il attachait aux traductions, voulant que les ouvrages des anciens fussent ainsi « pour l'usage de tous ». — « De si grant Providence, nous dit Christine de Pisan, fut pour la grant amour qu'il avoit à ses successeurs que, au temps à venir, les volt pourveoir d'en-seignemens et sciences introduisibles à toutes vertus, dont pour telle cause fist par solennels maîtres, souffisans en toutes les sciences et ars, translater de latin en français tous les plus notables livres (1) ». — Charles favorisa de cette façon le savoir ; mais encore il aima à partager la conversation des plus savants

(1) Œuvres de Christine de Pisan. Collection Buchon (partie III, chapitre XI.)

hommes de son temps; il eut toujours le goût de la lumière, il la chercha sans cesse, et devint ainsi un dangereux exemple, presque touchant, et pourtant peu suivi. Il apprit à faire distribuer les plus hautes charges, non plus d'après le caprice, mais d'après le vote d'une assemblée comprenant plus de deux cents notables, les noms les plus célèbres de la littérature et des arts.

La curiosité du roi Charles (et il est intéressant de le constater, car cela nous explique bien des points de cette Renaissance) embrasse tout le savoir; c'est d'abord la théologie: « Et que nostre roy Charles fut vray philosophe, c'est assavoir amour de sapience et mesmes imbué en ycelle, appert par ce qu'il fut vray inquisiteur des choses haultes primeraines, c'est assavoir de haulte théologie qui est le terme de sapience, qui n'est autre chose que connaître Dieu et les haultes vertus célestes par *naturelle science* »; et Christine de Pisan ajoute que Charles voulut être instruit dans cette science par les plus savants maîtres, et que, n'étant pas capable de comprendre les ouvrages latins relatifs à cette partie des connaissances humaines, « pour la force des termes soubtilz », il fit traduire nombre d'ouvrages de théologie (1).

Son goût pour l'astrologie n'était d'ailleurs pas moindre. « De toutes bien et bel sceust répondre et parler, et encore des haultes choses de philosophie comme d'astrologie, très expert et sage en ycelle, c'est chose vraye, si que les poins entendoit clerement, et amoit cele science comme chose esleu et singulière (2). » Souvent, aussi, il céda aux erreurs de cet art dangereux. Ce mot, d'ailleurs, éveille dans notre esprit une idée à moitié fausse: généralement, nous l'opposons à astronomie; or ce mot n'existe pas. Astrologie désigne d'abord la science du mouvement des astres, et ce n'est que plus tard que l'on a étendu ou plutôt détourné ce sens pour faire désigner à ce même mot l'art de la divination de l'avenir. Comme on peut, du reste, facilement le constater, dans le chapitre de Christine de Pisan, il n'est nullement question d'horoscope ni de prédiction; ce qui, pendant toute sa vie, occupa et passionna le bon roi Charles V, ce n'est pas cette science de curiosité, mais l'astrologie.

Avec un semblable goût pour l'étude, nous pouvons nous attendre à voir en Charles V un bibliophile éminent; et, en effet, il eut une splendide bibliothèque, qui fut le premier noyau de la *Bibliothèque royale*; elle ne comportait pas moins de neuf cents manuscrits superbement reliés, contenant des peintures admi-

(1) Pour la théologie cf. *Christine*, partie III, chap. II.

(2) Pour la théologie, *op. cit.* partie III, chap. III.

rables, chefs-d'œuvre de l'art, si l'on en croit l'admiration des contemporains. — Sauval, dans les *Antiquités de Paris*, nous a laissé une description de cette bibliothèque. « Ce roi, nous dit-il, magnifique en tout, n'oublia rien pour rendre sa bibliothèque la plus nombreuse et la mieux conditionnée de toutes : aussi acheta-t-il autant de manuscrits qu'il put recouvrer et tira du Palais-Royal tous ceux que lui et ses prédécesseurs avaient amassés avec non moins de dépense que de curiosité, qu'il fit porter au Louvre. » Et Sauval nous dépeint le lieu où ces livres furent « si dignement logés », les roues, les « pupitres tournants », les bois précieux, les étoffes magnifiques qui les recouvraient ; la place ne fut bientôt plus suffisante, et, outre les bancs, les roues, les lettrines et les tablettes de la Bibliothèque du Palais qu'on y avait transportés, il fallut que le roi en fit faire encore une quantité d'autres. Il ne se contenta d'ailleurs pas de cela : « Pour garantir ses livres de l'injure du temps, il ferma de barreaux de fer, de fil d'archal et de vitres peintes toutes les croisées, et, afin qu'à toute heure on y pût travailler, trente petits chandeliers et une lampe d'argent furent pendus à la voûte, qu'on allumait le soir et la nuit... On ne sait de quel bois étaient les bancs, roues, tablettes et lettrines ; il fallait qu'ils fussent d'un bois extraordinaire et peut-être rehaussés de quantité de moulures » ; les lambris étaient de bois d'Irlande ; la voûte était enduite de cyprès et le tout chargé « de basses-tailles ». Voilà donc comment Charles V employait ses richesses ; mais nous pouvons pardonner ce luxe à ce roi qui ne se bornait pas à habiller richement ses livres, mais encore qui aimait à s'en nourrir. Et, d'ailleurs, le goût du luxe royal, l'amour des grandes entreprises ne sont-ils pas choses permises à un roi, quand des finances bien ordonnées viennent s'y joindre ? Avant lui, on altérait les monnaies, nous avons eu l'occasion d'en parler à propos de Nicolas Oresme ; on employait les moyens les plus injustes, les plus infâmes roueries pour faire passer dans la caisse royale l'argent du peuple, et pourtant le trésor était vide, la caisse royale toujours à sec. Charles V, au contraire, mérita ce bel éloge que, « lui régnant, il n'eût pas osé grever le plus pauvre de ses sujets », et Christine de Pisan put écrire dans son histoire ces belles lignes, qui nous font vraiment aimer l'homme : « Encore que le roy Charles, très ameur et désireux du bien et du proffit commun fust vray, prudent et des choses au mieulx faisables eust clere cognoissance, apert par la grand providence et advis, qu'il avoit aperçu sur le bien et utilité de la cité de Paris et mesmement sur grand partie de royaume. » Ainsi, tout en épargnant son peuple, ce roi, qui mérita vraiment le nom

de « vray conduiseur de peuple, garde-clef et fermeure de chasteaulx, cités et villes », ce roi couvrit sa capitale d'admirables monuments. Philippe le Bel, qui, pourtant, n'avait pas hésité à censurer les pauvres gens, n'avait même pas laissé un monument mémorable. Charles V au contraire les multiplia. Au milieu de l'année 1378, recevant l'empereur d'Allemagne, Charles V commença à montrer du goût pour l'architecture. « Fust sage artiste, nous dit Christine, se demonstra vray architecteur, diviseur et prudent ordeneur, lorsque les belles fondations fist faire en maintes places, véritables édifices beaulx et nobles, tant d'églises comme de chasteaulx et autres bâtimens, à Paris, et ailleurs ; si comme on a près de son hostel de Saint-Paul, l'église tant belle et notable des Célestins, si comme on peut la voir couverte d'ardoise et si belle que rien n'i convient, et le couvent des frères (1)... » Et Christine énumère à la suite les différents bâtiments construits à cette époque : c'est Saint-Antoine, Saint-Paul ; c'est le Louvre, qu'il « fist édifier de neuf, moult et notable édifice comme il appert » ; c'est la Bastille Saint-Antoine ; ce sont ces murs, ces « grosses et haultes tours qui entour Paris sont ». Enfin, c'est Vincennes dont il fit une sorte de ville royale. Tous ces goûts de Charles V sont à signaler, car on y voit un dessein nouveau. Le beau et le commode commencent à se mélanger dans les constructions : le Louvre est une avantageuse demeure d'apparat ; l'hôtel Saint-Paul réunit l'élégance et ce que nous appelons aujourd'hui le « confortable » ; c'est la maison de ville du roi. Il a ensuite Vincennes comme campagne, et *Beauté* enfin est la petite retraite où il se plait à fuir les embarras du pouvoir. L'hôtel Saint-Paul, où il résidait continuellement, n'était pas un palais ; c'était un ensemble de demeures seigneuriales aménagées pour être agréables. Il n'y a pas moins de 6 préaux, de 12 galeries, de 7 ou 8 jardins, une foule de cours et de distributions séparées. « Il y avait la chambre lambrissée, la chambre des grandes aulmoires, la chambre verte, la chambre de Just..., la chambre de parade ou chambre à parer... la chambre de petit retrait et d'estude..., la chambre de grand retrait, etc... ! » Charles n'eut pas moins de trois chapelles : l'une à l'hôtel de Sens, l'autre à l'hôtel du Petit-Maur et la troisième à l'hôtel du Petit-Musc. Les murs étaient blanchis à la craie ; sur une grande terrasse on voyait une forêt pleine d'arbres chargés de fruits, et entremêlés de roses, de lis et autres fleurs ; « des enfants dispersés dans le bois cueillaient des fleurs et man-

(1) Christine, loc. cit. partie III, chap. x (constructions).

geaient des fruits. » — « Tout était, suivant l'expression de Sauval, de beau vert gai, fait d'orpin et de florée fine ». Il y avait dans ce palais d'immenses communs, et il serait fastidieux d'énumérer tout ce qu'on y rencontrait : « conciergerie, lingerie, pellerie, bouteillerie, sauserie, garde-manger, maison du four, fauconnerie, lavanderie, fruiterie, échançonnerie, paneterie, épicerie, charbonnerie, lieu où l'on fait l'hypocras, pâtisserie » ; en somme, cela évoque dans notre esprit le souvenir de ces vastes métairies mérovingiennes, et il y a un singulier contraste entre les diverses parties de ce séjour. On y voyait de la volaille, des animaux de basse-cour, et, quelques mètres plus loin, on pouvait contempler le luxe de l'orfèvrerie, une richesse inconnue aujourd'hui. Ce n'était d'ailleurs pas seulement le luxe de l'argenterie que recherchait Charles V, mais encore le luxe des animaux. « Charles V, dit M. Renan (1), non seulement entretenait des fous dans ses maisons royales, mais encore y faisait nourrir diverses espèces d'animaux » : on y rencontrait des tourterelles, des lions, des lices, des paons, des oiseaux de basse-cour, etc... » En somme, ce devait être « un spectacle vraiment étrange que celui de cette variété, de cette vie si active et si multipliée, se déployant autour d'un centre commun. »

Le roi de France montrait sa richesse ; mais, s'il était riche, c'était sans appauvrir le peuple. Cela nous semble impossible, et c'est pourtant une vérité attestée par un nombre infini de témoignages : Guibet nous parle d'une « grande foison de bourgeois et d'officiers dits les petits rois ». Tout respire l'opulence ; Paris grandit, et le souci de l'alimentation cause déjà certains embarras. Mais Charles est là avec son esprit d'initiative ; il ne néglige aucune entreprise d'utilité publique et fait, entre autres choses, percer un canal de la Loire à la Seine pour faire baisser le prix des vivres. Mais la mort vint interrompre ses desseins. Le récit de cette mort nous est donné, en une éloquente page, par Christine de Pisan ; elle nous montre le roi voulant « recevoir son créateur, lequel après plusieurs messes de luy oyes luy fut administré » ; le dimanche, on chante la messe et « porté fu le roy de sa couche en son lit ». Tout le monde se presse dans sa chambre : tous pleurent à grands sanglots la mort de leur bon prince. Mais lui, au contraire, montre de la fermeté ; il se fait tourner « la face vers les gens et le peuple qui là estoient et dit : « Je scay bien que au gouvernement du royaume en plusieurs choses, grans moyens et

(1) On trouvera des détails sur l'hôtel Saint-Paul dans le *Discours sur l'état des lettres et des arts au XIV^e siècle* de Leclerc et Renan (Edition in-8°, t. I, p. 202). Ce volume fait partie de l'histoire littéraire de la France.

petits ay offensé mes serviteurs auxquels je debvoye estre benigne et non ingrat de leur loyal service, et pour ce, ayez merci de moi, je vous requier pardon ». Il demanda à entendre l'histoire de la Passion, et « près de la fin de l'Evangile de saint Jehan commença à labourer à la derrenière fin ; et à peu de trais et sanglons, entre les bras du seigneur de la Rivière, rendi l'esprit à Notre-Seigneur qui fu environ l'eure de midi, le 16^e jour de septembre ledit an 1380 et le 44^e de son âge, le 17^e de son règne. » — « Perte de si excellent prince n'est une merveille si elle est doulourée », ajoute tristement Christine. Il y a sans doute dans ce récit quelque chose d'artificiel et une intention trop visiblement marquée d'imiter les anciens ; mais il y faut voir encore un sentiment profond de sincérité, et une réelle majesté. Avec Charles V ne s'évanouit pas la première Renaissance ; elle se prolonge vingt-cinq ans encore. Les efforts des hommes qui continuèrent à lutter pour cette cause sont intéressants ; les œuvres sont oubliées et valent la peine d'être remises en lumière. Mais personne ne succède à Charles pour diriger ce mouvement, pour remplir ce grand rôle, dont il s'était si bien acquitté. Après lui, il n'y a plus qu'un enfant gâté, fou et dangereux. Louis d'Orléans n'aime que les plaisirs et la débauche ; les autres sont d'admirables collectionneurs, au demeurant des esprits médiocres. Personne ne sera capable de succéder à Charles V au point de vue littéraire, personne n'aura en partage son goût pour le savoir solide et pour l'art bien compris.

S. R.

SCIENCES HISTORIQUES

COURS DE M. CHARLES SEIGNOBOS

(Sorbonne)

Histoire des rapports entre les Etats européens de 1600 à 1660.

Nous avons vu comment étaient organisés les Etats de l'Europe qui ont joué un grand rôle pendant la première moitié du XVII^e siècle : nous laisserons de côté les autres Etats pour passer à l'étude des rapports des grandes puissances entre elles et avec les petits Etats.

Nous divisons, pour cette étude, les Etats de l'Europe en deux groupes : l'un formé des Etats de l'Europe occidentale et centrale, l'autre formé des Etats de l'Europe orientale. Ces deux groupes sont assez séparés à cette époque pour qu'on puisse les considérer comme deux mondes à part : ils ne sont rattachés que par l'Autriche et la Suède, qui ont des intérêts à la fois des deux côtés. Nous commencerons par le groupe de l'ouest et du centre.

Le fait dominant de l'histoire de l'Europe occidentale dans la première moitié du ^{xvii}^e siècle, c'est la lutte contre la maison d'Autriche. Nous distinguerons trois périodes dans la lutte : dans la première, les deux branches de la maison d'Autriche, étroitement unies, grandissent de plus en plus en face des autres Etats divisés (1600-1629) ; dans la seconde, qui va de 1629 à 1648, ce mouvement ascendant est arrêté par une coalition de tous les autres Etats ; dans la troisième enfin l'Autriche se retire de la lutte, et l'Espagne, restée seule, est écrasée par la coalition.

Nous n'étudierons aujourd'hui que la première période. Nous commencerons par indiquer quelle était la nature des relations entre les puissances au début du ^{xvii}^e siècle ; nous verrons quelle était la situation respective des puissances et l'objet des négociations et des guerres ; enfin, en troisième lieu, nous verrons la première partie de la guerre de Trente Ans et la situation en 1629.

Bibliographie

La bibliographie est donnée — en ce qui concerne la France — par M. Monod dans la *Bibliographie de l'histoire de France*.

La bibliographie du chapitre de l'histoire générale relatif à la guerre de Trente Ans est confuse. La bibliographie, la plus complète de beaucoup, est encore celle de

DAHLMANN WAITZ. — STEINDORFF. — *Quellenkunde der deutschen Geschichte*. Göttingen, 1894, 8°, 4^e éd.

DOCUMENTS. — On peut les classer en trois catégories :

1^o Les histoires rédigées par les contemporains ; elles sont mal renseignées et inexactes : ce sont de beaucoup les plus mauvais documents.

2^o Les papiers diplomatiques : dépêches des ambassadeurs, lettres et instructions des gouvernements aux ambassadeurs. Ces documents n'ont été connus que très tard, parce que les archives sont restées longtemps fermées aux érudits. Aujourd'hui encore, tout n'a pas été publié ; il existe cependant des collections assez considérables pour chaque pays. Nous citerons pour la France :

Lettres missives d'Henri IV. — Collection des documents inédits (1843-1858).

POUR les PROVINCES UNIES :

GROEN VAN PRINSTEIN. — *Archives de la maison de Nassau* — 2 séries (1835-1847 et 1857-1861).

POUR l'ALLEMAGNE :

RITTER. — *Briefe und Akten zum Geschichte des 30 jährigen Krieges* (1870-1878).

Korrespondenz K. Ferdinands II mit seinen Beichtvätern (Arch. für Oesterreich. Gesch. tome 54).

POUR l'ANGLETERRE :

Calendar of state papers.

Les actes diplomatiques officiels sont réunis dans :

Du Mont. — Corps diplomatique universel.

3^e Les mémoires des contemporains. Ces documents sont moins sûrs que les précédents ; mais ils sont cependant très importants, surtout ceux des généraux, parce qu'il n'y a pas, à cette époque, de correspondance régulière entre les généraux et leurs gouvernements.

Nous avons indiqué la plupart de ces mémoires à propos de chaque pays ; nous ne citerons ici que :

KHEVENHÜLLER. — *Annales Ferdinandii*, 1^{re} édit. (1578 à 1626) 1640-1646, 2^e édit. (12 vol. jusqu'à 1637) 1716-1721.

SIRI (VITTORIO). — *Memorie recondite* (1601-1644), 8 vol. Paris, 1677-79, traduit en 50 volumes, Paris, 1765-1784.

HISTOIRES. — Avec tous ces documents, on pourrait faire des histoires assez détaillées et assez exactes, puisqu'on pourrait contrôler les unes par les autres les versions des différents partis. Mais, jusqu'à présent, presque tous les historiens se sont servis exclusivement des documents écrits en leur propre langue, comme par exemple :

ANQUEZ. — *Henri IV et l'Allemagne.*

Comme ouvrages d'ensemble, il n'y a rien à citer en français. Le chapitre de l'*Histoire générale* est phraséologique et inutilisable. En allemand, il y a deux bonnes histoires, malheureusement inachevées :

RITTER. — *Deutsche Gesch. im Zeitalter der gegenreformation und des 30 jähr. Kr.* 1887 (s'arrête en 1618).

GINDELY. — *Gesch. des 30 jähr. Kr.* 1882, 3 vol. (la grande édition de 1869-1880 comprend 4 tomes et s'arrête en 1603).

La seule histoire complète est celle de :

WINTER. — *Gesch. des 30 jähr Kr.* (bibl. critique assez bonne).

En français, nous avons quelques bonnes monographies :

PERRENS. — *Les mariages espagnols.*

HENRARD. — *Henri IV et la princesse de Condé*, Bruxelles, 1885.

FAGNIEZ. — *Le Père Joseph*, 1895.

I

La situation de l'Europe, au commencement du XVII^e siècle, résulte de la grande lutte que Philippe II a entreprise pour la

domination universelle et le triomphe du catholicisme : il a fait la guerre à tous les princes protestants et tous se sont réunis contre lui. Dans cette coalition sont entrés Henri IV, Elisabeth, les princes d'Allemagne et les Provinces-Unies. A la fin de son règne, Philippe a dû renoncer à la lutte, parce qu'il n'avait plus d'argent, et il a fait la paix avec tous ses ennemis, sauf avec les Provinces-Unies ; mais les princes protestants sont restés groupés.

Il y a alors en Europe quatre grandes monarchies, qui appartiennent à trois familles souveraines, ce sont : la France, qui appartient aux Bourbons; l'Angleterre, qui appartient aux Stuarts, et les deux monarchies espagnole et autrichienne, qui appartiennent à la même famille, celle des Habsbourg.

Ces deux dernières monarchies forment deux Etats séparés, mais les relations de famille entre les deux branches espagnole et autrichienne sont restées très étroites. Philippe II a marié sa fille à un archiduc autrichien Albert, et lui a donné comme dot les Pays-Bas en toute souveraineté, sous la réserve qu'ils feraient retour à l'Espagne si Albert mourait sans enfants — ce qui arriva, en effet. Toutefois, pendant toute la vie d'Albert, les Pays-Bas constituèrent une principauté souveraine et la cour de Bruxelles fut une des plus brillantes de l'Europe.

Ces trois familles souveraines, les Bourbons, les Stuarts et le Habsbourg sont les éléments actifs de la diplomatie : elles ont seules assez de ressources dans leurs Etats pour agir à l'extérieur. Il faut y joindre les deux Etats de Suède et des Provinces-Unies qui, bien que n'ayant qu'un territoire très exigü, jouent cependant un rôle important : le premier, par son armée ; le second, par ses richesses. Quant au reste de l'Europe, ayant eu le malheur de faire partie du Saint-Empire, il est resté inorganisé, morcelé en une multitude de petits Etats, incapables de résister aux entreprises des grandes puissances. La politique des grandes puissances, en effet, consiste à se fortifier aux dépens de ces petits Etats, soit en les annexant, soit en les faisant entrer dans leur alliance. Dans le premier cas, elles se servent de leur armée ; dans le second, de leur diplomatie. Comme, dans cette politique, les souverains se trouvent en concurrence les uns avec les autres, ils cherchent à s'affaiblir mutuellement. Ils excitent sous main les sujets de leurs voisins à la révolte, leur font passer de l'argent et même des troupes, tout en continuant d'entretenir, avec les souverains des révoltés, des relations cordiales en apparence. Ou bien encore ils achètent les conseillers des autres souverains. L'ambassadeur d'Angleterre, en Espagne, parvint à acheter les secrets du gouvernement espagnol, et découvrit ainsi que l'ambassadeur d'Espagne

à Londres en faisait autant de son côté: sur la liste des pensionnés du roi d'Espagne se trouvait le lord trésorier.

Les souverains ne se disputent d'abord que les alliances et les influences.

La maison d'Autriche a l'avance. Elle occupe des territoires beaucoup plus étendus que les autres. Elle a aussi une politique plus ferme, plus constante, parce qu'il n'y a pas de contradiction entre sa politique d'intérêt matériel, sa politique religieuse et sa politique de famille. Faire triompher partout l'influence de la maison de Habsbourg ou la religion catholique, c'est exactement la même chose. Elle est fortement établie dans ce qu'on peut appeler la partie passive de l'Europe. Elle possède les provinces méridionales des Pays-Bas et n'a pas renoncé à soumettre les autres. En Italie, elle possède tout le Sud jusqu'aux Etats du pape, et le Milanais. Elle a sous son influence le duc de Savoie, marié à une princesse espagnole, le Pape, le riche duc de Toscane, qui est le banquier de la maison d'Autriche, Gênes, le duc de Mantoue. En Allemagne, la situation est plus compliquée: nous n'y reviendrons pas parce que nous l'avons déjà étudiée à propos de la monarchie autrichienne; il nous suffira de rappeler que les princes protestants dominent en Allemagne, mais qu'ils sont séparés en deux groupes ennemis: les luthériens à l'ouest, les calvinistes à l'est: ce qui paralyse leur résistance contre l'Empereur. Enfin la maison d'Autriche possède encore la Franche-Comté et a sous son influence la Lorraine.

La puissance de la maison d'Autriche est donc considérable: toutefois ses domaines ne forment pas une masse compacte et continue, et les possessions des deux branches ne communiquent pas entre elles. Au nord, les Pays-Bas et la Franche-Comté sont séparés par la Lorraine et l'Alsace; au sud, le Milanais et le Tyrol autrichien sont séparés par la Valteline, occupée par les Ligues grises. La politique de la maison d'Autriche consistera à relier ces différents domaines entre eux, et la politique de ses adversaires consistera à empêcher toute communication. Le conflit portera sur les points suivants: 1° Qui aura l'alliance des petits Etats d'Italie; 2° Qui occupera la Valteline; 3° Que deviendront les Pays Bas; 4° Les princes allemands conserveront-ils leur indépendance? La maison d'Autriche a contre elle l'ancien parti protestant: les princes protestants d'Allemagne, soutenus par le roi de Danemark et de Suède, le roi d'Angleterre, les Provinces-Unies et le roi de France. Elle a en outre à compter avec les Turcs, les révoltés de Hongrie et le prince transylvain, Bethlen Gabor.

II

On peut distinguer trois phases dans la lutte contre la maison d'Autriche jusqu'en 1630. Dans la première, le roi de France organise une grande coalition de tous les ennemis de la maison d'Autriche ; dans la seconde, les deux partis restent en présence sans oser engager la lutte ; dans la troisième enfin, la maison d'Autriche prend l'offensive et triomphe de ses ennemis divisés.

Première phase, de 1600 à 1610. — La maison d'Autriche, au commencement du XVII^e siècle, est dans un grand embarras : les archiducs ne s'entendent pas et les grands des Etats de la monarchie autrichienne se soulèvent tous à la fois. L'empereur Rodolphe est déposé et des concessions extraordinaires sont faites aux révoltés. C'est à ce moment qu'Henri IV groupe autour de lui tous les ennemis de la maison d'Autriche. Bien que devenu catholique, il a conservé ses alliances protestantes, et il se pose en défenseur des princes protestants et des petits Etats d'Italie, menacés par le despotisme et l'ambition des Habsbourg.

Aux Pays-Bas, Henri IV a laissé 3.000 hommes, et il envoie de l'argent aux révoltés des Provinces-Unies. C'est une violation du traité de Vervins : aussi ne le fait-il pas ouvertement. S'il envoie de l'argent, c'est, dit-il, pour payer ses dettes. Son but est de perpétuer la guerre aux Pays-Bas et d'en profiter pour obtenir quelque avantage de l'un ou de l'autre parti. En 1606, il demande aux Provinces-Unies de le reconnaître comme leur souverain. Au roi d'Espagne il demande sa fille en mariage avec les Pays-Bas comme dot. Les Etats généraux n'ont pas été dupes de cette politique, et, de peur d'être absorbés par leur bon allié, le roi de France, ils ont préféré traiter avec l'Espagne. Les négociations traînèrent de 1607 à 1609. Le roi d'Espagne ne pouvait se résigner à négocier avec des rebelles et à les traiter en Etats souverains : on finit par adopter la formule que le roi d'Espagne traiterait avec eux « comme avec des Etats souverains » et une trêve de dix ans fut signée. Henri IV protesta d'abord vivement contre ces négociations engagées par ses alliés sans son avis ; puis il en prit son parti et intervint même comme médiateur.

En Italie, Henri IV avait d'abord paru renoncer à toute intervention. Il avait abandonné au duc de Savoie le marquisat de Saluces, la dernière possession française en Italie, en échange de la Bresse et du Bugey (1601). Il nous restait cependant encore une alliée de ce côté, Venise. Henri IV intervint en sa faveur dans une lutte qu'elle soutenait contre le pape, et servit de médiateur

pour la paix. Enfin le duc de Savoie lui-même, mécontent des Espagnols, se tourna du côté du roi de France, qui se trouva ainsi balancer l'influence de l'Espagne dans l'Italie du nord. Henri IV s'entendit avec Venise pour rétablir la garnison des Grisons dans la Valteline.

En Allemagne, Henri IV voulut d'abord s'appuyer sur les princes mécontents des Habsbourg, pour se faire élire empereur. Il favorisa ensuite la candidature de Maximilien de Bavière ; puis, voyant que les électeurs n'éliraient qu'un Habsbourg, il se rabattit sur Matthias, par peur de l'archiduc Albert. Il s'efforça toutefois de grouper en un seul parti tous les adversaires des Habsbourg en Allemagne. Après bien des négociations, il décida les princes calvinistes et les princes luthériens à signer l'Union d'Ahausen. L'Union était présentée comme purement défensive : les alliés s'engageaient à se soutenir les uns les autres pendant dix ans et à interdire à leurs pasteurs toute polémique religieuse. En même temps, Henri IV régla la succession du prince de Clèves et de Juliers, qui était fou et n'avait pas d'enfants. Il décida les deux héritiers protestants, le prince de Neubourg et l'électeur de Brandebourg, à s'entendre d'avance pour le partage des domaines. Enfin Henri IV se mit en relations avec le sultan, en recommandant toutefois à son ambassadeur de ne pas se montrer dans le camp des Turcs.

Ainsi, en 1609, Henri IV est à la tête d'une ligue formidable contre la maison d'Autriche. L'Angleterre et la Hollande seules restent à l'écart. C'est à ce moment que s'ouvre la succession de Clèves et de Juliers. Neubourg et Brandebourg prennent aussitôt possession des Etats en commun. Mais un troisième héritier, l'électeur de Saxe, réclame. L'empereur, en attendant la décision du tribunal de l'Empire, ordonne le séquestre de la succession et envoie l'archiduc Léopold, évêque de Passau et ardent catholique, occuper les domaines en litige.

On a cru jusqu'à ces derniers temps que c'était cette affaire de la succession de Clèves qui avait déterminé Henri IV à faire la guerre. En réalité, ce qui l'a décidé, c'est un motif purement personnel : il s'était épris de la jeune princesse de Condé ; celle-ci, qui ne se souciait guère du vieux roi, prévint son mari, et tous deux s'enfuirent à Bruxelles. Henri IV entra dans une violente colère et réclama les fugitifs à l'archiduc Albert. Celui-ci refusa. Henri, furieux, prépara aussitôt la guerre : il resserra à Halle l'Union des protestants et signa un traité d'alliance avec le duc de Savoie. Son but déclaré était l'occupation des duchés en litige : au fond, il ne voulait probablement que soulever un conflit et en

profiter pour envahir les Pays-Bas et se saisir de la belle fugitive. Quant au « grand dessein » que lui prête Sully, il n'apparaît jamais dans les documents. On le voit mentionné pour la première fois dans un livre de d'Aubigné, paru en 1621, où Sully l'a peut-être pris et développé. Henri IV d'ailleurs fut assassiné avant d'avoir tiré aucun parti de ses combinaisons.

Deuxième phase, de 1610 à 1618. — Henri IV n'avait pas de raisons bien profondes de faire la guerre : lui mort, tous ses projets sont abandonnés. La régente Marie de Médicis est une fervente catholique, et elle est d'une famille alliée à l'Espagne ; d'ailleurs elle est absorbée tout entière par les difficultés intérieures. Elle envoie pour la forme à Juliers l'armée préparée par Henri IV, et se hâte de négocier avec l'empereur un compromis : les « princes possédants » resteront en possession jusqu'à ce qu'une décision intervienne. Aussitôt cette affaire réglée, Marie de Médicis se rapproche de l'Espagne et conclut entre les deux maisons de France et d'Espagne un double mariage. C'était la réalisation d'un rêve du pape qui y travaillait depuis longtemps. Dès 1601, le nonce en avait parlé à Henri IV, qui avait accueilli très favorablement ces ouvertures ; puis Henri semble avoir abandonné le projet, qui fut enfin repris et réalisé par la régente. La France se retirait donc du parti protestant. La maison d'Autriche n'a plus en face d'elle que les princes protestants d'Allemagne, Venise et le duc de Savoie.

A ce moment il se produit un changement dans la direction de la maison d'Autriche. Jusque-là le chef de la maison avait été le roi d'Espagne ; mais il se trouve que le favori de Philippe III, le duc de Lerme, soit par conviction, soit par intérêt, est partisan de la paix : il amène son maître à se désintéresser à peu près de la lutte. Au contraire, dans la branche autrichienne, apparaît un prince énergique, tout dévoué au catholicisme, Ferdinand, que les archiducs reconnaissent pour leur chef et désignent comme l'héritier présomptif de la monarchie. C'est lui qui est désormais le chef du parti catholique en Europe : il a pour alliée, en Allemagne, la Ligue catholique, dirigée par Maximilien de Bavière.

Dans le parti protestant, depuis la retraite du roi de France, le premier rang appartient au roi d'Angleterre, Jacques I^{er}, mais c'est un prince timoré et peu belliqueux ; l'élément actif du parti est l'Union protestante d'Allemagne, dont le chef est le prince calviniste du Palatinat. L'union entre les princes protestants est resserrée par le mariage du prince Palatin avec la fille de Jacques I^{er}.

Jusqu'en 1618 les deux partis restent en présence sans s'atta-

quer. Cette attitude, du côté des protestants, s'explique en grande partie par le caractère personnel de Jacques. Il n'aime pas la guerre : son rêve serait de jouer le rôle de médiateur, de *peace maker*. Il a aussi l'horreur de tout ce qui peut ressembler à une révolte : c'est pourquoi il n'a pas voulu soutenir les princes protestants allemands contre l'empereur. Enfin il voudrait marier son fils dans la maison royale la plus brillante d'Europe, avec une infante d'Espagne. L'ambassadeur d'Espagne à Londres, le marquis de Gondomar, tira parti de ce désir du roi. Il fit traîner en longueur les négociations. La grande difficulté portait sur la religion. La cour d'Espagne exigeait que l'infante conservât sa religion, qu'elle pût emmener ses prêtres avec elle en Angleterre, et que les lois contre les catholiques fussent abrogées. Jacques, obligé de compter avec son Parlement très hostile aux catholiques, ne pouvait souscrire à ces exigences. Commencées en 1614, les négociations étaient encore en train en 1623.

Cependant l'affaire de Juliers se compliquait. Les deux princes possédants s'étaient disputés et giffés. Neubourg, de fureur, s'était fait catholique et avait appelé à son aide les Espagnols. De son côté l'électeur de Brandebourg avait appelé les Hollandais. Les deux armées entrèrent simultanément et occupèrent le pays. Jacques se hâta d'intervenir, et fit signer aux deux princes la convention de Xanten qui laissait les choses en l'état. La guerre, différée à plusieurs reprises, n'éclata qu'en 1619, à la suite de la révolution de Bohême de 1618.

A la suite de la révolte de 1608, un gouvernement insurrectionnel de trente défenseurs avait été organisé à Prague par les révoltés et reconnu officiellement par l'empereur. Un conflit ne tarda pas à éclater entre ce gouvernement et le conseil de l'empereur à propos des biens d'église confisqués. Matthias envoya aux défenseurs une lettre menaçante. Ceux-ci réunirent à Prague les délégués des protestants du royaume et leur proposèrent d'aller faire une manifestation chez les conseillers de l'empereur, roi de Bohême. Ils trouvèrent les conseillers (statthalters) au palais; ils leur demandèrent quel était celui d'entre eux qui avait fait la lettre. Ne recevant aucune réponse, les conjurés en conclurent qu'ils y avaient tous collaboré, décidèrent qu'ils étaient coupables envers la nation et en conséquence les jetèrent par la fenêtre, selon la coutume de leurs ancêtres (*more majorum*).

Les conjurés sont donc entrés en révolte, mais seulement contre les statthalters, nullement contre Matthias, qu'ils continuent à reconnaître comme roi. Ils organisent un gouvernement de trente membres et prennent, comme chef de guerre, Thurn. Matthias

meurt sur ces entrefaites. En Allemagne, les électeurs élisent empereur Ferdinand, son successeur désigné. En Bohême, le Landtag refuse de le reconnaître comme roi et déclarent qu'il y a lieu de le déposer et d'en choisir un autre. Trois candidats se présentent : un luthérien, l'électeur de Saxe ; un calviniste, le prince Palatin, et un catholique, le duc de Savoie. La majorité élit le prince Palatin, Frédéric, un jeune homme de 23 ans. Cette élection rompt l'alliance des protestants ; le candidat luthérien évincé, l'électeur de Saxe passe du côté de l'empereur. Cependant, malgré cette défection, le parti protestant pourrait encore lutter avec avantage, si Jacques se décidait à intervenir. Mais Jacques ne veut pas se déclarer contre l'empereur, de peur de faire échouer le mariage de son fils avec l'infante ; il ne veut pas non plus soutenir un rebelle ; lui-même renie son gendre et défend de prier pour lui. Les autres princes protestants, pris de peur, signent avec l'empereur un traité de neutralité. Frédéric se trouve isolé en Allemagne ; il ne réussit même pas à se faire aimer des Bohémiens : il amène avec lui à Prague son prédicateur, un calviniste fougueux, qui fait purifier la cathédrale, disperser les reliques et jeter la croix dans la Moldau, au grand scandale des Bohémiens, tous luthériens ou frères Moraves. On trouve aussi qu'il est trop familier, on reproche à sa femme de ne pas avoir d'heures pour ses repas et de sortir en robe décolletée.

Cependant Frédéric ne fut pas écrasé tout de suite, parce que des deux côtés on n'avait ni troupes, ni argent. Le Landtag de Bohême prit à sa solde le chef des condottieri, Mansfeld, et choisit comme général Thurn. Thurn força le passage du Danube et arriva jusqu'au faubourg de Vienne. Il comptait sur les protestants pour lui ouvrir les portes ; déjà les nobles vont au château faire des remontrances à Ferdinand d'un ton insolent, lorsqu'il est délivré par l'arrivée de 400 cuirassiers. Il parvient à réunir 6.000 hommes ; Thurn, qui n'en a que 8.000, se retire (1618). Les Impériaux entrent en Bohême ; l'armée du Landtag se débande, la situation des révoltés semble désespérée, quand brusquement l'armée de l'empereur se mutine et se débande à son tour. Frédéric reprend alors l'offensive et combine une marche sur Vienne avec le prince de Transylvanie. Leurs deux armées arrivent devant la ville, puis se retirent brusquement et se mettent à piller le pays (décembre 1619).

A ce moment, l'empereur reçoit des armées de ses alliés, de la Ligue catholique, de l'archiduc Albert et du roi d'Espagne. Ce dernier a eu du mal à se décider à la guerre. Son confesseur a dû le menacer d'aller en enfer au-dessous de Luther et de Calvin. Les

Etats du Palatin sont envahis, deux armées entrent en Bohême ; l'armée de Frédéric, forte de 20.000 hommes, est dispersée après une bataille d'une heure à la Montagne-Blanche. C'est la fin de ce qu'on est convenu d'appeler la période palatine de la guerre de Trente Ans.

Le parti protestant est désorganisé : Frédéric, dépouillé de ses Etats, abandonné de son beau-père, le roi d'Espagne, n'est soutenu que par le prince de Transylvanie, Betlen Gabor, les seigneurs bohémiens révoltés et quelques chefs de condottieri, comme Mansfeld, Brunswick Durlach. Au contraire, le parti catholique s'est affermi : autour de l'empereur se groupent la Ligue catholique, l'Électeur de Saxe, l'archiduc Albert, le roi d'Espagne. Aussi le parti catholique prend-il immédiatement l'offensive.

Troisième phase, de 1619 à 1629. — Alors commence la guerre générale. L'empereur poursuit le Palatin jusque chez lui : Maximilien de Bavière occupe le Haut-Palatinat, et Spinola le pays d'Heidelberg. En Italie, les catholiques de la Valteline massacrent les protestants et le gouverneur du Milanais envahit les Grisons. Mansfeld, que le Palatin n'emploie plus, ne sait plus que faire de son armée : il la promène en Lorraine pour la faire vivre, puis l'offre successivement à Louis XIII, à l'archiduc Albert, aux Etats de Hollande, qui le prennent enfin à leur service.

Vers 1623, l'empereur a entièrement soumis la Bohême, il a conquis les Etats du Palatin et lui a enlevé son titre d'électeur qu'il a donné au chef de la Ligue catholique, Maximilien d'Autriche. C'est à ce moment que les ennemis de l'Autriche se décident à agir de concert.

Jacques I^{er} a eu du mal à se décider. Les négociations pour le mariage de son fils Charles avec l'infante étaient sur le point d'aboutir : Charles était parti pour l'Espagne avec Buckingham, et le contrat de mariage était signé (25 juillet 1623). Cependant la cour d'Espagne ne se pressait pas de livrer l'infante. Buckingham eut le temps de se faire haïr des Espagnols par son insolence. Il rompit brusquement les négociations et quitta Madrid avec Charles.

Jacques I^{er} ayant renoncé au mariage espagnol, il semble que le parti protestant va se reformer. Jacques se rapproche de la France et marie son fils avec Henriette, sœur de Louis XIII. Poussé par Buckingham, il déclare la guerre à l'Espagne. La guerre, d'abord maritime, tourna mal pour l'Angleterre : la flotte anglaise fut détruite à Cadix. Jacques I^{er} voulut transporter la lutte sur le continent et reprendre les Etats du Palatin. Il s'enten-

dit dans ce but avec les princes allemands. Un moment même la ligue protestante sembla reconstituée : la France s'était brouillée avec l'Espagne à propos de la Valteline, et s'était liguée avec le duc de Savoie et Venise; la guerre était sur le point d'éclater avec l'Espagne, quand le nonce du pape, intervenant, obtint que la Valteline fût remise au pape. Tout danger de guerre était écarté pour le moment de ce côté.

Il ne restait plus en présence de la maison d'Autriche que l'Angleterre, la Hollande et les princes protestants. Ils ne veulent pas faire la guerre eux-mêmes et cherchent un général: ils s'adressent simultanément au roi de Suède et au roi de Danemark. Gustave-Adolphe demande 34.000 hommes, le paiement des 2/3 des frais de la guerre et la direction des opérations ; lui-même s'engage à fournir 16.000 hommes. Le roi de Danemark, Christian, se contente de 30.000 hommes et de 170.000 livres par an. Jacques I^{er} se décide pour Christian, qui demande moins, et un traité est conclu dans ce sens à la Haye entre l'Angleterre, la Hollande et le Danemark. Le plan des alliés est de faire attaquer l'empereur de deux côtés à la fois, au sud-ouest par les Turcs, au nord par Christian et les bandes de Mansfeld.

Le coup manque parce que les Turcs ont traité avec l'empereur avant l'entrée en campagne des alliés. En même temps, Charles I^{er} se brouille avec la France et se détourne des affaires d'Allemagne. Le roi de France a demandé à Charles, son allié, des vaisseaux anglais contre les révoltés de la Rochelle, mais il n'a accepté que les vaisseaux sans les équipages : ce qui a froissé vivement Charles I^{er}. D'un autre côté, Louis XIII s'est plaint que Charles n'ait pas fait aux catholiques en Angleterre les concessions qu'il avait promis de faire. Buckingham pousse Charles à déclarer la guerre, et deux flottes anglaises sont envoyées au secours des Rochelais, révoltés de nouveau.

Christian se trouve ainsi isolé en Allemagne avec les seules bandes de Mansfeld. Les princes protestants n'osent pas le soutenir. Ils sont terrorisés par les trois armées catholiques qui occupent le pays ; celle de la Ligue catholique, commandée par Tilly, celle envoyée par les Espagnols et celle de l'empereur. Wallenstein vient en effet de créer une armée à l'empereur sur le même type que les bandes de Mansfeld. C'est une armée de mercenaires, qu'il ne paie pas, mais à qui il donne le pays à piller. Seulement ce n'est pas 30.000 hommes qu'il a réunis, comme Mansfeld, mais 100.000 hommes. Cette immense armée ruine complètement les pays où elle passe.

Wallenstein tient son armée en réserve et laisse Tilly opérer

tout seul contre Christian. Le roi de Danemark est battu à Lutter (1626) et poursuivi par Tilly jusque dans le Jutland. Mansfeld, battu également à Dessau, traverse l'Allemagne pour rejoindre le prince transylvain, Betlen Gabor. Wallenstein envahit alors les pays du nord-ouest, conquiert le Mecklembourg, et promène son armée le long des côtes de la Baltique.

L'empereur, à ce moment, est complètement maître de l'Allemagne (1626). Appuyé sur l'armée de Wallenstein, il se conduit en souverain absolu. De sa propre autorité, il tranche la question du réservat dans le sens catholique par l'*Edit de restitution* (1629). Dès 1623, il a dépouillé le Palatin de ses Etats et même de son titre d'électeur, qu'il a donné à son allié, Maximilien de Bavière.

Le parti catholique triomphe : les deux branches de la maison d'Autriche opèrent de concert comme une seule puissance sous la direction de l'empereur, avec l'aide des catholiques d'Allemagne. Le parti protestant au contraire est divisé. Les deux grandes puissances qui, réunies, auraient pu faire échec à la maison d'Autriche, la France et l'Angleterre, se font la guerre. Les armées catholiques n'ont devant elles que les débris des bandes du prince Palatin et de l'armée danoise. Quant à l'armée de Hollande, elle n'opère que sur la frontière. Il semble donc, à cette époque, que la maison d'Autriche va dominer définitivement l'Europe.

P.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

Tous les ouvrages de cette collection sont approuvés par le Ministère de l'Instruction publique.

ÉTAT DE LA PUBLICATION DES CLASSIQUES POPULAIRES

(49 volumes parus)

LITTÉRATURES ANCIENNES

- HOMÈRE**, par A. COUAT, recteur de l'Académie de Bordeaux, 1 vol.
HERODOTE, par F. CORRÉARD, professeur agrégé d'histoire au lycée Charlemagne, 1 vol.
PLUTARQUE, par J. de CROZALS, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Grenoble, 1 vol.
DÉMOSTHÈNE, par H. OUVRE, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, 1 vol.
CICÉRON, par M. PELLISSON, agrégé des lettres, inspecteur d'Académie, docteur ès lettres, 1 vol.
VIRGILE, par A. COLLIGNON, professeur à la Faculté des lettres de Nancy, 1 vol.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

- DANTE**, par EDOUARD ROD, 1 vol.
LE TASSE, par EMILE MELLIER, agrégé de l'Université, inspecteur d'Académie, 1 vol.
CERVANTES, par LUCIEN BIART, 1 vol.
SHAKESPEARE, par J. DARMESTETER, professeur au Collège de France, 1 vol.
GËTHE, par FIRMERY, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Lyon, 1 vol.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Moyen Âge et Seizième Siècle

- LA POÉSIE LYRIQUE en France au moyen âge**, par LÉON CLÉDAT, doyen de la Faculté des lettres de Lyon, 1 vol.
LE THÉÂTRE en France au moyen âge, par LE MÊME, 1 volume (Nouveauté).
LES CHRONIQUEURS, par A. DEBIDOUR, inspecteur général de l'Enseignement secondaire.
Villehardouin. — Joinville, 1 vol.
Froissart. — Commines, 1 vol.
RABELAIS, par EMILE GEBHART, professeur à la Sorbonne, 1 vol. (Nouveauté).
RONSARD, par G. BIZOS, recteur de l'Académie de Dijon, 1 vol.
MONLUC, par CH. NORMAND, docteur ès lettres, professeur agrégé d'histoire au lycée Condorcet, 1 vol.
MONTAIGNE, par M. LANUSSE, professeur agrégé de l'Université, docteur ès lettres (Nouveauté).

Dix-septième Siècle

- CORNEILLE**, par EMILE FAGUET, chargé de cours à la Sorbonne, 1 vol.

- CARDINAL DE RETZ**, par CH. NORMAND, professeur agrégé d'histoire, docteur ès lettres, 1 vol. (*Nouveauté*).
LA ROCHEFOUCAULD, par F. HÉMON, inspecteur d'Académie à Paris, 1 vol. (*Nouveauté*).
LA FONTAINE, par EMILE FAGUET, 1 vol.
MOLIÈRE, par HIPPOLYTE DURAND, inspecteur général honoraire de l'Instruction publique, agrégé des lettres, 1 vol.
RACINE, par PAUL MONCEAUX, docteur ès lettres, professeur de rhétorique au lycée Henri IV, 1 vol.
BOILEAU, par PAUL MORILLOT, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Grenoble, 1 vol.
M^{me} DE SÉVIGNÉ, par R. VALLÉRY-RADOT, 1 vol.
BOSSUET, par G. LANSON, docteur ès lettres, maître de conférences à l'Ecole Normale supérieure, 1 vol.
FÉNELON, par G. BIZOS, 1 vol.
LA BRUYÈRE, par M. PELLISSON, 1 vol.
SAINT-SIMON, par J. DE CROZALS, 1 vol.

Dix-huitième Siècle

- MONTESQUIEU**, par EDGAR ZEVORT, recteur de l'Académie de Caen, 1 vol.
LE SAGE, par LÉO CLARETIE, agrégé des lettres, docteur ès lettres, 1 vol.
VOLTAIRE, par EMILE FAGUET, 1 vol.
J.-J. ROUSSEAU, par L. DUCROS, professeur de Littérature française à la Faculté des lettres d'Aix.
BUFFON, par H. LEBASTEUR, professeur agrégé des Lettres au lycée de Lyon, 1 vol.
FLORIAN, par LÉO CLARETIE, 1 vol.
ANDRÉ CHENIER, par PAUL MORILLOT, 1 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, par DE LESCURE, 1 vol.

Dix-neuvième Siècle

- CHATEAUBRIAND**, par A. BARDOUX, vice-président du Sénat, membre de l'Institut, 1 vol.
VICTOR HUGO, par E. DUPUY, inspecteur général de l'Enseignement secondaire, 1 vol.
LAMARTINE, par EDOUARD ROD, 1 vol.
BÉRANGER, par CH. CAUSERET, agrégé de l'Université, docteur ès lettres, inspecteur d'Académie, 1 vol.
AUGUSTIN THIERRY, par F. VALENTIN, professeur agrégé au lycée Buffon (*Nouveauté*).
MICHELET, par F. CORRÉARD, 1 vol.
THIERS, par EDGAR ZEVORT, 1 vol.
GUIZOT, par J. DE CROZALS, 1 vol.
A. DE MUSSET, par A. CLAVEAU, 1 vol.
EMILE AUGIER, par H. PARROT, professeur de rhétorique au lycée Janson-de-Sailly, 1 vol.

QUATRIÈME ANNÉE.
3^e Série

N^o 26.

14 MAI 1896.

Année Scolaire 1895-1896

REVUE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique
QUATRIÈME ANNÉE

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur en chef : N. FILOZ.

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

SOMMAIRE

ÉMILE BOUTROUX.....	La philosophie de Kant. — Solution des antinomies (<i>Sorbonne</i>).
ALFRED CROISSET.....	La morale stoïcienne (<i>Sorbonne</i>).
ÉMILE FAGUET.....	Godeau (<i>Sorbonne</i>).
DROZ.....	Taine. — Les facteurs généraux de l'histoire. Le milieu (<i>Faculté des Lettres de Besançon</i>).

SUJETS DE DEVOIRS.

SOUTENANCE DE THÈSES.

PARIS
LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}, ÉDITEURS
15, RUE DE CLUNY, 15
1896

LIVRES DE DISTRIBUTIONS DE PRIX
ENSEIGNEMENT SECONDAIRE
COLLECTION ILLUSTRÉE
DES
CLASSIQUES POPULAIRES

Dirigée par Emile FAGUET

CHARGÉ DE COURS A LA SORBONNE, DOCTEUR ÈS LETTRES

Chaque volume in-8° cavalier de 240 pages, contenant des illustrations, broché. **1 50**

LE MÊME, relié toile souple, tranches rouges. **2 50**

— relié demi-chagrin, tranches jaspées **3 50**

Tous les ouvrages composant cette collection ont été honorés d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.

AVIS IMPORTANT

Cette collection comprend actuellement **49 volumes** consacrés tant aux littératures anciennes et étrangères qu'à la littérature française, du moyen âge à nos jours.

Dans le cas où on désirerait donner plus d'importance au prix offert et réunir deux ouvrages de cette collection, formant **un magnifique volume in-8° de 480 pages**, nous proposons les groupements suivants :

Homère et Virgile.
Hérodote et Plutarque.
Démosthène et Cicéron.
Dante et le Tasse.
Cervantès et Lesage.
Shakespeare et Goethe.
Les Chroniqueurs, 2 volumes.
La Poésie lyrique et le Théâtre au moyen âge.
Ronsard et André Chénier.
La Fontaine et Florian.
Corneille et Racine.

Molière et Emile Augier.
Bolleau et M^{me} de Sévigné.
Bossuet et Fénelon.
La Bruyère et Saint-Simon.
Montesquieu et Buffon.
J.-J. Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre.
Chateaubriand et Victor Hugo.
Victor Hugo et Lamartine.
Lamartine et A. de Musset.
Augustin Thierry et Michelet.
Thiers et Guizot.

On pourra évidemment faire d'autres combinaisons ; mais nous avons indiqué celles qui nous paraissent les plus méthodiques.

Le **prix** de chacun de ces volumes ainsi groupés est de :

Reiure anglaise, toile souple, tranches rouges. **4 25**

Demi-chagrin, plats toile, tranches jaspées. **6 "**

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

Paraissant le Jeudi

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE MODERNE

COURS DE M. EMILE BOUTROUX

(Sorbonne.)

La philosophie de Kant.

SOLUTION DES ANTINOMIES.

La raison pose naturellement l'unité de la série des conditions des phénomènes. En d'autres termes, elle considère, non seulement les phénomènes comme tels, mais le monde ou la nature comme ayant une réalité véritable. La cosmologie rationnelle n'est autre chose que l'effort de la philosophie pour se rendre compte de cette croyance naturelle à l'homme. Or, ce concept, si inoffensif en apparence, de la réalité du monde ou de l'objet empirique, engendre, quand on le développe, des propositions contradictoires qui se démontrent les unes et les autres avec la même rigueur. Il y a là deux termes : réalité et objet d'expérience. Les thèses naissent de la prépondérance attribuée au concept de réalité ; les antithèses, de la prépondérance accordée au concept d'objet d'expérience.

Cette antinomie met la raison dans une situation étrange. Elle suit des lois de la raison, et elle contredit la loi première de la raison, qui est le principe même de contradiction. Selon ce principe, en effet, de deux propositions contradictoires, si l'une est vraie, l'autre est nécessairement fausse ; si l'une est fausse, l'autre est nécessairement vraie. Et voici que, dans ce cas, les deux contradictions sont également vraies, ou, étant donné la marche des démonstrations, également fausses.

En présence d'un tel résultat, une première attitude est concevable : le scepticisme. De tout temps la contradiction en a été le principe. Mais cette attitude ne peut convenir à Kant. L'objet qu'il se propose, c'est de délimiter rigoureusement la sphère du connaissable. Il ne saurait sur aucun point rester flottant. Et ce n'est pas là, chez lui, un simple sentiment ; il sait que le scepticisme est faux, car la critique ne vise qu'à mettre la raison d'accord avec elle-même, et un tel objet ne peut manquer d'être accessible à la raison. La critique kantienne est, en somme, l'explication de la mathématique, de la physique pure et de la métaphysique comme faits. Or *ab actu ad posse valet consecutio*. Ces sciences sont possibles puisqu'elles existent, à savoir dans la mesure où elles existent. Objecter à Kant qu'on ne fait pas au scepticisme sa part, c'est méconnaître l'esprit de son système.

Une autre solution serait concevable : admettre qu'il y a un principe de contradiction au sein de la réalité elle-même. Ce sera le parti que prendra Hegel. Eût-elle traversé l'esprit de Kant, cette solution n'aurait pu lui convenir. La règle inviolable, à ses yeux, c'est précisément le principe de contradiction. Chaque fois qu'il se pose cette question : comment telle opération de l'esprit est-elle possible ? cela signifie : comment cette opération est-elle concevable sans contradiction ? Les antinomies, auxquelles Kant est arrivé, ne sont pas pour lui une conclusion, mais un problème.

I

Avant d'en rechercher la solution, Kant se demande s'il se trouve en présence d'un objet de curiosité spéculative ou d'une question vitale. C'est bien, dit-il, un problème du plus haut intérêt pour la raison, qui s'offre à nous. C'est un problème où sont engagées les conditions de la science, de la morale et de la religion. Et, dans une page éloquente, il montre comment le mathématicien lui-même donnerait volontiers toute sa science pour posséder la réponse à ces questions : Le monde est-il fini ? Le moi pensant est-il une unité impérissable ? Suis-je libre ? Y a-t-il une cause suprême du monde ? D'où vient la dignité propre aux mathématiques elles-mêmes, sinon de la possibilité qu'elles nous donnent de dépasser l'expérience pure et simple, dans la connaissance de la nature, et de la voie qu'elles semblent nous ouvrir pour aborder les hautes questions dont il s'agit ?

Que si l'on considère une à une les thèses et les antithèses, on verra que l'ensemble des premières présente pour la raison

un intérêt de tout autre nature que l'ensemble des secondes. Le principe des antithèses est purement empirique. C'est l'expérience qui y règne en maîtresse. Les thèses joignent au mode d'explication empirique certains principes rationnels que ne requiert pas l'expérience.

Dans ces conditions, quel est l'intérêt, soit pratique, soit théorique, des thèses et des antithèses ?

Les thèses présentent, en premier lieu, un intérêt pratique considérable. En effet, à leur sort paraît lié celui des idées d'âme, de liberté, de cause première du monde, qui sont autant de pierres fondamentales de la morale et de la religion.

En second lieu, elles présentent un intérêt spéculatif, car, en dérivant le relatif de l'absolu, elles nous donnent du premier une explication complète, et fournissent à la raison ce point d'appui dont elle a besoin pour penser quelque chose comme absolument réel.

Enfin les thèses ont pour elles l'intérêt de la popularité. Le commun des hommes ne trouve aucune difficulté à concevoir un commencement absolu, tandis que le progrès à l'infini fatigue leur imagination et leur fait l'effet du provisoire érigé en définitif.

En ce qui concerne les antithèses, Kant déclare que leur intérêt pratique est nul. Cette rigueur nous étonne. Beaucoup pensent aujourd'hui que de la science on peut extraire une morale. Kant repoussait absolument cette idée. Il ne pouvait séparer l'idée de morale de l'idée de liberté, ni faire une place à l'idée de liberté dans l'idée de science de la nature.

Au contraire, l'intérêt spéculatif des antithèses est considérable. Ce sont elles qui vraiment satisfont l'entendement, car l'entendement n'est satisfait que s'il lui est permis de rester constamment sur son terrain propre. Expliquer pour lui, c'est relier une chose à une autre de même nature, un phénomène à un phénomène, suivant une règle fixe et universelle. Il ne peut avouer une explication tirée d'un objet qui ne fait pas partie de la chaîne naturelle des phénomènes.

Enfin, examinées au point de vue de la popularité, les antithèses ont ceci de remarquable, qu'elles sont entièrement dépourvues d'intérêt de ce genre. Elles répugnent à l'instinct de l'homme, parce que la raison humaine est architectonique de sa nature, c'est-à-dire que l'homme a besoin de construire des systèmes clos. L'ensemble des choses, dans l'empirisme, est un édifice sans fondement, un nombre sans unités composantes. La raison humaine ne voit là que des abstractions irréalisables. Elle ne se retrouve que dans le défini et l'achevé.

II

Ces antinomies, si intéressantes à des titres divers pour la raison humaine, doivent-elles comporter une solution, ou se peut-il qu'elles soient pour nous irréductibles ?

Nous sommes en droit d'admettre *a priori* que les antinomies cosmologiques comportent pour nous une solution, car il ne s'agit pas ici de choses qui nous dépassent. Nous sommes en présence de problèmes qui ne viennent pas du dehors, mais de notre raison. Il doit lui être possible de se mettre d'accord avec elle-même.

Tout problème mathématique légitimement posé est nécessairement soluble, parce que l'esprit n'y a affaire qu'à lui-même. Il en est de même ici. Les concepts d'inconditionné comme d'objet d'expérience viennent de nous. Nous devons être en mesure de les concilier.

En quoi consistera la solution ? Considérons-la d'abord dans ses termes généraux. Nous l'appliquerons ensuite à chacune des quatre antinomies.

Les objets de la raison proprement dite sont, avons-nous dit, des idées, c'est-à-dire des objets qui dépassent toute expérience possible, mais que nous sommes néanmoins portés naturellement à considérer comme des réalités. Et il s'agit ici de l'idée du monde comme totalité de phénomènes. La tâche, proposée par la raison, de considérer ce monde comme une réalité objective, c'est à l'entendement qu'il appartient de la remplir. Nous n'avons en effet d'autre base d'objectivité que celle qui nous est fournie par notre entendement. C'est proprement l'entendement qui en nous pose un objet en face du sujet. Il s'agit donc de savoir si notre idée du monde pourra s'accorder avec les concepts de notre entendement. Or c'est là une chose impossible. L'idée est caractérisée par deux termes, synthèse et achèvement. Essaie-t-on de la réaliser, elle apparaît nécessairement ou comme trop grande, ou comme trop petite pour l'entendement. Elle est trop grande : en effet l'entendement, qui va du conditionné à une condition analogue et ainsi de suite à l'infini, ne réalise jamais cette synthèse totale et achevée que lui demande la raison, mais reste toujours en deçà. D'autre part, si nous posons un tout fini, l'entendement le déclare trop petit pour lui, car, au delà d'une condition donnée, si reculée qu'on la suppose, il réclame une condition antérieure dans laquelle la condition donnée ne serait pas posée comme phénomène.

De cette disproportion de la raison et de l'entendement, laquelle des deux facultés doit être rendue responsable ? Ne pourrait-on

accuser l'entendement ? Une philosophie mystique pourrait tenir pour illusoirs les principes de l'entendement, comme une philosophie idéaliste sacrifierait les principes de la sensibilité. Mais, pour Kant, la faute est à la raison. Nous ne sommes pas dans un cas analogue à celui d'une boule qui ne peut passer par un trou : alors on ne peut dire si c'est la boule qui est trop grosse ou le trou qui est trop petit. Nous sommes dans le cas d'un homme à qui son habit ne va pas : c'est l'habit qui n'a pas les dimensions requises.

La conséquence de ce rapport de l'idée et du concept, c'est que, dans les antinomies, il est vraiment nécessaire que thèse et antithèse soient également démontrables par la réfutation de la proposition contradictoire. Mais, alors, n'est-ce pas le scepticisme qui sera la seule solution possible ?

Il en serait ainsi, le problème serait radicalement insoluble, car nous serions en présence d'une violation formelle du principe de contradiction, s'il n'y avait d'autre point de vue possible que celui du dogmatisme, c'est-à-dire du monde de l'expérience, comme chose en soi. Le monde étant posé comme chose en soi, les questions traitées dans les antinomies doivent nécessairement comporter une réponse ; et, puisque la réponse est, avec une valeur égale, le oui et le non, il ne reste à la raison qu'à avouer sa défaite.

Mais sommes-nous forcés de n'admettre qu'un seul mode d'existence, à savoir l'existence en soi, l'objectivité transcendente, l'existence des choses conçue comme entièrement indépendante de la perception que nous en avons ? L'analytique transcendente, a démontré au contraire que l'existence pouvait et devait être prise en deux sens différents : l'existence intelligible et l'existence empirique.

Appliquons cette distinction au problème qui nous occupe, et voyons si elle ne nous donnerait pas la solution cherchée.

Les syllogismes sur lesquels reposent à la fois thèses et antithèses peuvent se ramener au suivant :

Si le conditionné est donné, l'inconditionné l'est également.

Or le conditionné est donné.

Donc l'inconditionné est également donné.

Ce syllogisme paraît irréprochable, et il le serait s'il n'y avait qu'un seul mode d'existence. Mais il devient un paralogisme, un syllogisme à quatre termes, s'il arrive que la majeure et la mineure n'entendent pas le fait d'être donné dans un seul et même sens. Or, d'après la théorie de l'*Analytique*, nous devons dire que, dans la majeure, il est question de l'existence absolue, de l'objectivité transcendente. En ce sens il est incontestable que, si le

conditionné est donné, l'inconditionné l'est également. Mais la mineure affirme-t-elle que le conditionné soit ainsi donné comme chose en soi, indépendamment de nos facultés de connaître ? En aucune façon. La critique démontre au contraire que les choses qui nous sont données ne le sont que grâce à leur combinaison avec nos facultés.

Le syllogisme comprenant quatre termes, la majeure — si le conditionné est donné, l'inconditionné l'est également — ne s'applique pas légitimement au sujet de la mineure, au conditionné qui nous est effectivement donné, et la conclusion est fausse. C'est le sophisme de l'*ignoratio elenchi*.

S'ensuit-il que les idées qui ont donné naissance aux antinomies doivent être rejetées comme n'ayant aucune valeur ?

Elles ne sont pas des principes constitutifs de notre connaissance ; elles ne répondent pas à des objets, mais elles jouent un rôle capital, dans le développement de notre science, comme principes régulateurs. Si nous étions bornés à l'entendement, si nous n'avions pas la raison pour le stimuler, nous pourrions être tentés de nous contenter d'explications prochaines et provisoires. C'est ainsi que l'atome du chimiste, jugé à la fois étendu et indivisible, pourrait être considéré comme une explication suffisante des choses. La raison nous avertit de ne jamais considérer comme définitives en droit les explications que nous avons trouvées. De là découlent des conséquences scientifiques et métaphysiques considérables. C'est en effet le ressort de la science de rechercher toujours quelque chose de plus fondamental, de plus simple, de plus universel, sans jamais croire qu'elle puisse être en possession de l'absolu. Et, en philosophie, les idées de la raison nous interdisent de jamais trouver dans les théories scientifiques une explication totale et suffisante de la réalité. En même temps donc qu'elles ouvrent devant la science un champ d'étude infini, les idées de la raison nous avertissent des bornes infranchissables, inhérentes à l'idée de science.

III

Appliquons maintenant ces principes généraux à chacune des quatre antinomies.

La première porte sur la question de savoir si le monde est fini ou infini. La thèse et l'antithèse supposent également le monde comme chose en soi : dans l'une comme dans l'autre, le monde n'est pas simplement la collection des phénomènes, mais un tout dont les phénomènes sont les parties. Or, il ne pourra être conçu

comme réalité que s'il est objet d'intuition au moins possible. Il est clair qu'il ne peut être saisi par une intuition unique. Il exigera donc une multiplicité d'intuitions. Mais nos intuitions se produisent dans le temps, d'une manière successive ; et ainsi le tout, qui doit être achevé, ne pourrait être saisi que par une suite infinie d'intuitions, ce qui est contradictoire.

S'il en est ainsi, thèse et antithèse, dans la première antinomie, sont également fausses. Si le monde n'est pas, ne peut pas être donné, il n'y a pas lieu de demander s'il est fini ou infini. En réalité, cette antinomie doit être énoncée ainsi. — Si le monde existe comme chose en soi, il est à la fois fini et infini. Or cela est impossible. Donc le monde n'existe pas comme chose en soi.

Ce qui reste de cette antinomie, c'est la démonstration d'un *regressus in indefinitum* comme possible et nécessaire dans la détermination des rapports des phénomènes. Cela revient à dire que le monde n'a pas de grandeur absolue, c'est notre intuition même qui quantifie les choses. C'est d'ailleurs simplement une régression de phénomène à phénomène, non de phénomène spécifié à phénomène de même espèce, qui nous est imposée par la raison. Nous ne sommes pas obligés, par exemple, de prolonger indéfiniment la relation d'enfants à parents.

La seconde antinomie se résout comme la première. Thèse et antithèse y sont également fausses. Le monde existant en soi, que l'une et l'autre supposent, est une illusion, et c'est cette illusion même, transformée en réalité, qui a donné naissance à l'antinomie. Ce qui reste de cet examen, c'est la connaissance que la division de la matière n'est pas quelque chose d'absolu, que c'est notre intuition même qui introduit la division dans le monde matériel, et que nous ne pouvons considérer aucune division comme définitive.

Ne concluons pas de là que l'organisation proprement dite, comme le voulait Leibnitz, doive indéfiniment se retrouver dans les éléments des choses, si loin qu'on pousse la division. Tout ce que nous savons *a priori*, c'est que nous trouverons toujours une multiplicité d'éléments matériels et divisibles dans une matière donnée. Mais il se peut fort bien qu'à partir d'un certain moment, la matière organisée fasse place à l'inorganique et à la matière brute. C'est l'affaire de l'expérience de déterminer jusqu'à quel point va l'organisation dans les profondeurs de l'être vivant. Ainsi les deux premières antinomies reposent sur une hypothèse fausse, celle du monde donné comme chose en soi, et se résolvent par l'égal rejet des thèses et des antithèses.

En sera-t-il de même des deux dernières antinomies ? Les deux

premières portent sur des synthèses mathématiques, c'est-à-dire sur des synthèses de conditions nécessairement homogènes entre elles. Les éléments d'une grandeur ne peuvent être que des grandeurs. Dès lors il est de toute nécessité, si le principe de contradiction doit être respecté, que thèses et antithèses soient également fausses, de la manière que nous avons dite, parce qu'elles se rapportent nécessairement au même objet.

Mais les deux dernières antinomies ne sont pas mathématiques. Il s'agit maintenant, non plus de la quantité des choses, exigeant l'homogénéité du conditionné et de la condition, mais de leur existence. Dès lors nous n'avons plus affaire au rapport mathématique d'homogène à homogène, mais au rapport de condition à conditionné, dans le sens dynamique de ce rapport, c'est-à-dire dans un sens suivant lequel la condition et le conditionné peuvent être hétérogènes l'un à l'égard de l'autre. Certes la succession est le schème de la causalité, mais elle n'en est que le schème ; c'est seulement pour l'appliquer aux objets d'expérience que nous devons combiner la causalité avec le temps. En elle-même elle en est indépendante. Elle n'est pas un rapport mathématique.

Par suite, tandis que, dans les deux premières antinomies, thèses et antithèses étaient nécessairement fausses, dans les deux dernières, il est concevable que thèses et antithèses soient également vraies, en des sens différents toutefois. On pourrait rapporter les thèses au monde des choses en soi, et les antithèses au monde des phénomènes. La contradiction serait ainsi levée par une distinction de point de vue. Et la condition serait d'autre nature que le conditionné.

La troisième antinomie porte sur le problème de la liberté. Le concept de la liberté est celui d'une causalité non déterminée dans son action par une cause antérieure, et qui commence par elle-même l'action. Ce concept est irréalisable s'il n'y a qu'une sorte d'existence, celle que nous connaissons théoriquement, c'est-à-dire s'il faut considérer les phénomènes comme des choses en soi. Mais on peut concevoir que l'homme, tout en appartenant dans son existence au monde de l'expérience, à l'ordre des choses sensibles, tout en étant, en ce sens, un anneau de la chaîne de la causalité physique, possède en outre une causalité libre dans le monde des choses en soi.

Cette conception paraît étrange : comment cette double causalité peut-elle coexister ? Kant remarque que nous trouvons dans notre vie pratique des raisons de croire que cette coexistence est possible. Nos jugements moraux paraissent bien déterminés par cette double conception d'une causalité sensible et d'une

causalité libre. Quand il s'agit de juger les actes de nos semblables, nous nous plaçons à deux points de vue, et des deux côtés nous cherchons une explication totale.

Soit, par exemple, un mensonge. D'une part nous cherchons quelles circonstances l'ont amené et comment il s'est produit nécessairement. Mais notre conscience l'innocente-t-elle pour cela ? En aucune façon. Par une sorte de contradiction, qui est précisément celle que semble exhiber la troisième antinomie, notre conscience prononce que l'auteur est coupable, sans considérer les causes physiques, du moment où l'auteur a agi comme personne. *A priori* donc, nous ne devons pas juger impossible cette double causalité.

C'est d'une façon analogue que se résout la quatrième antinomie. Elle est insoluble si l'on tient les phénomènes pour des choses en soi. Mais admettez qu'il y ait deux mondes : le sensible et le suprasensible, et le premier pourra être le domaine du contingent ou du dépendant, le second celui de l'indépendant et du nécessaire. Ce ne sera plus seulement ici, comme à propos de la troisième antinomie, une causalité, sensible par un côté, suprasensible par un autre. Ce seront des êtres entièrement distincts.

Cette méthode de résolution, tout en réconciliant la raison avec elle-même, ouvre un champ libre aux croyances morales et religieuses de l'humanité.

M. L.

LITTÉRATURE GRECQUE

COURS DE M. ALFRED CROISSET

(Sorbonne)

La morale stoïcienne.

Nous avons vu, dans le stoïcisme, d'abord une dialectique très subtile : les stoïciens ont non seulement perfectionné certaines de ses parties, mais étendu même son domaine ; ensuite une physique : ces philosophes ont un système précis sur l'ensemble du monde. Il nous reste à voir ce qu'ils sont, surtout aux yeux de la postérité, c'est-à-dire des moralistes, et de retrouver dans leur morale leurs qualités de physiciens et de dialecticiens.

Ce sont, en effet, ces qualités qui donnent à leur morale un côté de réelle grandeur, et aussi de paradoxe. Cicéron et Horace s'en sont moqués, ainsi que nous le verrons, et cela non sans raison : il est arrivé aux stoïciens, en poussant jusqu'au bout leurs principes, d'aboutir, dans la pratique de la vie, à des conclusions inacceptables. Ils forcent trop souvent la réalité à entrer dans un système tracé d'avance. Il n'en est pas moins vrai, malgré ces défauts, que la morale stoïcienne est une très grande chose et mérite d'être examinée au moins dans ses grandes lignes.

Le point de départ de cette morale est fort modeste. Les stoïciens ne cherchent pas, comme Platon par exemple, à édifier leur système moral *a priori* : ils se fondent avant tout sur l'observation. Or il y a un fait qu'ils acceptent, à savoir que tout être est dirigé par une impulsion fondamentale (ὁρμή), une tendance à se conserver soi-même (1). Les stoïciens commençaient par établir en fait l'existence de cet instinct de conservation ; mais, disaient-ils, il risque d'être pris à contre-sens, et certaines écoles (l'école épicurienne et l'école de Cyrène surtout) s'imaginent à tort que cet instinct pousse nécessairement l'homme au plaisir. Cela est inexact, d'après les stoïciens : tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il pousse l'homme à vivre conformément à sa propre nature. Car le plaisir (et cette remarque est très profonde) n'est pas par lui-même un principe d'action ; il est parfaitement distinct du besoin de la conservation personnelle.

Mais ce besoin existe chez les animaux aussi bien que chez l'homme. Celui-ci se distingue de ceux-là en ce qu'il y a chez lui un principe supérieur, la raison (λόγος). Or, suivant une belle expression attribuée à Zénon, « la raison est l'artisan qui gouverne l'instinct primitif : ὁ λόγος τεχνίτης ἐπιγίγνεται τῆς ὁρμῆς. » Mais comment le gouverne-t-elle ? En montrant à l'homme qu'il doit vivre « conformément à la nature, ὁμολογουμένως, ou ἀκολούθως τῇ φύσει » (2). Qu'est-ce que vivre conformément à la nature ? C'est vivre « suivant sa vertu propre et suivant la nature générale des choses : κατ' ἀρετὴν αὐτοῦ καὶ κατὰ τὴν τῶν ὄλων. » On voit ainsi, dès le début, où tendent les stoïciens : il ne s'agit pas pour eux de s'abandonner au plaisir, mais de poursuivre une fin rationnelle. Rappelons-nous que, dans leur système, le monde est un seul être animé par une raison, partout répandue, qui en dirige les phénomènes suivant une fin intelligente, la même pour tous. Or,

(1) Cette théorie est exposée, comme tout le reste du système, dans Diogène Laërce.

(2) C'est le *vivere si naturæ convenienter oportet* d'Horace.

la vertu propre de chaque être, c'est l'accomplissement de sa fonction propre ; mais, comme il n'est lui-même qu'une parcelle détachée du tout, le véritable objet de la vie et le principe de la morale est pour lui de bien voir quelle place il occupe au milieu de ce tout.

Maintenant, qu'est-ce que la vertu propre de chaque être ? — Elle consiste dans la perfection (τελείωσις), c'est-à-dire dans l'achèvement de sa fin. Mais il y a deux sortes de vertu : la vertu qui est en dehors de toute science (ἀρετή ἀθεωρητός), et la vertu résultant d'une certaine science (ἀρετή θεωρητός). Les vertus du premier genre sont étrangères à la science morale proprement dite : c'est, par exemple, la santé, qui évidemment ne dépend pas de nous (1). Cependant la santé est nécessaire, car un être mal portant ne réalise pas pleinement sa fin ; mais cette vertu ne résulte pas directement de la science. Ce sont les vertus *théorétiques* qui font proprement l'objet de la science morale ; et la vertu théorétique par excellence, c'est la sagesse (σοφία). — On voit ainsi tout de suite le caractère essentiellement rationnel de cette morale, qui la rattache étroitement aux morales antérieures. Dans toute la philosophie grecque en général, c'est à peine si une part insignifiante est faite soit au mysticisme, soit aux impulsions aveugles de notre nature : c'est seulement avec la raison intelligente que l'homme peut pleinement réaliser ses qualités. Chez les stoïciens eux-mêmes, qui cependant semblent beaucoup moins des théoriciens que des hommes pratiques, c'est à la dialectique encore que se rattache et se suspend toute la théorie morale. Il résultera de là, dans certains détails du système, des vues très particulières.

La sagesse est donc la vertu essentielle. Elle a donc un commencement, et elle peut s'enseigner : elle est ὑπαρκτή καὶ διδακτή. Cela se rattache à un problème abandonné aujourd'hui, mais qu'on se posait bien souvent dans les écoles grecques, et que Platon même a plus d'une fois agité, notamment quand il nous montre Socrate discutant avec les sophistes sur la vertu (*Protagoras*, *Ménon*...). Ces sortes de questions nous paraissent bien artificielles et, au fond, bien superficielles.

Les stoïciens arrivent alors à la classification des vertus ; ce sont des classificateurs, comme tous les Grecs. Ils distinguent deux grandes classes : les vertus premières (πρώται), et les vertus subordonnées (δεύτεραι). Les vertus premières sont les vertus tra-

(1) Le mot grec ἀρετή a un sens beaucoup plus général que le mot français *vertu* : il signifie *qualité*.

ditionnelles, et elles se trouvent déjà dans toute la philosophie grecque antérieure : c'est la prudence (φρόνησις), la tempérance (σωφροσύνη), le courage (ἀνδρεία) et la justice (δικαιοσύνη). Quant aux vertus secondaires, la liste en est infinie ; d'ailleurs elles n'ont d'importance que dans la classification et non dans la pratique. Remarquons seulement que c'est toujours là, dans toutes les philosophies, ce qu'il y a de moins original. Ce qui peut différer, en effet, avec les systèmes, c'est le but qu'on assigne à la vie humaine et la façon dont on l'établit ; mais les observations de détail ne peuvent pas présenter beaucoup de variété.

Il est beaucoup plus intéressant de savoir ce que les stoïciens ont pensé du caractère essentiel de la vertu, et de l'objet qu'elle doit atteindre. La vertu, suivant eux, doit réaliser le *bien* (τὸ ἀγαθόν) : et ici personne ne les contredira. Mais comment définir ce mot *bien* ? Pour nous, le bien, c'est essentiellement le bien moral ; mais le mot ἀγαθόν implique surtout l'idée d'une utilité : il signifie moins *bon* que *bon pour quelque chose* (1). Il a donc besoin d'une définition plus précise. Voici celle que donnent les stoïciens : « Le bien est une certaine utilité, et, en particulier (c'est-à-dire quand on l'applique spécialement au bien moral), ou bien il se confond avec l'utile, ou bien il n'est certes pas en contradiction avec l'utile : τὸ ἀγαθόν ἐστὶ τὸ τι ὄφελος, ἰδίως δὲ ἕτοι τοῦτο ἢ αὐτὸν ἢ οὐχ ἕτερον ὄφελους. » Comme conséquence ou comme surcroît (ἐπιγέννημα), le bien entraîne la joie (χαρά) et le mal entraîne la tristesse (λυπή). Mais ce ne sont là encore que des caractères extérieurs de la vertu : il s'agit de définir exactement l'idée à laquelle nous attacherons le nom de bien. Si le bien n'est autre chose que l'utile, quelle est la véritable utilité pour l'homme ? La seule chose vraiment bonne, suivant les stoïciens, c'est le bien moral, lequel consiste dans la vertu et dans tout ce qui y participe : « ἀγαθόν μόνον τὸ καλὸν ἀγαθὸν εἶναι, καὶ τοῦτο ἀρετὴν εἶναι καὶ τὸ μέτεχον αὐτῆς. Cela est très net et très clair. Et voilà comment, d'un point de vue purement utilitaire, nous sommes arrivés au bien moral proprement dit.

Mais, si la vertu est la seule chose vraiment bonne, que penser des avantages extérieurs, si importants aux yeux de la plupart des hommes, tels que la gloire, le pouvoir, la richesse, auxquels la sagesse humaine attache un prix si grand ? Tous ces biens, d'après les stoïciens, ne sont ni bons ni mauvais : ils sont indif-

(1) Le mot grec qui exprime le bien moral, c'est plutôt καλόν. Il est curieux de voir quelle confusion s'est introduite en Grèce entre le bien moral et le beau : chez ce peuple d'artistes, c'est sous la forme esthétique que le bien se présente à la pensée.

férents (ἀδιάφορα). Ils ne sont plus, comme pour Platon et surtout pour Aristote, un élément qui, sans être la raison principale du bonheur, peut le compléter et même y contribuer, par conséquent une chose qu'il est permis de rechercher pour elle-même, pourvu qu'on ne s'y livre pas tout entier : dans la morale stoïcienne, tout cela n'a aucune valeur. Ici le stoïcisme sent bien qu'il va trop loin, qu'il heurte trop violemment l'opinion générale ; et alors il se tire de cette difficulté par une distinction qui est un véritable sophisme. Il distingue la valeur réelle des choses de leur valeur relative ; il convient qu'en apparence certaines choses sont préférables (προηγμένα) et d'autres non (ἀποπροηγμένα), mais il déclare que cela n'a absolument aucune importance au point de vue moral. Une seule chose compte moralement, c'est la vertu.

Dès lors, qu'est-ce que le devoir (τὸ κατῆκον) ? C'est la recherche et l'amour du bien moral, lequel consiste dans la vertu proprement dite. Mais à quoi reconnaît-on, dans chaque circonstance particulière, qu'on a fait son devoir ? Ici encore le stoïcisme nous ramène à l'intellectualisme pur. D'autres doctrines prononceraient le mot de conscience ; mais, pour des Grecs, c'est là un moyen de contrôle, un *criterium* insuffisant : la conscience n'est qu'une voix confuse qui se fait entendre en nous sans que nous sachions exactement par quelles raisons elle porte en nous la conviction. Or le devoir doit comporter, lorsqu'on l'accomplit, une explication satisfaisante pour la raison : τὸ κατῆκον πραχθὲν εὖλογον ἔσχε ἀπολόγισμον. Les actes bons, pour être tels, doivent pouvoir être justifiés : il faut que le bien puisse se rendre compte de lui-même à lui-même.

Mais les passions, qui, si souvent, empêchent l'homme de discerner son devoir et de l'accomplir, que sont-elles ? Elles sont avant tout une erreur, un obscurcissement momentané ou continu de la pure raison. Elles consistent avant tout dans un faux jugement porté par l'intelligence : κρίσεις εἶναι τὰ πάθη. Le devoir consiste donc à s'abstenir de la passion de la façon la plus complète, car elle nous cache la route à suivre pour aboutir à la raison universelle. C'est cette partie inférieure de l'âme que Platon appelait tantôt θύμος (passions nobles), tantôt ἐπιθυμία (passions basses). Il faut absolument que l'homme s'affranchisse de ces impulsions aveugles et désordonnées qui le trompent ; la raison seule ne le trompe jamais. Aussitôt qu'il s'en écarte, il est en proie au mal, c'est-à-dire au malheur.

C'est ici enfin qu'arrive cette définition fameuse du sage idéal d'après la conception stoïcienne. C'est à la fois la partie la plus haute du système et la plus chimérique. Le défaut devient

d'autant plus manifeste que la doctrine ici se fait plus concrète, en se concentrant dans un homme qui n'a jamais existé et qui ne peut pas exister, ainsi que les stoïciens eux-mêmes seront obligés de le reconnaître. Il semble qu'ils aient pris plaisir, dans ce portrait qu'ils ont tracé, à accumuler les paradoxes, à irriter leurs adversaires pour provoquer leur contradiction ; il semble qu'ils aient subi cette espèce de griserie dialectique qui fait qu'on défie l'école opposée et qu'on serait même fâché qu'elle ne s'indignât pas contre les idées si audacieusement exprimées. Il y a, dans cette attitude, de la grandeur sans doute, mais aussi une légère nuance de ridicule, et les stoïciens n'y ont pas échappé. Le sage, d'après eux, c'est par excellence l'homme impassible, puisqu'il doit s'attacher surtout à proscrire les passions : il est impassible parce qu'il est infailible (ἀπαθὴ διὰ τὸ ἀνεμππτὸν εἶναι); c'est un pur esprit, que rien n'émeut. C'est ce qu'Horace exprime sous forme abrégée et populaire dans le fameux *nil admirari*, ne s'étonner de rien : car s'étonner, c'est une passion déjà, parce que la surprise est un ébranlement de l'âme. Le sage ne s'émeut pas plus que le miroir devant l'image qu'il renvoie. Et il n'exclut pas seulement les passions violentes ou basses, mais les plus tendres même et les plus douces : le sage n'est accessible ni à la pitié ni au pardon (ἐλεημονάς τε μὴ εἶναι καὶ συγγνωμεῖν τε μηδένι). En revanche, dans le domaine de la raison pure, il possède toutes les qualités, et les plus diverses : il est à la fois le grand homme d'Etat et le grand philosophe, il est libre, il est heureux, il est roi (βασιλεύς); car il a ce privilège royal de ne dépendre de personne. Sa vertu est donc αὐτάρκης, elle se suffit à elle-même, parce qu'elle est à l'abri de toutes les causes possibles d'affaiblissement, qui sont les passions. Ainsi il lui est donné de contempler sa propre vertu dans sa pleine perfection.

Voilà, certes, un idéal qui ne fait guère de concessions au sens commun et à la nature humaine. Aussi les stoïciens eux-mêmes reconnaissaient-ils qu'un idéal placé si haut était impossible à réaliser pleinement. Cet aveu est d'autant plus curieux que, quand les stoïciens jugent les hommes qui n'atteignent pas à cet idéal, ils se montrent très sévères. Et cette sévérité s'explique par un autre principe de leur morale, à savoir que toutes les vertus sont égales ; donc, entre le bien et le mal, il n'y a pas de moyen terme ; on est ou complètement bon ou complètement mauvais, et par suite tous les maux aussi sont égaux. Mais cela se retourne évidemment contre la doctrine elle-même : si le sage parfait ne peut pas exister, tous les hommes sont mauvais, et, comme les maux sont égaux, ils sont tous également mauvais, même ceux

que protège contre le mal la morale stoïcienne. De là les plaisanteries, un peu faciles mais justes au fond, de Cicéron. Dans un de ses plaidoyers, il rencontre en face de lui Caton d'Utique, qui est stoïcien ; Cicéron qui, lui, en sa qualité d'homme politique et d'orateur, et aussi à cause de son esprit si ondoyant (1), n'est pas stoïcien du tout, est fort embarrassé de trouver devant lui un pareil adversaire. Alors, il a recours à l'ironie : il fait de Caton un portrait fort amusant, d'où il ressort qu'un stoïcien offre peu de garanties d'impartialité. Caton est, sans doute, un homme parfaitement intègre, et Cicéron commence par lui rendre hommage ; mais quelle confiance peut-on avoir dans un homme aux yeux de qui c'est un crime égal de tuer sa mère et de tordre le cou à un coq, à un homme qui n'a pitié de personne, ne pardonne à personne, et s'enferme dans la contemplation des idées pures, sans vouloir descendre dans ce monde où nous vivons ? Cette raillerie spirituelle touchait juste au défaut capital du stoïcisme, l'excès de logique et l'absolu à outrance.

Mêmes critiques dans Horace. Cet esprit si aimable, si pondéré, qui ne fut stoïcien que vers la fin de sa vie, et qui goûtait surtout dans ce système ce qu'il avait de grand et de noble, est trop libre et trop souple pour accepter son intransigeance logique. Il disait à un ami mécontent de son sort, qui était stoïcien : « Si le sage est en même temps riche, s'il est parfait cordonnier, s'il est seul beau, s'il est roi, pourquoi souhaiter des biens que tu possèdes ? »

Si dives, qui sapiens est.
Et sutor bonus et solus formosus et est rex,
Cur optas quod habes (2) ?

Il dit ailleurs (3) : « Le sage stoïcien n'est inférieur qu'au seul Jupiter : il est riche, il est libre, il est comblé d'honneurs, il est beau, bref, il est le roi des rois, et d'une santé parfaite, à moins que la pituite ne le tourmente. »

Sapiens uno minor est Jove, dives,
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum,
Præcipue sanus, nisi cum pituita molesta est.

On ne pouvait pas faire descendre plus plaisamment le sage du piédestal où les stoïciens l'avaient placé.

Ainsi le stoïcisme provoquait les railleries. Il devait aussi

(1) Il reproche surtout aux stoïciens d'être des esprits trop absolus ; il leur en veut aussi de n'être pas assez orateurs : la rigueur de leur doctrine exclut les grands mouvements d'éloquence.

(2) *Satires*, livre I, sat. 3, v. 124.

(3) *Épîtres*, I, 1, 106.

appeler une réaction. Sa grandeur n'apparaîtra que plus tard ; elle se montrera surtout dans la pratique, lorsqu'elle inspirera les Thraséas, les Epictète, les Marc-Aurèle, dépouillée de cet appareil raisonneur que les Grecs lui avaient donné. Mais, au premier moment, et dans ce monde disputeur d'Athènes, à l'époque alexandrine, on comprend que ce système ait provoqué une opposition violente. Il a passé cinquante ans à lutter pour l'existence, à se défendre, par la plume de Chrysippe surtout, contre les sectes rivales ; et ainsi il a suscité une doctrine qui, par bien des points, est le contraire du stoïcisme, à savoir l'épicurisme.

E. M.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

COURS DE M. EMILE FAGUET.

(Sorbonne)

Godeau.

(Fin.)

Nous avons laissé Godeau sur son poème de l'*Assomption*, qui, comme on a vu, est un poème partie épique, partie lyrique, partie oratoire, renfermant de véritables beautés, un peu long peut-être, avec des lacunes, des moments languissants, encore qu'il soit très bien composé, très digne en somme d'attention et d'étude. Je dois parler d'un autre poème qu'il est bien difficile d'appeler épique, quoiqu'il appartienne au même genre. Godeau a eu l'idée d'appliquer aux choses de la religion chrétienne la méthode assez singulière qu'Ovide avait adoptée dans ses *Fastes* : il a voulu suivre le calendrier, et, à propos de chaque saint ou de chaque circonstance mémorable célébrée par l'Eglise, faire un petit développement qui serait le plus souvent du genre épique, quelquefois du genre descriptif, quelquefois encore du genre oratoire. On ne s'explique cela, qui est évidemment un dessein assez malencontreux, que par la très grande admiration dont Ovide a été l'objet pendant tout le xv^e siècle et tout le moyen âge. Le moyen âge a honoré Virgile tantôt comme un saint, tantôt comme un sorcier ; mais il a cultivé surtout Ovide, et il en a raffolé. Cet en-

gouement n'a nullement cessé au xvi^e siècle : on le voit bien par tous ces essais de traduction ou d'adaptation d'Ovide, comme les *Métamorphoses d'Ovide en rondeaux* par Benserade, qui sont très nombreux. Enfin Godeau aimait Ovide ; cela ne nous étonne pas : l'aimable homme que nous avons vu à l'Hôtel de Rambouillet devait être tout à fait partisan de ces œuvres, où Ovide se borne à être élégant et ingénieux. Le titre de son livre est : *les Fastes de l'Eglise*. C'est un gros volume, de texte très serré, qui contient à peu près vingt mille vers ; il a paru en 1663.

Je ne compte point vous donner une idée de la composition d'un ouvrage qui n'en a pas, qui se divise en douze chants parce que l'année a douze mois, et qui commence au 1^{er} janvier. Seulement j'en extrairai deux ou trois fragments de genre divers. La verve de Godeau se réveille quand il raconte un épisode éclatant de la vie des saints ou des martyrs. Je ne songe point à défendre les poètes épiques religieux du xvii^e siècle, et je m'explique bien qu'une des raisons pour lesquelles Boileau a attaqué le merveilleux chrétien, c'est qu'aucun de ceux qui s'y sont essayé de son temps n'y avaient réussi. Mais enfin ce genre avait réussi autrefois, témoin le *Peristéphanos* de Prudence, sortes d'épopées pindariques, où des récits épiques s'intercalaient dans un cadre lyrique, comme il arrive aussi dans les odes pindariques de Ronsard. Les narrations de Godeau ont un peu la même allure. Il cherche à les lancer pour ainsi dire dans un certain mouvement lyrique, qui malheureusement est artificiel. Voici, par exemple, comment il rapporte le martyre de saint Sébastien :

Qui peut compter les fruits dont s'enrichit l'automne
Et les fleurs dont la terre au printemps se couronne,
Comptera les martyrs dont l'invincible cœur,
En dépit des démons, des tourments est vainqueur.
Rome est le grand théâtre où sa fureur brutale
Tout ce qu'elle a d'horrible en leurs plaines étale.
Le courageux Sébaste en ce temps plein d'effroi
Était, mais en secret, défenseur de la foi.
Son zèle qui veillait au salut de ses frères
Par des soins assidus soulageait leurs misères,
Et par d'ardents discours échauffant leur amour,
Leur faisait sans regret abandonner le jour.
Le prince est averti de ses pieux offices.
Il prise sa faveur, il aime ses services.
Mais service, valeur, par lui ne peuvent rien
Et tout est obscurci par le monde chrétien.
Il appelle Sébaste ; il le couvre d'injures,
Lui montre l'appareil des plus rares tortures,
Et puis par les honneurs, les plaisirs, les trésors
Il fait pour le gagner d'inutiles efforts.

Sébeste est toujours ferme et d'une sainte audace
 Méprise également et promesse et menace.
 Comme au triomphe il court au lieu de son trépas.
 Les traits sifflent dans l'air et ne l'étonnent pas.
 Son corps est moins percé que couronné de flèches,
 Son âme doit sortir par ces sanglantes brèches,
 Mais son âme demeure en sa triste prison
 Et son corps de ces coups reçoit la guérison.
 Le prince, qui le voit, tremble et croit que son ombre
 Sort pour le tourmenter hors du royaume sombre,
 Et quand il reconnaît qu'encore il est vivant,
 Sa fureur se rallume aussi fort que devant.
 Il prononce l'arrêt de la peine dernière
 Qui du constant martyr couronne la carrière.

On voit le ton et le style : c'est de l'épopée mêlée de lyrisme. Godeau avait, sinon le génie, au moins le démon lyrique ; il a des parties descriptives qui sont agréables ou touchantes. Ainsi le début du mois de mars lui inspire l'idée de chanter l'espoir du printemps :

Voici l'aimable mois qui rajeunit l'année,
 Par qui de mille feux la terre est couronnée,
 Qui chasse l'aquilon, ramène les zéphyr,
 Echauffe l'air serein de leurs tièdes soupirs,
 Aux épaisses forêts redonne les feuillages,
 A leurs hôtes muets rend leurs plaisants ramages
 Et des fleuves sortis hors de leur nid natal
 En leurs antiques bords renferme le cristal.

Des vers élégants, des vers un peu de collège, mais bien faits, de bons vers latins, qui seraient traduits en français, ce qui les rend un peu moins agréables peut-être : voilà ce que nous trouvons ici ; comme vers latins, ces vers français sont très bien faits. De même à propos du déluge. Godeau avait dû voir le *Déluge* du Poussin ; il y a là, sinon tout à fait de la vigueur, du moins une certaine précision ferme et une certaine ampleur même qui n'est pas indigne du sujet.

Quand le flambeau des jours eut le jour amené
 Pour ce grand châtement du Seigneur ordonné,
 Les mers qui sur le ciel se tiennent suspendues
 Sur la terre à grands flots sont par lui répandues.
 Les fleuves débordés abandonnent leur lit.
 L'Océan sous ses eaux la terre ensevelit.
 Et les monts, dont le front est plus haut que les nues,
 Ne montrent plus l'orgueil de leurs têtes chenues.
 Un tonnerre bruyant retentit dans les airs
 Et s'ils ont quelque jour, c'est le jour des éclairs.
 Leurs hôtes emplumés, ceux des forêts profondes,
 Tous les troupeaux des champs expirent dans les ondes ;

Les hommes étonnés dans les plus hautes tours
 De l'eau qui les poursuit pensent sauver leurs jours.
 Mais les plus hautes tours et les plus fortes villes
 Pour résister à l'eau se trouvent inutiles.
 Le père qui voulait garantir ses enfants
 Est abîmé comme eux dans les flots écumants,
 Et l'époux embrassant son épouse chérie
 Sert de triste jouet à leur noire furie.

Il y a là — et c'est justement pour cela que je trouve ce passage assez bon — des souvenirs réprimés d'Ovide. Ovide a fait une description du déluge qui est la plus étrange du monde, qui est mêlée de très bons, d'admirables traits, et de petites observations puériles, comme le poisson, par exemple, qui se joue à travers les branches d'un sapin élevé, de petites observations d'écolier à la manière de Saint-Amant peignant le passage de la mer Rouge. Godeau a écarté sagement tous les traits un peu mièvres d'Ovide.

J'aime certainement mieux un tableau, moral celui-là, où Godeau a été inspiré, pas très chaudement, mais enfin assez bien, par sa profonde vénération pour les chrétiens des temps primitifs. Cesont ici les chrétiens d'Alexandrie :

Comme on voit au printemps renaître toutes choses,
 Les buissons étaler la pourpre de leurs roses
 Et les arbres séchés par les tristes hivers
 Découvrir la beauté de leurs feuillages verts,
 Ainsi par les discours de l'apôtre fidèle,
 La ville (*Alexandrie*) prit bientôt une face nouvelle,
 La foi purgeant les cœurs éclaire les esprits
 Et leur donne du monde un généreux mépris.
 Ceux qui par la splendeur d'une haute naissance
 Vivaient dans les plaisirs, les biens et la puissance,
 Méprisent les plaisirs, la puissance et les biens,
 Et mettent leur grandeur à se dire chrétiens.
 Ils ne sont plus qu'un cœur, ils ne sont plus qu'une âme
 Que la charité sainte embrase de sa flamme
 Et joint étroitement par le sacré lien.
 Tous sont toujours contents, tous ont tout et n'ont rien.
 Sur leur chaste visage on voit un air céleste ;
 Leur contenance est grave et leur discours modeste,
 Leur esprit de soi-même est toujours possesseur ;
 Rien n'en trouble la paix, n'en aigrit la douceur.

Il y a même, dans ce poème si mêlé, dans cette compilation, des tirades de polémique contemporaine. Godeau est janséniste, et fort opposé aux jésuites. Il avait approuvé le fameux *Petrus Aurelius* de Saint-Cyran, et il avait fait même un ouvrage contre les casuistes qu'on recueillit après sa mort. On alla consulter l'oracle janséniste, c'est-à-dire le grand Arnauld, pour savoir s'il

était bon qu'on publiât l'ouvrage. Le grand Arnould n'en fut pas précisément très satisfait.

Godeau se vit très vigoureusement houspillé par le père Vavasor. Celui-ci fit un petit livre très curieux principalement sur les deux questions suivantes : *Godellus an est theologus* ? Godeau est-il théologien ? *Godellus an est poeta* ? Godeau est-il poète ? Et l'on se doute des deux réponses. Dans ce petit livre, que Sainte-Beuve a compulsé et dont il tire comme toujours la fleur, le père Vavasor se moque beaucoup d'un certain type de janséniste qui a existé, le janséniste mondain et féminin ; il trace le portrait de ces dames qui faisaient les docteurs, et il conclut « *ridicule mulier doctor* ».

Je n'ai pas besoin de dire que le jansénisme de Godeau n'était ni farouche, ni invincible, et qu'en 1662 il signa le fameux *formulaire*. Mais il en voulait sérieusement aux jésuites, et, si sa passion n'est pas violente, du moins elle apporte tout de suite quelque chose de plus vivant à son œuvre. Voici, par exemple, comment il s'adresse, sans nommer personne, à certains casuistes qui accordent le pardon des fautes trop facilement :

Ainsi le criminel revenait à son Dieu ;
 Mais, hélas ! en nos temps ces lois n'ont plus de lieu.
 Le pécheur aveuglé dans ces crimes se noie,
 Il veut bien du péché goûter toute la joie ;
 Mais s'il faut expier ce péché malheureux,
 Pour son corps délicat tout est trop rigoureux.
 Il veut sur son chemin ne trouver que des roses,
 Suivre sa volonté, la faire en toutes choses,
 Chasser de son esprit la tristesse et le deuil,
 Satisfaire ses sens, contenter son orgueil,
 Nourrir ses passions tant soit peu déguisées,
 Quitter le vrai chemin pour des routes aisées,
 S'endormir lâchement dans une fausse paix,
 Enfin flatter ses maux et ne guérir jamais.
 Directeurs malheureux, médecins infidèles,
 Perfides inventeurs de doctrines nouvelles,
 Jusqu'à quand verra-t-on vos profanes écrits
 Empoisonner les cœurs, aveugler les esprits,
 Détruire l'Evangile, altérer ses maximes,
 Donner impunément l'ouverture des crimes
 Ou rendre aux criminels leurs remèdes aisés
 Et changer les chrétiens en païens baptisés ?
 Norat (1) aux grands pécheurs ôtant la pénitence

(1) Norat, hérésiarque du xiii^e siècle, qui soutenait que les relaps pouvaient revenir à l'Eglise et communier sans faire pénitence. Toutes les fois qu'il y a une querelle religieuse au xvii^e siècle, on rappelle le nom d'un hérésiarque de cette époque. Bossuet lui-même appelle Fénelon *Montanus* et M^{me} Guyon *Priscille*. Ce n'est pas ce qu'il y a de meilleur dans son affaire. Je ne dirai pas tout ce qu'il y a de cruel dans cette allusion.

Leur ôtait du pardon l'agréable espérance,
 Et vous, en leur offrant l'espoir d'un faux pardon,
 Vous leur ôtez la chose et leur laissez le nom.
 Vous nourrissez le feu qui brûle dans leurs veines,
 Et pour leur épargner quelques légères peines,
 Vous les précipitez aux tourments éternels.

Il faudrait ajouter, pour connaître tout le Godeau religieux certaines méditations religieuses ; je ne vois pas d'autre nom à donner à des pièces comme celle-ci, où sont célébrés les miracles de Jésus-Christ :

Calmer les flots émus par un mot seulement,
 Endurcir sous ses pieds le mol cristal de l'onde
 Et rendre la clarté du grand flambeau du monde
 A des yeux obscurcis d'un noir aveuglement ;

Redresser des boiteux, ouvrir l'oreille aux sourds,
 Commander aux démons, guérir les frénétiques,
 Redonner la vigueur à des paralytiques
 Et tirer du cercueil un mort de quatre jours,

Ne sont-ce pas, ô Juifs, d'assez puissants miracles
 Pour prouver de Jésus les célestes oracles
 A qui votre fureur incrédules vous rend ?

Mais sache, ô peuple ingrat, ô peuple sanguinaire,
 Que Jésus, que tu crois être un homme ordinaire,
 Des miracles qu'il fait lui-même est le plus grand.

Ce dernier vers est très beau. J'aime encore mieux un autre sonnet, qui me paraît plus touchant, plus véritablement plein d'onction épiscopale. C'est le *Crucifix* de Godeau :

Vous qui, pour expier nos ingrates malices,
 Immolez au Seigneur des agneaux innocents,
 Et qui sur ses autels faites fumer l'encens.
 Prêtres de l'Eternel, quittez ces saints offices.

Venez voir votre Dieu dans de honteux supplices,
 Qui pousse vers le ciel d'adorables accents,
 Et par un sacrifice au-dessus de nos sens
 Met une heureuse fin à tous les sacrifices.

Célébrez, ô pécheurs, en ce merveilleux jour
 L'excès de ses bontés, l'ardeur de son amour ;
 Connaissez en ses maux la grandeur de vos crimes.

Mais la croix où Jésus meurt par votre péché,
 Au lieu de vos discours, vous veut pour ses victimes ;
 Et l'art de la louer, c'est d'y vivre attaché.

Nous voyons le dernier vers toujours excellent, ramassant la pensée dans une image sobre mais vigoureuse. En somme, c'est un poète qui savait très bien son métier et qui avait souvent l'inspiration.

J'en viens maintenant aux poésies mondaines de Godeau. Je voulais citer la *Tulipe* de Godeau dans la *Guirlande de Julie* ; mais elle n'a pas de valeur, elle n'est intéressante qu'à titre de curiosité. Je m'arrêterai de préférence sur un genre de poème bien amusant : ce sont ses *Eglogues spirituelles*, allégories continues, où, sous les noms de bergers, il faut entendre Godeau et ses amis. Ainsi, lorsque Godeau veut quitter Paris et le charmant séjour de l'Hôtel de Rambouillet, pour aller s'enfouir à Grasse, qu'il a d'ailleurs admirée et chantée, il représente des bergers consolant un des leurs appelé bien loin pour le service des dieux.

Aimable Lycidas, est-il doncques possible
Qu'à nos justes regrets ton cœur soit insensible ?
Comptes-tu donc pour rien nos soins et nos desirs,
Et de notre douleur formes-tu tes plaisirs ?
N'est-ce pas de ces lieux que ton âme charmée
Fait avec tant d'éclat parler la renommée ?
Et n'est-ce pas ici que la belle Doris
Fut prise au même temps qu'elle crut l'avoir pris ?
Ces saules que l'on voit sur ces rives s'étendre
Portent-ils pas vos noms sur leur écorce tendre ?
N'est-ce pas dans ces prés, aux bords de ces ruisseaux,
Que vous menez tous deux vos innocents troupeaux ?
Et l'écho, dans le fond de ses grottes secrètes,
Ne redit-elle pas les airs de vos musettes ?
La nature, le ciel, la fortune et l'amour
Se déclarent pour toi dans cet heureux séjour.
Tes arbres en tout temps conservent leur verdure.
Tes jardins ont des fleurs durant l'âpre froidure.
Les foudres et les vents mêlent leurs tourbillons,
Respectant les trésors de tes riches sillons.
Sous les épis dorés les faucilles se lassent...

etc., car, bien entendu, l'objurgation est longue, par laquelle on supplie Lycidas de rester. A quoi Lycidas répond agréablement, et avec une certaine chaleur :

O bois, ô champs, ô prés, ô plaines, ô ruisseaux,
O chansons des bergers, ô concerts des oiseaux,
O secrets promenoirs, ô grottes reculées,
O sombres cabinets, ô profondes allées,
Mon plaisir le plus doux est celui de vous voir ;
Mais il faut au plaisir préférer le devoir.
Il faut, il faut aller où mon maître m'appelle
Et tarder à partir est presque être rebelle,
Me voulût-il bannir dans ces tristes climats,
Où l'hiver éternel fait régner les frimas...
Dût-on nommer mon zèle un injuste caprice,
Ma prudence finesse et mon erreur malice,
Il me faudrait résoudre à suivre cette loi,
Car je suis plus à Dieu que je ne suis à moi.

Ce même Godeau des poésies mondaines et des poésies reli-

gieuses a été très souvent un peintre de la nature assez inspiré et assez touchant. Ces plaines de Grasse et ces montagnes plus ou moins voisines qu'il redoutait tout d'abord de connaître, il a fini par les aimer et il les a décrites d'assez jolie façon :

Monts qui jusques au ciel, sans craindre les tempêtes,
 Elevez les forêts qui couronnent vos têtes ;
 Agréables coteaux où malgré les hivers
 Les riches oliviers demeurent toujours verts ;
 Prés, où brillent des fleurs l'agréable peinture,
 Orangers, l'ornement et le soin de nature,
 Agréables ruisseaux qui d'un cours diligent,
 Dessus un sable d'or roulez des flots d'argent,
 Sources qui des rochers aux cimes menaçantes
 Précipitez vos eaux d'écumes blanchissantes,
 Champs de Grasse où le ciel a marqué mon séjour... etc.

De même il a chanté assez agréablement la Sainte-Baume (*baoumo* veut dire *caverne*, en provençal), cette grotte d'un rocher de Provence où la tradition voulait que Madeleine eût vécu trente ans en ermite. Cette tradition avait été déjà célébrée par les poètes voyageurs du temps : Scudéry lui a consacré une poésie assez brillante, et ce pauvre diable de d'Assoucy une page de prose et quelques vers dans ses *Impressions de voyage*. Voici les vers de Godeau :

Rocher qui retentis des cantiques des anges,
 Pourrai-je bien chanter tes augustes louanges ?
 Que ton horreur me plait, que dans sa sombre nuit
 Un agréable jour à mon âme reluit !
 Que j'aime à voir tomber de tes voûtes humides
 Des globes de cristal et des perles liquides !
 Que ton profond silence est éloquent pour moi,
 Et que j'en suis touché d'un agréable effroi !
 Sous mes pieds maintenant j'oy gronder les orages
 D'où sortent les éclairs et les foudres brûlants,
 Par qui Dieu fait trembler les pécheurs insolents.

Il y a là un sentiment de la nature assez vif, vrai surtout et sans outrance, qu'il était bon de signaler. Mais ce qui est encore le meilleur, comme du reste je l'ai fait prévoir, dans Godeau, c'est le poète lyrique. Il est tout à fait admirable. On s'imagine trop qu'au *xvii^e* siècle, passé Malherbe, il n'y a pas eu de poète lyrique. Il y en a eu continuellement, et sinon de supérieurs, au moins de très distingués. Godeau a fait des odes profanes et des hymnes sacrées. Ces odes profanes ne sont pas très bonnes. Il faut bien que je cite cependant, à propos de la fameuse ode à Louis XIV consacrant la France à Marie, les vers qu'on reproche à Corneille d'avoir copiés. Il les avait probablement entendu réciter à l'Hôtel de Rambouillet dix ou quinze ans avant de les mettre dans son

Polyeucte : il les avait, malgré lui sans doute, gardés dans la mémoire. Au reste, quand un plagiat ne dépasse pas deux ou trois lignes de prose ou de vers, ce n'est pas un plagiat, cela peut être une réminiscence. On prévint Corneille de cette rencontre, et le bon Corneille ne s'en émut pas autrement. Voici les vers de Godeau :

Tel on voit le destin funeste
Des ministres ambitieux
Que souvent le courroux céleste
Donne aux monarques vicieux.
Leurs paroles sont des oracles,
Tandis que par de faux miracles
Ils tiennent leur siècle enchanté ;
Mais leur gloire tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Les poésies lyriques religieuses de Godeau sont les plus intéressantes. Il y en a de tout à fait brillantes, comme la paraphrase de la plainte de David sur la mort de Saül et de Jonathan, la paraphrase du cantique d'Ezéchias, la paraphrase du psaume ciii. Les *Psaumes* de Godeau ont joui d'une très grande réputation. Louis XIII les avait fait mettre en musique, et il se les fit chanter à son lit de mort. Voici la paraphrase du psaume ciii :

Mais pourquoi parler des effets
De ta justice inexorable ?
Racontons plutôt les bienfaits
De ton amour incomparable.
Après que les cieus enflammés
Furent par toi d'astres semés,
Tu rendis la terre féconde
Et par la force de ta voix
Tu voulus qu'à jamais dans le centre du monde
Pour sa base immobile elle eût son propre poids.
Les eaux comme un mol vêtement
Étaient sur sa face étendues,
Et sur les monts superbement
Couraient à vagues épanduës.
Tu n'eus qu'un mot à proférer
Pour faire soudain retirer
La mer dans ses vastes limites
Où renfermant tous ses efforts,
Il semble en sa fureur que ses vagues dépitës
Reconnaissent ton doigt imprimé sur ses bords.

C'est bien ce qu'il faut appeler en effet une paraphrase ; ce n'est pas tout à fait le texte, c'est un texte un peu développé, mais juste assez développé pour que nous en comprenions toute la grandeur. Ce qu'il y a d'un peu fruste dans cette merveilleuse poésie biblique, il faut l'étendre.

Godeau a fait aussi des églogues sacrées dont l'argument est tiré du *Cantique des cantiques*. Là il s'est absolument trompé, à mon avis. D'abord il s'est éloigné absolument du texte. Et puis il a eu l'idée bizarre de le transposer en longs discours se répondant les uns aux autres. Tout le mouvement est détruit ; tout ce qu'il y a d'ardent, de passionné dans le *Cantique des cantiques* est complètement assoupi, étouffé dans ces longs discours qui sentent décidément trop le xvii^e siècle. Et puis, en somme, il est bien terrible à paraphraser, ce *Cantique des cantiques*. Il faut prendre parti : ou s'attacher au sens littéral, et alors faire un merveilleux morceau d'amour passionné ; — ou voir le sens mystique et s'y tenir, et faire un admirable poème religieux. Eh bien, Godeau n'a pas su se décider ; il en est résulté un mélange continuuel de ton et de style, qui finit par produire un effet burlesque, qui me rappelle absolument la déclaration de Tartufe.

Il y a un Godeau poète lyrique religieux parlant en son nom seul, et à peu près sans appui. On peut le voir dans son *Hymne sur la naissance du Seigneur*. Ceci est véritablement beau, sincère, et d'un mouvement excellent :

Mortels dont l'esprit curieux
Veut tout connaître et tout comprendre,
Et qui n'étant qu'un peu de cendre,
Pensez souvent être des Dieux ;
Votre âme à la chaîne attachée
Se trouve à son vol empêchée,
Son plus beau jour n'est qu'une nuit
Tous ses trésors n'ont rien de rare
Et sa connaissance l'égare,
Se vantant qu'elle la conduit.

Celui qui, maître de ses sens,
S'enferme dans la solitude
Et veut d'une paisible étude
Goûter les plaisirs innocents,
Après qu'en ses recherches vaines
Les travaux, les veilles, les peines
Ont presque épuisé ses esprits,
Que gagne-t-il pour récompense
De la pénible vigilance,
Que du trouble et des cheveux gris ?

Sait-il si le roi des saisons
De qui la lumière féconde
Produit les richesses du monde,
Change tous les mois de maisons ;
Ou si de son trône immobile
Il verse une flamme subtile
Dans les cieus et les éléments,
Tandis que la terre pesante
Autour de sa sphère luisante

Conduit ses divers mouvements ?
 Sait-il où se cachent les fleurs
 Lorsque l'hiver plein de furie
 De la plaine et de la prairie
 Efface les vives couleurs ?
 Sait-il, lorsque le doux zéphyre
 Reprend son agréable empire.
 D'où revient l'émail qui les peint ?
 Qui rend la vie à toutes choses ?
 Et quelle main redonne aux roses
 La vive pourpre de leur teint ?

C'est tout à fait le mouvement de *la Providence à l'homme* de Lamartine. On se rappelle ces strophes :

La terre ne sait pas la loi qui la féconde ;
 L'Océan, refoulé sous mon bras tout-puissant,
 Sait-il comment, au gré du nocturne croissant,
 De sa prison profonde
 La mer vomit son onde,
 Et des bords qu'elle inonde
 Recule en mugissant ?

Ce soleil éclatant, ombre de ma lumière,
 Sait il où le conduit le signe de ma main ?
 S'est-il tracé lui-même un glorieux chemin ?
 Au bout de sa carrière,
 Quand j'éteins sa lumière,
 Promet-il à la terre
 Le soleil de demain ?

Si le mouvement est le même, c'est que les deux poètes ont imité le même passage de la Bible. On voit que Godeau ne pâlit pas trop auprès du grand poète religieux des temps modernes.

Cet homme avait donc quelqu'un des dons qui font les vrais poètes lyriques. Il a été, ce pauvre Godeau, tout à fait desservi par l'histoire littéraire. L'histoire littéraire a plusieurs méfaits comme celui-là sur la conscience. Trop souvent elle s'attache à quatre ou cinq anecdotes amusantes, elle en tire un caractère, et cela lui suffit. De Godeau on sait qu'il était le nain de Julie, le rival de Voiture dans ses prétentions galantes, son singe en un mot, ce qui est vrai ; on sait aussi qu'il reçut quelques petits soufflets de M. d'Andilly ; et c'est tout. Il était bon, pour rectifier un peu le jugement de l'histoire littéraire, de parcourir ses œuvres. Il a été, en définitive, un des quatre ou cinq poètes lyriques estimables du XVII^e siècle.

C. B.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

COURS DE M. DROZ.

*(Faculté des Lettres de Besançon.)***Taine. — Introduction à l'Histoire de la littérature anglaise.**

LES FACTEURS GÉNÉRAUX DE L'HISTOIRE. — LE MILIEU.

2° *Le milieu.* — « Lorsqu'on a ainsi constaté la structure intérieure d'une race, il faut considérer le milieu dans lequel elle vit. Car l'homme n'est pas seul dans le monde. La nature l'enveloppe, et les autres hommes l'entourent ; sur le pli primitif et permanent viennent s'étaler les plis accidentels et secondaires (remarquez le style dans *ces plis qui s'étalent*), et les circonstances physiques ou sociales dérangent ou complètent le naturel qui leur est livré. » Ainsi le climat a fait son effet pour amener de l'homogène à l'hétérogène les peuples aryens, sortis d'une patrie commune, et depuis établis dans des contrées diverses. C'est parce qu'elles ont pris racine et vécu dans des pays froids et humides, dans des forêts et des marécages, ou sur les bords d'un océan sauvage, que les races germaniques se sont « enfermées dans les sensations mélancoliques ou violentes, inclinées vers l'ivrognerie et la grosse nourriture, tournées vers la vie militante et carnassière », tandis que les races hellénique et latine, vivant au milieu de beaux paysages, au bord d'une mer éclatante et riante, qui les invitait à la navigation et au commerce, exemptes des besoins grossiers de l'estomac, se sont « dirigées dès l'abord vers les habitudes sociales, vers l'organisation politique, vers les sentiments et les facultés qui développent l'art de parler, le talent de jouir, l'invention des sciences, des lettres et des arts ». Tantôt ce sont les circonstances politiques qui ont travaillé : la première civilisation romaine a été tournée tout entière vers l'action, la conquête, le gouvernement et la législation, parce que Rome, à l'origine, était un refuge, et que l'aristocratie romaine, naturalisant et asservissant les étrangers vaincus, ne pouvait les contenir qu'en les conduisant systématiquement à la guerre, où elle satisfaisait de plus ses instincts rapaces ; au contraire, l'Italie moderne, exclue de la grande ambition politique par le morcellement infini

de ses cités autonomes, par la situation cosmopolite de son pape, se reporta tout entière, « sur la pente de son magnifique et harmonieux génie, vers le culte de la volupté et de la beauté ». D'autres fois, ce sont les circonstances sociales qui ont agi : ainsi l'oppression universelle dans l'Hindoustan il y a vingt-cinq siècles, autour de la Méditerranée il y a dix-huit siècles, a suscité de part et d'autre une religion d'amour et de charité, « là-bas dans l'idée du néant universel, ici sous la paternité de Dieu ». L'esprit d'une race, d'après lequel elle pense et agit aujourd'hui, est le plus souvent l'œuvre d'une « de ces situations prolongées, de ces circonstances enveloppantes, de ces persistantes et gigantesques pressions exercées sur un amas d'hommes qui, un à un et tous ensemble, de génération en génération, n'ont pas cessé d'être ployés et façonnés par leur effort » ; en Espagne, c'est une croisade de huit siècles contre les Maures, prolongée par l'Inquisition contre les Juifs et les hérétiques ; en Angleterre, une constitution de huit siècles, qui maintient l'homme à la fois dans l'obéissance et l'indépendance ; en France. . . je vous dirais bien quoi d'après Taine, si j'étais plus sûr de comprendre. « Ce sont là les plus efficaces entre les causes observables qui modèlent l'homme primitif ; elles sont aux nations ce que l'éducation, la profession, la condition, le séjour sont aux individus, et elles semblent tout comprendre, puisqu'elles comprennent toutes les puissances extérieures qui façonnent la matière humaine, et par lesquelles le dehors agit sur le dedans. »

Ici l'enfantillage serait le même à contredire la thèse de Taine telle qu'il la présente en ces termes, et à la croire nouvelle. Que le climat exerce une influence sur les hommes, qu'ils ressentent une action, ou une réaction, de leur statique et de leur dynamique, c'est ce que tout le monde a toujours su, et ce que personne n'a jamais contesté. M. Brunetière a cité comme précurseurs de Taine, Boulainvilliers pour la race, du Bos pour les climats ; M. de Margerie, mieux informé, a remonté à Horace :

Graii ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui.
Bæotum in crasso jurares aere natum.

Voilà, dans ces deux vers, la théorie de la race, de l'habitat ou milieu physique. Il aurait fallu remonter plus haut encore... Mais c'est là une recherche qui nous distrairait de notre objet ; nous ne nous occupons que de vérité, et l'origine de tel principe, l'originalité de tel critique nous sont parfaitement indifférentes. Vous trouverez à ce sujet un certain nombre de noms et de textes cités, un peu pêle-mêle, dans l'*Essai de critique naturelle* de M. Des-

chanel, aux chapitres le *Climat*, le *Sol*, la *Race*. Laissez-moi cependant, au prix d'une digression qu'excusera le titre de ma chaire, vous citer quelques auteurs français qu'il a oubliés. D'abord vous trouverez chez Du Bellay (*Regrets*, sonnet 72) quelques vers singuliers sur l'influence de l'air romain pour affiner et subtiliser l'esprit. C'est à peu près, deux siècles auparavant, ce qu'a dit Goethe : qu'on ne respire pas impunément sous les orangers. Puis je vous indiquerai de Malebranche, dans sa *Recherche de la vérité*, un chapitre curieux (I. II, 1^{re} part. ch. 3) : « Que l'air qu'on respire met aussi du changement dans l'esprit ». Fénelon a touché quelques mots des races et des climats dans la *Lettre à l'Académie*. Fontenelle a regardé à la question, au commencement de sa *Digression sur les Anciens et les Modernes* (1688). Dans le *Huetiana* (posthume, 1722), vous trouverez au § 25 une réfutation de la thèse de Perrault pour les modernes ; la diverse influence des divers climats y est très bien vue. Voyez de l'abbé du Bos le second volume des *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture* (1719). Voltaire a écrit *Des différents goûts des peuples* (en 1726 d'abord, et en anglais un essai imprimé souvent à la suite de la *Henriade*) ; j'extrait de ce discours quelques phrases touchant l'influence des lieux sur la littérature : « Vous sentez dans les meilleurs écrivains modernes le caractère de leur pays à travers l'imitation de l'antique ; leurs fleurs et leurs fruits sont échauffés et mûris par le même soleil ; mais ils reçoivent du terrain qui les nourrit des goûts, des couleurs et des formes différentes. » Enfin je livre à vos réflexions ce mot de Buffon à propos du lion ; vous voudrez bien l'étendre de cet animal à d'autres : « Chacun est fils de la terre qu'il habite ». Je rappelle que les textes classiques de notre littérature sur les effets du climat sont dans l'*Esprit des lois*, à partir du livre 14. Et maintenant examinons le texte de Taine, point par point, en nous réservant d'ajouter à ce qu'il y dit ce qu'il a dit ou conclu ailleurs dans le même ordre d'idées ; car il se tient ici dans des termes d'une telle généralité que la discussion serait sans profit, si nous ne serrions pas la question de plus près.

Cette question du milieu est une de celles sur lesquelles il faut consulter les savants, et en particulier les naturalistes. Ce n'est pas qu'il n'y ait entre l'homme et la plupart des animaux une différence profonde dans la façon dont on se comporte de part et d'autre à l'égard du climat, l'homme le corrigeant peu à peu par ses inventions, et les animaux le subissant tout entier, tel qu'il est ; mais l'homme primitif, ou dans l'état sauvage, ou même dans une civilisation barbare, n'est guère qu'un animal à peine différent des autres animaux dans sa condition présente. Que

nous apprennent les savants sur l'influence du milieu physique et sur les modifications qu'en reçoivent les espèces vivantes ? Je vous étonnerai sans doute en empruntant ma première réponse à l'Avant-Propos de la *Comédie humaine* (juillet 1842) ; mais je ne serais pas surpris si la curiosité des questions scientifiques de cet ordre était venue de Balzac à Taine ou avait été accrue en lui par Balzac. Le romancier référait donc sa conception de la vie humaine, sa *Lebensanschauung* à Geoffroy Saint-Hilaire et à la loi de l'unité de composition. L'unité de composition, dit-il, n'est pas nouvelle ; elle occupait déjà sous d'autres termes les plus grands esprits des deux siècles précédents, Swedenborg, Saint-Martin, Leibniz, Buffon, Bonnet. Il n'y a qu'un animal. Le Créateur ne s'est servi que d'un seul et même patron pour tous les êtres organisés. L'animal est un principe qui prend sa forme extérieure, ou, pour parler plus exactement, les différences de sa forme, dans les milieux où il est appelé à se développer.

Une science plus moderne a singulièrement réduit l'idée qu'on se faisait ainsi de la toute-puissance du milieu physique, mais, bien entendu, sans en nier les effets. Agassiz commence son livre *De l'espèce et de la classification en zoologie* par déclarer et démontrer (ch. I, § 2) : 1° que « les types les plus divers existent simultanément dans des conditions identiques » ; 2° (ch. I, § 3) qu'« on retrouve des types identiques dans les circonstances les plus différentes ». — Il n'y a, dit-il, aucune différence de structure entre les harengs de la zone arctique et ceux de la zone tempérée, entre ceux des tropiques et ceux de la zone antarctique. Il n'y en a pas davantage entre les loups des parties du globe le moins voisines. Tout cela n'atteste-t-il pas que les êtres organisés manifestent la plus surprenante indépendance à l'égard des forces physiques au milieu desquelles ils vivent ? — Dans le § 9 du même chapitre, Agassiz, serrant de plus près le problème, dit, à propos de l'importante question de la distribution géographique des espèces : « Dans tous les animaux et dans toutes les plantes, il y a un certain côté de l'organisation qui est en rapport avec la nature des éléments au sein desquels ils vivent, et un autre côté de l'organisation où ce rapport n'existe pas ; or, c'est précisément cette partie de l'être organisé, complètement indépendante des circonstances extérieures, qui constitue le caractère essentiel, le caractère typique. » Dans ce même paragraphe, Agassiz énumère les espèces resserrées dans les limites les plus étroites ; au § 10, il étudie la structure identique de types largement disséminés. — Mais Agassiz a un intérêt religieux à soutenir l'indépendance des espèces à l'égard des forces physiques au milieu desquelles elles

vivent ; et, en effet, il tire parti de cette indépendance pour déclarer « qu'il est impossible de l'attribuer à une autre cause qu'à une Puissance suprême ». Assurément cet intérêt n'aurait jamais pu le résoudre à présenter comme vrais des faits faux ou douteux ; mais enfin cherchons des garants soucieux de la science seule.

Darwin n'a aucun intérêt à réduire l'action du milieu physique sur les espèces vivantes. Que cette action soit plus ou moins forte, sa théorie de l'*Origine des espèces* n'en reçoit aucun changement. Voyez en particulier dans l'*Origine des espèces* le chapitre v sur les *Lois de la variabilité*. « Il est notoire, dit-il (§ 3), que chaque espèce est adaptée au climat de sa patrie... ; mais le degré d'adaptation de chaque espèce au climat sous lequel elle vit est souvent exagéré. » « (§ 1) Tout naturaliste sait encore qu'il existe d'innombrables espèces demeurées pures, sans aucune variation, quoique vivant sous les climats les plus opposés. » Quand, auprès d'une telle déclaration, on nous parle (§ 3) de la très grande flexibilité naturelle de constitution commune au plus grand nombre des animaux, on donne à conclure que bien médiocre est l'influence des climats, s'ils n'ont pas pu mettre en jeu cette très grande flexibilité naturelle. Cependant Darwin ne va pas jusque-là ; il fait même dépendre dans une certaine mesure sa grande loi de sélection naturelle des conditions de vie (§ 1, à la fin) ; mais son langage sur ce point est singulièrement restrictif et hésitant : « Quel est l'effet direct que les différences de climat, de nourriture, etc., peuvent produire sur un être quelconque ? C'est une question bien difficile à résoudre. » Il est très frappé du fait que nous avons vu déjà constaté par Agassiz, que des espèces largement disséminées demeurent pures, et sans variation, dans des climats très opposés. Ce sont des considérations de ce genre qui le « disposent à accorder très peu de valeur à l'action directe des conditions de vie. Indirectement, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, elles semblent jouer un rôle important en affectant le système reproducteur, et en excitant ainsi la variabilité ; ensuite la sélection naturelle intervient.... » Remarquez enfin cette distinction : l'effet des conditions de vie « me paraît beaucoup moins important sur les animaux que sur les plantes ».

Il semble prouvé par là que le fait de l'influence des climats est scientifiquement acquis, comme il est reconnu et l'a toujours été par l'expérience populaire ; mais la science ne se rend pas un compte exact de la manière dont cette influence s'exerce ; il y a des cas où cette influence ne paraît pas s'exercer (encore ici la science est-elle mauvais juge, à cause des conditions nécessairement bornées et approximatives de son examen ; s'il est vrai

pour elle que les harengs des tropiques et ceux de la zone antarctique ne présentent aucune différence de structure, il se pourrait que les uns eussent à constater chez les autres des différences de forme et de caractère, comme nous en voyons, par exemple, entre Français et Anglais, et qui nous échappent quand il s'agit d'animaux, même familiers, à plus forte raison d'animaux étrangers à notre vie et indifférents); enfin cette influence s'exerce moins fortement sur les animaux que sur les plantes.

Cette dernière constatation me paraît digne d'une attention particulière. La plante est, par rapport au climat, à peu près comme un produit chimique que le savant dans son laboratoire soumet à diverses réactions. Encore ai-je dit *à peu près*, tant il est vrai que dans la nature les problèmes les plus simples sont encore très compliqués. Dans le climat d'une étendue de terre égale à un kilomètre carré, il y a parfois un grand nombre de climats pour les plantes, suivant qu'elles sont protégées contre le vent du nord, exposées ou soustraites aux rayons du soleil, en plaine ou sur une pente, voisines ou non d'une nappe d'eau; nous savons tout cela en détail par la fortune ou le désastre de nos plants de vigne, lors des gelées printanières. Mais enfin la plante est là où elle est, subissant, sans pouvoir s'en défendre, toutes les variations atmosphériques, en un mot un patient ou un sujet. L'animal au contraire, grâce à son appareil locomoteur, peut modifier dans une certaine mesure les circonstances du climat; s'il pleut, il peut chercher un abri sous les arbres ou dans une grotte; s'il gèle, il a l'abri de la grotte, de son terrier, de sa bauge, de sa tanière, et il peut réchauffer ses membres par la course; il peut de même échapper aux violences du vent. Il dépend moins du milieu, que, par son action propre, il modifie par rapport à lui-même, ou, pour parler plus exactement, il dépend de son milieu comme la plante, mais il contribue à façonner son milieu physique pour la satisfaction de ses besoins, de sorte que le milieu de la plante et celui de l'animal qui vit dans le même coin de forêt ne sont pas le même milieu. Les progrès de la civilisation animale en général, et en particulier de la civilisation humaine, consistent d'abord à établir en chaque endroit un milieu physique propice à la race et aux individus; et c'est pourquoi les civilisations le plus anciennement perfectionnées ont éclos dans les pays où les hommes ont eu le moins à lutter contre la nature pour assurer leur vie, parce qu'ils n'ont pas été forcés comme d'autres de dépenser avant tout leur ingéniosité et leur activité à remplacer le milieu naturel défavorable par un milieu artificiel favorable. Aujourd'hui, dans toute notre Europe, la nature est

domptée, et l'homme s'y est fait partout un milieu où il peut vivre, bien différent de celui que ses ancêtres ont trouvé dans les mêmes lieux, au premier temps de leur établissement. Assuré de l'existence, il peut développer des facultés que jadis il n'avait pas le loisir d'employer. Je ne sais si jamais on a vu ou verra des Lapons poètes, comme se le demandait Fontenelle ; mais voilà bien longtemps que l'Islande porte un peuple poétique. La loi qui sort de ces observations est donc en histoire que plus un peuple est civilisé, plus il est en mesure de se soustraire à l'action du milieu physique ; et, plus il peut se soustraire à l'action du milieu physique, plus il a de commodités pour perfectionner sa civilisation au delà et au-dessus des besoins premiers de l'existence. Il résulte de là que, dans un même pays, à dix siècles d'intervalle, à supposer qu'il eût pu rester le même, les hommes, changeant de manière de vie, changeraient aussi le milieu physique, et qu'Hengist et Horsa, s'ils s'étaient établis avec leurs hommes, en débarquant, dans les cottages de nos contemporains, n'auraient pas trouvé le même climat dans la même Bretagne, et auraient par conséquent reçu une autre influence d'un milieu physique en réalité identique, mais dont ils auraient modifié l'ambiance. Les lois du rayonnement restent les mêmes ; c'est la condition du rayonnement et la position réciproque des objets rayonnants qui change avec le temps. L'homme agit sur le climat, comme le climat agit sur l'homme. Au contraire de la plante qui reste toujours le patient du milieu physique, l'homme lui échappe de plus en plus et de plus en plus le transforme ; il est, dans une certaine mesure, l'auteur ou l'agent de son climat.

Sommes-nous cependant en droit de conclure que l'action du climat est nulle maintenant sur les peuples établis dans une existence confortable ? Ce serait aller beaucoup trop loin. Nous commettrions en sens inverse une erreur du même genre, si nous allions mesurer l'influence exercée par le climat de la Grande-Bretagne sur Hengist et Horsa par l'influence qu'exerceraient sur nous (autant que nous pouvons nous en faire une idée) un climat semblable et de semblables conditions de vie. Il est probable qu'Hengist et Horsa n'auraient pas davantage pu vivre dans les conditions de mollesse devenues aujourd'hui nécessaires pour nous, que nous n'aurions pu supporter nous-mêmes, tels que nous sommes, des intempéries dont ils étaient beaucoup moins affectés. Malgré cette remarque, il reste, semble-t-il, que l'influence du milieu physique sur les peuples est beaucoup plus sensible à l'origine des sociétés qu'au temps de leur épanouissement.

Maintenant peut-on déterminer avec quelque précision cette

influence ? C'est ce qui est bien difficile. On peut accepter, dans leur généralité, les exemples que Taine propose. Ce sont des établissements divers qui auraient mis des différences profondes entre les peuples issus de la même race aryenne, qui sont devenus postérieurement les peuples grecs, latins et germaniques. Il était probable, pour ne pas dire certain, que les ariens établis dans la Grèce et dans l'Italie arriveraient à la civilisation plus tôt que les ariens habitants de la Germanie. Mais que de choses nous ignorons à ce sujet, qu'il faudrait être en état de trancher pour résoudre le problème ! N'y eut-il que des raisons géographiques, et pas de raisons historiques, pour mettre un tel intervalle de temps entre l'avènement à la civilisation des uns et des autres ? Les Grecs et les Italiens ne durent-ils pas à l'écartement des régions où ils parvinrent une paix plus précoce, tandis que les Germains, placés sur la grande voie des migrations, c'est-à-dire des invasions, ont pu avoir à lutter plus longtemps pour assurer leur indépendance et leur domicile ? Et quand on oppose un des peuples germains aux peuples grec et romain, ne conviendrait-il pas de distinguer dans ce deuxième élément deux éléments dont la différence semblerait contredire la thèse de l'influence toute-puissante du climat ? Les conditions climatiques de l'Italie et de la Grèce étaient en général assez semblables : ciel pur, température douce, une grande étendue de côtes ; et cependant quelle distance entre les deux peuples ! Les Grecs avaient fondé une des civilisations les plus brillantes que connaisse l'histoire du monde, alors que les nations italiennes n'étaient composées que de barbares grossiers. Il fallut une greffe grecque pour que le vigoureux sauvageon romain portât des fruits. Deux climats frères n'avaient pas suffi à donner l'air de frères à deux peuples frères. — Et maintenant, cette description des races germaniques « enfermées dans les sensations mélancoliques et violentes, inclinées vers l'ivrognerie et la grosse nourriture, tournées vers la vie militante et carnassière », ne conviendrait-elle pas aussi bien à certaines peuplades noires ou rouges que les voyageurs nous font connaître graves et presque muettes, amies de la guerre, avides d'alcool, sous un ciel de feu qui ne ressemble guère au ciel de l'ancienne Germanie ?

Ailleurs Taine a été moins réservé qu'ici. Il a voulu expliquer tout, ou à peu près tout, du corps et de l'esprit anglais par l'humidité du climat. C'est l'humidité du climat qui allonge les favoris disproportionnés des Anglais comme les herbes de leurs prairies ; c'est l'humidité du climat qui leur donne des pieds démesurés, comme aux échassiers, habitants des marécages ; c'est l'humidité :

du climat qui explique la liberté anglaise, vous allez voir comment : « Ces gens-là ont de l'eau dans le sang, tout comme leur bétail dont la viande manque de suc. Ce sont des primates à sang froid et à circulation lente (1). » Comme Taine ne redoute pas de se contredire, parce qu'il n'aperçoit pas les contradictions où il tombe, il emploie ensuite un livre presque tout entier à nous montrer que ces primates à sang froid, qui ont en outre plus d'eau que de sang dans les veines, ont « une capacité d'émotions plus grande et moins éparpillée que chez nous », plus d'énergie, plus d'orgueil, plus d'esprit militaire, plus de constance, de ténacité, de volonté, toutes choses qui ne paraissent avoir que des rapports très lointains avec l'humidité du climat de l'Angleterre.

En résumé, il semble qu'il y a une action du milieu physique sur les peuples; mais comment s'exerce-t-elle? dans quelle mesure? On ne saurait le dire avec précision. C'est aussi la conclusion d'Hennequin, après une discussion différente de la nôtre, et où il examine l'habitat dans un sens plus restreint, considérant le canton et la province des écrivains, comme aimait à le faire Sainte-Beuve. Sur ce sujet ainsi entendu, je serais plus affirmatif ou plutôt moins négatif qu'Hennequin, sauf à réserver toutes les exceptions possibles, et à condition que l'on s'en tienne à des rapports très généraux, comme l'a dit Sainte-Beuve, avec son tact et son intelligence ordinaires. Quelques différences que l'on puisse trouver entre La Fontaine et Racine, ils sont l'un et l'autre fils d'un pays aux « coteaux modérés », et l'habitat du bourguignon Bossuet, quoi qu'en dise Hennequin, est sensiblement différent. Si on ne veut pas être trop assuré au sujet des résultats où on arrivera, il me semble que l'on peut rechercher en quoi Chateaubriand tient de la Bretagne, et peut-être même Flaubert de la Normandie. C'est une mauvaise plaisanterie à Hennequin de vouloir qu'on lui dise lequel des deux, Corneille ou Flaubert, représente les caractères physiques et pittoresques de Rouen. Jamais personne, pas même Taine, n'a prétendu faire rendre tant à la théorie de l'habitat. Je n'insiste pas sur cette question, puisqu'elle ne reçoit pas de solution précise, et cela même est une solution. Comme il semble qu'il y a des rapports entre le pays et le tempérament ainsi que l'esprit d'un peuple, il semble qu'il y en a aussi entre le canton d'un individu et sa personne; mais ces rapports sont très incertains, très fuyants, et, s'il y a intérêt à les rechercher, il faut toujours douter qu'on les ait trouvés. Voyez au surplus une foule d'exemples intéressants que cite Deschanel, dans divers

(1) *Notes sur l'Angleterre*, p. 66.

chapitres, et dites si, dans plusieurs, l'harmonie de l'habitat et de l'homme ne paraît pas évidente. De même, parmi les écrivains contemporains, ne semble-t-il pas que Daudet se sente de sa Provence, Jules Lemaitre de son pays de Loire, Ferdinand Fabre de ses Cévennes? Seulement ajoutons, — et c'est ce qui importe dans cette discussion de principes, — que cette harmonie se rencontre quand elle se rencontre, et que, quand on pourrait établir la formule de l'esprit d'une province, d'un district, d'une commune, en fonction de son milieu physique (ce qui ne paraît pas possible), cette formule ne conviendrait qu'au plus grand nombre des cas, et non pas à tous, de sorte qu'on n'en pourrait tirer aucune prévision scientifique au sujet des individus.

Voilà pour les effets du milieu physique. Taine examine ensuite les effets du milieu humain, dans lequel il distingue, moins nettement qu'on ne le voudrait, les causes politiques et les causes sociales; car enfin ces circonstances politiques, qui ont tourné la première civilisation romaine vers l'action et la conquête, apparaissent dans son explication même comme des circonstances sociales à un degré au moins égal. Je crois que l'on distinguerait bien dans un même peuple le milieu ou l'état social du développement politique, en disant que le premier est le chimisme d'une société, et le second son action physique, laquelle dépend assurément de sa nature intime, mais aussi du hasard des événements où ce peuple se trouve mêlé. Le premier est formé par la constitution d'un peuple, monarchique ou républicaine, aristocratique ou démocratique, despotique ou tempérée, par sa religion traditionnelle ou libre, tyrannique ou tolérante, formaliste ou profonde, sérieusement embrassée ou légèrement prise. La féodalité chrétienne, tel est, par exemple, au moyen âge le milieu social, qui influe par sa nature même sur les peuples et sur les individus des peuples. Ces causes sociales ont des effets qui en dérivent directement, mais qu'elles auraient pu ne pas produire: ainsi les croisades; les croisades, à leur tour, ont exercé une influence très considérable sur la civilisation du moyen âge; elles ont agi comme causes politiques, et vous voyez maintenant, je pense, quelle différence il y a entre les circonstances politiques et les circonstances sociales. Encore, dans l'exemple que je vous ai cité, elles se tiennent les unes aux autres par une relation de cause à effet; mais il y a des cas où les circonstances sociales ne sont, à l'égard des circonstances politiques, qu'une cause lointaine et indirecte. Dans l'histoire de l'empire romain, c'est une circonstance sociale qui met aux mains d'un seul homme un pouvoir sans

limites sur tout le monde connu ; mais la constitution impériale de Rome n'est pour rien dans la présence sur le trône d'un Néron ou d'un Marc-Aurèle, d'un Caligula ou d'un Julien, sauf en ce qu'elle admet ou comporte pour la succession des empereurs toute sorte de possibles ; dans ces cas divers, c'est le hasard de l'hérédité ou de l'élection qui a soumis la politique de l'empire romain à des fous et à des sages, fous de diverses folies, sages de diverses sagesses. De même chez nous, les mêmes principes de gouvernement ont permis qu'à un roi sage et économe, tel que Louis XII, ami de son peuple et de la paix, succédât le brillant, fastueux, téméraire et ruineux François I^{er}. Il semble encore que, dans notre histoire, les causes sociales eussent pu faire leur effet jusqu'au bout pour maintenir le pouvoir absolu des rois et la hiérarchie des classes, si les causes politiques ne s'y étaient jointes, qui, en ruinant le pays par des guerres continuelles, sans parler des autres dépenses, l'ont précipité par le sentiment de sa misère dans les espérances d'une réforme, bientôt suivies par l'acte d'une révolution.

Qui hésitera à concéder à Taine que de telles causes ont des effets, et de grands effets, dans la vie des peuples ? Personne, à coups sûr. Et c'est en pensant à de telles questions sans doute, résolues depuis l'origine des temps d'un accord unanime, que M. Montégut reprochait à Taine de nous accabler dans certains cas de *truisme* ou vérités trop vraies. Sur ce principe donc, il n'y a qu'un avis ; la difficulté commence quand on cherche à établir l'enchaînement des causes et des effets. Les effets ou certains effets sont reconnus de tout le monde, mais on diffère quand il s'agit de déterminer les causes. Suivant Taine, c'est la croisade contre les Maures qui a fait l'Espagne, telle qu'elle est, épuisée après avoir dominé l'Europe, sans industrie, sans commerce ; suivant d'autres (René Bazin, *Terre d'Espagne*), c'est la découverte de l'Amérique et les galions du nouveau monde ; il est probable que ces deux causes ont agi, et qu'il en faudrait ajouter d'autres. Mais ceci n'est qu'une erreur particulière et de fait, si du moins il y a erreur, et je voudrais faire à Taine une objection qui va plus haut, jusqu'aux principes. En admettant que, dans l'établissement du bouddhisme et du christianisme, il ait légitimement rattaché ces effets comme à leur cause à l'oppression de deux peuples ou de deux mondes, la vérité de sa découverte est-elle une vérité de fait ou de droit ? L'événement était-il contingent ou nécessaire ? Était-il inévitable, par suite des causes générales, qu'il se produisît de part et d'autre ? Ou bien a-t-il tenu aux personnes de Cakya-Mouni et de Jésus ? Qui se chargera de répondre

à ces questions ? A coup sûr, elles n'eussent pas embarrassé Taine, pour qui un homme est une unité dans un total ; mais quiconque a le sens de l'héroïsme, ou simplement de l'individualité, pourra en porter un autre jugement que Taine. Et si ces conséquences, quoique vraies, n'étaient pas nécessaires, quelle science peut-on fonder là-dessus, pour prédire qu'un état analogue dans d'autres temps et dans d'autres lieux amènera des conséquences analogues ? Et quand même ces conséquences eussent été aussi nécessaires qu'elles sont vraies, il n'y aurait pas davantage lieu de fonder là-dessus une science et des prévisions sûres, parce qu'il ne se retrouve jamais dans l'histoire de l'humanité, dans l'histoire même d'un seul peuple, d'une seule bourgade, deux états analogues, qui puissent de toute nécessité entraîner les mêmes conséquences. Toutes les nations très malheureuses ne sont pas appelées à fonder un jour, pour se consoler, une religion de paix, de charité, d'amour. Et je crois fermement que le long règne de la constitution anglaise a eu et conserve son influence sur le peuple anglais, mais nous avons vu ce même peuple très différent de lui-même à divers moments de son histoire, au point de démentir son caractère national à de certaines dates.

Sur cette question du milieu humain, telle que Taine l'expose ici, je n'ai donc pas à le contredire. Mais il l'a posée ou tranchée ailleurs en d'autres termes, et avec une autre audace, surtout quand il s'est occupé des individus, à dessein, il est vrai, de connaître une société ou un peuple. Il s'est expliqué en détail là-dessus dans son *Discours de réception à l'Académie française*. « Par bonheur, dit-il, autrefois comme aujourd'hui, il y avait des groupes et, dans chaque groupe, des hommes semblables entre eux.... ; dès que l'on en voit un, on les voit tous (oui, si on a composé le groupe d'hommes tout semblables entre eux ; sinon, non) ; en toute science, nous étudions chaque classe d'objets sur des échantillons choisis.... On connaît une époque après vingt ou trente de ces sondages ; il n'y a qu'à les bien faire et à les bien interpréter (autrement dit, pour connaître la vérité, *il n'y a qu'à la trouver*, ce n'est pas plus difficile). » Cette idée des groupes et de l'importance qu'il faut leur reconnaître, idée d'ailleurs très juste dans son principe, vient sans doute à Taine d'Auguste Comte. Je n'analyserai pas cette comparaison entre les individus des espèces animales et les individus des groupes humains, pour en éprouver la légitimité ; il faut dire cependant que, dans les espèces, la ressemblance des individus vient plutôt de la race, et dans les groupes d'hommes, plutôt du milieu, non sans qu'ici la race et là le milieu aient parfois leur action. Voici donc l'énumé-

ration des différents groupes humains, envisagés comme milieux, dont la connaissance, ou prétendue telle, a servi à Taine à déterminer par voie de déduction le caractère des individus (telle était du moins son intention ; mais il lui est arrivé plus d'une fois de déterminer un milieu d'après un individu : ainsi le Paris de 1830 d'après Balzac). Voici donc ces milieux, de moins en moins compréhensifs : la nation, la population régionale ou provinciale, la ville, la classe, l'art et l'école artistique, le métier et la corporation, la famille. Je ne m'attarderai pas à discuter longuement l'influence de ces divers milieux sur les individus ; je dirai seulement que tous ces groupes, quels qu'ils soient, sont hétérogènes, et que la description qu'on en peut donner, convenant à la pluralité des individus, ne convient pas aux autres, qu'elle ne donne donc pas lieu à une science propre à nous instruire sans un examen particulier au sujet des individus qui les composent. Tous ces milieux ont donné lieu à des déconvenues de Taine, qui, après les avoir formulés, a vu ses formules contredites par des cas ou des faits particuliers ; ceux qui le connaissent savent ou prévoient qu'il n'en fut pas, un seul instant, troublé dans sa confiance en la science de l'histoire. Il a une définition de l'esprit français, il ne pense pas à s'assurer si l'esprit de beaucoup de Français n'y répugne pas. Il connaît l'esprit espagnol, étranger à la philosophie générale et à la vraie science de l'homme ; mais *Don Quichotte*, « ouvrage éclos par rencontre » ; demandez plutôt à Ticknor ? Je n'ai rien à demander à Ticknor. Je tiens sa démonstration pour bien faite. Et votre déclaration démontre à souhait que le jeu de vos formules, où le hasard entre comme facteur, n'est bien que jeu et non pas science. Voilà pour la nation. La province de La Fontaine a fait La Fontaine ; oui, mais à quelques lieues est né Racine. La ville où Balzac n'est pas né a formé Balzac ; il faut donc croire qu'elle n'a pas formé Mérimée, qui en était. La classe ! Demandez à Taine ce que c'est qu'un grand seigneur au temps de Louis XIV ; ce grand seigneur est toute grandeur, dans la fortune, dans les manières : aussi, quelle surprise, quand il apprend que le fils ou le petit-fils du grand Condé battait sa femme, et que parfois les princesses se soulaient comme des Suisses, comme ces Suisses de la garde à qui elles empruntaient leurs pipes. Et Madame de La Fayette, d'après laquelle il a décrit tout son monde, sans la connaître elle-même, et je ne dis pas par des sources découvertes depuis, non, mais par tout ce qu'elle nous donne à apprendre d'elle-même et tout ce que donnent ses amis, tels que Madame de Sévigné ! Madame de la Fayette pour Taine est si éthérée

qu'elle ignore qu'il y a au monde des confiseurs et des oies ; oui, et c'est cette même La Fayette qui, malade, trouvait la force d'écrire des gaillardises à Madame de Sévigné, cette même La Fayette qui dans sa jeunesse trouvait Enée trop dévot, et prétendait le priver des biens du monde : « Il faut l'envoyer cacher plutôt que de le mener faire la guerre en Italie, et l'envoyer à vèpres, au lieu de le conduire dans la grotte avec Didon. » En vérité, il faut avouer que ce « sondage » de Madame de La Fayette est bien mal fait par Taine, et qu'il n'en faudrait pas vingt ou trente de cette sorte pour méconnaître et défigurer toute une époque ou toute une classe. Sur l'art et l'école artistique, je remets l'occasion de vous entretenir au temps où nous étudierons la *Philosophie de l'Art* ; Taine n'y est pas plus heureux que sur les autres milieux. Sur le métier ou la corporation, il n'a rien eu à dire que des généralités, ou à s'échapper en boutades, comme lorsqu'il déclare qu'un badaud, « ancien mercier », ne sentira jamais rien aux beautés de Saint-Germain-des-Prés ; qu'a-t-il dit, quand il a su qu'un « ancien épicier » se mettait à la recherche de l'ancienne Troie ? Sur le métier il a été confirmé dans son idée par Balzac. Enfin sur la famille et sur l'éducation qu'elle donne, il a émis, comme dans l'étude sur Balzac, tels aphorismes qui laissent croire que tous les enfants d'un père doivent se ressembler. Je me suis dit bien souvent qu'il est fâcheux qu'il n'ait pas fait la classe plus longtemps ; quelque préconçus que fussent les résultats de ses observations, ici les sujets d'observation auraient été si près de lui, si fréquemment sous ses yeux, que, malgré la myopie de ses yeux physiques et la direction des yeux de son esprit tournés vers le dedans, il aurait fini par voir quelque chose d'eux, et par modifier quelque chose de ses idées sur l'homme. Entre autres choses, il aurait appris, puisqu'il avait besoin de l'apprendre, que deux frères parfois sont complètement dissemblables, malgré l'identité de race à la même génération, malgré l'identité du milieu éducateur.

En résumé, j'ai voulu seulement prouver que l'influence du milieu ou des milieux, quoique appréciable, ne permet pas à l'historien de conjecturer avec quelque assurance l'être et le devenir des divers individus qui y sont soumis ; et je ne crois pas avoir besoin de pousser plus loin cette démonstration, étant donné l'objet de ce cours. Si j'étudiais la question en elle-même et pour elle-même, je devrais examiner et, autant que possible, déterminer les divers degrés d'influence des divers milieux. Voyez le ch. iv de M. Le Bon, où il explique qu'il y a égalité mentale de tous les individus dans les races inférieures, et que l'inégalité entre les

divers individus d'une race est d'autant plus grande que cette race est plus élevée. Voyez aussi Hennequin, qui prouve que l'influence du milieu social, toute-puissante sur les individus à l'origine des sociétés, est nulle ou presque nulle dans l'épanouissement des civilisations. Vous trouverez à ce sujet des faits dans la *Cité antique* de Fustel de Coulanges. (V. Renan, *Hist. du peuple d'Israël*, t. I, p. 15.)

SUJETS DE DEVOIRS

(Faculté des Lettres de Rennes)

Dissertation philosophique.

(LICENCE ÈS LETTRES.)

1. Etude psychologique des conditions de la formation des idées générales et des jugements généraux.

2. Le sens du toucher.

3. Examiner la doctrine suivant laquelle la moralité consisterait dans la conformité de l'intention et de l'action individuelles avec la volonté générale, et la source dernière de l'immoralité serait l'égoïsme et la lutte de la volonté individuelle contre la volonté générale.

Dissertation française.

(LICENCE.)

1. Montrer, d'après le 1^{er} chant de l'*Art poétique*, que Boileau ramène à une théorie rationaliste l'esthétique et la critique littéraires. Apprécier et discuter cette théorie.

Consulter : Brunetière, *L'Evolution de la critique*. — Lanson, *Boileau* (Hachette).

2. Etudier, dans *Phèdre*, le personnage d'Oenone ; comment Racine a mis en œuvre et modifié la donnée fournie par Euripide ; caractère et rôle d'Oenone dans l'action.

3. Montrer que, dans la tragédie de *Zaïre*, « toute une partie du drame », comme le dit M. Brunetière (*les Époques du théâtre français* ; 11^e conférence), « sort des perplexités de Zaïre entre son amour, d'une part, et sa religion, d'autre part... Là même en est la donnée première et comme génératrice ; là aussi l'intérêt vraiment dramatique et durable. »

(AGRÉGATIONS DE GRAMMAIRE ET DES LETTRES.)

1. Le caractère du vieillard amoureux et jaloux au théâtre, particulièrement dans *Mithridate*.

2. De la critique littéraire dans Molière (critique de l'*École des Femmes*, *Impromptu de Versailles*).

3. Discuter la critique que J.-J. Rousseau a faite du caractère d'Alceste.

(LICENCE ÈS LETTRES.)

1. Du lyrisme au théâtre dans la tragédie classique et le drame romantique. Discuter cette opinion de Victor Hugo : « C'est surtout la poésie lyrique qui sied au drame ; elle ne le gêne jamais, se plie à tous ses caprices, se joue sous toutes les formes, tantôt sublime dans Ariel, tantôt grotesque dans Caliban. »

(Préface de *Cromwell*.)

2. « Le comique, dit Boileau (*Art poétique*, III), n'admet point en ses vers de tragiques douleurs. » Discuter cette théorie de la séparation des genres, en prenant pour exemple le *Don Juan* de Molière.

3. Voltaire dit quelque part (*Siècle de Louis XIV*, chap. xxxii), en parlant de l'*Art poétique* de Boileau, que « Corneille y eût trouvé beaucoup à apprendre ». Expliquer et discuter ce jugement en s'appuyant sur le III^e chant de l'*Art poétique*.

Dissertation latine.

(LICENCE ÈS LETTRES.)

1. Quæritur an æquum de M. Tullio Cicerone judicium tulerit Titus Livius cum scripsit : « Fortunæ diu prosperæ et, in longo tenore felicitatis, magnis interim ictus vulneribus, exilio, ruina partium pro quibus steterat, filiæ morte, exitu tam tristi et acerbo, omnium adversorum nihil, ut viro dignum erat, tulit, præter mortem ; quæ, vere æstimanti, minus indigna videri potuit, quod a victore inimico nihil crudelius passus erat quam quod, ejusdem fortunæ compos, ipse fecisset. »

(Tite-Live. *Frag.*)

2. Quæritur an merito de declamatoribus dixerit Petronius Arbiter : « Ideo ego adolescentulos existimo in scholis stultissimos fieri quia nihil ex iis quæ in usu habemus aut audiunt, aut vident, sed piratas cum catenis in littore stantes, sed tyrannos edicta scribentes quibus imperent filiis ut patrum suorum capita præcidant, sed responsa in pestilentia data ut virgines tres aut plures immolentur, sed mellitos verborum globulos et omnia dicta factaque quasi apavere et sesamo sparsa. Qui inter hæc nutriuntur, non magis sapere possunt quam bene olere qui in culina habitant. Pace vestra liceat dixisse, primi omnium eloquentiam perdidistis. »

3. Quæritur an Quintilianus recte Senecam judicaverit cum scripsit : « Multæ in eo claræque sententiæ, multa etiam morum gratia legenda, sed in eloquendo corrupta pleraque atque eo perniciosissima quod abundat dulcibus vitiis. Velles eum suo ingenio dixisse, alieno iudicio. »

(Quint., X, 1.)

Histoire de la philosophie.

(LICENCE ÈS LETTRES.)

1. La morale d'Aristote.
2. La théorie de l'Etat de Platon.
3. Le problème de la certitude dans la philosophie grecque.

Histoire ancienne.

(LICENCE ÈS LETTRES.)

1. Administration de l'Empire romain sous les Antonins.
2. L'Égypte et la civilisation gréco-égyptienne sous les Ptolémées.
3. La Gaule sous la domination romaine.

Histoire ancienne.

La reconstitution de l'empire maritime d'Athènes au iv^e siècle.

Histoire du Moyen-Age.

La politique de la France dans le grand schisme d'Occident.

Histoire moderne.

1. Les découvertes maritimes au xv^e et au xvi^e siècles.
2. Frédéric II, roi de Prusse.
3. Décrire les transformations politiques et sociales de l'Angleterre au xix^e siècle.

Géographie.

1. L'Algérie ; géographie physique et économique.
2. Le bassin du Mississipi.
3. Le massif central de la France.

Vers latins.

1. Suetonius villulam nuper emptam describit Plinio Juniori.

Thème grec.

Cependant, si ceux qui dominent aujourd'hui dans Rhodes, en étaient les maîtres absolus (ce qui n'est pas), je ne vous exhorterais pas à prendre en main leur défense, quand même ils promettaient de tout faire pour vous. Après s'être attachés quelques-uns des principaux pour détruire le gouvernement démocratique, ils les ont chassés dès qu'ils ont réussi. Or,

puisqu'eux, ils n'ont été fidèles ni au peuple, ni à ses ennemis, pourrions-nous compter sur de tels alliés ? Quoi qu'il en soit, je ne serais pas monté à la tribune, si je n'eusse considéré que l'utilité des Rhodiens, n'étant ami ni de leur ville, ni d'aucun d'eux en particulier. D'ailleurs, ces deux motifs, sans celui de vos intérêts, ne m'eussent jamais fait parler en leur faveur. Au reste, s'il est permis de le dire quand on vous excite à sauver les Rhodiens, je ne suis pas fâché qu'en contrariant vos légitimes prétentions, ils ont perdu la liberté, et que, pouvant s'allier à des Grecs qui les auraient traités en égaux, ils obéissent à des esclaves qu'ils ont reçus dans leur citadelle.

Grammaire et métrique.

(LICENCE.)

Premier sujet.

GRAMMAIRE :

I. Conjuguer en dialecte attique le parfait ὄϊα. Expliquer les formes de l'indicatif.

II. De l'emploi du passif impersonnel en latin.

III. Quelles particularités de syntaxe présentent les phrases suivantes :

1^o Ἐθέλω ὑμᾶς συντῆξαι καὶ συμφῶσαι εἰς τὸ αὐτὸ ὥστε δούοντας ἕνα γαγονέναι, καὶ ἕως ἂν ζῆτε, ὡς ἕνα ὄντα κοινῇ ἀμφοτέρους ζῆν.

(Plat., *Banquet*, 192.)

2^o Neque universe periculo summa rerum committebatur : et parva momenta levium certaminum ex tuto coëptorum, finitimo receptu, assuefaciebant territum pristinis cladibus militem, minus jam tandem aut virtutis aut fortunæ pœnitere suæ (Tit. Liv. XXII, 12).

3^o a) Ce n'est pas moi qui se ferait prier (Molière).

C'est eux qui ont bâti ce superbe labyrinthe (Bossuet).

L'occasion prochaine de la pauvreté, c'est de grandes richesses (La Bruyère).

b) Quant extorsions sont faites, justice en doit faire adrecement au prouffit et au mains endommageoux des parties et ne faire pas comme l'en souloit avant que les droiz fussent faiz.

(*Coutume de Bretagne*)

MÉTRIQUE :

I. Étudier la prosodie des désinences de la seconde déclinaison latine.

II. Comparer l'hexamètre de Virgile à l'hexamètre d'Homère.

III. Scander les vers suivants ; en déterminer le rythme :

1^o Εὖ τόδ' ἴσθαι, γῆς ἀνασσα τῆσδε, μὴ σε δῖς φράσαι,
μῆτ' ἔπος, μῆτ' ἔργον ὅν ἂν δύναιμι ἡγήσασθαι θείῳ
εὐμενέϊς γὰρ ὄντας ἡμᾶς τῶνδε συμβούλους καλεῖς.

(Eschyle, *Perses*, 173-175.)

2^o Certe edepol si quicquam 'st aliud quod credam aut certo sciam,
Credo ego hac noctu Nocturnum obdormivisse ebrium.

Nam neque se septentriones quoquam mutat atque uti exorta'st semel,

Nec jugula neque Vesperugo neque Vergiliæ occidunt. (Plaute, *Amphytrion*, 271-275.)

Deuxième sujet.

1. De la forme et de l'emploi du pronom réfléchi et du pronom possessif en grec, en latin et en français.

2. Le sénnaire iambique des comiques latins ; sa métrique, sa prosodie ; comparaison avec le trimètre iambique des comiques grecs.

Troisième sujet.

1. De la forme et de l'emploi du génitif en grec et en latin.

2. Le tétramètre trochaïque catalectique des Grecs et le septénaire trochaïque des Latins.

Licence philosophique.

1. Classification des vertus et définition des vertus principales.

2. La vie spéculative d'après les systèmes grecs de morale.

3. L'intensité des sensations. Exposé critique des méthodes pour déterminer les différences d'intensité juste perceptibles.

4. Déterminer les caractères essentiels de l'action morale et de l'action immorale.

Littérature latine.

1. *Version.* — Suét., Galba, 19 « Prius vero »... 20 « Videretur hortatum. »

Thème. — La Bruyère, chap. III, *des Femmes*. — « Il y avait à Smyrne une très belle fille... » jusqu'à : « Celui qui les devait venger n'avait pas encore paru. » (Édition G. Servin et A. Rébelliau, Hachette, 1890, pp. 195-196).

Syntaxe. — Faire les remarques utiles sur les phrases suivantes de T.-Live : « Pons sublicius iter pœne hostibus dedit, ni unus vir fuisset... Furium et Æmilium, si tribuni me triumphare prohiberent, testes citaturus fui rerum a me gestarum. — Vincebat auxilio loci paucitas, ni jugo circummissus Veiens in verticem collis evasisset. »

2. *Version.* — Tacite, Hist., I, 40 « Agebatur huc »... 44 « Corpora adjecta ».

Thème. — Racine, *Les Plaideurs*, préface : « Quand je lus les *Guêpes* d'Aristophane... » jusqu'à « ... Et ceux qui avaient cru se déshonorer de rire à Paris, furent peut-être obligés de rire à Versailles pour se faire honneur. »

Métrique. — En., VI, 83 « O tandem »... 92 « Oraveris urbes ». Étude

dier la coupe et le rythme de ces vers, c'est-à-dire montrer comment l'étude de la métrique peut être utile pour commenter ces vers au point de vue artistique ou littéraire.

∴

3. *Version.*— Suét., Galba, 20 « ... Illud mirum admodum... Sepulcræ dedit. »

Thème.— Nisard, *Poètes latins de la décadence*, Perse ou le stoïcisme et les stoïciens, V : « *Les faux stoïciens et les vrais stoïciens* : « Quand je parle du stoïcisme et des stoïciens... » jusqu'à : « ... L'érudition étouffe l'instinct, la terminologie tue le sentiment. »

Syntaxe.— Faire les remarques utiles sur les phrases : Tér. : Ad vos venio ornatu prologi.— Cés. : Sui capitis periculo ; commodo reipublicæ ; duarum cohortium damno.— T.-Live : Linteis tunicis constiterant.— Salustus haud sine clade, majore tamen jumentorum quam hominum perniciæ superatus est.

Histoire moderne.

1. Le régime parlementaire en Angleterre au XVIII^e siècle.
2. Les guerres de religion en France.
3. Comparer les idées politiques de Montesquieu, de Voltaire et de Rousseau.

Géographie.

1. L'Australie.
2. Les Alpes françaises.
3. La plaine de l'Allemagne du Nord.

Thème grec.

Si lorsque nous délibérons sur les intérêts de la République, l'ave-nir, caché pour tous les autres, se dévoilait à vous seul, vous deviez alors en révéler les secrets ; s'il se cachait pour vous-même, vous êtes comp-table de la même ignorance que les autres. Pourquoi donc suis-je plutôt accusé par vous, que vous par moi ? Cependant je l'emporte d'autant plus sur vous, quant au point dont il est question (je ne parle pas encore des autres), que je me suis livré à l'intérêt commun sans craindre ni con-sidérer pour moi aucun danger. Vous, au contraire, vous ne donnâtes aucun avis plus utile ; autrement, on n'eût pas suivi le mien ; vous ne fûtes d'aucun secours à la patrie. Ce que pouvait faire le citoyen le plus inutile et le plus malintentionné, vous le fîtes. Un homme qui tire sa gloire des malheurs de la Grèce mérite d'être condamné ; un homme qui profite des mêmes circonstances que les ennemis de l'État ne saurait être bien intentionné pour la patrie.

D'ailleurs, quand même l'avenir eût été connu de tous, que tous eussent prévu notre défaite, que vous, vous l'eussiez prédite, la République ne devait pas changer de conduite, pour peu qu'elle eût égard à sa propre gloire.

Grammaire grecque.

LICENCE ÈS LETTRES ET AGRÉGATION DE GRAMMAIRE.

1. Origine et développement du parfait grec en $\alpha\alpha$.
2. Syntaxe de l'article chez Homère.
3. De la forme et de l'emploi de l'infinitif en grec.

Langue et Littérature allemandes.1. AGRÉGATION. — *Thème.* — La Fontaine, L. VII. *Les Devineresses.**Version.* — Hamburgische Dramaturgie, 74^{tes} Stück : Ganz recht, jusqu'à la fin.*Dissertation.* — Der Einfluss Goethes auf Schillers Wallensteins Lager.

CERTIFICAT D'APTITUDE. — Même thème et même version que pour l'agrégation.

Dissertation. — Des prépositions séparables et inséparables en allemand.

LICENCE. — Même thème que pour l'agrégation.

Version. — Laokoon, XVI, Doch ich will versuchen, jusqu'à : Hieraus fließt.*Dissertation.* — Gibt es eine deutsche classische Sprache und ein deutsche classische Literatur ?2. AGRÉGATION. — *Thème.* — La Fontaine, L. VII. *Un animal dans la Lune*, jusqu'à un éléphant.*Version.* — Hamburgische Dramaturgie, 75^{tes} Stück : Diese Gedanken, jusqu'à : Aristoteles will.*Dissertation.* — Les théories dramatiques de Hebbel d'après la Préface de *Maria Mudgalena*.

CERTIFICAT D'APTITUDE. — Même thème et même version que pour l'agrégation.

Dissertation. — Comment enseignerez-vous à vos élèves la conjugaison des verbes irréguliers ?

LICENCE. — Même thème que pour l'agrégation.

Version. — Laokoon, XVI, Hieraus fließt, jusqu'à : Zwingen den Homer.*Dissertation.* — Klopstock als Vater der neueren deutschen Lyrik betrachtet.3. AGRÉGATION. — *Thème.* — La Fontaine, L. VII. *Un animal dans la Lune* : « Naguère l'Angleterre... », jusqu'à la fin.*Version.* — Hamburgische Dramaturgie, 75^{tes} Stück : Aristoteles will, jusqu'à : Es beruht aber Alles.*Dissertation.* — Wahrheit und Dichtung in Goethes Dichtung und Wahrheit.

CERTIFICAT D'APTITUDE. — Même thème et même version que pour l'agrégation.

Dissertation. — De la différence de la langue parlée et de la langue écrite en allemand.

LICENCE. — Même thème que pour l'agrégation.

Version. — Hamburgische Dramaturgie, XVI, Zwingen den Homer, jusqu'à : Und wenn wir von diesem Scepter (sauter les citations grecques).

Dissertation. — Die Sturm und Drangperiode.

AGRÉGATION DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

DES JEUNES FILLES.

Dissertation française.

1. Le personnage d'Eriphile dans *Iphigénie* ; son caractère et son rôle
2. La Bruyère peintre des mœurs de son temps dans le chapitre de *la Société et de la Conversation*. — Faire ressortir la portée générale de cette peinture.
3. De l'inspiration humaine dans les *Contemplations*.

Grammaire française.

1. De la formation et de l'emploi du subjonctif en français.
 2. De la formation du pluriel des noms français.
 3. Que faut-il entendre par mots français d'origine savante ?
-

SOUTENANCE DE THÈSES.

Le 29 avril 1896, M. EMILE LEGOUIS, ancien élève de la Faculté des Lettres de Paris, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Lyon, a soutenu devant la Faculté des Lettres de Paris, en Sorbonne, les deux thèses suivantes pour le doctorat :

THÈSE LATINE : *Quomodo Edmundus Spenser ad Chaucerum se fingens in eclogis « The Shepheardes Calender » versum heroicum renovavit ac refecerit.*

THÈSE FRANÇAISE : *La jeunesse de William Wordsworth (1770-1798), Etude sur le « Prélude ».*

M. Legouis a été jugé digne d'obtenir le grade de docteur avec mention très honorable.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

ÉTAT DE LA PUBLICATION DES CLASSIQUES POPULAIRES

(49 volumes parus)

LITTÉRATURES ANCIENNES

- HOMÈRE**, par A. COUAT, recteur de l'Académie de Bordeaux, 1 vol.
HERODOTE, par F. CORRÉARD, professeur agrégé d'histoire au lycée Charlemagne, 1 vol.
PLUTARQUE, par J. DE CROZALS, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Grenoble, 1 vol.
DÉMOSTHÈNE, par H. OUVRE, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, 1 vol.
CICÉRON, par M. PELLISSON, agrégé des lettres, inspecteur d'Académie, docteur ès lettres, 1 vol.
VIRGILE, par A. COLLIGNON, professeur à la Faculté des lettres de Nancy, 1 vol.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

- DANTE**, par EDOUARD ROD, 1 vol.
LE TASSE, par EMILE MELLIER, agrégé de l'Université, inspecteur d'Académie, 1 vol.
CERVANTES, par LUCIEN BIART, 1 vol.
SHAKESPEARE, par J. DARMESTETER, professeur au Collège de France, 1 vol.
GÛTHE, par FIRMERY, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Lyon, 1 vol.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Moyen Âge et Seizième Siècle

- LA POÉSIE LYRIQUE en France au moyen âge**, par LÉON CLÉDAT, doyen de la Faculté des lettres de Lyon, 1 vol.
LE THÉÂTRE en France au moyen âge, par LE MÊME, 1 volume (Nouveauté).
LES CHRONIQUEURS, par A. DEBIDOUR, inspecteur général de l'Enseignement secondaire.
Villehardouin. — Joinville, 1 vol.
Froissart. — Commines, 1 vol.
RABELAIS, par EMILE GEBHART, professeur à la Sorbonne, 1 vol. (Nouveauté).
RONSARD, par G. BIZOS, recteur de l'Académie de Dijon, 1 vol.
MONLUC, par CH. NORMAND, docteur ès lettres, professeur agrégé d'histoire au lycée Condorcet, 1 vol.
MONTAIGNE, par M. LANUSSE, professeur agrégé de l'Université, docteur ès lettres (Nouveauté).

Dix-septième Siècle

- CORNEILLE**, par EMILE FAGUET, chargé de cours à la Sorbonne, 1 vol.

Tous les ouvrages de cette collection sont approuvés par le Ministère de l'Instruction publique.

CARDINAL DE RETZ, par CH. NORMAND, professeur agrégé d'histoire, docteur ès lettres, 1 vol. (*Nouveauté*).

LA ROCHEFOUCAULD, par F. HÉMON, inspecteur d'Académie à Paris, 1 vol. (*Nouveauté*).

LA FONTAINE, par EMILE FAGUET, 1 vol.

MOLIÈRE, par HIPPOLYTE DURAND, inspecteur général honoraire de l'Instruction publique, agrégé des lettres, 1 vol.

RACINE, par PAUL MONCEAUX, docteur ès lettres, professeur de rhétorique au lycée Henri IV, 1 vol.

BOILEAU, par PAUL MORILLOT, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Grenoble, 1 vol.

M^{me} DE SÉVIGNÉ, par R. VALLÉRY-RADOT, 1 vol.

BOSSUET, par G. LANSON, docteur ès lettres, maître de conférences à l'Ecole Normale supérieure, 1 vol.

FÉNELON, par G. BIZOS, 1 vol.

LA BRUYÈRE, par M. PELLISSON, 1 vol.

SAINT-SIMON, par J. DE CROZALS, 1 vol.

Dix-huitième Siècle

MONTESQUIEU, par EDGAR ZEVORT, recteur de l'Académie de Caen, 1 vol.

LE SAGE, par LÉO CLARETIE, agrégé des lettres, docteur ès lettres, 1 vol.

VOLTAIRE, par EMILE FAGUET, 1 vol.

J.-J. ROUSSEAU, par L. DUCROS, professeur de Littérature française à la Faculté des lettres d'Aix.

BUFFON, par H. LEBASTEUR, professeur agrégé des Lettres au lycée de Lyon, 1 vol.

FLORIAN, par LÉO CLARETIE, 1 vol.

ANDRÉ CHÉNIER, par PAUL MORILLOT, 1 vol.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, par DE LESCURE, 1 vol.

Dix-neuvième Siècle

CHATEAUBRIAND, par A. BARDOUX, vice-président du Sénat, membre de l'Institut, 1 vol.

VICTOR HUGO, par E. DUPUY, inspecteur général de l'Enseignement secondaire, 1 vol.

LAMARTINE, par EDOUARD ROD, 1 vol.

BÉRANGER, par CH. CAUSERET, agrégé de l'Université, docteur ès lettres, inspecteur d'Académie, 1 vol.

AUGUSTIN THIERRY, par F. VALENTIN, professeur agrégé au lycée Buffon (*Nouveauté*).

MICHELET, par F. CORRÉARD, 1 vol.

THIERS, par EDGAR ZEVORT, 1 vol.

GUIZOT, par J. DE CROZALS, 1 vol.

A. DE MUSSET, par A. CLAVEAU, 1 vol.

EMILE AUGIER, par H. PARIGOT, professeur de rhétorique au lycée Janson-de-Sailly, 1 vol.

QUATRIÈME ANNÉE
8^e Série

N. 27.

21 MAI 1896.

JUN 17 1896

Année Scolaire 1895-1896

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique
QUATRIÈME ANNÉE

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur en chef : N. FILOZ.

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

SOMMAIRE

GASTON BOISSIER.....	Séjan (<i>Collège de France</i>).
PETIT DE JULLEVILLE.....	Jean de Montreuil (<i>Sorbonne</i>).
A. BELJAME.....	Pope et son groupe littéraire (<i>Sorbonne</i>).
GABRIEL SÉAILLES.....	Philosophie de M. Renouvier — La science totale (<i>Sorbonne</i>).
CHARLES SEIGNOBOS.....	Intervention de la Suède et de la France dans la Guerre de Trente Ans (<i>Sorbonne</i>).
E. DROZ.....	Taine. — Les facteurs généraux de l'histoire. Le moment (<i>Faculté des Lettres de Besançon</i>).

SOUTENANCE DE THÈSES.
SUJETS DE DEVOIRS.

PARIS
LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}, ÉDITEURS
15, RUE DE CLUNY, 15
1896

OUVRAGES RÉCEMMENT PARUS

La sixième **Année philosophique** (1895) de M. F. PILLON, ancien rédacteur de la *Critique philosophique*, vient de paraître dans la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine* de l'éditeur Félix Alcan. (1 vol. in-8°, 5 fr.)

Ce volume débute par un mémoire de M. Renouvier intitulé *Doute ou Croyance*, dans lequel l'auteur s'est proposé surtout de montrer comment du déterminisme sort logiquement, par la vertu de son hypothèse, le doute sur tout jugement et sur sa propre vérité, et comment de l'infinisme la contradiction. c'est-à-dire, à tout le moins, le doute encore. Le second mémoire, dû à M. Dauriac, est une réponse à M. Fouillée en faveur de la *philosophie de la contingence* et une défense des idées critiques. Enfin M. Pillon, avant d'aborder la bibliographie de la philosophie française en 1895, à laquelle plus de cent pages sont consacrées, traite de l'*Evolution de l'idéalisme au XVIII^e siècle* et en particulier de l'idéalisme de Lanion, dont les vues peuvent être considérées comme un progrès notable de l'idéalisme malebranchiste, et du scepticisme de Bayle qui semble s'être donné pour tâche de mettre en lumière cette parole de Pascal : « Nous avons une impuissance de prouver invincible à tout le dogmatisme. »

Le Mouvement idéaliste et la Réaction contre la Science positive, par ALFRED FOUILLÉE. (1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*, 7 fr. 50. — Paris, Félix Alcan, éditeur.)

L'état apparent de notre société, c'est l'anarchie intellectuelle et morale ; cette apparence n'est-elle point superficielle ? Ne cache-t-elle point une direction précise et, en somme, un progrès ? Est-ce en faveur du mysticisme qu'a lieu la réaction contre les abus de la science positive, ou prépare-t-elle une réconciliation de la science mieux interprétée avec la morale mieux comprise ? L'auteur recherche dans ce livre, les origines, les formes diverses, le résultat probable du mouvement idéaliste ; il étudie les limites, la valeur, la prétendue faillite de la science, le vrai rôle de la croyance, les abus de l'inconnaissable dans la philosophie et dans la morale ; il passe en revue les diverses écoles de philosophie contemporaine : spiritualisme, néo-kantisme, philosophie de la contingence, etc. ; il critique les nouvelles théories sur la connaissance et sur l'existence. Cet ouvrage est le vivant tableau d'une agitation intellectuelle dont il importe au plus haut point de dégager le sens et de marquer le but. Au lieu des vagues aspirations dont se contentent parfois les jeunes écoles, l'auteur poursuit une doctrine précise, capable de concilier l'idéalisme avec les résultats de la science positive.

Histoire de la langue et de la littérature française, des origines à 1900, ornée de planches hors texte en noir et en couleur, publiée sous la direction de M. PETIT DE JULLEVILLE, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, t. I, Moyen Age, 1^{re} partie, A. Colin et C^{ie}, in-8°.

Les deux premiers fascicules de ce tome premier viennent de paraître. Ils contiennent une préface de M. Gaston Paris, une étude de M. Petit de Julleville sur la *Poésie narrative religieuse*, et le commencement d'une étude de M. Léon Gautier sur l'*Epopée nationale*.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

Paraissant le Jeudi

LITTÉRATURE LATINE

COURS DE M. GASTON BOISSIER.

(Collège de France)

Séjan.

Séjan fut le favori de l'empereur Tibère. Quel était alors le rôle et la puissance d'un favori? — Le pouvoir impérial était trop vaste pour être exercé, dans la pratique, par un seul homme; le prince avait des aides. Jules César le premier se servit, dans la paix, des conseils du banquier Optumus, dans la guerre de ceux d'un Espagnol d'origine, Cornelius Balbus, *praefectus fabrum*, son second et son ambassadeur. Auguste s'entoura d'Agrippa, un soldat de fortune devenu grand général, et de Mécène, resté toute sa vie simple chevalier.

Le pouvoir impérial affectait trop d'être un pouvoir d'opinion pour constituer jamais un gouvernement régulier nouveau. Il fallait respecter la vieille organisation. Et pourtant l'empereur avait besoin d'instruments pour communiquer à tous sa volonté. Serait-ce le sénat? Il était trop nombreux, et représentait la tradition opposée. Les consuls? Mais le peu de durée de leurs fonctions se fût mal accordée avec les desseins à long terme des princes. Bref, les empereurs se résignèrent à n'avoir point de cabinet officiel. Au surplus, eux-mêmes n'avaient point officiellement de pouvoirs.

L'empereur fut donc amené à gouverner l'empire comme sa maison. Une maison de grand seigneur romain se gouvernait par des esclaves et des affranchis. L'empire de même. Par la force

des choses, leur autorité dépassa en effet bientôt l'enceinte de la demeure impériale pour s'étendre à tout l'empire, ou plutôt s'étendit à tout l'empire par ce seul fait qu'elle régnait dans la maison de l'empereur. Le gouvernement des affranchis, issu du pouvoir mal défini de l'empereur, arriva à son apogée sous Claude.

Il faut ajouter cependant que, si les formes anciennes subsistaient d'abord, à la longue elles furent supplantées, ou, mieux, doublées par de nouvelles. Dès les premiers princes, on vit apparaître des noms inusités. La « cour », cette expression de dépendance et de servitude, fut désignée par le terme d'*aula*. Le « palais » fut le Palatium, la colline sur laquelle s'élevait la maison impériale. Après les mots vinrent les choses ; et, dès le principat d'Hadrien, l'empereur aura désormais un conseil officiel des ministres, pris parmi les chevaliers, et des secrétaires d'Etat chargés des différentes branches de l'administration.

Tibère, lui, avait conservé et continué les traditions d'Auguste. Sallustius Crispus, le neveu du grand historien, après avoir été le conseiller d'Auguste, l'était devenu de Tibère (*Ann.* II, 30). De même, Cocceius Nerva, le grand-père de l'empereur de ce nom. Il y avait en outre un Conseil, formé de vingt sénateurs, déjà réuni par Auguste, qui prit sa forme durable sous Tibère, et devint une sorte de Conseil d'Etat et Conseil privé, *Concilium principis*. Enfin Tibère eut un favori, Séjan.

Il est extrêmement curieux de voir ce prince, d'une intelligence si pénétrante, si soupçonneux en même temps et si jaloux de son pouvoir, consentir à le partager, et tomber, sans s'en apercevoir, sous la domination de sa créature, dont il est la dupe. Il faut bien que ce soit là une loi de tous les temps, à laquelle les puissants voudraient vainement se soustraire.

Séjan était un homme de petite naissance. Fils de Sejus Strabon, chevalier romain de Vul-inii ; puis, adopté par la *gens Ælia*, il succéda à son père dans la charge de préfet du prétoire. Le préfet du prétoire commandait aux cohortes de la garde prétorienne. On sait que, sous la République, chaque préteur avait sa garde, ou cohorte prétorienne, formée, soit de partisans et défenseurs dévoués, — Scipion Emilien, par exemple, se fit une garde de cinq cents de ses clients, — soit de soldats d'élite choisis ailleurs, ou enfin de jeunes gens de bonne naissance, qui préféreraient servir dans ce poste d'honneur. Pendant les guerres civiles, les triumvirs, se défiant du reste de leurs troupes, accrurent les cohortes de leur garde, et en firent de véritables petites armées.

Octave ne renvoya pas ses cohortes prétoriennes : par une tran-

sition naturelle, une des institutions de l'empire était née. Il y eut neuf cohortes pour la garde du prince ; toutes à peu près étaient composées de fantassins. Le service y était de seize ans, avec l'avantage de la double solde. Une des conditions requises était d'être italien. On ajouta aux neuf cohortes prétoriennes trois cohortes urbaines, puis sept de vigiles. Les cohortes prétoriennes correspondaient à notre garde impériale ; les cohortes urbaines à notre garde municipale, et les vigiles étaient à la fois des sapeurs-pompiers et des soldats de police. Les vigiles avaient à leur tête un préfet ; les prétoriens, un préfet du prétoire ; les cohortes urbaines, des tribuns. Enfin Rome était divisée en quatorze arrondissements : chaque cohorte de vigiles étendait sa surveillance sur deux arrondissements.

Tant que vécut Auguste, la nouvelle institution n'eut pas une extrême importance. Il ne voulait que trois cohortes prétoriennes dans Rome, plus une au palais. Cette dernière, il est vrai, ne portait même pas l'uniforme. Il était remplacé par la toge des citoyens. Le préfet ne commandait donc, en somme, qu'à trois cohortes. L'habileté de Séjan, et le fondement de son pouvoir, fut de faire accepter à Tibère d'appeler à Rome toutes les cohortes. Elles étaient jusque-là dispersées dans diverses garnisons. Séjan persuada à Tibère que la vie de garnison nuisait à leur discipline, et que surtout l'on n'avait pas à Rome assez de troupes sous la main pour lutter au besoin contre les émeutes. On construisit alors un camp spécial, ou *castra prætoris*, sur les indications de Séjan. Il existe encore aujourd'hui, un peu au delà des *Thermes* de Dioclétien. C'était une sorte de Champ-de-Mars, en dehors du *pomærium* sacré, mais adjacent à la muraille, ayant sa porte principale tournée vers la ville. Plus tard, il fut compris dans l'enceinte d'Aurélien.

Séjan, établi dans cette situation de préfet du prétoire, s'attira bientôt la confiance complète de Tibère dans une circonstance très particulière. Tibère et plusieurs grands personnages se trouvant ensemble dans une grotte, la paroi supérieure de la grotte s'effondra : tous s'enfuirent sans songer à Tibère, sauf Séjan, qui le sauva (IV, 59). Depuis ce temps il crut au profond dévouement de son préfet du prétoire. Il fallait cependant des qualités toutes spéciales pour se maintenir dans la confiance et connaître les secrets de Tibère : Tacite ne nous explique point comment y parvint Séjan. Dans le portrait qu'il nous a laissé de lui (*Ann.* IV, 1), on chercherait vainement de ces traits particuliers qui révèlent l'individu. Comme tous les portraits dans Tacite et chez les anciens, le portrait de Séjan est très beau, mais très général : « *Corpus illi*

« laborum tolerans, animus audax : sui obtegens... palam compo
« situs pudor, intus summa apiscendi libido.. » On croirait lire
un portrait de Catilina ou de tel autre ambitieux. Les anciens en
effet visaient à noter les traits de ressemblance entre les figures
historiques, afin d'en dégager une leçon morale. Ils insistaient
sur les traits communs, négligeaient le détail caractéristique,
le seul important, il faut bien l'avouer, aujourd'hui, sinon pour le
moraliste, du moins pour l'historien fidèle. D'un mot, on résumera
cette différence : Michelet nous présente des individus ; les
anciens réalisaient un type.

Il semble qu'une des plus brillantes et des plus utiles qualités
de Séjan fut la parfaite distinction. C'était un homme du monde
accompli. Bien fait d'ailleurs de sa personne, et plein de séduction
pour les femmes, dont le rôle était si important alors dans
la famille impériale (Livie, Agrippine), c'est par ce chemin qu'il
résolut de faire sa fortune.

Il était gêné dans la faveur du prince par Drusus, le fils de
Tibère, alors âgé de trente ans environ, et que son père avait dû,
malgré lui, placer après Germanicus dans l'ordre de succession à
l'empire. Un trait qui fait grand honneur à ce Drusus, c'est qu'il
resta toujours l'ami de Germanicus. Il était d'ailleurs de caractère
assez opposé ; c'était une nature de soldat, avec des parties
d'un excellent général, mais aussi brutal, emporté, aimant le
sang versé, et passionné pour les combats de gladiateurs. Il détestait
Séjan, le favori de son père, et un jour, nous dit Tacite
(*Ann.* IV, 3), il lui avait donné un soufflet. On sait quelle
injure c'était que de recevoir ce châtiment réservé aux esclaves.
Séjan résolut une vengeance cruelle contre Drusus. Il séduisit
sa femme, Livilla, sœur de Germanicus, cousine germaine
de son mari, d'abord laide (*Ann.* IV, *ibid.*...) puis la plus belle
de Rome. Pour prix de l'adultère, il lui promit le mariage, l'empire,
et la fit consentir à l'empoisonnement de Drusus, qui bientôt
suivit (*Ann.* IV, 7). Mais Séjan commit alors une imprudence : il
écrivit à Tibère pour lui demander la main de Livilla. Tibère, sans
se montrer ouvertement irrité de cette audace, répondit par une
lettre habile et négative (XXXIX-XL).

Séjan reprit ses avantages par un coup de maître. Il décida
Tibère à s'éloigner de Rome. Alors commença cette absence prolongée
de onze ans qui a étonné tous les contemporains, que Claude lui-même,
cet empereur bavard qui parlait de tout, appellera, dans un discours
sur une délimitation de frontières d'un petit territoire des Alpes,
une absence entêtée (*absentia pertinax*), et qu'on n'explique pas encore
parfaitement.

Tacite donne deux raisons à cet éloignement de Tibère : d'abord sa vieillesse, ce qui est un motif insuffisant, puis le désir de fuir l'autorité de sa mère Livie, qui, âgée de quatre-vingt-dix ans, n'avait pas cessé d'être honorée et d'exercer une sorte de tutelle sur les actes du prince. La raison est peut-être plus simple. Tibère était d'une nature mélancolique, triste. Il avait en horreur la représentation. Il entra un jour dans son palais, en voyant la foule accueillir sa sortie par des acclamations et des cris de joie. Enfin c'était un soupçonneux et un égoïste : autant de motifs d'aimer la solitude (*Ann.* IV, 57-58.).

Il erra d'abord, pour ainsi dire, quelque temps dans des villas autour de Rome ; enfin il se fixa dans la merveilleuse et sauvage île de Caprée, rocher escarpé et fleuri, parfumé et inaccessible, qui devint comme le nid effrayant de l'aigle, d'où devaient partir les ordres de mort. (*Ibid.* LXII.)

Ces ordres, Séjan les provoqua. Il était le véritable maître de Rome et de l'empire. Tibère ne rentra jamais, même pour un jour, dans la capitale ; deux ou trois fois, à travers la campagne romaine, on le vit s'approcher des portes ; mais toujours, soit crainte, soit obstination puérile, il retournait à sa solitude. Cependant Séjan poursuivait le projet qui devait faire de lui le successeur à l'empire. Ici se place la fin lamentable de la famille de Germanicus.

Les enfants de Germanicus étaient les héritiers légitimes et depuis longtemps désirés de l'empire. Malheureusement leur mère Agrippine devint, après la mort mystérieuse de son mari, encore plus intraitable et plus hautaine. Son entourage, rempli d'espions apostés par Tibère et Séjan, la trahissait. En vain Livie, la vieille impératrice, voulut rapprocher Tibère et Agrippine : Séjan persuada à Agrippine, par de fausses dénonciations, que Tibère avait résolu de l'empoisonner : dans un banquet offert chez le prince Agrippine s'abstint de tous les mets. Les soupçons de Tibère ne semblaient-ils pas justifiés ? Bientôt une affreuse calomnie fut répandue contre la chaste veuve de Germanicus, que Séjan avait vainement tenté de séduire (IV, 12) et qu'on accusa d'adultère avec Asinius Gallus. Elle fut traduite en justice, condamnée, et exilée dans l'île de Pandataria.

Agrippine avait eu la plus belle famille du monde. Lors du triomphe de Germanicus, on avait vu à ses côtés cinq garçons. Elle avait encore trois filles. Toutes trois furent assassinées : des cinq fils, trois furent assassinés également ; un seul survécut. L'aîné, Néron, avait hérité de la fierté de sa mère. Il blessa plusieurs fois Tibère par ses propos et par ses actes. Il avait épousé sa cousine, la fille de Livilla et de Drusus, Julie. Celle-ci jouait auprès de

Néron le même rôle qu'avait joué Livilla auprès de Drusus. Elle épiait les moindres paroles de son mari, et les rapportait à Séjan. Bientôt Néron fut exilé dans l'île de Pontia, où il se donna la mort. Tibère, l'ayant appris, envoya au sénat le registre qu'on avait tenu de tous ses actes et de ses moindres gestes.

Restait Drusus, le cadet de Néron, que l'habileté de Séjan avait amené à trahir son frère, dans l'espérance de prendre sa place (IV, 60). Il fut enfermé au Palatin : pendant plusieurs jours on entendit les cris du malheureux, réduit à tromper sa faim par les plus abominables expédients. Quand on pénétra dans sa prison, on vit qu'il avait dévoré la bourre de ses matelas (VI, 23).

Ainsi Séjan s'était débarrassé de tous les enfants de Germanicus, à l'exception d'un seul, Caligula, qui survécut pour son malheur et pour celui de l'empire. Il est vrai que Séjan n'avait pu jouir de son triomphe. Il avait précédé dans la tombe Drusus lui-même, et, après lui avoir porté les premiers coups, s'était vu attaqué par un parti d'opposition sans cesse grandissant, et qui eut bientôt à sa tête Tibère lui-même.

Nous avons perdu la partie des *Annales* qui racontait la chute de Séjan (lacunes du livre V), et nous sommes forcés d'y suppléer par les récits de Suétone et de Dion Cassius. Il est certain que Séjan commit une maladresse en attendant trop longtemps de demander à Tibère de l'associer à l'empire. Il laissa passer le moment de sa plus grande faveur. Cette hésitation lui fut funeste. Bientôt des signes de défiance furent visibles chez Tibère : le sénat leur ayant décerné, à lui et à Séjan, le consulat pour cinq ans, Tibère refusa cet honneur pour lui-même afin de l'enlever à Séjan. Le crédit de Séjan, alors à Rome, ne fut plus assez fort pour qu'il obtint de retourner à Caprée. Tibère ayant donné à Caius la robe virile, et laissé percer son intention d'en faire son héritier, Sejan perdit tout espoir, et osa tramer une conspiration contre l'empereur. Un de ses satellites vendit le secret à Antonia, qui fit aussitôt partir un esclave pour Caprée. Tibère répondit par un message au sénat.

Il fut très habile : sa lettre commençait par des éloges, puis il accusait à mots couverts ; enfin, ne cachant plus sa pensée, il terminait en se déchaînant contre Séjan, et en ordonnant formellement d'agir avec lui comme avec un traître et un rebelle. Le nouveau préfet, Macron, envoyé à Rome pour porter ce message, accomplit sa mission sans résistance : Dion Cassius, qui très probablement travaillait d'après Tacite, nous a laissé un curieux récit de cette scène. Le visage des sénateurs changeait d'expression à chaque phrase de la lettre de Tibère ; enfin ils ne doutent plus :

c'est bien la condamnation du favori que le prince exige : tous alors se précipitent, accablent le malheureux, et l'eussent mis en pièces, si on ne l'eût entraîné pour le réserver au dernier supplice.

Cinquante ans après, un grand écrivain, Juvénal (*Satire X*) faisait allusion à cette scène en termes tragiques. Donnant Séjan en exemple de l'inconsistance des plus grandes fortunes, il peignait l'acharnement de la populace, et même des grands, contre le moindre souvenir de celui que naguère on adorait. Ses statues elles-mêmes sont brisées :

« Descendunt statuæ
 ...deinde ex facie toto orbe secunda
 Fiunt urceoli, pelves, sartago, matellæ.

Et pourtant que lui reprochait-on ? Ses cruautés ; mais il n'avait été qu'un instrument. On lui en voulait en réalité d'avoir su échapper à cette tyrannie du prince, dont il s'était affranchi par son habileté, et dont on était l'esclave, au moment même où l'on croyait le plus lui échapper. On brisait le favori ; mais on le brisait sur l'ordre du prince (*verbosa et grandis epistula venit a Capreis. — Sat. X, 63-72*). « La fournaise est grande », s'écriait Juvénal, « magna est fornacula. » En effet, la vengeance de Tibère fut d'autant plus terrible qu'il avait été une dupe, que toute son habileté n'avait pu lui faire démêler les desseins de Séjan, et qu'il s'en sentait humilié. Il avait conscience d'avoir été ridicule : pour paraître désabusé, il fut terrible. Tous les amis de Séjan furent massacrés. Livilla, renvoyée à sa mère Antonia, fut condamnée à mourir de faim. Les quatre enfants de Séjan furent tués, avec un raffinement de cruauté inouï. On sait la lamentable fin de sa fille (*Ann. V, 9*).

C'était la révélation au monde romain d'un nouveau Tibère : le prince doux, poli, dissimulé, mettait au jour l'empereur sanguinaire et féroce qu'il avait jusque-là contenu et enveloppé. L'ère des monstres était ouverte.

R. L.

LANGUE ET LITTÉRATURE DU MOYEN ÂGE

COURS DE M. PETIT DE JULLEVILLE

(Sorbonne)

Jean de Montreuil.

Jean de Montreuil a eu l'avantage d'être l'objet d'une étude approfondie : il a été choisi comme sujet de thèse par M. Antoine Thomas (1), et ce travail est fort intéressant. Le lieu de naissance de Jean de Montreuil est inconnu : on ne sait pas s'il tient son nom de son pays natal, — et du reste, s'il en était ainsi, nous ne saurions pas mieux lequel des innombrables Montreuil aurait pu lui donner naissance. Il est curieux de remarquer que cet homme, auteur de tant de lettres familières et politiques, si précieuses pour son histoire et celle de son époque, n'a pas dit un mot de ses origines. Cela est tellement contraire à nos habitudes que nous en sommes confondus. La date de sa naissance n'est pas mieux connue, mais, approximativement, nous pouvons la placer en 1354 : une lettre datée de 1417 lui attribue l'âge de 64 ans. Le premier témoignage un peu certain que nous ayons est celui qu'il montre, en 1391, secrétaire de Charles VI : « Magistro J. de Musterialio, secretario regis, pro vadiis suis de XII solidis per diem CIII, XX dies ad hunc terminum CVIII libras, XII sol. par. » Il demeura jusqu'à sa mort dans cet emploi, servant encore le duc de Bourgogne et le duc d'Orléans. De bonne heure, Jean de Montreuil était entré dans les ordres. Chanoine de Rouen, il devint bientôt prévôt de Lille, et volontiers il se désigne par ce titre : il n'est au fond ni meilleur, ni pire que ses contemporains ; il pratiqua l'abus qui florissait à ce moment : il accumula les prébendes. « Une bonne provision de livres », une récolte faite pour l'année, voilà toute l'ambition de Jean de Montreuil : d'après ses lettres (2), il nous apparaît d'ailleurs comme un homme fort à l'aise. Il amassa sans cesse et, quand il se trouva assez bien pourvu, il refusa de nouveaux bénéfices. Il justifia sa fortune, en s'adonnant sou-

(1) *De Joannis de Monsterolio vita et operibus*, par Antoine Thomas. Paris, 1883, in-8°, spec. p. 3 et suiv., 12-14 et seq., 52 et seq. 63-66-102.

(2) *Veterum scriptorum amplissima collectio* de Dom Martène, t. II, col. 1311 (Paris, 1724, in-f°) : lettre 6 pour ce qui concerne sa fortune.

vent aux plaisirs de la littérature, en profitant de son grand talent pour les ambassades : en 1394, nous le voyons en Angleterre ; en Italie, en 1400 ; il va en Allemagne, à Avignon, auprès de Benoît XIII, en 1404 ; en 1412, il est à Rome en mission auprès de Jean XXIII. Jean de Montreuil eut des liens d'union avec les humanistes, notamment avec Léonard l'Arétin ou d'Arezzo. Léonard l'appelle *humanissimus studiorum nostrorum ardentissimus*. En 1413, il est en ambassade chez le duc de Bourgogne. Il disparaît ensuite dans la guerre civile, s'attache au parti d'Orléans et refuse de quitter Paris, où ce parti tint, après Azincourt, jusqu'en 1418. « Rester dans la capitale, écrit-il, séjour où le roi manque trop souvent et où sa présence est pourtant plus nécessaire qu'ailleurs, me paraît la conduite à tenir pour un homme d'Etat, s'il n'y a pas inconvénient à cela. » Il paya d'ailleurs de sa vie son obstination : le 29 mai 1418, les portes de Paris sont ouvertes ; comme le raconte le *Journal du Bourgeois de Paris*, quinze jours s'écoulèrent pendant lesquels on remplit les prisons de gens éminents appartenant au parti armagnac. Le 12 juin, le peuple est réveillé par des cris d'alarme ; la populace est en délire, elle se jette sur la prison du palais. *Tuez ces chiens !* voilà le cri qui retentit de toutes parts. Un massacre sans ordre s'ensuit : on tue au hasard de la rencontre et de la fureur ; on s'acharne sur les cadavres et on enfonce les épées jusqu'à la garde dans ces corps déjà inertes. Saint-Eloi, Saint-Martin-des-Champs, le Temple sont les théâtres d'assassinats sans nom. On n'hésite pas à brûler vifs des prisonniers, comme des « chiens ou moutons » ; les évêques, comme les membres du Parlement, succombent, et Juvénal des Ursins n'évalue pas à moins de 2.000 le nombre des victimes de cette journée. Comme nous le dit Monstrelet, le corps du chancelier fut traîné nu par les rues de Paris, et « ce fut grand pitié que ces pauvres gens qui n'étaient que des soudoyers ». Plusieurs sont attachés à une corde et pendus ; à peine peut-on citer quelques prisonniers qui furent sauvés moyennant finance. D'ailleurs, suivant l'expression de Juvénal des Ursins, « quiconque avait bon bénéfice et office était tenu armagnac ». Telle fut cette journée fameuse, dans laquelle fut étouffée pour longtemps la première Renaissance.

On le voit, Jean de Montreuil fut donc un homme d'action ; mais, s'il a beaucoup agi, il a aussi beaucoup écrit, en latin et en français. C'est d'abord une *Histoire des Français* dédiée à Jean Gerson, dont la préface est fort curieuse. « Voici le fruit de quelques veillées, vénérable savant : celui de tes disciples qui a nom Jean et qui est prévôt de Lille l'envoie à ta sérénité... C'est, ajoute-t-il, un travail

cru et indigeste (*crudusque indigestusque labor*), qui ne manquera certainement point de critiques : mais tant vaut-il apprendre quelque chose, en se faisant moquer de soi, que de se faire moquer de soi, sans rien apprendre. »

L'auteur n'a fait que répéter ce que bien d'autres avaient raconté avant lui, mais il est impossible d'écrire de façon plus originale : l'écrivain n'a d'ailleurs pas le moins du monde le sentiment précis des différences séparant les civilisations, et volontiers il confond les siècles. Nous sommes loin de Froissart, lui qui écrit l'histoire avec une admirable richesse de couleurs, donnant à sa chronique, outre l'intérêt propre qu'elle renferme, un inappréciable charme ; Jean de Montreuil n'eut point ce mérite. D'un mot, il a jugé Charles V : les rois de France, dit-il, ont généralement fort mal combattu contre les Anglais ; mais il n'en est pas ainsi de Charles, « le père du roi régnant de notre temps (Charles VI) : à l'exemple de Q. Fabius, en temporisant, il a rétabli l'Etat, pour ne pas dire il l'a agrandi (*cunctando restituit rem, si non dixero ampliavit*).

Jean de Montreuil est encore l'auteur d'un ouvrage contre les Anglais, vrai traité d'histoire contemporaine, réfutation des prétentions qu'Edouard III avait pu émettre sur la France, avec la liste de tous les griefs que la France avait accumulés contre lui. De ce livre il y eut trois éditions : deux en français, une en latin. La première a vu le jour au commencement du xv^e siècle ; c'est le moment où Henri de Lancastre, ayant tué Richard II, renonce à l'alliance conclue par ce dernier prince avec la France et réveille les prétentions émises par Edouard III. Ce livre ne s'adresse pas seulement aux Français, mais encore aux peuples étrangers, et, s'il l'écrit en latin, c'est « pour exposer son sujet sous un petit volume (*brevi sub compendio*), de façon à être compris des nations étrangères, qui ignorent la langue française ». La deuxième édition parut au lendemain d'Azincourt en 1416 : le livre arrivait trop tard ; déjà en effet la fortune s'était prononcée, et, dans ce cas, il faut reconnaître qu'il n'y a point de droit, il faut s'incliner devant la force. Il y montre « que le roy Edouart d'Angleterre ne ses successeurs n'eurent oncques droit à la couronne de France, tant sur le contenu de la loy ancienne du royaume de France que femme ne succède point au droit de la couronne de France, comme autrement par manière d'abrégé pour relever le liseur de tant d'escriptures, veoir et chiercher. » Tel est le but, exposé, avouons-le, de façon un peu ambiguë, de l'auteur : ce qu'il veut, en somme, c'est faire apparaître le principe de la non-hérédité des femmes à la couronne.

A côté de ces opuscules, il convient de signaler les *Lettres* de Jean de Montreuil : elles sont excessivement nombreuses, et lui-même, de son vivant, en publia deux recueils ; dans une lettre adressée à Nicolas de Clamandus, cardinal de Florence, en 1417, il annonçait un troisième recueil qui ne parut point. Ces lettres offrent une grande variété. « Celle-ci, dit M. Thomas, s'étend et forme un petit livre ; l'une est plaisante ; dans l'autre, il traite une profonde question de philosophie ; quelques-unes contiennent des narrations et des descriptions : par exemple Jean raconte son voyage en Allemagne, ou bien dépeint le couvent de Charlieu ; tantôt il parle contre la perfidie d'un ami, tantôt contre les courtisans. Il élève la voix et profère des invectives. Dans beaucoup de lettres, il discute sur le schisme et l'état misérable de l'Eglise ; dans quelques autres, sur les affaires de l'Etat et les malheurs de la Gaule. » Les allusions aux contemporains y sont fréquentes : comme papes, on y voit figurer Jean XXIII, Benoît XIII, Alexandre V ; le roi Sigismond, Guillaume Filiâtre, Jean Gerson, Nicolas de Clamanges, tous ceux qui eurent quelque renom dans cette première Renaissance, ont place dans ces intéressantes épîtres.

Un point de la vie de Jean de Montreuil mérite d'être étudié à part et fera l'objet d'une étude spéciale : il s'agit de la querelle entre les admirateurs du *Roman de la Rose* et les détracteurs, regardant ce livre comme la plus dangereuse de toutes les œuvres modernes. Contre Christine de Pisan, il prit parti pour Jean de Meung.

Il nous reste, avant d'abandonner ce personnage, à voir combien les noms des auteurs anciens et les citations reviennent souvent dans toute son œuvre. Jean de Montreuil a, on peut le dire, la mémoire, l'esprit, le cœur tout rempli des anciens ; il n'est pas pour lui de plus doux plaisir que celui « de converser avec ces hommes incomparables », que celui « de les déguster ». A ce propos, il faut remarquer que, à l'époque où tous ces hommes, dont nous nous occupons, écrivent, ils trouvent dans l'antiquité une fraîcheur que nous n'y pouvons pas trouver. Les citations de tous ces auteurs, les vers que rapporte Christine de Pisan, nous les avons vus tant de fois que nous en sommes un peu fatigués, et le *mens sana in corpore sano*, par exemple, est d'une banalité qui évidemment n'existait point au moyen âge. Ainsi l'antique avait une saveur particulière : on était d'ailleurs au lendemain d'un long oubli ; et les choses aujourd'hui banales pouvaient avoir une valeur de précision et d'actualité. Ne nous étonnons donc pas trop de ce que les goûts de cette période sont un peu différents des nôtres, et surtout

de ce qu'on est pénétré d'admiration pour des choses qui nous apparaissent comme bien ordinaires aujourd'hui.

Si nous voulons connaître les préférences de Jean de Montreuil, il nous suffit de parcourir quelques-unes de ces lettres. Cicéron est pour lui le prince des écrivains latins, le père de l'éloquence. Il ignore totalement Démosthène, et sa prédilection pour l'orateur latin n'avait pas à redouter une concurrence qui eût pu être dangereuse. « Cicéron, s'écrie-t-il, ce grand rhéteur, ce grand philosophe, ce grand orateur ! Non jamais on n'en trouvera aucun semblable ! » Quand il rencontre un détracteur de Cicéron, bien vite il prend parti pour son homme, et le défend avec énergie : il s'emporte ainsi contre le secrétaire de Louis d'Orléans, qui avait osé dire que « Cicéron s'est quelquefois contredit » ; il tance, ou plutôt il écrase son ennemi. Avoir entre les mains un nouveau livre de Cicéron est un vrai régal pour lui : aussi, en remerciant un ami de lui avoir envoyé le *Pro Ligario*, n'hésite-t-il pas à demander encore de nouveaux exemplaires d'autres œuvres : « Respectable père, chez nous les livres de Cicéron sont rares ; chez vous, au contraire, à ce qu'on dit, ils abondent : je vous en prie, je vous en supplie, je vous en conjure (*obsecro, oro et obtestor*) à la requête de votre neveu, et à ma propre requête, que votre paternité n'oublie pas de m'envoyer le plus grand nombre possible de lettres et de discours de Cicéron, tous ceux qui seront en sa possession ». Son enthousiasme pour l'auteur des *Catilinaires* lui semble devoir être partagé par tous. Que de recommandations ne fait-il point à son ami, en lui faisant parvenir l'*Ora-tor* ! Lui n'a pas pu savourer ce livre, dit-il ; il l'a dévoré. « Je te l'envoie, ajoute-t-il, tiens ! prends-le », et il lui donne mille conseils. Ne m'imites pas, répète-t-il sans cesse, au cours de cette lettre ; moi « je suis tellement avide de lire ou plutôt de courir (*currendi*) à travers toutes les choses qui se présentent à mon esprit que, dès que j'ai vu le premier mot d'un livre, je brûle d'en connaître la fin... Toi, au contraire, examine attentivement ce volume... ; pèse toutes les pensées qui y sont contenues » ; et il continue sur ce ton, insistant sur la nécessité qu'il y a à s'appesantir sur les livres, surtout lorsqu'il s'agit d'un auteur fécond comme Cicéron.

Pour ce qui est de Virgile, bien peu l'ont connu au moyen âge ; et ceux qui l'ont connu l'ont d'ailleurs fort peu compris. Les légendes ont été accumulées dans l'opinion populaire, et il est apparu aux yeux des hommes de cette époque comme un grand magicien. Ils sont bien rares, ceux qui ont eu une intelligence un peu juste de l'*Enéide*, le « Roman d'Éneas », comme on disait. Jean

de Montreuil, au contraire, semble avoir compris le mérite particulier de Virgile : il a vu combien la nature était vivement sentie et fidèlement exprimée par le poète. « Je ne veux pas tout énumérer, dit-il ; mais les descriptions de la peste, des tempêtes, sont très bien appropriées et faites avec tellement de naturel que le poète semble mettre la chose même sous nos yeux. Dirai-je qu'il a fort bien rendu et exprimé les doctrines des philosophes, les navigations des matelots, les armements des flottes, qu'il a su décrire les cérémonies et les rites des païens, qu'il a varié sa conversation avec un charme infini et a su éviter ainsi la monotonie ?.. » En portant un pareil jugement, Jean de Montreuil faisait preuve d'un sentiment de l'antique, à ce moment-là tout à fait inconnu. Que l'on considère en effet l'un de ces poèmes du XII^e siècle et du XIII^e siècle ; que l'on voie la façon dont est représenté le monde des anciens, et l'on croira beaucoup plus à une parodie qu'à une œuvre antique. Calchas y apparaît comme un évêque ; la promenade des statues des dieux est confondue avec la procession des reliques ; on dirait autant de parodies à la Scarron. Avec Jean de Montreuil se fait jour un sentiment plus précis des époques et des civilisations.

La préférence est donnée à Virgile sur Ovide : ce dernier est pourtant alors sincèrement goûté ; il abonde en qualités, il plait par son esprit, sa facilité, et, doit-on le dire ? par son libertinage. Ovide n'est cependant pas un grand poète, aux yeux de ces gens du moyen âge, et c'est un vrai blasphème que d'oser le comparer à Virgile. Jean de Montreuil aime aussi Térence, et il l'admire très sincèrement : ne conseille-t-il pas à un de ses amis de lire cet auteur « à cœur ouvert, de le lire sans cesse, de le chérir », et de dire : « O journées écoulées en vain, pendant lesquelles je t'ai ignoré, ô Térence, le plus doux, le plus illustre, le plus scrupuleux, le plus éloquent, ou, pour parler comme Horace, le plus habile des auteurs, — toi qui es le miroir de la vie humaine et le plus fort des peintres de mœurs (validissimus) » ! Voilà un admirable jugement, car Térence a excellé, précisément, comme le remarque Jean, dans la peinture la plus générale du cœur humain et de la passion ; il a été fort peu pratiqué au moyen âge, mais il triomphe au XVII^e siècle. Jean de Montreuil exagère d'ailleurs sa passion pour Térence : il le cite à tout propos, et M. Thomas a pu, dans sa thèse, nous donner une douzaine citations cueillies comme au hasard. Ne va-t-il pas jusqu'à citer au Souverain Pontife des vers du comique latin ? Jean Gerson reprocha à notre auteur cette singulière idée, et Jean de Montreuil ne tarda pas à répliquer à son tour. « Récemment, à propos de la lettre que j'avais écrite au Souverain Pontife, j'avais demandé à Votre Paternité de me dire en quoi j'avais

davantage péché : dans le fond ou dans la forme ? Vous me répondîtes que l'Eglise ne saurait alléguer un poète comique. Je m'inclinai devant votre autorité et j'ajoute que vous m'aviez rendu muet comme un animal sans parole, en éclairant votre pensée par l'exemple de Cicéron qui, jamais ou presque jamais, n'avait cité de poètes comiques dans ses discours », et il réfute pareille idée en empruntant un exemple aux *Tusculanes*, et en montrant que Sénèque lui-même, *castigatissimus in sermone*, a eu souvent recours aux poètes comiques. — Trente autres auteurs sont encore cités, et, dans ces lettres, nous rencontrons parfois de curieuses révélations. — Ambroise avait été admis à visiter un monastère, il avait été reçu avec toute confiance par l'abbé, le trésorier et le bibliothécaire ; mais bientôt il avait sans pudeur dérobé une série de riches manuscrits. Jean de Montreuil n'hésite pas à lui en faire un reproche, et il blâme hardiment sa manière de raisonner. « Ce livre ne sert de rien ; à moi il m'est fort utile, donc je le prends. » Ce sont là façons fâcheuses que l'on doit, comme le recommande Jean de Montreuil, éviter.

La latinité de notre auteur est plus pure que celle que l'on trouve généralement à cette époque-là ; mais Jean écrit péniblement, sa phrase est contournée. Il traite le latin comme une langue vivante, et veut s'en servir pour rendre toutes ses idées. Il calque son style sur le modèle latin, ou du moins s'efforce de le faire et souvent n'y parvient point : d'où quelques barbarismes comme le mot « *viagium* », établi d'après le français *voyage*. On peut donc reprocher à Jean de Montreuil quelques incorrections.

Mais il est un reproche plus grave qu'on lui a adressé : c'est son *paganisme*. N'était-ce pas lui qui, sur le portique de sa maison, avait fait inscrire dix lois de Lycurgue, et avouait qu'il les préférerait grandement aux préceptes évangéliques ? En vain avait-on essayé de le ramener à des principes meilleurs : sa lettre à Laurent de Premierfait est explicite à cet égard. « C'est, je l'avoue, le plus ingrat des disciples, celui qui, ayant reçu une profonde instruction, n'a pas la moindre reconnaissance pour celui qui la lui a donnée. Loin de moi pareil défaut, et je m'efforcerai toujours de l'éviter : ainsi je te rends grâces des avis si instructifs, des si salutaires conseils que tu m'as dispensés. Par tes principes pourtant, tu veux m'éloigner de la littérature laïque et m'entraîner vers la littérature de Dieu... » Or, dit Jean de Montreuil, la loi de Dieu suppose dans la vie la civilité et la moralité (civiliter, moraliterque vivere), et, ajoutait-il, « je ne te crois pas assez naïf pour nier cette vérité : ce serait te mettre en contradiction avec les principes apostoliques, ce se-

rait s'exposer à vivre non seulement comme une vieille femme, mais encore à la manière d'une bête » ; et sur ce raisonnement il conclut : « Non enim est quod, absque præsumptione et insania falsa, auctasse potueris, si dimisero tamen quæ de Evangeliiis et sacrosanctis sermonibus subinde suggeris. » La fin de la lettre est aussi fort piquante : il a, dans son temps, dit-il, assez chanté les heures canoniques, et assisté aux offices ecclésiastiques, « que Dieu, continue-t-il, supplée maintenant mes oublis et soit indulgent pour moi » ; que Laurent lise l'Apocalypse, les prophètes, les vies des saints, les cantiques ; lui semble préférer s'occuper de ses revenus et de ses troupeaux. — Le ton léger de la lettre, la manière même de raisonner nous montrent qu'il s'agit déjà d'un homme de la Renaissance. En quoi, en effet, consiste la Renaissance ? Quelles sont les idées qui la séparent du moyen âge ? Ce dernier, d'une part, a essayé de mettre la religion dans toutes choses, d'amener l'homme à une harmonie parfaite ; la Renaissance, au contraire, est partagée entre la foi et la raison, elle veut faire la part aux sentiments religieux et aux idées de l'esprit. Où le moyen âge cherchait l'harmonie, la Renaissance établit au contraire la distinction. — Est-il plus sage, plus logique, quand on a fait acte d'adhésion à la foi, de s'y adonner ? A cette question on pourrait répondre par le fameux axiome du christianisme : « Mon royaume n'est pas de ce monde ». Quoi qu'il en soit, sans le discuter, il est certain que ce dilemme sépare le moyen âge et la Renaissance, et les réponses que les deux époques ont données sont entièrement différentes. Jean de Montreuil, né vers 1354, comme nous l'avons dit, abandonne déjà les idées du moyen âge et préconise celles de la Renaissance : en cela il est un novateur, un précurseur, et méritait de prendre place dans ces études.

S. R.

LITTÉRATURE ANGLAISE

COURS DE M. A. BELJAME

(Sorbonne)

Pope et son groupe littéraire.

VIII

Malgré la tendance politique de la *Forêt de Windsor*, Pope ne fut pas abandonné, après la publication de ce poème, par les litté-

rateurs whigs, et il ne les abandonna pas non plus. *Windsor Forest* parut en mars 1713, et Pope, le même mois, commençait sa collaboration au *Guardian*, un nouveau journal que rédigeaient Steele et Addison. Deux articles de Pope, articles sur lesquels nous reviendrons, parurent dans les numéros du 16 et du 24 mars. Le sujet du premier était les dédicaces que leur situation sociale avait imposées jusqu'ici aux littérateurs ; celui du second était la vanité et l'amour de soi. En avril de cette même année 1713, Addison fit représenter sa tragédie de *Caton* et demanda un prologue à Pope. Si nous avons à examiner ici la valeur littéraire du *Caton* d'Addison (qui nous intéresse surtout parce qu'il éclaire l'état des esprits et des partis politiques), nous serions obligés de porter un jugement moins favorable que celui de Macaulay sur une œuvre qui causa, quand elle parut, une si grande émotion. Macaulay reconnaît qu'elle est inférieure aux drames de Shakespeare ; mais il estime qu'elle est au moins égale au *Cinna* de Corneille et certainement supérieure à mainte tragédie de Racine. Cela est bien dur pour Racine, — que Macaulay d'ailleurs ne goûte guère, sans doute parce qu'il n'a qu'une connaissance imparfaite de la langue et du génie français, — et bien trop bienveillant pour Addison. La vérité est que son *Caton* est de très bonne rhétorique, mais sans passion et sans vigueur dramatique. La pièce remporta néanmoins un succès très brillant ; mais ce succès fut éphémère, et il ne pouvait pas ne pas l'être, car il était dû entièrement aux circonstances politiques. Lorsque sa tragédie fut représentée, Addison était, avec le parti whig, tombé du pouvoir. Il avait ébauché sa tragédie quelques années auparavant, à son retour d'Italie ; mais il avait alors l'intention, suivant en cela le conseil de quelques amis, — de la publier, sans en faire donner de représentation. Après sa chute du pouvoir, il termina sa pièce, en écrivant le cinquième acte qui est plus court que les précédents, et se ressent de sa composition tardive. On le pressa alors de la faire représenter ; les whigs, à défaut de succès d'un autre genre, espéraient se relever un peu par un succès dramatique, et fondaient les plus grands espoirs sur l'accueil réservé à *Caton*. L'auteur ne cherchait probablement pas d'autre succès qu'un succès littéraire ; mais Steele et ses amis en organisèrent un d'une autre espèce. Addison, esprit tempéré et sage, eût désiré sans doute éviter d'exciter trop vivement les passions. Il poussa le scrupule jusqu'à prier Pope, qui avait écrit dans son prologue le vers :

Britons, arise : be worth like this approved.

de changer le mot *arise*, qu'il craignait qu'on ne prit pour un

appel à la rébellion. Pope le remplaça par *attend*. Ce prologue est une œuvre excellente, d'une langue remarquablement ferme.

La représentation de *Caton* eut lieu le 14 avril 1713. La salle avait été composée par Steele qui s'y entendait, car, un an auparavant, lors de la représentation de la pièce d'Ambrose Philips, *The Distressed Mother*, il s'était acquitté déjà d'un semblable office. Whigs et tories se donnèrent d'ailleurs rendez-vous au théâtre : d'une part tout ce qu'il y avait de brillant dans l'aristocratie ; et de l'autre les bourgeois de la cité, ayant à leur tête le gouverneur de la Banque d'Angleterre. On vit dans chaque vers des allusions politiques qu'on saisit au passage et qui donnèrent lieu à de bruyantes manifestations. Le mot « liberté » surtout fut, chaque fois qu'il était prononcé, l'objet des longues acclamations des whigs, auxquelles répondirent les acclamations de leurs adversaires, désireux de faire du succès de la pièce un succès tory. Lord Bolingbroke, alors secrétaire d'Etat, fit venir dans sa loge l'acteur Booth, qui était chargé du rôle de Caton, et lui remit une bourse de cinquante guinées en le remerciant d'avoir si bien défendu la liberté contre un dictateur perpétuel (il faisait allusion au duc de Marlborough.) « Les whigs, écrivait Pope à un ami, se proposent de lui faire un pareil présent lorsqu'ils auront trouvé pour leur compte un mot aussi heureux. »

Le prologue et l'épilogue furent imprimés à part, et vendus à la porte du théâtre. Addison avait abandonné la totalité des bénéfices aux acteurs qui avaient tenu dès lors à monter sa tragédie avec soin, et avaient fait les plus grands frais pour la perruque de Caton, les paniers de sa fille et le gilet brodé d'or du général numide Juba. La pièce eut trente-cinq représentations, nombre considérable pour l'époque ; elle fut jouée à Oxford avec le plus grand succès. Elle fut publiée le 27 avril et atteignait déjà, le 29, sa troisième édition, sa quatrième le 14 mai et sa septième dans l'année. Une série d'articles du *Guardian* entretint le succès, et c'est dans ce journal que fut publié d'abord le prologue de Pope.

C'est dans le *Guardian* encore que Pope fit paraître une de ses œuvres satiriques les plus spirituelles : un article où il raillait avec la plus grande finesse les *Pastorales* d'Ambrose Philips. Disons quelques mots sur cet auteur.

Ambrose Philips avait fait ses études à l'université de Cambridge ; il vint à Londres, où il s'affilia aussitôt à la société whig. En 1700, il écrivit la vie de l'archevêque Williams, qui avait été sous Charles I^{er} un des promoteurs de la pétition des droits. Il fut aussi l'auteur d'une tragédie. Dans ses *Pastorales*, qui furent

publiées dans le même volume de *Miscellanées* où parurent celles de Pope, il fit, en bon whig, célébrer à ses bergers les mérites de la reine Anne. Sa tragédie *The Distressed Mother*, imitée d'*Andromaque*, fut adoptée et soutenue par ses amis politiques, qui voulurent lui faire une renommée de poète.

Sur les *Pastorales*, le *Guardian* publia une série d'articles enthousiastes, dus sans doute à Tickell, où celles de Pope étaient consciencieusement passées sous silence. On prétend d'autre part qu'Ambrose Philips parlait en termes méprisants de la poésie de Pope. Toujours est-il que celui-ci, mal satisfait à bon droit de l'affectation qu'on mettait à ne pas le nommer, et de l'importance que l'on attribuait aux vers très médiocres de Philips, voulut remplacer à son rang le rival qu'on lui opposait. Il fit remettre au *Guardian*, sans se faire connaître comme l'auteur, un article sur la poésie pastorale, où Philips était loué hyperboliquement et où ses propres *Pastorales* étaient quelque peu malmenées. Steele soupçonna si peu la mystification dont il était victime qu'avant de publier l'article, il le montra à Pope, en lui demandant s'il ne contenait rien qui pût le blesser. Pope, bien entendu, répondit qu'il n'y voyait rien à reprendre, et l'article passa. C'était un charmant persiflage. La poésie pastorale, y disait-on, doit être la peinture de l'innocence des premiers âges ; et deux seulement des églogues de Virgile sont consacrées à cette peinture. M. Philips, qui n'abandonne jamais ce lieu commun, est donc le véritable représentant de la poésie pastorale et doit être placé au-dessus de Virgile. L'auteur de l'article s'étonne ensuite que Virgile n'ait pas mis dans la bouche de ses paysans de vieilles expressions qu'Ennius pouvait lui fournir ! Ici encore M. Philips, qui aime les mots hors d'usage, est au-dessus de lui. Une autre raison pour laquelle M. Philips est le plus grand des poètes pastoraux, c'est que, si dans cette poésie l'on doit naturellement faire figurer les arbres et les fleurs, M. Philips a fait naître plus de parterres que le jardinier le plus habile. Et chez lui les plantes les plus diverses fleurissent dans la même saison. D'autres auteurs ont ce grave défaut, qu'on ne peut reprocher à M. Philips, d'abandonner parfois la description des mœurs champêtres pour se laisser aller à la poésie véritable. Enfin, après avoir loué Philips de l'emploi qu'il fait d'expressions familières et de provincialisme, l'auteur de l'article cite avec admiration quelques vers ridicules d'une ballade écrite dans le dialecte du comté de Somerset : « Notre poète moderne, ajoute-t-il, est certainement de la même école que le vieux barde populaire qui a écrit cette ballade. »

Philips fut furieux de cet article. Dans une conversation, il

alla jusqu'à traiter Pope de « bâtard tortu », et il suspendit une poignée de verges au mur du café Button, déclarant qu'il les administrerait à Pope, s'il y mettait les pieds. Cette fureur acheva de ruiner ses prétentions poétiques. Gay, dans *The Shepherd's Week*, mit encore les rieurs contre Philips en le parodiant, et l'on ne cite plus son nom sans y joindre l'épithète de « Namby-Pamby », diminutif de son prénom Ambroise, et qui est restée dans la langue anglaise à peu près comme synonyme de niais.

Pour Addison, les uns disent que la plaisanterie de Pope le ravit ; d'autres prétendent qu'il s'en froissa, et que c'est de cette date que leurs rapports commencèrent à se refroidir.

Voici un autre incident qui n'aurait pas été étranger à leur brouille. Après la représentation du *Caton* d'Addison, le critique Dennis se crut obligé de donner son opinion sur la pièce qui remportait un si grand succès. « Faire appel à son parti, disait-il tout d'abord, convoquer ses amis, c'est un aveu de faiblesse. Une bonne pièce n'a pas besoin de tant de préparatifs. » Puis il se livrait à des considérations sur l'unité de lieu, et proclamait diverses banalités qu'il mêlait à des raisonnements étranges et à des considérations assez paradoxales, celle-ci entre autres : « Caton apprend la mort de son fils, tué en combattant, non seulement d'un œil sec, mais encore avec une sorte de satisfaction, et, un instant après, il se répand en lamentations sur sa patrie. Mais l'amour de la patrie, ajoute Dennis, c'est l'amour de nos compatriotes. Or, parmi nos compatriotes, ceux qui sont le plus près de nous ne nous sont-ils pas les plus chers ? D'où il suit que Caton, d'un côté, s'attendrit sur sa patrie, et, de l'autre, ne sent rien pour ceux à cause de qui il aime surtout sa patrie. » De pareilles critiques ne méritaient guère de réponse.

Quelque temps cependant après la publication de l'ouvrage de Dennis, parut un pamphlet anonyme intitulé : « *La très étrange et déplorable frénésie de M. John Dennis, fonctionnaire de la douane, — relation du Dr Norris.* » Le docteur Norris, médecin aliéniste, y raconte qu'il a reçu la visite de la garde-malade de M. John Dennis, qui lui a annoncé que son maître était dans un état dangereux, parlant sans cesse d'une certaine *Cator* qui a ensorcelé toute la ville. Lorsque, dans la matinée, le petit employé de l'imprimerie a apporté des épreuves, M. John Dennis s'est écrié : « The devil is come (1) ! » La garde-malade a terminé en le priant d'aller sur-le-champ voir son maître chez lui. Le docteur s'y est rendu, et la première chose qui ait frappé son

(1) On nomme en anglais « devil » un apprenti typographe. La garde-malade, peu au courant de cet argot littéraire, comprend : « Le diable est venu ».

regard a été une tapisserie remplie de trous laissés par des têtes de tyrans que M. Dennis en avait enlevées. C'était là une allusion aux fameux vers de *l'Essai sur la critique* :

Like some fierce tyrans in old tapestry,

qui avait tant blessé Dennis. Toute la pièce continue sur ce ton, et les plaisanteries, parmi lesquelles figurent de détestables calembours, n'en sont pas d'un goût très relevé. On attribue généralement cette brochure à Pope; mais, outre qu'il est permis de croire que l'auteur du charmant persiflage dirigé contre Ambrose Philips aurait fait preuve d'un esprit plus fin, on peut se demander quel motif il avait de partir en guerre contre Dennis. Sans doute celui-ci l'avait violemment attaqué; mais nous avons vu que Pope, d'un ton très calme, avait déclaré qu'il ne répondrait pas. Doit-on supposer qu'il ait voulu profiter, pour se venger, d'une occasion où il ne paraissait pas obéir à des motifs de rancune personnelle? Peut-on croire, d'autre part, qu'il ait écrit cette brochure pour gagner les bonnes grâces d'Addison? Mais il les avait déjà.

Toujours est-il qu'Addison ne fut pas content de cette publication. Dans une lettre dictée par lui et adressée à Lintot, Steele dégage la responsabilité de son ami qui, dit-il, s'il avait voulu répondre aux attaques de M. Dennis, l'eût fait en termes plus courtois. D'après M. Dilke, Steele aurait été lui-même l'auteur de ce pamphlet qui fut édité par l'éditeur du *Babillard*. C'est là une supposition que n'appuie malheureusement aucune preuve positive; mais cette supposition est très vraisemblable. Elle expliquerait surtout qu'Addison ait eu recours à Steele pour désavouer la *narration du Dr Norris*.

Nous avons, d'un autre côté, une lettre de Pope à Addison, datée de 1713, où il est question d'attaques de Dennis; mais la même avait été adressée, un an auparavant, à Caryl.

Je crois que c'est plus tard qu'Addison s'est brouillé avec Pope, et que celui-ci, publiant alors ses lettres (après la mort de Steele), a tenté d'indisposer le public contre Addison en le rendant coupable d'ingratitude envers un homme qui avait pris sa défense avec une telle vivacité, et que, d'un autre côté, il n'a donné que des indications très vagues afin de pouvoir, à son gré, revendiquer ou nier la paternité du pamphlet.

On a traité cette attaque, à laquelle Pope se serait livré contre Dennis, d'une façon extrêmement sévère. S'il était vrai que Pope en fût l'auteur, il y aurait manqué en effet d'urbanité et de bon goût; mais il ne faudrait pas oublier la violence et la cruauté avec lesquelles Dennis s'était attaqué aux imperfections physiques de notre poète.

C.

PHILOSOPHIE

COURS DE M. GABRIEL SÉAILLES

(Sorbonne)

Philosophie de M. Renouvier.

LA SCIENCE TOTALE.

(Suite.)

Cette condamnation de la science totale est-elle sans appel ? Il semble qu'elle ait quelque chose d'arbitraire, et que l'œuvre que nous interdit la logique se réalise sous nos yeux. Est-ce que les sciences positives, par leurs efforts mêmes, par la convergence de leurs résultats dans une philosophie de l'évolution, ne réalisent pas la science totale ? Pour ramener le monde à l'unité, il n'est pas nécessaire d'embrasser toutes ses relations, d'aller jusqu'à ses limites ; il suffit d'en pousser assez loin la connaissance, de descendre par l'analyse des phénomènes complexes aux simples, jusqu'à ce qu'on atteigne enfin le phénomène élémentaire contenu dans tous les autres. Il suffit de ramener, par une généralisation progressive, « les lois les plus différentes à une seule loi engendrée elle-même, d'assimilation en assimilation, par un seul et même phénomène générateur dans lequel tout s'identifie, choses et lois (1). » N'est-ce pas la synthèse totale que cette identification universelle de la pluralité phénoménale, qui ne laisse au terme que le mouvement et ses lois, c'est-à-dire une espèce et une loi ?

M. Renouvier se refuse à reconnaître la science dans ce qu'il appelle le *sciencisme*, c'est-à-dire dans une métaphysique bâtarde interprétant d'une façon conjecturale et selon des principes préconçus les données des sciences positives pour en tirer un système qu'elles ne contiennent pas de droit.

Le sciencisme apparaît comme une tentative d'obtenir la synthèse totale sous la catégorie de qualité. Il supprime toutes les différences spécifiques des choses pour les faire sortir par évolution d'un principe unique qui en contiendrait virtuellement toutes les déterminations. La pensée se manifeste dans un organisme ; on sup-

(1) *Revue philosophique*, 1877, t. I^{er}, p. 473.

prime ce qui caractérise la pensée pour la réduire aux phénomènes biologiques ; des lois physiologiques, on passe par réduction aux lois physico-chimiques ; on ne laisse au terme que le mouvement et ses lois. L'unité est ainsi obtenue par cette régression du supérieur à l'inférieur, du complexe au simple.

M. Renouvier refuse de voir une synthèse totale dans cette simplification à outrance : vain effort, estime-t-il, pour penser en dehors des lois de la pensée. Sans doute il est facile de constituer un genre que définiraient les seules catégories du nombre, de l'étendue, de la durée et du devenir, en éliminant le qualificatif, et en ramenant toute la représentation au seul représenté. Mais il est tout aussi facile de réduire tous les phénomènes à un genre généralissime et qui ne contiendrait de la représentation que le représentatif. C'est ce que font les idéalistes. Nous ne faisons que constater la dualité de termes qu'implique, inséparables et corrélatifs, toute représentation : le représentatif, le représenté.

Mais on n'explique pas les qualités en les supprimant, les différences en les éliminant. Quand je dis : l'homme est animal, je n'explique pas l'homme par l'animal, l'espèce par le genre. « Pour donner un sens à cette proposition : la pensée est un mode du mouvement de la matière cérébrale, — il faut ajouter : moyennant la différence qu'on appelle proprement pensée (1). » On ne réussit à déduire les qualités qu'à la condition de les introduire subrepticement. On arrive à créer un genre très étendu, en supprimant une suite de différences ; pour faire sortir de ce genre les différences, il n'y a qu'un procédé : les rétablir ; mais le procédé est peu instructif. « Cette abstraction posée, on l'intronise, on la fait substance, et l'idole a la vertu de reproduire les rapports supprimés, à mesure que, sous un nom ou sous un autre, on les y rétablit. Et l'on appelle cela expliquer, on nomme cela de la science (2). »

II

Mais, objecte-t-on, cette déduction que vous niez, n'est-elle pas l'histoire du monde, son évolution continue du supérieur à l'inférieur ? La vie précède la pensée, les phénomènes physico-chimiques précèdent la vie, et le mouvement et ses lois précèdent les phénomènes physico-chimiques. Donc actuellement, les lois de la pensée supposent les lois de la vie.

Si l'on s'en tient à ce que l'on sait réellement : que constate-t-on ?

(1) 1^{er} *Essai*, t. III, p. 119.

(2) *Ibid.*, p. 120.

que les fonctions inférieures sont au nombre des conditions de l'apparition des fonctions supérieures. Mais le supérieur n'est pas pour cela contenu virtuellement dans l'inférieur ; la conclusion n'est pas du tout identique aux faits dont on la tire. Nous n'avons pas le droit de transformer notre ignorance réelle en science apparente ; nous n'avons pas le droit de dire que la vie sortirait comme une qualité d'une substance qui ne la contiendrait pas. C'est là l'illusion de la causalité transitive : la cause considérée comme une substance peut se transformer et passer tout entière dans son effet. Mais la causalité, nous l'avons vu, est correspondance, harmonie ; elle est inséparable de son effet, la force dépendant de l'un et de l'autre des actes qu'elle lie.

Mais, objecte-t-on, cette déduction que l'on refuse, cette synthèse qui ramène les phénomènes complexes à leurs éléments simples, et, au terme, arrive à un phénomène élémentaire, ne peut-on dire que c'est la science même, que la philosophie de l'évolution, telle que la présente Herbert Spencer, n'est que la généralisation et la coordination des grandes hypothèses auxquelles aboutit l'ensemble des sciences positives : la loi de l'unité des forces, la loi de transformisme, qui réduisent tout aux lois du mécanisme. A ce titre, cette philosophie n'a-t-elle pas le droit de se donner comme l'interprétation légitime de la science ? Si l'on remarque que le mouvement de la science est d'aller de lois moins générales à des lois plus générales, ne pourrait-on dire qu'elle marche à une synthèse totale qu'on pourrait définir, avec M. Renouvier : « une tentative de réduction de toutes les qualités possibles à la force mécanique, dans l'explication du monde, sauf à envisager en même temps cette force sous l'aspect d'une sorte de qualité primordiale qui subit des métamorphoses diverses appréciables pour nos sens, suivant le mode de distribution d'un mouvement de somme invariable entre les parties du mobile universel » (1).

M. Renouvier oppose d'abord à cette philosophie l'incertitude de son premier principe. Qu'est-ce en effet que ce concept de la force, élément primordial, qui se retrouve en tout ce qui est ? On peut dire que l'idée de force est tout à la fois la plus claire et la plus obscure des idées. Si l'on envisage des forces à la façon de la philosophie mécanique, si on les définit uniquement par le mouvement et ses rapports, masse et vitesse, l'idée de force est une idée parfaitement claire. Mais, si on l'imagine comme une qualité qui change, une substance qui se métamorphose, une cause inas-

(1) *Essai*. t. III, p. 127.

signable qui devient tout ce qu'elle fait, il n'y a pas d'idée plus vague, plus indéterminée.

Mais, si l'on peut reprocher à l'évolutionnisme ce qu'il y a d'ambigu dans le concept de force, qui est au point de départ de ses déductions, que faut-il dire de son grand principe de la transformation des forces ? De deux choses l'une : ou nous prenons le mot force dans son sens scientifique, précis, limité ; et, dans ce cas, l'idée est claire : il ne s'agit que d'un mouvement donné, que d'une somme de forces vives (mécaniques) qui se compose et se décompose mécaniquement ; « rien ne se convertit, rien ne se transforme, non plus, par exemple, que la force appliquée au sac de sable qu'un aéronaute vide du haut de sa nacelle (1) » ; ou l'on entend la force dans un sens vague, qualitatif, comme une substance qui se transforme, et alors on ne ramène plus la physique à la mécanique, on revient à la physique des essences, des qualités occultes. Le nouveau matérialisme naît d'un mélange bâtarde des catégories de qualité et de quantité ; c'est « une tentative pour construire la synthèse du monde sous la notion de qualité déguisée en notion de force ». Spencer suit les transformations du mouvement en chaleur, lumière, affinité chimique, émotion, pensée, puis les retransformations inverses. Mais « qu'est-ce que l'engendrement d'une émotion par la métamorphose d'une vibration ? Qui vous a dit que le mouvement se dépense pour produire une idée, quand le comble de la science — encore n'est-ce qu'une espérance éloignée — ne consisterait jamais qu'en l'établissement d'une correspondance entre cette idée et ce mouvement ? » Une philosophie comme celle-là se réclame bien vainement de l'expérience et des sciences expérimentales ; ses véritables analogies sont dans telle cosmogonie de la haute antiquité. Du Chaos naquirent l'Erèbe et la Nuit ; de l'Erèbe et de la Nuit, l'Ether, l'Amour et l'Entendement (2) ». Il est bien difficile de voir, dans cette science de métamorphose, dans cette science d'une qualité protéiforme, la synthèse totale, la science qui ramène toutes les fonctions données à la pensée dans la représentation, à une fonction unique, enveloppant et embrassant toutes les autres.

M. Renouvier se défend ici de s'opposer à la tendance mécaniste, qui depuis Descartes prévaut dans la science : il applaudit aux découvertes de Mayer, de Joule, de Grove ; il accorde « que l'investigation physique cherche et définit, dans tout phénomène de son ressort, un mouvement » ; il reconnaît même « qu'il n'est pas

(1) *Essai*, tome III, p. 123.

(2) *Ibid.* p. 141-142.

absurde de supposer qu'on trouvera l'équivalent mécanique de la conscience ». Mais il y a un abîme entre cette idée d'établir des équivalents, c'est-à-dire des correspondances, des lois fonctionnelles, et l'idée de faire sortir tout de rien, de suivre les métamorphoses d'une substance amorphe, d'où sortent toutes les qualités. L'erreur fondamentale de l'évolutionnisme, c'est, sous cette idée de transformation des forces, l'illusion de la causalité transitive, de cette conception de la causalité qui la pose comme un absolu avant son effet. Loin de pouvoir être considérée comme passant par une suite de transformations dans son effet, la cause n'est pour M. Renouvier qu'une relation, une correspondance, une harmonie qui s'établit entre deux phénomènes et se définit par eux.

A quoi revient toute cette méthode soi-disant scientifique ? A un effort, au point de vue logique, pour déduire les catégories supérieures des catégories inférieures. Or c'est une tentative chimérique, puisqu'une catégorie est un élément irréductible de la pensée, et c'est une illusoire prétention que celle de « faire sortir la conscience des formes mêmes qui en sont extraites et ne valent que comme abstractions, quand on les en sépare. Ainsi le monde existerait avant la sensibilité, il y aurait des objets avant que des objets fussent représentés, des sujets sans rien d'intelligible pour les définir (1) ! »

Mais la pensée, peut-on répondre à M. Renouvier, est condamnée, par sa nature même, à ne pas s'en tenir à cette dualité que vous opposez à la représentation, et à chercher à déduire soit le représenté du représentatif, soit le représentatif du représenté. N'est-ce pas là toute l'histoire de la philosophie ?

Mais M. Renouvier est un philosophe du discontinu. Pour lui, il y a dans cette prétendue loi d'unité « une sorte de virus métaphysique » qui de la philosophie a passé à la science. « Tous les systèmes, dit-il (2), panthéistes, monistes, matérialistes, substantialistes, ne sont, au fond, que des prétentions à l'effacement de l'espèce, en allant à la racine des choses. » Pour M. Renouvier, cette exigence de l'unité, loin d'être conforme aux lois de la pensée, en est la négation. Le monde n'est intelligible que par l'espèce, l'unité que par la pluralité. « Les religions, mais surtout la philosophie, par lesquelles s'est créée ou renforcée une tendance, et par lesquelles s'est constituée une puissante habitude de tous les ordres de savants et de toutes les têtes méditatives, de viser à l'unité, à l'unité dernière et absolue, comme accomplissement

(1) *Essai*, tome III, p. 174.

(2) *Ibid.* p. 154.

du savoir et de l'être, ont eu pour œuvre inconsciente l'anéantissement des conditions mêmes de l'Etre et du connaître ». Tous les êtres sont ordonnés et classés ; « l'esprit, en qui rentre la nature entière en tant que connue, et sans lequel elle ne se connaîtrait pas, l'esprit n'est qu'une spécification en acte. La distinction est son nom, à titre premier, avant l'identification, s'il est possible, car on n'identifie que ce qu'on distingue (1). » M. Renouvier maintient donc, contre tous les philosophes, que la loi soi-disant d'unité est un idéal illusoire.

M. Renouvier cédera pourtant à l'idée que cette pluralité originelle semble impliquer une conscience qui a établi ces rapports et par suite leur est supérieure et la constitue dans une sorte d'unité. Nous verrons plus tard cette théorie au sujet de Dieu.

Concluons que la science ne donne pas ce que la métaphysique refuse : quand elle veut réaliser la synthèse totale, elle n'est plus la science, mais une espèce de mythologie de la substance et de ses métamorphoses.

II

Ces conséquences de la logique générale peuvent paraître assez négatifs. Mais toute vérité a ses conséquences positives. La ruine du *sciencisme* nous délivre des prétentions arrogantes d'une science qui n'est plus science, des problèmes insolubles et mal posés. « Le spiritualisme, le matérialisme, le panthéisme disparaissent avec leurs fausses méthodes et leurs constructions vaines, lorsque les idoles de l'infini, de la substance et de la cause substantielle sont renversées. L'esprit et la matière ne sont plus que des noms appropriés à une classification grossière des phénomènes (2). »

L'âme n'est plus un être en soi, une substance immatérielle, mais rien n'empêche l'immortalité du groupe de phénomènes coordonnés qu'on appelle l'homme ; une loi peut-être en assure la constance. En ce sens qu'elle rejette l'un, principe du multiple, l'absolu, constitué de la synthèse des contradictoires, la critique est athéisme ; mais cet athéisme n'atteint en rien le Dieu de la morale, ni même le Dieu des religions positives.

La critique ne nous impose nullement l'indifférence, et en quelque sorte l'abstention, sur les problèmes intéressant la vie morale. L'homme ne consentira jamais à borner ses désirs et ses espérances à ce qu'il embrasse de sa vue sensible, aux êtres du

(1) *Essai*, t. III, p. 157.

(2) *Ibid.* p. 250-251.

moment, aux phénomènes immédiatement donnés. Il y a, au delà du monde de la science, une région inconnue où le sentiment et l'instinct se porteront toujours, et où la spéculation elle-même sera amenée à discuter sur les probables. L'expérience ne cesse pas d'avoir ses lois dans ce monde qui la déborde, il ne s'agit pas de rétablir la métaphysique, d'entrer dans le monde des noumènes ; tout ce que nous disons, c'est ceci : notre monde est une partie d'un monde plus vaste qui l'enveloppe, qui nous est inconnu, mais qui n'est pas différent du monde que nous connaissons. Le ciel, dans l'acception mystique, c'est encore la terre, en ce sens que c'est simplement notre monde prolongé. Il s'agit de se livrer à certaines conjectures, d'interpréter l'existence du tout de manière à rendre plus intelligible la partie que nous habitons et surtout de satisfaire dans ces hypothèses aux exigences de la vie morale.

Entre la science totale, qui est impossible, et les sciences réelles, qui sont limitées et imparfaites, il y a place pour la critique et pour un ensemble de croyances qui devront cependant toujours être conformes aux lois de la représentation. Sur des problèmes inévitables comme celui du gouvernement moral du monde, il n'y a pas à chercher de solutions mathématiquement démontrables, mais des systèmes qui s'opposent et proposent à la discussion leur vraisemblance et leur probabilité.

La critique, qui nous interdit la science totale, nous amène ainsi à l'idée de la science générale, l'effort pour étendre notre connaissance au delà du domaine des sciences proprement positives. Quelle en sera la méthode ? Les problèmes de l'immortalité de l'âme, de l'existence de Dieu, de la Providence, étaient suspendus par les anciens à la synthèse totale ; M. Renouvier les en sépare. Il faut donc que la critique en attache la solution à une synthèse partielle, à une science générale, inférieure à la science totale, supérieure pourtant en généralité et en dignité à toutes les données des sciences particulières. Or c'est là la définition même de la conscience humaine, siège des catégories. Après le grand monde impossible à déterminer, l'ensemble le plus vaste à la fois et le mieux circonscrit, c'est le microcosme, comme disaient les anciens. Pour constituer la science générale, ne pouvant nous placer au point de vue de la synthèse totale, il s'agit de nous placer au point de vue d'une synthèse partielle d'où nous rayonnerons en quelque sorte dans tous les sens. Nous procéderons par induction, par hypothèse. Une marche différente nous est interdite, puisque d'un élément particulier, la conscience individuelle, donnée de l'expérience, nous ne pouvons pas déduire, mais seule-

ment induire les lois universelles. Nous sommes ramenés ainsi de la raison impersonnelle à la raison personnelle, de la logique à la psychologie. Si nous avions pu faire la science totale, nous aurions pu résoudre les grands problèmes d'une manière démonstrative, mathématique, analytique. Mais cela nous a été impossible : nous partons donc d'une donnée pour déterminer les rapports qui l'enveloppent et la dépassent ; nous sommes ramenés à la croyance, nous n'avons que des probabilités pour preuves. « L'Homme est donc à la fois l'objet et le sujet actif d'une étude au moyen de laquelle il doit tenter de s'élever de proche en proche et aussi haut que possible aux lois enveloppantes de l'Homme (1) ». En quelle mesure la conscience individuelle peut-elle prononcer pour toutes les consciences ? Quelle est la valeur des inductions par lesquelles nous coordonnons le monde aux lois de notre vie intellectuelle et morale ? Le plus grand problème que la psychologie aura à résoudre est celui de la certitude, intimement lié au problème de la liberté, que la logique générale laisse sans solution.

M. L.

SCIENCES HISTORIQUES

COURS DE M. CHARLES SEIGNOBOS

(Sorbonne)

Histoire générale du XVII^e et du XVIII^e siècle.

INTERVENTION DE LA SUÈDE ET DE LA FRANCE DANS LA GUERRE
DE TRENTE ANS.

Nous avons montré, la dernière fois, comment la maison de Habsbourg a repris la domination de l'Europe après avoir vaincu les princes calvinistes, le roi de Danemark et les Hollandais. Nous allons voir comment l'Allemagne, impuissante à se défendre, a été protégée malgré elle par deux rois étrangers adversaires de la maison de Habsbourg. Nous exposerons d'abord le caractère de la guerre et la nature des armées, puis la situation de l'Empire en Europe au moment de l'intervention des étrangers, et enfin la marche générale de la guerre de 1630 à 1648.

(1) *Essai*, t. III, p. 265.

Bibliographie.

La bibliographie générale de la guerre de Trente Ans se trouve dans DAHLMANNWAITZ, et nous avons donné, la dernière fois, les ouvrages les plus importants ; nous ne citerons aujourd'hui que des ouvrages relatifs à l'armée.

FREYTAG. — *Bilder aus des deutschen Vergangenheit*, tome III, 9^e édition, 1877.

C'est le livre le plus commode pour la connaissance des armées pendant la guerre de Trente Ans.

GRIMMELSHAUSEN. — *Simplicius Simplicissimus*, scènes de la vie allemande à la même époque.

ANTOINE. — *Le Simplicius* — 1882 (thèse sur l'ouvrage précédent).

DROYSEN. — *Gustav Adolf*, 2 vol., 1869-70.

Sur la question de Wallenstein, voir la *Revue des questions historiques*, année 1886.

I

Pour comprendre l'attitude des pays allemands et les opérations qui vont commencer, il faut se rendre compte de la façon dont la guerre est menée.

Le fait capital, c'est qu'il n'y a plus, en Europe, d'armée permanente, sauf en Espagne ; la constitution guerrière du moyen âge est détruite ; les nobles ne doivent plus le service militaire et les non nobles ne le doivent pas encore. Quand les souverains veulent faire la guerre, ils font appel aux volontaires ; les nobles viennent encore servir dans la cavalerie moyennant une solde, et la plus grande partie de l'armée est composée de *mercenaires*. Ceux-ci ne sont plus des soldats de profession, comme les Suisses qu'on vit pour la dernière fois dans les guerres de religion ; ce sont des aventuriers qui s'enrôlent sous les bannières de celui qui paie la solde la plus élevée. La solde du xvi^e siècle (4 gulden par mois) est triplée, l'empereur donne 9 gulden au piquier et 6 au mousquetaire. Le soldat s'engage à suivre le drapeau, à obéir au chef et à ne pas se battre avec les camarades avant la fin de la campagne. Il ne porte pas d'uniforme, il s'habille à ses frais et seulement au moment de la bataille, il prend un insigne (branche d'arbre ou écharpe) qui le distingue de ceux qu'il combat.

La guerre est faite par des entrepreneurs qui se chargent d'enrôler les hommes nécessaires ; la levée d'une armée est très coûteuse. Or les souverains, surtout en Allemagne, n'ont pas d'argent ; ils ne peuvent donc enrôler que des armées peu nombreuses ; les plus considérables ne dépassent guère 40.000 hommes, et la solde est toujours en retard : dès septembre 1620, l'armée de

Bohême a 4 millions $\frac{1}{2}$ de gulden qui lui sont dus. La Ligue, pour solder son armée, est forcée d'emprunter aux marchands de Gènes 1,200,000 écus à 12 0/0. En général les souverains engagent leurs armées en promettant une solde qu'ils ne donnent pas.

Les armées sont mal organisées ; l'armement est irrégulier : on n'a pas pu encore se décider entre les armes blanches et les armes à feu ; *piquiers* et *mousquetaires* sont mêlés dans chaque *fahnlein*.

Les piquiers sont mieux considérés et mieux payés ; les mousquetaires sont embarrassés de la fourche à mousquet et de cartouches très lourdes, par conséquent peu nombreuses ; une fois leur arme déchargée, ils doivent se battre à l'épée. — La cavalerie est aussi composée de deux éléments : les *lanciers* qui portent l'armure et la lance ; les *arquebusiers*, armés des nouvelles armes à feu et qui forment la cavalerie légère. Entre ces deux corps se placent les *cuirassiers* et les corps spéciaux, comme les *Croates*. C'est à cette époque qu'apparaissent les *dragons*, mousquetaires à cheval, qui mettent pied à terre pour combattre ; la création en est attribuée à Mansfeld.

Il est très difficile de faire manœuvrer ces troupes. L'infanterie a adopté le système brutal des Suisses et de l'antiquité grecque, la phalange. Il n'y a pas d'état-major ; il faut que toute l'armée soit réunie sur le terrain ou dans le camp sous la surveillance directe du général. La tactique est grossière : on le voit à la prédominance de la cavalerie sur l'infanterie ; au début, elle ne compose que le $\frac{1}{5}$ de l'armée ; puis, à la fin de la guerre, les cavaliers sont aussi nombreux que les fantassins.

En résumé, l'armée est recrutée parmi les aventuriers ; elle est mal payée, mal organisée et indisciplinée ; les soldats s'ameutent sans cesse pour réclamer leur solde, ils passent facilement d'un camp à l'autre, et l'armée victorieuse se grossit des déserteurs de l'armée vaincue.

Comme ils font la guerre pour leur plaisir, ils entendent ne pas s'imposer de privations ; ils emmènent donc avec eux des femmes, des valets, des enfants, des charrettes ; et ce train suit l'armée partout. On estime que chaque compagnie traîne à sa suite 30 chariots chargés de femmes et d'enfants, d'ustensiles et de butin ; une armée de 40.000 hommes forme, avec sa suite, une réunion de 100.000 personnes. Cette foule cause un désordre permanent, et, comme les disputes sont fréquentes entre les femmes, un vieil invalide (*Hurenweibel*) est chargé de maintenir la paix entre elles ; des bandes de rôdeurs suivent aussi cette armée d'aventuriers. C'est un fléau pour les pays qu'elle traverse ; les chefs n'ont pas l'argent nécessaire à son approvisionnement, ils sont donc obligés de lais-

ser les soldats vivre aux dépens des habitants. Quand ils arrivent dans un village, ils prennent les maisons d'assaut, surtout celles où il y a les plus gros tas de fumier devant la porte ; ils s'emparent des chevaux et des charrettes, se conduisent en véritables brigands. Pour se procurer de l'argent, ou comme simple passe-temps, ils torturent parfois les habitants ; les Croates de l'empereur s'amuse à faire manger les paysans par leurs chiens.

Pendant 30 ans, l'Allemagne a été livrée à une invasion de brigands. En 1618, le pays était très prospère, il n'avait pas eu de guerres de religion, et depuis 70 ans il vivait en paix. C'est une proie très riche que les armées se disputent.

Ces bandes d'aventuriers sans organisation, sans uniforme, sans solde, sans discipline, dont une moitié à peine est formée de combattants, n'ont d'autre unité que leurs chefs, qui sont, eux aussi, des aventuriers, mais de famille noble. L'armée de l'empereur est commandée par Wallenstein ; celle du Palatin, par Mansfeld ; c'est un catholique au service des princes protestants ; fils d'un général impérial, il négocie plusieurs fois avec l'ennemi et ne cherche que son intérêt personnel. On trouve encore des petits princes allemands sans domaines, comme Christian de Brunswick, Ernest de Weimar, Frédéric de Bade-Durlach et plus tard Bernard, un cadet de Saxe-Weimar.

Ces armées, qui ruinent le pays, sont impuissantes à mener une guerre à terme. Elles sont petites, mal pourvues d'artillerie et incapables de forcer une ville bien fortifiée. Or, comme l'Allemagne est très grande et couverte de places fortes, l'armée s'use à les assiéger, et la garde des places achève de réduire ses forces. Puis en hiver les soldats ont l'habitude de se reposer, on leur fait prendre leurs quartiers, et ils continuent à piller. Toutes les opérations, en cette saison, sont suspendues d'un commun accord.

Comme un souverain peut recruter une armée sans avoir besoin de la réunir lui-même, qu'il suffit de confier ce soin à un général, on voit sans cesse surgir une armée nouvelle, recrutée dans une région éloignée de l'ennemi, qui s'avance en ravageant tout à travers l'Allemagne. Quand on livre bataille, l'armée vaincue se fond : cela explique la longueur et la confusion de cette guerre. C'est un chaos ; le théâtre de la guerre est partout à la fois. Tout cela explique la politique de Wallenstein, qui ne compromet jamais son armée, qui s'en sert comme d'un épouvantail.

Les deux centres d'opérations sont le pays qui s'étend entre le Danemark et la Bohême, et le pays du Rhin, depuis l'Alsace jusqu'aux Pays Bas.

II

Situation militaire et politique de l'Empire vers 1626-1630.

Jusqu'à la guerre a été limitée à l'Empire. Aux Pays-Bas, les opérations ont été très lentes à cause du mauvais état de l'armée hollandaise et de la guerre de sièges. En Allemagne il n'y a qu'une armée, celle de la Ligue catholique, commandée par Tilly : c'est un soldat dévot et non un politique. L'empereur n'est que le souverain nominal ; il n'a pas d'armée, parce qu'il n'a pas d'argent pour la payer ; ce sont ses deux alliés, la Ligue catholique et l'Espagne, qui font la guerre pour lui ; la Ligue, en Bohême et dans le Haut Palatinat ; l'Espagne, aux Pays-Bas.

Le fait principal, à ce moment, fut la formation de l'armée de Wallenstein ; il offrit à Ferdinand de réunir une armée impériale de 20.000 hommes sans lui fournir de solde ; il en reçut la mission en 1525, et il la porta jusqu'à 100.000 hommes. L'empereur avait dès lors une force matérielle ; il ne dépendait plus de ses alliés ; il eut, à partir de ce moment, une politique personnelle. Cette politique se sépare de celle de ses alliés, elle n'est plus exclusivement religieuse ; Ferdinand veut être un souverain véritable. Elle se manifeste dès 1626 ; c'est Wallenstein qui l'imagine et la fait accepter à l'empereur. Dans la campagne de 1626 contre les Danois, Wallenstein laisse faire Tilly, il ne livre pas de bataille pour garder ses forces intactes. Il a, dans son armée, beaucoup d'officiers protestants ; les princes allemands s'en plaignent auprès de l'empereur ; mais Wallenstein lui fait comprendre qu'il s'agit moins de faire la guerre, que d'avoir une forte armée pour effrayer les princes et les obliger à se soumettre, et que, s'il a des officiers protestants, c'est pour rassurer les princes protestants et leur offrir une garantie du maintien de leur religion. C'est la dictature militaire dans l'intérêt de l'autorité impériale.

L'armée de Wallenstein est campée dans la partie luthérienne de l'empire, au nord-est ; l'armée de l'Espagne occupe le Palatinat et l'Alsace ; et la Ligue, l'ouest de l'Allemagne.

L'empereur domine en Allemagne, grâce à son armée ; il en profite pour mettre au ban de l'empire quelques princes. Le Palatin y était depuis 1623 ; en 1627, ce fut le tour des ducs de Mecklembourg. L'empereur donne leurs terres à son allié le duc de Bavière et à son général Wallenstein, qui devient prince d'empire. L'armée s'avance jusqu'à la Baltique, et Wallenstein projette d'être maître de la mer. Pour gagner les villes de la Hanse, il veut leur offrir le commerce avec l'Espagne et l'Italie, à la place des Hollandais, et les

soutenir contre leurs concurrents danois et suédois. Il reçoit le titre d'amiral, prend Wismar et organise une flotte de guerre pour écraser les Hollandais.

En 1629, le roi de Danemark traite. Ferdinand est le maître et il décide par un édit, sans consulter la diète, la question du résérval ecclésiastique, qui était en discussion depuis 1555. La déclaration souveraine de 1629 est toute en faveur du parti catholique vainqueur ; elle porte sur trois points principaux et elle est connue sous le nom d'*Edit de restitution*.

a Résérval ecclésiastique. Tous les biens sécularisés depuis 1555 sont repris, mais, au lieu de les rendre à leurs propriétaires primitifs, les Ordres religieux des Cisterciens et des Bénédictins, Ferdinand en gratifie les Jésuites et Wallenstein, malgré les protestations du pape.

b. La déclaration de 1555 avait été faite pour opposer un contre-poids au résérval ecclésiastique ; Ferdinand l'annule et déclare que les sujets doivent suivre la religion de leur souverain.

c. Les calvinistes sont exclus de la tolérance accordée aux princes protestants, parce qu'on ne parle pas d'eux dans la déclaration d'Augsbourg ; ainsi toute l'évolution favorable aux protestants depuis 1555 est annulée. L'Allemagne est dominée par trois armées catholiques, celle de la Ligue, celle de l'Espagne et celle de l'empereur ; Ferdinand a rétabli le pouvoir de Charles-Quint.

En Italie, l'Espagne est tenue en échec par Venise et la Savoie, quand, en 1626, la *succession de Mantoue* change la situation. Les domaines comprennent le duché de Mantoue et le Montferrat ; l'héritier, le duc de Gonzague Nevers, est un Français. La Savoie a des prétentions sur le Montferrat ; elle abandonne l'alliance française et passe aux Habsbourg. De son côté, l'empereur soutient le duc de Guastalla pour le duché de Mantoue ; c'est un fief d'empire. et, en souverain du moyen âge, il prétend en disposer à sa guise. Deux armées, l'une, française, campe devant Casal ; l'autre occupe Mantoue.

Entre l'Italie et l'Allemagne, la *Valteline* était la route militaire qui unissait les deux branches de la maison des Habsbourg ; Richelieu et Venise l'avaient fait rendre aux Grisons. L'empereur intervint et Wallenstein fit occuper le pays par un détachement.

La maison des Habsbourg domine l'Allemagne et l'Italie par la Valteline ; elle continue à opérer pour étendre son pouvoir, l'empereur sur la Baltique, l'Espagne en Hollande.

Ce fut à cette occasion que deux nouveaux combattants entrèrent en scène, le roi de Suède marcha contre l'empereur, et le roi de France contre l'Espagne. Depuis longtemps ils avaient l'inten-

tion d'intervenir en Allemagne ; mais ils avaient été retenus par leur lutte l'un contre la Pologne et l'autre contre l'Angleterre ; en 1629, ils se sont débarrassés de ces obstacles, et ils commencent à agir. A cette même date, les Hollandais viennent de remporter leur premier succès : ils ont pris Bois-le-Duc et Wesel, et ils s'allient à la Suède et à la France. L'alliance entre la Suède, la Hollande et la France est secrète ; elle est renouvelée en 1634 ; les trois puissances n'opèrent ouvertement de concert qu'en 1635.

III

Marche générale de la guerre de 1630 à 1648.

Dans la première période de la guerre, de 1630 à 1635, le roi de Suède et le roi de France opèrent séparément ; dans la seconde période, de 1635 à 1648, ils agissent en commun.

Première période. — La France opère en Italie, la Suède en Allemagne. La guerre s'ouvre en Allemagne par la descente des Suédois en Poméranie. La coalition des catholiques, qui soutenait jusqu'alors l'empereur, s'est dissoute ; ses successeurs ont inquiété les princes allemands ; ceux-ci ont compris que, dans la politique impériale, la question religieuse est secondaire, et que c'est eux que menace l'armée de Wallenstein. On s'inquiète de la formation d'une flotte sur la Baltique, et l'on rapporte des conversations où Wallenstein parle de supprimer les électeurs. Les catholiques le considèrent comme leur ennemi personnel, et ils veulent obtenir de l'empereur son renvoi. Ils ont été aidés en cela par Richelieu. L'empereur, en 1630, réunit une diète à Ratisbonne pour faire élire son fils roi des Romains ; les princes catholiques s'inquiètent en voyant que Ferdinand veut rendre l'empire héréditaire. L'agent de Richelieu, le P. Joseph, venu pour régler l'affaire de Mantoue, achète les princes catholiques, empêche l'élection, détache le duc de Bavière de la cause impériale et commence à dissoudre l'alliance catholique. Les Etats catholiques réclament énergiquement le renvoi de Wallenstein, et Ferdinand ne cède qu'à l'avis de son confesseur. Le commandement de l'armée est confié à Tilly : c'est un événement décisif qui marque le début de la décadence du pouvoir impérial en Allemagne ; l'armée n'est plus sous la direction immédiate de Ferdinand.

En Italie, la France s'allie avec Venise et oblige le duc de Savoie à abandonner le Montferrat ; elle se fait donner Pignerol pour avoir un moyen d'intervenir ; l'empereur est forcé de donner l'investiture du duché au duc de Nevers. En même temps Richelieu oblige l'envoyé de Venise, qui l'a suivi en Savoie, à signer le traité

de Maurienne par lequel la Seigneurie s'engage à payer une partie des subsides fournis par la France à Gustave-Adolphe (le 1/3 de 1.200.000 livres). Il ferme enfin la Valteline aux Impériaux. — Richelieu a eu besoin d'une grande énergie pour atteindre ces résultats : il avait contre lui le parti de la reine (qui tenait autant au succès de ses filles de Savoie et d'Espagne qu'à celui de son fils), le parti catholique et le parti de la paix.

Gustave-Adolphe opère d'abord lentement sur la Baltique, puis en Allemagne. Les motifs de son intervention nous sont bien connus par les registres du Conseil de Suède. L'empereur a envoyé des secours au roi de Pologne, et Gustave-Adolphe est persuadé qu'il veut se rendre maître de la Baltique pour faire ensuite une descente en Suède. Or, comme la Suède est très difficile à défendre, il considère la Poméranie comme une contrescarpe protégeant la côte méridionale de la péninsule scandinave. La question est de savoir si on prendra l'offensive en France ou en Allemagne; mais elle est tranchée par la paix de Pologne. Les Suédois ne font donc pas une guerre religieuse, mais une guerre défensive. Il s'agit alors de se procurer les moyens matériels pour faire une campagne en Allemagne; la Suède n'est ni assez riche ni assez peuplée pour subvenir à tous les frais: force lui est donc de recourir à des alliés qui lui donnent de l'argent. Son armée est composée, pour la moitié seulement, de Suédois; le reste est formé par des mercenaires. Les alliés naturels des Suédois en Allemagne devaient, semble-t-il, être les princes protestants; mais ils n'ont pour eux que les calvinistes, car les luthériens ne veulent ni se brouiller avec l'empereur ni attirer la guerre chez eux. C'est le roi de France qui leur fournit l'argent. Charnacé, l'envoyé français, se rend au camp du roi de Suède et lui fait signer un traité secret où le roi de France s'engage à lui fournir un subside annuel de 1.200.000 livres.

Gustave-Adolphe a organisé son armée avec plus d'ordre qu'il n'y en a eu jusque-là. Il augmente le nombre des mousquetaires, allège leur charge en supprimant la fourche et en leur donnant une gibecière, il distribue des peaux de mouton aux soldats pour faire campagne pendant l'hiver, purge le camp des femmes, et établit dans le camp un office régulier avec des prédicateurs. Son armée est plus mobile, plus disciplinée et moins dévastatrice; mais cet état ne durera que peu de temps, jusqu'à ce que les Suédois soient dépravés par l'exemple des bandes. Mais ce temps a suffi au roi de Suède pour disperser les armées impériales désorganisées. Il a dégagé tout le nord de l'Allemagne et obligé les princes luthériens à s'allier avec lui. A l'électeur de Brandebourg qui l'engage

à se rembarquer ou du moins à ne pas porter la guerre en Saxe, il répond avec indignation qu'il n'acceptera pas de neutralité. « Si vous restez dans votre *desidia*, je vous le dis d'avance, je ne veux entendre parler d'aucune espèce de neutralité. Sa Grandeur doit être *freund oder feind*. Quand j'arriverai à sa frontière, il doit se déclarer froid ou chaud. Ici combat Dieu et le diable. Si Sa Grandeur veut tenir avec Dieu, qu'elle passe de mon côté ; si elle aime mieux tenir pour le diable, il faut qu'elle combatte avec moi. *Tertium non dabitur*. Je suis le serviteur de Son Excellence, et j'ai un dévouement cordial pour lui ; mon épée est à son service pour le maintenir dans sa souveraineté et défendre ses terres et ses sujets. Mais il faut qu'il y mette du sien. »

Ce n'est qu'alors qu'il a commencé à être présenté comme le champion du protestantisme. Il n'a pu sauver Magdebourg ; mais il a couvert la Saxe et dispersé l'armée impériale à Breitenfeld. Cette bataille est intéressante au point de vue stratégique, les rangs de Gustave-Adolphe sont moins profonds, et il a un corps de réserve ; enfin l'armée suédoise est capable de manœuvrer sur le champ de bataille.

Après cette victoire, Gustave-Adolphe fut très embarrassé sur la conduite à tenir : il lui fallait à la fois dégager les calvinistes du sud de l'Allemagne et marcher sur Vienne. Il a confié la marche sur Vienne à l'électeur de Saxe, qui opère mollement en Bohême ; lui-même s'est chargé d'exécuter la dernière partie de son plan. Il n'éprouve pas de résistance, et, en Bavière, il détruit au passage du Lech les derniers débris de l'armée de Tilly. C'est à ce moment que l'empereur rappelle Wallenstein. Ce général avait offert au roi de Suède de marcher contre l'empereur avec 10.000 hommes par la Bohême ; mais l'armée suédoise était trop faible pour qu'il pût disposer d'un corps aussi considérable, et il refusa le concours de Wallenstein. Ce n'est qu'après ce refus que Wallenstein se tourna vers l'empereur ; mais il fit ses conditions : Ferdinand devait abolir l'édit de restitution, et lui accorder un commandement tout à fait indépendant ; il serait seul général en chef et il pourrait traiter sans l'empereur. Peut-être voulait-il s'entendre avec les luthériens et créer un tiers parti avec les princes protestants ; il pourrait ainsi rétablir la paix et chasser ensuite les Suédois.

Wallenstein suit la même tactique qu'autrefois ; il évite tout engagement, il se contente d'observer Gustave-Adolphe dans son camp de Nuremberg et repousse ses assauts. Le roi de Suède se trouve dans un pays ruiné ; l'épidémie est dans son armée, il échoue dans son attaque du camp de Wallenstein et se met en

marche sur Vienne. En route il apprend, par une lettre pressante de l'électeur de Saxe, que les Impériaux ravagent ses Etats ; c'est en portant secours à son allié, qu'il est tué près de Leipzig, à la bataille de Lützen, dans une charge de cavalerie.

L'armée suédoise n'est plus composée alors que d'aventuriers allemands, elle est désorganisée ; mais Weimar remplace Gustave-Adolphe à sa tête ; il cherche, au moyen de la guerre, à obtenir le duché de Franconie et celui d'Alsace. — Oxenstiern organise à Heilbronn une ligue des princes protestants de l'Ouest (16 avril 1633). « Voyant glisser entre eux de la dispute au sujet de la préséance, il fit ôter tous les sièges et traita debout les affaires. » La Suède s'allie aux princes et aux villes de l'Allemagne du sud et renouvelle son traité avec la France ; mais Feuquières, l'envoyé français, a reçu l'ordre de limiter le pouvoir d'Oxenstiern, et il lui fait adjoindre un conseil formé « de personnes bien qualifiées », mais en laissant à la Suède la résolution définitive dans les affaires de guerre. Les héritiers de Frédéric rentrèrent dans le Palatinat, et Bernard de Saxe-Weimar se fit faire par Christine de Suède un diplôme de donation du duché de Franconie et des deux évêchés de Würzburg et de Bamberg ; la mention de cette investiture d'une principauté allemande à un prince allemand fut consignée dans les archives, sur l'ordre de la reine de Suède. Les généraux exigent leur solde arriérée et menacent de garder en hypothèques le pays qu'ils occupent ; le chancelier leur accorde des terres en Allemagne, et ils entrent dans l'alliance de Heilbronn comme représentants de l'armée.

Richelieu était inquiet des progrès de Gustave-Adolphe, et il essaya, à Heilbronn, d'enlever à la Suède la direction de la guerre ; il y réussit en partie. Les opérations sont très lentes en Allemagne ; Wallenstein négocie en Bohême avec l'électeur de Saxe. L'écrasement de l'armée suédoise à Nordlingen, en 1633, ruine la coalition ; l'électeur de Saxe fait à Prague la paix avec l'empereur. Les Suédois demeurent seuls avec les calvinistes, et le cabinet suédois, en 1636, menacé d'une guerre en Pologne, voudrait bien conclure la paix ; c'est à cette époque que Richelieu intervient officiellement dans la guerre.

Seconde période. — La politique de Richelieu a consisté à entretenir la guerre à l'aide de subsides, pour s'établir sur le Rhin. Il a ainsi réussi à arracher l'abdication du duc de Lorraine et à faire adjuger ses Etats au roi par le Parlement ; puis il s'est fait remettre Montbéliard et les places de l'électorat de Trèves (Coblentz). En Alsace il a mis garnison dans Haguenau et Saverne (1634). Il est maître de la rive gauche du Rhin. Le gouvernement

espagnol fait alors attaquer l'électeur de Trèves ; on l'enlève et on l'emmène en 1635. C'est l'occasion de la guerre, un héraut va la déclarer officiellement à la cour de Bruxelles. Le roi de France s'allie aux deux ennemis de la maison d'Autriche, la Hollande et la Suède. Il s'entend avec la Hollande pour le partage des Pays-Bas espagnols, traite avec la reine de Suède à Compiègne et Bernard de Saxe-Weimar à Saint-Germain, il lui promet des subsides et l'Alsace.

Le roi de France cherche à opérer en commun avec ses alliés ; il a une armée en Belgique et une autre sur le Rhin ; mais les armées françaises sont neuves, inexercées, et de mauvaise qualité. Elles sont repoussées en Belgique et sur le Rhin ; et les Espagnols s'avancent jusqu'à Corbie et, en Franche-Comté, jusqu'à Saint-Jean-de-Losne.

En 1638, un traité est conclu entre les alliés pour attaquer en commun les Etats héréditaires de l'empereur : il s'agit de rétablir l'indépendance de l'Allemagne et d'obtenir des satisfactions ; en envahissant ses Etats, on forcera l'empereur à faire la paix. — La guerre offensive recommence. Bernard de Saxe-Weimar meurt en 1639, après la prise de Brisach. L'armée de nouveau sans chef est aux enchères ; Richelieu, pour être sûr de ne pas avoir de concurrent, garde prisonnier le Palatin, qui avait manifesté cette intention, et il l'achète par l'entremise des deux généraux d'Erlach et Guébriant.

Les dix dernières années de la guerre sont remplies par des opérations très lentes : cela tient en partie à l'état de l'Allemagne, qui est ruinée par cette guerre sans fin, et à la difficulté qu'on éprouve par conséquent pour faire vivre les armées. Au nord, les Suédois essayent de pénétrer jusqu'à Vienne par la Bohême ; l'armée française, qui est sur le Rhin, doit descendre le Danube pour se réunir avec ses alliés près de Vienne. On a mis dix ans pour effectuer ce mouvement convergent ; les deux armées ne sont jamais prêtes en même temps. Ainsi, dès 1640, Baner est arrivé près de Ratisbonne ; mais les Français ne sont pas encore en mouvement, et l'opération échoue. A la mort du général suédois, ses soldats, qui ne sont plus que des mercenaires allemands, se mutinent ; mais son successeur, Torstensohn, rétablit l'ordre.

En 1642, Guébriant meurt ; les Espagnols dirigent une attaque contre le nord de la France. Condé les repousse à la bataille de Rocroi, et le prestige de l'infanterie espagnole est détruit.

Le plan d'action commune n'a été exécuté qu'à partir de 1645 ; une armée française a battu Merci à Nordlingen, elle marche vers l'armée suédoise ; mais le rappel de Torstensohn arrête son mou-

vement. En 1646, Wrangel et Turenne joignent leurs forces pour la première fois, ils envahissent la Bavière et la ravagent. L'Espagne, aux prises avec les révoltes qui viennent d'éclater en Portugal, en Catalogne et à Naples, est incapable de faire diversion. La France opère alors directement avec la Suède et force le duc de Bavière, en 1647, à abandonner le parti de l'empereur. L'empereur est isolé, et Wrangel en 1648 veut recommencer la marche sur Vienne ; mais, à Prague, il apprend la conclusion de la paix, et de rage il piétine son chapeau.

E. H.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

COURS DE M. E. DROZ

(Faculté des Lettres de Besançon)

Taine. — Introduction à l'Histoire de la Littérature anglaise.

LES TROIS FACTEURS GÉNÉRAUX. — LE MOMENT.

3^o *Le moment*. — « Il ya pourtant un troisième ordre de causes ; car, avec les forces du dedans et du dehors, il y a l'œuvre qu'elles ont déjà faite ensemble, et cette œuvre elle-même contribue à produire celle qui suit ; outre l'impulsion permanente et le milieu donné, il y a la vitesse acquise. » Remarquez la rare impropriété du style ; c'est cette vitesse que Taine appelle le *moment*, et cette vitesse, à quelques lignes de distance, devient une empreinte. En bonne analyse, ce que Taine nomme le *moment* est l'état de la race et l'état du milieu à un moment donné. Par exemple, comparez, dit-il, la tragédie française sous Corneille et sous Voltaire : de l'un à l'autre, « la conception générale n'a pas changé ; c'est toujours le même type humain qu'il s'agit de représenter » dans une pièce de la même structure, et écrite dans le même mètre. Mais voyez la différence ; Corneille n'avait pas d'autre modèle que la nature (supposons-le ou accordons-le provisoirement) ; Voltaire avait Corneille pour modèle ; de l'un à l'autre « plusieurs grandes parties de l'art se sont perfectionnées » (j'ai transcrit exactement la phrase de Taine, que je ne comprends pas

bien) ; la simplicité et la grandeur de l'impression ont diminué, l'agrément et le raffinement de la forme se sont accrus ; bref, « la première œuvre a déterminé la seconde ». Si vous reprenez les termes de cette analyse, vous y verrez la justification des critiques que j'adressais tout à l'heure à cette dénomination de *moment* : l'état de la littérature n'est pas le même après un précurseur qu'avant, et voilà le milieu changé, j'entends le milieu physique des choses morales, si on peut ainsi dire ; le précurseur a donné à son public l'habitude de certains plaisirs, puis il l'a blasé, et voilà la race changée, ou, si vous préférez, le milieu humain. Jusque-là, je suis d'accord avec Taine sur le fond des choses, tout en pensant qu'il l'a mal exprimé. En revanche, il paraît trancher bien légèrement le problème historique en disant que l'œuvre de Corneille a déterminé l'œuvre de Voltaire ; on peut supposer que l'œuvre de Voltaire a eu plusieurs déterminants, et au premier rang peut-être l'esprit de Voltaire lui-même. Mais laissons pour l'instant cette légitime querelle. Personne n'a jamais douté que les premiers maîtres dans un genre aient eu de l'influence sur leurs successeurs, et ce n'est sans doute pas cette vérité banale qu'un historien et un savant comme Taine a voulu énoncer ; sans doute il prétendait nous apprendre du nouveau ; et la nouveauté dans la matière eût consisté à nous apprendre comment l'œuvre du précurseur a déterminé l'œuvre des successeurs ; mais, sur ce sujet, nous en sommes encore à attendre une instruction ; et, quant aux vérités générales qu'il exprime ou suppose dans ce passage, Taine s'est borné à nous enseigner qu'un genre se raffine avec les progrès de son âge, et qu'un public se blase avec le temps à une même lecture ou à un même spectacle. Cela, un élève de rhétorique le sait, et un illettré se douterait, s'il lui arrivait de réfléchir là-dessus, qu'un auteur dramatique, soucieux de succès et de gloire, s'efforce de plaire à son public. Voilà cependant tout ce que Taine a voulu dire avec son appareil de termes scientifiques : la tragédie de Corneille avait plu à ses contemporains ; Voltaire dut conserver le genre, qui plaisait encore ; mais il le modifia d'après le goût de ses contemporains, pour leur plaire davantage. Telle est l'influence du *moment* sur la forme que Voltaire donna à la tragédie ; et vous voyez encore l'influence du *moment* dans la forme prétendument scientifique que Taine donne à des idées courantes, qu'il aurait exprimées avec avantage dans la langue de tout le monde.

Il semble donc que nous n'avons rien sur ce point à ajouter à ce que nous avons dit à propos du milieu, puisque Taine ne fait qu'examiner dans son exemple les effets du milieu d'hier et du

milieu d'aujourd'hui sur l'œuvre de demain. Bien ou mal, ce n'est pas la question. L'essentiel à constater pour l'instant, c'est qu'on ne voit aucune raison de distinguer entre ce que Taine appelle les forces du dedans et du dehors, et l'œuvre déjà faite; l'œuvre déjà faite a modifié ce qu'il appelle l'impulsion permanente, c'est-à-dire l'esprit de la race qui est momentanément affecté de telle ou telle façon, à propos de telle ou telle chose, par l'œuvre déjà faite; et l'œuvre déjà faite, quand elle peut s'extérioriser, comme en littérature et en art, constitue une part considérable de ce que Taine appelle le milieu donné. Par conséquent, nous avons justifié, je crois, notre proposition, que le moment n'est pas un élément distinct des deux autres, la race et le milieu, qu'il n'y a donc pas lieu d'en faire une considération particulière. A moins que l'on ne considère le genre littéraire, par exemple, comme un être vivant, doué d'une existence personnelle, et indépendant des esprits qui le cultivent (il faudrait dire *qui le font*). Mais personne, sauf M. Brunetière, n'a jamais connu ce monsieur-là.

Les exemples, que Taine cite ensuite, montrent que son dessein est d'établir que le passé a conditionné le présent, et que le présent déjà conditionne l'avenir. C'est une idée qu'il a exprimée avec plus de netteté dans la préface des *Essais de critique et d'histoire*, une idée contre laquelle personne de sensé ne pensera à s'élever. Mais dire que cette idée soit bien nouvelle et que par elle-même elle soit bien féconde, c'est une autre chose. L'homme du moyen âge, dit Taine, s'est représenté un certain modèle idéal de l'homme, le chevalier et le moine; l'homme de notre âge classique a eu devant les yeux, comme l'image de la perfection humaine, l'homme de cour et le beau parleur. Comment s'est fait le passage de l'une à l'autre de ces deux « conceptions dominatrices »? Posez ici que la seconde dépend en partie de la première, et que c'est la première qui, combinant son effet avec ceux du génie national et des circonstances enveloppantes, va imposer aux choses naissantes leur tour et leur direction. Je n'y contredis pas; seulement je tiens d'abord à purger cette « position » de ce que Taine appelle si aisément chez les autres un être métaphysique, et je dirai telle chose que ceci : « L'homme, après s'être proposé comme modèle idéal le chevalier et le moine, a préféré ensuite l'homme de cour et le beau parleur, et le premier de ces deux goûts a influé nécessairement sur la naissance et l'être du second. » En deuxième lieu, Messieurs, je proteste avec vigueur contre ces prétendues synthèses historiques, par lesquelles on prétend nous représenter les « conceptions dominatrices » de tout un âge, et en particulier contre la formule de la

« conception dominatrice » du ^{xvii}e siècle. Cette critique de détail pourra paraître déplacée ici ; la faute en revient à Taine qui appuie toujours ses *lois* sur des exemples contestables ; cette condition, fâcheuse pour la vérité, est en revanche avantageuse pour l'écrivain ; car, si les exemples n'arrêtaient pas l'attention et n'irritaient pas l'esprit, on verrait à nu et en plein l'ancienneté banale des lois qu'il propose comme nouvelles. Telle est, en effet, la conclusion de Taine sur la force de ces trois agents, qu'il appelle la race, le milieu, le moment : l'œuvre dépend de l'ouvrier ; l'œuvre de l'avenir dépendra de l'œuvre présente, qui elle-même dépend de l'œuvre du passé, et, dans ces trois œuvres, le travail de l'ouvrier dépend des circonstances où il a travaillé. — Vérité incontestable, qu'on exprimerait par des proverbes. *Truism*, disait M. Montégut. Reste cette difficulté énorme, dont Taine n'aperçoit pas l'énormité : connaître l'ouvrier, connaître ses diverses œuvres, connaître les circonstances où il a travaillé, et cela est infini. Etablissez donc les rapports véritables entre trois termes, dont vous n'avez qu'une notion incomplète, d'après cette notion même !

Mais, avant d'insister sur les conséquences générales que Taine tire de cette analyse des trois facteurs relativement à la conception de l'histoire, je voudrais m'arrêter un instant encore sur le moment, en considérant de préférence l'histoire littéraire pour y examiner comment se fait le passage de l'œuvre d'hier à celle d'aujourd'hui. M. Brunetière attribue beaucoup plus au *moment* qu'aux deux autres facteurs, en quoi il croit être en désaccord avec Taine, à tort, puisque le moment n'est autre chose que la race et le milieu du moment. On entrevoit, par certains traits des leçons, sur l'*évolution des genres* que ses élèves de l'Ecole normale ont été plus habiles que lui à démêler la faute d'analyse où Taine était tombé, et où il tombe après lui. « Et ne me dites pas qu'ayant vécu dans un autre temps, il (Taine) a donc vécu dans un autre milieu, mais dites-moi qu'il a vécu dans un autre moment (1). » Question de mots, dira-t-on ; oui, mais les mots sont signes d'idées, et une langue bien faite prouve un esprit bien fait. Respectons provisoirement chez M. Brunetière la terminologie de Taine après en avoir montré les fautes : « Avec le moment, nous dit-il, et rien qu'avec le moment, tout ce qu'il y a, dans l'œuvre littéraire, de réellement explicable par les causes générales, je me chargerais de l'expliquer. » Et il reprend l'exemple de Taine : « Voulez-vous savoir la vraie cause, si je puis ainsi dire, de la

(1) *L'Évolution des genres*, t. I, p. 263.

tragédie de Voltaire ? Cherchez-la d'abord dans l'individualité de Voltaire, et surtout dans la nécessité qui pesait sur lui, tout en suivant les traces de Racine et de Quinault (il y aurait bien à dire sur ce Quinault), de faire pourtant autre chose qu'eux. » Et plus loin il nous parle du drame romantique, qui s'explique par « la tragédie de Voltaire, dont il n'est que la contradiction » (autre idée peu nette, autre terme peu juste; mais enfin entendons les choses en gros). Sur quoi il félicite Taine d'avoir tant accordé, il lui reproche même de n'avoir pas assez accordé à l'influence du moment, et il explique de la façon suivante l'influence du moment en littérature, autrement dit des œuvres faites sur les œuvres à faire, sans prendre garde qu'il va contredire sur un point essentiel le maître qu'il approuve : « Ou nous voulons rivaliser dans leur genre avec ceux qui nous ont précédés, et voilà comment se perpétuent les procédés, comment se fondent les écoles, comment s'imposent les traditions, ou nous prétendons faire autrement qu'ils n'ont fait; et voilà comment l'évolution s'oppose à la tradition (opposition mal fondée en nature, la tradition aussi est une évolution, où la variabilité se développe moins), comment les écoles se renouvellent, et comment les procédés se transforment. » Taine, vous l'avez vu, considère l'œuvre faite comme imprimant à l'œuvre qui se fait ou qui va se faire une direction obligatoire, bien que la plupart du temps infléchie par les circonstances du dehors. Plus justement M. Brunetière pense que l'œuvre déjà faite peut offrir à l'œuvre qui va se faire un modèle à contredire aussi bien qu'un modèle à suivre. Voilà, on l'avouera, une différence d'avis profonde entre deux hommes qui se croient d'accord, et vous voyez que c'est peu de chose de croire à l'influence du moment avec Taine, si on croit, comme M. Brunetière, que cette influence peut s'exercer dans le sens de la réaction aussi bien que de l'action. Nul doute qu'il en soit ainsi en littérature; le goût d'hier est le dégoût d'aujourd'hui, qui sera le goût de demain. Ici entre en jeu un quatrième facteur, auquel Taine n'a pas pensé, et que M. Brunetière n'a pas dégagé : c'est l'âme humaine générale, avec son besoin de plaisir, avec son besoin d'activité, qui tantôt affecte la forme de l'imitation et tantôt celle du changement. Dans son jugement de la littérature, l'âme humaine est beaucoup plus mobile qu'ailleurs, parce que les satisfactions que donne la littérature sont des plaisirs purs, auxquels nulle nécessité ne se mêle, de sorte que nous n'avons aucune raison de nous accommoder d'un genre qui nous déplaît, comme un homme dans le besoin se contente d'une nourriture grossière, parce qu'il lui faut de toute nécessité manger. C'est là que les révolutions coûtent le moins et

qu'elles sont le plus faciles à faire, sinon pour édifier, du moins pour démolir. Si on pouvait supposer un peuple homogène et vivant pendant un certain laps de temps dans des conditions identiques, l'expérience du passé nous autorise à croire qu'il ne supporterait pas longtemps un genre de poésie d'abord goûté de lui, parce que les plaisirs qu'il en aurait tirés au commencement s'émousseraient par l'habitude et que son premier divertissement ne le divertirait plus. Telles sont les dispositions changeantes du public. Il y faut joindre, comme cause de changement (et c'est ici un cinquième facteur, l'individualité, pour laquelle M. Brunetière réclame justement), l'amour-propre des auteurs, qui par une pente nécessaire veulent d'abord suivre leur nature et qui ne souffrent pas d'être pris pour des copistes de leurs maîtres ; s'ils ont quelque talent, ils sollicitent par leur nouveauté relative le goût de changement qui toujours sommeille dans la foule ; ils discréditent ce qui plaisait hier ; ils mettent en faveur une nouvelle forme, un nouveau genre, qui, à leur tour, sont destinés à une défaveur toute semblable, quand ils auront épuisé la somme de plaisir qu'une seule cause peut procurer dans un certain espace de temps à l'homme. Alors une certaine fibre sera usée ou insensible, il en faudra toucher une autre. — De tout cela, remarquez-le bien, je crois que rien ne se produit au hasard ou par l'effet de je ne sais quel libre arbitre ; tout en est conditionné, c'est mon avis comme c'est l'avis de Taine, même dans les cas où intervient le génie, auquel il n'a pas pensé ou qu'il a volontairement négligé. Mais j'ai essayé de vous faire voir que, dans son énumération et dans son analyse des causes, il a oublié des facteurs dont l'influence, infiniment difficile à apprécier et à prévoir dans ses diverses directions, ajoute encore à l'infinie complexité des causes qu'il a aperçues.

Je me suis borné à la seule littérature, parce que c'est là surtout qu'agissent les causes très générales, prises dans le fonds de l'âme humaine, que j'ai ajoutées aux causes déterminées par Taine. Je ne suis pas sûr cependant que ces causes n'agissent pas en politique comme en littérature. C'est un poète qui a dit :

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

C'est un homme d'Etat (poète, il est vrai : Lamartine, en 1839) qui a dit : « La France s'ennuie. » Et, peu de temps après cette parole, la France se donnait le plaisir d'une révolution.

Ainsi les deux facteurs auxquels se réduisent les trois facteurs de Taine, puisque nous avons supprimé cette abstraction que Taine appelle le moment, la race donc et le milieu ont sur l'his-

toire des peuples une influence indéniable, mais qu'il est impossible d'évaluer approximativement pour l'avenir, difficile même de déterminer avec certitude dans l'histoire du passé, parce que la race et le milieu ne nous sont jamais suffisamment connus. Dès lors, que Taine dise : il n'y a ici comme partout qu'un problème de mécanique, — nous sommes en cela d'accord avec lui, sans tomber dans la même illusion que lui sur notre capacité à résoudre le problème. Oui, « l'effet total est un composé déterminé tout entier par la grandeur et la direction des forces qui le produisent ». Par malheur, la grandeur ici ne se laisse pas mesurer et la direction ne se laisse pas déterminer. Une intelligence infinie, douée d'une science infinie, pourrait résoudre le problème, nous le croyons avec tous les déterministes ; mais nous pensons que Taine s'est mépris sur le nombre et sur la valeur des éléments dont nous disposons pour le résoudre. Sans parler des coupures que la nature physique et la nature humaine, considérée dans d'autres peuples, peuvent faire à la chaîne des causes formée dans l'histoire d'un peuple par la race et le milieu, il reste que la race et le milieu sont des quantités inconnues ou mal connues, qui ne nous suffisent pas à dégager l'inconnue finale. Le mécanisme fonctionne, comme le veut Taine. Nous savons en gros, et dès avant lui, les lois de son fonctionnement ; mais nous n'avons pas assez de lumières pour les voir à l'œuvre, pour découvrir en détail leur action dans le passé, et surtout pour la prévoir dans l'avenir. Taine est bien obligé de convenir que, dans les sciences morales, il n'y a pas d'évaluation ou de mesure pour les besoins et pour les facultés, que de cette quantité « nous ne pouvons avoir et donner..... qu'une impression littéraire » ; d'où il aurait pu et dû conclure que nous sommes condamnés, si nous voulons évaluer l'action ou mesurer le poids ou la pression de ces forces combinées, à n'en avoir et à n'en donner qu'une science littéraire et impressionniste. Il a l'amour, le respect, l'idolâtrie de la science, mais comme il en a peu le sentiment ! Il a pris soin de nous prévenir (p. xix) que « la moindre altération dans les facteurs amène des altérations gigantesques dans les produits », et il ne lui est pas venu à l'esprit que la moindre altération dans l'évaluation des facteurs amènerait des erreurs énormes dans l'évaluation des produits ; c'est avec une tranquillité d'esprit parfaite qu'il nous avoue que les composants du facteur race (besoin ou faculté) ne peuvent pas être évalués par l'homme de manière à être représentés par une formule exacte ou même approximative ; après quoi, avec la même sérénité, il continue ou recommence à agiter ses trois dés dans son cornet, en se persuadant qu'il résout une équation. Je

vous renvoie à la fin de ce paragraphe de Taine pour y voir comment il explique par l'accord des trois facteurs race, milieu, moment, les éclatantes réussites, et par le désaccord des mêmes facteurs, les longues impuissances, qui apparaissent dans la vie des peuples. Je vous y renvoie parce que j'aurais trop de choses à discuter et à contester dans les exemples qu'il propose pour prouver l'excellence de sa méthode par la certitude des résultats où elle conduit ; or, je ne me suis laissé aller que trop souvent à des discussions de détail dans cet examen de principes généraux. Je vous demande seulement la permission de faire deux remarques.

Lorsque Taine assure qu'au *xvi^e* siècle le lucide et prosaïque esprit français essaya inutilement d'enfanter une poésie vivante, il fait tort à Ronsard dont la poésie a vécu et vit encore pour ceux qui prennent la peine de la lire ; mais il faut prendre cette peine, et ceux qui veulent connaître toutes les histoires et toutes les littératures de tous les peuples n'ont pas le temps nécessaire à ce soin. Taine a parlé, je ne sais plus où, des petites beautés partielles de Ronsard, c'est-à-dire *Mignonne, allons voir si la rose...* et *Le petit enfant amour cueillait des fleurs alentour*, etc. ; mais il y a d'autres beautés dans Ronsard, qui en foisonne, malgré ses imperfections, et on commence à les découvrir ; on a commencé depuis Sainte-Beuve ; de bons ouvriers ont travaillé à cette tâche : Gandar, M. Bourciez (celui-ci dans un livre singulièrement intelligent et intéressant, que quiconque s'intéresse à la littérature française doit avoir à lui chez lui), M. Faguet, qui a déterré parmi les pièces retranchées de Ronsard une perle échappée je ne sais comment à Sainte-Beuve (Ronsard, *Odes, Dialogue de Ronsard avec les Muses*), un chef-d'œuvre dont j'ai enthousiasmé vos aînés il y a quelques années. Il reste encore à travailler pour découvrir le beau et la vie dans l'œuvre de Ronsard ; cette fouille en vaut une autre, et elle sera féconde en résultats, surtout si on recherche la vie plus encore que le beau.

La seconde chose que j'avais à dire est relative à une promesse alléchante du titre mis en marge de la page xxxii : *Dans quelles limites on peut prévoir*. Le cœur battant, on court en hâte à la révélation souhaitée et offerte. Et voici ce qu'on trouve : c'est que « les créations inconnues vers lesquelles le courant des siècles nous entraîne » (admirez l'impropriété du style) seront l'effet des trois facteurs, race, milieu, moment, que si ces trois facteurs pouvaient être formulés, on en ferait une équation d'où se déduirait l'*x* de la civilisation future, qu'on ne peut pas les formuler, que cependant, si « nous voulons aujourd'hui nous former quelque idée de nos destinées générales, c'est sur l'examen de ces forces

qu'il faut fonder nos prévisions ». En d'autres termes, pour entrevoir l'avenir d'un peuple, il faut connaître le caractère de ce peuple, son état présent, la puissance et les dispositions de ses voisins à son égard. Telle est l'invention de la nouvelle science de l'histoire ; elle arrive, à grand renfort de raisonnement, à proposer aux savants comme une méthode toute neuve et très perfectionnée un groupe de lois connues dès le commencement du monde pensant par les esprits les plus vulgaires. Tant de naïveté déconcerte. Je vous en prie, Messieurs, reportez-vous-en au texte même pour bien vous assurer que je n'y ai rien changé. D'où vient donc l'illusion de Taine sur la nouveauté de ses idées ? De ce qu'il a exprimé des vieilleries en termes nouveaux, et c'est là un leurre auquel les hommes se laissent presque tous prendre. Du moins ceux qui font métier de penser ne devraient pas en être dupes. Sur ce point, comme sur tant d'autres, Taine aurait pu mettre à profit une bonne leçon de son maître Stendhal : « Tous les trente ans, dit l'auteur de la *Vie de Napoléon* (p. 200), selon que la mode fait donner plus d'attention à telle ou telle *recette pour battre l'ennemi*, les termes de guerre changent et le vulgaire croit avoir fait un progrès dans les idées, quand il a changé les mots ». Et Stendhal ajoute en note : « Il en est de même dans l'art de guérir les maladies. » Et vous voyez que nous pouvons ajouter : il en est de même dans la critique. L'exemple de Taine vous en est une preuve ; et, si cette preuve ne vous suffisait pas, je pense que vous seriez convaincus par tout le tapage et toute l'illusion qui se sont faits naguère autour de l'évolution des genres.

SOUTENANCE DE THÈSES.

Le 6 mai 1896, M. MARIUS PIÉRI, agrégé des lettres, professeur de rhétorique au Lycée de Marseille, a soutenu devant la Faculté des Lettres de Paris, en Sorbonne, les deux thèses suivantes pour le doctorat :

THÈSE LATINE : *Quæstiones ad P. Ovidii Nasonis epistulas Heroidum et præcipue horum carminum artem pertinentes.*

THÈSE FRANÇAISE : *Pétrarque et Ronsard, ou de l'influence de Pétrarque sur la Pléiade française.*

M. Piéri a été jugé digne d'obtenir le grade de docteur.

SUJETS DE DEVOIRS ET DE LEÇONS

(Sorbonne)

DISSERTATIONS LATINES

(Licence)

I

Quid Vergilii Bucolica habeant cum elegis commune.

II

De versu intercalari quo usus est Vergilius disseretis.

(Le *versus intercalaris* est cette sorte de refrain que l'on retrouve dans certains poèmes anciens, particulièrement dans l'*Eglogue VIII* de Virgile : *Pharmaceutria*).

AUTEURS GRECS (*prosateurs*)

(Agrégation)

L'art de raconter dans le récit de la fuite des Platéens (Thucydide, livre III).

La politique de Cléon et celle de Diodote.

Le pathétique dans les discours de Thucydide.

La composition dans les mêmes discours.

— La question de l'unité du discours de Démosthène *Sur la Couronne*.

L'argumentation dans le même discours.

La passion dans le style de Démosthène.

Les narrations du discours *De la Couronne*.

— L'art du dialogue dans le premier livre de la *République* de Platon.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

ÉTAT DE LA PUBLICATION DES CLASSIQUES POPULAIRES

(49 volumes parus)

Tous les ouvrages de cette collection sont approuvés par le Ministère de l'Instruction publique.

LITTÉRATURES ANCIENNES

- HOMÈRE**, par A. COUAT, recteur de l'Académie de Bordeaux, 1 vol.
HÉRODOTE, par F. CORRÉARD, professeur agrégé d'histoire au lycée Charlemagne, 1 vol.
PLUTARQUE, par J. DE CROZALS, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Grenoble, 1 vol.
DÉMOSTHÈNE, par H. OUVRE, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, 1 vol.
CICÉRON, par M. PELLISSON, agrégé des lettres, inspecteur d'Académie, docteur ès lettres, 1 vol.
VIRGILE, par A. COLLIGNON, professeur à la Faculté des lettres de Nancy, 1 vol.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

- DANTE**, par EDOUARD ROD, 1 vol.
LE TASSE, par EMILE MELLIER, agrégé de l'Université, inspecteur d'Académie, 1 vol.
GERVANTES, par LUCIEN BIART, 1 vol.
SHAKESPEARE, par J. DARMESTETER, professeur au Collège de France, 1 vol.
GOETHE, par FIRMERY, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Lyon, 1 vol.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Moyen Âge et Seizième Siècle

- LA POÉSIE LYRIQUE en France au moyen âge**, par LÉON CLÉDAT, doyen de la Faculté des lettres de Lyon, 1 vol.
LE THÉÂTRE en France au moyen âge, par LE MÊME, 1 volume (Nouveauté).
LES CHRONIQUEURS, par A. DEBIDOUR, inspecteur général de l'Enseignement secondaire.
Villehardouin. — Joinville, 1 vol.
Froissart. — Commines, 1 vol.
RABELAIS, par EMILE GEBHART, professeur à la Sorbonne, 1 vol. (Nouveauté).
RONSARD, par G. BIZOS, recteur de l'Académie de Dijon, 1 vol.
MONLUC, par CH. NORMAND, docteur ès lettres, professeur agrégé d'histoire au lycée Condorcet, 1 vol.
MONTAIGNE, par M. LANUSSE, professeur agrégé de l'Université, docteur ès lettres (Nouveauté).

Dix-septième Siècle

- CORNEILLE**, par EMILE FAGUET, chargé de cours à la Sorbonne, 1 vol.

CARDINAL DE RETZ, par CH. NORMAND, professeur agrégé d'histoire, docteur ès lettres, 1 vol. (*Nouveauté*).

LA ROCHEFOUCAULD, par F. HÉMON, inspecteur d'Académie à Paris, 1 vol. (*Nouveauté*).

LA FONTAINE, par EMILE FAGUET, 1 vol.

MOLIÈRE, par HIPPOLYTE DURAND, inspecteur général honoraire de l'Instruction publique, agrégé des lettres, 1 vol.

RACINE, par PAUL MONCEAUX, docteur ès lettres, professeur de rhétorique au lycée Henri IV, 1 vol.

BOILEAU, par PAUL MORILLOT, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Grenoble, 1 vol.

M^{me} DE SÉVIGNÉ, par R. VALLERY-RADOT, 1 vol.

BOSSUET, par G. LANSON, docteur ès lettres, maître de conférences à l'Ecole Normale supérieure, 1 vol.

FÉNELON, par G. BIZOS, 1 vol.

LA BRUYÈRE, par M. PELLISSON, 1 vol.

SAINT-SIMON, par J. DE CROZALS, 1 vol.

Dix-huitième Siècle

MONTESQUIEU, par EDGAR ZEVORT, recteur de l'Académie de Caen, 1 vol.

LE SAGE, par LÉO CLARETIE, agrégé des lettres, docteur ès lettres, 1 vol.

VOLTAIRE, par EMILE FAGUET, 1 vol.

J.-J. ROUSSEAU, par L. DUCROS, professeur de Littérature française à la Faculté des lettres d'Aix.

BUFFON, par H. LEBASTEUR, professeur agrégé des Lettres au lycée de Lyon, 1 vol.

FLORIAN, par LÉO CLARETIE, 1 vol.

ANDRÉ CHÉNIER, par PAUL MORILLOT, 1 vol.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, par DE LESCURE, 1 vol.

Dix-neuvième Siècle

CHATEAUBRIAND, par A. BARDoux, vice-président du Sénat, membre de l'Institut, 1 vol.

VICTOR HUGO, par E. DUPUY, inspecteur général de l'Enseignement secondaire, 1 vol.

LAMARTINE, par EDOUARD ROD, 1 vol.

BÉRANGER, par CH. CAUSERET, agrégé de l'Université, docteur ès lettres, inspecteur d'Académie, 1 vol.

AUGUSTIN THIERRY, par F. VALENTIN, professeur agrégé au lycée Buffon (*Nouveauté*).

MICHELET, par F. CORRÉARD, 1 vol.

THIERS, par EDGAR ZEVORT, 1 vol.

GUIZOT, par J. DE CROZALS, 1 vol.

A. DE MUSSET, par A. CLAVEAU, 1 vol.

EMILE AUGIER, par H. PARIQOT, professeur de rhétorique au lycée Janson-de-Sailly, 1 vol.

QUATRIÈME ANNÉE.
2^e Série

N^o 28.

28 MAI 1896.

Année Scolaire 1895-1896

REVUE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique
QUATRIÈME ANNÉE

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur en chef : N. FILOZ.

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

SOMMAIRE

EMILE BOUTROUX.....	La Philosophie de Kant — Rôle historique de l'antinomie kantienne (<i>Sorbonne</i>).
EMILE FAGUET.....	Tristan l'Hermitte — Sa vie et ses idées générales (<i>Sorbonne</i>).
ALFRED CROISSET.....	L'Epicurisme ; Epicure (<i>Sorbonne</i>).
JULES TEXTE.....	Le théâtre de Goethe et de Schiller en France, au XVIII ^e siècle. (<i>Faculté des Lettres de Lyon</i>).
CHARLES SEIGNOBOS.....	L'Europe orientale, jusqu'en 1660. (<i>Sorbonne</i>).
E. DEOZ.....	Taine. — Le mode d'action des causes générales en histoire. Formation des groupes et des lois historiques. (<i>Faculté des Lettres de Besançon</i>).
EN SORBONNE.....	Pétrarque et Ronsard, thèse de M. Marius Périer.

PARIS

LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE DE CLUNY, 15

1896

Librairie LECÈNE, OUDIN & C^{ie}, Éditeurs

15, rue de Cluny, PARIS

La Société de Géographie commerciale vient de décerner une Médaille d'Or à cet Ouvrage.

En vente.

L'Europe Politique

GOVERNEMENT — PARLEMENT — PRESSE

PAR

Léon SENTUPÉRY

Ancien Chef de Cabinet du Sous-Secrétaire d'État au Ministère de la Justice et des Cultes,
Ancien Sous-Chef de Bureau au Ministère de l'Intérieur, Membre de la Société de Législation comparée.

Prix de l'ouvrage complet, br. 24 fr.

L'ouvrage est complet en trois forts volumes in-8°, contenant plus de 2200 pages.

Les trois volumes sont en vente.

La publication est mise à jour jusqu'en octobre 1893, à l'aide d'un **Supplément**, qui forme une brochure in-8°. 2 fr.

L'ouvrage se vend également par fascicules séparés, et comprend **huit fascicules**:

FASCICULE I. — Allemagne. — Andorre.

FASCICULE II. — Autriche-Hongrie. — Belgique.

FASCICULE III. — Bulgarie. — Danemark. — Espagne.

FASCICULE IV. — Grande-Bretagne.

FASCICULE V. — Grèce. — Italie.

FASCICULE VI. — Luxembourg. — Monaco. — Monténégro. — Pays-Bas. — Portugal.

FASCICULE VII. — Roumanie. — Russie.

FASCICULE VIII. — Saint-Marin. — Saint-Siège. — Serbie. — Suède et Norvège. — Suisse. — Turquie.

Le prix de chaque fascicule broché est de 3 fr., sauf pour le fascicule VIII, dont le prix est de 6 fr.

Cet ouvrage est une sorte de **Manuel pratique de politique extérieure**, où sont méthodiquement classés et présentés, sur un plan uniforme pour chacun des États d'Europe, des renseignements rigoureusement exacts et de courts aperçus concernant le *Gouvernement*, le *Parlement* et la *Presse*.

Ce livre, qui présente un **ensemble considérable de renseignements concis**, exacts et pratiques, s'adresse à tous ceux qui, par profession ou par goût, s'intéressent à la politique étrangère, à la situation et à l'organisation des pays voisins : *hommes politiques, diplomates, consuls, officiers, journalistes, fonctionnaires, grandes administrations, élèves de l'École des Sciences politiques, des Ecoles supérieures et des Facultés*, etc., etc.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

Paraissant le Jeudi

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE MODERNE

COURS DE M. EMILE BOUTROUX.

(*Sorbonne*)

La Philosophie de Kant.

RÔLE HISTORIQUE DE L'ANTINOMIE KANTIENNE.

Deux questions se posent à propos de la doctrine des antinomies : Quel en est le rôle historique ? Quelle en est la valeur théorique ? C'est du premier point que nous allons nous occuper aujourd'hui, en comparant la doctrine kantienne à ses antécédents et en déterminant l'influence qu'elle a exercée sur le développement ultérieur de la philosophie.

Ces rapprochements ont leur utilité. Ils nous mettent en garde contre la disposition fâcheuse à croire que les divers philosophes ne font guère que dire la même chose en termes différents, et que la métaphysique piétine sur place. Certes il est bon de rechercher les analogies des systèmes, mais il serait injuste de supposer *a priori* que tant de grands esprits, si originaux d'ailleurs, n'ont pu, en philosophie, que se répéter les uns les autres, et se faire illusion quand ils croyaient trouver du nouveau. Une connaissance vraie, disait Leibniz, c'est une connaissance distincte, une connaissance où se marquent les caractères distinctifs des choses. D'un autre côté, ce serait rabaisser l'histoire de la philosophie que de la réduire à une suite de monographies sans lien entre elles.

C'est un triomphe trop facile que d'accuser de métaphysique

et d'arbitraire quiconque essaie de comprendre la suite des événements. Sans affirmer d'avance, avec Leibniz, l'existence d'une *perennis philosophia*, nous ne saurions méconnaître que chaque philosophe se propose de développer ou de réfuter quelque doctrine de ses prédécesseurs, et qu'ainsi il ne peut manquer d'y avoir un lien historique entre le présent et le passé. Y a-t-il même une dialectique immanente, comme le voulait Hegel ? c'est une autre question. Nous cherchons analytiquement les phases de l'évolution, sans la préjuger.

I

La doctrine de la contrariété, de l'antinomie comme inhérente à la nature des choses, est aussi ancienne que la philosophie classique.

Sans remonter aux Pythagoriciens, qui mettaient à l'origine de l'être l'un comme pair-impair (ἀρτιοπέρισσον), ni à Héraclite, qui disait que la guerre est la mère et la reine de toutes choses (πόλεμος πάντων μὲν πατήρ ἐστι, πάντων δὲ βασιλεύς), chez Zénon d'Elée, nous trouvons de véritables antinomies, parfaits modèles de la méthode que Kant devait suivre. Par exemple : si le multiple existe (εἰ πολλά ἐστὶ), il est à la fois infiniment grand et infiniment petit.

Il est infiniment grand. En effet, soit un multiple $a\ b$. Puisque c'est un multiple, a est distinct de b ; il y a donc un intervalle entre a et b . Par quoi est formé cet intervalle ? La donnée πολλά ne comporte qu'une réponse : par un troisième terme c . Mais pour que c opère cette séparation, il faut que lui-même soit distinct d' a et de b . Il faut notamment qu'il y ait un intervalle entre a et c . Cet intervalle sera constitué par un quatrième terme d , et ainsi de suite à l'infini. Donc entre a et b , il y a une infinité de termes ; donc le multiple $a\ b$ est infiniment grand.

D'autre part, il est infiniment petit. En effet, tout composé est composé de simples. Mais un terme a ne peut être simple que s'il est indivisible. S'il est indivisible, il n'a aucune grandeur. Dès lors, on peut l'ajouter à lui-même autant de fois que l'on voudra : il n'engendrera jamais un composé doué de grandeur.

De même, si le multiple existe, le nombre des éléments en est à la fois limité et illimité. Il est limité : car un nombre qui n'est pas déterminé n'est pas réel ; et qui dit déterminé dit fini. Il est illimité : car, pour que les éléments forment un nombre, il faut qu'ils soient séparés les uns des autres ; ils ne peuvent l'être que par d'autres éléments, et ainsi de suite à l'infini.

Quel fut au juste l'objet de Zénon d'Elée ? C'est un point con-

traversé. D'après le *Parménide* de Platon (ch. 2), nous pouvons penser que son dessein était de venir en aide à son maître Parménide, qui disait que l'un seul existe, et cela en montrant que l'hypothèse du multiple conduit à des absurdités encore plus ridicules que l'hypothèse de l'un. L'objet de Zénon, d'après ce texte, fut surtout polémique.

En tout cas, Zénon montre excellemment qu'étant donné le seul concept du multiple arithmétique, c'est-à-dire étant donné la conception de la grandeur, du nombre, des mouvements réels comme somme d'unités, si l'on part du tout, on ne peut arriver à l'élément ; si l'on part de l'élément, on ne peut arriver au tout.

Chez Platon, nous trouvons de très beaux modèles d'antinomies, particulièrement dans le *Parménide*. Il examine les conséquences qui se produisent, si l'on admet que l'un existe ou qu'il n'existe pas. Supposez que l'un existe. D'une part, il ne comporte aucun prédicat, puisqu'un prédicat ajouté à l'un détruirait son unité. D'autre part, il comporte des prédicats, puisqu'il existe et que l'être n'est pas la même chose que l'un (*Parm.* 137-135.) — Si l'on admet que l'un n'est pas, on tombe également dans la contradiction. En tant qu'il est un, il a quelque qualité : l'unité, la différence, etc. Il est donc, en quelque manière, en même temps qu'il n'est pas. Mais, d'autre part, en tant qu'il est posé comme n'étant pas, il ne peut recevoir aucun prédicat, il n'est absolument pas (*Parm.* 160-164).

Non seulement nous trouvons chez Platon des raisonnements antinomiques en règle, mais la notion de contrariété joue un rôle considérable dans sa philosophie. La considération de la contrariété de l'héraclitisme et de l'éléatisme en est le point de départ. Elle représente le double aspect des choses, à la fois multiples et unes, changeantes et immuables. Et ainsi la dialectique platonicienne ne fait pas seulement sortir les contradictions d'une opinion donnée, comme la dialectique éléatique discutant la thèse des adversaires de Parménide, elle trouve la contradiction au sein des choses elles-mêmes, telles qu'elles s'offrent à nous.

La dialectique de Platon a pour objet de lever ces contradictions. Pour y parvenir, il emploie successivement deux méthodes. Pour résoudre la contradiction présentée par les choses sensibles, par le monde tel qu'il s'offre à nous, il emploie une méthode de substitution. A la chose (παῖμα), qui est à la fois grande et petite, il substitue le grand et le petit en soi, dont chacun est un et identique à lui-même ; aux êtres sensibles il substitue les être intelligibles ou idées. Mais les idées elles-mêmes, si elles sont simplement posées dans leur identité, engendrent des antinomies. La

solution, cette fois, a lieu, non plus par substitution, mais par conciliation. Platon admet, entre les idées, une participation déterminée, μέθεξις. Elles sont légitimement unies, quand elles sont ordonnées d'après leurs éléments communs (κοινωνία). Le symbole de ces rapports, ce sont les rapports musicaux. Pour former une harmonie il faut assembler non seulement des sons divers, mais des sons définis par certains nombres. Le rapport $\frac{1}{2}$ donne l'octave ; le rapport $\frac{2}{3}$, la tierce, etc. Certaines idées se conviennent, comme certains nombres.

Ce système par un côté rentre bien dans la philosophie de la contrariété.

Pour Leibniz, la contrariété n'est pas immédiatement donnée comme pour Platon. Un peu de réflexion au contraire nous fait croire que tout se ramène à l'unité. C'est ainsi que les mécanistes croient tout expliquer par les atomes. Mais une réflexion plus profonde nous montre, sous l'unité, la contrariété. Derrière l'atome il y a la force, et la question est d'accorder le dynamisme avec le mécanisme. L'objet suprême de la réflexion est de retrouver l'unité, non par voie d'exclusion, mais par voie de conciliation.

Comment se fait cette conciliation ? Elle comporte des moments successifs. Tout d'abord le philosophe pose comme coexistants séparément les deux principes contraires. Tels l'âme et le corps présentés comme deux substances qui se développent parallèlement, et comparés à deux horloges. Dans un second moment, Leibniz subordonne l'un à l'autre les deux principes : c'est ainsi qu'il met les causes efficientes sous la dépendance des causes finales. Dans un troisième moment, il s'efforce de pousser la conciliation le plus loin possible, en attribuant à l'un et à l'autre principe une essence telle que leur différence puisse être rendue plus petite que toute différence donnée. C'est ainsi que les âmes et les corps, ramenés les uns et les autres à des monades, comportent des degrés qui les rapprochent indéfiniment les uns des autres. D'une manière générale, la conciliation a lieu en dégageant de chaque chose l'élément positif qu'elle renferme et en rapprochant et coordonnant ces éléments positifs. L'être s'accorde nécessairement avec l'être. Dieu, l'être absolument réel, est en même temps l'harmonie universelle.

II

Tandis que, chez Platon, l'antinomie est simplement donnée par les choses, tandis que, chez Leibniz, elle résulte de la réflexion philosophique, chez Kant, elle a sa racine dans la nature même de

l'esprit humain. Elle consiste, en définitive, dans la disproportion de la raison par rapport à l'entendement.

Mais, en même temps qu'elle est déclarée nécessaire, sa portée est restreinte. Chez Platon, elle affectait l'être tout entier en tant que vu du dehors ; chez Leibniz, elle allait s'atténuant à mesure qu'on s'approchait des premiers principes, mais n'était complètement résolue qu'en Dieu. Chez Kant, les éléments opposés des choses se laissent concilier tant qu'il ne s'agit que de concevoir la possibilité des objets d'expérience. L'intuition *a priori* se laisse concevoir sans contradiction comme forme de la sensibilité. La connaissance *a priori* des lois d'existence des objets d'expérience se laisse concevoir sans contradiction comme reconnaissance des catégories mêmes de notre entendement, quel'esprit a dû imposer aux intuitions pour en faire des objets. Ce n'est qu'à propos du monde et de la nature, conçus comme choses en soi, que l'entendement se trouve engagé dans des antinomies insolubles à son point de vue.

La résolution des antinomies est rigoureusement guidée par le principe de contradiction.

En ce qui concerne les deux premières, l'hypothèse qui leur a donné naissance : si le monde existe en soi, — est déclarée fausse. C'est ainsi que Zénon concluait de ses antinomies que l'hypothèse initiale, *εἰ πολλά ἐστι*, doit être rejetée. Pour les deux dernières, la méthode est différente. Kant ne supprime pas, il sépare. Les thèses peuvent être maintenues appliquées au monde des choses en soi, les antithèses au monde phénoménal. Il faut remarquer que, dans cette opération, thèses et antithèses ne sont pas conservées dans le sens que leur attribuaient les antinomies. Car, dans les antinomies, elles se rapportaient les unes et les autres à un monde de phénomènes considéré comme monde de choses en soi. La solution restreint les thèses à l'ordre des choses en soi ; les antithèses, à l'ordre des phénomènes.

Trois choses caractérisent ce système : respect scrupuleux du principe de contradiction, synthèse des contraires, en ce qui concerne les objets d'expérience ; solution négative ou simplement analytique, en ce qui concerne le monde comme chose en soi. Cette doctrine était-elle bien homogène ? Était-il possible de s'y tenir ?

III

Fichte généralise l'antinomie. Kant l'avait restreinte au concept du monde comme synthèse complète des phénomènes. Fichte la trouve au cœur même du moi, de la conscience, et, comme toute

connaissance suppose le « Je pense », à la base même de toute philosophie. Le moi se pose originairement comme absolu. Au moi s'oppose un non-moi absolu. Telle est la contradiction initiale.

Le principe de contradiction n'est pas moins inviolable aux yeux de Fichte qu'aux yeux de Kant. Il s'agit donc pour lui de lever cette contradiction, et sa philosophie est une suite de théorèmes destinés à la faire disparaître. La méthode consiste à rapprocher synthétiquement les termes contraires en les considérant, non plus comme absolus et infinis, mais comme limités l'un par l'autre. La première synthèse est ainsi : le moi pose dans le moi un moi divisible en face d'un non-moi divisible. De cette synthèse Fichte tire analytiquement une antinomie nouvelle, dont il cherche la résolution suivant la même méthode de rapprochement synthétique par limitation réciproque, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il arrive à des contraires qui ne se laissent plus réunir parfaitement. Le domaine qui comporte l'exacte réunion des contraires est celui de la théorie. Les déductions de la réciprocité, de la causalité et de la substantialité y conduisent à celle de l'objectivité. Avec l'impossibilité de la synthèse est donné l'ordre de la pratique. Il s'y agit de réaliser le moi infini, ce qui ne peut donner lieu qu'à une tâche, non à un objet.

Ainsi développée, la doctrine de l'antinomie se trouvait en face d'une bifurcation. L'opposition du théorique et du pratique, représentant le relatif et l'absolu, était plus radicale que jamais. Si l'on avait à cœur de rétablir l'unité et l'homogénéité de la science, devait-on étendre à l'absolu la loi du relatif, ou au relatif la loi de l'absolu ?

Les deux voies furent suivies, la première par Hegel, la seconde par Herbart.

Pour Hegel, la contradiction est une loi fondamentale, une condition indispensable de l'existence. Dans tout ce qui est, des contraires coexistent. Cette loi se déduit de l'application des principes fondamentaux de la logique à la réalité, de la manière dont Kant avait déduit les catégories des formes du jugement. Et ce n'est pas la simple application des catégories à l'inconditionné qui engendre l'antinomie. Celle-ci a sa source dans le contenu même des catégories de l'entendement. Tout concept est une contradiction, et l'ordre des choses n'est que celui des concepts. Mais la contradiction n'est que le point de départ, non la forme de la marche de l'être. Le principe de contradiction reste suprême. Il exige que la contradiction soit levée. Elle s'efface quand les deux contraires, au lieu de prétendre l'un et l'autre à l'existence absolue, se reconnaissent l'un et l'autre comme éléments solidaires

d'un même tout. C'est ce qui se réalise dans le concret, par opposition à l'abstrait qui pose les contraires en face l'un de l'autre comme contradictoires et incompatibles. Il n'y a point là de sacrifice mutuel : il y a substitution du rapport vrai à un rapport faux.

Hegel donne, à ce sujet, l'exemple de la famille. D'abord, les enfants y sont entièrement sous la dépendance de leurs parents, et l'ordre y règne, grâce à cette subordination. Grandis, les enfants entrent en lutte avec leurs parents. La nature, livrée à elle-même, créerait l'état de guerre, car la guerre est la suite naturelle de l'égalité. Mais cet état est mauvais et contraire au principe même de la famille. Alors intervient le sentiment de pitié qui fait disparaître l'antagonisme, sans que ni parents, ni enfants aient rien sacrifié des conditions du perfectionnement de leur nature. Ainsi se fait par synthèse, selon Hegel, la conciliation des contraires. Mais nulle synthèse n'est définitive. Toujours de nouvelles contradictions s'en dégagent, qui appellent de nouvelles synthèses. La vie n'est autre chose que cet effort pour remporter sur la guerre des victoires toujours plus difficiles, toujours plus hautes et plus belles. Certes, il serait faux de dire que le système de Hegel abolit le principe de contradiction. Car c'est ce principe qui est la providence du monde. Mais il lui oppose une contradiction radicale, inhérente aux choses, et ne voit en lui que l'idéal dont l'action, tout en limitant de plus en plus le domaine du principe rival, ne saurait jamais être pleinement victorieuse.

Le système de Herbart est, par certains côtés, l'inverse de celui de Hegel. Comme Hegel il voit dans la contradiction interne le caractère de tout ce qui est donné. Ainsi les choses nous sont données comme douées d'une pluralité de qualités. Elles apparaissent donc comme à la fois unes et multiples. Le moi est à la fois sujet et objet. Le changement est à la fois être et non être. Mais, tandis que Hegel introduit cette contradiction dans l'essence même de l'être, Herbart réduit tout ce qui est contradictoire à n'être qu'une pure apparence et y substitue, comme fond véritable des choses, une multiplicité de substances absolument simples et immuables. Tout ce qu'il accorde pour expliquer l'illusion du devenir, c'est une connexion, d'ailleurs obscure, entre ces substances simples. Appuyé sur sa doctrine, il ne craint pas de dire : il n'y a point en réalité d'événements : *es gibt keine Ereignisse*.

Quel est le mobile de cette doctrine ? La résolution de n'entamer à aucun degré le principe de contradiction.

A côté de ces doctrines, on en pourrait citer d'autres où la considération d'antinomies plus ou moins voisines des antinomies kantienne joue un rôle important. Telle la doctrine de Hamilton

déclarant que l'inconditionné était nécessairement, soit absolu, soit infini, ce qui, en réalité, est contradictoire : penser, pour nous, c'est conditionner. Telle la doctrine de M. Vacherot, ne réussissant à réconcilier l'infini et le parfait qu'en tenant le premier pour l'attribut du réel, le second pour l'attribut de l'idéal. C'est encore dans le sens de Kant que notre poète philosophe, M. Sully-Prudhomme, écrivait, dans *Que sais-je* : « L'invincible résistance de l'être à mes tentatives d'effraction m'a rejeté violemment dans le monde accidentel. »

Le développement historique auquel nous venons d'assister aboutit à un résultat étrange. Chez Herbart, le principe de contradiction demeure un souverain absolu, et le multiple et le changement ne sont plus que des illusions. Chez Hegel, le monde de l'expérience conserve la pleine réalité, mais le principe de contradiction est réduit au rôle d'un monarque constitutionnel qui règne, et concilie, et encore dans une certaine mesure seulement, mais n'a aucune initiative. Ce nouvel antagonisme sera-t-il comme une antinomie nouvelle, dont vainement nous chercherons la solution ?

Remarquons que le développement, auquel nous venons d'assister, a pour point de départ l'opinion qu'en tel ou tel sens les antinomies kantiennessont réelles. Hegel les a consacrées comme loi de l'être, Herbart n'a reculé devant aucune extrémité pour y échapper. Mais ne se pourrait-il pas que ce point de départ fût une illusion, et que, de la thèse et de l'antithèse, l'une seulement étant vraie, tandis que l'autre serait fausse, l'antinomie, à y regarder de près, tombât d'elle-même ? C'est ce que soutiennent des philosophes considérables. Il convient d'examiner leurs arguments.

M. L.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

COURS DE M. EMILE FAGUET.

(Sorbonne)

Tristan l'Hermitte.

I

SA VIE ET SES IDÉES GÉNÉRALES.

Je vais parler du poète qui est connu dans l'histoire de la littérature française sous le nom de Tristan l'Hermitte, ce qui n'est

pas tout à fait son nom. Ce poète est probablement ignoré de la plupart des lecteurs, et l'on voit ici ce qu'est la gloire : c'est un poète qui a tout simplement balancé Corneille à un moment donné, non pas comme Pradon a balancé Racine, par suite d'une cabale, mais véritablement dans l'admiration publique et de Paris et de la province. Ce Tristan l'Hermitte s'appelait de son vrai nom François de l'Hermitte du Soliers. Il prit vers vingt ans, à ce qu'on peut supposer, le nom de Tristan, pour accuser un peu plus la filiation dont il était fier et par laquelle il prétendait remonter d'une part à Pierre l'Hermitte, et d'autre part à Tristan l'Hermitte, le ministre de Louis XI. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est né en 1601 au château de Soliers dans la Marche, aujourd'hui département de la Creuse. Il nous a parlé de ces lieux où s'est écoulée son enfance, et qui, quoique chers à son souvenir, étaient en somme bien désolés. Il écrit à M. de Chaudubonne :

Sous des monts tels que ceux de Thrace
Où le froid est presque toujours,
On découvre de vieilles tours
Où je puis cacher ma disgrâce.
Tous les ans près de ce château,
Le dos d'un assez grand coteau
D'une blonde javelle éclate,
Et si l'air n'est bien en fureur,
Cette terre n'est guère ingrate
A la peine du laboureur.

Il faut se figurer, en effet, ce château de Soliers, avec ses vieilles tours noires, comme à peu près analogue au château des Mauprat de George Sand : château délabré s'élevant au milieu de cette marche abrupte et caillouteuse, remontant au xiv^e ou xv^e siècle, et abritant une vraie famille de Mauprat, c'est-à-dire de gentils-hommes violents, à passions fougueuses, un peu bandits, un peu pillards, souvent mêlés à des aventures tragiques. C'est ce sang que notre François l'Hermitte portait dans ses veines. Son grand-père, un de ces hommes farouches et presque féroces, avait épousé une riche bourgeoise de Paris, la fille de François Miron, le magistrat qui a laissé son nom à une rue de Paris. François l'Hermitte fut confié à sa grand-mère à l'âge de trois ans ; c'est près d'elle qu'il passa sa première enfance. Il avait à peine onze ans lorsqu'il fut attaché comme page au jeune Henri de Bourbon, fils naturel de la marquise de Verneuil et de Henri IV, et qui avait à peu près son âge. Il prit là l'éducation qu'il put, une éducation assez désordonnée ; il étudiait pourtant beaucoup — il nous le dira plus tard — avec les maîtres du petit prince ; mais surtout il montrait dès cet âge beaucoup de goût pour la musique, la peinture,

les romans de chevalerie et la comédie ; car il est un des petits favoris des comédiens de l'Hôtel de Bourgogne qui venaient jouer devant Henri IV et les seigneurs de la cour. Telle fut l'éducation du petit page jusqu'à l'âge de treize ans et demi. A cette époque, le sang de l'Hermitte se réveillant déjà chez le très jeune homme, il eut des affaires, et de graves. C'est ainsi qu'il blessa grièvement un certain cuisinier qui s'était amusé à faire le fantôme pour l'effrayer ; il tira sa petite épée et blessa fort bien le fantôme. Une autre fois, il fut heurté, nous disent ses *Mémoires*, dans un corridor par un homme, et il lui fit une blessure quasi mortelle. Cette affaire-là fut grave : on le renvoya dans sa famille. Aussi n'y alla-t-il point, craignant probablement que les terribles l'Hermitte de là-bas ne le reçussent mal.

Il s'enfuit en Angleterre. Je passe sur certaines histoires un peu bizarres de nécromans et de magiciens qu'il aurait rencontrés sur le bateau, histoires absolument invraisemblables, dont je ne tiendrai pas compte, comme de tout ce qui me paraîtra ultra-romanesque dans ses *Mémoires*. En Angleterre, il vit d'abord de mendicité, puis entre comme précepteur dans une famille et donne des leçons à la jeune fille de la maison. On s'attend à l'aventure, qui nous est contée par Tristan dans un volume d'un intérêt extraordinaire, admirablement écrit, plein d'imagination, plein aussi de détails extrêmement curieux sur les mœurs du temps, et qui s'appelle *le Page disgracié*. Cette vie de Tristan l'Hermitte est un roman dans le genre de *Gil Blas* et le plus joli roman demi-réaliste avant le *Gil Blas* que je connaisse ; je ne lui puis comparer que cette petite merveille du x^v^e siècle qui s'appelle *Jehan de Saintré*.

Notre héros, naturellement, fut mis à la porte par les parents de la jeune fille. Et, après cela, nous dit-il, — mais je n'en suis pas bien sûr, — il passa en Norvège. Ce qu'il nous dit sur son séjour en Norvège est un peu trop général ; je n'y trouve point de ces détails précis, circonstanciés, qui montrent bien qu'on a été quelque part. Il nous raconte qu'il a fait du commerce là-bas, qu'il a vendu des peaux de bêtes. Toujours est-il qu'il revint à Paris encore très jeune, à dix-neuf ou vingt ans ; et, dans le plus affreux dénuement cette fois, n'osant pas probablement aller voir ses amis, il se dirige vers l'Espagne pour aller trouver Jean de Vélasque, connétable de Castille, qui était son parent. Le voilà qui traverse la France tout à fait en bohémien, à pied, vivant d'expédients, peut-être de mendicité, très content du reste, très ravi de la nouveauté des lieux, du voyage à pied. Il s'en va par cette belle route toute neuve qu'Henri IV venait de faire restaurer ; il

passer par Orléans, il arrive en Poitou. Là, malade probablement, en tout cas harassé, il s'arrête à Loudun chez Nicolas de Sainte-Marthe. Les Sainte-Marthe étaient une famille noble et très bien établie, tout entière adonnée à la littérature; on compte jusqu'à huit Sainte-Marthe qui ont marqué dans la littérature de cette époque: il y a Charles de Sainte-Marthe, le premier en date, qui fut secrétaire aux commandements de la reine Marguerite de Navarre et qui nous a laissé sur elle de très précieux renseignements dans son ouvrage *In morte margaritæ margaritarum*; il y a Scévole de Sainte-Marthe, le plus célèbre; il y a Abel de Sainte-Marthe; il y a Scévole de Sainte-Marthe, deuxième du nom, d'autres encore, et enfin il y a ce Nicolas de Sainte-Marthe qui accueillit avec bienveillance notre petit aventurier et qui avait une belle bibliothèque. Au bout de peu de temps, Nicolas donna le jeune Tristan à son oncle Scévole, le poète distingué. C'est chez celui-ci que Tristan acheva ses études. La bibliothèque de Scévole était magnifique, le jeune homme y lut beaucoup de français, d'italien, d'espagnol, et s'éprit véritablement de passion pour les lettres. Quelque temps après, Scévole de Sainte-Marthe le donna au marquis de Villars-Montpezat. Le marquis, charmé de l'amabilité et de la gentillesse du jeune homme, l'emmena avec lui à Bordeaux. Ce séjour à Bordeaux est le moment le plus brillant de la vie de Tristan l'Hermitte. Il est là quelque chose comme secrétaire d'un marquis; il est noble lui-même, il a des aventures, des duels. Il se bat pour le Tasse contre Virgile. C'est de la même façon qu'on se battait en Italie, quelque temps auparavant, pour la suprématie du Tasse sur l'Arioste, si bien qu'un gentilhomme, blessé dans un de ces duels, disait en mourant: c'est tout de même bien sot de mourir pour un duel relativement à l'Arioste et au Tasse, alors qu'on n'a lu ni l'un ni l'autre; et quand même on les aurait lus, on ne les aurait pas compris, car on est un sot. — Quoi qu'il en soit, ce détail fait bien comprendre les vers de Boileau:

A Malherbe, à Racan préférer Théophile
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.

Boileau songe évidemment à ces querelles fréquentes du XVII^e siècle, plus acharnées qu'on ne le pense et quelquefois sanglantes.

Le marquis présenta le jeune Tristan à Louis XIII à l'occasion du voyage que celui-ci fit alors à Bordeaux; le roi charmé emmena le jeune homme à Paris. Il resta pour un temps le compa-

gnon et le favori de Louis XIII, car on le voit qui l'accompagne dans l'expédition contre les protestants. Enfin, en 1622, Louis XIII le passe à son jeune frère Gaston d'Orléans qui avait alors quatorze ou quinze ans. Tristan amusa le jeune prince ; il le prédisposait au goût littéraire, et Gaston n'en fut probablement pas tout à fait exempt, car il devait avoir une bibliothèque, puisqu'il a un bibliothécaire, ce Puget de la Serre, auteur de tragédies en prose, que Boileau a si fort malmené.

Dans cette cour un peu désordonnée et fantasque de Gaston d'Orléans, le jeune Tristan l'Hermitte se trouva tout à fait à l'aise. Il aimait beaucoup Gaston ; il le suivit dans la bonne et dans la mauvaise fortune ; il fut avec lui dans son exil en Lorraine, dans son équipée du Languedoc, dans son séjour à Bruxelles en 1633, et rentra avec lui à Paris en 1634. Ce n'est pas qu'il fût enchanté des munificences de Gaston à son égard. Gaston semble avoir été peu pensionneur et d'une générosité par trop discrète. C'est à lui-même que Tristan adresse l'épigramme suivante :

Grand homme, on verra ton histoire
 Parmi le recueil de mes vers ;
 Ils font résonner de ta gloire
 Les quatre coins de l'univers ;
 Mais quoi ! la France est étonnée
 Que d'une âme grande et bien née,
 Ma lyre ne reçoive rien ;
 A quelque bas prix qu'on la mette,
 Possible méritai-je bien
 Les appointements d'un trompette.

Ailleurs il nous dit, ce qui est un peu plus précis et ce qui nous indique le genre de services qu'il aurait peut-être fallu rendre pour être bien pensionné à cette époque, et que Tristan, ce qui est à son honneur, ne rendait point : Je ne suis, dit-il, et ne puis être

Flatteur, espion, ni traître,
 Ni débiteur de poulets.

Ce sont les plaintes qu'il a exprimées aussi dans une pièce qui celle-là n'est pas une épigramme, mais qui a pourtant beaucoup d'amertume et d'âpreté, et dont le titre est *Servitude* :

Nuit fraîche, sombre et solitaire,
 Sainte dépositaire
 De tous les grands secrets ou de guerre ou d'amour,
 Nuit mère du repos et nourrice des veilles
 Qui produisent tant de merveilles
 Donne-moi des conseils qui soient dignes du jour.

Mais quel conseil pourrais-je prendre
Fors celui de me rendre
Où je vois le fléau sur ma tête pendant ?
Où s'imposent les lois d'une haute puissance
Qui fait voir avec insolence
A mes faibles destins son superbe ascendant ?
Je vois que Gaston m'abandonne,
Cette digne personne
Dont j'espérais tirer ma gloire et mon support,
Cette divinité que j'ai toujours suivie,
Pour qui j'ai hasardé ma vie
Et pour qui même encor je voudrais être mort.
Irai-je voir en barbe grise
Tous ceux qu'il favorise,
Epier leur réveil et troubler leurs repos ?
Irai-je m'abaisser en mille et mille sortes,
Et mettre le siège à vingt portes
Pour arracher du pain qu'on ne me tendrait pas ?
Donc les cruelles destinées
Veulent que mes années
En pénibles travaux se consomment sans fruit !
Et c'est, ô mon esprit, en vain que tu murmures
Contre ces tristes aventures :
Il faut que nous allions où le sort nous conduit...

Tristan avait d'ailleurs certaines qualités qui lui nuisaient pour réussir. Nous le voyons par ces lignes de prose : « Nous sommes, dit-il, en une saison où ceux qui réussissent le plus heureusement en ces espèces de travaux n'en doivent guère attendre le prix durant leur vie. Cette étude demande un trop grand détachement du tumulte de la conversation du grand monde pour être beaucoup appuyée. On a beau cultiver ces plantes des muses dans la solitude, si on ne sait l'art de les faire débiter dans les palais. De sorte que, pour en retirer le fruit, il ne suffit pas d'être écrivain ; il faut être aussi un grand courtisan, aller cabaler dans les ruelles et faire autant de visites que de vers. »

Tristan travaillait beaucoup, et il réussissait, surtout au théâtre. C'est ainsi qu'il donna successivement à cette époque, la plus féconde de sa vie, entre 1635 et 1645 : *Marianne*, 1636 ; *Panthée*, 1639 ; *la Mort de Sénèque*, 1645 ; *la Mort de Crispe*, 1645 ; *Osman*, 1655 ; *la Folie du Sage*, tragicomédie, 1645, etc. *La Marianne* surtout, 1636 (remarquez la date ; c'est celle du *Cid*), eut une réputation colossale. On sait la légende qui courut sur l'acteur Mondory : il mit tant de feu, dit-on, dans le rôle qu'il tenait dans *Marianne* qu'il en mourut. Ce n'est pas très exact ; il en eut une attaque d'apoplexie simplement ; il mourut une douzaine d'années plus tard. Ce qui est certain, c'est que Marianne balança l'im-

mense gloire du *Cid*, et cette année-là, et pendant une vingtaine d'années encore. Ce qu'on joua à Paris et dans toute la France où l'on parlait français, pendant une vingtaine d'années, ce fut le *Cid* et *Marianne*. *Marianne* en effet est une tragédie que je ne trouve pas intéressante du tout, mais qui est si pleine de beaux vers, de tirades magnifiques, que je m'explique fort bien son succès. Le plaisir particulier qu'on allait chercher au théâtre alors, c'était celui des beaux vers et de la belle déclamation. L'éducation poétique du public était faite, mais pas encore son éducation dramatique.

Vers la fin de sa vie, Tristan fut abandonné décidément par Gaston. Il passa alors au service du duc de Guise. C'est cette sorte de don Quichotte, d'écervelé magnifique, qui voulut aller se tailler un duché en Italie et qui fut en effet duc de Napolitaine en 1646. Expulsé en 1647 par la révolution qui créa la république napolitaine, il fit en 1655 une nouvelle tentative qui échoua complètement. Tristan le suivit dans une partie de ses expéditions, avec plus de succès apparemment qu'il n'avait suivi Gaston. Mais, à cette époque, il était déjà très souffrant, et il ne comptait plus sur la fortune, au moins dans le sens vulgaire du mot. Il avait été nommé de l'Académie française en 1649 à la place de Colomby ; il travaillait beaucoup, et il travailla jusqu'au dernier moment. Ses pièces, d'inspiration mélancolique, sentimentale et religieuse, sont de la fin de sa vie ; sa maison était un vrai musée ; il nous a laissé un catalogue de ses belles toiles, de ses beaux tableaux de maîtres ; on le soupçonne d'en avoir mis un peu plus qu'il n'y en avait, mais en somme il écrivait cela pour des gens qui pouvaient en vérifier l'authenticité, et on peut le croire à peu près. Il y a plusieurs de ses pièces sur le bonheur qu'il éprouve à se retrouver dans son chez-lui, loin de la cour, loin de cet hôtel de Guise que pourtant il aimait aussi ; car il faut savoir que Tristan semble avoir rarement vécu chez ses protecteurs ; il eut toujours un petit appartement à lui, où il aimait fort à se retirer. Vers 1642, il se sentait proche de la mort. Il élevait le bon Quinault, qui plus tard eut une si grande fortune et littéraire et autre ; il l'élevait, d'après ce qu'on voit par les mémoires du temps qui sont un peu méchants, plutôt comme un petit domestique que comme un élève en poésie. Quoi qu'il en soit, Quinault conserva toujours un très touchant souvenir de son maître. La mort venait. Tristan l'a prévue bien des fois ; il s'est comme entretenu avec elle dans une sorte de résignation mélancolique, qui fait de ses derniers vers quelque chose de très touchant :

C'est fait de mes destins ; je commence à sentir
 Les inconvénients que la vieillesse apporte.
 Déjà la pâle mort, pour me faire partir,
 D'un pied sec et tremblant vient frapper à ma porte.
 Ainsi que le soleil, sur la fin de son cours,
 Paraît plutôt tomber que descendre dans l'onde,
Lorsque l'homme a passé les plus beaux de ses jours,
D'une course rapide il passe en l'autre monde.
 Il faut éteindre en nous tous frivoles desirs.
 Il faut nous détacher des terrestres plaisirs
 Où sans discrétion notre appétit nous plonge.
 Sortons de ces erreurs par un sage conseil ;
 Et cessant d'embrasser les images d'un songe,
 Pensons à nous coucher pour le dernier sommeil.

Il y a quelques vers de Lamartine dans Tristan.

Il fit lui-même son épitaphe, laquelle n'est pas touchante, mais amère et pleine d'un ressentiment très vif à l'égard de ses protecteurs, qui l'ont si peu protégé en définitive :

Ebloui de l'éclat de la splendeur mondaine,
 Je me flattai toujours (l'espérance fut vaine),
 Faisant le chien couchant auprès d'un grand seigneur :
 Je me vis toujours pauvre et tâchai de paraître,
 Je vécus dans la peine, attendant le bonheur,
 Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.

Régnier, dans tout le commencement de la *Satire* III, fait un portrait semblable du poète courtisan qui meurt sur un coffre dans une hôtellerie, au cours de l'un de ces voyages où les grands seigneurs d'alors, toujours par monts et par vaux, les entraînaient. Tristan mourut le 11 septembre 1655. On fit beaucoup de pièces de circonstance, et d'épithètes et d'épigrammes aussi sur sa mort ; on demanda, par exemple : savez-vous la différence qu'il y a entre Quinault et Elie ? — Eh bien, Elie a laissé son manteau à Elisée, et Tristan n'a même pas pu laisser son manteau à Quinault.

On voit quel a été cet homme. Né gentilhomme, né pour être un véritable grand seigneur, il avait une certaine violence, qu'il tenait de sa race, dans le caractère, une certaine énergie qu'il a dépensée dans une jeunesse malheureusement déréglée ; avec cela beaucoup de générosité, de bonté, de fidélité à ses amis. On sait qu'il prêta souvent l'appui de son nom, lequel était grand au théâtre et dans la littérature, pour favoriser les débuts des jeunes auteurs ; il faisait courir d'abord sous son nom leurs pièces, puis, quand elles avaient réussi, dénonçait les vrais auteurs. Son portrait nous a été non pas précisément tracé, mais indiqué par notre ami Cyrano de Bergerac dans son *Voyage à la lune*. « Il était, dit entre autres Cyrano, tout esprit et tout cœur. »

On va probablement me faire une objection : cet auteur ne devait pas entrer dans mon cours de cette année, s'il n'est pas précieux. Eh ! non, il n'est pas précieux le moins du monde comme allure, comme tempérament, et comme goût. Mais il l'a été, et l'on verra à quel degré, comme poète, dans toutes ses œuvres littéraires.

Ces œuvres consistent d'abord en tragédies, en tragicomédies et en comédies. De cela je ne parlerai pas du tout, car, dans cette histoire de la poésie au xvn^e siècle, j'omets à dessein, sauf exception, toute la littérature dramatique. Mais, en dehors des tragédies et des comédies, il y a dans les œuvres de Tristan la valeur de deux ou trois volumes qui sont d'un autre cadre et dont quelques parties sont vraiment supérieures. Il y a les *Amours*, parus en 1638, les *Vers Héroïques*, 1648, enfin la *Lyre*, 1651. Les *Amours* sont, à mon avis, les plus intéressants de tous ces vers, tant parce qu'ils nous renseignent sur la jeunesse d'un homme qui a été célèbre dans la littérature, que parce qu'ils sont encore absolument en dehors de toute mode. Et c'est bien là qu'on voit que Tristan l'Hermitte a été précieux quant à son esprit, véritablement, par lui-même, et non pas par imitation. Les *Amours* n'ont rien de Voiture ni de Benserade ; ce sont des vers de quelqu'un qui parle d'amour d'une façon très subtile et très alambiquée, mais qui n'imité personne. Les *Vers Héroïques* s'adressent en général aux personnes célèbres que Tristan a fréquentées, à Louis XIII, à Gaston d'Orléans, au duc de Guise ; ils n'ont pas très grande valeur. Cet homme, qui avait le vers tragique si puissant, si oratoire, on peut même dire si éloquent, ne réussissait point lorsqu'il s'agissait d'exalter un de ses contemporains. Remarque-t-on d'ailleurs comme c'est chose difficile de louer un contemporain de façon à intéresser la postérité ? Qui voit-on qui ait bien fait depuis Ronsard jusqu'à Voltaire l'éloge historique des vivants ? Ronsard y échouait complètement dans ses grandes odes pindariques. Je ne vois pas, en dehors peut-être de quelques discours trop en prose, mais en somme assez agréables, adressés à Louis XIV par Boileau, un bon poème de ce genre, dans tout le xvii^e siècle, véritablement pindarique. Un seul, me semble-t-il, y a réussi : c'est Malherbe. Il est le seul qui ait trouvé le moyen, en adressant une ode au roi ou à la reine, de faire, en même temps, un très bon poème lyrique, où nous trouvons, nous, un vrai plaisir artistique. C'est que Malherbe d'abord est un grand poète, et puis qu'il a eu le grand instinct de la chose, comme Pindare : il a eu le grand instinct de faire de magnifiques lieux communs à propos de l'éloge de personnages de son temps ; et c'est le vrai moyen

(avec du génie) en cette affaire. De Malherbe il faut aller jusqu'à Voltaire pour trouver un homme qui nous intéresse dans l'éloge des grands ses contemporains. Seulement Voltaire, lui, s'y prend d'autre façon. Il sait très bien qu'il n'est pas lyrique, et ce sont des compliments aimables et malicieux, ce sont des pièces d'un certain caractère didactique, allégé par son esprit charmant, qu'il compose. Pour revenir aux *Vers Héroïques* de Tristan l'Hermitte, ils sont donc presque à négliger, et je n'en citerai guère qu'un poème fait en l'honneur de Gaston d'Orléans au siège de la Rochelle. Dans ce poème intitulé la *Mer*, il y a de très belles descriptions, et un sentiment véritablement fort de l'Océan. Ce bon Tristan voyait pour la première fois en quelque sorte d'une façon intime, en touriste et en poète, la mer, qu'il avait traversée et dont il s'était plaint comme d'une assez désagréable hôtesse. Elle lui inspira des vers qui ne sont pas sans intérêt. — La *Lyre* enfin est peut-être le recueil où il y a les plus beaux vers de Tristan, parce que c'est dans ce recueil que le Tristan déjà assez âgé, déjà sur le déclin, a ces impressions de crépuscule qui sont d'un véritable poète. Ce Tristan, c'est le plus romantique des précieux, et c'est le plus précieux des romantiques. Des romantiques, nous avons bien vu qu'il y en a depuis Malherbe jusque vers 1635. Il y a Cyrano de Bergerac, il y a Saint-Amant, il y a cet extraordinaire Théophile. Les précieux viennent plus tard. Eh bien, une transition, si l'on veut, du romantisme au précieux, ou plutôt un mélange et une combinaison du romantisme et du précieux que pour ma part je trouve charmants, c'est ce que nous pourrons constater dans l'examen des œuvres de Tristan.

C. B.

LITTÉRATURE GRECQUE

COURS DE M. ALFRED CROISSET.

(Sorbonne)

L'Epicurisme ; Epicure.

Nous arrivons aujourd'hui à l'école épicurienne, qui, à bien des égards, est la plus originale de toutes. Elle se distingue

d'abord par une préoccupation exclusivement pratique. Déjà, avec Socrate, et surtout avec le stoïcisme, cette préoccupation tenait une très grande place : chez Epicure, elle est prépondérante. Tandis qu'Aristote réduit la morale à n'être qu'une partie de la philosophie, tandis que le stoïcisme lui-même consacre des développements considérables aux lois universelles de la nature et leur attribue une valeur propre, Epicure dédaigne absolument les recherches purement théoriques. On lit dans ses *Κυρίαι δόξαι* (*Pensées principales*), conservées par Diogène Laërce : « Si les pensées relatives aux choses du ciel étaient incapables de nous troubler en rien, aussi bien que les préoccupations relatives à la mort ; si nous n'avions pas peur qu'elles n'eussent quelques relations avec notre personne ; s'il en était de même quand il s'agit de déterminer les limites de la douleur et du plaisir, nous n'aurions alors aucun besoin de nous occuper des sciences de la nature : εἰ μὲν ἡμᾶς αἱ τῶν μετεώρων ὑποψίαι ἠνώχλουν καὶ αἱ περὶ θανάτου, μή ποτε πρὸς ἡμᾶς ἦ τι, ἔτι τε τὸ μὴ κατανοεῖν τοὺς ὄρους τῶν ἀληθδόνων καὶ τῶν ἐπιθυμιῶν, οὐκ ἂν.... προσεδέμεθα φυσιολογίας (1).

Il est impossible de déclarer plus formellement qu'on abandonne le point de vue désintéressé des écoles antérieures et qu'on se met résolument sur le terrain de la pratique.

Ce qui n'est pas moins nouveau, c'est le caractère essentiellement sensualiste et individualiste que prend cette préoccupation pratique du bonheur. D'une part, le plaisir des sens, s'il n'est pas recherché à tout prix, n'est jamais exclu de l'idée du bonheur : « C'est le plaisir des sens qui est le principe et la fin de la vie heureuse : τὴν ἡδονὴν ἀρχὴν καὶ τέλος λέγομεν εἶναι τοῦ μακαρίως ζῆν (2). » — D'autre part, cette recherche est faite uniquement au point de vue de l'individu, et non au point de vue de la cité : la justice sociale, telle que la comprenait Platon, est entièrement écartée des préoccupations d'Epicure. La justice, en effet, est relative à chacun ; il n'y a pas de justice transcendante, poursuivie pour elle-même et sans un intérêt pratique : « L'injustice n'est pas un mal en soi ; ce qui fait le mal de l'injustice, c'est la crainte éprouvée par celui qui la commet ; il soupçonne qu'il pourrait peut-être ne pas échapper aux magistrats établis dans la charge de punir les actes injustes : Ἡ ἀδικία οὐ καθ' ἑαυτὴν κακὸν, ἀλλ' ἐν τῇ κατὰ τὴν ὑποψίαν φόβῳ, εἰ μὴ λήσῃ τοὺς ὑπὲρ τῶν τοιοῦτων ἐφεστηκότας κολαστάς (3). Il n'y a pas là un malaise esthé-

(1) *Pensée 11.*

(2) Diogène Laërce, *op. cit.*, X, 128 (3^e Lettre) : ἀρχὴν et τέλος sont des expressions de la terminologie aristotélicienne.

(3) *Pensée 34.*

tique, pour ainsi dire, un désaccord entre l'idée de justice que conçoit le coupable et l'acte injuste qu'il commet ; il n'y a que la simple peur du châtiment. Si nous n'avions rien à craindre, d'après Epicure, nous commettrions tous les actes injustes qui nous procureraient du plaisir ; si l'injustice n'est pas bonne à commettre, c'est qu'elle ne comporte pas de sécurité suffisante. Elle n'est donc qu'un mauvais calcul, et par suite elle est contraire au plaisir ; mais théoriquement, elle ne renferme aucun mal.

Ces idées n'étaient pas absolument nouvelles dans la philosophie grecque ; la théorie du plaisir, de la force supérieure à la justice, se trouve déjà dans les sophistes et en particulier dans Aristippe, disciple infidèle de Socrate. Mais, ce qui est nouveau dans le système stoïcien, c'est la cohésion de toutes ces maximes, la force logique avec laquelle elles s'ordonnent, et cela chez un philosophe dont la vie présente de nombreux traits de générosité (1), mais dont la doctrine proclame très nettement la prééminence du plaisir.

Par suite, nous ne trouverons pas dans l'épicurisme ces idées sur les dieux et sur la vie future où se complait l'âme passionnée de Platon, tout en se déclarant incapable de les démontrer par la dialectique. Nous ne retrouverons pas non plus cette idée plus abstraite, qui est dans Aristote, d'un être suprême, essentiellement moral, qui exerce une sorte d'attraction sur les êtres inférieurs. Tout cela, d'après Epicure, troublerait la sérénité du sage (ἀταραξία). D'ailleurs il y a comme une Némésis divine qui frappe tous ceux qui s'élèvent au-dessus du niveau commun et essaient de pénétrer les mystères du monde ; échappons-y en cessant de songer à la vie future, et ne nous préoccupons plus que de notre plaisir, avec la seule crainte du juge et la sérénité du sage que rien ne trouble. On voit combien ces idées s'éloignent non seulement de la poésie et de la religion, mais aussi des grandes écoles philosophiques qui avaient précédé, et même du stoïcisme contemporain. Tandis que le stoïcisme, ainsi que l'a admirablement remarqué Pascal, fait l'homme presque trop grand, vivant de l'intelligence pure et parcelle de l'âme divine, l'épicurisme le ramène à la terre en lui assignant pour but unique la recherche du plaisir.

Néanmoins, au milieu de ces nouveautés, il y a un caractère bien grec qui persiste toujours : c'est le souci de ce qu'il y a

(1) Diogène Laërce donne, comme nous le verrons plus loin, de nombreux exemples de la φιλανθρωπία d'Epicure.

d'intellectuel et de rationnel dans les choses. Nous avons déjà relevé ce trait chez les stoïciens, ce qui était assez naturel, puisque les stoïciens partaient de principes rationnels ; mais il est curieux de voir comment, chez Epicure lui-même, qui proscriit la spéculation, la spéculation a un rôle. En effet, le sage épicurien doit avant tout parvenir à la sérénité : or, s'il n'est pas arrivé à se former des idées justes, il aura toujours au fond de l'âme un certain trouble. Voilà pourquoi il ne peut passer à côté des grands problèmes sans s'en occuper. Il imaginera le monde qu'il voudra, et, de préférence, un monde où les dieux et la justice ne seront rien ; mais il faut qu'il construise un certain système du monde (φυσιολογία), quel qu'il soit. Ce n'est plus là cet épicurisme grossier des Romains, qui est un simple emportement des sens dans une nature peu raffinée : c'est un sensualisme rationaliste, s'il est permis de rapprocher des termes aussi contradictoires. Et voilà quelque chose qui est bien grec.

La doctrine épicurienne a eu une influence et une vitalité à laquelle on ne peut comparer celle d'aucun autre système dans l'antiquité. Sans doute, le stoïcisme, comme nous l'avons déjà remarqué, a tenu une très grande place dans le monde romain et dans les derniers siècles de l'hellénisme ; mais les Thrasséas, les Marc-Aurèle, les Epictète sont l'élite et la minorité, c'est-à-dire l'exception. La philosophie à l'usage du grand nombre (non du peuple, qui demeure étranger à toute spéculation, mais des classes à demi cultivées), c'est sans comparaison l'épicurisme. Dès le temps même d'Epicure, sa doctrine pénètre au théâtre avec Ménandre ; toute la comédie nouvelle est pénétrée de son esprit, et cela se comprend aisément : cette philosophie tranquille, sans rien de très profond ni de troublant, convient à merveille à la gaité facile de la comédie. Même fonds d'idées dans la poésie alexandrine tout entière, et, par suite, dans la poésie latine qui s'en est inspirée. L'influence de l'épicurisme se retrouve jusque dans la mythologie et dans l'art : les monuments figurés de cette époque font une place considérable à deux catégories de divinités, qui étaient plus effacées dans la religion grecque antérieure : les Eros, petits Amours badins, qu'on représente sous la forme d'enfants qui voltigent, et Aphrodite. On en trouve surtout à Pompéi et à Herculaneum, c'est-à-dire dans des petites villes dont la civilisation était par excellence épicurienne. Les maximes qu'on lit sur les inscriptions sont toutes inspirées d'Epicure : « Vis doucement », « Songe au plaisir », « Ne t'inquiète pas du lendemain ». Cette morale a surtout son écho dans les écrivains latins de l'Empire.

Ainsi l'épicurisme est, de bonne heure, sorti de l'école, et il a fini, grâce à une longue survie, par devenir l'esprit même du paganisme opposé à l'esprit du christianisme. En effet, les autres écoles philosophiques disparaissent peu à peu, se fondent ou se transforment : il n'y a plus guère de platoniciens ou d'aristotéliens dans les derniers siècles du paganisme, mais seulement des néoplatoniciens. L'épicurisme, au contraire, se maintient inébranlable. Diogène Laërce, épicurien lui-même, qui écrit au second siècle, signale parmi les rares mérites de l'épicurisme cette perpétuité de la doctrine, « cette succession d'épicuriens qui, lorsque toutes les autres écoles ont disparu, subsiste à jamais, après avoir produit sans interruption une chaîne de magistratures parmi les *fidèles* de la doctrine (1) ». Au III^e et au IV^e siècles, c'est-à-dire au temps des premières grandes luttes entre le christianisme et le paganisme, il est encore question des épicuriens. Le platonisme, lui, entre dans l'Eglise en se transformant ; Clément d'Alexandrie, par exemple, lui emprunte quelques-unes de ses idées. Mais l'ennemi constant du christianisme, celui qu'il combat sans cesse avec acharnement, c'est l'épicurisme. Ainsi il se perpétue pendant plus de six siècles, et il finit par devenir, en face du christianisme, la dernière et la plus forte personnification de l'esprit païen. C'est pour cela que l'esprit païen est devenu, à l'époque de la renaissance chrétienne, le représentant de la nature sensuelle et des instincts les moins élevés. Mais il importe de ne pas confondre cette doctrine sensualiste avec les doctrines des Platon et des Aristote, avec lesquelles elle n'a rien de commun.

L'épicurisme mérite donc d'être étudié de près. Nous avons d'ailleurs, pour cette étude, des ressources très précieuses et des documents positifs, dont quelques-uns même ont une valeur littéraire : un certain nombre des écrits d'Epicure nous ont été conservés. Au reste, nous savons que l'influence personnelle d'Epicure a été très grande. C'est donc par lui qu'il convient de commencer l'étude du système.

Epicure est un athénien : et cela est une nouveauté, à une époque où les représentants des écoles contemporaines sont très souvent des demi-étrangers. Il s'expatria de bonne heure. Son père était un colon athénien (κληροῦχος), c'est-à-dire qu'il appartenait à

(1) Diogène Laërce, *op. cit.*, X, 9 : « Ἡ τε διαδοχὴ πασῶν σχεδὸν ἐκλιπουσῶν τῶν ἄλλων ἔσται διαμένουσα καὶ νηρίθμους ἀρχὰς ἀπολύουσα ἄλλην ἐξ ἄλλης τῶν γνωρίμων. » — Γνώριμοι : est le terme consacré pour désigner les adeptes de la secte.

cette catégorie de citoyens qui allaient s'établir dans certains pays étrangers en vertu de concessions particulières. Il se fixa à Samos, c'est-à-dire dans un milieu ionien atticisé, qui prédisposait à une conception un peu molle de la vie ; il était γραμματοδιδάσκαλος, c'est-à-dire maître de lecture, d'écriture et de poésie élémentaire pour les très jeunes enfants. — Epicure, né en 342 (on ignore s'il naquit à Samos ou à Athènes), venait au monde au moment où Philippe allait mourir et où l'indépendance athénienne était fortement menacée ; il parvint donc à sa maturité vers le commencement du III^e siècle, au temps des successeurs d'Alexandre. Comment lui vint sa vocation philosophique ? — Il lisait un jour dans Hésiode la description du chaos, c'est-à-dire la première philosophie qui s'était présentée à l'esprit des Grecs. Cette philosophie naïve et confuse ne le satisfit pas. Il demanda des explications aux commentateurs d'Hésiode, qui ne le satisfirent pas davantage (1). Presque en même temps il lut Démocrite d'Abdère, le fondateur de la théorie de l'atomisme. On connaît cette théorie : d'après Démocrite, le monde a été formé par des atomes tombant indéfiniment dans le vide et s'agrégeant peu à peu. Epicure trouva, dans la simplicité relative de ce système, de quoi se composer une philosophie personnelle ; puis, armé de ces principes et réfléchissant à son tour, il arriva peu à peu à concevoir les grandes lignes de sa doctrine. Il revint à Athènes à l'âge de 35 ans, en 306, après avoir enseigné quelque temps à Mitylène et à Lampsaque. Grâce à la petite fortune qu'il avait acquise soit dans le métier de γραμματοδιδάσκαλος, qu'il avait exercé comme son père, soit dans son enseignement payé, il acheta un jardin. Il n'alla pas, comme les autres philosophes, enseigner dans un lieu public : il eut sa maison où il ne recevait que ses amis (γνώριμοι). Il ne s'adresse pas, en effet, à tout le monde ; il veut des disciples choisis avec lesquels il vivra plutôt en ami qu'en maître. Dès lors, sa vie tout entière appartient à son enseignement. — Il mourut en 270, la même année que Ménandre, à l'âge de 72 ans.

La vie d'Epicure est assez difficile à bien connaître. Qu'a-t-il fait entre le moment où il fonde son école et sa mort ? Si l'on en croit ses ennemis les stoïciens, il aurait mené une existence abominable et il aurait eu tous les vices possibles. On racontait que, fils d'une sorte de prophétesse ou de prêtresse de bas étage (1), il prenait part, tout enfant, à des cérémonies magiques ; puis, à Athènes, il se serait livré à un épicurisme pratique dépassant toute description. Suivant Diogène Laërce, ces accusations

(1) Diogène Laërce, *op. cit.* X, 2.

sont insensées : μεμύνησιν οὗτοι; et il prend très énergiquement la défense d'Epicure. Nous l'en croyons d'autant plus volontiers que les écoles de ce temps étaient perpétuellement en lutttes ardentes, se calomniant sans scrupule les unes les autres. Au IV^e siècle, c'étaient les orateurs qui se déchiraient à l'envi, s'accusant réciproquement d'être vendus à la Macédoine; au III^e, ce sont les philosophes qui se lancent les insinuations les plus odieuses, avec aussi peu de raison. Les Grecs, malheureusement, ont toujours aimé les querelles de personnes. Donc, *a priori*, on ne peut accepter qu'avec beaucoup de réserve les accusations qu'on a adressées à Epicure. Remarquons d'ailleurs que, si elles étaient fondées, il serait en contradiction formelle avec sa propre doctrine. C'est le plaisir, selon lui, qu'il faut chercher, mais un plaisir proprement humain, c'est-à-dire élevé : l'homme n'est pas un animal, et ses plaisirs ne sont pas ceux des animaux; sans compter qu'il y a des plaisirs qui, par leur nature ou par leurs suites, sont contraires au plaisir même. Enfin nous savons qu'Epicure avait un caractère extrêmement aimable, dont les traits saillants étaient la douceur (ἐπιείκεια) et la bonté (φιλανθρωπία) (1). Nulle part on ne trouve de mots plus charmants sur l'amitié que chez les épicuriens de la première génération; ils ont dit là-dessus des choses exquises. Par exemple, on se rappelle le mot fameux de Pythagore : « Κοινὰ τὰ φίλων, tout est commun entre amis »; la société pythagoricienne est une espèce de couvent où tout appartient à tout le monde. Cette maxime déplaît à Epicure, parce qu'elle marque une certaine défiance des amis les uns envers les autres : il vaut mieux, à son sens, que chacun garde son bien, et, si ce sont de véritables amis, les biens de l'un n'en seront pas moins à tous les autres.

D'autres mots ont un caractère presque moderne par la sensibilité profonde dont ils témoignent. « Faire du bien à quelqu'un, dit Epicure, est plus doux que d'en recevoir, τὸ εἶς ποιεῖν ἡδίων ἐστὶ τοῦ πάσχειν (2). — « Le souvenir d'un ami est une source de plaisir même après sa mort : ἡδὺ ἡ φίλου μνήμη. τεθνηκότος (3). » Diogène rappelle que les relations d'Epicure avec ses esclaves avaient un caractère très tendre. Il aimait surtout un certain Mus, qui fut à la fois son esclave et son disciple. C'est là une chose très nouvelle dans l'antiquité. Mais l'ami intime d'Epicure, son inséparable, c'est Métrodore. Presque tous les bustes

(1) On sait que Démosthène en dit autant d'Eschine.

(2) Diogène Laërce, *op. cit.*, X, 9-10.

(3) Plutarque, *Qu'on ne peut vivre heureux suivant la doctrine d'Epicure*, 15.

du philosophe nous le représentent comme un Janus, avec deux têtes, dont l'une est celle d'Epicure et l'autre celle de Métrodore. On ne peut donc lui refuser une âme très généreuse et très aimante.

Tout cela nous permet de conclure, avec Diogène Laërce (1), que les stoïciens l'ont calomnié, et que, s'il a eu peut-être quelques-uns des défauts de sa doctrine, il en a eu surtout les qualités. C'est, en somme, un personnage très attachant et très sympathique. Reste à voir quel a été son enseignement, et d'abord quels sont les disciples qui lui ont succédé.

E. M.

LITTÉRATURE COMPARÉE

COURS DE M. JULES TEXTE.

(*Faculté des lettres de Lyon.*)

Le théâtre de Goethe et de Schiller en France, au XVIII^e siècle.

Quand on se demande ce que la critique française, avant la Révolution, a su des deux plus grands écrivains allemands du XVIII^e siècle, il importe de réduire tout d'abord cette recherche au théâtre et au roman. De l'œuvre lyrique de ces deux grands poètes, nos pères n'ont rien soupçonné. En revanche, ils ont, comme nous allons le voir, admiré vivement certaines de leurs pièces de théâtre, et pleuré sur le plus fameux des romans de Goethe, sur *Werther*.

Pourtant, — et c'est une observation essentielle, — ni le nom de Goethe, ni celui de Schiller, n'ont été mis chez nous absolument à leur rang qu'en notre siècle. Au siècle dernier, leur renommée eut à lutter contre l'idéal qu'on s'était fait d'un génie allemand exclusivement tendre, larmoyant et mélancolique, et celles de leurs œuvres qui s'écartaient trop ouvertement de cet idéal en souffrirent dans l'opinion du public français. Bref, on ne vit pas nettement ce que Goethe ou Schiller apportaient chacun de nouveau à l'Allemagne.

(1) Edition Usener, *Epicurea*, p. 164.

Goethe, né en 1749 et contemporain, par conséquent, de notre Mirabeau, donne notamment, avant 1789, *Götz de Berlichingen* (1773), *Clavigo* (1774), *Stella* (1776), *Werther* (1774), *Iphigénie*, (1779), *Egmont* (1788). — Schiller, né en 1759, plus âgé, par conséquent, seulement de huit ou neuf ans que Chateaubriand, fait jouer les *Brigands* en 1782, la *Conjuration de Fiesque* en 1784, *Intrigue et amour* la même année ; *Don Carlos* enfin paraît en 1787.

Quel a été le sort de ces œuvres chez nous ?

I

Et d'abord, nous pouvons, sans scrupule, parler du théâtre de Goethe en même temps que de celui de Schiller : car leur succès, quoique assez inégal, a tenu aux mêmes causes et procède des mêmes sentiments.

Le théâtre allemand avait été connu chez nous d'abord par le recueil de Junker et Liébault (*Théâtre allemand*, 1772, 4 volumes), puis par celui de Friedel et Bonneville (*Nouveau théâtre allemand*, 1782 et années suivantes, 12 volumes). Un certain nombre de drames allemands avaient inspiré nos auteurs nationaux : ainsi une pièce de Møller provoqua tour à tour la *Discipline militaire du Nord*, jouée en 1781 aux Tuileries, et *Le comte de Waltron ou la Subordination*, représentée en 1788 sur le théâtre de Monsieur. Mais aucune de ces imitations n'avait fait honneur ni à l'original, ni à l'adaptateur.

En 1774, le *Journal encyclopédique* mentionna pour la première fois le nom de Goethe, à propos du drame de *Clavigo* : « Cette tragédie, quoique d'un mauvais genre, est très intéressante jusqu'aux dernières scènes exclusivement où M. Goethe a cessé de suivre l'histoire. Il a voulu avoir, du moins dans le dénouement, le mérite de l'invention ; mais cette péripétie présente, sans doute, trop de situations forcées pour plaire aux gens de goût. »

Ce qui piqua surtout la curiosité de quelques journalistes, c'est que le sujet de la pièce était emprunté à Beaumarchais. En 1782, elle fut traduite dans le *Nouveau théâtre allemand*, et le *Mercur* écrivit prudemment : « Il y a des choses qu'on doit admirer et non pas imiter. » Beaumarchais, qui avait vu jouer la pièce à Augsbourg, écrivit, le 29 germinal an VII, à Marsollier, pour lui exprimer sa médiocre opinion du drame de Goethe, et il n'y a pas de raison de croire que les contemporains aient jugé autrement une des œuvres les moins caractéristiques de son auteur.

Götz de Berlichingen, drame profondément national et vrai-

ment romantique, conçu sous l'inspiration de Shakespeare, a, dans l'histoire du théâtre allemand, une bien autre portée que *Clavigo*, et le mot d'un des personnages sur *Gœtz* : « Malheur à la postérité qui te méconnaîtra ! » ne s'est assurément pas réalisé pour le drame dont le vieux chevalier « à la main de fer » est le sujet. De *Gœtz* date le théâtre allemand moderne.

En 1780, parut à Bâle un drame en prose intitulé *La guerre d'Alsace pendant le grand schisme d'Occident, terminé par la mort du vaillant comte Hugues surnommé le soldat de Saint-Pierre*, dont le sujet était la mort du comte Hugo VII d'Alsace, traîtreusement assassiné en 1689, à l'instigation de l'évêque de Strasbourg. L'auteur de cette tentative curieuse était Ramond de Carbonnières, plus tard député à l'Assemblée législative, puis député au Corps législatif sous l'Empire, maître des requêtes, conseiller d'Etat, membre de l'Académie des sciences, connu par son livre sur les *Pyrénées* et ses belles descriptions de paysages de montagnes.

En 1780, Ramond n'était encore que conseiller privé de l'évêque de Strasbourg, le cardinal de Rohan. Alsacien, ayant appris l'allemand dès son enfance, il s'était nourri de bonne heure, suivant l'expression de Sainte-Beuve, « des premiers sucres de la littérature allemande. » Il fréquentait notamment, à Strasbourg, un des plus fougueux partisans de la littérature nouvelle, Lenz, l'auteur des *Soldats* (1776), et de l'*Anglais* (1777), et il lui dédia en termes émus un de ses ouvrages de jeunesse. Ramond raffolait de l'Allemagne, et il fut plus tard — Sainte-Beuve l'a noté — l'initiateur de Charles Nodier en matière de choses germaniques.

Dans la préface de son drame, il dit avoir pris pour modèles Shakespeare, Bodmer, Goethe et — ce qui ne laisse pas que de surprendre — le *François II* du président Hénault, qui passait au XVIII^e siècle pour une manière de chef-d'œuvre dans le genre historique. Mais, en fait, Ramond suit de très près le drame de Goethe, et les personnages mêmes se répondent : Hugo, c'est Gœtz ; Berthe, c'est Elisabeth ; le chevalier Adelbert, c'est Weislingen. Au surplus, le drame de Ramond, avec ses 283 pages in-8°, est long et lourd dans la forme. Il n'en eut pas moins l'honneur inattendu d'être traduit dans la langue de Goethe en 1781.

L'année suivante, Friedel et Bonneville insèrent *Gœtz* dans le neuvième volume de leur collection, sous ce titre : *Gœtz de Berliching avec une main de fer*. L'accueil fait à la première grande œuvre de Goethe fut assez froid, et le *Mercur* se contenta de remarquer qu'il y avait « de grandes beautés de détail, une fidèle

peinture des mœurs et de la vérité dans les caractères. » Mais nul ne sembla se douter de la révolution que l'œuvre avait faite dans le théâtre allemand.

L'approbation que le public français ménageait si parcimonieusement à *Gœtz*, il la donna en 1791 à *Stella*, ou du moins à l'imitation qu'en firent jouer Dubuisson et Deshayes au théâtre de la rue de Louvois, sous le titre de *Zélia*, « drame en trois actes, mêlé de musique ». Gœthe n'était pas nommé sur l'affiche. Mais le *Mercury* signala l'imitation. Le succès fut assez vif pour encourager les auteurs à donner, l'année suivante, une *Suite de Zélia*. La pièce de Gœthe, déjà traduite dans le *Nouveau théâtre allemand*, trouva, en 1797, un nouveau traducteur en Cabanis.

Je ne sais si Gœthe en fut beaucoup plus célèbre parmi nous, ni si le théâtre allemand en général en fut beaucoup mieux connu. En 1799, la Martelière constate mélancoliquement que très peu d'auteurs allemands se sont vraiment acclimatés en France, et qu'aucun n'a atteint la gloire de Gessner. Il exprime son idée en termes un peu vieillis, mais par là même caractéristiques de l'époque : « Un seul, dit-il, parmi tant d'auteurs célèbres, a échappé à ce discrédit général ; c'est le divin, l'inimitable Gessner. A peine sa flûte harmonieuse avait-elle modulé quelques accords dans les vallons de l'Helvétie, qu'un écho fidèle semblait aussitôt en faire retentir les boudoirs de nos belles. »

II

Cependant Schiller, que traduisait la Martelière, fut plus heureux, et l'un du moins de ses drames obtint chez nous un succès très franc.

En 1785, on put lire, dans le tome XII du *Nouveau théâtre allemand*, *Les Voleurs*, « tragédie en cinq actes et en prose par Schiller ». C'étaient *Die Räuber*, le puissant et tumultueux drame dans lequel Schiller avait mis, avec les rancunes de sa jeunesse malheureuse, tout ce que notre Rousseau lui avait inspiré de déclamations contre la société de son temps. Comme de *Gœtz*, et plus même que de *Gœtz*, on eût pu dire du drame de Schiller que c'était « un beau monstre ». Les critiques français s'en doutèrent et en parlèrent sur un ton moins indifférent que de *Gœtz*. On pouvait lire, dans le *Mercury* du 20 octobre 1787 : « Cette pièce n'annonce pas un homme de goût, mais un génie vigoureux. Il y a des traits d'énergie qui vous attachent, tandis que le genre de l'ouvrage vous repousse ; au reste, il y aurait de la cruauté à relever les défauts de cette tragédie, quand l'auteur lui-même,

par une autre singularité, vient de l'imprimer en disant que sa pièce est détestable. »

Le drame était certainement trop touffu, trop « implexe », pour être porté sur notre scène française. Il ne tarda pas à trouver un arrangeur en la personne de la Martelière (1).

C'était un alsacien, nommé Schwindenhammer (il n'avait fait que franciser son nom), né à Ferret, en 1761, et dont l'allemand était la langue maternelle. Il était venu tenter à Paris la fortune dramatique. N'ayant pas réussi par ses propres forces, il adapta l'œuvre de Schiller, d'abord sous ce titre : « *Robert et Maurice ou les Brigands* », puis sous cet autre, qui fut définitif : « *Robert chef de brigands, fait historique en cinq actes* ». La pièce, jouée le 10 mars 1792, eut, grâce à l'acteur Baptiste, un très grand succès. Reprise l'année suivante, elle tint encore l'affiche pendant plusieurs mois. Mais le véritable auteur n'était pas nommé. Son œuvre était raccourcie de moitié ; au dénouement, Robert de Moldar — le Karl Moor de la Martelière — ne mourait pas, mais l'empereur lui pardonnait magnifiquement, à condition qu'il servirait dans ses troupes. Assurément, le farouche Karl Moor ne se fût pas reconnu en Robert de Moldar.

Cependant la Martelière plagie effrontément, par ailleurs, son modèle. Il faut noter, à sa décharge, qu'il n'en admirait pas moins sincèrement ce « gigantesque et magnifique chef-d'œuvre », comme il dit, et qu'au surplus les critiques du temps ne furent pas dupes ; même, le *Moniteur* le félicita sincèrement d'avoir amendé la pièce originale. — Toujours est-il que la pièce fut imprimée en 1793, comme « imitée de l'allemand », et ce fut seulement en 1799, quand il publia sa traduction complète du théâtre de Schiller, que la Martelière lui attribua ouvertement son drame. Mais, à cette époque, l'opinion était fixée depuis longtemps.

D'ailleurs, en 1799, le nom de Schiller était fameux chez nous. Car il avait donné sa *Conjuration de Fiesque*, pièce vraiment « républicaine » et dans laquelle, à en croire le *Moniteur*, les rois étaient traités comme il convient. Ce fut un peu pour ce motif que l'Assemblée législative lui décerna le titre de citoyen français — en estropiant son nom, il est vrai.

Cette haute distinction parut sans doute à la Martelière un hommage rendu à ses propres talents. Car il donna successivement : *Le Tribunal redoutable ou la suite de Robert, chef de brigands* (1793), suivi lui-même des *Francs-juges ou les Temps de barbarie*.

(1) Voir le travail du Dr Richter : *Schiller und seine Räuber in der französischen Revolution*, 1865.

En 1799, il revint au rôle plus modeste de traducteur et donna une version en deux volumes du théâtre complet de Schiller, dans laquelle nos romantiques ont beaucoup puisé. Même, il poussa l'audace jusqu'à prétendre qu'il avait été le camarade d'enfance et d'études du grand poète allemand... Tant la gloire de Schiller avait grisé la Martelière !

Schiller trouva encore, sous la Révolution, d'autres traducteurs. Le premier, Creuzé de Lesser, donna, en 1795, « *Les Voleurs*, tragédie en prose, en cinq actes, par Schyller (sic). » Le second, Lezay, publia en 1799 *Don Carlos, infant d'Espagne*. Un troisième, Sébastien Mercier, composa en 1802, d'après Schiller, sa *Jeanne d'Arc*. Tous, — et le fait est remarquable — font de leur poète un moraliste et un fervent républicain. Lezay écrit fièrement : « J'avais en vue de donner au pauvre, non au riche : c'est à nos mœurs que je voulais donner, à elles seules, et la littérature ne saurait rejeter un don que je ne lui offre point », — mais dont elle s'accommoda assez bien. Quant à Creuzé de Lesser, il affirme que « le livre de Schiller deviendra celui des âmes fortes, des jeunes gens, et peut-être des femmes. » Et il ajoute : « Le passage est fait de notre littérature, belle, mais étroite, mais comprimée, mais molle quelquefois, à une littérature plus vaste, plus libre, plus sentimentale et surtout plus énergique. » Un romantique, Stendhal ou Hugo, eût-il mieux dit ?

Pendant Creuzé de Lesser se trompe. Le théâtre de Schiller, malgré le succès des *Brigands* arrangés par la Martelière, n'a pas trouvé chez nous, avant notre siècle, le succès qu'il méritait, et il faudra, pour goûter pleinement les audaces de *Götz de Berlichingen*, comme celles de *Fiesque* ou de *Don Carlos*, la génération romantique.

Encore, nos romantiques eux-mêmes ne mesureront-ils pas exactement l'étendue de leur dette et mériteront-ils le reproche que leur adressera Goethe, disant à Eckermann : « Ce que les Français, dans leur nouvelle direction littéraire, regardent comme une nouveauté, n'est au fond autre chose que le reflet de ce que la littérature allemande a voulu et de ce qu'elle est devenue depuis cinquante ans. » Et, songeant plus particulièrement à la fortune que *Götz de Berlichingen* avait rencontrée dans toute l'Europe (1), notamment à l'influence que ce drame

(1) Sur cette influence, voir l'excellente édition de *Götz de Berlichingen* par M. A. Chuquet : introduction, p. xci-xciv — et un article de M. L. Ducros sur *Goethe et le romantisme français* (*Bulletin de la Faculté des lettres de Poitiers*, novembre 1886).

avait exercée sur le créateur du roman historique, sur Walter Scott, — qui avait commencé par le traduire et par l'imiter, — Goethe ajoutait avec une légitime fierté : « Le germe des pièces historiques, qui leur semblent aujourd'hui quelque chose de nouveau, se trouve déjà depuis un demi-siècle dans mon *Götz*. »

B.

SCIENCES HISTORIQUES

COURS DE M. CHARLES SEIGNOBOS.

(Sorbonne)

Histoire générale de l'Europe aux XVII^e et XVIII^e siècles.

L'EUROPE ORIENTALE JUSQU'EN 1660.

En Orient, la situation politique est analogue à celle de l'Europe centrale : un certain nombre de puissances actives sont en lutte et se disputent des pays passifs sans organisation. Parmi les Etats actifs, deux appartiennent à la fois au groupe de l'Europe centrale et à celui de l'Europe occidentale : c'est l'Empire et le royaume de Suède ; — trois sont orientaux : l'empire du tzar, celui du sultan et le royaume de Pologne, — enfin un Etat en formation, le duché de Brandebourg.

Les pays que ces Etats se disputent forment deux groupes : au nord les pays de la Baltique, au sud ceux du Danube. Du côté du sud, il ne se fait rien d'important jusqu'en 1660 ; le sultan garde l'avantage parce que l'empereur est occupé d'un autre côté ; une série de trêves renouvelées forme l'histoire des relations entre les deux souverains. Nous ne nous occuperons que des pays de la Baltique.

Bibliographie.

RECUEILS BIBLIOGRAPHIQUES :

Dans le DAHLMANN-WAITZ, tome VI, et l'*Histoire générale* de LAVISSE ET RAMBAUD, on trouvera une bibliographie détaillée. On la trouvera aussi dans :

HAUMANT, *La guerre du Nord* (1655-60). — 1893, thèse.

OUVRAGES D'ENSEMBLE :

SCHIEHMANN, *Russland, Polen und Livland bis dem XVII Jahrhundert*, tome II, 1893.

A consulter principalement pour l'histoire de Livonie :

ERDMANNSDORFER, *Deutsche Geschichte*, tome I.

Fournit des renseignements surtout sur le Grand Electeur.

Ces deux ouvrages font partie de la collection Oncken.

GEYER ET CARLSON, *Geschichte Schwedens*, t. II et III.

Collection de Gotha.

I

Pour comprendre ces luttes, il faut connaître l'objet pour lequel on se battait. Les provinces baltiques, qui sont l'enjeu de la guerre, forment une bande autour de la mer Baltique depuis le golfe de Bothnie jusqu'à l'angle de Holstein. Au moyen âge, cette région était occupée par des peuples barbares organisés en tribus ; on les groupe en trois races d'après leurs langues : les *Finnois*, les *Lithuaniens* et les *Slaves*.

Les *Finnois* sont d'origine asiatique, ils ont les cheveux noirs, la peau jaune, les yeux noirs ou verts, ils sont trapus. Sous le nom de Finnois, Caréliens, LIVES, Esthes, ils occupaient tout le nord de la Baltique.

Les *Lithuaniens* parlent une langue aryenne ; ils ont la peau blanche et les yeux bleus. Ils se divisent en deux branches : les *Lettes* au nord, les *Borusses* au sud.

Les *Slaves* occupent la côte sud-ouest.

Dès le moyen âge, ces pays, peuplés de barbares païens peu capables de se défendre, ont attiré les envahisseurs. Au nord, les Suédois ont soumis les Finnois et créé le duché de Finlande. Au sud-ouest, les Allemands ont opéré par infiltration, ils ont converti et germanisé les Slaves ; les ducs Obotrites sont devenus ducs de Mecklembourg et de Poméranie ; et la Pologne s'est trouvée coupée de la Baltique. Les Borusses résistant à la conversion, une croisade permanente fut dirigée contre eux ; à la tête étaient deux Ordres religieux : l'*Ordre teutonique* établi d'abord en Poméranie, puis à Marienbourg, qui a conquis la Prusse, — et les *Milites Christi* fondés par l'évêque de Riga vers 1204 ; cet Ordre conquiert la région frontière entre les Esthes et les Lettes, la Livonie. Vaincu en 1236, il s'unit à l'*Ordre teutonique*, mais il conserva son autonomie. Dans les deux pays soumis aux Ordres religieux, le régime est le même ; l'Ordre est souverain, il attire les colons allemands qui forment l'aristocratie ; les indigènes

restent des paysans ; avec les nouveaux colons s'introduit la langue allemande (plattdeutsch) et le droit allemand (de Magdebourg ou de Lubeck).

Au xv^e siècle, des querelles intérieures désorganisent l'Ordre, il est vaincu par la Pologne, et la Prusse est coupée en deux ; la meilleure partie (Prusse royale) devient une province de la Pologne, qui regagne un débouché sur la Baltique par la Vistule et Dantzig ; l'autre partie (le pays de Königsberg) est donné au grand-maitre, qui devient vassal du roi de Pologne.

La même évolution se produit en Livonie après la Réforme. Attaqué par les Russes en 1538, l'Ordre s'écroule brusquement. Le pays est coupé en six morceaux. Le gros morceau, la Livonie proprement dite, devient province polonaise ; un petit morceau au sud forme un duché vassal de la Pologne qui est donné au grand maitre luthérien. Les Suédois occupent l'extrême nord qui devient l'Esthonie. Riga devient une ville libre, et maintient son indépendance pendant 20 ans, elle joue le même rôle que Dantzig en Prusse. Les Russes prennent part à cette distribution de territoire, et se glissent entre les Suédois et les Polonais. Ainsi, la Pologne a profité de la décadence des Ordres pour acquérir presque toute leur colonie ; elle a mis sous sa domination directe les anciens centres, et des débris ont été érigés en Etats vassaux ; la population est restée la même, les classes dominantes sont allemandes et en grande partie luthériennes.

De toutes ces nations barbares, une seule est restée indépendante : ce sont les Lithuaniens qui se sont convertis en masse et se sont unis à la Pologne (1386), pour former le royaume-duché (1567) ; mais tout le pays de la côte est conquis.

Voilà les pays que les puissances de l'Est se sont disputés. Ce sont des pays à demi barbares, froids, couverts de forêts avec une population clair-semée ; le fond de cette population est formé par les indigènes réduits à l'état de paysans comme les raïas de Turquie ; mais ils ont conservé intacts leurs mœurs et leur langue (on les retrouve encore aujourd'hui). Comme on leur a détruit leur religion nationale, ils ont subi celle de leurs conquérants. Toute la partie supérieure de la population, les bourgeois, les nobles, le clergé, sont des colons suédois ou allemands qui ont conservé non moins fidèlement leurs mœurs et leur langue. Ces deux populations superposées sont assez indifférentes au souverain qui possède la province. Elles ne tiennent qu'à leurs usages ; à chaque conquête nouvelle, nobles et bourgeois font jurer à leur nouveau souverain de respecter leurs droits ; leurs préférences sont pour ceux qui les respectent le mieux. En fait, ces pays ont conservé

jusqu'à nos jours, non seulement leurs mœurs, mais leurs institutions.

II

Qui possédera cette bande de territoire habitée par deux populations superposées ? C'est une question à la fois territoriale et commerciale. Ces pays ont été disputés par le Danemark, la Pologne, la Russie, la Suède et le Brandebourg.

Les Danois furent les premiers à avoir une marine, et, au xiv^e siècle, ils en profitèrent pour occuper l'Esthonie. Mais les villes de la Hanse tenaient à conserver le monopole du commerce dans la Baltique ; elles les tinrent en échec, et ils ne gardèrent que le sud de la Scandinavie.

Puis viennent la Pologne et la Suède, deux royaumes militaires ; l'une est déjà maîtresse de la Prusse jusqu'à l'Esthonie, l'autre possède la Finlande. Entre les deux s'est glissée la Russie qui avait déjà, par l'Ingrie, une fenêtre sur la Baltique ; elle a conquis Narva et l'évêché de Dorpat. Après ce démembrement commence la grande lutte entre ces trois puissances, surtout entre la Suède et la Pologne, car, au commencement du xvii^e siècle, s'éteint la famille du tzar Ivan le Terrible, et la Russie est ruinée par les guerres civiles entre les compétiteurs au trône.

C'est la Suède qui prend l'offensive avec Gustave-Adolphe, elle entame avec la Pologne une guerre d'un demi-siècle pour une querelle de famille. Les Polonais ont appelé comme roi le fils du roi de Suède Sigismond Wasa qui s'est fait catholique. Les Suédois l'ont déposé et ont reconnu Charles IX de la branche cadette. Le Wasa de Pologne ne veut pas reconnaître le Wasa de Suède ; il refuse obstinément dans les négociations de lui donner le titre de roi. Aussi ne peut-on conclure que des trêves. De la fin du xv^e siècle jusqu'à 1660, il n'y a pas eu de paix ; les deux royaumes ont vécu officiellement en état de guerre. Cette guerre se partage très nettement en deux périodes :

1^o *Règne de Gustave-Adolphe.* — La Suède conquiert les provinces baltiques.

2^o *Règne de Charles X.* — Il s'agit de la Pologne elle-même.

1^{re} *Période (1611-1626).* — C'est dans cette guerre que Gustave-Adolphe commence sa carrière militaire. Il veut s'établir sur les côtes de la Baltique ; il combat tour à tour les Danois de 1612-1613, les Russes de 1613-1617, et les Polonais. La guerre russe est la plus intéressante. Gustave-Adolphe a profité de l'appel que les gens de Novgorod avaient adressé aux Suédois pendant les trou-

bles de Russie. La ville est défendue par Lagardie, puis Horn, et les habitants déclarent vouloir mourir plutôt que de se séparer de la Moscovie. On négocie dès 1615. Gustave-Adolphe assiège Pleskow, les Suédois veulent Novgorod et les Russes refusent. Enfin, à la paix de Stolbova, en 1617, Gustave-Adolphe renonce à ses conquêtes ; mais il force le tzar à lui céder l'Ingrie ; les Russes sont chassés de la Baltique. Cette paix montre que Gustave-Adolphe s'était rendu compte du danger que la Russie pouvait faire courir à la Suède, il l'exprime dans une lettre à sa mère : « Les forteresses de Kerholm, Noteborg, Iama et Ivangorod sont comme la clef de la Finlande et de la Livonie, et ferment au Russe la Baltique ; s'il recouvre Noteborg ou Ivangorod ou toutes deux, et qu'il apprenne à connaître sa puissance, la commodité de la mer, et les grands avantages des fleuves, lacs et côtes, qu'il n'a pas encore appréciés ni su utiliser, alors il pourrait non seulement attaquer la Finlande de tout côté, et mieux en été qu'en hiver, ce qu'il n'a jusqu'ici pas compris, mais, eu égard à sa grande puissance, il pourrait remplir la Baltique de navires, ce qui mettrait la Suède en danger permanent. Le roi a vu pendant son voyage combien est nécessaire une frontière sûre contre la Russie. »

Gustave-Adolphe s'est ensuite tourné contre la Pologne. Il lui a enlevé d'abord toute la Livonie : Riga résiste ainsi que Dorpat ; l'un des deux ducs de Courlande se soumet.

Il se trouve alors en présence de la Prusse et en 1626 il lutte contre elle. Il commence par enlever à son beau-frère le port de Pillau, il pénètre ensuite dans l'intérieur du pays et en fait la conquête aussi vite que s'il l'avait traversé à cheval. Les colons allemands luthériens venaient d'être inquiétés par les jésuites de Pologne, et ils ont ouvert à Gustave-Adolphe les portes des villes. Une seule ville a résisté, Dantzic, et par rivalité de commerce. L'empereur envoie une petite armée au secours de la Pologne : c'est là ce qui détermine l'intervention du roi de Suède dans les affaires d'Allemagne. A ce moment il avait conquis toutes les anciennes provinces des Ordres, sauf les pays vassaux ; l'envoyé français négocie entre la Suède et la Pologne une trêve de six ans, renouvelée en 1635 pour 26 ans ; Gustave-Adolphe garde la Livonie et une partie de la Prusse. Ces guerres ont été très pénibles ; les soldats avaient à parcourir un pays désert où le froid est très rigoureux : il n'y avait pas de chemins tracés, et l'armée ne pouvait faire qu'une lieue par jour. Au point de vue militaire, ces campagnes présentent peu d'intérêt.

Entre les deux périodes de la guerre suédo-polonaise, éclate la

guerre avec les Danois. Le roi de Danemark, inquiet du progrès des Suédois en Poméranie, réunit des troupes. Gustave-Adolphe, à cette nouvelle, rappelle de Silésie Torstenson et le lance contre le Holstein et le Jutland. Le Danemark est vaincu, et, à la paix de Bromsebro, il garantit aux Suédois la liberté de passage dans les détroits pour tous leurs navires, et cède les deux provinces norvégiennes qui empiétaient sur le versant suédois, le Jutland et le Hertjedalen (1646). La Suède est complètement maîtresse de la Baltique.

2^e Période (1655-1660). — La guerre reprend avec Charles X Gustave. C'est un général sobre, simple, dormant peu, travaillant beaucoup ; il écrit en français, mais un français détestable, c'est plutôt du suédois émaillé de mots français. Il est maître de toute la côte de la mer Baltique, sauf la Prusse. Il recommence la guerre contre la Pologne au moment où elle était le plus menacée ; elle était attaquée de tous côtés par les Russes, par les Cosaques de l'Ukraine, par le prince de Transylvanie, Rakoczy, qui espère se faire élire roi de Pologne, et enfin par le grand Electeur qui voudrait devenir souverain et posséder l'évêché d'Ermeland.

Charles X connaît bien la situation du pays et il entretient des relations avec les grands de Lithuanie pour séparer ce territoire de la Pologne et le réunir à la Suède. Le roi de Pologne avait protesté au congrès de la paix à Lubeck, en 1651, contre l'avènement de Charles X ; celui-ci fit répondre qu'il prouverait son droit avec 30.000 témoins.

Ce sont les Russes qui envahissent les premiers ; Charles X ne veut pas les laisser seuls et il entre en Pologne à son tour avec une armée très petite (15.000 hommes), mais très bien exercée. La Pologne ne résiste pas, les armées capitulent et les nobles prêtent serment au roi de Suède, à condition qu'il respectera leur religion et leurs privilèges. Les seuls adversaires sérieux des Suédois sont les Russes, avec qui ils font une course de vitesse ; ils ont partout l'avance et arrivent à Varsovie quand les Russes en sont à 8 milles. Les Russes, par contre, sont les maîtres à l'est, ils occupent la Lithuanie, tandis que les Suédois n'ont pu saisir qu'un morceau au nord-ouest. Les deux puissances envahissantes restent en présence sans se déclarer la guerre ni pouvoir conclure d'alliance (juillet-août 1655).

Charles X cherche à s'appuyer sur les autres adversaires de la Pologne, il négocie avec Rakocsy et les Cosaques. L'Electeur de Brandebourg est très hésitant ; il voudrait être souverain, tandis que le roi de Suède veut le maintenir comme son vassal. Il essaye aussi de négocier avec Cromwell et Mazarin ; mais ceux-ci ne tien-

ment pas à lui venir en aide, et Mazarin essaye de le détourner contre l'Autriche.

Charles-Gustave a contre lui les commerçants de Dantzic et les Hollandais, qui tirent de la Baltique le quart de leurs revenus et craignent de voir établir par les Suédois un impôt sur les marchandises ; ils arment une flotte « pour maintenir la liberté de la Baltique. » Charles-Gustave force l'Electeur de Brandebourg à devenir son allié et, par les traités de Königsberg et de Mariembourg, celui-ci consent à maintenir son duché dans la vassalité de la Suède ; mais, en décembre 1656, il profite des embarras de Charles X pour se rendre indépendant.

Le roi de Suède, en 1656, était maître de la Pologne, et il avait déjà réglé l'organisation de sa conquête ; il ne gardait pour lui que la côte de la Baltique et constituait avec le reste des duchés vassaux qu'il donnait à des nobles suédois. Mais sa conquête n'était pas solide : les nobles polonais étaient mécontents d'obéir à un Suédois, le clergé catholique d'obéir à un luthérien, le peuple exposé aux vexations des soldats ; un soulèvement général éclata. Jean-Casimir réunit une armée de 100.000 hommes ; les Russes envahissent les provinces suédoises, et les Hollandais envoient 48 vaisseaux devant Dantzic. Charles-Gustave, qui s'est aventuré dans un pays ennemi avec une petite armée, fait alors une campagne qui assure sa gloire militaire. Avec 18.000 hommes il met en déroute devant Varsovie, grâce à l'organisation de son infanterie, 100.000 Polonais et Tartares. Le résultat est qu'il obtient un traité des Hollandais ; à Elbing il leur accorda le traitement de la nation la plus favorisée. Il est de nouveau maître de la Pologne ; mais les provinces de la Baltique sont dans un état déplorable, les soldats vont nu-pieds, et n'ont reçu qu'un mois de solde depuis neuf mois ; les paysans orthodoxes appellent les Russes, et le tzar assiège Riga ; il est repoussé, mais il s'empare de Dorpat.

L'envoyé français travaille à conclure la paix entre la Pologne et la Suède ; mais ses efforts sont contrebalancés par ceux de l'empereur qui pousse le roi de Pologne à exiger avant tout l'abandon de la Prusse. Charles-Gustave, de son côté, considère la possession de toute la côte comme nécessaire ; il l'exprime clairement dans ses instructions aux députés des assemblées de province en Suède : « On peut conjecturer que Dieu donnera encore au roi le reste de la côte, y compris la Prusse. En Allemagne, la Poméranie, Brême et Verden sont les remparts de la Suède. Les ennemis veulent en séparer la Suède et l'enfermer dans ses anciennes limites. Si quelqu'un pense que le mieux serait de se contenter des anciennes provinces de la Suède, qu'il songe ce que c'est dans

la vie privée que d'être entouré de voisins injustes et querelleurs. Le mieux est de garder les avant-murs et de donner à faire à l'ennemi dans son propre pays. Si le roi lâchait tout, il faut s'attendre que les autres fouleraient aux pieds la Suède et la dépouilleraient de sa liberté spirituelle et temporelle. » Il abandonne pourtant la Prusse ducale à l'Electeur de Brandebourg, en décembre 1656, au traité de Labian, pour obtenir son alliance.

Il compte encore sur Rakoczy qui est entré en Gallicie avec 25.000 Magyars et 35.000 Cosaques. Charles X les rejoint en 1657. C'est une armée énorme, suivie de chariots trainés par 6 et 10 paires de bœufs, jointe à une poignée de soldats exercés. C'est la petite armée qui défend la grande. Rakoczy ne veut pas camper à plus d'une lieue des Suédois. Charles a autre chose à faire qu'à défendre cette cohue ; s'il veut être roi de Pologne, il doit garder ses villes lui-même ; il retire donc son corps d'armée à Rakoczy, qui pleure en se séparant des Suédois.

Charles X n'a plus d'alliés, le Brandebourg l'abandonne, et il a contre lui la Pologne, l'Electeur, la Russie et l'Empereur ; le roi de Danemark croit le moment favorable, il arme et attaque la Suède ; mais c'est trop tôt, l'Empereur et l'Electeur de Brandebourg ne sont pas prêts. Charles est alors en Prusse, fatigué de cette guerre inutile ; à la nouvelle d'une attaque, il prend immédiatement l'offensive. Il emmène 6.000 hommes, part le 22 juin de Thorn, et le 18 juillet il est en Holstein, ayant perdu une partie de ses chevaux, mais sûr de ses hommes. Il occupe tout le Jutland et, au lieu d'attendre ses navires, il profite des glaces qui couvrent la mer. « Dieu a, en janvier 1658, posé un pont sur la mer pour le roi Charles-Gustave et l'armée suédoise. » Il passe le petit Belt, envahit la Fionie, puis passe le grand Belt, envahit la Seeland et marche sur Copenhague. Le roi de Danemark abandonne aux Suédois tout le sud de la Scandinavie et l'île de Bornholm, au traité de Roeskild.

Pendant ce temps, l'Electeur de Brandebourg fait alliance avec la Pologne moyennant la reconnaissance de son indépendance. Charles-Gustave se prépare à envahir le Brandebourg ; mais, inquiet des difficultés soulevées par le Danemark dans le règlement des affaires, il ne veut pas laisser un ennemi derrière lui et décide d'en finir. Il reparait encore une fois devant Copenhague ; mais c'est maintenant une guerre nationale et il a contre lui une coalition générale de tous ses ennemis : le Danemark, la Hollande, l'Empereur, le Brandebourg, la Pologne et la Russie. La Hollande envoie une flotte qui force le Sund et débloque Copenhague. Il tente un assaut, le 10 février 1659, mais il est repoussé. Une

flotte anglaise arrive devant Copenhague, mais sans s'engager.

Le projet de conquête du Danemark inquiète les trois puissances maritimes de l'Ouest. Au concert de la Haye, l'Angleterre, la France et la Hollande s'entendent pour arrêter la guerre entre les autres puissances. — C'est la première fois que des puissances étrangères s'entendent pour rétablir la paix en Europe. — Les Hollandais imposent aux Suédois les conditions les plus défavorables, et, le 4 août, ils leur accordent un délai de 24 heures pour accepter. Charles X refuse. Il est enfermé dans l'île de Seeland; une autre armée, commandée par Wrangel, est enfermée en Fionie, et détruite à Nyborg (2.000 tués, 3.000 prisonniers). Charles X se résigne à accepter les conditions imposées, il retourne en Suède et assemble les Etats; mais il tombe malade et meurt (13 février 1660). Il ne laisse qu'un fils de 4 ans, et la Suède n'a plus ni armée, ni argent.

On a été ainsi amené à négocier la paix; tout le monde la voulait, sauf le Brandebourg et l'Empereur. On négocie en trois endroits: à Copenhague, à Oliva près de Dantzic et avec la Russie.

La première négociation qui aboutit est celle d'Oliva (23-30 avril 1660). Le roi de Suède rend ce qu'il a conquis; le roi de Pologne lui reconnaît définitivement la Livonie et renonce à toute prétention sur la Suède. C'est le rétablissement de l'état de choses antérieur à la guerre, sauf sur un point: l'Electeur de Brandebourg garde ce qu'il s'est fait donner successivement par le conquérant et le propriétaire légitime, l'*Ermeland* et la *souveraineté* du duché de Prusse. C'est lui qui a tiré profit de cette longue guerre.

La paix de Copenhague est commencée sous la médiation des Hollandais, puis les deux gouvernements, danois et suédois, ont négocié directement. Les Danois recouvrent Drontheim et Bornholm, et un traité de commerce est conclu entre les deux puissances.

Ce sont les Russes qui ont fait le plus de difficultés; ils ne pouvaient se résigner à abandonner la Livonie. Les négociations arrêtées quelque temps reprennent à Cardis à la fin de mars 1661, le traité est signé le 21 juin. C'est le rétablissement de la paix de 1617; les Russes rendent ce qu'ils ont pris et promettent de ne pas entraver le commerce.

En résumé, une série de guerres ont mis en mouvement tous les Etats du Nord et inquiété tous les Etats maritimes; le roi de Suède a conquis deux royaumes: tout cela aboutit au rétablissement de la situation antérieure à la guerre, sauf sur deux points: le roi de Suède a arrondi son royaume jusqu'au Sund, et l'Electeur de Brandebourg est devenu prince souverain. — C'est le roi de Suède qui a le plus grand *dominium* sur la Baltique: il est maître de toute la

côte (fossé et contrescarpe), sauf la Prusse et la Courlande. Il a ruiné la puissance qui lui faisait échec ; il a préparé le terrain pour les deux Etats qui se partageront la Baltique au XVIII^e siècle. Il a introduit les marines d'Occident dans la Baltique. Il a donné enfin deux exemples qui ne seront pas perdus : il a prouvé qu'un Etat militaire était le maître du Nord et que la Pologne était un pays à partager.

E. H.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

COURS DE M. E. DROZ.

(Faculté des Lettres de Besançon.)

Taine. — Introduction à l'Histoire de la littérature anglaise .

LE MODE D'ACTION DES CAUSES GÉNÉRALES EN HISTOIRE. FORMATION
DES GROUPES ET DES LOIS HISTORIQUES.

VI. — *Comment se distribuent les effets d'une cause primordiale. Communauté des éléments. Composition des groupes. Loi des dépendances mutuelles. Loi des influences proportionnelles.* — Je ne vois rien que de recommandable dans les principes généraux exprimés au cours de ce sixième chapitre, et qui sont empruntés à l'hégélianisme, avec certaines couleurs comistes. Supposons une disposition d'esprit ou d'âme introduite dans un peuple par la race, le moment ou le milieu ; elle affectera toutes les parties de la civilisation de ce peuple dans lesquelles elle peut jouer un rôle. Dans une civilisation, il y a six grandes provinces, qui sont la religion, la philosophie, l'art, l'Etat, la famille, les individus ; ces divers groupes sont des ensembles complexes, composés de diverses parties, dont les unes leur appartiennent en propre, tandis que d'autres sont communes à tous. Exemple (ici, comme toujours, c'est à l'application que commence, ou peut commencer, notre désaccord avec Taine ; mais enfin son exemple est bon à citer pour éclaircir sa pensée) : soit les trois principales œuvres de l'intelligence humaine, la religion, l'art et la philosophie, qui forment trois des grandes provinces de toute civilisation, et, relativement à leur composition, trois groupes. Décomposons-les ; dans les trois, nous

trouvons un même élément (1), qui est une conception de la nature et de ses forces primordiales ; cette conception se présente dans la philosophie sous forme d'abstractions et de formules ; dans la religion, « sous forme de symboles plus ou moins arrêtés et de personnages plus ou moins précis, à l'existence desquels on croit, » ; dans l'art, « sous forme de symboles plus ou moins arrêtés et de personnages plus ou moins précis », à l'existence desquels on ne croit pas. Ainsi l'art est une philosophie rendue sensible ; la religion, un poème tenu pour vrai ; la philosophie, un art et une religion réduite aux idées pures. Vous voyez comment ils se distinguent les uns des autres, et comment ils se ressemblent les uns aux autres. Dans chacun des trois groupes, il y a un élément particulier ; dans la philosophie, la faculté d'abstraire ; dans la religion, la faculté de personnifier et de croire ; dans l'art, la faculté de personnifier sans croire ; mais il y a aussi un élément commun, la conception du monde et de son principe. Donc une disposition d'âme ou d'esprit introduite dans un peuple par la race, le milieu ou le moment, si elle modifiait chez ce peuple la conception du monde et de son principe, modifierait certainement à la fois sa religion, sa philosophie, son art, en tant qu'ils se fondent, tous trois, sur la conception du monde et de son principe. Semblablement ces deux groupes, famille et état, les deux principales œuvres de la société humaine, reposent sur le sentiment d'obéissance. « Supposez que cet élément commun reçoive du milieu, du moment ou de la race, des caractères propres.

Il est clair que *tous les groupes où il entre seront modifiés à proportion*. Ainsi le sentiment d'obéissance, « divers dans l'Orient, en France, en Allemagne », y fait différents l'Etat et la famille. Ainsi l'aptitude diverse aux idées générales fait différents, dans l'Inde, chez les Grecs, chez les Romains, les groupes homogènes de la religion, de la philosophie, de l'art. — « Ici, comme partout, s'applique la loi des dépendances mutuelles (et Taine renvoie en note à la préface des *Essais de critique*). Une civilisation fait corps, et ses parties se tiennent à la façon des parties d'un corps organique. — Un naturaliste peut sur quelques fragments reconstruire par le raisonnement le corps presque tout entier d'un animal, puisque dans un animal les instincts, les dents, les membres, la charpente osseuse, l'appareil musculaire sont liés entre eux par de tels rapports qu'une variation dans l'un d'eux entraîne des variations correspondantes dans les autres ; de même les diverses par-

(1) V. *ibid.* p. 224.

ties d'une civilisation, religion, philosophie, art, famille, État, sont si bien solidaires entre elles que l'historien expérimenté qui en étudie quelque portion restreinte, aperçoit d'avance et prédit à demi les caractères du reste. Rien de vague dans cette dépendance. Ce qui la règle dans un corps vivant, c'est d'abord sa tendance à manifester un certain type primordial, ensuite la nécessité où il est de posséder des organes qui puissent fournir à ses besoins et de se trouver d'accord avec lui-même afin de vivre. Ce qui la règle dans une civilisation, c'est la présence dans chaque grande création humaine d'un élément producteur, également présent dans les autres créations environnantes ; j'entends par là quelque faculté, aptitude, disposition efficace et notable, qui, ayant un caractère propre, l'introduit avec elle dans toutes les opérations auxquelles elle participe, et, selon ses variations, fait varier toutes les œuvres auxquelles elle concourt. »

Ce sont là, Messieurs, des idées qui vous ont été rendues familières, et par vos propres études, et aussi, je l'espère, par le cours de l'an passé : c'est pourquoi je ne les discuterai pas en forme, et je me contenterai d'en faire quelques courtes observations. Il semble vrai en général qu'une civilisation fait corps, et que les diverses parties en ont à l'égard les unes des autres des dépendances mutuelles. Quant à la comparaison de ces rapports avec ceux qui ont entre elles les parties d'un corps organique, elle ne fait que brouiller les choses en ajoutant une seconde difficulté à une première difficulté ; je me borne à répéter que ces rapports mutuels des formes animales ne sont pas nécessaires, puisqu'on a trouvé des organismes qui ne s'y conforment pas, et ensuite qu'ils sont assez généraux pour considérer comme uniformément ressemblants à un type déterminé tous les individus d'une même espèce, entre lesquels nous observons des différences si profondes qu'assez souvent nous disons d'un homme ou d'une femme : ce n'est pas un homme, ce n'est pas une femme. La science peut se contenter de cette idée moyenne du type ; l'histoire ne le peut pas, parce que, dans les événements de la vie d'un peuple, vie sociale, politique, ou littéraire, dans ces événements que nous ne regardons pas seulement, que nous vivons, pour en jouir ou pour en pâtir, l'individualité joue un trop grand rôle. Et c'est pour la même raison que nous n'avons accepté qu'en général la proposition de Taine, qu'une civilisation fait corps ; oui, corps, quelquefois comme le serpent de la fable dont la tête et la queue se disputaient entre elles. Une civilisation n'est pas une somme, mais une résultante, parce qu'il y a toujours dans la cité ou dans la nation des forces dirigées dans un autre sens que celles du plus

grand nombre. La civilisation d'un peuple telle que nous pouvons la déterminer, ou bien ne se formule pas à cause des exceptions et des contradictions, ou bien, si on néglige les exceptions, est représentée par une formule qui n'est pas plus conforme à la réalité que l'idée du type. Une civilisation ne forme que d'une manière très imparfaite un ensemble organique.

Quoi qu'il en soit, il ne paraît pas douteux qu'à un même moment, la majorité d'un peuple, qui en détermine la civilisation, mette une certaine uniformité dans toutes ses opérations d'un certain genre, et en général dans toutes celles qui ont entre elles un élément commun. Si vraiment la philosophie, l'art et la religion d'un peuple sont ce qu'a dit Taine, si au fond de tous les trois il y a une conception générale du monde et de ses causes primordiales, ce peuple apparaîtra visiblement le même dans ces trois créations principales de son esprit.

Mais sont-ils ce que dit Taine ? Je laisse de côté la religion et la philosophie, qui ne me regardent pas dans mon enseignement, non sans me demander si l'une et l'autre n'ont pas suivi des destinées assez diverses dans les mêmes temps, et si la révolution cartésienne, par exemple, s'est faite grâce à un changement dans la conception du monde et de ses causes primordiales. Mais l'art, qui le reconnaîtra sous les définitions ou explications qu'en donne Taine ? L'art une conception de la nature et de ses causes primordiales, présentée sous forme de symboles plus ou moins arrêtés et de personnages plus ou moins précis, auxquels on ne croit pas. Qu'est-ce que cela veut dire ? A quelles œuvres de l'art Taine pense-t-il en écrivant cette énigme ? J'ai songé tour à tour aux épopées hindoues, aux épopées homériques ; mais non, et j'abandonne ma tentative de comprendre. Tout ce que j'ai réussi à pénétrer, c'est que Taine a voulu trouver un élément commun entre la religion et l'art, et qu'il l'y a mis, graphiquement du moins, en tordant le sens des mots. — « L'art est une philosophie rendue sensible » ; cette formule qui suit a une apparence et une part de vérité. Mais ne faudrait-il pas commencer par distinguer dans l'art les différents arts ? La peinture, la statuaire, l'architecture sont-elles des philosophies ? C'est du moins ce que prétendent certains philosophes, et nous aurons l'occasion d'examiner à ce sujet l'avis conforme de Taine dans sa *Philosophie de l'art*. Je me contenterai de vous dire là-dessus que l'on a beaucoup exagéré, à mon avis, la signification philosophique de l'architecture (notez que je ne dis pas la signification historique) ; je crois que Taine surtout a fait de véritables romans au sujet de l'architecture gothique, et que M. Brunetière riait sous cape, avec

l'idée de se moquer doucement de son lecteur, quand il écrivait ceci dans le premier volume de *l'Evolution des genres* (p. 253) : « Qui sait, avec un peu d'audace, et un peu de bonheur surtout, si, n'ayant conservé (du moyen âge) que la *Somme* et la *Divine Comédie*, nous n'y retrouverions pas l'épure, ou l'idée de la cathédrale ? » — Mais la littérature elle-même renferme-t-elle nécessairement une philosophie générale ? Ne dément-elle pas son essence, quand elle s'avise de philosopher sur le monde et sur ses forces primordiales ? Que Hegel ait pu la considérer comme une philosophie animée, cette conception s'explique historiquement par le fait que la littérature de la grande période allemande et de celle qui suivit fut foncièrement philosophique : tel est le cas de Goethe surtout et aussi de Schiller ; tel fut le cas du romantisme allemand, philosophie en prose et en vers, dont Schelling fut le théoricien, comme l'a dit justement Scherer, ou le rhapsode systématique en prose. Mais la littérature n'est pas toujours philosophique dans le sens où l'entend Taine ; je veux dire qu'elle n'a pas toujours à sa base une philosophie générale ; et certaines philosophies particulières, la philosophie de la conduite humaine, par exemple, qui elle, est vraiment au fond de toute littérature, peuvent être les mêmes au sein de philosophies générales très différentes les unes des autres. La doctrine morale de La Rochefoucauld procède-t-elle du dogme chrétien du péché originel, ou d'un pessimisme philosophique, qui pourrait admettre des explications très diverses de la cause première ? Et qu'est-ce que *l'Andromaque* de Racine, qui anime et incarne cette doctrine morale, nous apprend sur la philosophie générale et sur la religion de Racine ? Rien, et nous ne tirons pas plus d'instruction de *Phèdre*, où Arnauld a senti une inspiration chrétienne, tandis que le psychologue le plus affiné parmi nos critiques contemporains, Jules Lemaitre, a cru y voir un tel triomphe chez Racine de l'esprit païen ou au moins de l'esprit du monde, que le poète, effrayé d'avoir fait sa *Phèdre* si touchante et si sympathique au milieu de son crime, aurait abandonné le théâtre, de peur de retomber dans cette faute. La religion et la philosophie générale avaient-elles donc été modifiées de Corneille à Racine dans la mesure des changements que l'auteur d'*Andromaque* et de *Phèdre* a faits à l'auteur de *Cinna* et de *Polyeucte* ? Je m'appesantis sur ces exemples, parce qu'ils sont du domaine de mon enseignement ; mais je ne serais pas embarrassé d'en trouver ailleurs de plus généraux et de plus étendus. Cherchez une philosophie générale dans les comédies de Plaute et de Térence. Si vous en trouvez une, comme il paraît y en avoir eu une, en effet, chez Ennius, et même dans son théâtre,

vous la trouverez en désaccord avec celle de la très grande majorité de ses contemporains, autant que nous pouvons nous en faire une idée. Cherchez une philosophie générale chez Virgile, qui a mis en œuvre de vieilles traditions, qui a imité des poètes, des philosophes, faisant œuvre de littérateur et d'érudit, là même où il paraît faire œuvre de philosophe.

Mais je complique la question parce que les difficultés se multiplient quand l'œil reste fixé sur cette matière. Je reviens, pour m'y tenir, à ma proposition. Il y a des cas, et nombreux, où la littérature ne renferme pas l'élément commun que Taine lui attribue en partage, ainsi qu'à la philosophie et à la religion ; dans ces cas-là, la loi des dépendances mutuelles n'a pas d'application. Et dans les cas où elle s'applique, il faudrait déterminer avec quelque précision la nature et le degré des rapports qu'elle établit entre les groupes voisins, faute de quoi on n'aura rien dit qui n'ait été dit cent fois par tout le monde. Je me bornerai là pour aujourd'hui sur ce sujet, que nous avons étudié en détail l'an dernier à propos de la Préface des *Essais de critique et d'histoire*. A la fin du paragraphe, Taine ne considère plus l'élément commun dans les diverses œuvres à faire, mais seulement l'unité de l'ouvrier travaillant à diverses tâches. Il élève par là le problème à un degré plus haut encore de généralité inféconde, puisqu'il oublie dans ce résumé la similitude partielle des objets auxquels s'applique cet unique ouvrier.

VII. — *Loi de formation d'un groupe. Exemples et indications.* — On a ainsi le moyen de rechercher les lois générales qui régissent non plus tels événements, mais telle classe d'événements, non plus telle religion ou telle littérature, mais le groupe des religions et des littératures. « Si, par exemple, on admettait qu'une religion est un poème métaphysique accompagné de croyance, on saurait qu'en vertu de cette définition où s'exprime une essence, la faculté poétique, la faculté métaphysique, et la faculté de croire, agissant ensemble, sont les facteurs de toutes les religions », que « tout ce qui développe la crédulité, en même temps que les vues poétiques d'ensemble, engendre la religion » (savez-vous bien que ce Voltaire, si méprisé par Taine comme historien avec presque tout le XVIII^e siècle, aurait volontiers souscrit à ce jugement, où il aurait remplacé « ces vues poétiques d'ensemble », si prétentieusement romantiques dans leur ambition « scientifique », par quelque expression plus nette, comme on les aimait dans les temps d'idéologie ?)... « (et que) la religion naît, décline, se reforme et se transforme, selon que les circonstances fortifient et rassemblent avec plus ou moins de justesse et d'énergie ses trois instincts générateurs. » Il en est ainsi pour

toutes les espèces de productions humaines, littérature, musique, sciences. Chacune d'elles a pour cause directe une disposition morale ou un concours de dispositions morales ; si la cause apparait, l'effet suit ; si elle disparaît, l'effet s'efface ; si elle est faible ou intense, l'effet a le même degré de force ou de faiblesse. Il y a donc « des couples dans le monde moral comme dans le monde physique, aussi rigoureusement enchaînés et aussi universellement répandus dans l'un que dans l'autre. Tout ce qui dans un de ces couples produit, altère ou supprime le premier terme (entendez : tout ce qui produit, etc., le premier terme d'un de ces couples), produit, altère, ou supprime le second par contre-coup. Tout ce qui produit la température ambiante fait déposer la rosée. Tout ce qui développe la crédulité en même temps que les vues poétiques d'ensemble engendre la religion : c'est ainsi que les choses sont arrivées, c'est ainsi qu'elles arriveront encore. Sitôt que nous savons quelle est la condition suffisante et nécessaire d'une de ces vastes apparitions, notre esprit a prise aussi bien sur l'avenir que sur le passé. Nous pouvons dire avec assurance dans quelles circonstances elle devra renaître, prévoir sans témérité plusieurs parties de son histoire prochaine et esquisser avec précaution quelques traits de son développement ultérieur. » Il n'y a rien là, Messieurs, qu'une nouvelle affirmation et une nouvelle application du déterminisme de l'auteur ; je n'y trouve, pour ma part, rien à contredire, au moins dans les principes généraux. Dans l'histoire du monde moral, comme dans l'histoire du monde physique, il y a des lois ; ces lois constatent des consécutions constantes de faits, qui semblent donc liés les uns aux autres par des rapports nécessaires. Un chimiste sait que, s'il met en présence les uns des autres tels corps, il se produit tel composé ; de même, l'historien, s'il a pu constater avec certitude que, dans un temps donné, tels éléments psychologiques se rencontrant dans l'âme d'une nation ont donné naissance par leur combinaison à tel composé, comme par exemple, une religion, il sait dès lors, en vertu du déterminisme général, que la rencontre de ces éléments est la condition suffisante et nécessaire de la naissance du composé, d'où il résulte que, s'il aperçoit ce composé dans la vie du monde, il sait d'où il est sorti, et que, s'il voit se combiner les composants, il prévoit ce qui va en sortir. Théoriquement cette comparaison est juste ; mais dans la pratique combien elle souffre de difficultés ! D'abord le monde n'est pas un laboratoire ; l'historien ne travaille pas dans les conditions du chimiste ; il observe et ne peut pas expérimenter ; il travaille sur un objet infini, qui

est un peuple ou l'humanité, et qu'il ne peut pas connaître directement ; de cet objet si varié il n'a analysé qu'un type moyen ; et de cet objet si complexe il n'a déterminé les éléments que par une analyse indirecte, en supposant des causes diverses à des effets divers ; de cet objet qui est un, quand l'historien s'appelle Taine, il oublie à tout moment après l'analyse l'unité essentielle, il le décompose en un nombre indéterminé de parcelles auxquelles il attribue une œuvre indépendante, alors que chacune travaille dans le concert de toutes les autres : qu'est-ce en effet que cette capacité vide, si on l'examine seule, que Taine appelle la faculté de croire ? Lui qui s'est tant moqué des êtres métaphysiques, et avec raison, il remonte par delà Cousin aux scolastiques dont Descartes a détruit l'empire, et il découvre de nouvelles qualités occultes, d'une conception aussi puérile et d'une instruction aussi nulle que leurs aînées. L'analyse d'une religion lui fait penser qu'une religion est un poème métaphysique accompagné de croyance : voilà le fait, tel qu'il le voit du moins ; mais un philosophe comme lui ne saurait s'en tenir au fait, il doit remonter à la cause. La religion est un poème, d'où elle est l'œuvre d'une faculté poétique ; poème métaphysique, d'où l'œuvre d'une faculté métaphysique ; poème accompagné de croyance, d'où l'œuvre d'une faculté de croire. Qu'est-ce que la faculté poétique ? C'est la faculté de personnifier, et il faut distinguer entre la faculté de personnifier et de croire et « le talent de personnifier sans croire » ; ailleurs la faculté de croire s'appelle la croyance. Voilà les corps simples de cette chimie, voilà la nomenclature de ce chimiste. Cette chimie et ce chimiste vous inspirent-ils la moindre confiance ?

Ce chimiste en outre ne prend pas garde, quand il veut établir des lois générales, que, dans les expériences dont il s'occupe, les éléments combinants eussent-ils été les mêmes, ce que je ne crois pas ; les conditions de l'expérience étaient différentes, d'où il résulte que la connaissance de la loi générale ne permet pas de prévoir le résultat de chaque combinaison avec une précision suffisante. En d'autres termes, l'établissement de chaque religion est un fait particulier, qui veut être étudié en particulier, et sur lequel la formule de Taine ne nous apprend rien qui vaille ou du moins rien de nouveau. Prenez la peine en effet de considérer cette formule en elle-même, dépouillée de la forme originale que lui a donnée Taine ; pressez-en le sens, et vous serez stupéfaits ici encore de la misérable banalité de la pensée que recouvrent ces grands mots. Cette formule de la religion ou des religions veut dire que l'homme, apercevant dans la nature des phénomènes

qu'il ne comprend pas, leur attribue une cause ou des causes personnelles qu'il adore (c'est moi qui ai ajouté ce dernier trait, nécessaire sans doute). Voilà bien la cause ou la source de la religion, et je ne pense pas qu'on ait attendu l'histoire des historiens chimistes ou physiciens pour la connaître. Mais, quand on la connaît, on ne sait pas grand'chose. La cause des caractères propres qui, parmi les religions, distinguent le brahmanisme, le bouddhisme, le christianisme, l'islamisme, voilà ce qu'il importe de connaître, et voilà ce que la formule ne nous apprend pas. La philosophie générale de l'histoire, il y a longtemps que l'humanité l'a faite, comme l'humanité a su avant les géomètres les axiomes qui sont le fondement de la géométrie. Les savants d'aujourd'hui auraient-ils donc pour tâche d'employer toutes les découvertes particulières des sciences à en déduire les principes depuis longtemps connus et admis ? Telle paraît bien être l'œuvre de Taine en maint endroit, et ici en particulier. Et les lois historiques qu'il pose me paraissent très bien représentées dans leur caractère de généralité inexacte et infructueuse, par cette loi physique qu'il a eue l'imprudence d'ainsi formuler dans le même paragraphe : « Tout ce qui refroidit la température ambiante fait déposer la rosée ». Vous savez et vous sentez déjà combien cette formule est peu exacte et peu scientifique. Si vous voulez en voir au juste les défauts, vous n'avez qu'à lire, au tome V de *l'Histoire de la littérature anglaise*, la théorie de la rosée établie par Well, exposée par Stuart Mill, et traduite par Taine, si tant est que cette théorie n'ait pas encore été renversée ou modifiée par la science, l'immuable science.

EN SORBONNE

Pétrarque et Ronsard.

(THÈSE DE M. MARIUS PIÉRI.)

Nous avons signalé dans le dernier numéro de la *Revue* la soutenance des thèses de M. Piéri ; nos lecteurs nous sauront certainement gré d'extraire ces très intéressantes lignes de la *Conclusion* de la thèse française :

« On reconnaît aujourd'hui, de bonne grâce, que Ronsard a conquis une place distinguée dans le chœur des poètes ; mais il n'est pas plus redevable de cette gloire à sa passion pour l'antiquité classique qu'à son culte pour Pétrarque. Le maître illustre, dont l'Italie entière répétait les chants harmonieux, ne pouvait manquer de séduire les beaux esprits français

au ^{xvi}^e siècle. Auraient-ils pu seuls rester insensibles au charme d'une poésie si douce, si pénétrante, si troublante même dans ses subtilités recherchées, toujours enveloppante par les caresses de sa mélodie, et dont les séductions enfin avaient produit leur effet sur des races moins affinées que la nôtre par une longue tradition littéraire ? Rien d'étonnant peut-être à ce que les descendants de Pétrarque fussent pénétrés d'admiration pour ses chants ; et que le culte voué à ses poésies ait fini par engendrer dès la fin du ^{xv}^e siècle une idolâtrie qui envahit toute l'Italie. Mais l'Espagne n'avait pas les mêmes raisons pour s'engouer de ses sonnets ; l'Angleterre semblait encore mieux devoir rester en dehors de son rayonnement. Et pourtant les régions des brumes maussades n'en goûtèrent pas moins le charme que les pays de l'azur transparent.

« Il semblera donc naturel qu'en France, plus qu'ailleurs, la fièvre du *Pétrarquisme* ait gagné, à un certain moment, nos jeunes poètes. Ils avaient été initiés à la mélodie italienne à une époque éminemment favorable à l'imitation. Les conquêtes merveilleuses du ^{xv}^e siècle, l'éclosion retentissante de l'imprimerie et la découverte du nouveau monde avaient imprimé la plus forte secousse aux esprits et suscité le plus ardent enthousiasme pour le progrès intellectuel. Les imaginations échauffées devaient rêver les moissons les plus dorées dans les champs de la littérature, quand la France entra en contact avec l'Italie. En revenant dans leur patrie, après avoir traversé la civilisation italienne, nos pères durent rapporter quelques étincelles du feu sacré dont ils avaient senti la chaleur, et aspirer à une autre gloire que celle des armes. Ils ne pouvaient pas manquer d'être éblouis par l'éclat que les arts et les lettres répandaient sur le pays vaincu, et devaient surtout être jaloux du retentissement de la réputation de Pétrarque, dont le nom était dans toutes les bouches, et dont les chants harmonieux étaient répétés par tous les échos. Le poète italien conquît tous les cœurs et séduisit les plus heureux esprits ; il en imposa par ses divers titres, comme restaurateur de la littérature ancienne au moyen âge et comme chantre inspiré de cet amour chevaleresque, dont la France avait été la mère-patrie. A certains égards on pouvait regarder Pétrarque comme le dernier et le plus illustre des troubadours ; c'était un ancêtre qu'on saluait en lui, et en le prenant pour guide dans la carrière poétique, on ne faisait que renouer la chaîne interrompue par l'esprit satirique et scolastique du moyen âge. La cour de François I^{er} avait repris au moins les apparences des mœurs chevaleresques, et l'amour devenait la passion à la mode. Il était de bon ton de pousser habilement une intrigue galante, et dès lors il était nécessaire, même à une majesté couronnée, de savoir tourner gracieusement un madrigal. Ainsi l'obligation impérieuse s'imposait aux poètes de traduire les préoccupations intellectuelles de leur temps et de présenter à leurs lecteurs les compositions lyriques qui répondaient le mieux à leurs idées, à leurs sentiments et à l'état moral de la nation. Voilà comment Pétrarque, qui avait été le chantre le plus illustre de l'amour, devint le modèle dont nos poètes tâchèrent à l'envi de s'inspirer. »

Le gérant : E. FROMANTIN.

Catalogue de Livres

Enseignement Secondaire

POUR

DISTRIBUTIONS DE PRIX

A L'USAGE DES

LYCÉES ET COLLÈGES DE GARÇONS ET DE JEUNES FILLES

ET DE

l'Enseignement secondaire libre

Pour nous conformer aux instructions de M. le Ministre de l'Instruction publique, nous avons exclusivement fait figurer dans ce Catalogue les ouvrages soumis, au préalable, aux différentes Commissions consultatives du Ministère et approuvés par elles.

SIGNES CONVENTIONNELS

I. P. Signifie approuvé par le Ministère de l'Instruction publique.

V. P. — approuvé par la Ville de Paris pour les distributions de prix dans les Collèges municipaux.

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

Etudes sur le Seizième Siècle en France,

RABELAIS. — MONTAIGNE. — CALVIN, par **Pierre Gauthiez**, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, agrégé des lettres. — Un vol. in-18 jésus, br. — **I. P.** — **V. P.** **3 50**

Le Théâtre au Dix-Septième Siècle. —

LA COMÉDIE, par **Victor Fournel**. — Un vol. in-18 jésus, br. — **I. P.** **3 50**

Ouvrage comprenant des études sur : La Comédie avant Molière — Les Types de la Vieille Comédie. — Molière. — Les contemporains de Molière. — Les successeurs de Molière : Boursault, Baron, Brueys et Palaprat, Dufresny, Regnard, Dancourt.

Couronné par l'Académie française.

Corneille, études sur le théâtre classique, par **A. Liéby**, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, professeur agrégé des lettres. — 1 vol. in-18 jésus, br. — **I. P.** **3 50**

Ce volume contient une série d'études sur le *Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *le Menteur*.

Madame de Sévigné, par **R. Vallery-Radot**. — 1 vol. in-18 jésus, br. — **I. P.** — **V. P.** **3 50**

La jeunesse de M^{me} de Sévigné. — Ses amis. — M^{me} de Sévigné, mère, belle-mère et grand'mère. — Publication de ses lettres.

Couronné par l'Académie française.

Bossuet, par **G. Lanson**, maître de conférences à l'Ecole Normale supérieure, docteur ès lettres. — Un très fort volume in-18 jésus, 3^e édition, broché. — **I. P.** **3 50**

Diderot, *lectures choisies*, par **H. Parigot**, professeur de rhétorique au Lycée Janson-de-Sailly. — 1 vol. in-12, broché. — **I. P.** — **V. P.** **2 »**

La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789-1830, par **Maurice Albert**, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, professeur de rhétorique au Lycée Condorcet, docteur ès lettres. — Un volume in-18 jésus, 3^e édition, broché. — **I. P.** **3 50**

Les études composant ce volume sont consacrées à Mirabeau, Camille Desmoulins, Mme Roland, André Chénier, Chateaubriand, Mme de Staël, Lamartine, Victor Hugo, A. de Vigny, Augustin Thierry, Thiers, Casimir Delavigne, A. Dumas, A. de Musset.

Couronné par l'Académie française

Le Règne de l'Enfant, par **Hippolyte Durand**, agrégé des lettres, inspecteur général honoraire de l'instruction publique. — Un volume in-18 jésus, broché. — **I. P.** **3 50**

Cet ouvrage contient des études sur Victor Hugo, peintre d'enfants, poésie et réalité, excursion dans la littérature dramatique, conteurs et moralistes.

Homère. — L'Odyssée, ANALYSE ET EXTRAITS, par **A. Couat**, recteur de l'Académie de Bordeaux. — Un volume in-12, broché. — **I. P.** **2 »**

Ce volume, orné d'une carte et de plusieurs gravures, contient en appendice un lexique des noms historiques et géographiques cités dans le texte.

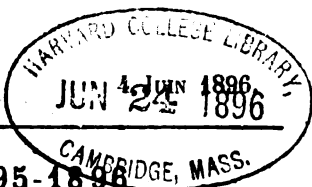
Plutarque. — Les Grecs illustres, ANALYSE et EXTRAITS, par **J. de Crozals**, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Grenoble. — Un vol. in-12, broché. — **I. P.** **2 »**

Ce volume est orné de gravures et de cartes ; il contient en appendice un lexique des noms historiques et géographiques cités dans le texte.



QUATRIÈME ANNÉE.
2^e Série

N° 29



Année Scolaire 1895-1896

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique
QUATRIÈME ANNÉE

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur en chef : **N. FILOZ.**

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

SOMMAIRE

GASTON BOISSIER	Tibère. — Une page de critique historique (<i>Collège de France</i>).
ÉMILE BOUTROUX.....	La Philosophie de Kant. — Examen des antinomies mathématiques (<i>Sorbonne</i>).
PET DE JULLEVILLE.....	La querelle à propos du <i>Roman de la Rose</i> au XV ^e siècle (<i>Sorbonne</i>).
A. LALJAME	Pope et son groupe littéraire (<i>Sorbonne</i>).
G. MAYAT.....	Le dénouement de l' <i>Aululaire</i> (<i>Sorbonne</i>).
CHARLES SEIGNOBOS.....	Histoire des rapports entre les États européens de 1648 à 1661 (<i>Sorbonne</i>).
E. DROZ.....	Taine. — Méthode psychologique de l'histoire. — La littérature document historique (<i>Faculté des Lettres de Besançon</i>).
SUJETS DE DEVOIRS.....	(<i>Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand</i>).

PARIS

LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE DE CLUNY, 15

1896

Librairie LECÈNE, OUDIN & C^e, Éditeurs

15, rue de Cluny, PARIS

La Société de Géographie commerciale vient de décerner une médaille d'Or à cet Ouvrage.

En vente.

L'Europe Politique

GOUVERNEMENT — PARLEMENT — PRESSE

PAR

Léon SENTUPÉRY

Ancien Chef de Cabinet du Sous-Secrétaire d'État au Ministère de la Justice et des Cultes.
Ancien Sous-Chef de Bureau au Ministère de l'Intérieur, Membre de la Société de Législation comparée.

Prix de l'ouvrage complet, br. 24 fr.

L'ouvrage est complet en trois forts volumes in-8°, contenant plus de 2200 pages.

Les trois volumes sont en vente.

La publication est mise à jour jusqu'en octobre 1893, à l'aide d'un **Supplément**, qui forme une brochure in-8°. 2 fr.

L'ouvrage se vend également par fascicules séparés, et comprend **huit fascicules**:

FASCICULE I. — Allemagne. — Andorre.

FASCICULE II. — Autriche-Hongrie. — Belgique.

FASCICULE III. — Bulgarie. — Danemark. — Espagne.

FASCICULE IV. — Grande-Bretagne.

FASCICULE V. — Grèce. — Italie.

FASCICULE VI. — Luxembourg. — Monaco. — Monténégro. — Pays-Bas. — Portugal.

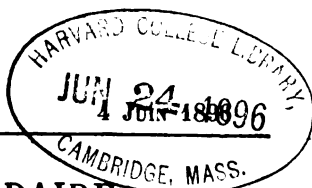
FASCICULE VII. — Roumanie. — Russie.

FASCICULE VIII. — Saint-Marin. — Saint-Siège. — Serbie. — Suède et Norvège. — Suisse. — Turquie.

Le prix de chaque fascicule broché est de 3 fr., sauf pour le fascicule VIII, dont le prix est de 6 fr.

Cet ouvrage est une sorte de **Manuel pratique de politique extérieure**, où sont méthodiquement classés et présentés, sur un plan uniforme pour chacun des Etats d'Europe, des renseignements rigoureusement exacts et de courts aperçus concernant le *Gouvernement*, le *Parlement* et la *Presse*.

Ce livre, qui présente un **ensemble considérable de renseignements concis**, exacts et pratiques, s'adresse à tous ceux qui, par profession ou par goût, s'intéressent à la politique étrangère, à la situation et à l'organisation des pays voisins: *hommes politiques, diplomates, consuls, officiers, journalistes, fonctionnaires, grandes administrations, élèves de l'Ecole des Sciences politiques, des Ecoles supérieures et des Facultés*, etc., etc.



REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

Paraissant le Jeudi

LITTÉRATURE LATINE

COURS DE M. GASTON BOISSIER

(Collège de France)

Tibère. — Une page de critique historique.

La question la plus importante, quand il s'agit du début des *Annales*, est celle du caractère et du règne de Tibère. Mais il était nécessaire, avant de l'aborder, de se débarrasser de l'histoire de Germanicus et de celle de Séjan.

Tibère est une énigme. Il a lui-même travaillé toute sa vie à cacher son caractère, et le récit de Tacite ne suffit pas à dissiper l'obscurité qui enveloppe son histoire. — C'est à la fin de la vie de Tibère que Tacite nous donne sur lui un jugement définitif. C'était, dit-il, un tempérament mauvais, mais capable de se gouverner et de se contenir ; il ne devint un monstre que quand il n'eut plus personne à craindre (*Ann.* VI, 51.).

On a longtemps accepté ce jugement sans contrôle ; le Moyen Âge ignorait la critique, et la Renaissance, tout en réveillant l'esprit d'examen, ne fit qu'augmenter le respect pour les anciens. C'est au XVIII^e siècle que le doute devint général. Voltaire, chef de file des émancipateurs, était, quoique classique, un esprit terriblement indépendant. C'est lui qui fonda la critique et l'histoire moderne, moins encore par ses œuvres que par l'impulsion qu'il donna aux esprits et la méthode qu'il enseigna. Il s'attacha surtout à détruire le respect superstitieux des textes et à enseigner la méthode critique. Or, pour critiquer, il s'appuya sur la raison et proclama ce principe qu'il ne faut pas croire ce qui semble

impossible. Le malheur est qu'il exagéra sa méthode, et alla jusqu'à faire de la vraisemblance la règle de la vérité, sans remarquer que la vraisemblance est quelque chose de contingent et que nous sommes naturellement portés à déclarer invraisemblable ce qui contredit nos opinions. Ce fut ce qui arriva pour Tacite. Voltaire ne vit dans les récits de Tacite sur Tibère qu'un exemple des inventions de ces « corbeaux de la littérature », qui fondent sur les cadavres des hommes illustres, dès qu'une main criminelle les a renversés de leur puissance.

Toutefois, les critiques les plus précises et les plus fortes qui aient été faites contre Tacite, à cette époque, ne sont pas celles de Voltaire ; ce sont celles d'un excellent avocat, trop avide de renommée pour en savoir acquérir une véritable, de Linguet. — Après avoir débuté dans le camp des philosophes, Linguet s'aperçut que le moyen de faire du scandale était plutôt de les attaquer, et il défendit l'absolutisme. C'est ainsi qu'il fut amené à attaquer Tacite qui lui semblait hors de la modération et de la raison. Tacite, selon lui, avait exagéré pour deux raisons : d'abord parce qu'il était pessimiste, et ne voyait partout que « des vertus feintes et des vices déguisés *occultum ac subdolum fingendis virtutibus* », et aussi parce que cette violente et amère satire contre les anciens empereurs ne pouvait être qu'agréable à Trajan, car, déclarait Linguet : « Les satiriques les plus outrés sont les flatteurs les plus adroits ». Entrant dans le détail, il reprochait à Tacite de nombreuses contradictions, et tentait de défendre Tibère en disant que la prudence lui était nécessaire pour se maintenir à la tête de l'empire, encore fragile et mal établi. Mais, ne pouvant justifier ainsi tous les actes de Tibère, il était forcé de nier complètement tous les crimes trop horribles, toutes les actions trop cruelles, déclarant que de telles atrocités étaient impossibles en un temps de culture intellectuelle et de civilisation raffinée, à l'époque même de Sénèque, et il protestait au nom de la nature humaine. Peut-être les massacres de septembre et le sort qu'il y dut subir le détrompèrent-ils, au dernier moment, de son optimisme.

Quoi qu'il en soit, la politique avait été jusque-là étrangère à ces tentatives de réhabilitation. On séparait alors fort bien la spéculation de la pratique, et, pourvu qu'on fût républicain en littérature, on consentait à être monarchiste dans la vie. Aussi ne songeait-on à effacer les crimes de Tibère que pour sauver en quelque sorte la nature humaine du déshonneur. Il n'en fut pas de même quand vint l'empire : on commença alors à envisager l'empire romain d'une autre façon ; et les esprits indépendants

firent profession de l'attaquer. Sous le premier empire, l'oppression de la pensée empêcha toute protestation ; tout au plus Chateaubriand osa-t-il dire que la naissance de Tacite était la vengeance de l'humanité. Sous le second empire, il s'engagea un véritable combat : les uns, défenseurs de Napoléon, de César et de l'empire romain, attaquaient Tacite ; les autres l'exaltaient et s'en prenaient violemment à l'empire, négligeant de parti pris tous les bienfaits qu'il avait apportés aux provinces, sinon à Rome même. Cette lutte des partis contemporains sur le terrain de la critique historique ne pouvait être d'aucun profit.

A la même époque, un violent mouvement de réaction contre Tacite se produisait en Allemagne. Il y avait à ce mouvement plusieurs raisons profondes. Les Allemands, en leur qualité de sujets fidèles et soumis, n'ont jamais aimé la république romaine. Du reste, ils ne sont pas, comme nous, façonnés par la culture romaine : au fond de tout Français il y a un Romain. Les Allemands, au contraire, passionnés pour les Grecs, n'ont guère compris la littérature romaine. Ajoutez le goût du paradoxe, si vif chez les Allemands ; avec nos apparences de révoltés, nous sommes des gens de tradition et d'autorité ; nous n'étudions le plus souvent les textes que pour les confirmer, et nous en enseignons en quelque sorte une interprétation traditionnelle, officielle, orthodoxe. Les Allemands ont le goût et la gloriole de l'indépendance ; ils ne travaillent sur les textes que pour y découvrir des fautes ; ils ne les interprètent que pour en donner de nouvelles interprétations. C'est cet esprit critique, poussé à l'excès, qui mit à la mode pendant dix ans les attaques contre Tacite. On réhabilita, on exalta Tibère, et, en 1870, Freytag alla jusqu'à le mettre au même rang que Frédéric le Grand.

Admettons que Tacite ait menti, et cherchons-en la preuve. Il faut remarquer tout d'abord que cette question ne peut se poser qu'au sujet de Tibère ; on ne peut guère défendre Caligula, qui était un fou, ni Claude, qui était un sot, et personne n'a osé défendre Néron. C'est sur Tibère seul que peut porter le débat ; c'est à propos de Tibère seulement qu'on peut accuser Tacite, et il semble, en effet, qu'il ait trop négligé les beaux côtés de son caractère.

Le premier argument qui puisse mettre en doute la véracité de Tacite doit être tiré des auteurs contemporains. Les premiers ont parlé de Tibère jeune, avant qu'il devint empereur ; il était alors de grand avenir, un peu froid, un peu sévère, mais surtout intelligent. — Son début fut très brillant. Fils adoptif d'Auguste, il appartenait par son père à la *gens* Claudia, la plus grande

famille patricienne de Rome, et, par sa mère, à la grande famille plébéienne, mais non moins glorieuse, des Livii.

Le premier témoignage sur lui est celui d'Horace. Au moment d'une expédition dont il fut chargé en Orient, Horace lui recommande Septimius, qui doit l'accompagner (*Ep.* I, 9). De cette recommandation et des lettres qu'Horace écrivit pendant l'expédition à ceux de ses amis qui faisaient partie de l'escorte du jeune prince, il ressort évidemment que le poète avait pour Tibère une très grande estime. Un peu plus tard, Auguste ayant confié à Tibère et à Drusus, son frère, la direction d'une expédition contre les Germains, qui devenaient menaçants, et venaient de battre Lollius, les deux frères réussirent complètement. Ils refoulèrent les Germains et les exterminèrent.

L'empereur demanda à Horace de célébrer cette victoire dans une ode (iv, 3). Le poète composa d'abord une ode fort belle, où il semble absolument à l'aise et très sincère, mais dans laquelle il ne célèbre que Drusus. Puis, comme s'apercevant qu'il n'avait rien dit de Tibère, il fit une deuxième ode (iv, 11) qui est fort inférieure à la première ; et, malgré son admiration, il semble gêné pour louer. Sa préférence pour Drusus semble donc manifeste, et il y a là un premier symptôme de cette différence de popularité qui suscita bientôt entre les deux frères un véritable antagonisme, et qui devait peu à peu ulcérer profondément le cœur de Tibère.

R. L.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE MODERNE

COURS DE M. EMILE BOUTROUX

(Sorbonne)

La philosophie de Kant.

EXAMEN DES ANTINOMIES MATHÉMATIQUES.

Nous avons vu, dans la dernière leçon, à quelles résolutions extrêmes se sont arrêtés, en sens inverse, Hegel et Herbart, en parlant des antinomies de Kant. L'un croit devoir universaliser la contradiction, l'autre dénie l'être à tout ce qui présente multi-

plicité et changement. Faut-il nécessairement choisir entre ces deux doctrines, aussi paradoxales l'une que l'autre ?

La question dépend de la valeur des antinomies elles-mêmes. Or un grand nombre de philosophes soutiennent qu'en réalité l'antimonie kantienne n'existe pas. Il est vrai qu'ils le soutiennent en sens inverse.

Selon les uns, il n'y a point d'antinomie, parce que les thèses sont absolument vraies et rigoureusement démontrables, tandis que les antithèses ne sont jamais démontrées qu'incomplètement. Les thèses, disent-ils, se démontrent par la réduction à l'absurde des antithèses; elles suivent de ce que les antithèses sont démontrées contradictoires... Au contraire, la démonstration des antithèses établit simplement que les thèses sont incompréhensibles. Il n'y a donc pas parité entre les deux démonstrations. L'esprit humain ne peut accepter le contradictoire, mais il peut accepter l'incompréhensible, s'il est contradictoire du contradictoire en soi. Les thèses s'appuient sur l'entendement; les antithèses, sur l'imagination. Telle est, à des points de vue différents, la doctrine de M. Renouvier et de M. Evellin.

Mais, selon d'autres philosophes, en tête desquels est Schopenhauer, les antithèses seules se fondent sur les formes de notre faculté de connaître, lesquelles veulent que tout ce qui est conditionné ait une condition. Au contraire, les thèses sont fausses, parce qu'elles reposent uniquement sur la faiblesse et les sophismes de l'individu. C'est l'imagination qui, fatiguée de remonter indéfiniment en arrière, met un terme à sa course au moyen d'hypothèses arbitraires.

Ainsi naît une nouvelle antinomie, mais chacun des deux partis triomphe trop aisément.

Le finitiste, dans sa réfutation des antithèses, les montre, en réalité contradictoires, non en elles-mêmes, mais avec une certaine loi de la pensée, qui veut que le réel soit entièrement déterminé. M. Renouvier fait appel à la loi de la représentation. M. Evellin invoque l'*ἀνάγκη στήναι* d'Aristote, lequel n'est pas purement logique. Il n'en est donc pas de l'argumentation du finitiste autrement que de celle de l'infinatiste. Des deux côtés on dénonce chez l'adversaire, non une contradiction en soi, mais l'incompatibilité avec une loi constitutive déterminée. Thèses et antithèses sont, à ce point de vue, sur le même plan.

D'autre part, on ne peut dire, avec Schopenhauer, que les thèses reposent sur la seule imagination, car ce que donnerait bien plutôt celle-ci, livrée à elle-même, c'est un monde conçu comme un tout fini dans un milieu infini. L'imagination réalise

l'espace et le temps par analogie avec le milieu où nous voyons circuler les astres. Qu'est-ce à dire, sinon que l'imagination se représente encore un être au delà du fini, qu'elle ne sait borner une chose que par une autre chose ? Les objets, pour l'imagination, n'ont pas de grandeur absolue. Elle les agrandit ou les rapetisse à son gré ; pour elle donc, rien n'est arrêté, fini, premier ou dernier. Quant à la loi de l'entendement qu'invoque Schopenhauer, c'est, en somme, le principe de raison suffisante. C'est sur lui que reposent les antithèses. Or, ni ce principe, ni surtout l'application déterminée qu'en font les antithèses, ne s'imposent d'une manière absolue.

Un examen sommaire du mode d'argumentation des thèses et des antithèses ne peut donc suffire. Il nous faut entrer dans le détail. Nous examinerons aujourd'hui les deux premières antinomies.

I.

Une manière assez répandue de lever l'antinomie consiste à dire que les antithèses valent pour l'abstrait ; les thèses, pour le concret ; que l'étendue abstraite est divisible à l'infini, mais que les choses réelles sont composées d'unités physiques indivisibles. C'est la manière de voir qu'adopte M. de Freycinet dans ses récents *Essais sur la philosophie des sciences*. Mais, sans aller, avec Descartes, jusqu'à faire de l'étendue la substance même des corps, on ne peut nier que l'espace soit, non pas une loi abstraite, mais un élément intégrant de la nature corporelle. C'est pourquoi les propriétés de l'espace doivent se retrouver dans les choses, et, pour que celles-ci soient finies, il faut que l'espace puisse être fini. La prétendue solution que nous venons de mentionner ne fait que poser le problème.

II.

On se rappelle l'énoncé des thèses finitistes. Le monde a un commencement dans le temps et dans l'espace ; toute substance composée l'est de parties simples. A l'appui de ces thèses, l'argument capital, auquel on a coutume de ramener tous les autres, c'est l'impossibilité du nombre infini actuel, comme contradictoire.

Que vaut cet argument ? Il n'est pas douteux que l'idée du nombre sous sa forme première n'emporte avec elle l'idée de fini ; à plus forte raison le nombre actuel est-il conçu tout d'abord comme un certain nombre, comme une quantité finie. Mais s'ensuit-il que l'on doive nier la possibilité du nombre infini conçu comme extension du nombre fini ?

Pour établir l'absurdité du concept infini actuel, on prouve : 1° que le caractère fini est inséparable du concept du nombre réel, 2° que le réel doit nécessairement avoir un nombre. En effet, dit-on, un nombre réel est un nombre formé avec l'unité. S'il est réel, la synthèse est achevée ; s'il est infini, la synthèse est inachevée. Un nombre réel infini est une synthèse à la fois achevée et inachevée. Et, pour prouver que le réel est un nombre, on allègue qu'il nous est donné sous forme de parties, qu'un ensemble de parties est une collection et qu'une collection est un nombre. Du moment où l'homme, par exemple, est donné comme unité, l'ensemble des hommes forme nécessairement un nombre.

On peut se demander si les choses forment, en effet, des nombres. Leibniz, quant à lui, ne voyait pas de difficulté à concevoir une multitude qui ne serait pas un nombre. Cette idée se justifiait, dans son système, de la manière suivante : pour que des choses puissent être additionnées, il faut qu'en un sens elles soient homogènes, et extérieures entre elles. Mais, dans le fond, il n'y a pas deux choses qui soient sur le même plan, il n'y a pas deux choses qui soient extérieures, c'est-à-dire étrangères l'une à l'autre. Donc les éléments, les monades, peuvent former des multitudes, non des nombres, à proprement parler. En dehors même du système de Leibniz, il y a des raisons plausibles en faveur de l'infini actuel. Spinoza distingue entre la quantité telle que l'imagination la donne, laquelle est finie, divisible et composée de parties, et la quantité conçue par l'entendement seul, laquelle est substance, infinie, unique et indivisible. Et c'est cette seconde idée de l'infini qui est la vraie.

Mais, dira-t-on, il s'agit d'un infini qui n'a plus aucun rapport avec le nombre. Sans doute, mais, si nous voulons traduire cet infini par des nombres, il faudra nécessairement admettre le concept de nombre infini. Car il ne s'agit pas ici d'une quantité inachevée, susceptible de devenir toujours plus grande ou plus petite, mais d'une quantité fixe, qui est ce qu'elle est ou n'est pas du tout.

C'est ce qui a lieu à propos des incommensurables. Si je veux exprimer par un nombre le rapport du diamètre à la circonférence, je ne puis me contenter du concept d'indéfini. Le nombre en question est parfaitement déterminé, et, puisqu'il n'est pas fini, il est infini. Il n'y a qu'un polygone inscrit d'un nombre infini, indéfini de côtés qui se confonde effectivement avec le cercle.

D'où vient cette conception ? Supposez qu'on veuille exprimer le sens d'une œuvre musicale par des paroles. La langue, composée de mots, dont chacun exprime un concept fini, séparé, abstrait, se

travaillera et brisera ses cadres pour rendre un objet pour lequel elle n'est point faite. La fidélité de la traduction est à ce prix.

De même on demande au nombre ce qui est contraire à son essence. Lui qui a été fait pour exprimer ce qui comporte augmentation ou diminution, on lui demande de signifier quelque chose d'absolu qui ne peut subir d'augmentation ou de diminution sans disparaître. Il faut, ou le rejeter, ou lui imposer une extension qui lui donne la propriété nouvelle qu'on attend de lui. Et l'expérience vient légitimer cette seconde opération. Le concept nombre change alors de sens. Il devient un genre dont fini et infini sont les espèces (1).

La conception du nombre infini peut donc être bizarre, extraordinaire, elle n'est pas contradictoire ; elle se traduit par des rapports réels. Elle est l'expression arithmétique de ce qui, en soi, n'est pas arithmétique. Pascal dit que c'est une grande erreur de l'homme de supposer qu'il peut trouver d'emblée la vérité : depuis le péché il ne connaît naturellement que le mensonge, et la vérité est pour lui ce qui reste, quand il a réfuté le faux. C'est ainsi que les mathématiciens ne peuvent établir leurs propositions fondamentales que par la réduction à l'absurde des propositions contraires. Si nous considérons directement l'infini, nous le trouvons inconcevable ; mais l'absurdité d'un espace fini nous force à le reconnaître comme véritable.

Ainsi le nombre infini n'est pas nécessairement contradictoire. Il est suffisamment légitimé par la manière dont nous sommes amenés à le concevoir. La thèse contraire est celle des infinitistes. Ils accusent les thèses d'arbitraire et de violation du principe de raison. Le monde, certes, a des limites, s'il est une totalité. Mais qui prouve qu'il soit une totalité ? On veut qu'il ait eu un commencement, qu'il soit composé de parties simples. Mais on ne peut pas dire pourquoi il a commencé à tel moment plutôt qu'à tel autre, pourquoi le simple apparaît à tel moment de la régression plutôt qu'à tel autre. Il y a là un arbitraire inéluctable.

Enfin, dit Schopenhauer, comment borner le monde dans l'espace ? Si grand que vous le supposiez, il y sera infiniment petit. Métrodore a raison de trouver absurde que dans un grand jardin il n'y ait qu'un épi.

Au contraire, les antithèses sont en conformité avec les lois de la perception, qui veulent que tout objet situé dans le temps et l'espace soit contigu à d'autres objets de même nature.

(1) V. notamment : Mario Novaro, *Il concetto di infinito e il problema cosmologico*. Roma, 1895.

L'espace et le temps ne font qu'un avec les choses, et leur nature s'y retrouve nécessairement.

Comment les conditions du nombre, quelles qu'elles soient, pourraient-elles être imposées à ce qui est dans l'espace ? Le nombre lui-même doit à l'espace la forme dans laquelle il se présente. En effet, si nous écartons l'espace, il ne nous reste que le temps ; et avec le temps nous ne pouvons former que des nombres *ordinaux* entre lesquels existent des intervalles quelconques. Concevoir 2 comme nombre *cardinal*, c'est concevoir une collection, une addition effectuée. Mais le temps ne permet pas l'addition, car le passé y fait place au présent. Au contraire, étant donnée une droite $a b$, je puis la prolonger d'une quantité égale à elle-même ; j'ai alors comme actuels, $2 ab$, et je puis convenir que le nombre 2, au lieu d'exprimer le second segment, exprimera la droite tout entière : je convertis ainsi le nombre ordinal en nombre cardinal. De même, si je veux concevoir le nombre 3, comme donné en tant que carré, il me faut supposer que je compte un à un les 9 carrés égaux dans lesquels peut se décomposer un carré de côté $= 3$ et convenir que le numéro 9, auquel j'arrive, signifiera ce carré même. C'est l'espace qui guide l'arithméticien dans l'évolution qu'il fait subir au concept de nombre. Comment donc opposer aux propriétés de l'espace les propriétés du nombre, et l'espace n'est-il pas essentiellement infini ?

Cette démonstration des antithèses est-elle péremptoire ? Nous ne le croyons pas.

Les infinitistes ont tort en ce que l'infini, le continu, est bien plutôt pour nous un problème qu'une solution. Certes l'infini s'impose à nous, mais comme quelque chose d'étrange et d'implicable, et notre effort tend à le considérer d'un biais qui le rapproche du fini, seule forme de la quantité qui soit pour nous aisément maniable. L'infini, comme tel, n'est jamais pour nous qu'une donnée à résoudre ; il n'est clair que dans la mesure où nous le réduisons au composé. C'est le nombre qui est pour nous le principe de la science, comme disait Pythagore. Le nombre infini n'est pas le principe, il est une extension du nombre fini. Nous allons, comme disait Descartes, du simple au composé, en supposant le simple là où nous ne le connaissons pas. Et, quand nous trouvons moyen de pousser la régression plus loin, nous supposons encore des unités comme éléments de nos combinaisons, et ainsi de suite à l'infini.

III.

Ainsi, ni les partisans du fini ni ceux de l'infini ne paraissent

démontrer leur thèse d'une façon péremptoire. Que conclure de là ?

Ne sommes-nous pas amenés à penser que les démonstrations kantienne, dont le principe est maintenu par les philosophes dont nous avons parlé, sont, les unes et les autres, radicalement fausses et qu'ainsi le problème est à reprendre sur nouveaux frais ?

C'est ce que soutient Riehl dans son *Philosophischer Kriticismus*. Selon lui, dans les thèses, on suppose à tort une limite fournie par l'instant présent, par une partie du monde prise pour point de départ de la régression. Le moment présent n'est pas une réalité, un point isolable ; il n'y a pas de moment dans la nature, πάντα ῥεῖ : le moment n'est qu'une conception de l'esprit. Ainsi les thèses reposent sur une pétition de principe.

La démonstration des antithèses est également vicieuse. En effet, Kant y applique aux choses elles-mêmes des essences, espace et temps, qui sont, selon lui, de simples formes de notre sensibilité.

Riehl conclut que les arguments kantien sont insuffisants pour prouver l'existence de l'antinomie. Mais cette réfutation radicale, à son tour, comporte des objections. Certes le présent n'est pas ; il s'écoule ; sans doute aussi il se peut que les choses en soi ne participent pas de l'espace et du temps, et Kant ne cesse de le répéter. Mais Kant se place ici exclusivement au point de vue de la connaissance humaine. Si nous posons un monde comme existant, dit-il, c'est que nous le posons comme connaissable à notre point de vue. Or qu'arrive-t-il quand nous supposons qu'un être semblable à nous entreprend d'en prendre connaissance ?

Il y a dans notre pensée deux lois qui, lorsqu'on veut les appliquer à des choses, donnent des résultats contradictoires. D'une part notre raison affirme que ce qui existe est déterminé, achevé, complet. Mais nous ne pouvons, nous, trouver le complet que dans le fini. D'autre part, notre entendement veut que toute chose ait sa raison, et que cette raison soit une autre chose de même nature.

On peut dire que dans les démonstrations, tant des thèses que des antithèses, il y a cercle vicieux : les thèses prouvent le fini en le supposant, et de même les antithèses supposent l'infini. Ainsi la seconde thèse part de l'idée d'une substance composée. Or, une substance composée, c'est quelque chose de fini. Et du moment qu'on pose une totalité, on pose une unité. Tout ce que démontre la thèse, c'est que, étant donné le fini, si on veut en tirer l'infini, on tombe dans la contradiction. Et de même, en ce

qui concerne les antithèses, quand une fois on a supposé l'infini de l'espace et du temps, on se contredit en mettant une borne à la série des phénomènes par qui seuls ils existent.

Malgré ce vice radical, les thèses et les antithèses sont fondées, parce qu'elles reposent sur deux puissances de l'esprit humain, la pensée et l'intuition, que nous ne pouvons ramener à l'unité. Quand on croit lever l'antinomie, c'est qu'on ne considère que l'une de ces deux puissances et que l'on ferme les yeux sur l'existence et les caractères propres de l'autre. Mais, en face des représentants de l'un, se dressent les représentants de l'autre, et l'antinomie reparait entre les écoles. La marche même de la science en rend témoignage. Elle ne consiste qu'en un compromis entre des faits et des idées qu'on ne peut amener à la coïncidence.

IV.

Comment devons-nous conclure ?

Kant a bien montré comment le monde est pour nous à la fois infini et fini. Mais faut-il se hâter, comme lui, de nier l'existence d'un tel monde, au nom du principe de contradiction ? Est-il certain que l'infini et le fini, qui pour nous s'opposent, ne puissent, dans l'absolu, se concilier ?

La contradiction signalée par Kant n'est pas un accident dû à une erreur de philosophe. Elle est notre vie même. Nous ne faisons autre chose qu'essayer de grouper, fixer, enfermer dans des limites ce qui nous est donné comme indistinct, mobile, infini. C'est la vue ou l'instinct de cette différence de nature entre l'homme et les choses qui est l'origine du progrès humain. L'homme veut connaître les choses et se les approprier. Et cette ambition exige qu'il élabore ses concepts de manière à les rendre applicables à l'être, et qu'il considère l'être des biais qui le fera paraître analogue aux concepts humains.

Sous les thèses et antithèses kantiennees se cachent les deux principes que l'analyse retrouve toujours au fond des choses, la pensée et l'activité. Comprendre les rapports de ces deux principes ne peut être l'affaire d'un simple raisonnement, fût-il aussi savamment conduit que la résolution kantienne des antinomies. C'est bien plutôt une tâche dont l'accomplissement graduel développe et ennoblit la nature humaine. La science essaie de ranger sous les lois de l'entendement les produits de l'activité de l'être ; et la métaphysique, recueillant les résultats de la science et les confrontant avec le sens immédiat de l'être que nous trouvons

en nous, essaie de démêler la vraie nature des choses que la science n'a pu s'assimiler qu'en les transformant d'une manière plus ou moins artificielle.

Nous tenons donc les antinomies mathématiques de Kant pour réelles, mais non résolues. C'est le premier moment de la réflexion de démêler les contradictions apparentes des choses ; le second, de s'appliquer à les résoudre. L'un et l'autre travail dureront sans doute autant que l'esprit humain.

M. L.

LANGUE ET LITTÉRATURE DU MOYEN AGE

COURS DE M. PETIT DE JULLEVILLE

(Sorbonne)

La querelle à propos du « Roman de la Rose » au XV^e siècle.

La plus ancienne de nos querelles littéraires est celle qui s'engagea, au commencement du xv^e siècle, entre Jean de Montreuil, Gerson et Christine de Pisan, à propos du *Roman de la Rose* ; ou plutôt le terme « littéraire » est peu exact, car ce fut aussi et surtout une querelle morale et religieuse, tout en pivotant cependant autour de l'œuvre de deux poètes.

On connaît le succès inouï du *Roman de la Rose* et on sait que sa vogue persista pendant plusieurs siècles. Il fut vraiment le livre par excellence, le manuel de la vie profane et mondaine, pour ainsi dire le guide des sentiments et des passions. Les deux auteurs ne se ressemblaient guère entre eux : Guillaume de Lorris, qui avait composé toute la première partie, n'avait voulu, en somme, faire qu'un poème d'amour, et les quatre mille vers qu'il a écrits ne sont pas autre chose. Qu'est-ce que la rose, sinon la personnification de la femme aimée, pour laquelle combattent certains personnages allégoriques ? L'allégorie a complètement fini de charmer, et une telle œuvre nous paraît bien ennuyeuse ; mais les contemporains en avaient jugé tout à fait autrement. Ce qui nous séduit, nous modernes, c'est l'agrément d'un style précis, net et fleuri, c'est la fraîcheur qui se dégage de l'œuvre, c'est enfin un charme réel qui court à travers toute cette première partie du poème. Cinquante ans après la mort de Lorris,

un autre reprit et continua l'œuvre : ce poème tout amoureux devint bientôt une œuvre encyclopédique, un traité composé par quelqu'un qui sait tout et en abuse, qui nous accable du poids de cette science universelle. Son savoir embrasse la politique, la morale, la cosmographie ; il écrit tout ce qui lui vient à l'esprit. Bref, le mot *encyclopédie* que nous venons d'employer donne seul une idée juste de cette deuxième partie. Mais ce n'est point tout : la deuxième partie est une satire, et une satire très âpre et très cruelle du temps et des mœurs de l'époque, qui y sont attaquées avec esprit ou plutôt avec fureur.

Quoi qu'il en soit, l'œuvre obtint, pour l'une et l'autre partie, un succès prodigieux, grâce à sa fraîcheur, à sa finesse et poésie, grâce aussi à ce qu'il y avait d'audace dans la forme et dans la pensée. Ce poème jouit d'une popularité énorme, et à peine pourrait-on citer quelques critiques timides et isolées faites à son sujet. Plus d'un siècle s'écoula ainsi jusqu'aux dernières années du XVII^e siècle, et ce n'est qu'alors qu'on vit apparaître deux protestations fort sérieuses, graves, soutenues avec persévérance. L'une venait de Gerson, et s'élevait contre Jean de Meung au nom de la religion attaquée ; l'autre de Christine de Pisan contre les outrages dont les femmes sont l'objet dans la première partie du roman. Il faut savoir gré à Christine du courage avec lequel elle conduisit cette campagne, car bien des événements, bien des circonstances auraient pu la détourner de prendre, d'accepter même ce rôle délicat. Elle s'en acquitta brillamment et, par un ensemble de faits fort curieux et dignes d'être signalés, Christine, c'est-à-dire une femme, fut la première à tenir la place, à jouer le rôle de ce que nous appelons un *homme de lettres*. Si bizarre que soit cette anomalie, la chose s'explique : jusqu'au XVIII^e siècle, et même jusqu'à la Révolution, on ne vit pas de ses livres, de ses écrits, on s'en sert comme d'un titre pour obtenir des prébendes ou des bénéfices. Les neuf dixièmes des auteurs appartiennent à l'Eglise ; mais Christine ne recherche ni offices ou ni bénéfices. Dès lors elle peut s'adresser directement au public et soutenir sans crainte sa cause. N'y a-t-il pas quelque chose de plaisant à voir cette femme prendre ainsi la défense de son sexe dans cet éternel procès que les hommes font aux femmes, en leur reprochant tout ce qui peut arriver de mal ? Christine, dès l'année 1400, publia une épître en vers adressée « au dieu d'Amour », dans laquelle ce personnage se plaignait amèrement de ce que chacun parlât des femmes de la façon la plus grossière, ou du moins la plus légère. Cette mode, qui a sévi sur la cour et dans la haute société, a été amenée par une évidente décadence des mœurs

publiques à cette époque : à l'exemple du souverain qui dirige la France, tout le monde devient pour ainsi dire fou. Jamais le luxe ne fut poussé à ce point ; jamais pareil emportement de plaisir. Dans ce désordre, un grand nombre de femmes furent compromises ; mais était-il juste d'en faire supporter à toutes les tristes conséquences ? Christine se plaindra dès lors que les méchantes langues n'admettent aucune exception ; elle montrera combien on abuse de ce mot d'*amour*, que l'on ne devrait prononcer qu'avec respect. Elle se moquera des indiscrets et des bavards qui le profanent ; elle s'indignera contre les gens sans honneur, et fera l'apologie des femmes sages, loyales et vertueuses. Mais pourquoi tant de livres attaquent-ils donc les femmes ? Qu'est-ce que cela prouve ? Christine répond hardiment que les auteurs n'ont jamais connu que des femmes perdues, et qu'ils méritaient bien de ne pas connaître celles qui font l'honneur de leur sexe. Ce qu'Ovide a appelé *l'art d'aimer* ne porterait-il pas justement le titre d'*art de tromper* ? Et Jean de Meung ? Quel mal ne s'est-il point donné ! « Vrai Dieu, s'écrie-t-elle, que d'efforts déployés, que d'argent pour en séduire une seule ! » Et elle se sert de cela comme d'un argument à l'appui de sa thèse ; enfin elle termine par un développement piquant, en indiquant comment les femmes se conduiraient si elles écrivaient plus souvent des livres (1). Cette façon de parler irrita vivement les admirateurs du poème ; une campagne fut aussitôt entreprise. On taxa Christine d'impertinence ; et la discussion s'envenima de plus en plus. A la tête de la querelle se placèrent Jean de Montreuil et Gonthier Col : ce fut un étrange personnage que ce Gonthier Col, et sa vie est pour nous un exemple admirable de simplicité et de modestie. Qui croirait que ce personnage si peu connu a été employé dans les ambassades les plus sérieuses, dans les missions les plus considérables ? En 1393, ne le voit-on pas auprès de Benoît XIII ? En 1400, n'est-il point à Boulogne pour faire la paix avec l'Angleterre ? En 1410, n'est-ce point par son intervention que le duc de Berry et Jean sans Peur se réconcilient ? En 1413, c'est la trêve avec l'Angleterre ; c'est, en 1414, le duc de Bretagne qui s'allie avec la France, et enfin, en 1415, ne figure-t-il pas dans la liste des « personnages les plus considérables et les plus fameux orateurs du royaume », qui vinrent en ambassade avant la bataille d'A-

(1) Cette *Épître au dieu d'Amour*, dont nous avons donné l'analyse, est dans les *Œuvres poétiques de Christine de Pisan*, publiées par M. Maurice Roy, au tome II.

zincourt ? Par son talent, il obtint une série de distinctions. Pour ce qui est de son esprit, tout le rapproche de Jean de Montreuil, si ce n'est que l'un est laïque, et l'autre chanoine. Ils sont tous deux humanistes, et par suite leurs goûts sont les mêmes, ils partagent les mêmes admirations. Attachés l'un et l'autre au parti des Armagnacs, ils vouent une haine profonde au parti des Bourguignons. Quoique passionné, Jean de Montreuil a ceci de particulier, c'est qu'il ne montre pas de dédain pour les ancêtres, comme le feront la plupart des hommes de la Renaissance. S'il a un sincère amour pour l'antiquité, il ne faut pas néanmoins s'imaginer qu'il fut exclusif ; il garda toujours en lui un respect intelligent du passé de la France, et en cela il eut plus de profondeur, comme critique, que ses illustres successeurs. Bref, Jean de Montreuil fut très irrité des attaques, qui semblaient devenir à la mode, contre le *Roman de la Rose*, et, pénétré d'une profonde admiration, il écrivit à ce sujet trois lettres. Dans la première, il avoue qu'il voit en Jean de Meung un génie raffiné. Le ton de ce petit morceau est ému, c'est plein d'indignation qu'il s'adresse à cet avocat, qui a parlé si légèrement de Jean de Meung, qui a vu tout simplement en lui un bouffon et un mauvais plaisant. Il va même jusqu'à le menacer : « Si tu continues à mal parler, sache qu'il y a des champions et des athlètes. » Sur la demande de Gonthier Col, Jean de Montreuil rédige bientôt une seconde lettre ; il y attaque avec violence les gens d'école qui ont osé calomnier le *Roman de la Rose*, ces hommes de parti qui se proposent de montrer que l'amour pour ce poème est le fait des hérétiques. Eh quoi ! doit-on ainsi s'en prendre à Jean de Meung ? Avant de le condamner, qu'on écoute sa défense ; et il ajoute une audacieuse comparaison avec les empoisonneurs. Dans une troisième épître, il adjure un ennemi de rétracter ce qu'il a écrit sur l'œuvre de Jean de Meung : rien n'est plus singulier que cette sorte d'homélie ; il y présente comme un péché d'avoir médité du *Roman de la Rose*, et il promet le pardon en échange du repentir. Il se sert des *Psaumes* dans son argumentation, mélange qui choque assurément aujourd'hui, mais qui n'impliquait alors aucune intention plaisante. Jean de Montreuil apparaît donc comme un admirateur très sincère du poème (1). Peu après, il s'attaquait directement à Christine de Pisan et montrait combien il lui semblait monstrueux qu'une femme eût une opinion ; il condamne

(1) Les trois lettres de Jean de Montreuil sont publiées dans l'*Amplissima collectio* de Dom Martene, tome II ; les lettres en question figurent dans les colonnes 1419, 1421 et 1422.

aussi bien les avis des hommes qui se sont rangés à ces théories, et fait ressortir avec quelle injustice « plusieurs s'élèvent et aboient ». Colde son côté répondait à l'*Épître au dieu d'Amour* par une lettre sur l'incapacité des femmes, dont le ton est du plus mauvais goût. Christine, sans doute, est une femme savante, et, nous devons le reconnaître, quelquefois pédante. Mais il y a aussi un pédantisme masculin, et Gonthier Col en est un bel exemple. Quels sont donc les arguments que l'on pouvait employer pour attaquer Christine de Pisan (1) ?

Tout d'abord, Christine a écrit que le *Roman de la Rose* ne pouvait pas être lu par une honnête femme : on peut donc espérer qu'elle ne l'a point lu, et elle critique par conséquent des choses qu'elle ignore. Mais Christine ne laisse pas que de répondre : elle a parcouru le livre et souvent elle « a passé outre comme coq sur braise », mais de ce qu'elle connaît de l'œuvre « elle en a planté (2) pour savoir ce qu'elle y condamne ». C'est donc un langage parfois trop libre que Christine attaque dans le roman et, de fait, la décence est récente dans notre littérature. On a dit beaucoup de mal des *Précieuses* du *xvii^e* siècle ; mais il en faut dire aussi beaucoup de bien. N'est-ce point à elles, en effet, que l'on doit la délicatesse, cette plante si frêle que l'on doit cultiver avec soin ? Christine nous apparaît comme la première des *Précieuses*, car elle se fait une idée de ce qu'est la décence, elle comprend que la pudeur des mots existe, et que les littérateurs qui l'ignorent sont tout simplement des barbares ; elle défend vaillamment « la noble vertu de honte », c'est sa propre expression, le mot *pudeur* n'existant pas encore et ne devant être créé qu'au *xvii^e* siècle, par Desportes. Elle blâme ceux qui disent que « le mot ne fait pas la déshonnêteté », et elle montre le danger des sophismes qui y sont répandus. « Tout ce qui est bon paraît bon, dit-elle ; mais ce qui est mauvais paraît sinon bien, du moins indifférent ». Opinion juste, en effet, car l'impression que devait laisser ce livre était bien une impression indécise et amollissante. Cependant elle sut, sous les fallacieuses apparences, découvrir le but que l'auteur se proposait d'atteindre et auquel il entraînait sournoisement le lecteur ; elle a vu le caractère du roman, elle y a découvert une tendance à réhabiliter la nature humaine, une sourde protestation contre la lourde discipline de la religion et du christia-

(1) Les textes échangés entre Jean de Montreuil, Gonthier Col, Pierre Col et Christine de Pisan sont inédits en France : nous en donnons l'analyse et quelques citations d'après le manuscrit 835 (français) de la Biblioth. nationale (c. du f. 87 à la fin du mss.).

(2) *Planté*... suffisamment.

nisme. Sans apporter de netteté dans sa critique, elle a montré du doigt ces dangers. Les savants contradicteurs, ceux qui furent les précurseurs de la Renaissance en France, ne voient pas le péril ou plutôt ne veulent pas le voir ; et, si Christine de Pisan sut montrer les inconvénients de l'idolâtrie, les autres n'en persistèrent pas moins à aimer, dans Jean de Meung, ce que précisément Christine de Pisan y condamnait. Chacun se tint ferme dans son opinion et fut persuadé qu'il avait raison.

Enfin Christine se demande pourquoi Jean de Meung en a continuellement voulu aux femmes : « Que lui ont-elles donc fait ? » écrit-elle, et elle évoque Jean de Meung, lui demandant si elles l'ont jamais frustré en quoi que ce soit. Bref, en résumé, Christine, répondant aux attaques dirigées contre elle, reconnaît que dans le roman il y a des « jolivetés », un réel mérite, de belles et bonnes choses ; mais elle recommande de fuir « les malices couvertes sous ombre de bien et de vertu », en faisant bien ressortir que la nature humaine est « de soi encline au mal ». Un tel livre doit donc, d'après elle, être réputé dangereux. Ses adversaires nient naturellement une pareille disposition de la nature humaine, et penchent vers ce qui sera le fonds même de la Renaissance : ils s'imaginent, comme le fera plus tard Rabelais, que la nature humaine n'est pas le moins du monde encline au mal. La lettre de Christine était datée du premier jour de septembre 1408 ; le mardi 13, maître Gonthier répond à « prudente, honorée et savante demoiselle » ; le jeudi, il rédige une deuxième lettre presque injurieuse, dans laquelle il adjure Christine « de soi corriger et amender » et il signe tout simplement « le tien ». La réponse de Christine fut brève et cassante : elle y paraît surtout très vexée d'avoir été accusée d'être passionnée. Elle y déclare hautement qu'elle est impartiale, se plaint que l'on abuse de sa faiblesse, et en appelle, pour décider de la question, aux théologiens et aux vrais catholiques.

Gerson semble être, lui aussi, intervenu dans la querelle : il n'abordait pas d'ailleurs la question pour la première fois, et déjà, dans le *Sermon contre la luxure*, il avait maltraité le *Roman de la Rose* (1). Il en avait, lui aussi, vu le danger et avait énergiquement conseillé que l'on « éloignât ce livre ». L'auteur lui-même, disait-il, devait se repentir de ce qu'il avait écrit, et « s'il savait que l'auteur n'eût point fait pénitence, il ne prierait pas plus pour lui

(1) Ce sermon, avec le passage sur le *Roman de la Rose*, est au tome III des *Œuvres* de Gerson. On trouvera le morceau dont il est question ici dans la colonne 931.

que pour Judas ». On lit beaucoup cet ouvrage, sans doute, mais ceux « qui le lisent augmentent les souffrances de l'auteur ». Ce sermon datait de 1399; or la question ne tarde pas à s'engager, brûlante; il en profite pour écrire un traité en langue vulgaire, bien fait d'ailleurs pour le goût du temps et qui nous apparaît comme très lourd et très ennuyeux; c'est le traité *de la vision faite contre le Roman de la Rose*, où ses accusations sont groupées en neuf articles ou griefs; chose curieuse, le fond de ce traité était l'allégorie; or n'était-ce point le *Roman de la Rose* qui avait mis l'allégorie à la mode? N'était-ce point lui qui avait imprimé ce caractère ennuyeux à nombre d'œuvres de notre littérature? Il est singulier de remarquer que Gerson emprunte précisément à celui qu'il va combattre un important élément. Christine de Pisan accueille avec joie ce traité, elle rassemble toutes les pièces du procès et les envoya à la reine Isabelle de Bavière. A elle, lui disait-elle, appartenait la gloire de protéger l'honneur des femmes vertueuses: on sait pourtant combien Isabelle était peu désignée pour ce rôle (1). La querelle sembla dès lors s'assoupir; la politique seule occupait maintenant les esprits, lorsque, quatre mois plus tard, les hostilités reprirent. Le chanoine Pierre Col réveille la querelle, en répondant à Christine de Pisan et à Gerson. Christine compose un dernier traité. Les deux adversaires en arrivent à employer des arguments de deuxième ordre: Pierre prétend guérir d'amour un ami, en lui faisant lire le *Roman de la Rose*. Christine connaît un mari qui depuis la lecture de cet ouvrage bat sa femme à coups de poing. De plus en plus, pourtant, elle a conscience que la querelle ne saurait prendre fin. « Il m'ennuie moult », dit-elle en parlant de Pierre Col, et elle ajoute dans une de ses lettres: « Je crois que toi ni moi n'avons talent de changer nos opinions, » et on se sépare, chacun plus enfoncé dans son opinion, plus enraciné dans sa croyance.

Sans avoir eu la gloire de convertir ses adversaires, Christine eut néanmoins une attitude singulièrement honorable; il faut considérer qu'en face d'elle il y a des hommes qui ont l'avantage de l'âge et de la célébrité, et que pourtant elle leur tient tête. C'est elle qui, dans cette querelle, a le dernier mot et remporte en somme l'avantage. Cependant on peut lui adresser un juste reproche: elle n'a pas rendu justice au mérite littéraire et artistique du *Roman de la Rose*, et elle n'a pas signalé les belles pages que

(1) L'analyse par Christine du traité de Gerson contre le *Roman* est à la page 94 du ms. 833, indiqué plus haut. Le traité lui-même est dans le ms. 1563 (Bib. nat.) fol. 180.

l'on y rencontre ; elle n'y a pas été assez sensible, bien qu'elle ait parlé parfois des « jolivetés » qu'on y rencontre. Il faut dire, à son excuse, que la querelle n'était pas engagée sur ce terrain ; c'était, avant tout, une discussion morale ; le caractère fondamental du livre était la revanche du paganisme contre le christianisme. C'est ce qui la préoccupe surtout, et elle le dit ; ses adversaires ou ne le voient pas ou ne veulent pas le voir, par prudence ou par égard ; il est donc hors de doute que, dans cette grande querelle, c'est Christine qui a eu l'avantage, et qui a montré le plus de franchise et le plus de perspicacité.

F. R.

LITTÉRATURE ANGLAISE

COURS DE M. A. BELJAME

(Sorbonne)

Pope et son groupe littéraire.

IX

Nous avons à examiner aujourd'hui les contributions de Pope au *Guardian*. On ne donne pas en général à la prose de Pope l'importance qu'elle mérite. C'est pourtant une partie très intéressante de son œuvre. Les articles qu'il écrit pour le *Guardian* ne font pas mauvaise figure à côté des meilleurs même d'Addison.

Le premier de ces articles parut dans le numéro du 13 mars 1713 ; il est consacré aux dédicaces, dont, à cette époque, tous les livres étaient accompagnés. Adressées d'abord à des grands seigneurs, elles allaient plutôt maintenant à des personnages politiques puissants. L'article de Pope est une protestation. Si, dans une dédicace, dit-il, on loue le personnage à qui elle est adressée dans un but intéressé, c'est une action malhonnête ; si on le loue sans y avoir intérêt, c'est une niaiserie. Aussi propose-t-il aux poètes de se dédier désormais leurs livres à eux-mêmes ; au moins les louanges qu'ils s'accorderont seront-elles toujours sincères. La partie la plus importante de cet article est la critique qu'il fait des poètes qui attachaient leur fortune à celle des gens en place. Il dessine par là un des traits du caractère de Pope qui

fut le premier à rompre avec cette tradition, et à ne demander de ressources qu'à son travail et à son talent littéraire.

Le deuxième article de Pope nous montre un médecin se chargeant de traiter les fous, et met en scène avec esprit quelques-uns de ses malades, atteints de la folie de la vanité, et en particulier un poète.

Le troisième article (27 avril) est l'article sur les *Pastorales* de Philips, dont nous avons parlé avec détail dans notre dernière leçon.

Le 21 mai, paraît un article des plus jolis sur l'humanité que nous devons montrer envers les animaux. Pope s'y élève contre les jeux brutaux alors en usage en Angleterre, tels que les combats de coqs, les combats entre un ours et des chiens. Nous devons, dit-il, traiter les animaux avec bonté. Et il se demande si la littérature ne peut pas parfois contribuer à nous rendre meilleurs envers eux. Il cite l'exemple du rouge-gorge qui doit peut-être en grande partie la douceur avec laquelle il est traité en Angleterre à la ballade populaire des enfants perdus dans les bois. Il attaque ensuite les préjugés dont les bêtes sont victimes. La grenouille l'est de sa ressemblance avec le crapaud ; les chats, de la stupide légende qui leur attribue neuf existences. Puis il réclame contre certaines habitudes culinaires, comme celles de mettre les homards vivants dans de l'eau bouillante, et celle, alors en usage, paraît-il, de faire mourir les cochons à coups de fouet, afin de rendre leur chair plus tendre. Il termine par des réserves très nettes contre la chasse. On a fait de cette attaque contre la chasse un grand mérite à Burns, puis à Thomson, mais il faut remonter plus haut : à Pope, et même, avant lui, à Drayton.

Les numéros du *Guardian* du 25 et du 26 juin contiennent deux articles où Pope parle de la formation d'un club où ne sont reçus que des gens de petite taille ; aucun ne doit avoir plus de cinq pieds anglais. Les membres, nous dit-il, s'en sont réunis le 10 décembre, c'est-à-dire le jour le plus court de l'année, sur la petite place de Covent-Garden où ils ont établi le lieu de leurs réunions. Là ils ont célébré la fondation du club par un souper de crevettes. Pope nous rapporte quelques-uns des incidents qui ont marqué cette première séance : c'est par exemple une brave femme qui, trompée par la taille des adhérents, amène son petit garçon à ce qu'elle croit être une école mieux composée que les autres. C'est encore un des membres du club qui s'assied à une table, mais qui est si petit que la table lui va jusqu'au menton, et que les passants, croyant qu'il attend qu'on lui fasse la barbe, lui envoient un barbier. Aussi les « petites gens » se font-ils

faire un mobilier spécial. Ils n'admettent dans leurs sociétés que des personnages d'une taille exigüe, qu'il leur est sévèrement interdit d'augmenter, soit par leur perruque, soit par des talons élevés.

Le premier de ces articles est consacré à ces explications préliminaires ; dans le second, Pope nous présente des membres du club. On y voit entre autres un petit héros qui n'a jamais baissé la tête quand le canon tonnait, et un petit poète, toujours vêtu de noir, dans lequel on peut facilement reconnaître Pope, qui s'est représenté lui-même avec beaucoup de bonne grâce.

Le dernier article fourni par Pope au *Guardian* fut publié dans le numéro du 29 septembre 1713. Il y donne des préceptes sur l'art des jardins, préceptes qui sont pleins de nouveauté. A cette époque, où, dans la construction des jardins, régnaient le décor et l'artifice, il demande qu'on laisse la nature à elle-même. Il se récrie sur l'habitude, alors fort en vogue, de tailler les arbres et en particulier les ifs, de façon à leur faire représenter des hommes ou des animaux ; et il termine par une annonce plaisante d'un jardinier qui met en vente, pour s'en débarrasser, des ifs taillés en formes diverses et étranges.

Le *Guardian* cessa de paraître quelque temps après cet article, et, dans la correspondance de Pope à cette époque, on trouve plusieurs fois des observations ennuyées sur les interprétations auxquelles donne lieu sa collaboration à un journal rédigé par des whigs, au parti desquels on s'obstine à le rattacher, malgré le caractère purement littéraire de ses articles.

En suivant l'ordre chronologique des productions de Pope, l'œuvre dont nous avons maintenant à parler est le poème intitulé *The Rape of the Lock*. Deux poèmes de Pope portent ce titre : le premier parut en 1712 ; Pope reprit le sujet et donna le poème sous sa nouvelle forme en 1714. En voici brièvement le sujet sous sa première forme : lord Petre s'était épris d'une jeune fille, probablement fort jolie, de la haute société catholique, miss Arabella Fermor. Il lui déroba une boucle de cheveux. La jeune fille s'en irrita, et, à la suite de cette aventure, les deux familles se brouillèrent. Caryll vint demander à Pope de faire cesser leur méintelligence en composant sur l'anecdote un poème héroï-comique. Quoique Pope ne connût ni la famille de lord Petre, ni celle de la demoiselle, il consentit, pour obliger Caryll, à les raccommoier en les faisant rire, ou, selon l'énergique expression anglaise, « to laugh them together again ». Son poème, qui contient deux chants, est une véritable merveille de grâce et d'esprit. Pour la première fois, il se montre entièrement original. Sans doute il connaissait

le *Seau enlevé* de Tassoni et le *Lutrin* de Boileau, ce dernier poème très certainement ; mais cependant *The Rape of the Lock* n'en est pas une imitation ; pour la forme et pour le fond, il appartient en entier à son auteur.

Nous assistons d'abord, en ces vers gracieux, au réveil de la belle et jeune Belinda :

Sol through white curtains did his beams display,
And oped those eyes which brighter shine than they,
Shock just had giv'n himself the rousing shake,
And nymphs prepared their chocolate to take...
Belinda rose, and midst attending dames,
Launched on the bosom of the silver Thames :
A train of well-dressed youths around her shone,
And every eye was fixed on her alone...
Her lively looks a sprightly mind disclose,
Quick as her eyes, and as unfixed as those :
Favours to none, to all she smiles extends ;
Oft she rejects, but never once offends.
Bright as the sun, her eyes the gazers strike,
And, like the sun, they shine on all alike.

Nous voyons ensuite le baron (qui représente lord Petre) tomber en admiration devant une boucle des cheveux de Belinda et, pendant une promenade à Hampton-Court où l'on prend le café, promenade que Pope nous raconte avec le plus grand charme et le plus grand esprit, il coupe cette boucle, qui est séparée de la belle chevelure « for ever and for ever » ! Cette action excite la colère de Thalestris, parente de Belinda, qui s'unit à sir Plume, pour combattre le baron, venger l'offense faite à sa famille et l'obliger à restituer la boucle.

She said ; then raging to Sir Plume repairs,
And bids her beau demand the precious hairs.
(Sir Plume, of amber snuff-box justly vain,
And the nice conduct of a clouded cane)
With earnest eyes, and round unthinking face,
He first the snuff-box opened, then the case,
And thus broke out — " My lord, why, what the devil ?
Zounds ! damn the lock ! 'fore Gade, you must be civil !
Plague on't ! 'tis past a jest—nay prithee, pox !
Give her the hair, " he spoke, and rapped his box.

Le combat a lieu entre leurs partisans et ceux du baron. On échange des regards irrités, la soie des robes bruit, les éventails s'agitent, des cris perçants retentissent. Enfin Belinda, armée d'un poinçon, oblige le baron à s'avouer vaincu. Mais, lorsque celui-ci veut restituer la boucle de cheveux, on ne peut la retrouver. Pope nous apprend qu'elle a été enlevée au ciel et métamorphosée en comète. Voici les vers qui racontent cette métamorphose et terminent le poème :

But trust the Muse—she saw it upward rise,
 Though marked by none but quick poetic eyes :
 (So Rome's great founder to the heavens withdrew),
 To Proculus alone confessed in wiew,
 A sudden star, it shot through liquid air,
 And drew behind a radiant trail of hair.
 Not Berenice's locks first rose so bright,
 The skies bespangling with dishevelled light.
 This the beau monde shall from the Mall survey,
 As strouth the moonlight shade they nightly stray,
 And hail with music its propitious ray.
 This Partridge soon shall view in cloudless skies,
 When next he, looks through Galileo's eyes;
 And hence th' egregious wizard shall foredoom
 The fate of Louis and the fall of Rome.
 Then cease, bright nymph, to mourn thy ravished hair,
 Which adds new glory to thé shining sphere !
 Not all the tresses that fair head can boast,
 Shall draw such envy as the lock you lost.
 For, after all the murders of your eye,
 When, after millions slain, yourself shall die :
 When those fair suns shall set, as set they must,
 And all those tresses shall be laid in dust,
 This lock, the Muse shall consecrate to fame,
 And 'midst the stars inscribe Belinda's name.

The Rape of the Lock circula d'abord en manuscrit. La famille de miss Arabella, à qui Caryl fit voir le poème, l'accepta avec une certaine réserve, mais ne s'opposa pas à sa publication. Il parut, et son succès fut très grand. Depuis, la deuxième forme de *The Rape of the Lock*, qui est très supérieure à la première, la fit oublier. Mais celle-là n'en demeure pas moins une petite merveille. Addison la proclamait *merum sal*, et, lorsque Pope manifesta l'intention de la changer, il l'en dissuada vivement. Il n'avait pas tort ; *The Rape of the Lock* était une chose charmante, et il semblait que des remaniements ne pouvaient que la gâter. L'événement cependant donna raison à Pope, qui eut d'ailleurs le tort de s'imaginer que c'était dans une intention malveillante qu'Addison lui avait donné ce conseil.

La plupart des additions que Pope fit à son poème viennent du *Comte de Gabalis*, ouvrage de l'abbé Montfaucon de Villars. C'est une œuvre très obscure et très plate, aussi peu poétique que possible, à laquelle nous consacrerons cependant quelques instants de notre prochaine leçon.

G.

LITTÉRATURE LATINE

CONFÉRENCE DE M. G. LAFAYE

(Sorbonne)

Le dénouement de l'« Aululaire ».

Le plus ancien manuscrit qui nous ait conservé l'*Aululaire* date du x^e ou du xi^e siècle. Il est incomplet : le dénouement de la pièce y manque déjà.

Vers la fin du xv^e siècle, un savant de Bologne, *Urceus Codrus*, s'amusa à refaire les scènes perdues, non par supercherie, mais pour rendre la représentation possible. Souvent, en effet, à l'époque de la Renaissance, on joua dans les collèges, à la cour des cardinaux ou des princes italiens, des pièces de l'antiquité que l'on venait de retrouver ; on priait alors un savant, si elles étaient incomplètes, de refaire ce qui manquait : il ne prétendait tromper personne, et personne ne s'y trompait. C'est ainsi que fut comblée, sans doute par Hermolaüs Barbarus, la lacune de l'*Amphitryon*. Urceus Codrus était né en 1446 : sa famille était originaire d'Orsi, près de Brescia ; de son vrai nom, il s'appelait Antonio Orsi, mais, suivant l'usage du temps, il l'avait latinisé pour s'en faire un nom de guerre. Son édition de l'*Aululaire* parut en 1510, dix ans après sa mort. Ce n'était pas la première fois du reste que l'on tentait de compléter la pièce : déjà vers 1500 on en avait donné un supplément anonyme. Urceus suppose qu'Euclion, ayant retrouvé sa marmite, en fait cadeau à son gendre ; d'avare qu'il était, le personnage devient subitement libéral. Cette conception très nette d'ailleurs est à première vue assez singulière. Au siècle suivant, on devint plus difficile, on fut choqué de ce dénouement si brusque, si inattendu, et on essaya d'en composer un autre, sur un autre plan. Dans son édition de Plaute, datée de 1610, l'Allemand Pareus suppose qu'Euclion, après avoir retrouvé sa précieuse marmite, l'emporte chez lui pour la mettre en sûreté. Ce dénouement répondait mieux à l'idée qu'on se faisait alors de l'unité du caractère ; c'est celui que Molière adoptera et sanctionnera dans son *Avaro*.

Qui, d'Urceus ou de Pareus, avait raison ? En d'autres termes, quel était le dénouement original, et que valait-il au point de vue dramatique ?

Sans aucun doute, la pièce était encore intacte dans les exemplaires que l'on possédait au IV^e siècle. A cette époque le grammairien Nonius Marcellus, qui a recueilli dans les écrivains latins les passages qu'il jugeait utiles pour la connaissance de la langue, cite quelques vers de l'*Aululaire* qui appartiennent aux scènes perdues. C'est encore sur des manuscrits complets qu'ont été rédigés les arguments placés en tête de la pièce : ils sont très anciens, comme le prouvent des études récentes, contrairement à l'opinion de Wagner et de Benoist. L'argument acrostiche, attribué jadis à Priscien, remonte beaucoup plus haut : comme plusieurs autres pièces de ce genre qui nous sont parvenues, il vient probablement d'un ouvrage de Suétone. Quant à l'argument non acrostiche, il a pour auteur Sulpicius Apollinaris, grammairien qui vécut un peu après Suétone, à la fin du II^e siècle. Or, le premier de ces arguments résume ainsi la fin de la pièce : *ab eo donatur auro, uxore et filio : Lyconide reçoit du vieillard le trésor, la mère et l'enfant*. Le second, il est vrai, ne parle pas de la marmite, mais ce silence ne prouve rien, sinon que le détail n'a pas paru à l'auteur assez intéressant pour être mentionné.

On a d'ailleurs d'autres témoignages. Les vers 26 et 27 du prologue, qui se rapportent au dénouement de la pièce, indiquent clairement que le trésor retrouvé devient la dot de la fille d'Eucليون :

« Ejus honoris gratia
Quo eam facilius nuptum, si vellet, daret,
Feci thesaurum ut hic reperiret Euclio :

C'est à cause d'elle que j'ai fait découvrir le trésor par son père Eucليون, afin que, s'il voulait la marier, cela devint plus facile. »

On objecte que ce prologue n'est probablement pas de Plaute : mais peu importe, car, s'il n'est pas de la même main que la pièce elle-même, il lui est de très peu postérieur ; il a été écrit à une époque où l'on pouvait encore la représenter dans son intégrité. Enfin deux vers de l'*Aululaire*, cités par Nonius Marcellus, et qui appartenaient aux scènes perdues, nous donnent du dénouement la même idée.

Eucليون était manifestement le seul personnage de la pièce qui pût dire :

« Ego effodiebam in dies denos scrobes...
Nec noctu nec diu quietus unquam eram : nunc dormiam.

Je creusais chaque jour une dizaine de trous... ni la nuit, ni le jour, je n'étais tranquille. Maintenant je pourrai dormir. »

Il exprimait ainsi le regret d'avoir été rendu fou par cet argent, et la satisfaction d'être délivré d'un pareil souci.

Il est donc clair qu'Urceus Codrus, qui avait travaillé sur ces indications, a raison contre Pareus. Si celui-ci a cru retrouver le véritable dénouement de Plaute, et affaiblir la valeur de tous ces témoignages, il s'est trompé.

Il est indiscutable que, dans la pièce de Plaute, Euclion, après avoir retrouvé sa précieuse marmite, en faisait cadeau à son gendre. Mais que devient, avec un pareil dénouement, l'unité du caractère ? Où est la vraisemblance ? Qu'est-ce que cet avare qui se convertit brusquement comme par un coup de baguette ? Plaute a-t-il donc manqué à ce principe essentiel de l'art dramatique : « *Persona...*

servetur ad inum

Qualis ab incepto processerit, et sibi constet :

Il faut qu'un caractère se maintienne jusqu'au bout tel qu'il nous a d'abord été présenté, et reste d'accord avec lui-même ? Les critiques modernes ont sévèrement jugé le poète : M. Naudet lui-même écrit : « Que Plaute eût été bien inspiré, s'il n'eût pas voulu ajouter à cette moralité un miracle incroyable, la métamorphose de l'avare en un bon père affectueux et libéral ! Ce qui se tolère en un conte d'enfants pour l'édification des lecteurs, au théâtre n'est point admis par les hommes. »

Cette condamnation est-elle juste ? Remarquons que tout dépend ici de l'idée que l'on se fait du caractère d'Euclion, et du dessein général de l'ouvrage. Le dénouement de l'*Aululaire*, il est vrai, serait malheureux, si Plaute avait voulu représenter le type de l'avare inguérissable ; mais c'est que justement on peut fort bien douter que telle ait été son intention.

Un avare, en effet, est un homme qui, pouvant vivre à l'aise, se prive volontairement du nécessaire pendant toute son existence pour grossir sans cesse son avoir, et meurt sur le grabat qui recèle ses richesses. Or tel n'est pas le cas d'Euclion.

D'abord il est pauvre, et ce n'est pas par sa faute. Depuis son enfance il a toujours vécu dans une condition misérable : cela excuse bien des choses. Cette pauvreté, il y revient sans cesse, mais non pas comme l'avare qui veut éloigner les soupçons :

« *Pauper sum, fateor, patior : quod di dant, fero* (v. 49).

Eh ! bien, oui, je suis pauvre ; je me résigne : ce que les dieux m'envoient, je le prends en patience. » (Cf. v. 404.) Il habite une maison toute pleine de toiles d'araignées (v. 49). Il n'a pas de quoi doter sa fille ; et quand le président de sa curie fait des dis-

tributions d'argent, il va chercher sa part. Or ces distributions ne se font pas à la légère : il y a une vérification, et la loi veille attentivement à ce que l'on ne porte sur la liste des indigents que ceux qui ont vraiment besoin, pour vivre, des subsides qui leur sont ainsi fournis (v. 68) :

Nam nobis nostræ qui est magister curiæ
Dividere argenti dixit nummos in viros ;
Id si relinquo ac non peto. omnes ilico
Me suspicentur (credo), habere aurum domi ;
Nam non est verisimile hominem pauperem
Pauxillum parvi facere, quin nummum petat.

« Le président de la curie a annoncé une distribution d'argent. Si je n'y vais pas pour recevoir ma part, aussitôt tout le monde se doutera que j'ai de l'or chez moi, car il n'est pas vraisemblable qu'un pauvre homme dédaigne la pièce qui lui revient, et ne se donne pas la peine d'aller la recevoir. » Avant la découverte de son trésor, il était donc vraiment très pauvre, et connu comme tel. Quoi d'étonnant que cette pauvreté le rende économe et même un peu ladre ?

• Neque illo quisquam 'st alter hodie ex paupertate parciore !

Il n'y a pas de mortel plus pauvre, ni qui vive plus pauvrement ! » (v. 163.) Ainsi le jugent ses voisins.

D'ailleurs cette condition misérable n'empêche pas Euclion d'être estimé. La meilleure preuve en est que son voisin Megadorus, citoyen riche et bien posé dans le quartier, le connaît, et recherche sa fille en mariage ; il est vrai que Megadorus a son plan : il veut épouser une jeune fille pauvre, parce qu'il est effrayé de voir les mœurs nouvelles corrompre si rapidement les femmes riches en les poussant à des dépenses exagérées, au luxe, à la paresse (v. 123). Cependant, si Euclion était mal vu, s'il était connu pour un homme sans cœur et sans honneur, le sage Megadorus eût sans doute reculé devant une pareille alliance ; mais il s'est ouvert de ses projets à sa famille, à ses amis, et tout le monde autour de lui l'a approuvé et engagé à persévérer. (Vers 129, 172, 193, 431.)

Il y a encore un passage où l'auteur a nettement accusé son dessein : les véritables avarés, déclare Megadorus (v. 441), ce sont les riches qui n'ont jamais assez de leur fortune, et qui, pouvant épouser des jeunes filles pauvres, ne songent qu'à augmenter leur avoir en s'adressant à des jeunes filles richement dotées (v. 442) :

« In pauciores avidos altercatio est
Quorum animis avidis atque insatietatibus
Neque lex neque tutor capere est qui possit modum.

— (Si tout le monde faisait comme moi, il en résulterait un grand bien pour tous)... il n'y aurait qu'un petit nombre d'opposants ; ce seraient les avares (*avidos*), dont l'insatiable cupidité brave toutes les puissances, et ne connaît ni loi ni mesure ».

Euclion est donc un pauvre homme. Un jour il trouve un trésor, il en perd la tête, et devient littéralement fou. C'est ce que déclare sa servante (v. 29) :

Nescio pol, quæ illunc hominem intemperiæ tenent ...!

« Je ne sais vraiment pas de quelles hallucinations cet homme-là a été pris !... » Cette folie (*insaniæ, intemperiæ*) (v. 599), d'autant plus bizarre et violente qu'elle est toute récente et accidentelle, explique plusieurs traits de son caractère, et en particulier justifie pleinement le fameux mot : « *Age, ostende etiam tertiam* » (v. 598). Allons ! Montre aussi ta troisième main ! » On a parfois critiqué ce trait : il peut pourtant se défendre chez le poète latin, où l'avare n'est pas, comme chez Molière, un homme qui l'a toujours été, mais un vieillard pris de folie.

Il faut ajouter que les traits d'avarice que l'on peut noter dans le caractère d'Euclion sont, dans la pensée du personnage, des précautions pour empêcher qu'on ne soupçonne sa fortune et qu'on ne la lui vole. « Dis à ceux qui demanderaient de l'eau, ordonne-t-il à sa servante, qu'elle s'est enfuie. Les voisins empruntent toujours quelques ustensiles, comme cela : c'est un couteau, une hache, un pilon, un mortier. Tu diras que les voleurs nous ont tout pris ! Enfin je veux qu'en mon absence personne ne s'introduise ! » S'il refuse ainsi de rendre service, ce n'est pas qu'il soit mauvais voisin, c'est parce qu'il veut que sa porte soit bien fermée ; il pense détourner les soupçons en exagérant sa parcimonie, d'ailleurs très naturelle chez un Romain contemporain du vieux Caton.

Les choses ainsi mises au point, le dénouement est beaucoup plus vraisemblable qu'on ne l'a dit, et ne suppose point dans le caractère d'Euclion un revirement soudain et inexplicable. Cet or a empoisonné son existence ; il reconnaît (v. 26) qu'il est plus malheureux que personne d'avoir eu une pareille aubaine : en plein accès de folie, il a encore assez de jugement pour se rendre compte qu'il est le jouet d'une force supérieure. Aussi est-il naturel qu'à la fin il se débarrasse de sa fortune aussi promptement qu'il l'a trouvée : il rachète ainsi sa liberté comme l'esclave Strobilus obtient la sienne.

Il y a d'ailleurs d'autres raisons qui le poussent à donner la marmite à son gendre. S'il se dépouille ainsi, c'est dans son

intérêt même : tout cet or, il lui est impossible de le garder : un riche aurait des moyens de défendre son argent : cela est bien difficile à un pauvre homme, surtout quant tout le monde connaît son secret. Comment, dans son logis humble et nu, pourrait-il soustraire le trésor aux voleurs qui l'épient ? D'autre part, en le donnant à Lyconide, Euclion fait une bonne affaire : sa fille est mère ; il serait difficile de la marier, si le jeune homme venait à se raviser : assurément l'auteur a donné la meilleure opinion de Lyconide ; celui-ci serait prêt à réparer sa faute, même si la fille d'Euclion était pauvre. Mais Euclion n'est sûr de rien, et il a raison de fixer la résolution du jeune homme en lui offrant des avantages inattendus. D'ailleurs ne fait-il pas ainsi le meilleur des placements ? Il donne sa marmite à un homme riche qui ne le laissera assurément pas dans la misère, et qui saura faire valoir cette fortune bien plus habilement que lui. Il calcule, et il calcule juste : nous trouvons en lui le Romain avisé, qui sait ce que vaut l'argent, et s'entend à le faire fructifier.

Ainsi le dénouement imaginé par Urceus Codrus s'appuie sur des indices certains et il est conforme à la pensée de Plaute. Cependant il pêche en un point ; Strobilus, chez l'auteur italien, déclare qu'Euclion est devenu subitement libéral : *liberalis subito factus est*. Plaute n'a pu s'exprimer ainsi : Euclion n'a pas changé de caractère, et on ne peut lui attribuer l'épithète de *liberalis*. Rien ne prouve que ce soit pour obliger Lyconide qu'il lui donne sa marmite : il sait bien que le jeune homme n'en a pas besoin. Mais il compte sur lui pour assurer désormais la tranquillité et l'aisance de ses vieux jours, et pour faire fructifier cette dot. Ainsi s'explique le vers cité par Nonius : « *Nunc dormiam* : maintenant aucun souci ne m'empêchera de dormir ! » Cet homme économe et défiant est jusqu'à la fin conséquent avec lui-même.

Il faut encore tenir compte d'une autre considération : nous ne savons pas au juste comment le dénouement était amené dans l'original : sans doute il ne manque pas grand'chose à la fin de nos textes. Cependant on a peine à croire que ce dénouement fût aussi brusque chez Plaute que chez Urceus. Le prologue déclare que la dot de la jeune fille est une récompense de sa piété : il est donc bien possible qu'il y eût à la fin une intervention divine, car on usait de ce moyen aussi bien dans la comédie que dans la tragédie : *Amphitryon* en est un exemple. Ici rien ne s'oppose à ce que le *Lar familiaris*, qui prononçait le prologue, reparût au dénouement. Remarquons en effet qu'Euclion, qui, au

commencement de la pièce, néglige ses devoirs religieux, se ravise bientôt ; étant allé au marché, il n'a rien acheté pour son usage, car tout était trop cher ; mais il rapporte de l'encens et des couronnes pour le dieu de son foyer (v. 341) ; celui-ci devait se montrer reconnaissant de ces témoignages de piété. C'est lui qui devait faire cesser l'accès de folie, effet de sa colère : apparaissant à Euclion, il venait peut-être lui dire qu'il voulait bien mettre fin à ses angoisses, et lui suggérer le moyen de sortir d'embarras sans perdre le bénéfice de sa trouvaille.

Voilà comment on peut justifier le dénouement de l'*Aululaire*. Il ne faut cependant pas négliger l'opinion contraire, car elle n'est point sans fondement et sans force. Ainsi, on ne saurait le nier, nous sommes aujourd'hui trop difficiles pour que le *Deus ex machina* nous satisfasse complètement. Dès l'antiquité même, des critiques judicieux, comme Horace, trouvaient qu'on en abusait. Mais, d'une façon générale, les anciens étaient bien plus indulgents que nous quand il s'agissait du dénouement : c'est ce qu'ont montré avec raison MM. Benoist et Wagner. Ce dernier en particulier fait ressortir l'analogie que présente avec la fin de l'*Aululaire* celle des *Adelphes*, où l'on voit aussi un personnage devenir subitement généreux. Cependant l'analogie n'est pas complète ; il est possible qu'instruit par l'expérience on renonce à des principes qu'on tenait de l'éducation : autre chose est de changer de caractère. Néanmoins, si le rapprochement de Wagner ne porte pas complètement, son idée est juste. Entre tous les comiques de l'antiquité aucun n'a été moins difficile que Plaute à l'endroit de la vraisemblance. C'est bien ce que lui reproche Horace ; car on ne peut guère voir autre chose qu'une ironie dans ce passage controversé (*Ep.* II, 1, 170) :

Aspice Plautus

Quam non adstricto percurrat pulpita socco...

Il est évident qu'Horace blâme Plaute d'avoir créé des rôles indécis et mal tracés : à ses yeux, Plaute a trop de complaisance pour ses inventions ; il observe mal la vraisemblance et ne met pas assez d'unité dans les caractères. Et, de fait, on ne peut nier que, dans l'*Aululaire*, l'auteur semble parfois oublier son dessein : il nous dit par exemple qu'Euclion est fils et petit-fils d'avares : son grand-père était mort sans vouloir révéler à personne l'existence de son trésor, quoique la famille fût dans la misère. Ailleurs les esclaves bavardent aux dépens d'Euclion, raillent sa laderie (v. 253-291) :

CONGRION.

Est-ce que le vieillard ne pouvait pas faire les frais d'un festin, pour la noce de sa fille ?

Bah !

STROBILE.

Qu'est-ce qui l'en empêche ?

CONGRION.

STROBILE.

Ce qui l'en empêche ? Tu le demandes ! On tirerait plutôt de l'huile d'un mur.

CONGRION.

Oui-dà ? Vraiment.

STROBILE.

Juges-en toi-même. Il crie au secours, il invoque les dieux et les hommes, et dit que son bien est perdu, qu'il est un homme ruiné, s'il voit la fumée sortir du toit de sa mesure. Quand il va se coucher, il s'attache une bourse devant la bouche.

CONGRION.

Pourquoi ?

STROBILE.

Pour ne pas perdre son souffle en dormant... Quand tu lui demanderais la famine, il ne te la prêterait pas !

Voilà bien des traits qui sont d'un véritable avare. Mais suffisent-ils à ruiner l'opinion que nous exposons tout à l'heure ? Non assurément, car Euclion ici n'est pas en scène. Tout cela est placé dans la bouche de personnages épisodiques, de domestiques, et l'on sait ce que valent les propos des domestiques qui parlent de leurs maîtres. Plaute n'a ici qu'un but : faire rire. D'ailleurs les fautes qu'on lui reproche tiennent aussi à sa méthode de composition ; il a certainement connu cinq ou six pièces au moins de la Comédie Nouvelle, où différents poètes grecs avaient représenté l'avare ; nous connaissons quelques titres : le *Trésor* de Ménandre, de Philémon, d'Anaxandride, la *Cruche* (ῥῆτις) de Ménandre, de Dioxide, de Philippide. Chacun de ces auteurs avait son idée et son plan. Plaute les avait tous lus : aussi quelques critiques, qui croient reconnaître dans sa pièce deux intrigues, supposent qu'il a appliqué ici le système de la *contaminatio*. Cela n'est pas sûr : mais il est probable qu'il avait emprunté à ses modèles des traits et des scènes isolés : le mélange qu'il en a fait n'a pas toujours été heureux ; mais, sans nier l'importance des critiques que l'on adresse sur ce point à Plaute, il faut aussi tenir compte de la difficulté qu'il éprouvait à satisfaire à la fois les deux publics très différents réunis sur les gradins du théâtre.

F. B.

SCIENCES HISTORIQUES

COURS DE M. CHARLES SEIGNOBOS

(Sorbonne)

Histoire des rapports entre les Etats européens de 1648 à 1661.

Bibliographie.

DOCUMENTS.

DU MONT. — *Corpus diplomatique.*

HISTOIRES.

SEELEY. — *The growth of british policy*, t. II, 1895.

A. LEFÈVRE PONTALIS. — *Jean de Witt.*

CHERUEL. — *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV.* —
Histoire de France pendant l'administration de Mazarin.

VALFREY. — *Hugues de Lionne*, 2 vol., 1877-1881.

C. T. ODHNER. — *Die Politik Schwedens im Westphälischen Friedens Kongress*, trad. allemande, 1877.

ERDMANNSDÖRFFER. — *Deutsche Geschichte... 1648-1740*, t. I, 1892 (collection Oncken).

On a vu comment la maison de Habsbourg, s'efforçant d'établir sa domination en Allemagne et en Europe, a été arrêtée dans ses progrès par les deux puissances que cette domination inquiétait : la France à cause des Pays-Bas, la Suède à cause de la Baltique. Agissant de concert, ces deux puissances ont détruit l'armée impériale et paralysé l'Espagne en prêtant leur appui aux révoltés de Catalogne, de Portugal, de Naples et de Sicile. Il reste maintenant à examiner comment la paix a été rétablie aux dépens de la maison de Habsbourg en deux opérations distinctes : les traités de Westphalie avec l'empereur, le traité des Pyrénées avec l'Espagne.

I

Les traités de Westphalie sont importants non seulement pour l'histoire des puissances par leurs résultats, mais aussi pour l'histoire de la diplomatie qui commence avec eux. Ils ont en effet été négociés par le premier grand congrès de diplomates européens.

où l'on établit les règles de préséance et de procédure que l'on suivit par la suite. Certains usages qu'on conserva tiennent néanmoins encore au moyen âge : l'emploi du latin dans les conférences, par exemple.

La préparation du congrès fut longue. Dès 1640-41 le principe en avait été décidé et les lieux de réunion avaient été arrêtés à la diète de Ratisbonne. En 1642, des envoyés réunis à Hambourg réglèrent la forme à donner aux lettres de créance. Le congrès se tint dans deux villes : les délégués catholiques à Munster, les protestants à Osnabrück, division nécessitée par la présence du nonce qui ne pouvait paraître dans une assemblée composée en partie d'hérétiques. L'ouverture du congrès, d'abord fixée en 1642, puis en 1643, n'eut lieu qu'en 1645. Les négociations furent lentes, embarrassées par les querelles de préséance et les discussions de formes ; les négociateurs changeaient d'attitude selon les résultats des opérations guerrières qu'on menait parallèlement.

La première des difficultés fut de savoir entre qui se feraient les négociations. Pour la Suède, la France, les Provinces-Unies, l'empereur, l'Espagne, il n'y avait pas de doute ; mais l'empereur prétendait traiter seul au nom de l'Empire. Dans leurs premières propositions, la France et la Suède exigèrent qu'on admît les députés des Etats allemands. Le désir de ces deux puissances était en effet de rétablir l'Allemagne dans l'état où elle se trouvait en 1618, c'est-à-dire qu'ils voulaient la démembrer de nouveau en Etats indépendants. Un pamphlet publié à Stettin en 1640 propose de déposséder les Habsbourg de l'empire et de rendre le Reichstag souverain en Allemagne ; l'Empereur ne sera plus que le premier magistrat de l'empire, une sorte de doge. — On fut aussi arrêté par une question futile : le titre d'Excellence serait-il accordé aux envoyés des électeurs et des petits souverains ? Après de longs pourparlers, on finit par le leur accorder.

Les véritables négociateurs ne furent réunis qu'en 1645 : c'était Longueville, d'Avaux, Servien, pour la France ; le comte de Penaranda pour l'Espagne, Trautmansdorf pour l'Empereur. Des officiers furent délégués par l'armée, considérée comme une puissance, et prirent part aussi aux conférences. Les trois années que dura le congrès furent remplies d'intrigues et de coalitions.

Les questions à régler peuvent se diviser en trois groupes : 1° comment rétablira-t-on les droits des princes de l'Empire ? 2° Comment satisfera-t-on les couronnes ? 3° Comment contentera-t-on les soldats ?

Les envoyés de la Suède et de la France commencent à faire connaître leurs instructions : les Suédois réclament la Pomé-

ranie, Brême, Verden, la Silésie, et l'égalité parfaite des deux religions en Allemagne. Les Français demandent l'Alsace et les villes forestières, sauf à les tenir en fiefs d'empire, mais à la condition d'avoir dans ce cas voix à la Diète. A ces demandes, Trautmansdorf réplique en attaquant le principe même de l'indemnité à donner aux deux couronnes. La position des envoyés français devient alors assez fausse : la France, en effet, puissance catholique, n'a point été appelée à intervenir dans les affaires d'Allemagne ; elle s'y est mêlée d'elle-même. Les envoyés français se tirèrent d'affaire en employant l'argent, moyen fort usité dans ce temps, et le principe de l'indemnité fut reconnu. Trautmansdorf offrit alors quelques places en Lorraine, et, sur le refus des Français, il se rendit à Osnabrück, semblant vouloir traiter à part avec les Suédois. Mais ceux-ci ne se séparèrent pas des Français et envoyèrent des délégués s'entendre avec eux à Munster. L'accord n'était pourtant pas complet entre les alliés eux-mêmes, ce qui compliquait encore les négociations. Les Hollandais particulièrement étaient en différend avec les Suédois au sujet du commerce de la Baltique ; d'autre part, ils soutenaient les droits des électeurs de Brandebourg, parents des Oranges, contre les prétentions de la Suède ; et ils étaient fort inquiets au sujet de l'établissement de la France aux Pays-Bas. Aussi, malgré les efforts de Servien, se décidèrent-ils à traiter à part.

Les Français obtinrent enfin l'Alsace et Brisach, et se transportèrent à Osnabrück pour faire régler la question de la Poméranie et celle des affaires ecclésiastiques ; mais leurs efforts n'eurent pas grand succès.

Deux partis se dessinent alors dans le congrès : d'un côté la France, l'Espagne, le nonce et les Jésuites, veulent la continuation de la guerre : la France parce qu'elle est victorieuse, et parce qu'elle n'a pu décider l'Empereur à abandonner l'Espagne ; l'Espagne, parce qu'elle compte sur les embarras pécuniaires de Mazarin et qu'elle n'a pas intérêt à traiter, lorsque les Français occupent trois de ses provinces révoltées ; le nonce et les jésuites, parce qu'ils ne veulent pas du règlement proposé pour les affaires religieuses. D'un autre côté, la Suède, l'empereur et les princes tiennent pour la paix.

Les négociations sont suspendues, Trautmansdorf se retire, beaucoup d'envoyés l'imitent ; la guerre devient plus active. Ses résultats amènent la reprise des travaux du congrès. L'Espagne traite séparément avec la Hollande moyennant la cession du Brabant et du Limbourg hollandais (18 janv. 1648), et Pénaranda se retire du congrès. L'Empereur cède, malgré les instances

du pape, sur le point de la religion, et la France cède aussi sur la promesse de l'Empereur de ne secourir l'Espagne qu'en tant qu'archiduc ; quant à la question de Poméranie, elle est réglée par un partage entre la Suède et le Brandebourg. Les soldats, qui primitivement réclamaient 20 millions par 123.000 hommes, nombre qu'ils atteignent à leur estimation, se voient accorder 5 millions pour 75.000 hommes, dont 1.800.000 livres leur sont payées sur-le-champ.

La signature des traités eut lieu le 24 octobre 1648, l'exécution en dura jusqu'en 1650.

Les ennemis de l'Empire sont tous satisfaits. La Suède obtient la Poméranie, Brème, Verden ; le Mecklembourg et le Brandebourg ont pour leur part d'autres évêchés ; la France acquiert définitivement les Trois-Evêchés avec l'Alsace, mais le droit de souveraineté qu'a le roi de France sur cette dernière province est défini à dessein en des termes ambigus ; le landgrave de Hesse-Cassel même reçoit deux abbayes et des indemnités prises sur les biens ecclésiastiques ; quant à l'électeur de Bavière, le seul allié catholique de la France, il conserve l'Oberpfalz et son titre d'électeur. Le pape protesta en 1652 par une bulle, mais sans succès, contre des arrangements dont l'Eglise catholique faisait tous les frais.

Le régime de l'Empire, dont furent détachés la Suisse et les Pays-Bas, a été rétabli sur ce principe qu'en toutes choses on reviendrait à l'état antérieur à la guerre, en tranchant toutes les difficultés dans un sens favorable aux protestants. Les calvinistes seront compris dans la paix, et les biens sécularisés ne seront pas rendus. La date choisie pour le rétablissement de l'état antérieur fut 1624 ; l'Empereur aurait voulu 1630, et les protestants demandaient 1618. Les sujets, qui à cette date suivent un autre culte que le souverain, peuvent encore le suivre ; les souverains ne doivent apporter aucun changement à ce qui existait alors ; si les dissidents actuels ne jouissaient pas à ce moment de la liberté du culte, le souverain peut les expulser, mais, s'il ne prend pas ce parti, il ne doit les atteindre ni dans leurs droits ni dans leur honneur, et ne peut leur interdire le culte privé.

L'Empereur et la Diète sont conservés. La Diète reste telle qu'elle était en 1582 : elle se compose de 3 collèges : les électeurs, les princes avec un banc laïque et un banc ecclésiastique (100 voix dont 55 laïques), et enfin les villes (51). Les trois collèges délibèrent à part, les décisions sont rendues sur l'assentiment des trois collèges. Les catholiques ont toujours la majorité ; mais aucune décision ne peut être prise à la majorité en matière reli-

gieuse, ou quand la scission se fera entre les deux partis protestant et catholique. Il ne reste à l'Empereur, avec quelques honneurs, que le droit de sanctionner et de publier les recès de la Diète. Le traité est sous la garantie des signataires, c'est-à-dire que le consentement de tous est nécessaire pour y apporter quelque changement : l'Allemagne n'est plus qu'une fédération d'Etats qui, impuissante à s'organiser elle-même, l'a été par l'Autriche d'abord, puis par la Suède et par la France.

Le résultat définitif de ces traités est la consolidation des Etats protestants, l'arrêt de la contre-réforme en Allemagne, le maintien de l'Allemagne comme pays passif ouvert aux Etats étrangers, comme champ d'action, l'annulation de l'Empire comme puissance. C'est une double victoire des princes protestants sur l'empire catholique, et des Etats étrangers sur l'Empire.

II.

La guerre est terminée dans l'Europe centrale. La Suède, les Provinces-Unies, l'Empereur, les princes allemands se retirent de la lutte. Elle continue entre la France et l'Espagne, compliquée de la Fronde et de la révolte de Condé en France et des révoltes de Catalogne, de Naples, de Portugal. Parallèlement deux révolutions intérieures avaient éclaté en Angleterre et en Hollande, et avaient abouti, en Angleterre, à la constitution d'un nouveau gouvernement, protestant, militaire et républicain ; en Hollande, à un conflit ouvert entre la famille d'Orange et les Etats de Hollande. Les partis qui s'agitent dans chacun de ces quatre pays contractent des alliances entre eux, ce qui complique fort l'histoire de cette période de 1648 à 1659. On y peut distinguer trois périodes : dans la première, les opérations sont séparées ; dans la seconde, Cromwell devient maître de la situation, et porte, dans la troisième période, l'avantage du côté où il apporte le secours de sa puissance et de ses soldats.

Première période, 1648-54. — Durant cette période, deux guerres sont menées parallèlement, l'une sur terre entre la France et l'Espagne ; l'autre, sur mer, entre l'Angleterre et la Hollande. Sur terre, la France a une très grande supériorité sur l'Espagne : elle soutient le Portugal, occupe la Catalogne, envoie une armée à Naples où s'était jeté le duc de Guise ; en même temps, elle envahit les Pays-Bas et triomphe à Lens. Mais la Fronde va changer la situation : à la faveur de cette diversion, l'Espagne parvient à étouffer toutes les révoltes, sauf celle du Portugal, et, aux Pays-Bas, elle reprend l'avantage.

Mazarin essaie de mettre un terme à ces échecs : il se lie avec Guillaume d'Orange par un traité secret : on fera la conquête des Pays-Bas qu'on partagera, et l'on rétablira les Stuarts en Angleterre. La mort subite de Guillaume arrête ces projets.

Les cours de France et d'Espagne avaient commencé par regarder les événements d'Angleterre avec indignation ; cependant, quand l'Espagne connut l'alliance de la Hollande et des Stuarts avec Mazarin, elle envoya un ambassadeur au nouveau gouvernement. Mazarin, inquiet, se décida aussitôt à reconnaître la république anglaise (1652).

C'est à ce moment qu'une guerre, simple suite de la guerre civile d'Angleterre, éclate entre l'Angleterre et les Provinces-Unies. Les opérations ont lieu sur terre et sur mer ; mais elles sont peu actives sur terre, car Cromwell est tout entier occupé à achever la soumission de la Grande-Bretagne. Il en est autrement sur mer : la marine anglaise naît alors, et prend subitement un très grand essor.

Avant cette guerre la république anglaise n'avait absolument aucune puissance sur mer ; les colonies et même les îles de la Manche, Jersey, les Sorlingues et Man étaient aux mains des cavaliers. C'est de là qu'avec le prince Robert ils s'élançaient en corsaires sur les bateaux des républicains. Mais ceux-ci rassemblent une petite flotte que commande un officier de terre : Blake, et cette flotte devient en peu de temps assez forte pour chasser à son tour le prince Robert des eaux anglaises. Blake le poursuit jusque sur le Tage, puis sur la Méditerranée. A son retour, il reconquiert les Sorlingues et Jersey.

Le Parlement anglais, devenu ainsi une puissance maritime, fait offrir en 1656 aux Etats de Hollande de s'unir contre les Stuarts et les Oranges : les deux républiques n'en formeraient plus qu'une sous la direction d'un grand Conseil établi à Londres ; en attendant l'organisation du nouvel Etat, les Anglais réfugiés seraient expulsés de Hollande.

Les Hollandais n'acceptent pas ces propositions ; le Parlement répond par l'*Acte de navigation*. Défense est faite, par cet acte, d'entrer dans des ports anglais, de transporter des marchandises anglaises, sinon avec un navire anglais monté par un équipage anglais. L'Acte de navigation est l'œuvre du Parlement, non de Cromwell : ce n'est pas une mesure de protection, mais une mesure de guerre prise dans le but d'enlever aux Hollandais le bénéfice du commerce anglais.

Le gouvernement hollandais est alors fort embarrassé : ses ennemis sont les mêmes que ceux du Parlement anglais ; mais il

ne peut les combattre ouvertement. C'est un gouvernement de minorité qui n'est pas maître de ses actes : les marins, les soldats, l'amiral Tromp sont orangistes et l'entraînent contre la république anglaise. Les deux flottes, anglaise et hollandaise, engagent sans ordre une action après le refus des Hollandais de baisser le pavillon devant les Anglais. C'est le commencement d'une série de batailles acharnées. Blake coule des pêcheurs hollandais sur les côtes d'Ecosse et capture les bâtiments de guerre qui les gardent. Il veut faire de même sur un riche convoi qui revient des Indes et qu'il rencontre dans la Manche ; mais Tromp avec la flotte hollandaise dégage le convoi et Blake échappe à la faveur de la tempête. Le 10 décembre 1652, Tromp, vainqueur dans une grande action, demeure maître de la Manche ; mais, dans une bataille de trois jours, près de Portland, en mars 1653, Blake a de nouveau l'avantage qu'il conserve ; en juin, il fait reculer Tromp en vue des côtes de Hollande ; enfin, en août, il prend le Texel et Tromp meurt dans le combat !

Cette victoire est due surtout à la supériorité de construction des navires anglais, au nombre et à l'excellence de leurs équipages. Aussi Ruyter, après la mort de Tromp, refuse-t-il de reprendre la mer, si l'on ne renforce pas d'abord la flotte. Elle avait été, en effet, fort négligée par les Oranges : ils n'ont laissé que 50 vaisseaux, il a fallu en ajouter 83 qu'on a pris dans la marine marchande et qui sont armés d'un petit nombre de canons et montés par des équipages peu exercés : les matelots en effet préfèrent au service militaire la pêche, bien plus lucrative ; on a été obligé de les remplacer par des soldats. Pour tâcher d'affaiblir leur ennemi, les Hollandais essaient de les empêcher de tirer de la Baltique les matériaux nécessaires à leurs constructions navales : en 1652-53, ils signent avec le Danemark un traité qui ferme le Sund aux Anglais.

Le changement de gouvernement qui se produit en Angleterre amène la paix. Cromwell, qui a chassé le Parlement, est surtout militaire et protestant : il est hostile à une guerre maritime avec une nation protestante : « Rien ne me chagrine si fort que cette guerre », dit-il à l'envoyé suisse. Aussi est-ce lui-même qui propose la paix. Les négociations sont longues : Cromwell désire absolument l'expulsion des Oranges ; ce n'est qu'à grand'peine que Witt parvient à borner cette exclusion à la Hollande seule. Un traité avec le Danemark en 1654, dont la Hollande paie les frais complète l'accord.

Deuxième période, 1654-56. — Dans cette période, Cromwell est le maître de la situation : la France et l'Espagne affaiblies lui sont

des offres de subsides. L'Espagne offre 100.000 écus, Mazarin 500.000. Cromwell répond à Mazarin qu'il a recueilli les Stuarts en France et que le gouvernement français persécute les huguenots. En 1654, Blake part pour l'Espagne, porteur d'une lettre où Cromwell demande pour les Anglais la liberté de commercer en Amérique en exerçant leur culte. Ces ouvertures n'ont pas de suite.

L'idée de Cromwell est toute religieuse : il veut devenir le chef d'une ligue d'Etats protestants : c'est pourquoi on le voit négocier avec les Suisses, puis intervenir en faveur des Vaudois en 1655 et protéger les réformés de Bohême. Mais cette politique n'est comprise nulle part ; les Etats protestants mêmes ne suivent pas Cromwell : le roi de Suède, par exemple, refuse d'intervenir avec lui en Pologne.

Cromwell revient alors à la politique d'intérêt. Deux flottes sont équipées ; la première avec Blake se dirige vers la Méditerranée. A Livourne, Blake demande réparation au Pape et à Florence pour l'appui qu'en 1650 ils ont prêté aux corsaires du prince Robert ; une église protestante est fondée à Florence. Puis Blake bombarde Tunis et montre la puissance anglaise dans une promenade de Venise à Malte, à Toulon, à Marseille. La deuxième flotte, sous le commandement de Penn, va affirmer les droits des protestants sur Saint-Domingue, sans que cette démonstration soit cependant concertée avec les ennemis de la monarchie espagnole.

Cette expédition manque son but, quoique, au retour, la Jamaïque soit conquise. Les deux amiraux furent enfermés à la Tour de Londres pour n'avoir pas réussi aussi complètement que le voulait Cromwell.

Cependant, comme le roi d'Espagne irrité venait de lui déclarer la guerre, Cromwell renoue avec la France (1655) dont les marchands avaient souffert beaucoup des corsaires anglais. Mais ce n'est pas encore un traité d'alliance que Cromwell conclut.

Troisième période, 1657-58. — L'alliance entre Cromwell et Mazarin ne fut conclue qu'après de longues hésitations. Avant de s'engager, Mazarin avait même envoyé de Lionne en Espagne. Le traité d'alliance fut signé le 23 mars 1657, il portait que les deux Etats assiégeraient de concert Gravelines et Dunkerque, les Français avec 20.000 hommes, les Anglais avec des vaisseaux et 6.000 hommes, piquiers et mousquetaires, le tout aux frais du roi de France ; les Français auraient Gravelines, les Anglais Dunkerque, c'est-à-dire la meilleure des deux places.

Le traité fut de tous points exécuté, les armées combinées remportèrent sur les Espagnols la victoire des Dunes. C'eût peut-

être été le commencement d'une nouvelle guerre en Europe, si la mort de Cromwell n'était brusquement survenue.

L'Espagne se résout enfin à faire la paix. Après des négociations fort longues, un double traité est signé : l'un entre la France et l'Espagne, l'autre entre la France et la Lorraine.

Les clauses du traité des Pyrénées sont de trois sortes :

1° Les unes concernent les cessions et restitutions réciproques en Artois, en Flandre, en Roussillon, en Lombardie, etc.

2° Les autres consacrent l'abandon réciproque des révoltés qu'on soutenait de part et d'autre ;

3° Enfin des stipulations sont particulières à Condé et à sa maison : Condé est rétabli dans ses charges, honneurs et dignités, et le roi de France lui pardonne.

Quant au duc Charles de Lorraine, il reçoit (article 63) sa grâce et recouvre son duché moyennant la cession au roi de France de Bar, Clermont-en-Argonne, Stenay, etc., et l'obligation d'accorder le passage et les étapes aux troupes du roi de France. Ce traité, que Charles n'accepta pas, fut un peu adouci en 1661 : le duché de Bar fut rendu, mais d'autres places furent demandées en échange, et l'on exigea la démolition des fortifications de Nancy.

Dans le même temps, Mazarin tente d'enlever l'Empire aux Habsbourg. Ferdinand III venait de mourir, des diplomates français furent envoyés à la Diète pour tâcher que son successeur fût choisi dans une autre maison. Les négociations durèrent 14 mois, d'avril 1657 à juillet 1658.

Mazarin met en avant deux candidats : Neubourg et Bavière ; il propose aussi Louis XIV, mais sans espoir. En même temps une ligue était formée entre les princes tant catholiques que protestants et le roi de France.

Les Espagnols décidèrent de l'élection par l'argent qu'ils distribuèrent avant la venue des Français ; Léopold, leur candidat, ne fut cependant élu qu'après avoir promis de ne pas soutenir l'Espagne, et d'observer les traités de Munster et d'Osnabrück.

L'exécution de cette capitulation est surveillée par la ligue qu'ont organisée les envoyés français. Dans cette ligue entrent la France, Mayence, Neubourg, Cologne, la Suède, les trois Brunswick, puis, bientôt après, la Hesse, Trèves, Munster et le Wurtemberg. Louis XIV promet de garantir les traités de Westphalie ; ses alliés, de ne pas permettre le passage sur leurs Etats des troupes envoyées contre la France. La ligue est signée pour trois ans ; un conseil directeur, présidé par l'électeur de Mayence, est organisé à Francfort. Le roi de France paraît être ainsi le pro-

tecteur des princes allemands, surtout des princes ecclésiastiques.

Les résultats de cette longue suite de guerres et de négociations sont divers : la maison de Habsbourg est dépouillée de sa position dominante en Europe, maintenant qu'elle a perdu toute autorité en Allemagne ; — l'Espagne, qui possède encore l'Italie, mais qui a perdu le Portugal, est complètement ruinée ; elle va devenir un pays passif que les puissances se disputeront ; — l'Angleterre, qui a failli devenir le plus grand Etat militaire et maritime, et tenté de dominer les Provinces-Unies, voit ses progrès arrêtés par la mort de Cromwell ; — enfin la France, au milieu des puissances rivales ou humiliées, se trouve la première en Europe.

P.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

COURS DE M. E. DROZ

(Faculté des Lettres de Besançon.)

Taine. — Introduction à l'Histoire de la littérature anglaise.

MÉTHODE PSYCHOLOGIQUE DE L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, DOCUMENT HISTORIQUE.

VIII. — *Problème général et avenir de l'histoire. Méthode psychologique. Valeur des littératures. Objet de ce livre.* — « Aujourd'hui l'histoire en est là ou plutôt elle est tout près de là, sur le seuil de cette recherche. La question posée en ce moment est celle-ci. Etant donnés une littérature, une philosophie, une société, un art, telle classe d'arts, quel est l'état moral qui l'a produit ? Et quelles sont les conditions de race, de moment et de milieu les plus propres à produire cet état moral ? Il y a un état moral distinct pour chacune de ces formations et pour chacune de leurs branches. Il y en a pour l'art, et pour chaque sorte d'art », puisqu'on voit parfois dans un pays un seul art s'élever parmi la stérilité générale, ainsi la peinture en Flandre et en Hollande au ^{xvii}^e siècle, la poésie en Angleterre au ^{xvi}^e, la musique en Allemagne au ^{xviii}^e (il faudrait regarder ici d'un peu près ; mais je cite). « Ce sont ces

règles de la végétation humaine que l'histoire à présent doit chercher ; c'est cette psychologie spéciale de chaque formation spéciale qu'il faut faire ; c'est le tableau complet de ces conditions propres qu'il faut aujourd'hui travailler à composer. Rien de plus délicat et rien de plus difficile ; Montesquieu l'a entrepris, mais de son temps l'histoire était trop nouvelle pour qu'il pût réussir ; on ne soupçonnait même point encore la voie qu'il fallait prendre, et c'est à peine si aujourd'hui nous commençons à l'entrevoir. De même qu'au fond l'astronomie est un problème de mécanique et la physiologie un problème de chimie, de même l'histoire est au fond un *problème de psychologie*. Il y a un système particulier d'impressions et d'opérations intérieures qui fait l'artiste, le croyant, le musicien, le peintre, le nomade, l'homme de société ; pour chacun d'eux la filiation, l'intensité, les dépendances des idées et des émotions sont différentes ; chacun d'eux a son histoire morale et sa structure propre, avec quelque disposition maîtresse et quelque trait dominateur. Pour expliquer chacun d'eux, il faudrait écrire un chapitre d'analyse intime et c'est à peine si aujourd'hui ce travail est ébauché. »

Ce programme est beau ; ces problèmes, intéressants ; nous sommes disposés à admirer l'historien qui aura rempli l'un et résolu les autres. Je doute cependant que toutes ces questions soient bien posées, et de façon à admettre des solutions générales, autres que banales et infécondes. Quelles sont les conditions de race nécessaires pour qu'une race ait une société, des arts ? Je défie qu'on réponde autrement que le Malade imaginaire sur l'opium. Quelles sont les conditions de milieu et de moment ? Je défie qu'on réponde par une formule universelle, que viendraient aussitôt démentir mille contradictions. Il y a un état moral pour chacune de ces formations, dit Taine ; oui, et si nous considérons les éléments composants de cet état moral en général, nous n'avons rien à en dire qui ne soit connu depuis le commencement du monde ou à peu près ; si nous considérons les éléments composants de cet état moral chez un peuple en particulier, là commence la difficulté et aussi l'intérêt, là commence l'histoire, et là s'arrête la philosophie, chaque peuple étant comme un individu en particulier, avec ses caractères propres, et qui demande, pour être connu une étude propre, où seule est de mise l'observation à l'exclusion du raisonnement. Aussi est-ce à l'historien, et non au philosophe, à faire ce que Taine appelle « le tableau complet de ces conditions propres », et ce tableau, si jamais on l'achève, sera si vaste qu'on ne pourra jamais l'embrasser d'un coup d'œil. Ces règles de la végétation humaine sont comme les règles de la

végétation terrestre, dont Taine ne paraît pas apercevoir la complexité. Les règles de la végétation terrestre sont d'un détail infini, et l'on ne sait rien qui suffise à nos besoins et par conséquent qui retienne notre intérêt, quand on connaît en gros la zone de l'olivier par exemple et la zone de la vigne; il y a raisins et raisins, il y a vin et vin: mais bien plus, dans une même province, il y a des crus divers; dans un même vignoble, il y a des qualités diverses; il y en a dans les produits d'un même coteau sur des plants frères qui paraissent sortir de même terre et exposés aux mêmes regards du soleil. Là, l'accident est loi; par conséquent la science proprement dite fait place à l'histoire et à la géographie. Il en est de même pour la végétation humaine; les règles générales en sont connues; le savant, qui veut faire œuvre utile, étudiera en particulier les conditions spéciales de chaque formation particulière, et ces conditions varient à l'infini.

L'histoire au fond est un problème de psychologie. *Au fond*, je ne sais pas. Si la race et le milieu physique sont des facteurs à tel point important de l'histoire d'un peuple, il semble qu'*au fond* le problème de psychologie est connexe à un problème ou à des problèmes de physiologie, si même il n'en dépend pas. Chaque espèce d'hommes, continue Taine, a sa psychologie spéciale, ce que tout le monde lui accordera, à condition qu'il fasse reconnaître et admettre une classification des espèces humaines. Celle qu'il propose comprend l'artiste, le croyant, le musicien, le peintre, le nomade, l'homme de société. D'abord il faut remarquer que ces espèces ne sont pas irréductibles les unes aux autres, et qu'un même homme peut être à la fois nomade, artiste, croyant, ou homme de société, artiste, peintre, musicien, croyant, de sorte qu'il ne suffirait pas de connaître le système psychologique particulier de chacune de ces espèces, mais qu'il faudrait encore établir le système psychologique mixte des individus appartenant à plusieurs de ces espèces. De plus, dans l'établissement du type de ces diverses espèces, on serait forcé de s'en tenir à une moyenne nécessairement inexacte, et dont la science peut se contenter, je le répète, mais non l'histoire. Enfin, cette disposition maîtresse, ce trait dominateur de chaque organisation générale sont connus approximativement de tous; et, quoi qu'en pense Taine, ce n'est pas sur chacune de ces organisations générales que nous demanderions un chapitre d'analyse intime, parce que cette analyse ne nous paraîtrait ni assez intime, ni en gros assez nouvelle, mais bien sur chacun des individus qui représentent à leur façon, d'une manière personnelle, cette organisation générale. Sur l'organisation générale de l'artiste, Taine a écrit des choses bien extraor-

dinaires et qui paraissent attester une crédulité aussi naïve que celle de M. Poirier sur les déportements des artistes. — En somme, c'est toujours la même critique que nous adressons à Taine ; les lois d'un groupe historique n'ont pas une exactitude scientifique, parce que les groupes historiques ne sont pas homogènes.

Aussi, quand Taine viendra nous vanter les procédés scientifiques introduits par Stendhal dans l'histoire du cœur, l'art de chiffrer, de décomposer et de déduire, nous lui rappellerons son aveu que les grandeurs morales ne se laissent pas mesurer en chiffres ; nous lui demanderons ensuite si ce qu'il appelle une « décomposition » de sentiments ou de facultés peut prétendre à la même exactitude dans l'énoncé des résultats qu'une analyse chimique ; nous demanderons enfin à quelles déductions particulières peuvent donner lieu des lois approximatives, et d'une vérité moyenne, qui ne conviennent qu'à une moyenne sans réalité. Stendhal a donc bien fait de faire en naturaliste des classifications parmi les hommes ; à nous de voir si ces classifications sont bien faites, ce qui n'est nullement un avantage naturel et nécessaire des classifications dans les sciences ; et s'il a, comme vous le dites, prétendu peser des forces en physicien, cette prétention lui fait tort ; mais il ne l'a pas eue.

Je reprends l'analyse. Pour faire, selon le programme tracé, la psychologie de chaque organisation particulière, quels sont les meilleurs instruments dont dispose l'histoire. Ce sont les documents littéraires, à travers lesquels il faut retrouver « le sentiment précis, le mouvement d'idées, l'état d'esprit dans lequel on l'écrivait... Quand ce document est riche et qu'on sait l'interpréter, on y trouve la psychologie d'une âme, souvent celle d'un siècle, et parfois celle d'une race. A cet égard un grand poème, un beau roman, les confessions d'un homme supérieur sont plus instructifs qu'un monceau d'historiens et d'histoires ; je donnerais cinquante volumes de chartes et cent volumes de pièces diplomatiques pour les *Mémoires* de Cellini, pour les *Lettres* de saint Paul, pour les propos de table de Luther ou les comédies d'Aristophane. » On le croit sans peine, s'il s'agit de faire la psychologie d'une âme, d'un siècle, d'une race. Et encore pourrait-on légitimement demander si la loi des XII Tables ou la Charte anglaise n'ont pas, pour connaître la psychologie du peuple romain et du peuple anglais à une certaine date, la valeur de l'*Enéide* et du *Paradis perdu* ; mais à quoi bon cette discussion de préséance, alors qu'il nous est loisible de consulter en même temps ces documents d'ordres divers ? A quoi bon dire que des articles de code et de catéchisme ne peignent jamais l'esprit qu'en gros et sans finesse ?

On s'expose à entendre dire en réponse que les œuvres littéraires peignent un esprit trop en détail et dans son particulier. Reste en effet à déterminer le parti qu'on peut tirer d'un document littéraire, reste à savoir l'interpréter, et la difficulté n'est pas petite. Taine a confirmé, par la littérature, la psychologie connue par ailleurs du peuple anglais; mais je ne m'en serais pas rapporté à lui pour déterminer par une œuvre une psychologie moins connue. Il parle d'un beau roman, et nous savons quelle psychologie de M^{me} de Lafayette lui a fournie la *Princesse de Clèves*; il parle des *Mémoires* de Cellini, qu'il prend au sérieux, alors que l'auteur ment sans pudeur, peut-être sans conscience; d'après les propos de table de Luther, il a été tenté de juger tous les contemporains du réformateur sur le modèle du réformateur; les comédies d'Aristophane, pour être à l'historien d'une instruction plus sûre, voudraient avoir comme contre-poids les comédies d'un ami de Cléon; car nous savons comment Gambetta et son esprit ont été représentés par des dramaturges hostiles. Je ne nie en aucune façon l'importance des œuvres littéraires pour faire l'histoire psychologique d'un peuple; mais c'est un instrument aussi difficile au moins à manier qu'il est précieux. Car il reste encore à déterminer dans quelle mesure une littérature est l'expression d'une société et comment l'œuvre d'un auteur exprime cet auteur. Cette détermination est un problème des plus ardu. « Commentaires infidèlement véridiques de l'homme invisible, » dit M. Montégut, oui, commentaires véridiques et infidèles, et pour remettre au point ces infidélités, nous attendons et nous attendrons que Taine, ou quelque autre philosophe, nous apporte des tables de correction. Je ne reviendrai pas aujourd'hui à cette question, que j'ai examinée à propos des *Essais de critique et d'histoire*.

J'ai encore, avant de terminer le laborieux examen de cette Introduction, à vous rapporter un jugement de Taine sur les œuvres littéraires, jugement qui exprime une esthétique particulière. Ces œuvres, dit-il, « sont instructives parce qu'elles sont belles; leur utilité croît avec leur perfection; et si elles fournissent des documents, c'est qu'elles sont des monuments. » C'est là une conception de la beauté; je n'ai rien à y répondre, jugeant que la beauté dans les choses n'est rien autre qu'un goût dans l'esprit; mais il y a eu d'autres conceptions de la beauté, il y en a encore qui ne sont pas moins légitimes. Taine oublie qu'ailleurs il a eu de la beauté une idée plus relative; ici il maxime sa pratique et cousine avec l'absolu. Il faut retourner ses propositions, pour se rendre compte de ses principes. Les œuvres littéraires sont belles, quand elles sont instructives; leur

perfection croît avec leur utilité (entendez leur utilité comme source d'information ; car leur utilité morale les dégrade aux yeux de Taine) ; elles sont des monuments, parce qu'elles fournissent des documents. Cela veut dire, Messieurs, que nous sommes devenus des historiens ; car tous, à différents degrés, et plus ou moins consciemment, nous partageons cette idée et ce goût de Taine, et la beauté étant une promesse de bonheur, selon la définition de Hobbes, reprise par Stendhal et par Taine, nous trouvons la beauté dans les ouvrages littéraires qui promettent satisfaction à nos besoins d'histoire. Nous trouvons beau Cellini, parce que ses *Mémoires* fourmillent d'anecdotes caractéristiques ; nous trouvons beau Saint-Simon, parce que son ouvrage a le double intérêt de nous montrer à nu le mécanisme d'une âme très particulière et de nous renseigner en détail sur toute une société ; nous trouvons beau Balzac, parce que, avec Shakespeare et Saint-Simon, il est le plus grand magasin de documents humains que nous ayons ; le temps viendra peut-être où nous rangerons le *Journal* de Dangeau parmi les ouvrages qui ont leur beauté. Le roman naturaliste dérive de cette esthétique, avec cette infériorité qu'il a aimé souvent à nous apprendre de nous, de nos alentours, de notre vie quotidienne, ce que nous savions déjà ou ce que nous faisons chaque jour. J'ai dit qu'il en dérive ; en effet, il n'en sort pas directement ; car Taine pense et dit ici que l'office propre de la littérature est de noter des sentiments le plus nombreux possible et de façon à les rendre le plus visibles qu'il se puisse. Que des chefs-d'œuvre se soient faits ainsi, il se peut ; mais il y a des chefs-d'œuvre avérés, plus incontestablement chefs-d'œuvre que les autres, je veux dire moins contestés, où c'est la large représentation d'un sentiment universel, avec sa couleur historique sans doute, qui a toujours plu par sa généralité, et dans certains temps, malgré sa couleur historique. Tel le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, telle l'*Antigone* de Sophocle ; j'allais citer l'*Hécube* d'Euripide, et mon hésitation m'avertit qu'il y a dans le sentiment de la beauté, tel qu'on l'éprouve encore aujourd'hui à certaines heures, des exigences de simplicité et d'ordre dans la composition qui sont étrangères à l'idéal de Taine. L'œuvre d'art peut être en même temps instructive et belle ; mais ce n'est pas assez qu'elle soit instructive pour être belle. Et, quand il s'agit d'instruction, Taine entend l'instruction historique dans le sens le plus strict et presque le plus scolaire du mot ; pour lui, un chef-d'œuvre se fait en représentant la façon d'être de toute une nation et de tout un siècle, « parce que c'est ainsi qu'un écrivain rallie autour de lui les sympathies de tout un siècle et de toute une na-

tion ». Mais Taine oublie cette humanité générale, qui embrasse toutes les humanités particulières. Si nous avons, après les Anglais et les Allemands, consacré Shakespeare et Goëthe génies, proclamé leur œuvre ou leurs œuvres géniales, c'est que nous avons trouvé dans leurs écrits quelque chose qui nous informe de nous, et qui, selon le mot de Pascal, nous fait part de notre bien ; sans quoi nous aurions laissé l'un à son xvi^e siècle et à ses Anglais, l'autre à son temps et à ses Allemands. Par une heureuse contradiction, Taine s'évertuera à nous montrer tout ce qu'il y a de vérité universelle dans le drame de Shakespeare, où est représenté avec une exactitude complète l'homme naturel, dont il faut bien penser qu'il nous reste quelque chose. Au contraire, quand un auteur a représenté trop exactement son temps, on oublie les beaux traits de vérité générale qu'il a su mettre dans son œuvre, pour s'emporter contre sa littérature trop temporaire ; et les chefs-d'œuvre salués tels par tout un siècle s'abîment dans l'indifférence des générations suivantes. Ainsi le génie de Lamartine enfant a été bercé aux vers de *Mérope*, et nous, lecteurs peut-être inattentifs, nous ne voyons plus dans les tragédies de Voltaire que la propagande philosophique du xviii^e siècle ; nous les renvoyons aux historiens, nous les tenons à la porte de notre temple du goût.

Quoi qu'il en soit, il demeure incontestable qu'une littérature est un ensemble de documents inestimables pour écrire l'histoire d'un peuple. Taine a voulu le prouver par un exemple. Il a confessé d'ailleurs que cet exemple ne peut pas être pris au hasard parce que l'on compte en tout trois nations qui ont, pendant toute leur vie, vraiment pensé et vraiment écrit : la Grèce ancienne, la France et l'Angleterre modernes. Il a choisi l'Angleterre, de préférence à la Grèce, parce qu'un peuple encore vivant se prête à l'observation directe, meilleur instrument d'information que l'observation oblique des érudits, — et de préférence à la France, « parce que, étant différente, elle présente mieux que la France des caractères tranchés aux yeux d'un Français ». En outre, « les trois données d'où elle est sortie, la race, le climat, l'invasion normande, peuvent être observées dans les monuments avec une précision parfaite ; si bien qu'on étudie dans cette histoire les deux plus puissants moteurs des transformations humaines, je veux dire la nature et la contrainte (les deux plus puissants moteurs ! Et quels autres moins puissants ou plus puissants pourrait-on leur ajouter ?), et qu'on peut les étudier sans incertitude ni lacune, dans une suite de monuments authentiques et entiers. J'ai tâché de définir ces ressorts primitifs, d'en montrer les effets graduels, d'expliquer comment ils ont fini par soulever à la lumière les

grandes œuvres politiques, religieuses, littéraires, et développer le mécanisme intérieur par lequel le Saxon barbare est devenu l'Anglais que nous voyons aujourd'hui. »

Cette dernière phrase, qui est à la fois un résumé et une proposition, vous prouve déjà que l'histoire de la civilisation anglaise ne va pas être établie dans le livre annoncé au moyen de la seule littérature. C'est encore une contradiction heureuse, mais c'est une contradiction de plus.

SUJETS DE DEVOIRS

(Faculté des lettres de Clermont).

LICENCE, CERTIFICATS ET AGRÉGATIONS.

Compositions françaises.

AGRÉGATION DE GRAMMAIRE.

Doit-on blâmer l'incident introduit par Racine qui rapproche Mithridate d'Harpagon ?

LICENCE.

1^o Apprécier l'originalité littéraire de Montesquieu dans *Grandeur et décadence des Romains* ;

2^o Etudier André Chénier comme précurseur des romantiques ;

3^o Démontrer le génie poétique de Bossuet par le *Sermon sur la mort* ;

4^o Caractériser le rôle d'Agnès dans l'*Ecole des femmes* (Toulouse).

Composition latine.

AGRÉGATION DE GRAMMAIRE.

(Thème latin.)

Bossuet : *Histoire universelle*, III, 3 (suite) : « Un des plus beaux artifices des Egyptiens... que celles qu'on s'attirait par son mérite. »

(A suivre.)

Le gérant : E. FROMANTIN.

POITIERS. — TYP. OUDIN ET C^{ie}.

Catalogue de Livres

Enseignement Secondaire

POUR

DISTRIBUTIONS DE PRIX

A L'USAGE DES

LYCÉES ET COLLÈGES DE GARÇONS ET DE JEUNES FILLES

ET DE

l'Enseignement secondaire libre

Pour nous conformer aux instructions de M. le Ministre de l'Instruction publique, nous avons exclusivement fait figurer dans ce Catalogue les ouvrages soumis, au préalable, aux différentes Commissions consultatives du Ministère et approuvés par elles.

SIGNES CONVENTIONNELS

I. P. Signifie approuvé par le Ministère de l'Instruction publique.

V. P. — approuvé par la Ville de Paris pour les distributions de prix dans les Collèges municipaux.

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

Etudes sur le Seizième Siècle en France,

RABELAIS. — MONTAIGNE. — CALVIN, par **Pierre Gauthiez**, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, agrégé des lettres. —

Un vol. in-18 jésus, br. — **I. P.** — **V. P.** **3 50**

Le Théâtre au Dix-Septième Siècle. —

LA COMÉDIE, par **Victor Fournel**. — Un vol. in-18 jésus, br. — **I. P.** **3 50**

Ouvrage comprenant des études sur : La Comédie avant Molière — Les Types de la Vieille Comédie. — Molière. — Les contemporains de Molière. — Les successeurs de Molière : Boursault, Baron, Brueys et Palaprat, Dufresny, Regnard, Dancourt.

Couronné par l'Académie française.

Corneille, études sur le théâtre classique, par **A. Liéby**, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, professeur agrégé des lettres. — 1 vol. in-18 jésus, br. — **I. P.** **3 50**

Ce volume contient une série d'études sur le *Cid*, *Horace*, *Cinna*. *Polyeucte*. *le Menteur*.

Madame de Sévigné, par **R. Vallery-Radot**. — 1 vol.
in-18 jésus, br. — **I. P.** — **V. P.** **3 50**

La jeunesse de M^{me} de Sévigné. — Ses amis. — M^{me} de Sévigné, mère, belle-mère et grand'mère. — Publication de ses lettres.

Couronné par l'Académie française.

Bossuet, par **G. Lanson**, maître de conférences à l'Ecole Normale supérieure, docteur ès lettres. — Un très fort volume in-18 jésus, 3^e édition, broché. — **I. P.** **3 50**

Diderot, *lectures choisies*, par **H. Parigot**, professeur de rhétorique au Lycée Janson-de-Sailly. — 1 vol. in-12, broché. — **I. P.** — **V. P.** **2 .**

La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789-1830, par **Maurice Albert**, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, professeur de rhétorique au Lycée Condorcet, docteur ès lettres. — Un volume in-18 jésus, 3^e édition, broché. — **I. P.** **3 50**

Les études composant ce volume sont consacrées à Mirabeau, Camille Desmoulins, Mme Roland, André Chénier, Chateaubriand, Mme de Staël, Lamartine, Victor Hugo, A. de Vigny, Augustin Thierry, Thiers, Casimir Delavigne, A. Dumas, A. de Musset.

Couronné par l'Académie française

Le Règne de l'Enfant, par **Hippolyte Durand**, agrégé des lettres, inspecteur général honoraire de l'instruction publique. — Un volume in-18 jésus, broché. — **I. P.** **3 50**

Cet ouvrage contient des études sur Victor Hugo, peintre d'enfants, poésie et réalité, excursion dans la littérature dramatique, conteurs et moralistes.

Homère. — L'Odyssée, ANALYSE ET EXTRAITS, par **A. Couat**, recteur de l'Académie de Bordeaux. — Un volume in-12, broché. — **I. P.** **2 .**

Ce volume, orné d'une carte et de plusieurs gravures, contient en appendice un lexique des noms historiques et géographiques cités dans le texte.

Plutarque. — Les Grecs illustres, ANALYSE ET EXTRAITS, par **J. de Crozals**, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Grenoble. — Un vol. in-12, broché. — **I. P.** **2 .**

Ce volume est orné de gravures et de cartes ; il contient en appendice un lexique des noms historiques et géographiques cités dans le texte.

Année Scolaire 1895-1896

REVUE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

QUATRIÈME ANNÉE

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur en chef : N. FILOZ.

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

SOMMAIRE

- EMILE FAGUET..... Tristan l'Hermitte. — Ses œuvres (*Sorbonne*).
- ALFRED CROISSET..... La méthode d'Epicure. — Ses ouvrages, ses disciples (*Sorbonne*).
- ALEXANDRE BELJAME..... Pope et son groupe littéraire (*Sorbonne*).
- CHARLES SEIGNOBOS..... La monarchie française sous Louis XIV (*Sorbonne*).
- E. DEOZ..... Taine. — *Histoire de la Littérature anglaise*. Résumé de l'Introduction. — Coup d'œil sur le livre (*Faculté des Lettres de Besançon*).

SUJETS DE DEVOIRS.

SUJETS PROPOSÉS.

PARIS

LECENÉ, OUDIN ET C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE DE CLUNY, 15

1896

Librairie LECÈNE, OUDIN & C^e, Éditeurs

15, rue de Cluny, PARIS

La Société de Géographie commerciale vient de décerner une Médaille d'Or à cet Ouvrage.

En vente.

L'Europe Politique

GOUVERNEMENT — PARLEMENT — PRESSE

PAR

Léon SENTUPÉRY

Ancien Chef de Cabinet du Sous-Secrétaire d'État au Ministère de la Justice et des Cultes.
Ancien Sous-Chef de Bureau au Ministère de l'Intérieur, Membre de la Société de Législation comparée.

Prix de l'ouvrage complet, br. 24 fr.

L'ouvrage est complet en trois forts volumes in-8°, contenant plus de 2200 pages.

Les trois volumes sont en vente.

La publication est mise à jour jusqu'en octobre 1895, à l'aide d'un **Supplément**, qui forme une brochure in-8°. 2 fr.

L'ouvrage se vend également par fascicules séparés, et comprend **huit fascicules**:

FASCICULE I. — Allemagne. — Andorre.

FASCICULE II. — Autriche-Hongrie. — Belgique.

FASCICULE III. — Bulgarie. — Danemark. — Espagne.

FASCICULE IV. — Grande-Bretagne.

FASCICULE V. — Grèce. — Italie.

FASCICULE VI. — Luxembourg. — Monaco. — Monténégro. — Pays-Bas. — Portugal.

FASCICULE VII. — Roumanie. — Russie.

FASCICULE VIII. — Saint-Marin. — Saint-Siège. — Serbie. — Suède et Norvège. — Suisse. — Turquie.

Le prix de chaque fascicule broché est de 3 fr., sauf pour le fascicule VIII, dont le prix est de 6 fr.

Cet ouvrage est une sorte de **Manuel pratique de politique extérieure**, où sont méthodiquement classés et présentés, sur un plan uniforme pour chacun des Etats d'Europe, des renseignements rigoureusement exacts et de courts aperçus concernant le *Gouvernement*, le *Parlement* et la *Presse*.

Ce livre, qui présente un **ensemble considérable de renseignements concis**, exacts et pratiques, s'adresse à tous ceux qui, par profession ou par goût, s'intéressent à la politique étrangère, à la situation et à l'organisation des pays voisins : *hommes politiques, diplomates, consuls, officiers, journalistes, fonctionnaires, grandes administrations, élèves de l'Ecole des Sciences politiques, des Ecoles supérieures et des Facultés*, etc., etc.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

Paraissant le Jeudi

LITTÉRATURE FRANÇAISE

COURS DE M. EMILE FAGUET.

(Sorbonne)

Tristan l'Hermitte.

II

SES ŒUVRES.

Je vais examiner les principales œuvres poétiques de Tristan l'Hermitte en dehors du théâtre. Ces œuvres sont, à un certain point de vue, très semblables à sa vie ; on a vu quelle a été cette existence si bizarre : il a été aventurier et presque grand seigneur, il a été très noble et presque riche ; il a connu l'adversité dans ce qu'elle a de plus pénible et humiliant, et il a connu la gloire par ses grands succès dramatiques. Ses œuvres sont extrêmement variées, comme sa vie, et il en résulte qu'il est difficile de saisir son talent propre, de le fixer et de l'enfermer dans une formule. Ce n'est pas que je croie nécessaire ou même utile pour une étude de ce genre d'en arriver là. Mais il est bien vrai qu'il y a de grands écrivains et même des écrivains de moyenne taille que l'on comprend mieux en les définissant dans une formule précise et rigoureuse. D'autres au contraire, sans être pour cela plus mauvais, échappent complètement à une définition. Pour ceux-là je me contente de faire le tour de leurs œuvres, et d'examiner les différentes faces de leur talent. C'est ainsi que j'en userai avec Tristan l'Hermitte.

Je remarque tout d'abord, comme la chose qui m'agré le plus,

qu'il a été un élégiaque, c'est-à-dire un poète exprimant à sa manière les sentiments de la douleur et de la mort. Notez que cela devient assez rare dans ce milieu du xvii^e siècle où nous sommes pleinement maintenant. Après Desportes et Théophile de Viau, il n'y a plus d'élégies au xvii^e siècle ; cela tient à ce que les hommes de cette époque ont une certaine répugnance à l'égard de ce que nous appelons la littérature personnelle. Mais, comme jamais un genre ne disparaît complètement, l'élégie s'est réfugiée quelque part : à savoir d'abord dans la tragédie ; nous trouvons là les plus beaux fragments élégiaques de la littérature française. Seulement ce ne sont que des fragments ; l'action théâtrale les interrompt toujours, parfois même un peu brusquement ; on sent que l'auteur n'aurait pas été fâché de les développer davantage. L'élégie s'est réfugiée aussi dans le madrigal, en se déguisant, il est vrai, sous des expressions piquantes, aimables, gracieuses ; c'est un genre qui se déforme pour se transformer par suite des exigences du temps ; et la déformation souvent est assez forte : il faut chercher un peu pour découvrir l'élégie sous les colifichets et sous les parures un peu trop précieuses que revêt le madrigal.

Tristan l'Hermitte était né éminemment élégiaque. C'est au point qu'il en est romanesque, puisque, dans son *Page disgracié*, nous trouvons, à côté de contes invraisemblables sur sa jeunesse en Angleterre, des pages vraiment simples et touchantes sur ses premiers souvenirs d'amour. Malgré cela, il n'a fait que très peu d'élégies, et peu de bien profondes. C'est ainsi que sa *Consolation à Idalie sur la mort d'un parent* n'est point très attachante, parce que c'est une douleur qui n'est pas la sienne qu'il dépeint, et c'est à une douleur qui n'est pas la sienne qu'il consacre ces vers plutôt tendres que profondément douloureux et élégiaques. Il a consigné ses souvenirs d'Angleterre dans une série de petites pièces très courtes intitulées le *Promenoir des deux amants*, titre un peu factice, mais que nous accepterons tel quel. Il faut entendre que c'est un de ces bois solitaires comme les aimait Théophile de Viau. Et, en effet, la principale de ces pièces et la plus intéressante commence à peu près comme la *Solitude* de Théophile.

Dans ce bois ni dans ces montagnes
Jamais chasseur ne vint encor.
Si quelqu'un y sonne du cor,
C'est Diane avec ses compagnes.

Dans toutes ces routes divines
Les nymphes dansent aux chansons,
Et donnent la grâce aux buissons
De porter des fleurs sans épines.

Jamais les vents ni le tonnerre
N'ont troublé la paix de ces lieux,
Et la complaisance des dieux
Y sourit toujours à la terre...

L'expression n'est ni très pittoresque ni très vive, mais le tour est tout à fait aimable et plein de grâce.

L'ombre de cette fleur vermeille
Et celle de ces joncs pendants
Paraissent être là-dedans
Les songes de l'eau qui sommeille.

Crois mon conseil, chère Climène :
Pour laisser arriver le soir,
Je te prie, allons nous asseoir
Sur le bord de cette fontaine.
Je tremble en voyant ton visage
Flotter avecque mes désirs...

Cela est vraiment distingué. *Les songes de l'eau qui sommeille*, voilà de ces choses, un peu recherchées, je le reconnais, que nous reverrons au xix^e siècle, beaucoup trop peut-être, — cela dépend des goûts, — et que nous avons déjà vues au xvi^e siècle avec les premiers pétrarquistes français et surtout avec Maurice Scève. C'est la poésie symbolique. L'allégorie se borne à figurer une chose abstraite comme une personne qui vit, pense et parle : il y en a des exemples vraiment beaux, éclatants même, dans toutes les littératures. Le symbole va plus loin. Il consiste à imprégner en quelque sorte d'un sentiment, que l'on éprouve, les choses matérielles que l'on voit, à prendre ces choses comme l'image même et la représentation de ce sentiment. Voilà un homme qui rêve devant une fontaine : cette fontaine prend ses sentiments, elle rêve à son tour, et le poète peut écrire *Les songes de l'eau qui sommeille*. De même pour cette image de la femme aimée, reflétée dans le cristal de la source, non pas crûment, durement comme dans un sot miroir de salon, mais d'une façon vague et tremblante, le poète trouve ceci qui n'est pas une vaine affectation :

Je tremble en voyant ton visage
Flotter avecque mes désirs.

Tel a été parfois le bonheur d'expression vraiment remarquable de Tristan l'Hermitte. Sur lui-même il a quelques confidences touchantes et assez fortement exprimées dans son poème intitulé *la Servitude* et surtout dans cette espèce de méditation sur la mort, dont j'ai parlé, et qui finit ainsi :

Et cessant d'embrasser les images d'un songe,
Pensons à nous coucher pour le dernier sommeil.

Voilà le Tristan qui compte, vraiment bon et vraiment distingué.

Il faut songer maintenant à Tristan peintre de la nature. Il est à peu près le seul, avec Saint-Amant, qui ait fait des marines. Saint-Amant, plus puissant et plus inégal, avait trouvé, lui aussi, sinon la grande expression de la poésie symbolique, du moins le commencement de l'état d'âme du symboliste, comme par exemple lorsqu'il nous montre le soleil de la mer ressemblant à l'apparition du Christ. Tristan a simplement devant la mer, qu'il a contemplée à La Rochelle, probablement à la pointe des Minimes, — car je crois reconnaître la topographie des lieux, — des impressions nettes et assez exactes. Son poème de la *Mer* est une œuvre qui peut bien avoir deux cents à deux cent cinquante vers, et qui est divisée par couplets : chacun de ces couplets est un tableau de la mer à une heure différente de la journée. On sent que l'auteur a pris des notes, peut-être même un peu trop, comme pour faire une sorte de biographie. Voici la mer au moment de l'aurore :

Souvent de la pointe où je suis
Lorsque la lumière décline,
J'aperçois des jours et des nuits
En même endroit de la marine.
C'est lorsqu'enfermé de brouillards
Cet astre lance des regards
Dans un nuage épais et sombre
Qui réfléchissant à côté
Nous font voir des montagnes d'ombre
Avec des sources de clarté.

C'est un peu trop lyrique à mon gré, mais l'impression est juste. Pour le *flux*, Tristan trouve ceci :

Mais voici venir le montant :
Les ondes demi courroucées
Peu à peu vont empiétant
Les bornes qu'elles ont laissées.
Les vagues d'un cours diligent
A longs plis de verre et d'argent
Se viennent rompre sur la rive,
Où leur débris fait à tous coups
Rejaillir une source vive
De perles parmi les cailloux.

C'est d'un trait un peu maigre, mais néanmoins assez heureux et assez précis. C'est du Saint-Amant lorsque Saint-Amant veut décrire et ne se laisse emporter ni par son imagination fantasque, qui peut être grande, ni par son imagination purement puérile.

J'aime mieux dans ce genre de description une pièce intitulée *Les Terreurs nocturnes*, qui du reste a eu au XVII^e siècle une très grande réputation, car je la vois citée un peu partout. Elle paraît être au premier abord un souvenir et une imitation de Saint-Amant,

qui décidément a beaucoup de ressemblances avec Tristan l'Hermitte. Les *Terreurs nocturnes* de Tristan ne sont pas des terreurs d'imagination qui se laisse aller à ses rêves et qui les redouble en s'y abandonnant ; ce sont de réelles terreurs ; c'est une nuit passée à cheval par un chemin mal sûr, à travers des bois et des fondrières. Evidemment cela a été vécu, et c'est une aventure que Tristan a rencontrée un jour et qu'il a tenu à mettre en vers. Voilà tout un côté réaliste un peu inattendu chez ce romanesque et cet auteur de tragédies, qui est assez curieux à remarquer.

Le soleil se va perdant ;
La splendeur dont il éclate
Peint là-bas dans l'occident
Un grand fleuve d'écarlate.
Le jour est près de finir ;
Déjà mon âme est saisie
En voyant la nuit venir
De cette paralysie
Qui trouble ma fantaisie
Et confond mon souvenir.

C'est très bien gradué, depuis le soir avec ses inquiétudes, en passant par la nuit chargée des terreurs, jusqu'au soulagement qu'apporte l'aube.

O cieux ! quel fâcheux arrêt,
Quel calice faut-il boire
De passer une forêt
Durant une nuit si noire ?
Il a plu sur ces ormeaux.
En entrant dans ce bocage,
Je rencontre des rameaux
Qui m'aspergent le visage.
Par un triste changement
Que produisent les ténèbres,
Le bois et les éléments
Ont pris des habits funèbres.

Une ronce m'a piqué.
Sous mes pas la terre tremble
Et mon cheval a manqué
Des quatre pieds tout ensemble.
Nous voilà tout embourbés ;
En une mare invisible
Mes pistolets sont tombés
Par cette chute terrible,
Et quelque lutin, possible,
Me les aura dérobés.

Des hiboux chantent là-bas.
C'est fait ; il faut que je meure
Sans doute de mon trépas
Ils viennent m'annoncer l'heure.

Oh ! passage dangereux
 Détournez, dieux débonnaires,
 Les présages malheureux
 De ces monstres solitaires
 Et ne soyez point contraires
 Aux desseins d'un amoureux.

Cela continue ainsi pendant quelque temps ; puis nous arrivons à la sortie du cauchemar et de la nuit tout ensemble :

Passons ! l'air tout éclairci
 Découvre à plein toutes choses
 Et pour chasser notre souci
 L'aurore épanche ses roses.
 Je t'attends avec ardeur,
 Clarté qui rassures l'âme,
 Et détestant la noirceur
 D'une nuit digne de blâme,
 Je bénis ta belle flamme
 Comme celle de mon cœur.
 Pour reposer mon corps las,
 Qu'on me donne en diligence
 Des œufs frais, un matelas
 Et trois heures de silence.

L'impression, on le voit, malgré les longueurs que j'ai passées, a une certaine unité et elle ne manque pas de force.

Il est bien entendu que ce poète amoureux, par instants élégiaque et tragique, a surtout fait des madrigaux. Ses madrigaux sont comme tous les madrigaux de cette époque, comme ceux de Ben-serade (un peu moins hardis), comme ceux de Malleville (un peu moins prétentieux), comme ceux de Gombauld (un peu moins pompeux).

Il est à remarquer que Tristan aime les sujets excentriques. C'est ainsi qu'il va prendre pour sujet une pauvre fille qui men-diait à cette époque dans les rues de Paris et qui, paraît-il, était très belle. C'est ainsi qu'il fait un madrigal sur une négresse. De tels sujets plaisaient alors. Malleville aussi avait chanté *La belle gueuse* : il disait d'elle : « Demander avec tant de charmes, c'est demander les armes à la main. » Voici les vers de Tristan :

O que d'appas en ce visage
 Plein de jeunesse et de beauté
 Qui semblent trahir son langage,
 Et démentir sa pauvreté...
 Ses yeux sont des saphirs qui brillent,
 Ses cheveux blonds qui s'éparpillent
 Font montre d'un riche trésor.
 A quoi bon cette triste requête
 Si pour faire pleuvoir de l'or
 Elle n'a qu'à baisser la tête ?

La *Négresse* de Tristan est assez curieuse, mais pas très pittoresque encore :

Beau monstre de nature, il est vrai, ton visage
Est noir au dernier point, mais beau parfaitement,
Et l'ébène poli qui te sert d'ornement
Sur le plus blanc ivoire emporte l'avantage.

O merveille divine inconnue à notre âge
Qu'un objet ténébreux luisse si clairement
Et qu'un charbon ardent brûle plus vivement
Que ceux qui de la flamme entretiennent l'usage,

Entre ces noires mains je mets ma liberté.
Moi qui fus invincible à toute autre beauté,
Une More m'embrase, une esclave me dompte,

Mais cache-toi, soleil, toi qui viens de ces lieux
D'où cet astre est venu, qui portes pour ta honte
La nuit sur son visage et le jour dans ses yeux.

C'est tout à fait élégant ; mais comme relief il y avait bien mieux à faire. Témoin la *Nigra* de M. Jules Lemaitre qui n'est pas un chef-d'œuvre, mais qui est vraiment un morceau distingué comme vision. La couleur d'abord y est absolument trouvée, et puis aussi la ligne, le mouvement serpentín qu'il fallait rencontrer. Ce que Tristan cherche, lui, pour sa fin de sonnet, c'est une antithèse ; nous aimons mieux autre chose.

Tristan a fait, comme tous les poètes de son temps, je crois, une *Belle Matineuse*. J'en parlerai à propos de Malleville. Aujourd'hui je ne veux citer que le pendant qu'il a donné à sa *Belle Matineuse*, à savoir *La belle Crépusculaire*. Elle est tout à fait jolie, à mon avis, entièrement dans le goût du temps, bien entendu : ce n'est ni du sentiment ni de la couleur, mais c'est de l'esprit agréable dans un tour très heureux :

Sur la fin de son cours le soleil sommeillait
Et déjà ses coursiers abordaient la marine,
Quand Elise passa dans un char qui brillait
De la seule splendeur de sa beauté divine.

Mille appas éclatants qui font un nouveau jour
Et qui sont couronnés d'une grâce immortelle,
Les rayons de la gloire et les feux de l'amour
Eblouissaient la vue et brûlaient avec elle.

Je regardais coucher le bel astre des cieux
Lorsque ce grand éclat me vint frapper les yeux,
Et de cet accident ma raison fut surprise.

Mon désordre fut grand, je ne le cèle pas :
Voyant baisser le jour et rencontrant Elise,
Je crus que le soleil revenait sur ses pas.

Ce qu'ils ont toujours, ces hommes du *xvii^e* siècle, même quand autre chose leur manque, c'est la belle ampleur du vers. Cela même est un peu plus large que ne l'est le Tristan ordinaire.

On remarque qu'il ne sort pas assez peut-être des lieux communs de la poésie mondaine de son temps. C'est assez son défaut. Il a mis en vers, et en jolis vers, les sujets qui flottaient, je ne veux pas dire qui traînaient autour de lui. C'est ainsi que le fameux lieu commun du désir de la mort quand on est amoureux, ce lieu commun qui a fait dire qu'il faut toujours mourir à la fin d'un sonnet, Tristan ne l'oublie pas :

Puisque par mes devoirs, inhumaine Silvie,
Votre rigueur s'irrite avec tant de transports,
Après tant de devoirs je vois bien que ma mort
Sera le triste prix de vous avoir servie.

Je veux bien contenter votre cruelle envie,
Et finir d'un beau coup un si funeste sort,
Eteignant devant vous par un dernier effort
Le feu de mon amour et celui de ma vie.

Mais hélas ! je crains bien qu'un souvenir si beau
Me persécute encore au delà du tombeau,
Poursuivant mon esprit sur les rivages sombres,

Et qu'un éloignement m'afflige désormais ;
Car de vous penser voir en l'empire des ombres,
Les astres, comme on sait, n'y descendent jamais.

C'est toujours la petite courbette finale, le petit salut qu'il s'agit de trouver toujours plus élégant, plus gracieux, plus recherché, et je n'ignore pas qu'il viendra un moment où il faudra que cela s'arrête ; mais c'est encore très agréable. Où la limite est certainement dépassée, c'est quand on ne se borne pas à présenter ces choses-là dans un sonnet ou dans un dizain ; c'est quand on s'avise de faire tout un poème de madrigaux. Tristan l'Hermitte est tombé dans ce défaut. Je citerai quelques vers de son poème sur *Isabelle*, archiduchesse des Pays-Bas. Isabelle aime aller à la chasse ; voici comment Tristan s'empare de cette idée :

Diane, pour vous divertir,
Quand l'étude vous rendait triste,
Venait parfois vous avertir
De suivre une bête à la piste.
Lors en vain les cerfs et les daims
Traversaient à bonds si soudains
La forêt qui fut leur hôtesse ;
Dès que vous les aviez poussés,
Ils restaient ou pris ou blessés,
Car rien ne trompait votre adresse,
Et vous atteigniez de vitesse
Les traits que vous aviez lancés.

Isabelle aime à aller dans les prairies cueillir des fleurs ; et Tristan d'écrire :

On vous portait des vases d'or
Sur le vert émail des prairies,
Que vous remplissiez d'un trésor
De ces fragiles pierreries.
Mais du dégât que vous faisiez
Partout où vous vous conduisiez,
L'excès ne s'y pourrait connaître,
Flore en semblait s'enorgueillir
Et les fleurs ne pouvaient faillir
Aux lieux où vous daigniez paraître,
Car vos pas en faisaient plus naître,
Que vos mains n'en pouvaient cueillir.

Ce n'est pas mal ; mais supposez qu'il y en ait comme cela pendant deux cents vers, ce sera peut-être affadissant, et je pense bien que cela a dû paraître fatigant, même à la personne pour qui c'était fait.

Je n'aime guère mieux Tristan dans certains poèmes descriptifs d'imagination. Je n'ai montré jusqu'ici que le descriptif réaliste, et l'on a vu qu'il ne manquait ni de tour ni de pittoresque. Tristan s'est imaginé, et ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux, de décrire mythologiquement, de faire par exemple, à l'imitation de Sénèque, toute une mort d'Hippolyte dont je crois bien que Racine s'est souvenu. Il y a, en effet, plusieurs points de rapprochement entre les deux poèmes, et l'on a pu soutenir dans une thèse sur Tristan, qu'il était un précurseur de Racine. Ce qui est curieux, c'est que Tristan aime précisément la description qui ne décrit rien de ce qui est dans la nature ; n'a-t-il pas fait toute une série de variations descriptives *sur le vert* ? Cela témoigne que ces gens-là venaient après une littérature descriptive très féconde, qui avait épuisé tous les sujets ordinaires, et ne leur avait laissé que le loisir de s'inventer pour eux-mêmes des sujets particuliers et bizarres. Tristan va donc chercher dans son imagination ce sujet tout abstrait et aussi purement intellectuel que possible, et notez qu'au bout du compte il le chante avec esprit. Cependant la fragilité du thème ne laisse pas de nous décevoir de temps à autre. Ailleurs il a tout un poème allégorique qu'on pourrait appeler *Conquête du pays des fleurs par un beau lis blanc*, lequel est un grand prince et finit par épouser la rose. Est-il rien de plus puéril ? Chose étrange, cela a été refait par Victor Hugo (*Chansons des rues et des bois*), tant il est dans notre nature de goûter ce genre d'esprit. C'est exactement le même genre et le même ton. Tristan devait naturellement tomber dans ce précieux déjà burlesque, mais burlesque sans le savoir.

Il a d'ailleurs été burlesque même le voulant bien. Il faudrait citer ici quelques vers de sa comédie du *Parasite*, qui feraient le bonheur de M. Bouchor et des amateurs de poésie gargantuesque et culinaire. Il a même, dans une petite fantaisie dialoguée, la *Folie du sage*, le véritable ton burlesque, du burlesque qui est une parodie, mais une parodie relativement légère, à travers laquelle on sent une idée profonde et assez forte de notre pauvre humanité.

Je craindrais, en poursuivant davantage, de donner, à la fin, de Tristan l'Hermitte une image par trop embrouillée et confuse. Encore n'ai-je voulu examiner que la partie purement poétique et non dramatique de son œuvre. En somme, nous avons là un homme de beaucoup de talent qui s'est appliqué aux genres les plus divers, et qui partout a eu dans les mains un outil très fort et très aigu. Il est lui-même, si je puis le dire, un des plus beaux instruments poétiques du xvii^e siècle.

C. B.

LITTÉRATURE GRECQUE

COURS DE M. ALFRED CROISSET

(Sorbonne)

La méthode d'Épicure ; ses ouvrages, ses disciples.

Nous allons étudier aujourd'hui l'enseignement même d'Épicure, par sa parole et par ses écrits. Cet homme généreux, qui, nous l'avons vu, enseigne dans son fameux jardin, au milieu de disciples de choix qui sont ses amis, emploie une méthode très différente de celle de Platon. Pour Platon, la sensation est quelque chose de très inférieur ; il n'y a rien de réel que les Idées. Pour Épicure, c'est le contraire : la sensation est la seule chose dont nous soyons sûrs, et c'est d'elle qu'il faut partir pour atteindre au vrai. Dès le début, le caractère sensualiste de la doctrine s'affirme. En effet, il y a trois criteriums de la vérité (1) suivant Épicure : 1^o la *sensation* (αἴσθησις) : toutes les sensations sont vraies, et elles nous donnent la seule base solide sur laquelle nous puissions bâtir notre

(1) Τὰ κριτήρια : le mot est d'Épicure lui-même.

connaissance. 2° La *présomption* (πρόληψις), c'est-à-dire l'« idée générale », celle qui résulte d'un grand nombre de sensations juxtaposées, conservées par la mémoire. Pour Platon, l'Idée éternelle de l'homme existait avant tous les êtres particuliers ; pour Epicure, cette idée n'est que le résidu des sensations particulières de l'homme. — Le troisième criterium permet de juger de la valeur des Idées au point de vue pratique : ce sont les *passions*, dont deux essentielles, le *plaisir* (ἡδονή) et la *douleur* (ἀλγηδών, la douleur physique, et λύπη, la douleur morale) (1). Ainsi tout se ramène à la sensation, c'est-à-dire à des idées douloureuses et à des idées agréables. Il faut s'attacher à éliminer les uns et à s'assimiler les autres.

Cette dialectique, on le voit, diffère profondément de la dialectique platonicienne. Aussi Epicure se montre-t-il très sévère pour celle-ci (2) : « Les épicuriens rejettent la dialectique comme superflue ; ils estiment que les philosophes peuvent se servir des mots propres : τῇν διαλεκτικὴν ὡς παρέλκουσαν ἀποδοκιμάζουσιν ἄρκει γὰρ τοὺς φυσικοὺς χωρεῖν κατὰ τοὺς τῶν πραγμάτων φθογγούς. »

La méthode qui embrasse l'étude des trois criteriums de la vérité, c'est la règle (κανὼν), dont Epicure avait traité dans un ouvrage spécial, aujourd'hui perdu (κατωνική). Voilà une conception très simple, très facile à comprendre, qui nous éloigne encore de la dialectique platonicienne, si complexe, si révoltante souvent pour le sens commun. Ici nous marchons sur un terrain très solide, et dans un ordre de connaissances d'une extrême simplicité. Toutes ces idées, d'ailleurs, ont été reprises depuis soit par Locke, soit par Condillac, chose d'autant plus remarquable que ce dernier ne s'est pas occupé d'Epicure. Et en effet, il y a là quelque chose de très séduisant, et l'on comprend aisément que cette doctrine ait fait beaucoup d'adeptes.

Les écrits d'Epicure venaient en aide à ses doctrines générales. Ils étaient très nombreux : Diogène Laërce l'appelle quelque part « un homme qui a énormément écrit : πολυγραφώτατος γέγονε. Un seul philosophe, Chrysippe le stoïcien, avait écrit plus que lui. Or Chrysippe, qui est son contemporain, a justement passé sa vie à combattre ses doctrines. Il attaquait, et Epicure répondait. C'est ainsi qu'ils ont écrit en quelque sorte parallèlement, et le nombre de leurs ouvrages se trouve être presque le même.

Nous n'énumérerons pas ces ouvrages d'Epicure, dont la liste

(1) Au fond, cette distinction est artificielle, suivant Epicure, la douleur morale se ramenant presque toujours à la douleur physique.

(2) Diogène Laërce, X, 31.

est indiquée dans Diogène Laërce. Remarquons seulement qu'ils étaient de deux sortes : 1^o des écrits de détail, ouvrages de polémique ou d'exposition scientifique, qui traitaient tous les points de la doctrine relatifs à la physique (ils établissaient notamment l'hypothèse des atomes, la nature des astres (1) et de la terre, etc...). Ce n'est pas ce qu'il y a de plus original dans l'œuvre d'Epicure. — 2^o Mais, à côté de ces ouvrages de recherches, il y avait des ouvrages résumés qui sont comme le catéchisme de l'école, le sommaire portatif, facile à apprendre et à retenir, des principales pensées du maître. Ennemi de la dialectique, il voulait moins mettre ses disciples en état de recommencer après lui l'enquête à laquelle il s'était livré, que leur léguer des maximes précisées, invariables, qui pussent leur servir pour la pratique de la vie. Voilà pourquoi il a rédigé des manuels renfermant les idées essentielles de la doctrine, celles qu'il faut toujours avoir présentes à l'esprit pour ne craindre ni les dieux ni la mort, vivre heureux et savoir se diriger. Il nous reste, par bonheur, trois de ces résumés : une lettre sur la physique, contenant une théorie du monde ; une autre lettre, qui est un manuel de doctrine morale ; enfin les *Pensées principales* (συνταξις δόξαι). Les deux premiers ouvrages sont manifestement de la main même d'Epicure ; le troisième, au contraire, paraît être un résumé fait par un disciple et emprunté à des ouvrages plus étendus. Mais ici l'authenticité est de peu d'importance, attendu que le fond de tous ces écrits est bien épicurien (2).

Epicure note lui-même, dans la première lettre, adressée à Hérodoté, l'importance de ce genre d'écrits. Il expose très nettement, au début de cette lettre, ce qu'il veut faire et pourquoi il veut le faire. Il est rare, dit-il, qu'on ait dans la vie un intérêt sérieux à se rappeler tous les raisonnements qu'on a faits pour ses recherches : il n'y a qu'une chose importante, ce sont les résultats. Il faut savoir, avant tout, dans chaque circonstance particulière, d'après quels principes nous devons nous diriger. Les résumés de la doctrine sont donc utiles pour ceux qui ne savent pas ; mais ils ne sont pas inutiles non plus aux initiés. « Pour ceux qui se sont avancés un peu loin dans la contemplation même de l'ensemble des choses, il est bon de se rappeler l'idée générale de la

(1) Τὰ μετεωρικά.

(2) Nous avons encore une autre lettre sur les choses célestes (περὶ τῶν μετεωρῶν) ; mais les derniers éditeurs, notamment Usener, la considèrent comme non authentique. Elle est certainement épicurienne d'inspiration ; mais elle ne paraît pas être, sous cette forme, de la main d'Epicure lui-même.

science, réduite à ses éléments essentiels. En effet, c'est d'une impression générale que nous avons besoin sans cesse; il n'en est pas de même des vérités de détail : — Καὶ τοὺς προβεβηκότας δὲ ἱκανῶς ἐν τῇ τῶν ὀλῶν ἐπιβλέπει τὸν τύπον τῇν ὅλης πραγματείας τοῦ καταστοιχειωμένου δεῖ μνημονεύειν· τῆς γὰρ ἀθρόας ἐπιβολῆς πυκνὸν δεόμεθα, τῆς δὲ κατὰ μέρος οὐχ ὁμοίως. » Ainsi le caractère pratique du système se montre jusque dans un ouvrage de pure théorie. « Il faut mettre dans sa mémoire, de manière à les garder pour toujours, un certain nombre de principes à l'aide desquels on pourra sans doute étudier les vérités de détail, mais surtout embrasser l'ensemble : — βαδιστέον μὲν οὖν καὶ ἐπ' ἐκείνα συνεχῶς, ἐν τε μνήμῃ τὸ τοσοῦτον ποιητέον, ἀφ' οὗ ἥ τε κυριωτάτῃ ἐπιβολῇ ἐπὶ τὰ πράγματα ἔσται, καὶ ὁ γὰρ καὶ τὸ κατὰ μέρος ἀκρίβωμα πᾶν ἐξευρήσεται. » — On sait, du reste, qu'Epicure ne se bornait pas seulement à enseigner les principes à ses élèves; il les leur faisait apprendre par cœur (1). Les *Kyria* δόξαι, en particulier, présentent au plus haut point ce caractère d'un ouvrage fait pour être appris par cœur : elles ressemblent à ces *Maximes tirées de l'Histoire Sainte* qu'on apprenait chez nous, il y a trente ans, dans les écoles, et qu'on récitait au commencement de chaque classe. Les *Pensées* d'Epicure sont de même une espèce de livre de chevet où toutes les idées de la doctrine sont condensées sous une forme brève et facile à retenir.

Quelle était la valeur littéraire d'Epicure et de ses écrits? — Nous n'avons pas grand'chose de lui, mais cela suffit pour confirmer l'impression que nous donnent de lui les anciens, qui en ont très souvent parlé. Or ils font très peu de cas de son talent d'écrivain. On sait, d'ailleurs, qu'Epicure dédaignait de parti pris le style : dans un traité perdu περὶ ῥητορικῆς, il déclarait qu'une seule qualité est nécessaire à l'écrivain, la clarté (σαφήνεια). Le reste, pour lui, ne comptait pas; aussi s'interdit-il toute élégance. Les critiques de l'antiquité lui reprochent précisément ce défaut d'élégance (ἀρρυθμία), qui se traduit par de la froideur dans les plaisanteries, de la lourdeur, de la grossièreté même. De plus ils lui reprochent de n'être pas clair, chose singulière pour un homme qui ne cherche que la clarté.

Le reproche d'obscurité est exprimé avec beaucoup de lucidité, de grâce et d'esprit par Cicéron. Epicure, dit-il, est fort obscur. « L'obscurité peut s'excuser dans certains cas, par exemple quand elle est intentionnelle, comme chez Héraclite (2), ou encore lorsqu'elle tient à un sujet particulièrement difficile, comme dans le

(1) Diogène Laërce, X, 12.

(2) Il n'est pas sûr qu'Héraclite ait été obscur de dessein prémédité. Il l'a été, sans doute, parce qu'il avait à exprimer dans une langue encore mal affer-

Timée de Platon (1). Mais Epicure, à mon avis, n'a pas dessein d'être clair dans la mesure où il le peut, et le sujet qu'il traite n'est pas obscur par lui-même comme dans la philosophie, ni trop technique, ainsi qu'il arrive aux mathématiciens : il parle de choses lumineuses par elles-mêmes, faciles à entendre, et depuis longtemps entrées dans le domaine public (2) : — Epicurus ita loquitur, ut non intelligatur. Quod duobus modis sine reprehensione fit, si aut de industria facias, ut Heraclitus, cognomento qui σκωτεινός perhibetur, quia de natura nimis obscure memoravit, aut cum rerum obscuritas, non verborum facit ut non intelligatur oratio, qualis et in Timæo Platonis. Epicurus autem, ut opinor, nec non vult, si possit, plane et aperte loqui, nec de re obscura, ut physici, aut artificiosa, ut mathematici, sed de illustri et facili et jam in vulgus pervagata loquitur (3). » La conclusion de Cicéron, c'est donc qu'il faut attribuer l'obscurité d'Epicure à l'insuffisance de son talent d'écrivain. — Il dit ailleurs : « Tandis qu'Epicure méprise la dialectique, qui seule peut apprendre à discerner et la méthode dont il faut se servir pour arriver à la vérité, et ce qu'il y a de vrai dans chaque sujet, il parle au hasard, et ne sait pas distinguer par l'art les choses sur lesquelles il veut faire porter son enseignement : — Dum dialecticam contemnit Epicurus, quæ una continet omnem et perspicendi quid in quaque re sit, scientiam, et judicandi quale sit quidque, et ratione ac via disputandi, ruit in dicendo, ut mihi quidem videtur, nec ea, quæ docere vult, ulla arte distinguit (4). » Et ailleurs encore, Cicéron dit, après avoir cité une pensée très obscure d'Epicure : « Il y a des gens qui s'imaginent qu'il l'a fait à dessein : c'est avoir une opinion tout à fait inexacte d'un homme qui n'a rien de retors : — Sunt qui existimant, quod ille inscitia plane loquendi fecerat, fecisse consulto : de homine minime vafro male existimant (5). »

Quant au défaut d'élégance, il en est question dans Athénée : il parle de l'ἀρρυθμία qui est répandue dans toute la diction d'Epicure (6). En quoi consiste au juste ce défaut ? L'astronome Cléomène, qui semble avoir été un homme de goût, nous signale

mie des idées très abstraites, par exemple celle de l'identité des contradictoires. D'après Héraclite, en effet, ce qui est, en même temps est et n'est pas.

(1) La thèse exposée dans le *Timée*, c'est que les Idées arrivent, à l'aide des Nombres, à façonner le monde sensible.

(2) C'est la question du plaisir et du bonheur, dont tous les philosophes en effet s'étaient occupés.

(3) *De finibus*, II, 5, 15.

(4) *Ibid.*, II, 6, 18.

(5) *De natura Deorum*, I, 31, 85.

(6) Athénée, *Banquet des Sophistes*, V, 87.

la forme singulièrement abstraite du style d'Epicure, et aussi l'emploi fréquent qu'il fait de mots qui ne sont pas d'un usage courant. Denys d'Halicarnasse, auquel il faut toujours en revenir quand il s'agit de questions de style, parce qu'il sait admirablement le grec, juge en ces termes Epicure écrivain (1) : « Toutes ces belles théories où il professait le dédain du style n'étaient qu'une excuse à sa propre gaucherie et à sa propre maladresse : τὸ γὰρ οὐκ ἐπιπόνου τοῦ γράφειν ὄντος, ὡς αὐτὸς Ἐπίκουρος λέγει, τοῖς μὴ στοχαζομένοις τοῦ πυκνὰ μεταπίπτοντος κριτηρίου, πολλῆς ἀργίας ἦν καὶ σκαιότητος ἀλεξιφάρμακον. »

Voilà donc des reproches unanimes. Dans quelle mesure sont-ils confirmés par les écrits qui nous sont parvenus d'Epicure ? Il y a évidemment une réserve à faire. Aujourd'hui, en effet, nous nous plaçons, plus que les anciens, à un point de vue historique. Oui, Epicure est obscur au premier abord, même pour ceux à qui Platon et Aristote sont familiers. Cette obscurité vient, comme le disait Cléomène, de l'abondance des mots abstraits et techniques qu'Epicure fait entrer dans sa terminologie habituelle. De là un grand nombre de phrases lourdes, enchevêtrées, qui produisent une impression désagréable. Ainsi Diogène Laërce cite la phrase suivante (2) : « Le témoignage unanime relatif à une certaine utilité résultant d'un acte dans les relations des hommes entre eux suffit à constituer la preuve qu'un homme est juste : — τὸ ἐπιμαρτυρούμενον ὅτι συμφέρει ἐν ταῖς χρείαις τῆς πρὸς ἀλλήλους κοινωνίας τῶν νομισθέντων εἶναι δίκαιον, τὴν τοῦ δικαίου φύσιν ἔχει. » L'idée est très abstraite par elle-même, et elle l'est plus encore par la manière dont Epicure l'exprime (3).

Mais, malgré tout, Epicure a atteint presque toujours l'objet qu'il se proposait, à savoir, graver dans des formules courtes, pleines de sens, aisées à retenir, les maximes essentielles de sa philosophie. Par exemple, il veut exprimer cette idée que la richesse cause le malheur de beaucoup d'hommes, parce qu'ils s'imaginent qu'ils n'ont jamais assez d'argent ; en réalité, les besoins de l'homme ont des limites : « La richesse selon la nature est bornée et facile à acquérir, tandis que la richesse des opinions vaines sombre dans l'indéfini : — ὁ τῆς φύσεως πλοῦτος καὶ ὠρισταὶ καὶ εὐπόριστός ἐστιν, ὁ δὲ τῶν κενῶν δοξῶν εἰς ἄπειρον ἐκπίπτει (4). Et plus loin : « La fortune n'envoie au sage qu'un petit nombre

(1) *De l'arrangement des mots*, 24.

(2) *Op. cit.*, X, 152.

(3) Ainsi, au lieu de τοῦ δικαίου φύσιν ἔχει, les écrivains classiques auraient mis simplement δίκαιόν ἐστι.

(4) Diogène Laërce, X, 144.

d'accidents ; quant aux plus grands, il parvient à les administrer et à les faire tourner à son profit ; il ne cessera pas de les gouverner par le raisonnement dans toute la suite de sa vie : — *βραχέα σοφῶι τύχη παρεμπίπτει, τὰ δὲ μέγιστα καὶ κυριώτατα ὁ λογισμὸς διέφκηκε, καὶ κατὰ τὸν συνεχῆ χρόνον τοῦ βίου διοικεῖ καὶ διοικῆται.* » (1) « Le plaisir ne s'accroît pas dans la chair une fois que la souffrance causée par la privation a été supprimée : il ne fait seulement que se diversifier : — *οὐκ ἐπαύξεται ἡ ἡδονὴ ἐν τῇ σαρκί, ἐπειδὴν ἅπασι τὸ κατ' ἐνδεῖαν ἀλγοῦν ἐξαίρεθῇ, ἀλλὰ μόνον ποικίλλεται* » (2). » On pourrait citer d'autres passages où l'on trouve une véritable grandeur : Epicure y atteint, non par l'émotion ou par l'imagination, qu'il exclut, mais par la sérénité même qui fait l'objet de sa philosophie : ainsi quand il trace le portrait du sage selon son système, cet homme libre, heureux, affranchi de toute passion mauvaise. S'il n'y a pas chez lui cette élégance à laquelle tout le monde est sensible, il y a donc en revanche plusieurs formules heureuses, et une certaine grandeur résultant d'une profonde sérénité.

Epicure a eu beaucoup de disciples illustres : Métrodore, le compagnon de sa vie ; Hermarque, son successeur, remplacé lui-même par Polémarque. En dehors de la direction proprement dite de l'école, il y a Ménandre, le grand poète comique ; Philodème, dont les fouilles d'Herculanum nous ont restitué les manuscrits ; Lucrèce enfin, le plus grand de tous. Le caractère commun à tous ces hommes, caractère signalé dès l'antiquité, c'est qu'ils pensent tous de même. On ne trouve pas dans l'épicurisme, comme dans le platonisme, dans l'aristotélisme et même dans le stoïcisme, ce que le christianisme appellera des « hérésies », c'est-à-dire des sectes indépendantes. Chez tous les épicuriens sans exception, la pensée est coulée dans un moule invariable ; ils vivent de formules qu'ils pratiquent le mieux possible, sans jamais y réfléchir. « Le philosophe platonicien Numénios, écrit Eusèbe (3), disait que jamais un épicurien n'a avancé quoi que ce soit de contraire à la doctrine d'un autre épicurien ou aux paroles du maître. Toute nouveauté chez eux serait une illégalité (*ἀνόμημα*) et une impiété (*ἀσεβημα*) : elle est formellement proscrite. » Au IV^e siècle même, Thémistius dit (4) que les épicuriens gardent la doctrine d'Epicure comme

(1) Diogène Laërce, X, 144.

(2) *Ibid.* Remarque que *σῶφ* est une expression chrétienne.

(3) *Préparation évangélique*, XIV, 5.

(4) 4^e discours.

les lois de Lycurgue ou de Solon. Enfin Sénèque (1), à son tour, déclarait que « tout ce que le premier venu d'entre les épicuriens a dit dans leur camp, il l'a dit sous le commandement et sous les auspices d'un seul général ». Ainsi, tandis que dans les autres écoles le ferment de l'esprit grec est toujours en mouvement, ici il reste figé : nous avons affaire à une doctrine qui ne se renouvellera plus.

Quelle est cette doctrine aux principes immuables ? — C'est ce que nous verrons dans les prochaines leçons.

E. M.

LITTÉRATURE ANGLAISE

COURS DE M. A. BELJAME.

(Sorbonne)

Pope et son groupe littéraire.

X

Ainsi nous avons vu que Pope, avec la *Boucle de cheveux enlevée*, avait réussi à mener à bien une petite composition charmante. C'est alors que lui tombe entre les mains un ouvrage intitulé *le Comte de Gabalis*, qui lui donne l'idée de modifier son poème. Qu'était-ce que cet ouvrage ? Y trouvait-on des descriptions pittoresques, tant soit peu de fantaisie, de poésie ? Rien de tout cela. *Le Comte de Gabalis*, qui parut en 1670, à Paris, chez Barbin, sans nom d'auteur, et qui est de l'abbé Montfaucon de Villars, est un recueil de dialogues entre un comte, adonné aux pratiques de la Cabale (d'où sans doute son nom de comte de Gabalis), et un interlocuteur anonyme auquel il veut faire connaître les sciences occultes. Il lui explique que les éléments sont habités par des êtres supérieurs : l'air, par des sylphes ; la terre, par des gnômes ; l'eau, par des nymphes ; le feu, par des salamandres. Ces êtres cherchent à avoir des relations avec la race humaine et à s'allier avec elle par des mariages. Mais les mortels qu'ils honorent d'une telle union doivent cesser toute relation avec l'humanité. Ils en sont dédommagés par les joies que leur procu-

(1) *Epist. ad Lucil.* 33, 4 : omnia quæ quisquam in illo contubernio locutus est, unius ductu et auspiciis dicta sunt.

rent ces unions, qui, seules, peuvent donner le vrai bonheur. Adam ne voulut pas se contenter d'un tel mariage ; il désira connaître l'amour d'Eve, et ce fut là l'origine de son malheur.

Le comte de Gabalis cite un certain nombre de héros qui sont nés de cette sorte d'unions : celle, par exemple, de Vesta et du salamandre Oromazis, a donné naissance à un fils, Zoroastre, et à une fille, Egérie, l'Egérie de Numa Pompilius. Alexandre et César ont eu une pareille naissance. Tel est, en quelques mots, cet ouvrage fort terne et fort ennuyeux. Malgré l'épître préliminaire, où il s'en défend, on a pu se demander si l'auteur n'était pas réellement un adepte des théories qu'il exposait. Dans son ouvrage, le comte de Gabalis périt subitement d'une attaque d'apoplexie. Lui-même mourut quelques années plus tard assassiné, et cette fin tragique fit que des plaisants se demandèrent s'il n'avait pas été puni par les esprits pour avoir révélé leurs secrets.

Lorsque Pope, après cette lecture, exprima l'intention de modifier la *Boucle de cheveux enlevée*, Addison lui conseilla très vivement de n'en rien faire. C'était là un conseil fort sage. L'histoire littéraire nous montre que, presque toutes les fois qu'un auteur a essayé de remanier une de ses œuvres, ces changements ont été malheureux. On peut en citer pour exemple, dans la littérature anglaise, les *Confessions d'un mangeur d'opium*, de Thomas de Quincey, auxquelles l'auteur fit de nombreuses retouches, mais qu'on réimprime aujourd'hui avec raison sous leur forme première. On peut citer encore *The Charge of Light Brigade*, de Tennyson, qui fut modifiée et dont la forme première demeure très supérieure à la seconde ; et, dans la littérature française, la *Chute des feuilles* de Millevoye, dont l'auteur gâta, en la remaniant, la conclusion vague et mélancolique.

Addison avait donc raison lorsqu'il dissuadait Pope de rien changer à la première version de *The Rape of the Lock*, mais il se trouva que Pope eut également raison de ne pas suivre ce conseil. Il eut cependant, ainsi que je vous l'ai dit, le tort de s'imaginer que c'était par jalousie qu'Addison le lui donnait.

Pope avait eu des prédécesseurs dans la voie du poème héroï-comique. C'est d'abord Tassoni, l'auteur du *Seau enlevé*, que Pope connut sans doute, mais dont il ne semble pas s'être inspiré. Puis Boileau, dont le *Lutrin* est un des chefs-d'œuvre du genre et qui montre un art parfait, que l'on a rarement atteint. Je vous rappellerai seulement le passage que vous connaissez tous ; qui commence par ce vers :

Tel qu'un fougueux taureau qu'une mouche en furie...

et aussi l'amusante et ingénieuse bataille des livres. Il fut moins heureux cependant dans quelques-unes de ses personnifications, et le sixième chant, entièrement sérieux, déconcerte et nuit à l'effet général. Enfin un auteur anglais, un imitateur de Boileau, Garth, a fait un poème héroï-comique quelques années avant celui de Pope. Pope semble lui avoir fait quelques emprunts, entre autres dans la bataille qu'à l'exemple de Boileau il introduit dans son œuvre où les gentilshommes meurent par métaphore. « They die in simile », dit Garth, « die in metaphor », dit Pope. Son poème a pour titre *le Dispensaire*. Le sujet en est la querelle entre le « College of Physicians » de Londres, qui avait créé un dispensaire avec médicaments gratuits pour les pauvres, et la Chambre des Apothicaires, qui avait protesté contre cette fondation, qui portait, disait-elle, préjudice au commerce de la pharmacie. Tout cela aujourd'hui nous semble bien froid et bien dénué d'intérêt. Garth faisait partie du « College of Physicians » et c'était en outre un politicien, un littérateur et un homme d'esprit. Son poème contient nombre d'idées assez ingénieuses, lorsque, par exemple, faisant la description du « College of Physicians », il en compare le dôme à une pilule dorée ; ou encore lorsqu'il dit d'un auteur que ses ouvrages iront au ciel — sous forme de fusées. Mais il est souvent ennuyeux ; il se livre à tout instant à des digressions sérieuses ; il abuse de comparaisons qui ne sont pas toujours heureuses, et il choque par des détails scabreux et un peu répugnants, comme ceux qui ne manquent pas dans les descriptions qu'il fait de la fièvre, de la phtisie, de l'hydropisie et de la lèpre. Garth était un rabelaisien ; son poème est plein de plaisanteries qu'un Anglais d'aujourd'hui n'admettrait pas sans peine. Il n'est pas d'ailleurs le seul écrivain anglais chez lequel on rencontre cette tendance. On la trouve, à un degré très violent, chez Swift, et un peu aussi chez Pope, en particulier dans la *Dunciade*. *Le Dispensaire* révèle en outre très peu d'invention ; c'est une série de tableaux, de portraits, de discours, auxquels l'auteur ne réussit guère à nous intéresser. Le merveilleux y est très médiocre. Enfin ce poème est extrêmement long ; il ne compte pas moins de deux mille vers. Le sujet d'ailleurs prête peu à l'héroï-comique. Ce genre, en effet, doit ou bien rapetisser de grandes choses, ou bien en rehausser de petites. Dans le poème de Garth, tout est petit et reste petit.

Dans la seconde version de *The Rape of the Lock*, le plan de Pope reste le même que dans la première, mais il y ajoute toute une partie de merveilleux, emprunté au *comte de Gabalis*, et heureusement transfiguré. Dès le début intervient Ariel, le

prince des sylphes, qui retient Belinda au lit pour lui signaler un grand danger qui la menace et qu'il ne connaît pas lui-même. En même temps il lui expose, beaucoup plus poétiquement et plus légèrement que l'abbé Montfaucon de Villars, le système du *Comte de Gabalis*. Puis lorsque Belinda se lève pour procéder à sa toilette, ce sont les sylphes qui viennent la parer,

And Betty's praised for labours not her own.

Ensuite, pendant le voyage de Belinda sur la Tamise, les sylphes veillent encore sur elle, et Ariel, ignorant quelle est exactement la nature du danger dont elle est menacée, croit surtout devoir veiller sur son petit chien favori. Pope a ajouté encore, dans le récit de cette promenade, la description d'une partie de cartes, qui est une véritable merveille, et où les deux couleurs des cartes sont représentées avec infiniment d'esprit comme deux armées se livrant combat. Les sylphes s'intéressent à la partie que gagne Belinda. Tandis qu'on prend le café, les sylphes viennent souffler sur la tasse de Belinda afin qu'elle ne se brûle pas les lèvres, et veillent à ce que sa robe de soie ne soit pas tachée. Enfin, pendant que le baron coupe la boucle de cheveux, ils font tous leurs efforts pour avertir Belinda ; l'un d'eux se précipite même au-devant du ciseau et est ainsi coupé en deux ; mais, afin qu'aucune impression pénible ne vienne se mêler à cette scène charmante, l'auteur fait immédiatement se rejoindre les deux parties :

Swift to the lock a thousand sprites repair,
A thousand wings by turns blow back the hair;
And thrice they twitched the diamond in her ear ;
Thrice she looked back, and thrice the foe drew near.
Just in that instant, anxious Ariel sought
The close recesses of the virgin's thought ;
As on the nosegay in her breast reclined,
He watched th'ideas rising in her mind,
Sudden he viewied, in spite of all her art,
An earthly lover lurking at her art,
Amazed, confused, he found his power expired,
Resigned to fate, and with a sigh retired.

The peer now spreads the glitt'ring forfex wide,
T' inclose the lock ; now joins it, to divide
E'en then, before the fatal engine closed,
A wretched sylph too fondly interposed ;
Fate urged the shears, and cut the sylph in twain,
(But airy substance soon unites again).

Les gnômes aussi interviennent en faveur de Belinda. Leur roi, Ombriel, va trouver la *déesse des vapeurs*, Spleen, qui lui remet une petite fiole dont le contenu doit exciter au combat Belinda et ses partisans.

Telles sont les principales additions que Pope fit au texte primitif de son poème. Plus tard, dans une conversation avec Spence, il déclara n'avoir jamais eu plus de jugement que lorsqu'il eut l'idée de modifier *The Rape of the Lock*. En effet, il réussit admirablement dans son dessein ; toutes ses additions, tous ses changements sont extrêmement heureux, et, ce qui est le point le plus difficile à atteindre dans les ouvrages de ce genre, son merveilleux est naturel et croyable. *La Boucle de cheveux enlevée* acquiert ainsi la grâce, l'imagination et la poésie, qui viennent s'ajouter à l'élégance et à l'esprit qu'elle avait déjà primitivement. Sous sa première forme, c'est un conte ingénieux et charmant ; sous sa seconde, c'est un véritable poème, qui trouve encore un surcroît d'intérêt en ce qu'il procède nettement des théories de *l'Essai sur la Critique*.

Dans la période de réaction qui a été si dure envers Pope et qui même l'a mis systématiquement de côté, *la Boucle de cheveux enlevée* est une des productions du poète sur laquelle on s'est le plus acharné. De nos jours on l'a jugée avec plus de justice, et l'on a été obligé de reconnaître que c'est une des œuvres les plus exquises de la littérature anglaise.

C.

SCIENCES HISTORIQUES

COURS DE M. CHARLES SEIGNOBOS

(Sorbonne)

Histoire générale de l'Europe au XVII^e et au XVIII^e siècle.

DEUXIÈME PÉRIODE, DE 1660 A 1720.

LA MONARCHIE FRANÇAISE SOUS LOUIS XIV.

Bibliographie.

On trouvera la bibliographie dans :

MONOD. — *Bibliographie de l'histoire de France*.

RAMBAUD. — *Histoire de la Civilisation française*.

et dans le tome VI de *l'Histoire générale* à la fin des articles suivants :

LACOUR-GAYET. — *Louis XIV.*

PUAUX. — *Les protestants sous Louis XIV.*

CHÉNON. — *L'Eglise catholique.*

DOCUMENTS. — Ils sont innombrables et beaucoup sont encore inédits.

Nous ne citerons ici que les documents essentiels, que nous classerons en cinq catégories.

1° Les MÉMOIRES rédigés après les faits :

SAINT-SIMON. — *Mémoires* (très sujets à caution ; il faut se servir de l'édition de M. A. de Boislisle, qui les a annotés et rectifiés).

2° Les MÉMOIRES, JOURNAUX et RELATIONS, rédigés au temps même des faits qu'ils racontent.

EZÉCHIEL SPANHEIM. — *Relation de la cour de France en 1690*, publié par Schefer, 1882.

DANGEAU. — *Journal*, publié par Dussieux, en 19 vol.

MADAME, DUCHESSE D'ORLÉANS. — *Correspondance*, traduite en français par Jaeglé, 3 vol., 1890.

3° Les PAPIERS D'ÉTAT, dont une partie seulement a été publiée dans la *Collection des Documents inédits*.

DEPPING. — *Correspondance administrative... sous... Louis XIV*, 4 vol. 1850-60 (à consulter en particulier pour l'affaire de la Régale).

COLBERT. — *Lettres, instructions.....*, publiés par P. Clément.

BOISLISLE. — *Correspondance des contrôleurs généraux des finances avec les intendants des provinces*.

BOISLISLE. — *Mémoires des Intendants sur l'état des généralités, dressés pour l'instruction du duc de Bourgogne* (le tome 1^{er} seul a paru. — Très important pour l'état du royaume à la fin du règne).

4° Les ACTES OFFICIELS. — On trouvera les lois dans le recueil de ISAMBERT. — *Recueil général des anciennes lois françaises*, t. XVIII-XX. — Les règlements de police sont rassemblés dans Delamarre.

5° Enfin les ouvrages théoriques sur le pouvoir royal

BOSSUET. — *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture*, 1709.

DREYSS CH. — *Mémoires de Louis XIV pour l'instruction du Dauphin*, 2 vol. 1860. (Ces mémoires, s'ils n'ont pas été écrits par Louis XIV lui-même, ont été certainement revus et approuvés par lui.)

HISTOIRES. — Il n'y a pas d'histoire générale satisfaisante embrassant tout le règne de Louis XIV.

GAILLARDIN. — *Histoire de Louis XIV jusqu'en 1697*, 5 vol., 1871-1875 (partial et inexact).

Les chapitres relatifs à Louis XIV dans les grandes histoires de France ne sont guère utilisables : Michelet est parfois extravagant et Henri Martin est faible, comme à l'ordinaire. Dans la collection Onck en :

PHILIPPON. — *Das Zeitalter Ludwigs XIV* (superficiel pour l'état intérieur).

On trouvera un bon exposé du gouvernement de Louis XIV dans :

RAMBAUD. — *Histoire de la Civilisation*.

On consultera avec fruit, dans l'*Histoire générale*, les intéressants articles cités plus haut, surtout les deux derniers.

Nous avons vu que la seconde période, qui s'étend de 1660 à

1720, est caractérisée à l'intérieur par l'organisation définitive des monarchies absolues en Europe. C'est la monarchie française qui, dans cette période, sert de modèle aux autres : c'est aussi par elle que nous commencerons.

Nous étudierons la monarchie française en deux fois. Dans cette leçon, nous ne nous occuperons que de l'organisation générale de la monarchie, réservant pour la prochaine fois, l'étude détaillée de l'administration. Nous verrons donc aujourd'hui la cour, l'organisation du pouvoir central et le gouvernement qui comprend le gouvernement des affaires laïques et le gouvernement des affaires ecclésiastiques. Cour, Gouvernement et Eglise : telles seront les divisions de notre leçon d'aujourd'hui.

I

La création la plus caractéristique de Louis XIV est l'étiquette. Avant Louis XIV, il y avait déjà, autour du roi, une cour, une maison du roi, c'est-à-dire un ensemble de personnages investis de fonctions domestiques, qui sont en même temps des dignités. A côté de ces fonctionnaires, il y avait encore un certain nombre de gentilshommes en visite chez le roi. Tous ces gens vivaient familièrement avec le souverain, l'approchaient librement, causant et riant avec lui. Cette cour était très gaie et très vivante : les ambassadeurs vénitiens sont frappés du naturel qui y règne et qui contraste si fort avec la raideur de la cour d'Espagne.

Louis XIV a introduit des habitudes différentes. Ce n'est pas un Français, c'est le fils d'une Espagnole et d'un métis de Béarnais et d'Italienne ; il aime la pompe et le cérémonial, et il a organisé sa cour suivant ses goûts. L'ancienne cour se déplaçait très souvent : le roi vivait tantôt à Paris, tantôt dans ses maisons de campagne de Saint-Germain, de Fontainebleau, etc. Louis XIV abandonna peu à peu les anciennes résidences. Paris lui faisait horreur depuis la Fronde, Saint-Germain lui déplaisait parce qu'on découvrait du château la ville de Saint-Denis, la nécropole des rois. Il se créa à Versailles, dans un lieu désert, un palais magnifique, autour duquel s'éleva bientôt une ville. Plus tard, il se construisit, près de là, deux nouvelles maisons de campagne, Trianon, et Marly, qui devint vers la fin de sa vie sa maison favorite, son lieu de retraite.

La cour se fixa à Versailles. On trouvera une très bonne description de la vie qu'on y menait dans Spanheim : il a très bien marqué, dans ses *Réflexions générales*, les caractères saillants de

la nouvelle cour : 1° le règlement de la vie du roi qui devient un spectacle, presque une cérémonie religieuse ; 2° le grand luxe qui vient de l'économie avec laquelle sont administrées les finances de l'Etat ; 3° la grande soumission des nobles ; 4° l'ordre parfait qui règne dans cette assemblée nombreuse et qui tient à la bonne organisation de la police et à la défense des duels ; enfin 5° la contrainte, la dissimulation et l'ennui mortel qui règnent dans cette cour. « Tout y est, dit-il, plus concerté, plus réservé, plus contraint et aussi moins libre, moins ouvert, moins réjouissant que ne porte le génie ordinaire de la nation. »

Les personnes de qualité se pressent à la cour, attendent debout et silencieuses dans les antichambres. C'est Louis XIV qui a amené cette foule à Versailles. Il tient à ce qu'on vienne, et ne donne de places ou de pensions qu'à ceux qui sont assidus à lui faire la cour. « On ne le voit jamais, » dit-il, quand on lui parle d'un gentilhomme qui ne vient pas à la cour.

Il a créé ainsi une classe nouvelle, celle des courtisans, qui se recrute parmi les nobles et les prélats, et qui devient la première classe de la nation. La noblesse est coupée en deux : la noblesse de cour, qui accapare toutes les faveurs, et la noblesse de province, qui vit confinée dans ses terres et n'a point de part aux emplois et aux fonctions.

La cour perd tout caractère militaire. Le costume élégant de Louis XIII, qui sentait encore le soldat, fait place à un costume chargé de dentelles et de rubans. Louis XIV, en effet, n'a rien du soldat : c'est un bourgeois ; il porte une canne, va en carrosse, n'aime ni le cheval, ni la chasse, et mène une vie sédentaire.

Cette cour est devenue le centre de la vie française, publique et privée : elle représente le modèle des bonnes manières pour les bourgeois et les souverains étrangers. Ces allures dignes et raides, qu'on appelle les manières nobles, cette vie pompeuse et frivole, qui consiste à ne rien faire et à s'ennuyer, font l'admiration universelle et sont imitées partout. L'étiquette s'introduit dans tous les mondes.

Madame, la seconde femme du duc d'Orléans, qui était pourtant très hautaine, mais qui était aussi très gaie et très naturelle, s'ennuyait beaucoup au milieu de cette cour et l'a bien jugée. Voici quelques traits choisis dans sa correspondance. En 1690, elle devait aller en Lorraine avec son mari, mais elle en a été empêchée, parce que « le roi n'a pas voulu permettre qu'on trouvât un moyen terme pour la difficulté au sujet du cérémonial. Le duc de Lorraine prétendait avoir une chaise à bras devant Monsieur et devant moi, parce que l'Empereur lui en accorde une.

Leroi répondit que l'Empereur avait son cérémonial et lui le sien... Monsieur veut bien donner une chaise à dos et le roi y consent, mais le duc prétend être traité comme un Electeur, et c'est ce que le roi ne veut pas admettre. Monsieur avait proposé de faire comme chez le roi d'Angleterre : il prétend ne pas nous donner de chaise ; nous, de notre côté, nous en prétendons une, c'est pourquoi il ne s'assied que sur un tabouret quand nous sommes là. Mais le roi n'a pas voulu en entendre parler, et alors, pour ne pas faire de haute lutte un affront au duc, nous avons renoncé à notre voyage. »

Le 16 décembre 1700, elle écrit : « On apprend à se tenir à Marly. Souvent, la plupart du temps même, on est seize ou dix-sept à table et on n'entend pas un mot. » Et le 3 février 1707 : « Toute l'année, je dine seule et je me hâte autant que possible. Il n'y a rien de plus ennuyeux que de manger seule en ayant autour de soi vingt individus qui vous regardent mâcher et comptent les bouchées... Le soir, je soupe avec le roi, nous sommes cinq ou six à table, chacun avale sans dire une parole, comme dans un couvent. Tout au plus, dit-on, quelques mots tout bas à son voisin. »

A la fin du règne, cette belle discipline se relâche, sous l'influence du jeu, à ce qu'il semble. Madame, qui, en sa qualité d'Allemande, est habituée à voir maintenir la distinction des rangs très sévèrement, se montre très choquée du laisser aller de la cour : « Il y a deux raisons, écrit-elle le 11 février 1700, pour lesquelles le respect disparaît de partout. La première, c'est que Monseigneur (le Dauphin) ne se soucie de rien.... En second lieu, le lansquenet y est pour beaucoup. On veut avoir du monde qui puisse jouer gros jeu, or les gens de haute naissance ne sont pas les plus riches, on joue donc avec toute sorte de racaille, pourvu qu'ils aient de l'argent. On permet à toutes femmes, jusqu'aux femmes de chambre, de mettre à la réjouissance, et, pour qu'elles puissent rester au jeu, on leur fait prendre place ; dès lors les femmes de qualité ne peuvent rester debout ; tout le monde est assis sans distinction de rang ni de qualité. » Et le 2 août 1705 : « On ne sait plus du tout qui on est. Quand le roi se promène, tout le monde se couvre ; la duchesse de Bourgogne va-t-elle se promener, elle donne le bras à une dame et les autres marchent à côté : on ne voit donc plus qui elle est. Ici (à Marly), au Salon, et à Trianon, dans la galerie, tous les hommes sont assis devant Mgr le Dauphin et Madame la duchesse (de Bourgogne). Quelques-uns sont même étendus tout de leur long sur les canapés ; jusqu'aux frotteurs qui jouent aux dames dans cette

galerie. J'ai grand'peine à m'habituer à cette confusion, on ne se fait pas idée comme tout est maintenant, cela ne ressemble plus du tout à une cour. » Enfin, le 24 octobre 1715 : « Je vois beaucoup d'hommes, écrit-elle, mais peu de femmes chez moi. Elles ne veulent pas venir me voir, parce que je ne peux souffrir qu'elles se présentent devant moi toutes débraillées et en écharpe, comme on va chez Mesdames d'Orléans et de Berry. Les jeunes gens ne savent pas ce qu'est le respect, ils n'ont jamais vu de vraie cour. » Telle était la cour de Louis XIV à la fin de son règne.

Dans le gouvernement, Louis XIV a apporté aussi des habitudes nouvelles. Depuis un demi-siècle, l'usage s'était établi que le roi ne gouvernait pas lui-même et confiait la direction des affaires au premier ministre, assisté du Conseil privé.

Louis XIV n'a plus voulu de premier ministre : à la mort de Mazarin, il a déclaré qu'il gouvernerait seul. Dans ses *Mémoires*, il expose ainsi le système de gouvernement qu'il décida alors d'adopter : « J'étais résolu à ne prendre point de premier ministre et à ne pas laisser faire par un autre la fonction de roi pendant que je n'en aurais que le titre. Mais, au contraire, je voulais partager l'exécution de mes ordres entre plusieurs personnes, afin d'en réunir l'autorité en la mienne seule. » Résolu à gouverner lui-même, il se fit une règle de travailler régulièrement : « Je m'établis pour règle de travailler deux fois par jour à l'expédition des affaires ordinaires, ne laissant pas de m'appliquer en tout temps à ce qui pouvait survenir extraordinairement. » En 1690, Spanheim nous apprend qu'il tenait séance tous les matins, excepté le mercredi, qui était réservé à la chasse.

Il partage son temps entre quatre conseils : le conseil d'En-haut, le conseil des finances, le conseil des dépêches et le conseil de conscience. Deux de ces conseils ont été créés par lui : celui des finances, qui a été institué au début même de son règne personnel (15 septembre 1661), et le conseil de conscience. Il ne va guère aux autres conseils, au conseil privé ou des parties, par exemple, sorte de tribunal administratif, qu'il laisse présider par le chancelier.

Le véritable conseil de gouvernement, c'est le conseil d'En-haut, appelé encore Conseil d'Etat tout court, ou Conseil secret. Le roi le préside trois fois par semaine. Ce conseil comprenait autrefois les quatre secrétaires d'Etat et les chefs de services. Louis XIV n'y a plus admis que ses hommes de confiance ; il n'y en a guère que quatre ou cinq, entre lesquels il a partagé les affaires : c'est ce que nous appellerions aujourd'hui le ministère.

Deux de ces ministres portent des titres d'office : le chancelier, qui préside à la justice, et le contrôleur général qui préside aux finances ; les autres ont le titre de secrétaires d'Etat. Aucun membre ne fait partie de droit de ce conseil : Louis XIV y appelle qui lui plait.

Ces ministres ne portent pas toujours le même titre et le partage des attributions n'est pas encore fixe ; il y a cependant certains services, qui sont alors constitués définitivement sans un titulaire spécial et qui sont l'origine de quelques-uns de nos ministères actuels : la justice, la guerre, les affaires étrangères, les finances. Le contrôleur général des finances est chargé en outre des travaux publics, de l'agriculture et du commerce. Quant aux autres services, comme la marine, les colonies, les bâtiments, la Maison du Roi, ils sont donnés tantôt à un ministre, tantôt à un autre.

Pour être plus sûr d'être le maître, Louis XIV a pris comme principe de choisir ses ministres parmi les gens de petite naissance : « Je crus, dit-il dans ses *Mémoires*, qu'il n'était pas de mon intérêt de chercher des hommes d'une qualité plus éminente, parce qu'ayant besoin sur toutes choses d'établir ma réputation, il était important que le public connût, par le rang de ceux dont je me servais, que je n'étais pas en dessein de partager avec eux mon autorité, et qu'eux-mêmes, sachant ce qu'ils étaient, ne connussent pas de plus hautes espérances que celles que je voudrais bien leur donner. » Pour que ces petites gens, qu'il appelle au ministère, ne s'élèvent trop haut, il s'attache à exciter leur jalousie mutuelle. « Il faut, conseille-t-il au Dauphin, que vous partagiez votre confiance entre plusieurs, d'autant que chacun de ceux auxquels vous en faites part, étant, par une émulation naturelle, opposé à l'élévation de ses rivaux, la jalousie de l'un sert souvent de frein à l'ambition des autres. »

Il s'imagina ainsi décider tout lui-même : « Beaucoup de gens se persuadaient, dit-il dans ses *Mémoires*, que dans peu de temps, quelqu'un de ceux qui m'approcheraient s'emparerait de mon esprit et de mes affaires... Mais le temps leur fit voir ce qu'ils en devaient croire. On me vit marcher constamment dans la même route, vouloir être informé de tout ce qui se faisait, écouter les prières et les plaintes de mes moindres sujets, savoir le nombre de mes troupes et l'état de mes places, traiter immédiatement avec les ministres étrangers, recevoir les dépêches, faire moi-même une partie des réponses, régler la recette et la dépense. » En fait, ce sont les ministres qui dirigent les affaires, et la preuve c'est que la politique de Louis XIV a changé

avec ses conseillers. Seulement ils ont l'habileté de présenter au roi leurs propres propositions en lui faisant croire qu'elles viennent de lui. On le voit très bien dans les Mémoires que Colbert soumet au roi et où il expose les idées que Louis XIV présente ensuite peu de temps après comme siennes.

Les ministres deviennent ainsi des personnages considérables et les maîtres de l'Etat. Ils profitent de leur situation pour s'enrichir et pour s'élever : ils achètent des terres, dont ils portent les titres, ils prennent rang parmi les grands seigneurs, marient leurs enfants dans les plus nobles familles du royaume. Comme, à cette époque, l'esprit de famille est extrêmement vif, les ministres font monter leurs parents avec eux : ils leur distribuent les places, les offices, les bénéfices, les font même entrer au Conseil, cherchent à assurer à leurs enfants la survivance de leurs charges et fondent ainsi des dynasties de ministres.

Au début du règne, Louis XIV a trois ministres : Le Tellier, qui est de petite noblesse, Hugues de Lyonne, qui est le fils d'un conseiller au parlement de Grenoble, et Colbert, qui est le fils d'un bourgeois de Reims, qui avait acheté une charge de secrétaire du roi à Paris. Lyonne est remplacé à sa mort par Pomponne (1671-1679), un ancien ambassadeur, de la famille des Arnauld, une vieille famille d'intendants. Tous ces ministres sont des créatures de Mazarin. Peu à peu le pouvoir se concentre dans les deux familles Le Tellier et Colbert. Le premier Le Tellier, d'abord secrétaire de la guerre, devient chancelier ; son fils, Louvois, lui succède à la guerre, et, après sa mort, il est remplacé par son fils, Barbezieux. Un de ses parents, Le Pelletier, succède à Colbert aux finances. Le grand Colbert est contrôleur général ; son frère Colbert, de Croissy, succède à Pomponne aux affaires étrangères ; son fils, le marquis de Seignelay, devient secrétaire de la Marine ; le fils de Croissy, Torcy, devient secrétaire d'Etat des affaires étrangères après son père ; un neveu de Colbert, Desmarets, est contrôleur général pendant les dernières années du règne (1708-1715) ; un autre parent de Colbert, son oncle maternel, Pussort, est chargé de la rédaction des codes. Il n'y a guère que deux ministres qui ne se rattachent pas à ces deux familles : Pontchartrain, qui appartient lui-même à une autre dynastie, celle des Phélypaux, et Chamillart.

Le gouvernement de Louis XIV est donc en somme un gouvernement de petits bourgeois, et encore d'un petit nombre de familles de petite bourgeoisie.

Dans ce gouvernement, tout le pouvoir est concentré dans les mains du roi, c'est-à-dire, dans la pratique, dans les mains de

ses commis. Ils exercent ce pouvoir directement, sans être tenus de prendre conseil, sans être contrôlés par personne. Louis XIV avait horreur de tout ce qui pouvait ressembler à un gouvernement par la nation : « Il est certain, dit-il, que cet assujettissement qui met le souverain dans la nécessité de prendre la loi de ses peuples est la dernière calamité où puisse tomber un homme de notre rang. » Il n'aime pas davantage les corps constitués : il ne peut même pas souffrir les *remontrances* du Parlement. En 1666, Louis XIV fait assembler le Parlement pour lui dire qu'il ne veut plus qu'on parle d'*édits vérifiés* : « Car enfin, dit-il dans ses *Mémoires*, je voulais me servir de cette rencontre pour faire un exemple éclatant ou de l'entier assujettissement de cette compagnie, ou de ma juste sévérité à la punir. »

Il semble bien que Louis XIV ne reconnait aucun droit, ni politique, ni même civil, à ses sujets. Leur vie et leurs biens lui appartiennent. « Les rois, dit-il, sont seigneurs absolus et ont naturellement la disposition pleine et libre de tous les biens, tant des séculiers que des ecclésiastiques. » Cependant « c'est une grande erreur parmi les souverains, de s'approprier certaines choses et certaines personnes comme si elles étaient à eux d'une autre façon que le reste de ce qu'ils ont sous leur empire. Les deniers qu'ils ont dans leur cassette et ceux qui demeurent entre les mains de leurs trésoriers et ceux qu'ils *laissent* dans le commerce de leurs peuples doivent être pour eux également ménagés. » Remarquez le mot « *laissent* » qui semble indiquer que, pour Louis XIV, les sujets ne jouissent de leurs biens que parce que le roi, le véritable propriétaire, le veut bien.

Bien entendu, Louis XIV ne supporte aucune critique. Il a organisé très fortement la censure des imprimés ; il a introduit l'usage d'arrêter les gens sur un simple ordre signé du roi, une *lettre de cachet*, et de les faire enfermer à la Bastille sans aucune formalité judiciaire. On peut consulter à ce sujet les très curieuses archives de la Bastille, qui sont publiées par M. Ravaisson.

III

Dans le gouvernement de l'Eglise, Louis XIV a aussi innové. Ses prédécesseurs avaient la disposition de toutes les charges d'Eglise et ils percevaient la *régale*, c'est-à-dire le revenu des évêchés vacants, dans toutes les provinces, sauf les quatre du Midi ; en échange, ils avaient renoncé, par l'abolition de la *Pragmatique*, à faire de l'Eglise de France un corps indépendant, et reconnu la suprématie du pape.

Louis XIV se considérait comme le chef de l'Eglise de France et il voulait y être le maître, comme il était le maître dans l'Etat. Il n'entendait pas partager son pouvoir avec le pape, et il n'entendait pas non plus tolérer des dissidents. Il eut donc à la fois à lutter contre le pape et contre plusieurs sectes dissidentes, contre les jansénistes, contre les quietistes, et surtout contre les protestants.

Le conflit avec le pape éclata à l'occasion de la *gabelle*. Le roi avait décidé par l'édit du 10 février 1673, que la *régale* serait perçue dans tout le royaume, sans excepter les quatre provinces qui en avaient été dispensées jusque-là. Tous les évêques se soumirent sauf deux, ceux d'Alet et de Pamiers, qui en appelèrent au pape. Le roi fit saisir le temporel des deux opposants: ils répondirent en excommuniant tous ceux qui se soumettraient au décret royal et le pape intervint en leur faveur (1678). Le roi répondit au pape en faisant rédiger et voter par l'Assemblée du clergé de 1682 une *déclaration* en 4 articles.

Le premier article déniait au pape toute puissance dans les choses temporelles; le troisième maintenait pour l'Eglise de France le droit d'avoir ses règles, ses coutumes et ses constitutions particulières: c'est ainsi que le gouvernement français n'avait pas admis intégralement tout ce qui avait été décidé au concile de Trente. Les deuxième et quatrième articles attaquaient directement le pape et reprenaient la théorie du Concile de Constance, à savoir que les conciles œcuméniques sont supérieurs au pape.

La déclaration provoqua des résistances même en France. Le roi avait ordonné au Parlement et à la Sorbonne d'enregistrer l'édit royal, qui avait donné force de loi à la déclaration du clergé. Le Parlement obéit avec empressement; mais les docteurs de la Sorbonne résistèrent, et plusieurs proposèrent de faire des remontrances à Sa Majesté sur la difficulté d'enseigner et de soutenir les propositions du clergé, surtout l'article 4, qui visait l'infailibilité du pape; d'autres étaient d'avis qu'on transcrivit l'édit sur les registres de la Faculté, mais en ajoutant « improbantes », pour bien marquer que la Faculté désapprouvait l'édit. La discussion fut longue: nous la connaissons en détail par le rapport d'un agent du roi qui assistait aux séances. « Le 15 juillet, dit-il, la plus saine partie des docteurs, au nombre de 35, alla à approuver tout ce qui avait été fait et à enregistrer sur-le-champ. Vingt-neuf autres, gens de cabale pour la plupart, furent d'avis qu'avant l'enregistrement on fit des remontrances au roi... L'assemblée finit à l'heure accoutumée sans qu'il y eût rien de décidé. » Le Parlement, informé du retard « et de la continuation des cabales...

fit appeler vingt des plus anciens docteurs et leur défendit de s'assembler jusqu'à nouvel ordre et ordonna que l'édit et la déclaration seraient mis sur le registre de la Faculté, qui fut à cet effet apporté au greffe de la Cour... Le roi, ayant su depuis que les auteurs de la cabale avaient tenu des discours fort emportés... a donné des ordres à huit des plus coupables de se retirer de Paris et de s'en aller dans les lieux qui leur ont été indiqués. »

Louis XIV n'eut pas raison du pape aussi facilement. Celui-ci avait répondu à la Déclaration en refusant de reconnaître la nomination des évêques qui y avaient adhéré : on ne put donc plus nommer d'évêques en titre. Le roi tint bon cependant ; mais, quand il se fut engagé dans la guerre contre la Ligue d'Augsbourg, il céda pour ne pas avoir encore contre lui le pape (1693). Les seize évêques qui avaient signé la Déclaration de 1682 et qui vivaient encore, firent une contre-déclaration par laquelle ils déclaraient n'avoir voulu contester aucun des droits du pape : « Je déclare, disait cette déclaration, qu'il n'y eut jamais rien de plus éloigné de la pensée et de l'inclination des évêques de l'Assemblée que de rien prononcer contre l'autorité des pontifes de Rome, même en faveur de celle des conciles, puisque ce qui se dit de l'autorité des uns doit toujours s'entendre et s'expliquer sans préjudice de l'autorité des autres. » Louis XIV abandonnait donc toutes ses prétentions et s'humiliait devant le pape.

Contre les jansénistes, il y eut deux persécutions : la première en 1663 ; la seconde de 1708 et 1710. L'histoire de ces persécutions est bien connue, parce qu'elle tient une grande place dans les œuvres littéraires de ce temps, mais elle n'en est pas moins d'une importance secondaire. Je la laisse de côté, de même que la persécution contre les *quiétistes*, parce que tous ces événements n'ont influé en rien sur la marche générale des événements.

A la différence de ces luttes contre de petites sectes dissidentes, qui n'ont d'intérêt que pour l'histoire de l'Eglise et dans une certaine mesure pour l'histoire littéraire, la persécution contre les protestants a eu des conséquences très graves, et il nous faut y insister tout particulièrement.

A l'avènement de Louis XIV, les protestants avaient, de par l'Edit de Nantes, la liberté de conscience dans tout le royaume et la liberté de culte dans certaines villes désignées dans l'Edit. Dès le début de son règne, Louis XIV a travaillé à combattre le protestantisme, et la révocation de l'Edit de Nantes n'a été que le couronnement d'une série de mesures destinées à extirper l'hérésie du royaume.

Ce qui fait l'originalité de la persécution des protestants sous

Louis XIV, c'est que ce roi a employé contre les hérétiques un procédé nouveau. Les autres rois persécuteurs leur avaient laissé le choix entre la conversion et l'exil ; lui leur a ordonné de se convertir et leur a défendu d'émigrer.

Il y avait en France un million et demi de réformés environ. Leur conversion était difficile : ils étaient très attachés à leur religion, qu'ils suivaient depuis plusieurs générations déjà ; la liberté de conscience leur avait été garantie par un Edit royal, qui n'était pas seulement un simple acte de la volonté du roi, mais un engagement moral pris par le roi envers les réformés.

Aussi Louis XIV ne révoqua-t-il pas l'Edit de Nantes tout d'un coup. La révocation fut précédée d'une longue série de mesures destinées à amener la conversion des huguenots. Faut-il faire honneur au roi de ce plan concerté d'avance et suivi très rigoureusement ? On a dit que Louis XIV avait été poussé par Louvois, par M^{me} de Maintenon. M. Puaux a définitivement établi qu'en cette affaire, comme dans toutes les autres, Louis XIV n'avait été qu'un instrument ; la persécution contre les protestants a été inspirée et menée jusqu'à la fin par le Conseil de conscience et les Assemblées du clergé. Ces assemblées, composées des députés de tout le clergé, se réunissaient tous les cinq ans : ils votaient le don gratuit du clergé au roi et lui présentaient ses doléances. A chaque assemblée, les députés protestent contre la tolérance accordée aux hérétiques et poussent à la persécution. Un grand nombre de leurs propositions furent transformées en édit par le roi, et on peut suivre dans leurs procès-verbaux les différentes phases de la persécution. On peut en distinguer trois.

Dans la première, il ne s'agit pas encore de forcer les protestants à se convertir ; on se borne à interpréter l'Edit de Nantes de la façon la plus défavorable aux réformés. En 1655, l'archevêque de Reims, à l'assemblée du clergé, après avoir « montré les plaies profondes faites tous les jours à l'Eglise par la violence de ceux de la religion prétendue réformée », déclare « que l'Eglise serait consolée en quelque manière si les choses se trouvaient réduites à l'observation de l'Edit de Nantes ». L'année suivante, une déclaration royale ordonne l'envoi de commissaires pour connaître des infractions à l'Edit.

En 1665, « Messieurs les archevêques, évêques et autres ecclésiastiques, députés en l'assemblée générale du clergé, supplient très humblement le roi de leur accorder » une série de mesures contenues dans un mémoire en 22 articles et ne tendant à rien moins qu'à retirer aux protestants tous les droits. Le roi leur répond en promettant « d'interpréter favorablement tout ce qui

pouvait n'être pas bien expliqué par les Edits. » — « Favorablement », c'est-à-dire défavorablement pour les protestants. Un certain père jésuite, le P. Megnier, interprète ainsi l'Edit dans son *Exécution de l'Edit de Nantes*, parue en 1662 : « L'étude approfondie du texte du traité de 1598 ne porte nulle part que l'enterrement d'un prétendu réformé puisse être fait de jour, il doit donc être fait de nuit. »

C'est ainsi qu'on interprète toutes les clauses de l'Edit. Comme, pour les écoles, l'acte de 1598 ne dit pas combien elles pourront avoir d'instituteurs et quelles matières pourront y être enseignées, un édit interprète qu'il n'y aura par ville qu'une seule école, qu'un seul maître, et qu'il ne pourra enseigner qu'à lire, écrire et chiffrer. En 1681, une déclaration royale porte que les enfants pourront se convertir à sept ans, attendu qu'à cet âge « les enfants sont capables de raison et de choix dans une matière aussi importante que celle de leur salut. »

En employant ce système d'interprétation, on arrive à rendre la vie impossible aux huguenots ; des édits leur interdisent graduellement un certain nombre de professions, mais il ne semble pas qu'ils aient été exécutés dans toutes les provinces. En même temps, une caisse de conversion est créée pour fournir des gratifications aux nouveaux convertis.

Dans la seconde phase, les moyens pacifiques ne paraissent plus suffisants, on emploie la force, mais d'une façon détournée. Les intendants répartissent les charges et les logements des soldats de telle sorte que les huguenots en supportent la plus grande part. Les dragons, qu'on loge chez eux, commettent toutes sortes d'excès, sur lesquels l'autorité ferme les yeux. Cette fois, l'effet est considérable : les protestants se convertissent en masse pour se débarrasser des dragons.

Louis XIV a cru qu'il ne restait plus de protestants, d'autant plus que les intendants, pour se faire valoir, avaient grossi le nombre des conversions. C'est alors qu'il se décida à révoquer l'Edit de Nantes, comme étant désormais sans objet.

L'acte de la révocation est lié à l'assemblée du clergé de 1683. L'archevêque de Paris, qui présidait, déclara que « l'Edit de Nantes ne pouvait plus servir de loi générale en raison des modifications et des interprétations qui en avaient été faites en différentes occasions. » Le roi, cédant à ces conseils, rendit un édit révoquant l'Edit de Nantes, attendu, disait-il, que « la meilleure et la plus grande partie de nos sujets de ladite religion prétendue réformée ont embrassé la catholique, ce qui rend l'Edit inutile ».

Toutefois il réservait, par un article, la liberté de conscience pour les protestants qui restaient encore.

Ceux-ci voulurent profiter de la liberté qui leur était accordée : on s'aperçut alors qu'ils étaient plus nombreux qu'on ne le croyait. Le gouvernement fut amené à prendre des mesures violentes. Un édit ordonna aux pasteurs de quitter le royaume sous peine de mort ; un autre condamna aux galères les protestants convertis qui retourneraient à leur ancienne foi. On enleva aux protestants leurs enfants pour les instruire dans la religion catholique. Exaspérés, les réformés quittèrent le royaume. On les laissa faire tout d'abord ; puis le gouvernement s'effraya de cette émigration en masse et défendit aux réformés d'émigrer sous peine de mort.

Louis XIV a-t-il réussi à détruire l'hérésie par ces mesures ? Si les protestants n'ont point été entièrement exterminés, ils ont toutefois disparu dans les pays les plus vivants de la France, dans les pays du Nord ; mais ils sont restés encore nombreux dans le Midi, dans le Languedoc, dans la Guyenne et dans la Gascogne. En somme l'opération a à peu près réussi.

Dans son ensemble, voici quels sont les résultats du long règne de Louis XIV : il a créé la cour moderne, établie à demeure auprès du souverain ; il a réglementé le mécanisme gouvernemental ; il a réussi à vaincre toutes les oppositions politiques ou religieuses, mais il a échoué contre le pape.

II.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

COURS DE M. E. DROZ

(*Faculté des Lettres de Besançon*)

Taine. — Histoire de la Littérature anglaise.

RÉSUMÉ DE L'INTRODUCTION. — COUP D'ŒIL SUR LE LIVRE.

Résumons à grands traits cette introduction.

L'étude et l'intelligence des littératures a fait une révolution dans l'histoire. D'abord d'un simple compte rendu elle a fait un tableau où se voit l'homme des temps divers avec la couleur

de sa peau et de son poil, avec son costume, à sa table, dans la société, dans la famille, avec ses gestes, avec ses armes, bref une résurrection ou une évocation de toute son existence. Mais cette représentation fidèle de l'homme extérieur n'est pas sa fin à elle-même ; elle ne sert qu'à nous faire pénétrer au moyen d'indices jusqu'à l'homme intérieur, qui se projette dans tous ses actes physiques, intellectuels, moraux. Ces actes sont des effets dont l'histoire, devenue psychologique, cherche la cause dans les facultés de l'homme intérieur. La littérature est si bien l'instrument propre à cette recherche que ce perfectionnement de l'histoire a été dans notre siècle l'œuvre de la critique littéraire. Reste maintenant à entreprendre une nouvelle tâche, à tenter un nouveau progrès. Il faut des psychologies particulières tirer une psychologie générale. Les divers états ou opérations de l'homme invisible ont des causes générales, qui donnent des caractères communs aux effets qu'elles engendrent et en font un système. La dernière et la plus générale de ces causes, celle qui les domine et les produit toutes, réside dans la manière d'être originelle des images ou représentations des objets ; de l'imagination, ainsi entendue, dépend la manière de concevoir le monde et le règlement de l'activité ; là est le germe de toutes les variétés humaines. Trois forces contribuent à établir cet état primordial : la race, le milieu, le moment. Les facultés génératrices, producteur commun de toute une civilisation, affectent toutes les parties de cette civilisation et y laissent des empreintes d'autant plus profondes et d'autant plus semblables entre elles que ces parties ont entre elles plus d'éléments communs. D'où il suit que toutes ces parties sont solidaires les unes des autres, selon la loi des dépendances mutuelles. Les choses simultanées étant ainsi réglées, les choses consécutives le sont par la loi de succession constante, c'est-à-dire qu'il y a des couples inséparables d'antécédents et de conséquents dans le monde moral aussi bien que dans le monde physique, de telle façon que, l'antécédent étant donné, nous pouvons ou devons prévoir le conséquent, et que, le conséquent donné, nous savons sûrement après quel antécédent il est venu. Dans l'univers tout entier le mécanisme est parfait, et l'histoire n'est qu'un problème de mécanique appliqué à la psychologie. Elle peut établir les causes des événements, et, en réunissant les événements semblables, déterminer les causes des groupes d'événements, des religions, des arts ; elle établit le système d'idées et d'émotions particulier à des classes d'hommes, artistes, croyants, nomades ; système formé par quelque disposition maîtresse et quelque trait dominateur. Pour cons-

tituer cette psychologie ou ces psychologies, il n'y a pas d'instrument aussi utile que les grands ouvrages littéraires, parce que leur succès même dans un siècle ou auprès d'une race atteste qu'ils sont significatifs de ce siècle et de cette race.

Je peux vous dire maintenant pourquoi, malgré certains inconvénients, je me suis résolu à étudier dès l'année dernière la préface des *Essais de critique et d'histoire*, bien que postérieure de deux années. Mon prétexte ou ma justification était que la plupart des *Essais* précédés de cette préface ont paru avant la *Littérature anglaise* ; mais j'ai cédé surtout à une raison pédagogique, pour parler le langage du jour ; la *Préface* élague les branches libres et touffues de l'*Introduction* ; elle diminue le nombre des exemples, qui dans l'*Introduction* résument à peu près l'histoire universelle, ni plus ni moins ; aux vues hasardées jetées en passant et à poignée, elle substitue quelques constructions historiques, non moins hasardeuses peut-être, mais que Taine tâche d'étayer avec des appuis de quelque solidité au moins apparente ; enfin il y concentre l'effort de sa démonstration sur deux lois essentielles : la loi des dépendances mutuelles, et la loi des conditions que j'ai tout à l'heure nommée, pour plus de clarté, loi de succession constante. En somme, on y trouvait le principal de l'*Introduction* ; et c'est pourquoi j'ai commencé par l'examiner, dans la pensée que, devenus familiers avec les problèmes essentiels posés et prétendument résolus dans l'un et dans l'autre morceau, vous pourriez suivre avec moins de peine cette analyse presque verbale, cette critique continue et détaillée de l'*Introduction*, où je me proposais d'étudier l'esprit de Taine en même temps que sa méthode.

La méthode dépend de l'esprit, est-ce la peine de le dire ? L'esprit est philosophique par sa curiosité des causes, par son goût de la généralisation. Il n'est ni philosophe ni scientifique par la méconnaissance de son objet, l'âme humaine, dont il oublie à tout moment le fonds commun dans tous les hommes et les différences propres dans tous les individus. Quoique Taine ait protesté contre cette critique, il est bien vrai qu'il a procédé en histoire à la façon des géomètres, constituant des groupes d'Anglais, de Classiques, de Latins, considérés comme égaux ou apalogues entre eux à la façon des circonférences et des parallélogrammes, sans prendre garde qu'il constituait, ensuite et à côté, des sous-groupes ou d'autres groupes pourvus de caractères contradictoires aux premiers, et qui doivent cependant recevoir à la fois les uns et les autres le même individu ; par exemple, et pour fixer vos idées, les races germaniques ont l'esprit intuitif en opposition avec les races classiques qui ont l'esprit oratoire ;

or Michelet est un voyant, et Dryden un orateur, quoique le premier soit d'une race classique, et l'autre d'une race germanique. C'est cependant d'après l'examen des groupes ainsi constitués qu'il détermine les facultés maitresses, causes de toute l'activité du groupe ; cette détermination d'une cause invisible serait déjà très difficile dans une race homogène ; combien doit-elle être plus malaisée et plus inexacte, quand il s'agit d'un groupement hétérogène ? Aussi est-ce une prétention puérile de déduire les conséquences de la formule ainsi trouvée. De fait, l'examen du livre de Taine vous montrera des exemples nombreux où la race prend un caractère contraire à son caractère initial. Si la race, c'est-à-dire la totalité d'un peuple, dément le type moyen établi à l'origine, les individus s'en écartent bien plus encore dans des occasions nombreuses, et nous trouvons dans la même race, le même milieu, le même moment des individus très différents les uns des autres. Comment des faits aussi visibles, aussi patents, aussi connus de tous, n'ont-ils pas averti Taine de son illusion ? C'est qu'il avait l'imagination philosophique pour faculté maitresse ; ce jugement, aussi cruel que vrai, est de M. Paul Bourget, qui d'ailleurs en fait un éloge : Taine a imaginé des causes en histoire, il a imaginé en histoire les suites des causes ainsi imaginées, et il a fait l'histoire de sa vision, sans se laisser prendre aux sollicitations de l'histoire vraie qu'il déroulait parfois lui-même dans sa vérité en la voyant sans la regarder (1).

La cause de toutes ces erreurs, c'est d'avoir méconnu qu'en dehors des sciences exactes, il n'y a pas d'équivalents et à peine d'analogues. Taine s'est défendu dans une lettre à Ernest Havet, datée du 29 avril 1864, et que cite M. Monod, d'avoir prétendu qu'il y eût en histoire des théorèmes analogues à ceux de la géométrie, et en effet il était sur la pente de le dire, mais il ne l'a pas dit. Pourquoi donc parlait-il si volontiers de formule, de courbe, de problème de mécanique ? Dans sa lettre, il déclare nettement que l'histoire n'est pas une science analogue à la géométrie, mais à la physiologie et à la zoologie. De même, dit-il, qu'il y a des rapports fixes, mais non mesurables quantitativement, entre les

(1) Cf. Montesquieu, Préface de l'*Esprit des lois* : « J'ai posé les principes et j'ai vu les cas particuliers s'y plier comme d'eux-mêmes. » Taine a vu certains faits qui se pliaient à ses principes, et il en a été hypnotisé, si bien qu'il a cru voir plier ceux qui ne pliaient pas, et qu'il a infléchi ceux qui étaient par trop raides. Il parle (t. V, p. 156) du « plaisir très profond et très pur de voir agir une âme selon une loi définie. » Par malheur sa perception est trop souvent une hallucination vraie, selon les termes de sa définition fameuse.

organes et les fonctions d'un corps vivant, de même il y a des rapports précis, mais non susceptibles d'évaluations numériques, entre les groupes de faits qui composent la vie sociale et morale. » Avec Taine, on est toujours empêché de suivre une idée par quelque confusion dans sa pensée sur un point de détail. Sans parler d'expériences plus délicates, le dynamomètre par exemple est un moyen de mesurer quantitativement un rapport entre un organe et une fonction ; mais visiblement Taine, quoiqu'il parle d'un corps vivant, pense au corps vivant, lequel ne vit pas et ne se laisse pas mesurer. Ensuite, quelle comparaison entre les rapports d'un organe avec une fonction d'une part, et d'autre part les rapports réciproques de groupes de faits, qui sont entre eux comme des effets d'une même cause, tandis que la fonction est à l'organe comme l'effet à sa cause ? Qu'il eût mieux valu laisser là ces sciences inexactes, comme les appelle si justement Taine ! — Enfin, venons-en au fait : « La question se réduit à savoir (non, elle ne se réduit pas à ce seul point) si l'on peut établir des rapports précis non mesurables entre les groupes moraux, c'est-à-dire entre la religion, la philosophie, l'état social, etc., d'un siècle et d'une nation. Ce sont ces rapports précis, ces relations générales nécessaires, que j'appelle lois avec Montesquieu ; c'est aussi le nom qu'on leur a donné en zoologie et en botanique. » Si la question se réduisait à reconnaître ou à nier les relations mutuelles des diverses parties d'une civilisation, on ne voit pas que le désaccord dût être à craindre parmi les savants et même parmi les ignorants ; il y aurait unanimité ; il y a toujours eu unanimité pour croire que ces rapports sont réels. Et si Taine avait cru faire là une invention vraiment neuve, il faut convenir qu'il se serait singulièrement trompé. Tite-Live, qu'il avait lu pourtant, répète assez ou trop souvent que l'état politique et social de Rome était heureux au temps de l'ancienne religion et des anciennes maximes morales, et qu'avec les changements de l'esprit religieux et de la philosophie morale l'état social et l'état politique de Rome ont changé. Cette réserve faite, je reconnais très volontiers que personne chez nous n'avait parlé avant Taine avec une netteté aussi instructive du système que forment les diverses parties d'une civilisation ; il nous en a fait mieux concevoir l'unité ; il a dicté par là des devoirs aux historiens, et il a fait ainsi œuvre utile. Mais enfin ces rapports étaient connus avant lui, et pas plus après lui qu'avant, ils ne sont devenus mesurables quantitativement. On ne voit pas l'avantage qu'il a eu à citer ou à consulter là-dessus la zoologie et la botanique.

Je ne sais pas s'il a eu grand profit à tirer encore de la zoologie

d'autres secours qu'il explique ensuite: « Vous citez mon parallèle entre la conception psychologique de Shakespeare et celle de nos classiques français (parallèle détestable, soit dit en passant, d'abord parce que nos classiques français, Corneille et Racine, dont Taine fait un groupe, ont des psychologies très différentes, et parce que la psychologie de Racine est aussi pessimiste que celle de Shakespeare), et vous dites que ce ne sont pas là des lois. Ce sont des types, et j'ai fait ce que font les zoologistes, lorsque, prenant les poissons et les mammifères, par exemple, ils extraient de toute la classe et de ses innombrables espèces un type idéal, une forme abstraite commune à tous, persistant en tous, dont tous les traits sont liés, pour montrer ensuite comment le type unique, combiné avec les circonstances générales, doit produire les espèces. C'est là une construction scientifique semblable à la mienne. Je ne prétends pas plus qu'eux deviner sans l'avoir vu et disséqué un être vivant; mais j'essaye comme eux d'indiquer les types généraux sur lesquels sont bâtis les êtres vivants, et ma méthode de construction ou de reconstruction a la même portée en même temps que les mêmes limites. — Je tiens à mon idée, parce que je la crois vraie, et capable, si elle tombe plus tard en bonnes mains, de produire de bons fruits. Elle traîne par terre depuis Montesquieu; je l'ai ramassée: voilà tout. » Il faut croire que Montesquieu l'avait laissée tomber sur les bords de la zoologie. Quoi qu'il en soit, cette fin de la lettre de Taine nous ramène aux groupes et à la maîtresse erreur de l'auteur; ici l'erreur maîtresse est flanquée d'erreurs secondaires, qui, pour être secondaires, n'en sont pas moins énormes. Comparer à la forme abstraite, commune à tous les individus d'une classe, c'est-à-dire à un type moyen, la conception d'un Shakespeare, d'un Corneille, d'un Racine, considérés comme types, ici des Anglais imaginatifs, là des Latins classiques et orateurs, c'est le fait d'un homme qui prendrait la mesure de l'individu le plus grand d'un pays pour fixer la taille réglementaire des conscrits. Taine établit son type sur un maximum, au lieu d'une moyenne. — Et maintenant, sans rechercher si les zoologistes font bien la tâche que leur attribue Taine, et si cette tâche est, dans le reste, plus semblable à celle que fait Taine, je lis dans sa lettre que son travail a été d'indiquer les types généraux sur lesquels sont bâtis les êtres vivants, et sans doute, selon le terme de comparaison, de montrer comment ces types généraux, combinés avec les circonstances générales et particulières (race, milieu, moment), ont produit les espèces, — et ici, je ne vois pas trop ce que peuvent être les espèces, sinon les peuples et aussi les individus à grouper dans certaines classes.

Sur le modèle de Stendhal, Taine en effet s'est appliqué à fixer quelques-uns de ces types généraux, selon la race, quand il s'agit d'un peuple ; selon la faculté maîtresse, quand il s'agit des individus. Et là, en admettant que ses types généraux soient bien établis, ils sont d'une petite utilité, parce que les dérogations individuelles au type nous paraissent énormes, de même que les dérogations temporaires d'un peuple. Qu'est-ce que Taine a ajouté à l'idée commune que tout le monde a des Anglais ? Peu de chose, sinon qu'il les a un peu trop jugés en Anglais, avec une faveur excessive et de grandes illusions sur leurs préoccupations morales. En quoi cette idée des Anglais lui a-t-elle servi ? A-t-il pu l'employer comme un fil conducteur pour se diriger sans tâtonnement dans l'histoire du peuple anglais ? Non, puisqu'au xvii^e siècle et au xviii^e par exemple, la vertu germanique fait place en Angleterre à la licence des peuples du midi et l'esprit national à l'esprit français. Quant aux types formés sur la faculté maîtresse, la discussion que j'ai instituée dans la leçon sur le *Tite-Live* de Taine me dispense d'y insister. Taine a par exemple défini le genre orateur ; mais il fallait, pour être exact, que sa définition fût tout à fait banale ; comme il ne l'a pas faite ainsi, à chaque orateur qu'il a rencontré sur sa route, il a été obligé de montrer en détail comment ce membre du genre manquait de quelque caractère essentiel du genre et présentait quelque caractère contraire.

C'est que (je reviens maintenant à ma proposition, après l'avoir démontrée) ailleurs que dans les sciences exactes, il n'y a pas d'équivalent, à peine d'analogue. Taine a été dupe de son engouement aveugle pour les méthodes des sciences, et il n'a pas été assez attentif aux conditions particulières de sa propre étude. Il n'a pas pensé que nous vivons l'histoire politique et sociale, tandis que nous regardons du dehors l'histoire naturelle, que l'une éveille à peine notre curiosité, tandis que l'autre excite en nous un intérêt intéressé. Et c'est pourquoi il ne s'est pas aperçu que les approximations de l'histoire naturelle sont trop grossières pour être admises dans l'histoire politique et sociale. Je l'ai déjà dit bien souvent ; je ne crains pas de le répéter, puisque c'en est le lieu, puisqu'il faut frapper souvent sur le clou pour l'enfoncer, puisqu'il y a tant d'intérêts engagés à démolir l'idole scientifique.

A côté de ces définitions inexactes des groupes, il y a chez Taine, et dans cette *Introduction* même, des formules de lois, qui ne dissimulent leur banalité connue de tous que par des expressions relevées plus qu'exactes : telle la découverte de Taine sur la naissance des religions. Il démontre en beau style, avec maintes précautions en apparence scientifiques, ce que tout le monde a

toujours su. A la fin de la préface des *Essais de critique et d'histoire*, il s'abandonne à un transport de visionnaire. Il suit des yeux les lois directrices du monde ; il les voit à l'œuvre dans l'univers, et formant « toutes ensemble le chœur invisible dont parlent les vieux poètes, qui circule à travers les choses et par qui palpite l'univers éternel. » C'est bien cela. Taine a employé la connaissance de toutes les philosophies, la notion de toutes les sciences, les principes de la critique historique et de la critique littéraire, pour arriver sur les lois de l'univers aux vues et à l'enthousiasme d'un Eschyle. Bien plus, il n'a guère fait que répéter en mainte circonstance les proverbes de la sagesse des nations. Et je ne dis pas que la sagesse des nations n'est pas très scientifique ; au contraire ; mais, quand l'objet de la science est par trop connu, quand la loi scientifique est si bien entrée dans notre esprit par l'usage, qu'elle nous paraît une simple vérité de bon sens, alors la science n'est plus science, et on lui fait tort en lui donnant ce nom. Descartes a bien dit pour les Taine de l'avenir : « La science est comme une femme : si elle reste chaste auprès de son mari, elle est honorée ; si elle se donne à tous, elle s'avilit. »

Voilà pour la philosophie de l'histoire, telle que Taine l'a conçue. Il faudrait maintenant examiner les titres de la confiance que Taine a mise dans la littérature pour représenter une société. Mais c'est une tâche que j'ai remplie déjà à propos de la *Préface des Essais de critique et d'histoire*, et je n'ai qu'à vous renvoyer à ce que j'ai dit alors sur ce sujet.

Voulez-vous maintenant que nous jetions un coup d'œil sur le livre ? Il ne s'agit pas de refaire pour notre compte une histoire de la littérature anglaise, ou de corriger celle de Taine. J'en serais bien empêché. Et quand je le pourrais, je ne l'entreprendrais pas sur le champ qui appartient en si légitime propriété à un autre à côté de moi. D'ailleurs, je n'oublie pas que notre double objet, c'est la méthode et l'esprit de Taine ; dans son *Histoire de la Littérature anglaise*, je ne rechercherai que les effets de sa méthode et les qualités ou défauts de son esprit.

D'abord ce livre est fait beaucoup trop vite ; M. Faguet en a fait l'aveu dans l'article tout sympathique qu'il a publié sur Taine au lendemain de sa mort. Et ce n'est pas là un grief de critique mal intentionné, prêt à tout blâmer et cherchant des sujets de blâme. Non, je voulais dire que, si l'artiste qui peint un sujet de fantaisie a le droit de travailler aussi vite qu'il veut, le portraitiste, qui a la prétention de peindre ressemblant, doit prendre le temps de regarder son modèle. Quand on est au courant de tout ce que

Taine a lu et de tout ce qu'il a écrit pendant les dix ou onze années qui ont suivi sa sortie de l'Ecole normale, on entre en méfiance sur la solidité de sa science, quelque idée que l'on ait de sa puissance de travail. S'il est bon d'avoir une idée directrice en ouvrant un livre, il faut se donner au livre assez longtemps pour qu'à son tour il réagisse sur nous comme nous voulions agir sur lui. Taine a mis sept ans pour composer sa *Littérature anglaise*; mais sept ans suffiraient-ils pour lire la littérature anglaise? Et le temps pour méditer sur sa lecture, et pour la recommencer, et pour écrire ce qu'on croit avoir à dire! Sept ans! mais serait-ce trop à un jeune homme, même le mieux doué, pour se préparer à traiter dignement de Shakespeare, ou même de Milton, si l'on veut, selon la méthode, remonter à toutes les origines d'un grand poète, en explorer tous les alentours, comparer son œuvre à l'œuvre de son groupe, son esprit à leur esprit? Cette critique paraîtra naïve, je le crains bien, dans ce temps où des jeunes gens qui ont à peine passé la trentaine, publient par exemple des histoires de la littérature française qu'ils prétendent avoir composées d'après des milliers de volumes de textes et des milliers de volumes de critique. Mais il s'agit de Taine, me dit-on, et c'était un grand homme. Grand homme, je ne crois pas; mais enfin, grand homme ou non, c'était un homme, et il était soumis comme tel à l'obligation de lire pour connaître, de réfléchir après avoir pensé, de réfléchir en écrivant. Le temps lui a manqué pour faire sérieusement cette triple tâche. A qui le connaît d'ailleurs, il n'est pas douteux que le plan de son livre était fait avant les études préparatoires du livre, parce qu'il avait connu ou cru connaître l'idée de la littérature et de la civilisation anglaise, avant d'avoir connu l'histoire de toute la civilisation anglaises et toute l'œuvre de la littérature anglaise. Voilà à quoi servent la loi des dépendances mutuelles et la méthode déductive. Elles permettent de deviner ou de prévoir; elles dispensent de lire; par malheur, elles ne préservent pas d'errer.

Entrons dans le livre. Avant tout, et quels que soient ses mérites littéraires, on se rend aisément compte du succès qu'il a eu en Angleterre. C'est partout de l'admiration pour l'âme anglaise, le génie anglais, le caractère anglais, admiration naïve d'un amant qui s'exprime sur le compte de l'objet aimé avec les euphémismes dont le couplet d'Eliante nous donne quelques modèles. Sous un épouvantable tableau de la cruauté sanguinaire des Scandinaves, nous lisons ce titre : grande puissance de la volonté (I, p. 26, p. 32), et on nous apprend (p. 18) que ces Anglais primitifs découvraient la beauté morale pendant que d'autres découvraient

la beauté physique. Un écrivain anglais proclame à l'honneur de sa nation, au temps de la guerre des Deux Roses, qu'il y a sept fois plus d'assassins et de voleurs de grands chemins en Angleterre qu'en France, tant il est vrai que les Anglais ont plus de cœur que les Français. Taine cite gravement le passage, et n'a pas l'air d'en apercevoir les conséquences nécessaires touchant la moralité de la race. Vertu, bon sens, profondeur, sentiment du sublime, les Anglais ont tout, ce qui doit leur faire singulièrement plaisir ; et nous, ce qui ne doit pas moins leur plaire, nous n'avons rien ou presque rien. Dans Shakespeare, Taine admire tout, « comme une brute ». Il a été la dupe de Byron, plus peut-être qu'aucun Anglais. Je n'en finirais pas si je voulais citer toutes les preuves de cet engouement, qui s'offrent presque partout dans le livre à l'œil du lecteur.

Je ne rechercherai pas scrupuleusement toutes les dérogations à la méthode dans l'*Histoire de la littérature anglaise*, parce que mon objet principal est la méthode, qui peut être excellente, quand même elle serait mal appliquée. Mais enfin nous sommes curieux aussi de l'esprit de Taine, et il ne nous offre que trop souvent l'occasion de le surprendre en contradiction avec lui-même. Quand il a la bonne fortune de voir ses principes réalisés par l'histoire, il les reprend, il les développe avec abondance. A propos de Bacon, il nous expliquera (I, p. 396) que l'homme de génie n'est que le porte-parole de son âge, il démontrera par l'effet la toute-puissance des alentours ; mais il ne sera nullement embarrassé par sa théorie quand il rencontrera un esprit singulier et unique dans son temps ; il déclarera par exemple sans gêne que Chaucer est isolé dans son siècle (I, p. 220). Selon le besoin de sa démonstration présente, ce savant jugera de façons diverses une même chose, alors que cette chose est une cause primordiale, d'où dépend toute la chaîne des effets et de la déduction. S'il faut rendre compte de la persistance de la langue saxonne après la conquête normande, on rappelle les origines scandinaves des Normands (t. I, p. 70-71) ; quelques pages plus loin, s'il faut rendre compte de la civilisation et de la littérature françaises importées en Angleterre par les Normands, les Normands sont de purs Français qui ont pour pères les Gaulois (I, p. 75, 80). — Il est entendu qu'il y a des races classiques et oratoires, chez qui l'art classique est fils de la race ; si l'art classique se rencontre dans des races non classiques, vite on lui attribue d'autres causes, qui sont à l'occasion (II, p. 437) la vie de salon et la société des dames. Où sont les couples que Taine nous promettait, si une même cause peut avoir des effets divers, si un même effet peut résulter de plu-

sieurs causes ? — Et quand il s'agit de montrer le système des pensées et des émotions d'un auteur, quels efforts assurés, mais plutôt présomptueux et vains, pour établir la nécessité des effets qu'il faudrait peut-être se borner à constater. Spencer a de nature le goût d'embellir. « Quand la puissance d'embellir est si grande, *il est naturel* qu'on peigne l'amour » (p. 309). « Pourquoi ? — « Quel monde pouvait fournir à une fantaisie si haute ? *Il n'y en avait qu'un*, celui de la chevalerie » (p. 328). Pourquoi ? — « Le propre de Spencer, c'est l'énormité des inventions pittoresques. Effet naturel ; car il aime l'allégorie et *l'allégorie pousse au gigantesque*. » O Lorriss, ô Lemierre, on croit rêver. — Dickens est à la fois élégiaque et satirique. Il semble qu'il y ait là une contradiction, au moins dans l'usage ordinaire. Apprenez, apprenez que ce qui vous paraît une exception est au contraire une loi. « *La satire est sœur de l'élégie* ; si l'une plaide pour les opprimés, l'autre combat contre les oppresseurs. » O Tibulle, on se demande si ce philosophe veut rire, et s'il croit vraiment raisonner quand il déraisonne ainsi.

La faculté maîtresse ne lui a pas mieux réussi, malgré son assurance. Il lui suffit en effet de tenir ou de croire tenir la faculté maîtresse pour voir le génie se développer comme une fleur. L'imagination complète lui explique tout dans Shakespeare ; Shakespeare accepte la nature et la trouve belle tout entière ; il n'est pas jusqu'au bavardage interminable de la nourrice de Juliette, que Shakespeare n'aime et que Taine ne soit prêt à admirer. Mais cet art, ou ce défaut d'art que Taine exalte dans Shakespeare, n'est-il pas, toutes proportions gardées, le même défaut d'art qui fait que Taine nomme dédaigneusement enfantine la fable du moyen âge ? Il y a dans Shakespeare (II, p. 191) des métaphores, des exagérations passionnées, des pointes, des traits forcés, des jeux de mots à l'infini. La cause en est toujours *la vision complète* : « Les objets entraient dans son esprit organisés et complets. » Apprenez sur ce point la vérité d'un historien sans parti pris (1) : « La métaphore était la passion des Elizabéthains. Ces ingénieurs de phrases, comme les appelait lui-même un des leurs, fouillaient la terre et la mer pour y trouver des comparaisons nouvelles. » Quand Taine sera hors de la fureur et de l'aveuglement de l'improvisation, il conviendra que Shakespeare a organisé et systématisé la nature (IV, p. 44), que cet observateur a tout donné à la logique et à l'imagination, à l'imagination cette fois prise dans le sens commun du mot. Quelle confiance peut-on avoir dans de telles déductions ?

(1) Boucher, *Hist. de la litt. anglaise*, p. 153.

— Milton dérive tout entier du sentiment ou de la sensation du sublime (t. II, p. 413). Il affectionne l'ironie, suite du sublime. Qu'est-ce donc que le sublime ? Il faudrait commencer par nous le dire. — La faculté maîtresse de Thackeray, le romancier satirique, est la réflexion. Mais n'était-ce pas aussi celle de Newton, qui trouvait les problèmes et la solution des problèmes en y pensant ? — Ici au moins Taine ne risque pas de nous égarer ; mais il ne risque pas davantage de nous instruire.

Le goût de Taine est aussi incertain que sa raison. Il fait de la débauche, au temps de la Restauration, une peinture des plus crues ; deux fois il raconte une répugnante histoire où figurent avec le duc d'York le chancelier Clarendon et sa fille ; deux fois il raconte l'accouchement en plein bal d'une fille d'honneur, mal qualifiée. Caro lui reproche avec sévérité des images lascives, au moins troublantes. Et le même Taine s'excuse avec pudeur (t. I, p. 112) de traduire par notre mot *roter* le verbe anglais correspondant : « J'aurais voulu traduire : elle réprimait les bruits de l'estomac — mais le mot propre est naïf dans l'original. » Son style, qui a d'admirables qualités, mais qui toujours crie, toujours est forcené, en dépit de ce qu'il a écrit lui-même de nos mauvaises habitudes littéraires dans un passage où l'on croirait qu'il a voulu caractériser sa manière, son style, à force d'écrire vite, tombe parfois dans le galimatias : « Voilà le courant sur lequel a vogué l'esprit français pendant deux siècles... jusqu'au moment où... il perdit terre et roula dans la tempête de la Révolution. » (t. III, p. 275).

Avant d'en finir avec l'*Histoire de la littérature anglaise*, je veux vous en indiquer quelques passages qui intéressent la littérature française : t. I, p. 84, l'analyse de l'esprit français et de la conception française : t. II, p. 52, le théâtre anglais et son art germanique opposé à l'art classique ; sur ce même sujet d'excellentes pages, que je suis heureux de louer, touchant Racine et en général le xvii^e siècle, dans le t. III, p. 108 et p. 216 ; là Taine réduit aux limites de la vérité ce qu'il a dit ailleurs sur l'esprit oratoire de notre siècle classique, qui, selon lui, cette fois (et c'est la bonne) garde la sève de la science et n'en rejette que les épines. — Dans le même t. III, p. 99, une explication par l'esprit du xvii^e siècle de certains caractères du théâtre de Molière, qui lui viennent tout droit des pièces du xvi^e siècle. — Enfin, voici dans Hobbes (t. III, p. 33) le commencement de l'esprit idéologique qui a « dans la Révolution française sa gloire et sa condamnation, son triomphe et sa fin ». Cette divination, selon le mot cher à Taine, a hanté son esprit depuis qu'elle y a passé un jour, et elle est devenue l'histoire, telle qu'il l'a inventée, de la Révolution

française. Taine nous apprend plus loin (p. 274) comment le XVIII^e siècle continue le XVII^e qui avait préparé la Révolution française : « On avait étudié l'homme en soi, on étudie l'homme abstrait. Les écrivains religieux et monarchiques sont de la même famille que les écrivains impies et révolutionnaires. Boileau conduit à Rousseau, et Racine à Robespierre. La raison oratoire avait formé le théâtre régulier et la prédication classique ; la raison oratoire produit la Déclaration des droits et le Contrat social. » Vous trouverez enfin, t. V, p. 320, une défense contre Carlyle de la Révolution ou des révolutionnaires, défense juste, je le pense, sauf en ce que Taine les croit les soldats d'une vérité abstraite.

En somme et pour conclure sur le tout, sauf une addition plus explicite sur les dépendances mutuelles, la méthode de Taine n'est rien autre chose que la méthode de Descartes, comme vous pouvez le voir aisément par vous-mêmes, comme vous le ferez plus aisément encore une théorie de la connaissance, exposée à la p. 260 de l'étude sur Carlyle (t. V). Dans l'application, Taine a souvent manqué à la règle de l'évidence, à la règle de l'enchaînement logique, à la règle des dénombrements complets. Et la puissance de son esprit multiplie ses erreurs. En revanche, quand par hasard il rencontre et embrasse la vérité, quelle prise magnifique, quel triomphe ! Il y a, dans l'étude sur Milton, dans l'étude sur Swift, des pages qui sont parmi les plus belles que contienne le trésor littéraire du monde entier. Alors, me dira-t-on, pourquoi ne pas les étudier en détail, les sentir, les faire sentir ? Parce que ce n'est pas mon dessein, parce que l'heure est à la critique pour un auteur objet d'une excessive admiration, parce qu'on a assez entendu sur son compte de dithyrambes ou de plaidoyers, parce qu'en face de l'énumération de ses qualités, réelles ou prétendues, il est temps d'établir le compte de ses erreurs et de ses fautes, pour que l'équitable avenir juge son procès sur un dispositif complet.

SUJETS DE DEVOIRS

(Faculté des lettres de Clermont).

Compositions latines.

LICENCE.

(Dissertation latine.)

Perpendatur hæc M. Tullii sententia : « Quis nescit primam esse historiæ legem ne quid falsi dicere audeat ? Deinde ne quid veri non audeat ? Ne quæ suspicio gratiæ sit in scribendo ? Ne quæ simultatis ? »

(De Orat. II, 15, 62.)

LICENCE.

(Thème latin.)

Bossuet : *Histoire universelle*, III, 6 :

« Le fond d'un Romain, pour ainsi parler... » — « et d'exécuter les décrets publics. »

Compositions grecques.

AGRÉGATION.

La Bruyère : *De la Ville* (5^e alinéa) :

« La Ville est partagée en diverses sociétés... » — « Si quelquefois une femme survient... »

LICENCE.

Un mot de Socrate sur Xanthippe.

Ce que cette enfant exécute nous est une preuve que la femme est aussi heureusement douée que l'homme ; elle ne manque que de réflexion et de force. Ainsi, que ceux de vous qui ont une femme n'hésitent pas à lui enseigner toutes les connaissances dont ils souhaiteraient de la voir pourvue. — Comment donc, Socrate, dit Critobule, si telle est ton opinion, ne fais-tu pas l'éducation de Xanthippe, et comment as-tu pour femme la plus difficile qu'il y ait au monde et, j'ose dire, qu'il y ait eu et qu'il y aura jamais ? — C'est que je vois, répondit-il, que lorsqu'on veut devenir bon cavalier, on se procure, non pas les chevaux les plus obéissants, mais les plus fougueux. On estime en effet que, si on vient à bout de ceux-là, on n'aura pas de peine avec les autres. A mon tour, voulant m'accoutumer à la société des hommes, j'ai fait cette acquisition, bien persuadé que, si je supporte ma femme, il n'est désormais personne avec qui je ne puisse vivre.

LICENCE PHILOSOPHIQUE.
Histoire de la philosophie.

De la nature de Dieu d'après Descartes et d'après Spinoza.

GRAMMAIRE.

Syntaxe du pronom relatif en grec et en latin.

Langues vivantes.

ALLEMAND.

Agrégation. — *Dissertation* : Wallenstein's Character in Schiller's Trilogie.

Licence. — *Dissertation* : Gøthe als Stürmer und Drängær.

Agrégation, licence et certificat d'aptitude. — *Version* : Gervinus, Geschichte der Deutschen Dichtung, vol. IV, p. 563 : « Diesen realistischen Grund hat Gøthe's ganze Poesie..... wovon wir singen wolten. »

Thème : Alexandre Dumas fils, préface du *Fils naturel* : « Le voyez-vous, ce malheureux jeune homme..... une fois riche, on est libre ! »

ANGLAIS.

(*Agrégation, licence et certificat d'aptitude.*)

Il arrive, chaque mois, que des candidats ne peuvent se procurer les textes indiqués. A l'avenir les versions seront prises dans les *Morceaux choisis des classiques anglais* de Eichhoff, 3^e série (Hachette) ; les thèmes dans les *Morceaux choisis des classiques français* à l'usage des classes de troisième, seconde et rhétorique, — prosateurs et poètes (2 vol., Garnier).

Version. — Dryden, génie de Shakespeare, Eichhoff, p. 112.

Thème. — Augustin Thierry. — *Départ de la flotte normande* : Marcou, p. 584, depuis : « Durant le printemps..... » jusqu'à «..... en nous refusant le bon vent. »

PÉDAGOGIE.

Quelles sont les différences entre la langue de la prose et la langue de la poésie en anglais ou en allemand ?

LICENCE HISTORIQUE.

Histoire ancienne et Moyen âge.

- 1^o L'art grec sous les successeurs d'Alexandre ;
- 2^o L'édit de Caracalla ;
- 3^o Le Parlement de Paris du XIII^e au XV^e siècle.

Histoire moderne.

Louis XVI et la Convention.

Géographie.

Les grands lacs de l'Amérique du Nord.

Le gérant : E. FROMANTIN.

Catalogue de Livres

Enseignement Secondaire

POUR

DISTRIBUTIONS DE PRIX

A L'USAGE DES

LYCÉES ET COLLÈGES DE GARÇONS ET DE JEUNES FILLES

ET DE

l'Enseignement secondaire libre.

Pour nous conformer aux instructions de M. le Ministre de l'Instruction publique, nous avons exclusivement fait figurer dans ce Catalogue les ouvrages soumis, au préalable, aux différentes Commissions consultatives du Ministère et approuvés par elles.

SIGNES CONVENTIONNELS

I. P. Signifie approuvé par le Ministère de l'Instruction publique.

V. P. — approuvé par la Ville de Paris pour les distributions de prix dans les Collèges municipaux.

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

Etudes sur le Seizième Siècle en France,
RABELAIS. — MONTAIGNE. — CALVIN, par **Pierre Gauthiez**,
ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, agrégé des lettres. —
Un vol. in-18 jésus, br. — **I. P.** — **V. P.** **3 50**

Le Théâtre au Dix-Septième Siècle. —
LA COMÉDIE, par **Victor Fournel**. — Un vol. in-18 jésus,
br. — **I. P.** **3 50**

Ouvrage comprenant des études sur : La Comédie avant Molière — Les Types de la Vieille Comédie. — Molière. — Les contemporains de Molière. — Les successeurs de Molière : Boursault, Baron, Brucys et Palaprat, Dufresny, Regnard, Dancourt.

Couronné par l'Académie française.

Corneille, études sur le théâtre classique, par **A. Liéby**,
ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, professeur agrégé
des lettres. — 1 vol. in-18 jésus, br. — **I. P.** **3 50**

Ce volume contient une série d'études sur le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte le menteur.

Madame de Sévigné, par **R. Vallery-Radot**. — 1 vol.
in-18 jésus, br. — I. P. — V. P. 3 50

La jeunesse de M^{me} de Sévigné. — Ses amis. — M^{me} de Sévigné, mère, belle-mère et grand-mère. — Publication de ses lettres.

Couronné par l'Académie française.

Bossuet, par **G. Lanson**, maître de conférences à l'Ecole Normale supérieure, docteur ès lettres. — Un très fort volume in-18 jésus, 3^e édition, broché. — I. P. 3 50

Diderot, *lectures choisies*, par **H. Parigot**, professeur de rhétorique au Lycée Janson-de-Sailly. — 1 vol. in-12, broché. — I. P. — V. P. 2 »

La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789-1830, par **Maurice Albert**, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, professeur de rhétorique au Lycée Condorcet, docteur ès lettres. — Un volume in-18 jésus, 3^e édition, broché. — I. P. 3 50

Les études composant ce volume sont consacrées à Mirabeau, Camille Desmoulins, Mme Roland, André Chénier, Chateaubriand, Mme de Staël, Lamartine, Victor Hugo, A. de Vigny, Augustin Thierry, Thiers, Casimir Delavigne, A. Dumas, A. de Musset.

Couronné par l'Académie française

Le Règne de l'Enfant, par **Hippolyte Durand**, agrégé des lettres, inspecteur général honoraire de l'instruction publique. — Un volume in-18 jésus, broché. — I. P. . . 3 50

Cet ouvrage contient des études sur Victor Hugo, peintre d'enfants, poésie et réalité. — excursion dans la littérature dramatique, conteurs et moralistes.

Homère. — L'Odyssée, ANALYSE ET EXTRAITS, par **A. Couat**, recteur de l'Académie de Bordeaux. — Un volume in-12, broché. — I. P. 2 »

Ce volume, orné d'une carte et de plusieurs gravures, contient en appendice un lexique des noms historiques et géographiques cités dans le texte.

Plutarque. — Les Grecs illustres, ANALYSE et EXTRAITS, par **J. de Crozals**, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Grenoble. — Un vol. in-12, broché. — I. P. . 2 »

Ce volume est orné de gravures et de cartes ; il contient en appendice un lexique des noms historiques et géographiques cités dans le texte.

Année Scolaire 1895-1896

REVUE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique
QUATRIÈME ANNÉE

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur en chef : **N. FILOZ.**

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

SOMMAIRE

GASTON BOISSIER.....	Le caractère de Tibère. — Ses qualités (<i>Collège de France</i>).
EMILE BOUTROUX.....	La philosophie de Kant. — Examen des antinomies dynamiques (<i>Sorbonne</i>).
PETIT DE JULLEVILLE.....	Jacques Légrand (<i>Sorbonne</i>).
CH. SEIGNOBOS.....	Administration sous Louis XIV (1660-1715) (<i>Sorbonne</i>).
V. GIRAUD.....	Sully Prudhomme (<i>Université de Fribourg</i>).

PARIS

LECENE, OUDIN ET C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE DE CLUNY, 15

1896

OUVRAGES SIGNALÉS

Histoire généalogique des Souverains de la France, ses Gouvernements de Hugues Capet à l'année 1896, par A. FRANKLIN, administrateur de la bibliothèque Mazarine, 1 vol. in-12 br. 1 fr. 50 (Paris, CH. DELAGRAVE).

Voici un petit volume qui rendra de vrais services à ceux qui aiment la précision en matière historique. La généalogie de nos rois, leurs alliances et leur descendance constituent une chronologie très compliquée. L'histoire « généalogique » que nous offre M. Franklin est à ce point de vue très complète, et elle est accompagnée de tableaux généalogiques qui résument le tout avec une clarté très remarquable.

Lecture sur la société française aux XVII^e et XVIII^e siècles, par AM. GASQUET, recteur de l'Académie de Nancy, 1 vol. in-12 cart. (Paris, CH. DELAGRAVE).

Cet ouvrage comprend un très heureux choix de lectures empruntées aux principaux écrivains épistoliers des XVII^e et XVIII^e siècles. Il donne une idée exacte de ce que fut la société française depuis Louis XIII jusqu'à Louis XVI.

Notices historiques, par F. OGER, 1 vol. in-12 cart. (Paris, CH. DELAGRAVE).

Ces notices servent de complément aux cours d'histoire moderne et contemporaine.

L'administration civile et militaire, la diplomatie, les guerres continuelles maritimes et coloniales, se résument dans les noms de Sully, Colbert, Turgot, Lyonne, Louvois, Choiseul, Duquesne, Tourville, Montcalm, Dupleix, de nos généraux célèbres du XVII^e et du XVIII^e siècle, de la Révolution et de l'Empire. Une place a été faite aussi à quelques grands noms étrangers, Gustave Adolphe, Wallenstein, le prince Eugène de Savoie, Marlborough, Washington.

Ce livre présente donc presque toute notre histoire du XVII^e au XIX^e siècle personnifiée, pour ainsi dire, dans les hommes illustres qui en ont été les principaux acteurs.



REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

Paraissant le Jeudi

LITTÉRATURE LATINE

COURS DE M. GASTON BOISSIER.

(Collège de France.)

Le caractère de Tibère : ses qualités.

Dans la revue rapide des jugements portés sur Tibère par les contemporains et les écrivains, il faut placer en première ligne le témoignage d'Auguste lui-même. Suétone énonce un jugement assez répandu de son temps, lorsqu'il dit qu'on n'aime guère en général son successeur futur au pouvoir, et qu'Auguste dut être amené par là à juger un peu sévèrement Tibère. Il est certain qu'il n'y avait pas parfaite sympathie entre l'empereur et son héritier : Auguste, qui aimait, à certaines heures, à rire et à plaisanter, était un peu retenu par la physionomie grave et réfléchie de Tibère. Toutefois Suétone affirme que jamais il n'hésita dans sa résolution de donner l'empire à Tibère, Drusus et ses petits-fils étant morts. On a plusieurs lettres d'Auguste à Tibère. L'une d'elles, entre autres, contient ce vœu pour la santé de Tibère : « Nihil interest valeam ipse nec ne, si tu non vales. » Ailleurs : « Deos obsecro ut te nobis conservent, si non populum romanum perosi sunt. » En vain allègue-t-on comme amère une phrase du *Testament* d'Auguste : « Quoniam atrox fortuna Caium et Lucium filios mihi eripuit, Tib. Cæsar mihi heres esto. » Il n'y a rien que de naturel dans ce regret accordé à des jeunes gens de vingt-deux ans, dont la destinée finit si brusquement après avoir promis d'être si brillante.

Ainsi, pendant sa jeunesse, et tant qu'il n'a pas été maître du

pouvoir, nous voyons Tibère estimé de tous, sinon aimé de tous. Quel fut Tibère empereur ?

Tacite nous dit que peu d'historiens avant lui-même pouvaient atteindre à l'impartialité dans leurs jugements sur le principat. Ou bien ils écrivaient pendant la vie du prince, et c'était forcément des flatteurs ; ou après sa mort, et l'esprit de réaction excessive qui suit toujours immédiatement la disparition d'un grand personnage devait entraîner trop loin leurs jugements. « Tiberii, Caii Claudii ac Neronis res, florentibus ipsis, ob metum falsæ, postquam occiderant, crescentes crescentibus odiis compositæ sunt. »

Nous possédons la vie de Tibère écrite par un de ces vils flatteurs, dont parle d'abord Tacite : c'est Velléius Paterculus. Velléius était un soldat, mais on ne lui fera pas le même reproche qu'à d'autres, et ce n'est point lui qui « sait mal farder la vérité ». Il a dû être un de ces officiers, tribuns des soldats, qui arrivent par tous les moyens — politiques — et comptent sur leurs intrigues auprès du gouvernement plus que sur les hasards du champ de bataille. Aussi est-ce un flatteur outré. Pas de compliment qu'il ne fasse à Tibère et à Séjan. Les moindres actions de Tibère sont portées aux nues. Il a toutes les vertus. Velléius nous raconte l'histoire d'un chef germain qui veut passer le fleuve de l'Elbe pour aller à Rome voir Tibère, et s'en retourne en disant : « Deos vidi ». Toutes les fois qu'il raconte un crime de Tibère, c'est la victime qui est coupable. Il plaint l'empereur d'avoir été forcé d'étouffer sa bonté native pour châtier des criminels multipliés : « Oh! quantis vulneribus laceravit animum suum », — et d'avoir été forcé de tuer sa belle-fille, Agrippinæ, et ses enfants par Agrippine elle-même. On pense que tous ces sots compliments n'ont pas servi beaucoup à Velléius Paterculus, puisqu'en fin de compte il aurait été victime de la réaction contre Séjan et son entourage, et qu'il aurait, lui aussi, infligé à Tibère la douleur de le tuer.

Après cet exemple de flatterie littéraire, il serait précieux pour nous de posséder un des écrivains de la période de réaction violente. Nous n'en avons pas gardé, et cela est malheureux, car ainsi Tacite paraîtrait plus doux et plus mesuré. Sénèque a, lui aussi, écrit sur Tibère. Il avait vingt ans environ à la mort du prince ; il n'eut d'ailleurs aucune relation avec lui, et eut affaire à Caligula et à Claude. Caligula faillit le tuer : il a concentré toute sa haine sur Caligula et Claude ; mais il nous a dit quelques mots de Tibère, et de la rigueur avec laquelle il fit appliquer la *loi de Majesté*.

Enfin un dernier témoignage est celui de Philon le Juif, et i

est très important. Docteur des écoles judaïques, très versé dans la philosophie grecque, qu'il essaya de concilier avec la doctrine juive, tentative reprise plus tard par Origène et saint Augustin, il était donc un des hommes destinés à former un lien entre les juifs et les profanes. Caligula ayant voulu se faire adorer à Jérusalem, contrairement à la pratique de César, Auguste et Tibère, qui avaient toujours respecté les usages religieux des Juifs, Philon fut envoyé à Rome pour transiger avec le prince. Adorer les images était pour les Juifs une des plus grandes profanations : Auguste défendit aux légions d'entrer à Jérusalem avec leurs enseignes. Tibère avait maintenu cette défense, quoiqu'un jour, à Rome, il eût frappé plusieurs milliers de Juifs, forcés de sacrifier aux dieux officiels, ou transportés en Sardaigne. Caligula enfin rompit cette tradition, et mit son portrait, dans tout l'empire, à côté de celui des autres dieux. A Jérusalem l'émotion fut grande, et ce fut l'origine de troubles qui ne finirent que sous Titus.

Philon le Juif, membre de la députation *legatio ad Caicum*, nous a laissé un récit très intéressant. Il dit beaucoup de bien du règne de Tibère, en ne demandant à Caligula que de suivre l'exemple de Tibère. On s'est beaucoup appuyé sur cet éloge sans réserve de Tibère pour l'opposer à Tacite : mais il est permis de croire que la bonté de Tibère envers les Juifs, les aura prédisposés à une indulgence générale, et surtout il faut observer qu'il ne s'agit là que du gouvernement extérieur.

Or Tacite n'a jamais reproché aucune faute à la diplomatie de Tibère, son administration de l'empire fut merveilleuse et Tacite la loue sans réserve. Sans le vouloir, Philon nous indique au contraire combien l'Italie était fatiguée de Tibère : Le commencement du règne de Caligula fut, nous dit-il, une détente universelle. Ce n'étaient que fêtes et embrassades universelles. Une telle joie indique combien on était las de la domination disparue, et combien on fondait d'espérances sur le fils de ce Germanicus qui n'avait jamais pu arriver à l'empire.

Après Philon le Juif, nous pouvons citer, comme historiens, Cluvius Rufus et Fabius Maximus, auxquels Tacite se réfère ; mais leurs écrits sont perdus. Et quant aux trois historiens qui nous restent, Tacite, Suétone et Dion Cassius, ils attaquent tous les trois cruellement Tibère.

Mais, dit-on, Suétone est un écrivain sans autorité, surtout friand d'anecdotes. Or, en général, les anecdotes sont méchantes ou désagréables, puisqu'on les retient. Suétone est donc suspect, et on l'a désigné plaisamment sous l'appellation de « femme de chambre ». Il faut réagir contre cette opinion. Suétone était le

secrétaire de l'empereur Hadrien. Disgracié à cause de sa faveur auprès de l'impératrice et du préfet du prétoire, il resta un historien sérieux, parce qu'il fit usage d'archives précieuses, non seulement de celles où Tacite a puisé, mais aussi des archives intérieures et secrètes du palais. Sans doute il faut faire des réserves sur sa manière de composer, où l'anecdote et le petit fait tiennent trop souvent la place des grands événements et des réflexions sur les causes. Mais Suétone, malgré cela, est encore plus sévère que Tacite pour Tibère.

Dion Cassius enfin est un écrivain médiocre, mais un témoin précieux. Né en Orient, il devint un homme important dans l'Empire. Après avoir commandé les légions, il fut consul ; disgracié ensuite par Septime Sévère, il obtint de nouveau le consulat sous Alexandre Sévère. Ce n'est pas un Romain ; c'est le type nettement marqué du fonctionnaire étranger au service du régime impérial. Les deux classes d'hommes qui font alors le salut de l'empire, les soldats et les fonctionnaires, sont recrutées pour une part considérable parmi les étrangers. Dion connaît tous les rouages de la hiérarchie administrative ; il aime son métier d'administrateur, et, comme les fonctionnaires sont toujours attachés au gouvernement qui les fait vivre, il est, d'opinion, impérialiste. Il déteste les gens qui font de l'opposition quand même, une opposition voulue. Tacite non plus ne les aime pas. Cependant Dion Cassius nous dit de Sénèque des choses très désagréables, il a traité Tibère encore plus durement que Suétone. Cela est grave, qu'aucun historien ne nous fournisse son appui contre Tacite. Suétone était un secrétaire d'Etat ; Dion Cassius, un fonctionnaire et un consul : aucun d'eux n'a pris la défense du chef du régime impérial.

Ne pouvant condamner Tacite sur le témoignage d'autres historiens, on a voulu tirer de Tacite des griefs contre Tacite. Il faut reconnaître, en effet, que Tacite n'est pas toujours complètement d'accord avec lui-même quand il parle de Tibère.

Tacite affirme qu'il est impartial. Mais la raison qu'il en donne n'est pas suffisante. Elle est qu'il était tout jeune à la mort de Néron, et que, n'ayant reçu ni bien ni mal de cette succession de princes, il est plus naturellement impartial pour eux que les historiens antérieurs. Il est certain que Tacite, outre cette raison, observe toujours ses paroles, et surveille toute sévérité excessive de sa plume. Mais a-t-il pu toujours se défendre d'exagération et d'interprétation malveillante ? — On dépend toujours de la société où l'on vit : et, si l'on se défie beaucoup de son tempérament, peut-être ne fait-on pas une égale attention à l'influence du milieu sur ses opinions.

La société d'alors n'était pas très favorable au projet d'une histoire impartiale. Déjà Cicéron appelle Rome une ville de médisance (*maledica urbs*). Rome, au temps de Tibère, était sans doute une plus grande ville ; mais les différences entre les diverses époques de Rome ne tiennent pas à la population plus ou moins nombreuse. Le noyau de gens importants reste toujours aussi restreint. Cette masse qui afflue est formée de petites gens et de misérables qui vivent de la sportule (300.000 environ) et ne songent à rien au delà. Il y a de plus 6 ou 700.000 esclaves ou gens de métier. Le reste, jusqu'au chiffre de 1.200.000 pour la population totale, forme l'aristocratie. Cette aristocratie vivait d'une vie tout à fait particulière et isolée.

La vie publique et la vie de famille se partageaient autrefois la journée du citoyen, à la fois comme juge, comme soldat et comme orateur. La vie publique prenait le Romain jusqu'à midi. Le soir, la famille ou le plaisir l'occupaient ; mais la famille, les réunions intimes étaient toujours le centre de ces plaisirs. Dès l'époque de Sylla au contraire, on essaie de reconstituer la société mondaine, où il suffit, pour se trouver ensemble, non plus de parenté ou d'amitié, mais de bon ton, et, comme nous dirions, d'« honnêteté ». Cette vie du monde arrive à son apogée avec l'empire, qui a étouffé la vie publique, tandis que les liens de la famille sont de plus en plus relâchés.

On connaît très peu la vie mondaine à Rome. Tout ce que l'on sait, c'est qu'elle consistait en *circuli* et en *convivia*. Les *circuli* étaient des réunions en plein air, circonstance qui s'explique facilement par le climat et l'habitude du citoyen antique de vivre au dehors. On devait tenir beaucoup de ces *circuli* sous les portiques et les basiliques, on en voit encore de nos jours en Italie ; c'était, au temps d'alors, une espèce d'institution analogue à nos réunions de société, cercles et clubs, mais en plein air.

Les *convivia*, ou dîners de cérémonie, avaient été mis à la mode depuis César, date à laquelle on permit aux femmes de sortir de chez elles pour aller dîner en ville. La présence des femmes est nécessaire, et suffisante, pour créer la vie mondaine, et il en résulte un genre de causerie moins sérieux qu'entre hommes, plus aimable à la fois et plus piquant. Car la causerie tourne naturellement sur les événements du jour, et les ridicules du moment. Or on causait très librement des hommes et des choses du nouveau régime dans ces salons. Ces dîners tenaient en somme la place des anciennes assemblées : au lieu d'exprimer son suffrage, on lançait maintenant un bon mot ; et cela suffisait à faire oublier le joug de la tyrannie. Ce joug, si étroit qu'il fût, pesait

plus encore sur les corps que sur les âmes. On n'étouffe jamais la pensée : quelque péril qu'il y ait parfois à exprimer son opinion, il est impossible de faire taire le sentiment public. Même dans les moments les plus terribles du règne de Tibère, on déchirait le maître, quoi qu'il fût ; c'était un mot discret à l'oreille (*occulta vox*) ou même un silence, où se lisait le soupçon (*suspicax silentium*). Ainsi la pensée se faisait jour.

Il est certain que Tacite a subi, dans une certaine mesure, l'influence de cette société dans sa façon d'interpréter les actes de Tibère.

Tibère pouvait difficilement faire cesser l'opposition mondaine : non seulement il avait des défauts dangereux, mais ses qualités même étaient peu aimables. Il ne savait pas donner, lorsqu'il donnait. Il ne faisait rien qui ne déplût ; il était en tout mal gracieux. Lorsqu'il envoie son fils Drusus en Germanie, pourquoi, demande-t-on, expose-t-il ce jeune homme, au lieu d'affronter ces dangers lui-même ? S'il ne l'eût pas envoyé, pourquoi, aurait-on dit, revendiquer pour soi-même toute gloire militaire, et envier aux jeunes gens le droit à un brillant avenir ? Au début de son règne, il laissait libre cours aux conversations et aux bruits publics. C'est, pense-t-on, pour savoir ce qui se dit. Plus tard il défendit de parler : c'est, dit-on, qu'il a peur de ce qu'on pourrait dire. Refuse-t-il l'apothéose qu'on lui offre, c'est, dit-on, faux dédain d'une distinction qu'il eût été furieux de ne pas se voir décerner. Au début de son principat, il vit sobre et retiré : c'est, dit-on, affectation maussade de simplicité, et lésinerie étroite.

Ainsi l'opposition prenait toujours un tour ingénieux, propre à rendre toutes choses désagréables. Une des raisons qui firent Tibère méchant, c'est, il faut le dire, que l'on crut trop, dès l'abord, à sa méchanceté. Il ne faut pas non plus s'en rapporter à cette opposition des salons sur les vrais intérêts de l'empire. L'opposition mondaine est souvent mesquine et peu patriote. Lorsqu'on apprenait l'existence de troubles à la frontière, on n'aurait pas été fâché de voir l'empereur réduit à bout par les Barbares. On ne respirait que haine du présent, et désir du changement (*Odio præsentis et cupidine mutationis suis quoque periculis lætabantur.*)

Tacite vivait au milieu de ce monde ; il lui appartenait ; bien plus, il l'aimait. Il est bien difficile qu'il n'en ait pas gardé quelque chose. Il avait entendu les récriminations des vieillards sur les règnes passés. Souvent il pensait que ce n'était pas la vérité toute pure : *alii quoquo modo audita pro compertis habent ; alii vera in contrarium habent* ; et tâchait également de ne pas pous-

ser trop loin la défiance. Malgré cela, il finit par se laisser entraîner dans le sens de cette opposition aristocratique.

D'abord, il rapporte les bruits qui courent dans cette société, et, à la longue, toutes ces insinuations malveillantes finissent par impatienter. C'est, au début, la mort de Lucius et Caius Cæsar, à quelques mois de distance : on ne manque point de l'attribuer à un crime de Livie (*vel novercæ Livix scelus*). C'est aussi Livie qui est coupable de la mort d'Auguste (*quidam scelus uxoris suspectabant*). Le seul fait de rapporter ces bruits ferait croire que Tacite les accepte, et disposerait mal à son égard. Quelle utilité, par exemple, y avait-il à cette réflexion à la fin du premier livre ? Une inondation terrible avait renversé beaucoup de maisons sur les rives du Tibre. Pour apaiser les dieux, quelques sénateurs demandèrent que l'on fit consulter les livres Sibyllins. Tibère, avec beaucoup de sens et d'esprit, dit : « Faites venir plutôt les ingénieurs. » C'est, dit Tacite, qu'il voulait garder le secret dans les choses divines aussi bien que dans les choses humaines.

Un inconvénient très grave résulte de ces opinions trop facilement acceptées. On finit par croire plus volontiers au mal que recueille Tacite, qu'au bien qu'il nous dit lui-même du prince. Drusus avait été empoisonné par sa femme, complice et amante de Séjan : il y eut des gens pour accuser Tibère. Tacite rapporte l'accusation ; et, trois siècles après, elle a si bien fait son chemin que nous lisons dans Paul Orose : « Il est constant pour tout le monde que Tibère a tué Drusus. »

Les qualités de relief extraordinaire du style de Tacite aggravent encore cet inconvénient. Dans sa phrase, ses soupçons prennent une importance qu'ils n'ont peut-être pas dans sa pensée. Cette suite ininterrompue de crimes imaginaires ou douteux finit par donner une teinte sombre à tout le récit. Je n'ai à raconter que des choses terribles, dit Tacite, en se plaignant de son sujet. Il a tort, car il était fait pour cela. Il n'avait pas cette allégresse d'âme, cette saine confiance, cette sérénité lumineuse et ce grand jour qui rayonnent dans le récit de Tite-Live. Aussi convient-il à certaines âmes : au temps de la Terreur, les condamnés en faisaient leur livre de chevet pour se préparer à la guillotine. M^{me} Roland, quelques jours avant sa mort, se met à le lire dans la traduction italienne qui en rend assez bien la couleur sombre : « J'ai pris, dit-elle, pour Tacite une sorte de passion. Je le saurai bientôt par cœur. Je ne puis me coucher sans en savourer quelque parole. »

Telle est la part d'influence qu'ont eue les exagérations de la société du temps sur le récit de Tacite. Il ne suffit pas qu'un homme soit capable de toutes les méchancetés pour qu'on les lui

attribue ; c'est ce qu'on faisait autour de Tacite, et ce qu'il a fait lui-même un peu.

Il nous reste à voir toutefois si Tacite a été aussi injustement sévère pour Tibère qu'on le prétend. En maint passage d'abord, Tacite donne raison à Tibère. Toutes les fois qu'il le fait parler, c'est très dignement. Sans doute les discours prêtés à Tibère sont, comme tous les discours des historiens anciens, arrangés et travaillés par Tacite lui-même. Ils ont un caractère artistique et philosophique à la fois. Le philosophe y donne des raisons générales. L'artiste y trace avec soin le relief de la grande figure de Tibère. Un des discours les plus remarquables de Tibère, dans Tacite, est celui qu'il prononce avant le grand débat contre Pison, accusé du meurtre de Germanicus. L'exorde est insinuant, comme toujours ; Tibère ménage à la fois les deux partis adverses. Mais c'est dans les dernières lignes qu'il faut regarder : Tacite y ramasse toujours les traits les plus menaçants et les allusions les plus redoutables. Citons aussi la lettre par laquelle Tibère refuse l'apothéose. Enfin la lettre sur le luxe, modèle de philosophie, de bon sens et de raillerie dédaigneuse pour les Catons du Sénat.

Tacite n'a pas été aussi dur qu'on le prétend, puisque c'est lui-même et lui seul qui nous apprend les qualités de Tibère. Sans doute il lui reproche son très grand orgueil, en l'attribuant à l'origine de Tibère, issu de la gens Claudia, mais il reconnaît aussi que cet orgueil ne s'appliquait jamais aux petites choses (*divinæ occupationes*). Après avoir refusé l'apothéose, Tibère, par exemple, refusa de donner son nom à un mois de l'année, par analogie avec les mois de Julius et Augustus, et dit très finement aux auteurs du projet : que ferait-on, une fois arrivé au treizième ?

Tibère n'était pas seulement plein de dignité. Il était aussi brave, vaillant soldat et excellent général. Toutefois il n'aimait pas la guerre. Après avoir guerroyé pendant tout le principat d'Auguste pour venger le désastre de Varus, il laissa les Germains en paix, lorsque la paix fut devenue la meilleure politique. Tibère préférait les succès diplomatiques aux succès sur le champ de bataille, et il était, nous dit Tacite, plus joyeux quand il avait raffermi la paix par sa sagesse que s'il avait remporté vingt victoires (*consilio et arte res externas moliri, arma procul habere*).

Il veilla aussi à la paix intérieure de Rome. Il sévissait très vigoureusement à l'occasion. Ainsi il n'hésita pas à frapper les Juifs de Rome, dont les superstitions n'étaient pas sans troubler la capitale : 4.000 affranchis juifs furent envoyés contre les brigands : les autres durent abjurer ; quant aux premiers, arrivés en Sar-

daigne, ils périrent en grand nombre, et Tacite est assez disposé à penser que ce fut là un bon débarras (si ob gravitatem cœli interissent, bene erat). C'était la première persécution chrétienne et la première circonstance où les Romains obligèrent quelqu'un à changer de religion.

Enfin Tibère était un habile administrateur. Il avait même des qualités précieuses de financier. Tacite nous raconte une crise monétaire intéressante de la Rome impériale. Les banquiers y étaient très nombreux. Pour les rembourser, on décida que les 2/3 des dettes seraient payés en argent ou en terres, et que le dernier tiers serait remis aux débiteurs. Mais la nécessité d'acheter la terre fit hausser le prix de celle-ci et aussi le prix de l'argent : la crise eût été sans issue, si Tibère n'eût prêté immédiatement 400 millions de sesterces (20 millions de francs) qui rabaissèrent la valeur de la terre et de l'argent, et permirent aux cultivateurs de se libérer. Ainsi, grâce à l'initiative du prince, fut rétabli le crédit ébranlé (*refecta fides*).

L'ordre dans la ville était habilement maintenu par Tibère. Quoique la liberté antique eût disparu, et avec elle les comices, le populaire avait cependant conservé son humeur turbulente. Il semble même qu'elle se fût accrue avec l'afflux considérable de toutes sortes d'étrangers, esclaves, affranchis, gladiateurs, accourus à Rome. Mais cette plèbe, indigne héritière de la plèbe de Romulus, ne portait plus son effort vers les luttes politiques ; elle se souciait peu des comices, et la passion du théâtre et des jeux la possédait tout entière. Il se produisait souvent des émeutes aux cirques et aux théâtres. Enfin, avant de repaître ses yeux des combats de gladiateurs, la foule, qui vivait de la sportule, exigeait des distributions de blé régulières, abondantes et à bas prix. Des émeutes éclataient aussi pour des questions de bien-être. Tibère assura si bien l'ordre dans cette ville bruyante qu'on ne compte point de soulèvement populaire digne d'attention durant tout son règne. Il ne faisait d'ailleurs qu'accomplir son devoir de prince, qui avait Rome à sa discrétion, parce qu'il l'achetait en quelque sorte et la nourrissait.

Il convient d'entrer un peu plus avant dans l'administration des provinces, où nous avons déjà remarqué un des traits les plus remarquables de la politique de Tibère. Les provinces étaient divisées en provinces impériales et provinces sénatoriales. Le sénat nommait les gouverneurs des provinces les plus anciennes en général, les plus paisibles par suite : l'Afrique, l'Asie ; ces proconsuls ne restaient qu'un an en fonctions. Dans les provinces impériales, ordinairement aux frontières de l'empire, le gouver-

neur était en même temps chef d'armée : il était nommé par l'empereur et révocable à volonté. Toutefois Tibère laissa longtemps dans la même province les gouverneurs qui s'acquittaient bien de leur mission. Il aimait peu les changements, et considérait qu'ils sont funestes en matière administrative. Il est regrettable que Tacite donne une raison tout opposée de cette conduite. Tibère, dit-il, en usait ainsi parce qu'il craignait que les gouverneurs revenus à Rome devinssent de grands personnages et portassent ombrage à son pouvoir. Il les préférait en province. Quoi qu'il en soit, il n'y eut qu'une seule révolte des provinces durant tout le principat : ce fut en Gaule. La cause en était due à la situation obérée des finances des villes, qui, envieuses de beaux et somptueux monuments : aqueducs, fontaines, cirques, temples, avaient emprunté à gros intérêts aux banquiers de Rome et aux compagnies de publicains. La révolte, dirigée par Julius Sacrovir éclata dans le pays des Eduens (Autun) et des Trévires (Trèves). Quoiqu'il n'y eût en Gaule qu'une seule cohorte de mille hommes, en garnison à Lyon, grâce à un détachement venu de l'armée de Germanie, les efforts combinés de ces deux colonnes étouffèrent en un mois la révolte. A l'agitation malveillante qui avait accueilli à Rome la nouvelle du soulèvement succéda la plus complète quiétude. Le sénat vota une ovation à Tibère : il la refusa.

Administrateur habile des provinces, de Rome même ; financier plein de ressources, diplomate avisé et calme, chef d'Etat dissimulé mais digne, tels sont les beaux côtés de Tibère, et ces beaux côtés, Tacite nous les a montrés. Il est même le seul qui nous ait permis de les apercevoir. Il faut donc lui tenir compte des efforts qu'il a faits pour réaliser une impartialité dont il approche. Le seul reproche qu'on puisse lui adresser, c'est d'avoir laissé trop épars ces traits à l'éloge de Tibère, et de n'avoir pas placé quelque part un tableau d'ensemble des qualités de ce prince, qui pût être opposé à la longue énumération de ses perfidies, de ses cruautés et de ses débauches. Il n'y a qu'à ouvrir une page quelconque de Tacite pour voir le mauvais Tibère : il faut faire un effort pour y trouver le bon ; il y est néanmoins, et Tacite se trouve justifié.

R. L.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE MODERNE

COURS DE M. EMILE BOUTROUX.

(Sorbonne)

La Philosophie de Kant.

EXAMEN DES ANTINOMIES DYNAMIQUES.

Malgré l'effort tenté pour maintenir soit les thèses à l'exclusion des antithèses, soit les antithèses à l'exclusion des thèses, il nous a paru que l'antinomie mathématique subsiste. En revanche, la solution de Kant nous a semblé trop sommaire. Il faut, croyons-nous, tenir la question ouverte : elle ne peut être résolue par la simple substitution de l'indéfini au fini et à l'infini. A l'inverse de ce que nous propose Kant, nous croyons qu'il faut maintenir chacun de ces deux principes, et que c'est la tâche de la science et de la métaphysique de les rapprocher de plus en plus l'un de l'autre, de rendre le fini de plus en plus capable d'exprimer l'infini, et de sonder les raisons qui font que l'être nous apparaît à la fois comme fini et comme infini.

L'examen des antinomies dynamiques nous conduira-t-il à des conclusions analogues ?

Ces antinomies portent sur la question de la liberté et sur celle de l'être nécessaire.

Troisième antinomie. — Thèse. Il faut admettre, outre la causalité naturelle, une causalité libre ; autrement nulle causalité n'est posée comme existant en acte. — *Antithèse.* On ne saurait admettre d'autre causalité que la causalité naturelle ; car causalité libre c'est en réalité absence de cause, ce qui est contraire au principe de causalité.

Quatrième antinomie. — Thèse. Le monde implique une existence nécessaire. Sans un tel être, en effet, rien n'existe véritablement, les choses ne sont que possibles ; il n'y a pas de garantie qu'elles soient données comme réelles. — *Antithèse.* Mais, d'autre part, on ne peut admettre, à propos du monde, qu'il existe quelque part un être nécessaire ; car ni le monde lui-même ne peut être nécessaire, étant une somme d'êtres contingents, ni un être soi-disant nécessaire ne pourrait entrer en relation avec lui sans

commencer à agir, donc sans tomber dans le temps et devenir phénomène.

Que faut-il penser de ces arguments ?

I

Une première objection consiste à soutenir qu'il n'y a là qu'une seule antinomie, que la dernière se ramène à la troisième. Telle est l'opinion de Schopenhauer et de Wundt (*Philosophische Studien II*). Selon ce dernier, ce qui fait la force de la dernière antinomie, ce sont uniquement les arguments qui se rapportent à la causalité ; on ne peut nier cependant qu'il y ait une différence sensible entre ces deux antinomies. La troisième se rapporte à la causalité, à la production ; la quatrième, à l'être même. Production et être ne sont pas synonymes. La quatrième même touche déjà à l'existence de Dieu. Il reste toutefois que, dans le détail, la quatrième n'ajoute que peu de chose à ce qui est dans la démonstration de la troisième. Et c'est à celle-ci surtout que nous nous attacherons.

Une objection grave de Riehl, dans son *Philosophischer Kriticismus*, consiste à soutenir qu'au point de vue de Kant lui-même on ne peut pas voir là des antinomies. Ce n'est que pour la symétrie et l'apparence que les deux dernières antinomies succèdent aux deux premières, c'est uniquement parce qu'il y a quatre catégories.

Dans les thèses, dit Riehl, Kant procède selon une méthode ontologique : on y analyse purement et simplement le concept, en faisant abstraction de l'intuition. Dans les antithèses, au contraire, Kant se place au point de vue de l'expérience, c'est-à-dire des conditions de l'intuition et d'un monde phénoménal. Il y a donc là deux points de vue, non deux thèses contradictoires. Et lui-même s'en est aperçu. Car il résout ces antinomies en conservant à la fois les thèses et les antithèses.

Au point de vue même de Kant, il ne peut y avoir là d'antinomie véritable. Qu'on se reporte à la deuxième analogie de l'expérience : elle pose en principe que tout ce qui arrive suppose nécessairement quelque chose d'antérieur dont il résulte suivant une règle. Donc le principe de causalité, tel qu'il a été établi dans l'*Analytique*, exclut les thèses. Les antithèses seules sont compatibles avec la doctrine.

Si l'on s'étonne de cette contradiction de Kant avec lui-même, on en trouvera l'explication dans la date de la découverte des antinomies. Une lettre de Kant à Garves, citée par Albert Stein (*über*

die Beziehungen Ch. Garves zu Kant, Leipzig, 1884), prouve qu'il a trouvé les antinomies avant même d'avoir conçu les idées maitresses de sa *Critique*. Peut-être même fut-ce surtout ces antinomies qui le réveillèrent du sommeil dogmatique (v. *Prolégomènes*, § 50).

Tels sont les arguments de Riehl. Il est certain que la thèse et l'antithèse sont conçues à deux points de vue différents : cela est inévitable. Pour aboutir à des conclusions contradictoires, il faut bien s'appuyer sur des principes distincts. Ce qui est identique dans la thèse et l'antithèse, c'est l'objet, à savoir le monde de l'expérience conçu comme chose en soi. A cet objet l'esprit s'applique de deux manières différentes, aussi légitimes l'une que l'autre, selon Kant. Le fondement des thèses, c'est la loi de l'entendement pur ; celui de l'antithèse, c'est la loi de l'entendement uni aux sens. Certes, la solution que donne Kant maintient à la fois les thèses et les antithèses, mais non dans le sens qui résultait des démonstrations de la dialectique. Dans celles-ci, il était question de la nature comme chose en soi ; dans la solution, la thèse qui est maintenue comme s'appliquant aux choses en soi, ne concerne plus les phénomènes de la nature ; les antithèses au contraire ne s'appliquent plus désormais qu'aux phénomènes dépouillés de toute réalité transcendente.

Mais, ajoute Riehl, l'*Analytique transcendente* réfute d'avance la thèse, et établit que, seule, l'antithèse est conforme aux lois de l'esprit. Sans doute ; mais il ne faut pas oublier que, dans la *Dialectique transcendente*, Kant s'attaque au dogmatisme. Il se contente d'en résumer les arguments de la façon la plus précise et la plus forte. Mais il en maintient le principe, puisqu'il veut montrer que ce principe engendre des antinomies. Il faut bien qu'il en soit ainsi pour qu'il puisse dire (7^e section, s. f.) que l'antinomie a l'avantage de démontrer indirectement l'idéalité transcendente des phénomènes. Il n'a sûrement pas oublié ce qu'il a écrit dans l'*Analytique*, car il y fait constamment allusion dans les chapitres sur la solution du troisième problème. Selon son habitude, il utilise des travaux antérieurs à la *Critique* proprement dite, en les adaptant à son œuvre actuelle.

II

Les antinomies dynamiques ont donc bien leur existence distincte et sont une pièce intégrante de son système. Mais quelle en est la valeur ?

A propos de ces antinomies comme des antinomies mathémati-

ques, certains philosophes soutiennent que, des thèses et des antithèses, seules les unes sont vraies, tandis que les autres sont fausses.

C'est surtout l'école criticiste qui, ici encore, soutient que, seules, les démonstrations des thèses sont valables. M. Renouvier fait de nouveau appel à la loi du nombre. Dans les antithèses, il retrouve le nombre infini, considéré comme actuel, lequel est pour lui une contradiction dans les termes. Les antithèses sont donc inadmissibles. Au contraire, les thèses sont la vérité. Sans doute, elles sont incompréhensibles ; mais elles sont les contradictoires de propositions contradictoires en elles-mêmes, et, entre la contradiction et l'incompréhensibilité, l'esprit ne peut que choisir cette dernière.

A cela on peut répondre, ainsi que nous avons fait à propos des antinomies mathématiques, que les choses ne sont peut-être pas soumises à la loi du nombre ; qu'on peut concevoir des grandeurs qui ne soient pas des nombres, du moins au sens premier de ce mot.

Mais ce n'est pas tout. Peut-être la causalité, comme le voulait Kant, ne concerne-t-elle que les rapports qualificatifs des choses, et ainsi une cause, comme telle, n'est pas même une grandeur. Comme le nombre symbolise la grandeur, ainsi la grandeur peut symboliser la causalité ; mais on ne peut appliquer purement et simplement la loi du symbole à la chose symbolisée ; c'est au contraire au symbole à se modeler sur la nature de la chose.

Telle serait notre réponse aux partisans des thèses.

Selon Schopenhauer, ce sont les antithèses qui sont seules vraies. Les thèses ne sont que des sophismes. Tout ce qui est nécessaire, dit Schopenhauer, c'est qu'un phénomène donné, *a*, soit expliqué ; mais il se peut très bien qu'il le soit entièrement par un phénomène antérieur, *b*. Il n'est pas nécessaire, pour que l'explication soit suffisante, que j'aie l'explication du phénomène *b* lui-même, et de tous ceux dont il dépend.

A cela on peut répondre que cette argumentation serait sans doute légitime s'il s'agissait de purs phénomènes, parce que l'esprit pourrait alors être considéré comme le rapport commun de *a* et de *b*. Mais il s'agit, dans l'antinomie kantienne, d'expliquer, dans un monde de choses en soi, la causalité de phénomènes donnés. Pour que *a* soit réellement posé, il faut que la cause de *a* possède réellement l'existence, et que je le sache. Mais comment le saurai-je, si cette cause est elle-même un effet ? Il faut que je sache que l'existence *a* a été donnée à *b*. Il faut donc que je remonte à la cause de *b*, et ainsi de suite jusqu'à ce que j'aie trouvé une cause d'existence, et non pas seulement de détermination.

Je conclus de cette argumentation que les antinomies dynamiques sont bien réelles, et que les tentatives d'exclusion, soit des thèses, soit des antithèses, sont infructueuses. C'est qu'il s'agit ici de l'antique opposition de la liberté et de la nécessité, déjà si bien mise en relief par les stoïciens. Il faut bien que cet éternel conflit repose sur quelque chose de réel. La forme donnée par Kant à ses antinomies peut prêter le flanc à la critique, mais non sans doute le fond, qui n'est autre que la situation que l'homme s'attribue dans la nature.

III

Mais, si les antinomies existent bien réellement, la solution de Kant est-elle satisfaisante? Selon Schopenhauer, la solution de Kant est contradictoire avec ses propres principes. Schopenhauer admire, plus que toute autre partie du kantisme, la doctrine à laquelle lui paraît ici arriver Kant, la doctrine de la volonté comme chose en soi. Mais il trouve que la voie par laquelle y arrive Kant est impossible en soi, et en particulier contradictoire avec le système. C'est par le principe de causalité que Kant établit les thèses. Or cela est étrange, puisque les thèses portent précisément atteinte au principe de causalité. C'est le résultat le plus important de la *Critique* de prouver que les principes de l'entendement ne peuvent s'appliquer aux choses en soi, et n'ont d'usage légitime qu'appliqués aux phénomènes. Or, ici, nous attribuons la causalité aux choses en soi. Tel est, en effet, ce caractère intelligible que Kant conçoit comme la cause, en chaque homme, de son caractère empirique.

Riehl et Wundt souscrivent à cette objection, et certes elle paraît très convaincante.

Voyons si l'on ne pourrait pas y répondre du point de vue de Kant lui-même.

Il n'est pas exact que, selon Kant, la catégorie de causalité, prise en elle-même, ne puisse s'appliquer qu'aux phénomènes. Soutenir cette thèse, c'est confondre la pure catégorie de causalité avec le principe résultant de l'union de la catégorie avec le schème correspondant de l'imagination. Les catégories ne peuvent s'appliquer immédiatement aux intuitions, celles-ci étant toutes particulières, tandis qu'elles-mêmes sont de pures généralités, et un terme ne pouvant être subsumé sous un autre que si tous deux expriment des objets de même nature. Le schème, produit de l'imagination *a priori*, qui participe de la catégorie et de l'intuition sensible, vient servir de trait d'union, et la catégorie, sensibilisée par le schème, peut désormais s'appliquer aux intui-

tions. C'est uniquement de cette modification de la catégorie qu'il est vrai de dire qu'elle n'a qu'un usage empirique. La catégorie, comme telle, est tout à fait générale, et peut s'appliquer à tout. Ce n'est que pour fournir une connaissance qu'elle a besoin de s'unir à une intuition. Là où l'intuition manque, elle peut encore fournir une conception, un objet possible. Or c'est précisément dans ce sens que Kant a entendu attribuer la causalité à un noumène. Il s'agit d'une causalité toute métaphysique, d'une causalité pure. La liberté ne peut ni ne doit être assimilée à une causalité physique.

Toutefois, pouvons-nous considérer la solution kantienne comme définitive et nous y reposer ?

IV

Elle ne va pas sans difficultés. Selon Kant, nous appartenons à deux mondes réellement distincts. Il y a deux êtres en nous, entre lesquels il nous est impossible de percevoir un trait d'union. Nous ne pouvons nous connaître comme étant uns.

Au point de vue phénoménal, nos actes, comme tout dans la nature, sont entièrement déterminés par les phénomènes antérieurs. La chaîne des phénomènes ne saurait être rompue, est absolument inflexible. Mais, d'un autre côté, nous sommes comme responsables de chacun de nos actes, comme s'il ne faisait pas partie de la trame des phénomènes.

Comment se concilie cette absolue liberté avec cette absolue nécessité ? Voilà ce qui est généralement jugé l'une des parties les plus obscures du kantisme. Nous comprenons bien les raisonnements ; mais nous ne pouvons admettre la conclusion. Il semble qu'ici Kant n'ait pas reculé devant une solution contradictoire, lui qui avait tant redouté la contradiction dans la résolution des antinomies mathématiques.

Cette conclusion s'impose-t-elle véritablement ? Partant d'une nécessité et d'une liberté absolues, Kant conclut à un dualisme radical et partage l'homme en deux. Ne pourrait-on pas procéder en sens inverse, et dire : ce qui est réellement, c'est l'unité de notre être ? Si donc on y discerne deux éléments contradictoires, c'est que l'analyse les rend tels en les isolant l'un de l'autre. Mais, dans la réalité de notre être, ils n'ont pas ce caractère absolu que leur prête le raisonnement. Il n'y a ni liberté entièrement indépendante des phénomènes, ni causalité physique absolument impénétrable. Liberté et nécessité ne sont, en définitive, que des abstractions. L'être vivant possède une nature souple que nos concepts sont impuissants à exprimer.

La marche qui a conduit Kant à ces concepts est-elle nécessaire ? Il nous semble que, d'une manière générale, le défaut du kantisme est de partir d'une idée abstraite *a priori* de la science. Cette idée fut suggérée à Kant par la mécanique céleste de Newton, dans laquelle il voyait un exemplaire de la science parfaite. Il conclut à la nécessité absolue de la relation causale dans les phénomènes. Il est plus conforme à l'état actuel de la science de partir des diverses sciences concrètes et réelles qui nous sont données. Or ces sciences manifestent-elles, exigent-elles cette nécessité absolue que supposait Kant ?

Cela n'est nullement évident. Kant voyait dans la continuité absolue du fil de l'expérience, la condition de l'objectivité même des phénomènes. Mais qui peut affirmer que cette continuité existe ?

Savons-nous si les principes des sciences se peuvent réduire à l'unité ? Ce que nous possédons, est-ce la Science, une et universelle, ou des sciences, ayant chacune sa méthode et ses postulats ? Au sein d'une même science aujourd'hui l'on admet des principes différents, hétérogènes, peut-être contradictoires. Il suffit qu'ils réussissent. Les sciences sont un ensemble de concepts construits de manière à résumer l'expérience et à représenter pour nous les forces de la nature. Elles sont pleines d'hiatus, de concepts obscurs, qu'on admet parce qu'ils sont commodes. Sans doute on nourrit l'espérance de simplifier et coordonner toujours davantage. Mais comme, d'autre part, l'homme a désormais le parti pris bien arrêté de voir la nature telle qu'elle est, et non de lui dicter des lois, il ne préjuge plus rien, non pas même qu'il y a des lois dans la nature.

Dans ces conditions, les concepts que suppose la science n'apparaissent plus que comme l'expression des besoins de notre esprit. Ils ne sont plus inhérents aux choses. Les faits seuls sont donnés ; les véritables causes échappent à la science. Nous découvrons des lois-faits, nous ne savons si nous sommes en présence de lois absolues.

Ces deux concepts, loi et nécessité, ne sont pas nécessairement indissolubles. La constance suffit à constituer une loi. Elle peut dépendre d'une activité spontanée. Ne voyons-nous pas la volonté libre se transformer d'elle-même en habitude et en nécessité apparente ?

Cependant, tant que nous regardons les choses du dehors, nous ne pouvons faire aucune hypothèse de ce genre.

Mais ne disposons-nous que de la connaissance sensible et de la science qui la systématise ? Nous sentons l'être que nous portons

en nous, d'une manière vague et confuse sans doute. Mais nous avons le droit de mettre cette donnée en présence de la science et de voir si la critique la plus sévère n'en laissera pas subsister quelque chose. C'est la réflexion sur la science réelle et sur nous-même qui doit être l'instrument de la métaphysique. « Ce monde que tu as détruit, essaie maintenant de le reconstruire dans ton sein, de le refaire plus beau qu'il n'était :

Mächtiger
Der Erdensöhne,
Prächtiger
Baue sie wieder,
In deinem Busen baue sie auf. »

Ce défi de l'esprit railleur, peut-être le philosophe osera-t-il l'accepter. Peut-être son effort est-il précisément de reconstruire le monde dissous par la science, d'après le sens de l'être que nous trouvons en nous.

M. L.

LANGUE ET LITTÉRATURE DU MOYEN AGE

COURS DE M. PETIT DE JULLEVILLE.

(Sorbonne)

Jacques Legrand.

Nos études nous ont conduits à nous occuper aujourd'hui d'un simple moine augustin, Jacques Legrand, qui a été généralement confondu avec ses homonymes, et qui pourtant mérite une place spéciale, car il a joué dans la politique un rôle important, et composé de nombreux ouvrages; sa renommée s'est étendue jusqu'à l'époque de l'invention de l'imprimerie. Jacques Legrand n'est pas un humaniste, on ne saurait le comparer avec tel ou tel de ses contemporains : il occupe, en effet, une place tout à fait à part dans ce siècle de renaissance de l'antiquité. Il connaît néanmoins les anciens, il les a pratiqués, il comprend la profondeur et la portée de leurs idées, il a une vive curiosité de leur philosophie et de leur morale; par son caractère, il appartient, par certains traits, au groupe, si dispersé dans l'histoire, des hommes qui, à l'époque dont nous nous occupons, figurent parmi



les précurseurs de la Renaissance. Les livres des Augustins disent qu'il naquit à Toulouse : la date de sa naissance nous est d'ailleurs inconnue ; mais il joua un rôle très important entre 1400 et 1410 ; il devait, à ce moment-là, avoir environ 40 ans, et on peut, par suite placer la date de sa naissance aux environs de 1360. Son nom nous est connu par quelques ouvrages où il s'est nommé : il prend, pour se désigner, la périphrase de *Jacobus Magni*. Cela a beaucoup étonné, mais cela s'explique maintenant assez facilement : Jacques considéra *Magni* comme étant le nom de son père, dont il est l'héritier. Le sobriquet, transporté aux descendants, constitue un véritable nom de famille ; *Jacobus Magni*, c'est tout simplement *Jacobus Magni filius*. Le sentiment que le nom de famille est un ancien génitif s'est un peu perdu aujourd'hui, et pourtant ne trouve-t-on point des traces de ce fait dans toute la littérature du moyen âge ? Dans l'expression « les quatre fils Aymon », Aymon est un vrai génitif.

Jacques entre d'assez bonne heure dans l'Ordre des Augustins ; il fait ses études dans leur magnifique couvent, et suit les cours de l'Université de Paris ; il devient bientôt licencié en théologie. A ce moment, on aimait les études très vastes et très générales ; les travaux touchaient à toutes les matières, et on montrait une curiosité énorme, qui sera la caractéristique de la Renaissance. Bien des hommes se piquaient de tout savoir, mais toute leur science se ramenait, au fond, à la théologie. Jacques fut plus indépendant et il montra à cet égard une passion plus désintéressée. Il voyagea beaucoup, se rendit en Italie et fréquenta pendant quelque temps les cours de l'Université de Padoue, célèbre par son enseignement de la théologie et de la philosophie. Il rentra à Paris en 1400, et obtint bientôt un grand renom de prédicateur. Dans la description qu'il fit de Paris en 1470, Guilbert de Maësse compte Jacques Legrand parmi les plus illustres orateurs du moment, parmi ceux qui « souloient de prêcher tant d'excellents sermons ». L'éloquence de la chaire était mêlée de politique et pleine de passion : de tous ces ardents prédicateurs, le plus considérable fut assurément Jean Gerson. Ce dernier, en effet, joua un rôle considérable, non seulement par lui-même, mais encore par ses œuvres ; du reste, l'étendue de sa célébrité est le meilleur signe que l'on puisse évoquer pour témoigner de la valeur de son éloquence. La sobriété, la familiarité, voilà ce qui constitue la physionomie de l'orateur. N'est-ce point Jean Gerson qui osait interpellier le roi, qui lui montrait du doigt que « ses offices écrasaient le pauvre peuple » ? Charles VI ne redoutait-il donc pas la vengeance céleste ? Et Gerson ajoutait hardiment :

« Si les dieux d'enfer te tourmentent, je ne les empêcherai pas ». Ce qui contribue à faire aussi de cet orateur un homme remarquable, c'est son austérité, ce sont les intentions pures qu'il apporta toujours dans l'accomplissement de sa tâche. Au milieu de cette France si divisée, il sut ne point prendre parti et ne peut être compté ni parmi les Armagnacs, ni parmi les Bourguignons. Cette sage politique ne lui servit pourtant de rien ; il ne réussit qu'à se rendre odieux à tous les partis à la fois, et passa pour suspect pendant les quinze dernières années de sa vie. Les autres au contraire sont des hommes de parti : Eustache de Pavilly figure dans les *Chaperons blancs*. C'est lui qui va justifier devant les grands l'insurrection parisienne. Aujourd'hui, quand nous lisons ces fragments, nous sommes un peu étonnés que ce genre d'éloquence ait pu produire de si grands résultats : les citations y sont accumulées, fastidieuses et pédantes. Les allégories s'y pressent, toutes plus ennuyeuses les unes que les autres. Il faut reconnaître cependant qu'on y rencontre quelques traits pleins de vivacité ; mais l'auteur tombe si souvent dans la vulgarité que ses mérites disparaissent la plupart du temps. Nous nous demandons à ec étonnement comment des œuvres si médiocres ont pu paraître si extraordinaires aux yeux des contemporains ; et, pourtant, il est de fait que ces hommes connurent parfaitement l'art de remuer la foule. De toutes ces œuvres oratoires, la partie qui est parvenue jusqu'à nous est bien faible, et il est bien petit le nombre de ceux qui survécurent à eux-mêmes ; beaucoup ont néanmoins exercé une influence réelle, dont le secret était beaucoup plus dans leur personne que dans leur œuvre. On pourrait rappeler maints orateurs qui jouirent ainsi d'une grande réputation auprès de leurs contemporains, dont la renommée s'est totalement effacée, et dont il ne reste même pas une page qui puisse nous donner une idée de la puissance de leur éloquence : c'est une lave qui s'est aussitôt refroidie et l'on a peine à s'imaginer ce que put être la fureur du volcan.

Ce qui est vrai d'Eustache de Pavilly et ce que nous venons d'exposer à propos de ses contemporains, s'applique aussi parfaitement à Jacques Legrand. En 1416, l'état de la France était particulier : le roi avait peine à conserver la première place dans l'Etat, et l'autorité royale était disputée comme une proie par les frères du roi et par ses fils. En Angleterre régnait un nouveau monarque ; mais Henri de Lancastre avait conquis son trône par un crime, et avait hâte d'effacer le sang, de dissimuler l'usurpation par une politique fallacieuse. Il n'essaie pas d'étouffer les germes de discorde ; au contraire, il espère lui-même recueillir des fruits

de la guerre civile. L'anarchie est effroyable, les impôts ont été augmentés, et pourtant l'argent est rare. Le peu que l'on amasse est employé à des œuvres inutiles : le pillage est universel, et il semble que la France, que l'aristocratie, que tous enfin déraisonnent avec le roi. C'est un débordement de fêtes, de plaisirs, et les frères et la femme du roi dirigent sans relâche ces réjouissances. Le peuple murmure, mais qu'importe ? Il associe sans crainte le nom des princes aux noms des plus infâmes individus, dans les soupçons les plus abominables. Rien ne leur fait : le malheur de l'Etat ne suffit pas à les retenir. Le Religieux de Saint-Denis, dans sa *Vie de Charles VI* (1), a raconté tout au long ces événements ; mais, tout en voulant rester très impartial, il montre trop d'indulgence à l'égard du roi pour qu'on ne le soupçonne point quelque peu. Cependant il annonce clairement dans son ouvrage qu'il s'est fait une loi de retracer toutes les actions, même celles qui seraient dignes de blâme, et, de fait, dans quelques passages, il ne craint point de dévoiler au grand jour la trop pénible réalité. Il montre que l'on ne pense qu'à multiplier sans cesse les taxes et les exactions, qu'à faire rapidement fortune. Tout le monde voit bien à ce moment la gravité de la situation et se rend compte du faible rôle que peut jouer dans une réaction un prince chétif comme Charles VI. On lui reproche bien sourdement d'insulter à la misère publique, de laisser enlever les vivres au peuple. Mais pourtant personne n'ose parler. C'est alors que Jacques Legrand résolut de prêcher, et le 28 mai 1416, il s'éleva, le premier, contre tous ces désordres.

Ce sermon est parvenu jusqu'à nous ; il nous a été conservé par le Religieux de Saint-Denis ; mais ce dernier, par une singulière idée, ne nous a point donné le texte français du sermon ; il l'a simplement rapporté dans une traduction latine, dont il est lui-même l'auteur. Jacques Legrand s'excuse dans ce sermon des libertés qu'il va prendre : assurément, il eût mieux aimé plaire et dire des choses qui eussent été agréables à tous ; mais il préfère essayer d'améliorer la situation, en montrant tous les vices, au risque de déplaire à quelques-uns. Il n'hésite donc pas à déclarer que « Vénus est la maîtresse » partout, qu'à la cour du roi de France « les nuits sont maintenant jours ». Et, en effet, à cette époque, ce qui devait le plus scandaliser, c'était les bals se prolongeant pendant la nuit. La première de ces réjouissances fut à la fois une surprise et un scandale, et les grandes fêtes qui

(1) *Vie de Charles VI* (en latin), par le Religieux de Saint-Denis (édition Bellagent, dans la collection des *Documents inédits de l'histoire de France*).

suivirent ne firent qu'énervier plus encore et les mœurs et le peuple. Ce ne sont pas encore tant les fêtes que l'on doit blâmer, mais c'est le luxe que l'on y apporte dans les vêtements : Jacques Legrand le censure avec force et rapporte à ce sujet tout « ce que l'on dit à l'opprobre de la cour ». Il invite le roi « à aller par la ville et à écouter ce que dit tout le monde ». Toute la ville est irritée, se plaint. — Jacques Legrand, en parlant ainsi, outrageait la dignité royale : on ne manqua point de s'en plaindre au roi ; mais, soit caprice, soit faiblesse, soit qu'il fût satisfait de rencontrer enfin quelque franchise, le roi répondit qu'il désirait entendre frère Jacques Legrand. A la Pentecôte, Jacques prêcha devant le roi de France, assisté des rois de Navarre, de Berry, de Bourgogne. « L'Esprit-Saint doit enseigner toute vérité » : aussi Jacques n'hésite-t-il point à prendre encore la même liberté. Il fait voir que les préceptes sont foulés aux pieds, que les vertus sont exposées à de grands périls ; il reproche leurs vices à ceux qui ont assumé l'administration du royaume. Soit de son propre mouvement, soit à l'instigation des assistants, le roi sortit de son oratoire ; mais Jacques n'en fut point intimidé. Il continue à adresser son discours au roi, et proclame que « le blâme retombera sur les conseillers des princes qui n'osent dire la vérité ». Et Jacques Legrand poursuit sur ce ton : on oppresse le royaume, deux fois on a levé la taille générale, et pourtant aucune expédition n'a été faite, on n'a point payé de gages. L'argent a été gaspillé pour des usages déshonnêtes, et, si la noblesse se couvre de beaux vêtements, c'est aux dépens du peuple. C'est, dit-il dans sa langue énergique, la même chose « que si elle s'habillait avec la substance des peuples ». Il désigne un duc qui, dans sa jeunesse, avait eu une heureuse nature, mais que les malheurs avaient détourné du droit chemin. Il est à craindre que « Dieu ne transfère la couronne à des étrangers ». Cette extraordinaire licence nous surprend ; nous ne pouvons même pas nous rendre compte jusqu'où s'étendaient certaines libertés. Quoi qu'il en soit, suivant Juvénal des Ursins, sa hardiesse eut sa récompense : le roi fit une aumône au couvent des Augustins et loua la liberté des prédicateurs. Le 9 juin, le roi retomba dans sa maladie : Charles devenait de plus en plus fou, et les intervalles lucides s'espaçaient davantage de jour en jour. Pourtant, il gardait une certaine défiance, et semblait soupçonner sans cesse sa femme et son frère ; en lui-même, il se réjouissait peut-être de l'insulte qui venait d'être faite à la cour par Jacques Legrand, car il y voyait une vengeance des traitements qu'on lui infligeait. Il faut dire, à l'excuse de Jacques, que le duc d'Orléans apportait trop de raffinement, trop d'élégance en quelque

sorte dans ses vices, et peut-être devons-nous voir dans son extraordinaire impertinence la cause déterminante du meurtre de Jean Sans-Peur. Le 20 novembre 1407, en effet, le duc d'Orléans était massacré par les sicaires du duc de Bourgogne, et la guerre civile éclatait. Deux partis se trouvaient en présence : les Armagnacs et les Bourguignons. Jacques devint un des plus effrénés Bourguignons ; mais, dès qu'il vit le duc de Bourgogne affecter des allures populaires, il abandonna ce parti, et, tête baissée, se jeta dans le parti des Armagnacs. Le hasard seul avait dicté son choix, et, à propos de lui, on aurait pu dire ce que devait écrire plus tard Corneille :

Lorsque deux factions divisent un empire,
Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire.

Bientôt Jacques Legrand devient un des personnages les plus en vue : le 3 novembre 1411, les Armagnacs s'emparent de Paris ; tout cède devant eux dans la capitale ; une procession est faite pour implorer Dieu contre les envahisseurs, une cérémonie a lieu à Notre-Dame ; mais leur succès va toujours croissant. Parmi les meneurs de la bande, on trouve, cité par le *Bourgeois de Paris*, Jacques Legrand : « Frère Jacques le Grant, dit-il, augustin, qui le pis conseiller de la bouche de tous ». Jacques fut, en effet, le principal instrument et l'auteur de la démarche la plus hardie du parti d'Armagnac, c'est-à-dire de l'alliance avec l'Angleterre. Il nous faut reconnaître qu'il y eut des circonstances atténuantes : les Bourguignons n'avaient-ils point traité, eux aussi, avec l'étranger ? Le roi d'Angleterre avait d'ailleurs le merveilleux talent de soudoyer les uns et d'envoyer à tous des renforts. Jean Sans-Peur obtint l'alliance anglaise en janvier 1411, et le comte d'Arundel apparaît bientôt avec une armée de secours. Mais Jean avait fait un calcul entièrement faux : que pouvait valoir dans ces guerres intestines l'alliance d'un peuple étranger ? N'aurait-il pas dû laisser aux Armagnacs l'avantage d'être un parti national ? Les Armagnacs échouèrent et « à peine surent-ils où se sauver », comme dit Monstrelet. Jacques Legrand fut chargé de négocier le traité : il devait offrir l'Aquitaine, offre très humiliante et qui ramenait dans les esprits le souvenir du traité de Brétigny. Mais il arriva à notre homme une singulière aventure : il n'avait pas encore abandonné la Normandie qu'il fut arrêté ; la cassette renfermant ses papiers fut envoyée à Paris, et on y découvrit la preuve que les Armagnacs étaient à la veille de traiter. Le duc de Bourgogne cria alors très fort ; mais, après une seconde ambassade, les Armagnacs n'en signèrent pas moins la paix en mai 1412. Le parti armagnac s'était perdu par sa faute ; mais il fut ressus-

cité par celle de ses adversaires. Les Bourguignons durent bientôt quitter Paris, et le duc d'Orléans entra en triomphe avec les grands seigneurs : frère Jacques Legrand, qui avait été à la peine, fut ce jour-là à l'honneur, puis, las sans doute de la vie politique, il se retira dans un couvent. Telle fut la vie de Jacques Legrand. Mais, en quoi, dira-t-on, ce moine diffère-t-il de tant d'autres ? En cela que, non seulement, comme nous le verrons ultérieurement, on retrouve dans son œuvre des sentiments nouveaux, mais encore qu'il y a en lui quelque chose qui n'est pas purement du moyen âge. Ce qui caractérise la Renaissance, c'est un retour au sentiment de l'individualisme contre la solidarité : au moyen âge, toute personnalité tend à disparaître dans la cause commune à lui et à bien d'autres ; la passion « du moi », le besoin de vivre librement sans se soucier des autres est le trait caractéristique de l'esprit nouveau. Jacques Legrand est un homme de la Renaissance : rien ne le rattache à son pays, à sa province, il existe par lui-même, et c'est en cela qu'il est un novateur, un précurseur (1).

F. R.

SCIENCES HISTORIQUES

COURS DE M. CHARLES SEIGNOBOS

(Sorbonne)

Administration sous Louis XIV (1660-1715).

Bibliographie.

On trouvera la bibliographie indiquée dans le chapitre de l'*Histoire générale* de MM. LAVISSE et RAMBAUD.

DOCUMENTS. — Les documents sont abondants et de bonne qualité : ce sont les papiers mêmes de l'administration, la correspondance entre les ministres et leurs agents, leurs mémoires au roi, leurs projets, etc. A l'époque de Louis XIV, les ministres prennent l'habitude de conserver leurs

(1: Cf. la thèse de M. Coville : *De Jacobi Magni Vita et Operibus*, Hachette, in-8°, 1889. Pour la dernière partie de sa vie, voir : *Le Journal d'un Bourgeois de Paris* (novembre 1411) et la *Chronique de Monstrelet*, édition Douet d'Arcq, tome II, p. 238).

papiers et de tenir des archives régulières ; cependant ces archives ne sont pas encore considérées comme la propriété de l'Etat : chaque ministre les emporte avec lui en sortant de charge. Mais tous les papiers des ministres ont fait depuis retour aux Archives de l'Etat. C'est dans le catalogue des Archives que l'on trouvera la bibliographie complète des documents relatifs à l'administration de Louis XIV.

Un certain nombre de collections de ces documents ont été publiées dans la *Collection des Documents inédits*. Le travail a été commencé par : DEPPING. — *Recueil des documents inédits concernant l'administration publique en France sous Louis XIV.* — 1850-1855, in-4°.

COLBERT. — *Lettres, instructions et mémoires*, publiés par P. CLÉMENT, 1861-68, in-8°.

DE BOILISLE. — *Correspondance des contrôleurs généraux avec les intendants*, 1871-83, in-8°.

DE BOILISLE. — *Mémoires des intendants sur l'état des généralités*, 1881, in-4°.

RAVAISSON. — *Archives de la Bastille*.

Le travail n'a pas été fait pour les documents relatifs à la guerre.

Il n'y a pas de recueil complet des ordonnances et des règlements : on en trouvera un certain nombre dans les appendices des histoires.

Le tableau des fonctionnaires se trouve dans les almanachs royaux.

HISTOIRES. — Depuis Voltaire, on a essayé deux fois de refaire l'histoire du siècle de Louis XIV ; mais on n'a pas encore réussi à donner une histoire d'ensemble satisfaisante du règne tout entier.

Les livres à consulter sont ceux de :

CLÉMENT. — *Histoire de la vie et de l'administration de Colbert*, 1874.

RAVAISSON. — *T. XIII des Archives de la Bastille*, 1882.

DE BOILISLE. — *Conseils du roi sous Louis XIV*, dans les *Mémoires de Saint-Simon*, t. IV et V.

Pour l'état du royaume sous Louis XIV :

VUITRY. — *Le désordre financier à la fin du règne de Louis XIV*, 1885, in-12.

LEVASSEUR. — *Histoire des classes ouvrières en France jusqu'en 1789*, 1867, 2 vol.

Pour la codification :

ESMEIN. — *Histoire du droit français*, 1895.

» — *Histoire de la procédure criminelle*.

Pour la guerre, nous n'avons aucun livre satisfaisant :

ROUSSET. — *Louvois* (confus).

AMBERT. — *Le maréchal de Vauban*, 1882.

On ne peut, dans cette leçon, entrer dans le détail de l'administration ; on marquera seulement quels en furent le caractère général et les résultats ; on examinera successivement ce qui a été fait au point de vue économique, puis au point de vue financier, de quelle façon fut réglée l'organisation militaire, les principes de l'administration intérieure du pays, enfin on décrira l'état du royaume durant la dernière partie du règne de Louis XIV.

I

1^o *Mesures économiques.* — On est ici abondamment renseigné par les papiers de Colbert : lettres, instructions et mémoires; peut-être auraient-ils besoin d'être critiqués de plus près que ne l'a fait M. Clément, Colbert ayant eu évidemment intérêt à noircir le tableau de l'état du royaume avant qu'il ne fût aux affaires. — Des trois sources de richesse : agriculture, industrie, commerce, la première intéressait moins Colbert que les deux autres ; il appliqua tous ses soins à l'industrie, et, en second lieu, au commerce. En matière d'industrie, il était guidé par des principes fixes; là seulement on reconnaît chez lui un système ferme. Ses idées sont à peu près celles d'un bon marchand drapier : l'industrie des draps est la principale. Dans le discours autographe sur les manufactures du royaume (1663), il indique, comme causes du mauvais état des manufactures, la guerre, l'inapplication au commerce, le désordre dans les manufactures, particulièrement la mauvaise qualité des teintures, et enfin la tolérance d'ambassadeurs anglais et hollandais à la Porte, au préjudice des capitulations. Quant aux moyens d'y remédier, ils consistent à renouveler les règlements sur les manufactures, soit pour la qualité des étoffes, soit pour leurs dimensions, soit pour leur teinture; à la Porte, il faut envoyer un ambassadeur pour régulariser le commerce des Echelles du Levant; enfin il faut assister de protection et d'argent toutes les manufactures de draps du royaume, dont les produits devront exclusivement habiller les bourgeois des villes, et exciter les ouvriers à tisser de belles étoffes à l'usage du roi. Ainsi il est protectionniste et, convaincu que le plus sûr moyen de conserver la clientèle est d'avoir une bonne marque, il est appelé à réglementer l'industrie, particulièrement celle des draps. Dans l'édit du 22 août 1666, il dit : « Les manufactures de serge d'Aumale s'étaient tellement relâchées que, les ouvriers ayant eu une entière liberté de faire leurs étoffes de plusieurs longueurs et largeurs, le débit avait notablement diminué » ; et, dans celui d'août 1669 : « Les ouvriers des manufactures d'or, d'argent, soie, laine, fil, des teintures et blanchissages, s'étant beaucoup relâchés et leurs ouvrages ne se trouvant plus de qualité requise, des statuts et règlements ont été dressés pour les rétablir dans la plus grande perfection. » Suivent 59 articles sur la longueur, largeur et qualité des étoffes. Les anciens métiers seront rompus et reconstruits, à peine de 3 livres pour ceux qui ne le feraient pas. L'édit du 17 février 1671 prononce

les peines suivantes : « Les étoffes défectueuses seront exposées sur un poteau de 9 pieds de haut avec un écriteau contenant les noms du marchand et de l'ouvrier en faute ; après exposition de 48 heures, ces marchandises seront coupées, brûlées ou confisquées suivant ce qui aura été décidé. En cas de récidive, le marchand et l'ouvrier seront blâmés en assemblée de corps, en plus de l'exposition de la marchandise. A la troisième faute, ils seront mis et liés au carcan pendant deux heures avec un échantillon des marchandises confisquées. » — Cet édit ne put être appliqué. En 1675, Colbert recommande d'y veiller ; en 1682, il se plaint de son inobservation : « Tous les marchands veulent avoir une liberté entière en ce qui concerne le trafic particulier de leurs manufactures. Ils veulent retrancher les longueurs et largeurs, par des considérations d'un petit gain, qu'ils font, ce qui tend à la ruine entière des manufactures. Le principal consiste à faire toujours égal en bonté, largeur et longueur. »

Colbert pensait que les industriels sont gens routiniers, qu'il faut exciter, et que l'établissement d'une industrie nouvelle dans un pays est une opération trop hasardeuse pour tenter un particulier, idée naturelle pour le temps. Il a donc jugé l'intervention de l'Etat nécessaire, soit par le moyen de primes aux manufactures, soit par la fondation ou l'exploitation en régie de nouveaux établissements. Les tapisseries de Flandre furent ainsi introduites aux Gobelins et à Aubusson, les dentelles d'Italie à Alençon et Chantilly, les glaces de Venise à Saint-Gobain, les meubles à la Savonnerie. Colbert n'est cependant pas un partisan systématique du monopole. En 1671, à propos de la draperie de Carcassonne, il écrit : « Les marchands ne s'appliquent jamais à surmonter par leur propre industrie les difficultés qu'ils rencontrent dans leur commerce, tant qu'ils espèrent trouver des moyens plus faciles par l'autorité du roi : c'est pour cela qu'ils ont recours à vous pour tirer quelque avantage, en faisant craindre le dépérissement entier de leurs manufactures. » Il eut d'ailleurs à lutter quelquefois contre ses propres règlements : par exemple, il soutint Van Robais dont les draps étaient défectueux. L'industrie établie en France ne devait pas être transportée à l'étranger : ceux qui le tentaient étaient punis. En résumé, Colbert s'appliqua, d'une part, à régulariser les industries existantes, surtout celle des tissus, par des règlements minutieux ; et d'autre part, à introduire des industries nouvelles par l'intervention de l'Etat.

Quant au commerce, on a attribué à Colbert l'établissement du régime protecteur. Il n'avait, en réalité, aucun principe fixe ;

dans ses lettres, ses idées sont souvent contradictoires, et, en fait, ses mesures sont variables avec les circonstances.

Il tâche d'abord de rendre le commerce intérieur plus actif et plus facile par l'achèvement et le bon entretien des routes, la suppression des péages et douanes intérieurs, l'établissement du grand canal. On l'a accusé de la ruine de l'agriculture amenée par l'interdiction de la sortie des blés, au contraire de ce qu'avait prescrit Henri IV. Ce n'est pas exact. Colbert hésite entre ces deux idées : laisser vendre le blé pour faire rentrer de l'argent dans le royaume, et d'un autre côté en garder assez pour parer à la disette, le fantôme des hommes d'Etat de cette époque. Aussi les édits contraires se suivent-ils durant une même année, selon les probabilités de récolte. De 1669 à 1683, 8 arrêts prohibent la sortie, 56 l'autorisent avec droit, 8 sans droit.

Sur le commerce extérieur des matières autres que les grains, Colbert n'a pas de principe plus arrêté : tantôt il semble convaincu que le pays le plus riche est celui qui a le plus d'argent (c'est l'ancienne idée italienne qui fait le fond du système mercantile), tantôt il semble considérer la liberté comme nécessaire au commerce. Dans le mémoire de 1664, il tient pour certain que la prospérité d'un Etat consiste dans l'abondance d'argent. Or les Hollandais viennent acheter en France des vins, eaux-de-vie, etc., pour 12 à 18 millions de livres, qu'ils paient pour les $\frac{2}{3}$ avec leurs produits ou ceux des pays étrangers ; il n'entre donc, tous les ans dans, le royaume que 4 à 6 millions de livres : « Autant que nous pourrions retrancher sur les gains que les Hollandais font sur les sujets du roi... autant augmenterons-nous l'argent comptant qui doit entrer dans le royaume... ; de plus, 1 million de peuple qui languit dans la fainéantise gagnera sa vie dans les manufactures, et un nombre aussi considérable dans la navigation et sur les ports de mer. » En conséquence, il propose de réduire les droits à la sortie sur les denrées et les produits manufacturés du royaume, et à l'entrée sur tout ce qui sert aux fabriques ; et de repousser par l'élévation des droits les produits des manufactures étrangères. Un droit de 50 sous par tonneau est mis sur les navires étrangers ; le tarif de 1664, assez large, est remplacé par celui de 1668, beaucoup plus élevé. Les Hollandais, par représailles, élèvent les droits sur les eaux-de-vie françaises. La guerre des tarifs finit à la paix de Nimègue, qui abolit le tarif de 1668. — Il n'est pas rare pourtant d'entendre Colbert faire des déclarations favorables à la liberté du commerce. En 1669, il dit : « Je suis un peu contrarié de tout ce qui peut gêner le commerce, qui doit être extrêmement libre », et, en 1671 : « Il y a dix ans que S. M.

travaille à établir dans son royaume une liberté entière. Tout ce qui tend à restreindre la liberté et le nombre des marchands ne peut rien valoir... » Dans ces idées, il ouvre trois ports francs : Dunkerque, Bayonne et Marseille, et encourage par des primes le commerce français : 5 livres par tonneau ou navire construit en France, 50 sous par tonneau ou navire acheté.

Colbert n'est pas non plus partisan absolu du monopole pour le commerce colonial. Il essaye d'abord du système des Hollandais et fonde deux grandes compagnies à monopole : celle des Indes orientales et celle des Indes occidentales. Elles sont organisées par actions ; elles ont le roi à leur tête, qui use de réclame, puis de pression, pour y faire entrer le public. La fondation de cinq autres compagnies, moins importantes, suivit, mais elles ne réussirent pas. Le privilège donné à un particulier est supprimé en 1672 : on laisse dès lors le commerce libre.

Les colonies furent administrées comme le royaume. Colbert essaya de simplifier l'administration, mais sans en changer les principes. Les colons, soumis à la coutume de Paris, étaient sous la domination absolue du gouverneur et ne pouvaient se constituer en corps. Dans une instruction de 1673, Colbert insiste sur ce dernier point et recommande que, pas plus que le roi ne convoque ses Etats-Généraux, les gouverneurs ne doivent permettre les réunions et les requêtes de corps. Les Anglais, qui avaient dans la métropole le *self government*, pouvaient l'introduire dans leurs colonies ; mais les colons français, venus d'un pays centralisé, ne pouvaient qu'y apporter les institutions de ce pays ; on ne peut reprocher à Colbert de ne pas avoir fait l'expérience du *self government*.

Finances. — La tâche de Colbert dans l'administration des finances était double ; il lui fallait : 1° liquider les charges laissées par les guerres, 2° supprimer les mauvaises habitudes prises.

Les mesures de liquidation ont été les premières : chambres de justice, diminution de rentes, suppression de tailles. Colbert s'attaqua ensuite aux douanes intérieures : les provinces du centre furent groupées dans un réseau commun de douanes. Les fermes furent adjudgées de nouveau d'une façon régulière.

Cependant Colbert ne touche pas au système d'impôt ; tailles, aides, gabelles subsistent ; elles sont seulement mieux perçues. Le seul effort original de Colbert est d'en changer la proportion : l'impôt direct fut diminué ; l'indirect, augmenté. D'après lui, les tailles sont descendues de 53 millions en 1653 à 38 en 1662-79, mais il ne semble pas compter le don annuel. Il veille à l'égalité de répartition des tailles, il adoucit la rigueur de la perception. Il ré-

duit les dettes des communautés et villes en 1679 par une banqueroute partielle.

Colbert a surtout été gêné par l'impossibilité d'établir un budget fixe des dépenses. Les exigences du roi dépassent toujours les prévisions du ministre, qui fait en vain des représentations : « S. M. a tellement mêlé ses divertissements avec la guerre, écrit-il en 1666, qu'il est bien difficile de les diviser. » Les recettes montent de 84 à 116 millions, mais les dépenses vont plus vite, et Colbert ne peut éviter l'emprunt, malgré ses craintes.

En résumé, dans les finances de Louis XIV, on ne trouve pas de réforme d'ensemble; il ne semble pas d'ailleurs qu'elle fût possible. Restaient les mesures empiriques pour consolider le système ancien : Colbert n'en a négligé aucune.

Armée. — Dans l'organisation militaire, le principal ministre de Louis XIV est Louvois. Une partie de l'œuvre revient cependant à son prédécesseur, Le Tellier, comme l'indique M. Ambert. Selon M. Rousset, cette œuvre aurait été exécutée en trois fois : en 1668, après la guerre de Hollande; en 1673, après la mort de Turenne; en 1678, après Nimègue et l'expérience qu'on venait de faire des vices du système.

Au sortir de la guerre de Trente Ans, Louvois trouva, en fait d'armée, une réunion d'aventuriers enrôlés, armés, équipés par des entrepreneurs, ces derniers seuls en rapport direct avec l'Etat. Ces entrepreneurs devaient pourvoir à l'entretien des soldats, mais en général s'en occupaient fort peu et les laissaient vivre aux dépens du pays.

Louvois est un administrateur, un intendant, un munitionnaire, pénétré de l'importance de son rôle : « L'administration, aurait-il dit, ne s'improvise pas comme une victoire. » Il ne croit pas que le soldat français puisse tenir en plaine, son système est celui des gros bataillons et des forteresses; il le recommande aux généraux. D'ailleurs, il n'a jamais fait la guerre; c'est un homme de bureau; il aime les écritures, les règlements, la subordination, et aussi la routine : sous son ministère, rien n'est changé, le système d'enrôlement est conservé, des commissions sont vendues comme auparavant, l'armement consiste toujours dans le mousquet et la pique, le fusil n'est admis que par exception, l'uniformité de costume n'apparaît pas encore. Mais la surveillance devient régulière par l'institution des commissaires des guerres : les officiers sont tenus d'avoir leurs compagnies au complet, équipées et armées. L'armement est rendu presque uniforme; les 2/3 de la compagnie ont le mousquet; le reste, la pique (1663); la solde est fixée à 3 sous pour le fantassin, 15 pour le cavalier,

11 pour le dragon, l'allocation de pain et fourrage en plus. La paie doit se faire tous les dix jours.

Le service d'approvisionnement est organisé ; les étapes sont réglées, on fixe la contribution de l'habitant, les quartiers d'hiver sont établis, des hôpitaux et des magasins sont créés. Louvois tente de faire de l'état d'officier une carrière régulière, il faudra avoir été cadet pour obtenir une commission. Plus tard, 9 compagnies-écoles d'officiers sont organisées. La hiérarchie et l'avancement font l'objet de règlements précis, mais seulement pour les officiers généraux.

L'armée augmenta considérablement sous le règne de Louis XIV. A des armées de 40.000 hommes succèdent des armées de 60 à 80.000 hommes sur chacun des points où l'on combat. Au 1^{er} janvier 1678, on compte 219.000 fantassins, 47.000 cavaliers, 9.000 dragons, dont 120.000 fantassins et 44.000 cavaliers en campagne.

L'intendance, voilà l'œuvre de Louvois. Aucune réforme fondamentale n'est tentée, on n'est même pas toujours au niveau des pays étrangers pour l'armement. Les soldats censés volontaires désertent quand ils peuvent : Louvois ordonne souvent de ne pas s'arrêter à leurs réclamations sur la façon dont ils ont été enrôlés. L'armement n'est modifié que tardivement et d'une manière incomplète.

Les fortifications relevaient de Louvois pour les nouvelles provinces, de Colbert pour les anciennes ; au premier appartenait la direction des ingénieurs, au second celle des architectes. De là des tiraillements continuels : Vauban, agent de Louvois, est détesté de Colbert, qui faillit, une fois, le faire emprisonner. Le roi s'intéressait beaucoup aux forteresses et aux sièges, pour lesquels Louvois créa des compagnies d'officiers civils du génie.

Colbert, puis Seignelay furent chargés de la marine. Ils créèrent et entretinrent de nombreuses flottes. Pour recruter des équipages, on eut recours à des procédés nouveaux. Colbert recommanda aux tribunaux de condamner le plus de gens possible aux galères. Quant aux bâtiments à voile, le service en fut assuré par la population maritime, qu'on divisa en classes ; en compensation, il lui fut alloué des soldes d'activité et des soldes de non-activité. C'est le germe de l'*inscription maritime*, innovation de Colbert, qu'on développa plus tard.

Gouvernement intérieur. — Toutes les charges étant devenues des propriétés, il était impossible au roi de changer le système de gouvernement, dans l'impuissance où il était de rembourser le prix des charges. L'ancienne machine subsista donc, on en constitua une indépendante à côté.

On se contenta, dans le domaine judiciaire, de surveiller de près le surabondant personnel, sans introduire de modifications dans sa composition. Une codification fut tentée. Pour donner à Louis XIV la gloire du législateur, Colbert fit charger son oncle Prussort de préparer un code des lois. Ce travail fut fait par des conseillers d'Etat sous la direction de Pussort, à l'écart des Parlements : une commission de la cour de Paris fut seulement appelée avant la rédaction définitive ; son président Lamoignon, partisan du *statu quo*, ne put empêcher les réformes de Pussort : ces réformes n'ont pour but du reste que d'augmenter le pouvoir de l'Etat et faciliter des condamnations.

La justice comprenait alors le gouvernement intérieur et tout ce qui concernait le maintien de l'ordre. Sous Louis XIV, la police et l'administration en furent détachées. C'est un changement très important. La police fut créée de toutes pièces pour la ville de Paris. La charge de lieutenant criminel fut rachetée, on en retrancha les attributions du lieutenant de police, qui fut créé en 1667. Ce magistrat eut commission de veiller à l'ordre, aux approvisionnements, de surveiller la presse, les nouveaux convertis, les étrangers ; il eut sous lui des agents qui ne relevèrent que de lui et lui ne releva que du ministre. Les ministres recoururent naturellement de plus en plus à la police : une lettre de cachet faisait emprisonner sans formalité ni débat le suspect dans la prison du roi ; c'était une arme facile contre les protestants, les faiseurs de libelles, les ennemis personnels des ministres. La lecture des archives de la Bastille donne une idée de la variété des prisonniers et de l'importance de la police. Ainsi, à côté des juridictions régulières, les ministres ont une force expéditive, arbitraire, sans procédure, sans publicité ; avec elle, leur pouvoir absolu s'établit et toutes les autres garanties sont rendues illusoires.

L'administration était déjà toute réglée dès Richelieu. Louis XIV n'y change rien : les Parlements, les Etats, les gouverneurs demeurent ; à côté se trouvent les vrais agents du gouvernement : les intendants et les commissaires départis.

Dans la correspondance des intendants avec les ministres, surtout avec le contrôleur, on peut voir l'administration en œuvre. Les intendants ont à veiller à la répartition des tailles, à l'observation des mesures fiscales, à la surveillance et au châtimement des protestants et mauvais catholiques ; ils négocient avec les Etats, se mettent en rapport avec les cours de justice ; en un mot, ils ont toutes les attributions, tous les pouvoirs, ils sont dans la province ce que sont les ministres au centre. On les choisit parmi

les maîtres des requêtes ; leur commission est révocable et ils ne prêtent pas serment.

Ce régime fortement centralisé fut établi dans les dix premières années du règne, surtout en 1668-69. En 1700, il devint définitif avec 30 intendants, quelquefois 31, puis 32.

II

Le régime fonctionne bien jusqu'en 1673. Alors commencent les difficultés : des révoltes éclatent à cause des nouvelles taxes établies pour la guerre. La paix permet à Colbert de ramener le royaume à un état plus satisfaisant. Cependant les ambassadeurs vénitiens écrivent en 1678 de ne pas juger de l'état du royaume sur Paris. Les bâtiments absorbent, de 1681 à 1687, 57 millions $\frac{1}{2}$ dont 33 pour Versailles et Marly ; la révocation fait émigrer en grand nombre les industriels et les commerçants, la population diminue, l'impôt ne rentre plus. Il se produit alors un mouvement d'enquête ; on s'informe des causes de ces désastres : c'est à ce moment que paraissent les livres de Boisguillebert, de Vauban.

Ce mouvement gagne les ministres : Beauvilliers fait faire en 1697 une enquête générale par les intendants, en leur prescrivant de répondre à un questionnaire qu'il leur envoie. Ces mémoires, dressés par les subdélégués et les trésoriers, devaient servir à l'instruction du duc de Bourgogne. La guerre, la disette de 1693, la cherté des vivres, l'impôt, l'émigration huguenote, le logement des troupes, l'exemption des villes franches, y sont donnés pour causes de la dépopulation.

Un arrêté de juin 1700 prescrit une enquête par quelques magistrats et 12 délégués des villes de commerce sur les causes de la diminution du mouvement commercial. Les mémoires qui en résultent accusent presque tous Colbert d'être l'auteur du mal : par son protectionnisme, il aurait ruiné le commerce. Mais aucun remède n'est apporté : l'appauvrissement continue. Les guerres demandent de l'argent et des hommes : on y pourvoit par des expédients.

Un édit de 1688 organise la milice : ce ne devait être primitivement qu'une réserve formée de volontaires payés par des exemptions de taille : 25.000 hommes en 30 régiments. Bientôt les hommes sont pris de force : chaque paroisse en doit fournir un nombre déterminé ; ils sont tirés au sort, les riches étant exemptés. Ces hommes ainsi enrôlés ne sont pas laissés en garnison, mais envoyés en première ligne. Quant à l'argent, Pontchartrains Chamillard, Desmarets usent, pour s'en procurer, des procédés,

fiscaux de Richelieu (Vuitry). Ils font des emprunts à des taux variant du denier 16 au denier 12 ; de 1700 à 1714, 440 millions coûtent 25 millions de rente. Il y a toujours un gros déficit à combler. Durant la période de 1689 à 1714, le revenu net s'est élevé à 1370 millions, les dépenses à 5 milliards ; les 3 milliards 630 millions de différence ont été couverts ainsi : 520 millions donnés par la capitation et par le dixième (depuis 1710 seulement), 720 millions ont été empruntés, 145 millions ont été fournis par la refonte des monnaies, 600 millions sont représentés par des billets de circulation, et il reste enfin 600 millions assignés en anticipation ou exigibles immédiatement.

Le gouvernement a recours, pour subsister, aux opérations sur les monnaies (par édit, la valeur de l'argent est modifiée), puis à des ventes d'offices nouveaux, et à des ventes d'augmentation de gages ; encore ces ventes sont-elles très difficiles : on contraint les officiers à acheter les augmentations offertes, les particuliers à acquérir les offices créés. Les fermes générales, après avoir été adjudgées à des prix de moins en moins élevés, ne trouvent plus d'adjudicataires en 1709 : on est obligé de les exploiter en régie.

Alors seulement Louis XIV se résigne à essayer du moyen que proposaient les partisans de la réforme radicale du système fiscal : l'impôt égal pour tous, sans distinction de naissance. Le premier essai fut tenté en 1695 sous le nom de *capitation*. La population fut divisée en 23 classes tarifées au même chiffre d'impôts ; cette division nous présente un tableau complet de la société française à cette époque. La *capitation* ne devait être qu'un expédient provisoire : Louis XIV s'engageait à la supprimer à la paix. Elle fut supprimée en effet à la paix de Ryswick, mais rétablie sur d'autres bases, quand la guerre recommença en 1701 ; on en fit alors un impôt de répartition qui vint en augmentation de la *taille*. L'impôt du 10^e du revenu (la *dîme* préconisée par Vauban) fut également essayé en 1710. Mais la France était alors tellement appauvrie que l'impôt ne rendit guère : 225 millions environ.

Le règne finit au milieu d'une détresse effrayante : l'Etat doit 600 millions exigibles, 720 millions en rentes ; le royaume est ruiné ; la situation est bien plus mauvaise à la mort de Louis XIV qu'elle n'était à son avènement.

Dans l'ensemble, l'administration de Louis XIV apparaît animée du même esprit que son gouvernement : on y sent le même besoin d'ordre et de symétrie et aussi la même absence d'originalité. De même qu'il voulut qu'en sa cour, en son ministère, en son conseil,

en son église, tout partit de lui, tout dépendit de lui, de même il s'appliqua à tout assujettir dans le royaume à des règlements précis, à concentrer tous les pouvoirs dans ses mains ou dans celles de ses agents directs. La régularité, tel est le principal caractère du gouvernement et de l'administration, comme il est aussi celui de la littérature et de la société de ce temps. Mais il n'y a rien de nouveau dans cette belle ordonnance, ni dans l'industrie, ni dans le commerce, ni dans l'armée, ni dans les finances ; le travail de tout le règne est uniquement d'organiser. Ce régime, suffisant pendant la paix, craque de toutes parts dès que la guerre se prolonge. Alors la nécessité contraint de recourir à des principes nouveaux : impôt universel, service obligatoire ; mais on ne les considère que comme des expédients auxquels on renoncera lorsque des temps meilleurs permettront de revenir au système régulier. Ces nouveautés d'ailleurs se sont ajoutées à ce qui existait déjà et ne l'ont pas remplacé : elles n'ont jamais constitué que de lourdes charges de plus.

Le gouvernement de Louis XIV peut se comparer à celui de Philippe II : semblables par la réglementation rigoureuse, la quantité des écritures, la toute-puissance du pouvoir central, le secret des affaires, ils sont semblables aussi par le résultat : la dépopulation et la banqueroute.

P.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

COURS DE M. VICTOR GIRAUD.

(*Université de Fribourg.*)

Sully Prudhomme.

(Leçon tirée d'un cours sur *Les principaux courants de la littérature française au XIX^e siècle.*)

MESSIEURS,

« S'il suffisait d'aimer les gens pour en bien parler, disait Paul Albert au début d'une leçon sur André Chénier, je serais fort tranquille. » Et il ajoutait : « Ce n'est pas là ce qui m'embarrasse

réellement. » Il était bien heureux ! Je crois aimer Sully Prudhomme autant que Paul Albert aimait André Chénier ; et si je ne l'aimais pas, je serais assurément moins embarrassé pour l'étudier aujourd'hui avec vous. J'aurais moins peur de gâter un beau sujet et de tromper votre légitime attente. On est très difficile, vous le savez, pour les poètes que l'on aime, et l'on s'en veut beaucoup de ne pas parler d'eux comme ils le mériteraient... Et puis, aimer depuis longtemps un auteur, est-ce une bonne condition pour apprécier son œuvre avec équité ? Le sens et l'impartialité critique passent pour peu conciliables avec l'affection — même littéraire. Et s'il faut, pour être bon juge, « sortir de soi » et se désintéresser de ses propres sentiments, j'avoue que voilà, dans l'espèce, une obligation bien gênante.

Une chose pourtant me rassure et me fait espérer que je n'aurai pas cette fois à entrer en guerre trop ouverte avec moi-même. Tous ceux qui jusqu'ici ont étudié Sully Prudhomme, « ce grand et cher artiste », comme l'appelle l'un d'eux (1), ont parlé de lui avec une sympathie, souvent même avec une émotion recueillie et comme attendrie, dont le poète a le droit d'être fier. Ce sont ses titres de noblesse à lui que ces sympathies unanimes ; c'est la preuve éclatante que sa génération s'est reconnue en lui, et qu'il a su traduire mieux que personne en ses vers les rêves, les aspirations et les plus nobles inquiétudes de ses contemporains. Ceux-ci lui en ont été reconnaissants et lui ont plus d'une fois payé leur dette. Philosophes purs — et critiques philosophes : M. Boutroux (2), — Scherer (3), M. Brunetière (4) ; critiques poètes — et critiques philologues : Sainte-Beuve (5), Gautier (6), M. Catulle-Merdès (7), M. Jules Lemaitre (8), — M. Gaston Paris (9) ; critiques moralistes enfin, Caro (10), et M. Paul Desjardins (11) : tous ont subi le charme

(1) Scherer : *Etudes critiques sur la littérature contemp.* T. IX, p. 316.

(2) Revue bleue du 4 septembre 1875 : *Un poète philosophe : M. Sully Prudhomme.*

(3) *Etudes critiques*, T. VIII : *Réception de M. Sully Prudhomme* ; T. IX : *Le Bonheur*, par M. Sully Prudhomme.

(4) Revue des Deux-Mondes du 1^{er} janvier 1884 : *L'Expression dans les Beaux-Arts, d'après un livre récent* : — *Essais sur la littérature contemporaine : le Bonheur*, par M. Sully Prudhomme ; — *Evolution de la poésie lyrique en France*. T. II, 14^e leçon.

(5) Nouveaux Luntis. T. X : *De la poésie en 1865*, p. 158-167.

(6) Histoire du romantisme, etc., p. 364, 367.

(7) La légende du Parnasse contemporain, p. 132, 138.

(8) Contemporains, T. I : *Sully Prudhomme.*

(9) Revue de Paris, 15 octobre 1895 et 1^{er} janvier 1896 : *Sully Prudhomme.*

(10) Revue des Deux-Mondes, 1^{er} octobre 1878 : *A propos de la Justice.*

(11) Esquisses et impressions : *le Bonheur*, par M. Sully Prudhomme.

pénétrant et douloureux qui se dégage de l'œuvre comme (paraît-il) de la personne du poète ; tous ont rendu hommage à la fière probité, aux nobles ambitions de l'artiste et du penseur. La sympathie presque irrésistible qu'ils ont éprouvée pour lui ne les a certes pas rendus aveugles sur ses défauts. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour nous ?

Je ne vous parlerai guère tout d'abord, Messieurs, de la vie de Sully Prudhomme : non qu'elle soit peu intéressante en elle-même et qu'elle soit inutile à connaître pour l'intelligence de ses livres ; mais la vie des contemporains ne nous appartient pas au même titre que leur œuvre ; et si vous voulez connaître celle de notre poète, je vous renverrai tout simplement à ce qu'en a dit l'un de ses plus anciens et plus intimes amis, M. Gaston Paris, dans une étude presque définitive, récemment publiée par la *Revue de Paris*. Ce que sans doute vous remarquerez avec moi dans cette biographie, c'est comme elle répond bien à l'idée que nous nous faisons de l'auteur des *Solitudes* d'après ses vers. On n'en aurait guère imaginé une autre. Oui, c'est bien là notre cher Sully Prudhomme ; c'est bien là le cadre qui convenait à son âme inquiète, généreuse, à la fois passionnée et scrupuleuse... Peu d'événements extraordinaires, mais beaucoup de pensées et beaucoup de rêves ; une grande activité intellectuelle et morale dans une vie peu accidentée, voilà l'impression dominante. Quand la guerre de 1870 éclate, le poète s'engage et remplit si bien son devoir de soldat que sa santé en est ruinée à tout jamais. Quel noble et touchant commentaire, n'est-il pas vrai ? des admirables *Impressions de la guerre* ! Depuis lors, de plus en plus replié sur lui-même, il s'enfonce dans la méditation des problèmes philosophiques et moraux, et « l'angoisse métaphysique » devient en lui si poignante qu'un moment ses amis craignent pour sa raison. Qu'ils sont rares, je ne dis même pas les poètes, mais les philosophes qui ont à ce point « pâti de leur propre pensée » ! Et ne faut-il pas voir là le signe indéniable d'une noblesse d'âme peu commune ?... A tous ces traits, Messieurs, vous reconnaissez ce que vous me permettez d'appeler l'âme la plus *pascalienne* peut-être de notre temps ; et vous vous expliquez, entre autres choses, les belles études du poète sur l'auteur des *Pensées*.

I

Une étude complète et détaillée sur Sully Prudhomme devrait tenir grand compte (et plus peut-être qu'on ne l'a fait jusqu'à présent) de ses écrits en prose. Cette étude, vous pensez bien que

je ne puis l'entreprendre ici ; mais je le regrette un peu. J'aurais aimé à vous parler de ces *Articles sur Pascal* auxquels je viens de faire allusion (1), de la très curieuse *Préface* que le poète a mise en tête de sa *Traduction de Lucrèce* (1869), de son livre : *L'Expression dans les beaux-arts* (1883), de ses intéressantes *Réflexions sur l'art des vers* (1893), enfin de l'ouvrage si « suggestif » qu'il a publié cette année même sous ce titre assez énigmatique : *Que sais-je ? Examen de conscience*. Si j'en avais eu le temps, j'aurais essayé de vous montrer l'analogie que présentent certaines des vues développées dans ces divers travaux avec quelques-unes des idées que nous avons déjà trouvées chez Renan et chez Taine. Et combien n'eût-il pas été intéressant et instructif de tâcher de suivre et de retracer, à l'aide de tous ces « documents », l'évolution intellectuelle et morale de l'auteur de la *Justice* !... Mais je ne puis que poser ou soulever ces questions sans songer à les approfondir. Quand de plus compétents que moi l'auront fait (2), on s'apercevra, je crois, qu'une enquête de ce genre jette une vive lumière non seulement sur la nature d'esprit du poète, mais encore sur son œuvre poétique elle-même. En réalité, ce sont les mêmes problèmes qui sont discutés dans ses vers comme dans sa prose ; et de ces problèmes, ceux qui, manifestement, le passionnent et l'obsèdent le plus, ce sont ceux qui ont trait à la destinée humaine, aux rapports et aux conditions respectives de la conviction scientifique et de la croyance morale. Et là encore nous retrouvons le disciple et l'émule de Pascal.

Ce qui, en tout cas, ressort d'une lecture même superficielle des œuvres non poétiques de Sully Prudhomme, c'est qu'elles n'ont pu être composées que par un philosophe. J'insiste sur ce trait : il est ici capital. En étudiant récemment ensemble Leconte de Lisle et M. de Hérédia, nous n'avons pas hésité à parler de leur « philosophie ». Mais nous entendions simplement par là l'idée d'ensemble, la vue générale de l'univers et de la vie humaine qui était enveloppée, et comme impliquée malgré eux dans leur œuvre. Nous ne leur avons pas demandé une de ces constructions logiques et abstraites, un de ces « palais d'idées », comme les philosophes de profession se plaisent à en élever ; et d'ailleurs, ils

(1) Dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 15 octobre et du 15 novembre 1890, et dans la *Revue de Paris*, du 1^{er} septembre 1894. M. Paris nous dit que Sully Prudhomme « a l'intention de les compléter par un essai de restauration de l'ordre logique des *Pensées* ».

(2) Cf., outre les art. cités : Paul Monceaux : *La philosophie de M. Sully Prudhomme* (*Revue bleue* du 4 janvier 1896), et J. Bourdeau : *Que sais-je ? Examen de conscience* (*Revue philosophique des Débats*, 7 février 1896).

eussent été bien embarrassés de nous les fournir ! Même, nous avons remarqué que presque toutes les fois qu'un grand poète s'exerçait en prose au maniement des idées générales, cela lui portait malheur. Ne parlons pas de Victor Hugo, si vous voulez bien. Mais rappelez-vous seulement Leconte de Lisle, la *Préface* (aujourd'hui disparue) de ses *Poèmes antiques*, ou encore son *Discours de réception à l'Académie*. Il semble vraiment que le poète et le philosophe parlent deux langages différents, qu'ils habitent deux domaines séparés ; et malheur à eux s'ils n'en savent pas prendre leur parti !

Eh ! bien, il n'en va plus de même avec Sully Prudhomme. Non seulement il a une « philosophie » ; mais il n'a pas besoin qu'on la dégage pour lui de son œuvre : il est capable de l'exposer lui-même, et dans la langue austère et nue qui convient le mieux à l'expression des idées philosophiques. Il manie aussi supérieurement le langage abstrait que la langue poétique, et il fait songer involontairement à cet autre artiste, si délicat et si complexe lui aussi, dont je vous ai déjà parlé, à Fromentin, à la fois peintre et écrivain, « peintre en deux langues », comme disait Sainte-Beuve, et peintre également remarquable. Parlant de la *Préface* qui sert d'introduction à la traduction de *Lucrèce*, Scherer disait : « Ce travail est tout simplement l'un des essais les plus hardis, les plus rigoureux et les plus lucides que la spéculation contemporaine ait produits. Que le même écrivain ait écrit les *Solitudes* et rédigé la *Préface* dont je parle, c'est l'un des faits « extraordinaires de notre temps. » Peut-être, Messieurs, Scherer se hâtait-il un peu de faire de notre poète un penseur de premier ordre : avouez du moins qu'un philosophe de profession serait fier d'un pareil éloge. Et notez que Sully Prudhomme ne se contente pas d'avoir un « système » et d'en esquisser les grandes lignes ; comme tous les vrais philosophes, il en conçoit et en déduit les multiples et lointaines conséquences ; il a une réponse prête à toutes les grandes questions qui peuvent intéresser l'homme. Les principaux problèmes de la métaphysique et de la morale, de la psychologie et de l'esthétique, il les a déjà abordés et discutés dans les ouvrages que je vous ai signalés tout à l'heure. Nous savons par M. G. Paris qu'il a encore en portefeuille un travail de philosophie mathématique (n'oubliez pas que notre poète a failli être polytechnicien — tout comme M. Armand Silvestre !), un traité de politique et de psychologie sociale..... Vous le voyez, Messieurs : quand ces livres seront publiés, le cycle des questions philosophiques sera bien près d'être complètement épuisé par l'auteur des *Vaines tendresses*.

Quel est d'ailleurs ce système, et que convient-il d'en penser ? Je ne pourrais essayer de vous le dire sans sortir de mon domaine ; et c'est ce qu'il vaut mieux éviter. Tout ce que je me permettrai d'insinuer, c'est que, peut-être, la philosophie de Sully Prudhomme est-elle plus personnelle qu'originale. J'entends par là que s'il emprunte, comme c'est son droit, divers matériaux à d'autres systèmes, peut-être est-ce plutôt pour les faire entrer dans certaines combinaisons logiques qui satisfont provisoirement les tendances souvent contradictoires de son esprit et de son cœur, que pour les assimiler à la substance même de sa propre pensée et pour les fondre, de manière à les rendre méconnaissables, dans une conception d'ensemble qui lui appartienne en propre. N'est-ce pas du moins ce qu'a laissé entendre M. Boutroux quand il s'exprimait ainsi à propos de cette *Préface* qui (vous l'avez constaté) enthousiasmait Scherer : « Dualisme cartésien et « panthéisme spinoziste, matérialisme de Cabanis et idéalisme kantien, telles sont les doctrines sur lesquelles M. Sully Prudhomme, « fidèle à la devise du poète, a successivement butiné ? » Ce qui, en tout cas, me paraît certain, c'est que, après avoir beaucoup emprunté à Hegel (1) et à Spinoza pour ses premières conceptions métaphysiques, suivant d'ailleurs en cela la marche des idées de son temps, Sully Prudhomme a de plus en plus confié la direction générale de sa pensée à Darwin et à Schopenhauer (2), tandis qu'en morale, il semble bien être demeuré à peu près constamment fidèle à Zénon et à Kant (3). Si intéressants que soient donc les travaux philosophiques de l'auteur des *Epreuves*, il nous faut bien reconnaître qu'en lui nous n'avons pas affaire à un Auguste Comte, ni même à un Taine ou à un Secrétan. Et nous pouvons en venir maintenant à la partie la plus durable, la plus originale aussi de son œuvre, — à ses vers.

Tout passe. — L'art robuste
Seul a l'éternité...

II

Pour étudier Sully Prudhomme poète, nous pourrions essayer de suivre, dans ses recueils successifs, le développement de son talent. Mais ce travail a été fait, et bien fait par M. Jules Lemaitre. Et, distinguant seulement dans cette œuvre si variée les recueils de poésie intime des poèmes proprement philosophiques, je

(1) Cf. dans les *Poèmes*, la pièce intitulée l'Art.

(2) Cf. *La Justice et le Bonheur*.

(3) Cf. *Que sais-je ?*

m'attacherai à caractériser de mon mieux cette double inspiration.

Il est tout d'abord évident que le Sully Prudhomme connu du grand public, celui dont les vers chantent encore dans toutes les mémoires, c'est surtout le poète intime, l'auteur des *Stances et poèmes* (1), des *Epreuves*, des *Solitudes* et des *Vaines tendresses*. Celui-là, personne ne songe à lui contester l'originalité, — une originalité qu'il est d'ailleurs plus facile de sentir que de définir. Original, il l'a été jusque dans les influences que, comme tout le monde, il a subies. Son dernier biographe nous apprend que ses premiers vers étaient directement inspirés de Lamartine, de Barbier et de Musset. Je ne sais si l'influence de Musset n'a pas été la plus forte et la plus persistante : car il me semble la retrouver non seulement dans la célèbre pièce à l'auteur des *Nuits* (2), mais encore dans l'allure un peu trop oratoire des premiers *Poèmes* (on sait qu'ils ont été composés avant les *Stances*), et dans plus d'une réminiscence (3). Et n'est-il pas curieux, à une époque où la poésie, sous la discipline de Gautier, de Leconte de Lisle, tendait, nous l'avons vu, à devenir de plus en plus impersonnelle et *objective*, n'est-il pas curieux de voir le jeune poète choisir pour son premier maître le plus *subjectif* des poètes romantiques, celui-là même pour lequel les Parnassiens n'auront jamais trop de dédaigneuses railleries (4) ?... Puis vinrent, semble-t-il, l'in-

(1) La première édition a paru en un vol. in-18, chez Achille Faure (1865). Quelques mois après, l'éditeur Lemerre donnait la seconde édition. Il y aurait à étudier de près les variantes que présentent les éditions successives des divers recueils du poète,

(2) *A Alfred de Musset* (*Stances et poèmes*, p. 302). La pièce avait déjà été remarquée par Sainte-Beuve.

(3) Par exemple, ces vers de la pièce *A la nuit* (*Stances et poèmes*, p. 223) :

Mais pourquoi t'en vas-tu, passagère céleste ?
Pourquoi rends-tu la terre à son cruel soleil ?
Demeure cette fois, je t'en supplie, ah ! reste ;
S'il faut souffrir encore, à quoi bon le réveil ?

rappellent à s'y méprendre, pour le mouvement, les coupes et les sonorités, les vers si souvent cités du *Saule* de Musset :

Pâle étoile du soir, messagère lointaine....
Étoile, où t'en vas-tu dans cette nuit immense ?

Ah ! si tu dois mourir, bel astre...
Avant de nous quitter, un seul instant arrête.
Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux !

(4) Sur le discrédit où était alors tombée la réputation de Musset, cf. une très intéressante page de M. C. Mendès, *op. cit.*, p. 23 ; — cf. aussi : Gautier, *op. cit.*, p. 364 ; — Sainte-Beuve : *Nouveaux Lundis*, t. X, p. 164 ; — et l'article de M. Jean Dornis sur *Leconte de Lisle intime* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1895). Taine (on se rappelle l'éloge enthousiaste qu'il a fait de Musset dans

fluence de Sainte-Beuve (1), le créateur souvent maladroit d'une sorte de poésie psychologique où Sully devait passer bientôt maître, et celle de Baudelaire qui lui révéla cette « poésie des parfums » dont il devait, plus tard, dans *le Bonheur*, nous donner de remarquables échantillons. Initié ensuite par Leconte de Lisle et son groupe à tous les mystères de la forme poétique, il apprit à leur école à composer des vers qui fussent autre chose que de la poésie oratoire ; peut-être aussi leur dut-il une prédilection quelque peu superstitieuse pour la forme du sonnet, dont il a réellement abusé dans *la Justice*. — Ainsi formé et discipliné, il était mûr désormais pour livrer à ses « amis inconnus » les chers et douloureux secrets de sa « vie intérieure ». *La vie intérieure* ! Ne vous semble-t-il pas, Messieurs, que ce titre d'un des recueils de Sully Prudhomme pourrait servir d'épigraphe à son œuvre poétique presque tout entière ?

Ce qui fait le charme exquis et pénétrant de cette poésie, c'en est d'abord l'absolue sincérité. Tous ceux qui ont lu ces délicats et subtils chefs-d'œuvre, *Les chaînes*, *Un songe*, *Les yeux*, *Ma fiancée*, *L'épousée*, *Au prodigue*..., ne contesteront pas au poète le témoignage qu'il se rend à lui-même, dans la préface de son premier recueil, « d'avoir toujours été sincère ». Sincères, assurément Lamartine et Musset l'avaient été à leur manière. Mais il se mêlait tout de même parfois un peu de rhétorique à leurs confidences les plus spontanées : songez à *Rolla* ! Ou bien, ils idéalisaient, ils romançaient leurs souvenirs ; leur amour-propre, du reste, n'y perdait rien ; et cela se sent trop souvent dans leurs vers. Vous savez sans doute que l'*Elvire* du *Lac* ressemblait assez peu à l'*Elvire* de la réalité ! Ici, rien de tel. C'est une âme qui s'ouvre à nous, avec quelle délicatesse, avec quelle pudeur, vous le savez ! « Je voudrais, dit-il encore, que ma liberté fût discrète et n'offensât aucune foi ; mais le doute est violent comme toute angoisse, et la conviction n'est pas souple. » Nulle « pose », vous le voyez, nul étalage. C'est un ami qui parle à mi-voix avec un ami, qui lui confie ses douleurs, ses faiblesses, non pas pour en prendre le monde à témoin ou pour en tirer vanité, mais simplement parce qu'il souffre, et qu'il a besoin d'être aidé, consolé, et puis, parce

son étude sur Tennyson) est alors à peu près le seul de son avis ; et son lyrisme devait fort scandaliser Gustave Flaubert ! (V. *Correspondance*).

(1) L'article cité de Sainte-Beuve sur Sully Prudhomme est sympathique sans doute, mais un peu froid, et contraste avec les éloges qu'il prodigue à d'autres poètes aujourd'hui bien oubliés. La raison n'en serait-elle pas que l'auteur des *Poésies de Joseph Delorme* présentait dans le jeune poète un continuateur de grand talent, — et, partant, un heureux rival ?

que, à confier ses peines, on les soulage... Rappelez-vous, Messieurs, les révélations des amis du poète : peut-être serait-il mort s'il n'avait pas mis en vers ses inquiétudes intellectuelles et morales. Vous expliquez-vous maintenant l'accent plaintif et presque déchirant de certaines pièces ? Vous connaissez sans doute la *Prière, la Grande Chartreuse, la Lutte* :

Chaque nuit, tourmenté par un doute nouveau...
 Je lutte sans bouger, comme dans un tombeau.
 Parfois, ma mère vient, lève sur moi sa lampe
 Et me dit, en voyant la sueur qui me trempe :
 « Souffres-tu, mon enfant ? Pourquoi ne dors-tu pas ? »
 Je lui réponds, ému de sa bonté chagrine,
 Une main sur mon front, l'autre sur ma poitrine :
 « Avec Dieu cette nuit, mère, j'ai des combats. »

Il faudrait plaindre ceux qui ne seraient pas remués par de tels vers. Jamais « l'âme nue » d'un noble et grand poète ne nous avait été livrée ainsi dans ses plus intimes profondeurs. Jamais, pour exprimer les angoisses du doute philosophique ou religieux, on n'avait encore trouvé des mots et des rythmes aussi douloureux et aussi « troublants ».

Rien de plus personnel, assurément, Messieurs, qu'une telle poésie (1). Elle est même si personnelle, elle exprime parfois des idées ou des sentiments si peu communs que parfois aussi (avouons-le) elle nous paraît subtile, tourmentée, bizarre même. Sully est un de nos poètes les plus profonds, mais aussi les plus obscurs. Sa poésie manque « d'air et de dégagement », comme disait déjà Sainte-Beuve ; il veut dire trop de choses en trop peu de mots ; et, pour aller jusqu'au bout de son sentiment ou de son idée, il ne recule ni devant l'affectation, ni devant la préciosité. Et ces défauts, il les doit évidemment à sa sincérité même ; il veut ne rien sacrifier de ce qu'il a dans l'âme : il croit nous devoir toute sa pensée et tout son cœur ; et il s'accuserait presque d'improbité littéraire et morale, s'il ne descendait pas pour nous « jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur ». Comment donc se fait-il qu'un poète si constamment replié sur son « moi » nous intéresse et nous charme, que nous ne soyons pas tentés de l'accuser d'individualisme outré, que nous lui pardonnions jusqu'à ses défauts, et qu'enfin sa poésie, si personnelle, ne nous paraisse nullement entachée d'*égotisme*, comme celle des

(1) Contrairement aux tendances générales de son époque, Sully Prudhomme est toujours resté un partisan très déterminé de la « poésie personnelle ». Cf. à cet égard la très curieuse *Lettre-Préface* qu'il a écrite l'an dernier pour le recueil de vers du jeune poète Louis Avenier : *Puisque l'oiseau chante*, et l'article de M. Edouard Rod dans les *Débats* du 23 mai 1895.

romantiques, par exemple ? J'en aperçois diverses raisons, dont la première serait tirée de la sincérité même du poète. Nous sommes si peu habitués chez les écrivains, et peut-être surtout chez les poètes, à « trouver l'homme » sous « l'auteur » (les formules de Pascal sont celles qui viennent le plus naturellement à l'esprit quand on parle de Sully Prudhomme), que nous pardonnons tout à ceux qui, comme lui, nous ont touchés par l'indéniable sincérité de leurs accents. Et puis, la personnalité du poète des *Solitudes* est si discrète ! Il cherche si peu à nous l'imposer ! S'il nous parle de lui, il le fait avec une si exquise pudeur, avec une telle crainte de froisser nos sentiments les plus chers, nos idées les plus intimes ! Sa main légère, presque féminine, caresse si tendrement, si doucement (on a justement remarqué combien ces deux mots reviennent souvent sous sa plume) les fibres les plus secrètes de notre cœur (1) ! Comment lui résisterions-nous ? Notez aussi que ce poète, en sa qualité de penseur, généralise, élargit tout ce qu'il touche ; son vers, chargé de pensée, nous force à réfléchir sur nous-mêmes ; il semble se confesser à nous ; en réalité, c'est notre propre examen de conscience (et combien scrupuleux !) qu'il fait avec nous. Et il l'a bien senti lui-même :

Mes vers, je les dédie aux amis inconnus,
A vous, les étrangers en qui je sens des proches...
Peut-être un de mes vers est-il venu vous rendre
Dans un éclair brûlant vos chagrins tout entiers,
Ou, par le seul vrai mot qui se faisait attendre,
Vous ai-je dit le nom de ce que vous sentiez
Sans vous nommer les yeux où j'avais dû l'apprendre ?...

Comment, encore une fois, en voudrions-nous à un ami si tendre, si discret, qui nous rend les aveux si faciles et qui sait réveiller nos préoccupations morales sans nous accabler du poids de notre propre faiblesse ?

Une autre raison nous en empêcherait d'ailleurs. Cet ami a visiblement souffert autant qu'une âme d'homme peut souffrir. Son pessimisme n'a rien de commun avec la vague mélancolie romantique : ce n'est pas seulement l'imagination ici, ni même la sensibilité, c'est le fonds intime de l'être, c'est la pensée même qui est atteinte d'une incurable tristesse.... Et il se pourrait que le poète eût tort, sinon d'être aussi triste, du moins d'être aussi profondément découragé. Il se pourrait qu'il y eût des poésies plus actives, plus viriles que la sienne ; et peut-être les admirables strophes du

(1) Cf. sur tout ceci une très belle page de M. Brunetière (*Essais sur la littér. contemp.* p. 97, 98).

Vœu ne sont-elles pas le dernier mot de la sagesse humaine... Mais quoi ! lui reprocherons-nous, au noble poète, d'avoir poussé ce beau cri de désespoir ? Et ne le louerons-nous pas plutôt d'avoir « souci des présentes victimes » et de n'avoir jamais pu prendre son parti des lamentables et prétendues nécessités de la lutte pour l'existence ?

Le même pessimisme délicat et douloureux se retrouve au fond des poèmes philosophiques ; et l'on ne saurait mieux appliquer qu'à Sully Prudhomme lui-même ce qu'il a dit quelque part d'un autre poète, son ami : « Dans les morceaux philosophiques de Delair, son « vers, quoi qu'il exprime, trahit la souffrance. C'est que le poète « est seul doué pour sentir avec acuité ce qu'il y a de sombre et « d'inquiétant dans la condition que fait à l'âme humaine sa curiosité sans bornes, trahie par ses moyens bornés de connaissance. « La prudente résignation du savant, du physicien (dans l'acceptation large du mot) devant ce qui échappe aux sens, à l'expérience « et à l'induction, lui est, en effet, refusée (1). » Mais l'inspiration pessimiste ne suffit pas à expliquer l'originalité des deux poèmes de *la Justice* et du *Bonheur*. Sully Prudhomme n'y fait pas seulement œuvre de poète ; il veut aussi y faire œuvre de savant, de « physicien », comme il le dit, — et de philosophe. Et, sans doute, cela n'est qu'à moitié nouveau pour qui a lu attentivement ses autres œuvres poétiques. Le philosophe que nous connaissons intervient plus d'une fois déjà dans les pièces où le poète nous prend pour confidents de ses luttes et de ses douleurs ; et il est tel poème, les *Destins* par exemple, qu'on peut considérer comme un poème philosophique au premier chef. Mais, dans *la Justice* et le *Bonheur*, le poète-philosophe se donne plus largement carrière. Ses ambitions sont plus hautes. Il a entrepris de doter notre littérature d'un « long poème », à la fois « objectif, impersonnel et philosophique », analogue à celui dont Lucrèce nous a peut-être offert le plus parfait modèle dans son *De natura rerum*... Mais il faut bien reconnaître que Sully Prudhomme n'y a qu'à moitié réussi. Non qu'il n'y ait dans *la Justice* et peut-être surtout dans le *Bonheur* de beaux, d'admirables vers, et que la donnée même de ces deux poèmes ne soit pas des plus heureuses. Mais aussi, que d'abstractions laborieusement et d'ailleurs habilement versifiées, et qui gagneraient à être tout simplement exprimées en prose !... Vous vous rappelez, Messieurs, quand nous avons étudié Leconte de

(1) Sully Prudhomme : *L'œuvre de Paul Delair* (*Revue de Paris*, 15 mai 1895), p. 305.

Lis-le, ce que nous avons dit, d'après MM. Bourget et Brunetière (1), de la manière toute nouvelle dont il avait conçu et exprimé dans ses vers les rapports de la philosophie ou de la science modernes et de la poésie. Le poète, disions-nous, s'il veut être et rester poète, doit traduire à l'aide des moyens qui lui sont propres, ou mieux encore, il doit « transposer », dans la langue des symboles, des images et des rythmes, les conceptions abstraites des savants ou des philosophes : sa mission ne consiste pas à *définir* en vers, mais à *suggérer*, à évoquer, à rendre sensibles à notre imagination ou à notre cœur les lois générales de la pensée et du monde. Eh bien ! il semble que Sully Prudhomme se soit arrêté à mi-chemin dans ce travail d'ailleurs très délicat, et qu'il se soit trop souvent contenté de rivaliser d'ingéniosité avec les poètes didactiques et descriptifs de l'ancienne école, avec un Delille ou un Esménard. Osons espérer, Messieurs, que notre cher poète ne s'en tiendra pas là. On nous dit qu'il a presque renoncé aux vers pour la prose, et que les études philosophiques, sous leur forme abstraite, l'absorbent de plus en plus. J'ai peur (et je crois vous avoir dit tout à l'heure pourquoi) que les précieux instants qu'il dérobe ainsi à l'art ne soient pas une conquête fort appréciable pour la spéculation pure. Pourquoi ne resterait-il pas fidèle à « ses deux Muses ? » Pourquoi, mieux armé cette fois et averti par la critique, ne nous donnerait-il pas ce poème philosophique et « symbolique » qu'il a rêvé de nous donner ? Et, pour aller jusqu'au bout de notre vœu, pourquoi ne nous raconterait-il pas, dans ce qu'on appelait autrefois « la langue des dieux », l'histoire instructive et touchante de sa raison et de son cœur enfin rassérénés ?...

III

Je n'ai pas à conclure, Messieurs : car comment conclure sur le compte d'un écrivain heureusement encore vivant ? Je voudrais du moins, en terminant, rechercher très brièvement avec vous quelle influence Sully Prudhomme a pu exercer autour de lui, et tâcher de marquer la place qui, dès maintenant, lui revient de droit dans l'histoire de la poésie contemporaine.

Son influence directe, M. Gaston Paris la retrouve, et avec raison, dans les premiers vers de M. Jules Lemaitre et de M. Paul

(1) Cf. P. Bourget : *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine*, p. 99-118 ; et Brunetière : *Nouveaux Essais sur la litt. contemp.*, p. 168-181, et *Evolution de la poésie lyrique*, t. II, 13^e leçon.

Bourget, dans les poésies de M. Charles de Pomairois et surtout de M. Auguste Dorchain. Joignons aussi à ces noms ceux de M. Ernest Dupuy, le poète trop peu connu des *Parques*, et de M. Edmond Haraucourt. Ce sont là, à n'en pas douter, les disciples immédiats de Sully Prudhomme.

Les nouveaux venus de la littérature, symbolistes et décadents, semblent au contraire se détacher de lui, et ils l'enveloppent avec son œuvre dans le mépris hautain qu'ils affectent pour le Parnasse, ses poètes et ses doctrines (1). Ils ont assurément raison, ces jeunes gens, de « chercher du nouveau, n'en fût-il plus au monde » ; mais ils ont tort de se montrer injustes et ingrats envers l'un de leurs devanciers auquel ils doivent peut-être le plus, et dont, sans se l'avouer, ils subissent encore l'influence. Car ils veulent, nous disent-ils, enrichir notre littérature d'une poésie symbolique toute nouvelle, et ils ont aussi la prétention de faire exprimer à notre vers français, en l'assouplissant, en en développant les ressources musicales, les impressions les plus fugitives, les plus imprécises de la pensée et du rêve. Rien de plus légitime, à coup sûr. Mais que ne s'avisent-ils donc que les réformes qu'ils veulent tenter, Sully Prudhomme, sans fracas, sans rompre avec le Parnasse, les a plus d'une fois tentées pour son propre compte ? Ne sont-ce pas des « symboles » au meilleur sens du mot, que des pièces ou des poèmes, tels que les *Danaïdes*, le *Zénith* et le *Bonheur* ? Et si l'on veut à tout prix dans les vers

De la douceur, de la douceur, de la douceur,

quels vers plus doux, plus musicaux, plus « suggestifs » que les siens ! Je cite au hasard de la mémoire :

Posant sur sa beauté son respect comme un voile...
 Il leur faut une amie à s'attendrir facile,
 Souple à leurs vains soupirs comme au vent le roseau...
 Douce, infiniment douce, indulgente aux chimères,
 Inépuisable en soins calmants ou réchauffants...
 Il leur faut pour témoins dans les heures d'étude
 Une âme qu'autour d'eux ils sentent se poser...

Relisez maintenant, Messieurs, *Un songe*, le *Rendez-vous*, l'*Agonie* ; et dites si quelqu'un a su, jusqu'à présent, mieux rendre en vers la poésie du rêve, du mystère et de la vie venant s'abîmer dans la mort... Si Sully Prudhomme voulait nous donner le poème que nous lui demandons, il apparaîtrait aux yeux des jeunes pour

(1) Cf. une note bien divertissante, dans sa férocité enfantine, de Charles Morice : *La littérature de tout à l'heure*, p. 249 et 250. — Cf. aussi Jules Tellier : *Nos poètes*, p. 42-53. Celui-là rend à peu près justice à Sully.

ce qu'il est déjà peut-être : le premier en date et en mérite de nos poètes symbolistes.

En attendant, ce qu'on ne saurait lui refuser, c'est d'être, après et depuis Lamartine et Musset, notre plus grand poète personnel ou intime. Ce que Lamartine et Musset ont été pour leur génération, Sully l'a été pour la sienne. Il relève d'eux : il est leur héritier et leur continuateur ; et ce qu'il y avait peut-être de meilleur dans le romantisme, je veux dire l'expression poétique de « la sainte beauté de la douleur humaine », c'est lui qui en a recueilli la tradition pour la transmettre aux générations actuelles. — Et comme il est avec cela le seul poète vraiment philosophe que nous ayons jusqu'ici, il me semble qu'on peut saluer en lui, malgré le voisinage redoutable de Leconte de Lisle, le poète le plus grand — je ne dis pas le plus parfait — qui soit sorti de l'école parnassienne. Pour tous ceux de ses contemporains à qui la haute poésie de Leconte de Lisle n'a pas suffi, il a été *le Poète*. Il l'a été aussi pour ceux de la génération suivante à qui les deux écrivains dont nous parlerons la prochaine fois, Baudelaire et Verlaine, ont paru, l'un, trop artificiel et trop impur, et l'autre trop inconsistent et trop barbare. Car il a été le seul auquel, depuis quarante ou cinquante ans, l'on ait pu dire : O Poète, nous vous aimons, parce que vous avez beaucoup aimé, beaucoup pensé, beaucoup souffert...

Le gérant : E. FROMANTIN.

Catalogue de Livres

Enseignement Secondaire

POUR

DISTRIBUTIONS DE PRIX

A L'USAGE DES

LYCÉES ET COLLÈGES DE GARÇONS ET DE JEUNES FILLES

ET DE

l'Enseignement secondaire libre

Pour nous conformer aux instructions de M. le Ministre de l'Instruction publique, nous avons exclusivement fait figurer dans ce Catalogue les ouvrages soumis, au préalable, aux différentes Commissions consultatives du Ministère et approuvés par elles.

SIGNES CONVENTIONNELS

- I. P.** Signifie approuvé par le Ministère de l'Instruction publique.
V. P. — approuvé par la Ville de Paris pour les distributions de prix dans les Collèges municipaux.

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

Etudes sur le Seizième Siècle en France,

RABELAIS. — MONTAIGNE. — CALVIN, par **Pierre Gauthiez**, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, agrégé des lettres. —

Un vol. in-18 jésus, br. — **I. P.** — **V. P.** 3 50

Le Théâtre au Dix-Septième Siècle. —

LA COMÉDIE, par **Victor Fournel**. — Un vol. in-18 jésus, br. — **I. P.** 3 50

Ouvrage comprenant des études sur : La Comédie avant Molière — Les Types de la Vieille Comédie. — Molière. — Les contemporains de Molière. — Les successeurs de Molière : Boursault, Baron, Brueys et Palaprat, Dufresny, Regnard, Dancourt.

Couronné par l'Académie française.

Cornéille, études sur le théâtre classique, par **A. Liéby**, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, professeur agrégé des lettres. — 1 vol. in-18 jésus, br. — **I. P.** 3 50

Le volume contient une série d'études sur le Cid, Horace, Cinna. Polygame, le Menteur.

Madame de Sévigné, par **R. Vallery-Radot**. — 1 vol. in-18 jésus, br. — I. P. — V. P. 3 50

La jeunesse de M^{me} de Sévigné. — Ses amis. — M^{me} de Sévigné, mère, belle-mère et grand'mère. — Publication de ses lettres.

Couronné par l'Académie française.

Bossuet, par **G. Lanson**, maître de conférences à l'Ecole Normale supérieure, docteur ès lettres. — Un très fort volume in-18 jésus, 3^e édition, broché. — I. P. 3 50

Diderot, lectures choisies, par **H. Parigot**, professeur de rhétorique au Lycée Janson-de-Sailly. — 1 vol. in-12, broché. — I. P. — V. P. 2 »

La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789-1830, par **Maurice Albert**, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, professeur de rhétorique au Lycée Condorcet, docteur ès lettres. — Un volume in-18 jésus, 3^e édition, broché. — I. P. 3 50

Les études composant ce volume sont consacrées à Mirabeau, Camille Desmoulins, Mme Roland, André Chénier, Chateaubriand, Mme de Staël, Lamartine, Victor Hugo, A. de Vigny, Augustin Thierry, Thiers, Casimir Delavigne, A. Dumas, A. de Musset.

Couronné par l'Académie française

Le Règne de l'Enfant, par **Hippolyte Durand**, agrégé des lettres, inspecteur général honoraire de l'instruction publique. — Un volume in-18 jésus, broché. — I. P. . . 3 50

Cet ouvrage contient des études sur Victor Hugo, peintre d'enfants, poésie et réalité, excursion dans la littérature dramatique, conteurs et moralistes.

Homère. — L'Odyssée, ANALYSE ET EXTRAITS, par **A. Couat**, recteur de l'Académie de Bordeaux. — Un volume in-12, broché. — I. P. 2 »

Ce volume, orné d'une carte et de plusieurs gravures, contient en appendice un lexique des noms historiques et géographiques cités dans le texte.

Plutarque. — Les Grecs illustres, ANALYSE et EXTRAITS, par **J. de Crozals**, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Grenoble. — Un vol. in-12, broché. — I. P. . . 2 »

Ce volume est orné de gravures et de cartes : il contient en appendice un lexique des noms historiques et géographiques cités dans le texte.

Année Scolaire 1895-1896

REVUE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique
QUATRIÈME ANNÉE

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur en chef : N. FILOZ.

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

SOMMAIRE

- | | |
|----------------------|---|
| EMILE BOUTROUX..... | La philosophie de Kant. — L'idéal transcendantal (<i>Sorbonne</i>). |
| ALFRED CROISSET..... | La physique épicurienne (<i>Sorbonne</i>). |
| A. BELJAME..... | Pope et son groupe littéraire (<i>Sorbonne</i>). |
| G. LAFAYE..... | Le dessein de Tacite dans la <i>Germanie</i> (<i>Sorbonne</i>). |
| E. DROZ..... | Taine. — La philosophie de l'art. — De la nature de l'œuvre d'art (<i>Faculté des lettres de Besançon</i>). |
| MICHAUT.. | La poésie lyrique latine. — Catulle (<i>Université de Fribourg</i>). |

PARIS

LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE DE CLUNY. 15

1896

Librairie LECÈNE, OUDIN & C^{ie}, Éditeurs

15, rue de Cluny, PARIS

La Société de Géographie commerciale vient de décerner une Médaille d'Or à cet Ouvrage.

En vente.

L'Europe Politique

GOUVERNEMENT — PARLEMENT — PRESSE

PAR

Léon SENTUPÉRY

Ancien Chef de Cabinet du Sous-Secrétaire d'État au Ministère de la Justice et des Cultes.
Ancien Sous-Chef de Bureau au Ministère de l'Intérieur, Membre de la Société de Législation comparée.

Prix de l'ouvrage complet, br. 24 fr.

L'ouvrage est complet en trois forts volumes in-8°, contenant plus de 2200 pages.

Les trois volumes sont en vente.

La publication est mise à jour jusqu'en octobre 1895, à l'aide d'un **Supplément**, qui forme une brochure in-8°. 2 fr.

L'ouvrage se vend également par fascicules séparés, et comprend **huit fascicules**:

FASCICULE I. — Allemagne. — Andorre.

FASCICULE II. — Autriche-Hongrie. — Belgique.

FASCICULE III. — Bulgarie. — Danemark. — Espagne.

FASCICULE IV. — Grande-Bretagne.

FASCICULE V. — Grèce. — Italie.

FASCICULE VI. — Luxembourg. — Monaco. — Monténégro. — Pays-Bas. — Portugal.

FASCICULE VII. — Roumanie. — Russie.

FASCICULE VIII. — Saint-Marin. — Saint-Siège. — Serbie. — Suède et Norvège. — Suisse. — Turquie.

Le prix de chaque fascicule broché est de 3 fr., sauf pour le fascicule VIII, dont le prix est de 6 fr.

Cet ouvrage est une sorte de **Manuel pratique de politique extérieure**, où sont méthodiquement classés et présentés, sur un plan uniforme pour chacun des Etats d'Europe, des renseignements rigoureusement exacts et de courts aperçus concernant le *Gouvernement*, le *Parlement* et la *Presse*.

Ce livre, qui présente un **ensemble considérable de renseignements concis**, exacts et pratiques, s'adresse à tous ceux qui, par profession ou par goût, s'intéressent à la politique étrangère, à la situation et à l'organisation des pays voisins : *hommes politiques, diplomates, consuls, officiers, journalistes, fonctionnaires, grandes administrations, élèves de l'Ecole des Sciences politiques, des Ecoles supérieures et des Facultés*, etc., etc.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

Paraissant le Jeudi

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE MODERNE

COURS DE M. EMILE BOUTROUX
(Sorbonne)

La philosophie de Kant.

L'IDÉAL TRANSCENDANTAL.

I.

Kant s'est occupé de bonne heure de la question de l'existence de Dieu. Dans la *Théorie du ciel* (1755), et dans son traité des *Premiers principes de la connaissance métaphysique* (1755), il admet sans restriction la preuve classique des causes finales ; il partageait même à cet égard le sentiment de beaucoup de penseurs et de philosophes du XVIII^e siècle. La transformation de l'astronomie, loin d'infirmer les antiques preuves de l'existence de Dieu tirées de la grandeur, de l'ordre, de la beauté de l'univers, avaient paru leur donner une force nouvelle. Toute sa vie, Kant parla avec enthousiasme de la magnificence du ciel étoilé ; mais, à l'origine, il y voyait, en un sens dogmatique, une preuve rationnelle de l'existence de Dieu.

Il n'a pas attendu la découverte du point de vue critique pour révoquer en doute la valeur théorique des arguments de la théologie rationnelle.

En 1763, dans la dissertation sur *l'unique fondement possible d'une démonstration de l'existence de Dieu*, il les soumet à un examen qui n'en laisse presque rien subsister. Il les ramène à quatre preuves fondamentales.

On peut partir soit d'un concept, d'une abstraction ou d'une généralité, soit des choses existantes, de ce qui nous est donné. Dans le premier cas, l'argument est *a priori* ; dans le second, il est *a posteriori*.

Si l'on se place au premier point de vue, deux arguments sont possibles. Le premier c'est l'argument cartésien, la preuve ontologique. Elle va du possible à l'existence, non d'un possible quelconque, mais de Dieu comme possible, à l'existence de Dieu. Dans cet argument, le possible, le concept, l'idée de Dieu est considérée comme fondement (*Grund*), et l'existence comme conséquence (*Folge*).

La seconde preuve part encore d'un possible, mais non pas du possible qui est Dieu : elle part du possible en général pour conclure à un être nécessaire et à un être parfait. La marche de cette preuve n'est pas la même que celle de la preuve cartésienne, qui descend du principe à la conséquence ; dans celle-ci, au contraire, on remonte de *Folge* à *Grund*, du possible comme conséquence à l'être nécessaire et parfait comme condition. Cette preuve, selon Kant, n'a pas été encore donnée par les philosophes. Elle est issue de sa réflexion sur le système de Wolf. Le possible peut être considéré au point de vue de sa forme et au point de vue de sa matière. La forme du possible n'est qu'un rapport ; mais un rapport suppose des termes, c'est-à-dire une matière. Or il est impossible que rien n'existe, car alors les *data* ou matière du possible seraient supprimés, et le possible serait impossible, ce qui est contradictoire. Le possible, même logique, suppose l'existence d'un être nécessaire. Kant ajoute que l'être nécessaire ainsi établi ne peut être que le parfait, parce que seule la perfection peut satisfaire au concept de nécessité. Seul l'être parfait, *ens realissimum*, *das allerrealste Wesen*, possède en soi la raison de son existence.

La considération des existences donne lieu à deux autres preuves.

La première part de l'existence en général, et de cette existence s'élève à la cause de toute existence : c'est la preuve de Wolff. Si quelque chose existe, il faut de toute nécessité, en vertu du principe de contradiction, qu'il existe un être nécessaire et parfait.

La quatrième preuve part, non plus de l'existence en général, mais d'une existence déterminée, à savoir de l'ordre et des perfections du monde. C'est la preuve dite des causes finales ; Kant en prend l'exemplaire dans Reimarus.

Ces quatre preuves sont les seules possibles. Les ayant ainsi classées, Kant les soumet à une critique sévère.

Il réfute la première par la raison suivante : l'existence y est tirée comme prédicat de l'idée de Dieu comme sujet. Or l'existence n'est pas un prédicat, mais une absolue position. La logique est impuissante à tirer le réel, comme conséquence, du possible ou de l'abstrait comme principe.

La preuve de Wolff est également illégitime. Elle prétend nous faire passer, par un procédé purement logique, d'une existence à une autre existence, de l'existence de quelque chose à celle d'un être nécessaire et parfait. Mais passer d'une existence à une autre n'est pas une opération purement logique. Le principe de causalité, qui est le principe des existences, ne se ramène pas au principe de contradiction. De plus, lors même qu'on accorderait le raisonnement qui va d'un être donné à l'être nécessaire, l'argument de Wolff serait encore illégitime, car il a la prétention de nous élever de l'être nécessaire à l'être parfait. Mais ici l'argument de Wolff devient nécessairement ontologique et rejoint celui de Descartes, car le concept d'un être absolument nécessaire n'est pas empirique, mais pur, et la liaison de l'existence nécessaire à la perfection est précisément l'objet de l'argument ontologique. L'argument de Wolff suppose ainsi celui de Descartes, qu'il était destiné à remplacer.

Comme l'argument de Wolff, celui de Reimarus n'est efficace que s'il cache en lui l'argument ontologique. En elle-même la perfection toute relative du monde ne saurait prouver l'existence d'un premier être absolu et parfait. Il n'en reste pas moins que c'est cet argument qui offre le plus de valeur pratique. C'est l'argument efficace par excellence ; c'est toujours par cette porte que la croyance en Dieu est entrée dans l'âme humaine.

Reste le second argument, celui qui part du possible comme conditionné et remonte à Dieu comme à sa condition. Kant, en 1763, le considère comme valable. Et si, dit-il, on fait de cet argument la base de tous les autres, ils redeviendront légitimes ; mais c'est à lui seul qu'appartient en propre la valeur logique et théorique.

L'impression que nous laisse la dissertation de 1763 n'est-elle pas que l'œuvre de la *Critique* était dès cette date à moitié faite ? Les arguments que Kant y oppose à l'argument cosmologique et à l'argument ontologique seront ceux-là mêmes qu'il leur opposera plus tard. Il conserve, il est vrai, un argument, mais il ne semble pas qu'il soit nécessaire de dépasser le point de vue de 1763 pour le faire tomber. Ce possible en général, qui doit servir de base à l'argument, n'est qu'un concept mal défini, hybride, qui doit, si on veut le préciser, se résoudre soit dans le concept purement

abstrait d'où part, selon Kant, l'argument ontologique cartésien, soit dans le concept cosmologique de Wolff.

Ce principe, selon Kant, doit être logique, doit être concept ; mais comment considérer comme un simple concept un principe dont les *data*, les matériaux, doivent être donnés ? Il s'agit là de la possibilité d'exister, et non pas seulement de la simple possibilité logique ou non-contradiction. Ou il s'agit d'un pur concept, et il est indifférent que la matière en soit donnée ou non, ou la matière doit être donnée et l'on n'a pas affaire à un pur concept.

C'est une opinion souvent émise que, dans la *Critique de la raison pure*, Kant n'a guère fait, en ce qui concerne la réfutation de la théologie rationnelle, qu'insérer les discussions du traité de 1763, et que cette partie de l'ouvrage est composée pour l'essentiel de pièces de rapport. Il est intéressant de voir si en effet la *Critique* ne nous offre qu'une reproduction du traité de 1763, sauf l'abandon du deuxième argument.

II.

Comment est posé le problème dans la *Critique* ? D'une façon tout autre que dans le traité de 1763. Kant le fait consister en deux points : 1° comment se forme dans notre esprit l'idée de Dieu ? 2° Que valent les arguments au moyen desquels la théologie rationnelle prétend démontrer qu'à cette idée correspond un être réellement existant ? Nous examinerons aujourd'hui le premier point.

La méthode qu'emploiera Kant est celle que nous avons vu régner dans toute la *Critique de la raison pure*, et qui est l'âme de tout son système. C'est le passage rationnel de la logique abstraite à la philosophie transcendantale, de ce qui est pensé comme possible à ce qui est pensé comme existant.

Comment s'effectue ce passage ? Kant a certainement été conduit par la philosophie de Wolff à s'élever ainsi du possible à l'être, de la logique à la philosophie proprement dite. Mais il modifie profondément le procédé. Wolff prétendait aller du possible à l'existence par une marche purement analytique, purement logique. La logique, selon lui, suffisait à nous faire sortir du point de vue logique. C'est ce qui est apparu à Kant comme une impossibilité. Le passage qu'il s'agit d'effectuer, Kant va l'accomplir, comme il l'a déjà fait plusieurs fois, en intercalant comme intermédiaires entre les deux termes, les lois propres de l'esprit, les lois constitutives de la nature humaine, lesquelles sont autre chose que le simple principe de contradiction, qui est absolument universel.

C'est ainsi que Kant pense pouvoir obtenir, non plus seulement une possibilité logique, mais un jugement d'existence, valable à tout le moins pour l'esprit humain.

Comment s'opère ce passage ? Il faut ici distinguer deux moments. D'abord l'esprit s'élève à l'idée de Dieu comme être parfait ; dans un second moment nous réalisons cette idée, nous en faisons un être existant en lui-même et par lui-même.

Le premier moment est la construction que nous faisons de l'idée de Dieu comme idéal.

Si nous analysons le contenu de notre raison, nous y trouvons tout d'abord l'intuition. Mais, étant sensible, elle ne peut nous fournir les éléments de l'idée de Dieu. Viennent ensuite les catégories, lesquelles peuvent être exhibées dans les intuitions, c'est-à-dire auxquelles les intuitions peuvent être conformes : ainsi la catégorie de causalité se trouve réalisée dans les phénomènes. Les catégories, ainsi proportionnées aux choses sensibles, ne sont pas encore l'idéal ou l'unité du tout que cherche la raison. Au-dessus des catégories se trouvent les idées au sens platonicien du mot, à savoir des unités systématiques, modèles des choses sensibles et supérieures à tout ce qu'elles peuvent exhiber. Les idées ont encore une relation avec le sensible. Au-dessus d'elles il y a l'idéal ; c'est une unification des idées, de même que les idées étaient une unification des formes et lois de la nature. Un idéal est un individu, non plus une généralité comme une idée ou une loi. Le sage, l'homme vertueux est un idéal, tandis que la sagesse, la vertu sont des idées. L'idéal qui contient en lui toutes les perfections et les ramène à l'unité, c'est l'idée de Dieu.

Comment sommes-nous conduits à concevoir un tel idéal ? Si nous considérons le possible uniquement au point de vue logique, c'est-à-dire comme concept, nous n'aurions pas besoin d'un autre principe que le principe de contradiction. Car, au point de vue logique, il n'est question que de rapports et non de la matière de la connaissance. Il en est autrement si nous cherchons le principe de la possibilité des choses. Une foule de choses, logiquement possibles, ne le sont pas en réalité. C'est quelque chose comme le principe de compossibilité de Leibniz qu'il faut ajouter au principe de contradiction, si on veut rendre compte de ce qui est effectivement possible. La condition de l'existence, c'est l'entière détermination, ainsi que le disait Wolf. Or une telle détermination n'implique pas seulement une comparaison logique entre des prédicats, mais une comparaison transcendantale entre la chose même et l'ensemble des prédicats possibles. La détermination complète suppose ainsi un concept qui ne peut être représenté *in concreto*, une

idée de la raison. Si donc le possible, considéré dans sa forme, ne requiert que la loi logique de contradiction ; considéré dans sa matière, il suppose un premier être, comme principe de détermination. C'est ainsi que nous nous élevons à l'idée d'être nécessaire.

Reste à s'élever de l'être nécessaire à l'être parfait. Kant s'efforce de démontrer que, sinous voulons, au point de vue de l'existence et non pas seulement de la possibilité logique, déterminer la nature de l'être nécessaire, il nous faut le considérer comme parfait. Quand il s'agit de détermination logique, la négation est aussi réelle que l'affirmation. Mais, au point de vue transcendantal, il n'y a pas de négation absolue. Une négation n'est jamais qu'une limitation. C'est là une suite de la doctrine déjà exposée par Kant dans l'*Essai sur l'introduction du concept des quantités négatives en philosophie* (1763), et qui lui est chère. Une quantité négative, en algèbre, est parfaitement positive en elle-même : elle est seulement qualifiée en sens inverse. De même, une négation, dans l'ordre de l'existence, est encore une réalité. Et ainsi l'être, qui a en lui le principe de toutes les déterminations, est entièrement positif ; il est *ens realissimum*, *das aller realste Wesen*, c'est-à-dire, en langue cartésienne, l'être parfait.

Mais l'esprit humain se tiendra-t-il à ce premier moment ? Non.

C'est en vertu des lois de notre raison que nous nous sommes ainsi élevés à l'idée de Dieu. Or, avant la *Critique*, il nous est impossible de savoir que nous n'avons pas le droit d'ériger les lois de notre esprit en lois absolues. Notre premier mouvement est de croire que nous sommes la mesure des choses, que ce qui nous apparaît comme vrai est vrai pour toute intelligence, que le raisonnement qui nous a conduits à l'être parfait est absolument valable, et que, par conséquent, cet être existe.

Ce mouvement naturel de l'esprit humain détermine le second stade du développement théologique. Nous sommes amenés d'abord à considérer Dieu comme réel, c'est-à-dire comme susceptible d'être donné dans une expérience, sinon sensible, du moins suprasensible. Puis nous le considérons comme une substance. En effet, il est absolument un, et ce qui est un est substance ; Dieu est ainsi hypostasié. Enfin nous en venons à le considérer, non seulement comme une réalité et comme une substance, mais comme une personne, parce qu'étant entièrement déterminé, il est l'être individuel par excellence.

Ce n'est pas tout. Nous sommes poussés à croire que nous pouvons connaître, au sens propre du mot, le rapport qui unit Dieu au monde à un point de vue véritablement historique. Voici comment

s'opère, en vertu des lois de notre nature, cette démonstration. Nous partons du monde qui nous est donné, de l'existence qui s'impose à nous. De cette existence nous nous élevons à une existence nécessaire, et de celle-ci à une nature parfaite.

D'une telle argumentation et de tout processus de réalisation de l'idée de Dieu, la *Critique* nous a montré d'avance l'illégitimité. Elle suit des résultats de l'*Esthétique* et de l'*Analytique transcendantales*. Selon ces résultats, pour atteindre à la connaissance d'un être, un procédé purement logique est insuffisant; il faut une intuition. Or il faudrait ici une intuition intellectuelle. Mais la *Critique* a montré, et c'est sa pierre angulaire, qu'entre notre sensibilité et notre entendement, il y a un hiatus. Par suite notre intuition est purement sensible et nos concepts entièrement vides. Notre monde de phénomènes est une île escarpée et sans bords, où nous sommes enfermés. Pour en sortir, il n'y a à notre disposition que l'élan aveugle du mysticisme (*Schwärmerei*), nul procédé rationnel.

La *Critique* a donc démontré d'avance que les arguments sont illégitimes; mais ils se produisent par une illusion inévitable, comme un bâton enfoncé obliquement et à demi dans l'eau nous paraît forcément brisé malgré toutes nos connaissances. Les raisonnements de la théologie rationnelle ne sont pas des jeux de logicien, ils sortent du fond même de notre intelligence; ils sont l'application de ses lois et l'effet de son instinct. Il faudra donc les considérer à part; ce sera l'objet de la *Critique de la théologie rationnelle*. L'esprit humain, dans son progrès naturel, va du concret à l'abstrait, de la preuve physico-théologique à la preuve cosmologique, et de celle-ci à la preuve ontologique. La philosophie suit l'ordre inverse, à savoir, l'ordre logique. Elle va du concept à l'existence, commençant par l'argument ontologique, finissant par l'argument cosmologique. C'est dans cet ordre que les trois preuves devront être examinées.

III

Cette doctrine ne fait-elle que reproduire, en laissant tomber la seconde preuve, celle du traité de 1763?

Une chose à noter d'abord, c'est que l'argument dont Kant est l'inventeur, celui qui va du possible commun conditionné à Dieu comme condition, n'a pas disparu purement et simplement: il a été utilisé d'une manière originale. Cet argument fait le fond de l'exposition que nous venons d'étudier. Ce qui, en 1763, était l'unique fondement possible d'une démonstration de l'existence

de Dieu représente aujourd'hui, selon Kant, le processus par lequel l'esprit s'élève, conformément aux lois de la nature, de la notion du possible à celle de l'idéal transcendantal et de l'existence de cet idéal. Cette construction, en même temps qu'elle perd toute valeur apodictique, acquiert une valeur critique : elle est rattachée, comme un effet naturel, aux lois générales de l'esprit humain.

Les autres arguments donnent lieu à une observation analogue. Le traité de 1763 les réfutait purement et simplement tant qu'ils n'étaient pas fondés sur la preuve proposée par Kant. Il n'en est plus de même ici. Ces arguments sont réfutés sans condition comme fondements d'une connaissance théorique de l'existence de Dieu. Mais Kant ne s'en tient pas à ce résultat négatif. Les arguments sont maintenant érigés en faits normaux fondés sur la constitution de l'esprit humain. Ils reprennent ainsi une valeur. Kant, qui fait profession d'aller *ab actu ad posse*, ne pourra plus les supprimer purement et simplement, les écarter comme de pures illusions. La philosophie critique n'admet pas ces erreurs absolues que condamnaient les philosophies dogmatiques. Elle trouve à l'erreur même une raison d'être, c'est-à-dire encore quelque vérité, si on sait l'interpréter correctement. C'est ainsi que la marche du soleil autour de la terre n'est pas une illusion absolue, mais une apparence au point de vue où nous sommes placés.

Certes la *Critique* kantienne aboutit tout d'abord à une doctrine négative; elle nie la valeur objective des démonstrations par lesquelles nous croyons pouvoir acquérir la connaissance théorique de l'existence d'un être parfait. Mais elle ne nous précipite pas pour cela dans le phénoménisme. Si elle enlève à nos jugements le point d'appui que nous croyions trouver pour eux dans un absolu transcendant, en revanche elle leur assure une garantie dans la nature de notre raison. Kant a établi, avec plus de force qu'on ne l'avait jamais fait, la réalité et la valeur de l'esprit humain, comme élément intégral et fondement de la connaissance humaine. Certes, il nous apprend à nous défier de toute assertion qui prétend à une connaissance du suprasensible. Mais il ne condamne pas moins énergiquement toute philosophie qui ne laisse rien subsister des croyances morales et religieuses dont se nourrit l'humanité. Ces croyances ont tout d'abord un point d'appui inébranlable dans leur rapport à la raison. Dire qu'elles sont humaines, c'est déjà dire qu'elles possèdent quelque vérité. Kant applique à la philosophie la célèbre maxime de Térence : « Je suis homme et je ne considère rien d'humain comme m'étant étranger. »

M. L.

LITTÉRATURE GRECQUE.

COURS DE M. ALFRED CROISSET

(Sorbonne.)

La physique épicurienne.

Quand on regarde l'ensemble du système d'Epicure, on est frappé de ce fait qu'il comprend deux parties très distinctes, entre lesquelles il n'y a pas de rapport bien sensible : une physique et une morale. Sans doute les stoïciens les distinguaient eux aussi, mais on voit parfaitement, chez eux, le lien qui unit ces deux parties : du moment qu'il faut diriger sa vie conformément à la loi de la nature, c'est dans la nature qu'il faut chercher cette loi. Au contraire, dans la doctrine d'Epicure, on ne saisit pas clairement la relation qui existe, par exemple, entre la théorie des atomes et la théorie du plaisir. Pourquoi Epicure commence-t-il son système par un système du monde ?

L'explication est assez facile, mais ce n'est pas dans la dialectique pure qu'il faut la chercher. Pour comprendre Epicure, il faut se le représenter comme poursuivant avant tout un objet pratique. Il s'est dit sans doute : la vie des hommes est misérable, et l'objet de la philosophie est d'apporter un remède aux maux dont ils souffrent. Or le mal vient de deux causes : c'est un trouble amené soit par les passions, soit par les idées fausses. Le bouleversement qui naît des passions n'est pas, au fond, bien grave ; d'ailleurs il a été souvent observé, en particulier par les poètes (par exemple la colère d'Achille dans l'*Iliade*), qui nous ont donné des leçons pour nous en guérir. Mais la seconde cause de trouble, celle qui consiste dans nos idées sur les dieux, sur la vie future, sur notre responsabilité vis-à-vis de notre conscience et de la Providence, est autrement grave : c'est de celle-là d'abord qu'il faut travailler à nous délivrer.

Aujourd'hui nous sommes surpris quand Epicure nous parle de cette *ταραχή* qui aurait tourmenté l'âme antique. Il nous semblerait, au contraire, que cette maladie a dû être assez étrangère à la Grèce et à Rome ; nous croyons volontiers à la sérénité impassible des anciens, et c'est presque un lieu commun de dire qu'ils n'ont jamais connu l'angoisse morale. Cependant, quand on observe les choses de plus près, on s'aperçoit qu'il n'en va pas

tout à fait ainsi. Dès le ^{vi}^e siècle et au commencement du ^v^e, en Grèce, l'inquiétude religieuse se manifeste par le grand développement des sectes mystiques : c'est alors que naît l'orphisme et que se fondent les mystères d'Eleusis. Donc la vieille morale avec sa loi impitoyable de la Némésis, ne suffit plus aux esprits ; on voudrait trouver un moyen d'apaiser les dieux jaloux, de racheter par des œuvres le passé coupable, d'effacer en un mot l'acte effroyable qui fait peser sur des générations innocentes le crime de l'auteur de la race. Ce grand mouvement ne s'explique que si l'on suppose à cette époque un état moral en proie au trouble, trouble fondé précisément, comme le remarque Epicure, sur des idées purement intellectuelles. — Un peu plus tard, en plein ^v^e siècle, ces idées ont encore gardé de leur force. Dans Hérodote, qui est l'interprète de la pensée contemporaine, nous trouvons toujours cette notion de la Némésis pesant sur le monde : les hommes qui s'élèvent trop haut, comme Xerxès ou Crésus, au-dessus de la fortune permise aux mortels, sont frappés par la jalousie divine (φθόρος τῶν θεῶν). La nature, en effet, a assigné aux dieux le bonheur, aux hommes la misère ; quand ceux-ci tentent de s'affranchir, ils sont punis. Sans doute le progrès de la réflexion a un peu corrigé et atténué cette idée de la Némésis ; mais elle subsiste toujours dans son ensemble. Et ce n'est pas là simplement une rêverie de lettré, née dans l'imagination d'Hérodote : on voit, par les oracles qu'il cite, par les exemples de terreur superstitieuse qu'il rapporte, que c'est là l'esprit même de son temps. — Même à l'époque de la guerre du Péloponèse, après les philosophes et après la sophistique, la foule est obsédée par ces idées traditionnelles. On peut consulter à ce sujet les poètes comiques et les orateurs qui sont les témoins les plus sûrs en cette matière : tous s'accordent à le reconnaître. On sait, par exemple, quelle émotion extraordinaire s'empara d'Athènes après la mutilation des Hermès, à la veille de l'expédition de Sicile : il y avait dans cet émoi à la fois une crainte politique à l'endroit de l'aristocratie, et une épouvante religieuse qui jetait les esprits dans une sorte de vertige — D'ailleurs, même en temps ordinaire, la religion avait prise sur les intelligences. Quand un orateur voulait faire condamner un meurtrier, son principal argument était que, si le coupable était acquitté, sa présence contaminerait la ville et attirerait sur elle la vengeance des dieux. Le vieux Céphale, au premier livre de la *République* de Platon, nous présente le type accompli de l'honnête homme athénien à cette époque, avec sa piété un peu timorée : « Lorsqu'un homme se croit aux approches de la mort, certaines choses sur lesquelles il

était tranquille auparavant éveillent alors dans son esprit des soucis et des alarmes. Ce qu'on raconte des enfers et des châtimens qui y sont préparés à l'injustice, ces récits, autrefois l'objet de ses railleries, portent maintenant le trouble dans son âme... » Ainsi voilà, dans la haute bourgeoisie athénienne, la crainte de la vie future donnée comme indissolublement liée à la vieillesse : cette vie n'apparaît plus simplement comme un tissu de « contes de bonnes femmes » (γῶρος φλυαρίαι, comme Platon les appelle dans le *Gorgias*), mais un inconnu terrible dont on se préoccupe et dont on a peur.

Il importe aussi de remarquer en passant le développement considérable que prennent, au IV^e et surtout au III^e siècle, les cérémonies magiques. Les incantations étaient déjà répandues à Athènes au IV^e siècle : on sait que la mère d'Eschine était une sorte d'initiatrice de bas étage qui colportait dans la ville les mystères orientaux. A l'époque alexandrine, la magie devient même une mode littéraire : les écrivains (Théocrite, Hérondas, Callimaque) n'y croient nullement, mais ils aiment à la décrire.

Ces craintes religieuses ont leur écho dans le système d'Epicure. C'est pour les détruire à tout jamais, pour rendre à l'âme la sérénité perdue (1), qu'il a imaginé sa théorie du monde. Du moment qu'il y a ici-bas deux causes de trouble, les passions et les idées fausses, il faut d'une part apprendre à l'homme un moyen de s'affranchir des passions, ou tout au moins de les gouverner, d'autre part le débarrasser de ses terreurs superstitieuses. Or il n'y a de vrai, pour Epicure, que la sensation, c'est-à-dire ce qui se voit et se touche : si donc on peut persuader à l'homme qu'il n'y a rien de réel en dehors de ce qu'il sent, on l'empêchera de redouter des choses que ses sens ne peuvent percevoir. Il faut s'attacher surtout à refréner en lui l'imagination, qui lui fait voir des mondes imaginaires, grossit ses passions et l'enchaîne fatalement à des erreurs. Voilà pourquoi l'idéal du bonheur est dans le calme complet à la fois de la raison et de la conduite. — On voit donc qu'il n'y a rien de spéculatif dans la pensée d'Epicure. Ce qui l'amène à étudier la nature, ce n'est pas, comme pour le stoïcisme, la nécessité de se soumettre à ses lois, c'est la nécessité de surmonter la crainte superstitieuse d'une autre vie grâce à des idées plus exactes des choses.

Epicure croit trouver le remède dans une physique qu'il em-

(1) Ce qui nous trompe, nous modernes, sur cette sérénité tout apparente, c'est que la littérature ancienne est en général fermée aux sentiments populaires.

prunte à Démocrite, et que Lucrèce a exposée en vers admirables. Ici l'originalité d'Epicure est à peu près nulle; sans doute il a introduit, comme nous le verrons, dans le système de Démocrite des modifications de détail, mais elles ont une très minime importance. — On s'est demandé, à ce propos (1), pourquoi il est allé chercher une doctrine toute faite, sans se donner la peine d'en apporter une lui-même. Pour résoudre cette difficulté, rappelons-nous que le fondement de sa « canonique » c'est de ne croire qu'aux sens : il faut, d'après lui, une explication du monde qui ne relève de rien autre que des sens, c'est-à-dire qui ne soit pas une pure construction de la logique ou un rêve de l'imagination. Or, parmi les doctrines récentes qu'Epicure avait sous les yeux, il n'y en avait qu'une d'où était exclue toute intervention d'une puissance divine, et c'était précisément celle de Démocrite. Ce ne pouvait être, en effet, ni la doctrine de Platon, fondée sur les idées pures; ni la doctrine d'Aristote, fondée sur l'existence d'un pur Esprit vers lequel tendent tous les êtres; ni le stoïcisme, qui répand dans tout l'univers l'âme divine; ni même la philosophie d'Héraclite et des Ioniens, qui, malgré ses apparences de naturalisme, avait le grand tort, aux yeux d'Epicure, de présenter la matière comme une chose vivante, se transformant par la vertu d'un principe vivant : le feu, en effet, ressemble fort à une âme. D'ailleurs les doctrines ioniennes étaient trop anciennes. Epicure a dû chercher surtout parmi les systèmes contemporains, et il a choisi celui qui répondait le mieux à ses idées et à ses tendances. Si l'on s'étonne qu'il l'ait pris de toutes pièces, il faut songer à l'importance très secondaire qu'il attachait à ces questions considérées en elles-mêmes, et aussi à l'espèce d'admiration idolâtre qu'il a dû éprouver pour l'homme qui lui fournissait ainsi par avance les éléments de son système. Epicure a eu pour Démocrite le culte que Lucrèce a son tour a eu plus tard pour Epicure.

La théorie de Démocrite est exposée par Epicure dans un ouvrage que, par bonheur, nous avons encore. C'est un de ces résumés dont nous parlions dans la leçon précédente, un manuel où la doctrine est brièvement condensée : nous voulons parler de la première des trois lettres conservées d'Epicure, laquelle est adressée à Hérodote. Quelques phrases suffiront à donner une idée de la manière dont l'hypothèse des atomes est exposée; on y retrouvera comme un écho des vers de Lucrèce, qui d'ailleurs n'a fait le plus souvent que traduire Epicure.

L'auteur pose d'abord très nettement ce principe : « Rien ne naît de rien : οὐδὲν γίγεται ἐκ τοῦ μὴ ὄντος (en latin *ex nihilo nihil*). »

(1) Mabillean, *Histoire des doctrines atomistiques*.

Il est donc inintelligible d'imaginer l'absence d'être au commencement du monde, comme l'ont fait les poètes qui nous décrivent le chaos. Ce principe, d'ailleurs, n'est établi par aucune démonstration : Epicure se contente de l'énoncer. Il ajoute : « Tout ce qui existe se ramène à deux éléments : des corps et un espace... Parmi les corps, les uns sont des composés, les autres sont les éléments dont les composés sont faits. Ces éléments sont indivisibles, immuables, si du moins l'on veut que le tout ne puisse pas s'évanouir dans le non-être (1), et que quelque chose ait la force de subsister dans les décompositions qu'on peut faire des composés : — Τὸ πᾶν ἐστὶ σώματα καὶ τόπος... Καὶ τῶν σωμάτων τὰ μὲν ἐστὶ συγκρίσεις, τὰ δ' ἐξ ὧν αἱ συγκρίσεις πεποιθῆνται, ταῦτα δὲ ἐστὶν ἄτομα καὶ ἀμετάβλητα, εἴπερ μὴ μέλλει πάντα εἰς τὸ μὴ ὂν φθαρῆσθαι, ἀλλ' ἰσχύειν τι ὑπομένειν ἐν ταῖς διαλύσεσι τῶν συγκρίσεων. »

Epicure arrive alors à l'examen proprement dit des atomes : quelles sont leurs qualités, et comment s'agrègent-ils ? « Les atomes sont indéfinis quant aux formes qui les caractérisent, et non quant à leurs différences de nature... Les atomes se meuvent perpétuellement : — Καθ' ἑκάστην δὲ σχημάτισιν ἀπλῶς ἄπειροί εἰσιν αἱ ὁμοίαι, ταῖς δὲ διαφοραῖς οὐχ ἀπλῶς ἄπειροι.... Κινουνται τε συνεχῶς αἱ ἄτομοι τὸν αἰῶνα. » — Puis vient une phrase obscure sur la *déclinaison* des atomes, qui, comme on le sait, est une innovation d'Epicure. Il est arrêté par cette question : comment les atomes se meuvent-ils ? S'ils tombent tout droit dans le vide et tous également vite, ils tomberont parallèlement et dans la même direction, de sorte qu'il n'y a pas de raison pour que jamais ils puissent se rencontrer et s'accrocher. De là la théorie du *clinamen* : il se produit dans la chute des atomes une très légère déviation qui amène le contact. D'où vient cette déviation ? Nul ne pourrait le dire, pas même Epicure : avec sa magnifique indifférence pour les questions métaphysiques, il ne se l'est probablement pas demandé. Ainsi, chose curieuse, cet homme qui proscriit l'imagination l'a laissée ici pénétrer dans son système, pour lui donner, suivant l'expression de Descartes, cette *chiquenaude* dont il a besoin. Le problème qui se pose ici a certainement moins embarrassé Epicure que ses commentateurs. Quoi qu'il en soit, les atomes dévient dans leur chute et s'accrochent ; et ainsi, par un mouvement fatal et éternel, sans l'intervention d'aucune divinité, le tout s'organise peu à peu, depuis les degrés inférieurs jusqu'aux degrés supérieurs de l'être.

(1) En effet, si les éléments n'étaient pas indivisibles, en allant indéfiniment de corps plus petits à des corps plus petits encore, on finirait par arriver au néant : il faut donc que les corps simples soient indivisibles.

Mais les atomes sont de deux sortes : les uns se groupent par masses plus lourdes, et forment les corps solides (στερέμνια) ; les autres, plus légers (εἴδωλα), se détachent des objets que nous regardons comme des effluves et viennent en porter à nos nerfs l'impression. — Mais alors, dira-t-on, ces objets disparaîtront à la longue. — Non, répond Epicure, car d'autres atomes viennent remplacer sans cesse ceux qui se détachent et compléter ceux qui manquent (ἀνταναπλήρωσις). C'est par ces espèces d'émanations qui se dégagent de la matière qu'Epicure explique toutes les sensations.

Dès lors, qu'est-ce en réalité que ce qu'on appelle l'« âme » et « Dieu » ? L'Âme ressemble un peu aux εἴδωλα : « C'est un corps aux parties subtiles répandu dans toute l'agglomération qui constitue l'être : — Ἡ ψυχὴ σῶμά ἐστι λεπτομερές παρ' ὅλον τὸ αἰροισμὺν παρειαπαρμένον. » C'est cette partie qui sent, c'est elle aussi qui raisonne. Donc on ne peut pas dire que la faculté de sentir et de raisonner soit attachée aux parties les plus matérielles de nous-mêmes ; mais, comme ces atomes subtils ne peuvent subsister que dans le corps, ils s'évanouissent dès que le corps se dissout. La mort est donc l'anéantissement total de l'être, et il ne peut rien y avoir après elle. D'ailleurs il est impossible de concevoir une existence indépendante de l'âme, car « l'immatériel est en soi inintelligible, excepté sous la forme du vide : καὶ τὸ ἑαυτὸ οὐκ ἔστι νοῆσαι τὸ ἀνώματον πλὴν τοῦ κένου. » Quand l'union de l'âme et du corps est rompue, on ne peut concevoir que le néant.

Voilà comment les phénomènes du monde vont s'accomplissant, par le simple jeu des forces naturelles. Aucune puissance supérieure n'y préside. Sans doute il y a bien des dieux : il arrive que certains atomes très subtils s'agrègent dans les intermondes pour former des êtres privilégiés, qui goûtent le parfait bonheur. Mais, par cela même qu'ils sont complètement heureux, ces êtres n'éprouvent aucun des troubles auxquels nous sommes en proie : vivant dans l'ataraxie, ils ne s'occupent jamais du monde.

Ainsi, rien que des atomes ; pas de Providence. Qui est bien convaincu de cette vérité retrouve le calme et la paix de l'âme. Quant aux autres problèmes de la physique, ils n'offrent pour le sage aucun intérêt. « Pour ce qui est du domaine de la connaissance du lever et du coucher des astres, de leurs phases et de leurs éclipses, et tout ce qui s'y rattache, rien de tout cela ne sert à rendre l'âme heureuse ; au contraire, ceux qui connaissent ces questions n'en sont que plus troublés, et ils ignorent aussi bien que les profanes la nature et les causes premières de ces phéno-

mènes : — Τὸ δ' ἐν τῇ ἱστορίᾳ πεπτωκός, τῆς δύσεως καὶ ἀνατολῆς καὶ τροπῆς καὶ ἐκλείψεως καὶ ὅσα συγγενῇ τούτοις μὴθὲν ἔτι πρὸς τὸ μακάριον τάς γνώσεις συντείνειν, ἀλλ' ὁμοίως τοὺς φόβους ἔχειν τοὺς ταῦτα κατειδότας τίνες δ' αἱ φύσεις ἀγνοοῦντας καὶ τίνες αἱ κυριώταται αἰτίαι, καὶ εἰ μὴ προσήδεισαν ταῦτα. » Epicure se désintéresse donc complètement de ces recherches.

Mais il reste encore une autre cause de trouble : c'est la passion. Comment l'homme parviendra-t-il à s'en affranchir ? Ce sera la seconde partie de la doctrine d'Epicure.

E. M.

LITTÉRATURE ANGLAISE

COURS DE M. A. BELJAME.

(Sorbonne)

Pope et son groupe littéraire.

XI

Il existe, dans l'œuvre de Pope, un petit écrit que l'on a coutume de passer sous silence, mais qui mérite cependant qu'on s'y arrête : c'est la *Clef de la Boucle de cheveux enlevée*. Pope y signale leur erreur aux lecteurs qui auraient pu voir dans son poème un simple tableau de la société élégante de son temps. C'est, leur dit-il, une œuvre remplie d'allusions politiques. Il n'est pas très difficile de reconnaître en Belinda la reine Anne. La boucle de cheveux enlevée figure le *Barrier Treaty*, ou traité de délimitation de 1709 entre l'Angleterre et la Hollande. Le baron, c'est le comte d'Oxford ; Clarissa, dont les ciseaux tranchent la boucle, c'est lady Masham ; l'ardente Thalestris, c'est la duchesse de Marlborough ; sir Plume, le prince Eugène ; les sylphes et les gnômes représentent les whigs et les tories. Tout le poème d'ailleurs est plein d'intentions papistes de la plus grande clarté. Au point de vue littéraire, ce petit opuscule n'est qu'un aimable jeu d'esprit ; mais il est surtout intéressant parce qu'il témoigne de l'état d'esprit de Pope, agacé jusqu'à l'exaspération par l'insistance qu'on mettait à découvrir des intentions politiques dans ses vers, écrits sans aucune préoccupation étrangère à la littérature. Les applaudissements dont on avait couvert le prologue de *Cato* avaient fait de

lui un whig à chaque vers : *Windsor Forest* au contraire l'avait fait placer au rang des tories. Chacun des deux partis d'ailleurs lui en voulait de ses relations dans le camp opposé. Les whigs surtout, Steele, Addison, regrettaient, ou même lui reprochaient vivement ses amitiés tories. Addison s'intéressait à Pope comme poète, sans doute, mais aussi comme poète pouvant être utile à son parti ; et les tories aussi eussent désiré se l'attacher. Swift, leur principal écrivain, le présenta, après l'apparition de *la Forêt de Windsor*, aux personnalités les plus importantes du parti. D'abord à Bolingbroke et à Harley, qui allait être bientôt comte d'Oxford. C'étaient tous deux des esprits très distingués, et Bolingbroke a laissé, quoique ses discours ne nous aient pas été conservés, la réputation d'un des premiers orateurs de l'Angleterre.

Pope fut avec eux sur un pied d'égalité absolue. Harley lui offrit une pension s'il consentait à abandonner la religion catholique. Pope refusa ; il n'avait jamais été un catholique bien fervent ; mais le chagrin qu'une abjuration aurait causé à ses vieux parents lui fit repousser, sans vouloir la discuter même, une pareille proposition. La situation de fortune de Pope était cependant, à cette époque, assez précaire ; mais pourtant, même lorsqu'on voulut plus tard passer outre à sa religion, il refusa encore la pension qu'on lui proposait. Il répondit à Halifax (cette fois c'était un whig qui le tentait) : « Une pension me permettrait sans doute d'aller en voiture, mais je préfère ma liberté à pied ». Une troisième fois il refusa une pension que Craggs, un whig encore et de plus son ami, s'engageait à tenir secrète.

Parmi les personnalités tories auxquelles Pope, autour de Bolingbroke et de Harley, fut présenté, il faut citer :

— Atterbury, évêque de Rochester, l'un des hommes les plus passionnément attachés à la cause des Stuarts ; esprit très distingué, éloquent, lettré, d'un caractère des plus délicats et d'une courtoisie charmante. Il essaya en vain de convertir Pope à l'Eglise anglicane, et montra dans cette tentative le tact le plus exquis. Mais son esprit passionné et son caractère violent devaient lui être fatals.

— Le docteur Arbuthnot, médecin, avait eu le bonheur de soigner avec succès une indisposition du prince George de Danemark et fut alors nommé le médecin ordinaire du prince et plus tard de la reine Anne, sa femme. Lettré et attaché aux idées tories, inspiré d'ailleurs par Swift, il fut presque le créateur du fameux *Scriblerus Club*, et l'auteur de *Memoirs of Martinus Scriblerus* et de l'*History of John Bull* (ou plutôt Lawis à Bottomless Pit) dirigée contre Marlborough.

— Parnell, auteur de l'aimable poème de l'*Hermite*, dont Voltaire a tiré profit dans *Zadig*. Quoique sa fortune lui assurât l'indépendance, il s'occupa de politique; d'abord whig, il passa aux tories après la défaite électorale de son parti; Swift l'amena à Harley, qui alla au-devant de lui, son bâton de trésorier à la main, et Parnell fit sa cour en écrivant un poème sur la *Paix de la reine Anne*.

— Gay, l'auteur célèbre des *Fables* et de l'opéra du *Mendiant*. Il avait été apprenti chez un marchand de soieries, puis avait réussi à obtenir une place de secrétaire chez la duchesse de Mommouth. C'était une tête un peu à l'évent, mais un caractère ouvert et un homme des plus aimables, auquel tous ses amis étaient très attachés. Il écrivit les *Rural Sports*, qu'il dédia à Pope, et *The Shepherd's Week*, œuvre qui dans la pensée de l'auteur était une parodie des *Pastorales* d'Ambrose Philips, mais qui reste surtout intéressante comme spécimen de simplicité et de poésie réaliste. *The Shepherd's Week* est dédiée à lord Bolingbroke; mais, en même temps qu'il s'assurait par cette dédicace la faveur du ministre tory, Gay se réservait la possibilité d'une fortune dans le camp opposé en obtenant la place de secrétaire dans l'ambassade dont était chargé lord Clarendon auprès de l'Electeur de Hanovre, qui devait être bientôt le roi Georges I^{er}.

Venons maintenant à Swift lui-même. Il était, au commencement du siècle, pasteur ignoré d'une petite cure d'Irlande. Il sortit de cette obscurité, et attira sur lui l'attention des chefs du parti whig par une brochure sur les *Dissensions du peuple et des nobles à Rome*, qui fut publiée anonymement. On l'attribua aux écrivains les plus remarquables du parti, à lord Somers, à l'évêque Durnet. Lorsque le véritable auteur en fut connu, les personnalités principales du parti whig s'empressèrent de lui faire des avances. On lui promit un évêché, ce qui fut toujours son ambition; mais il ne put l'obtenir, et s'en retourna aigri en Irlande. En 1710, le ministre whig étant tombé, Swift revint à Londres, et les whigs s'empressèrent de nouveau autour de lui. Mais cette fois il se tourna du côté des tories qui l'accueillirent naturellement fort bien, et dont il devint bientôt l'appui le plus important. Il fut bientôt très lié avec Bolingbroke et avec Harley, qui l'appelaient de son petit nom, Jonathan. Swift, dans cette volte-face, était-il désintéressé? Il est difficile de le croire. Harley voulut un jour lui faire don de cinquante livres, et Swift refusa le présent avec hauteur et indignation. Mais ce n'était pas le désintéressement qui lui dictait ce refus. La vérité est que Swift, pour prix de ses services, ne désirait pas de l'argent, mais son évêché auquel il pensait toujours. Il ne l'obtint pas plus avec les tories qu'avec les whigs,

et l'on ne put jamais décider la reine Anne à le lui donner. Elle ne pouvait lui pardonner le ton léger dont il avait parlé des choses religieuses dans son *Conte du Tonneau* ; et il ne fut pas davantage pardonné par une personne influente auprès de la reine, la duchesse de Somerset, qu'il avait accusée, dans des vers qu'il ne sut pas garder pour lui, d'avoir tué son mari et d'avoir les cheveux rouges, accusations dont la première était fausse, mais dont la seconde était d'une vérité indéniable, et ne fut jamais oubliée. Bientôt d'ailleurs arriva la grande débâcle du parti tory. Bolingbroke voulait rappeler le prétendant. Harley, qui était au pouvoir, tergiversait ; Bolingbroke tentait de prendre sa place. Il la prit en effet ; mais, quelques jours après, la reine Anne mourait. Bolingbroke n'eut le temps de rien préparer, et la famille de Hanovre monta sur le trône. « The Carl of Oxford was removed on Tuesday, disait douloureusement Bolingbroke, the queen died on Sunday. What a world is this, and how does Fortune banter us ! »

Bolingbroke dut partir en exil. Le comte d'Oxford fut mis à la tour de Londres. Atterbury, quelques années après, conspirait en faveur des Stuarts et, condamné par la Chambre des lords, quittait l'Angleterre pour n'y plus rentrer, et mourait à Paris auprès du prétendant, auquel il avait été dévoué jusqu'à la fin. Arbuthnot retourna avec résignation à sa clientèle de médecin. Les déceptions poussèrent Parnell vers la boisson, et il mourut quelques années plus tard. Gay se tourna définitivement vers les whigs, et composa des vers sur l'arrivée de leur princesse ; mais il ne parvint pas à faire oublier ses anciennes opinions tories. Et Swift retourna sans son évêché en Irlande, où il resta à nourrir sa fureur contre les autres et contre lui-même.

Les whigs cependant revenaient aux honneurs et aux places lucratives. Addison était secrétaire du lord lieutenant d'Irlande, puis ministre. Stelle était nommé inspecteur des Ecuries royales, directeur du théâtre de Drury Lane, fait chevalier, etc.

Pope resta fidèle à ses amis tombés ; mais personnellement il échappa à leur débâcle, et, sans places et sans fonctions, se fit une situation honorable et indépendante dans la société anglaise.

Le premier volume de la traduction d'Homère, qui devait, en mettant Pope à l'abri des préoccupations matérielles, lui permettre de s'assurer définitivement le premier rang parmi les poètes anglais, parut en juin 1715.

C.

LITTÉRATURE LATINE

CONFÉRENCE DE M. G. LAFAYE

(Sorbonne)

Le dessein de Tacite dans la Germanie.

La première impression qui résulte de la lecture de la *Germanie* de Tacite, c'est que cet ouvrage est en même temps une apologie du monde barbare et une satire indirecte de la société romaine. Tacite, en effet, ne cache pas l'admiration que lui inspirent les mœurs des Germains, leur mépris des richesses, leur dédain du luxe, la simplicité de leurs funérailles; il remarque que les femmes sont généralement vertueuses, les hommes braves, durs à la fatigue, inaccessibles à la crainte des périls et de la mort; en un mot, c'est une race forte et bien trempée; cependant il ne compare pas ouvertement ces vertus à la corruption romaine. On sent bien qu'il a au fond du cœur le souvenir pénible des vices contemporains; mais il ne développe pas un thème trop facile, et ne s'appesantit pas sur le danger que courent les Romains en se laissant aller aux séductions du bien-être. En parlant de la Germanie, il pense sans cesse, avec une évidente amertume, à ce qui se fait ailleurs, *alibi*; mais il n'en prend pas prétexte pour s'étendre sur les vices de ses contemporains et pour flétrir les scandales récents; c'est, malgré lui, et même sans qu'il nomme le peuple romain, que sa pensée s'attriste au souvenir de pareils désordres. Cependant on a conclu qu'il avait voulu faire rougir ses concitoyens de leur corruption, et annoncer la décadence. On s'appuie, pour le prouver, sur le ch. xxxvii qui rappelle au prix de quels efforts les Romains ont fini par triompher de ces barbares: « Rome, dit-il, ... comptait sa six cent quarantième année, quand retentirent pour la première fois les armes des Cimbres... Si l'on compte depuis cette époque jusqu'au deuxième consulat de Trajan, on trouve à peu près deux cent dix ans: que de temps passé à vaincre la Germanie, et pendant ce long période que de pertes mutuelles!... » On fait valoir aussi les derniers mots du chapitre xxxiii, qui semblent bien accuser les vices de Rome; Tacite, sans prédire formellement la chute de l'Empire, aurait vu clairement l'avenir du monde romain, et aurait pressenti de terribles épreuves quand il s'écriait: « Ah!

puissent les nations, à défaut d'amour pour nous, persévérer dans cette haine d'elles-mêmes, puisque, au point où les destins ont amené l'empire, la fortune n'a désormais rien de plus à nous offrir que les discordes de l'ennemi ».

On conclut de là que le livre sur la *Germanie* est la satire des mœurs romaines. Il faut renoncer à cette hypothèse. D'abord Tacite n'est pas à ce point aveuglé par son admiration pour les Germains, qu'il n'ait pas vu et montré leurs vices. Les passages sont nombreux où il a mis l'ombre à côté de la lumière, et prouvé que la vertu germanique n'est pas sans contrastes. Il ne s'est pas fait illusion : les Germains, dit-il, sont portés à la boisson (ch. xxii) ; joueurs à en perdre la raison, ils risquent dans un dernier coup de dés jusqu'à leur personne et leur liberté (ch. xxv) ; ils sont paresseux quand ils ne font pas la guerre ; ils méprisent les arts de la paix, méprisent l'agriculture, vivent dans une malpropreté repoussante (ch. xlvi). L'auteur romain est révolté par une religion qui tolère les sacrifices humains (ch. xxxix). Enfin il va jusqu'à dire (ch. xxx) qu'en général ces Barbares ne sont pas intelligents : « Les *Chattes* sont intelligents, pour des Germains, *ut inter Germanos*). »

Il confirmera plus tard par des exemples historiques la sévérité de ces jugements : c'est ainsi qu'il est question, dans les *Annales*, du héros de la nation germanique, de cet Arminius qui tint si longtemps en échec des légions romaines au commencement du premier siècle ; ce guerrier valeureux, à qui l'historien reconnaît toutes les qualités qu'on peut admirer chez les barbares, ne se faisait pourtant pas scrupule d'enlever la fille de son compatriote Ségeste ; et ce Ségeste d'ailleurs trahissait ses compagnons d'armes et passait d'un camp à l'autre avec une facilité sans égale. Quant aux institutions politiques des Germains, on verra qu'il ne les approuve pas sans réserves : ils sont attachés à leurs chefs, à la noblesse ; dans leur amour pour l'indépendance, ils ne veulent pas être engagés autrement que par l'honneur à servir ceux à qui ils ont juré fidélité. Mais, au chapitre xxxv, il dit, en parlant des *Chauques*, que c'est par exception que les institutions des Germains reposent sur des principes établis, sur des droits bien définis ; elles n'ont généralement d'autre fondement qu'un accord mutuel, quelques traditions, et la coutume. Tacite n'admet pas que des femmes puissent régner ; un Romain se révolte à cette idée : on sait l'indignation que souleva Agrippine quand elle prétendit s'associer au gouvernement de l'Empire. Ainsi l'historien est loin d'avoir considéré comme un idéal les mœurs et les institutions germaniques.



Mais ce qu'on peut trouver plus facilement dans la Germanie, c'est le développement de deux lieux communs. Le premier a pour thème la décadence romaine ; dans un pareil sujet il faut savoir se limiter, éviter des déclamations faciles ; or ce qui affaiblit beaucoup le témoignage de Tacite et de ses contemporains, c'est qu'on trouve ce lieu commun développé dans les premiers jours de la littérature romaine. Caton, au début du II^e siècle avant Jésus-Christ, s'emporte contre le relâchement des mœurs, et il n'est pas le seul à se lamenter : Plaute, dans l'*Aulularia*, reproche aux femmes leur luxe et leur coquetterie ; Lucilius enfin fait une violente satire de son temps. Cette habitude s'explique parce que le Romain est conservateur par nature ; tout changement dans les mœurs lui paraît une dégradation et un péril. On pourrait ajouter foi à cette opinion si on la trouvait exprimée seulement dans les ouvrages de morale : quand Sénèque se plaint à Lucilius des vices de l'époque, il reste dans son rôle de moraliste et de philosophe : on comprend de même que les satiriques jugent sévèrement leurs contemporains ; il est naturel qu'Horace et Juvénal fassent la guerre aux ridicules et aux vices ; mais on s'étonne de retrouver ce lieu commun chez les historiens, et non seulement chez ceux de l'époque impériale, mais déjà chez Salluste : celui-ci déclare en effet que le relâchement des mœurs est général, qu'il n'y a plus ni foi, ni dignité, ni honneur. Qui plus est, les géographes, — la *Germanie* elle-même est-elle autre chose qu'une description géographique ? — les naturalistes mêmes ne manquent pas de développer cette idée ; Pline l'Ancien, parlant des différents marbres recherchés et transportés à grands frais à travers l'Empire pour les besoins de l'architecture, sujet qui, semble-t-il, ne prête pas à un développement pessimiste, fait précéder sa dissertation d'une sorte de préface qui est un véritable réquisitoire contre le luxe et la corruption du temps.

Ainsi, il semble que les Romains aient pris plaisir à répéter ce lieu commun, et qu'ils aient voulu se relever à leurs propres yeux en accusant leur civilisation d'être trop avancée. Mais cette idée de la décadence avait été tant de fois développée qu'elle ne pouvait plus avoir une grande portée ; et quoiqu'on la retrouve exprimée dans les autres ouvrages de Tacite, on est en droit de se demander si telle était bien sa véritable pensée. Croyait-il réellement que les Romains de son temps fussent inférieurs aux Barbares ? Assurément non. Si on lui eût proposé le choix entre les plus grands hommes de son temps et les plus braves Germains, il n'eût point hésité à préférer Thraséas à Arminius. Sa véritable pensée, c'est dans la *Vie d'Agricola* qu'il faut l'aller chercher : là

il montre ce qu'est la vie de famille dans les plus grandes maisons de Rome, vie noble, désintéressée, vertueuse. Il serait aisé de trouver chez Tacite un anti-Tacite, comme M. Patin a trouvé un anti-Lucrèce chez Lucrèce, en relevant dans le poème *sur la Nature* les éléments d'un système philosophique absolument opposé à celui qu'à choisi le poète, en recueillant ses aveux, ses réserves, ses contradictions. On pourrait emprunter à Tacite de nombreux exemples de vertu, de courage, de générosité, d'abnégation ; il serait facile de montrer que la société romaine pouvait encore produire de beaux caractères bien supérieurs à ceux dont d'autres peuples s'honoraient à la même époque.

A celieu commun se joint celui de la vertu barbare, qui s'en rapproche, mais qui est bien plus ancien. Il date d'Homère, comme cela ressort de l'ouvrage de M. Riese (1). Ce savant a montré que l'imagination des peuples classiques plaçait dans les régions indéterminées du nord des peuples favorisés des dieux, qui pratiquaient la vertu naturellement et sans effort, qui ne recherchaient ni bien-être ni jouissances matérielles, et qui, contents de peu, réalisaient, dans leurs rapports avec leurs parents, leurs amis et leurs concitoyens, l'idéal du bien. C'est une sorte d'idylle dont les anciens se sont bercés pendant des siècles, et dont ils ont placé le théâtre dans des régions inconnues. On voit, à travers leur littérature, le nom de ces peuples changer sans cesse : chez Homère ce sont les *Abiens*, à l'époque classique les *Hyperboréens*, habitant aux sources du Danube, alors inconnues ; c'est dans les brumes des régions lointaines et à moitié fabuleuses que ces peuples auraient vécu. Mais les choses finissent par se préciser, et à ces noms vagues se substituent des noms plus exacts. Au temps de Xénophon, on parle des Scythes comme d'un peuple vertueux par excellence : ils existent réellement, mais sont très peu connus ; puis ce sont les Gètes, de même famille que les Scythes ; enfin, au commencement de l'empire, — et on trouve déjà trace de cette idée dans Lucain, — ce sont les Germains. Nous ne parlons pas des nombreux passages de Virgile et d'Horace relatifs à des peuples bienheureux. Il n'est donc pas douteux que Tacite ait subi l'influence de cette tradition séculaire qui devient d'autant plus à la mode de son temps qu'on s'exagère davantage la décadence des peuples civilisés. Le *xviii^e* siècle, en se proposant l'homme primitif comme un idéal, ne

(1) *L'idéal de justice et de bonheur, et la vie primitive des peuples du Nord dans les littératures grecque et latine*, traduit par MM. Gache et Piquet (Paris, 1887).

faisait que reprendre cette tradition ; Jean-Jacques Rousseau ne se doutait probablement pas que sa chimère avait hanté les peuples de l'antiquité.

Est-ce à dire que Tacite aurait voulu échanger l'état social des Romains contre celui des Germains, et qu'il ait cru cet échange possible ? Non certes : il n'aurait pas voulu du bonheur que les *Fennes* trouvaient, dit-il (ch. XLVI), à croupir dans l'inaction, l'indifférence et la malpropreté ; et quand bien même il eût voulu faire cet échange, il ne l'aurait pas cru possible ; jamais il n'aurait imaginé que ses contemporains pussent redevenir les hommes d'autrefois ; aucun peuple ne remonte le cours des siècles. Tacite vante les barbares qui s'habillent de peaux de bêtes, il admire le courage des femmes qui combattent sur des chars, mais il ne lui vient pas à l'idée d'établir une comparaison entre ces peuplades et le monde romain. Si ce retour en arrière est impossible, et s'il n'est pas même à souhaiter, Tacite n'a pas vu dans la Germanie un idéal. Il faut donc reconnaître que le contraste que présente son ouvrage résulte du sujet même ; d'ailleurs ses réflexions ne s'appliquent pas seulement aux Romains, mais aussi bien à la civilisation grecque, dont ils sont les héritiers.

Ainsi tout prouve que la *Germanie* n'avait pas, pour les contemporains de Tacite, l'importance que depuis on lui a attribuée. Cet ouvrage ne révèle pas un état d'esprit, un sentiment personnel, ce n'est pas l'expression d'une idée originale de l'auteur. Sans doute, il a vu lui-même le pays, il a fait une enquête sur les lieux, et par là il a pu montrer sous un jour nouveau le peuple qu'il dépeint ; mais il est inexact de dire qu'il a renfermé dans ce livre l'expression d'un sentiment personnel. A ce point de vue, il n'a rien appris aux Romains, et, bien loin qu'il ait apporté à ses concitoyens l'idée d'un peuple barbare modèle de toutes les vertus, cette idée lui a été suggérée par une tradition qui remonte bien au delà de l'Empire.

Il faut donc abandonner cette hypothèse, que Tacite a voulu peindre des mœurs idéales et les opposer à la corruption romaine ; mais, à un autre point de vue, sans exagérer la supériorité morale qu'il attribue aux Germains, et tout en faisant la part des traditions et des conventions, ne peut-on pas supposer que, frappé de la force d'un peuple qui résistait si énergiquement aux légions, il a voulu montrer quel danger présentait pour Rome cette multitude de tribus belliqueuses, pleines de courage et d'audace, et fières de plusieurs victoires ? En un mot, n'a-t-il pas eu le dessein d'appeler l'attention sur cette force considérable amassée aux frontières de l'Empire ?

Ces hypothèses ont fait naître une opinion moyenne exposée dans l'ouvrage de M. Geffroy, *Rome et les Barbares*. D'après lui, il conviendrait de s'en tenir au point de vue politique, et de ne considérer dans Tacite qu'un homme d'Etat. M. Geffroy croit que l'auteur de la *Germanie* a parlé en patriote, et poussé le cri d'alarme. Cette théorie a été réfutée par M. Brunot, dans une notice intitulée : *Un fragment des Histoires de Tacite* (1). L'hypothèse de M. Geffroy lui semble aussi difficile à admettre que la première ; l'idée d'une invasion des barbares et de l'anéantissement de l'Empire n'entraîne pas dans l'esprit d'un contemporain de Tacite : la littérature du temps le montre bien ; l'Empire est éternel, non seulement aux yeux des païens, mais même aux yeux des chrétiens ; ceux-ci ont refondu la société antique, mais n'ont pas songé qu'il fût possible de renverser l'Empire ; surtout ils n'ont jamais cru que cela dût être un bien ; au contraire, l'unité, l'ordre de l'administration romaine ne pouvaient que favoriser le développement du christianisme, comme l'a reconnu Bossuet. L'idée que l'Empire pût périr n'entraîne même pas dans l'esprit des ennemis de Rome : ce que voulaient en effet les Germains, c'était sauvegarder leur indépendance, leur constitution, les traditions de leurs ancêtres. En outre, si Tacite avait eu une pareille idée, il l'aurait exprimée plus nettement, car il avait assez le goût de l'éloquence pour faire d'un pareil thème la matière d'un ouvrage plus important. Comment donc admettre, dit Brunot, qu'il ait été plus clairvoyant que les autres ? Et d'après quels symptômes cette crainte lui fût-elle venue ? Les invasions ne se produiront que sous la poussée de peuples que Tacite ne nomme pas, dont il ne soupçonne même pas l'existence, car de son temps ils errent encore dans la Tartarie, dans la Russie, sur les bords de la Baltique ; ce sont les Huns, les Vandales, les Alains, les Goths, etc...

D'autre part, les Germains dont il parle sont divisés entre eux ; quelques-uns sont les alliés de Rome ; postés sur la frontière, ils lui servent de rempart, et n'ont aucun intérêt à se laisser déborder par une invasion ; d'autres enfin sont peu à peu pénétrés par la civilisation romaine et ne demandent qu'à vivre dans la paix. Tacite nous dit, çà et là, qu'ils ont du goût pour les arts, qu'ils aiment la tranquillité et qu'ils ont une culture intellectuelle ; ils n'entendent rien aux travaux de la guerre, et ne triomphent de leurs ennemis que par surprise : « Ils ne vont jamais à la guerre, ils vont au combat. » La lutte n'est pour eux

(1) Brochure publiée chez Picard (Paris, 1883, in-12).

qu'une mêlée ; ils ignorent la construction des machines de guerre, l'art de la mécanique. Tout ce qu'ils peuvent faire, on le sait par un exemple tout récent. Tacite a dû méditer, à loisir, sur la révolte de Civilis (69 ap. J.-C.) ; elle pouvait avoir de terribles conséquences pour l'Empire, puisqu'elle éclatait au moment où la guerre civile ensanglantait Rome. Même alors, que put faire Civilis ? Soulever quelques peuplades, jeter des ferments de désordre dans quelques provinces, surprendre une fois les soldats romains, pour voir enfin sa tentative étouffée par les légions de Vespasien. Croit-on que Civilis lui-même ait prétendu détruire l'Empire ? Tout au plus voulait-il fonder un royaume indépendant en Germanie. Nous pouvons, au iv^e livre des *Histoires*, voir comment cet épisode est raconté, et ce que Tacite en pense. Il n'entrevoit nullement une invasion générale, il n'est nullement inquiet, et parle de cette aventure avec la plus grande tranquillité ; ce qu'il serait tenté de déplorer davantage, ce sont les discordes intestines qui bouleversent Rome et facilitent de pareilles révoltes.

A ces raisons il faut en ajouter encore une que M. Brunot ne pouvait pas connaître, car elle résulte des découvertes récentes dues à la commission qui étudie en Allemagne le tracé du *limes*, c'est-à-dire de la muraille qui joignait le Rhin au Danube. On a constaté qu'en certains endroits elle eût été très mal placée pour défendre l'entrée de la Gaule, même dans les conditions où la guerre se faisait à cette époque : on en conclut qu'elle n'était pas un ouvrage de défense, mais simplement une sorte de ligne de douane. Hadrien, en construisant ce mur, n'avait donc point pour but d'arrêter une invasion, qu'il ne prévoyait pas plus que Tacite.

Ainsi nous pouvons conclure que la *Germanie* est un ouvrage de géographie historique, conçu dans le goût du temps. M. Brunot s'est proposé de prouver qu'il n'est qu'un fragment d'une partie perdue des *Histoires*. Cela est discutable ; mais, quoi qu'il en soit, aucune des hypothèses auxquelles la *Germanie* a donné lieu n'est entièrement vraie, quoiqu'elles contiennent toutes une part de vérité. Ce n'est pas une satire des mœurs du temps, malgré de nombreux traits de critique ; ce n'est pas davantage une prophétie : c'est l'œuvre d'un historien moraliste, soucieux de la grandeur de Rome, soucieux d'assurer la paix aux peuples admis dans le giron de la puissance romaine. L'ambition de Tacite est celle de tous les bons empereurs, de Nerva, de Trajan, d'Hadrien : et il semble bien que l'idée dominante de son ouvrage soit, au fond, d'expliquer et de justifier ce conseil de sage politique qu'Auguste donnait dans son *Testament* à ses successeurs, « de ne pas dépasser le Rhin et le Danube ».

F. B.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

COURS DE M. E. DROZ

(Faculté des Lettres de Besançon.)

Taine. — La Philosophie de l'Art

DE LA NATURE DE L'ŒUVRE D'ART.

Ce livre se compose de la réunion de cinq ouvrages, qui avaient déjà paru détachés les uns des autres : la *Philosophie de l'art* en 65, la *Philosophie de l'art en Italie* en 66, *l'Idéal dans l'art* en 67, la *Philosophie de l'art dans les Pays-Bas* en 68, la *Philosophie de l'art en Grèce* en 69.

Ce titre *Philosophie de l'Art* avait été indiqué à Taine par Hegel, qui avait cependant intitulé *Esthétique* son ouvrage sur l'art, mais non sans protester : « Je me sers, disait-il, du mot Esthétique, parce qu'il est consacré; mais l'expression propre est Philosophie de l'art ou des beaux-arts. » (Bénard, *Esthétique de Hegel*, t. I, p. 1, note 1.) » L'opuscule de Taine, qui portait séparément le même titre, devint dans le livre complet la première partie de la série des cinq; il n'a pas de titre général; il se divise en deux chapitres : De la nature de l'œuvre d'art. — De la production de l'œuvre d'art. — Suivent comme deuxième, troisième et quatrième parties : la Peinture de la Renaissance en Italie, — la Peinture dans les Pays-Bas, — la Sculpture en Grèce. La cinquième et dernière partie est intitulée : De l'Idéal dans l'art. Il est inutile de vous expliquer pourquoi nous étudierons ensemble de préférence la première et la dernière partie.

Une courte préface nous fait connaître l'objet de tout le livre, et en justifie le titre : parmi les œuvres humaines l'œuvre d'art semble la plus fortuite, puisque l'artiste crée avec sa fantaisie qui est personnelle, puisque le public juge avec son goût qui est passager. Néanmoins tout cela a des conditions précises et des lois fixes. Ce sont ces conditions et ces lois que Taine va démêler.

CHAP. I, *De la nature de l'œuvre d'art*. — Une œuvre d'art n'est pas un objet individuel et isolé. Elle rentre dans plusieurs ensembles, ou groupes : 1° Elle appartient à l'œuvre totale de son auteur, qui se caractérise par une manière, aussi bien en litté-

ture qu'en peinture. « Cela est si vrai, qu'un connaisseur, si vous lui présentez une œuvre non signée d'un maître un peu éminent, est capable de reconnaître de quel artiste est cette œuvre, et cela presque certainement » ; il dira même de quelle période de la vie de l'artiste (ce qui laisse à penser que l'artiste peut avoir, avec un style général, plusieurs manières assez différentes). 2° L'artiste lui-même appartient à une école ou à une famille d'artistes, qu'il faut connaître pour le comprendre. 3° A son tour, cette école appartient à une société, où une correspondance est établie entre les artistes qui cherchent et le public qui dispense le succès. — Et l'on se rend compte ainsi que la production des œuvres d'art tient à un certain esprit général dont la disparition les fait disparaître. « Nous arrivons donc à poser cette règle, que, pour comprendre une œuvre d'art, un artiste, un groupe d'artistes, il faut se représenter avec exactitude l'état général de l'esprit et des mœurs du temps auquel ils appartenaient. Là se trouve l'explication dernière ; là réside la cause primitive qui détermine le reste. » De même que l'on étudie la température physique des diverses régions pour comprendre l'apparition de telles ou telles espèces de plantes, de même l'on doit étudier la température morale pour comprendre l'apparition de telle ou telle espèce d'art, comme la peinture réaliste, l'architecture mystique, la poésie idéaliste. Les productions de l'esprit humain, aussi bien que celles de la nature vivante, ne s'expliquent que par leur milieu. Si donc, étudiant tous les temps et tous les pays, on parvenait « à définir la nature et à marquer les conditions d'existence de chaque art », on aurait une philosophie des beaux-arts, ce qu'on appelle une esthétique. Esthétique de conception moderne, qui ne rend pas des arrêts comme celle d'autrefois, mais qui n'est qu'une sorte de philosophie historique appliquée aux œuvres d'art, qu'elle considère comme des produits dont il faut déterminer les causes et comme des individus dont il faut marquer les caractères. Cette esthétique n'impose aucune règle ; elle laisse à chacun la liberté de suivre ses préférences particulières, qu'il soit artiste ou critique, et de préférer ce qui est conforme à son tempérament. Elle constate et explique, rien de plus ; elle n'a ni à proscrire ni à pardonner. « A ce titre, elle suit le mouvement général qui rapproche aujourd'hui les sciences morales des sciences naturelles, et qui, donnant aux premières les principes, les précautions, les directions des secondes, leur communique la même solidité et leur assure le même progrès. »

Appliquons d'abord cette méthode à chercher ce que c'est que l'art, et en particulier la poésie, la peinture et la sculpture (la

musique et l'architecture sont considérées à part, comme ayant des caractères particuliers ; mais Taine leur trouve aussi des caractères communs qui permettent de les adjoindre aux arts nommés plus haut dans un groupement général). Ces arts, poésie, peinture et sculpture, ont pour objet l'imitation, cela saute aux yeux ; la peinture des bonnes époques et des bons peintres dans leur bonne période a toujours tiré sa vertu d'une connaissance exacte du corps humain, et le déclin de cette connaissance entraîne le déclin de la peinture ; de même Corneille, après avoir été grand, quand il imitait les modèles vivants, tomba en décadence, quand, au lieu de regarder ces modèles, il imita les imitations qu'il en avait d'abord faites d'après nature. La littérature de Louis XIV a atteint un style parfait en se réglant sur l'exemple vivant de la société d'alors, et la tragédie au XVIII^e siècle se ruine en imitant, au lieu des contemporains, la tragédie parfaite du siècle précédent.

L'imitation est donc une condition nécessaire de l'art ; mais il ne faut pas croire que le but de l'art soit l'imitation exacte (photographie, Denner, sculpture sans couleurs, sans prunelles, drames en vers). Il faut donc que l'art imite de très près quelque chose dans son objet, mais non pas tout. Ce qu'il faut imiter, c'est « les rapports et les dépendances mutuelles des parties », la logique du corps, et, pour le littérateur comme pour le peintre, non pas le dehors sensible des êtres et des événements, mais l'ensemble de leurs rapports et de leurs dépendances, c'est-à-dire encore leur logique, si bien que par là le travail du peintre devient, aussi bien que celui du littérateur, une œuvre non seulement de la main, mais encore de l'intelligence.

Cette explication n'est pas le dernier terme de la recherche ; car les plus grands artistes sont justement ceux qui ont le plus altéré les rapports réels. C'est le cas de Michel-Ange ; c'est celui de Rubens, qui, par exemple dans sa *Kermesse*, a enluminé, animé, égayé, déchaîné les sages Flamands plus qu'il ne l'ont jamais été, même dans cette période de leur histoire, où, après les guerres de religion, ils se détendaient dans la sécurité et l'indépendance enfin conquises. On devine bien que cette altération des rapports réels ne se fait pas sans but ni règle ; elle a pour effet de rendre sensible un caractère essentiel de l'objet et par suite l'idée principale que s'en fait l'artiste ; et ce caractère essentiel est « une qualité dont toutes les autres, ou du moins beaucoup d'autres, dérivent suivant des liaisons fixes. » Ainsi le lion dérive tout entier de son caractère de grand carnassier ; ainsi le caractère essentiel des Pays-Bas est d'être formés par des alluvions ; ce caractère

essentiel n'est pas dominant dans la nature, l'art doit le rendre dominateur. La nature ne peut pas assez le marquer ; l'homme sent cette lacune, et c'est pour la combler qu'il invente l'art, lequel supplée ainsi la nature dont il fait saillir les parties capitales, en laissant dans l'ombre les parties accessoires. Ainsi faisait Raphaël, lorsque pour sa *Galatée*, il suivait « une certaine idée qu'il avait ». « Cela signifie que, concevant d'une certaine façon la nature humaine, ... il ne trouvait point de modèle humain qui l'exprimât suffisamment. » Et tous les artistes sont dans le cas de Raphaël ; il faut qu'en présence des choses ils aient une « sensation originale ». Un caractère de l'objet les frappe d'un choc puissant et propre ; selon ce caractère, ils repensent et transforment l'objet, comme il se voit dans une figure illuminée et agrandie, ou dans une caricature violente.

Nous voici maintenant arrivés à la définition finale : « L'œuvre d'art a pour but de manifester quelque caractère essentiel ou saillant, partant quelque idée importante, plus clairement et plus complètement que ne le font les objets réels. Elle y arrive en employant un ensemble de parties liées dont elle modifie systématiquement les rapports. Dans les trois arts d'imitation, sculpture, peinture et poésie, ces ensembles correspondent à des objets réels. »

On voit par là l'importance et la dignité de l'art, qui travaille avec ses procédés à la même œuvre que la science ; la science dégage les causes et les lois fondamentales, et les exprime en formules exactes et en termes abstraits ; l'art les manifeste d'une façon sensible.

Reprenons pas à pas cette exposition. Une œuvre d'art rentre dans plusieurs groupes. Elle appartient à l'œuvre totale de l'artiste qui l'a faite, à l'œuvre totale de l'école à laquelle l'artiste appartient ; elle dépend de la société où a vécu l'artiste. Soit ; il est bien vrai que l'artiste ne peut se déprendre tout à fait ni de son être propre, ni de son école, ni de la société contemporaine ; mais un même artiste dans ses différentes œuvres peut porter très diversement sa marque ; sachant que les *Plaideurs* sont de Racine, nous ne sommes pas embarrassés pour leur trouver un air racinien ; mais si cette comédie nous était arrivée sans nom d'auteur, qui s'aviserait de l'attribuer à Racine et de croire qu'elle a été écrite après cette terrible tragédie d'*Andromaque*, plus pessimiste encore que les drames les plus noirs de Shakespeare, puisqu'elle nous montre une démence aussi générale et aussi furieuse chez des hommes moins voisins de la nature originelle ?

C'est une grande prétention d'assurer qu'un connaisseur peut reconnaître de quel artiste est une œuvre non signée, et de quelle période de l'artiste ; je vous ai cité, l'an dernier, sur ce sujet un assez grand nombre de contradictions ridicules pour n'avoir pas à y revenir. — De même, si un artiste appartient à une école, il n'y est pas parmi les autres artistes comme une pomme dans un panier de pommes ; il y figure avec ses ressemblances, mais avec des différences non moins éminentes. Voyez Ronsard, du Bellay et Baïf ; voyez Racine, Boileau, La Fontaine et Molière ; voyez Gœthe et Schiller ; voyez Lamartine, Hugo et Musset. D'autre part, il y a des artistes qui paraissent cantonnés dans leur propre domaine, comme Robinson dans son île, où seul il habitait et seul avait fait sa demeure : ainsi Taine, dans la *Peinture de la Renaissance en Italie*, nous montre Masaccio comme un original unique dans sa partie du x^v^e siècle, « inventeur isolé qui voit subitement au delà de son temps (p. 127) », précurseur méconnu qui n'est point suivi ; un peu plus loin (p. 132), c'est Léonard de Vinci ; un peu plus loin (p. 210), c'est Benvenuto Cellini, dont il admire « le génie spontané ». En Hollande, c'est Rembrandt, avec « ce rôle de comète qu'on lui attribue hors des axes du monde moderne » ; c'est Fromentin qui parle ainsi, et il nous dit de Memling qu'il échappe à son siècle, ce qui est plus encore que d'échapper à son école (1). Et ces exemples, dépassant l'objet en vue duquel je les avais cités, prouvent que l'artiste ne peut être ni conjecturé ni prévu d'après la société dont il faisait partie. Dans l'état général des esprits et des mœurs du temps, on ne trouve en aucune façon, comme le veut Taine, l'explication dernière de l'artiste et de l'œuvre d'art. Etant donnée la société italienne au x^v^e et au xvi^e siècle, on expliquera dans une certaine mesure pourquoi la peinture, étant, a été ce qu'elle fut ; mais pourquoi elle a été, voilà ce qu'on n'expliquera jamais (2). Taine a lui-même rapporté comment les mœurs du xvi^e siècle, donnant lieu en Italie et en Angleterre aux mêmes pompes de tournois, de cortèges, de fêtes, ont abouti en Italie à la représentation picturale, et en Angleterre à la représentation dramatique ; ni les objets ne manquaient en Italie à l'imagination dramatique, ni en Angleterre à l'imitation picturale, quoi que paraisse en penser Taine, beaucoup plus enfoncé qu'il ne le croyait dans l'ornière de l'ancienne esthétique ; car, pour un Anglais, un corps de boxeur ou de soldat était aussi beau et aussi légitimement beau que, pour un Italien, le corps le plus classique-

(1) Fromentin, *Maîtres d'autrefois*, p. 408, 443.

(2) V. Guyau, *Les problèmes de l'esthétique contemporaine*, p. 143.

ment beau. Pourquoi a-t-on peint en Italie ? Pourquoi a-t-on fait des drames en Angleterre ? Parce que d'une part on a peint et que d'autre part on a fait des drames ; je défie que l'on ajoute quoi que ce soit de raisonnable et d'instructif à cette constatation d'un fait. L'explication dernière n'est donc pas dans la connaissance d'un milieu social ; le milieu social peut expliquer dans une certaine mesure l'orientation du génie d'un peuple ou d'un individu ; mais, dans l'état actuel de nos connaissances, le génie en lui-même reste un fait mystérieux, et c'est dans le génie, s'il s'expliquait, que résiderait l'explication dernière, laquelle donc nous manque. La température morale, comme dit Taine, nous fait comprendre l'apparition de telle espèce d'art, musique voluptueuse, poésie idéaliste, littérature classique. Oui ; seulement, parmi les musiciens voluptueux, les poètes idéalistes, les écrivains classiques, il se glisse toujours un musicien austère, un poète réaliste, un écrivain romantique, qui sont en contradiction avec le milieu. Au milieu de la licence du XVIII^e siècle, c'est le lis de *Paul et Virginie* (1) ; au milieu du lyrisme personnel et débordant de 1820 à 1830, c'est l'ironie impersonnelle et contenue de Mérimée. Le milieu n'explique que la matière et la manière des talents du plus grand nombre ; il n'explique dans l'homme de génie que ce qui n'en est pas génial. Et le génie n'est pas nécessaire à tous pour résister au milieu, c'est-à-dire à l'exemple de la pluralité ; il y suffit d'appartenir à une des minorités du groupe total qui n'est jamais homogène, et quelquefois même un homme forme une école à lui tout seul par une certaine indépendance qui peut très bien se concilier avec la médiocrité de l'esprit ; c'est par exemple le cas de Charles Sorel. En résumé, *la connaissance du milieu est nécessaire pour comprendre l'artiste et l'œuvre d'art, mais elle n'est pas suffisante.*

Vous êtes assez familiers maintenant avec l'idée que Taine se fait de la critique moderne pour que je n'y insiste pas. Critique d'explication, qu'il s'agisse de tableaux, de tragédies ou de romans, et non critique d'appréciation, — critique historique et non critique de goût. Cette déclaration est facile à faire ; elle est moins facile à suivre ; car enfin, quelque esthétique que l'on professe, il y a des livres qu'on lit, d'autres qu'on ne lit pas, qu'on déclare illisibles, tandis que Taine, en accordant à l'artiste et au

(1) Que notre compatriote bisontin, P. J. Proudhon, avait en haine et en mépris, comme malsain et impudique. Cf. *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, t. III, p. 394 : « J'ai horreur de *Paul et Virginie*, etc. »

critique le droit de suivre leurs préférences particulières, en conformité avec leur tempérament, paraît accorder même valeur à toutes les œuvres d'art indifféremment. Il n'a pas pris garde que, dans la définition de cette critique qui ne juge pas, il avait laissé un élément à la suite duquel devait pénétrer la critique qui juge, quand il lui donnait la mission de « marquer les caractères » de l'œuvre d'art ; et de fait, pendant deux ans, il jugea sans y prendre garde ; mais un beau jour ses yeux s'ouvrirent sur cette contradiction ; il se mit en devoir de rechercher comment il avait pu voir dans la nature des valeurs diverses et assigner dans l'art des rangs divers ; le résultat de cette recherche fut le traité de *l'Idéal dans l'art*, où Taine fait cet aveu ingénu : « Sans le savoir, nous avions en main un instrument de mesure. » Singulier exemple d'inconscience critique chez un philosophe analyste.

Mais, pour le moment, il n'est pas question de juger ; Taine analyse seulement, et d'abord il recherche l'objet de la littérature, de la peinture, de la sculpture. Ces trois arts se proposent essentiellement d'imiter. Mais leur imitation n'est pas une copie ; et voilà fait en deux mots le procès du réalisme, voire du naturalisme, qui veulent nous présenter des tableaux exacts où pas un accessoire ne soit oublié. Quelque souci que j'aie de ne pas m'attarder aux détails, je dois rectifier une des preuves que donne Taine pour démontrer que l'art ne doit pas pousser l'imitation jusqu'au bout. Il cite la sculpture, qui se passe de couleurs ; il remarque surtout dans les statues grecques les yeux sans prunelles, et cette atténuation de l'expression morale est nécessaire, assure-t-il, à en achever la beauté. Taine ne se doutait pas que ces yeux sans prunelles, que cette beauté essentielle, eussent été odieux à la race la plus artiste que l'humanité ait produite, aux Grecs ; c'est un fait avéré aujourd'hui en archéologie que dans les statues grecques les yeux au moins, pour ne pas parler du reste, étaient peints ; avec le temps, la couleur tomba ; les yeux sans prunelles des statues retrouvées servirent de modèles aux sculpteurs modernes, et cette dégradation parut une beauté aux artistes, tandis que les esthéticiens y découvraient une pensée profonde (p. 81) ; tant il est vrai que la coutume nous façonne, tant il est vrai qu'avant de raisonner sur les faits on devrait s'assurer toujours que les faits sont réels !

Reprenons. L'art ne doit donc pas tout imiter dans un objet, mais seulement les rapports et les dépendances mutuelles des parties. Ceci veut dire que tous les objets imitables ne sont pas pour l'art un sujet d'imitation, et qu'on doit imiter non pas des objets juxtaposés, mais des objets liés les uns aux autres ; non

pas des groupements, mais des ensembles, qui aient leur unité et leur centre. En littérature, la règle que pose Taine : rendre « non le dehors sensible des êtres et des événements, mais l'ensemble de leurs rapports et de leurs dépendances, c'est-à-dire leur logique », cette règle, s'il en avait suivi les conséquences, lui aurait paru une réfutation décisive de certaines critiques adressées par lui-même à notre tragédie classique. Là en effet les personnages ne sont conçus par le poète et présentés au spectateur que par rapport à l'action où ils concourent, c'est-à-dire « dans l'ensemble de leurs rapports et de leurs dépendances » ; ils n'y sont que les collaborateurs efficients de l'événement final ; leur personne, une fois donnée, n'a plus de développement ou d'épanchement individuel ; ils n'agissent pas, ils ne parlent pas pour eux-mêmes ; dans leurs actes, dans leurs paroles, ils concourent au nœud, puis au dénouement ; pas de ces échappées où un don Juan par exemple révèle un trait de son caractère, qui est sans influence sur la marche de l'action. C'est ce que Taine a nommé ailleurs l'abstraction de nos personnages classiques, abstraction qu'il critique en regard de la complexité de certains caractères de Shakespeare qu'il exalte, abstraction qu'il justifie ici, sans y prendre garde, selon ce principe qu'elle obéit à « la souveraineté du but », en réalisant la concentration des parties d'un ensemble. — Encore une contradiction ; encore une contradiction dont il ne s'aperçoit pas. Entre ses maximes qui sont pour Racine, et ses goûts qui sont pour Shakespeare, je vous laisse le soin de choisir. Pour moi, je pense que l'art ne doit pas être réglementé avec tant de rigueur ; j'admire également les tragédies de Racine avec leur parfaite unité et les drames moins concentrés de Shakespeare.

Mais l'œuvre d'art ne se borne pas à reproduire les rapports des parties ; les plus grandes écoles sont justement celles qui altèrent le plus les rapports réels. Les exemples allégués de Michel-Ange et de Rubens paraissent prouver tout autre chose que ce que Taine en tire, et non pas qu'ils ont voulu altérer les rapports des choses, mais qu'ils ont pris des objets d'imitation en dehors de la réalité dans leur conception intérieure. Ils ont voulu, dit Taine, rendre sensible un « caractère essentiel de l'objet et par suite l'idée principale » qu'ils s'en faisaient. Mais quel était donc l'objet, de part et d'autre, indépendamment de l'idée que s'en faisaient les deux grands peintres ? Cet objet leur était-il extérieur, et d'autres qu'eux s'en seraient-ils fait une idée différente ? Il n'y a pas de réponse à cette question, parce que leur objet, Taine l'avoue, n'avait de réalité que dans leur idée (p. 37). Dès lors, quelle peut bien être l'essence de ces sortes de choses ? Taine a été entraîné ici par

Hegel(1) : « C'est la vérité absolue, le principe rationnel des choses qui doit apparaître dans la représentation. » Il s'est rendu compte confusément que ce principe stérilisait l'art en réduisant à une seule *idée* les représentations légitimes d'un même objet, et pour accommoder la réalité avec sa philosophie, après avoir dit que l'œuvre d'art doit représenter l'essence des choses, il remplace l'essence par le caractère capital, et il remplace ce caractère capital unique par « *quelque* qualité saillante et notable, un point de vue important, une manière d'être principale de l'objet. » Son absolu devient relatif, et vous allez voir les suites de cette inconséquence dans le reste de son analyse.

Le caractère essentiel du lion est d'être un grand carnassier ; tout le reste de son être en dépend. Soit ; mais c'est aussi le caractère essentiel du tigre, je pense ; et voilà deux animaux différents avec la même essence. Cette essence-là peut être bonne pour des naturalistes ; pour les artistes et pour les hommes du commun, elle fait rire de la philosophie de l'absolu. Le caractère essentiel des Pays-Bas est d'être formés par des alluvions ; tout le reste en dérive. Ces caractères essentiels ne sont pas dominants dans la nature ; l'art doit les rendre dominateurs. Qu'est-ce à dire ? Que le lion doit toujours être présenté à la chasse ou en train de dévorer sa proie ? Que les Pays-Bas... Mais qui aurait l'idée de représenter les Pays-Bas ? Disons : que toutes les parties représentées des Pays-Bas devront rappeler que les Pays-Bas sont une terre d'alluvion ? Voilà, semble-t-il, la conséquence nécessaire et rigoureuse du principe. Si on me reproche de prendre les choses trop au pied de la lettre, si on me dit que Taine impose seulement au peintre de ne jamais oublier les formes carnassières du lion en peignant un lion, ni les alluvions génératrices de la Hollande en peignant des parties de la Hollande où apparaît le caractère des terres d'alluvion, j'acquiesce ; mais je demande où est l'utilité et la nouveauté de cette esthétique, qui recommande de ne pas peindre un fauve en mouton, de ne pas dessécher une prairie humide, de ne pas éclaircir un ciel brumeux (2) ? « Respectez en chacun son propre caractère. » Ce n'est pas Hegel, c'est Nicolas Boileau, qui après mille autres avait posé ce principe universellement reconnu.

Avec l'exemple qui suit, Taine croit appuyer l'effet précédents, et il s'engage dans des idées toutes différentes. La nature,

(1) *Esthétique*, I, p. 91.

(2) Sans compter que l'Égypte est une terre d'alluvions, sans avoir même climat ni même aspect.

dit-il, ne peut pas assez marquer le caractère, il faut que l'artiste la supplée. Ainsi faisait Raphaël, lorsque pour sa *Galatée* il suivait « une certaine idée » qu'il avait. Cela signifie, paraît-il, que, concevant d'une certaine façon la nature humaine, il ne trouvait point de modèle vivant qui l'exprimât suffisamment. Je vous en prie, quel rapport y a-t-il entre une déesse et la nature humaine, sinon une ressemblance avec une beauté supérieure, en bon anthropomorphisme ? Mais l'anthropomorphisme est-il une science propre à nous faire connaître la nature des êtres qu'elle invente ou défigure à notre image ? Ce n'était pas la nature humaine (abstraction d'ailleurs insaisissable, au sens précis des mots) que Raphaël concevait, et qu'il était embarrassé d'exprimer, faute de modèles ; — et il serait surprenant qu'on en manquât sur terre pour représenter la nature humaine, autant qu'elle peut être représentée ; — non, c'est une autre nature, dont en effet les modèles lui manquaient, pour de bonnes raisons ; c'est la nature divine que Raphaël concevait. Ici encore l'idée et l'objet ne faisaient qu'un ; il n'y avait pas altération d'un modèle, mais création d'une autre espèce, imaginée d'après la première. Et je tombe à mon tour dans la faute de Taine, qui, après le lion en soi, la Hollande en soi, me fait penser à la nature divine en soi. C'est une déesse belle et triomphante que Raphaël a voulu représenter, et l'essence de la déesse à ce moment-là était d'être, au milieu de sa divinité, belle et triomphante, comme, après la mort d'Acis, son essence était, au milieu de sa divinité, d'être flétrie et désolée ; il y a déesse et déesse, elles sont belles avec des beautés différentes ; suivant ses sentiments divers, la même a des aspects divers à des moments divers. Elles ont toutes un fonds commun, qu'il faut respecter en les représentant ; elles ont chacune un caractère général, qu'il faut encore respecter en les représentant ; mais elles ont aussi chacune son histoire, où, comme l'humanité dont elles ne sont qu'une image agrandie, elles passent par des fortunes diverses qui leur inspirent des sentiments divers, fortunes et sentiments qui les caractérisent tour à tour et qui sont tous dignes d'être représentés par l'art. Ce sont là, si l'on peut ainsi parler, trois essences combinées dont l'art doit tenir compte également, et dont la conception reste libre dans une certaine mesure, puisqu'il s'agit d'objets imaginaires, dont en tout cas il n'y a pas de modèles, et que dans l'espèce la divinité en général et le caractère particulier de tel dieu donnent lieu à des idées et par suite à des figurations différentes.

Ainsi, sans compter des fautes de pensée dans le détail, il y en a plusieurs qui sont continues au cours de toute cette partie de

l'analyse de Taine. Il regarde dans tous les cas l'artiste comme un interprète et l'œuvre d'art comme une interprétation d'objets réels, sans distinguer les cas où l'artiste doit faire le portrait d'un objet réel et les cas où l'artiste fait le portrait d'un objet dont l'existence n'est réalisée que dans son idée, c'est-à-dire les cas où l'artiste n'est libre que de choisir son point de vue et les cas où l'artiste est maître de façonner la nature même de l'objet. Négligeons les sujets où la fantaisie est permise, pour ne nous occuper que des portraits, en prenant ce mot au sens le plus général. Dans le portrait, Taine oublie les individus pour l'espèce, les parties pour le tout, et il sacrifie les variétés personnelles ou locales à l'unité d'une formule très contestable qui prétend exprimer une essence. En second lieu, et pardessus tout, Taine a voulu (au moins dans ses théories, car il ne se rendait pas compte des conséquences pratiques de sa pensée) figer l'art de figurer les objets vivants comme est figée dans la zoologie la science des corps vivants ; *il a tout simplement oublié l'histoire*, qui n'est pas assez philosophique sans doute, comme le lui reprochait déjà Aristote, mais qui ne laisse pas d'être réelle. Les objets vivants ou inanimés ont-ils une essence ? C'est ce que j'ignore, c'est en tout cas ce que je ne veux pas trancher, c'est ce que nous aurons à examiner à propos de *l'Idéal dans l'art* ; mais en admettant qu'ils en aient une, cette essence unique laisse place dans leur existence à un grand nombre de possibles, dont la diversité offre à l'art, à propos du même personnage, un grand nombre de sujets, où sans doute le caractère essentiel ne doit pas être oublié, mais où n'est l'essentiel ni pour l'artiste ni pour le spectateur ou l'auditeur.

Taine dit de son idée de l'œuvre d'art qu'elle est conforme à la manière de sentir des artistes, parce que, « en présence des choses, il faut qu'ils aient une sensation originale ». Fort bien ; mais qui ne voit que l'originalité de la sensation de l'artiste, si elle est prise comme règle de la conception de l'œuvre d'art, ne peut pas être accommodée avec l'obligation de représenter l'essence des choses, scientifiquement déterminée ; qu'il y a contradiction absolue entre la liberté de l'artiste et la vérité essentielle des choses, qui est unique ; que par conséquent Taine n'a pu les concilier, en apparence, que grâce à une contradiction perpétuelle dont il ne semble pas s'être aperçu, et cependant si visible, si grossière ? Nous la retrouverons plus visible encore et plus grossière au livre de *l'Idéal dans l'art*.

Mais, en attendant, je ne vois pas pourquoi nous n'accepterions pas la définition à laquelle aboutit Taine : « L'œuvre d'art

a pour but de manifester quelque caractère essentiel ou saillant, partant quelque idée importante (le mot *idée* n'est pas très clair ; il paraît susceptible d'interprétations contestables en soi), plus clairement et plus complètement que ne le font les objets réels. Elle y arrive en employant un système de parties liées dont elle modifie systématiquement les rapports. » Seulement, cette définition peut en admettre d'autres à côté d'elles. Celle-ci me paraît à la fois ultra-classique, selon nos classiques du xvii^e siècle, et en même temps ultra-philosophique, selon la philosophie de l'identité et la théorie de l'*Entwicklung*. Elle nous dit, si jela comprends bien : poète comique, voulez-vous représenter un homme dont le caractère essentiel soit l'avarice ! Si vous avez à le décrire, rappelez-vous que le visage est façonné par l'esprit (Hegel, *Esth.* II, p. 93), et faites que votre avare porte son vice sur sa figure ; au moral, toutes ses pensées, tous ses sentiments et par suite toutes ses actions sont déterminés par son avarice ; ne le représentez pas, comme ce maladroit de Molière, amoureux d'une fille sans bien (1) ; ne lui mettez pas au doigt une pierre précieuse dont le prix en argent lui vaudrait un bon revenu ; qu'il soit avare au maximum dans toutes ses paroles, dans tous ses actes ; en faisant ainsi, vous entreprendrez peut-être sur la réalité de l'existence ; mais, loin d'être une faute, ce sera là œuvre d'artiste, d'un artiste qui comprend la nature et les devoirs de l'art, lequel a pour objet de systématiser la nature. — Systématiser la nature, tout le monde est d'accord là-dessus, parmi ceux du moins qui ne croient pas que l'œuvre d'art doit être une simple copie. Mais, si c'était une vérité essentielle, prouvée par une universelle observation, que nul homme n'est toujours d'accord avec sa passion essentielle, laquelle de ces deux essences l'artiste devrait-il respecter ; et lui permettra-t-on de systématiser la nature au point de la défigurer ? Vous et moi, nous le lui permettons ; mais l'esthétique scientifique ?

Le passage qui suit, et qui clôt le chapitre, sur l'importance de l'art destiné à manifester d'une façon sensible les causes et les lois fondamentales dégagées et formulées par la science, rappelle les théories et les prétentions des romantiques allemands. Il est peut-être plus juste de penser que l'art est un jeu (on n'oserait pas le dire, si Kant et Schiller ne l'avaient pas dit), et que, s'il est fait pour représenter les choses, il n'est pas moins fait pour intéresser les hommes avec cette représentation. Il est vrai que cette idée de l'art paraît à Hegel bonne pour des Français. « Ils

(1) V. Faguet, *Etudes litt. sur le XIX^e siècle*, p. 144.

ont cultivé cette manière frivole, agréable, de plaire au public, comme la chose essentielle, parce qu'ils cherchent la valeur principale de leurs œuvres dans la satisfaction des autres ; ils veulent avant tout intéresser, produire de l'impression (1). » A n'en pas douter, ce n'est pas au moyen des mêmes mérites que Hegel a obtenu le succès ; mais, puisque nous parlons des contradictions de la nature humaine, qui sait pour combien l'obscurité même de Hegel, et son mépris du lecteur, ont compté dans le gain des batailles que sa philosophie a livrées ?

LITTÉRATURE LATINE

COURS DE M. MICHAUT

(Université de Fribourg.)

La poésie lyrique latine.

CATULLE.

MESSIEURS,

Avec Catulle nous arrivons enfin à un vrai poète et à un grand poète lyrique. — quoi qu'en aient dit ses successeurs. Horace, en effet, se glorifie d'avoir « *le premier*, composé pour les jeunes filles et pour les jeunes gens des poésies *jusqu'alors inconnues* » à Rome (*Od.* III, 1), et d'avoir « appris à la lyre italienne les poèmes de l'Eolie » (*Od.* III, xxx, 12) ; s'il fait mention de Catulle (*Sat.* I, x, 19), c'est en passant, et d'un ton assez dédaigneux. Properce, à son tour, semble oublier complètement l'existence de ce rival, et se vante d'avoir « *le premier* conduit les chœurs grecs dans les champs de l'Italie » (III, 1). Ni leur témoignage à tous deux n'est véridique, ni leur dédain justifié. En dépit qu'ils en aient, Catulle les a précédés ; et, en imitant la poésie lyrique des Grecs, ils n'ont fait que suivre la voie ouverte par le poète de Vérone. Peut-être Horace cédait-il, en cela, à des rancunes personnelles : on aimait à lui opposer les anciens poètes latins, à placer au-dessus des siennes les satires de Lucilius, tout comme on affectait de préférer Ennius à Virgile. Bien que Catulle

(1) *Esth.*, t. I, p. 301.



ne fût pas réellement un de ces poètes de la première époque chers aux archaïsants, on a bien pu se servir de sa gloire pour rabaisser d'autant celle d'Horace. Or, ce n'est pas l'habitude des poètes de louer beaucoup celui qu'on leur préfère ; et il aura pu, par mauvaise humeur et par vengeance, affecter d'ignorer Catulle.

Et pourtant, c'est bien un poète lyrique, dans toute la force du terme. Si la poésie lyrique est l'expression sincère et passionnée des sentiments, des émotions qui charment ou troublent l'âme de l'écrivain, la manifestation spontanée de sa personnalité tout entière, nul n'est plus lyrique que lui. Il nous confie naïvement ses joies et ses tristesses, ses amours et ses haines ; il nous fait, avec une sorte de candeur, pénétrer dans son intimité : il nous ouvre son cœur. Et même, il est si naturellement expansif qu'il ne peut cesser de l'être quand son sujet l'exigerait ; il ne peut faire un récit sans intervenir en son nom propre pour manifester ses impressions : sa personnalité reparait et se dévoile encore, là où elle devrait s'effacer.

Il ne mérite pas moins le titre de poète lyrique, si nous prenons ce mot dans le sens plus étroit, plus formaliste des anciens. Vous savez, en effet, quelle extrême importance l'antiquité attachait à la partie technique de la poésie. Aujourd'hui, nous n'hésitons pas — par abus, peut-être — à nommer poètes des prosateurs inspirés, comme Bossuet, Jean-Jacques Rousseau, ou Chateaubriand ; pour les anciens, il n'y avait de poète que celui qui écrivait en vers ; et le genre auquel appartenaient ses œuvres était déterminé moins par les sujets qu'il y traitait que par le mètre dans lequel il les traitait. Or Catulle a introduit dans la lyrique latine des rythmes et des strophes créés par les grands lyriques éoliens ; il a rendu plus maniables les mètres importés avant lui par les Varron et par les Lævius ; il a enrichi, assoupli la langue de la poésie par la traduction et l'imitation des modèles grecs. Il a donc laissé une versification plus harmonieuse et plus variée, une langue plus savante et plus poétique qu'il ne les avait reçues de ses devanciers ; et, si les poètes du siècle d'Auguste ont pu ou l'égalé ou le dépasser, c'est en profitant des conquêtes qu'il a faites sur la langue et la littérature grecques.

L'étude que nous allons faire de l'inspiration et de l'expression lyriques dans Catulle, le justifiera à vos yeux, je l'espère, des injustes dédains de ses oublieux successeurs.

I

Le trait distinctif du caractère de Catulle, celui qui lui donne son charme et son attrait particuliers, c'est la franchise et la

vivacité de ses impressions, la sincérité avec laquelle il les exprime. Toujours il parle à cœur ouvert ; on dirait qu'il ne peut se renfermer en lui-même, qu'il est possédé du besoin de se communiquer, de chanter ses joies, de pleurer tout haut devant nous les malheurs qui l'accablent. Nulle part, chez lui, de ces sentiments artificiels et purement littéraires, de ces thèmes poétiques si commodes aux auteurs à court d'inspiration ; et jamais, dans les parties originales de son œuvre, il n'a traduit d'émotions qu'il n'ait lui-même réellement éprouvées. Quant à ce qu'il a imité ou traduit, il a su se le rendre personnel. Elle est bien de lui, cette pièce à Lesbie (LI), où il a reproduit l'ode charmante de Sapho : tout en restant fidèle au texte qu'il a choisi, il a su se découvrir à nos yeux : si vive est la passion qui l'anime, elle se confond si intimement avec celle de la poétesse lesbienne, que l'imitation ouverte, déclarée, ne l'empêche pas d'être original.

Aussi, à le lire, le connaissons-nous tout entier, avec ses qualités et ses défauts. Nous nous réjouissons d'y trouver non pas l'auteur, mais l'homme. Et cet homme est très aimable, tendre et démonstratif. Rien n'est plus touchant que les témoignages d'affection qu'il prodigue à ses amis. Les mots caressants se rencontrent à tout instant sous sa plume pour chacun d'eux : c'étaient Camerius, Cæcilius, — Alfenus, Cornificius, Calvus, Cinna, Varius, Fabullus, Véranius, Véranius surtout, « qu'il préfère à trois cent mille amis » (IX). Il ne peut se passer de leur présence, il parcourra toute la ville, s'il le faut, pour les rencontrer (LV). Il les aime « plus que ses yeux » (XIV) ; et, quand il leur écrit, ce sont des formules de tendresse : *Verani optime, tuque mi Fabulle* (XXVIII). Ont-ils quelque motif secret de chagrin : il s'informe gentiment, il sollicite leurs confidences gravement (CII), ou avec un sourire (VI), selon le cas, mais toujours affectueusement. Alors, il s'occupe de les guérir, de les consoler : de concert avec des amis communs, il cherche un remède à leur mélancolie (XXXV) ; ou, si le malheur qui les a frappés leur cause des douleurs trop profondes pour qu'il les puisse soulager, il leur adresse dans ses vers un témoignage de sympathie et de compassion (XCVI, LXVIII^a). Son amitié est passionnée ; elle est tendre, attentive, féminine pour ainsi dire : c'est quelque chose d'intermédiaire entre l'amour et l'amitié proprement dite. Il garde pieusement les petits cadeaux que ses amis lui ont faits, en gage de leur affection, et il les réclame avec colère au mauvais plaisant qui les lui a dérobés (XII). Quelle flamme dans le petit billet qu'il adresse à Licinius Calvus, le lendemain du jour où ils ont fait assaut de poésies légères et d'impromptus : « Enthousiasmé par le charme de son ami, Catulle

ne pouvait fermer les yeux ; il restait agité, fiévreux dans son lit, avide de revoir le jour pour parler avec lui, pour être avec lui » (1). Quelle joie, quels transports quand son cher Véranius revient enfin d'Espagne : « O l'heureuse nouvelle, son ami a échappé aux dangers du voyage, et va maintenant le charmer de ses descriptions et de ses récits ; et, lui jetant ses bras autour du cou, Catulle baisera sa bouche et ses yeux charmants. Parmi les plus heureux des hommes, en est-il un seul qui soit plus heureux que Catulle ? » (ix.) Et quelle douceur gémissante, quand il se plaint d'être abandonné, sans consolation dans ses ennuis : « C'était si peu de chose, et si facile ! Pourquoi son ami l'a-t-il délaissé ? » (xxxviii.) S'il rompt avec l'un d'eux, même au premier moment de la brouille, il est plus affligé encore qu'irrité. « Heu ! heu ! s'écrie-t-il, *nostræ crudele venenum vitæ !* » (xxxvii.) Il déplore la rupture de l'ancien lien, avant même de ressentir l'outrage, tant l'amitié lui est naturelle et douce.

Cette même tendresse se manifeste encore dans l'attachement qu'il montre pour la terre natale. Provincial de naissance, il est venu assez tard à Rome pour avoir pu garder le souvenir des années qu'il a passées près de Vérone. Comme Lamartine rentrant à Milly, il salue, lui aussi, avec une émotion profonde, ce domaine familial de Sirmio, où il vient se reposer des fatigues d'un long voyage, ou se guérir des blessures de la passion : « Sirmio, perle des îles et des presqu'îles, quel plaisir, quel bonheur de te revoir ! » (xxxi.) Toutefois, remarquez-le bien, ce n'est point là précisément cet amour de la nature tel que l'ont si souvent chanté les poètes de notre siècle. Sous la forme passionnée et un peu maladive que lui a donnée l'école romantique après Rousseau, ce sentiment est inconnu à la plupart des poètes de l'antiquité. Assurément, eux aussi savaient goûter l'« aménité » des champs ; mais, pour eux, la nature était plutôt le décor que le sujet de leurs poèmes. Si Catulle est venu à Sirmio, ce n'est pas pour y jouir de la beauté des lieux, c'est pour y jouir de lui-même et du repos : « Oh ! quel bonheur, quand les soucis sont loin, quand l'âme dépose son fardeau, et que, las des fatigues du voyage, on revient à son foyer, on s'étend sur le lit tant regretté ! » (xxxix.) Mais ce n'est pas lui qui s'écrierait :

« Objets inanimés, avez-vous donc une âme,
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ? »

Sans doute, à plusieurs reprises, il a introduit dans ses poèmes des comparaisons empruntées au spectacle de la nature ; mais c'est surtout dans les pièces imitées ou traduites du grec, par exemple dans les strophes charmantes de l'épithalame traduit de-

Sapho. Il a fallu que les Grecs lui apprissent à ouvrir les yeux sur le monde. Pour lui, il était trop occupé par ses propres passions, trop personnel, pour pouvoir s'éprendre ardemment de la nature.

Enfin, Catulle a conservé le culte des affections de la famille, et c'est la source de quelques-unes de ses plus belles inspirations. S'il n'a jamais parlé de son père ni de sa mère, il nous a témoigné du moins tout l'amour qu'il portait à son frère. Ce frère était mort en Asie, près de la ville de Troie. « A travers les terres et les mers, Catulle alla jusqu'en Asie pour lui rendre les derniers devoirs et dire un dernier adieu à sa cendre muette. » (ci.) Avec quel accent de tendresse il déplore cette mort qui lui a enlevé toute joie, qui l'a privé de la douceur d'aimer, qui l'empêche désormais de trouver aucun charme même à la poésie !

« Sed totum hoc studium luctu fraterna mihi mors
Abstulit. O misero frater adempte mihi,
Tu mea, tumoriens fregisti commoda, frater !
Tecum una tota est nostra sepulta domus ;
Omnia tecum una perierunt gaudia nostra,
Que tuus in vita dulcis alebat amor.
Cujus ego interitu tota de mente fugavi
Hæc studia atque omnes delicias animi... » (LXVIII.)

En revanche, si Catulle sait aimer, il sait aussi haïr ; et, dans la haine comme dans l'amitié, il apporte la même ardeur. Il est trop naïvement personnel ; sa sensibilité est trop vive, son imagination trop emportée, pour qu'il puisse rester maître de lui-même. Quand il se croit trahi, quand un rival contrarie ses fantaisies amoureuses ou menace de le supplanter, il ne met point de bornes à sa colère furieuse. Autant il était caressant, autant il devient terrible : il invoque, il appelle ses « iambes cruels », comme une meute à laquelle il va livrer son ennemi : « *Adeste, Hendecasyllabi !* » (XLII.) Il poursuit ceux qui lui ont déplu des accusations les plus outrageuses, des reproches les plus sanglants. Que lui ont fait, après tout, Aurelius et Furius, Gellius et Rufus, pour qu'il s'acharne sur eux avec animosité, pour qu'il revienne sans cesse à la charge avec une violence toujours croissante, leur reprochant des vices infâmes ou des infirmités répugnantes ? (LXXIV, LXXXI, LXIX, LXXI, etc.) Nous l'ignorons : peut-être se sont-ils simplement trouvés en rivalité avec lui ; peut-être ont-ils simplement blessé son amour-propre. Mais l'excès même de la colère dont il les poursuit, l'emportement de sa verve injurieuse nous mettent en défiance sur le bien-fondé de ses griefs.

Cette intempérance dans la rancune dérive au fond du même principe que l'ardeur passionnée de sa tendresse : ce sont les

manifestations contraires d'une même sensibilité excessive et sans frein. C'est un poète impressionnable, également prêt à exagérer dans les deux sens opposés, et qui ressent d'autant plus vivement les offenses qu'il se laisse toucher davantage par les témoignages d'affection. Mais comme on reconnaît partout une âme franche, naïve et tendre, et quelles heureuses dispositions naturelles ce jeune provincial de Vérone apportait à Rome, quand, adolescent encore, il vint définitivement s'y établir !

II

Lorsque Catulle vint à Rome, il se mêla à une société de jeunes gens oisifs et spirituels. Il y fut recherché pour son caractère aimable et son esprit : cette intimité nous est attestée par les poésies qu'il écrivit en l'honneur de quelques-uns d'entre eux (Manlius, Septimius, etc.), et par le voyage qu'il fit avec le préteur Memmius en Bithynie. Élégants, instruits, et, en général, d'une culture plus grecque que romaine, ils avaient, pour la plupart, renoncé à la politique ; et, laissant les partis se débattre entre eux, ils oubliaient les affaires publiques dans la recherche des plaisirs raffinés et dans les études littéraires. Il n'est donc pas étonnant que, dans l'œuvre de Catulle, nous ne trouvions point trace de grandes passions politiques. Pourtant, l'un de ses amis au moins, Licinius Calvus, prenait une part active aux débats du forum, et Catulle, qui nous a plaisamment transmis un écho de l'admiration qu'inspirait Calvus (LIII), ne pouvait se désintéresser absolument des luttes auxquelles était mêlé son compagnon. D'autre part, si indifférents à la politique que fussent ces jeunes gens, ils avaient cependant conservé comme un instinct aristocratique. La culture de leur intelligence, le raffinement de leur esprit, leurs habitudes de vie leur rendaient antipathique la démocratie, et, par conséquent, le césarisme. Trop peu patriotes pour combattre avec dévouement la dictature qu'ils pressentaient, ils ne voulaient cependant point passer pour dupes ; et, sans se donner la peine de résister à César, ils entendaient bien lui faire comprendre qu'ils l'avaient deviné. Ils conciliaient donc à la fois leur insouciance politique et leurs goûts aristocratiques, en faisant au candidat à l'empire une petite guerre de plaisanteries et d'épigrammes. Souvent Catulle reproche en termes grossiers à César ou à son favori Mamurra leurs rapines ou leurs débauches. Mais on ne trouve rien là qui rappelle — même de loin — la passion enflammée et haineuse des *Tragiques* de d'Aubigné, ou des *Châtiments* de Victor Hugo. Quant à la violence

des expressions, elle ne prouve rien : lisez les invectives de Cicéron, — oui, de Cicéron lui-même, — contre Clodia, Antoine ou Pison, et vous comprendrez le peu d'importance qu'il faut attacher à ces excès de langage. Cette société si brillante, si amoureuse des lettres et de l'urbanité, avait conservé un fond de rusticité qu nous étonne : elle vise à la finesse et à l'esprit, et ne sait pas plaisanter sans avoir recours à de grosses injures de paysan. C'est l'âpreté romaine qui perce sous la culture hellénique ; ainsi, en France, à l'époque des Valois, la grossièreté gauloise réapparaît sous l'humanisme italien. D'ailleurs, si notre poète en veut à César, c'est surtout à cause de son favori Mamurra : car il a contre ce dernier des motifs personnels d'inimitié. Les tentatives littéraires de Mamurra n'ont pas eu le don de lui plaire (cv) ; il affiche un luxe de parvenu qui choque le goût de Catulle (cxiv, cxv) ; enfin, et surtout, une personne qui tenait de très près à Mamurra, cette beauté qui faisait l'admiration des provinciaux malgré son bout de nez difforme, « *turpiculo puella naso* » (xliii), avait mal accueilli Catulle (xli). C'est cette déception qui l'a irrité. La preuve qu'il n'y avait là qu'une inimitié privée, c'est que, en l'an 702, époque où César était plus que jamais redoutable à la république, Catulle consentit à se réconcilier avec lui, et prit place à la même table, chez son père, dont César était l'hôte. Il ne cessa point pour cela de poursuivre Mamurra de ses épigrammes ; mais du moins il ne le désigna plus dès lors que sous un sobriquet injurieux (cxv), et, désormais, épargna César. Dans toute cette affaire, il a donc agi plus par rancune personnelle que par patriotisme clairvoyant : aussi ne doit-il à la politique aucune inspiration digne de son talent.

Ainsi détourné des affaires publiques par la société dans laquelle il vivait et par les circonstances, Catulle, pour user des expressions qu'emploie André Chénier en parlant de lui-même, Catulle s'abandonna naturellement « aux distractions et aux égarements d'une jeunesse forte et fougueuse ». En effet, tout l'y engageait. Il était assez riche, semble-t-il, puisque, outre sa terre de Sirmio, il possédait en ville une maison avec bibliothèque (lxviii, 34), et, à la campagne, une propriété sur les limites du territoire de Tibur et de la Sabine (xliv). Sans doute, il se plaint à Furius que sa maisonnette des champs (*villula*) soit exposée à un vent terrible et pernicieux, un vent d'hypothèques (xxvi) ; il l'invite à venir dîner en apportant avec lui bons plats, bons vins, et le reste (« *non sine candida puella* ») ; il gémit sur les toiles d'araignées qui remplissent sa bourse (xiii) ; mais tout cela d'un ton si dégagé, que nous y voyons plutôt l'embarras momentané

d'un prodigue qu'une détresse réelle. Avouons cependant qu'il a su compromettre cette fortune, puisqu'il s'est résigné au voyage de Bithynie dans l'espérance de la refaire, et que sa déception lui parut si amère (xxviii). Mais, au début, il ne pensait pas à la ruine, et ce n'est point alors le manque d'argent qui pouvait l'arrêter.

Tous ses amis, sauf peut-être Furius Bibaculus et Cornelius Nepos, avaient comme lui l'âge des folies et tous avaient ses loisirs. Or, on connaît les mœurs de cette époque : c'était le temps où les liens de la famille se relâchaient, où la femme commençait à s'émanciper de la tutelle maritale, où la jeunesse, répudiant la gravité des vieilles mœurs, affectait le scepticisme élégant, et voyait dans la débauche le suprême bon ton ; c'était le temps où l'épicurisme, généralement accepté sous sa forme la plus grossière, dissolvait la société, où Catilina recrutait ses adeptes dans les orgies, où la femme de César était soupçonnée, la femme de Pompée et la mère de Brutus compromises, et où la sœur de Clodius ne pouvait plus être calomniée. Dans un tel milieu et dans un tel temps, on ne saurait s'étonner que Catulle se soit livré aux plaisirs. Il célébra donc le vieux falerne, et les festins joyeux (xiii, xxvii), et les « jeux de la jeunesse, et Vénus, la déesse qui mêle à nos peines une douce amertume » (lxviii¹, 15). Il chante les bonnes fortunes de ses amis, car « Vénus aime les indiscretions », et il veut « dans ses vers badins, porter jusqu'au ciel leurs amours » (vi, lv). C'est ainsi qu'il plaisante le trop discret Flavius (vi), qu'il dépeint l'amour de Septimius et d'Acme « et la jeune femme, la tête mollement inclinée, baisant de sa lèvre de pourpre les yeux, ivres d'amour, du tendre jeune homme » (xlv). Et j'aime mieux ne pas vous parler du billet cavalier qu'il adresse — pour son compte — à Ipsithilla. Mais par une pudeur singulière, tout en écrivant ces « *nugæ* », ces « *ineptiæ* », il prétend cependant que sa vie reste chaste. C'est là le système de défense de tous les auteurs suspects : tous, comme Martial, ils protestent que, « si leurs poèmes sont lascifs, leur vie est pure ». Catulle va même plus loin, et il érige en principe la licence du langage. « Le poète doit être pur ; mais ses vers, ce n'est pas la peine : ils n'ont de sel et de grâce que s'ils sont voluptueux et peu réservés, que s'ils peuvent chatouiller les sens » (xvi). Etrange théorie, et caractéristique des mœurs de l'époque.

III

Ainsi vivait Catulle dans ce monde à la fois raffiné et grossier, où la culture littéraire et philosophique était pour ainsi dire

en avance sur les mœurs. Il y dissipait ses dons précieux en bagatelles, le plus souvent d'ailleurs spirituelles et gracieuses ; il allait consumer ses qualités naturelles dans ces riens légers, quand une grande passion vint lui donner une inspiration plus haute, fournir un aliment à son cœur avide d'émotion, à son imagination enflammée. Il aima Lesbie. Peu nous importe ici que cette femme soit ou non la fameuse Clodia quadrantaria, dont la vie scandaleuse est si connue. La passion de Catulle fut violente, agitée. Il en sortit épuisé, et il nous a transmis le souvenir de ses douleurs et de ses joies dans bien des vers, auxquels il doit le meilleur de sa réputation.

Lesbie était belle, « belle absolument, et, à elle seule, elle avait ravi aux autres femmes toutes leurs grâces. » (LXXXVII.) Aux yeux de Catulle, aucune autre ne lui pouvait être comparée, sinon par des provinciaux sans goût (XLIII). Sa démarche légère (*mollipede* » LXVIII), son doux sourire (« *dulce ridentem* » LI) le séduisirent, et, jusque dans la caricature outrageuse qu'il en fera plus tard (XLIII), on sent encore la vive impression que cette beauté avait produite sur lui. Elle était aussi spirituelle, instruite et amie des lettres : un jour, elle offrira en sacrifice à Vénus les sottises *Annales* de Volusius, attestant ainsi la finesse de son goût (XXVI) ; c'est sans doute par allusion à ces connaissances littéraires, que Catulle la désignera d'un nom qui rappelle la lesbienne Sapho, la dixième muse. Il semble que la première pièce où il lui ait exprimé son amour soit précisément celle qu'il a traduite de Sapho elle-même, avec tant d'art et de vérité (LI) ; car, dans la dernière strophe, il hésite encore à s'abandonner à cet amour, et se gourmande en vain. Mais Lesbie se laisse aimer ; bientôt, grâce à la complicité d'un ami indulgent, elle lui accorde de furtifs rendez-vous, et « il entend le cri de sa chaussure, il la voit étincelante, debout sur le seuil usé. » (LXVIII 28.) Jour heureux ! qui reste dans sa mémoire et d'où date son bonheur (LXVIII 109). Alors, il ne vit plus que pour aimer, « dédaignant les vains murmures de la vieillesse morose », avide seulement de l'amour de Lesbie (V, VII). C'est une ardeur toute sensuelle, que ranime encore, comme chez un disciple d'Epicure, le souvenir de la mort et de la nuit éternelle où tout s'engloutit (III, V). Puis, après cette explosion de triomphe et de reconnaissance, sa passion s'adoucit ; elle devient joyeuse et folâtre sans cesser d'être aussi profonde, et Catulle immortalise le moineau de son amie (II, III). Elle l'introduit chez elle, elle en dit du mal en présence de son mari, et « le sot ne sait pas y reconnaître la preuve d'un amour adultère » (LXXXIV). Heureux moments ! « Jours brillants ! où elle l'appelait à de fré-

quents rendez-vous, cette femme qu'il aimait comme nulle autre ne sera aimée. » (VIII.) Ils avaient « même amour, même volonté » (VIII), et il la chérissait « non comme le vulgaire aime une amie, mais comme un père chérit ses enfants. » (LXXII.)

Ce bonheur ne devait pas durer. Lesbie était déjà lasse d'être fidèle : elle l'oublia pendant un séjour qu'il fit à Vérone. Il l'apprit, et, tout d'abord, il affecta l'indifférence. C'est sur un ton cavalier qu'il déclare en prendre son parti : « ... L'amour de Catulle ne lui suffit pas ; mais supportons ces infidélités rares et secrètes : n'allons pas, sottement, nous rendre désagréable.... Après tout, ce n'est pas son père qui l'a amenée dans ma maison ; pour se donner à moi, elle s'est furtivement échappée des bras d'un époux. » (LXVIII b 95.) Et lui-même, s'il faut en croire Ovide (*Tristes*, II, 429), s'il faut en croire tant de pièces qu'il a adressées à d'autres (CX, CXI, XLI, etc.), il ne prétendait pas s'astreindre à la fidélité. Pourtant, le soupçon l'avait mordu : il eut peur. Il sentit tout à coup combien cet amour avait grandi en lui, quelle place il avait prise dans sa vie à son insu, quelles racines tenaces il avait lentement enfoncées dans son cœur. Ses premières plaintes furent timides : « Les serments d'une femme à celui qui l'aime, dit-il mélancoliquement, il faut les écrire sur le vent, sur l'eau courante. » (LXX.) Puis, il la supplie de lui rester fidèle : « Tu me promets, ô ma vie ! que notre amour sera éternel ? Grands dieux ! faites que son cœur soit sincère et que ces promesses partent du plus profond de son âme !... Que ce lien d'une amitié sacrée demeure éternel ! » (CIX.) Mais il ne tarda pas à être convaincu de son malheur, et il cherche à se reprendre : « Malheureux Catulle, renonce à ta folie ! ce qui est perdu est bien perdu... Puisqu'elle t'abandonne, tu n'y peux rien ; abandonne-la. Pourquoi la poursuivre si elle te fuit ? Allons, courage ! sois fort. Adieu, Lesbie. Catulle est ferme : il ne te poursuivra plus.... » (VIII) ; et l'on voit bien qu'en ce moment même, il est prêt à tout oublier. Alors commence le manège ordinaire : après des brouilles qui le désolent (XCII), des réconciliations passagères le mettent au comble de la joie : « Tu reviens à moi ! Lesbie, tu reviens à moi ! Je désespérais, et c'est de toi-même que tu te rends à moi ! » (CVII.) Mais de nouvelles trahisons le rejettent dans le désespoir : « J'aime et je hais. Comment cela se peut-il ? Je n'en sais rien, mais je sens bien que cela est ; et j'en suis au supplice. » (LXXXV.) Il l'adore et il la méprise : « Vois où tu m'en as réduit, par ta faute. Quand même tu redeviendrais honnête, je ne pourrais plus t'estimer ; et, quoi que tu fasses, je ne pourrai cesser de t'aimer. » (LXXXV.)

Enfin, la colère le prit ; et il ne put supporter de se voir préférer tant de rivaux indignes ; et il les poursuivit avec rage d'injures cyniques (xxxvii, xxxix, etc.) ; Lesbie, Lesbie elle-même, il la salit des mêmes outrages ; il nous la montre descendue au dernier degré de l'abjection, il l'interpelle des noms les plus violents : « courtisane, boue », ou, par une ironie sanglante plus cruelle encore que l'injure : « Rends-moi mes tablettes, honnête et chaste personne ! » (xlii.) C'était fini. Il rejeta dédaigneusement une nouvelle tentative de réconciliation que Lesbie avait faite auprès de lui par l'intermédiaire de Furius et d'Aurélius : « Son amour avait péri par la faute de Lesbie, comme une fleur des prés qu'a blessée en passant le soc de la charrue » (xi). Et pourtant, combien lui coûtait cette rupture, quelle blessure lui avait laissée au cœur ce funeste amour, nous en pouvons juger par l'élégie touchante qu'il s'adresse à lui-même : « Si le souvenir des bonnes actions est un bonheur pour l'homme, ô Catulle, que de joies te promet pour ta vieillesse un amour si mal récompensé !... Tu as tout fait pour cette ingrate. Pourquoi te torturer plus longtemps ? Courage et romps ces liens..... Il est dur de renoncer en un instant à un si long amour, cela est bien dur ; mais fais-le, à tout prix..... O dieux, si vous avez quelque pitié, si jamais vous avez porté secours à un agonisant, contemplez ma misère ; et, si ma vie fut pure, délivrez-moi de ce fléau, de cette peste..... Non, je ne demande plus qu'elle m'aime, ni, chose impossible, qu'elle vive chaste ; ce que je veux, c'est me guérir, c'est me délivrer de cette maladie affreuse. O dieux immortels, accordez-le-moi, si je fus pieux ! » (lxxvi.) Jamais la douleur n'a eu chez Catulle d'accents plus émouvants ; jamais son amour, purifié par le chagrin, n'a eu de cris plus sincères, ni plus dignes de pitié et d'admiration.

Telle est cette passion tourmentée qui a rempli d'amertume la vie de Catulle, qui lui a fait chercher le repos jusqu'en Asie, mais qui a vivifié son génie. Si elle n'était venue l'arracher aux vains amusements d'une jeunesse dissipée et aux amours frivoles, il n'eût été qu'un versificateur élégant et spirituel, un Voiture ingénieux. C'est grâce à elle qu'il nous a laissé voir son âme, qu'il nous a dévoilé sa nature tendre et avide d'amour, et qu'il s'est assuré notre sympathie.

Le gérant : E. FROMANTIN.

Enseignement Secondaire Catalogue de Livres
POUR

DISTRIBUTIONS DE PRIX

A L'USAGE DES

LYCÉES ET COLLÈGES DE GARÇONS ET DE JEUNES FILLES

ET DE

l'Enseignement secondaire libre

Pour nous conformer aux instructions de M. le Ministre de l'Instruction publique, nous avons exclusivement fait figurer dans ce Catalogue les ouvrages soumis, au préalable, aux différentes Commissions consultatives du Ministère et approuvés par elles.

SIGNES CONVENTIONNELS

I. P. Signifie approuvé par le Ministère de l'Instruction publique.

V. P. — approuvé par la Ville de Paris pour les distributions de prix dans les Collèges municipaux.

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

Etudes sur le Seizième Siècle en France,

RABELAIS. — MONTAIGNE. — CALVIN, par **Pierre Gauthiez**, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, agrégé des lettres. —

Un vol. in-18 jésus, br. — **I. P.** — **V. P.** 3 50

Le Théâtre au Dix-Septième Siècle. —

LA COMÉDIE, par **Victor Fournel**. — Un vol. in-18 jésus, br. — **I. P.** 3 50

Ouvrage comprenant des études sur : La Comédie avant Molière. — Les Types de la Vieille Comédie. — Molière. — Les contemporains de Molière. — Les successeurs de Molière : Boursault, Baron, Brueys et Palaprat, Dufresny, Regnard, Dancourt.

Couronné par l'Académie française.

Corneille, études sur le théâtre classique, par **A. Liéby**, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, professeur agrégé des lettres. — 1 vol. in-18 jésus, br. — **I. P.** 3 50

Ce volume contient une série d'études sur le *Cid*, *Horace*, *Cinna*. Polyecte, le Menteur.

Madame de Sévigné, par **R. Vallery-Radot**. — 1 vol. in-18 jésus, br. — **I. P. — V. P.** **3 50**

La jeunesse de M^{me} de Sévigné. — Ses amis. — M^{me} de Sévigné, mère, belle-mère et grand-mère. — Publication de ses lettres.

Couronné par l'Académie française.

Bossuet, par **G. Lanson**, maître de conférences à l'Ecole Normale supérieure, docteur ès lettres. — Un très fort volume in-18 jésus, 3^e édition, broché. — **I. P.** **3 50**

Diderot, *lectures choisies*, par **H. Parigot**, professeur de rhétorique au Lycée Janson-de-Sailly. — 1 vol. in-12, broché. — **I. P. — V. P.** **2 »**

La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789-1830, par **Maurice Albert**, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, professeur de rhétorique au Lycée Condorcet, docteur ès lettres. — Un volume in-18 jésus, 3^e édition, broché. — **I. P.** **3 50**

Les études composant ce volume sont consacrées à Mirabeau, Camille Desmoulins, Mme Roland, André Chénier, Chateaubriand, Mme de Staël, Lamartine, Victor Hugo, A. de Vigny, Augustin Thierry, Thiers, Casimir Delavigne, A. Dumas, A. de Musset.

Couronné par l'Académie française

Le Règne de l'Enfant, par **Hippolyte Durand**, agrégé des lettres, inspecteur général honoraire de l'instruction publique. — Un volume in-18 jésus, broché. — **I. P.** **3 50**

Cet ouvrage contient des études sur Victor Hugo, peintre d'enfants, poésie et réalité, excursion dans la littérature dramatique, conteurs et moralistes.

Homère. — L'Odyssée, ANALYSE ET EXTRAITS, par **A. Couat**, recteur de l'Académie de Bordeaux. — Un volume in-12, broché. — **I. P.** **2 »**

Ce volume, orné d'une carte et de plusieurs gravures, contient en appendice un lexique des noms historiques et géographiques cités dans le texte.

Plutarque. — Les Grecs illustres, ANALYSE et EXTRAITS, par **J. de Crozals**, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Grenoble. — Un vol. in-12, broché. — **I. P.** **2 »**

Ce volume est orné de gravures et de cartes ; il contient en appendice un lexique des noms historiques et géographiques cités dans le texte.

QUATRIÈME ANNÉE.
2^e Série

N° 33

2 JUILLET 1896.

Année Scolaire 1895-1896

REVUE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

QUATRIÈME ANNÉE

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur en chef : N. FILOZ.

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

SOMMAIRE

GASTON BOISSIER.....	Le caractère de Tibère. — Ses vices (<i>Collège de France</i>).
EMILE BOUTROUX.....	La philosophie de Kant. — La critique de l'argument ontologique (<i>Sorbonne</i>).
ALFRED CROISSET.....	La morale épicurienne (<i>Sorbonne</i>).
CH. SEIGNOBOS.....	Etablissement du régime parlementaire en Angleterre (<i>Sorbonne</i>).
E. DROZ.....	Taine. — De la production de l'œuvre d'art (<i>Faculté des lettres de Besançon</i>).
MICHAUT.....	Catulle (<i>Université de Fribourg</i>).
SUJETS PROPOSÉS.....	Licence.

PARIS

LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE DE CLUNY. 15

1896

Catalogue illustré de 1896 franco



Bicyclettes de route.	poids	14 à 15	k.	pneus	<i>Monocable.</i> . . .	322	fr.
Bicyclettes »	»	14 à 15	»	»	<i>Gallus ou Dunlop.</i>	358	»
Bicyclettes , modèle de luxe. »	»	12 à 13	»	»	»	415	»
Bicyclettes , modèle de luxe, course sur route.	»	11 à 12	»	»	»	415	»
Bicyclettes , modèle extra, de grand luxe.	»	12 à 13	»	»	»	643	»
Bicyclettes de luxe, cadre pour dame.	»	12 à 13	»	»	»	415	»
Bicyclettes Acatène César. »	»	13 à 14	»	»	»	679	»
Bicyclettes de dame, 1/2 cadre.	»	13 à 14	»	»	»	415	»
Bicyclettes tandem.						715	

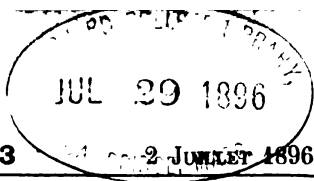
CONDITIONS DE PAYEMENT

3 MOIS { Le montant de la facture est divisé en quatre parts égales, le premier quart est payable comptant, c'est-à-dire en le joignant à la lettre de commande, ou à défaut contre remboursement, les trois autres quarts font chacun l'objet d'une traite, la première payable à un mois de la date de l'envoi, la deuxième à deux mois et la troisième à trois mois. Ces diverses échéances sont présentées aux époques convenues, avec escompte de 8%.

8 MOIS } Le montant de la facture est divisé en neuf parts égales. Le premier neuvième est payable lors de la remise de la commande, ou à défaut *contre remboursement*. Les huit autres parts sont représentées par huit traites que nous faisons présenter à domicile. — La première, un mois après l'expédition, les sept autres de mois en mois, aux époques convenues, avec escompte de 5 %.

13 MOIS } Le montant de la facture est divisé en quatorze parts égales. Le premier quatorzième est payable lors de la remise de la commande, ou à défaut *contre remboursement*. Les treize autres parts font l'objet de treize traites payables : la première, un mois à compter de la date de l'expédition et les douze autres de mois en mois, aux époques convenues, avec escompte de 2 %.

9 MOIS } Le montant net de la facture est divisé en dix-neuf parts égales. Le premier dix-neuvième est payable lors de la remise de la commande, ou à défaut *contre remboursement*, les dix-huit autres parts font l'objet de dix-huit traites, payables : la première, un mois à compter de la date de l'expédition, et les dix-sept autres, de mois en mois, aux époques convenues.



REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

Paraissant le Jeudi

LITTÉRATURE LATINE

COURS DE M. GASTON BOISSIER.

(Collège de France.)

Le caractère de Tibère : ses vices.

Tibère était surtout orgueilleux. L'orgueil est à la fois une qualité et un défaut ; il avait conservé ce double caractère chez Tibère. On attribue cet orgueil à sa naissance. Issu de la *gens Claudia*, famille sabine venue à Rome, suivant les uns, à la suite de Romulus, selon d'autres, après l'expulsion des Tarquins, il était de la plus ancienne noblesse patricienne. On avait en effet, avec le droit de cité, donné le titre de patriciens aux Claudii. Ils eurent dans la suite de leurs images (*images*) deux consuls, cinq dictateurs, sept censeurs, huit triomphes, vingt ovations (Suetone).

Cependant cette *gens Claudia*, très orgueilleuse, et que Tite-Live représente à l'origine à la tête des patriciens, et à l'avant-garde de la lutte contre les plébéiens, prit bientôt un rôle particulier, que Mommsen a indiqué dans son Histoire (*Hist. romaine*, Appendice). Très aristocratique, elle fut en même temps démagogue. Les grands seigneurs romains se faisaient facilement les amis de la plèbe. César était un aristocrate ; les Gracques également. Cette alliance était très fréquente.

Tibère garda l'orgueil des Claudii ; mais il se tint soigneusement à l'écart de toute démocratie. Cela le différencie nettement d'Auguste. Auguste a toujours tendu la main au peuple, et voulu gagner son affection. Il affectait, par exemple, en matière de spectacle, les mêmes goûts que la foule ; Il donnait des jeux.

Tibère au contraire méprise les suffrages et les applaudissements populaires. Il dédaigne la société du peuple ; il vit seul dans son palais. Il aime les témoignages de respect, mais repousse toute marque de servilité ou de complaisance basse, qu'elle vienne du sénat ou du peuple. Il traita un jour le Sénat, qui s'était montré encore plus plat que de coutume, d'assemblée façonnée à toute servitude (*homines ad servitutem paratos*). Les acclamations du peuple ne le flattaient pas davantage : il se décida un jour à quitter Caprée, se voyant désiré et réclamé par toute Rome : parti avec Séjan, et déjà près de la ville, il rencontra dans la campagne romaine le cortège des sénateurs, des magistrats, et le peuple prosternés au-devant de ses pas. Il eut un tel dégoût qu'il s'en retourna immédiatement.

Tibère montra le même orgueil aristocratique dans la conduite des affaires. Auguste avait conservé les élections des magistrats par les comices. Mais il pratiquait le système de la candidature officielle : les candidats agréés par l'empereur étaient recommandés aux suffrages. Mais ces élections étaient dérisoires, car le peuple, voyant très justement qu'elles n'avaient plus de sens sous le nouveau régime, s'abstenait en masse. Tibère supprima ce dernier vestige d'indépendance, et porta l'élection des magistrats au sénat.

Tibère était, de plus, dissimulé, et c'est là ce qui le caractérise par-dessus tout. Jamais il ne disait ce qu'il pensait. Quand il faisait bonne mine, on était sûr d'être son ennemi ; s'il regardait d'un mauvais œil, on lui était au contraire indifférent. Quand on était de son avis, on le gênait, et il s'irritait, disant qu'on n'osait être franc avec lui : l'attaquait-on, il pensait qu'on avait découvert son jeu, et gardait rancune au malencontreux orateur. Dion nous rapporte, après Tacite, des preuves de cette dissimulation, confirmée par tous les autres écrivains.

La vie de Tibère explique en partie cette dissimulation obstinée. Les débuts en furent tristes. Tout jeune encore, après avoir été rendu à son père, tandis que son frère Drusus était élevé au Palatin, il partage l'exil de son père persécuté et écarté de la cour. Son père mort, il est amené au Palatin. Tibère commence par être mis en sous-ordre, et surveillé par tous les candidats à l'empire : Lucius et Caius, fils d'Agrippa et de Julie. Devenu l'époux de Julie, il n'aima pas sa femme et n'en fut pas aimé ; d'ailleurs il avait dû, pour l'épouser et être adopté par Auguste, répudier Vipsania qu'il aimait tendrement. Un jour il rencontra Vipsania dans une promenade, et sa douleur fut si vive qu'il se trouva mal. Vite trompé par la fille d'Auguste, il

n'osa pas se venger, et s'exila. Quand il revint, Auguste avait écarté sa fille, dont il avait reconnu l'inconduite. Mais il avait encore près de lui les fils d'Agrippa, Lucius et Caius. Obligé de se cacher encore, de se faire humble, Tibère ne fut même pas complètement tranquille lorsqu'il devint l'héritier présomptif. Il ne fut pas aimé d'Auguste, qui l'estimait, mais qui lui préférerait son frère Drusus.

C'est après toutes ces traverses que Tibère, à l'âge de 50 ans, arriva à l'empire. Le pli était pris et ineffaçable : cette longue dissimulation de toute une moitié de sa vie continua lorsqu'il fut empereur. Enfin elle était non seulement le résultat des circonstances, mais une tendance de son caractère.

On est, en effet, frappé de l'indécision dont fait preuve, et à dessein, Tibère, dès les premiers jours de son principat. Quand il arrive à l'empire, il n'ose mettre dessus une main ferme. Ce n'est qu'auprès des centurions et des soldats qu'il agit rapidement, mais sa conduite au sénat est d'une lenteur remarquable. Son indécision met au supplice les sénateurs, qui se jettent à ses pieds en lui demandant de leur faire connaître ses désirs. On le presse de réunir en lui tous les pouvoirs. Il se défend d'une pareille responsabilité : un seul homme ne suffit pas à une si lourde tâche. Deux sénateurs, dont l'un, Asinius Gallus, est le fils d'Asinius Pollion, lui adressent alors cette mise en demeure : « Puisque tu ne veux pas tout prendre, daigne choisir. » Tibère, furieux d'avoir été devancé, conserva une longue mémoire de l'embarras où on l'avait mis, et fit tuer Asinius Gallus quelques années après. Un autre sénateur, qui avait adjuré trop vivement César de donner une tête à l'Etat (*quousque pateris, Cæsar, non adesse caput reipublicæ*), fut impliqué dans un complot et condamné.

Cette dissimulation et cette indécision témoignent au fond d'une grande timidité de caractère. Or les timides et les indécis deviennent volontiers farouches et obstinés. L'énergie qu'ils déploient n'est qu'apparente. C'était le cas pour Tibère, qui feignait la vigueur, lorsqu'il était plein d'embarras et d'inquiétudes.

C'était, en effet, la première fois que s'effectuait la transmission du pouvoir impérial. Il n'y avait donc pas encore de tradition pour assurer les formes de cette transmission. Né de deux idées opposées, la monarchie et la république, le nouveau pouvoir participait des deux. Il était l'accumulation sur une seule tête de toutes les dignités républicaines. C'était une monarchie, puisque la séparation des pouvoirs avait été rompue au profit d'un seul, qui réunissait notamment à la puissance tribunitienne, qui lui conférait l'inviolabilité et le gouvernement de la démo-

cratie, la puissance proconsulaire, qui le faisait maître des armées et des provinces. Toutefois cette monarchie était encore incertaine, le peuple n'ayant abdiqué ses pouvoirs qu'en faveur d'un seul, et l'*imperium*, essentiellement personnel, ne pouvant être légué de père en fils. Dans cette confusion des formes, le peuple, avec son sens pratique, déclarait nettement le caractère absolu et monarchique de l'empire en appelant le César *dominus*, et non pas seulement *princeps*. Quant à l'aristocratie, il semble qu'elle désirât une monarchie élective.

C'était en effet le système qui devait prévaloir dans la suite. A partir de Nerva, les empereurs se recruteront par adoption : avant eux, Galba avait été élu par le peuple. Lorsque le principe de l'adoption fut méconnu par Marc-Aurèle, qui laissa un fils à Commode, le bonheur dont on avait joui sous les quatre empereurs s'évanouit subitement, comme pour attester la valeur du principe.

Toutefois, au temps de Tibère, le système de l'adoption n'était pas encore imaginé. La première transmission du pouvoir avait quelque chose de solennel, et il n'est pas étonnant que Tibère ait éprouvé quelque hésitation.

Il est certain que ce fut un des plus grands fléaux de cette génération que de ne pas savoir ce que voulait le prince. Il a passé sa vie à se contredire. Quand le sénat manifestait quelque liberté, il était de mauvaise humeur, et il l'était encore lorsque le sénat s'avisait. Il répétait alors que la parole et la pensée étaient demeurées libres (*in civitate libera linguas mentesque liberas esse debere*). Tantôt Tacite nous dit que Tibère est furieux de rencontrer la moindre contradiction ; tantôt au contraire il supporte jusqu'aux injures. Un délateur, Fulcinius Tiro, mal récompensé par Tibère de ses dénonciations, laissa un testament injurieux pour le prince : Tibère prit plaisir à faire ouvrir et lire le testament en plein sénat. — Dans un repas, un homme s'était moqué de Tibère, en l'appelant « son petit Tibère » (*Tiberiolus meus*). Le sénat indigné décrète l'accusation. Mais Tibère intervint, et dit qu'il ne fallait pas nuire à la liberté des repas. En revanche il fit étrangler un malheureux poète qui avait fait quelques vers d'invectives contre lui dans sa prison.

L'exemple le plus curieux de cette mobilité de Tibère, qui n'était qu'une forme supérieure de dissimulation, parut après la mort de Séjan. Ce fut une véritable terreur. Tous les amis de Séjan furent emprisonnés et tués, comme auparavant on avait emprisonné et condamné tous les ennemis du favori. Aussi chacun prétendait-il ne l'avoir même pas connu. Un sénateur, Terentius, adopta une ligne de défense plus courageuse. Il parut

à la tribune, et, s'adressant à l'empereur : « Sans doute j'ai beaucoup connu Séjan. Mais vous avez été tous très liés avec lui. Je ne fais d'ailleurs que ce qu'a fait l'empereur lui-même. Ne devais-je pas suivre ton exemple, Tibère, et devais-je refuser mon amitié à Séjan, après que tu lui avais donné la tienne ? » Téreñtius, malgré cette franchise, fut pardonné. — Ce mélange de liberté et de servitude, cette incertitude constante fit que l'on se demanda à un moment si le prince n'était pas fou. De Caligula et de Néron, on pouvait le dire, mais non de Tibère, qui eut toujours le jugement sain. Il sut toujours ce qu'il faisait, et, s'il fit le mal, c'est en parfaite connaissance.

Il y avait eu pourtant une longue lutte entre le bien et le mal dans l'âme de Tibère. Les historiens anciens en font foi : la vie de Tibère a présenté plusieurs aspects suivant les époques. Dion Cassius, qui écrivait longtemps après les événements, mais qui puisait à des sources inconnues aujourd'hui, fixe une date précise à ce changement moral de Tibère. Tibère, dit-il, est devenu plus mauvais à partir de la mort de Germanicus. Ayant à côté de lui dans l'empire un héritier présomptif, il était obligé de se contenir : dès que Germanicus eut disparu, il ne se contient plus. Ce n'est pas que Tibère craignît que Germanicus s'emparât jamais du pouvoir par usurpation. Sans doute il pensait, suivant un mot de Tacite, que Germanicus eût préféré tenir, s'il était possible, qu'espérer le pouvoir (*habere mallet quam sperare imperium*) ; mais il avait cependant pénétré trop à fond le caractère de Germanicus pour être inquiet de ce côté, et il ne faut pas croire qu'il ait contribué à sa mort. C'est néanmoins après cette mort qu'il se déclara. Toutefois, dit Dion Cassius, il n'avait pas été, jusqu'à cette date, irréprochable. Cinq ans auparavant, il avait déjà commencé l'application de la *Loi de Majesté*. Cette loi était une loi républicaine qui punissait les complots contre la sûreté de l'Etat. Il n'y a pas de gouvernement qui n'ait sa loi de Majesté ; mais elle est plus ou moins rigoureuse. Ce qui la caractérisait, c'était le vague de son énonciation, et c'est ce qui en faisait aussi le danger (*quicumque amplitudinem dignitatemque populi romani læserit*). Les républiques antiques se sentaient menacées par leur principe même. Donnant à tous une part au gouvernement, elles pouvaient craindre que cette faculté d'exercer le pouvoir ne fût une cause d'usurpation sur les droits de tous. Aussi, plus elles accordaient de liberté, plus elles se réservaient le droit de frapper. C'est ainsi qu'à Rome on avait créé la dictature ; de même on avait établi cette loi générale et très compréhensive de majesté.

Avec l'empire, lorsque l'Etat se confondit et se résuma dans la personne de l'empereur, cette loi devint encore plus redoutable (*se induit in Cæsarem respublica*. Sénèque). Violer la république, c'était violer la dignité de César. Or les hommes sont beaucoup plus difficiles et susceptibles que les institutions abstraites : la dignité d'un homme, comme l'empereur, devait être ou se croire bien plus souvent atteinte que la dignité de l'Etat abstrait. Enfin cet homme n'incarnait pas seulement l'Etat ; il incarnait aussi une divinité.

Tacite emploie un mot un peu inexact en parlant de la mesure de Tibère. Il remit en usage et ramena, dit-il, la loi de Majesté (*reduxit legem*). Il en continua plutôt l'application, qui s'était poursuivie régulièrement sous Auguste. Auguste fut même, après Sylla, le premier qui l'étendit aux écrits. Auparavant on lisait peu, et l'on n'avait pas cru devoir proscrire les ouvrages. Lorsque le nombre des lecteurs devint considérable, les écrits à leur tour furent poursuivis. Auguste en fit brûler pour la première fois. Auguste cependant n'usa pas beaucoup de la loi de Majesté. C'était une arme qu'il désirait avoir à sa disposition, mais sans en faire un fréquent emploi.

Lorsque Tibère arriva à l'empire, on lui demanda s'il userait de la loi de Majesté. « Il faut, répondit-il, appliquer toutes les lois : *exercendas leges esse*. » Tibère était un légiste habile ; et il désirait passer pour tel. Son origine aristocratique convenait bien à ce rôle. Il connaissait les traditions du droit, et aimait à venir s'asseoir dans les tribunaux aux côtés du préteur. On comprend même que la liberté des juges en était fort diminuée. Une anecdote piquante prouve ce goût de Tibère pour le métier de juge. Un préteur, ayant jeté sa femme par la fenêtre, niait le fait au sénat, et déclarait que la chute avait été volontaire. Tibère quitte immédiatement le sénat, se rend au domicile du préteur, et y relève toutes les traces d'une lutte violente, encore visibles dans l'appartement. On comprend qu'avec un pareil tempérament Tibère ait répondu : il faut appliquer la loi de Majesté.

On l'appliqua ; mais on l'appliqua trop, au jugement de Tibère lui-même. Comme le texte était très vague, on voyait en tout délit un crime envers la majesté de l'empereur. Les délateurs dénonçaient un citoyen parce qu'il avait, pour honorer les divers empereurs, une même statue, dont il se bornait à changer la tête avec chaque nouveau prince. Un autre citoyen fut traduit en justice pour avoir chez lui deux statues, la sienne et celle de l'empereur, mais celle-ci un peu moins haute. A la fin du

règne, toutes les accusations portées contre les citoyens se compliquèrent de lèse-majesté.

Ces accusations étaient soutenues par les délateurs. Dans les républiques anciennes, le ministère public n'existait pas : le soin de demander justice était remis à la famille ou aux citoyens qui en prenaient l'initiative. Il se forma à Rome une catégorie d'accusateurs volontaires, appelés *quadruplatores*, parce qu'ils recevaient, après la condamnation, le quart de l'amende prononcée. Cette fonction était un véritable métier, beaucoup plus lucratif que celui d'avocat, puisque l'avocat (*patronus*) ne plaidait jamais pour de l'argent, mais simplement pour soutenir son client, qui lui donnait en retour son vote dans les élections. La loi *Sentia de donis et muneribus*, qui défendait aux avocats de recevoir de l'argent, fut en vigueur jusqu'à Trajan. Il est vrai que les clients reconnaissants pouvaient inscrire l'orateur dans leur testament. C'est ainsi que Cicéron reçut par legs plus de deux millions. Au déclin de la république, le mot de *quadruplatores*, d'ailleurs un peu brutal, disparaît, et celui de délateurs (*delatores*) le remplace. Mais les personnages changeaient aussi. Tandis que les *quadruplatores* de la république étaient de pauvres gens, qui vivaient uniquement de leur métier, les délateurs de l'empire étaient des personnages considérables. Beaucoup s'engagèrent dans cette voie afin de se faire bien venir du prince. Le fléau du règne de Tibère est précisément l'importance qu'y prennent les délateurs. Sénèque les appelle « une meute altérée de sang », et les peint sous des couleurs effrayantes. Il y a eu sous Tibère une rage d'accusation qui a affolé Rome. Tout était incertitude et trahison.

A l'époque où Tibère est encore honnête, s'engage le procès de Scribonius Libo, dont il faut lire le récit dans Tacite. Scribonius appartenait à la famille impériale ; et cette parenté persuada à son esprit, d'ailleurs faible, qu'il pourrait jouer un grand rôle politique. Trahi par un faux ami, il crut en ses exhortations, et alla consulter des magiciens. Bref, quand l'affaire fut assez avancée, le traître accusa Scribonius auprès de Tibère. Tibère combla de biens le dénonciateur. En vain Scribonius alla-t-il se jeter aux pieds de tous les grands personnages de Rome : il ne put trouver un défenseur, et fut réduit à implorer dans le sénat la pitié de Tibère. Il fut condamné, et, sans attendre l'arrivée des soldats, se tua après avoir pris un repas somptueux. Il y a à retenir deux traits de cet épisode : d'abord l'absence de patron qui ose défendre l'accusé ; et de plus l'attitude odieusement hypocrite de Tibère, disant, à la nouvelle du suicide :

« J'aurais pardonné : pourquoi s'est-il tué si vite ? » — Enfin on peut aussi relever l'intervention des magiciens qui, jusqu'à la fin de l'empire, seront un fléau et un besoin pour cette société. La vie était si incertaine qu'on éprouvait le besoin d'être raffermi par quelque consolation que ce fût. Et l'on bravait, pour entendre la prédiction favorable du magicien, la loi qui punissait de mort toute consultation de ce genre. Cette influence de la magie subsista jusqu'à la fin de l'Empire d'Occident, par-dessus les règnes chrétiens des Constantin et des Théodose. Les empereurs eux-mêmes avaient d'ailleurs leurs astrologues. Tibère eut le sien au Palatin. Les esprits éclairés se laissaient prendre à cette science, et Tacite lui-même n'ose se prononcer sur sa valeur. L'astrologie est, dit-il, mêlée de vrai et de faux (*breve confusum est artis et falsi*).

Après la mort de Germanicus, en 23 ap. J.-C., la loi de Majesté reçut de nouvelles et terribles applications. Tibère était déjà depuis neuf ans empereur. C'est le moment où Drusus est empoisonné par sa femme, amante de Séjan. Arrivé à ce point du récit, Tacite fait l'éloge de ces neuf années, éloge qui surprend un peu après le blâme continu infligé à Tibère au cours du récit relatif à ces années mêmes.

Le second procès de délation nous révèle, par son caractère, le changement accompli. Tacite (iv, 68) nous en a fait un merveilleux récit. Licinius Sabinus, chevalier et sénateur, attaché à la famille de Germanicus par des liens d'amitié, continuait à rendre visite à Agrippine et à la soutenir. Un des amis de Sabinus résolut de le perdre. Il le fit parler sur le compte de la famille de Germanicus. Sabinus se laissa aller : il ne le pouvait sans dire du mal de Tibère. Cependant le délateur voulut avoir plusieurs témoins. Il fit cacher quatre sénateurs, — dont l'un était le descendant du fameux Porcius Cato, — dans une soupenne ménagée dans le mur. Le délateur attira chez lui Sabinus, dont tous les propos furent recueillis, et qui fut aussitôt condamné à mort.

Ce procès répandit une nouvelle terreur sur Rome. On n'osait plus rien dire en public, ni en secret. Ce fut un des supplices de cette société que d'être obligée de soupçonner partout des traîtres. Enfin il s'y ajouta une invention de Tibère qui, pour permettre aux esclaves de parler contre leur maître accusé, — ce qu'interdisait la loi, — décida qu'on vendrait les esclaves avant de les mettre à la torture. Ainsi l'on tremblait et dans le monde devant ses amis, et dans la famille devant ses parents, et même devant ses esclaves.

Peu à peu on arrive à la fin du règne. Tibère devient de plus en plus sombre. D'abord il perd sa mère Livie, toujours respectée et puissante. Puis il est trahi par Séjan. A ce moment surtout, Tibère fut terrible. Il avait aimé une fois un homme : et cet homme avait trahi sa confiance. La réaction contre Séjan et ses amis fut atroce. Toute une série d'assassinats juridiques se déroula devant le sénat, immobile et terrifié. Il faut citer quelques-uns de ces meurtres célèbres de la fin du règne. — Mamercus Scaurus, poète tragique, est dénoncé par un délateur pour des vers qui peuvent être interprétés comme une allusion aux événements du jour. Mamercus et sa femme se tuent, pour prévenir leur exécution. — Un gouverneur de Mœsie revient après une longue absence. Il a gagné, dans l'administration de sa province, une réputation de voleur. Au retour, il va voir Tibère : la porte du palais lui est interdite. Il comprend ce que signifie cette exclusion, et se tue chez lui avec sa femme, sans attendre l'ordre de mort. — Pour expliquer cette hâte de mourir, il convient de remarquer que les morts volontaires étaient accompagnés de privilèges spéciaux : on ne confisquait pas les biens des suicidés comme ceux des autres condamnés. Leur fortune allait à leurs enfants, suivant leurs volontés dernières. Enfin ils n'étaient pas privés de sépulture, et l'on sait de quelle importance cela était pour les Romains. Aussi cette précipitation était-elle souvent un peu prématurée ; du moins Tibère manquait-il rarement l'occasion de plaisanteries cruelles, affirmant qu'il eût laissé la vie à ces impatients. Citons encore quelques victimes. — Galba, parent du futur empereur, reçoit une lettre de reproches de l'empereur ; il se tue. Les deux Blésus briguent le sacerdoce : leur candidature échoue par l'opposition de Tibère. Ils se désespèrent et se tuent. — Quant à Vibulénus, il ne se tua pas assez tôt. Il alla au sénat pour plaider sa cause ; mais les délateurs se jetèrent sur lui et l'étranglèrent.

On veut nous donner Tibère pour un homme de vie douce et honorable. On voit, d'après tout ce qui précède, combien il s'en faut qu'on puisse accepter un pareil jugement. Enfin il nous reste à joindre aux vices de cruauté, de dissimulation et d'orgueil, ceux, qu'il manifesta à la fin de sa vie, d'avarice et de débauche. Tibère jeune vivait simplement ; il ne bâtissait pas, à l'encontre de Néron, qui sera plus tard un grand bâtisseur. Il se nourrissait fort modestement. Le train de son palais était peu luxueux. Mais, à la fin de sa vie il devint avare et avide.

De même, après avoir donné, dans sa jeunesse, l'exemple de la vie honnête et retirée, il se plongea dans les débauches les plus

effrénées. Voltaire et Linguet ont en vain contesté ce reproche de débauche que l'on adresse à Tibère, et prétendu que le corps du vieillard était trop usé pour lui permettre les excès qu'indique Tacite. Sans doute, il faut penser que la retraite de Tibère à Caprée a amené des exagérations dans la façon dont les Romains se représentaient sa vie. Mais tout n'a pas été inventé. Tous les écrivains d'ailleurs sont d'accord pour raconter ces débordements dans les mêmes termes. Dans tous les cas, il ne faut pas admettre l'opinion de Linguet, car rien ne prouve que ce vieillard, par cela même qu'il a perdu l'équilibre de sa raison et de ses passions, ne puisse s'abandonner à tous les excès. On connaît le vers de V. Hugo pour flétrir le

Jeune homme, auquel il faut des plaisirs de vieillard.

Ce même vers, on peut, en le retournant, l'appliquer à Tibère.

Quoi qu'il en soit de ces vices, qui n'ont point de rapport avec le caractère politique de Tibère, il en reste assez pour nous convaincre de la laideur morale de cet empereur, doué d'une intelligence si profonde, et d'un cœur si sec et si mauvais.

R. L.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE MODERNE

COURS DE M. EMILE BOUTROUX.

(Sorbonne)

La Philosophie de Kant.

LA CRITIQUE DE L'ARGUMENT ONTOLOGIQUE.

Nous avons vu que Kant ramène à trois tous les arguments possibles de la théologie rationnelle : l'argument ontologique, tel qu'il se trouve dans Descartes ; l'argument cosmologique, tel qu'il se trouve dans Wolf ; enfin l'argument physico-théologique ou des causes finales, tel qu'il se trouve dans Reimarus.

L'argument ontologique est, au point de vue logique, selon

Kant, la condition de tous les autres. C'est donc de lui qu'il va tout d'abord s'occuper.

La critique de cet argument se trouve déjà fort bien faite dans le traité de 1763 : *De l'unique fondement possible d'une démonstration de l'existence de Dieu*.

Kant y dénonce cette erreur, de traiter l'existence comme un prédicat, comme un attribut, alors qu'elle est quelque chose de tout à fait spécial, d'irréductible à un concept.

Cette objection n'est-elle pas celle-là même que nous allons trouver dans la *Critique* ? Et Kant a-t-il fait autre chose que de transporter telle quelle, dans l'ouvrage de 1781, une théorie déjà formée avant la découverte des principes de son système définitif ?

I

Lors même que Kant se serait borné à reproduire cette argumentation, il aurait été dans son droit. La *Dialectique transcendente*, en effet, doit, dans sa pensée, être une confirmation de l'*Analytique* et de l'*Esthétique transcendente*, une démonstration indirecte de l'idéalité transcendente de l'espace et du temps et de la relativité de notre connaissance, qui, dans l'*Esthétique* et l'*Analytique*, sont démontrées directement. Or, il y aurait cercle vicieux à prétendre confirmer les raisonnements de l'*Analytique* et de l'*Esthétique* en les supposant. Kant doit, dans la *Dialectique*, fournir des preuves qui s'imposent à ceux-là mêmes qui n'admettraient pas les conclusions des deux premières parties. Mais il serait imprudent d'accuser Kant de s'être répété purement et simplement avant d'avoir attentivement comparé la doctrine de 1781 sur l'argument ontologique avec celle de 1763.

L'argument ontologique consiste essentiellement dans un passage discursif du concept d'être parfait à l'existence de cet être. La raison prend pour point de départ une définition, celle de l'être parfait ; et, de la même manière que le mathématicien fait d'une définition donnée sortir les conséquences qu'elle renferme, ainsi la raison, selon le dogmatisme, de la définition de l'être parfait tire son existence.

Cet argument se peut-il soutenir ? On peut, dans la critique à laquelle Kant le soumet, distinguer deux moments.

Kant se demande d'abord si, d'une manière générale, on peut concevoir une démonstration possible de l'existence de l'être nécessaire. Etant donné le concept d'être nécessaire, la raison peut-elle en tirer l'existence ? Cela ne se peut d'après Kant. Qu'est-ce,

en effet, que l'idée d'être nécessaire ? C'est l'idée d'un être qui ne peut pas exister, dont la non-existence est impossible. Mais comment de cette idée passer à l'existence effective de l'être nécessaire ? Le concept ne nous apprend pas qu'effectivement il y a dans l'être nécessaire quelque chose qui en rend la non-existence impossible. Il porte simplement que, si la non-existence d'un être est impossible, cet être est nécessaire. Ce concept n'est qu'une détermination logique, supposant une donnée et ne posant rien par elle-même.

On allègue des exemples. L'existence, dit-on, est contenue dans le concept d'être nécessaire, comme, dans la définition du triangle, l'égalité de ses trois angles à deux droits. Mais, dans les deux cas, il s'agit d'un jugement. Or, il est, à coup sûr, contradictoire, étant donné un sujet, d'en nier l'attribut qu'il contient ; mais, si je supprime du même coup sujet et prédicat, où est la contradiction ? Il faudrait démontrer qu'il est nécessaire que le sujet soit posé.

Mais n'y aura-t-il pas précisément un cas, un seul, où le concept, le point de départ du raisonnement doit nécessairement être posé, et ce cas n'est-il pas celui de la possibilité de l'être parfait ? A la différence des définitions mathématiques qui peuvent être supprimées sans contradiction, le concept de l'*ens realissimum* (et non plus seulement de l'être simplement nécessaire) ne se pose-t-il pas nécessairement de lui-même ?

L'*ens realissimum*, ou réunion de toutes les réalités, de toutes les perfections, est d'abord possible au point de vue logique, car, dans ce concept, il n'entre que des affirmations, et une contradiction suppose à la fois une affirmation et une négation. D'autre part, parmi les prédicats qu'il embrasse, se trouve l'existence nécessaire, laquelle est une perfection aussi bien que toute autre qualité. Enfin, comme conséquence, l'être parfait existe.

En effet, s'il n'existait pas, son concept contiendrait en même temps et ne contiendrait pas l'existence nécessaire, serait contradictoire, par conséquent impossible. Le possible serait ainsi impossible.

Kant objecte : 1° que la possibilité que l'on démontre est une possibilité purement logique. Cet être peut être conçu, il n'enferme pas de contradiction. Mais possibilité logique n'est pas possibilité réelle. Celle-ci implique l'accord avec les conditions de l'existence, lesquelles sont autre chose que les conditions de l'intelligibilité ; — 2° que l'existence n'est pas un prédicat, une généralité, un concept contenu dans un concept ; c'est quelque chose d'unique, c'est une absolue position. Dans cent thalers réels, il n'y a pas

plus d'essence que dans cent thalers conçus. L'existence n'est pas quelque chose qui puisse se coordonner aux attributs, c'est l'ensemble des attributs posé en dehors de la pensée ; — 3^e enfin, l'on soutient qu'étant donné le possible qui est Dieu, l'existence, ici, suit nécessairement du concept. Mais, objecte Kant, en quel sens entend-on cette conséquence ? On peut concevoir le rapport du concept à l'existence d'abord comme analytique, en ce sens que l'existence serait tirée du concept de l'être parfait comme d'un tout se tire une partie. Mais, dans ce cas, l'existence est de même nature que le concept ; le concept n'existe que dans notre esprit, donc l'existence qu'on affirmera est une existence purement idéale. C'est l'idée de l'existence, non l'existence réelle. On peut encore concevoir que l'existence doive être ajoutée au concept suivant un rapport synthétique. Il y a en nous une faculté de liaison synthétique qui nous permet de lier entre elles les choses hétérogènes. C'est ainsi que nous formons l'expérience. Mais admettre une telle liaison entre le concept et l'existence de l'être parfait est, selon Kant, chose impossible. L'esprit humain n'opère de synthèses légitimement qu'à l'aide d'un point d'appui d'une valeur démontrée. Or il n'existe pour lui qu'un seul point d'appui qui satisfasse à cette condition, c'est la possibilité de l'expérience. Si une synthèse ne nous est pas donnée par l'expérience réelle, il faut qu'elle soit une condition de l'expérience possible. Et, pour que nous puissions exercer sans arbitraire notre faculté de synthèse *a priori*, il faut que l'imagination présente à l'entendement un schème qui lui serve de signal. Ainsi le schème de l'existence nécessaire, c'est l'existence dans tous les temps. Mais l'être parfait ne nous est pas donné comme présent dans tous les temps. Nous ne pouvons donc lui appliquer la catégorie d'existence nécessaire. Ainsi la condition d'une liaison synthétique garantie n'est pas remplie en ce qui concerne les deux termes : être parfait et nécessaire. Ce cas est unique et les règles générales de la connaissance ne s'y peuvent appliquer sans arbitraire.

II

Comme on voit, l'argumentation de la *Critique* n'est, par un côté, que le développement de l'argumentation de 1763. On peut rapporter au traité de l'*Unique fondement possible d'une démonstration de l'existence de Dieu*, toute la partie de la *Critique* qui repose sur l'impuissance de l'analyse à nous donner l'existence. En 1763, c'est au seul point de vue de la contradiction logique

que Kant se plaçait pour discuter les arguments de Descartes, Wolf, Reimarus. Et cela était naturel. Il se trouvait en présence d'arguments présentés à ce point de vue : il se plaçait sur le terrain même des adversaires. Que cette argumentation reparaisse purement et simplement dans la *Critique*, c'est ce qui est non seulement légitime, mais nécessaire.

Kant, toutefois, ne s'en tient pas là. Il y a une partie nouvelle dans son argumentation : c'est celle qui concerne l'illégitimité d'une liaison synthétique du concept d'être parfait avec l'existence.

Dans le traité de 1763, il prétendait maintenir, au nom du seul principe de contradiction, une certaine forme de l'argument ontologique, à savoir l'argument qui va du possible, considéré comme conséquence ou conditionné, à l'existence nécessaire, comme principe ou condition. Ici cet argument n'est pas reproduit. Nulle liaison analytique ne peut nous donner l'existence de l'être parfait. En revanche, Kant indique une nouvelle manière de considérer l'argument classique. Il fait appel à ses propres découvertes, à la théorie de la synthèse *a priori*, qui résulte de sa *Critique de la Raison pure*. Or, en considérant l'argument comme synthétique, il lui donne une chance de se relever après qu'il a succombé comme preuve d'une liaison analytique. Qu'à ce second point de vue il le renverse au nom de sa propre doctrine, c'est ce qui est encore parfaitement légitime. La critique de l'argument comme démonstration d'une liaison synthétique, voilà ce que la *Critique* contient de nouveau.

III

La manière dont Kant présente l'argument ontologique est-elle historiquement fidèle ?

Selon Kant, cet argument consiste essentiellement à passer du concept de l'être parfait à l'existence de cet être. Or, chez saint Anselme, qui passe pour l'inventeur de l'argument, le point de départ est-il un pur concept, au sens que Kant donne à ce mot ? Il ne le semble pas. Outre que, chez saint Anselme, une sorte de dialectique platonicienne mystique se mêle intimement à la démonstration syllogistique, c'est l'existence dans l'entendement, *esse in intellectu*, non un simple concept, qui est le point de départ. Et le point où le théologien philosophe veut arriver, c'est l'existence dans la réalité, *esse in re*. Il ne se propose pas de passer du subjectif à l'objectif, mais de l'existence dans l'entendement à l'existence en dehors de l'entendement. Ce qu'il pose est déjà une existence, et ainsi n'est pas hétérogène par rapport

à ce qu'il s'agit d'atteindre. Et c'est à l'aide du concept d'existence maxima qu'Anselme passe d'un terme à l'autre. Comme il est plus grand d'exister à la fois dans l'entendement et dans la réalité, l'être le plus grand, Dieu, doit exister et dans l'entendement et en effet.

Il est vrai que c'est proprement chez Descartes que Kant considère cet argument. Or, chez Descartes, le point de départ est-il un pur concept? On ne peut le dire. Descartes argumente précisément pour démontrer qu'il ne s'agit pas là d'un pur concept formé par l'esprit humain. Il analyse l'idée de parfait, et il trouve qu'elle présente des caractères qui l'élèvent au-dessus d'un pur concept. Cette idée représente quelque chose d'absolu, d'unique, notamment la liaison nécessaire entre l'essence et l'existence immédiatement unies. Ce n'est donc pas quelque chose de feint ou d'inventé par moi, mais bien l'image d'une vraie et immuable nature; c'est une idée innée, dont l'esprit humain est plutôt le réceptacle que l'auteur. Si Descartes a pu dire que les idées mathématiques sont des créatures de Dieu et non de purs concepts, à plus forte raison l'idée de Dieu doit-elle être, à ses yeux, une chose distincte de notre entendement. Elle est ce qu'il appelle une essence. La question est de passer de cette essence à son existence. Dans cette philosophie qui participe encore du réalisme du moyen âge, une essence n'est pas un simple produit de l'activité de l'homme, c'est déjà une sorte de réalité, c'est ce qui existe sinon en soi, du moins en autre chose. La question de l'existence est celle de savoir si une essence donnée existe en autre chose et ainsi n'est qu'attribut, ou existe en soi, et est substance.

Comment Descartes opère-t-il, en ce qui concerne le parfait, le passage de l'essence à l'existence? Ce n'est, semble-t-il, ni par un procédé purement analytique, ni par un procédé purement synthétique, comme le suppose Kant. C'est ici le point délicat du cartésianisme. En quoi consiste, dans cette philosophie, la liaison à la fois nécessaire et réelle? Cette liaison, Descartes l'affirme au nom de son critérium de la certitude, lequel est la clef de voûte de son système. Tout ce que nous concevons clairement et distinctement appartenir à la nature d'une chose lui appartient en effet. Descartes applique cette règle à l'idée de l'être parfait. Nous concevons clairement et distinctement que l'existence appartient à la nature du parfait. Donc elle lui appartient effectivement. Cette liaison est-elle analytique? Non, puisqu'elle a pour condition un critère de la vérité. Descartes n'a jamais dit, comme Spinoza : *Verum index sui*. Tout au contraire, il tient que l'idée, comme

telle, n'enveloppe jamais l'affirmation, pour laquelle une autre faculté que l'entendement, la volonté, est requise. Cette volonté a besoin d'un signe pour se déterminer à affirmer, à poser une existence, et ce signe est la clarté et la distinction de l'idée. Le jugement, pour Descartes, n'est donc pas purement analytique, il ne suit pas purement et simplement du concept donné. L'essence de l'être parfait lui-même ne se lie à l'existence que par l'action de la volonté se déterminant d'après les caractères de l'idée d'être parfait. D'autre part, ce que nous sommes amenés à affirmer, c'est bien que l'existence appartient au parfait, ce qui ressemble autant que possible à une liaison analytique. Donc l'opération de l'esprit qui prononce : le parfait existe, — tient de l'analyse et de la synthèse, sans être, à la rigueur, ni l'une ni l'autre, au sens que Kant donne à ces mots.

Leibniz considère Dieu tout d'abord comme un possible. Mais les possibles pour Leibniz ne sont pas non plus de simples concepts ; ils ont une prétention à l'existence, une tendance, un commencement de volonté, en même temps qu'une essence. Notre entendement donc les contemple, mais ne les crée en aucune façon. Le possible possède déjà l'existence, quoique à un degré infiniment petit. Le possible qui est Dieu n'a besoin du concours d'aucun être pour exister. Il passe à l'existence de lui-même, immédiatement. Cela résulte de la loi qui veut que les possibles prétendent à l'être dans la mesure de la perfection qu'ils enveloppent. Ici encore nous trouvons un mélange et comme une pénétration de processus analytique et de processus synthétique. Pour rencontrer une exposition de l'argument ontologique qui justifie pleinement celle que fait Kant, il faut en arriver à Wolf.

IV

Ainsi, envisagée simplement au point de vue historique, l'argumentation de Kant pourrait sembler peu décisive. D'où vient pourtant qu'elle ait produit généralement une impression si profonde et que tant de critiques la jugent définitive ? Cette quasi-unanimité dans l'approbation a son fondement. Kant a très bien réfuté ce qu'il se proposait de réfuter. Ce n'est pas tout à fait l'argument que lui offrait l'histoire ; mais on ne peut nier que chez ses principaux interprètes cet argument ne soit resté obscur. Kant l'a ramené à des termes parfaitement clairs et intelligibles, et il a clairement réfuté une question clairement posée. Si l'argument ontologique doit avoir une valeur scientifique, il faut qu'il

revête la forme que lui a donnée Kant, et alors la critique de Kant est valable.

Mais la question est de savoir s'il n'y a que la science qui ait droit de cité dans l'esprit humain et s'il est légitime de prétendre ramener les preuves de l'existence de Dieu à des raisonnements strictement scientifiques.

Kant suppose que l'esprit débute par de purs concepts. Mais en fait, en est-il ainsi? Qu'est-ce qu'un concept? Ce n'est pas quelque chose de donné, c'est le produit d'une élaboration du donné par l'esprit humain, d'un travail destiné précisément à rendre possible ce que nous appelons la science; c'est une certaine manière de nous assimiler la réalité. Et, en dépit de tous nos efforts, nous n'arrivons jamais à posséder un véritable concept, conforme à la fois à la nature des choses et aux exigences de notre esprit. Le concept n'est qu'un idéal, nous ne l'atteignons jamais. Le mathématicien seul s'en approche. Mais il s'éloigne d'autant de la réalité.

C'est donc la science sous sa forme abstraite et supérieure qui débute par des concepts; ce n'est pas l'esprit humain.

Ce qui nous est donné, c'est quelque chose d'obscur, d'infini, que le concept ne peut étreindre. Il y entre de la pensée, du désir, des tendances, des sentiments. Cet infini ne peut être réduit à des idées claires que par une traduction qui est un appauvrissement. Cependant c'est là la réalité, et il doit être permis au métaphysicien de partir de cette donnée immédiate et non pas seulement de ce symbole destiné au calcul et au raisonnement qu'on nomme le concept.

Kant veut ensuite que, pour nous élever de l'idée de Dieu à son existence, nous n'ayons à notre disposition que le procédé analytique ou le procédé synthétique. Et, entre les deux, il admet un rapport de milieu exclu. Certes, ce sont là les procédés de la connaissance parfaite, et c'est en nous en rapprochant autant que possible que nous constituons les sciences. Ce sont pourtant des méthodes plus idéales que réelles. L'analyse est un merveilleux instrument de démonstration; mais où trouver un raisonnement purement analytique? Dans tous les raisonnements réels il y a quelque progrès. La pure synthèse que conçoit Kant n'est pas moins artificielle. Toujours dans les données nous cherchons quelque chose qui nous mène à la conclusion. Dans la réalité, ce n'est jamais ni par pur syllogisme, ni par pure induction que nous raisonnons; c'est par analogie. Or la liaison par analogie n'est en réalité ni analytique, ni synthétique. Elle participe de l'un et de l'autre caractère. Dans toutes nos conclusions il y a, par rapport aux prémisses, du nouveau et du même.

Toutes ces réflexions s'appliquent, semble-t-il, particulièrement à la manière dont se forme dans l'esprit lui-même la croyance à l'existence de Dieu. Peut-on dire que Dieu soit pour nous l'objet d'un concept? Il est bien plutôt le sentiment de quelque chose qui nous dépasse infiniment, qui est en nous pourtant et où nous puisons la force de perfectionner notre nature. Et quant à la manière dont nous passons ici de l'idée à la croyance en la réalité de son objet, c'est également un processus que nous ne reconnaissons guère dans la simplicité mathématique de l'argument ontologique. Il semble que ce soit plutôt une action et une réaction de l'idée et de la croyance l'une sur l'autre qu'une déduction simple allant de l'idée à l'existence.

Kant a décomposé, dans l'intérêt de la science, les éléments dont se compose notre croyance en Dieu. Il en a posé d'abord l'idée, ensuite l'affirmation, et déterminé, suivant les types que lui offre la science, le passage de l'un à l'autre. Peut-être la science, ici, ne peut-elle offrir qu'un schème imparfait de ce qu'il s'agit de représenter. C'est ce qui arriverait, par exemple, si la source de notre croyance à l'existence de Dieu se trouvait, non seulement dans notre intelligence, mais encore dans notre activité, et, plus précisément, dans ce mélange intime d'intelligence et d'activité qui constitue notre nature. Les mathématiciens représentent sur un tableau noir, par des figures individuelles, les figures universelles sur lesquelles portent leurs démonstrations : cela leur est commode ; mais ils savent bien que le schème est inadéquat à l'objet véritable. La musique s'unit volontiers à la parole. Celle-ci lui communique sa clarté. Mais à son tour elle prête à la parole l'infini et la vie qui lui sont propres et que le langage, avec sa précision, ne comporte pas. Ainsi l'argument ontologique est une traduction claire, appropriée à l'entendement, du mouvement de l'esprit humain qui s'élève vers Dieu. Mais il tient en réalité sa valeur et il reçoit sa véritable signification de ce mouvement même, dont il est le symbole.

M. L.

LITTÉRATURE GRECQUE

COURS DE M. ALFRED CROISSET.

(Sorbonne)

La morale épicurienne.

Il nous reste, pour terminer l'étude du système d'Epicure, à examiner ce qui en est le principe et le centre, à savoir la morale. Le but d'Epicure, nous l'avons vu, c'est de débarrasser la vie humaine de tout ce qui la trouble. Or il y a deux causes de troubles : les idées fausses sur le monde et les dieux d'une part, les passions de l'autre. Les idées fausses se guérissent grâce à la physique épicurienne, qui démontre qu'il n'y a dans l'univers que des combinaisons toutes fortuites d'atomes. Restent les passions, les souffrances à la fois physiques et morales, qui tourmentent l'homme et auxquelles il faut tâcher de trouver un remède.

C'est toujours en empruntant à son système les mêmes règles fondamentales qu'Epicure cherche à guérir l'humanité souffrante. Cette règle, c'est celle qui commande de s'en rapporter, dans ses jugements, uniquement aux sens. Elle a servi déjà pour la constitution de la physique : elle va servir encore pour la constitution de la morale. Jamais, sur ce point, audace ne fut plus tranquille et affirmation plus dépourvue d'idéalisme que celle d'Epicure. Il déclare plusieurs fois que, dans la vie réelle, il n'y a au fond qu'une seule source de plaisir, celui qui vient des sens. « Je ne puis, dit-il, imaginer un bien quelconque si je supprime les plaisirs de la bouche, les plaisirs de l'amour, les plaisirs de l'oreille et ceux qui tiennent à la beauté des formes : — Οὐκ ἔγωγε ἔχω τί νοήσω τἀγαθόν, ἀφαιρῶν μὲν τὰς διὰ χυλῶν ἡδονάς, ἀφαιρῶν δὲ τὰς ἀφροδισίων καὶ τὰς δι' ἀκροσμάτων καὶ τὰς διὰ μορφῶν (1) » Dans un autre passage, Epicure déclare que la source (ἀρχή) et la racine (ῥίζα) de tout plaisir résident dans l'estomac (γαστήρ). Il est impossible d'affirmer avec plus de netteté une doctrine non seulement matérialiste, mais sensualiste. Partant de ce principe, Epicure conclut que tout plaisir, quel qu'il soit, est un bien et doit être recherché, et que toute douleur, quelle qu'elle soit, est un mal et doit être évitée : « Πᾶσ' οὖν ἡδονῇ.... ἀγαθόν, καὶ ἀλγηδὼν πᾶσα

(1) Diogène Laërce, X, 6.

καχόν... (1). » Il y a, en effet, une tendance naturelle (ὁρεξις) qui porte l'homme vers le plaisir, et une aversion instinctive (φόβος) qui l'éloigne de la douleur.

Si l'on s'en tenait à ces principes, la morale d'Epicure ne serait pas autre chose que la morale des bêtes ; elle ne serait pas une morale humaine. Aussi s'empresse-t-il d'ajouter, dans le passage même que nous citions plus haut, que la moralité ne consiste pas à suivre aveuglément cette tendance qui nous porte à rechercher tous les plaisirs et à fuir toutes les douleurs. Les animaux seuls, et les débauchés (ἄσωτοι), obéissent ainsi à leur instinct ; mais les hommes dignes de ce nom apportent un choix dans leurs plaisirs comme dans leurs douleurs (2), et c'est l'étude de ce choix qui constitue précisément la morale proprement dite. Choisir, c'est faire le départ entre les plaisirs vrais, c'est-à-dire naturels (κατὰ φύσιν), et les plaisirs faux, c'est-à-dire imaginaires (κένυται ὁρεξις). Si l'on ne distinguait pas de la sorte entre l'apparence et la réalité, on risquerait (sans parler des conséquences morales qui sont très graves) de s'exposer aux inconvénients matériels les plus fâcheux : on ne recueillerait aucun fruit du plaisir qu'on aurait poursuivi. C'est ainsi qu'en général les hommes se laissent aller à l'ambition (et cela était fréquent surtout dans la cité athénienne) : or c'est là, pour Epicure, une très grosse erreur, car le plaisir qui s'attache au pouvoir et à la richesse n'est autre chose qu'un plaisir d'opinion et ne repose sur aucune réalité. Epicure, on le voit, n'essaie pas de convertir les ambitieux en vertu d'un principe supérieur et abstrait, comme Platon, pour qui la fortune est mauvaise en soi, ou comme les stoïciens, pour qui elle est chose indifférente (ἀδιάφορον). Il considère seulement que, si la richesse et la puissance assuraient à l'homme la sécurité et le bonheur qu'il espère y trouver, il aurait raison de les rechercher, mais qu'en réalité il n'en est rien : « Si cette manière de vivre ne donne pas aux hommes la sécurité, ils ne possèdent pas le bien en vue duquel ils se sont abandonnés à leurs désirs, conformément à la volonté propre de la nature : — εἰ δὲ μὴ ἀσφαλὴς ὁ τῶν τοιούτων βίος, οὐκ ἔχουσιν οὐδ' ἐνεναι ἐξ ἀρχῆς κατὰ τὸ τῆς φύσεως οἰκεῖον ὠφέλησαν (3). » Ainsi Epicure condamne les biens extérieurs non comme mauvais moralement, mais comme un mauvais calcul.

Il en est de même des douleurs. Beaucoup sont réelles, certes, mais beaucoup aussi sont purement imaginaires. Par exemple, les craintes relatives à la mort et à la justice divine ne reposent sur

(1) Diogène Laërce, X, 129.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, 141.

rien de réel. Mais, dans les douleurs réelles elles-mêmes, il convient de distinguer ce qui est présent et ce qui est futur. Le présent seul, c'est-à-dire ce qui affecte les sens, est un mal ; le reste n'a aucune réalité. Ainsi la crainte de la mort s'accompagne de l'espérance d'une vie future et de la prévision du néant : tout cela, dit Epicure, n'existe que dans notre imagination qui nous représente l'avenir par avance. Nous nous figurons la vie future comme privée des plaisirs de la vie présente ; mais, du moment que nous serons dépourvus de sensibilité dans l'autre vie, comment pourrions-nous nous rendre compte de cet état nouveau (1) ? « La mort ne nous concerne en rien ; car le corps, une fois dissous, devient insensible, et ce qui est insensible ne nous touche en rien : — ὁ θάνατος οὐδὲν πρὸς ἡμᾶς · τὸ γὰρ διαλυθὲν ἀναισθητεῖ, τὸ δ' ἀναισθητοῦν οὐδὲν πρὸς ἡμᾶς (2). » Et dans un autre passage : « Habitue-toi à penser que la mort n'est rien qui nous concerne. En effet, tout bien, comme tout mal, réside dans la sensation : or la mort est la privation de la sensation. Par suite, la connaissance exacte de ce fait, que la mort ne nous concerne en rien, nous rend capables de jouir de cette vie mortelle : elle nous guérit de la crainte de la mort, non pas en ajoutant à cette vie présente une durée infinie, mais en déracinant jusqu'au désir même de l'immortalité (3) ». Il faut, en effet, distinguer ce qui est à venir (τὸ προσόμενον) et ce qui est présent (τὸ παρόν) : « Quand la mort est près de nous, nous avons cessé d'être : — ὅταν ὁ θάνατος παρῇ, τότε ἡμεῖς οὐκ ἔσμεν (4). »

Reste la douleur physique. Epicure entreprend de démontrer qu'elle n'a pas, elle non plus, de réalité : et ici sa tâche devient plus difficile. La plupart des douleurs physiques, dit-il, sont loin d'être aussi grandes que les hommes se l'imaginent ; ce qui les grossit à nos yeux, c'est la crainte de la douleur qui va suivre s'ajoutant à la sensation de la douleur présente et au souvenir de la douleur passée. En réalité, la douleur physique obéit presque toujours à une loi de compensation : quand elle est très violente, elle est ordinairement courte ; plus elle est dure, moins elle est vive. Ces considérations, semble-t-il, sont insuffisantes à consoler l'homme qui souffre : jamais on ne lui fera prendre son mal en patience en faisant appel à la seule sensation.

Epicure distingue avec soin les douleurs qui produisent le

(1) C'est aussi la réponse que fait Socrate à Axiochus dans le dialogue platonicien de ce nom (lequel n'est pas de Platon lui-même).

(2) Diogène Laërce, X, 139.

(3) *Ibid.*, 124.

(4) *Ibid.*, 125.

mal et celles qui produisent le bien. Il arrive assez souvent qu'une douleur est le prix dont on paye un très grand plaisir : « Aucun plaisir n'est par lui-même un mal, mais ce qui amène certains plaisirs amène quelquefois des ennuis dans le plaisir même : — οὐδὲ μὲν καθ' ἑαυτὴν ἡδονὴ κακόν, ἀλλὰ τὰ τινῶν ἡδονῶν ποιητικὰ πολλὰ πλῆσιους ἐπιφέρει τὰς ὀχλήσεις τῶν ἡδονῶν (1). » Et ailleurs : « Tout plaisir, à le considérer dans sa nature propre, est un bien ; mais il ne faut pas le choisir par ce seul motif, par exemple lorsqu'il doit en résulter des inconvénients supérieurs au plaisir ressenti. D'autre part, il y a des douleurs qui nous estimons supérieures à des plaisirs, lorsqu'un plus grand plaisir doit s'en suivre pour nous après que nous aurons supporté un certain temps la douleur présente (2). » — Il y a donc un choix à faire : c'est en cela que se résume toute la morale épicurienne. Seulement, pour être à même de choisir, il faut avoir la sagesse (φρόνησις). L'homme qui est φρόνιμος, c'est celui qui est moral, parce qu'il est prudent et avisé.

Nous apercevons maintenant sous son véritable jour la pensée d'Epicure. Quand il recommande à l'homme de poursuivre la volupté, il est bien loin d'entendre ce mot au sens grossier et vulgaire. « Lorsque nous disons que le plaisir est la fin de la vie, nous ne parlons pas des plaisirs des débauchés, de ceux qui consistent uniquement dans la jouissance, comme le pensent les gens qui ignorent notre doctrine, ou la méconnaissent, ou l'interprètent dans un mauvais sens : ce que nous voulons dire, c'est qu'il s'agit de ne pas souffrir dans son corps ni être troublé dans son âme : — ὅταν λέγωμεν ἡδονὴν τέλος εἶναι, οὐ τὰς τῶν ἀσώτων ἡδονὰς καὶ τὰς ἐν ἀπολαύσει κειμένας λέγωμεν, ὥς τινες ἀγνοοῦντες καὶ οὐχ ὁμολογοῦντες ἢ κακῶς ἐκδεχόμενοι νομίζουσιν, ἀλλὰ τὸ μὴτ' ἀλγεῖν κατὰ σῶμα μῆτε ταραττεσθαι κατὰ ψυχὴν (3). » C'est donc un plaisir tout négatif. « Ce ne sont pas les festins bruyants, ni les chants..., ni tous les plaisirs que donne une table bien servie, qui rendent une vie véritablement agréable, mais la sagesse raisonnée d'un homme sobre, celle qui sait chercher et découvrir les principes selon lesquels nous choisissons le bien et nous fuyons le mal, celle qui chasse les vaines opinions, source principale du trouble dans la plupart des âmes (4). » Ici nous retrouvons le philosophe purement grec, celui qui donne une grande place à l'intelligence et qui, malgré le principe sensualiste de sa doctrine, fait inter-

(1) Diogène Laërce, x, 141.

(2) *Ibid.*, 129.

(3) *Ibid.*, 131.

(4) *Ibid.*, 132.

venir la raison jusque dans l'appréciation des joies sensibles : « Le principe de toutes choses, le bien suprême, c'est la sagesse ; c'est pourquoi le principe de la philosophie, c'est la sagesse, qui produit toutes les autres vertus : — τούτων δὲ πάντων ἀρχὴ καὶ τὸ μέγιστον ἀγαθὸν φρόνησις · διὸ καὶ φιλοσοφίας τιμιώτερον ὑπάρχει φρόνησις, ἐξ ἧς αἱ λοιπαὶ πᾶσαι πεφύκασιν ἀρεταί (1). » La vertu n'est, en définitive, pour Epicure, que l'art de bien administrer ses plaisirs.

Quand l'homme arrive ainsi à bien gouverner sa vie, peut-il être heureux ? Car la question vaut la peine d'être posée. On peut se demander si la démonstration d'Epicure est bien convaincante, et s'il a atteint le but qu'il se propose. Pour lui, la vie ainsi comprise est parfaitement heureuse : il est optimiste comme tous les Grecs le sont le plus souvent. Ainsi, il rappelle quelque part cette sombre pensée de Théognis : « C'est une bonne chose de ne pas naître, et, si l'on est né, de franchir le plus tôt possible les portes d'Hadès :

καλλίστον μὲν μὴ φῦναι.

φόντα δ' ὅπως ὤκιστα πύλας Ἀΐδαο περῆσαι (2). »

Mais il ne cite ces paroles que pour les combattre : « C'est une mauvaise doctrine, dit-il, que celle-là. Si l'auteur de ces vers parle sincèrement, qui l'empêche de quitter la vie ? Rien ne lui est plus facile, pour peu qu'il y soit résolu. S'il ne le fait pas, ses paroles ne sauraient produire aucune impression sur ceux qui les trouvent fausses. » En réalité, la vie est très supportable, et même très agréable. Ce qui la rend malheureuse pour beaucoup de gens, c'est qu'ils se font une idée fausse du plaisir. Les biens auxquels ils s'attachent (pouvoir, richesse) sont précisément les plus difficiles à saisir ; les vrais biens, au contraire, sont à leur portée (εὐπόριστοι) (3).

Epicure rencontre encore l'idée stoïcienne de la fatalité (εἰμαρομένη), qu'il veut détruire à son tour ; car elle inspire aux âmes faibles un sentiment de découragement et d'effroi. Il s'empporte violemment contre cette idée dans un de ces rares passages où l'on trouve plus qu'une pensée ferme et nette, je veux dire une émotion échauffée par l'éloquence : « L'idée de la fatalité, dit-il, est inadmissible, car toutes choses résultent du hasard (4).

(1) Diogène Laërce, x, 132.

(2) *Ibid.*, 128.

(3) *Ibid.*, 130, 133, 134, etc...

(4) C'est une singulière idée de substituer à la nécessité le hasard aveugle : que peut y gagner l'homme ? D'ailleurs le hasard n'est, suivant le mot de Bossuet, qu'« un mot dont nous couvrons notre ignorance » : on ne peut le concevoir que comme une Providence ou une fatalité.

Il vaudrait encore mieux en revenir aux vieilles fables sur les dieux que d'accepter la fatalité de certaines philosophies : qui admet une Providence admet aussi qu'on peut la fléchir par les honneurs qu'on lui rend, tandis que rien ne peut fléchir la nécessité. Le hasard, lui, n'est pas un dieu (1), car un dieu ne fait rien sans ordre ; ce n'est pas non plus une cause incertaine, car il peut nous procurer autant de biens que de maux (2). » La vie devient ainsi une espèce de loterie où l'on rencontre beaucoup de mauvais numéros, mais quelques-uns aussi de bons. Il ne faut donc jamais désespérer du bonheur.

Comme les stoïciens, Epicure a voulu couronner sa morale par un portrait du sage idéal. Il l'a fait très longuement, en cherchant toujours le contre-pied exact du sage stoïcien, ce qui l'a souvent conduit à des paradoxes qui semblent des défis jetés au sens commun. Il en arrive à dire que le sage épicurien, fût-il torturé et mis en croix, ne cesserait pas d'être heureux. Cela se comprendrait à merveille chez les stoïciens, pour qui la souffrance physique est chose indifférente, mais non dans un système savamment compensé de biens et de maux, dans lequel ceux-ci se ramènent toujours à ceux-là. C'est là une de ces outrances où l'ardeur de la polémique a conduit Epicure. Du reste, sa conclusion ressemble fort à la conclusion stoïcienne. Le sage épicurien, lui aussi, est doué des quatre vertus essentielles : il est prudent (φρόνιμος), il est beau (καλός), il est juste (δίκαιος), il est pieux (εὐσεβής).

C'est ainsi que, malgré l'audace de certaines de ses affirmations, Epicure aboutit à des idées qui ne sont pas fort éloignées de la morale courante, ni même de la morale idéaliste de ses grands adversaires, les stoïciens. La doctrine épicurienne n'en doit pas moins être sévèrement jugée. Sans doute il y a, dans la personne même d'Epicure, bien des côtés qui nous attirent : il a parlé en termes exquis de l'amitié, de la pitié, de la douceur, sentiments que les stoïciens semblent n'avoir jamais connus. Et cependant il y a un mot qui n'est pas une seule fois prononcé par lui, un mot qui fait, malgré tous les ridicules qu'elle peut avoir, la grandeur de la morale stoïcienne : c'est le mot de devoir. Le devoir, on peut l'interpréter de façons bien diverses, on peut l'appuyer sur des principes bien différents ; il n'en est pas moins

(1) On sait qu'en Grèce Τύχη était une divinité attachée aux Etats comme aux personnes : les orateurs font souvent allusion à la « Fortune » d'Athènes à la « Fortune » de Philippe...

(2) Diog. Laërce, *ibid.*, 133-134.

vrai qu'il a par lui-même une certaine vertu : il signifie qu'il y a autre chose dans la vie qu'un calcul tendant à se procurer le repos et le bien-être. Or ce mot fait complètement défaut dans la morale d'Epicure ; et voilà pourquoi elle a tant contribué à abaisser les âmes de l'antiquité. Si le paganisme a paru, en face du christianisme, quelque chose de très médiocre et de très bas, c'est à la diffusion de l'épicurisme qu'il le doit pour une très grande part. Reconnaissons, d'ailleurs, que d'autres éléments s'y sont ajoutés : les doctrines des sceptiques ont concouru aussi, par d'autres voies, à cette désagrégation profonde de l'esprit ancien.

E. M.

SCIENCES HISTORIQUES

COURS DE M. CHARLES SEIGNOBOS

(Sorbonne)

Etablissement du régime parlementaire en Angleterre.

Bibliographie.

On trouvera des renseignements bibliographiques dans :

GARDINER et MELLINGER. — *Introd. to the study of english history*,
ou, d'une façon plus sommaire dans :

GREEN : *Pour l'histoire du peuple anglais*.

DOCUMENTS. — Les documents officiels, pour cette période, sont peu nombreux. La collection des State papers s'arrête à 1667. Il n'y a pas de compte rendu détaillé des débats du Parlement. On ne peut guère consulter que la collection des lois (statuts) et celle des procès d'Etat. Les mémoires et les correspondances privées de ce temps, qui nous révèlent à la fois la vie privée et la vie publique, sont plus importants, mais ils n'ont pas encore été réunis en une collection. Beaucoup n'ont été publiés que de nos jours.

HISTOIRES. — Les histoires ont été écrites par règne, pour la plupart : elles consistent surtout en une description de la cour, en une biographie du roi. Sur ce qui touche aux institutions, on pourra consulter :

GARDINER. — *A student's history of England*, tomes 2 et 3, 1894.

SEELEY. — *Growth of english policy*.

Ainsi que les articles : Charles II, James II, Anna dans la *National Biography*.

Parmi les livres français ou traduits en français, on trouvera des renseignements et des récits dans :

MACAULAY. — *Histoires des règnes de Jacques II et Guillaume III.*

GREEN. — *Courte histoire du peuple anglais.*

TAINE. — *Essai sur la littérature anglaise.*

BOUTMY. — *Développement de la Constitution anglaise.*

On a vu comment le Parlement avait enlevé au roi la souveraineté que lui restitua ensuite l'armée. Il reste à examiner par quelles transformations la monarchie anglaise devint une monarchie parlementaire. L'histoire de ces transformations se divise en deux périodes : la première, qui va jusqu'en 1688, comprend les tentatives du roi pour introduire en Angleterre le catholicisme et l'absolutisme. Ces tentatives aboutissent à l'expulsion du roi avec l'aide du stathouder de Hollande. — Dans la seconde période, qui va de 1688 à 1714, le régime parlementaire s'établit peu à peu sous les règnes de Guillaume III et de sa fille Anne.

Première Période. — La restauration de Charles II fut le rétablissement absolu de l'ancienne Constitution. La Convention, qui avait rappelé le roi, avait déclaré que, suivant les lois anciennes et fondamentales, le gouvernement du royaume revenait au roi, aux lords et aux communes.

Le roi a conservé toutes ses prérogatives, les promesses qu'il a faites ne concernent que l'oubli du passé et ne l'engagent pas pour l'avenir ; il choisit comme auparavant ses ministres, ses juges et ses évêques ; les lois ne se font qu'avec son consentement, le Parlement ne peut se réunir que sur sa convocation. Il est vrai qu'il lui est nécessaire de le convoquer pour avoir des subsides ; mais, dès 1661, le Parlement lui ayant voté un impôt pour sa vie durant, Charles est débarrassé de cette dernière entrave. Il ne lui manque alors pour ressembler tout à fait à un roi absolu du continent, que de posséder une armée permanente : sa garde ne compte que 5.000 hommes.

Le Parlement n'a toujours aucun pouvoir pratique ; cependant la dernière révolution lui a fait acquérir de l'expérience et lui a donné de l'importance par l'habitude qu'on a prise de le considérer comme un rouage essentiel du gouvernement.

L'Eglise a fait alliance avec le roi. Les évêques déclarent nécessaire pour le salut l'obéissance sans restriction au roi. Les ecclésiastiques doivent prêter ce serment : « Je déclare qu'il est illégitime de prendre sous aucun prétexte les armes contre le roi ». L'Eglise proclame ainsi l'absolutisme royal par réaction contre la Révolution dirigée à la fois contre le roi et l'Eglise. — Une théorie formulée à la même époque par un laïque, Hobbes, dans son *Leviathan*, est également absolutiste. Hobbes, qui, le

premier, cherche la raison du gouvernement en dehors de la tradition ecclésiastique, part de l'état de nature, qui, pour lui, est la guerre. Pour la faire cesser, les hommes font un contrat avec le souverain : ils se dépouillent de leur droit naturel ; en retour, celui-ci leur donne et maintient la paix. La souveraineté, le droit de commander ne peut se partager : le souverain doit être absolu.

Les deux pays voisins, l'Ecosse et l'Irlande, que Cromwell avait réunis à l'Angleterre, se séparent de nouveau. Leurs Parlements particuliers sont rétablis, et le premier acte du Parlement d'Ecosse est de faire brûler le Covenant et exécuter Argyle. — En Irlande, on fait un partage du territoire entre les anciens et les nouveaux colons, mais ce partage est presque toujours à l'avantage de ces derniers.

Nous ne nous occuperons dans cette leçon que de l'histoire de l'Angleterre proprement dite.

En 1661, Charles II convoqua un nouveau Parlement pour remplacer la Convention. Personne n'en fut exclu, pas même les catholiques. Il fut presque entièrement composé d'évêques, tout dévoués au roi. Aussi Charles le conserva-t-il jusqu'en 1679 : ce fut un autre long Parlement. Des trois partis entre lesquels se partageaient les Anglais, les catholiques n'osaient pas encore se montrer ; les presbytériens, qui formaient l'Eglise officielle en Ecosse, étaient réduits à rester des dissidents sans grande influence ; les anglicans dominaient dans le pays et au Parlement. Quant aux indépendants, ceux qui avaient pu échapper à l'extermination se cachaient.

Charles II distribua les affaires du gouvernement entre un petit nombre de personnes qui se réunirent dans son cabinet ; ce fut l'origine du *Cabinet*, qui remplaça le *Privat Council*, composé d'un bien plus grand nombre de membres. Les questions de politique sur lesquelles délibère ce cabinet, ont trait à la religion et aux relations extérieures ; on peut même les ramener à ce seul sujet : l'Angleterre soutiendra-t-elle Louis XIV dans son projet d'exterminer les protestants ou aidera-t-elle les protestants contre lui ? Du parti que l'on prendra dépend aussi la résolution qui réglera la question religieuse en Angleterre : l'Eglise anglicane pourra-t-elle tolérer à côté de soi l'existence de l'Eglise catholique et des Eglises dissidentes ? Tout semble, en ces deux questions, dépendre de la volonté royale.

Charles II est officiellement anglican, mais il incline depuis longtemps vers le catholicisme : lui et son frère ont même épousé des princesses catholiques. Cependant il ne laisse pas d'être très jaloux de sa prérogative de chef de l'Eglise anglicane.

Mais ses convictions n'ont pas de profondeur : il est sceptique et sans scrupule : sa seule règle de conduite, c'est d'éviter tout ce qui pourrait lui faire perdre sa couronne et le contraindre à voyager de nouveau. Du reste il se conduit en épicurien, affiche ses maîtresses et leur donne le titre de duchesses ; sa cour devient un objet de scandale pour les puritains ; la littérature et le théâtre sont extrêmement licencieux.

La conduite du frère du roi, Jacques d'York, contraste fortement avec la sienne : Jacques est un bon père de famille, minutieux et rangé ; mais son esprit est faible et son caractère obstiné à l'excès.

Tous deux ont laissé un mauvais souvenir dans l'esprit des Anglais : ce n'est pas qu'ils soient différents des autres souverains de cette époque ; mais il leur était échu un royaume où l'opinion avait une certaine force, alors que partout ailleurs la tyrannie ne soulevait aucun murmure.

Dans la courte période qui va de 1660 à 1661, les presbytériens avaient fait la révolution ; leur influence ne dura pas. Dès 1661, les anglicans dominent avec Clarendon, chef du parti cavalier anglican. Cette domination durera jusqu'en 1667.

Clarendon tenta d'établir la conformité par toute l'Angleterre. Le Parlement prit dans ce but deux mesures concernant, l'une les laïques, l'autre les ecclésiastiques. Par la première, quiconque veut entrer dans un corps ou corporation, doit, selon le rite anglican, déclarer renoncer au covenant et attester l'illégitimité de la rébellion. Cette mesure, dite « corporation act », est dirigée contre les presbytériens, qui dominent dans les corps municipaux. — L'autre mesure, ou « Act of conformity », édicte que tout pasteur devra se servir du *Prayer Book*, déclarer qu'il approuve son contenu, promettre de n'introduire aucun changement dans l'Eglise ou l'Etat, enfin nier qu'on ait jamais le droit de se révolter contre l'autorité royale. — Les pasteurs devaient se conformer en 1662. Deux mille non conformistes furent expulsés d'un seul coup. Ils errèrent misérablement ; quand ils prêchaient, on les mettait en prison. Les prisons en furent bientôt pleines. Ils formaient la portion la plus active de l'Eglise, qui désormais devint une machine gouvernementale sans activité propre, et sans vie.

Cependant Charles II essaya de s'interposer, mais sans grande énergie. Il céda bientôt et laissa le Parlement édicter des peines sévères dans le « Conventicle act », contre ces non-conformistes irréductibles dont le type populaire est Bunyan. Toute réunion religieuse de plus de cinq personnes est un délit punissable d'amende, de prison et de déportation. Tout pasteur qui re-

fuse le serment est exilé à cinq milles au moins du bourg qu'il administrait.

A l'extérieur, Clarendon s'engagea dans la guerre de Hollande. Cette intervention fut malheureuse. La peste, puis l'incendie (1666) ajoutent au mécontentement général. Clarendon, après avoir conseillé de lever des subsides sans l'autorisation du Parlement qu'il veut dissoudre, est contraint, en 1667, de quitter le pouvoir.

Dans une troisième période du règne de Charles II, de 1667 à 1673-4, le cabinet qui gouverne est connu sous le nom de « Cabale ». Il est composé de deux catholiques, deux anglicans et un presbytérien, Shaftesbury, un sceptique que son amour du pouvoir fait s'appuyer sur les presbytériens. Charles II paraît alors avoir le dessein que voudra plus tard réaliser son frère Jacques : il manifeste l'intention d'amener les Anglais à tolérer les catholiques. Le 23 janvier 1669, il réunit un certain nombre de catholiques chez son frère d'York, et là, les larmes aux yeux, leur déclare que lui aussi est catholique, et leur demande ce qu'ils lui conseillent de faire pour favoriser les catholiques. Le 9 novembre 1669, il confie à de Torcy, l'ambassadeur du roi de France, qu'il est résolu à rétablir le catholicisme, qu'il va faire paraître une déclaration de tolérance, qu'il compte, en cas de résistance, sur l'appui de Louis XIV. Ce sont les conditions de cet accord religieux qui font l'objet du traité secret de Douvres, dissimulé par un autre traité public.

Le grand obstacle, dans un pareil dessein, était l'hostilité que ne manquerait pas de montrer le Parlement. Charles II commence par prendre des mesures détournées : il s'allie avec Louis XIV contre les Hollandais, suivant en cela la vieille politique des cavaliers. En 1672, Charles II se décide ; par sa déclaration d'indulgence, il essaye de s'appuyer sur les deux partis extrêmes : les presbytériens et les indépendants d'une part, et les catholiques de l'autre.

Le Parlement, tout entier anglican, n'accepte pas cette tolérance qui, à ses yeux, n'est que le prélude du rétablissement du catholicisme. Les dissidents protestants ne veulent pas non plus profiter de la tolérance avec les papistes. La déclaration d'indulgence suspendait toutes les poursuites commencées ayant un objet religieux. Le culte était libre, sauf pour les catholiques qui ne pouvaient célébrer la messe qu'à huis clos. Le *Country Party*, composé des évêques et des dissidents, se forme pour combattre le papisme renaissant.

En 1673, le Parlement commence la lutte par le « Test Act »,

qui débute par la déclaration que toute loi pénale en matière religieuse ne peut être suspendue qu'avec le consentement du Parlement. Puis il est ordonné que quiconque entre dans un emploi civil ou militaire doit jurer allégeance, signer une déclaration contre la transsubstantiation, recevoir les sacrements suivant le rite anglican. C'est exclure les catholiques du gouvernement, comme on a exclu les dissidents de l'Eglise.

Shaftesbury se met alors à la tête du Country Party et provoque une agitation dont le but est d'exclure du trône le catholique Jacques d'York, héritier de Charles II. Shaftesbury est renvoyé et remplacé par Danby (1674). — La campagne anti-catholique en devient plus violente : un faux complot est machiné, et l'on se sert des dépositions de Titus Oates pour poursuivre et exécuter un grand nombre de catholiques. Un bill exclut les catholiques du Parlement ; mais Jacques d'York est pourtant excepté. Enfin le Parlement, dont l'attitude avait contraint déjà Charles à se retirer de la guerre de Hollande, connaît le traité de Douvres : il veut mettre Danby en accusation. Charles se décide à le dissoudre (1679).

Le nouveau Parlement est formé d'anglicans et de presbytériens. Les premiers ont la majorité dans le pays, mais non dans ce Parlement où les bourgs dominent. Les presbytériens se divisent : les uns, avec Shaftesbury, veulent exclure Jacques du trône et proposent un bill d'exclusion ; les autres se contenteraient d'un bill de « sécurité », qui ôterait toute autorité à Jacques, tout en lui laissant le titre de roi. Le bill d'exclusion passe ; mais les lords le rejettent (1680). — Les exclusionnistes organisent l'agitation par des pétitions. C'est alors que prennent naissance les deux partis fameux : les whigs et les tories. Le premier mot, cri des paysans écossais pour exciter les chevaux rebelles, désigne le parti qui veut l'autorité royale limitée en face des partisans de l'autorité absolue, dans les limites toutefois où elle avait été contenue jusque-là, qui empruntent le nom de tories à des brigands irlandais.

Le bill d'*Habeas corpus*, que fit passer le Parlement sur ces entrefaites, enlève au roi le droit de détenir un prévenu ou un suspect, s'il n'a obtenu du juge le droit d'*Habeas corpus*.

Les whigs proposent comme candidat à la succession de Charles son fils naturel : Monmouth. Ils s'appuient au dehors sur la Hollande et Guillaume d'Orange.

Charles dissout ce Parlement indocile et convoque un troisième Parlement à Oxford. Les dissidents y dominent. Les whigs, qui avaient pris la précaution de venir en armes, présentent un bill

d'exclusion dès les premières séances. Charles dissout ce troisième Parlement en prétextant de l'appareil guerrier des députés pour les appeler rebelles.

Le roi se décide à se passer de Parlement. La terreur se tourne contre les dissidents; on use de leurs machines. Une imitation du complot de Titus Oates coûte la vie à de nombreux accusés. Charles II renforce le parti tory en obligeant des bourgeois, qu'il accuse d'avoir abusé de leurs privilèges, à abandonner leurs chartes. Le gouvernement les modifie de telle sorte que les royalistes y acquièrent la domination. Enfin, outre les six régiments qu'il possède aux Pays-Bas, le roi s'entoure d'une armée de 9.000 hommes.

Lorsqu'il meurt, Charles II a toute la figure d'un roi absolu.

Le Parlement que convoqua Jacques II à son avènement fut entièrement royaliste. Dès le commencement, il accorda au roi un subside de 2 millions de livres et pour sa vie durant. Jacques en profite pour renforcer son armée et en organiser une autre en Irlande, après promesse toutefois de ne porter aucune atteinte à l'état religieux du royaume.

Les presbytériens essaient de s'agiter et soutiennent Monmouth, qui s'est révolté contre son oncle. Monmouth est pris et la révolte est réprimée impitoyablement. Le lord chief of justice Jeffries a laissé son nom attaché à cette répression : 350 personnes furent pendues, 800 vendues. La garantie du jury fut absolument illusoire dans tous ces jugements.

Ce ne fut pas là pourtant ce qui aliéna les Anglais à leur roi : Jacques prétendit dispenser les catholiques de l'obligation du Test ; les Jésuites parurent à sa cour en costume ecclésiastique et ouvrirent des écoles. Enfin il s'allia ouvertement à Louis XIV.

La lutte s'engage alors. Les anglicans et les dissidents sont de nouveau réunis contre les catholiques. Cependant ils n'osent que protester respectueusement d'abord.

Jacques dissout le Parlement, crée une multitude de pairs, enjoint aux sherifs de veiller à ne laisser envoyer que des députés favorables à l'abolition du Test. Il n'atteint pourtant pas son but.

La lutte ne s'engagera vraiment qu'en 1688 après la déclaration d'indulgence. Les évêques, qui avaient refusé de lire cette déclaration en chaire comme illégale, furent déferés pour libelle au Banc du Roi et acquittés. La joie fut universelle sans que la révolte éclatât encore. Il fallut que la reine accouchât d'un fils et que, par là, les catholiques parussent devenir les maîtres pour que les Anglais appellassent enfin Guillaume d'Orange.

Deuxième Période. — La Convention élue alors fut un Parlement convoqué en dehors des formes. Les whigs, en majorité, veulent déclarer le trône vacant ; les lords s'y refusent. On offre la régence à la fille de Jacques, femme de Guillaume ; celui-ci refuse d'être « l'huissier de sa femme ». Il accepte le titre de souverain conjoint.

Le Parlement rédige alors la Pétition des Droits. Après l'énumération des actes illégaux de Charles II, le bill les déclare abusifs. Le roi n'a pas le droit de lever une armée, de l'argent, de dispenser des lois, de changer la religion. Les sujets ont droit à de libres élections, ils doivent être jugés régulièrement, ils peuvent faire des pétitions.

Implicitement, la révolution de 1688 a changé la conception du pouvoir. Jusque-là le roi était supérieur à la nation. C'est maintenant la nation qui est supérieure au roi, car c'est elle qui a appelé Guillaume au trône. Les rois précédents s'étaient fait donner l'impôt à vie ; le Parlement déclare l'impôt annuel. L'armée permanente est rendue peu redoutable, car le soldat doit rester citoyen et justiciable des tribunaux ordinaires. Ce n'est que par un bill que le Parlement vote chaque année que les officiers ont le droit de juger leurs hommes.

Un bill de tolérance régla les affaires religieuses ; un certain nombre de sectes furent tolérées ; les autres, ainsi que les catholiques, exclues. En outre, le serment d'allégeance fut exigé : sept évêques, qui le refusèrent, furent déposés.

Les questions religieuses écartées, les questions politiques passent au premier plan.

Dans la période qui s'étend de 1688 à 1714, le gouvernement parlementaire est seulement esquissé ; il n'est pas absolument réalisé. En théorie le Parlement est souverain, mais il n'a aucun moyen d'exercer cette souveraineté. C'est le roi qui gouverne : en effet, aussi longtemps que le roi choisit les ministres à sa volonté, le Parlement n'est pas le maître, il n'a aucune action sur le gouvernement, parce qu'il n'a aucune action sur ses agents principaux, contre lesquels il n'a d'autre arme que la mise en accusation.

Le règne de Guillaume III se passa tout entier en guerres et en conflits. Ces conflits naissaient des fortes dépenses que causaient, d'une part, la munificence royale pour les favoris que Guillaume gratifiait de pensions et de terres, et d'autre part les guerres soutenues sur le continent, en Ecosse, en Irlande. La dette monta de 16 millions de livres en 1688 à 40 millions en 1714. — Mais ces conflits n'avaient pas de solution régulière, le Parlement n'avait pas une conduite cohérente. Les députés des Communes assistent

du reste très irrégulièrement aux séances, et cependant tout dépend des membres présents.

Enfin, sur le conseil de Sunderland, Guillaume prend ses ministres d'accord avec le Parlement (1693), pensant qu'ainsi le Parlement sera plus disposé à lui accorder des subsides. C'est le premier essai de gouvernement parlementaire, mais ce régime s'applique sans plan préconçu.

La dette nationale permanente donne naissance dès cette époque à une classe de rentiers intéressés au maintien du gouvernement par le désir d'être payés régulièrement.

A la mort du fils de l'héritière Anne, le Parlement écarta les héritiers catholiques et appela par un acte les héritiers protestants au trône, quoiqu'ils fussent parents plus éloignés de la famille régnante : l'héritage d'Angleterre revint ainsi à Sophie de Hanovre et à ses descendants (*Act of settlement*, 1701).

Le Parlement fixait aussi dans la même loi que le roi devait être toujours en communion avec l'Eglise d'Angleterre, qu'il ne devait nommer aucun étranger aux charges de la couronne, qu'il ne pouvait révoquer un juge que sur la demande du Parlement.

Anne resta pendant son règne sous l'influence de sa favorite, lady Marlborough, et le pouvoir appartint de fait au mari de celle-ci. Marlborough s'appuie sur les deux partis tant qu'il y trouve un appui pour sa politique guerrière. Personnellement tory, il s'allie aux whigs, lorsque les tories sont fatigués de la guerre. Dans une tentative que font les tories (1703) pour exclure leurs adversaires de la vie politique par un Test, Marlborough soutient ses nouveaux alliés. Les lords rejetèrent le projet.

Anne, anglicane et intolérante, et de plus fatiguée de la guerre, vit d'un mauvais œil ces progrès des whigs. Elle renvoya brusquement ses ministres whigs, remplaça Marlborough par Sir John Bolingbroke. Les tories, revenus ainsi au pouvoir, affaiblissent leurs ennemis par deux mesures importantes : un acte remet en vigueur les lois contre les dissidents ; un autre établit qu'il sera nécessaire à l'avenir de posséder un revenu de 200 livres en terre pour pouvoir devenir membre du Parlement.

Le fait le plus marquant du règne est l'union de l'Ecosse avec l'Angleterre. L'Ecosse, séparée de l'Angleterre par la religion et les jalousies de commerce, pouvait, à la mort d'Anne, se donner à un Stuart. Les commissaires des Parlements de Londres et d'Edimbourg s'abouchèrent en 1702. Les Ecossais prétendent conserver l'Eglise presbytérienne ; les Anglais ne veulent pas leur laisser partager leurs privilèges commerciaux. Après de longs tiraillements, l'Act of Union (1707) fond les deux royaumes en un seul :

la Great Britain sous les rois anglais, et un seul Parlement ; les Ecossais envoient 45 députés aux Communes et 16 aux Lords ; ils gardent leurs lois et leur Eglise ; la monnaie et les règlements commerciaux leur sont communs avec les Anglais. L'entrée des Ecossais dans la vie politique fortifie le parti whig.

L'Irlande souffre toujours d'une situation d'exception : le Parlement de Dublin édicte des peines sévères contre les prêtres catholiques, et les protestants ne sont pas plus favorisés par le Parlement anglais, qui interdit les importations d'Irlande, afin de protéger les éleveurs d'Angleterre.

A l'avènement de Georges, en 1714, le régime parlementaire est établi.

Ce régime n'est pas l'œuvre de la révolution de 1648 ; il a été établi par deux séries de légères modifications. La révolution de 1688 a proclamé la souveraineté théorique du Parlement, elle s'affirme en pratique sous les règnes suivants, où le Parlement se confond avec le ministère. Le régime parlementaire ne consiste pas en effet dans un partage de pouvoir entre le roi et le Parlement, ni dans un contrôle de celui-ci sur celui-là, mais dans l'attribution des deux pouvoirs exécutif et législatif au Parlement. C'est ce qu'on voit en Angleterre, où le Parlement détient le pouvoir exécutif en faisant toujours entrer au ministère les chefs de sa majorité. Ce régime est donc créé dès le commencement du XVIII^e siècle ; il va s'organiser complètement au cours de cette époque.

G. P.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

COURS DE M. E. DROZ

(Faculté des Lettres de Besançon.)

Taine. — Philosophie de l'art.

DE LA PRODUCTION DE L'ŒUVRE D'ART.

Ch. II. — *De la production de l'œuvre d'art.* — Les fautes de doctrine sont moins graves dans ce chapitre ; on n'y trouve pas, comme dans le précédent, des contradictions formelles de principe à principe. Les erreurs de Taine se ramènent presque toutes à des

omissions, et les omissions consistent en ce que les conditions nécessaires des choses lui en ont paru les conditions suffisantes, si bien qu'il a confondu partout le possible avec le fait, sans prendre garde aux circonstances nombreuses qui s'interposent si souvent entre l'un et l'autre. De plus, les exemples historiques qu'il a allégués à l'appui de son analyse théorique, nous le montrent, comme toujours, historien insuffisamment informé et philosophe prématuré d'une histoire dont le détail lui échappe.

La loi de la production de l'œuvre d'art est celle-ci : « L'œuvre d'art est déterminée par un ensemble qui est l'état général de l'esprit et des mœurs environnantes », ce qui se prouve par deux sortes d'arguments, démontrant qu'en fait cette dépendance est rigoureuse, et qu'elle l'est parce qu'elle doit l'être. De même qu'il y a une température physique, qui est nécessaire à la vie des plantes, de même « il y a une température morale qui est l'état général des mœurs et des esprits, et qui agit de la même façon que l'autre ». — La question n'est pas aussi simple que paraît le croire Taine. Pour reprendre sa comparaison, il n'est pas douteux que certaines conditions climatiques sont nécessaires, par exemple, à l'existence et à la fructification de la vigne ; mais, pour que ce possible passe au fait, il faut d'abord que les graines soient données, et l'existence de la graine n'est pas un effet du milieu, comme le reconnaît Taine ; d'autre part, ces conditions climatiques peuvent être réalisées, sans que le possible se réalise, si d'autres conditions se mettent en travers. D'abord ces conditions climatiques ne sont réalisées qu'en moyenne, et l'humidité d'un été même méridional peut laisser ou faire empoisonner les vignes par le mildiou ; ensuite ces conditions climatiques étant réalisées en perfection, elles peuvent être plus favorables encore à certains ennemis de la vigne qu'à la vigne elle-même : tel a été le cas pour nos vignes franc-comtoises, où le phylloxera ne faisait que de moindres ravages, jusqu'à ce que la chaleur exceptionnellement longue de certains étés eût donné à l'insecte une occasion rare chez nous d'arriver à sa forme parfaite, de se reproduire et de pulluler. De même certains peuples peuvent être, par certaines conditions, les plus générales, et toujours nécessaires celles-là, en état de développer certains arts, non sans en être empêchés par certaines conditions défavorables.

En second lieu, après avoir provisoirement accepté la comparaison de Taine, il conviendrait d'examiner d'un peu près jusqu'à quel point l'analogie qu'elle suppose est exacte. Température physique et température morale, soit ; mais ici graine de plante, olivier ou houblon, là âme d'homme, Italien ou Germain ; malgré

tout ce que l'on est disposé à concéder au sujet des différences qui séparent les races, l'unité psychologique humaine n'est-elle pas plus marquée que l'unité végétale terrestre ? Je me contente de poser la question, en indiquant le sens de la réponse que j'y ferais. Je rappellerai aussi que ce genre de comparaison est très vieux, et, pour ne pas remonter plus haut, que Fontenelle, au commencement de sa *Digression sur les anciens et les modernes* (janvier 1688), a examiné un problème assez semblable à celui qu'ici Taine suppose résolu. Les arbres des divers siècles, dit-il, sont égaux entre eux (et vous devinez ce qu'il se promet de cette affirmation, exacte ou fausse). Mais on objecte que ceux des divers pays sont inégaux, et que par conséquent il en peut être de même des esprits. Fontenelle n'admet pas cette assimilation, parce que la matière de l'esprit humain lui paraît infiniment plus plastique (et même trop sans doute) que la nature des arbres. Pour l'acclimatation, l'art et la culture font, dit-il, beaucoup plus sur les esprits que sur les plantes, et nous n'aurions pas tant de peine à prendre dans nos écrits le génie italien qu'à élever des orangers dans notre climat. Les esprits se forment les uns les autres. Si nous lisons des livres grecs, c'est comme si nous n'épousions que des Grecques. — Faites dans ces raisons la part de l'exagération ; mais il est certain qu'elles contiennent aussi une part de vérité, propre à corriger ce qu'il y a d'excessif dans l'identification établie par Taine entre l'esprit humain et la flore terrestre, considérés l'un et l'autre par rapport aux effets de l'ambiance.

Il n'en est pas moins vrai que, comme il le dit, mais non pas dans la mesure où il le croit, la température morale fait une sélection entre les diverses espèces de talents. Il suppose un état général de tristesse, tel qu'il a régné, assure-t-il, en Europe, du ^{III}^e au ^X^e siècle de notre ère. Les malheurs qui attristent le public attristent aussi l'artiste ; il a été élevé par des personnes mélancoliques ; il ne voit autour de lui que sujets d'affliction, ce qui aggrave ses propres maux, d'autant qu'il est plus foncièrement artiste ; car ce qui le fait artiste, c'est l'habitude de dégager dans les objets le caractère essentiel et les traits saillants ; « et son œuvre, à laquelle auront contribué secrètement des millions de collaborateurs inconnus, sera d'autant plus belle qu'outre son travail et son génie, elle contiendra le génie et le travail du peuple qui l'entoure et des générations qui l'ont précédé. »

Vous concevez quelle série d'obstacles s'oppose à ce que l'œuvre de cet artiste soit joyeuse. Même chose se passera dans le cas d'une joie générale ; même chose dans le cas intermédiaire, mêlé de joie et de tristesse.

A l'encontre ou à côté de ces affirmations logiques, on peut poser en principe : 1° que jamais une société tout entière n'a pu être d'une manière continue dans un état général de joie ou de tristesse, le malheur des uns étant fait en général du bonheur des autres, et réciproquement ; que, par exemple, dans cette période du m^e au x^e siècle de notre ère, les oppresseurs avaient leurs joies et leurs plaisirs, qui ont pu et dû se traduire dans une littérature sans tristesse (1) ; — 2° que les opprimés eux-mêmes ont eu leurs heures de joie et de plaisir, que certains d'entre eux, suivant leur tempérament, ont pu et dû chanter, comme d'autres chantaient leurs tristesses ; nous savons, en effet, que le pauvre peuple, dans l'histoire de notre pays, a de tout temps eu ses fêtes, où l'esprit de bouffonnerie se donnait licence ; — 3° que l'homme peut, comme le prouvent de nombreux exemples, chanter ce qu'il aime et ce qu'il rêve, aussi bien que dépeindre ce qu'il souffre et ce qu'il a ; que la littérature peut être un délassement aussi bien qu'un épanchement, une œuvre de l'imagination qui souhaite on redoute aussi bien que de la sensibilité qui jouit ou qui pâtit ; — 4° que l'extrême misère détruit la liberté d'esprit nécessaire à la composition de l'œuvre littéraire ; et que l'œuvre littéraire triste est faite pour donner des soupçons sur la tristesse réelle de l'auteur.

Mais Taine ne se borne pas à ces exemples schématiques ; il annonce qu'il va en chercher d'autres dans l'histoire, et il se propose de montrer à l'œuvre dans la production de l'œuvre d'art « la température morale » de l'antiquité grecque et romaine, du moyen âge féodal et chrétien, des monarchies nobiliaires et régulières du xvii^e siècle, enfin de la démocratie industrielle régie par les sciences dans laquelle nous vivons aujourd'hui. Nous examinerons rapidement le développement qu'il donne à ces exemples et ce qu'il prétend en tirer.

A. — Sur l'art grec, qui, outre un paragraphe de ce chapitre, a fourni matière à une étude spéciale de Taine, la *Philosophie de l'art en Grèce* (au sujet de ce livre et de l'explication qu'il promet sans la donner, v. Scherer, t. IV, p. 26), sur l'art grec, dis-je, et sur la façon dont Taine l'a compris, je me suis adressé, selon mon habitude, à un homme compétent ; et voici le sens de ce que m'a écrit à ce sujet l'éminent archéologue Edmond Pottier, dont l'amitié me fait trop d'honneur pour que j'épargne sa modestie en cachant son nom. D'abord il m'a adressé de très vifs reproches sur la sévérité avec laquelle j'ai jugé Taine critique littéraire. — Vous vous rappelez l'anecdote contée par Chamfort, je crois, sur une conversa-

(1) V. Renan, *Mélanges d'histoire*, l'Art du moyen âge, p. 238.

tion entre d'Alembert et un juriste de Genève, au sujet de Voltaire. Il est vraiment universel, disaient-ils à l'unisson ; et ils reprennent ensemble : il sait tout. Puis le Genevois ajoute : « Il n'y a que la science du droit où je le trouve un peu faible. » D'Alembert : « Et moi, les mathématiques. » — J'ai consulté au sujet de Taine plusieurs spécialistes, qui l'ont trouvé excellent partout, sauf dans leur partie, et qui tous m'ont reproché de n'en pas être satisfait dans la mienne.

En somme, Taine explique la naissance de la statuaire en Grèce par le culte du corps (vous savez comment et vous savez pourquoi, et il arrive à cette formule : « La Grèce a si bien fait du bel animal humain son modèle qu'elle en a fait son idole, et qu'elle le glorifie sur terre en le divinisant dans le ciel. — De cette conception naquit la statuaire. » J'étais tenté de me demander d'abord si tous les dieux grecs étaient beaux, si Héphæstos n'était pas boiteux, etc. ; mais je suis las de paraître chercher chicane à Taine, et j'aime mieux le laisser critiquer par un de ses défenseurs : « De cette conception naquit la statuaire. — Proposition complètement erronée, s'écrie M. Pottier. Si Taine avait regardé la statuaire primitive, il aurait compris qu'elle est née là, comme partout, du désir de faire ce qu'on appelle en termes d'atelier des bons dieux, mais que le souci de la forme n'y existe point encore. Il fait commencer la statuaire au ^v^e siècle, c'est-à-dire quatre ou cinq cents ans trop tard. C'est encore par une idée religieuse qu'on a fait au ^v^e siècle des statues d'athlètes qu'on plaçait dans les sanctuaires. On eût bien étonné les sculpteurs grecs en leur disant qu'ils ne se préoccupaient que du bel animal humain. L'art pour l'art est une idée entièrement moderne. »

Selon Taine, une des conséquences de ce culte grec pour « le bel animal humain » est que les Grecs ne sont pas tentés de subordonner le corps à la tête. « Ils ne sont pas préoccupés comme nous par l'ampleur du front pensif, le froncement du sourcil irrité. » Vous n'avez qu'à vous retourner, Messieurs, pour apercevoir dans cette admirable statue grecque de Démosthène « l'ampleur du front pensif, le froncement du sourcil irrité » ou anxieux. « Si Taine, m'écrit M. Pottier, avait regardé les produits de l'école de Pergame et de toute la période hellénistique en général, il n'aurait vu que cela. Même le buste du Jupiter d'Otricoli offre ces caractères. Cette impassibilité n'est propre qu'à la statuaire du ^v^e siècle. Taine ne raisonne que sur elle, parce qu'au fond il ne connaît bien qu'elle. L'art grec est infiniment plus complexe et plus varié qu'il ne le fait. » Je m'en tiens à ces deux critiques principales, non sans mettre à votre dispo-

sition les autres, dont plusieurs sont curieuses et importantes. Mais celles-là suffisent à convaincre Taine des deux fautes qu'il faut partout lui reprocher : information incomplète ; systématisation d'un groupe par la suppression de parties du groupe. Avant de montrer l'influence de la « température morale de la Grèce sur la statuaire grecque », il aurait fallu commencer par connaître la statuaire grecque.

B. — C'est ensuite le moyen âge dont la température morale a fait pousser ce fruit, la cathédrale gothique, et voici comment : les invasions, l'oppression, la misère surexcitent la sensibilité, créent l'amour chevaleresque et mystique, et poussent l'homme à l'extase religieuse où l'on oublie cette terre, vallée de larmes. De là l'architecture gothique, fermée et au jour sombre, aux formes symboliques et bizarres, aux ornements infinis. « On dirait qu'elles veulent atteindre en même temps l'infini dans la grandeur et l'infini dans la petitesse, accabler l'esprit des deux côtés à la fois par l'énormité de la masse et par la prodigieuse abondance des détails. Il est visible qu'elles se proposent pour but une sensation extraordinaire, celle de l'éblouissement et de l'émerveillement. » Universelle en Europe, cette architecture, propre à un âge de moines et de chevaliers, « exprime et atteste la grande crise morale, à la fois malade et sublime, qui pendant tout le moyen âge a exalté et détraqué l'esprit humain ».

Laissez-moi vous rappeler d'abord le discrédit où l'architecture gothique était tombée en France dès le xvi^e siècle ; vous connaissez à ce sujet des témoignages méprisants de plusieurs de nos classiques. Voici un passage curieux du poème de *Saint-Paulin*, où Charles Perrault, ancien « commis des bâtiments », exprime donc d'une manière presque officielle l'interprétation de l'art gothique par le grand siècle (1686). — C'est au chant iv ; Paulin examine le palais du roi Gontaire à Carthage :

Ce palais enfermait dans sa riche structure
Ce qu'a de plus charmant la noble architecture,
Et, pour n'en rejeter aucun des ornements,
Le prince avait construit deux corps de bâtiments,
L'un bizarre et hardi, de manière gothique,
L'autre majestueux, imité sur l'antique.
De larges fossés d'eau le premier entouré,
De tours et de donjons fièrement remparé,
Et touchant presque au ciel de sa cime orgueilleuse,
Marquait des inventeurs l'audace belliqueuse.
Dans la cour, cent piliers divisés en deux rangs,
Ornés de chapiteaux tous entre eux différents,
Portent, faibles et longs, sur leurs tiges menues,
Des voûtes qu'on admire en être soutenues,

Et d'où pend, pour parer leur superbe lambris,
 Un amas d'ornements, dont l'art même est surpris.
Paulin voit que les Goths ne mirent leur adresse
Qu'à montrer de l'esprit et de la hardiesse,
 Et remarque à quel point ces peuples fiers et vains
 Méprisèrent le goût des Grecs et des Romains.
 Euric le mène ensuite au second édifice,
 Où règne le bon sens avec moins d'artifice.
 Son œil se plaît d'en voir la solide beauté
 Et l'air majestueux de sa simplicité,
 Dignes des premiers Grecs et des maîtres du monde,
 Où brille même encor leur sagesse profonde.

Je saute d'un bond à Chateaubriand, qui passe pour avoir ressuscité chez nous le goût du gothique. A la vérité, il ne revendique pas pour lui-même cet honneur. Dans le chapitre du *Génie du christianisme* (Beaux-Arts, l. I, ch. 8) qu'il consacre aux églises gothiques, il constate qu'elles sont à la mode au moment où il écrit, et il détermine ainsi les causes de cette faveur : c'est que, petits-fils de Gaulois, nous retrouvons dans ces temples de nos pères les forêts de chênes de nos grands-pères. « Nos bois de chênes ont ainsi maintenu leur origine sacrée... tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique. » Et l'architecte chrétien, non content d'imiter ainsi les formes des anciennes forêts, a voulu en reproduire les murmures, et, « au moyen de l'orgue et du bronze suspendus, il a attaché au temple gothique jusqu'au bruit des vents et des tonnerres qui roulent dans la profondeur des bois ». Première interprétation symbolique de la cathédrale gothique ; je me contente de vous la rapporter, sans y insister. Dès lors, le gothique était lancé. C'est une histoire que vous trouverez, par exemple, dans le livre somptueux de M. Louis Gonsse sur l'*Art gothique*, en même temps que vous prendrez des informations techniques dans le volume de M. Corroyer (Bibl. des Beaux-Arts). Mais je vous recommande par-dessus tout l'admirable article *Architecture*, de Viollet le Duc, dans son *Dictionnaire d'architecture*, et une très belle et très pleine étude de Renan, intitulée : l'Art du moyen âge, dans les *Mélanges d'histoire et de voyages*.

C'est à la fois de Stendhal et de Michelet que procède l'interprétation romantique de Taine. Stendhal n'aimait pas le gothique, qu'il comparait volontiers à la littérature emphatique, « qui plaît aux femmes de chambre » ; mais surtout il trouvait l'église gothique triste. Cette impression lui est commune avec notre grand historien et grand visionnaire Michelet, qui voit et entend que la cathédrale gothique est à la fois la plainte d'un souffrant et la prière d'un croyant : c'est là-dessus que Taine a

encore enchéri. Tristesse et souffrance, l'ombre des grandes nefs et la lumière sanglante des rosaces ; élan de l'âme vers Dieu, l'ogive substituée au plein cintre, les colonnettes fines et sveltes substituées aux lourds piliers, et les clochers qui s'élancent vers le ciel. Notre regretté Castan m'a raconté que cette philosophie de l'art gothique faisait toujours rire joyeusement le maître archéologue Quicherat. Voici en effet ce que paraît nous enseigner à ce sujet l'histoire :

D'abord Taine a terminé au ^x^e siècle la période la plus malheureuse du moyen âge, et l'architecture gothique, d'après l'évaluation la plus hâtive, naît au commencement du ^{xii}^e siècle ; encore convient-il de remarquer que les souffrances de nos pères, pendant cette période, (souffrances trop réelles, hélas !) ont été aggravées encore par l'imagination ou la crédulité des historiens. En particulier, c'est une pure légende que la prétendue terreur de l'an mil (1). A partir du ^{xi}^e siècle, et jusqu'aux désastres de la guerre de Cent Ans, à travers des vicissitudes diverses, le peuple, aidé souvent par le pouvoir royal contre la tyrannie et les exactions de la féodalité, voit tous les jours s'accroître sa richesse, sa force et par conséquent sa sécurité. Du jour où il se fut assuré le nécessaire, il pensa à mettre dans sa vie plus de commodité et de beauté ; dans cet âge de foi, — car la foi joue là un rôle important que je ne pense nullement à diminuer, — son premier luxe fut pour la maison de Dieu. Il suivit et perfectionna les exemples que lui avaient donnés d'abord des abbayes puissantes, comme Cluny et Cîteaux. Les architectes laïques, comme il est naturel, mirent plus de libre variété dans l'application des règles du nouveau genre ; les communes luttèrent entre elles à qui aurait la plus belle cathédrale ; dans la rivalité qui mettait alors aux prises le clergé séculier et le clergé régulier, les évêques voulurent avoir leurs monuments aussi beaux que ceux des moines ; le roi les y encouragea et les aida de son mieux, au moins dans son voisinage. Voilà les circonstances dans lesquelles naquit et se développa le genre gothique. Considérons le maintenant par rapport au genre roman qu'il supplantait.

« Les églises romanes, dit Viollet le Duc, étroites, encombrées par des piliers massifs, sans espace, ne pouvaient convenir aux nombreuses réunions de fidèles dans des villes dont la population et la richesse s'accroissaient rapidement ; elles étaient tristes et sombres, grossières d'aspect... Il fallait élever des églises plus

(1) Pfister, *Etudes sur le règne de Robert le Pieux*, p. 321 sqq.

vastes, dans lesquelles les points d'appui intérieurs devaient prendre le moins de terrain possible, les aérer, les éclairer, les rendre plus faciles d'accès, mieux closes, plus saines et plus propres à contenir la foule. » Vous trouvez là, Messieurs, une explication technique de l'ogive substituée au plein cintre, et des colonnettes substituées aux piliers. Il n'y a pas là une envolée de l'âme vers Dieu, mais seulement une nécessité de construction. Le problème étant de réduire l'épaisseur des piliers pour gagner de la place et du jour, on compensa cette diminution des moyens de soutènement intérieurs, en diminuant les poussées par l'emploi, dans les voûtes et les porches, de l'arc brisé improprement appelé ogive, — sans parler des arcs-boutants qu'on établit à l'extérieur. Il n'y a donc pas là une question de psychologie, mais simplement d'architecture. Si nous voulons en venir à la psychologie, nous avons déjà à constater que le genre gothique a commencé à fleurir dans un temps de progrès et de mieux-être, et que l'église gothique était plus riche, plus riante, plus gaie que l'église romane, qu'il faut donc la considérer comme le symbole d'une âme moins triste.

L'architecture gothique ne tarda pas à tomber en décadence, par l'exagération des mérites qui l'avaient distinguée de l'église romane. L'église, de jour en jour moins soutenue, plus décorée, plus ajourée, plus élancée, finit par sembler un défi aux lois du bon sens et de la pesanteur. Preuve, dit Taine, que l'esprit humain était alors détraqué. Détraqué peut-être, mais comme il l'est toujours. La vérité semble être que ces exagérations, ces paradoxes de l'art gothique furent une conséquence de la triple émulation dont je vous parlais tout à l'heure. Nous avons un journal de Villard de Honnecourt, architecte du ^{xiii}^e siècle, qui nous le montre luttant avec un de ses confrères, Pierre de Corbie, pour inventer des formes nouvelles, qui naturellement ne peuvent guère être originales sans être bizarres, et bizarres sans risquer d'être chancelantes. Renan dit bien : « Ivres de leurs épures, les architectes allaient affaiblissant toujours les masses ; leurs plans sur parchemin les aveuglaient et leur faisaient oublier les exigences de la réalité ». Et Taine lui-même a bien été obligé de convenir que ces tours de force ont eu pour cause chez les artistes le désir d'étonner ; et la meilleure preuve, Messieurs, qu'il ne faut pas ajouter à cette cause-là un besoin religieux et maladif chez le peuple, d'approcher toujours davantage l'église du ciel, c'est que toutes les grandes cathédrales gothiques ont leur légende, où l'on voit le diable intervenir pour achever ces sortes de Babel, égales à l'orgueil et aux

ambitions de l'homme, mais supérieures à ses forces. Remarquez que, même au cours de notre siècle, on a vu se continuer entre les monuments gothiques cette lutte commencée au moyen âge, et qui s'est poursuivie contrairement au bon sens, contrairement à la sécurité publique. Rouen a voulu élever la flèche de sa cathédrale au-dessus de Strasbourg, et, peu après, Cologne s'élevait au-dessus de Rouen. Et la tour Eiffel, qui n'est pas gothique du tout !

Au moment même où l'architecture gothique s'affolait et se « détraquait » ainsi, les âmes étaient si loin de s'affoler et de se détraquer que l'esprit gaulois marque son empreinte sur la cathédrale mystique, en y sculptant des sujets grivois ou obscènes que les fabliaux d'alors avaient popularisés. (V. Viollet le Duc, *v° Fabliau*. Vous comprenez maintenant, j'espère, pourquoi riait Jules Quicherat, et ce que vaut toute cette psychologie de Taine sur l'art gothique, psychologie très ingénieuse, très intéressante, très brillante, qui ferait honneur à un poète, qui ne fait pas honneur à un historien philosophe.

Et si je n'étais pas fatigué de lui adresser des critiques, je voudrais bien savoir comment l'oppression des bourgeois et des vilains a pu surexciter la sensibilité des oppresseurs et créer l'amour chevaleresque et mystique. Et si je n'étais pas dolent pour Taine de ses contradictions étranges, à côté de cette psychologie du peuple maladif, détraqué, illuminé, triste, extasié, qui a créé la cathédrale gothique, je vous mettrais sous les yeux une psychologie, tracée par le même Taine (*La Fontaine et ses fables*), du même peuple gai, malin, vaniteux et bavard, qui dans le même temps créait la littérature gauloise.

C. — Je me suis attardé à cette architecture ; je me contenterai, ou à peu près, de vous analyser les deux exemples qui restent.

La viede cour, née en Italie et en Espagne, a son centre en France au temps de Louis XIV. Alors « l'homme accompli et que tout le monde se propose comme modèle, c'est le grand seigneur admis dans la familiarité du prince, généreux, noble de sentiments comme de naissance, bienséant. C'est ce goût qui a fait la peinture de Poussin et de Lesueur, l'architecture de Mansard et de Perrault, les jardins de Le Nôtre ; tout cela fait « pour des hommes soigneux et observateurs des convenances. » — Mais l'empreinte est encore plus visible dans la littérature ; jamais, en France ni en Europe, on ne poussa si loin l'art de bien écrire. « Le bon style était alors dans l'air. » C'est surtout la tragédie de ce temps qui offre « le plus éclatant exemple de la concordance qui lie ensemble

les hommes et les œuvres, les mœurs et les arts ». Tout y est fait pour plaire à des gens de cour : vérité atténuée, désordre banni, aussi bien celui de l'imagination que celui du langage, pas de conditions basses, de manières violentes, de passions emportées. « On pourrait appeler ce théâtre la peinture exquise du grand monde... Comme l'architecture gothique, il représente une forme tranchée et achevée de l'esprit humain ; c'est pourquoi il est devenu universel comme elle. »

Et comme aujourd'hui les modes de Paris !... Mais j'ai dit ce que j'avais à dire sur le *xvii^e* siècle jugé par Taine dans les leçons sur la préface des *Essais de critique* et dans la leçon sur Racine.

D. — L'homme, aujourd'hui moins opprimé et plus protégé, est aussi devenu plus ambitieux et plus convoiteux, plus malheureux aussi, parce que la vie molle lui fait sentir plus fortement la déception de ses convoitises, et parce qu'il est sceptique. L'homme de ce temps, souffrant d'une maladie qui dure encore aujourd'hui, « c'est l'ambitieux triste et rêveur, le René, le Faust, le Werther, le Manfred, le cœur inassouvi, vaguement inquiet, et incurablement malheureux ». De là le grand développement de la poésie philosophique, lyrique et triste, l'altération et l'enrichissement de la langue, la création de nouveaux genres et de nouveaux caractères ; dans les arts du dessin, le style fiévreux, tourmenté ou péniblement archéologique, l'abondance des talents, le sentiment de la campagne, le développement de la musique.

Jugez ce jugement de notre siècle ; moi je n'en ai plus le temps, et ce n'est pas mon sujet, ou plutôt, à le traiter comme il faudrait, je perdrais de vue mon sujet principal. Je vous renvoie à un article de M. Brunetière, le *Mal du siècle* (*Hist. et Litt.*, t. I), où il y a d'excellentes observations. Et quand on parle de ce mal, derrière la tête convulsée de Werther, je vois le front olympien et tout le visage égoïste du grand Goethe ; derrière René, j'aperçois le Chateaubriand de 1829, plus que sexagénaire, qui s'échappe du salon de M^{me} Récamier pour aller dîner dans une guinguette avec l'auteur des *Enchantements de Prudence*, interprète habile des chansons de Béranger ; derrière Antony, je vois le large sourire du bon nègre géant, l'amant des dix mille et trois, qui n'aima aucune femme, qui les désira toutes, qui en posséda beaucoup et qui ne tua personne ni d'elles ni de lui. Pauvres singes, qui ont pris au sérieux ces illustres menteurs, et à qui il en a coûté la paix de la vie, quelquefois la vie même !

Revenons à Taine. Des quatre exemples qu'il allègue, les deux que j'ai examinés avec quelque détail prouvent que tantôt il ignore les faits, tantôt il méconnaît les causes. Il faut donc croire que la

méthode n'est pas infailible. Voici comment il la résume avec son ordinaire confiance :

On peut établir maintenant quatre termes connexes d'une série, qui arrêtent la détermination de l'œuvre d'art : « Une situation générale qui provoque des penchants et des facultés distinctes ; un personnage régnant constitué par la prédominance de ces penchants et de ces facultés ; des sons, formes, couleurs, ou paroles, qui rendent ce personnage sensible ou qui agréent aux penchants et aux facultés dont il est composé, tels sont les quatre termes de la série... On peut se servir de cette loi dans l'étude des littératures et des divers arts. Il s'agit de redescendre du quatrième terme au premier, et, pour cela, il faut suivre exactement l'ordre de la série. Cette formule, ajoute Taine, ne laisse rien hors de ses prises ; *« elle va jusqu'aux caractères originaux de l'œuvre de chaque grand homme, si on considère le moment particulier de l'art et les sentiments particuliers de chaque artiste. »* Aveu inconscient d'une incroyable ingénuité, et qui peut paraître une réfutation suffisante de Taine par lui-même ! Autrement dit : la formule générale de l'époque embrasse tout, *pourvu qu'on y ajoute les formules particulières de tous les moments de l'époque, qui n'est donc pas homogène, et les formules particulières de tous les artistes, qui ne sont donc pas identiques entre eux, qui au contraire ont chacun, comme le reconnaît Taine (p. 136), des particularités « innombrables et incommunicables ».*

Le problème était résolu ; il ne reste plus qu'à le résoudre.

LITTÉRATURE LATINE

COURS DE M. MICHAUT

(Université de Fribourg.)

La poésie lyrique latine.

CATULLE (*fin de la 1^{re} leçon*).

IV

L'amitié et la haine, l'amour et la jalousie sont les seuls sentiments qui aient animé l'âme et rempli les vers de Catulle. Nous

avons vu qu'il n'y a pas chez lui d'inspiration patriotique ; il n'y a pas davantage d'inspiration religieuse. L'invocation aux dieux de l'épique sur lui-même que je viens de vous citer n'est qu'un cri de douleur et qui reste isolé dans son œuvre ; c'est une de ces prières que le désespoir peut arracher aux âmes les moins religieuses. Mais l'hymne en l'honneur de Diane (xxiv) est un poème laborieux et froid, qui sent l'ode officielle et la poésie de commande, et où l'effort se laisse voir.

Nous aurons donc passé en revue les diverses inspirations lyriques de Catulle, quand nous aurons fait mention de la part de **sentiment personnel qui se trouve encore dans ses poésies étudiées** et savantes. Dans les anciens poèmes épiques, l'aède reste impassible : à part les invocations traditionnelles, jamais il n'intervient de sa personne : il déroule paisiblement devant nous les événements, sans manifester son émotion. Au contraire, dans les « epyllia » composés par Catulle à l'imitation des alexandrins, il se jette sans cesse au travers du récit. Sa vive imagination le transporte dans les temps passés qu'il nous dépeint ; il est le contemporain des héros et des dieux, il les admire et les salue magnifiquement :

« O nimis optato seclorum tempore nati
Heroes, salvet, Deum genus ! o bona mater !
Vos ego sæpe meo, vos carmine compellabo. » (LXIV, 22.)

Et quand il fait un retour aux temps où il vit, c'est avec tristesse qu'il en montre la bassesse et la laideur, qu'il les compare aux siècles « où la piété était en honneur, où les dieux se montraient souvent dans les assemblées des mortels ! » (LXIV, 383.) Aussi, avec quelle ardeur il sympathise avec ses héros ! avec quelle émotion il prend part à leurs malheurs ! « Infortunée, s'écrie-t-il en s'adressant à Ariane, à quels maux incessants t'a condamnée Vénus, en glissant dans ton cœur ces soucis cruels !..... Amour ! enfant divin qui mêles les peines aux joies dans le cœur des hommes, et toi, reine de Chypre, dans quels tourments vous avez jeté la vierge amoureuse, qui soupire pour le blond étranger ! » (LXIV, 72, 95.) Mais, outre ces exclamations et ces digressions lyriques qui peignent sa compassion, c'est quelquefois sur lui-même qu'il s'écrie, c'est pour lui-même qu'il s'afflige ou s'effraie. Ainsi, quand, s'abandonnant à son imagination affolée, il nous a décrit les orgies du culte de Cybèle et les fureurs frénétiques d'Atys, saisi d'une religieuse horreur, effrayé des mystères des religions orientales, il supplie les dieux, il repousse loin de lui de pareils égarements : « Déesse, grande déesse, Cybèle, déesse souveraine de Didyme, divinité puissante, loin de moi tes fureurs sacrées ! épargne-moi tes emportements ! épargne-moi ta

frénésie ! » (LXII, 90.) Ainsi, partout dans ses vers, nous le retrouvons. Jamais il ne peut s'oublier, jamais complètement sortir de lui-même. C'est à lui, toujours à lui, qu'il est ramené, par la nature même de son génie, invinciblement personnel et lyrique.

(A suivre.)

SUJETS PROPOSÉS

(Sorbonne)

DISSERTATION FRANÇAISE.

Licence

I

« Quelles sont (pour un écrivain) les sources vraiment fécondes d'inspiration ? »

NOTES SUR LA CORRECTION.

Tout le monde est d'accord pour reconnaître que les grands et nobles sentiments, l'amour de la famille, de la patrie, de l'humanité, de Dieu, sont les sources d'inspiration les plus fécondes. De là plusieurs conséquences qu'il faut faire ressortir.

1^o D'abord les meilleurs écrivains eux-mêmes ne peuvent faire œuvre vraiment belle et durable qu'en appliquant leur talent à des sujets qui les touchent d'assez près pour éveiller naturellement en eux ces sentiments : en aucun cas, on ne saurait y suppléer même par l'imitation la plus habile et la plus savante des modèles que l'on peut avoir sous les yeux. L'histoire littéraire en fournit bien des preuves frappantes. Ainsi l'œuvre des Alexandrins, qui eurent cependant de l'originalité et de l'esprit, est, dans son ensemble, terne et froide : c'est que ces poètes empruntèrent leurs thèmes aux écrivains antérieurs, et n'écrivirent que pour étaler la souplesse de leur talent, non dans le but de soulager leur cœur ou d'être utiles à leurs contemporains. De même, toute une partie importante de l'œuvre des Romantiques est factice : on n'y sent qu'une chaleur de tête : c'est qu'ils en ont cherché l'inspiration en dehors d'eux-mêmes, de leur temps et de leur pays : ils n'avaient pas engendré, mûri, mais simplement recueilli les sujets qu'ils traitaient ainsi. Et, s'ils ont, dans ces conditions, souvent mieux réussi que les Alexandrins, c'est qu'ils avaient sur ceux-ci l'avantage d'être au milieu d'un peuple très vivant qui les échauffait de sa propre chaleur, tandis qu'Alexandrie était une ville récente et comme improvisée, où toutes les races se mêlaient, que n'animait aucun des grands sentiments propres aux peuples qui ont une histoire et la conscience de leur unité.

2° En second lieu, un écrivain ne doit pas croire que son mérite se mesurera au nombre de ses ouvrages. Il ne doit même pas abuser du travail : il est bon d'acquérir une grande facilité d'exécution, mais souvent aussi il faut oublier son métier pour le bien pratiquer. Un auteur doit sortir souvent de son cabinet, se mêler à la vie, s'en imprégner.

3° Enfin, puisque les véritables sources d'inspiration sont dans les sentiments, plus on aura le cœur haut, plus on aura de chances de devenir un bon écrivain. Dans les chefs-d'œuvre des plus grands auteurs, les parties les meilleures sont précisément celles où se révèlent le mieux leurs qualités morales : Racine avait été courtisan : on en retrouve la preuve dans certaines parties faibles de son théâtre où la galanterie fade tient trop de place, dans certains rôles pâles comme celui de Xipharès.

II

Examiner cette maxime de La Rochefoucauld : « On doit se consoler de ses fautes, quand on a la force de les avouer. »

III

Etudier dans Chateaubriand (*Génie du Christianisme*, II^e partie, liv. 2, chap. 40) le parallèle de Virgile et de Racine.

THÈMES GRECS.

(Licence.)

I

BOSSUET. *Sermon sur l'Impénitence finale* (1^{er} point).

Depuis : « Certes c'est une folie de s'imaginer que les richesses guérissent l'avarice » à : « Te voilà donc, ô homme du monde, attaché à ton propre bien avec un amour immense ! »

II

DESCARTES : *Discours de la Méthode*, 1^{re} partie.

Depuis : « Il est vrai que pendant que je ne fais que considérer les mœurs des autres hommes » ... à la fin.

DISSERTATIONS.

Agrégation de philosophie.

Le principe de causalité peut-il se ramener au principe d'identité ?
De l'idée de matière dans la philosophie d'Aristote et dans celle de Descartes.

Le critérium de la vérité dans la philosophie grecque.

La morale de Spinoza.

La logique stoïcienne.

Le gérant : E. FROMANTIN.

Enseignement Secondaire

Catalogue de Livres

POUR

DISTRIBUTIONS DE PRIX

A L'USAGE DES

LYCÉES ET COLLÈGES DE GARÇONS ET DE JEUNES FILLES

ET DE

l'Enseignement secondaire libre

Pour nous conformer aux instructions de M. le Ministre de l'Instruction publique, nous avons exclusivement fait figurer dans ce Catalogue les ouvrages soumis, au préalable, aux différentes Commissions consultatives du Ministère et approuvés par elles.

SIGNES CONVENTIONNELS

I. P. Signifie approuvé par le Ministère de l'Instruction publique.

V. P. — approuvé par la Ville de Paris pour les distributions de prix dans les Collèges municipaux.

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

Études sur le Seizième Siècle en France,

RABELAIS. — MONTAIGNE. — CALVIN, par **Pierre Gauthiez**, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, agrégé des lettres. —

Un vol. in-18 jésus, br. — **I. P.** — **V. P.** 3 50

Le Théâtre au Dix-Septième Siècle. —

LA COMÉDIE, par **Victor Fournel**. — Un vol. in-18 jésus, br. — **I. P.** 3 50

Ouvrage comprenant des études sur : La Comédie avant Molière. — Les Types de la Vieille Comédie. — Molière. — Les contemporains de Molière. — Les successeurs de Molière : Boursault, Baron, Brucys et Palaprat, Dufresny, Regnard, Dancourt.

Couronné par l'Académie française.

Corneille, études sur le théâtre classique, par **A. Liéby**, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, professeur agrégé des lettres. — 1 vol. in-18 jésus, br. — **I. P.** 3 50

Ce volume contient une série d'études sur le *Cid*, *Horace*, *Cinna*. Polyeucte, le Menteur.

Madame de Sévigné, par **R. Valléry-Radot**. — 1 vol.
in-18 jésus, br. — I. P. — V. P. 3 50

La jeunesse de M^{me} de Sévigné. — Ses amis. — M^{me} de Sévigné, mère, belle-mère et grand-mère. — Publication de ses lettres.

Couronné par l'Académie française.

Bossuet, par **G. Lanson**, maître de conférences à l'Ecole Normale supérieure, docteur ès lettres. — Un très fort volume in-18 jésus, 3^e édition, broché. — I. P. 3 50

Diderot, *lectures choisies*, par **H. Parigot**, professeur de rhétorique au Lycée Janson-de-Sailly. — 1 vol. in-12, broché. — I. P. — V. P. 2 »

La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789-1830, par **Maurice Albert**, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, professeur de rhétorique au Lycée Condorcet, docteur ès lettres. — Un volume in-18 jésus, 3^e édition, broché. — I. P. 3 50

Les études composant ce volume sont consacrées à Mirabeau, Camille Desmoulins, Mme Roland, André Chénier, Chateaubriand, Mme de Staël, Lamartine, Victor Hugo, A. de Vigny, Augustin Thierry, Thiers, Casimir Delavigne, A. Dumas, A. de Musset.

Couronné par l'Académie française

Le Règne de l'Enfant, par **Hippolyte Durand**, agrégé des lettres, inspecteur général honoraire de l'instruction publique. — Un volume in-18 jésus, broché. — I. P. 3 50

Cet ouvrage contient des études sur Victor Hugo, peintre d'enfants, poésie et réalité, excursion dans la littérature dramatique, conteurs et moralistes.

Homère. — L'Odyssée, ANALYSE ET EXTRAITS, par **A. Couat**, recteur de l'Académie de Bordeaux. — Un volume in-12, broché. — I. P. 2 »

Ce volume, orné d'une carte et de plusieurs gravures, contient en appendice un lexique des noms historiques et géographiques cités dans le texte.

Plutarque. — Les Grecs illustres, ANALYSE et EXTRAITS, par **J. de Crozals**, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Grenoble. — Un vol. in-12, broché. — I. P. 2 »

Ce volume est orné de gravures et de cartes ; il contient en appendice un lexique des noms historiques et géographiques cités dans le texte.

Année Scolaire 1895-1896

REVUE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique
QUATRIÈME ANNÉE

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur en chef : N. FILOZ.

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

SOMMAIRE

EMILE FAGUET.....	Malleville (<i>Sorbonne</i>).
ALFRED CROISSET.....	La dialectique et la physique stoïciennes (<i>Sorbonne</i>).
A. BELJAME.....	Pope et son groupe littéraire (<i>Sorbonne</i>).
E. DROZ.....	Taine. — <i>De l'Idéal dans l'art</i> (<i>Faculté des Lettres de Besançon</i>).
JOSEPH TEXTE.....	Werther en France au XVIII ^e siècle (<i>Faculté des Lettres de Lyon</i>).
SOUTENANCES DE THÈSES....	

PARIS

LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE DE CLUNY, 15

1896

Nous recommandons spécialement à nos Collègues la
MAISON HENRI BOURLET

13, Rue Littré — Représentant à PARIS

DES CYCLES GLADIATOR

Catalogue illustré de 1896 franco



Bicyclettes de route. . . .	poids	14 à 15	k.	pneus	<i>Monocable.</i> . . .	322 fr.
Bicyclettes "	"	14 à 15	"	"	<i>Gallus ou Dunlop.</i>	358 "
Bicyclettes, modèle de luxe.	"	12 à 13	"	"	"	415 "
Bicyclettes, modèle de luxe, course sur route.	"	11 à 12	"	"	"	415 "
Bicyclettes, modèle extra, de grand luxe.	"	12 à 13	"	"	"	643 "
Bicyclettes de luxe, cadre pour dame.	"	12 à 13	"	"	"	415 "
Bicyclettes Acatène César.	"	13 à 14	"	"	"	679 "
Bicyclettes de dame, 1/2 cadre.	"	13 à 14	"	"	"	415 "
Bicyclettes tandem.						715 "

CONDITIONS DE PAYEMENT

3 MOIS { Le montant de la facture est divisé en quatre parts égales; le premier quart est payable comptant, c'est-à-dire en le joignant à la lettre de commande, ou à défaut *contre remboursement*; les trois autres quarts font chacun l'objet d'une traite, la première payable à un mois de la date de l'envoi, la deuxième à deux mois et la troisième à trois mois. Ces diverses échéances sont présentées aux époques convenues, avec escompte de 8 %.

8 MOIS { Le montant de la facture est divisé en neuf parts égales. Le premier neuvième est payable lors de la remise de la commande, ou à défaut *contre remboursement*. Les huit autres parts sont représentées par huit traites que nous faisons présenter à domicile. — La première, un mois après l'expédition, les sept autres de mois en mois, aux époques convenues, avec escompte de 5 %.

13 MOIS { Le montant de la facture est divisé en quatorze parts égales. Le premier quatorzième est payable lors de la remise de la commande, ou à défaut *contre remboursement*. Les treize autres parts font l'objet de treize traites payables: la première, un mois à compter de la date de l'expédition et les douze autres de mois en mois, aux époques convenues, avec escompte de 2 %.

19 MOIS { Le montant net de la facture est divisé en dix-neuf parts égales. Le premier dix-neuvième est payable lors de la remise de la commande, ou à défaut *contre remboursement*; les dix-huit autres parts font l'objet de dix-huit traites, payables: la première, un mois à compter de la date de l'expédition, et les dix-sept autres, de mois en mois, aux époques convenues.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

Paraissant le Jeudi

LITTÉRATURE FRANÇAISE

COURS DE M. EMILE FAGUET.

(Sorbonne)

Malleville.

Malleville est un écrivain de beaucoup moins d'importance que Tristan l'Hermitte, et malgré cela plus connu. Cela tient à ce que son nom est dans un ouvrage que tout le monde apprend par cœur, à savoir l'*Art poétique* de Boileau. Boileau, en effet, dit, à propos des sonnets, genre très difficile :

A peine dans Gombauld, Maynard et Malleville
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.

Encore faut-il savoir que ce n'est pas tout à fait l'opinion de Boileau que nous avons là ; il avait écrit d'abord, comme Brossette nous l'apprend, *supporter* au lieu d'*admirer*. On lui fit remarquer que c'était peut-être un peu dur pour trois hommes d'assez grande valeur, et il voulut bien changer le mot. Nous savons de plus par Brossette que Malleville n'est pas là du tout au hasard, et que c'est bien une demi-approbation au moins que Boileau accordait à un ou deux sonnets de Malleville, car il paraît qu'il citait avec éloges le plus fameux des sonnets de Malleville, sur la *Belle Matineuse*, qui commence par ce vers :

Le silence régnait dans l'onde...

La biographie de Malleville ne nous arrêtera pas longtemps ; on n'en connaît presque rien ; cela tient, je crois, à ce qu'il ne lui est rien arrivé. Il est né et mort à Paris ; il a été secrétaire de Bassompierre ; il a fréquenté l'Académie française, l'Hôtel de

Rambouillet ; il a été très recherché pour ses jolis vers de circonstance, ou de galanterie, ou d'un autre genre encore, que je serai forcé de passer sous silence. Enfin il n'a pas voyagé, ou à peu près pas, car, s'il se plaint quelque part du mal de mer, ses voyages ne se sont pas rattachés à un événement historique quelconque ou n'ont pas été chantés par lui dans un roman ou un poème épique. En somme, il n'y a rien à dire de son existence, si ce n'est qu'il est né en 1597 et mort en 1647. On sait qu'il avait une sœur religieuse : il rédigea pour elle cette épitaphe :

Celle qui me fut chère à l'égal de moi-même,
Qui combattit le monde, et par d'heureux efforts,
A la loi de l'esprit soumit celle du corps,
Va recevoir au ciel un riche diadème.

Seigneur, qui satisfais à son désir extrême,
Et combles son amour de tes rares trésors,
Ajoute-moi comme elle au nombre de ces morts
Que ta faveur élève à ta gloire suprême.

Je sais que je ne puis, sans être criminel,
Prétendre de moi-même au repos éternel,
Que ta justice accorde à sa longue souffrance.

Mais de ton propre sang j'espère mon destin,
Et sais que ta bonté fait peu de différence
Du vigneron du soir à celui du matin.

Malleville fut très affecté de la prison, comme on disait alors, de M. de Bassompierre, laquelle dura neuf ans, de 1634 à la mort du cardinal. Cette rigueur un peu extrême lui a inspiré plusieurs pièces de genres très différents. Il y en a une qui est très entachée de mauvais goût, mais qui contient quelques beaux traits. En voici un fragment. C'est une Iris en l'air, une amie de M. de Bassompierre, qui est censée parler aux géôliers en ces termes :

Laisse-moi pour un temps en ce lieu commander,
Je sais tous les secrets de prendre et de garder,
Je ne veux que moi seule, et pour toutes mes armes,
Il me suffit d'avoir des appas et des charmes.
Daphnis, si tant de bien succédait à mes vœux,
Je ne t'enchainerais qu'avecque mes cheveux,
Je changerais bientôt tes ombres en lumière
Et de mon prisonnier je serais prisonnière.
Mais, puisque le destin, jaloux de mes plaisirs,
Refuse ce bonheur à mes justes désirs,
Faisons voir que nos soins surmontent sa puissance,
Qu'une parfaite amour ne connaît point d'absence,
Que, pour voir ce qu'on aime à toute heure, en tous lieux,
La mémoire succède à l'office des yeux ;
Qu'avecque le penser la perte s'en répare
Et qu'un Dieu nous unit quand un roi nous sépare...

... La liberté n'est rien à l'égal de la gloire.
 Et celui qui chérit l'honneur de sa mémoire,
 Aimera mieux fléchir sous un joug imposé,
 Que d'être par sa suite à bon droit accusé.
 Arbitres souverains des affaires humaines,
 Ministres absolus des plaisirs et des peines,
 Par quelle injuste loi, par quel ordre confus
 Puis-je demeurer libre, alors qu'il ne l'est plus ?
 Non, non, je veux courir une même fortune ;
 Sans lui la liberté me pèse et m'importune,
 Et mon esprit qui suit les traces de ses pas
 Est d'autant plus captif que mon corps ne l'est pas !

Singulier mélange de fort mauvais goût, dans le genre du mauvais Théophile, et de vers classiques à la façon de Corneille. La pièce doit être placée en 1646, quelques mois après la mort de Bassompierre et quelques mois avant celle de Malleville. Malleville fit sa propre épitaphe. Elle est écrite en style marotique, avec une certaine outrance, sous la forme d'un rondeau :

Maître passé fut en l'art d'écriture
 Cil qui repose en cette sépulture,
 Aussi fut-il, s'il n'est vrai, le dit-on,
 Grand favori de Monsieur Apollon,
 Dont il reçut très fine tablature.

Mais revenons à sa triste aventure ;
 Moult grand deuil eut, qu'en une prison dure,
 Si mallement eut tant de temps son bon

Maître passé.

Bref, il était de si tendre nature,
 Quoique le ciel eût vengé cette injure,
 Homicidant son ennemi félon ;
 Si toutefois plus fière conjoncture
 Mort lui causa, tôt après que fut son

Maître passé.

Il mourut, en effet, peu de temps après que son maître fut passé : il est rare que de pareilles protestations, soit d'amitié, soit d'amour, se trouvent ainsi justifiées par l'événement. Malleville mourut six mois environ après Bassompierre.

Il n'a guère fait que des poésies d'hôtel de Rambouillet et de *Mercurie galant*. Elles sont assez spirituelles et assez ingénieuses, sans jamais une expression de sentiment bien vraie. Mais elles sont tout à fait caractéristiques de l'esprit du temps, et on peut s'y arrêter un instant à cause de cela. On sait qu'il est sans aucun doute le plus brillant des auteurs de la *Guirlande de Julie* ; c'est certainement lui qui a fait les meilleures parties, à une ou deux exceptions près, du poème. Il y a composé une dizaine de pièces, quelques-unes qui sont d'un très joli tour, et qui sont le mieux appropriées au genre de cette curieuse élaboration. Par exemple,

c'est lui qui a fait *la Rose*. Une fleur de la *Guirlande de Julie* devait être un compliment très galant et très savant ; la rose est née d'une goutte du sang de Vénus :

Devant ce teint d'un beau sang animé,
Je ne parais que pour ne plus paraître,
Je n'ai plus rien de ce lustre enflammé,
Que de Vénus le sang avait fait naître.
Le vif éclat de ce teint nonpareil
Me fait pâlir, accuser le soleil,
Sécher d'ennui, et languir de tristesse :
O sort bizarre, ô rigoureux effet !
Ce qu'a produit le sang d'une déesse
Le sang d'une autre aujourd'hui le défait.

Voilà le madrigal avec son joli tour, avec sa chute toujours un peu prévue, et cependant aussi apportant toujours quelque surprise. De même pour l'*Angélique*. Cette fleur a été chantée à la fois par M. de Montausier et par Malleville. C'est la pièce de Malleville qui a l'avantage. De même pour *les Lis* :

Reçois les lis que je te donne
Pour en former une couronne
Par qui de ta beauté le lustre soit dépeint ;
C'est l'ornement que je t'apprête
Pour rendre ce qu'on doit aux lis de ton beau teint,
Il t'en faut mettre sur la tête.

Voici encore *la Violette*, chantée aussi par Desmarets (et celle de Desmarets est la plus belle pièce de toute la *Guirlande*).

De tant de fleurs par qui la France
Peut les yeux et l'âme ravir,
Une seule ne me devance
Au juste soin de te servir.
Que si la rose en son partage
Fait gloire de quelque avantage
Que le ciel daigne lui donner,
Elle a tort d'en être plus fière ;
J'ai l'honneur d'être la première
Qui naisse pour te couronner.

Pour en finir avec la collaboration de Malleville à la *Guirlande de Julie*, voici qui est du dernier galant. Il s'agit du *Souci*. Il faut savoir que le souci, comme plusieurs autres fleurs, l'héliotrope, le tournesol, suit le cours du soleil. Là-dessus, la mythologie a naturellement supposé que le souci était une nymphe éprise d'Apollon, et changée en fleur.

Mortel, qu'on ne m'accuse pas
D'être infidèle ni volage,
Bien qu'un miracle de cet âge
Ait pris mon âme en ses appas.

Je puis sans crime et sans folie
Chérir cet objet nonpareil ;
Aimer la divine Julie,
N'est-ce pas aimer le soleil ?

C'est sur des thèmes semblables que Malleville a, en général, rimé ses petites chansons, ses madrigaux et ses épigrammes, qui couraient tout Paris. Comme Tristan, il a aidé un peu à renouveler ce genre de poésie qui commençait peut-être à paraître fade, par une espèce de goût pour l'excentricité, et par réaction contre l'opinion courante. Ainsi la mode au XVIII^e siècle pour la femme était d'être blonde et non brune. C'est pourquoi Tristan l'Hermitte a fait un sonnet sur une négresse, et c'est pourquoi Malleville fait son sonnet sur une brune :

Que Parthénice est belle, encor qu'elle soit noire !
C'est le plus digne objet où s'adressent nos vœux.
A l'ébène éclatant qui luit en ses cheveux,
L'or et l'ambre ont cédé l'honneur de la victoire.
Quelle si blanche main, ou d'albâtre ou d'ivoire,
De ses liens si noirs peut défaire les nœuds ?
Quelle clarté de teint brille de tant de feux
Que les ombres du sien n'en offusquent la gloire ?
Qui jamais vit en terre une divinité
Paraître sous un voile avec tant de beauté ?
Qui vit jamais sortir tant d'éclairs d'un nuage
Soleil, retirez-vous, un autre est en ces lieux,
Un autre qui, pourvu d'un plus riche partage,
Porte la nuit au front, et le jour dans les yeux.

Toutes ces pièces ne sont guère faites que pour le dernier vers ; mais il faut avouer que le dernier vers était souvent digne qu'on lui fit un sort.

Malleville a fait beaucoup de rondeaux ; et c'est bien dans ses rondeaux que se trouve ce qu'il y a de lui de plus difficile à lire. Cependant, en sachants'y prendre, on peut en rencontrer quelques-uns qui sont lisibles. Le rondeau, à cette époque, était tout à fait à la mode. Il avait été remis en honneur surtout par Benserade. Saint-Amant a fait toute une violente diatribe contre ce que nous appellerions de nos jours le goût *moyenâgeux* qui sévissait alors et qui dura trente ans à peu près. En revenant à un genre qui avait fait la gloire de Charles d'Orléans et de ses émules, qui ne sont autres que des précieux, on allait au précieux. Il y eut une première réaction contre ces vieux auteurs avec Marot d'abord et Saint-Gelais qui ne sont plus déjà pour ces genres si futiles. Mais le futile et le frivole ressuscitèrent comme par fatalité, et furent de nouveau en honneur. Malleville fit beaucoup de rondeaux. En voici un :

Tel qu'un rocher dans l'humide élément
 Est de cent flots battu diversement,
 Durant les vents, la tempête et l'orage,
 Tel est mon cœur, dedans votre servage,
 De cent pensers assailli vivement.
 Mais quelque mal que je souffre en aimant,
 Dans la rigueur de votre traitement,
 Je me résous, et j'oppose un courage.

Tel-qu'un rocher.

Rien ne saurait m'ébranler seulement,
 Et d'un amour si fort et véhément,
 Je devrais bien tirer quelque avantage.
 Mais vous avez la rigueur en partage,
 Et votre cœur est véritablement

Tel qu'un rocher.

Il y a de l'esprit dans la forme même du rondeau. Il faut avoir un manque complet d'esprit pour n'être pas spirituel en ce genre.

Enfin nous arrivons à ces fameux sonnets de la *Belle Matineuse* qui ont été l'occasion d'une véritable guerre. Voiture en a fait un, Malleville trois ; et, parmi ces trois, ce n'est pas celui qui a été le plus célèbre qui me paraît le meilleur. Commençons par faire l'histoire du sujet lui-même.

On dit généralement qu'il a pour origine une petite pièce d'An-nibal Caro, auteur italien mort en 1566, et dont les livres ont été imprimés presque tous après sa mort. Mais il faut remonter plus haut. Il y a une *Belle Matineuse* de Joachim du Bellay, dans un recueil de 1560 ; il y en a une dans Marot, une dans les œuvres poétiques attribuées à François I^{er}, une enfin dans Lutatius Catulus, le collègue de Marius, qui nous a été conservée dans le *De natura deorum* de Cicéron. On peut être certain que le même sujet avait été traité déjà chez les Grecs, les Latins en ce genre d'épi-grammes et de madrigaux ayant toujours imité les Grecs ; en sorte que l'origine de la *Belle Matineuse* se perd dans la nuit des temps.

Voici la pièce de Catulus :

« Je m'étais arrêté, je saluais l'aurore qui naissait, lorsque tout à coup Roscius m'apparut. Je le dirai, dieux immortels, avec votre permission, le mortel parut plus beau que la déesse. »

Constiteram exorientem Auroram forte salutans
 Cum subito a læva Roscius exoritur.
 Pace mihi liceat, cœlestes, dicere vestra
 Visus mortalis pulchrior esse deo.

La pièce de Marot est celle qui s'éloigne le plus du thème traditionnel :

Mai, bien vêtu d'habit reverdissant,
 Semé de fleurs, un jour se mit en place,

Et quand m'amie il vit tant florissant
 De grand dépit rougit sa verte face ;
 En me disant : tu cuydes qu'elle efface
 A mon advis les fleurs qui de moi yssent ?
 Je lui reponds : toutes les fleurs périssent
 Incontinent qu'hiver les vient toucher ;
 Mais en tout temps de ma dame fleurissent
 Les grands vertus que mort ne peut sécher.

Maintenant, la pièce qu'on va lire est dans le recueil attribué à François I^{er}. Elle peut donc être de Marot, de Saint-Gelais, de Marguerite de Valois, et enfin de François I^{er} lui-même :

Etant seulet auprès d'une fenêtre,
 Par un matin, comme le jour poignait,
 Je regardai Aurore à main senestre
 Qui à Phébus le chemin enseignait ;
 Et d'autre part ma mie qui peignait
 Son chef doré, et vit ses luisants yeux
 Dont me jeta un trait si gracieux
 Qu'en haute voix je fus contraint de dire :
 Dieux immortels, rentrez dedans vos cieux,
 Car la beauté de cette vous empire.

Voilà qui est très joli. Je continue. Le sonnet d'Annibal Caro est très net de tour :

« La nuit fuyait et poussait devant elle les étoiles en déroute. L'aube se levait en victorieuse et paraissait parée de toutes les pierreries que le ciel possède plus que la terre. Et sur terre se leva près de moi une déesse, une dame de beauté. Et il y eut deux aurores, il y en avait une en Orient, une en Occident. »

On va voir que le sonnet de Joachim du Bellay, qui est certainement antérieur au sonnet italien, est tout à fait sur le même thème.

Déjà la nuit en son parc amassait
 Un grand troupeau d'étoiles vagabondes,
 Et pour entrer aux cavernes profondes
 Fuyant le jour ses grands chevaux chassait ;
 Déjà le ciel aux Indes rougissait
 Et l'aube encor de ses tresses tant blondes,
 Faisant grêler mille perlettes rondes,
 De ses trésors les prés enrichissait ;
 Quand d'Occident, comme une étoile vive,
 Je vis sortir dessus ta verte rive,
 O fleuve mien, une nymphe en riant.
 Alors voyant cette nouvelle aurore,
 Le jour honteux d'un double teint colore
 Et l'angevin et l'indique Orient.

Il est malheureux que ce dernier vers soit si dur. Nous arrivons

au *xvii^e* siècle. Je citerai d'abord *la Belle Matineuse* de Tristan l'Hermitte, qui ne vaut pas, ai-je dit, sa *Belle Crépusculaire* :

L'amante de Céphale entr'ouvrait la barrière
Par où le dieu du jour monte sur l'horizon
Et pour illuminer la plus belle saison
Déjà ce clair flambeau commençait sa carrière ;
Quand la nymphe qui tient mon âme prisonnière
Et de qui les appas sont sans comparaison
En un pompeux habit sortant de sa maison,
A cet astre brillant opposa sa lumière.
Le soleil s'arrêtant devant cette beauté
Se trouva tout confus de voir que sa clarté
Cédait au vif éclat de l'objet que j'adore ;
Et tandis que de honte il était tout vermeil,
En versant quelques pleurs il passa pour l'aurore
Et Philis en riant passa pour le soleil.

C'est un peu forcé. Nous voici arrivés à Malleville. Il a fait trois *Belles Matineuses* ; elles sont pour moi de mérite à peu près égal. Cependant celle qui eut la gloire d'être opposée à la pièce de Voiture ne me paraît pas la meilleure. Voici la première en date :

La nuit se retirait dans sa grotte profonde,
Les oiseaux commençaient leur ramage charmant,
Zéphyre se levait, et les fleurs ranimant
Parfumait d'un doux air la campagne féconde.
L'Aurore en cheveux d'or se faisait voir au monde
Belle comme elle était aux yeux de son amant,
Et d'un feu tout nouveau le soleil s'allumant
Dans un char de rubis sortait du sein de l'onde.
Mais, lorsqu'en cette pompe il montait dans les cieux,
Amarante parut, et du feu de ses yeux
Fit de l'Olympe ardent étinceler la voûte.
L'air fut tout embrasé de ses rayons divers
Et voyant tant d'éclat, on ne fut point en doute
Qui du soleil ou d'elle éclairait l'univers.

Voilà qui est superbe et majestueux ; comparez cette variante :

L'étoile de Vénus si brillante et si belle
Annonçait à nos yeux la naissance du jour ;
Zéphyre embrassait Flore, et soupirant d'amour
Baisait de son beau sein la fraîcheur éternelle.

— C'est un vers de La Fontaine, et quand je dis « un vers de La Fontaine », on comprend que j'entends ce qu'il y a de plus beau au monde.

L'Aurore alors chassait les ombres devant elle
Et peignait d'incarnat le céleste séjour,
Et l'astre souverain revenant à son tour
Jetait un nouveau feu dans sa course nouvelle.

Quand Philis se levant avecque le soleil
 Dépouilla l'Orient de tout cet appareil
 Et de clair qu'il était le fit devenir sombre.

Pardon ! sacré flambeau de la terre et des cieux ;
 Sitôt qu'elle parut ta clarté fut une ombre
 Et l'on ne connut plus de soleil que ses yeux.

C'est très beau ; la chute est bien amenée et très heureuse.
 Voici enfin la troisième *Belle Matineuse* de Malleville ; c'est la
 classique, celle qu'admiraient Boileau et tous les contemporains :

Le silence régnait sur la terre et sur l'onde.
 L'air devenait serein, et l'Olympe vermeil,
 Et l'amoureux Zéphyre affranchi du sommeil
 Ressuscitait les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore déployait l'or de sa tresse blonde
 Et semait de rubis le chemin du soleil ;
 Enfin ce Dieu venait au plus grand appareil
 Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde.

Quand la jeune Philis au visage riant,
 Sortant de son palais plus clair que l'Orient,
 Fit voir une lumière et plus vive et plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux !
 Vous parûtes alors aussi peu devant elle
 Que les feux de la nuit avaient fait devant vous.

Certes ce dernier tercet est très beau, très net, d'une forme
 très arrêtée, très classique, très claire en même temps et d'un
 tour heureux. Mais j'aurai toujours une faiblesse pour celui de
 ces trois sonnets que j'ai cité le second. Enfin il convient de ne
 pas oublier la *Belle Matineuse* de Voiture. Selon moi, elle n'est
 pas très bonne, parce qu'elle n'est guère que spirituelle. Voiture
 maniait très bien l'antithèse et nous en avons là la preuve ; mais
 il y a encore un grain de sentiment dans la pièce de Malleville et
 il n'y en a pas du tout dans celle de Voiture.

Des portes du matin l'amante de Céphale
 Ses roses épandait dans le milieu des airs
 Et jetait sur les cieux nouvellement ouverts
 Ces traits d'or et d'azur qu'en naissant elle étale ;

Quand la Nymphé divine à mon repos fatale
 Apparut, et brilla de tant d'attraits divers
 Qu'il semblait qu'elle seule éclairait l'univers
 Et remplissait de feux la rive orientale.

Celui-là est très beau, ample et sonore comme un vers roman-
 tique.

Le soleil se hâtant pour la gloire des cieux
 Vint opposer sa flamme à l'éclat de ses yeux,
 Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore.

L'onde, la terre et l'air s'allumaient à l'entour.
 Mais auprès de Philis on le prit pour l'aurore
 Et l'on crut que Philis était l'astre du jour.

Et voilà l'histoire complète sans doute de ce thème célèbre.

Malleville a fait aussi ce que j'appelle des poésies sentimentales, c'est-à-dire des pièces qui ne sont plus de simples amusements de salon, comme les précédentes, et où le sentiment a de l'importance. Il en a fait deux ou trois qui sont aimables. Voici, par exemple, une petite chanson dialoguée qui ne vaut absolument que par le refrain. C'est quelque chose comme une chanson de Desportes, quand Desportes est bon. Supposez un amoureux, et puis quelqu'un qui veut le ramener à la raison. — C'est celui qui veut le ramener à la raison qui parle le premier.

ARISTÉE

N'estimer rien que votre peine,
 Toujours vanter cette inhumaine,
 C'est votre honte publier ;
 Qu'un plus doux objet vous possède.

LISANDRE

Le remède était d'oublier,
 Mais j'en oubliai le remède.

ARISTÉE

Vous démentez votre courage,
 Si dans cet indigne servage,
 Cessant de vous humilier,
 Vous ne montrez que tout vous cède.

LISANDRE

Le remède était d'oublier,
 Mais j'en oubliai le remède.

ARISTÉE

Ignorez-vous que cette belle
 Faisant gloire d'être cruelle,
 On perd temps de la supplier ?
 Jamais aucun bien n'en succède

LISANDRE /

Le remède était d'oublier,
 Mais j'en oubliai le remède.

ARISTÉE

Quoi donc ? En vain je vous conjure
 De quitter une âme si pure ;
 Rien ne vous en peut délier,
 O passion qui tout excède !

LISANDRE

Le remède était d'oublier,
 Mais j'en oubliai le remède.

C'est gentil, tout à fait gentil, parce que c'est court. Nous avons aussi des stances de Malleville sur une infidélité, qui sont assez agréables, et qui ont même quelque chose de plus solide que ces jolis petits colifichets.

A quel autre malheur est le mien comparable ?
Celle qui se plaisait à m'être favorable,
Rejette mon service au lieu de le chérir.
Je ne puis me résoudre à souffrir cet outrage ;
Me vouloir affranchir d'un si digne servage,
C'est m'ôter de prison pour me faire mourir.

J'ai souffert autrefois un rigoureux martyre,
Mais, s'il faut que Philis aujourd'hui se retire,
Le malheur où je suis ne peut être plus grand ;
Ma liberté se plaint à se voir asservie ;
Enfin je me suis plaint quand on me l'a ravie,
Je meurs de déplaisir alors qu'on me la rend.

Je n'appréhende pas qu'on possède ma place ;
Cette âme de rocher, ce courage de glace
Jamais à d'autre amant n'engagera sa foi ;
Mais, ô faible remède où ma douleur se fonde ;
De quoi me peut servir de voir que tout le monde
Ne soit pas en ses vœux moins traversé que moi ?

Adorable beauté, ma richesse et ma gloire,
Philis, qui de mon cœur ayant eu la victoire,
Avez soin d'acquérir, et non de conserver ;
Faut-il que vous trouviez mon amour importune,
Que votre âme inégale autant que la fortune
Ne m'ait donné du bien qu'afin de m'en priver ?

Soyez, si vous voulez, aussi fière que belle,
Inventez des rigueurs, ma flamme est éternelle ;
Votre bouche et vos yeux ne peuvent s'accorder ;
Quand l'une sans raison défend que je vous serve,
Les autres où l'amour son empire conserve
A mon cœur aussitôt le viennent commander.

Rien ne peut m'éloigner de votre obéissance,
Les dieux qui peuvent tout n'ont pas cette puissance,
L'honneur de vous servir est ma félicité ;
J'éprouve du plaisir parmi toutes mes gênes
Et trouve tant de gloire au milieu de mes chaînes,
Que mon âme triomphe en sa captivité.

S'il faut que je vous quitte, il faudra que je meure ;
L'heure de mon trépas doit être la même heure
Où se termineront mes vœux et mes amours ;
Je borne mon service aux bornes de ma vie,
Et ne vous puis montrer l'effet de votre envie,
Si je ne vous fais voir le terme de mes jours.

Que toutes vos rigueurs assaillent ma constance
On ne me verra point faire de résistance
A ce Dieu redouté de la terre et des cieux ;

En vain vous m'exhortez à combattre sa flamme,
 Aurais-je le pouvoir de l'ôter de mon âme,
 Si vous ne l'avez pas de l'ôter de vos yeux ?

Il y a là encore beaucoup de précieux ; mais on peut supposer à travers ce précieux un grain de sentiment.

Malleville fit souvent preuve de mauvais goût. N'a-t-il pas l'idée de placer un souvenir d'amour au milieu de sa description du mal de mer ? C'est dans un sonnet, qui se termine ainsi :

Je perdis la clarté, mes lèvres furent closes
 Et mon esprit, Olympe, oubliait toutes choses,
 S'il ne se fût alors ressouvenu de vous.

Voilà ce qu'il faut connaître de Malleville. Cela suffit très bien pour en avoir l'idée que l'on doit en avoir. Il a été tout simplement un très bon ouvrier en vers ; il eut de l'esprit, de la grâce, et sut tourner un couplet non sans poésie quelquefois. Cependant je n'ai pas pu parler de ce qu'il y a de plus beau dans Malleville. Il a fait des poésies érotiques qui sont véritablement supérieures. Cela ne peut être mis malheureusement dans un recueil de morceaux choisis, ni lu dans un cours de Sorbonne ; cela risque donc de rester toujours inconnu, sauf des amateurs d'érudition.

C. B.

LITTÉRATURE GRECQUE

COURS DE M. ALFRED CROISSET

(Sorbonne)

La dialectique et la physique stoïciennes (1).

Le stoïcisme est une doctrine morale qui repose sur une logique et une physique, sur une théorie du raisonnement et sur un système du monde. Il ne fait presque aucune part ni à la sensibilité, ni à l'imagination, qui produisent le mysticisme. Il y a en lui ce caractère profondément grec, que c'est l'intelligence, la raison (λόγος), qui est le facteur essentiel de la doctrine morale. Le sage,

(1) Cette leçon doit être placée immédiatement avant la leçon sur la *Morale stoïcienne*, qui a été publiée dans le numéro du 14 mai 1896, p. 393 et suiv.

dit Zénon (1), ne peut être infaillible sans la dialectique. De là aussi ce caractère de dureté et d'orgueil intellectuel qui distingue le stoïcisme : doctrine si grande par ce qu'elle exige de la personne, si sèche par ce qu'elle lui interdit dans ses rapports avec les autres hommes. Zénon n'admet pas la pitié. Ainsi l'intelligence s'affranchit de toute dépendance à l'égard des facultés inférieures.

Qu'est-ce donc que cette dialectique et cette physique du stoïcisme ? Elles sont, nous l'avons dit, subordonnées à la morale. Il est important néanmoins de savoir comment le stoïcisme raisonne et pense. D'ailleurs ces idées stoïciennes présentent par elles-mêmes un intérêt tout à fait inattendu ; en effet, ces philosophes stoïciens ont eu la curiosité d'une foule de choses qui ne touchent pas directement à la dialectique, mais seulement aux sciences auxiliaires de la dialectique. Ils ont été, pour ainsi dire, les premiers grammairiens que le monde ait eus. Sans doute les sophistes, Prodicus surtout, avaient fait quelque chose pour la grammaire ; Platon aussi et Aristote s'en étaient occupés à l'occasion ; mais c'est dans le stoïcisme que nous trouvons les premières théories grammaticales étendues et relativement complètes.

Rappelons-nous, en effet, que, pour les stoïciens, le point de départ de la connaissance est dans la sensation. Nous sommes en relation avec le monde extérieur par nos sens, et les impressions que nous recevons par leur intermédiaire (αἰσθήσεις) entrent en nous par l'imagination (φαντασία) et s'y gravent. L'image ainsi produite est donc une empreinte sur l'âme (τύπωσις ἐν ψυχῇ) (2). Cette théorie, on le voit, est analogue à celles de Locke et de Condillac.

Les opérations de l'esprit sont de deux sortes : 1^o la route commune, vulgaire, celle de l'expérience (ἐμπειρία) ; 2^o la route supérieure, celle de la raison (λόγος). La première est celle de la plupart des hommes, et c'est par là que le sage lui-même commence. Les stoïciens ne méprisent pas la sagesse courante, comme Platon. D'après eux, cette expérience, tout instinctive et spontanée, produit les *idées communes* (κοινὰ ἔννοιαι) ; mais, tandis que Platon méprise ces idées, les stoïciens les regardent comme un trésor très précieux : c'est là qu'il faut puiser et choisir, car elles sont la source unique de toute connaissance. De plus, l'expérience fournit des présomptions (προλήψεις) : ce sont des idées qui en dérivent moins directement que les κοινὰ ἔννοιαι, mais qui toujours s'y rattachent.

(1) Diogène Laërce, *Vies des philosophes*, VII, 47.

(2) *Ibid.*, VII, 50.

Tout cela contient la vérité, mais encore d'une manière latente. Cette connaissance, pour devenir sagesse, doit suivre une route nouvelle, celle de la raison. La raison, elle, a pour objet de choisir parmi toutes ces idées communes, et d'édifier ces constructions dialectiques dont la première est le *savoir* (ἐπιστήμη) et la seconde supérieure à toutes les autres, la sagesse complète (σοφία).

Comment s'opère cette distinction nécessaire entre les données de l'expérience ? Les stoïciens ont beaucoup agité le problème de la critique de la connaissance, qui consiste à se demander à quels symptômes on peut reconnaître si une idée est juste ou fausse. Platon déjà et Aristote avaient fait des tentatives dans ce sens : il faut avoir la naïveté d'un Thalès pour ne pas soupçonner la difficulté de certains problèmes, et marcher avec une sérénité imperturbable en affirmant que cela est ou que cela n'est pas. Dès que le scepticisme apparaît, on est obligé de se demander comment on peut distinguer la vérité de l'apparence. Mais, chez Socrate, chez Platon, chez Aristote, cette recherche était trop subordonnée au système métaphysique de chacun de ces grands esprits ; c'est surtout la connaissance de l'Idée pure qui, à leurs yeux, illumine la marche de la dialectique et l'empêche de s'égarer. Mais, par là même, que de difficultés surgissent ! Les stoïciens, au contraire, sans se prononcer sur le fond même des choses, essaient de définir tout au moins les conditions extérieures de la méthode, ou *κριτήριον*. Ils en distinguent trois : 1^o l'acquiescement de l'esprit, après réflexion, à ces idées communes qui se trouvent en lui (συγκατάθεσις) ; 2^o l'image intelligible (φαντασία καταληπτική) à laquelle il parvient après cet acquiescement : c'est alors que la science commence ; 3^o le consentement universel (συνήθεια) : il faut voir ce que pensent les autres hommes, car il y a apparence que des sensations qui convergent vers un même point sont conformes à la loi générale de la nature ; sinon elles seraient inexplicables. On sait combien Platon méprisait ces « hommes de la caverne », plongés dans une éternelle illusion : pour lui le consentement universel n'a aucune valeur, puisqu'il ne représente que l'universalité de l'erreur. Voilà pourquoi il n'a pas trop de sarcasmes contre Homère et les poètes. Pour les stoïciens, au contraire, par le fait même que des idées sont professées partout et toujours, elles ont des chances d'être vraies. Aussi ne chassent-ils pas les poètes, qui ont été la voix la plus éclairée du genre humain durant tant de siècles, et qui par suite ne peuvent pas s'être complètement trompés ; il faut donc accepter ce qu'ils disent, mais en l'interprétant. — Ce système, sans doute, est très peu solide au point de vue historique, car il suppose que

les grands poètes du passé savaient ce qu'ils voulaient dire, et qu'ils étaient comme des stoïciens avant la lettre ; c'est ne tenir aucun compte de l'évolution. Mais, si cette idée repose sur un principe qu'on ne peut admettre, elle a du moins l'avantage de ne pas établir une solution de continuité et un abîme entre le présent et le passé, en cherchant dans celui-ci ce qu'il a pu trouver de grand et de bon. Ainsi le stoïcisme plonge ses racines dans le passé même du pays et de la race.

Nous avons dit que beaucoup de stoïciens ont consacré une attention très grande à certains problèmes accessoires, surtout aux problèmes grammaticaux. Et ceci n'a rien de surprenant. Comme la chose capitale est la raison, et qu'elle ne peut s'exprimer que par des mots, il était naturel de se demander quel usage on doit faire de ces mots. Les stoïciens étudièrent d'abord la voix, ensuite les sons. Ils distinguèrent méthodiquement les diverses parties du discours, comme nous les appelons aujourd'hui. Ils en distinguaient cinq (1) : le nom (ὄνομα) ; l'adjectif (προσηγορία), pour la première fois distingué du substantif ; le verbe (ῥήμα) ; la conjonction (σύνδεσμος), qu'ils confondaient encore avec la préposition ; enfin l'article (ἄρθρον), qu'ils ont distingué aussi les premiers, ce qui demande une plus grande finesse qu'il ne semble (2). Cette grammaire, sans doute, est encore bien embryonnaire ; mais elle dénote une préoccupation toute nouvelle et des besoins nouveaux de l'esprit humain, qui devient de plus en plus capable de précision et d'analyse.

Les stoïciens distinguent encore les différentes *qualités* du discours : 1° la pureté, qu'ils appellent la *qualité grecque* (ἐλληνισμός), qui exclut les solécismes, les barbarismes, et les autres fautes contre l'usage ; 2° la clarté (σφήνεια) ; 3° la concision (συντομία) ; 4° la convenance (πρέπον), c'est-à-dire l'adaptation parfaite de la forme à l'idée qu'on veut exprimer ; 5° l'*arrangement* (κατασκευή), c'est-à-dire l'art d'écrire ou de parler d'une façon qui ne soit pas vulgaire et basse, qui n'appartienne pas à la langue des gens sans éducation (ἰδιωτισμός), en d'autres termes l'élégance. Cette division ne correspond peut-être pas à une étude très profonde de la rhétorique, mais elle marque un effort curieux d'analyse. — De même les stoïciens étudient certains termes, comme ἀμφιβολογία (amphibologie), ἀξιωμα (définition) ; bref, tout le domaine intermédiaire entre la grammaire et la rhétorique.

(1) Aujourd'hui nous en avons dix ; Prodicus en distinguait deux seulement ; Platon, trois.

(2) A l'origine, on ne distingue que le verbe de tout ce qui n'est pas lui.

Ils s'étaient occupés aussi d'une poétique ; mais nous la connaissons très mal ; Diogène Laërce est trop court sur ce chapitre. Nous savons cependant qu'ils définissaient la poésie « une imitation qui embrasse les choses divines et humaines ». Cela est très intéressant à relever en opposition avec la définition d'Aristote, qui dit que la poésie est une imitation, sans s'occuper de ce qu'elle imite. Les stoïciens, ici encore, attachent plus d'importance au consentement universel. Et, en effet, leur définition s'applique parfaitement, non seulement à Homère, mais aux vieux poèmes didactiques comme celui de Parménide.

Nous arrivons maintenant à la physique stoïcienne. — Avant les stoïciens, les doctrines sur l'origine des choses (περὶ φύσεως) étaient déjà extrêmement variées ; ils n'ont guère eu qu'à choisir, et à corriger sur certains points. D'ailleurs ils ne sont pas grands chercheurs en matière de science physique. Parmi ces anciens systèmes, ils en avaient trouvé un, celui d'Héraclite, qui, soit par suite d'un hasard, soit par une convenance intellectuelle, avait paru au fondateur de l'école le plus vrai de tous. Ce système fut modifié sur plusieurs points par les stoïciens, mais il resta toujours le fond de leur doctrine. — En voici les lignes essentielles. D'abord, suivant les stoïciens, il n'y a pas deux substances dans le monde, comme pour Platon et Aristote. Pour Platon, il y a les Idées pures et la matière, éternelle mais toujours changeante ; pour les stoïciens, il n'y a qu'une substance (1), qui est la matière. Il est curieux de voir cette grande école morale s'enfermer ainsi dans une doctrine métaphysique qui a tant de ressemblances avec le matérialisme, sans cependant se confondre avec lui. En effet, la matière, dans le système stoïcien, est unique, mais elle est de deux sortes : d'une part, la matière proprement dite (ὕλη), inerte et passive ; d'autre part, la matière active (τὸ ποιῶν), qui est la raison (λόγος). La raison n'est donc pas un principe spirituel ; mais la matière qui la compose est très différente de la matière vulgaire, qu'elle transforme et dont elle est l'âme. Mais de quoi est faite cette matière active ? Ici les stoïciens reprennent une vieille doctrine d'Héraclite : cette âme est essentiellement composée de feu (πυροειδής). Le feu est, en effet, la partie la plus agile et la plus mobile de la matière ; c'est une matière extraordinairement subtile qui se mêle aux parties inertes de la matière passive et joue au milieu d'elles le rôle d'une âme. Dans le monde, ce feu s'appelle Dieu ou Soleil ; dans l'homme et dans les êtres vivants, il s'appelle raison (λόγος) et âme (ψυχή). Il n'y a

(1) Ils sont donc *monistes*, comme on dit de nos jours.

pas là deux substances distinctes juxtaposées, mais deux états différents de la même substance. Cette âme est partout le principe dirigeant (τὸ ἡγεμονικόν), la partie maîtresse de cette réunion de formes différentes de la même matière, qui constitue tous les êtres vivants.

Dieu, âme du monde, est éternel. Il est même le seul être absolument éternel, dans le monde des stoïciens. Il est unique ; mais il peut y avoir d'autres dieux au-dessous de lui ; seulement ce sont des dieux secondaires (par exemple les âmes des astres) (1). Au-dessous encore est le monde, sorti de Dieu. Mais comment en est-il sorti ? Par une transformation de la substance unique passant perpétuellement d'un état à l'autre. Le feu existe seul à l'origine ; refroidi et condensé, il devient l'eau ; refroidi encore, il devient la terre. C'est la vieille idée d'Héraclite, d'après laquelle le monde est dans un état d'évolution incessante qui, après une certaine période écoulée, devient une révolution. En effet, dans l'état actuel, les formes ignées, les formes aériennes, les formes liquides et les formes solides coexistent ; mais elles sont essentiellement instables, et, au bout d'un temps plus ou moins long, le monde redeviendra tout entier du feu (les stoïciens appellent ce phénomène τὸ ἐκπύρωσις) et se résorbera en Dieu. Mais il ne finira pas pour cela ; ce sera simplement le terme d'une évolution partielle à laquelle d'autres succéderont.

Que sera l'âme dans ce système ? Un peu de feu qui s'est détaché de ce foyer central, qui est Dieu. Dieu, en effet, est répandu dans l'univers entier (2) ; mais il se concentre spécialement dans certains êtres, les êtres vivants surtout, d'une manière plus concrète, pour former de petites âmes individuelles qui ne sont que des parcelles (ἀποσπασματὰ) de l'âme totale, « *divinæ particulam auræ* » (3), comme dit Horace, tout en ayant l'air de vivre d'une vie propre. L'âme meurt donc avec le corps ; seulement, chez les sages, c'est-à-dire chez ceux dont la substance est plus ignée et plus subtile, elle vit plus ou moins longtemps après la mort, sans pouvoir durer plus longtemps qu'une de ces évolutions dont nous parlions tout à l'heure. Toutes les âmes doivent disparaître avec la conflagration qui termine chaque période. Il faut donc que, sans attendre cette fin, le sage s'occupe de ce qu'il doit faire pendant qu'il vit ; et pour cela il faut qu'il songe à la nature de cette âme

(1) Les Grecs ont toujours cru que les astres étaient très apparentés avec Dieu.

(2) C'est le panthéisme stoïcien, que nous avons déjà eu occasion de relever dans l'*Hymne à Zeus* de Cléanthe.

(3) *Aura*, comme *Æther*, se dit de l'air chaud et raréfié.

qui est en lui, et qui est en même temps partie intégrante de l'âme même du monde. Comme elle est commune à tous les hommes, elle a en elle un certain principe qui fait qu'ils sont nés pour vivre en commun (τὸ κοινωνικόν, τὸ κοινόν, τὸ φιλαλληλόν). L'âme n'est pas faite pour vivre à part, isolée des autres âmes. C'est donc en s'attachant à ce qu'il y a en chacun de nous de plus analogue à l'âme maîtresse du monde, qu'on peut le mieux remplir sa destinée. — Et cela nous achemine à la morale stoïcienne. La Providence s'exerçant par des voies générales, ce qui domine dans le monde, c'est la fatalité, mais une fatalité consciente et intelligente. Toute âme devra se conformer à cet ordre rigoureusement réglé, en négligeant ce qu'il y a en elle de plus individuel pour se diriger d'après les principes les plus universels.

E. M.

LITTÉRATURE ANGLAISE

COURS DE M. A. BELJAME.

(Sorbonne)

Pope et son groupe littéraire.

XII

La traduction d'Homère par Pope nous intéresse à un triple point de vue : comme œuvre littéraire d'abord, puis comme entreprise commerciale, enfin comme marque de l'indépendance de Pope. Nous laisserons aujourd'hui de côté la valeur littéraire de la traduction, nous réservant de traiter à part ce côté du sujet, et nous aborderons les deux autres, qui se tiennent, et qu'il est naturel de réunir. Il est sans doute désagréable de mêler à des questions de poésie, des questions d'affaires. Il semble que les poètes devraient être détachés de toutes les préoccupations matérielles, mais malheureusement il n'en est pas ainsi dans la réalité. Les poètes sont soumis comme les autres hommes aux nécessités de l'existence, et obligés d'y faire face. « Ce fut la pauvreté, nous avoue Pope, qui m'obligea à entreprendre la traduction d'Homère. » Vous savez, en effet, que la famille de Pope avait tout son argent placé en France ; or cet argent avait diminué d'au moins

un quart comme rendement, et encore les rentes n'en étaient-elles pas très régulièrement payées. Pope se trouvait si gêné qu'il n'avait pas, nous dit-il, d'argent pour acheter des livres. On peut être surpris qu'un poète, dont le renom poétique était déjà si éclatant, fût dans une situation aussi précaire. Mais les œuvres de Pope ne lui rapportaient que des sommes dérisoires. Nous avons sur ce point des renseignements exacts par le livre de comptes de Lintot. Nous y voyons que ce délicieux poème, *The Rape of the Lock*, fut payé à son auteur 175 francs sous sa première forme et 375 sous sa seconde. Sa réputation cependant, qui le plaçait au premier rang des poètes anglais, lui permettait de se livrer avec quelques chances de succès à des entreprises comme celle qui nous occupe.

Dès 1708, Pope avait essayé de traduire Homère. Il avait envoyé à sir William Trumbull une traduction de l'épisode de Sarpédon qui fut depuis insérée dans la *Miscellany* de Tonson. Vers 1713, il donna corps à son projet et parla à ses deux éditeurs de l'intention qu'il avait de traduire l'*Iliade*. Tous deux offrirent à l'envi leur concours, et ce fut Lintot qui fut chargé de la publication. C'était une tâche gigantesque qu'assumait le poète, et, avant de commencer son travail, il ne s'était pas rendu compte des obligations sans nombre dont il se chargeait. Il n'avait pas moins de 15.000 vers à traduire, et, comme il n'était pas un helléniste de première force, il dut avoir recours aux précédentes traductions, aux commentateurs, aux critiques, aux annotateurs, dont on peut dire si souvent avec Sheridan : « Egad, the interpreter is the harder to understand of the two ». Il se mit à l'œuvre avec conscience. Il alla en personne à Oxford, afin de recueillir lui-même les notes dont il voulait élucider son texte. Il s'absorba dans sa traduction, y consacrant des journées entières, vivant dans un autre temps. Il écrivait à un ami que, jusque dans son sommeil, il était poursuivi par les personnages d'Homère qu'il voyait en rêve; et il ajoutait qu'on lui rendrait service en le pendant. La frêle organisation de Pope ne put résister longtemps à ce travail acharné. Des maux de tête le forcèrent d'interrompre sa besogne. Il alla passer une saison à Bath, et bientôt son extraordinaire énergie reprit le dessus, ses préoccupations se calmèrent et au bout de quelque temps son travail marcha régulièrement. Tous les matins il traduisait trente vers avant de se lever; puis, une fois debout, il les écrivait et passait la journée à les revoir sur le texte. Lorsqu'il avait fini un chant, il comparait sa traduction aux traductions précédentes. Puis il revoyait les vers en eux-mêmes au point de vue purement poétique.

Il vint enfin à bout de cette énorme entreprise. Son succès fut plaisamment célébré par Gay dans une pièce intitulée *Pope's Safe Return from Troy*, où il le félicitait au nom de tous ses amis d'avoir mené sa tâche à bonne fin. L'œuvre parut, en six volumes, de 1715 à 1720. L'accueil des plus favorables qu'elle reçut du public engagea Pope à ne pas s'en tenir là et à donner une traduction de l'*Odyssée*. Cependant, comme son prodigieux effort l'avait un peu fatigué, il s'adjoignit deux collaborateurs, Broome et Fenton. La part qu'a eue dans la traduction chacun des trois collaborateurs a donné lieu à plusieurs contestations. Dans la préface de la traduction, Broome et Fenton se sont fait une part moins grande, et à Pope une part plus grande que celle que chacun d'eux avait eue réellement. Ils agissaient ainsi dans un intérêt pécuniaire, facile à comprendre, le nom de Pope donnant à la traduction une valeur commerciale plus considérable que les leurs. On a pourtant accusé Pope d'avoir donné ces faux renseignements dans un intérêt personnel, afin de paraître plus généreux en disant la somme qu'il avait payée à ses collaborateurs. Et l'on a dit encore que ceux-ci n'avaient pas reçu un paiement en rapport avec leur travail; mais, si l'on veut bien se donner la peine de faire le calcul, on verra qu'ils furent payés chacun environ deux francs par vers, ce qui est, on en conviendra, un assez joli chiffre.

L'ouvrage fut publié par souscription. C'était la méthode qu'avait employée Dryden pour sa traduction de Virgile, qui lui avait rapporté 35.000 francs. L'éditeur Lintot s'engageait à fournir gratuitement à Pope les exemplaires souscrits. Il se réservait les autres, ce qui lui suffit à s'enrichir. Pope eut 375 souscripteurs qui prirent 654 exemplaires. Le prix de chaque volume était d'une guinée, mais il y eut des souscripteurs qui donnèrent davantage. Caryl apportait à lui seul trente-huit souscriptions. Swift faisait dans le parti tory une propagande active pour l'œuvre de son ami, disant qu'on ne commencerait pas à imprimer avant qu'il eût, pour sa part, apporté à l'auteur au moins mille guinées. L'*Iliade* et l'*Odyssée* rapportèrent à Pope une somme de 225.000 francs. Il se trouvait ainsi, à 35 ans, en possession d'une indépendance qu'il devait entièrement à son travail et à son talent. On doit de grandes louanges à Lintot pour avoir pris la charge de cette publication. Elle l'enrichit, il est vrai, mais il eut à surmonter de nombreuses difficultés, particulièrement celles que lui suscitèrent les contrefacteurs de Hollande. Il dut retirer du commerce une édition qu'on avait contrefaite, et la remplacer par une autre d'un format différent.

Pope, à l'occasion de cette traduction, eut vis-à-vis du public une

attitude à laquelle il faut nous arrêter. Comme toujours alors, la politique vint se mêler à cet événement littéraire, à deux reprises. Elle amena d'abord la rupture définitive de Pope avec Addison et son groupe. Depuis quelques années déjà, ainsi que nous l'avons vu, leurs relations s'étaient singulièrement refroidies ; l'incident suivant acheva de les séparer. Avant de livrer sa traduction de l'*Iliade* au public, Pope demanda à Addison de lui rendre le service de la revoir. Addison s'excusa pour le premier livre parce que son ami Tickell l'avait déjà traduit, se proposait de le publier et avait réclamé la revision d'Addison, qui pourtant se mit à la disposition de Pope pour le deuxième livre et les suivants. Deux jours après l'apparition de la traduction de Pope, parut celle de Tickell. Pope, déjà mécontent du refus qu'il avait essuyé, fut convaincu qu'Addison en était le véritable auteur et qu'il la publiait dans le dessein de lui nuire, et pour opposer une traduction whig à sa traduction tory. En outre, le beau-fils d'Addison, lord Warwick, aurait averti Pope que son beau-père avait engagé un certain Gildon à l'attaquer dans un article sur Wycherley. Pope écrivit alors, nous dit-il, à Addison une lettre de reproches, à laquelle était joint un portrait où Addison se trouvait décrit sous le nom d'Atticus, et que Pope menaçait de publier. Addison, continue Pope, se montra désormais fort courtois.

Voici le portrait d'Addison. Il est un peu forcé, mais bien des traits en doivent être vrais ; c'est une véritable merveille littéraire. Il se trouve dans le *Prologue des Satires*. Pope le publia seulement après la mort d'Addison, ce qui le fit accuser d'avoir manqué de courage et de loyauté en attendant la mort d'un homme pour l'attaquer.

Peace to all such ! but were there one whose fires
True genius kindles, and fair fame inspires ;
Blest with each talent and each art to please
And born to write, converse and live with ease !
Should such a man, too fond to rule alone,
Bear, like the Turk, no brother near the throne,
View him with scornful, yet with jealous eyes,
And hate for arts that caused himself to rise,
Damn with faint praise, assent with civil leer,
And, without sneering, teach the rest to sneer ;
Willing to wound, and yet afraid to strike,
Just hint a fault, and hesitate dislike ;
Alike reserv'd to blame, or to commend,
A timorous foe, and a suspicious friend
Dreading even fools, by flatterers besieg'd,
And so obliging, that he never oblig'd ;
Like Cato, give his little senate laws,
And sit attentive to his own applause ;

While wits and templars every sentence raise;
 And wonder with a foolish face of praise
 Who but must laugh, if such aman there be?
 Who would not weep, if Atticus where be?

Quelle fut exactement la part de Tickell dans la traduction qui porte son nom? Pope ne fut pas le seul à juger qu'elle était purement fictive. Young, qui était intimement lié avec Tickell, dit qu'il n'avait pas eu connaissance de cette traduction avant sa publication. Steele, dans une polémique avec Tickell, l'appela « *the reputed translator of Homer*. » Il ne paraît guère possible de croire qu'Addison ait été l'auteur de la traduction, mais certainement il la revit et la corrigea. D'ailleurs, malgré les efforts des whigs, l'*Homère* de Tickell ne put avoir aucun succès.

A mesure que l'œuvre de Pope paraissait, on se demandait avec curiosité à qui elle serait dédiée. Serait-ce une personnalité du parti whig ou du parti tory qui bénéficierait de la dédicace de la traduction d'*Homère*? Lord Halifax, un des chefs des whigs, employa tous ses efforts pour que son nom fût choisi. Il pria Pope de venir lire chez lui des passages de sa traduction. Pope se rendit à son invitation et nous a laissé le récit d'un curieux incident qui se produisit à cette occasion. Addison, Congreve, le docteur Garth étaient présents à cette lecture. Lord Halifax interrompit Pope plusieurs fois avec beaucoup de politesse pour lui dire : « Ce passage n'est pas extrêmement heureux; vous devriez y introduire quelques changements. » Pope s'en retournant de chez lord Halifax, dans la voiture du docteur Garth, lui fit part de l'embarras où il se trouvait de modifier des passages sur lesquels on ne lui faisait que des critiques très vagues. « Ne vous occupez pas de cela, lui répondit Garth en riant, vous n'avez qu'à laisser les passages comme ils sont. Dans quelques mois, vous reviendrez trouver lord Halifax, vous lui direz que vous le remerciez de ses observations, que vous avez modifié vos vers selon ses conseils, et vous les lui lirez tels qu'ils sont. Je connais l'homme depuis plus longtemps que vous et je vous réponds du succès de l'affaire. » Pope fit ainsi que Garth le lui avait recommandé; il relut à lord Halifax les passages qui avaient motivé ses observations et celui-ci s'écria alors qu'il les trouvait parfaits. « Ay, M. Pope, now they are perfectly right! Nothing can be better. »

Halifax fut néanmoins déçu. Pope dédia sa traduction non pas, ainsi que l'avaient toujours fait avant lui les écrivains, à un homme politique influent, mais à un confrère, à Congreve. C'était là un véritable coup d'état littéraire.

Voici quels sont les termes de cette dédicace :

I beg to be excused from the ceremonies of taking leave at the end of my work ; and from embarrassing myself, or others, with any defences or apology about it. But instead of endeavouring to raise a vain monument to myself, of the merits or difficulties of it (which must be left to the world, to truth and to posterity) let me leave behind me a memorial of my friendship with one of the most valuable men, as well as finest writers, of my age and country : one who has try'd, and knows by his own experience, how hard an undertaking it is to do justice to Homer ; and one who (I am sure) sincerely rejoices with me at the period of my labours. To him therefore, having brought this long work to a conclusion desire to dedicate it ; and to have the honour and satisfaction of placing together, in this manner, the names of M. Congreve and of

A. POPE.

Cette dédicace, encore une fois, est un acte important, non pas seulement pour Pope lui-même, mais encore pour tous ses confrères. Elle rompt définitivement le lien qui attachait aux hommes d'Etat les écrivains et elle donne à ceux-ci une existence personnelle qu'ils n'avaient pas encore, subordonnés qu'ils étaient jusqu'alors aux partis politiques.

C.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

COURS DE M. E. DROZ

(*Faculté des Lettres de Besançon.*)

Taine. — La Philosophie de l'Art.

DE L'IDÉAL DANS L'ART.

L'Idéal dans l'art est un très beau livre, s'il est possible qu'un livre soit très beau en offrant la plus lamentable inconséquence d'idées qui fut jamais (1), avec les apparences d'un ordre méthodique et même savant. C'est une esthétique, où sont déterminés

(1) Je dois dire que tel n'est pas l'avis de tout le monde. M. de Margerie : « Rien n'est mieux conduit que toutes ces études. » (*Taine*, p. 303.)

les sujets que l'artiste doit traiter, sans que l'on y considère les moyens d'expression. C'est une philosophie de l'art, qui met en œuvre l'hégélianisme, le positivisme, les méthodes des sciences naturelles, pour aboutir à ressusciter les doctrines de Boileau et de Nisard, en les édulcorant, en les embourgeoisant d'un peu de Berquin. C'est l'œuvre d'un esprit en évolution ou en révolution, qui veut concilier ses idées antinomiques de jadis et d'aujourd'hui, et faire un beau mariage de l'idéal avec la science. S'il y a réussi, c'est ce que vous montrera, j'espère, l'analyse fidèle de son livre, à laquelle je serai obligé de très peu ajouter, ses contradictions et ses inconséquences éclatant aux yeux comme un feu d'artifice.

CH. I. — ESPÈCES ET DEGRÉS DE L'IDÉAL. — Taine étudiera l'idéal en naturaliste, méthodiquement, pour arriver non à une ode, mais à une loi. On se rappelle la définition de l'œuvre d'art. D'abord l'œuvre d'art devait manifester l'essence, puis Taine a réduit son devoir à manifester *quelque* caractère essentiel de l'objet « plus complètement et plus clairement que ne font les objets réels. Pour cela, l'artiste se forme l'idée (une idée serait plus juste) de ce caractère, et, d'après cette idée, il transforme l'objet réel. Cet objet, ainsi transformé, se trouve conforme à l'idée (à une idée), en d'autres termes à l'idéal. Ainsi les choses passent du réel à l'idéal, lorsque l'artiste les reproduit en les modifiant d'après son idée, et il les modifie d'après son idée, lorsque, concevant et dégageant en elles quelque caractère notable, il altère systématiquement les rapports naturels de leurs parties, pour rendre ce caractère plus visible et plus dominateur.

Un même objet admettra donc plusieurs représentations idéales, autant qu'il aura de caractères notables. Mais, dans le choix de quelqu'un de ces caractères, l'arbitraire de l'artiste est-il entier ? Ou bien y a-t-il un ou plusieurs caractères qui valent mieux que d'autres ? Il ne le semble pas au premier abord. — Ici commence, dans une série d'exemples, la confusion des idées, et, dès le premier moment, elle est complète. C'est un chef-d'œuvre, dit Taine, que les *Pèlerins d'Emmaüs* de Rembrandt, où tout est tristesse, un chef-d'œuvre égal que les *Noce de Cana*, où tout est joie ; sans doute, d'après la suite logique, parce que Rembrandt a considéré dans son objet, le Christ, un caractère notable, qui est la joie, et Véronèse, un autre caractère notable, qui est la tristesse. Non, mais (p. 268) parce que « le bonheur et la tristesse..., tous les grands partie-pris à l'endroit de la vie ont une valeur. » De quoi s'agit-il donc ? Quel est l'objet du peintre ou des deux peintres ? C'est donc la vie ? La vie de

quoi? Qu'est-ce que c'est que la vie? — Même comparaison entre les *Léda* de Léonard, de Michel-Ange, de Corrège. « Quel caractère est supérieur? La grâce charmante de la félicité débordante (chez la *Léda* de Corrège), la grandeur tragique de l'énergie hautaine (de la *Léda* de Michel-Ange; sa grandeur tragique et son énergie hautaine doivent bien la gêner à ce moment-là; mais peut-être n'est-ce la grandeur tragique de l'énergie hautaine que de Michel-Ange) ou la profondeur de la sympathie intelligente et raffinée (de Léonard; cette fois le doute n'est pas possible). Tous correspondent à quelque portion essentielle de la nature humaine, ou à quelque moment essentiel de (*sic*) développement humain. » Vous croyiez qu'il s'agissait ici de *Léda*, comme plus haut du Christ. Non! il s'agit de la nature humaine, considérée dans son fonds général et dans son histoire. Le caractère notable appartient tantôt à l'objet, tantôt à l'artiste, tantôt à l'humanité. Peut-être commencez-vous à trouver que ma sévérité n'était pas injuste.

Et cependant, continue Taine, dans le monde imaginaire, comme dans le monde réel, il y a des rangs divers, parce qu'il y a des valeurs diverses... Sans le savoir nous avons en main un instrument de mesure. — Et Taine montre, par les mêmes arguments que Boileau contre Perrault, qu'en matière d'art, « ces jugements définitifs que la postérité prononce justifient leur autorité par la façon dont ils sont rendus »; mais l'autorité du sens commun est encore justifiée par l'autorité de la science. Taine n'a pas oublié les règles de sa critique scientifique, qui lui enseigne que le goût personnel n'est rien; c'est en les suivant, croit-il, qu'il a pu louer et blâmer, constater des floraisons et des dégénérescences, non pas arbitrairement, mais d'après une loi secrète qu'il s'agit de dégager.

D'après la définition, il faut que le caractère rendu dans l'œuvre d'art soit le plus notable possible, et le plus dominateur possible.

CH. II. — LE DEGRÉ D'IMPORTANCE DU CARACTÈRE. — Nous nous trouvons reportés par cette question dans le domaine des sciences; car « il s'agit ici des êtres en eux-mêmes, et c'est justement l'affaire des sciences que d'évaluer les caractères dont ces êtres sont composés. » Parenté et alliance de l'art et de la science, glorieuse à tous les deux. La règle d'évaluation que nous allons emprunter aux sciences, c'est le principe de la subordination des caractères. Certains caractères ont été reconnus plus importants que d'autres; ce sont les moins variables. Dans un vertébré, le nombre, la disposition et l'emploi des membres sont moins importants que la possession des mamelles; « le mammifère volant (chauve-souris),

comme le mammifère nageant (baleine), restent frères du mammifère qui marche. » Est-ce que ce tableau de famille ne vous fait pas pleurer de tendresse ? Beau sujet pour un peintre, qui n'oubliera pas de rendre, chez ce trio de frères ou sœurs, le caractère notable, c'est-à-dire les mamelles, plus visible et plus dominateur. Et encore les mamelles ne seraient-elles pas au-dessous des vertèbres dans la hiérarchie des caractères notables ? Cruelle, cruelle énigme ! Je vous ferai grâce des raisons pour lesquelles la science donne à certains caractères une supériorité sur d'autres ; qu'il vous suffise d'entendre la conclusion de Taine : « Les caractères sont plus ou moins importants selon qu'ils sont des forces plus ou moins grandes... ; on trouve la mesure de leur force dans leur résistance à l'attaque... ; partant, leur invariabilité plus ou moins grande leur assigne dans la hiérarchie leur place plus ou moins haute ; enfin leur invariabilité est d'autant plus grande qu'ils constituent dans l'être une couche plus profonde, et appartiennent, non à son agencement, mais à ses éléments. »

Est-ce la peine de dire que les hommes du commun, pas plus que les artistes, ne mettent le caractère notable ou dominateur des animaux là même où le mettent, où le mettaient les savants ? Pour nous tous, certains détails de structure interne, fussent-ils essentiels, sont insignifiants. J'ai écrit que je ne me sens nullement le parent de l'amphioxus, bien qu'il ait l'honneur d'avoir des vertèbres comme moi, ou à peu près comme moi. Au contraire, j'introduirais volontiers dans un cercle tout voisin de la famille humaine le peuple des fourmis, humble insecte, minuscule, et sans vertèbres, parce que j'aperçois entre elles et nous comme une communauté d'intelligence, de caractère, d'aptitude sociale ; leur âme m'importe beaucoup plus que leur corps, et je ne crois pas trop prendre sur moi en assurant que tel est le sentiment du plus grand nombre. Semblablement, certaines raisons généalogiques invoquées par Taine peuvent être dignes de considération pour des savants, et, quand on fait de la science, il faut en tenir le plus grand compte ; mais dans la vie commune, elles ont une valeur égale à zéro, ou négative. Le vol, dit Taine, est chose si peu importante que l'on trouve la disposition à voler jusque dans des embranchements différents (cette preuve prouve aussi que pour Taine les classifications scientifiques ne font qu'un avec le plan de la nature), et même tour à tour elle manque et se montre dans la même classe. — Cela est bel est bon ; mais pour l'artiste qu'est Baudelaire, comme pour le public que nous sommes, l'albatros est un animal qui vole ; de même, pour Leconte de Lisle et pour nous tous, le condor, qui

Par delà l'escalier des raides Cordillères

S'endort dans l'air glacé, les ailes toutes grandes.

Au surplus, pour ne pas m'étendre trop longtemps sur cette question, je vous renvoie à ce qui a été dit déjà dans ce cours sur le caractère dominateur, et, pour ne pas avoir l'air de tourner malignement en ridicule un homme considérable comme Taine, je vous prie d'imaginer ou plutôt de déduire vous-mêmes les conséquences grotesques où on arriverait en peinture et en sculpture si on appliquait dans ces arts la théorie du caractère notable ou dominateur, déterminé comme il vient d'être dit. Voyons l'application de cette même théorie à la littérature, selon la hiérarchie que fixe Taine.

Dans l'homme intellectuel et moral, quel est l'ordre d'importance des caractères, et comment constater leurs divers degrés de variabilité ? Ce qu'il y a de raisonnable et d'applicable à l'art dans cette analyse de Taine se trouve dans le premier chapitre de Nisard. En partant des caractères notables inférieurs que la littérature peut peindre, et en s'élevant toujours, on trouve successivement : 1° la mode de quelques années (qui change, par exemple, dans le vocabulaire comme dans le vêtement) ; 2° la mode d'une « demi-période historique », d'une génération ; 3° l'état d'une période (Moyen-Age, Renaissance) ; ainsi de Malherbe et Richelieu jusqu'en 1789 et à Fontanes, nous trouvons dans notre histoire « une des formes principales du développement humain » et « un des grands types que conservera toujours la mémoire humaine » ; 4° les aptitudes et les instincts d'une race ; ainsi l'Anglo-Saxon et le Français (ces portraits, au moins pour leurs mérites littéraires, valent qu'on les cherche dans le livre) ; 5° ce granit primitif, qui est l'esprit des peuples, repose encore sur l'esprit des races ; ainsi, chez les Aryens, on trouve en commun « certaines manières générales de concevoir la morale, de comprendre la nature, d'exprimer la pensée » ; 6° au plus bas étage, « les caractères propres à toute race supérieure et capable de civilisation spontanée, c'est-à-dire douée de cette aptitude aux idées générales, qui est l'apanage de l'homme et le conduit à fonder des sociétés, des religions, des philosophies et des arts. »

A cette échelle des valeurs morales correspond, échelon par échelon, l'échelle des valeurs littéraires. Taine veut rire, au moins en ce qui concerne le dernier caractère, à la fois le plus élémentaire, le plus général et le plus dominateur, à savoir l'aptitude aux idées générales. Je ne vois d'ailleurs pas trop comment un littérateur pourrait donner de cette aptitude une représentation ou une expression intéressante, et cependant ce serait là, à en

croire Taine ou la logique de Taine, le chef-d'œuvre suprême. Pourquoi, au lieu d'entrer dans le détail d'une analyse abstraite, qui restera toujours un secret et un secret indifférent à l'immense majorité du public, pourquoi n'a-t-il pas dit, comme Nisard, « la vérité universelle, et de tout temps vraie, des pensées et des sentiments ? » Cette correction, il est vrai, si elle profite au bon sens, réduit dans cette classification la part de la science ; moi, je voudrais la réduire encore, chasser de leur niche ces Aryens qui n'ont rien à voir ici, et, après avoir considéré l'unité psychologique de la race ou plutôt des peuples, réserver la place suprême à l'unité psychologique humaine. Alors la classification me semblerait parfaite ; il est vrai que ce ne serait plus celle de Taine. Il est à remarquer d'ailleurs que, dans sa revue des œuvres littéraires, auxquelles il attribue des mérites plus ou moins élevés de beauté, selon le plus ou moins d'importance des caractères humains qu'elles représentent, là du moins où il parle de littérature (et à certain moment, il s'échappe ailleurs), il juge comme Nisard, et pour les mêmes raisons, sans trop se rappeler ce qu'il appelle les caractères élémentaires des races supérieures. Voici maintenant les exemples par lesquels il éclaircit et justifie sa théorie.

« *Toutes choses égales d'ailleurs*, selon que le caractère mis en relief par un livre est plus ou moins important, c'est-à-dire plus ou moins élémentaire et stable, ce livre est plus ou moins *beau*. » *Toutes choses égales d'ailleurs*, il faut avouer que cette abstraction ou réduction est un peu dure à accepter, ce reste que l'on néglige n'étant rien de moins que ce qui permet à une idée de devenir un livre, un tableau, une statue, et d'entrer ainsi dans la catégorie de la beauté artistique. Mais passons ; il faut bien, pour continuer, se placer au point de vue de Taine. Un ouvrage littéraire, qui mettra en scène l'homme affecté par une mode passagère, sera par le fait même de rang inférieur et de moindre beauté ; ainsi l'*Astrée* de d'Urfé et les romans de M^{lle} de Scudéry, qui ne nous représentent l'état d'âme que d'une génération. Au milieu des œuvres si nombreuses de Lesage et de l'abbé Prévost, il y en a deux qui excellent, *Manon Lescaut* et *Gil Blas* ; est-ce que les auteurs y ont mis plus de talent que dans leurs autres productions ? Non, mais une chance heureuse leur a donné cette fois l'idée d'un « type stable », et, avec les mêmes ressources, la supériorité de leur personnage a assuré la supériorité de l'œuvre, preuve que « la valeur de l'œuvre croît et décroît avec la valeur du caractère exprimé. » — Ici je suis obligé de faire deux remarques : 1° On nous avait parlé de *beauté* dans la

formule de la loi rapportée au début de ce paragraphe, et maintenant on change de vocable ; il s'agit de valeur et jusqu'à la fin ce mot de beauté ne paraîtra plus. Il eût été plus franc, ou de l'employer partout, si l'on trouve qu'il exprime une notion correspondant à la réalité, et alors de définir cette notion, ou bien de l'éliminer d'une analyse qui représente l'œuvre d'art comme une explication scientifique et philosophique de l'homme, sans plus ; — 2° Taine assure que la valeur de *Manon Lescaut* est bien supérieure à celle du *Doyen de Killerine*, et nous sommes d'accord avec lui ; mais, si nous l'interrogeons sur les raisons de cette supériorité, nous verrons que, selon son habitude, il a supposé le problème résolu, et, selon son habitude, sans s'en apercevoir. Pourquoi la représentation d'un « type plus stable » augmente-t-elle en soi la valeur d'une œuvre littéraire ? Je défie bien que l'on réponde à cette question, jusqu'à ce que l'on ait démontré que l'art et la science ne sont qu'un, et encore ! Si c'est le consentement universel que Taine a invoqué pour déclarer chefs-d'œuvre les ouvrages reconnus tels (et quelle pauvre raison pour un fils de la philosophie de l'absolu !), le jugement du plus grand nombre s'accorde bien, il est vrai, avec le sien, mais il se fonde sur d'autres raisons qu'il convient de démêler ; nous n'y aurons d'ailleurs aucune peine ; la tâche est faite depuis longtemps, et, sans vouloir remonter plus haut, depuis Hobbes, depuis Pascal, depuis Spinoza, depuis Montesquieu.

Taine n'a considéré l'œuvre d'art que dans le rapport de l'artiste avec l'objet en soi ; il a oublié que l'œuvre d'art s'adresse toujours à un public, et que, selon sa propre doctrine, s'il y a une vérité, même non connue, il n'y a de beauté que perçue. Mais je voudrais éloigner de la discussion cette notion de beauté, qui demanderait de trop longs éclaircissements. Je reprends son exemple, et j'explique pourquoi *Manon Lescaut* et *Gil Blas* sont reconnus chefs-d'œuvre par-dessus les autres œuvres des mêmes auteurs.

C'est en effet parce qu'ils représentent des types plus stables, et que pour cette raison ils nous intéressent plus fortement. Non pas qu'en soi la stabilité des types nous importe ; mais des types stables ont plus de chances que tous les autres d'être connus par tous les hommes, de leur ressembler à eux-mêmes ou de ressembler à ceux qui vivent à côté d'eux, de se rencontrer dans des situations où eux-mêmes se sont trouvés, si bien que l'auteur d'un tel livre, selon les expressions de Pascal que j'ai déjà citées, ne nous fait pas montre de son bien, mais du nôtre, et que notre amour-propre doit s'y complaire, et s'y complatt en effet. Jusqu'à là le jugement populaire est d'accord avec Taine, quant aux

faits, sinon sur les principes des faits. Mais où le désaccord devient complet, ou plutôt deviendrait complet, si quelqu'un s'avisait de pousser l'art jusque-là, où l'art cesserait d'après le sentiment commun, c'est lorsque l'artiste essaierait de représenter, pour se conformer à la théorie de Taine, des caractères de plus en plus stables et élémentaires, qui échapperaient de plus en plus à notre compréhension immédiate. En littérature, l'intérêt s'évanouit, quand l'artiste, même en restant dans la vie réelle, sort du domaine de la vie consciente. Et il est possible que les caractères primitifs soient les plus significatifs de tous, comme le veut Taine, et qu'on puisse déduire de l'embryon d'un esprit naissant la forme future de la religion, de la philosophie, de la société et de l'art d'un peuple; mais c'est là affaire aux savants; et ce qu'un public demande à un écrivain, c'est la représentation d'un état psychologique *actuel* et *senti*. En littérature, les chefs-d'œuvre immortels, ce sont ceux où l'on a exprimé (et bien exprimé; ceci est, en somme, presque l'unique question d'art; et Taine l'a mise de côté) des pensées et des sentiments *toujours actuels*. Ainsi, par exemple, les adieux d'Andromaque et d'Hector dans l'*Iliade*. Voilà, pour un auteur, le seul moyen de faire que ses livres « débordent au delà des limites ordinaires du temps et de l'espace »; voilà pourquoi les drames de Shakespeare, *don Quichotte*, *Candide*, *Robinson Crusoé* ont eu un succès qui ne s'est pas borné à leur temps et à leur pays. Encore dirait-on de ces exemples que cite Taine et que nous acceptons, qu'ils sont moins sûrs de plaire à tous les lecteurs dans tous les temps, parce qu'ils sont d'une humanité moins générale, moins propres par conséquent à satisfaire tous les égoïsmes individuels que cette suprême entrevue d'un héros avec sa jeune femme, au moment d'une épreuve dangereuse, en présence d'un enfant né de leur union, et qui demain sera roi ou esclave. Toutes proportions gardées, et en réduisant les intérêts ainsi que les dangers, c'est là la vie de tout le monde. Ajoutons que cet immortel sujet n'a pas suffi à rendre immortel le chant où le poète l'a traité; le poète y a joint la manière de le traiter. Le sujet était à tout le monde; il l'a fait sien, et personne depuis ne l'a dépassé ou égalé, malgré les analyses plus subtiles des philosophes postérieurs et leurs lumières plus vives sur les caractères plus élémentaires, par conséquent plus notables.

Taine trahit dans la suite de son explication les préoccupations de savant ou d'érudit qui le hantent. En somme, la beauté ou la valeur d'une œuvre, toutes choses égales d'ailleurs, se mesure pour lui aux connaissances qu'elle nous confère sur l'homme ou

sur les choses, et particulièrement sur l'histoire. *Figaro* est un chef-d'œuvre parce que *Figaro* est le « portrait du vrai Français » (grand merci !) ; l'Espagne vit et respire dans les romans picaresques du xvi^e siècle ; donc ces romans sont excellents ; — on pourrait extraire de Racine tout le système des sentiments monarchiques de notre xvii^e siècle ; — « nos deux grandes épopées modernes, la *Divine Comédie* et *Faust*, sont l'abrégé des deux grandes époques de l'histoire européenne » (la Renaissance ne compte pas ?). — Encore que tous ces jugements ou toutes ces affirmations seraient vrais, c'est par surcroît que ces chefs-d'œuvre sont utiles ; mais ce qui fait qu'on les lit encore aujourd'hui, c'est pour la part d'éternelle vérité qu'ils renferment et en vertu de l'art qui a donné à ces sujets permanents une forme durable ; c'est pour les mêmes raisons que nous les saluons chefs-d'œuvre.

Mêmes idées, appliquées ensuite par Taine à la recherche des caractères plus stables, donc plus importants, que doivent mettre au jour le peintre et le sculpteur. Inutile de dire qu'il oublie tout ce qu'il a rapporté plus haut des classifications scientifiques fondées sur des formes communes à un grand nombre d'espèces, par conséquent essentielles, par conséquent idéales, comme les mamelles, et, au-dessus des mamelles, les vertèbres. Taine ici ne poursuit pas l'idéal aussi loin. Je me contenterai de vous citer ses conclusions, dont je me soucie moins, puisque nous ne sommes plus sur notre terrain propre : « Le génie des maîtres consiste à faire une race de corps ; à ce titre, ils sont physiologistes, comme les écrivains sont psychologues ; ils montrent toutes les conséquences et toutes les variétés du tempérament bilieux, lymphatique, nerveux ou sanguin, comme les grands romanciers et les grands dramatises montrent tous les contre-coups et toutes les diversités de l'âme imaginative, raisonneuse, civilisée ou inculte. » Singulière conception de la peinture, toute scientifique et générale ! Comment s'accorde-t-elle avec celle-ci, qui paraît tout historique et particulière : « Plus l'artiste est grand, plus il manifeste profondément le tempérament de sa race » ? Taine trouve le moyen d'avoir trois hommes en lui, qui ont souvent des opinions contradictoires, un philosophe, un savant et un historien, et ces trois hommes se croient d'accord, après avoir énoncé sur une même matière des jugements tout différents.

La conclusion finale du chapitre est une affirmation aussi ingénue et intrépide que celles qui précèdent, mais ici plus en vue. « La concordance, assure Taine, est *donc* complète, et les caractères apportent avec eux dans l'œuvre d'art la valeur qu'ils ont dans la nature... Au sommet de la nature sont des puissances

souveraines qui maîtrisent les autres ; au sommet de l'art sont des chefs-d'œuvre qui dépassent les autres ; les deux cimes sont de niveau, et les puissances souveraines de la nature s'expriment par les chefs-d'œuvre de l'art. » Oui ; mais les puissances souveraines de la nature sont exprimées aussi dans des œuvres qui ne sont pas des chefs-d'œuvre, et là il y a, non plus deux cimes de niveau, mais une cime et une colline ou un bas-fond. Taine a négligé d'abord dans l'œuvre d'art certaines qualités dont il se souvenait pourtant ; à la fin il les a oubliées. *Toutes choses égales d'ailleurs...* Eh bien ! il y a des cas où un caractère moins notable n'a pas empêché l'œuvre où il est représenté, d'être plus considérable qu'une autre où paraissait un caractère plus notable, et cela parce que le fond ou le sujet n'est pas tout dans l'œuvre d'art. Taine aurait pu s'en douter.

CH. III. — LE DEGRÉ DE BIENFAISANCE DU CARACTÈRE. — On peut considérer les caractères selon leur importance, c'est-à-dire selon qu'ils sont plus ou moins durables et plus ou moins résistants aux forces extérieures. C'est ce que Taine vient de faire. On en estimera la bienfaisance, « suivant que, livrés à eux-mêmes, ils aboutissent plus ou moins complètement à leur anéantissement ou à leur développement propre par l'anéantissement ou le développement de l'individu et du groupe en qui on les rencontre ». Dans le premier cas, on a vu la parenté de l'art avec la science ; dans celui-ci, on verra sa parenté avec la morale. Il s'agit de déterminer les caractères bienfaisants et leurs degrés de bienfaisance. Au commencement de cette détermination, où il s'occupe d'abord de l'homme moral, Taine suit Spinoza.

« Il s'agit donc de vivre ; et, pour l'individu, la vie a deux directions principales : ou il connaît, ou il agit ; c'est pourquoi on peut distinguer en lui deux facultés principales : l'intelligence et la volonté. D'où il suit que tous les caractères de l'intelligence et de la volonté qui aident l'homme dans l'action et la connaissance sont bienfaisants et les contraires malfaisants. »

Exemples : le philosophe, l'homme d'état, l'artiste. Chez ce dernier, les caractères bienfaisants de l'intelligence sont la sensibilité délicate, la sympathie vibrante, la reproduction intérieure et involontaire des choses, la subite et originale compréhension de leur caractère dominant (et ce singulier n'est pas franc après toutes les dérogations que Taine a été obligé de faire à la théorie de l'art représentant l'essence des choses) et de toutes les harmonies environnantes. « Vous trouverez, pour chaque espèce d'œuvre intellectuelle, un groupe de dispositions analogues et distinctes. Ce sont là autant de forces qui conduisent l'homme à son but, et

il est clair que chacune, dans son domaine, est bienfaisante, puisque son altération, son insuffisance ou son absence imposent à ce domaine la sécheresse et la stérilité. » — Voilà pour l'intelligence ; voici pour la volonté : « Pareillement et dans le même sens, la volonté est une puissance, et, considérée en soi, elle est un bien. » Nous l'admirons chez les martyrs qui bravent les tortures, chez les stoïciens qui nient la souffrance ; qu'elle soit opiniâtreté native ou orgueil acquis, elle est belle. — Et, en résumé toutes les portions de l'intelligence, lucidité, génie, esprit, raison, tact, finesse... (et) « toutes les portions de la volonté, courage, initiative, activité, fermeté, sang-froid, sont les fragments de l'homme idéal que nous cherchons maintenant à construire. »

« Il nous faut voir à présent cet homme dans son groupe. Quelle est la disposition qui rendra sa vie bienfaisante pour la société dans laquelle il est compris ? Nous connaissons les instruments intérieurs qui lui sont utiles. Où est le ressort intérieur qui le rendra utile à autrui ? — Il en est un, qui est unique : c'est la faculté d'aimer ; car aimer c'est avoir pour but le bonheur d'un autre, se subordonner à lui, s'employer et se dévouer à son bien. Vous reconnaissez là le caractère bienfaisant par excellence ; il est visiblement le premier de tous dans l'échelle que nous composons. » Plus son objet est vaste, plus nous le trouvons beau ; ainsi dans l'humanité, dans le patriotisme.

Considérons d'abord en soi cette philosophie, en attendant de voir l'application que Taine se propose d'en faire à la critique des œuvres d'art. En premier lieu, comme le dit Taine, il s'agit pour l'individu de vivre ; et, comme la vie morale de l'homme est intimement liée à sa vie physique, c'est un tort grave à un philosophe, qui prétend considérer les choses dans leur essence, d'avoir violemment rompu une indestructible unité en établissant les caractères bienfaisants (ou prétendus tels) de l'âme, sans considérer s'ils ne peuvent pas être, dans certains cas, malfaisants au corps et en général à la vie totale de l'individu. Ainsi, s'il n'est pas possible de soutenir en thèse générale que le génie est une folie ou une névrose dans ce siècle qui a vu mourir octogénaires et pleins de force, Goethe et Victor Hugo, il n'en est pas moins vrai que, dans un grand nombre d'illustres exemples, nous voyons le génie ou un grand talent accompagner ou entraîner la misère du corps ou de l'âme : Schiller, Beethoven, Musset, Chopin, Schumann, etc. Si bien que nous ne savons si ces grands hommes (à divers degrés) ont plus joui ou pâti des caractères bienfaisants que leur attribuerait la détermination de Taine. Et ceci m'amène

à une seconde critique. Dans la recherche de ce qui est bienfaisant à l'âme de l'homme, Taine, au lieu d'examiner l'homme en général, considère l'homme dans diverses classes ou divers métiers, et se demande, par exemple, quels sont les caractères bienfaisants à l'âme de l'homme d'état, du philosophe, du savant, de l'artiste. C'est mal poser la question, et contrairement aux principes généraux d'après lesquels il prétend régler sa recherche. Ce qu'il faudrait savoir d'abord, c'est, non pas quels caractères de l'intelligence et de la volonté sont nécessaires à bien faire ces métiers ou exercer ces aptitudes, mais si ces métiers ou ces aptitudes sont bienfaisants à l'homme, puisque d'abord « il s'agit de vivre ». Il n'est pas clair, quoi qu'en dise Taine, que chacune des qualités qu'il détermine chez l'artiste conduise l'homme « à son but ». Il est clair que chacune, dans son domaine, est bienfaisante ; oui, bienfaisante au domaine ; mais le domaine est-il bienfaisant à l'homme ? A cette question chacun répondra selon son goût, et le commun des gens, comme nous, répondra à l'aveugle ; car nous n'avons, pour ainsi dire, aucune idée des sensations violentes dans l'un et l'autre sens que peut éprouver un âme d'artiste. Mais si, pour être artiste, il fallait être tel que Taine nous a montré Saint-Simon et Balzac, *j'aime mieux ma mie, ô gué*, c'est-à-dire ma médiocre intelligence.

Même observation au sujet de la volonté. « Considérée en soi, elle est un bien. » En soi, pour qui est-elle un bien ? Cette question n'a aucun sens, parce que la phrase de Taine qui la suggère est absurde. La volonté ne peut pas être considérée indépendamment de l'être voulant, et c'est le bien de l'être voulant qui est en question. Je rappelle que Taine a prétendu nous montrer dans cette analyse les rapports de l'art avec la morale ; jusqu'ici nous les cherchons en vain, et ce n'est pas ici que nous les trouverons. La force de la volonté, chez un individu, peut être également funeste et à lui-même et à ceux qui l'entourent, en d'autres termes et à la morale et à son bien propre, quand elle sacrifie à l'assouvissement d'une passion le bonheur des autres et la vie même de l'individu passionné, ou ce qui est, selon la morale ordinaire, sa raison de vivre. Voyez dans l'étude sur Balzac une justification de cette critique. Là Taine exprime, sans rien dissimuler, son admiration pour la force qui s'exerce sans frein et sans scrupule dans le sens où elle est emportée ; là Philippe Bridau, là le baron Hulot sont beaux, sont rois, sont dieux. Ici, au fond de la théorie, ce sont les mêmes idées ; mais Taine les dissimule dans ce résumé anodin, bourgeois et peu loyal, où l'intensité de la volonté et ses emportements possibles dans toutes les directions sont dé-

guisés par ces beaux noms de qualités et même de vertus : courage, initiative, activité, fermeté, sang-froid.

C'est qu'il fallait justifier la bienfaisance des caractères déterminés, et ménager la transition entre l'idée d'un être qui est beau, parce qu'il se développe ou se déchaîne de manière à suivre jusqu'au bout son idée, quelle qu'elle soit, et ses appétits, quels qu'ils soient, — et l'idée à exprimer tout à l'heure d'un être qui est beau, parce qu'il agit et se contient dans l'intérêt de ses semblables, jusqu'à leur sacrifier sa vie. Si Taine avait suivi sincèrement ou logiquement le principe de son analyse, il aurait dû déclarer beaux et bienfaisants chez Hulot ce courage, qui lui permet de torturer les siens et de ruiner son honneur, cette initiative et cette activité, cette fermeté et ce sang-froid, qui lui permettent de découvrir des moyens de voler l'Etat, de tomber d'actrice à petite ouvrière et de petite ouvrière à servante, de promettre à la servante la mort prochaine de sa femme, etc. — Il faut choisir : ce développement de Taine est un modèle ou d'illogisme ou d'hypocrisie, et puisque tout, dit-on, nous ordonne de croire qu'il était le plus loyal des hommes, nous pouvons conclure qu'il n'en était pas le mieux raisonnant.

Et je cherche en vain le lien qui réunit cette conception des caractères bienfaisants à l'homme isolé avec la conception qui suit des caractères bienfaisants à l'homme en société. Les uns et les autres sont souvent opposés. On peut dire en effet de la vertu sociale ce que Montesquieu a dit de la vertu politique (*Esprit des lois*, l. IV, ch. v), qu'elle « est un renoncement à soi-même qui est toujours une chose très pénible », au moins pour ceux qui ont une forte volonté avec des inclinations opposées à l'intérêt du groupe, si bien que cette volonté bienfaisante, paraît-il, à l'homme isolé, est malfaisante ou peut l'être dans le plus grand nombre des cas à l'homme en société. Et, après avoir relevé cette contradiction générale, je me demande si je dois critiquer cette affirmation particulière que plus l'objet de l'amour est vaste, plus nous le trouvons beau ; peut-être en sera-t-il autrement dans l'avenir ; mais jusqu'ici la philanthropie nous paraît moins belle et nous émeut moins que le patriotisme. Les exemples des missionnaires ne sont pas topiques à ce sujet ; car ici la philanthropie se complique d'autres sentiments.

Voici maintenant, Messieurs, l'application de cette théorie incohérente à la littérature : « A cette classification des valeurs morales correspond, degré par degré, une classification des valeurs littéraires. Toutes choses égales d'ailleurs, l'œuvre qui exprime un caractère bienfaisant est supérieure à l'œuvre qui ex-

prime un caractère malfaisant. » — Pourquoi? D'après quel principe, quelle autorité, quel dogme? Les questions se pressent sur vos lèvres. Taine ne les a même pas pressenties. Il l'a dit, *dit*, et c'est tout. Ce philosophe décrète; ce critique tourne au théologien, un théologien sans révélation. Plus haut, il avait confondu, ou presque, l'art avec la science; ici il confond l'art avec la vie. Non, il n'est pas vrai que les caractères bienfaisants des personnages soient bienfaisants à l'œuvre littéraire qui les exprime, ni que leurs caractères malfaisants lui soient malfaisants. Vous préférez *Mauprat* ou le *Marquis de Villemer* aux *Parents pauvres*. Fort bien, c'est votre goût, et je le respecte chez vous; mais peut-être les admirez-vous tous trois également, et seriez-vous fort embarrassés si l'on vous demandait de déclarer en forme que l'œuvre qui vous platt davantage est *supérieure* à l'œuvre qui vous platt moins. Les portières et le grand Darwin aiment les romans qui finissent bien; et les portières jugent sans doute que ceux-là sont les plus beaux; mais sans doute aussi Darwin distinguait entre ses goûts et ses admirations, entre les plaisirs de sa sensibilité et les jugements de son esprit. Reste, il est vrai, la réserve *toutes choses égales d'ailleurs*, qui permettra toujours de corriger les conséquences trop criantes de ce principe, s'il s'en produit de telles, comme il est inévitable, dans le classement des œuvres d'art. Voyez au surplus, sur ce sujet, de justes observations de M. Brunetière, dans une leçon de *L'Evolution des genres littéraires* qu'il a consacrée à Taine.

Au plus bas degré de l'échelle sont les caractères bas et vils des comiques; et voilà, Messieurs, Molière au dernier rang avec Cervantès, et voilà sans doute Rabelais dans le sous-sol. Puis viennent la force gigantesque et malfaisante, c'est-à-dire Shakespeare et Balzac; ici l'auteur est embarrassé, parce qu'autrefois ces écrivains avaient été ses dieux. Il se tire d'affaire, en compensant leur infériorité d'après ses principes de maintenant par une supériorité selon ses principes de tout à l'heure: « Ce sont là les œuvres littéraires les plus profondes; elles manifestent mieux que les autres les caractères importants, les forces élémentaires, les couches profondes de la nature humaine. On éprouve en les lisant une sorte d'émotion grandiose, celle d'un homme introduit dans le secret des choses, admis à contempler les lois qui gouvernent l'âme, la société et l'histoire. Néanmoins l'impression qu'on en garde est pénible. » Voilà donc les impressions, les émotions du lecteur qui entrent en cause, et Taine commence à se douter que la littérature est l'homme ou la nature interprétés par l'homme pour l'homme. C'est une vue de bon sens, et dont ni vous

ni moi ne songerions à nous glorifier ; mais, introduite subrepticement dans cette esthétique qui jusqu'ici ne tenait compte que de l'artiste (et encore !) et de l'œuvre d'art, elle parachève le galimatias des idées. — En troisième lieu viennent les créatures *vraiment* idéales (ce *vraiment* est un délice ; il signifie apparemment que jusqu'ici l'idéal déterminé par Taine est un faux idéal, et qu'il faut concevoir d'autre façon les créatures *vraiment* idéales ; c'est ainsi qu'autrefois il avait déclaré Balzac dépourvu d'idéal, quelques pages avant d'écrire que Balzac a pris pour idéal la force ; un philosophe qui se corrige sur les avis du bourgeois mal endormi en lui !). Parmi ces créatures idéales, au premier rang, sont les héros véritables. On en voit dans les littératures réfléchies, mais ce n'est pas naturellement ; ils fleurissent dans les époques primitives et naïves : c'est Roland, celui de la *Chanson de Roland*, c'est Ulysse, Ulysse le rusé, Ulysse le menteur ; c'est Achille, le grand enfant, qui pleure et qui appelle sa maman, le héros qui fait rage et massacre avec des armes enchantées. — Enfin, au plus haut degré, sont les révélateurs, les sauveurs et les dieux. « Là, l'homme, transfiguré et agrandi, atteint toute son ampleur ; divinisé et divin, rien ne lui manque..... il est au faite, et, tout à côté de lui, au faite des œuvres d'art, se placent les œuvres sublimes et sincères qui ont porté son idée sans fléchir sous son poids. » Si bien, Messieurs, que de toutes les œuvres littéraires que le monde a produites, la plus belle est l'*Imitation de Jésus-Christ*. — Ici, peut-être penserez-vous qu'il n'y a plus lieu de discuter, et vous comprendrez pourquoi l'esthétique de Taine a trouvé grâce devant les critiques religieux, qui s'attachent plus à l'orthodoxie des doctrines ou des jugements qu'à leur logique (1).

Je rappellerai seulement que Taine avait promis un moyen de classer les œuvres littéraires ; il se contente de fabriquer une échelle de personnages idéaux, sur des principes et avec des matériaux qui n'ont rien de commun avec sa mécanique et sa physique d'autrefois, et il nous avertit que la supériorité ou l'infériorité relative des ouvrages sera *exactement* déterminée par la valeur idéale des personnages représentés, *toutes choses égales d'ailleurs*. Mais sur quoi jugerons-nous de cette égalité ?

Il applique ensuite les mêmes principes à la peinture. Là le caractère bienfaisant, c'est la santé du corps. Mais l'application de

(1) Ainsi M. de Margerie dans son livre, d'ailleurs intéressant, sur Taine. — On peut se donner l'amusement d'une constatation toute semblable dans les livres de M. Biré sur Victor Hugo. M. Biré paraît croire qu'il y a fait de la critique littéraire, et il n'y a fait que de la critique religieuse ; ce que je me garderais fort de blâmer, si tel avait été son objet.

ce principe présente bien des difficultés, quand on pense à des artistes tels qu'Albert Dürer, Memling, Rembrandt. Ici l'échappatoire de Taine est amusante ou navrante, au choix : « Une telle peinture, quand elle est réussie, va au delà de la peinture... ; elle est une poésie ;... le corps humain est sacrifié ; il est subordonné à une idée ou à quelque autre élément de l'art. En effet, chez Rembrandt, le principal intérêt du tableau n'est pas l'homme, mais la tragédie de la lumière mourante, éparpillée, palpitante, combattue incessamment par l'envahissement de l'ombre. » Les uns pleureront sur l'infortune de la lumière si méchamment contrariée par l'ombre ; d'autres pleureront sur autre chose, en voyant Taine franchir cette difficulté par un saut de clown, et en comparant cette définition de l'art de Rembrandt avec la définition de l'œuvre d'art donnée au début de ces études. Ce n'est pas tout. Le classement des œuvres littéraires d'après les caractères bienfaisants pourra n'être pas le même que d'après les caractères importants. Et voici, par surcroît, que Taine nous propose une « troisième échelle » pour « les classer encore une fois », comme il le déclare ingénument. Ce nouveau moyen, il est vrai, peut se surajouter sans contradiction.

CH. IV. — LE DEGRÉ DE CONVERGENCE DES EFFETS. — Pour que le caractère représenté devienne, comme il convient, dominateur, il faut que tout lui soit subordonné et propre à le mettre en lumière. Ainsi, dans une âme, il y a convergence quand le corps la soutient, quand son naturel est secondé par l'éducation, les exemples, les expériences de la vie. Cette convergence, qui manque parfois dans la nature, ne manque jamais dans l'art. 1° Là, les personnages sont uns (nous avons dit ce que nous pensons de cette conception ultra-classique) ; « une vaste charpente les soutient ; une profonde logique les a construits. Personne n'a eu ce don au même degré que Shakespeare. Si vous lisez avec attention chacun de ses rôles, vous y trouverez à chaque instant dans un geste, dans une saillie d'imagination, dans un décousu d'idées, dans un ton de phrase, un rappel et un indice qui vous montreront tout l'intérieur, tout le passé, tout l'avenir du personnage. » C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela. Taine s'extasie en note sur ce que, près de se tuer, Othello a la réminiscence de ses voyages et de son enfance, « phénomène fréquent dans le suicide » ; oui, et dans la mort en général, quand elle est accompagnée de connaissance, phénomène bien connu et représenté partout, même dans les œuvres de psychologues du dernier ordre qui n'ont jamais fait d'études particulières sur le suicide. Virgile ne se croyait pas si profond, quand il nous montrait son Antioque, qui en mourant se

ressouviend de sa douce Argos. 2^e Le caractère conçu, il faut que le conflit où on l'engage soit propre à le manifester. Cela est très clair, et je ne vois pas d'objection. Taine renvoie pour plus de détails à son *La Fontaine* (3^e partie, p. 374). 3^e Reste un dernier élément, le style, qui doit être d'accord avec le reste. Précepte encore très sage et très ancien. — En conclusion, « plus l'artiste a démêlé et fait converger dans son œuvre des éléments nombreux et capables d'effet, plus le caractère qu'il veut mettre en lumière devient dominateur; l'art tout entier tient en deux paroles : manifester en concentrant. » Taine excelle dans la fabrication de ces formules qui n'ont de sens que vu le contexte. « Manifester en concentrant ; — poésie et système ne sont qu'un ; — le génie est un résumé. » Ce qu'il dit là d'ailleurs, sauf la prétention à l'originalité dans la forme, sauf la théorie plus que contestable du caractère dominateur, ne fait que répéter moins clairement ce que disaient les anciennes formules : unité d'action, d'intérêt, de ton, convenance des parties. — Vous verrez, dans le livre, Messieurs, l'application aux œuvres littéraires de cette troisième échelle ; il y a là de bonnes pages, où Taine exprime, avec sa vigueur propre et son style à lui, des idées qui sont à tout le monde, sur notre littérature du moyen âge, où les sentiments sont plus grands que l'intelligence n'est ouverte et souple ; sur Racine, où la concordance de tous les éléments est parfaite ; sur Voltaire, dont les tragédies nous montrent le mauvais ménage des bienséances défuntes de Racine avec les intentions philosophiques et humanitaires du novateur et du penseur.

Puis c'est la peinture, où décidément Rembrandt est un personnage incommode, ou plutôt le serait pour Taine, si les besoins logiques de Taine étaient plus impérieux ou plus éclairés. Dans la peinture aussi, « l'œuvre entière sort d'une racine principale ; une sensation dominante et primitive pousse et ramifie à l'infini la végétation compliquée des effets ;..... chez Rembrandt c'est l'idée de la lumière mourante dans l'obscurité humide et le douloureux sentiment du réel poignant. » Que dites-vous de cette pensée et de cette langue ?

Et voici la conclusion du livre tout entier. La discussion qui précède me permettra, je pense, de la citer sans y rien ajouter que deux mots : « Le chef-d'œuvre est celui dans lequel la plus grande puissance reçoit le plus grand développement. En langage de peintre, l'œuvre supérieure est celle où le caractère qui dans la nature a la plus grande valeur possible reçoit de l'art tout le surcroît possible de valeur. » Un beau sujet, bien traité !

Nous n'avons plus de temps, Messieurs, que pour une leçon.

J'aurais voulu faire avec vous une causerie sur ces *Derniers essais de critique et d'histoire*, où abondent les pages excellentes, où notre critique se détend, où il laisse paraître modestement sa personne assagie et adoucie par l'âge et l'expérience. Voyez dans l'étude sur George Sand ce que Taine a dit de la transformation de « cette noble intelligence », et soyez sûrs qu'il pensait à lui en parlant d'elle. Voyez surtout l'étude sur *Marcelin*, dont la fin est écrite avec une tristesse sereine, qui prend le cœur ; et enfin, voyez tout : tout est bon à voir. Mardi prochain, je profiterai d'une occasion toute naturelle pour entrer avec vous dans le grand ouvrage historique de Taine. Vous savez qu'il a considéré comme un des deux facteurs de la Révolution l'esprit classique : de là un désir bien légitime chez moi d'examiner après lui et d'après lui cet esprit classique, qui a eu, s'il faut l'en croire, une telle influence sur les destinées de notre pays.

LITTÉRATURE COMPARÉE

COURS DE M. JOSEPH TEXTE.

(Faculté des lettres de Lyon.)

Werther en France au XVIII^e siècle.

On a souvent signalé, et avec raison, *Les souffrances du jeune Werther* comme un des livres de chevet de nos romantiques, et il n'est pas douteux que Chateaubriand comme Sénancour, Benjamin Constant comme l'auteur de *Joseph Delorme*, n'aient retrouvé quelque chose d'eux-mêmes dans l'œuvre que M^{me} de Staël appelait dès 1800, dans le traité de la *Littérature*, « le livre par excellence des Allemands ».

Mais quel a été l'effet de ce roman sur la génération française qui fut celle même de Werther ? La question est ici plus délicate : car *Werther* n'est pas seulement l'expression de la mélancolie de son siècle ; il est encore l'expression des souffrances particulières à Goethe et à la jeunesse allemande de son temps. C'est, en un mot, un livre humain, mais c'est aussi — et les critiques allemands le proclament assez haut — un livre très allemand. Qu'est-il devenu, à son apparition, dans notre France du XVIII^e siècle, si différente encore du pays de Goethe ?

I

Il n'est pas douteux que le succès n'en ait été assez vif, et cela au grand étonnement de l'auteur, car Goëthe écrit à M^{me} de Stein, en 1779 : « Le fait que les Français sont aussi sous le charme de mon *Werther* est pour moi tout à fait inattendu ». Nous avons d'ailleurs, sur ce point, le témoignage des traductions, qui furent très nombreuses. De Seckendorff, Deyverdun, Aubry ouvrirent le feu, suivis eux-mêmes, en 1804, par de Sévelinges : quatre traducteurs pour un livre allemand en moins de trente ans, c'était, au siècle dernier, un spectacle assez rare.

Outre les traductions proprement dites, il y eut encore ce que l'on pourrait appeler des demi-traductions. Par exemple, le marquis de Langle — déjà connu par la publication d'un *Voyage en Espagne*, — donne, en 1786, à Neuchâtel, le *Nouveau Werther*, qui n'est guère qu'une transposition du premier. C'est la même intrigue, et ce sont les mêmes sentiments. La mélancolie, notamment, est la même que celle du héros de Goëthe, — témoin ce passage : « Il était nuit ; mais quelle nuit ! La lune dans tout son éclat en était la souveraine. J'ai pris Young. Klopstock, Young, hommes divins, qu'il est à plaindre celui qui ne vous a jamais lus, et bien plus encore, celui qui, ayant lu une de vos lignes, n'a pas éprouvé ce que je sens ! »

Seulement, le marquis de Langle et son continuateur (car de Langle s'arrêta avant la fin du livre), transportent la scène en Suisse, sur les bords du lac de Neuchâtel. Charlotte devient Lucie. Mais, comme la vraie Charlotte, nous la voyons distribuer des tartines de beurre à ses jeunes frères et sœurs. Surtout, le débordement de sensibilité est le même. L'auteur est même plus prédisant que Goëthe, et, en bon admirateur du romancier anglais Richardson, cette idole du XVIII^e siècle, il s'écrit : « Vous qui savez aimer, qui, après vous être attendris sur les douleurs de Clarisse, courez protéger l'innocence et défendre la vertu : hommes humains et courageux, c'est à vous que je consacre ces feuilles ! »

L'accueil fait au véritable *Werther* fut, à en croire la plupart des critiques, enthousiaste. Cependant la *Correspondance littéraire* de mars 1778, après avoir annoncé « *Les Passions du jeune Werther*, ouvrage traduit de l'allemand de M. Goëthe par M. Aubry » (Mannheim, in-12), ajoute dédaigneusement : « On n'y a trouvé que des événements communs et préparés sans art, des mœurs sauvages, un ton bourgeois, et l'héroïne de l'histoire a paru d'une simplicité tout à fait grossière, tout à fait provinciale ». Mais

il semble bien que cette première impression se soit effacée assez vite. Car bientôt on vit les modes témoigner du succès du roman de Goethe ; il y eut des « chapeaux à la Charlotte » et des « fracs à la Werther », et on parla de *werthériser* et de *werthérisme*. Ce qui est plus significatif : Marie-Joseph Chénier, juge peu suspect de partialité pour Goethe, affirme que le succès fut « général et légitime ».

Il y eut, au théâtre, des adaptations et — ce qui est plus caractéristique encore, — il y eut des parodies : en 1775, les *Malheurs de l'amour* ; en 1776, *Werther ou le délire de l'amour* ; en 1792, *Charlotte et Werther*, par Dejaure.

Il y eut également des suites de *Werther*, comme il y avait eu des suites de la *Nouvelle Héloïse*, ou de *Clarisse Harlowe*. Je citerai, par exemple, les *Lettres de Charlotte pendant sa liaison avec Werther*, traduit de l'anglais par M. D. S. G. (David de Saint-George), avec un extrait d'*Eléonore*, autre ouvrage anglais, contenant les premières aventures de *Werther* (Londres et Paris, 1787, 1 vol. in-12).

Quelle meilleure preuve enfin du succès de *Werther* que l'hommage que rendait à ce livre Napoléon en l'emportant avec lui en Egypte et en le lisant, dit-on, au pied des Pyramides ?

II

Il paraît donc bien établi que le roman de Goethe excita chez nous, dès le XVIII^e siècle, une vive curiosité, et même qu'il provoqua, bien avant la génération romantique, une sorte de fermentation. Mais il est douteux, cependant, que les lecteurs français en aient immédiatement saisi toute la portée et surtout qu'ils aient nettement aperçu la profonde vérité humaine du personnage, que M. Emile Montégut a si bien montrée dans son admirable étude sur *Werther*.

Ce qui le prouve, ce sont les imitations que le livre provoqua, imitations dont un critique étranger, M. F. Gross, a fait une étude détaillée et instructive (1).

Ces imitations peuvent se diviser en deux classes : les sentimentales et les ironiques.

Je citerai, parmi les premières, *Les dernières aventures du jeune d'Olban*, publiées en 1777, à Yverdon, par ce même Ramond de Carbonnières, que nous avons déjà signalé comme un des pre-

(1) Voir F. Gross. *Goethes Werther in Frankreich* (Leipzig, 1888.) — Voir aussi la dernière édition du livre de Jill. W. Appell : *Werther und Seine Zeit* (Leipzig, 1896).

miers adaptateurs français du théâtre de Goethe. C'est un roman personnel et passionné, inspiré au jeune écrivain par une aventure d'amour qui l'avait conduit à se réfugier en Suisse : œuvre de jeune homme, sorte d'effusion lyrique et sentimentale. Le livre est divisé en « journées », — ce qui a induit en erreur certains critiques et leur a fait prendre ce roman pour une pièce de théâtre. La scène se passe en Alsace. Le jeune d'Olban a aimé une jeune fille nommée Nina, et, pour la défendre, il a tué un homme en duel. Ce duel malheureux le contraint à chercher son salut dans la fuite, et Nina, en son absence, se marie. Quand il la retrouve aux bras d'un autre, il s'abandonne au plus violent désespoir. Dans ce style coupé, dont les romanciers anglais, et Diderot à leur suite, avaient donné des modèles, il s'écrie : « Mort ! Nina dans les bras d'un autre ! — Tout me repousse du monde et m'avertit de le quitter. — Nina ! elle n'est plus... ne sera plus à moi... L'infortune m'entoure..., pèse sur moi. Je regarde le ciel et la terre ; rien ne me console ; tout me rappelle mon malheur. »

Il ne reste au malheureux d'Olban qu'à se tuer, et c'est ce qu'il fait, en bon élève de Werther. Ce qui est caractéristique, c'est que, dans une pièce de vers intitulée *Le Suicide et les Pèlerins*, qui sert d'épilogue, l'auteur prend la défense du suicide : il en appelle du jugement du monde à la justice de Dieu :

Et si l'âme du transfuge
Va demander un refuge
Entre les bras de son juge.
Souviens-toi de pardonner !

Par bonheur, Ramond, pas plus que Goethe, n'a imité son héros, et tout son « werthérisme » ne l'a pas empêché de devenir plus tard conseiller d'Etat.

Une autre imitation du genre sérieux, et même funèbre, c'est *Stellino ou le nouveau Werther*, dédié à Madame, belle-sœur du roi (1791), et dont l'auteur est un certain Gourbillon, secrétaire particulier de Madame. Ce nouveau frère, ou cousin, de l'amant de Charlotte est amoureux d'une anglaise. Il la suit en Italie, où elle essaie de le guérir de son impossible amour en lui faisant lire des livres choisis dont le roman de Goethe, au milieu des ruines de Rome. Le livre de Gourbillon est précédé d'une curieuse préface où l'auteur accuse la légèreté du goût français, qui, après s'être entiché du roman de Goethe, n'a pas su lui rester plus fidèle qu'à ces « chapeaux à la Charlotte », que le caprice d'une modiste avait créés d'après ce livre immortel, plein d'une philosophie profonde qui a échappé au vulgaire.

Est-ce cette philosophie que Gorgy a voulu dégager dans un roman de *Saint-Alme*, signalé par M. F. Gross, et sur la première page duquel on voit le héros penché, dans une attitude significative, au-dessus d'un torrent ?... On en peut douter, d'après l'analyse qu'en donne le critique que je viens de nommer. En effet, Saint-Alme aime une certaine marquise de Valcerne, et, s'il commence par se livrer aux lamentations obligatoires, s'il maudit, lui aussi, la destinée et l'humanité, il ne tarde pas à trouver une compensation. Pendant un voyage qu'il fait en Hollande, le marquis de Valcerne meurt fort à propos, et Saint-Alme, revenant de voyage, rencontre dans un bois la dame de ses pensées, qui lui apprend que son mari est mort, en leur laissant à tous deux une jolie fortune... Et c'est pourquoi Saint-Alme se contentera désormais de se pencher au-dessus des torrents, sans y tomber.

Quand Richardson publia son célèbre roman de *Pamela*, histoire d'une jeune servante qui résiste victorieusement aux tentatives de son maître, Fielding parodia le roman nouveau en changeant le sexe du principal personnage, et la chasteté admirable de Pamela devint la pudibonderie ridicule de Joseph Andrews. *Werther* n'a pas échappé au même procédé de parodie, et, en 1791, un certain Perrin publia une *Wertherie* en deux volumes.

Werthérie est une jeune Suissesse, éprise d'un certain Hertzberg, marié comme la Charlotte de Goethe. Celui-ci commence par lui cacher son mariage ; il lit avec elle ses auteurs favoris, Sapho, Gessner, Rousseau et Léonard ; ils font ensemble de la musique sur le clavecin, « qui leur est cher ». Puis, un jour, la vérité se découvre, et Werthérie désespérée envoie sa mère chercher chez un pharmacien douze prises d'opium, qui mettent fin à ses maux. On grave sur sa tombe : « Werthérie, belle, vertueuse et trop sensible, morte à dix-sept ans. L'amour l'a tuée. Voyageur, lis, pleure et tremble ! » — Le livre de Perrin, qui est devenu très rare, est-il une parodie ? M. F. Gross n'ose trop se prononcer : « Peut-être, dit-il, jugera-t-on exactement *Wertherie*, en considérant le livre comme un mélange de sérieux et de plaisanterie, comme une imitation qui demande à l'addition de quelques traits satiriques un charme de plus ».

Mais la parodie même prouve le succès d'un livre, et nous savons, par plus d'un témoignage, que *Werther* eut des lecteurs convaincus chez nous dès le xviii^e siècle. Je ne citerai, à cet égard, qu'un seul écrivain, mais dont l'importance n'échappera à personne : c'est M^{me} de Staël, non pas dans son livre de *l'Allemagne*,

mais dans celui de la *Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800), dans lequel elle exprime des idées dont la plupart lui viennent des écrivains du XVIII^e siècle.

Quand elle écrivit ce livre, M^{me} de Staël n'avait pas encore appris l'allemand et n'était pas allée en Allemagne. Elle parlait de ce pays d'après ses lectures et par ouï-dire. D'une façon générale, elle n'en dit que ce qu'on en pensait généralement autour d'elle, ou que ce que lui en avait appris son ami Chénedollé, qui avait passé en Allemagne les années de l'émigration. Il est donc curieux de se demander de quelle façon elle juge, à cette date, le chef-d'œuvre de Goëthe.

Elle commence par déclarer que *Werther* est égal à tous les chefs-d'œuvre écrits en d'autres langues, et elle ajoute, en termes un peu étranges : « Comme on l'appelle un roman, beaucoup de gens ne savent pas que c'est un ouvrage ». Mais, dit-elle, « je n'en connais point qui renferme une peinture plus frappante et plus vraie des égarements de l'enthousiasme, une vue plus perçante dans le malheur, dans cet abîme de la nature, où toutes les vérités se découvrent à l'œil qui sait les y chercher ». Tout cela reste assez vague. Mais voici qui est plus caractéristique : « Le caractère de *Werther* ne peut être celui du grand nombre des hommes. Il représente dans toute sa force le mal que peut faire un mauvais ordre social à un esprit énergique ; il se rencontre plus souvent en Allemagne que partout ailleurs ». Elle ajoute plus bas, suivant la même idée : « L'enthousiasme que *Werther* a excité, surtout en Allemagne, tient à ce que cet ouvrage est tout à fait dans le caractère national ». Mais, si allemand soit-il, le livre a une portée véritablement humaine. La révolte qu'il a voulu peindre est digne des nobles âmes de tous les pays : « Goëthe voulait peindre un être souffrant par toutes les affections d'une âme tendre et fière ; il voulait peindre ce mélange de maux, qui seul peut conduire un homme au dernier degré du désespoir. Les peines de la nature peuvent laisser encore quelque ressource : il faut que la société jette ses poisons dans la blessure, pour que la raison soit tout à fait altérée et que la mort devienne un besoin. Quelle sublime réunion l'on trouve dans *Werther* de pensées et de sentiments, d'entraînement et de philosophie ! » Et, en disciple convaincue de Jean-Jacques, elle ajoute : « Il n'y a que Rousseau et Goëthe qui aient su peindre la passion réfléchissante, la passion qui se juge elle-même et se connaît sans pouvoir se dompter ». En d'autres termes, Goëthe écrit ce que nous appellerions aujourd'hui un roman d'analyse. Mais un pareil genre ne peut être abordé que par un homme de génie.

Werther est-il dangereux ? M^{me} Staël ne le pense pas. D'abord, c'est un livre « enthousiaste », et l'enthousiasme est toujours bienfaisant. Puis — assertion singulièrement optimiste — « l'exemple du suicide ne peut jamais être contagieux », et ce que cette lecture nous inspire, c'est « l'exaltation de l'honnêteté ». Bref, « c'est un livre qui rappelle à la vertu la nécessité de la raison ». — Jugement trop complaisant sans doute au point de vue moral, mais très curieux comme indication de l'état d'esprit dans lequel les hommes du xviii^e siècle, lecteurs de Jean-Jacques, ont abordé le roman de Goethe :

III

Mais, au fond, ils avaient déjà trouvé dans Jean-Jacques, et dans ses précurseurs anglais, ce qu'ils retrouvaient dans Goethe, et c'est pourquoi il est permis de dire que ni Schiller ni Goethe n'ont apporté rien de nouveau à la France du xviii^e siècle.

D'une façon générale, l'influence allemande n'a été chez nous, au siècle dernier, qu'une sorte d'ombre portée à l'influence anglaise. *Werther* est venu après Young et Ossian, *Götz de Berlichingen* et les *Brigands* ont succédé à Shakespeare, et toute la jeune littérature allemande est venue après Rousseau, dont elle est pleine.

Les contemporains ont d'ailleurs noté ces analogies. En ce qui touche Rousseau, on vient de voir M^{me} de Staël associer son nom à celui de Goethe. Quant aux Anglais, on les considérait, à tort ou à raison, et, il faut le dire, plutôt avec raison, comme les maîtres et les inspirateurs des Allemands. On trouve en tête d'une traduction française de *Werther*, publiée en 1786, cette remarque que « le caractère des Allemands, plus conforme à celui des Anglais », les porte à admirer Shakespeare aux dépens de Molière, et généralement les productions britanniques aux dépens des nôtres. En 1799, La Martelière se plaint qu'on continue à préférer en France tout ce qui vient d'outre-Manche : « Par une singularité qu'on ne peut guère justifier, tout ce qui sort ou d'une plume ou d'une manufacture anglaise obtient chez nous une sorte de préférence. Nous allons puiser chez ces insulaires ce qu'ils ont emprunté eux-mêmes des Allemands ; et nous ajoutons ainsi à l'orgueil d'une nation rivale et dédaigneuse un titre de gloire et de supériorité dont elle se pavane, et qui ne lui appartient pas. »

De même, les traducteurs du *Théâtre allemand*, Junker et Liébault, constataient, dès 1785, que Londres était la seule ville

comparable à Paris, et ils écrivaient, en parlant de Lessing : « Il n'a peut-être manqué à M. Lessing..., pour égaler ce que nous avons de plus grand dans le genre dramatique, que d'être né à Paris... Il est certain qu'il n'y a pas d'endroit sur la terre où les hommes destinés à produire du beau et du bon trouvent plus de secours et plus d'encouragements. Il n'y a que Londres qui soit au pair avec la France à cet égard ; Berlin y aspire ; le reste de l'Europe n'y pense pas. »

De pareilles déclarations sont significatives. Tous ceux qui, au XVIII^e siècle, ont voulu implanter en France l'influence germanique, se sont heurtés à l'influence anglaise, déjà établie solidement parmi nous, et qui y avait naturalisé la plupart des caractères de la jeune littérature allemande. Pour reprendre l'expression des traducteurs du *Théâtre allemand*, Berlin a essayé, avant notre siècle, de supplanter Londres dans notre admiration. Mais, si cette tentative n'est pas demeurée — comme on l'admet parfois trop complaisamment — sans résultat, elle n'a pas, du moins, obtenu le succès que ses promoteurs espéraient pour elle.

B.

SOUTENANCES DE THÈSES.

M. S. CHARLÉTY, ancien boursier de la Faculté des Lettres de Paris, professeur d'histoire au lycée de Lyon, a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de Paris, en Sorbonne, le 5 juin, à midi.

THÈSE LATINE. — *De B. Villario (Balthazar de Villars).*

THÈSE FRANÇAISE. — *Essai sur l'histoire du Saint-Simonisme.*

M. Charléty a été déclaré digne d'obtenir le grade de docteur ès lettres.

M. LOUIS COUTURAT, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé de philosophie, licencié ès sciences mathématiques, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Toulouse, a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de Paris, en Sorbonne, le 12 juin, à midi.

THÈSE LATINE. — *De Platonis mythis.*

THÈSE FRANÇAISE. — *De l'infini mathématique.*

M. Couturat a été déclaré digne d'obtenir le grade de docteur ès lettres avec *mention très honorable*.

M. JOSEPH VIANEY, ancien élève de la Faculté des Lettres de Paris, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Montpellier, a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de Paris, en Sorbonne, le 17 juin, à midi.

THÈSE LATINE. — *Quomodo dici possit Tacitum fuisse summum pingendi artificem.*

THÈSE FRANÇAISE. — *Mathurin Régnier.*

M. Vianey a été déclaré digne d'obtenir le grade de docteur ès lettres avec *mention honorable*.

M. MÉDÉRIC DUFOUR, ancien élève de l'Ecole normale supérieure et de l'Ecole pratique des Hautes Etudes, chargé du cours de littérature grecque à la Faculté des Lettres de Lille, a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de Paris, en Sorbonne, le 24 juin, à midi.

THÈSE LATINE. — *De Libello qui Xenophontis fertur 'Αθηναίων πολιτεία.*

THÈSE FRANÇAISE. — *La « Constitution d'Athènes » et l'œuvre d'Aristote.*

M. Dufour a été déclaré digne d'obtenir le grade de docteur ès lettres.

M. PAUL DOGNON, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Toulouse, a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des Lettres de Paris, en Sorbonne, le 1^{er} juillet, à midi.

THÈSE LATINE. — *Quomodo tres status linguae occitanae ineunte quinto decimo sæculo inter se convenire assueverint.*

THÈSE FRANÇAISE. — *Les institutions politiques et administratives du pays de Languedoc du XIII^e siècle aux guerres de religion.*

M. Dognon a été déclaré digne d'obtenir le grade de docteur ès lettres avec *mention très honorable*.

Le Gérant : E. FROMANTIN.

ment Secondaire Catalogue de Livres

POUR

DISTRIBUTIONS DE PRIX

A L'USAGE DES

LYCÉES ET COLLÈGES DE GARÇONS ET DE JEUNES FILLES

ET DE

l'Enseignement secondaire libre

Pour nous conformer aux instructions de M. le Ministre de l'Instruction publique, nous avons exclusivement fait figurer dans ce Catalogue les ouvrages soumis, au préalable, aux différentes Commissions consultatives du Ministère et approuvés par elles.

SIGNES CONVENTIONNELS

- I. P.** Signifie approuvé par le Ministère de l'Instruction publique.
V. P. — approuvé par la Ville de Paris pour les distributions de prix dans les Collèges municipaux.

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

Etudes sur le Seizième Siècle en France,

RABELAIS. — MONTAIGNE. — CALVIN, par **Pierre Gauthiez**, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, agrégé des lettres. — Un vol. in-18 jésus, br. — **I. P.** — **V. P.** 3 50

Le Théâtre au Dix-Septième Siècle. —

LA COMÉDIE, par **Victor Fournel**. — Un vol. in-18 jésus, br. — **I. P.** 3 50

Ouvrage comprenant des études sur : La Comédie avant Molière. — Les Types de la Vieille Comédie. — Molière. — Les contemporains de Molière. — Les successeurs de Molière : Boursault, Baron, Bueys et Palaprat, Dufresny, Regnard, Dancourt.

Couronné par l'Académie française.

Corneille, études sur le théâtre classique, par **A. Liéby**, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, professeur agrégé des lettres. — 1 vol. in-18 jésus, br. — **I. P.** 3 50

Ce volume contient une série d'études sur le *Cid*, *Morace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *le Menteur*.

Madame de Sévigné, par **R. Vallery-Radot**. — 1 vol. in-18 jésus, br. — I. P. — V. P. 3 50

La jeunesse de M^{me} de Sévigné. — Ses amis. — M^{me} de Sévigné, mère, belle-mère et grand'mère. — Publication de ses lettres.

Couronné par l'Académie française.

Bossuet, par **G. Lanson**, maître de conférences à l'Ecole Normale supérieure, docteur ès lettres. — Un très fort volume in-18 jésus, 3^e édition, broché. — I. P. 3 50

Diderot, *lectures choisies*, par **H. Parigot**, professeur de rhétorique au Lycée Janson-de-Sailly. — 1 vol. in-12, broché. — I. P. — V. P. 2 »

La Littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1789-1830, par **Maurice Albert**, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, professeur de rhétorique au Lycée Condorcet, docteur ès lettres. — Un volume in-18 jésus, 3^e édition, broché. — I. P. 3 50

Les études composant ce volume sont consacrées à Mirabeau, Camille Desmoulins, Mme Roland, André Chénier, Chateaubriand, Mme de Staël, Lamartine, Victor Hugo, A. de Vigny, Augustin Thierry, Thiers, Casimir Delavigne, A. Dumas, A. de Musset.

Couronné par l'Académie française

Le Règne de l'Enfant, par **Hippolyte Durand**, agrégé des lettres, inspecteur général honoraire de l'instruction publique. — Un volume in-18 jésus, broché. — I. P. 3 50

Cet ouvrage contient des études sur Victor Hugo, peinture d'enfants, poésie et réalité, excursion dans la littérature dramatique, conteurs et moralistes.

Homère. — L'Odyssée, ANALYSE ET EXTRAITS, par **A. Couat**, recteur de l'Académie de Bordeaux. — Un volume in-12, broché. — I. P. 2 »

Ce volume, orné d'une carte et de plusieurs gravures, contient en appendice un lexique des noms historiques et géographiques cités dans le texte.

Plutarque. — Les Grecs illustres, ANALYSE et EXTRAITS, par **J. de Crozals**, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Grenoble. — Un vol. in-12, broché. — I. P. 2 »

Ce volume est orné de gravures et de cartes ; il contient en appendice un lexique des noms historiques et géographiques cités dans le texte.

QUATRIÈME ANNÉE.
5^e Série

N° 35

16 JUILLET 1896.

Tille

Année Scolaire 1895-1896

REVUE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique
QUATRIÈME ANNÉE

LA REVUE PARAÎT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur en chef : N. FILOZ.

LE NUMÉRO : 60 CENTIMES

SOMMAIRE

- EMILE BOUTROUX La philosophie de Kant. — La critique de l'argument cosmologique (*Sorbonne*).
- MICHAUT La poésie lyrique latine. — Catulle (*Université de Fribourg*).
- CHARLES SEIGNOBOS L'empire russe (*Sorbonne*).
- E. DROZ Taine. — L'Esprit classique et la Révolution d'après l'Ancien Régime (*Faculté des Lettres de Besançon*).

SUJETS PROPOSÉS.

TABLE DES MATIÈRES.

PARIS

LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE DE CLUNY. 15

1896

Catalogue illustré de 1896 franco



Bicyclettes de route.	poins	14 à 15	k.	pneus	<i>Monocable.</i>	322
Bicyclettes "	"	14 à 15	"	"	<i>Gallus ou Dunlop.</i>	358
Bicyclettes , modèle de luxe.	"	12 à 13	"	"	"	415
Bicyclettes , modèle de luxe, course sur route.	"	11 à 12	"	"	"	415
Bicyclettes , modèle extra, de grand luxe.	"	12 à 13	"	"	"	643
Bicyclettes de luxe, cadre pour dame.	"	12 à 13	"	"	"	415
Bicyclettes Acatène César.	"	13 à 14	"	"	"	679
Bicyclettes de dame, 1/2 cadre.	"	13 à 14	"	"	"	415
Bicyclettes tandem.						715

CONDITIONS DE PAYEMENT

3 MOIS. Le montant de la facture est divisé en quatre parts égales : le premier quart est payable comptant, c'est-à-dire en le joignant à la lettre de commande, ou à défaut contre remboursement ; les trois autres quarts font chacun l'objet d'une traite, la première payable à un mois de la date de l'envoi, la deuxième à deux mois et la troisième à trois mois. Ces diverses échéances sont présentées aux époques convenues, avec escompte de 8 %.

8 MOIS { Le montant de la facture est divisé en neuf parts égales. Le premier neuvième est payable lors de la remise de la commande, ou à défaut *contre remboursement*. Les huit autres parts sont représentées par huit traites que nous faisons présenter à domicile. — La première, un mois après l'expédition, les sept autres de mois en mois, aux époques convenues, avec escompte de 5 %.

13 MOIS } Le montant de la facture est divisé en quatorze parts égales. Le premier quatorzième est payable lors de la remise de la commande, ou à défaut *contre remboursement*. Les treize autres partent font l'objet de treize traites payables : la première, un mois à compter de la date de l'expédition et les douze autres de mois en mois, aux époques convenues, avec escompte de 2 %.

19 MOIS } Le montant net de la facture est divisé en dix-neuf parts égales. Le premier dix-neuvième est payable lors de la remise de la commande, ou à défaut *contre remboursement*: les dix huit autres parts font l'objet de dix huit traites, payables: la première, un mois à compter de la date de l'expédition, et les dix-sept autres, de mois en mois, aux époques convenues.

REVUE HEBDOMADAIRE
DES
COURS ET CONFÉRENCES

Paraissant le Jeudi

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE MODERNE

COURS DE M. EMILE BOUTROUX.

(Sorbonne)

La Philosophie de Kant.

LA CRITIQUE DE L'ARGUMENT COSMOLOGIQUE.

A la critique de l'argument ontologique succède celle de l'argument cosmologique. L'histoire de ces deux critiques est analogue. Déjà dans le traité de 1763 *De l'unique fondement possible d'une démonstration de l'existence de Dieu*, Kant avait analysé et réfuté l'argument cosmologique. Il en empruntait l'expression à Wolff. L'argument, disait-il, consiste essentiellement à s'élever de la considération d'une existence en général à celle d'un être nécessaire et parfait comme cause de cette existence.

Dès son traité de 1763, Kant distingue deux moments dans la démonstration. Le premier consiste à s'élever de quelque chose de donné comme existant à l'être nécessaire, et le second à s'élever de l'être nécessaire à l'être parfait. Kant expose qu'on ne peut s'élever de l'existence en général, comme donnée, à l'être nécessaire par un procédé purement logique, ainsi que le prétend Wolff. On ne peut, par la pure logique, c'est-à-dire sans faire appel à l'intuition, démontrer des existences, à plus forte raison, passer d'une existence contingente à une existence nécessaire. De plus, le concept d'un être nécessaire n'est nullement un concept empirique, mais un concept pur ; et ainsi, pour aller du néces-

saire au parfait, il me faut raisonner purement *a priori*, c'est-à-dire revenir à l'argument ontologique, dont je prétendais me passer.

Kant va-t-il se contenter de transporter, telle qu'elle, dans sa *Critique*, cette argumentation ?

I

Kant commence par comparer l'argument cosmologique à l'argument ontologique. Il remarque que ce dernier argument a été avec raison regardé généralement comme artificiel. Il ne représente nullement la marche naturelle de l'esprit humain. Nous ne débutons pas par des concepts aussi abstraits et aussi difficiles à saisir que celui de l'*ens realissimum*.

D'ailleurs, ce concept existât-il dans notre esprit, d'où vient-il ? Que vaut-il ? Nous n'en savons rien. Le raisonnement fût-il bien conduit, comme la base n'en est pas éprouvée, la conclusion ne peut s'imposer. Elle n'énonce qu'une chose possible. La marche naturelle de l'esprit humain est de partir de ce qui est, non de ce qui est simplement possible. En fait, dans notre marche vers Dieu, nous partons de ce qui existe, et nous en venons à poser une cause nécessaire de cette existence, nous nous élevons ainsi de l'être donné à l'être nécessaire. Ensuite de cet être nécessaire nous nous élevons à l'être parfait. Nous n'allons pas du concept à l'être nécessaire, comme dans l'argument ontologique. Nous ne procédons pas du pouvoir à l'acte, mais nous allons de l'être au concept, *ab actu ad posse* : l'argument ontologique, sous prétexte de procéder avec une rigueur absolue et de partir de ce qui est premier en soi, manque son but, parce qu'il s'appuie sur une pure idée, sur une abstraction, au lieu de reposer sur l'être, la réalité, le donné. Nous pouvons donc espérer que la preuve cosmologique, qui respecte l'ordre naturel de la connaissance humaine, soutiendra mieux la critique que l'argument ontologique.

Le premier moment consiste à s'élever d'une existence donnée à l'être nécessaire. Ce passage s'effectue au moyen du principe de causalité. Ce principe nous oblige à chercher une cause à tout ce qui existe. Mais, tant que nous restons enfermés dans le monde des choses sensibles, nous n'arrivons jamais à trouver une cause qui soit inconditionnée et n'exige plus elle-même une cause antérieure. Toute cause phénoménale sensible est cause par un côté, effet par un autre, et, comme telle, incapable de résoudre entièrement la question de la cause. Ce n'est qu'en admettant l'exis-

tence d'une cause suprasensible que nous pouvons trouver une cause qui se suffise et ne réclame pas une cause supérieure.

Mais cet être nécessaire, quel est-il ? Quelle en est la nature ? Est-ce la nature ? Est-ce la force ? La réponse à cette question est le second moment de l'argument. La méthode que nous suivons pour joindre, en ce sens, le concept à l'être, consiste à chercher quel est le concept qui réunit les conditions de l'être nécessaire, quel doit être l'être premier pour être considéré comme nécessaire. Or, il n'y a que l'être entièrement déterminé qui puisse être conçu comme nécessaire, car les choses existent dans la mesure où elles sont déterminées. Et qu'est-ce que l'être entièrement déterminé, sinon l'être souverainement réel, *das allerrealste Wesen, ens realissimum*, ce que les Cartésiens appelaient l'être parfait. Donc la perfection est la condition de l'existence nécessaire. L'être nécessaire est en même temps parfait.

Cet argument, dit Kant, a essentiellement pour objet d'esquiver la nécessité de l'argument ontologique. Systématiquement, il procède *ab actu ad posse*, non du possible à l'acte.

Kant examine d'abord le second moment, celui qui consiste à passer de l'être nécessaire à l'être parfait. C'est là le triomphe de l'argument cosmologique : atteindre à l'existence de l'être parfait sans avoir besoin de supposer le parfait comme possible. On échappe ainsi à l'objection classique de Leibniz, demandant que l'on démontre d'abord la possibilité de l'être parfait. L'objection tombe, si, au lieu de supposer le parfait, nous y arrivons, si nous procédons effectivement *ab actu ad posse*.

La thèse très ingénieuse de Kant, c'est qu'on est ici dupe d'une illusion et qu'on emploie l'argument ontologique sans s'en douter. Sans doute, dans les cas ordinaires, il ne revient pas au même de raisonner *ab actu ad posse* ou de raisonner du possible à l'existence. De ce qu'une figure géométrique, par exemple, suppose l'espace, il ne s'ensuit pas que l'espace doive nécessairement engendrer cette figure, qui n'est qu'une de ses déterminations possibles. D'une manière générale, la conversion simple, d'une proposition universelle affirmative, est illégitime. Mais dans ce cas unique, selon Kant, la proposition universelle affirmative est convertible non par accident, mais par conversion simple. La proposition : l'être nécessaire, est parfait, est solidaire de la proposition : « L'être parfait est nécessaire »...

« Tout être nécessaire est parfait », voilà ce qu'on se propose de démontrer. Or, convertissons d'après les règles ordinaires de la logique. Nous obtenons : « Quelque être parfait est nécessaire ». Mais il ne peut y avoir de différences entre des êtres parfaits ; il

n'y a pas plusieurs manières d'être parfait. « Quelque être parfait est nécessaire » équivaut à : « Tout être parfait est nécessaire ». Dans ce cas la conversion par accident entraîne la conversion simple, et l'on se retrouve en face de la proposition de l'argument ontologique. La vérité de l'une des thèses est liée à la vérité de l'autre. Vainement donc on a essayé de prendre une autre voie, de se passer de l'argument ontologique. Cet argument se cache sous les formules de l'argument cosmologique. Le second moment de l'argument est ainsi illégitime.

Le premier moment consiste à s'élever, au moyen du principe de causalité, de l'existence en général à l'existence d'un être nécessaire. Mais le principe de causalité dit simplement que tout fait suppose une cause, non pas que les causes supposent une cause première, qui ne soit que cause. Les effets qu'il s'agit d'expliquer, ce sont les effets donnés dans le monde sensible. Ils trouvent leur explication dans des causes également sensibles. Or, on allègue la nécessité de s'arrêter, et cela dans un monde suprasensible. Le principe de causalité ne comporte nullement cette conclusion. Ni il n'exige un arrêt, ni il ne nous permet de passer du monde donné à un monde qui n'est ni ne peut être donné... La question de la causalité, dit Kant, est vraiment l'abîme de la raison humaine ; c'est un sujet, troublant pour l'esprit humain, de considérer que ce Dieu qu'il admet comme cause première de toutes choses ne peut se répondre à lui-même s'il se demande : « Moi qui suis de toute éternité, d'où suis-je donc ? » L'absolue perfection ne peut ni écarter la question de la causalité ni la résoudre.

Cet argument n'a-t-il donc aucune valeur ? Deux principes régissent ici la pensée humaine. 1° Je ne puis concevoir la régression comme achevée que dans une cause suprasensible. 2° Je ne puis commencer par une telle cause, car la possibilité transcendante de cette cause est pour nous indémontrable.

Il y aurait là une contradiction inextricable, et le scepticisme aurait gain de cause, si le mot *cause* avait nécessairement le même sens dans les deux cas. Mais il nous est loisible d'admettre que dans le premier cas il s'agit d'un premier être idéal, et dans le second d'une cause empirique.

L'être auquel la raison nous force à remonter pour nous expliquer l'unité systématique des choses, c'est une idée et une hypothèse. Il nous faut dire : tout se passe comme si, au sommet des choses, il y avait un être unique, suprasensible, qui en embrasse tous les principes. Mais, d'autre part, nous ne pouvons partir d'aucun des êtres que nous connaissons, c'est-à-dire d'aucun être

sensible, comme d'un être absolument premier. Toute cause sensible, en même temps qu'elle est cause est effet, et elle appelle la recherche d'une cause antérieure. Ainsi se lève l'antinomie. L'idée d'une cause première conserve une signification. C'est un principe régulateur que nous devons toujours avoir en vue dans la coordination de nos idées. Nous n'avons pas le droit de nous en tenir à un système donné des choses. La science se développe sous l'idée que tout système est incomplet et provisoire. La systématisation totale nous est donnée à la fois comme impossible et comme problème inéluctable.

Il suit de là que, s'il y a un Dieu, il ne peut pas être immanent au monde, et le panthéisme est réfuté. Ne demandons pas à connaître l'existence de Dieu. Ce serait demander à le concevoir comme sensible, comme imparfait. Mais ne croyons pas arriver à nous satisfaire jamais par la connaissance. Elle ouvre un gouffre qu'elle ne peut remplir, et elle nous invite à admettre qu'il y a en dehors d'elle une croyance légitime. Dénué de valeur dogmatique, l'argument cosmologique a une valeur critique.

Et l'on s'explique comment l'homme en vient à le prendre pour une démonstration parfaitement valable. Une erreur absolue serait quelque chose d'incompréhensible. Mais on conçoit une erreur relative. L'idée de cause première suit nécessairement de nos raisonnements, et est une condition de la connaissance des choses. En soi ce n'est qu'une hypothèse, mais c'est une idée indispensable, parfaitement légitime. Notre erreur consiste à réaliser cette hypothèse, à faire d'un principe régulateur un principe constitutif. Pour nous tirer de cette erreur, la critique est nécessaire. Mais l'esprit humain ne débute pas par la critique : celle-ci ne s'exerce que sur ses démarches naturelles. Et il est naturel qu'il commence par universaliser les données de ses facultés.

II

Passons à l'examen de cette doctrine.

Kant ne fait-il que reproduire l'argumentation de 1763 ?

En 1763, il s'était borné à démontrer que l'argument n'est pas valable, parce que l'analyse ne peut nous permettre de passer d'une existence à une autre, à plus forte raison de l'existence contingente à l'existence nécessaire. Il n'avait pas alors examiné le cas où le principe de causalité serait envisagé comme principe synthétique. C'est à ce nouveau point de vue qu'il est maintenant placé. Dès lors la réfutation de 1763 n'apparaît plus que comme provisoire. Seule, celle-ci est définitive.

De plus, la dissertation de 1763 concluait à la nullité absolue de l'argument. Cette fois, Kant, en même temps qu'il réfute, explique et justifie dans une certaine mesure. C'est le rôle de sa critique.

L'argument cosmologique constitue un fait naturel de la raison humaine, un fait fondé, comme tous les faits donnés par la nature. Il ne prouve pas l'existence de Dieu. Mais il prouve que le monde ne se suffit pas. Et il nous avertit de ne pas chercher dans les objets de notre connaissance proprement dite l'être que nous voulons concevoir comme premier. Ce n'est plus là une théorie purement négative. La raison humaine, de simple témoin qu'elle était jadis, est devenue elle-même un fondement qui a sa réalité, sa solidité. La critique lui enseigne ses titres, en même temps que ses limites.

Quelle est maintenant la valeur des objections de Kant ? Ce qui les caractérise, c'est l'interdiction que nous fait Kant d'ériger l'hypothèse en réalité, de croire que nous pouvons arriver à la connaissance de l'être en remontant du conditionné aux conditions. Il reconnaît que Dieu est nécessaire comme hypothèse ; mais, démontré par voie indirecte, il ne peut être qu'une idée. Pascal disait : c'est un effet du péché originel de prétendre aller directement aux principes. L'homme ne connaît naturellement que le mensonge. Il ne trouve le vrai que par un détour, en posant le contraire de ce qu'il juge faux (*De l'esprit géométrique*, 1.) C'est à cette nécessité que Kant refuse de se résigner. La méthode apagogique ne peut, à ses yeux, dépasser l'hypothèse.

A quoi tient ce point de vue de Kant, ce refus de considérer une hypothèse, fût-elle nécessaire, comme équivalant à une vérité ? A sa théorie de la causalité. Il considère la liaison causale comme synthétique, c'est-à-dire comme reliant entre elles des choses étrangères l'une à l'autre. Mais une telle liaison, qui est faite du dehors, doit être garantie par quelque principe distinct des termes entre lesquels elle a lieu... Nous ne possédons d'autre garantie que l'expérience. Or la liaison dont il s'agit dans la preuve cosmologique dépasse l'expérience et est seule de son espèce. Elle ne peut donc être qu'hypothétique. Rien ne la saurait transformer en réalité transcendante. Juger de la cause du monde par la causalité dans le monde, c'est sortir de notre atmosphère pour nous élancer dans le vide. Nous n'y trouvons plus rien qui puisse nous soutenir.

Cette conception de la causalité n'était pas celle des anciens, ni celle de Descartes ou de Leibniz. La causalité, pour employer le langage de Kant, avait toujours été considérée comme une liaison

à la fois analytique et synthétique. Dans le rapport de cause à effet était toujours impliquée une certaine identité de nature, une liaison intrinsèque, en même temps qu'une certaine différence ou hétérogénéité. Chez Aristote la cause c'est l'acte; l'effet, c'est le mouvement de l'être en puissance. Or, entre l'acte ou forme, et la puissance ou matière, il y a parenté, identité foncière. Chez Descartes, lui aussi, la cause doit contenir pour le moins autant de réalité que l'effet. L'un n'est donc pas étranger à l'autre, encore que l'un diffère réellement de l'autre.

Mais, si l'on admet cette conception classique de la causalité, on ne peut plus dire que, dans la preuve cosmologique de l'existence de Dieu, le principe de causalité est employé d'une façon qui n'a point d'analogue dans la connaissance commune. Ici comme là, nous allons à la fois du même au même et de l'autre à l'autre, sous l'influence de l'expérience sans doute, mais non pas sous sa seule garantie.

Nous concluons de là que l'argument que réfute Kant n'est pas exactement celui qu'offrait la philosophie classique. Mais il ne s'en suit pas encore que Kant soit dans son tort. Il s'est justement proposé de réformer la notion de la causalité, qui chez ses prédécesseurs lui paraissait confuse. Son œuvre consiste essentiellement à séparer d'une manière radicale l'analytique et le synthétique. Il a achevé ce que Hume et Wolff avaient commencé, chacun de son côté. Hume tendait à ramener l'analytique au synthétique, Wolff à faire évanouir la synthèse dans l'analyse. Kant délimite avec précision et sépare le champ de l'analyse et celui de la synthèse.

Sa théorie est-elle inattaquable? Elle est parfaitement claire et distincte. A quoi donc se rapporte-t-elle? A la connaissance claire et distincte, c'est-à-dire à la science proprement dite. Kant a formulé en perfection le principe de causalité qu'emploie la science expérimentale. Il a prouvé une chose qui n'est pas sans intérêt: c'est que, si l'homme peut s'élever à la connaissance de Dieu, ce n'est pas au moyen des procédés proprement scientifiques.

S'ensuit-il que l'homme ne dispose en effet d'aucun moyen de dépasser le monde du relatif? Il en sera ainsi, si la science représente tout ce que peut l'esprit humain, si elle résume tout ce qu'il y a dans la raison humaine fécondée par le contact du réel. Mais voilà peut-être ce qu'il est permis de se demander.

Le principe kantien de la causalité, consistant à lier entre elles, du dehors, des données expérimentales, à aller des termes aux rapports, du multiple à l'unité, est-il bien le principe que nous trouvons en nous? A considérer l'homme tout entier, dans

sa vie réelle, dans son activité vivante, aussi bien que dans son effort pour s'expliquer scientifiquement les choses, pouvons-nous dire que la causalité ne soit pour lui que cette liaison imposée après coup à des entités données ? Si cette théorie est vraie, nous ne sommes que spectateurs des actes qui s'accomplissent en nous. La cause d'un acte, c'est une modification antérieure. Les phénomènes de notre activité se produisent suivant des lois : là se borne notre connaissance de nous-mêmes.

Or il est certain que les choses nous apparaissent tout autrement et que nous croyons poser nous-mêmes les phénomènes entre lesquels le savant observe des rapports, aller, en un mot, du pouvoir à l'être, du concept à l'existence, et non pas seulement des faits à la connaissance de ces faits.

Mais, dira-t-on, ce n'est là qu'un sentiment obscur. La science a précisément pour fonction de dissoudre ce sentiment, d'en extraire les principes qu'il implique. Certes, la science a cette fonction ; mais ce qu'elle obtient est-il de tout point le substitut légitime de la réalité donnée par la nature ? Plus d'un mathématicien en convient sans peine. Nous réduisons, disent-ils, la force, la masse, à des formules algébriques. Mais ces formules embrassent-elles tout ce qu'il y a dans la force réelle ? Que devient, dans ces formules, l'effort, sans lequel pourtant la force ne peut nous être donnée ? De même la notion scientifique de la causalité enveloppe-t-elle tout ce qu'il y a de réel et de vrai dans le sentiment que nous avons d'agir et de produire ?

Le système de Kant est très conséquent, si l'on admet cette dualité irréductible de la connaissance et de l'action qui en est le dogme essentiel. Mais, si l'on prend l'homme tel qu'il est, connaissance et action, dans un rapport de pénétration mutuelle, on se demande si ce système est bien l'expression de la vérité complète et absolue. Il nous semble que la métaphysique, à la différence de la science, cherche à saisir l'homme, non seulement dans ceux de ses éléments qui comportent pour nous une connaissance claire et distincte, mais dans la réalité et dans les principes profonds de sa nature.

Or s'il se trouvait qu'il y a en nous autre chose que des faits et des rapports extrinsèques entre ces faits, et que le pouvoir d'agir dont nous avons conscience fût quelque chose, peut-être l'argument cosmologique reprendrait-il quelque force en tant qu'il nous conduirait de la conscience de ce pouvoir, qui est borné, à l'idée d'un pouvoir infini comme fonds commun de notre pouvoir et de tous ceux qui peuvent exister dans la nature. Argument issu d'ailleurs du sentiment autant que de la raison, ce

qui est naturel si c'est le sentiment, plus encore que l'intelligence, qui confine à l'être et au dedans des choses (1).

M. L.

LITTÉRATURE LATINE

COURS DE M. MICHAUT

(Université de Fribourg.)

La poésie lyrique latine.

CATULLE (*suite*).

MESSIEURS,

Je me suis efforcé jusqu'à présent de vous montrer comment Catulle est un des maîtres de la poésie personnelle, et de justifier ce nom de « tener » que lui donne Martial (iv, 14). Mais il ne mérite pas moins le nom de « doctus » ; c'est de ce titre que le saluent ses plus fervents admirateurs, Tibulle (iii, 6, 41), Ovide (*Amours*, iii), Martial (i, 62) ; c'est ce titre qui était l'objet de ses ambitions ; et quand il le décerne à Cornelius Nepos, au ton dont il s'exclame : « doctis Juppiter » ! (1), on sent que, pour lui, il n'est point de plus vif éloge. Cette science qu'il est jaloux de montrer, c'est naturellement dans l'étude de la littérature grecque qu'il s'efforce de l'acquérir : et il s'est mis à l'école des lyriques grecs.

I

Commençons par signaler tout d'abord les imitations des anciens poètes grecs, que l'on a eu peut-être une tendance à trop restreindre, au profit des Alexandrins.

La poésie proprement lyrique, la poésie mélique, à partir de Pindare, n'a plus, à vrai dire, d'existence indépendante : seul ou presque seul, le dithyrambe a subsisté ; mais Catulle n'a point fait de dithyrambes. C'est donc nécessairement parmi les anciens poètes qu'il a dû prendre ses modèles. Et, en effet, de l'étude des mètres qu'il a le plus souvent employés, on a pu conclure qu'il a imité Anacréon, Archiloque, Hipponax ; lui-même nous atteste

(1) La fin du cours de M. Bétroux sera publié à la rentrée, au mois de novembre prochain.

qu'il lisait Simonide (xxxviii); et ses imitations de Sapho sont évidentes. Le surnom qu'il avait donné à son amie atteste l'estime qu'il avait pour la poétesse de Lesbos ; il y trouvait si bien rendues les passions qui l'inspiraient, qu'il lui en a, vous vous le rappelez, emprunté l'expression (LI) ; enfin il semble avoir étudié de très près ses *Epithalames*. Est-il besoin de rappeler ce *Chant nuptial* si gracieux (LXII), où les jeunes gens et les jeunes filles chantent en chœur, quand Vesper paraît, annonçant l'arrivée de l'épouse ? Est-il besoin de vous citer une fois de plus ces vers délicieux, si souvent cités et si dignes de l'être :

« Ut flos in septis secretus nascitur hortis,
 Ignotus pecori, nullo contusus aratro,
 Quem mulcent auræ, firmat sol, educat imber ;
 Multi illum pueri, multæ optavere puellæ ;
 Idem cum tenui carptus defloruit ungui,
 Nulli illum pueri, nullæ optavere puellæ ;
 Sic virgo dum intacta manet, dum cara suis est ;
 Quum castum amisit polluto corpore florem,
 Nec pueris jucunda manet, nec cara puellis.
 Hymen o Hymenæe, Hymen ades, o Hymenæe ! »

Toute cette pièce est empruntée à Sapho. Une autre, l'*Epithalame de Julie et de Manlius* (LXI), est peut-être plus intéressante encore à ce point de vue. Catulle — cela est évident — imite aussi Sapho dans cette pièce ; mais il a su donner un ton et une allure romaine à son poème, introduire dans le cadre que lui fournit son modèle les coutumes et les mœurs de son pays, et parler comme un Latin, sans perdre les grâces de la grecque.

Il est assez difficile (1) de déterminer la part exacte d'influence qu'a pu exercer sur Catulle l'imitation des anciens poètes, en ce qui regarde l'art de la composition, les caractères du style ou même la partie la plus matérielle de la poésie, les procédés techniques, la langue et les mètres. D'abord, nous n'avons point les textes ; et les fragments que l'on a recueillis avec un soin diligent sont trop peu considérables pour que nous puissions porter un jugement bien ferme. Puis, les Alexandrins ont imité leurs prédécesseurs ; et il se peut que les emprunts de Catulle aient été faits à la copie, non à l'original. D'une manière générale, cependant, nous pouvons affirmer que son étude des lyriques anciens a eu pour résultat de tempérer en quelque sorte ce qu'il y aurait eu de trop alexandrin dans la manière de Catulle. Comparez par exemple ses autres écrits à la *Chevelure de Bérénice* (LXVI), qui n'est qu'une traduction de Callimaque : vous les trouverez plus

(1) Voir Lafaye, *Catulle et ses modèles*.

simples, plus naturels, plus vivants. Et il n'est point téméraire de dire que cela est dû à son génie, sans doute, mais aussi à l'influence des vieux lyriques.

II

Toutefois, il n'est point douteux que Catulle n'ait étudié de très près la littérature alexandrine, si fort à la mode de son temps.

En effet, au septième siècle de la ville, il y eut une révolution dans les habitudes et dans les idées littéraires. Jusque-là, les œuvres de la Grèce avaient surtout été connues à Rome par les professeurs. Esclaves ou affranchis instruits à qui les pères de famille confiaient l'éducation de leurs enfants, ou qui, à l'exemple de Livius Andronicus, ouvraient une école publique, grammairiens, philosophes, rhéteurs de profession qui vivaient en commensaux dans la maison des patriciens, et y répandaient la culture hellénique, tous ils étaient nourris des grands auteurs de l'âge classique. C'est donc à l'école de cette antiquité traditionnelle et consacrée qu'ils mirent tout d'abord et la langue latine, et les jeunes enfants confiés à leurs soins. Mais, quand l'influence grecque devint plus directe, quand les Romains eurent conquis la Grèce, quand les armées de Lucullus et de Pompée eurent pénétré dans ces pays de l'Orient où, depuis Alexandre, s'était conservée florissante la civilisation hellénique, quand les jeunes nobles, aides de camp des généraux, ou compagnons des gouverneurs de province, purent connaître par eux-mêmes une poésie brillante, raffinée, mais surtout moderne et vivante, — tous les esprits furent à l'instant séduits. Les œuvres, la langue, si grecques déjà cependant, des Ennius et des Plaute parurent surannées et ridicules. Il n'y avait pas assez de légèreté ni d'élégance, et l'on y trouvait encore trop du vieux fonds romain pesant et grave. Il y eut donc alors un vif mouvement d'émulation. Avec la même ardeur intempérante que les hommes de notre Pléiade, ils s'élancèrent au pillage de « ces sacrés trésors du temple delphique » — pour parler comme Du Bellay ; — et ils s'efforcèrent d'enrichir leur langue de ces dépouilles. Leur goût, assez exercé déjà pour sentir la supériorité des lettres grecques, ne l'était pas assez pour y faire le départ du bon et du mauvais. Comme tous les peuples jeunes initiés tout d'un coup à une civilisation plus raffinée, ils admiraient le joli et le précieux plus que le beau et le grand, et préféraient le clinquant du Musée à tout l'or de la période attique. Il n'y avait pour eux d'autre Dieu que Callimaque, et ils criaient sur les toits les mérites d'Euphorion (« cantores Euphorionis. » *Tusculanes*, III, 49, 45.)

Déjà, dit-on, Lævius avait essayé d'introduire les différentes formes de la lyrique grecque dans ses *Polymetra* et ses *Erotopaignia*. Mais le mouvement n'eut un plein succès que lorsque se fut constituée l'école des « Jeunes », les Νεώτεροι, comme dit Cicéron (*ad Att.* vii, 2.) C'est à ce cercle que se mêla Catulle, dès son arrivée à Rome. Le chef en était P. Valerius Caton, son compatriote, le fameux poète grammairien, la « sirène latine ». C'était lui qui présidait les réunions amicales de ses disciples, « dulces cœtus » (xlvi), sur le mont Aventin. Il y avait là Cornelius Nepos, le plus âgé, Furius Bibaculus, Camerius, Licinius Calvus, Q. Cornificius, C. Helvius Cinna, qui, pour la plupart, ont été les amis et les correspondants de Catulle. Dans ces réunions, comme c'est l'usage, avec l'ardeur des jeunes gens, la ferveur des initiés et l'apprité des poètes, ils appréciaient les vers de leurs contemporains, et disaient leur fait aux méchants poètes, aux Sextius, aux Volusius, aux Suffenus, aux Cæsius et autres profanes (xiv, xxxvi, xlv, etc.). Entre eux, au contraire, ils s'admiraient beaucoup, se promettaient de se vanter les uns les autres, et louaient en effet de tout leur pouvoir les œuvres de leurs amis (i, xcv, xcvi, etc.).

Ces œuvres, c'étaient les imitations des epyllia alexandrins : la *Dyctina* ou *Diana* de Caton, l'*Io* de Calvus, le *Glaucus* de Cornificius, la *Smyrna* de Cinna ; c'étaient des poésies érotiques comme Lævius en avait donné l'exemple et comme en écrivirent la plupart des poètes de cette génération (Ovide, *Trist.* ii, 431 ; Pline le Jeune, *Ep.* v., 3). Catulle, lui aussi, étudiait les Alexandrins, et les imitait. Nous le savons par son propre témoignage, puisqu'il nous atteste qu'il a lu et relu les livres de Callimaque (cxvi, lxxv), puisqu'il nous en reste une preuve irréfutable dans sa traduction de la *Chevelure de Bérénice*, dans sa légende d'*Atys*, dans l'*Epithalame de Thétis et de Pélée*, et en beaucoup d'autres endroits de ses écrits. Malheureusement, la plupart des textes de l'époque alexandrine étant perdus, il nous est impossible de faire la comparaison entre Catulle et ses modèles. Et les traces de cette imitation seraient souvent sans doute bien difficiles à saisir : Catulle, étant nourri des œuvres de ses maîtres, les a converties « en suc et en sang », et il a dû lui arriver bien des fois de les imiter pour ainsi dire à son insu, en d'innombrables et fugitives reminiscences. Ne pouvant donc rechercher ici s'il faut rendre tel ou tel vers à Apollonius de Rhodes ou à Callimaque, bornons-nous à examiner quelle influence générale a pu exercer sur Catulle la poésie alexandrine, quelles qualités ou quels défauts elle a développés en lui, quels caractères enfin elle a imprimés à son œuvre.

III.

Tout d'abord, il lui a emprunté des genres.

C'étaient surtout les poètes du Musée qui avaient mis à la mode les petits poèmes érotiques, les bagatelles légères que Catulle lui-même appelle ses « nugæ », ses « ineptiæ » (I, XIV, XVI). C'étaient eux aussi qui avaient introduit, dans un genre plus sérieux, les epyllia. La poésie épique avait fait son temps : la longue épopée dont le récit se prolonge à travers plusieurs chants, dépassait les forces des Alexandrins ; d'ailleurs, fatalement, dans une œuvre de telles dimensions, le fonds emporte la forme ; or c'était la forme que soignaient avant tout ces érudits artistes. Au lieu d'une *épopée*, ils composaient donc des *morceaux épiques*, dont ils pouvaient à loisir polir et repolir les vers. De même, à Rome, les vieilles Annales à la façon d'Ennius n'avaient plus de succès, et ceux qui méditaient des œuvres sérieuses, des « cogitationes » (XXXV) ne songeaient plus à faire que des pièces détachées. L'*Épithulame de Thétis et de Pélée* est un de ces épyllia.

Mais, avant tout, ce sont leurs procédés que Catulle a empruntés aux Alexandrins.

Il fallait quelque chose pour compenser le défaut d'inspiration dont les Alexandrins avaient conscience. Pour émerveiller le lecteur, piquer son attention, faire admirer le poète, ils n'avaient trouvé rien de mieux que l'érudition (*doctrina*). La mythologie était leur principale ressource : ils en tiraient des légendes étranges ou ignorées, ils rapportaient des traditions oubliées, ou bien, jaloux déjà de l'épithète rare, ils se plaisaient à désigner les dieux et les déesses de surnoms obscurs, par allusion à des fables peu connues ou à des cultes locaux. Catulle en fait autant. Ainsi, l'élégie à Manlius (LXVIII b) n'est qu'un chant d'amour et d'amitié noyé dans la mythologie ; ainsi, la présence de Prométhée aux noces de Thétis et de Pélée est une allusion à la légende peu connue de sa délivrance ; ainsi le nom de Pasithea, dans la pièce d'*Atys*, est le nom très savant de la déesse du sommeil. La seconde ressource des Alexandrins, c'était la géographie. On sait quel fut le grand développement de la poésie didactique à Alexandrie, et quelle place y tinrent le plus souvent les descriptions géographiques : rappelez-vous l'épopée d'Apollonius de Rhodes. Catulle ne manque donc pas, à l'imitation de ses maîtres, de faire parade de sa science géographique, même dans ses plus petites pièces XI, IV, *passim*).

C'est encore le désir d'éblouir le lecteur, de dissimuler le vide

du fond par les agréments de la forme, qui a conduit les Alexandrins et leurs imitateurs latins à une méthode de composition artificielle et compliquée. Parfois c'est une disposition ingénieuse et savante, symétrique et balancée à l'extrême. Telle est l'élegie à Manlius. La pièce s'ouvre par des remerciements adressés à Manlius pour les services qu'il a rendus à Catulle. Ces services ont consisté à favoriser son intrigue avec Lesbie ; et le poète s'arrête à dépeindre cet amour. Mais l'amour de Lesbie rappelle à Catulle celui de Léodamie pour son mari. Or le mari de Léodamie est mort à Troie : par où le poète en vient à songer à son frère, qui, lui aussi, est mort dans la Troade. Il faut avouer que cette introduction de la légende de Léodamie comme transition paraît bien forcée et peu naturelle ; mais l'artifice éclate d'une façon plus claire encore et plus choquante, quand on voit la seconde partie reproduire exactement, en sens inverse, la disposition de la première. Du souvenir de son frère, le poète passe à Léodamie, puis à Lesbie, et il finit, comme il avait commencé, par l'expression de sa reconnaissance pour Manlius. Il y a là, évidemment, un excès de symétrie ; et c'est bien un défaut alexandrin.

D'autres fois, au contraire, le poète affecte comme une apparence de négligence. Il a commencé le récit des noces de Thétis et de Pélée : une description accessoire amène un épisode qui prend tout à coup une importance disproportionnée et devient subitement le sujet principal. Cette digression inattendue, le poète a soin de nous la signaler :

Sed quid ego, a primo digressus carmine, plura
Commemorem ?

et cette remarque ne l'empêche pas de consacrer à l'épisode plus de la moitié du poème.

Dans le même épithalame, nous trouvons un autre procédé savant de narration. Le poète jette subitement le lecteur dans une situation que rien ne prépare, et ce n'est que plus tard qu'il lui rend compte des événements qu'il a d'abord mis sous ses yeux. Ainsi, il dépeint la navigation des Argonautes avant de nous raconter comment les dieux ont pris part à la construction du vaisseau ; il décrit le désespoir d'Ariane avant d'avoir parlé des exploits de Thésée et de la naissance de son amour ; c'est seulement après nous avoir prévenus que les dieux ont fait oublier à Thésée les ordres paternels, qu'il nous fait connaître les recommandations d'Egée, et ses tristes adieux... Il y a là un parti pris évident ; le poète veut piquer la curiosité du lecteur, lui faire attendre une explication nécessaire.

Un nouveau procédé, emprunté plus particulièrement aux

poètes bucoliques, c'est la répétition des mêmes idées dans les mêmes termes, le refrain. Il n'y a pas seulement refrain dans les chants divisés en strophes, comme le chant des Parques en l'honneur d'Achille, mais même dans des pièces plus familières. Tantôt (xvi, xxvi, etc.), c'est le vers du début qui revient à la fin de la pièce, l'encadrant d'une manière habile et, en général, malicieuse ; tantôt et plus souvent (xxix, xlii, etc.), c'est une phrase, un mot répété avec art, et ramenant avec persistance l'attention du lecteur sur une même idée.

Tous ces artifices concourent au même but : rehausser le sujet par l'agrément de la forme et faire admirer l'art du poète ; mais ils avaient en général le grave défaut d'être trop prémédités et artificiels. Catulle excelle dans les morceaux détachés, écrits de verve et sous l'impression d'un sentiment personnel : dans les grands sujets, il n'a pas le don de la composition ; et l'on sent qu'il se travaille ingénieusement pour remédier à ce défaut.

IV

Avec leurs genres favoris et leurs procédés, ce sont leurs tendances que Catulle emprunte encore aux Alexandrins. L'intime union de la grammaire et de la poésie est un trait caractéristique de l'école Alexandrine. Tous les poètes d'alors ont été en constants rapports avec les grands commentateurs ou critiques du « Poulailier des muses » ; eux-mêmes étaient des érudits, et l'on s'en aperçoit en les lisant. Il en est de même chez les disciples de P. Valerius Caton. D'ailleurs, la langue latine ayant été, pour ainsi dire, créée de toutes pièces par les littérateurs, il n'est presque pas un écrivain, dans les premiers âges de la littérature latine, qui ne se soit occupé de grammaire : Ennius, Lucilius, Varro, tous ont eu leurs théories, et tous se sont efforcés de les mettre en pratique dans leurs ouvrages. Si Catulle n'a nulle part exposé didactiquement sa doctrine, nous ne saurions toutefois douter qu'il n'ait pris part aux travaux de ses maîtres et de ses contemporains.

Il a donc essayé d'assouplir et d'enrichir la langue latine, en la mettant à l'école des Alexandrins dans ses traductions et dans ses imitations plus ou moins libres. Après Plaute, c'est, de tous les écrivains d'alors, l'auteur chez qui nous trouvons le plus d'*ἁπλῆ λεγόμενα* ; et, quoique nous ne puissions à ce sujet porter un jugement définitif, puisque les œuvres de ses contemporains ne nous sont pas parvenues, cela semble cependant attester qu'il a voulu enrichir sa langue maternelle. Il a sans doute emprunté aux

poètes ses prédécesseurs, et surtout aux tragiques les mots composés comme « rancisonus, clarisonus, multivolus, falsiparens », etc., ou, du moins, il s'est conformé à leur usage en les composant. Mais nombreux sont les mots qu'il a directement introduits du grec, comme « amaracus, bombus, ephebus, strophium », etc. Ajoutons-y beaucoup de noms propres ou d'adjectifs tirés de noms propres, comme Minois, Daulias, Amphitryonides et de nombreux exemples de flexions et de désinences toutes grecques : Thesea, Pelea, Thasidos, Charybdon, Minoïdi, etc. C'est encore du grec que lui viennent des expressions comme « nutrices » pour « mammae ». Amphitrite ou Thetys pour « mare », etc.; enfin, beaucoup de tournures et de locutions lui ont été inspirées par sa connaissance de la syntaxe grecque. D'un autre côté il a essayé de puiser dans le fonds romain, et nous trouvons chez lui bien des mots empruntés au langage familier, auxquels il a voulu donner la vie littéraire, avec de nombreux archaïsmes, qu'il a fait revivre.

Une habitude sur laquelle il convient d'insister davantage, parce qu'elle donne un tour particulier à son style, et qu'elle semble en quelque sorte caractéristique de son génie même, c'est l'emploi permanent des diminutifs. Tantôt, c'est un terme caressant, une expression de tendresse et d'amitié : les yeux gonflés de pleurs de sa Lesbie, il les appelle « turgiduli ocelli » (III); le passereau favori qui la console dans ses chagrins, c'est le « solatiolum sui doloris » (V); Juventius est comme une petite fleur parmi les jeunes gens, « flosculus » (XXIV); Acmé appelle son amant Septimius « Septumile » (XLV), etc. D'autres fois, c'est un procédé de description, une façon ingénieuse de peindre un objet aimable en des termes appropriés et gracieux : la jeune femme de Colonia est plus délicate qu'un tout petit chevreau, « tenellulo delicatior hædo » (XVII); la maîtresse de Varius n'est pas appelée « scortum », mais « scortillum » (X); les jeunes filles à qui il redemande Cæmerius, ce sont des « femellæ, lacteolæ puellæ » (LV), etc. Quelquefois encore, c'est une tournure ironique : Thallus l'effeminé est plus mou que le poil d'un lapin, qu'un léger duvet d'oie, qu'un petit bout d'oreille flasque :

mollior cuniculi capillo,
Vel anseris medullula, vel imula oricilla (XXV).

Mais où cet emploi des diminutifs paraît véritablement excessif et déplacé, c'est dans les longs poèmes semi épiques et dans les épithalames solennels : ils y sont pour ainsi dire à contre-sens, et c'est véritablement de la préciosité et de l'afféterie. Que le poète les accumule pour dépeindre la grâce de Julia Aurunculeia (LXI), peut-être y a-t-il déjà de la recherche, mais elle est encore accep-

table. Nous sommes déjà bien plus surpris d'en trouver pour décrire la fatigue des Galles affolés après leur orgie furieuse :

Ut domum Cybeles tetigere lassulæ (LXIII).

Enfin, ils sont tout à fait inconvenants dans le tableau des douleurs d'Ariane abandonnée :

frigidulos udo singultus ore cient m.

Il y a là une vraie faute de goût assez étonnante chez Catulle. Cet abus des diminutifs lui est d'ailleurs commun avec les poètes de notre Pléiade, et provient des mêmes causes : imitant une littérature raffinée, ces deux écoles ont renchéri sur les défauts de leurs modèles.

V

D'autres avant Catulle avaient déjà commencé à enrichir et à assouplir la langue. Il restait davantage à faire pour la métrique. Les seuls mètres qui fussent réellement acclimatés à Rome étaient l'hexamètre et le pentamètre, avec les mètres iambiques et trochaïques, principalement l'iambique trimètre sénair. Catulle a perfectionné les rythmes déjà introduits à Rome, et il en a introduit de nouveaux. Nous trouvons chez lui treize espèces différentes de vers, et encore ne sommes-nous pas sûrs de posséder toutes ses œuvres. Ce sont : l'hexamètre, le pentamètre, l'iambique trimètre pur, l'iambique trimètre hipponactéen ou scazon, l'iambique trimètre archiloquien, l'iambique septenaire hypermètre, l'hendécasyllabe, le vers saphique, le vers glyconique, le phérécratien, le priapiéen, le grand asclépiade et le galliambique. Deux de ces mètres, l'iambique trimètre pur et le grand asclépiade, c'est lui qui les a le premier employés. Enfin il a écrit des distiques, des strophes saphiques, et deux autres espèces de strophes, composées, l'une de trois glyconiques et d'un phérécratien, l'autre de quatre glyconiques suivis d'un phérécratien.

Il doit à ses maîtres alexandrins le souci de la structure du vers et le soin d'en observer scrupuleusement les règles : car les poètes du Musée apportaient à leur versification la même attention qu'à leur style même. Il importait d'ailleurs de régulariser les formes métriques trop libres des Plaute, des Lucilius et des Varron, et d'imposer définitivement à la métrique latine des lois immuables. Il y a bien encore chez lui quelques restes des licences anciennes ; il se permet, une seule fois, la suppression de l's finale (cxvi, 8) ; il admet, rarement, il est vrai, des hiatus (xcvii, 1) ; et l'on trouve assez souvent chez lui des synalèphes, ou contractions en une seule syllabe de deux voyelles qui se suivent dans un même

mot. Mais, s'il laisse beaucoup d'élisions dans ses épigrammes (il y en a 3 dans le 6^e vers de LXXIII), il est plus sévère dans ses poèmes lyriques, et les évite avec le plus grand soin dans ses œuvres savantes. Cette gradation nous montre bien qu'il s'était fait une théorie raisonnée sur les licences qu'il pouvait se permettre et sur les genres où il devait les éviter.

Je n'insisterai ici ni sur l'hexamètre, ni sur le pentamètre qui ne sont point des vers proprement lyriques : je remarquerai seulement qu'il a recherché les vers spondaïques à l'imitation des Alexandrins ; qu'il s'est conservé le droit de terminer le vers pentamètre par un monosyllabe ou par un mot de trois syllabes et plus ; enfin, qu'il ne s'est pas assujéti comme ses successeurs à faire coïncider exactement la fin de chaque distique avec un arrêt important dans le sens de la phrase. De tous les mètres lyriques, c'est l'hendécasyllabe qui est le favori de l'école : il est très fréquent dans Catulle, qui l'avait déjà trouvé usité chez Lævidus. Quant au galliambe, c'était un vrai tour de force que d'introduire ce mètre sautillant dans une langue comme la langue latine, où se rencontrent si peu de brèves ; Varron avait précédé Catulle ; mais celui-ci a déployé dans le maniement de ce vers une habileté remarquable. C'est peut-être le seul mètre qui soit propre aux Alexandrins : ils l'avaient inventé, comme le nom l'indique, pour célébrer les orgies des Galles, prêtres de la Grande Déesse, et nous voyons que Catulle lui a scrupuleusement conservé sa destination. Pour tous les autres mètres lyriques, on s'accorde à reconnaître que Catulle, avec quelques taches imputables à son temps et à la rudesse de la langue, y a le plus souvent montré une très grande virtuosité. Ces rythmes qu'il avait pour ainsi dire reçus inertes et sans vie, il les anima, il habitua la langue latine à s'y conformer, il en accommoda le premier les règles au génie de son pays. Maintenant, les poètes lyriques peuvent venir, Catulle leur laisse une langue assouplie et enrichie, des mètres plus nombreux et plus aptes à recevoir leurs inspirations.

Messieurs, il me semble qu'après cette étude de Catulle, ce qui doit vous frapper c'est cette union, rare et précieuse, de l'inspiration la plus sincère avec la science la plus consommée. Jamais, dans ses œuvres proprement lyriques, Catulle n'a sacrifié la vérité de son sentiment à la recherche d'une forme plus ornée. Jamais l'ardeur de la passion qui l'anime, ni l'exaspération de ses rancunes ne lui ont fait négliger les devoirs de l'artiste. Chez lui, se trouvent au plus haut point réunis la verve et le soin du détail, qualités qui semblent souvent s'exclure. L'admiration qu'il mérite

s'augmente encore, si l'on considère l'époque à laquelle il a vécu. Antérieur aux poètes de l'âge d'Auguste, il n'a pu, comme eux, jouir sans peine des travaux de prédécesseurs habiles. Venu après les premiers explorateurs de la littérature grecque, il n'a pas eu l'avantage d'avoir un large champ où il pût faire son choix sans concurrents. Les premières conquêtes avaient été faites avant lui, et la perfection n'avait pas été atteinte : il a donc eu tous les désavantages de ceux qui vivent dans une époque de transition. Pourtant, s'il faut rappeler ces faits, pour excuser les quelques défauts qui peuvent déparer son œuvre, il ne faut pas y attacher une trop grande importance. N'étudions pas seulement Catulle comme un poète de transition. Il a d'autres mérites que d'avoir préparé le siècle d'Auguste : il a sa valeur en lui-même. La passion qui a fait le tourment de sa vie l'a rendu poète : c'est en nous montrant la blessure de son cœur qu'il s'est fait aimer de nous ; et ses cris de désespoir et de jalousie trouveront toujours leur écho dans l'âme des hommes.

SCIENCES HISTORIQUES

COURS DE M. CHARLES SEIGNOBOS

(Sorbonne)

Histoire des Etats de l'Europe au XVII^e et au XVIII^e siècle.

L'EMPIRE RUSSE.

Bibliographie.

On trouvera la bibliographie détaillée à la fin des articles suivants de M. Rambaud dans l'*Histoire générale* de MM. Lavissee et Rambaud :

RAMBAUD. — *La Moscovie*. — *La revanche contre les Lithuaniens et Tartare* (Tome IV, p. 698).

La Moscovie. — *Les Romanof* (Tome V, p. 795).

La Russie. — *Les Romanof*. — *Pierre le Grand* (Tome VI, p. 797).

DOCUMENTS. — Les documents sur la période de l'histoire de Russie qui s'étend jusqu'à la mort de Pierre le Grand ne nous sont pas aussi accessibles qu'il semblerait. Les documents en langue russe sont rares jusqu'au XVIII^e siècle. A part les chroniques des villes (Novgorod, Pskof), on ne rencontre pas une histoire, pas de mémoires, seulement quelques

actes officiels, qu'on a réunis dans plusieurs collections avec un grand nombre de documents étrangers. Voici les principales :

Collection de la Société impériale d'histoire de Russie (C. S. I. H. R.). — *Recueil des lettres et traités des tzars* (le tome IV est consacré à Pierre le Grand).

Ce que nous savons de la Russie, c'est surtout aux étrangers que nous le devons. Depuis le *xvi^e* siècle, il est allé en Russie des étrangers de tout pays et de toute profession : marins, ambassadeurs, officiers, marchands. Beaucoup ont laissé des relations et des descriptions, qu'on trouvera énumérées dans les articles bibliographiques de M. Rambaud.

Avec Pierre le Grand, le nombre et l'intérêt de ces relations augmentent. On trouvera des notices bibliographiques sur plus de 1.200 ouvrages étrangers consacrés à Pierre le Grand, dans

P. MINTZLOF. — *Pierre le Grand dans la littérature étrangère* (en français), Pétersbourg, 1872, in-8°.

Les plus considérables de ces relations sont celles des auxiliaires du tzar : Gordon, Lefort, etc.

HISTOIRES. — L'histoire de Russie, a été beaucoup étudiée par les Russes, les Allemands et, dans ces derniers temps, par les Français. Nous ne citerons pas ici d'ouvrages russes. En allemand nous ne citerons que : BRÜCKNER. — *Peter der Grosse* (collection Oncken), Berlin.

En français, il faut lire :

A. RAMBAUD. — *Histoire de la Russie*, 4^e édit., Paris, 1894, et, dans l'*Histoire générale*, les articles du même cités plus haut.

LEROY-BEAULIEU. — *L'Empire des tzars*. Paris, 1887.

On pourra consulter aussi :

L. LEGER. — *Russes et Slaves*, 1890.

Après les Etats de l'Europe occidentale qui ont joué un rôle prépondérant à la fin du *xvii^e* siècle, il nous reste à étudier un Etat de l'Europe orientale, l'Empire russe, qui commence à intervenir, à cette époque, dans l'histoire générale de l'Europe. Comme on n'a eu guère jusque-là l'occasion d'étudier l'Empire russe, il est nécessaire de remonter dans les siècles précédents pour voir comment s'est constitué cet Empire. Nous diviserons donc notre étude en deux parties : dans la première, nous verrons comment s'est formé l'Etat russe, et, dans la seconde, comment il a été organisé, en insistant sur les points qui n'ont pas été développés par M. Rambaud.

I

On peut distinguer quatre périodes dans l'histoire de la Russie jusqu'au *xvi^e* siècle. Pendant une première période qui s'étend du *ix^e* au *xi^e* siècle, le centre de la Russie est à l'ouest, à Novgorod la vieille, capitale des princes varègues. — Du *xi^e* au *xiii^e* siècle (2^e période), la terre russe est morcelée en un grand nombre d'apa-

nages. Sous les princes de la famille de Rurik, on en compte quelquefois plus de soixante-dix. Kiew occupe alors le premier rang parmi les villes russes. C'est à ce moment que les Russes, sous l'influence de leurs voisins, les Grecs de Constantinople, se convertissent à la foi chrétienne orthodoxe et adoptent la civilisation byzantine. — Au xiv^e siècle, la Russie est conquise par les Tartares et reste sous leur domination jusqu'à la fin du xv^e siècle ; les princes russes ne sont plus que les sujets du souverain tartare ou khan de Saraï sur le Volga. Celui-ci donne sa faveur à l'un d'eux, le prince de Moscovie, et le charge de faire rentrer les tributs que tous doivent au khan. Grâce à cette situation, le prince de Moscovie devient peu à peu le plus puissant ; il détruit les petits Etats de son voisinage et agrandit sans cesse son domaine : aussi a-t-on appelé les souverains de la Moscovie les « assembleurs de la terre russe » ; ce sont eux qui ont constitué l'unité de la Russie.

Ces quatre siècles d'influence byzantine et tartare (x^e - xv^e siècle) ont eu une grande influence sur les Russes. Ils ont pris le caractère d'orientaux courbés sous un régime despotique. La Russie du x^e siècle est moins éloignée de l'Europe que la Russie du xvi^e , qui, sans aucune communication avec les Etats occidentaux, reste immobile, sans littérature, sans art, sans vie publique. Rien, dans l'histoire de la Russie, ne correspond aux époques du moyen âge et de la Renaissance de l'histoire des peuples occidentaux.

Durant la 4^e période (xvi^e siècle), le grand prince de Moscou achève la conquête des pays russes, puis celle des pays tartares. Devenu indépendant, il prend le titre de tzar. Moscou est alors toute-puissante sous les descendants moscovites de Rurik, qui se transmettent régulièrement le pouvoir de père en fils jusqu'à la fin du xvi^e siècle. A l'extinction de cette famille, une longue lutte commence entre les factions des nobles qui soutiennent chacune un compétiteur. A la faveur des troubles, les Polonais et les Suédois envahissent le pays, mais provoquent une réaction nationale en même temps que religieuse, car ces étrangers sont des hérétiques aux yeux des Russes. Enfin le patriarche de Moscou, Philarète, réunit une assemblée des gens « les meilleurs et les plus sages » qui choisit pour tzar le propre fils de Philarète, Michel Romanow. Ce fut seulement un simple changement de dynastie, les Romanow ne descendant pas de Rurich. Sous ce prince et ses descendants l'empire demeura ce qu'il était auparavant.

Comme tous les Etats orientaux, il est fortement centralisé ; la volonté du tzar y est partout souveraine ; le tzar constitue à lui seul le gouvernement. Nulle barrière à son pouvoir : l'assemblée

qui l'élit se disperse aussitôt après. Il n'y a aussi qu'une seule ville, Moscou. Les princes de Moscou, à mesure qu'ils dépossédaient les autres princes leurs voisins, emmenaient les marchands et les guerriers des vaincus et réduisaient les villes à de simples bourgades. Au seizième siècle, le vaste empire russe est une immense agglomération de villages dominés par une seule ville, Moscou, résidence du tzar.

Semblable sous tous les autres rapports à un prince mongol, le tzar s'en distingue par la religion. La Russie, convertie au christianisme par les Byzantins, a son clergé organisé à la manière byzantine, avec des prêtres réguliers et des séculiers. Les séculiers sont appelés popes, ils sont ignorants et méprisés. Les moines sont au contraire très puissants et très riches ; c'est parmi eux que se choisissent les évêques. Primitivement, le chef du clergé russe était le patriarche de Constantinople. Ivan le Terrible, voulut lui donner un chef national et établit un patriarche à Moscou. Le patriarche fut chef absolu dans l'Eglise, comme le tzar dans l'Etat ; il devint très puissant ; on le considéra comme le premier personnage de l'empire après le souverain.

Un patriarche, plus instruit que ses prédécesseurs, Nikon, voulut réformer le culte, qui fait le fond de la religion russe ; les pratiques du culte s'étaient en effet quelque peu modifiées depuis l'origine. Cette réforme parut épouvantable aux Russes antipathiques au changement et détermina un schisme. Tandis que la masse du peuple se laissait à la longue imposer ce retour aux vieilles formes, les zélés, sous le nom de « vieux croyants » (*raskol*), conservèrent les usages défendus. Les *raskolnik* se sont laissé brûler et emprisonner plutôt que d'y renoncer. Les vieux croyants existent encore en nombre dans l'empire russe. (Voir le livre de M. Rambaud pour les détails.)

La société russe est organisée tout entière avec la seule considération du souverain ; les rangs de chacun sont déterminés par la situation occupée près du tzar. Une noblesse indépendante, composée des princes dépossédés et des khans, n'a que des titres sans privilèges. A côté d'elle se forme une nouvelle noblesse : les boyards. Primitivement, les boyards étaient des guerriers au service des princes qui les récompensaient par des dons de terres. Chaque prince, à l'origine, avait donc ses boyards ; mais, lorsque le prince de Moscou eut établi sa domination, il n'y eut plus que les siens. Entre les boyards, les rangs sont réglés par les fonctions occupées ; les fonctions ne sont pas héréditaires, et le fils peut obtenir une fonction inférieure à celle du père. Toutefois les boyards

s'efforcent de rendre leur dignité transmissible à leurs descendants. Les boyards forment la classe supérieure de la nation, les paysans en forment la classe inférieure ; les bourgeois sont très peu nombreux et réunis à Moscou.

Les paysans sont attachés à la terre et divisés en communautés (*mir*s). La théorie des patriotes slaves qui fait du *mir* une institution aryenne, restée intacte à travers les siècles, est aujourd'hui à peu près abandonnée. Il semble maintenant établi que cette institution n'est nullement primitive. Chez les populations russes qui ne furent soumises que tardivement à l'empire du tzar, comme les Russes polonais, par exemple, on ne trouve ni *mir*, ni servage. D'ailleurs, on n'a pas encore reconnu de trace du *mir* dans les documents antérieurs au xvi^e siècle.

En réalité, il y aurait eu, à l'origine, en Russie comme dans les autres pays de l'Empire, un petit nombre de paysans propriétaires et une grande masse de paysans tenanciers : pendant la période tartare, la « Terre noire » était soumise à l'impôt ; la « Terre blanche », libre de redevance. Le tzar de Moscou, une fois le maître, s'est considéré comme le seul propriétaire de toutes les terres ; il en a gardé une partie et distribué le reste à ses boyards, d'où une distinction entre les tenanciers de boyards, *khology*, et ceux du tzar, *khrestiane*. Cependant les paysans n'étaient encore que des tenanciers libres ; ils pouvaient changer de terre et de propriétaire tous les ans à la Saint-Georges. En 1597, un ukase de Godunow leur enleva le droit de changer de terre. Perdant ainsi toute garantie, les paysans sont devenus de véritables serfs. En même temps, et pour la commodité de l'administration, le tzar aurait ordonné à chaque village de s'organiser en communauté et d'élire des anciens. Servage et communauté semblent donc des créations des tzars et relativement récentes.

Le gouvernement central est peu compliqué. Le tzar absolu a auprès de lui un conseil formé des principaux serviteurs dont les plus puissants sont d'habitude les parents de la tzarine. Dans les provinces, le tzar délègue son autorité à des gouverneurs ou voïevodes.

A l'origine, l'armée était formée de soldats qui, en échange des terres que le tzar leur avait distribuées, se tenaient à sa disposition. Ils se rendaient à cheval à l'appel du tzar, combattaient à la mode tartare et se sauvaient au premier choc. Au xvi^e siècle, le tzar créa une infanterie régulière constituée par des soldats de profession, les strélitz. Ces soldats recevaient en solde des fournitures et des terres, ils étaient mariés et pouvaient exercer un métier ; leur nombre s'éleva jusqu'à 50.000, dont la moitié rési-

duit près de la personne du tzar [à Moscou. Au ^{xvii}^e siècle, des régiments organisés à l'européenne et commandés par des Européens furent formés. L'armée se trouva ainsi composée de trois sortes de troupes : les nobles, qui combattaient à cheval, les strélitz, les régiments d'infanterie à cadres européens. Au ^{xviii}^e siècle, les tzars profitèrent de la dislocation du royaume de Pologne et de la révolte des Cosaques pour recouvrer une grande partie des pays russes conquis par la Lithuanie. La trêve de 1667 leur céda la Petite Russie et une partie de la Russie Blanche avec Kiev. Cette conquête eut d'importantes conséquences par l'introduction, d'une part, dans la vie russe, d'un élément petit-russien devenu, au contact de la Pologne, plus instruit et plus civilisé, et, d'autre part, dans l'armée, d'un élément cosaque.

A la fin du ^{xviii}^e siècle, la Russie est définitivement formée : c'est un Etat asiatique, de religion byzantine, de gouvernement despotique. En dehors des institutions religieuses, tout est une création du tzar. Le souverain établit à sa volonté les distinctions sociales ; son commandement est la seule règle, et ses sujets s'appellent eux-mêmes ses esclaves (une pétition au tzar se nomme « battement de front »). Courbés sous ce double despotisme de l'Eglise et du tzar, les Russes n'ont aucune vie intellectuelle ou politique ; ils attachent une grande importance à la tradition, et détestent toute innovation, comme on l'a pu voir plus haut par l'accueil que reçut la réforme de Nikon. Restés complètement barbares, ils étonnent les étrangers par leur pauvreté, leur ignorance, leur saleté. Les récits que nous avons des séjours d'une ambassade russe à Venise en 1656, et d'une seconde à Paris en 1688, sont, à cet égard, très caractéristiques.

Les ambassadeurs ne savent que le russe, ils dorment sur la terre, roulés dans une couverture, comme leurs domestiques ; ils ont à table une tenue barbare, prennent les morceaux dans le plat avec la main et les piquent sur la fourchette. Aussi le roi de Danemarck aurait dit : « S'il nous vient encore des envoyés russes, ils coucheront dans l'étable à porcs, personne ne veut plus loger où ils ont logé. » — Potemkin aurait voulu que Louis XIV se levât chaque fois qu'on prononçait devant lui le nom du tzar.

Ces barbares, cependant, sont chrétiens et de race occidentale : ils ne peuvent toujours rester à l'écart des autres peuples européens, et les tzars ne deviendront puissants et riches qu'en imitant les gouvernements civilisés. Jusqu'au ^{xv}^e siècle, les Russes sont restés tournés vers l'Orient ; au ^{xvi}^e, ils commencent à se retourner vers l'Occident. Le contact de la Russie avec les nations européennes ne s'effectua pas du côté de la Pologne : entre les

deux pays existait une double hostilité politique et religieuse qui faisait obstacle au rapprochement.

Les relations s'établirent par la mer Blanche, les Russes n'ayant pas encore d'issue sur la Baltique. Des marins anglais, à la recherche du passage du N.-E., abordent en Russie (1553). Ivan IV les accueille et leur laisse fonder Arkhangel (1583) qui devient en peu de temps le centre de tout le commerce extérieur de l'empire. Les Anglais et les Hollandais qui s'y sont établis s'emparent bientôt du monopole du commerce et le gardent, malgré les plaintes des marchands nationaux. — Vers le même temps, les étrangers s'introduisent au cœur même du pays, les uns, transplantés de force, comme les Livoniens qui furent amenés au nombre de 3.000 en 1564 dans une sorte de razzia ; d'autres volontairement engagés au service du tzar, mais qui ne peuvent plus partir. Le type le plus connu de ces volontaires contraints est Gordon. Presque tous exercent des professions que ne connaissent pas les Russes : ingénieurs, mineurs, médecins, officiers, etc., ils sont de toutes nationalités, mais ils appartiennent d'ordinaire aux peuples protestants du Nord : Anglais, Allemands, Écossais, Hollandais. D'abord autorisés à s'établir dans la ville, on les contraignit en 1652 à habiter hors de la ville, dans la *Slobode* des étrangers, et le costume russe leur fut interdit. En 1678, la *Slobode* des étrangers comptait déjà 18.000 habitants, on y menait une vie tout européenne et, selon Reutenfels, très agréable ; ce fut pour la Russie le vrai centre de la civilisation.

Pendant tout le xvii^e siècle, la Russie fut partagée entre deux influences : celle de la Pologne catholique et celle des peuples du Nord protestants. L'influence polonaise est favorisée par les mariages fréquents entre nobles et Polonaises, mais l'influence protestante domine dans l'armée et les métiers. Puisque la Russie allait se mettre à l'école des Européens, quelle éducation allait-elle suivre : celle des Polonais, latine et littéraire, ou celle des protestants, scientifique ?

Ce fut la seconde qui l'emporta : le règne de Pierre le Grand est important surtout pour avoir fait triompher l'influence scientifique.

II

Cette éducation ne pouvait s'accomplir que par la volonté du tzar. Quelques tentatives avaient déjà été faites, mais sans résultat, à cause de l'hostilité du clergé et du peuple. Les usurpateurs avaient même été assez hardis dans ces tentatives, mais chaque fois une réaction avait annulé leurs réformes.

Le tzar Alexis avait eu deux femmes ; de la première union naquirent deux fils et six filles ; de la seconde, Pierre. Le fils aîné, Fédor, mourut sans fils ; le second, Ivan, faible d'esprit et presque aveugle, fut écarté par le patriarche qui fit proclamer Pierre (1682). — Sophie, fille du premier lit, à la tête de la famille Miloslavski, ainsi dépouillée du trône, se sert des strélitz pour faire massacrer les chefs de la famille Narychkin, d'où sortait la seconde épouse : Ivan est aussi proclamé tzar. Sous ces deux tzars enfants, le pouvoir est entre les mains de Sophie, qui prend le titre d'*autocrator*, et de son favori Galitzin. — La lutte des deux familles recommence lorsque Pierre devient jeune homme. Ses goûts militaires lui concilient peu à peu le peuple et les soldats ; en 1689, il est assez fort pour se débarrasser de sa sœur et de Galitzin. Cependant il ne cherche pas encore à gouverner par lui-même ; il laisse le pouvoir à la *duma* et au patriarche ; il est tout occupé des sciences et des travaux mécaniques que lui enseignent les étrangers. Beaucoup de légendes circulent sur cette partie de la vie de Pierre, la plupart contées d'abord par Stählin et Voltaire. Il est certain qu'il connut des étrangers avant 1689, son médecin sans doute, et peut-être un constructeur de navires. Peu après, il entra en relations avec des habitants de la slobode : Gordon, Lefort et quelques autres. Il fut pris d'une vive admiration pour la civilisation occidentale, et fit le voyage d'Arkangel, la ville des étrangers, pour apprendre l'art de la marine.

Il est difficile d'exposer clairement la transformation de l'empire sous Pierre le Grand. Elle ne s'effectua pas suivant un plan d'ensemble : à mesure que Pierre concevait un projet, il donnait un ordre pour qu'on l'exécutât. Aussi l'exposition des réformes dans leur ordre chronologique serait-elle presque inextricable. On peut cependant distinguer deux périodes : à la suite de la guerre d'Azov et du premier voyage, Pierre reconnut la nécessité de mieux organiser son empire, d'où une série de réformes sociales. Absorbé ensuite par la guerre de Suède, Pierre, après son deuxième voyage, tourna son attention vers les réformes politiques et l'organisation du gouvernement.

On se bornera ici à exposer le caractère de ces réformes et les procédés par lesquels Pierre les accomplit.

Pierre ne ressemble pas à ses prédécesseurs : il a d'autres goûts et subit d'autres influences. Elevé, non pas dans le palais par les boyards et les évêques, mais à la campagne, par des aventuriers de la slobode, il n'a aucun préjugé, aucun respect des formes et de la tradition, mais un grand amour de la nouveauté, une grande activité ; il est enthousiasmé par la civilisa-

tion européenne. Son caractère est cependant bien russe : mobile, souple, violent, Pierre a une grande facilité d'assimilation ; éloigné des idées abstraites, il voit seulement le côté pratique, et par-dessus tout cela il est despote à ne pouvoir supporter une résistance, un retardement à l'exécution de ses désirs, ne voulant considérer ni les difficultés, ni les conséquences. Son désir est de rendre son peuple semblable aux Européens ; il en donne l'ordre et édicte des châtimens pour ceux qui n'obéissent pas immédiatement. Son règne est un véritable flot d'ukases : défense d'avoir de grands clous à ses souliers ; défense de brûler l'herbe des steppes ; défense d'avoir des broderies d'or trop coûteuses (les Anglais n'en ont point, qui sont plus riches que les Russes) ; défense de conserver l'ancienne forme des barques (elle use trop de bois) ; ordre sur la manière de couper le lin, de faire les routes, de moissonner. Ces ukases prennent souvent la forme de leçons : « Notre peuple est semblable aux enfants », c'est pourquoi le tzar entre parfois dans les détails les plus menus.

Ce que Pierre veut introduire, c'est la civilisation telle que lui-même a pu la voir : il ne s'occupe pas de l'adapter aux habitudes de son peuple, mais l'impose en bloc et sans modification. Passionné pour la marine, il en crée une, quoique les Russes soient un peuple continental ; c'est une nouvelle Amsterdam qu'il lui plaît d'avoir pour capitale, et c'est à dessein qu'il choisit pour l'établir un terrain marécageux, où il fait creuser des canaux.

De la civilisation occidentale il n'a vu que les arts matériels. Il a peu de souci des arts, des lettres et de la science spéculative, et ne désire introduire que des modifications matérielles, une instruction professionnelle (marine, artillerie, mine).

Il reste à voir maintenant les procédés qu'employa Pierre.

La première série de réformes suit le voyage de 1697-98. Voyageant incognito avec une suite nombreuse, le tzar passe par Riga, Königsberg, le Hanovre, la Hollande, s'arrête à Saardam pour étudier la construction navale, puis en Angleterre pour apprendre la géométrie appliquée à la marine. Il ramène des équipages et des officiers. A son retour il crée une flotte à la hollandaise et organise son armée à l'allemande. En même temps, il entreprend la réforme des mœurs.

Les Russes avaient des habitudes orientales, Pierre leur ordonne d'adopter les mœurs de l'Occident, le costume, par exemple : les Russes ont un vêtement féminin et coûteux, qu'ils le changent contre celui de l'Anglais, simple et propre, et qui permet de manier les outils ; pour faire un Européen actif, le Russe doit

d'abord quitter sa robe de chambre. Il faut aussi couper sa barbe. Porter la barbe était pourtant une habitude nationale à laquelle tenaient fort les Russes. Sans barbe on est non pas un homme mais un chat ; chez les hérétiques, les clercs et les moines se coupent la barbe et ressemblent à des singes. Aussi Pierre est-il obligé de pratiquer lui-même le retranchement de cet ornement sur la personne de ses courtisans. Un autre ukase permet le tabac ; un autre réforme le calendrier par l'introduction du système Julien (1699). Quelques réformes nous paraissent maintenant plus sérieuses : un ukase de 1702 ordonne que des fiançailles précèdent de six semaines au moins le mariage, pour que les conjoints se puissent connaître.

En décembre 1701, Pierre abolit les marques de servitude orientale qu'on lui prodiguait : « L'honneur qu'on me doit consiste moins à ramper devant moi qu'à me servir, moi et l'Etat, avec plus de zèle et de fidélité. » Plus tard, à Saint-Petersbourg, il essaye de développer la politesse : des assemblées ou réunions de société ont lieu par son ordre.

Pierre commença ainsi par les réformes les moins acceptables pour son peuple. Par l'amour qu'il montrait en toute occasion pour la personne et les mœurs des étrangers, il blessa les seuls sentiments publics des Russes : le sentiment religieux et le sentiment national. Tout le monde résista. Le clergé lui reprocha d'avoir près de lui des hérétiques, de vouloir même détruire la religion orthodoxe : la suppression de la barbe apparaissait déjà comme une hérésie. L'armée, mécontente de voir les étrangers obtenir tous les grades, était aussi hostile. Les strélitz se révoltèrent en 1698, puis bientôt après les cosaques d'Astrakhan et du Don. A Moscou l'on murmura à propos des faveurs accordées à la Slobode ; l'on se plaignit de ne plus voir le tzar dans les cérémonies religieuses. Pierre rencontra de l'opposition jusque dans sa famille : sa femme Eudoxia était une russe bigote et bornée ; son fils Alexis ne voulait rien apprendre et avait déjà marqué son intention de défaire l'œuvre de Pierre.

En dépit de cette opposition universelle, Pierre garde pourtant l'avantage. C'est que, si le peuple russe aime ses traditions, il respecte surtout le tzar. Le mécontentement ne s'affirme pas par une révolte. C'est à peine si la torture arrache des plaintes aux mécontents coupables d'avoir résisté passivement. Ils cherchent une explication à la conduite d'un tzar si peu russe : c'est le fils d'une Allemande, ou l'antechrist, ou un étranger revenu à la place du vrai tzar. C'est à peine s'il se produit quelques émeutes : on préfère se sauver dans les bois hors de

l'atteinte de ce coupeur de barbes ; le raskol se renforce alors de tous ceux qu'indignent les innovations.

Pierre use de son moyen ordinaire, la force, pour dompter les résistances ; les strélitz sont torturés et exécutés en masse, on plante leurs têtes sur des pieux, enfin on supprime ce corps. Dans le clergé, le tzar supprime le patriarche, ne lui donne pas de successeur, et persécute les dissidents. Pour remplacer l'indocile Moscou, il se construit une capitale nouvelle en pays étranger, capitale au nom allemand, ouverte aux étrangers ; les marchands d'Arkhangel s'y viennent établir ; les boyards doivent y venir résider et posséder une maison de pierres ou de briques dans l'île, où ils iront en barque. C'est d'ailleurs par de semblables transplantations, on l'a vu, qu'avait été créée Moscou.

Sa femme Eudoxia une fois enfermée au couvent, Pierre contraint Alexis à abdiquer ; mais ces mesures paraissent insuffisantes. Eudoxia est knoutée peu après, Alexis, condamné à mort ; et Pierre remplace par une famille étrangère celle qu'il vient d'anéantir. Une prisonnière livonienne, Catherine, grosse femme énergique mais sans éducation, devient tzarine. Les filles que Pierre eut de ce mariage reçurent une éducation européenne : elles devaient plus tard continuer son œuvre.

Après ses victoires sur la Suède, Pierre entreprit une seconde série de réformes dans le gouvernement. Il avait déjà une armée allemande, une flotte hollandaise, il se fit un gouvernement suédois. D'après la mode générale suivie alors dans les états européens, il introduisit le système collégial (1718). Chaque collège est un ministère collectif, dont le président est russe, les vice-présidents étrangers. Au centre, un autre collège, sénat de neuf membres, doit tenir la place du tzar.

Où trouver des hommes pour remplir ces collèges ? Les Russes n'ont pas l'idée du service d'Etat, ils pensent que leur charge doit les nourrir. Beaucoup d'anciens prisonniers suédois sont employés comme fonctionnaires. Un immense service d'espionnage contrôle ce gouvernement improvisé : les fiscales espionnent les magistrats et sont en quelque sorte accusateurs publics ; le procureur général, « l'œil du tzar », espionne le Sénat.

Pierre voulut aussi organiser les municipalités et les corporations des villes (1722) ; mais cette organisation resta sur le papier, quoique les travaux forcés dussent en punir la non-exécution dans les six mois.

En 1723, un conseil est établi pour gouverner l'Eglise à la place du patriarche. Un règlement ecclésiastique est élaboré et des évangiles mis en vente.

En matière fiscale, Pierre, qui eut besoin de beaucoup d'argent, accueillit bien ceux qui lui indiquaient des manières d'en acquérir le plus possible : des taxes furent établies sur les pêcheries, les bains, le sel, la barbe, etc.

Enfin Pierre laissa se fixer les deux classes de la société : le servage des paysans se consolida et devint esclavage ; la noblesse fut réorganisée (1722) : tout noble dut le service à l'Etat, tout employé fut noble. La hiérarchie, minutieusement divisée en 14 classes de noblesse, fut répartie en 3 sections parallèles avec grades correspondants : armée, cour, services civils ; c'est le tableau des rangs.

Le résultat immédiat de ce règne est un grand et général mécontentement ; le peuple est écrasé d'impôts et ruiné, beaucoup de paysans sont morts dans les travaux de construction, la population a diminué. Mais désormais la Moscovie est un état européen, une grande puissance communiquant par la Baltique et la mer Noire avec l'Occident, le peuple russe est devenu un peuple européen. Cette transformation, qui semblait devoir exiger un siècle pour s'accomplir, Pierre l'exécuta en une génération. Aussi l'œuvre est-elle hâtive et incomplète, les classes supérieures seules ont changé, les couches profondes n'ont pas sensiblement été modifiées. La civilisation, rapidement acquise et superficielle, n'a conquis que l'aristocratie, le peuple est resté barbare. Aujourd'hui encore la Russie oscille entre sa civilisation nouvelle et ses traditions anciennes.

C. P.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

COURS DE M. E. DROZ

(*Faculté des Lettres de Besançon*).

Taine. — L'Esprit classique et la Révolution, d'après l'« Ancien Régime ».

Dans son *Ancien Régime* (l. III), Taine analyse un certain état d'esprit, qu'il appelle l'esprit classique, et dans lequel il voit un des composants de l'esprit révolutionnaire, l'autre composant

étant l'acquis scientifique, dont nous allons parler d'abord, d'après lui (1).

Les sciences se sont renouvelées depuis le *xvii^e* siècle, et particulièrement les sciences de la nature. Ce progrès se communique aux sciences morales, qui se sécularisent et « se soudent comme un prolongement aux sciences de la nature ». L'histoire fonde sa critique sur l'examen des documents et sur la croyance au jeu des lois naturelles, sans autre considération ; elle découvre avec Montesquieu que les lois sociales ont leur explication dans des faits de nature et qu'elles s'entretiennent les unes les autres. La psychologie est transformée par Condillac, qui, fécondant un principe de Locke, démontre que toute notre vie intellectuelle a sa substance et son point de départ dans la sensation. La méthode analytique est ainsi fondée et pratiquée dans toutes les sciences. Par malheur, l'homme n'est pas alors en état de la bien pratiquer, et la faute en est à l'esprit classique,

Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.

Quel est donc cet esprit classique ? Il s'établit en même temps que la monarchie régulière et la conversation polie, non par accident, mais par nature. Il est l'ouvrage de l'aristocratie désœuvrée par la monarchie envahissante, et qui se donne à la vie de salon ; l'honnête homme est devenu l'arbitre de la vérité et du goût, un La Rochefoucauld, un Tréville ; au siècle suivant, Voltaire ne se gêne pas de déclarer que c'est pour la bonne compagnie seule que l'on travaille, pour cette bonne compagnie qui donne la réputation. « Sous une pression si forte, il faut bien que l'esprit prenne le tour littéraire et oratoire, et s'accommode aux exigences, aux convenances, aux goûts, au degré d'attention et d'instruction de son public. De là le moule classique ; il est formé par l'habitude de parler, d'écrire et de penser en vue d'un auditoire de salon ».

Si vous en doutez, considérez la langue : entre Amyot, Rabelais, Montaigne, d'une part, et de l'autre Chateaubriand, Hugo, Balzac, naît et meurt le français classique. Le vocabulaire s'allège des mots techniques, professionnels, savants, populaires, gaulois, naïfs, bref de tout ce qui est trop particulier ou trop simple, trop expressif et pittoresque ; les locutions proverbiales, les locutions familières, les tours familiers, les métaphores risquées sont

(1) Je vous ai montré le germe de cette théorie dans la *Littérature anglaise*. V, ce livre, t. III, p. 33, 274, 343, 394 ; t. V, p. 269. Dans le *La Fontaine*, on trouve déjà quelques vagues semences des mêmes idées.

exclus ; aussi la langue se réduit et se décolore, sauf chez quelques écrivains exceptionnels, La Fontaine, La Bruyère, Saint-Simon, Voltaire. On en vient à nommer même les choses particulières par des expressions générales, suivant le conseil de Buffon. Plus le genre est élevé, plus cette loi devient stricte, de sorte que « lorsqu'un homme aura quelque chose à dire, il ne pourra plus le dire en vers ». — « En revanche, plus on élague et plus on éclaircit. Réduit à un vocabulaire de choix, le français dit moins de choses, mais il les dit avec plus de justesse et d'agrément. » Urbanité, exactitude, « deux mots qui naissent en même temps que l'Académie française (1) », expriment la réforme dont l'Académie est l'organe, et que les salons, par elle et à côté d'elle, imposent au public. On fixe le sens de chaque mot, son usage, les alliances qu'on lui permettra. La grammaire devient aussi stricte que le dictionnaire ; elle règle l'ordre des mots dans la phrase, interdisant l'ordre passionnel et l'ordre pittoresque ; elle règle de même l'ordre des propositions dans la période. Puis, et en harmonie avec ces prescriptions, c'est l'ordre des raisonnements, des paragraphes et des séries de paragraphes qui est prescrit à son tour ; après le lexique, la syntaxe ; après la syntaxe, le style, trois œuvres du même esprit. « Ordonnance, suite, progrès, transitions ménagées, développement continu, tels sont les caractères de ce style. » La langue française va devenir la langue de l'Europe.

Pourquoi ? Parce qu'elle paraît l'organe préféré de la raison. En réalité, elle n'est l'organe que de la raison raisonnante. « Par son purisme, par son dédain pour les termes propres et les tours vifs, par la régularité minutieuse de ses développements, le style classique est incapable de peindre ou d'enregistrer complètement les détails infinis et accidentés de l'expérience. » Il est incapable de traduire la Bible, Homère, Dante, Shakespeare ; il ne peut pas même rendre, sans les écourter ou les atténuer, les romans anglais contemporains.

Du signe principal de l'esprit classique, suivant sa méthode habituelle qu'il rapporte aux idéologues, Taine s'élève à la chose signifiée. « D'après ces caractères du style, on devine ceux de l'esprit auquel il a servi d'organe. » Le travail de l'intelligence est double ; il consiste : 1° à recevoir des idées de la vue des choses ; 2° à classer, distribuer et exprimer ces idées. — Dans

(1) *Exactitude* semble bien être du temps, comme en témoigne Vaugelas. Quant à *urbanité*, Littré en cite des exemples, depuis le *xiv^e* siècle, chez Oresme, Octovien de Saint-Gelais, Jean Lemaire. C'est d'ailleurs l'exemple de Balzac qui paraît en avoir autorisé l'emploi.

cette seconde opération, le classique est supérieur ; il sait à merveille établir des suites ininterrompues d'idées. « Toute la littérature classique porte l'empreinte de ce talent ; il n'y a pas de genre où il ne pénètre et n'introduise les qualités d'un bon discours. » De là non seulement l'ordonnance parfaite des œuvres dramatiques composées comme une pièce d'éloquence ; « mais encore il n'y tolère que des discours parfaits ».

En revanche, l'esprit classique fait mal la première opération de l'esprit. Chez lui la forme est plus belle que le fond n'est riche, et l'impression première n'y paraît pas assez. Il est contraire à la vraie poésie, qui est rêve et vision ; il ne sent pas la nature, soit des hommes, soit des choses, et n'en donne pas la sensation. Il est incapable au théâtre, par exemple, de représenter des personnages humains et vivants ; ce sera, sous les traits uniformes de gens du monde, une passion ou une condition générale, qui seront de tous les temps, comme la scène est de tous les lieux. C'est que l'auteur évite « de donner à des caractères généraux une richesse et une complexité qui embarrasseraient l'action. Plus le thème est simple, et plus le développement est clair ; or, dans toute cette littérature, la première obligation de l'auteur est de développer clairement le thème restreint qu'il s'est choisi. » Aussi le xviii^e siècle est-il incapable en France de représenter l'homme, sauf quelques exceptions. On ne voit dans l'homme qu'une raison raisonnable, la même en tout temps, la même en tous lieux, et l'on peint des mêmes traits Français, Guébres, Incas, Chinois. Les romans anglais du temps renseignent sur l'Angleterre ; les romans français n'apprennent rien sur la France.

« L'idéologie, dernier produit du siècle, va donner de l'esprit classique la formule finale et le dernier mot. — Suivre en toute confiance, sans réserve ni précaution, la méthode des mathématiciens ; extraire, circonscrire, isoler quelques notions très simples et très générales ; puis, abandonnant l'expérience, les comparer, les combiner, et du composé artificiel ainsi obtenu déduire par le pur raisonnement toutes les conséquences qu'il enferme : tel est le procédé naturel de l'esprit classique. » (On peut juger par là si Taine est classique ; mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit.) « Il est si bien inné qu'on le rencontre également dans les deux siècles, chez Descartes, chez Malebranche et les partisans des idées pures, comme chez les partisans de la sensation, du besoin physique, de l'instinct primitif (de Condillac à Destutt de Tracy). Ceux-ci ont beau se dire sectateurs de Bacon et rejeter les idées innées : avec un autre point de départ que les Cartésiens, ils marchent dans la même voie, et, comme les Cartésiens, après un léger emprunt,

ils laissent là l'expérience. » De l'arbre humain, ils voient l'écorce et croient que c'est tout l'arbre ; « l'esprit classique n'a que des prises courtes, une compréhension bornée... Par insuffisance d'esprit et par amour-propre littéraire, ils omettent le détail caractéristique, le fait vivant, l'exemple circonstancié, le spécimen significatif, probant et complet. Condillac applique à la psychologie les procédés de l'arithmétique ; Siéyès méprise l'histoire et se croit maître en politique ; Rousseau fonde l'association politique au moyen d'un contrat. C'est ainsi que s'exerce l'esprit classique, « puissance primitive et souveraine, aussi dangereuse qu'utile, aussi destructive que créatrice, aussi capable de propager l'erreur que la vérité. »

Pour mieux connaître encore l'esprit classique, observons-en les effets, d'après Taine, dans sa rencontre avec l'esprit scientifique. » Mis en face de la tradition dans la coutume, l'état et la religion, la raison classique n'en peut reconnaître la légitimité ; elle est incapable de se mettre à ce point de vue ; il eût fallu savoir l'histoire ; « par malheur, au xviii^e siècle, la raison était classique, et les aptitudes aussi bien que les documents lui manquaient pour comprendre la tradition. » D'abord on ignorait l'histoire ; l'érudition paraissait lourde ; la science devait être épigrammatique ou oratoire. « L'imagination sympathique était absente » ; la raison raisonnante, sans expérience, ne pouvait comprendre certaines âmes complexes, ou anciennes, ou étranges. — Dans cette réformation, il y eut deux stades : les réformateurs proprement dits modérés et déistes, Voltaire et Montesquieu ; puis les partisans du retour à la nature, des encyclopédistes jusqu'aux athées et aux socialistes fanatiques.

Conformément aux habitudes de l'esprit classique et aux principes de l'idéologie régnante, on construit la politique sur le modèle des mathématiques, et c'est ainsi que l'on fonde une complète égalité. On n'y voit aucun inconvénient, d'abord parce qu'on croit l'homme raisonnable. « Pour eux, l'esprit humain, c'est leur esprit, l'esprit classique. A cette haute idée des facultés de l'homme, s'ajoute une idée non moins haute de son cœur ; on le croit bon. — Deux grosses illusions ; car, « à proprement parler, l'homme est fou. »

Sur ce fondement et dans la persuasion qu'on est enfin venu au siècle des lumières, on pense à refondre la société tout entière. C'est ainsi que le *Contrat social* « présente un couvent démocratique », construit sur le modèle de Sparte et de Rome.

La propagande de la doctrine, étouffée en Angleterre, où cependant elle a pris naissance, par des instincts et des raisons de

conservation sociale, réussit en France, parce qu'elle est tombée sur le terrain qui lui convient, c'est-à-dire dans la patrie de l'esprit classique, en ce pays de raison raisonnante. « L'esprit classique, qui fournit les idées, fournit aussi leur véhicule. L'organe est l'art de la parole, l'éloquence appliquée aux sujets les plus sérieux, le talent de tout éclaircir. » Point de livre alors qui ne soit écrit pour les gens du monde et même pour les femmes du monde. C'est ainsi qu'ils font entrer toute philosophie dans la société. De plus, ils la font goûter en y ajoutant des malices et des gravelures.

Suit une analyse de l'œuvre des plus grands philosophes, qui semble contenir des contradictions assez graves par rapport à ce qui précède. Voltaire est plein de renseignements techniques et positifs ; Diderot, puissant penseur. Quant à Rousseau, il se tient toujours dans les généralités. C'est l'esprit classique. Et pour finir, l'analyse du *Mariage de Figaro*, « le contraire de la comédie régnante ».

Je crois utile de citer d'abord quelques textes de notre auteur, en conformité ou en contradiction, en tout cas en rapport avec les vues que nous venons d'exposer. Voici une note manuscrite du 18 février 1861, citée par M. Monod dans sa notice : « Ma forme d'esprit est française et latine : classer les idées en files régulières, avec progression, à la façon des naturalistes, selon les règles des idéologues, bref oratoirement.... Mon effort est d'atteindre l'essence, comme disent les Allemands, non de prime-saut, mais par une grande route unie, carrossable. Remplacer l'intuition (insight), l'abstraction subite (vernunft) par l'analyse oratoire ; mais cette route est dure à creuser. » Ici, on le voit, l'analyse oratoire est donnée comme tenant à l'esprit français, et non à la raison classique ; elle n'est pas présentée comme l'expédient de têtes ou de plumes paresseuses, mais comme une méthode laborieuse et scientifique, analogue dans le bon sens à celle des sciences naturelles.

J'ai rapporté d'abord cette note, parce qu'étant intime, elle a comme telle une valeur exceptionnelle. Voyez maintenant un texte des *Philosophes français du XIX^e siècle* (du 14 juin 1853 au 9 oct. 1856, *Revue de l'Instruction publique*) :

La méthode de Condillac est un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain ; ses traités d'analyse ont guidé Lavoisier, Bichat, Esquirol, Geoffroy Saint-Hilaire ; sa philosophie et celle de ses disciples a « précipité les sciences particulières dans des voies nouvelles et leur a ouvert des horizons inconnus », tout comme dans notre

siècle les méthodes de construction et les hypothèses des métaphysiciens allemands; elle a eu « la même puissance et mérite le même respect ». L'idéologie est « notre philosophie classique », « la vraie méthode de l'esprit français », qui seul sait « réduire la science en notions populaires, conduire les esprits pas à pas, et sans qu'ils s'en doutent, vers un but lointain, aplanir le chemin, supprimer l'ennui et l'effort, et changer le laborieux voyage en une promenade de plaisir. » Voilà l'éloge; voici la critique, qui renferme une confusion facile à démêler : les idéologues n'interprètent point la nature ; ils nous enseignent l'origine de nos idées, et nous apprennent à raisonner. « Ils s'en tiennent là et ne prétendent point aller plus loin. On les nomme idéologues, et avec justice ; ils opèrent sur des idées et non sur des faits ; ils sont moins psychologues que logiciens. Leur science aboutit dès l'abord à la pratique, et, ce qu'ils enseignent, c'est l'art de penser, de raisonner et de s'exprimer. » La confusion consiste en ce que les idées sur lesquelles opèrent les idéologues sont des faits, qu'ils veulent ramener à leur première origine et suivre jusque dans leurs combinaisons les plus complexes ; ils ont fourni à Taine l'ébauche de l'analyse et de la synthèse qu'il a essayé de compléter dans son livre de *l'Intelligence*, où il déclare, dès la page 2, que « ce sont des faits que nos connaissances » ; cela est évident, et Taine a fait, en s'y méprenant ici, une faute aussi grosse que ceux qui prennent la linguistique pour une science de mots et non de faits. Ils commencent donc, les idéologues, par être psychologues ; qu'ils soient ensuite logiciens, nul ne le conteste, ni qu'ils le soient avec profit. Sainte-Beuve (*Lundis*, t. IX, p. 253) cite en l'approuvant cette maxime de Condillac, qui est un conseil : « En s'appliquant à parler avec précision, on s'habitue à penser avec justesse. » C'est, on le sait, que, selon le même Condillac, une langue parfaite, c'est une science bien faite, et c'est pourquoi Taine est aveugle quand il écrit ceci dans *l'Ancien Régime* (p. 324), pour montrer que « en fait de paroles, tous sont experts et même profès au XVIII^e siècle.... Le psychologue Condillac écrit un volume sur l'art d'écrire ». Ce volume est un traité de logique et non de rhétorique, s'il est vrai que l'art de s'exprimer se confond avec l'art de penser.

La *Nouvelle Revue de Paris* du 1^{er} mars 1864 donne de Taine une *Etude sur Stendhal*, insérée dans les premières éditions des *Essais de critique et d'histoire*. On sait l'admiration de Taine pour Beyle, qu'il met au premier rang des esprits. Voici quelques extraits de cette étude : « Beyle fut l'élève des idéologues, l'ami de M. de Tracy ; et ces maîtres de l'analyse lui ont enseigné la

science de l'âme. » — Voilà un bon enseignement donné par ces psychologues qui étaient plutôt des logiciens. — « Beyle à cet égard (le style) est tout classique, ou plutôt simple élève des idéologues et du sens commun ; car il faut dire hardiment que le style métaphorique est le style inexact et qu'il n'est ni raisonnable ni français... Nos classiques, purs esprits, qui ont porté l'exactitude des sciences dans la peinture du monde moral, et grâce auxquels parfois on se sait bon gré d'être hommes. » On voit, par ces citations diverses, qu'au cours de toute la vie de Taine, ces idées ou ces choses se sont entre-choquées dans son esprit : classique, oratoire, idéologie, méthode scientifique, esprit français. J'ai dit à dessein que ces idées se sont entre-choquées dans son esprit ; car jamais elles ne s'y sont établies selon un rapport une fois déterminé et dorénavant constant, ou tout au moins à l'abri de modifications profondes ; selon que son intelligence est poussée de tel ou tel côté, son cœur agité de tels ou tels sentiments, elles y font des figures toujours régulières, mais toujours variées, comme dans un caléidoscope. J'en viens maintenant, après ces préliminaires que j'ai crus utiles, à l'*Ancien Régime*.

Il y a, dans les chapitres de Taine sur l'esprit classique au *xvii^e* et au *xviii^e* siècle, une part d'idéologie, et une part d'histoire, qui sont à la vérité la plupart du temps confondues, mais qu'il est utile peut-être de distinguer au prix d'une légère violence.

Dans la première de ces deux parties, il faut relever et critiquer, je crois, les termes que Taine emploie pour exprimer des idées et des choses essentielles. D'abord, et avant tout, pourquoi l'esprit classique, tel que Taine l'entend, est-il dénommé classique ? Sous la pression des salons, il faut bien que l'esprit prenne le tour littéraire et oratoire ; de là le moule classique. Il y a ici comme un ressouvenir de la plaisanterie que Taine avait l'habitude de faire avec ses amis Wœpke et Planat, au sujet de la philosophie classique française ; c'est, disait-il, la philosophie à l'usage des classes. De là, dans son esprit, une nuance péjorative attachée à ce mot de classique ; de là sans doute l'emploi qu'il en a fait pour caractériser et qualifier un tour d'esprit accommodé à l'usage et aux goûts du monde. Mais rien absolument n'autorisait cet emploi, ni dans l'étymologie du mot *classique*, ni dans les diverses attributions qu'il a reçues. Nous nommons classiques, en même temps que nos grands auteurs du *xvii^e* siècle, les grands auteurs de l'antiquité grecque et latine ; il faut donc croire que l'idée générale à laquelle répond l'établissement de cette catégorie est différente de celle que concevait Taine en définissant l'esprit classique, puisqu'on ne peut soupçonner le poète qui est

peut-être pour nous le type le plus exact du classique, Sophocle, d'avoir écrit en vue d'un auditoire de salon. Si donc Sophocle ressemble par quelque côté à nos classiques du xvii^e siècle (et il leur ressemble par le caractère universel de ses peintures, par d'autres traits encore, mais celui-là suffit), Taine aurait pu soupçonner que l'entente de l'art par laquelle nos classiques du xvii^e siècle ressemblent à Sophocle, pouvait procéder d'une autre cause que de l'asservissement au goût des salons. Il l'aurait pu, il le devait, même en se tenant aux bornes de son enquête. Il vient d'assurer que l'idéologie donne de l'esprit classique la formule finale et le dernier mot ; il indique ensuite en quelques traits la méthode mathématique, qui est, selon lui, celle des idéologues ; il remonte aux classiques pour faire voir qu'ils la pratiquaient déjà : « Le procédé lui est si bien inné qu'on le rencontre également dans les deux siècles, chez Descartes, chez Malebranche. » Voilà donc Descartes rangé parmi les classiques. Je le veux bien. Mais pourquoi ? Parce qu'il raisonne, comme eux, avec suite sur des observations insuffisantes ? J'y consens encore. Mais alors, que l'on m'explique comment l'influence des salons s'est exercée sur le soldat de la guerre de Trente Ans, sur l'habitant de la Hollande, sur le solitaire enfermé dans son poêle, sur le sauvage qui ne laissait connaître son adresse que du seul père Mersenne. Et Malebranche fut-il plus mondain ? Voilà que nous touchons à l'histoire. Il le fallait, pour montrer que cette dénomination de classique manque de rigueur et par conséquent de justesse. Ce n'est pas l'esprit classique que Taine aurait dû dire. S'il devait dire « l'esprit classique français au xvii^e et au xviii^e siècles », c'est ce que nous examinerons tout à l'heure.

Mais auparavant, protestons encore contre un autre abus de mots. L'esprit classique, d'après Taine, s'applique à établir des suites ininterrompues d'idées ; ce talent introduit dans tous les genres les qualités d'un bon discours. Oui, d'un bon discours comme le *Discours de la méthode*, ou le *Discours sur les passions de l'amour*, ou encore, si l'on veut, comme les *Discours* de Corneille sur l'art du théâtre ; mais qui ne voit encore la confusion où Taine va nous embarrasser, et que les *Discours* de ce genre n'ont aucun rapport avec le *Discours de la couronne* ou les *Oraisons funèbres* de Bossuet ? Ce n'est pas la suite des idées qui fait l'orateur, c'est l'éloquence. Quoi de moins éloquent que Descartes, malgré Nisard ? Et si l'exposition claire des faits, l'enchaînement des raisons sont nécessaires à l'orateur, dont le premier devoir, d'après les rhéteurs anciens et d'après le bon sens, est d'instruire (*docere*), ce sont là des qualités qui ne lui sont pas particulières,

mais que doit posséder quiconque veut se faire entendre de ses semblables, au moyen de la plume ou de la parole. On a honte de démêler des équivoques aussi grossières. C'est un honneur pour le caractère de Taine; mais ce n'est pas une gloire pour son esprit, qu'il en ait été la dupe en même temps que le créateur. Descartes orateur, Malebranche orateur, et La Fontaine, et La Bruyère, et Le Sage, et Montesquieu, et Voltaire ! L'éloquence était si bien de tradition française, qu'il fallut qu'un Suisse vint de Genève, je ne dis pas pour la ranimer, mais pour la ressusciter ou la transporter chez nous ; et l'amusant à ce propos, c'est que Taine rapporte au sujet du même Rousseau qu'il « est un artisan, un homme du peuple, mal adapté au monde élégant et délicat, hors de chez lui dans un salon, de plus mal né, mal élevé », je vous fais grâce de la suite. Mais riez avec moi de cette tradition française renouée par un Genevois, de ce moule classique formé par la vie de la société mondaine et qui s'applique si bien à l'esprit d'un homme de rien, ancien laquais, marié avec la plus vulgaire et la plus inculte des servantes !

D'ailleurs, ici il faudrait encore réserver un principe, en énonçant que, pas plus que la suite régulière des pensées, l'éloquence n'appartient en propre à l'orateur. L'origine de ces erreurs de Taine, c'est qu'à ses débuts il avait remarqué et exprimé avec son outrance ordinaire le caractère oratoire de nos tragédies ; en quoi il avait bien vu, sans d'ailleurs démêler l'origine du fait, à savoir que, depuis Jodelle, Sénèque le tragique avait été par malheur le modèle élu par nos poètes ; joignez à ce fait particulier l'éclat du nom de Bossuet ; il n'en fallait guère plus à Taine pour déclarer et pour croire que le *xvii^e* siècle était tout entier oratoire ; de là à étendre cette vue jusqu'au *xviii^e* siècle, pour montrer la suite de l'histoire, il n'y avait pas de difficulté pour un homme aussi habituellement dupe de ses généralisations.

L'examen de la partie historique des chapitres que nous étudions, doit consister pour l'essentiel en deux recherches : 1^o vérifier si l'esprit classique a bien été tel au *xvii^e* et au *xviii^e* siècle que Taine le décrit ou le définit ; 2^o vérifier, puisque c'est là le terme de toute sa démonstration, si l'esprit classique a bien été le père de l'esprit idéologique, qui fut lui-même le père de l'esprit révolutionnaire. — Mais ici encore nous retrouverons le même mélange de questions d'histoire et de questions d'opinion ou de goût, que Taine tranche, comme si son goût était le goût, et qu'il faudra regarder en passant.

En somme, sur les faits généraux relatifs à la naissance et au développement de l'esprit classique, sauf des erreurs de détail ou

des exagérations, sauf la réserve faite plus haut sur l'emploi du mot classique, Taine a raison. Depuis le commencement du xvii^e siècle, l'usage du beau monde règle la langue, en la purifiant et en l'appauvrissant ; la tenue du beau monde s'impose au style et à toute l'exposition des ouvrages. Voilà le fait. Que prouve-t-il ? Selon Taine, ce style classique prouve un esprit classique, lequel ne sait bien faire qu'une des opérations de l'esprit : combiner les idées des choses, — au détriment de la première : recevoir ou prendre les idées des choses. Cette conclusion présuppose une hypothèse, qu'il aurait fallu d'abord justifier, savoir que le classique exprime peu d'idées (et j'accorde le fait, par complaisance) parce qu'il a peu d'idées, tandis que cette autre hypothèse n'est pas moins vraisemblable, savoir que le classique exprime peu d'idées, parce qu'il ne veut exprimer que celles-là, et non parce qu'il n'a que celles-là. Toutes les idées méritent-elles d'être exprimées au même titre ? C'est une question que les classiques ont résolue d'une certaine façon et que Taine a tranchée d'une autre ; elle laisse à qui voudra le soin de décider entre eux. C'est, paraît-il, un grand avantage à Shakespeare sur Racine d'avoir vu son Hamlet gros (et sans doute il ne pensait pas à son personnage, mais à son acteur, comme Molière quand il qualifiait en scène La Flèche de « chien de boiteux »), et d'avoir dit, dans la scène des fleurets, qu'il était poussif. Hamlet encore n'est pas seulement un caractère mais un individu vivant. J'y consens, mais je ne saisis pas bien l'avantage, et je n'accorderai pas que Racine connaissait moins bien le cœur humain que Shakespeare, sur ce qu'il a prêté moins d'attention au corps humain. S'agit-il de ces peintures d'âmes bizarres, déconcertantes, comme celle d'Hamlet : oui, les classiques n'en offrent pas ; mais ce n'est pas la faute du xvii^e siècle, et aujourd'hui encore les Français n'accueilleraient pas mieux un personnage sur le caractère duquel on a pu tant dissenter sans jamais arriver à le définir. S'agit-il d'états d'âme violents ou extrêmes, comme la folie, au temps de *Mélie* : c'était un lieu commun dramatique de représenter au moins un personnage qui perdait l'esprit (1) ; par la suite, le goût public préféra la peinture d'autres sentiments ou états d'âme. L'erreur de Taine est donc de croire que les classiques ont reproduit toutes leurs expériences dans leurs ouvrages et exprimé toutes leurs idées. Racine avait vu des gens ivres, et s'était enivré lui-même, on n'en peut guère douter, et cependant il n'a pas mis de Falstaff à la scène. Et l'erreur de Taine sur le fait remonte à sa conception de la littérature, qui

(1) V. l'*Eramen* de Corneille.

doit selon lui représenter toute la vie humaine. Il s'indigne contre les romanciers français du XVIII^e siècle, qui ne lui apprennent rien sur la façon de voyager, sur le prix des denrées, etc., toutes choses qui se trouvent dans les romans anglais contemporains. C'est une idée de la littérature ; on peut en avoir une autre, et il est sûr en tout cas que les classiques du XVII^e siècle en avaient une autre. Je ne me porte pas garant de ce jugement de M. Faguet que Lamarline, c'est tout ce que Racine avait dans le cœur ; mais ne doutons pas que Racine et ses contemporains avaient dans le cœur et dans l'esprit beaucoup de choses qu'ils ne nous ont pas dites.

Aussi n'accepterai-je pas, pour nos poètes du moins et pour nos prosateurs littéraires, cette attribution d'une raison raisonnante qui seule aurait agi en eux, à l'exclusion des facultés d'investigation. Ils avaient de très bons yeux, ils voyaient aussi loin et aussi profondément que personne ; mais ils ne rapportaient pas toutes leurs sensations et toutes leurs expériences. Racine se perdait dans la contemplation du soleil couchant ; par bonheur La Fontaine nous l'a dit, faute de quoi les Taine n'y auraient jamais cru. Je ne sais pas ce que vaut, je ne suis même pas sûr de comprendre ce que signifie ce compliment de Taine à l'adresse des classiques, qu'ils ont porté l'exactitude des sciences dans la peinture du monde moral ; mais ce que je sais bien, c'est que, si je demande qu'on me nomme des connaisseurs du cœur humain mieux instruits que La Rochefoucauld, que Racine, que Molière, que La Fontaine, on sera bien embarrassé d'en trouver. Les gens qui portent dans la peinture du monde moral non pas l'exactitude, mais les procédés, discutables d'ailleurs, des sciences, ce sont les Taine, qui, d'après une faculté d'un homme, vous constitueront un homme tout entier. Ceux qui ont l'expérience de l'homme, et qui le connaissent par les yeux, non par les livres, ce sont les Molière qui savent pour l'avoir vu qu'il y a place dans une même âme pour des sentiments contradictoires, la jalousie d'Arnolphe et sa condescendance, la misanthropie d'Alceste et son amour pour une coquette, son admirable droiture et ses mensonges de politesse.

Le temps presse, il faut abréger, et pour la suite se contenter de marquer les grands traits. Nous avons déjà noté, à la fin de notre analyse, comment Taine se contredit lui-même, à propos de Montesquieu, de Voltaire, de Diderot, sur la continuation de l'esprit classique au XVIII^e siècle ; il faut toujours qu'il tombe du côté où il penche. S'agit-il de l'acquis scientifique, les mérites de Voltaire historien sont exaltés ; s'agit-il de l'esprit classique, Voltaire ne concevait même pas les conditions essentielles de l'histoire, telles

que l'érudition. Mais arrivons à la question principale. L'esprit classique est-il le père de l'esprit des idéologues ?

A la vérité, Taine entend le mot idéologue à la façon de Napoléon, je ne veux pas dire des mêmes personnes, mais avec le même mépris de ceux qui ont exprimé sur les idées ou les choses de la politique certaines opinions qui lui déplaisaient. Je ne m'en rapporte pas à lui ; car il commet des erreurs énormes sur des auteurs plus considérables que Condorcet ou Cabanis. Ainsi le *Contrat social* offre, selon lui, le plan d'un Etat organisé comme un couvent sur le modèle de Sparte et de Rome ; or le *Contrat social* est établi selon la constitution de Genève, les contemporains l'ont vu, et Rousseau l'a dit. Sur Condorcet et sur ses espérances que Taine juge ridicules, je sais qu'un esprit aussi modéré et sage que M. Janet a écrit (*Hist. de la science politique*, citée par Picavel, Thèse, p. 116, note) qu'on peut « presque dire qu'il n'y a point du tout d'utopie dans ses prophéties ». Mais enfin admettons que la philosophie des idéologues ait abouti, selon la méthode mathématique : 1° à supposer un homme abstrait, pour lequel il fallait légiférer ; 2° à supposer l'homme bon et raisonnable, — l'esprit classique est-il responsable de ces spéculations, qui ont fourvoyé la Révolution, selon Taine, et en ont détruit toute la bienfaisance ?

Il faut répondre : 1° que les classiques n'ont étudié en l'homme que l'homme moral, pour le représenter dans des ouvrages destinés au seul plaisir de leurs contemporains ; que les idéologues étudiaient l'homme social pour lui donner des lois, non pas en idée, mais en fait ; que les premiers pouvaient borner leur observation de l'homme à ce qui leur plaisait ; que les autres devaient étendre la leur à tout ce qu'il leur était indispensable d'en connaître pour légiférer ; que les idéologues changeant de fin devaient changer de moyen, et qu'ils sont coupables s'ils ont employé à des fins pratiques cet instrument de la raison raisonnante que les classiques sont censés avoir seul employé à des fins de plaisir. — Sur la chose en elle-même, sur la critique de l'homme abstrait, imaginé par les idéologues, il faut voir ce que M. Brunetière répond avec beaucoup de force au t. III d'*Histoire et Littérature* (p. 166) et surtout la réfutation magistrale de M. Edme Champion, dans son admirable livre sur *l'Esprit de la Révolution*, dont je ne saurais trop vous recommander la lecture, pour tout ce qu'il vous apprendra et pour tout ce qu'il vous fera désapprendre. — 2° La croyance à la bonté et à la raison de l'homme est tout à fait contraire à toute la philosophie de la seconde moitié du XVIII^e siècle. C'est un sujet que M. Brunetière a touché (*ibid.*, p. 173), et qu'il serait facile de traiter à fond, tant les exemples illustres et décisifs abondent pour

réfuter Taine. La vérité vraie, pour ceux qui ont regardé avec quelque attention le détail des faits, est que nulle littérature jamais n'a été plus foncièrement pessimiste que la littérature française du siècle de Louis XIV. Tous les auteurs sont d'accord sur l'homme, soit avec Jansénius, soit avec La Rochefoucauld. Molière traduit son opinion et celle de ses amis dans les vers fameux de Philinte :

Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants et des loups pleins de rage.

Quant à Racine, je vous ai montré, dans une leçon sur *Andromaque*, que sa psychologie est toute shakespearienne d'après l'explication que Taine a donnée de la psychologie de Shakespeare (1), en opposition avec celle de nos classiques. C'est là une vérité qui choquera certains gens, persuadés qu'on ne peut pas être en colère sans écumer et sans crier, sans bégayer et sans frapper du pied, qu'on ne peut pas être fou sans être agité, et qu'un poète élégant ne peut pas être un observateur profond, pessimiste cruel, de la nature humaine. Que dire maintenant de Pascal, de Bossuet, de Bourdaloue, de La Bruyère, et même du bon La Fontaine ? Si le XVIII^e siècle a cru les hommes bons, ce ne sont pas ces grands hommes qui lui ont donné cette leçon.

Ainsi, vous le voyez, en admettant que l'esprit classique ait été le père de la Révolution, 1^o on n'aperçoit pas pourquoi cet esprit a été dénommé classique ; 2^o on n'aperçoit pas davantage pourquoi Taine l'a dénommé oratoire ; 3^o s'il est vrai que l'esprit classique se caractérise par la perfection de la forme et la pauvreté de la matière, le nombre (prétendument) restreint des idées et des sensations que nos classiques ont exprimées dans leur littérature n'épuise pas toutes les idées qu'ils ont conçues, toutes les sensations qu'ils ont éprouvées ; 4^o si l'esprit classique procède par généralisations hâtives et que la réalité fait éclater, Taine, faute d'étude et de clairvoyance, a singulièrement outré la conception de je ne sais quel homme abstrait imaginé par le XVIII^e siècle ; 5^o si l'esprit classique est optimiste, l'optimisme du XVIII^e siècle, qui a fait la Révolution, n'a d'égal que le pessimisme du XVII^e, qui d'après Taine a fait l'esprit classique. — Et maintenant, concluez.

(1) *Hist. de la littér. angl.*, t. II, p. 258. En opposition, ai-je dit, avec celle de nos classiques ; c'est que Taine en effet croit que Corneille et Racine ont la même psychologie. Un médiocre élève de rhétorique s'étonnerait de rencontrer cette erreur de fait chez un si grand maître.

Je vais vous en donner un moyen facile. Prenez le tome II de *la Révolution* ; lisez la psychologie du Jacobin, telle que Taine l'a analysée (je ne dis pas telle qu'il l'a expliquée, car s'il a bien vu le fait, — je le crois du moins, — il a été dupe de vraies hallucinations dans la recherche des causes) ; et je serais bien surpris si, après votre lecture, vous n'étiez pas disposé comme moi à proclamer Taine le Robespierre de la critique. Comme à l'autre, et pour les mêmes raisons, son 9 Thermidor viendra.

Et maintenant, je voudrais résumer ce cours de deux années ; mais c'est un travail qu'il faudrait faire à loisir, et la plume à la main. Le temps me manque. J'espère en trouver au moment des vacances, pour écrire ce résumé, que liront dans quelque revue ceux qui auront trouvé intérêt au cours.

SUJETS PROPOSÉS

(Sorbonne.)

LICENCE ÈS LETTRES.

(Session de juillet 1893.)

DISSERTATIONS LATINES.

I. — In oratiuncula Ciceronis *Ligariana* exstare perfectissimum illius generis exemplar quod a rhetoribus « *deprecatio* » vocabatur, et erat, ut ait Quintilianus, « *sine ulla specie defensionis* ».

II. — Quatenus Caesaris *Commentarius* fides habenda sit.

III. — Quantum rebus, sententiis, affectibus sex priores *Eneidos* libri inter se differant ostendetis.

COMPOSITION DE LITTÉRATURE LATINE.

De l'imitation de Théocrite dans les cinq dernières *Eglogues* de Virgile.

DISSERTATIONS FRANÇAISES.

1^o Nous sommes des enfants qui avons besoin d'un tuteur sévère : la difficulté ou la crainte.

(BOSSUET, *Sermon sur l'Ambition*.)

2^o Définir l'homme de goût selon Molière d'après le rôle de Dorante dans la « *Critique de l'Ecole des Femmes* ».

3^o Expliquer ce mot de Chateaubriand : « Divertir afin d'enseigner est la première qualité requise en poésie ».

TABLE DES MATIÈRES

I

LITTÉRATURE FRANÇAISE

	Pages
COURS DE M. EMILE FAGUET (<i>Sorbonne</i>).	
Les Précieux et les Burlesques, de 1630 à 1660 (<i>suite</i>). —	
Le chevalier de Méré. — Sa vie.	49
— Le critique et le moraliste.	152
Montausier et la <i>Guirlande de Julie</i>	257
Godeau. — Sa vie ; ses poésies religieuses.	350, 400
Tristan l'Hermitte. — Sa vie et ses idées générales.	488
— Ses œuvres.	577
Malleville. — Sa vie ; ses œuvres.	769
COURS DE M. PETIT DE JULLEVILLE (<i>Sorbonne</i>).	
Les origines de la Renaissance en France (<i>suite</i>). —	
Nicolas Oresme.	63, 200
Rôle de Charles V dans la première Renaissance.	364
Jean de Montreuil.	440
La querelle à propos du <i>Roman de la Rose</i> , au xve siècle.	540
Jacques Legrand.	642
CONFÉRENCES DE M. DEJOB (<i>Sorbonne</i>).	
Victor Hugo. — <i>Ruy Blas</i>	83
Blaise de Montluc.	268
COURS DE M. DROZ (<i>Faculté des lettres de Besançon</i>).	
Taine. — <i>Histoire de la littérature anglaise (suite)</i> . —	
Introduction. — La critique contemporaine.	17
L'idée, le but et les moyens de l'histoire.	120
La recherche des causes générales en histoire.	217
Les trois forces primordiales. — La race.	321
— Le milieu.	411
— Le moment.	471
Le mode d'action des causes générales en histoire. —	
Formation des groupes et des lois historiques.	519
Méthode psychologique de l'histoire. — La littérature document historique.	569

<i>Histoire de la littérature anglaise.</i> — Coup d'œil général sur le livre.	610
<i>La philosophie de l'art.</i> — De la nature de l'œuvre d'art. . .	698
— De la production de l'œuvre d'art.	754
— De l'idéal dans l'art.	791
L'esprit classique et la Révolution d'après l' <i>Ancien régime</i>	846
COURS DE M. V. GIRAUD (<i>Université de Fribourg</i>).	
Sully-Prudhomme.	659

II

LITTÉRATURE LATINE

COURS DE M. GASTON BOISSIER (*Collège de France*).Tacite (*suite*).

Etat de l'empire romain à la mort d'Auguste.	1
L'armée romaine. — Révolte des légions de Pannonie.	145
Germanicus et la révolte des légions dans Tacite.	289
Campagne en Germanie. — Mort de Germanicus.	337
Séjan.	433
Tibère. — Une page de critique historique.	529
— Son caractère ; ses qualités.	625
— ses vices.	721

CONFÉRENCES DE M. G. LAFAYE (*Sorbonne*).

Hannibal dans les Alpes, d'après Polybe et Tite-Live.	71
Le dénouement de l' <i>Aululaire</i>	552
Le dessein de Tacite dans la <i>Germanie</i>	691

COURS DE M. MICHAUT (*Université de Fribourg*).

La poésie lyrique latine. — Catulle.	710, 763, 825
--	---------------

III

LITTÉRATURE GRECQUE

COURS DE M. ALFRED CROISSET (*Sorbonne*).La littérature grecque à Athènes, après la mort d'Alexandre (*suite*).

Les <i>Caractères</i> de Théophraste.	163
Le stoïcisme. — Zénon.	251
— Cléanthe, Ariston, Chrysippe.	344
— La dialectique et la physique stoïciennes.	378
— La morale stoïcienne.	393

REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES	863
L'épicurisme. — Epicure.	497
— La méthode d'Epicure.— Ses ouvrages, ses disciples.. . . .	586
— La physique épicurienne.	681
— La morale épicurienne.	739

IV

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

COURS DE M. A. BELJAME (*Sorbonne*).

Pope et son groupe littéraire, 58, 168, 296, 358, 447, 547,
593, 687, 786.

V

LITTÉRATURE COMPARÉE

COURS DE M. JOSEPH TEXTE (*Faculté des Lettres de Lyon*).

Les premiers vulgarisateurs de la littérature allemande en France.	133
Klopstock, Wieland et Lessing en France, au xviii ^e siècle.	209
Le théâtre de Goethe et de Schiller en France, au xviii ^e siècle.	504
Werther en France au xviii ^e siècle.	808

VI

PHILOSOPHIE

COURS DE M. EMILE BOUTROUX (*Sorbonne*).

La philosophie de Kant (*suite*).

Les idées transcendantes.	9
Les parallogismes de la <i>Raison pure</i>	97
Examen de la <i>Critique de la psychologie rationnelle</i>	193
L'antinomie de la <i>Raison pure</i>	241
Solution des antinomies.	385
Rôle historique de l'antinomie kantienne.	481
Examen des antinomies mathématiques.	532
Examen des antinomies dynamiques.	635
L'idéal transcendantal.	673
La critique de l'argument ontologique.	730
La critique de l'argument cosmologique.	817

CONFÉRENCES DE M. G. SÉAILLES (*Sorbonne*).

La philosophie de M. Renouvier.— La science totale... 304, 453

VII

HISTOIRE

COURS DE M. CHARLES SEIGNOBOS (*Sorbonne*).Histoire générale des xvii^e et xviii^e siècles (*suite*).

La monarchie française de 1642 à 1660.	107
Les Provinces Unies au xvii ^e siècle.	229, 279
La Suède au xvii ^e siècle.	312
Histoire des rapports entre les Etats européens de 1600 à 1648.	372
Intervention de la Suède et de la France dans la guerre de Trente Ans.	460
L'Europe orientale jusqu'en 1660.	510
Histoire des rapports entre les Etats européens de 1648 à 1661.	560
La monarchie française sous Louis XIV.	597
Administration sous Louis XIV (1660-1715).	648
Etablissement du régime parlementaire en Angleterre.	745
L'empire russe.	835

VIII

CONFÉRENCES AU THÉÂTRE DE L'ODÉON

CONFÉRENCES DE M. GUSTAVE LARROUMET.

Le théâtre de Casimir Delavigne. — <i>Les Enfants d'Edouard</i>	28
Le théâtre de Népomucène Lemer cier. — <i>Pinto ou la Journée d'une conspiration</i>	174

IX

SOUTENANCES DE THÈSES.

Voir aux pages 48, 96, 192, 240, 285, 336, 432, 480, 527, 815.

X

RENSEIGNEMENTS DIVERS. — SUJETS DE DEVOIRS
ET DE LEÇONS.Voir aux pages 41, 94, 141, 192, 239, 288, 334, 335 (*complément de bibliographie*), 428, 480, 576, 623, 767, 860.

Le gérant : E. FROMANTIN.

OUVRAGES SIGNALÉS

Manuel de Bibliographie historique, Instruments bibliographiques, par Ch. V. LANGLOIS, chargé de cours à la Faculté des Lettres de Paris, 1 vol. in-12, br. 2 50 (Hachette, éditeur).

Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs cet opuscule dans lequel l'auteur, chargé à la Faculté des Lettres de Paris, de l'enseignement des sciences auxiliaires de l'histoire, expose les éléments de Bibliographie historique. L'enseignement de la bibliographie, c'est-à-dire de la manière de se servir des instruments bibliographiques, a été longtemps réservé aux futurs bibliothécaires ; mais à tort. M. Langlois a su montrer que cet enseignement convient aussi au public studieux, et particulièrement aux étudiants. Son livre contient à peine 180 pages ; mais la concision même de la méthode suivie par l'auteur en fait tout le prix. Encore une fois, c'est un livre recommandable à tous égards, et un guide indispensable à ceux qui veulent étudier une question historique.

La femme dans le droit français, par PAUL MOYSEN, 1 vol. in-8°, Chevalier-Marescq et C^{ie}, éditeurs.

Cet ouvrage est un résumé du cours de droit usuel et pratique professé aux jeunes filles à la *Société pour l'instruction élémentaire*. L'auteur a successivement étudié la situation juridique de la femme citoyenne, de la femme mineure, de la femme majeure non mariée, de la femme mariée, de la mère de famille, de la femme commerçante, de la femme industrielle et artiste, et il termine par un aperçu de la condition de la femme étrangère en France. Nous recommandons la lecture de ce livre d'où sont exclues les théories abstraites et les controverses, mais où l'on trouvera les principes de droit usuel et pratique que, de nos jours, il n'est pas permis à une femme d'ignorer.

La plaidoirie dans la langue française, par MUNIER-JOLAIN, 1 vol. in-8° br. Chevalier-Marescq et C^{ie}, éditeurs.

Cet ouvrage comprend quinze leçons d'un cours libre professé à la Sorbonne et présente une étude intéressante de la plaidoirie aux ^{xv^e}, ^{xvi^e} et ^{xvii^e} siècles. Nous signalons avec plaisir ce livre à l'attention de nos lecteurs.

Librairie LECÈNE, OUDIN & C^{ie}, Éditeurs

15, rue de Cluny, PARIS

La Société de Géographie commerciale vient de décerner une Médaille d'Or à cet Ouvrage.

En vente.

L'Europe Politique

GOUVERNEMENT — PARLEMENT — PRESSE

PAR

Léon SENTUPÉRY

Ancien Chef de Cabinet du Sous-Secrétaire d'État au Ministère de la Justice et des Cultes.
Ancien Sous-Chef de Bureau au Ministère de l'Intérieur, Membre de la Société de Législation comparée.

Prix de l'ouvrage complet, br. 24 fr.

L'ouvrage est complet en trois forts volumes in-8°, contenant plus de 2200 pages.

Les trois volumes sont en vente.

La publication est mise à jour jusqu'en octobre 1893, à l'aide d'un **Supplément**, qui forme une brochure in-8°. 2 fr.

L'ouvrage se vend également par fascicules séparés, et comprend **huit fascicules**:

FASCICULE I. — Allemagne. — Andorre.

FASCICULE II. — Autriche-Hongrie. — Belgique.

FASCICULE III. — Bulgarie. — Danemark. — Espagne.

FASCICULE IV. — Grande-Bretagne.

FASCICULE V. — Grèce. — Italie.

FASCICULE VI. — Luxembourg. — Monaco. — Monténégro. — Pays-Bas. — Portugal.

FASCICULE VII. — Roumanie. — Russie.

FASCICULE VIII. — Saint-Marin. — Saint-Siège. — Serbie. — Suède et Norvège. — Suisse. — Turquie.

Le prix de chaque fascicule broché est de 3 fr., sauf pour le fascicule VIII, dont le prix est de 6 fr.

Cet ouvrage est une sorte de **Manuel pratique de politique extérieure**, où sont méthodiquement classés et présentés, sur un plan uniforme pour chacun des Etats d'Europe, des renseignements rigoureusement exacts et de courts aperçus concernant le *Gouvernement*, le *Parlement* et la *Presse*.

Ce livre, qui présente un **ensemble considérable de renseignements concis**, exacts et pratiques, s'adresse à tous ceux qui, par profession ou par goût, s'intéressent à la politique étrangère, à la situation et à l'organisation des pays voisins : *hommes politiques, diplomates, consuls, officiers, journalistes, fonctionnaires, grandes administrations, élèves de l'Ecole des Sciences politiques, des Ecoles supérieures et des Facultés*, etc., etc.

NOV 26 1902

MAY 8 1907

DEC 30 1909

DUE JAN 10 1924

DUE MAY 13 1924

~~DUE JUN 8 1931~~

DUE DEC 16 '46

Widener Library



2044 105 324 974

